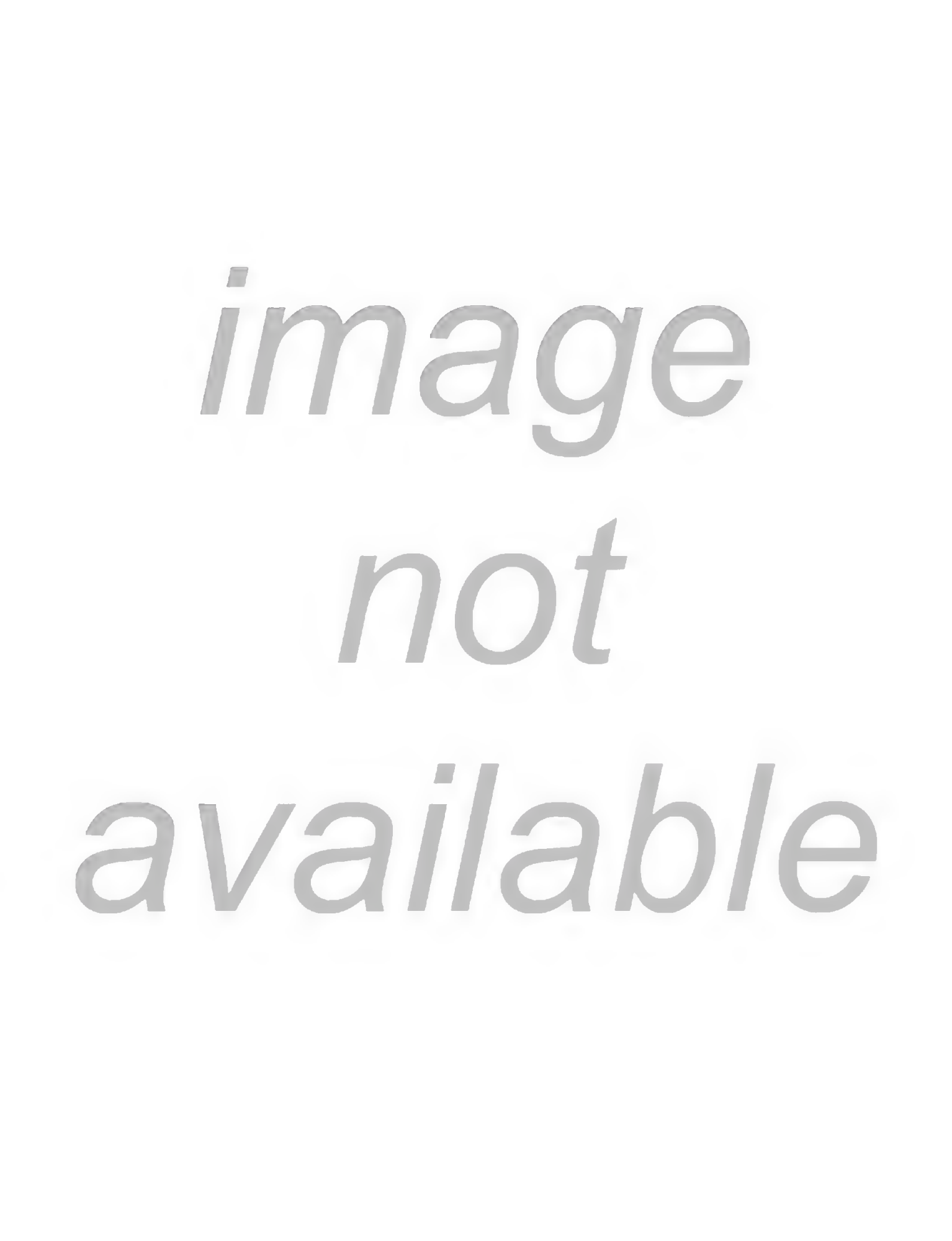


image
not
available

NAZIONALE
BIBLIOTECA
CENTRALE V. E. II
ROMA
12
8
G
5

Digitized by Google

BIBLIOTECA REALE
ROMA
VITT. EM. C. EMANUELE

Digitized by Google

On voit icy le visage
D'vn Prelat, de qui l'esprit
Met les vertus en vsage,
Beaucoup mieux qu'il n'en ecrit.

Franc Ragot fecit

Digitized by Google

Collegij [illegible] Societ. Jesv Bibliot. Secret.

L'EMPIRE DV IVSTE

SELON L'INSTITVTION DE LA VRAYE VERTV.

PAR

Messire CHARLES DE NOAILLES Evesque de Saint Flour Conseiller du Roy en ses Conseils d'Estat & Privé.

A PARIS,
Avec Privilege du Roy.

Chez SEBASTIEN CRAMOISY, ruë S. Iacques, aux Cicognes. 1632

F. Ragot fecit

14 31 f 51

BIBLIOTECA NAZ
ROMA

AV ROY.

SIRE,

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Quand bien ce n'auroit iamais eſté la couſtume de traitter d'Eternité les Majeſtez temporelles, la voſtre nous paroiſt ſi Auguſte, & ſi Saincte, qu'à ne point ſe ſouuenir, de quelle importance eſt la Pieté principale, & voſtre Modeſtie, qui la reuere; Et combien l'vne & l'autre, donnent de retenuë, & à nos inclinations, & à nos deuoirs; Il eſt indubitable, qu'on ſeroit obligé d'enrichir vos loüanges de la dignité de ce Tiltre, & de faire reluire toutes vos Eminences par la ſplendeur de ce Ce-

leſte Epithete. Les Rois de commune conſideration ne peuuent pas aſpirer ſi haut, & doiuent ſe contenter des loüanges ordinaires qui leur ſont données. Comme auſſi, puis que ce n'eſt que la Couronne qui leur donne du bruit, & non pas les belles actions; le Sceptre qui les magnifie, & non pas le merite; l'eloquence ne doit agir en leur faueur, de tout ſon pouuoir, ny leur deferer, ce qu'elle ne doit qu'à la Vertu. Mais la gloire de V. M. pour eſtre parfaitement accomplie, produit auſſi de ſi parfaites imaginations en l'eſprit de ceux qui la conſiderent, que pour ne point demeurer muet, en vn ſi ample, & ſi ſublime ſujet de parler; & toutefois pour ne luy rien approprier qui ne ſoit digne d'elle, & de nous faire rompre le ſilence que ſon admiration nous impoſe; ce ne nous eſt pas vn petit ſecours, ny vn petit auantage, que d'auoir moyen de l'honorer d'vne Diuine qualité. Il eſt vray SIRE, que ie ne voy point d'obſtacle, qui empeſche de la vous attribuer. Si ce n'eſt peut-eſtre, que les Ver-

tus de V. M. ſont incomparables : & que l'ambition de former des penſées à ſa loüange, ne peut pas permettre d'en rien dire qui ſe ſoit dit des autres. Et depuis quand ſeroit deuenuë la Pieté ſi ſeuere, & ſi contraire à nos deuotions? Comme s'il n'y alloit pas de l'intereſt du Ciel, que tous les mortels ſçachent tout ce que LOVIS LE IVSTE participe de ſes Immortalitez: Et que, ſi bien c'eſt de l'ordre immobile, que nous le voyons couuert d'vne nature muable, & reueſtu d'vn corps ſemblable aux noſtres; Ceſte Prouidence eſtoit neceſſaire, puis qu'il en falloit faire vn homme, & qu'il ne ſe pouuoit autrement, ſans doubler le miracle, & ſans luy refuſer les moyens de commander en Prince humain, à des ſujets raiſonnables. Comme, SIRE, ſi vous eſtiez vn Roy de fortune, ou que vous ne fuſſiez pas vn Don de Dieu, le mieux choiſi, auſſi bien que le plus Auguſte de nos ſiecles. Demande-t'on ſi vous reſpondez bien à cette élection, & ſi vous viuez en Immortel? Ce n'eſt pas ceux qui

conſiderent voſtre façon de regner dans l'Egliſe Catholique, qui eſt le Ciel des Cieux d'où vous deſcendez ; Non ceux qui ſçauent que c'eſt où vous aſpirez, en commandant à la plus noble partie de la terre, & où eſt la tige immortelle de voſtre Royale Eternité. Qu'on ne me parle plus des Empereurs Romains, qui dans les Temples, & entre les ſtatuës alloient prendre les flatteuſes aſſeurances des iniuſtes prerogatiues de ce nom, trop ſpecieux pour des Payens. L'vſurpation en eſtant abuſiue, il ne ſe pouuoit faire que ſon approbation fuſt bien legitime. L'on a veu receuoir à V. M. vne ſaincte & ſolide Onction de diuinité, entre les Dieux, & de la puiſſante main des Preſtres : à fin que l'on ne fiſt plus de doute, que voſtre dignité tient du Ciel, & de l'Autel, & demande de la Veneration. Eſt-elle deuë qu'aux Eternels ? Les Sacremens du Chreſme, & de l'Euchariſtie, que V. M. porte, l'vn ſur le front, & l'autre dans le Tabernacle de ſon cœur, ſont les choſes les plus ſain-

ctes de nos Autels, dont les Myſteres n'ont point de fin. Que ceux qui ne ſont pas bien informez, que la VRAIE VERTV, qui ne fait rien de periſſable, prend tous les iours plaiſir à vous former de ſa main, rangent voſtre Eternité, entre les faux Tiltres de l'antiquité: La raiſon veut qu'entre les miracles indubitables de cette diuine Pedagogue, l'on y mette le pouuoir qu'elle a de vous faire ſemblable à elle. Et ce n'eſt pas vous faire iniure; ce n'eſt que pour vous rendre ſemblable à celuy à qui elle a le plus de rapport. Pour teſmoigner que ie ne ſuis pas dans cette erreur, C'eſt de ſa part, SIRE, que ie viens vers V. M. à peu prés comme la loy ordonnoit qu'on ſe preſentaſt deuant Dieu. C'eſt à dire, non les mains vuides, mais chargées de ce mauuais ouurage, que ie me donne l'honneur de luy offrir. Il m'eſt ſouuenu de ces anciens qui ont interpreté cette loy de Dieu à la gloire des Rois; & que pour en obtenir des graces, ce n'eſtoit pas la couſtume de les approcher, ſans leur porter

quelque preſent. Pardonnez à mon ambition, SIRE, & ſouffrez qu'en m'inclinant deuant V. M. ie face d'vne ancienne ceremonie du Tabernacle, vne nouuelle ceremonie dans voſtre Cour. Ie ne prendrois pas cette reſolution dans celles des autres Princes. Non que les perſonnes de condition n'y ſoient admiſes auec aſſez de liberté, mais que l'on n'y eſt pas excité de meſmes à la vertu. Ce bon-heur n'eſt que pour la voſtre, SIRE. Vous permettez aux gens de bien d'y profiter à toute heure, par voſtre imitation. Leur protection n'y eſt pas moins ſolemnelle que celle des Temples. De façon que ſi ie m'auance iuſques à l'Autel, & oſe y poſer mon offrande. Ce zele me doit eſtre pardonné, & ne doit-on pas le treuuer eſtrange, en vne perſonne de ma condition. Le ſainct des ſaincts n'eſtoit pas acceſſible à tout le monde, & toutesfois les Sacrificateurs à certains iours, auoient ordre d'y faire leurs Sacrifices. Et qui ne ſçait que les preſents qui ne ſont de grand valeur, ſont rendus precieux à meſme

me temps qu'on les a mis sur des Autels? Les defenses qui sont faites de les approcher ne sont que pour les choses prophanes; Ces institutions sont saincte. Et par ce, SIRE, qu'elles sont dressées, non tant pour vous, que sur vous; & que ce qu'il y a de plus rare en vostre ame, & de plus Royal en vos mœurs, reluit sur tout en cét ouurage, & c'est son principal ornement; La solemnité de l'hommage que ie me suis donné l'honneur d'en venir rendre à V.M. leur estoit necessaire, auant que de paroistre en public; & pour sçauoir si elles ressembloient aux Vertus qu'elles representent, il falloit en iustifier sur l'original. Vostre visage ne se void qu'à la Cour; c'est aussi où vostre esprit paroist le plus par ses exemples: Le portraict de V.M. court par tout le monde; permettez, SIRE, qu'on y considere maintenant les perfections de vostre Ame. Il y a long temps que l'Vniuers se prepare à cette contemplation, & que la Vraye Vertu qui l'excite à ce sentiment, luy fait esperer cette felicité. Aussi

ne le faut-il pas penſer ſi peu curieux de ſa gloire. Il s'y attend, SIRE, depuis l'heureuſe iournée de voſtre naiſſance. Quand le Ciel ouurit ſes threſors, & fit vn preſent à la France, comparable à ſon Prince incomparable. Ce fut lors que la Vraye Vertu vous fut donnée pour Gouuernante, auec ordre de croiſtre auecque vous. Non certes ainſi que l'ombre qui ſuit le corps, & qui croiſt de temps en temps, à proportion de la grandeur qui luy donne ſa forme; Mais comme vn autre Roy des Aſtres, qui dés le premier point de ſon Orient, touche les bornes de la terre, qu'il veut remplir, & donne les apparences infallibles de la beauté du iour, dont il doit eſtre la Gloire. Oüy, SIRE, l'Vniuers a touſiours eu cette ambition, & vous en auez eſté l'objet, depuis qu'il a oüy dire que les rayons de la Vraye Vertu ont paru ſur voſtre face, auſſi toſt que ceux de la Majeſté: & que vous n'eſtiez pas venu au monde, plus aſſeuré de l'Empire Paternel, que de celuy de voſtre Celeſte Pe-

Digitized by Google

dagogue. Mais ſi c'eſt vne belle merueille, que le Ciel n'ait pû vous departir, ny rien de plus Noble pour voſtre condition; ny rien de plus certain, pour voſtre ſalut, que ces deux Empires: Il fait encore plus beau voir, que vous ne luy eſtes pas entierement redeuable de leur gouuernement, & que vous vouliez les poſſeder plus dignement qu'ils ne vous ſont acquis, ou par droit de naiſſance, ou par la felicité d'vne faueur Celeſte. Si ce n'eſt d'auenture, que ce ſoit ne rien contribuer à l'auancement de l'vn de ces Empires, que de paſſer voſtre ieuneſſe, ſans admettre les cupiditez illicites, dont les mouuements naiſſent en cét âge; Et qui plus eſt, ſans beaucoup ſe ſoucier des plaiſirs que la raiſon n'a pas accouſtumé de luy defendre. Ou que ce ſoit n'auoir rien fait pour la gloire de l'autre, que d'en auoir receu la ſucceſſion, aux meſmes conditions qu'il vous eſtoit acquis: c'eſt à dire, tout ainſi que s'il euſt fallu le diſputer par les armes, & le vous rendre paiſible. Ne

donner que bien peu de temps au ſommeil, en paſſer encore moins dans les feſtins; N'en point accorder du tout à l'oiſiueté: Eſt-ce auoir vn ſoin bien exact à cultiuer ſes mœurs? Eſt-ce ſe priuer des choſes qu'on ſçait eſtre neceſſaires, & renoncer en quelque façon à celles qui ſont naturelles? Ou ſi c'eſtoit penetrer de bonne heure dans les intentions des charges que vous deuiez ſouſtenir? ou ſe preparer au ſceptre de la Vraye Vertu, ſans entrer en apprehenſion de ſes difficultez? ou ſe repreſenter ſans ceſſe, qu'encore que Henry le Grand deuſt eſtre Roy, il ne l'auoit pas eſté ſans peine, ny ſans mettre l'ordre du deſtin de ſon Diademe en quelque doute, dans les hazards de ſa Vie? Tellement, SIRE, que comme ce ſeroit faire tort à l'education de V. M. que d'attribuer toute la Magnanimité de ſes deſſeins à la Generoſité de ſa naiſſance; De meſmes à moins que d'offenſer la Vraye Vertu, qui gouuerne la plus illuſtre partie de voſtre Royale perſonne, & qui

vous fait voler plus haut, que le ſang & la nourriture ; l'on ne doit pas la referer entierement, au ſoin paternel de cét Heros ; quelque tranſport d'affection qu'il ait monſtré, à vous éleuer dans les ſentimens de ſa valeur. Faut-il donc s'étonner ſi vous auez heureuſement marché ſur ſes pas ? ſi pour accomplir les prodiges qui vous attendoient, vous auez acheué ſes entrepriſes ? ſi de la fin qu'il s'eſtoit propoſée, vous auez fait le commencement de vos deſſeins ? ſi ſes Palmes, au lieu de vous mettre en repos, vous ont fait naiſtre l'enuie d'en aller cueillir à quelque prix que ce fuſt, & de plus belles, & de plus glorieuſes ? Et ſi bien, SIRE, ce n'eſt pas auec agrément que vous entendez dire, que le printemps de vos armes a eſté plus fertile en ſuccés, que toutes les automnes de ce merueilleux Prince : Il eſt toutesfois pieuſement croyable, que quand on le dit par tout, il s'en reſioüit dans le Ciel ; Et que dans l'ordre de la beatitude accidentelle qu'on y re-

çoit, il arriue de l'accroiſſement à ſa felicité, par les degrez de vos gloires. Que diray-ie maintenant de la ſatisfaction que la Vraye Vertu reçoit tous les iours de V. Majeſté? N'eſtes vous pas l'ambitieuſe recompenſe de ſon trauail? Et ſi c'eſt pour lors qu'vn champ trompe heureuſement, quand par l'abondance de ſes fruicts, il ſurpaſſe l'eſperance du laboureur; Ne vous a-t'elle pas mis en eſtat de répondre à ſes attentes, & de luy donner tout le contentement que vous luy auez fait eſperer? Non, SIRE, que nous ne voyons bien à la conduite des affaires de voſtre Royaume, le peu de ſujet que vous donnez aux ſuccés qui vous y accompagnent, de vous faire des reproches de leur aſſiſtance: Et que ſoit au faict de la guerre que vous iugez neceſſaire à l'amplification de voſtre Eſtat, ſoit en nous procurant la Paix, qui reluit meſmes en l'ordre de vos armes, le bon heur n'a rien à imputer à voſtre ſageſſe. Au contraire, nous tenons à ſingulier auantage, que la

prosperité doiue de reſte à voſtre merite. Sur l'asſeurance que nous auons du sürplus des felicités dont elle eſt tenuë de vous procurer la ioüiſſance, & dont elle a prié la Vraye Vertu de vous porter parole. Ne doutés nullement, SIRE, que vous n'ayés en elle vn Agent de conſideration : Et qu'elle ne la preſſe inceſſamment, de penſer à qui elle a à faire. Elle vous eſt trop affidée, pour n'embraſſer point vos intereſts. Et neantmoins ce doit eſtre de ſorte, quel accroiſſement de Gloire qui arriue ſans ceſſe à voſtre Nom, qu'elle reſtera touſiours obligée à V. Majeſté. Meſmes à fin d'en demeurer aux termes où i'en eſtois ; s'il eſt ainſi que vous ne puiſſiez eſtre la celebre recompenſe de ſes ambitions, que par ſon moyen, vous ne ſoyez en poſſeſſion d'vne proſperité Glorieuſement accomplie ; Il eſt auſſi peu croyable qu'elle vous manque, qu'il y a peu d'apparence qu'elle ſoit, ou ſi mal-aduiſée que de retarder ſa ſatisfaction, ou ſi peu curieuſe de ſon con-

tentement, que de rompre le commerce de bienfaits qui eſt entre vous. De noſtre part, ne ſoyons pas d'humeur eſtrangere iuſqu'à ce point, que de douter de ſa parole. Ne mettons point ce pretexte en auant, que iuſques icy, nous n'auons pas encore veu, tout ce qu'elle a promis au Roy. Nous qui ſommes teſmoins de tant de rares Merueilles, qu'auant que d'eſtre touchez de leur Admiration, iamais nous n'euſſions eſperé, que nous pûſſions eſtre ſi heureux que de les voir. Laiſſons la precipitation, la confuſion, & l'inconſtance aux ſuccés, aux caprices, & aux humeurs d'vne Fortune tumultuaire. La Vraye Vertu pour n'eſtre pas inconſiderée, n'en eſt pas moins obligeante. Ce ſont deux bienfactrices de ſentimens contraires, que la fortune, & la Vraye Vertu. Celle-cy, eſt vne puiſſance Celeſte, cette autre n'eſt rien que par imagination. Comme les dons en ſont differents, auſſi ſont les intentions. L'vne, le plus ſouuent contre-tout droit, fait ce qu'on ne doit pas

atten-

attendre ; L'autre, regulierement pour la raiſon, ce qu'il eſt licite d'eſperer. Que cette temeraire faſſe donc ſes coups ſans y penſer ; que ſon ambition ſoit ſi peruerſe, que de faire paſſage à vne faueur, par vne iniure ; & dans l'abus du pouuoir qu'on luy donne, quelle faſſe tomber les Princes en deſaſtre, pour paroiſtre dauantage en les releuant ; La Vraye Vertu eſt plus raiſonnable, & moins imperieuſe en ſes obligations. Elle ſçait, & mieux viure auec les Rois, & n'en point deſirer de ſoumiſſion, contre la bienſeance. Ils ont ſon amitié quand il leur plait, & il ne luy plait point de tenir en crainte, ceux à qui l'on doit du reſpect. Les moyens qu'elle a de conduire heureuſement ſes entrepriſes, ſont appuyez ſur des maximes infalliblés. Pour faire paroiſtre que ſes ſuccés ne ſont pas des auantures, quelque douteuſe que puiſſe eſtre l'iſſuë d'vne affaire, & fut-elle autant incertaine que celle d'vne bataille, les Vertus qui en ont la conduitte, ſçauent diſpoſer des euenemens. Adiou-

ſtez à cela, qu'elle ne fait rien toute ſeule. Les proſperités qu'elle nous fait voir, ſont des fruicts qui ont beſoin de noſtre Soleil. Voudroit-on, pour confondre l'ordre de leur maturité, que ceux de ſon Orient fuſſent auſſi hauts en couleur, & dans le meſme point de perfection, que ceux de ſon midy ? Sans la Conſtance, SIRE, l'ambitieux appareil des forces de la meilleure partie de l'Europe, ſe rendoit capable de donner de la frayeur à voſtre Eſtat ; Sans la Patience, les lieux & les places, qui, pour eſtre inacceſſibles, & expoſées aux incommoditez, deuoient arreſter vos armées, euſſent honneſtement pû rompre les voyages, que toutesfois vous n'auez pas redoutez, pour ſi longs, & ſi faſcheux, qu'ils entraſſent en voſtre imagination ; Sans la Prudence, vous n'euſſiez pas fait paroiſtre la terrible contenance de vos trouppes, rangées en bataille, ou campées deuant les Villes ; Trouppes qui ſous vne contenance de ne bouger d'vne place, & de n'auoir pas charge de rien foudroyer,

ont fait des Miracles, & des executions incroyables ; Sans la Force, vous n'euſſiez point attaqué, vous n'euſsiez point vaincu. Tout cela eſt vray, SIRE, mais il faut auſsi auoüer, ſi voſtre Cœur Martial euſt manqué à ces Animoſitez de bien faire ; Et ſi vous n'euſsiez point fait agir ces Vertus par les reſſorts de voſtre Generoſité ; que meritant quelque choſe pour s'eſtre miſes en deuoir de vous ſeruir, elles eſtoient inutiles à V. Majeſté, & c'eſt à elle principalement qu'eſt deuë la Gloire de tous ces heureux ſuccés. Vos intereſts eſtoient communs. Vous vouliez bien qu'on attribuaſt aux Vertus, ce qui vous deuoit eſtre imputé : Les Vertus vouloient bien vous deferer iuſque-là, que de vous tenir pour leur Roy. Vous cediez à vous meſme, pour leur en laiſſer plus de ſatisfaction : Et par la reflexion d'vne gratitude ſi ſignalée, voſtre Gloire n'en receuoit que plus de ſplendeur. Vous nous auez fait voir tout cela, SIRE, & la proſperité aura manqué à vous payer les intereſts de

ce qu'elle vous doit? Ie ne dis rien des Innocences de la Iuſtice de voſtre Regne, Ie ne touche point au zele de voſtre Religion: la Vraye Vertu qui leur prepare des loüanges, ſe promet bien d'y meriter de la gloire. Mais pour ne point paſſer ſous ſilence les bien heureux ſuccés de vos armes, ſont ce donc de ſi legeres preuues de l'affection de la Vraye Vertu, que les Victoires de V. Majeſté? Ou des marques de la Fidelité de ſa parole de ſi petite conſideration, que ſes Triomphes? Où eſt maintenant l'enuie? Où ſont les efforts de tant de Potentats, en qui elle a ſuſcité tant d'animoſité? A qui elle à donné voſtre Puiſſance, & ſes Benedictions pour obiet? A qui elle a fermé les yeux, & oſté les moyens de conſiderer, que ce ſont les recompenſes temporelles de voſtre Equité, les fruits de voſtre bonne Vie? Où ſont les ennemis de ceux qui ont la Felicité de vous auoir pour Amy, & à qui voſtre Bonté permet de ſe preualoir de l'incomparable auantage de ſa protection? Qu'eſt

deuenuë la Rebellion, qu'au lieu de mener en Triomphe, nous auez abiſmée dans les ruines de ſon refuge? Comment n'auez-vous pas trouué bon, de faire de ce Monſtre vn ſpectacle? Eſt-ce que vous l'auez iugé auſsi pernicieux que ce ſerpent qui iette le venin par les yeux? Mais apres tout, peut-on dire que ce ſoit vn exemple ſi peu ſignalé de proſperité, vne ſi petite aſſeurance qu'elle ne prendroit iamais party ailleurs, que la priſe, & la deſolation de cette ville, l'eſtonnement du monde, dont elle eſtoit le miracle de force, & d'obſtination? Priſe qui a fait changer de face aux campagnes d'Italie, aux valées de Piedmont, aux montagnes de Sauoye, aux ports de l'vne & de l'autre mer? Et qui apres auoir fait gemir l'eau, & la terre, ſous les faix des armes, a fait entrer en doute tous les Princes de la Chreſtienté; ſi le Domteur de la rebellion en demeureroit là, & ſi la Vraye Vertu, qui ne ceſſe de le magnifier, le feroit contenter à moins, que de la Couronne de l'Vniuers?

Quelle doit-on eſperer la magnificence de ſon Empire, en la plenitude du iour de ſa gloire, ſi telle en eſt la ſplendeur, auant la parfaite clairté de ſon midy? Mais il eſt touſiours plus facile, à vn diſcours, d'amplifier les petits ſujets, que par ſes loüanges, il n'eſt poſſible, d'égaler les excellentes merueilles. Celles dont ie parle, ſont trop immenſes, pour des prisfaits de l'Eloquence. Pour ne point leur faire tort, il faut leur ceder. Et doit-on les mettre au rang des matieres, que l'eſprit humain ne peut pas comprendre. Toutesfois, SIRE, ie ne m'en émerueille pas, veu le pouuoir de la Vraye Vertu, qui veut vous éleuer iuſques au Ciel. Veu voſtre Pudicité, veu voſtre Pieté, ces Sceptres, & ces Couronnes, de cét Eſprit, de ce Roy de voſtre interieur, de voſtre Empire raiſonnable. Pudicité, qui vous decerne des Triomphes, pour auoir vaincu les Ennemis domeſtiques; Et qui nous y laiſſe des preiugez de vos Victoires étrangeres. De qui vous ſuiuez l'ordre,

qui ne vous permet pas, tout ce qui vous eſt permis; qui vous ſollicite de ne rien faire licentieuſement, bien que vous en ayez le pouuoir; Et par conſequent, qui nous apprend vn ſecret, que la poſterité fera difficulté de croire, qu'il ne vous eſt point arriué d'en auoir eu l'enuie. A qui vous portez vn tel reſpect, qu'à ſa conſideration, vous ne voudriez pas donner ſuiet aux belles femmes, de ſe repentir d'auoir eu trop de bien; Qui fait qu'auiourd'huy, les rares Beautez de voſtre Cour, ne ſont point priſes pour des obiets de la conuoitiſe, mais pour les plus parfaits ornements de la Pudeur. Pieté, beaucoup plus Auguſte, & plus Saincte, que la Pudicité. Pieté, le puiſſant appuy de la Religion Chreſtienne, le ferme fondement du bon-heur de cét Eſtat. Sans laquelle, SIRE, quand, allant aux occaſions, vous portiez le meſme viſage que les autres en rapportent, nous euſſions ſi viuement apprehendé le danger de voſtre perſonne, que ie ſuis en cette incer-

titude, ſi les lauriers, dont, lors que vous en reueniez, vous eſtiez tout couuert, euſſent eu le pouuoir de nous affranchir de cette apprehenſion. Pieté, que vous éleuez à la Gloire, que les Rois de la terre n'auront iamais ; de vaincre voſtre Courage inuincible. Vous la deuez bien aimer, SIRE, puis que ſes ennemis ſont les voſtres : Et elle doit bien faire eſtat de V. M. puis que c'eſt ſous voſtre regne que ſa premiere ſplendeur luy reuient. Perſeuerez en ce ſainct amour, SIRE, vous aimerez vne vertu, qui n'a pas moins de pouuoir ſur les autres, que ſur le pouuoir qu'elles ont, de mettre la fortune ſous vos pieds. Ainſi ſoit de plus en plus, la proſperité redeuable à vos merites, & ſes ſuccés, obligez à ſuiure l'ordre de vos entrepriſes ; & ſes Victoires, les heureuſes iſſuës de vos glorieux Combats : Et le Ciel, l'approbateur incorruptible des Triomphes de voſtre Eternité. Ainſi, preferant le merite, à la recompenſe : Et les bornes que vous ſcauez vous donner à

vous

vous meſmes, à celles du monde, que déja vous auez miſes au deçà de voſtre Gloire, puiſſe à bon droit ſe vanter la France, qu'il n'eſt point d'exemple de certe Vertu. Ce ſont les vœus de tous les gens de bien, & les plus ardents de mes ſouhaits. Permettez-moy l'honneur, SIRE, de vous faire cette proteſtation. Et veritablement ie ſerois indigne de la grace que ie demande à V. M. d'auoir agreable ce preſent que ie luy offre, ſi ie me laiſſois deuancer à perſonne, en ce zele; Et ſi ie preferois choſe du monde, au deuoir, & à l'affection qui me font eſtre inuiolablement,

SIRE,

Voſtre tres-humble, tres-obeïſſant, & tres-fidelle ſubiet & ſeruiteur,
CHARLES E. DE S. FLOVR.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy, il eſt permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire Iuré & Bourgeois de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter vn liure intitulé *L'Empire du Iuſte, ſelon l'inſtitution de la Vraye Vertu. Par Meßire* CHARLES DE NOAILLES *Eueſque de Sainct Flour*, &c. Et ce pour le temps & eſpace de dix ans entiers & conſecutifs, à commencer du iour de la premiere impreſſion. Et defenſes à tous Libraires, Imprimeurs, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'ils ſoient, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter ledit liure durant ledit temps, ny ſuſciter les Eſtrangers à ce faire, ſi ce n'eſt du conſentement dudit Cramoiſy, à peine de confiſcation deſdits liures, & amende arbitraire, & autres peines portées par ledit Priuilege. Donné à Paris le 14. Aouſt 1631. Et du regne de ſa Majeſté le vingtdeuxieſme.

Signé, Par le Roy en ſon Conſeil. PETIT.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 20. Feurier 1632.

POVR L'EMPIRE DV IVSTE.

ODE.

Par le Sieur de MAYNARD.

QVE ce liure acquerra de bruit
A la plume qui nous le donne,
Il monſtre aux Princes qu'il inſtruit,
A bien porter vne couronne :
Que le trauail de deux Eſtez
L'a bien aſſorty des clartez
Du ſçauoir, & de l'artifice,
En l'eſtat qu'il s'offre à nos yeux,
Qui voudra luy faire iuſtice,
Le doit croire tombé des cieux.

Ie ne voy pas que ſans tranſport
Vn bon eſprit le puiſſe lire,
Il a ie ne ſçay quoy de fort,
Qu'on peut mieux admirer que dire:
C'eſt icy que la Royauté
Eſtale ſa pure beauté,
Pour confondre la Tyrannie,
Et que le ſoing des Potentats,
Doit venir chercher le Genie,
Qui fait proſperer les Eſtats.

Tous ces Critiques ſans raiſon,
Dont l'enuie aiguiſe la rage,
Sont diffamez, ſi leur poiſon
Oſe approcher de cét ouurage:
On doit en admirer le pris,
Sinon qu'on veuille eſtre repris,
Ou de malice, ou d'ignorance,
Et qui ne donnera ſa vois,
Au plus beau liure que la France
Ait fait pour l'eſtude des Rois?

CHARLES, *la Tyge d'où tu ſors,*
A mis des Heros ſur la terre,
De qui les genereux efforts
Ont rauy le Dieu de la guerre:
Leur bras a dignement ſeruy,
Et nos Rois les ont à l'enuy
Comblez d'honneur & de puiſſance:
Mais on voit icy pleinement,
Que la hauteur de ta naiſſance,
N'eſt que ton ſecond ornement.

Bien que leur nom franc du tombeau
N'ait point d'ombre qui l'enuelope,
Et que ſon luſtre touſiours beau
Arreſte les yeux de l'Europe:
Bien que ſon bruit ſemé par tout,
Tant que nos Lys ſeront debout,
Doiue nous remplir les oreilles,
Ta grandeur eſclatera mieux
Par le merite de tes veilles,
Que par celuy de tes ayeux.

Les Muſes ont tant d'amoureux
Que leurs monts en baiſſent la croupe,
Mais ie te croy le plus heureux
D'vne ſi populeuſe troupe,
Elles meſpriſent tes riuaux,
Comme ſi leurs meilleurs trauaux
N'eſtoient rien qu'vn peu de fumée:
Et leur ſoing le plus aſſidu,
Eſt d'apprendre à la Renommée
L'applaudiſſement qui t'eſt dû.

Paris te voit enuironné
De ceſte glorieuſe bande,
De qui le front eſt couronné
D'vne immarceſſible guirlande,
Ces hommes polis & ſçauans,
Sont tes ordinaires ſuiuans,
Et ta doctrine les attire:
Ils ont graué dans noſtre foy,
Que le Dieu qui fait bien eſcrire
N'a plus de temple que chez toy.

Tes mœurs à qui la volupté
Monſtre inutilement ſes roſes,
Et qui mettent la pieté
Bien haut par deſſus toutes choſes,
La verité de tes propos,
Et cet admirable repos
Qui regne dans ta conſcience,
A l'aduantage de nos iours,
Ont merité que la Science
Te fiſt l'obiet de ſes amours.

Elle eſt du Ciel, & ſon plaiſir
Eſt de ſe gliſſer dans vne ame,
De qui le plus ferme deſir,
Soit de ſe garantir de blaſme,
En vain ces curieux mal-nez,
Que le vice a deſordonnez,
Veulent ſe la rendre propice,
Elle refuſe leur encens,
Et ne veut point de ſacrifice,
Que de la main des innocens.

Depuis que noſtre demy-Dieu
Veut que la iuſtice le guide,
Et que ſon cœur eſt le ſainct lieu
Où la pure vertu reſide,
Quel ſage n'admire le ſoing
Que tu prends à te mettre loing
Des reproches, & de la honte,
Et quel Prelat peut-on choiſir,
Qui rende ſi dignement conte
De tout le temps de ſon loiſir?

Vn pareſſeux qui ne fait rien,
Eſt vn corps qui n'a point de teſte,
Certes le temps eſt le ſeul bien
Dont l'eſpargne eſt touſiours honneſte;
La gloire veut que ſes amis
Ne ſoient pas de ces endormis,
Qui ne cherchent que les tenebres:
Vn homme doit porter ſes vœux
A laiſſer des marques celebres,
Qui le monſtrent à ſes neueux.

Noſtre aage a beau t'examiner,
Tes heures les plus ocieuſes
Peuuent iuſtement ſe donner
La qualité de precieuſes:
Ta vertu ne ceſſe d'agir,
Et ſa conſtance fait rougir
La face bleſme de l'enuie:
Non, non, tu n'as iamais perdu
Le moindre moment de ta vie
A ſuiure vn plaiſir defendu.

L'orgueil déplaiſt à ta bonté;
Et ſi quelque choſe t'irrite,
C'eſt la pompe qu'vn effronté
Employe à monſtrer ſon merite;
La pudeur eſt le ſeul compas
Qui regle tes yeux, & tes pas;
On ne voit rien de ſi modeſte,
Tu vis ſans faſte, & ton dehors
N'a point d'eſclat qui manifeſte
Ce que ton ame a de treſors.

Tu iuges que ce n'eſt que vent
Que l'auidité de paroiſtre,
Qui ne te frequente ſouuent
A de la peine à te cognoiſtre:
Tes ſecrets profonds, & cachez,
Sont bien dignes d'eſtre cherchez,
Plus on te ſuit, plus on t'honore:
Et ta hantiſe nous fait voir,
Que ce que ton eſprit ignore,
Eſt ce qu'il ne faut pas ſçauoir.

Ce rare ouurage eſt nompareil,
Mais pour en haſter la ſortie,
Le bon ſens a-t'il de conſeil
Qui n'ait forcé ta modeſtie?
Encore le veux-tu garder,
Et ne peux te perſuader
Qu'il doiue triompher des Parques;
Prens vn contraire ſentiment,
Et ne cache plus aux Monarques
L'art de commander iuſtement.

Le Demon, qui ſert de ſouſtien
A l'eternité d'vn bon liure,
Seroit iniuſte, ſi le tien
Deuoit vn iour ceſſer de viure,
Il ſera touſiours regardé,
Auſſi n'a-il rien de fardé,
Ses beautez ſont toutes ſolides,
Et la longue ſuiste des ans
Ne luy fera iamais des rides,
Qui degouſtent ſes partiſans.

Il éuitera le treſpas
Au gré de la race future,
Et tout entier tu n'iras pas,
Sous la nuit de la ſepulture,
Ta gloire ne ſçauroit paſſer,
Saturne a beau la menaſſer,
Il n'en ſera iamais le maiſtre,
Et tes eſcrits ſeront ouuers
Des hommes qui ne doiuent naiſtre
Qu'aux derniers iours de l'Vniuers.

Haſte-toy de mettre en nos mains
Ce miracle de ton eſtude,
Vn delay de pluſieurs demains
Nous combleroit d'inquietude:
Tu deliberes trop long temps,
Tes amis ne ſont pas contens
De la doute qui te retarde:
Crois-les, ils ſont iudicieux,
Et fay que LOVIS *ſe regarde*
Dans vn miroir ſi precieux.

Ce Prince à qui les immortels
Accordent tout ce qu'il demande,
Sera raui quand ſes autels
Receuront ceſte belle offrande:
Il dira que nos eſcriuains
Sont des ignorans & des vains,
S'ils croyent eſgaler ta gloire,
Et qu'vn ſi merueilleux eſcrit
N'apporte pas à ſon hiſtoire
Moins de luſtre qu'à ton eſprit.

Ce vray portrait de ſa vertu
Le remplira d'autant de ioye,
Qu'il en eut d'auoir abatu
L'orgueil d'Eſpagne & de Sauoye:
Et deuant les yeux des Anglois
Mis ſous le pouuoir de ſes lois
Les hauts rempars de ceſte place,
Où nos ennemis inteſtins,
Faiſoient au gré de leur audace
Nos bons, & nos mauuais deſtins.

Va, fay ton preſent hardiment,
N'apprehende rien de ſiniſtre,
Et prens bien garde au mouuement
Des yeux de noſtre grand Miniſtre,
Ils te font vn ſigne, qui dit
Que ton liure plein de credit,
Sera les delices du Louure,
Et qu'vn ſi diuin entretien,
Merite qu'vn chapeau te couure
Qui ſoit de la couleur du ſien.

AVERTISSEMENT.

IE ne fais nulle difficulté, que pour repreſenter au naturel, l'eminence des vertus du Roy, Il ne fuſt neceſſaire, d'auoir des parties en l'art de peinture, auſſi rares, qu'il y a peu d'ornemens Royaux en ſa Majeſté, qui ne ſurpaſſent l'induſtrie de toute imitation. Et veux croire, quand bien cette felicité de faire des miracles, ſur vn ſi digne ſujet, ſeroit arriuée à quelqu'vn, qu'il en ſeroit plus obligé à ſa bonne fortune, qu'à ſon bon eſprit. Qu'en tout cas, on pourroit dire la meſme choſe de ſes figures, & des vertus viuantes qu'il penſeroit y auoir portraittes, que des paroles, & des œuures. Et que, ſi la parole, quelque efficace & naïue qu'elle ſoit, n'eſt que la peinture de l'œuure, c'eſt à dire, vn artifice, & non pas vne realité; cette repreſentation, pour ſi exquiſe qu'on la fiſt, ne ſeroit que l'exemplaire muet d'vne

vertu animée, ie veus dire, vne image, & non pas vne verité. Neantmoins, puis que l'inuention de mettre les belles choſes au iour, eſt vne ſuitte du pouuoir qu'on a de les tirer des tenebres, où elles eſtoient inuiſibles, ſera-ce choſe impoſſible à la Vraye Vertu de peindre ſes ouurages? Et voudra-t'on nous obliger à ce ſentiment, qu'il luy doit eſtre plus difficile de les expoſer, que de les faire? I'aurois de la peine à embraſſer cette opinion. Non que ie n'accorde volontiers, que le plus beau portrait du monde n'euſt iamais les charmes de ſon original; mais auſſi faut-il auoüer, qu'il a d'autres auantages, ſi celuy de toucher ſi viuement noſtre admiration luy manque. Mettons vn original en auant, comparable au Iuſte de la Vraye Vertu, & qui ſoit le plus excellent Roy de la terre. Ce n'eſt qu'vn Homme, & n'eſtant point Dieu, il ne ſe peut pas faire qu'il ſoit par tout. Là où ſi ſon portrait eſt bien fait, ou, ſi c'eſt vn ouurage par écrit, ſi ſes vertus y ſont bien dépeintes, eſtant porté par tout le monde, il a ce priuilege de ſinguliere conſideration, que de ſoulager la curioſité des abſens. C'eſt à quoy la Vraye Vertu a pris garde, & pourquoy elle a dreſſé l'Empire du Iuſte ſelon ſes inſtitutions. A fin que ceux qui tout au plus, ont oüy parler de ſon Roy, &

de

de qui le cœur amoureux du bien, n'a encore receu la satisfaction de sçauoir qu'il regne en cét Empire, que par la voye des aureilles, eussent moyen de voir par écrit, les belles parties de son ame; & que, pour se rendre les yeux capables de ce qu'il y a de plus beau en nos siecles, ils se preparassent à luy rendre hommage par la connoissance de ses merites. Ie ne diray rien de l'ordre qu'elle a gardé en ces institutions, il y est admirable. Ny de l'importance des matieres politiques qui sont appuyées sur les principes de la parole de Dieu, elles sont de rare consideration. Ie m'empescheray bien de faire ce tort à ton iugement, Amy Lecteur. De peur qu'en vn siecle, où tu es le regulier arbitre des plus belles choses qu'on y voye, tu ne t'imagines, que i'entre en deffiance, ou de ton esprit, ou de ton equité. Cependant, s'il arriue que la force de cét ouurage t'arreste; souuiens-toy, que ny la Vraye Vertu pour s'expliquer, n'a pas deu se seruir d'vn stile plus curieusement arrondi, ny la plume que ie luy ay prestée, se rendre plus molle, ou moins nerueuse. Ne sçaurois-tu pas combien la grauité de cet excellent autheur est ennemie de toute affeterie? Pour ce qui me regarde, le rang que ie tiens en l'Eglise de Dieu, m'oblige étroittement à l'amour de la pure verité. Et si

ton ſentiment eſt auſſi franc que ie l'eſtime, tu iugeras infalliblement, que les ouurages, où les paroles ſont en plus grande conſideration, que le ſens, font ordinairement paroiſtre plus d'affectation, que de fidelité. De maniere que, s'il eſt permis de leur procurer de la recommandation, par la ſtructure des mots, & aux deſpens des matieres, Ce ne ſera qu'à ceux qui font conſiſter la beauté de l'Eloquence, en la proport on des periodes; & qui, de la moins ſolide partie de l'art oratoire, font le total de leurs penibles écrits. Comme ce n'eſt point mon humeur, de ne point faire conte des belles penſées, pour deferer dauantage à la façon de les écrire; Auſſi ne puis-ie conſentir, que les conceptions ſoient étouffées dans la rigueur d'vn ſtile trop methodique, ou à les laiſſer perdre dans la foule des redittes, ou à les laiſſer morfondre dans la froideur des mots qui ne coulent pas vers leur ſens. La mediocrité, à laquelle ie me ſuis accommodé, eſt vne bienſeance, où la Vraye Vertu ſe plaiſt, & pour éuiter le vice, i'ay laiſſé les excés à la vanité. Elle ſeruoit autresfois à chatoüiller les opinions. Souuent elle ne ſeruoit pas moins à décrier les mœurs. Au iourd'huy, par vn débordement deplorable, de la fantaiſie, & des œuures, elle s'eſt iettée dans les écrits.

C'eſt maintenant qu'elle corrompt la bonne intelligence qui doit eſtre, entre la nature, & ſes notions, entre les organes, & le cœur, entre la parole, & la penſée, entre la forme, & la matiere d'vn diſcours. De telle ſorte, que comme il n'y a point d'apparence de dire du bien d'vn viſage qui eſt couuert de ceruſe ; Il faudroit auoir trop mauuaiſe opinion de la verité, pour la croire bien religieuſe, ſous les aioliuements d'vne eloquence fardée. D'ailleurs, il m'eſtoit inſupportable de voir, que les loüanges qu'on a données au Roy, fuſſent moins ſolides, que ſes merites. Que ſes Orateurs, laiſſans les principes de la doctrine Celeſte, & les lieux communs de la parole Eternelle, qui ne peut mentir, expoſaſſent des eloges, remplis d'Entymemes, & de raiſonnements étrangers, peu ou point diſſemblables de ce ſtile tant recherché, qui apprend à flatter. Pour ne point tomber en cette faute, i'ay trempé ma plume dans cette teinture de forte eloquence, d'où les plus viues couleurs des autres conceptions oratoires ſont tirées ; qui loüe fidellement, & qui perſuade par authorité Diuine. Ie n'ay point apprehendé, que ce fuſt meſler les choſes Saincte, auec les prophanes ; Puis que c'eſtoit pour parler des Vertus de mon Iuſte, pour écrire de mon Roy, qui con-

duit ſes pas, le long des ſentiers de la Saincte parole. Or il n'eſt moins mal-aiſé de l'embellir, que dangereux de l'alterer. Vouloir donner du iour au Soleil, & reueſtir cette Diuine parole de quelque ornement exterieur, c'eſt commettre vne meſme impertinence. Cét aſtre luit de luy meſme, celle-cy éclatte par ſa propre clairté. Outre que ſi l'eſprit humain y penſoit aiuſter ſes artifices, n'y auroit-il pas raiſon de craindre que Dieu ne luy diſt; Ce n'eſt plus icy ſa parole de verité, c'eſt l'ouurage des menteurs? Par ce moyen, ie penſe eſtre venu à bout de deux choſes, auſquelles autrement il m'euſt eſté difficile de paruenir. Sans abuſer de l'intention principale du ſainct Eſprit en ſon Ecriture, & me tenant dans le reſpect qui eſt deu aux myſteres de la Religion Chreſtienne, l'ay allegué la parole de Dieu, à la recommandation du premier de ſes ſeruiteurs, en dignité temporelle. Et non pas ſans exemple; ſi tant eſt que i'en ſçache vſer, comme ie l'ay veuë employée à la gloire des ſaincts Rois, par les ſaincts Peres de l'Egliſe. Par meſme moyen, i'ay donné à penſer à tout l'Vniuers, à quelle eminence de Vraye Vertu doit eſtre paruenu le Prince de ſon inſtitution, & auec quel applaudiſſement on doit celebrer ſa gloire, puis qu'elle ſe trouue compriſe ſous la pa-

role qui ne contient que des choſes Celeſtes, & qu'il eſt permis de luy appliquer les penſées ineffables, & qui ne découurent que des myſteres. Apres cela, ſi vous trouuez étrange, depuis vn an que ces inſtitutions ſont dreſſées, & que les affaires de mon Dioceſe, auſquelles i'eſtois obligé de vacquer, m'ont empeſché de les mettre au iour; que certains eſprits qui en ont eu la communication, les ayent iugées à leur gouſt, & s'en ſoient accommodez; Vous me pardonnerez ſi ie vous dis, que vous n'eſtes pas aſſez complaiſants. Ne vous arreſtez pas pourtant au tort qu'ils ſe ſont fait. Et de quelle autre part, que du fonds de la Vraye Vertu, pouuoit emprunter la vertu apparente, pour paroiſtre riche? D'où plus honneſtement vſurper ſes imitations, pour ſe rendre vray ſemblable? Quelle vſurpation plus auantageuſe à ceux qui s'attribuent vn nom incomparable, que celle de la verité, qui meſmes eſt eſtimée de ceux qui ne l'aiment pas? C'eſt aſſez dit ſur ces points, dont i'ay creu eſtre obligé de te donner aduis. Si tu fais ton profit de cét ouurage, Dieu en ſoit loüé.

I'oubliois à dire que les fautes de l'impreſſion ſont recueillies en vn *Errata*, qu'on trouuera à la fin de chaque liure.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENVS AV PREMIER liure de l'Empire du Iuſte.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

1. Funeſte & deplorable calamité de la dignité Royale, arriuée par la preuarication d'Adam. 2. Caïn premier Roy de la terre. Ses retraittes, ſont figures des fortereſſes de la rebellion. 3. Ses ſucceſſeurs deshonorent la Royauté. Ils ſont tous éteints dans le deluge. 4. Les ſemences de la dignité Royale conſeruées en la lignée de Seth, & gardées en l'Arche de Noé. 5. Apres le deluge, Nemrod ſe fait appeller Roy. c'eſt la figure des rebelles. 6. Contre ce geant, Dieu ſuſcite Aſſur, qui repreſente le Iuſte de la Vraye Vertu, domteur de la rebellion.

CHAPITRE II.

1. Rares vertus, & pieté du Iuſte. Il eſt comparé à Ioſias, & à Cyrus. 2. Les auantages qu'il a ſur les autres Rois, par la connoiſſance de Dieu, & de ſoy meſme. 3. Digreſſion à propos du panegyriſte de Cyrus. Examen de l'inſtitution du Prince que Xenophon luy a dedié. 4. De combien cét autheur, & ſon ouurage, ſont inferieurs à la Vraye Vertu, & à ſon inſtitution.

CHAPITRE III.

1. Excellences de Cyrus, prophetisé par Isaye, figure du Iuſte. 2. Rapports de l'onction de ces Princes. Nom de Iuſte, combien propre à mon Roy. Ses autres vertus. 3. Il eſt oinct pour eſtre ſeruiteur de Dieu, & reueſtu de Iuſtice. 4. Prerogatiues de l'Empire tres Chreſtien. Prophetie remarquable de cét Empire du Iuſte.

CHAPITRE IV.

1. Reſponſe à cette queſtion, ſi auant la fin du monde, toutes les Monarchies ſeront ſouſmiſes à vn Sceptre. Conjectures pour l'affirmatiue. 2. Preuues qui confirment cette opinion, tirées de l'hiſtoire Saincte, du regne de Salomon. 3. De celuy d'Achab. 4. De celuy de Nabuchodonozor, trois Rois de tout le monde.

CHAPITRE V.

1. En ſuitte de ce, la decadence des Empires eſt conſiderée, à meſme fin. 2. Exemple de celuy des Aſſyriens. Démembrement de ſes Eſtats tombez au pouuoir des Romains. 3. Et de celuy des Romains, ſouſmis à l'Empire de nos Rois.

CHAPITRE VI.

1. Royaume François ſucceſſeur des deux Empires, de la premiere Babylon d'Occident, & de l'ancienne Babylon d'Orient. 2. Ancienne tradition qui promet au Roy de ce Royaume, la Monarchie du monde. 3. Pieté de ce futur Monarque, heritier du Sceptre, & des vertus du Iuſte.

CHAPITRE VII.

1. Amplitude & dignité de l'Empire du petit monde de l'interieur, où mon Iuſte regne ſouuerainement. 2. Et ce au moyen

de

de la force que Dieu luy donne. 3. Qui eſt vn empire raiſonnable, vne vertu, vne iuſtice, & non vn abus d'authorité. 4. La corne de l'oinct de Dieu, exaltée ſublimement, ſignifie la force interieure, exterieure, & exemplaire du Iuſte. Belles raiſons de ce ſecret, & du merite de cét empire, dont le Iuſte eſt la gloire. 5. Pourquoy ces inſtitutions de l'Empire de la Vraye Vertu commencent par la force.

CHAPITRE VIII.

1. *Inſigne pieté du Iuſte. 2. Quatre choſes conſiderables aux Princes, que l'on a veu reluire en Moyſe, le miroir du Iuſte. 3. Rapports du Temple de Salomon, à vn Royaume, & des materiaux de ce Temple, aux diſpoſitions, tant naturelles que morales de cét Empire, & de ſon Prince, qui commence de le baſtir, par la connoiſſance de ſoy meſme. 4. Rare imitateur de Moyſe en cela. Perfections & capacité de ce Legiſlateur. Pourquoy il ſort de la Cour de Pharaon. Où il alla apprendre les rudiments de la ſcience Royale. Belles curioſitez à ce propos. 5. Bien qu'il euſt eſté Paſteur pour apprendre à eſtre Roy, il fait de grandes difficultez d'accepter les offres que Dieu luy fait, de la principauté. 6. Combien la prudence y eſt neceſſaire, & la connoiſſance de ſoy meſme.*

CHAPITRE IX.

1. *Mouuements des paſſions à domter. 2. Par le Roy de l'empire interieur, qui eſt l'eſprit principal. Dauid le demande à Dieu. Abraham en eſtoit la figure. 3. C'eſt luy qui apprend aux Princes, à regner interieurement, par la crainte de Dieu, & par la connoiſſance de ſoy meſme.*

CHAPITRE X.

1. *Obſeruations en general du gouuernement des creatures, dont l'eſprit principal eſt informé en paſſant.* 2. *Pour deſcendre à l'exemple des Anges. Où il eſt diſcouru du principe de l'Empire qu'ils ont ſur eux-meſmes, qui ſert à dreſſer celuy du Roy des paſſions.* 3. *Si c'eſt l'ame, ou l'eſprit, qui doit regner en l'homme. L'eprit eſt preferé, comme eſtant plus debonnaire & plus Royal.* 4. *Et toutesfois, ſa douceur ne luy doit permettre, de ſe relaſcher en ſon Empire.*

CHAPITRE XI.

1. *Notables eloges de la Vraye Vertu. Ses fruicts de lumiere, diſſipent les tenebres, des quatre maiſtreſſes paſſions.* 2. *Les quatre fleuues du Paradis terreſtre, qui eſt pris pour vne figure de l'eſprit principal, rapportez aux quatre vertus cardinales.* 3. *La fontaine des vertus doit arrouſer l'ame, auant qu'elle arrouſe les autres, par ſes exemples.* 4. *Force, vertu interieure, donne ſon nom aux autres.* 5. *Elle eſt entenduë par le fleuue Geon.* 6. *Excellente allegorie de la vertu de force, qui doit empeſcher, que les penſées ne degenerent en actes, & que les vices, ne s'endurciſſent par habitude.*

CHAPITRE XII.

1. *Des excellences de la force, qui eſt en quelque ſorte toute vertu. Sa definition.* 2. *Elle a les meſmes proprietez que les autres, ſuiuant les allegories des quatre fleuues.* 3. *Neantmoins rien n'eſt alteré en l'ordre de dependance mutuelle, qui eſt entre les autres vertus & la force. Pourquoy la Vraye Vertu commence par elle.* 4. *Armes de la force, neceſſaires à la*

raiſon, contre les Stoïciens.

CHAPITRE XIII.

1. *Des deux puiſſances ou facultez de l'appetit ſenſitif, contre les paſſions.* 2. *Les mouuemens de ces facultez ſont contraires.* 3. *Ceux de l'Iraſcible, que la force a à combattre, ſont plus furieux; ceux de la concupiſcible, plus importuns, & plus flatteurs. Quatre ſaincts perſonnages propoſez à imiter en cette matiere.* 4. *Pourquoy Abraham, qui a ſi noblement domté toutes ſes paſſions, n'eſt point de ce nombre.* 5. *Qualitez Royales de ces quatre grands Saincts.* 6. *Motif particulier qui les a fait choiſir, entre tant d'autres Iuſtes, qui ont regné en eux meſmes.*

CHAPITRE XIV.

1. *Extrauagances & impietez de Machiauel, contre la force.* 2. *Apologie pour la ſouffrance, ou patience Chreſtienne. Laquelle ſans la force, ne rend point de combats.* 3. *Patience animée d'honneur & de gloire, ſes exercices de force. Paſſage de ſainct Paul à ce ſuiet. Intentions differentes de l'homme interieur, & de l'exterieur.* 4. *En quoy conſiſte la vraye force. Excellente figure qui monſtre, que ce n'eſt point au corps, mais en l'homme du cœur.*

CHAPITRE XV.

1. *L'hereſie de ce pernicieux politique, refutée par les raiſons humaines; le beau, & l'honneſte, fin de la force.* 2. *Cinq eſpeces de force, ſur ce qui a eſté dit, de l'homme interieur, & exterieur. Platon condamne la temerité de Machiauel.* 3. *Souffrance n'eſt point vne laſcheté chez les Docteurs, mais vne plus digne marque de*

force, que l'audace. 4. Sainct Paul ſignale ſa patience, ayant pour fin, la Couronne eternelle, qui eſt la plus honeſte de toutes. Le Iuſte ſe le propoſe à imiter, en tous ſes heroïques deſſeins.

CHAPITRE XVI.

1. Effet principal de la magnanimité, au mépris de tout ce qui eſt corruptible. 2. Enquoy elle reſſemble à la force. 3. L'vne & l'autre, mettent ordre, que l'eſprit Royal n'engage ſa liberté. 4. Laquelle vne fois perduë, il ne peut eſtre la felicité de ſon Eſtat, ſelon Salomon. Deux ſortes de paſſions, les naturelles, & les nonnaturelles. D'où vient que les appetits de celles-cy ſont inſatiables. Allegorie à ce propos.

CHAPITRE XVII.

1. Suitte de l'allegorie du boire, & du manger, qui ſignifient en l'Eſcriture, la paſſion de la gloire du monde, que la magnanimité mépriſe. 2. Autres allegories pour confirmer la meſme penſée.

CHAPITRE XVIII.

1. En quelle ſorte Abraham mépriſe les biens, & la gloire temporelle. Ce qu'il entend par le iour du Seigneur, dont il ſe réioüit. Deux paſſages pour amplifier ſa penſée. 2. Fin de l'honneur, hors de laquelle, la magnanimité n'en fait eſtat. 3. Honneur inſeparable de la vertu. Empereurs plus honorables que les faux Dieux, s'ils ſe reputent inferieurs au vray Dieu. 4. L'honneur declare la vertu, & ne donne point le merite. Son mépris ne doit eſtre que magnanime, c'eſt à dire, diſcret, & raiſonnable.

CHAPITRE XIX.

1. *Ce que l'eſprit principal doit penſer de la grandeur du monde, ſi vous en ſeparez la vertu.* 2. *Terribles deſaſtres qui tombent ſur la felicité des Princes, par le mépris que Dieu en fait : ce qui ne leur auient point, qu'ils ne ſe trompent, & ne ſe ſeduiſent.* 3. *Felicité compriſe entre les choſes indifferentes. La vertu peut toutesfois mettre la felicité hors de l'indifference.* 4. *Autre moyen à meſme fin, par la conſideration de ſoy meſme, où l'eſprit Royal treuue touſiours dequoy preuenir les malheurs de ſa felicité, ſans preiudice de ſa grandeur.*

CHAPITRE XX.

1. *Que les felicitez du monde ſont à meſpriſer entant que periſſables. Elles ſont figurées en la face brillante de Moyſe, qui apprend aux Princes, en deſcendant de la montagne, nonobſtant ſa gloire, à ne ſe point méconnoiſtre.* 2. *Difference entre la gloire du Ciel, & celle du monde, laquelle pour eſtre de durée, doit eſtre referée à l'honneur de Dieu.* 3. *Application de la figure de Moyſe à ce propos.*

CHAPITRE XXI.

1. *Vne autre figure à meſme intention, de la lance de Saül, que Dauid luy oſta. Lance entre les ſouuerains honneurs.* 2. *Les plus belles actions & hauts faits d'armes de Dauid, ſes plus ſignalées victoires, ſes triomphes, ſes felicitez.* 3. *Par ſa propre confeſſion, reſſemblent aux fleurs. Et ſont auſſi facilement, reduittes en fumée, que le foin, où l'on a mis le feu.*

CHAPITRE XXII.

1. *Exemples à conſiderer de l'inſtabilité de la puiſſance temporelle, qui eſt auſſi caduque, que la felicité mondaine. Abraham meditoit ſouuent là deſſus.* 2. *Cette puiſſance eſt comparée à la fumée.* 3. *Combien à propos Iſaye l'appelle couronne d'orgueil, la compare aux yurognes, & aux fleurs. Fleurs de lis, en quel ſens, de plus longue durée que les autres.* 4. *Elles ſont pourtant periſſables. L'Empire qui les a pour armes de ſa puiſſance, que Dieu tient particulierement ſous la protection de ſa Prouidence, fleurit de iour en iour, par les vertus de ſon Iuſte.*

CHAPITRE XXIII.

1. *Les richeſſes qui ſont l'appuy de la puiſſance temporelle, & les fruicts de ſa felicité, ſont des biens de fortune ſelon le monde. Difference, entre la fortune & la felicité.* 2. *Pourquoy les richeſſes ſont appellées biens de fortune. Premiere raiſon.* 3. *Autre raiſon tres-conſiderable. Paſſages de l'Eſcriture ſaincte à ce propos. Le Iuſte mépriſe les richeſſes par magnanimité.*

CHAPITRE XXIV.

1. *Volupté pleine de tromperie. Sur tout celle de la chair, dont il ſe faut défier, ainſi que de l'ennemie de l'ame.* 2. *Amertume de la volupté, qui ſepare, comme la mort, non de la vie ſeulement, mais des choſes Celeſtes, & de Dieu.*

CHAPITRE XXV.

1. *Conſideration des autres miſeres de la volupté, ſous l'allegorie du Roy d'Egypte, comparé à vn dragon.* 2. *Qui deuore les voluptueux, & eſt tres-cruel.* 3. *Autre exem-*

ple de la cruauté de cette felonne paſſion. 4. Triſteſſe de la volupté domtée par la force. Combien les Rois viuent plus gays & contents que les Tyrans. Allegorie de Platon ſur ce ſuiet.

CHAPITRE XXVI.

1. *Proſperité plus dangereuſe que l'aduerſité. Conuenance de la raiſon humaine auec la Chreſtienne, ſur ce point. La force & la ſageſſe fort requiſes pendant la proſperité. 2. Comme eſtant plus difficile à moderer, que les aduerſitez ne ſont inſupportables. Beau paſſage pour cette verité. 3. La proſperité a oſté le iugement aux plus ſages. Le moyen de la conſeruer quand elle arriue, ſelon ſainct Bernard.*

CHAPITRE XXVII.

1. *Colere des Rois, & ſes degrez. Opinion du vulgaire reiettée, pour admettre la colere raiſonnable. 2. Que c'eſt que colere. Elle ſert à la raiſon, comme vn chien au Paſteur. Sa deſcription ſelon ſainct Baſile. 3. Effets de la colere, qui ſurmonte la raiſon, ſont plus tyranniques, que Royaux. Les Rois ne doiuent donc croire cette paſſion. 4. Eſtant tres-dangereux s'ils entrent en des tranſports, que leur colere ne reſſemble plus à vn chien, ainſi que celle du vulgaire, mais à vn Lion qui ne craint rien. Et le Roy doit craindre Dieu. Penſées des anciens là deſſus. Exemples touchant les tranſports des Rois. 5. Colere eſt vn aueuglement de l'ame, qui empeſche l'eſprit Royal de voir le Soleil de la raiſon.*

CHAPITRE XXVIII.

1. *Introduction à la vertu de temperance, qui regarde la concupiſcible. Difference qui eſt entre cette puiſſance*

appetitiue, & l'iraſcible. 2. Loüanges de la temperance ; qui ſe picque de moderation, & ne defend pas ce qui eſt neceſſaire à la vie. Elle eſt priſe pour la ſobrieté. 3. Quels auantages à la temperance, ſur les autres vertus de l'ame.

CHAPITRE XXIX.

1. *La plus excellente loüange de la temperance, enfermée en l'etymologie de ſon nom, qui ſignifie, ſanté de l'eſprit, ou ſanté de la ſageſſe. Salomon rapporté en confirmation de cette loüange. 2. Paſſage de Salomon bien expliqué. Temperance gueriſon de la concupiſcence, & de ſes maladies. 3. Allegorie du fleuue Tygris, ſymbole de la temperance. Santé de l'ame, bonne conſtitution de ſes puiſſances. Temperance neceſſaire aux inferieurs, pour bien obeïr, plus qu'aux ſuperieurs, pour bien commander. 4. Amplification de cette penſée.*

CHAPITRE XXX.

1. *La chaſteté eſt auſſi la ſanté de la vie. Si feconde, que c'eſt d'elle que l'on attend, en cét Empire, le ſucceſſeur du Iuſte. 2. Eloges de la chaſteté. Auſquels ſont iointes les acclamations du peuple d'Iſraël, entonnées à la loüange de Iudith. 3. Payens imitateurs pluſtoſt que vrais poſſeſſeurs de cette vertu. 4. Niniue effeminée, ennemie de la chaſteté, eſt épanduë comme de l'eau, & n'a point de ſanté. Son Roy eſt accuſé de toutes ces miſeres.*

CHAPITRE XXXI.

1. *Chaſteté du Iuſte de la Vraye Vertu, rare exemple des Rois, grand bon-heur de ſon ſiecle. 2. La Princeſſe incomparable, qui l'a donné à cét Empire, y a beaucoup contribué, apres Dieu. 3. La chaſteté eſt feconde à merueilles, & c'eſt à elle à qui la France adreſſe ſes vœux,*

pour

pour obtenir vn Dauphin, qui ſoit le fruict de la pudicité de ſon Iuſte.

CHAPITRE XXXII.

1. *Sobrieté compagne de la temperance. Sa diſcretion à ſe garder de ſon ennemie, la volupté.* 2. *Qui eſt figurée en Naas, ce ſerpent, qui creue l'œil de la raiſon, & oſte la lumiere de la connoiſſance de Dieu. Certains Heretiques qui s'attendent à des feſtins en l'autre monde.* 3. *Les Payens plus ſobres que les Heretiques. Loüanges de la ſobrieté. Les Tyrans qui meurent rarement ſobres, ſont les ſerpens des Eſtats. La ſobrieté couronne la chaſteté.* 4. *Sobrieté raiſonnable condeſcend à la neceſſité de la vie, iuſques à quel point.*

CHAPITRE XXXIII.

1. *La modeſtie des habits eſt vne vertu Royale, & l'ornement de la bienſeance des autres Vertus.* 2. *Deux ſortes d'ornements. Decence de l'Apoſtre. Vanité des habits, ſigne euident que l'ame eſt mal parée.* 3. *Nonchalance des habits eſt vn vice, auſſi bien que la paſſion, d'eſtre trop bien couuert.*

CHAPITRE XXXIV.

1. *Eſther figure de la modeſtie des habits. Les ornements de Majeſté ne ſont pas ſeulement licites aux Rois, mais c'eſt par eux, qu'ils ſont reconnus ſouuerains.* 2. *Il eſt aiſé de iuger de l'interieur, par les habits.* 3. *Le peché, cauſe de la honte, l'eſt auſſi de la neceſſité des habits. L'ame couuerte du corps, ainſi que d'vn veſtement qui enflame à la concupiſcence, a pour habits internes, les habitudes, & les vertus. Entre autres, la Iuſtice luy eſt vn bel ornement.* 4. *Qui condamne les ſuperfluitez exterieures. Iob orné de iuge-*

ment, ainſi que d'vn diademe. Et les trois Princes iettez dans la fournaiſe de Babylon, reueſtus d'innocence, & d'incorruption.

CHAPITRE XXXV.

1. *Auant que traitter plus en particulier, des vices, contraires aux vertus alliées de la temperance, il eſt monſtre quelle difference il y a, entre deſapprendre le vice, & l'ignorer. 2. Excellent paſſage de Salomon expliqué, & diſtribué, pour ſeruir à l'examen de ces vices. 3. Luxure alliée de la cruauté. Viſion de Daniel, qui marque ces deux infames excés, en Alexandre le Grand.*

CHAPITRE XXXVI.

1. *Gourmandiſe prophane & aueugle en Eſaü. 2. Eſt auſſi cruelle & parricide. Autre exemple de prodigieuſe conſideration, touchant ces vices. 3. Modeſtie des habits ſeante aux Princes. La vanité, ou l'effemination qui luy eſt contraire, eſt ſuiette à la cruauté.*

CHAPITRE XXXVII.

1. *Chaque choſe repugne naturellement, à ce qui l'empeſche d'aller à ſa fin. Les vnes par la vigueur ou Energie, qui reſiſte à ce qui leur eſt contraire, les autres par la vertu, comme l'homme. 2. Les vertus ſont des rectitudes morales, dont les ſaincts ſe ſont ſeruis, pour domter leurs paſſions. Car ce n'eſtoient pas des Stoïciens. 3. L'eſperance, & la crainte, ſont des paſſions ſeruiles, ſi elles ne ſont reglées, par la force. L'vne engendre la temerité, l'autre la laſcheté. Folle eſperance de Saül. 4. Difference entre la paſſion d'eſperance & le deſir. Excés d'eſperance ſont à redouter, en qui que ce ſoit. Combien l'eſperance du monde eſt peu de choſe, & que c'eſt le ſonge des veillants.*

CHAPITRE XXXVIII.

1. *L'eſperance du Sage ſuit la droite raiſon, & n'eſt point vicieuſe. Celle de Noé eſt donnée en exemple aux Princes. 2. Car eſtant enclos dans l'arche, il rentra au pouuoir, que l'homme auoit eu ſur les beſtes, en l'eſtat d'innocence, & figure l'empire que l'eſprit doit auoir ſur ſes paſſions. Nul n'a iamais plus heroïquement eſperé, contre l'apparence de toute eſperance, que Noé.*

CHAPITRE XXXIX.

1. *Force neceſſaire à la crainte. La malice eſt touſiours craintiue. Témoin les Tyrans. 2. crainte tyrannique & ſeruile, indigne des Rois. Ceux qui la chaſſent de leur eſprit par orgueil, font de grandes extrauagances. Les Rois ſont ſuiets à cette paſſion, & en doiuent craindre les excés.*

CHAPITRE XL.

1. *L'excés de la paſsion de crainte, trouble le iugement. Crainte de Iob en toutes ſes œuures, principe de ſa rectitude. Ce miracle de patience eſt auſsi le miroir des Rois, qui regnent ſur cette paſsion. Le fumier où il eſtoit, pris pour vne academie, où il enſeignoit aux Rois, à regler leur crainte. 2. Belle merueille, que la crainte de Iob, ſerue à ſes victoires, & à ſa conſtance. 3. Confiance nuiſible aux Rois. La crainte luy eſt contraire, & ſert mieux le iugement, en le rendant ſoucieux. Exemple des Gabaonites. Craindre en temps & lieu, indice de ſageſſe.*

CHAPITRE XLI.

1. *Temperance fondement des Vertus. Triſteſſe, & deſir, ou cupidité, deux paſsions, ou maladies de la concupiſcence, dont la temperance eſt la gueriſon. 2. Triſteſſe merite le nom de paſsion, comme vne corruptiue indiſpoſition de*

l'eſprit, dont quand il eſt trauaillé, ſon iugement & ſa volonté en valent moins. 3. D'où vient la triſteſſe, ſelon S. Auguſtin. Preuue de ſon dire, en Saül, tombe malade de triſteſſe, pour auoir reſiſté à la volonté de Dieu. La temperance eſt figurée en l'ordre de ſa gueriſon.

CHAPITRE XLII.

1. *Allegorie de Ionas étrangement affligé, pour auoir reſiſté à la volonté de Dieu, dont il ſe ſouuient dans le fond des abiſmes, pour reſiſter à la corruption de ſa triſteſſe, & en domter l'excés. 2. La triſteſſe des Rois, procedant de pareille reſiſtance, doit vſer du meſme remede. 3. Qui peut auſſi ſeruir à appaiſer, quelque douleur que ce ſoit.*

CHAPITRE XLIII.

1. *La cupidité d'honneur, animée du merite, eſt vne paſſion moins indigne des Rois, que toute autre. 2. A laquelle conuoitiſe neantmoins, il eſt defendu d'aſpirer à l'honneur, par la voye d'ambition. Celle de la vertu eſtant plus Royale, eſt auſſi beaucoup plus aſſeurée. Si l'ambition eſt naturelle à l'homme. 3. La temperance modere les deſirs ambitieux, dont elle empeſche l'iniuſtice, & les excés.*

CHAPITRE XLIV.

1. *Daniel homme de deſirs, figure de la temperance, qui règle l'ambition. Comme viuant dans l'innocence, il ſe purge des calomnies de l'enuie. 2. A quoy le ſouuenir de Dieu, luy ſert merueilleuſement. Le Iuſte de la Vraye Vertu parfait imitateur de ce Prince, par la moderation de ſes deſirs, & droite intention de gouuerner ſon Empire.*

L'EMPIRE DV IVSTE, SELON L'INSTITVTION DE LA VRAYE VERTV.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

I. Funeſte & deplorable calamité de la dignité Royale, arriuée par la preuarication d'Adam. II. Cain premier Roy de la terre. Ses retraites, ſont figures des fortereſſes de la rebellion. III. Ses ſucceſſeurs deshonorent la Royauté. Ils ſont tous éteints dans le Deluge. IV. Les ſemences de la dignité Royale, conſeruées en la lignée de Seth, & gardées en l'Arche de Noé. V. Apres le Deluge, Nemrod ſe fait appeller Roy. C'eſt la figure des rebelles. VI. Dieu ſuſcite contre ce Geant, Aſſur, qui repreſente le Iuſte de la vraye vertu, domteur de la rebellion.

I. AVANT que la dignité Royale, ce raïon de la diuine puiſſance, le plus auguſte ornement de la Iuſtice originelle, ait pû recouurer quelque majeſté, & paroiſtre, ſur tout en la loy de grace, auec autant de gloire, qu'elle

en pouuoit auoir auant le peché; il faut auoüer, que la vertu qui s'y deuoit employer, y a bien eu de la peine. Et que pour paruenir, ſinon à ſa premiere perfection, au moins à la ſplendeur où la pieté, & la Iuſtice la peuuent auancer, & où nous l'admirons auiourd'huy, elle a paſſé par des dangers, d'où non ſeulement elle ne pouuoit échapper, mais où, ſans le ſecours de ſon protecteur, elle deuoit infailliblement perir. S'il en faut croire nos memoires, apres le malheur de la deſobeiſſance d'Adam, qui auoit eſté reueſtu de cét ornement, & dont le peché couſta la perte de l'eſtat d'innocence, la Royauté ſe trouua ſous les meſmes ruines, où il fut accablé. Ce que Dieu fiſt entendre à ce Prince infortuné, luy diſant, *Où es-tu?* c'eſt à dire, de quelle majeſté, à quelle miſere es-tu tombé? Et certes, s'il euſt penſé vſer du ſouuerain pouuoir qu'il auoit eu ſur les beſtes, au lieu d'obeïſſance, il n'euſt trouué que de la rebellion. Comme il eſt auſſi tres-certain, qu'il ſe fuſt trompé, de s'attendre à l'obeïſſance de ſes paſſions, ſur leſquelles encores, il auoit eu vn abſolu commandement. Au contraire, elles luy euſſent témoigné, qu'il s'eſtoit volontairement ſoumis à *la loy des membres*, & rendu captif ſous *la loy du peché*. Les meſmes deſaſtres nous ont depuis eſté repreſentez par les miſerables ſeruitudes du peuple d'Iſraël, peuple libre & Royal. Car ſoit en Egypte, ſoit en Aſſyrie, il a eſté chargé des chaiſnes de tant de calamitez, que l'on ne lit rien de ſi pitoyable en l'Hiſtoire étrangere.

Genes. 3. v. 9.

Roma. 7. v. 23.

Exod. 2.

4 Reyes 25.

II. Voila la ſource des deſolations de la dignité Royale. Voyons ce qu'elle a ſouffert depuis ſous le regne de

Cain. Bien que s'il en faut dire franchement ſon opinion, l'Empire de ce dénaturé fut plutoſt vn brigandage, qu'vne legitime principauté. Car pour les mœurs de cét impié, elles marquoient vne inclination tout à fait ſeruile, & non vn courage franc & Royal. Ce méchant, conſiderez où la temerité le porta, ſe promit de pouuoir établir vne Monarchie. Mais c'eſtoit s'y mal prendre, que de commencer par vn parricide, par le mépris de la vertu, & de la pieté, & en ſe rendant autheur, & miniſtre de toutes les violences, & de tous les vices qui renuerſent les Etats. Ce nonobſtant, il ſe fait le premier Roy de la terre. De vray, il luy auoit donné toutes ſes affections, & toutes ſes enuies. Pour y pouuoir commander, il luy faloit des Citoyens, & des ſujets. Il fait donc baſtir vne Cité, qui fut la Metropolitaine, auſſi bien que la premiere du monde, dont il ambitionnoit l'Empire. Il la nomma *du nom de ſon fils, Henoch,* & en fiſt l'azile de ſes eſperances, ou plûtoſt, la retraitte de ſes voleries. C'eſt à peu prés comme en vſoit ces iours paſſez la rebellion, qui baſtiſſoit des retraites ſur les principes de ce Prince des factieux, & qui auoit peut eſtre pris ordre de cét exemple, pour éclorre ſes deſſeins à couuert, s'imaginant aſſez temerairement, que l'on ne la pourroit dénicher de ſes forteresſes. Les ambitieux qui impoſent *leurs noms à leurs terres,* de peur que la poſterité ne les oublie, me ſemblent auſſi approuuer les maximes de ce vagabond. Or non ſeulement luy, mais cinq autres Rois ſes ſucceſſeurs, tous iſſus de ſa race, & qui regnerent depuis le commencement du monde, iuſques au Deluge, firent tout ce qui leur fut poſſible pour oppreſſer la pieté, pour violer la

Geneſ. 4. v. 17.

Pſeaum. 48. v. 12.

Geneſ. 4.

S. Auguſt. 15. de la Cité de Dieu, c. 20.

Iuſtice, & ſemblables vertus principales. Ie vous demande, ſi la dignité Royale, qui ne peut ſubſiſter ſans ces appuis, n'auoit pas fort à plaindre ſes ruines, ſous vne ſi nombreuſe, & ſi farouche tyrannie. Elle y perdit tant d'honneur, elle en fut ſi abaiſſée, & ſi ſouïllée, que ſi Dieu n'en euſt embraſſé la protection, empeſchant que l'on acheuaſt de déchirer l'image de ſa toute-puiſſance, qui paroiſt cõme que ce ſoit, au gouuernement des Tyrans, attendu que c'eſt luy *qui fait regner les hypocrites*, elle ne ſe fuſt iamais ſauuée de tant de naufrages. Le Tout-puiſſant détacha donc les eauës du Ciel, & en fit fondre le Deluge ſur la terre. Non moins pour punir les outrages de ces impies, que pour abiſmer la prodigieuſe luxure des Geants leurs creatures, qui ſe ſouïllerent auec tant de femmes, & qui par les dénaturez débordemens d'vne infame ſenſualité, accuſoient les honteuſes inſolences de leurs Princes. Car le deſordre des peuples prouient volontiers du déreglement des Rois.

Iob. 34. v 30. Qui regnare facit hominẽ hypocritam.

Geneſ. 7. v. 11.

Geneſ. 6.

III. Mais ce ſeroit dommage de laiſſer à ce propos, vne remarque de conſideration, qui touche l'vn des inſignes hazards, que cette dignité ait couru du regne de ſes ennemis. La majeſté qu'elle auoit perduë par la deſobeïſſance d'Adam, eſtoit bien fort à regretter, veu meſme que cette perte eſtoit prouenuë, d'vne telle preuarication. Par cẽ que, comme la Iuſtice originelle, qui eſtoit la cauſe de cette ſplendeur, y fut perduë ſans reſource; de meſmes elle ſe ſentit de ce dommage, ſans eſperance de le pouuoir reparer. Mais ie ne ſçay s'il ſeroit poſſible de la degrader par des pechez actuels, comme elle fut deshonnorée par cette race des parri-

cides. Dautant que les felons & ſanglans courages, quoy que ſçache dire l'hiſtorien Florus, qu'vn exceſſif orgueil eſt plus inſupportable aux gens d'honneur que la cruauté; ſont d'vn ſi depraué naturel, qu'il ne faut point d'autre eclipſe, pour eſteindre la clarté des Royaumes. Attendu qu'il n'eſt point de vertu ſi ſinguliere, ny ſi capable de leur rendre la ſplendeur, que la clemence. *Florus l.1.c 7.*

Or non ſeulement Cain, mais tous ceux de ſon ſang, ont eſté tres-cruels. Le dernier Roy de ſa famille, a eſté vn parricide comme luy. Si bien que cette race de Barbares, qui ne meritoit de finir plus innocemment qu'elle auoit commencé, fut entierement éteinte dans le Deluge. Dieu en ordonna de la ſorte, pour deux belles raiſons. Premierement, pour confirmer ce principe de la conſeruation des Royaumes, que nous venons de toucher; ſçauoir que les trônes qui ſont ſouſtenus par la clemence, ne peuuent ſubſiſter dans la cruauté. Raiſon qui menace auſſi les ſouueraines puiſſances, ſi elles ſe laiſſent peruertir de ce tranſport. Parce que *les hommes de ſang, & de mauuaiſe foy, ne doiuent paruenir à la moitié de leurs iours.* En ſecond lieu, pour apprendre, qu'encore que Dieu puiſſe, quand il luy plaiſt, tirer du bien de nos maux, il ne luy a pleu ménager autre vtilité de la tyrannie de ces Rois hypocrites, que l'exemple de leur punition. Donnant par ce moyen, de la terreur aux Princes de la terre, & leur imprimant cette puiſſante verité dans la memoire: que le *cœur des Rois eſtant en la main du Seigneur*, il en peut faire ce que bon luy ſemble. Et s'ils irritent ſa Iuſtice, les briſer *comme les vaiſſeaux du potier.* *S. Auguſt. 15. de la Cité c. 21.* *S. Auguſt. & deſſus.* *Prouerb. 20. v. 28.* *Pſeau. 54. v. 24.* *Prouerb. 21. v. 1.* *Pſeau. 2. v. 9.*

IV. Quant aux Princes qui ſont deſcendus de la race
Geneſ. 5. du premier homme, par la lignée de Seth, on ne peut dire, que les maux qu'ils ont fait comme pecheurs, n'ayent eſté ſuiuis d'vn grand bien; puis que les Rois domteurs du vice, & de la rebellion en ſont iſſus. Auſſi qui pourroit croire, que Dieu vouluſt effacer vne dignité ſouueraine, dont il eſtoit autheur? luy qui, auant que de mettre main baſſe en la deſolation du Deluge, auoit fait paroiſtre vne ſi longue patience, & ſouffert
S. Auguſt. 15. de la Cité c 20 l'eſpace de deux mil deux cens ſoixante & deux ans, vne race vagabonde, & ſcelerate, ſur la terre? Et ce, non ſans prendre le ſoin de preſeruer du naufrage, ce qu'il y auoit de bon en la nature, qu'il auoit creé innocente, & capable de regner? Il eut donc égard à la connoiſſance de ſon nom, au ſeruice que l'on luy rendoit chez les gens de bien, à la crainte de ſes iugemens, & à tant d'autres bonnes œuures, que de ſa grace il auoit conſeruées en l'homme depuis le premier peché, & pendant le regne des méchans. Car la crainte de Dieu parut en la penitence d'Adam, & n'eſt pas croyable, qu'il ne la fiſt pratiquer à ſes bons enfans. Bien que Cain, le plus libertin de tous les hommes, ne fiſt eſtat de
Pſeau. 110 v. 9 ce *commencement de ſageſſe*; les ſacrifices d'Abel, & des imitateurs de ſa deuotion, eſtoient offerts pour le ſeruice de Dieu. Quant à ſa connoiſſance, qui n'apperçoit qu'elle doit eſtre ſuppoſée à tous ces deuoirs? Qui fait que ie ne doute aucunement, que comme le fleuue Alphée paſſe au trauers de l'Ocean, ſans ſe meſler dans ſes vagues; de meſme les biens dont nous parlions, & ſemblables, ont eſté conſeruez en la nature, nonobſtant les crimes des particuliers, dont elle ne

deuoit eſtre purgée, que par le Deluge.

Lamech parlant des merueilles de Noé, & peut eſtre, prophetiſant la remiſſion des pechez par le Sang du Fils de Dieu, dont le Deluge ſignifioit l'effuſion, appuye merueilleuſement cette penſée. *Cetuy cy*, dit-il, *nous conſolera en noſtre œuure, & ſoulagera du trauail de nos mains.* Car il ſignifie d'vne façon toute particuliere, l'expiation des offenſes, par la vengeance des criminels que Dieu feroit bien toſt apres, enuoyant le Deluge. Ce qu'il eſt aiſé de cõceuoir, ſi par cette *œuure*, l'on entend le peché, & par ce *trauail des mains*, qui ſont les organes du mal, la peine qu'il y a de le commettre. Il faut auſſi prendre la deſolation du Deluge auec Lamech, pour vne conſolation, pour vn benefice, pour vn auantage de la nature humaine, & de ſes dignitez. Elle deuoit donc refleurir, apres cette punition des méchans. Et tout ainſi que l'arbre de Dauid, *planté ſur le riuage des eaux*, ne doit porter du fruit, qu'en ſa ſaiſon: De meſme l'Arche de Noé qui flottoit ſur les eaux du Deluge, porta bien les reliques de l'Eſtat Monarchique, & garda comme dans vn treſor, les eſperances de ſon rétabliſſement par la vraye vertu, qui en prendroit la charge; mais cela ne deuoit paroiſtre, que quand Dieu le iugeroit à propos. Et ce ne fut que long temps apres cette défaite de la tyrannie. Car comme ſi le nom de Roy euſt eſté emporté au fonds des abiſmes, où les eaux du Deluge ſe retirerent, il n'en eſt non plus parlé l'eſpace de plus de mille ans, que ſi iamais il n'y en euſt eu au monde.

Geneſ. 5. v. 29. Iſte conſolabitur nos ab operibus & laboribus manuum noſtrarum.

S. Chryſoſt. homel. 21. ſur la Geneſe.

S. Ambroiſ. de Noe, & arca. c. 1.

S. Chryſoſt. homel. 69. ad populum.

Pſeau. 1. v. 3.

S. Auguſt. 18. de la Cité c. 2.

V. Apres ce long eſpace, Nemrod eſt le premier dont l'hiſtoire ſe ſouuienne. Il commença ſon Empire à

Genes.10.v 10 Babylon, & és Villes, ou Prouinces *d'Arach, Achad, Chalanne, en la terre de Sennaar.* Il donna lieu à ce pro-

Genes.10.v.9. Quasi Nemrod robustus venator coră Domino. *Les Septante lisent*, contra Dominum.

נמרד
מרד

uerbe, *Nemrod le fort veneur contre le Seigneur.* Façon de lire qui touche de plus prés l'etymologie de Nemrod, qui veut dire, *rebelle*, que si l'on suiuoit la commune version. Elle est aussi plus à nostre propos. En tant qu'elle nous fait resouuenir, de la premiere desobeissance, si nuisible à la dignité Royale. Contre ce Nemrod, qui est, contre ce rebelle, neueu de Canaan, le

Genes.10. v.6. & 8. premier serf de condition de tous les hommes, par où nous voyons en passant, que la rebellion, & la seruitude sont alliées, Dieu suscite Assur, fils de Sem, selon quelques vns, premier nay de Noé. Dieu dis-je, suscite le bien-heureux fils de la renommée. Car bien-heureux, c'est *Assur*, & *Sem*, est interpreté renommée. Ie

אשור
אשר
שם

ne parle point icy des profonds mysteres de ces noms. Dont l'vn peut regarder le Fils Eternel, qui est bien-

1.Timoth.1.v. 11. 1.Timoth.6.v. 15. 2.Timoth.1.v. 17. Coloss.1.v. 13. 14. heureux fils, du *Pere bien-heureux, & seul puissant Roy des Rois.* Et l'autre nom concerne le mesme *Pere de gloire, Roy des siecles, inuisible, immortel. Lequel nous a deliurez de la puissance des tenebres, & nous a transferez au Royaume du Fils de sa dilection, en qui nous auons deliurance, & remission des pechez.* Ie laisse, dis ie, les sublimes rencontres de ces etymologies. Non toutesfois sans m'étonner en passant, que la rebellion des diables, qui sont des puissances de tenebres, estant contrainte depuis tant de siecles, de faire ioug; & celle de la volonté humaine, autrefois si forte, estant fléchie par la redemption qui luy est acquise: celle des Iuifs s'endurcisse touſiours, & resiste encore à son deuoir. D'en dire toutes les raisons, ce n'est icy le lieu.

Pour

Pour ce coup, cette dureté me repreſentera la rebellion des heretiques. Car tout ainſi que les Iuifs ſe vantent de la loy de Moyſe, & pourtant, n'ont ny celle de Ieſus-Chriſt, ny celle de Moyſe, comme le Sauueur leur dit: *Si vous croyez à Moyſe, vous me croiriez auſſi, parce qu'il a écrit de moy:* De meſme les heretiques qui ſouſtiennent vne nouuelle Religion, non moins preiudiciable aux Monarchies Chreſtiennes, qu'vne conſpiration contre la Foy, & contre la loy de leurs Etats, ne peuuent dire auec verité qu'ils ayent vn Roy, & vne Religion. Non vn Roy, attendu qu'ils luy ſont rebelles; qui eſt vn ſigne infaillible, que s'ils auoient le pouuoir égal à la volonté, ils le depoſeroient, pour viure à leur liberté. Non vne Religion, puis que laiſſant l'ancienne & Apoſtolique pour la leur, ils en font plus d'vne, qui eſt n'en point auoir. Car ſi ſainct Chryſoſtome a raiſon de dire, que ceux qui ont plus d'vn Dieu, n'en ont point du tout: les heretiques qui ſe retirent de l'vnité de la vraye Egliſe, où eſt la vraye Religion, viuent auſſi ſans Religion.

Ioan 5. v 46.

S. Chryſoſt. ſur le Pſeau. 13.

VI. Mais pour entrer dans vne allegorie plus morale & plus aiſée: Aſſur Roy de Niniue la grande, domte la rebellion; le fils de la renommée ſe rend maiſtre des Villes, où les rebelles auoient autresfois commandé. Cela me repreſente premierement, le pouuoir, & l'Empire du fidele bien-heureux par eſperance, qui doit commander à ſes paſſions. Secondement, & plus à propos de mon deſſein, qui ne void icy vne belle figure, ou plutoſt la prediction d'vn Roy fidelle? d'vn Roy des meilleurs Chreſtiens du monde? de mon Iuſte? Lequel imitant les immortels

S. Auguſt. 18. de la cité chap. 13.

Roma. 1. v. 17. qui viuent de la gloire, comme mortel, *vit de la foy*, auec assez de felicité pour meriter le tiltre de bien-
Apocalyp. 22. v. 11. heureux? C'est ce Iuste, qui en se *iustifiant de plus en plus*, accroist le principe de sa beatitude, surpassant les proüesses, & la renommée de son pere. Iuste qui éleue si haut la dignité Royale par sa valeur, qu'il ne laisse aucun moyen de douter, que la vraye vertu ne luy prepare des triomphes, & ne desistera de son entreprise, qu'elle ne l'ait mis au dessus de l'enuie des plus ambitieux Monarques. Iuste, qui par sa pieté, appuye de sorte la vraye Religion en son Empire, que la faction étrangere en est opprimée. Iuste, qui par ses vœus, & par ses armes, secondées de bons succés & de gloire, fait prendre la fuite à l'heresie, qui en est toute effarée, & plus que demy morte. Iuste, qui par l'innocence & probité de ses mœurs, écarte le vice & le mal, si loin de sa Majesté, que son Royaume est plein d'esperance, de les voir bien tost hors de ses Prouinces, aussi bien que la rebellion.

CHAPITRE II.

I. Rares vertus, & pieté du Iuste. Il est comparé à Iosias, & à Cyrus. II. Les auantages qu'il a sur les autres Rois, par la connoissance de Dieu, & de soy-mesme. III. Digression à propos du Panegyriste de Cyrus. Examen de l'institution du Prince que Xenophon luy a dediée. IV. De combien cét autheur, & son ouurage, sont inferieurs à la vraye vertu, & à son institution.

I. SI donc c'eſt choſe ſi rare à ce Prince, de ſe garder de la contagion du mal, conſideré que les puiſſances ſouueraines ont ſi peu de vertus, qui ne ſoient incommodées du voiſinage des vices; ce doit eſtre choſe encore plus magnifique en luy, qu'il en preſerue les membres de ſon eſtat. Les vns par ſon authorité, par ſa conduite, par ſes loix, par ſes armes: les autres par ſes exemples, par ſa temperance, par ſa pieté, par ſa Iuſtice, & par tant d'autres lumieres dont il eſt obligé au Seigneur des vertus, & dont nous aurons à traitter cy apres. Vertus qui promettent de rendre ſon Empire bien-heureux, par la participation de la felicité, dont elles le font iouïr. Au contraire des Royaumes qui languiſſent oppreſſez de miſeres, par le debordement des vices de leurs Souuerains. Que ſi le merite, ou le ſeruice, que quelques Rois du temps paſſé deuoient rendre à Dieu, ont fait parler d'eux en nos hiſtoires, long temps auparauant leur naiſſance: comme où vous auez, qu'vn homme de Dieu porta cette parole du Seigneur en Bethel. *Voicy vn fils naiſtra à la maiſon de Dauid nommé Ioſias.* 3. Rois 13. v. 2. Et en Iſaie, à propos d'vn Roy de Perſe, le Seigneur parle, & dit de Cyrus. *Tu es mon paſteur, & accompliras ma volonté.* Iſaie 44 v. 28 Et ailleurs, *Le Seigneur dit ces choſes, à Cyrus mon oinct, duquel i'ay pris la dextre, afin d'aſſuiettir les nations deuant ſa face*: quelle repugnance y a-t'il, que mon Iuſte n'ait eſté predit ſous le nom d'Aſſur, pour eſtre le bien-heureux domteur des rebelles? Conſideré qu'ainſi que Ioſias detruiſit l'Idolatrie, & ſes autels, il renuerſe l'hereſie, & ſes azules? Iſaie 45 v. 1. 4 des Rois 23.

1. Esdras 6. v. 3. Que comme vn autre Cyrus, qui obligea si fort les Iuifs, que de leur donner moyen de rebastir les fondemens du temple de Hierusalem, il démolit les Synagogues de la rebellion, rendant aux Egliſes Catholiques leur ancienne dignité, & aux Monasteres, leur premiere cloſture, & veneration? Combien donc ſommes nous obligez de faire de vœux à Dieu, pour l'accroiſſement de ce zele, & de cette puiſſance, ſi Cyrus ſans cognoiſtre ſon Createur, & pour l'auoir ſi peu ſeruy, penſe auoir droit de ſe recommander aux ſacrifices des Preſtres, & de demander que l'on prie pour la vie du Roy, & de ſon fils?

Tyranus. Iſaie 44 & 45.

1. Esdras 6. v. 10.

II. Acheuons de lire ce que l'oracle a adjouſté, à propos de ce Prince Perſan, nous apprendrons qu'il viuoit hors de la connoiſſance de Dieu; & par conſequent, hors de la connoiſſance de ſoy-meſme: ſans leſquelles pourtant, il eſt tres-aſſeuré, que tout Prince eſt dans l'aueuglement de ſes paſſions, & priué de la ſageſſe, qui preſide aux Etats bien conduits. Non ſeulement cela, mais il me ſera facile de conclurre, que ſi mon Iuſte eſt doüé de la lumiere de ces connoiſſances, qui ſont deux elements de l'inſtitution de la vraye vertu, ſon Royaume en tirera ſans doute, plus de gloire, plus de faueur, & plus d'vtilité, que la Iudée ne fiſt de Cyrus. Voicy comme l'oracle en parle, *I'ouuriray deuant luy les portes, & les huis ne luy ſeront fermez. I'iray deuant toy, & humilieray les glorieux de la terre. Ie briſeray les portes d'airain, & rompray les verrous de fer: Et t'ay appellé par ton nom, & t'ay nommé auparauant, & ne m'as point conneu. Ie ſuis le Seigneur: Ie t'ay armé, & ne m'as point conneu.* Ces

Iſaie 45. v. 1. Aperiam coram eo ianuas, & portæ non claudentur. Ego ante te ibo, & glorioſos terræ humiliabo: portas æreas cõteram &c. Vocaui te nomine tuo, & non cognouiſti me &c.

paroles ont vne profondeur particuliere, & ſont d'vn autre poids, que celles des Muſes, que l'on dit auoir parlé par la bouche de Xenophon. Ce que ie remarque icy, d'autant que ce Philoſophe a fait vn beau Panegyrique de ce Roy. Bien que de notables écriuains tiennent, l'opinion deſquels ie voudrois embraſſer, que ce noble eſprit auoit vn autre deſſein, que d'obliger ſes penſées à le flatter, & ne le creut oncques d'aſſez grand merite, pour fournir de matiere à ſes conceptions. Nous verrons cy deſſous, vne partie de ce qu'il en faut croire. Cependant les defauts ſignalez des connoiſſances, qui ſont marquez par le Prophete, m'ordonnent de dire, que l'honneur que cette plume ſemble luy rendre, ne peut eſtre reueſtu de la qualité d'vne vraye loüange, & ne doit eſtre qu'vne flatterie. Pour la meſme raiſon, & à cauſe des meſmes manquemens, le Roy des Aſſyriens Nabuchodonoſor, indigne ſucceſſeur de l'Empire d'Aſſur, domteur des rebelles ennemis de Dieu, eſt fort décrié en l'écriture de parfaite vertu. Car Dieu ne ſe voulant ſeruir de luy, qu'ainſi que d'vne verge, pour chaſtier ſon peuple; & ne faiſant proſperer les armes qu'il luy mettoit en main, comme il eſt dit de Cyrus, que pour ſa gloire, il fut ſi temeraire, que de la luy vouloir oſter, s'oublia ſi étrangement, que de ſe faire adorer comme Dieu en ſes ſtatuës. Deteſtable aueuglement, qui meritoit bien que le Tout-puiſſant, pour le deſabuſer, luy fiſt ſentir comme il fit, & d'vne terrible façon, qu'il eſtoit le vray Seigneur. Car il le condamna à viure auec les beſtes, dont la raiſon de ſon ame n'excedoit les ſentimens. Pour m'apprendre

Ciceron.

Iſaie 10 v.5. & 7.

Iudith.1.& 2.

Daniel 4. v. 30.

que le Prince qui ne ſçait ſurmonter la partie inferieure qui doit reconnoiſtre la raiſon, par cette partie Royale de l'ame, qui doit eſtre ſujette à Dieu, eſt bien éloigné de la diuinité : & que s'il y aſpire autrement, qu'en obeiſſant à ſes loix, en ſe conformant à ſes volontez, & en ſe conſeruant la pureté d'vne parfaite image de Dieu en terre ; il eſt indigne de viure auec les hommes, tant s'en faut qu'il leur doiue commander, ou qu'aucune loüange luy ſoit deuë. Ie parleray de ce principe d'inſtitution Royale cy apres.

III. Maintenant ie croy qu'il ne ſera hors de propos, auant que d'éplucher les paroles d'Iſaie, touchant Cyrus, de dire quelque choſe de l'ouurage de Xenophon, l'organe des muſes, & la muſe de l'hiſtoire. Car puis qu'en l'inſtitution de ſon Prince, il ſemble entreprendre ſur la charge, non des hommes, ou de l'eloquence, mais de la vraye vertu, qu'il ne connut iamais, & qui pourtant donne la lumiere des connoiſſances, ſans leſquelles les Princes viuent comme des beſtes, & ſont indignes de loüange ; ce rare eſprit qui manquoit de l'vne & de l'autre, ne pouuoit que tres-mal employer ſes penſées, quelque vertu apparente qu'elles entrepriſſent d'honorer. Combien plus digne euſt eſté leur trauail, ſi elles euſſent eſté illuſtrées de la foy ? Et au cas que ce noble écriuain euſt veſcu en ce ſiecle, pour les pouuoir occuper en la deſcription de tant de belles merueilles, de tant de belles parties, preuenuës de la connoiſſance de Dieu, qui fait paruenir à l'Empire de ſoy-meſme, & que la vraye vertu fait reluire en la majeſté de ſon Iuſte? Car ie voudrois me mettre en peine iuſqu'à taſcher

de ſçauoir ce qu'il euſt fait, ſi l'idée de tant de belles choſes, ſe fuſt preſentée à ſon eſprit, & luy euſt fait naiſtre l'enuie d'en écrire ſa penſée. Veu meſme que ces raretez ſont toutes accompagnées de la prudence, que mon Iuſte déploye en la conduite de ſon Etat, ſuiuies de ſuccés extraordinaires, que l'on admire en toutes ſes entrepriſes, & illuſtrées de tant d'autres miracles qui donnent de l'amour à ceux qui les voyent, & de l'étonnement à ceux qui en oyent parler. Toutesfois pourquoy ratiociner auec incertitude ſur cét éuenement? Ie ne fais aucune doute qu'il ne l'euſt preferé à Cyrus; qu'au lieu de luy, il n'euſt embraſſé vne ſi glorieuſe occaſion, de pouuoir donner vn beau modelle de parfait Monarque aux Rois, & que ſans plus chercher d'autre inuention, pour recommander le deſſein du Prince ſignalé qu'il meditoit, il ſe fuſt eſtimé trop obligé à ſa bonne fortune, d'auoir ſi hautement dequoy ſe ſatisfaire, en l'admiration d'vne ſi excellente puiſſance. Combien donc ſe doit ſentir heureux cét Etat de l'auoir pour Souuerain, mieux formé de la vraye vertu, qu'il ne le pourroit eſtre de l'eloquence? Vne conſideration peut-eſtre l'euſt empeſché de voler ſi haut, & la crainte que noſtre Soleil, plus celeſte que le ſien, ne l'éblouït; ou que le beau iour qu'il nous donne, ne fiſt honte à ſa plume, luy euſt volontiers oſté la hardieſſe de s'y expoſer. Voicy comment: c'eſtoit vn Philoſophe, & de la meilleure trempe. Ie veux dire, d'vne ſecte la plus cupide d'honneur de ce temps là. Platon, & luy à deux autres. Car autant que ces deux perſonnages eſtoient plus ſçauants, & plus faconds que leurs ſemblables,

Rhodig. l. 11. c. 10. Præclarè agnoſcimus Cyrum, quem ab ſole ita nuncupatum memorant, &c.

autant eſtoient-ils plus picquez d'ambition, que ceux de leur profeſſion. Diogene, cenſeur des humeurs de tout le monde, ne ſ'oublie pas à le dire de l'vn. Quant à Xenophon, il y paroiſt aſſez en ſes ouurages, dont la curioſité ne découure que trop cette paſſion. Sur tout en ſon Prince, dedié apparemment à Cyrus, & par effect dreſſé à la gloire de ſa propre reputation. Car cette piece qui eſt des plus polies que l'on voye entre les ouurages de l'antiquité, ne ſemble auoir eſté trauaillée comme elle eſt, qu'à ce deſſein. Auſſi la ſubtilité, & l'artifice de bien compoſer des mots, l'eſprit, & le ſoin de bien meſurer des periodes; l'art, & la grace de leur donner vne cadence, où l'oreille ne trouue rien à redire; l'inuention en fin, & le iugement de bien dreſſer vn diſcours, & de le bien polir, n'aſpiroit parmy ces anciens, qu'à la gloire d'emporter le prix de l'eloquence, & c'eſtoit apres l'eſperance de quelques intereſts, toute la recompenſe de leur art de bien dire. Ayant donc vne telle auidité de gloire, & y aſpirant auec tant de vehemence, peut-eſtre euſt-il apprehendé de la perdre, & la défiance de ne pouuoir reſpondre par ſes diſcours, à l'idée des incomparables vertus du Iuſte, euſt arreſté le cours de ſa plume. Afin que l'on ne mette plus en auant, la pedagogie de Cyrus. Car il euſt falu conceuoir plus que de Cyrus. Et encore ne ſçais-ie, comme ie diſois, ſi elle eſtoit pour Cyrus. L'on dit que Ceſar Auguſte, l'vn des rares ornemens de l'Empire Romain, euſt eu de la peine à ſe reſoudre, d'adopter Tibere pour ſon ſucceſſeur, s'il n'euſt preueu de longue main, qu'apres ſa mort, ce luy ſeroit vn celebre accroiſſement de reputation,

Laertius vie de Platon.

reputation, autant de fois que ſes glorieuſes actions ſeroient comparées, aux mœurs d'vn Empereur de ſi inſigne, & ſi intolerable cruauté, aux humeurs d'vn Prince des plus corrompus, & des plus décriez de tous les Ceſars. Ie pourrois penſer de meſmes à peu prés, que Xenophon, pour faire voler ſa plume par deſſus toutes les autres, & eſtant ſur le point de conſigner à la poſterité la fleur de ſes ouurages, s'auiſa de Cyrus. N'eſtant pas ignorant, de combien ſes merites ſeroient trouuez inferieurs, à l'eminence du Prince de ſon eſprit, qu'il peignit pour cét effect, auſſi rare qu'il luy fut poſſible. Inuention fort deliée, & ſortie de la boutique d'vne ceruelle bien fort iudicieuſe parmy toute ſon ambition, qui ſçeut dextrement mettre à l'ombre d'vn nom qui auoit de la gloire, le deſſein d'vne piece, dont l'intention aſpiroit plus haut. Si ie me trompe en ce iugement, ie ne ſuis pas ſeul. I'auoüe bien que cette inſtitution eſt tres-conuenable aux Princes, & tres-bien faite pour des Païens; mais ie ne voy point qu'elle ſpecifie perſonne, qui fait que ie ne m'étonne pas tant qu'elle ſoit ſi excellente. Car combien y a-t'il de Peintres, dont on admire les grands ouurages, où ils ſe ſeront étudiez à loiſir, & ſans s'obliger à la fantaiſie de perſonne, qui neantmoins ne ſçauroient faire vn bon pourtrait? Ainſi eſt-il des eſprits, qui ne feront pas ſi bien, ſi vous les attachez à des ſuiets particuliers. Ie confeſſe volontiers, que cette pedagogie eſt vn excellent tableau, mais ie le prens pour vne peinture faite à plaiſir: qu'il eſt rehauſſé de beaux traits d'inſtructions, conformes à la raiſon, & à la

Platon 3. leg. Athenée l. 2. Dipno. Laert. l. 3. vie de Platon.

Ciceron, chez Genebrard l. 2. An du mõde 3670

Le meſme Genebr. l. 2. An 3730

Rhodig. l. 8 c. 1

Philoſophie; mais qu'il ne reſſemble à perſonne. Car à qui? Au ieune Cyrus, auec lequel ſon autheur auoit eu l'honneur de viure? Et quoy à ce Cyrus, qui ſe veut éleuer à la Monarchie, contre les maximes de la vertu, meſme ſeculiere, & par des crimes? Son hiſtoire nous apprend, qu'il fiſt la guerre au Roy Artaxerxes ſon ainé, de rage qu'il eut, d'auoir eſté accuſé d'vn attentat ſur ſa perſonne. A Cyrus donc, qui veut auoir par force vn Empire, que la naiſſance luy auoit refuſé? A Cyrus, qui auoit mal appris à conſeruer vn Etat, des ſuiets, & des ſoldats, d'où neantmoins l'on tire les plus nobles indices de l'adreſſe, & ſuffiſance d'vn bon Roy? puis qu'en vn âge où il deuoit auoir plus de ſoin de ſa perſonne, & monſtrer plus de iugement, il eſt ſi inconſideré, que de combattre Tiſſaphernes, general de l'armée du Roy ſon ennemy, à teſte découuerte? Et ce, en vne bataille, de liſſuë de laquelle dependoit l'Empire de l'Aſie, & celuy qu'il auoit deſiré auec tant de paſſion? Eſt-il à plaindre, s'il y perdit la vie? ô qualitez formellement contraires à vne legitime Principauté! Ce ne ſera donc ce Cyrus, qui reſſemblera au Prince de Xenophon. Pour le grand Cyrus, trouuez-vous que ce ſoit vn trait de ſageſſe, de laiſſer vne tres-puiſſante Monarchie à la diſcretion de Cambizes ſon fils, qu'il auoit tres-mal nourry, & qui n'eut honte de ſouïller ſon authorité, d'inceſtes, & de parricides, pour s'en aller à la conqueſte de la Scythie, où il ſe perdit? C'eſtoit bien l'vn des braues Capitaines du monde: mais il faut qu'vn Prince, pour eſtre accomply, ait d'autres parties, que la prudence mili-

Xenophon. Expedition de Cyrus.

Le meſme Xenophon, au meſme lieu Suidas verbo Zuro?

Suidas au meſme lieu.

Etvoz.n. l. 10. politic tom. 2. des œuures d'Ariſtote, p. 492.

taire. Or elles manquoient à Cyrus, auſſi bien que la connoiſſance de Dieu, & de ſoy-meſme.

Tout cela pour dire, que la pompe de cét ouurage de Xenophon m'a touſiours eſté ſuſpecte. Et fait croire, qu'il aſpiroit à faire voir clairement, qu'il n'y auoit rien au monde de ſemblable au Prince de ſon eſprit. Toutesfois il ſe trompoit en cela: car la vraye vertu qui les rend parfaits, & incomparables, inſpiroit dés lors la connoiſſance de Dieu, ſinon aux Grecs, & aux Perſans, au moins aux ames fidelles. Ie reuiens au deſſein de cette digreſſion, & demande au cas que ce fauory des Muſes euſt rencontré vn objet illuſtré de toutes les graces, ſans leſquelles les vertus des Princes ſont imparfaites, & leur inſtitution, vne piece faite à plaiſir, ou vne flatterie; ſi vous ne diriez pas auec moy, qu'il en euſt eſté bien étonné? Et que pour trauailler ſuiuant ſes idées, il ſe fuſt trouué plus empeſché, & plus contraint, que quand vſant de la liberté d'vn Peintre, qui fait vn païſage ſans exemplaire, il employoit toutes ſes couleurs apres vn Prince, qui ne deuoit reſſembler à perſonne? Vous blaſmeriez donc auſſi vn ſignalé flateur de Domitian, d'auoir dit, que plus il luy fourniſſoit de matieres par ſes belles actions, moins il donnoit de peine à ſon eſprit, de les publier par ſes loüanges. Et celuy qui auoüoit que la ſterilité de ſes penſées procedoit de l'abondance des choſes qu'il auoit à dire, parleroit mieux à voſtre gré. Il n'eſt pas permis à tout Peintre, de faire le portrait d'Alexandre; ie ne ſçay pourquoy, ſi ce n'eſt à cauſe des ſingularitez de cette face heroïque, qui demandoit plus qu'vne capacité commune,

Martial l. 8. Epiſt. liminaire a Domitian.

pour eſtre bien repreſentée. Et ce n'eſt pas ſans ſuiet que l'on a regret de ce qu'il n'auoit eſté au monde du viuant d'Homere, puis que c'eſtoit le ſeul eſprit capable de coucher en vne nouuelle Iliade, le nombre de ſes vertus, & les triomphes de ſes armes. Surquoy ie conclus & dis, qu'ainſi que les autres Poëtes eſtoient inferieurs aux merites d'Alexandre, & qu'il euſt falu reſuſciter les morts, pour les employer à vn ſi digne ouurage : de meſme quand Xenophon ſe trouueroit au monde, il n'oſeroit meſurer ſon eloquence, à la Majeſté des perfections du Iuſte de la vraye vertu, ſur l'apprehenſion qu'il auroit, de perdre l'honneur qu'il a penſé meriter, en choiſiſſant vn ſuiet, ou faiſant vn deſſein plus proportionné à ſes forces. Neantmoins, puis qu'il ſe ſentoit ſi preſſé de l'ambition de paroiſtre par la recommandation de quelque ouurage qu'il donneroit à la poſterité, encore euſt-il eu moyen d'acquerir de la renommée, bien qu'il ſe fuſt propoſé ce miracle des Princes à depeindre. L'ambition qui porte les belles ames à plus qu'elles ne peuuent, n'eſt pas touſiours temeraire, ny à condamner; d'vne fois que la raiſon la peut gouuerner, elle la change en generoſité. Elle luy appreud de ceder à des merites extraordinaires, auſquels elle doit tenir à gloire de ſe ſoumettre. Il euſt donc pû ſuiure cette lumiere, & s'en ſeruir, comme du correctif de ſon poiſon. En voicy encore vn autre. Voulez-vous dedier quelque œuure d'étude à la poſterité, auec de l'eſperance que l'on s'en ſouuienne? Donnez-luy des veritez pour objet, & ne permettez à voſtre eſprit, de s'amuſer apres des feintes & des flatteries.

Elles n'ont aucune part à l'immortalité : Et certes s'il eſtoit defendu de contenter l'ambition d'écrire, quand on la ſçait retenir par les reſnes de la raiſon, & dans l'innocence d'vne religieuſe intention, il ne ſeroit iamais permis de loüer Dieu, qui ſurpaſſe infiniment noſtre capacité. Et toutesfois cela nous eſt commandé, & les Saints ne le loüent en la compagnie des Anges, qu'à proportion qu'ils l'ont loüé en ce monde.

Laiſſons cela, & ne nous mettons plus en peine de ſçauoir ce que cette abeille de la Grece euſt fait, au cas qu'il luy euſt eſté poſſible, de s'entretenir ſur les fleurs de l'Empire du Iuſte. Si ſes vertus animées de tant de pieté, ſont plus viues que les couleurs de toute la Rethorique; elles ſont encore plus douces que le miel de toute eloquence. Laiſſons-luy cét art, qui apprend à mentir; quittons cette boutique, où ſe vend le fard, qui n'eſt propre qu'à remplir des rides. Il n'appartient qu'à la vertu, d'inſtituer le Prince de ſes ſingularitez.

Suidas verbo Ξενοφῶν χρύλλ.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

CHAPITRE III.

I. Excellences de Cyrus, prophetisé par Iſaïe, figure du Iuſte. II. Rapports de l'onction de ces Princes. Nom de Iuſte, combien propre à mon Roy. Ses autres vertus. III. Il eſt oinct pour eſtre ſeruiteur de Dieu, & reueſtu de Iuſtice. IV. Prerogatiues de l'Empire tres-Chreſtien. Prophetie remarquable de cét Empire du Iuſte.

I. VENONS à Iſaie, dont la prophetie touchant Cyrus, eſt preferable à tout ce que les loüanges ſeculieres, en ſçauroient auoir publié. Ce Prince y reçoit le meſme honneur, que les Rois de la ſaincte nation. Si ce n'eſt peu de gloire, que d'eſtre couché dans les Annales de l'eternité, il y eſt à meilleur tiltre, que pluſieurs d'entr'eux. Iamais Xenophon ne luy euſt acquis vn ſi auguſte ſouuenir, quelque peine qu'il ſe fuſt donnée, d'en recommander la memoire, apres vne longue deſcription de ſa vie, & de ſes geſtes. Le Prophete donc en predit la naiſſance, deux cens ans auant qu'il vint au monde, & le nomme par ſon nom. Aſſeurant qu'il ſeroit choiſy, pour accomplir la volonté de Dieu. En quoy les Theologiens ont vne tres-belle preuue, de l'excellent pouuoir de cette grace, qui diſpoſe des volontez humaines; ſoit des reprouuez, comme de celle de Cyrus, dont il deuoit vſer pour le ſoulagement de ſon peuple, & qu'il deuoit induire à conſentir à la reſtauration de ſon temple: ſoit des predeſtinez, comme s'il eſt permis de preſumer de la predeſtination de quelqu'vn, par ſes bonnes œuures; puis que ce ne ſont pas plus des effets de cette grace, que de ſes ſignes; de celle du Iuſte de la vraye vertu, qu'il s'eſt preparée pour domter par ſes armes, les cœurs des rebelles qui ne voudroient fléchir, par la conſideration de leur deuoir. Mais pour ne point entrer en cette matiere, & pour reprendre la rencontre des oincts de Dieu: Quand Iſaie nous repreſente Cyrus,

Genebr.

armé de la main du Seigneur, vainqueur par la prouidence du Tout-puiſſant ; quand il dit, qu'il n'y a point de porte de fer & d'airain, ny de verroux, qui reſiſtent à ſes efforts, nation qui ne ploye ſous ſes loix, peuple qui ne craigne deuant ſa face, rebelle qui ne cede à ſes armes : Il ne faut ſinon ouurir les yeux, pour voir les particularitez de l'hiſtoire du Iuſte, & les predictions de ſes proſperitez. Tant il ſemble que ſes armes, & ſes heureux ſuccés, ayent eſté figurez, par les bien fortunez euenements de la valeur de ce Perſan. Ie veux donc bien que les Rois, & les oincts de noſtre écriture, regardaſſent principalement le vray oinct IESVS-CHRIST ; & que Cyrus en cette qualité, peuſt en eſtre la figure ; mais il ſignifioit auſſi l'oinct de la vraye vertu. C'eſt pourquoy ſi Cyrus eſt appellé *paſteur*, & *oinct* du Seigneur, ce n'eſt pour ſon égard ſeulement, mais auſſi conſideré les membres, dont IESVS CHRIST eſt le chef. Il deuoit eſtre paſteur, parce que les Rois autresfois eſtoient appellez paſteurs. Paſteur encores, à cauſe de ſa clemence, dont le peuple d'Iſraël ſe deuoit preualoir. Car quand bien il euſt eſté Iuif, pour mieux ſçauoir, de quelle ſorte ce peuple ſe glorifioit d'eſtre conduit de Dieu, en qualité *d'oüailles de ſa* diuine *paſture* : Similitude familiere en la bouche de Michée, parlant au Roy Achab ; & auant luy dans celle de Moyſe, qui apprehendoit que le troupeau du Seigneur, ne fuſt comme les brebis ſans paſteur : Quand dis-je, Cyrus euſt eſté tres-bien informé de tout cela, il n'euſt ſceu traitter ce peuple captif, auec plus d'humanité, ny plus doucement qu'il

Iſaie cy deſſus 45.

Ieremie 23. v. 34 &c.

Pſeau. 94.

3. Rois 22. v. 17.

Nombres 27. v. 17.

fit. Tout de meſme mon Iuſte, fils aiſné de ce *chef de toute Principauté, & de toute puiſſance*, & de ſon vnique épouſe, l'Egliſe Catholique, Apoſtolique, & Romaine, imitant ſon *Prince des Paſteurs*, & voyant qu'il y auoit depuis tant d'années quelques troupeaux de *ſes brebis*, qui n'eſtoient *de ceſte bergerie*, veut faire le deuoir d'vn bon Paſteur, & *les y ramener* au peril de ſa vie. Afin qu'il n'y ait plus *qu'vne bergerie, & vn Paſteur.*

1. Ep. de ſainct Pierre 5. v 4.

S. Iean 10. v. 16.

II. Cyrus de plus, eſt appellé oinct du Seigneur, grande loüange en vn Prince qui ne deuoit eſtre chrétien. Quelle doit donc eſtre la gloire du Iuſte de la vraye vertu, qui eſt ſon oinct tres-chrétien? L'eminence de ce ſacré tiltre, la ſplendeur celeſte de cette Royale dignité, authoriſée de la main d'vn Ange, & priuilegée d'auoir *l'onction de par le ſaint*, fait que ie ne croy pas qu'il ſoit permis de faire entrer en comparaiſon auec luy, ny Cyrus, ny autre oinct que ce ſoit. Car ſi l'on trouue des Princes, qui luy oſent diſputer le nom d'heureux, auec Auguſte & Sylla; bien que ce nom regarde plutoſt la fortune, que les mœurs; ou celuy des amours du genre humain, auec Titus; celuy de beau, auec Domitian; de pacifique, auec Nerua; de tres-bon, auec Traian; de pieux, auec Antonin; de grand, auec Alexandre, & auec celuy, qui eſtant comparé à ſon fils, ſeroit bien aiſe de luy laiſſer tous les auantages des triomphes, où les armes l'ont éleué; nul ne doit pretendre à celuy de Iuſte. Car ſans emprunter les flatteries de Rome, ſuperſtitieuſe à l'endroit de ſes Princes, dont elle faiſoit des Dieux; ſans, dis-je, recueillir les voix de ce peuple, ou les Arreſts

Annal. de France.

1. Ep. S. Iean 2. 20. Vnctionem habetis à ſancto.

arrests de son Senat: sans mendier les suffrages d'aucun interest particulier, le Royaume de la vraye vertu luy a donné ce nom, dont elle ne l'auroit honoré, ayant comme elle a, vne si parfaite connoissance de ses mœurs, s'il ne luy estoit deu auec equité; & si pour marquer vne singularité de ce sien fauory, qui ne pust tomber en l'ambition des autres Souuerains, il ne luy estoit si propre, que l'on ne le sçauroit appeller plus distinctement par son nom de Baptesme, que par celuy de Iuste. Voudroit-on parler de la frugalité des Romains? Il ne l'a moins à cœur, que les Pisons, qui y ont esté fort signalez. De la sagesse? Il ne l'a moins illustre que les Lælians, qui ont esté reconnus par cette splendeur des esprits. De la pieté? Il en est plus amoureux que les Metelliens, qui se sont rendus recommandables par ce digne ornement des mœurs. Mais si la iustice est vne vertu qui les contient toutes, pourquoy s'arrester aux particulieres? Disons plutost que c'est d'vn commun accord, que le Iuste est en possession de tous les plus glorieux tiltres que les autres vertueux peuuent meriter. *Aristote liu. 5. des Ethic. c 3.*

III. Il portera donc aussi d'vne façon toute singuliere la qualité d'oinct & de seruiteur du Seigneur, qui dit, *Soyez saints, car ie suis saint.* Seruiteur, non toutefois ainsi que Nabuchodonosor, que Dieu appelle *son seruiteur*, bien qu'il ne s'en soit seruy que pour punir son peuple; Oinct, non d'vn sacre commun à tous les Rois, à la maniere de Cyrus: mais l'on peut dire que ces paroles le regardent comme vn Israëlite sans malice, *Tu es mon seruiteur Israël, parce que ie* *Leuitic. 19. v. 2.* *Ierem. 25. v. 9.* *Isaie 45.* *Isaie 49. v. 3.*

Pſeau. 88. v. 21. *me glorifieray en toy.* Et ces autres ; *I'ay trouué Dauid mon ſeruiteur, ie l'ay oinct de ma ſainte huyle.* Et certes s'il eſt indubitable que le Seigneur fait part de ſes dignitez à ſes éleus, l'on pourra dire de luy, ainſi qu'il Pſeau. 44. v. 8. a eſté dit de Ieſus-Chriſt ; *Dieu t'a ſacré d'huyle de lieſſe plus que tes compagnons.* Huyle ſaincte, enuoyée miraculeuſement de la part du Saint. *Huyle de lieſſe,* S. Ambr. lib. de parad. c. 3. qui repreſente la iuſtice, dautant que rien ne rejouït les hommes à l'égal de la iuſtice. Iuſtice, qui ainſi que l'huyle nage ſur les autres liqueurs, éleue le Iuſte par deſſus les Rois de la terre. Car autant que l'or eſt plus precieux que tous les metaux, autant eſt la Iuſtice plus auguſte que toutes les vertus. La Iuſtice dit Chez Athenee liu. 12. Dipno. chap. 23. ce Poëte, a la face d'or, & auſſi les yeux d'or. L'or qu'elle pourroit voir, & qui tente d'iniquité, n'eſt pas ſi pur, que celuy dont elle void. D'abondant ſi les perles & les diamants ne ſont comparables au moindre des aſtres, il ne ſe trouue point de vertu ſi celeſte que Ariſtot. liu. 5. des Ethic. c. 2. la iuſtice, qui eſt plus luiſante que l'étoile du Berger, & l'étoile du iour. De ſorte que ſi Platon n'a dit ſans ſujet, apres auoir iinſtitué & poly par ſes loix vne republique dreſſée de ſon inuention, qu'elle ne ſe Platon l. 2. dialog. 9. de Iuſto. pouuoit trouuer ça bas, veu que ſa plus grande gloire procedoit de cette vertu. La cité, dit-il, que nous auons à preſent baſtie, ne conſiſte qu'en paroles, & à ce que ie croy, elle ne ſe trouue nulle part, ſi ce n'eſt d'auenture que ſon image ſe voye dans le Ciel. Il me ſera peut-eſtre permis d'aſſeurer auec plus de raiſon, que l'empire de l'inſtitution de la vraye vertu doit eſtre admiré, comme eſtant le ciel de tous les Eſtats. Iettez les yeux tant qu'il vous plaira ſur les

étoiles, qui ſont les perfections du firmament, vous ne les y trouuerez mieux cloüées, ny plus fixes, que la iuſtice en l'ame de mon Iuſte, d'où vous la iugeriez inſeparable. Il pourroit dire auec ce ſaint Roy, *I'ay eſté veſtu de iuſtice.* Et de quelle ſorte penſez vous? Peut eſtre ainſi que des habits Royaux, qu'il laiſſe au ſortir de ſon lict de iuſtice? Non certes, mais comme de ſa majeſté qu'il ne ſçait deueſtir: ou comme d'vne ſainte habitude qu'il ne quitte point. Demandez vous d'où luy vient ce bon-heur? Prenez garde aux graces qu'il reçoit, de ſe pouuoir conformer à celuy dont il eſt dit, *Ta Iuſtice, eſt Iuſtice eternellement*, & vous n'en ſerez plus en doute. En ſomme, tout ainſi que le Chriſtianiſme eſt la plus auguſte ſecte, & la ſeule vraye religion, non autrement le Royaume du Iuſte, la fleur des Empires, eſt le ſeul tres-chreſtien. Et ſi les ſeuls Chreſtiens ſont pour le ciel, c'eſt le ſeul eſtat qui y aſpire à plus noble tiltre.

Iob 29. v. 14.

Pſeau 118. v. 142.

Enquoy les autres principautez qui releuent du Royaume des cieux, ie veux dire, qui ſont de l'Egliſe des fideles: meſmes les Monarchies des Païens qui n'en releuent pas, deuroient deferer à celle de la vraye vertu, qui eſt honorée du tiltre de Tres-chreſtienne. Car ſi cette qualité eſt abſolument neceſſaire, en attendant ce que dit vn ancien, qu'vn Royaume puiſſe reluire en celuy que nous demandons iournellement, quand nous diſons, *Ton Royaume nous aduienne*; c'eſt où les infidelles ne peuuent pretendre, ny ne doiuent paruenir, ny les fidelles, que premierement ils ne s'en ſoient rendus dignes par vne eſtroitte profeſſion du

S. Aug. tract. 68. ſur S. Ioan. Regnum fulgebit in regno, cùm venerit regnum quod nunc oramus, & dicimus, adueniat regnũ tuum.

Chriſtianiſme. Et que ce priuilege de prerogatiue celeſte, ſoit pour le Royaume du Iuſte, à peu pres ainſi qu'en la primitiue Egliſe, le nom Chreſtien, auant tous autres, auoit eſté pour ceux d'Antioche; i'en appellerois volontiers le Sainct Eſprit à témoin, comme l'vne des *trois perſonnes qui donnent témoignage dans le ciel.* Notamment puis qu'il s'agit icy de la gloire, & du ciel des Empires; & auſſi, que l'onction de ce Royaume vient d'vne façon toute celeſte, de ce Sainct des Saincts. Conſiderons donc comme le Sainct Eſprit ayant parlé de Cyrus, oinct du Seigneur, par les leures purifiées d'vn Prophete, il luy plait de parler par la bouche d'vne Prophetesſe. Ne craignés point que ce ne ſoit auſſi dignement, auſſi diuinement, par Anne mere de Samuel, que par Iſaie. *Il y a difference de dons, mais il y a vn meſme eſprit*, qui ſe ſert de toutes profeſſions, & de tous ſexes. Conſiderés bien ces paroles. *Le Seigneur iugera les bornes de la terre, & donnera Empire à ſon Roy, & exaltera la corne de ſon oinct.* Celuy dit-elle, *à qui ſont les colonnes de la terre, & qui a mis le monde ſur icelles*, n'en doit ignorer les limites, s'il eſt ainſi qu'il en doit iuger. De vray il a poſé les bornes des Empires pour les departir à ſes Princes; mais non auec vn ſoin ſi particulier que celles de ce Royaume qu'il a gardé à ſon Roy, afin que l'on connuſt qu'il eſtoit plus particulierement que les autres, l'oinct dont la corne ſeroit éleuée à merueilles. Ce Poëte ſe trompe, ce n'eſt pas à ſes Dieux de donner des Empires ſans fin. C'eſt au Seigneur, qui éteindra vn iour la domination de l'oinct tres-Chreſtien

Act. des Apoſt. 11. v. 26.

1. Ep S. Iean 5. v. 7.

Iſaie 6. v. 7.

1. Cor. 12. v. 4.

1. Rois 2. v. 10. Dominus iudicabit fines terræ, & dabit imperium regi ſuo, & ſublimabit cornu Chriſti ſui.

Notez bien ce paſſage. Au meſme chap. v. 8.

Virgile.

par tout le monde. Ce ſecret eſt admirable, & l'vne des plus belles merueilles de la prouidence de Dieu. Voyons ſi le Sainct Eſprit n'en a rien reuelé à noſtre Propheteſſe.

CHAPITRE IV.

I. Réponſe à cette queſtion, ſi auant la fin du monde, toutes les Monarchies ſeront ſouſmiſes à vn ſceptre. Coniectures pour l'affirmatiue. II. Preuues qui confirment cette opinion, tirées de l'hiſtoire Sainte, du regne de Salomon. III. De celuy d'Achab. IV. De celuy de Nabuchodonoſor, trois Roys de tout le monde.

I. IE taſcheray de découurir ce ſecret à la gloire de Dieu, & de ſon oinct, apres que ie me ſeray informé d'vne belle particularité, à propos des bornes que Dieu a données aux Royaumes de la terre : à ſçauoir s'il eſt croyable, qu'ainſi que du viuant de Noë, tous les fleuues, & toutes les mers, ne firent qu'vn deluge, & pour le dire ainſi, qu'vne plaine d'eau; Et ſi, comme pluſieurs prouinces ne font qu'vn Royaume: de meſme auant la fin du monde, toutes les Republiques & tous les Eſtats, ne feront qu'vn Empire, & tous les Empires, qu'vne Monarchie. Ie ſoutiendrois volontiers qu'ouy, & penſerois ne manquer de coniectures, pour apuyer cette opinion, ny meſmes de quelques preuues. Car ſi les Royaumes ſont des apannages de la nature, ils

ſont comme obligés à ſes loix, de meſme que les acceſſoires, ſuiuent volontiers la condition de leur principal. Or la nature imite le *Soleil*, qui *ſe leue, & ſe couche, & retourne à ſon lieu*, & d'où il vient. Ainſi les riuieres, qui naiſſent des fontaines, rentrent dans l'Ocean, qui eſt la fontaine des ſources. Ainſi les corps animés, qui viennent par voye de generation, ſont diſſous par la mort, & rendus à la matiere premiere, par voye de corruption, qui eſt l'vn des principes de la generation. Ainſi donc pareillement les Royaumes ſeront à la fin, comme ils ont eſté au commencement. Et ne plus ne moins qu'incontinent apres la creation du monde, toutes les creatures furent ſous le domaine d'vn ſeul Roy; & apres le deluge, tous les peuples ſous Nemrod, qui vraiſemblablement porta la dignité royale, iuſques à la diuiſion de la terre: Quand, au ſuiet de la tour de Babel, elle receut les premieres bornes, auſſi bien que les langues qui furent diuiſees: tout de meſme lon pourroit dire, qu'auant la fin du monde, tous les Empires ſeront reduits ſous la puiſſance d'vne ſeule Monarchie.

Eccleſ 1. v 5.

Geneſ 11.

II. D'abondant ſi vous liſez nos hiſtoires, qui ſont les plus anciennes & les plus veritables, vous y trouuerés trois Roys entre autres, que l'on peut dire auoir eu du pouuoir ſur toutes les ſouuerainetés de l'vniuers. Qui n'eſt pas vne petite preuue de ce que ie diſois, de l'eſperance d'vne ſeule Monarchie. Car ſans parler de Cyrus Roy de Perſe, qui fiſt mettre ſur ſon tombeau, Ie Cyrus Roy des Roys, ſuis icy enſeuely; Et qui dit en nos Chroniques, *Le Seigneur*

Rhodig l. 8 c. 2.

Dieu du Ciel m'a donné tous les Royaumes de la terre. Nous y auons trois autres Rois, Salomon, Achab, & Nabuchodonoſor. Dieu donne parole à Salomon, de le combler de richeſſes & de gloire, auec tant de magnificence, que *nul des Rois*, dit-il, *deuant toy, n'aura eſté ſemblable à toy, ny apres toy.* Si cette promeſſe ne regardoit que les deux Rois, Saül, & Dauid, auſquels Salomon a ſuccedé, elle ne ſeroit pour le dire ainſi, aſſés diuine. C'eſt pourquoy l'Ecriture aiouſte ailleurs plus clairement, *Salomon a eſté magnifié par deſſus tous les Rois de la terre.* Et que ſa puiſſance ne fuſt de moindre étendue, que le bruit de ſa ſageſſe, qui rempliſſoit l'vniuers d'admiration; qu'elle n'euſt, di-ie, les limites plus étroittes que ſa vogue, ny d'autres barrieres que celle du Soleil; il y paroiſt au voyage de la Reyne du Midy, où ſelon quelques vns, il donna des loix.

2. Chronic 36. v. 23. 1. d'Eſdras 1. v. 2.

2. Chronic. 1. v. 12 9. v. 22.

2. Chronic 9. v. 1. 14 23. &c.

Il y paroiſt encore à tant d'Ambaſſadeurs de diuerſes nations qui venoient vers luy: *A tous les Roys d'Arabie, & aux Princes des terres qui luy apportoient or & argent. A tous les Roys depuis le fleuue Euphrates iuſques à la terre des Philiſtins, & iuſques aux limites d'Egypte, ſur leſquels il eut puiſſance. En fin à tous les Roys de la terre, qui deſiroient de voir ſa face.* Outre ce, il ne ſe paſſoit année que les Princes étrangers ne luy vinſſent faire quelque ſorte d'hommage, ſi non de droict, au moins de reſpect, en luy apportant *des dons, des vaiſſeaux d'or & d'argent, des veſtements, des armes, des odeurs aromatiques, des cheuaux, & des mulets.*

III. Quant à Achab, l'on peut lire entre autres,

deux magnifiques témoignages, pour monſtrer qu'il eſtoit puiſſant par tout le monde. Ie voudrois deduire, & tirer le premier du diſcours qu'eut Abdias le Prophete auec Elie, vn iour qu'il le rencontra ſans y penſer, en cherchant des fontaines, & de l'herbe, pour les cheuaux du Roy Achab, du temps de cette grande ſechereſſe, qu'Elie s'auançoit de venir ſoulager. Car ce prodigieux perſonnage ayant prié Abdias d'auertir ſa Majeſté de ſon arriuée, il luy reſpon-

3 Rois 18. v. 8. 9. 10.

dit, *Qu'ay-je offencé, que tu me liures, ton ſeruiteur, és mains d'Achab pour me tuer? Le Seigneur ton Dieu vit, qu'il n'y a nation, gent, ny Royaume où Monſeigneur n'ait ennoyé pour te chercher. Et comme tous reſpondoient, Il n'y eſt pas: il a adiuré tous les Royaumes, & toutes les nations, parce qu'aucunement on ne te trouuoit.* Ie vous laiſſe à penſer s'il y a de l'apparence que l'on ſe deuſt ſoucier des menaces d'Achab, au cas qu'il euſt fait chercher ſon ennemy hors des limites de ſa puiſſance, ou à tout le moins, de ſa crainte.

L'autre preuue eſt appuyée, ſur ce qu'il contraignit Benadad Roy de Syrie de rechercher ſon alliance. C'eſtoit vn Prince des plus puiſſans de ce temps là. Il y auoit trente deux Rois en ſon armée, qui couuroit toute la terre. Auſſi le grand nombre de gens de guerre qui ſuiuoient ces Princes pour le ſeruir, le fit entrer en vne telle arrogance, qu'il eut aſſez de folie pour enfler vne hyperbole de la vanité de ces paroles: *Ainſi m'aydent mes Dieux, ſi la pouſſiere de Samarie ſuffira pour les mains de tout mon peuple, qui me ſuit.* Achab deffit par deux fois ce temeraire. La premiere auec les valets de deux cens trente deux

3 Rois 20. v. 10.

Au meſme lieu, & au v. 29. & 30.

Princes,

Princes, d'autant de prouinces de ſon Royaume. Voyez quel nombre de Princes, & quelle valeur de valets. La ſeconde fois, qui fut l'année ſuiuante, ayant gaigné vne bataille ſi ſanglante, que cent mille Syriens demeurerent ſur la place, & vingtſept mille autres ſoldats de la meſme nation furent accablez ſous la muraille de la ville d'Aphec, où ils s'étoient refugiez, & qui fondit ſur eux. Victoire ſignalée, capable d'acquerir vne inſigne creance au vainqueur, & de le rendre redoutable en toutes les nations du monde.

IV. Ie viens à Nabuchodonoſor, de la grandeur duquel ie parlerois plus au long, s'il ne ſuffiſoit de dire, qu'il eſtoit Roy des Aſſyriens, d'vn Empire qui a fait la loy aux autres, pendant qu'il a ſubſiſté. Et certes il faudroit eſtre trop maigrement verſé en l'hiſtoire, pour ignorer quelle a eſté cette puiſſance, la plus ancienne, la plus noble, la plus opulente, la plus grande, en fin la plus renommée de toutes. A laquelle il n'eſt permis de comparer aucun Royaume, ſi ce n'eſt peut eſtre l'Eſtat Romain. Car ces deux Empires, qui n'ont eſté moins éloignez l'vn de l'autre, quant aux contrées, que differents de ſiecles; entre leſquels, dis-je, il n'y auoit moins d'interualle de terre, que d'années, ſe ſont ſuiuis l'vn l'autre. Et comme celuy là auoit fleury long temps auparauant, & que celuy cy ne parut que longuement apres, ainſi l'vn a illuſtré l'Orient, l'autre l'Occident. Par tel ordre, que le premier eſtant ſur le poinct de déchoir, & d'eſtre deſolé, ſemble auoir fait place au dernier,

S Auguſt 18. de la Ciu. c. 2. & an l. 16. c 3. & 10.

afin qu'il puſt ſubſiſter, eſtre le premier à ſon rang, & qu'entre les Monarchies il fuſt ce que l'empirée eſt entre les cieux. Et certes, l'on ne doit parler des autres dominations ou Royaumes, au prix de ceux là, que comme de quelques dépendances ou gouuernements. Mais ce Prince des Aſſyriens non content des bornes, dont le Soleil ſe contente en naiſſant au monde, le voulut ſuiure iuſques en Occident, pour faire ça bas, ce que cet aſtre fait là haut. Ny Belus, ny Ninus premiers Roys de cette nation, qualifiée & deſcenduë d'Aſſur, domteur des rebelles, ne furent oncques ſi ambitieux, que de vouloir étendre leur iuriſdiction iuſques au bout du monde. Il n'y a que Nabuchodonoſor, qui ne ſe contente de l'incomparable domination de ſes predeceſſeurs. Il aſſemble ſes Eſtats, communique ſes deſſeins à ſes Princes, & dit, ſur les refus que quelques Royaumes luy auoient faits de le reconnoiſtre, apres qu'il eut vaincu les Medes, que *ſa penſee eſtoit, de ſubiuguer à ſon Empire toute la terre.* Là deſſus il commande à Holoferne general de ſon armée, d'aller contre les puiſſances de l'Occident, de n'épargner aucun Royaume. O arrogance! à peine trouueriez-vous en toute l'hiſtoire, des Monarques qui vouluſſent parler, ie ne dis pas des prouinces, ny des villes, mais ny des bourgades, bien qu'autrefois elles ayent appreſté des triomphes aux Romains, comme ce temeraire parle des Royaumes. Mais il auoit le cœur plus grand que la terre, qui ne luy permettoit de ſe contenter à moins, que de l'Empire de l'vniuers, auquel il auoit deſia ſi bonne part.

S. Auguſtin ey deſſus.

Iudith c.1. & c.2.v.3. & 6.

Il eſtoit d'ailleurs doüé d'vne force égale à celle d'Hercule, & auança tant par ſes faits heroïques, qu'il en fit voir les colonnes à ſon armée. *Strabo l.15.*

CHAPITRE V.

I. En ſuitte de ce, la decadence des Empires eſt conſiderée à meſme fin. II. Exemple de celuy des Aſſyriens, démembrement de ſes Eſtats, tombez au pouuoir des Romains. III. Et de celuy des Romains, ſoumis à l'Empire de nos Roys.

I. ALOVSTONS vne autre preuue à ces témoignages de l'Ecriture, qui ne peut mentir, pour plus grande confirmation de l'opinion que nous auons auancée. Elle dépend de la conſideration de certains exemples de la ruine des Royaumes, commençant à l'Aſſyrie, qui comme nous auons veu, faiſoit de toutes ces puiſſances les membres de ſon Eſtat, pour paruenir aux Romains, ſucceſſeurs de cét Empire de l'Orient, & de tous ſes ſceptres. Elle conſiſte de plus, en la connoiſſance d'vne ancienne tradition, que nous verrons, ſuiuant laquelle l'Empire Romain heritier de la puiſſance d'Aſſur, doit obeïr auec toutes les autres forces du monde, au ſceptre fleury. Si bien que la prophetie de la mere de Samuël, qui dit que, *le Seigneur iugera les fins de la terre, & donnera vn Empire à ſon Roy, & éleuera en ſublimité la corne de ſon oinct*, ne pourra eſtre entenduë auec tant de rapports, d'aucun autre Em- *1. Rois, cy deſſus.*

pire, hormis ſi vous l'appliquez au Royaume incomparable de Ieſus-Chriſt, que de celuy du Iuſte treschreſtien, oinct du Seigneur, doüé de tous les auantages ſur ſes ſemblables, que nous auons notez. Suppoſons donc que rien de tout ce qui eſt, ne ſe peut diſpenſer des loix du déperiſſement. Que les corps ciuils ne ſont pas plus exempts de deſaſtres que les corps naturels & viuans, de la corruption, & de la mort. Que ny l'homme ne peut *aiouſter à ſa ſtature vne ſeule coudée*, ny les principautez à leurs bornes vn ſeul pouce de terre, ny les Royaumes à leurs étenduës, vn ſeul pas, ny les Empires à leur durée vn ſeul moment, contre l'ordre du ciel. Qu'il n'appartient qu'au Seigneur des limites de la terre, de les rompre, de les étrecir, de les amplifier comme il luy plaira. Que comme ſous la feinte de ce ſçauant Poëte, qui voulut repreſenter à ſa mode, & ainſi que ſus vn theatre, le cours de la vie humaine, vous voyez des perſonnages, dont les vns preſentoient des lampes ardantes aux autres, pour les mettre en poſſeſſion de la mort, qui leur eſtoit reſignée en ce ſymbole; non d'autre ſorte les Empires, ſuiuant l'ordre du Seigneur, ont laiſſé des ſceptres à leurs ſucceſſeurs, dont la ſplendeur eſt auſſi toſt éteinte qu'vne meſche allumée: non ſans leur repreſenter l'exemple de leur conſommation, qu'ils ſeroient contraints de ſuiure, les laiſſans à d'autres ſous les meſmes conditions. C'eſt pourquoy peut eſtre ce n'a eſté ſans myſtere, que le premier Empire du monde, à le prendre depuis le naufrage des Rois parricides, & des autres Princes eſteints dans le Deluge, s'eſt leué comme vn flambeau auec celuy du iour, du coſté

S. Matthieu 6. v. 27.

Lucret. liu. 2.

de l'Orient, pour apres auoir monté iuſques à vne ſplendeur auſſi ample que celle du Midy, aller mourir en Occident, & remettre la foible clarté de ſon ſceptre au pouuoir des Romains. Que deuoient donc eſperer ceux cy, ſinon qu'vn pareil deſaſtre les attendoit? & qu'vn iour la lampe de leur gloire, qui ébloüiſſoit l'vniuers, auroit ſi peu de clarté, qu'elle ne pourroit meſmes offenſer l'œil d'vn chat-huan? Que n'eſtoient ils Chreſtiens, ils euſſent appris à dire auec nos vierges mal auiſées, *nos lampes s'éteignent*, & pourquoy s'éteindre ie vous prie, ſi ce n'eſt à faute d'huile? Et pour n'auoir des Princes de ſaincte onction, qui peuſſent entretenir leurs lampes par la *charité*, *que l'on ne peut éteindre*? Car quoy que l'Empire du Iuſte prenne fin, apres vne longue & triomphante ſucceſſion de ſceptres & de diademes, ce n'eſt proprement perir, que de gaigner par le change d'vne domination temporelle auec l'Empire du ciel. Les autres Souuerains ont eu leur temps, celuy cy aura le ſien. Les Empires de ceux là n'ont eſté heritez que des Princes terreſtres; l'Empire du Iuſte ne ſera ſuiuy que de l'Eternité, & ce auant que le dernier Cain, le dernier rebelle, le Roy Apoſtat, & pour parler auec le ſainct Apoſtre, auant que *la reuolte*, auant que *le fils de perdition ait eſté reuelé, & déconfit par le ſouffle de la bouche du Seigneur.*

S. Matth 25. v. 8.

1. Cor. 13. v. 8.

2. Theſſalon 2 v. 3 & 8.

II. Mais afin de toucher par ordre les particularités de ce ſecret, que nous taſchons de découurir; & pour mettre deuant nos yeux, comme ſur la face d'vn tableau, la decadence des plus ſignalées puiſſances du monde, qui ont le plus remply les hiſtoires de leur naufrage, & dont le bris & les dépouïlles, apres auoir

long temps flotté, arriueront en fin aux coſtes fleuries de l'Empire du Iuſte, pour y eſtre reparées par la vertu de ſon ſang : Conſiderons que l'Ocean ne reçoit pas plus de fleuues en ſon ſein, que la couronne du bien-heureux Aſſur, ne ſ'eſt autrefois ſoumis de peuples à ſon pouuoir. Et que cette prodigieuſe Monarchie eſtant du monde, elle ne pouuoit eſtre eternelle. De fait elle ne ſubſiſta que mille trois cens & cinq ans, & commença de bonne heure à eſtre démembrée par les Chaldeens, par les Babyloniens, par les Medes, qui en firent vne Tetrarchie. Aux deux tiers de laquelle, les Babyloniens, & les Chaldeens, ioignirent la Syrie, & l'Egypte. Cyrus vint apres qui entreprit de remettre l'Etat des Aſſyriens ſur pied, & de faire de toutes les principautez qui en auoient eſté découſues, vne ſeule domination. Cette reünion d'Etats ne fut de longue durée, parce que les Grecs, & les Macedoniens, quelques ſiecles apres, déchirerent ce qu'il auoit aſſemblé. Alexandre le Grand en ſuitte, ſur la diuiſion qu'il y eut entre eux, prend ſon temps, veut eſtre de la partie, & ſe ſaiſit en peu d'années de toutes ces Couronnes. Il ne s'en faut étonner, puis qu'eſtant encore bien ieune, vn monde ne ſuffiſoit pour contenter ſon enuie. Non content donc d'auoir fait vn diademe de tout ce que les Orientaux eſtiment de plus precieux, il ſe le veut élargir, comme ſi la teſte luy euſt groſſie, à proportion de l'ambition de ſon cœur. Et les Aſſyriens, meſmes du temps de Ninus, ſ'eſtans laiſſé borner des Indes, ce Prince y entre bien auant, y donne des loix, y laiſſe des marques de ſes conqueſtes & de ſes triomphes. Il mourut en fin ſans

S. Auguſt. 18. de la Cité, chap. 21.

Genebrard. Chronolog.

ſucceſſeur legitime, nonobſtant qu'il euſt aſſez de Royaumes ſous ſon ſceptre, pour en faire des appanages à autant d'heritiers, qu'il y eût de Princes qui ſ'en inueſtirent. De quelle auidité! l'on ne vid iamais, pour des ames ſi baſſes, vn ſi ſuperbe pillage. Les Macedoniens, les Syriens, les Aſiens, les Egyptiens, les Carthaginois, les Parthes, partagerent l'élitte de tous ſes ſceptres. Mais, ô l'inconſtance de la grandeur du monde, qui remplit les eſprits humains de mortelle impatience, & qui fait que l'on ne ſe puiſſe contenir! Ces Royaumes n'ayans qu'vn chef, ſ'eſtoient maintenus en bonne intelligence. C'eſtoit vne ſorte de miracle, de voir tant de nations, & de ſi differentes humeurs, ne regarder qu'vn Soleil, n'obſeruer qu'vne loy, ne reſpirer qu'vne meſme obeiſſance. Là où eſtant diuiſez, & ſoumis à diuers Princes, ils rompirent leur alliance, violerent les loix de leur confederation, & ſe mangerent l'vn l'autre. Ne falloit-il pas, que les Romains s'y employaſſent, & les miſſent d'accord? Ce fut apres ſ'eſtre rendus maiſtres de l'Afrique, de Carthage l'emulatrice de Rome, & d'vne bonne partie de l'Europe. Apres quoy, ils allierent par le droit des armes, tous les Royaumes du monde à leur Empire. De maniere que Rome fit de ce qu'on auoit oſté aux Aſſyriens, & de ce qu'elle oſta aux Rois, qui s'eſtoient preualus des dépouïlles de l'Orient, vn comble de puiſſance remply de tant d'authorité, & de Majeſté, qu'il ne pouuoit eſtre épuiſé que par elle meſme.

III. Tel fut le deſaſtre du plus grand Empire du monde. Telle la calamité de ſes Royaumes, & de-

pendances. Ce n'eſt pas tout. Car comme Rome ſe ſentant reueſtue de tant de grandeur, qu'elle s'eſtoit neantmoins acquiſe, non tant par les armes que par la diuine prouidence ; & n'ayant rien à craindre au dehors, ne peût demeurer long temps ſans rien faire; elle trauailla bien toſt au degaſt de ſes diademes, & preſque auſſi toſt qu'elle eut acheué de baſtir ſa puiſſance, des ruines des Aſſyriens. L'on vid en peu de temps, de gros brouillards de querelles & de factions, qui croiſſans de iour à autre, ſe formerent en orages, & fondirent ſur cét Eſtat. En moins de rien, la Iuſtice fut changée en cruauté, & la clemence en barbarie. Rome n'eſt plus capable d'vſer de ſa liberté, elle ſeroit plus heureuſement captiue. La nobleſſe déperit dans ſes aiſes, & le peuple dans ſes commoditez. Le ioug dont ce ſuperbe peuple auoit chargé les autres, luy ſeroit fort neceſſaire pour l'humilier. On les obligeroit fort, de leur oſter la fierté, & l'impatience, dont ils auoient dépouillé les Barbares. Le ſuccés de tant d'entrepriſes, le bon-heur de tant de batailles, le butin de tant de victoires, les triomphes de tant de nations, les rendent inſolents. La nobleſſe n'a plus ſa courtoiſie ordinaire, ce n'eſt qu'orgueil, le peuple n'a plus de reſpect à ſes Magiſtrats, ce n'eſt que fantaiſie débordée: de façon que les vns tirans cét Etat d'vn coſté, & les autres faiſans vn autre party, on le mit pour le moins en deux pieces. Lamentable demembrement. Qui n'euſt eu horreur de voir les ſanglants combats de Sylla, & de Marius? les parricides factions de Cinna, & de Carbo ? Qui euſt eu le cœur ſi impitoyable que de pouuoir regarder

der ſans pallir, les ſanglantes inimitiez de tant de citoyens, qui par vn opiniaſtre effort de l'ambition de deux Chefs, tremperent de leur ſang, les campagnes de Pharſale. Mais la fortune qui ſe combatit elle meſme en cette rencontre, tourna en fin du coſté de Ceſar, qui ſe croyoit aſſés fort, pour ſouſtenir luy ſeul la charge de cét Empire. De fait apres l'auoir remis auec les ſoins d'vne incroyable prudence, il le maintint en bon eſtat par ſon authorité. Grand homme, qui euſt acheué de luy rendre ſa premiere ſplendeur, ſi les viperes de la gloire Romaine, pour la pouuoir déchirer plus à leur aiſe, ne l'euſſent fait mourir. Apres ce parricide, l'on reconnut bien toſt les effets de la prediction de Ceſar, qui auoit predit auant que de perir, que ſa perte ſeroit la deſolation de l'Empire. Car vne nouuelle tempeſte de guerres ciuiles ſe leua, contre laquelle Octauius fiſt teſte. Pour en punir les autheurs, il ſe défit de ſes emulateurs : Certes il eut bon beſoin de toute ſa fortune, pour en diſſiper la ligue, & de toute ſa ſageſſe, pour faire refleurir en vn Etat attaqué de toutes parts, les loix & la Iuſtice qu'on vouloit alterer.

IV. Ie ſerois trop long ſi ie voulois parler de la prudence, & des ſoins que Veſpaſian aporta de ſon temps, pour maintenir cét Empire, que les Ceſars, & les pretentions de Galba, d'Othon, & de Vitellius, vouloient reietter dans les abiſmes, d'où Ceſar Auguſte l'auoit retiré : ou des mouuemens de PeſceniusNiger, & Albinus, que l'Empereur Seuere appaiſa: ou du repos dont le grand Conſtantin le fit iouïr: ou des leuées de tant de Barbares Septentrionaux, qui

fondirent ſur les prouinces des Romains, apres quoy l'on transfera l'Empire à Conſtantinople. Ou des deſſeins que les nations du Midy formerent pour inueſtir l'Europe, & la remplir de cruauté & d'erreur. I'ayme mieux tourner les yeux & la plume vers cette nouuelle lumiere, qui contre l'ordinaire du Soleil, ſe monſtre du coſté de l'Occident. Ie me veux diſ-je approcher de Charles Martel, & de Pepin, qui voulans apuyer cette tres-fleuriſſante Monarchie ſur de nouueaux fondements, laiſſerent paracheuer à Charlemagne l'edifice qu'ils auoient commencé. Ce genereux Prince ialoux de la gloire de l'Egliſe, & des deſſeins de ſes anceſtres, parut à point nommé, & comme ſi Dieu l'euſt enuoyé. Car quand il eſtoit hors du pouuoir des Empereurs de Conſtantinople de ſe maintenir, ou de proteger l'Italie ; & quand les Romains furent reduits à vne telle extremité, que de demander ſecours aux Francois, dont la gloire eſtoit deſia bien épanduë : il fut honoré du nom de Ceſar, & couronné du diademe de l'Empire, en reconnoiſſance de tant d'obligations, qu'il s'eſtoit acquiſes ſur la Republique Chréſtienne. Et auſſi eu eſgard à tant de beaux faicts d'armes qu'il auoit acheuez. Ou certes, parce qu'il promettoit beaucoup plus, pour le reſtabliſſement de la foy, & du ſeruice de Dieu, que Prince qui fuſt au monde.

CHAPITRE VI.

I. Royaume François ſucceſſeur des deux Empires de la premiere Babylon d'Occident, & de l'ancienne Baby-

lon d'Orient. II. Ancienne tradition qui promet au Roy de ce Royaume, la Monarchie du monde. III. Pieté de ce futur Monarque, heritier du ſceptre, & des vertus du Iuſte.

1. GRANDE gloire pour l'Eſtat François, que quand la veneration des Images eſtoit attaquée de l'impieté, & de ſes miniſtres; quand Conſtantinople heritiere de l'Empire Romain, deshonoroit les Saints, & ne les vouloit auoir pour patrons, quand en fin l'Italie viuoit en défiance, de leur pouuoir ſauuer l'honneur qui leur eſtoit deu; L'Egliſe Catholique ait trouué en nos Rois, de tres-puiſſants protecteurs de ſa iuſte deuotion; en leurs armes, de tres-aſſeurez aziles de ſon innocence: en leur pieté, les ſouuerains appuis de ſes eſtats & de ſon authorité. Ne voyez vous donc pas, pour reprendre noſtre deſſein, des indices indubitables, voire vne ſorte de certitude d'experience, par tant d'obſeruations que nous auons déduittes, que la deſolation des Principautez n'eſt moins ordinaire au monde, que la mort qui nous eſt naturelle? Vous voyez de plus, que Rome ayant toutes ces viciſſitudes d'Eſtats deuant les yeux, & meſmes l'alternation de tant d'Empereurs, ne pouuoit démentir de ſi fideles preiugez de ſa decadence; eſquels elle eſtoit comme obligée de préſentir ſa ruine, & d'aprehender vn final naufrage. Toutefois à le bien prendre, elle auoit dés alors occaſion de ſe loüer de ſa fortune, nonobſtant les aſſeurances de ſon futur deſaſtre. La porte du conſeil qu'elle auoit ſuiuy, luy eſtoit encore ouuerte; elle pouuoit

Baron. Ann. 741. num. 1. & ſuiuants, & An. 775. num. 6. &c.

Comme Charlemagne, couronné Empereur à Rome, en l'Eglise de S. Pierre, l'an 800.

encore regarder l'Empire tres-chreſtien, ſauueur de la gloire des Saincts, ainſi que l'on reſpire apres la cynoſure, pour euiter le naufrage. Car s'il ne luy eſtoit poſſible de proſperer iuſques à l'eternité, & que le deſtin de la diuine prouidence ordonnaſt, qu'elle perdiſt, ainſi que les autres Monarchies, ſa ſplendeur & ſon nom, quelle plus heureuſe conſtellation, que de ne décroiſtre, ſans trouuer dans ſa ruine, les moyens d'arriuer à vne plus grande gloire?

Quand l'Empire des Aſſyriens fit ioug ſous le pouuoir des Romains, il y euſt du bon-heur en ſon infortune, parce qu'il trouua vn autre Babylon en Rome, dont le ſiege Imperial, eſtoit auſſi ſuperbe que celuy de la Metropolitaine d'Aſſyrie, duquel il ſe glorifioit. Il n'auoit donc à ſe plaindre, ſi ce n'eſt peut-eſtre, de ce qu'il changeoit de climat. Car s'il eſtoit ſi ambitieux que de ne vouloir que des Babylons pour capitales, il falloit ſortir d'Orient pour en trouuer, parce qu'il n'y en auoit qu'vne en cette partie du monde. Ce luy eſtoit donc quelque ſujet de conſolation, qu'il fuſt mené en triomphe dans l'vne des Babylons de l'Occident. Rome aura encore plus d'heur en ſa diſgrace: elle ne cedera qu'à Paris, & ne ſera obligée de changer de region, pour trouuer vne ſeconde Babylon en Occident, & la troiſiéme Metropolitaine du monde en France. Rome deuoit autrefois ſe réioüir, & par maniere de dire, adorer ſes changemens, quand on dreſſoit des autels à la Pieté, és lieux où l'Idolatrie auoit baſty des temples à l'impieté. De meſme elle aura dequoy ſe reſoudre à la patience vn temps à venir, quand l'on oſtera l'Aigle de

1. S. Pierre 5. v 13. Salutat vos Eccleſia, quæ eſt in Babylone collecta.

deſſus ſon Sceptre, pour y mettre vne fleur de Lys. Ce ſeroit de vray choſe facheuſe à vn tel Empire, de prendre de nouuelles loix, quand il ne s'agira du point de religion; mais il y aura touſiours de la douceur, de ſe ſoumettre à la nobleſſe & generoſité de l'Empire tres-Chreſtien. Et c'eſt maintenant dequoy il eſt queſtion, & ce que nous auons à monſtrer.

II. Il faut donc ſçauoir qu'auparauant que le dernier Lion des Enfers, vienne attaquer pour la derniere fois l'Egliſe Romaine, plus cruellement qu'il ne la tourmente tous les iours en ſes membres, & qu'il ne la penſa renuerſer autrefois, en luy ſuſcitant les infideles inimitiés de l'Empereur Leon : L'Empire Romain ſe ſera ietté entre les bras du Roy des fleurs de la diuine protection. Que ce Monarque ſera grand, par deſſus tous les Princes de la terre. Si grand, que *Salomon, qui en toute ſa gloire n'eſt couuert comme vne fleur de Lys*, ne l'aura ſurpaſſé en puiſſance. Iadis les Empereurs de Conſtantinople ſe faiſoient excommunier, & les Roistres-Chreſtiens eſtoient faits Empereurs. N'eſt-ce pas choſe iuſte que le diademe de l'Empire qui leur a eſté oſté ſans ſujet, leur ſoit rendu auec iuſtice ? La prophetie conclud à cette reſtitution. *Le Seigneur*, dit-elle, *iugera des limites de la terre, & donnera vn Empire à ſon Roy, & éleuera ſublimement la corne de ſon oinct.* Mais de peur que ie n'impoſe au ſainct Eſprit, il eſt à propos de remarquer vne ancienne tradition, qui l'interprete à mon deſſein. C'eſt choſe aſſés connuë, dit S. Auguſtin, qu'apres les Royaumes des Grecs & des Perſes, chacun deſquels a excellé en grande gloire, & fleury en tres-grande puiſ-

Baron. cy deſſus.

Matth. 6.

Le meſme Baron.

Charlemagne.

S Auguſtin au traitté de Antichriſto.

ſance; qu'en fin apres tous les autres Empires, celuy des Romains a commencé de paroiſtre, auec plus d'éminence & de puiſſance que les autres, iuſques à ſoumettre tous les Eſtats de la terre à ſon Empire. D'où vient que l'Apoſtre S. Paul aſſeure, que l'Antechriſt ne doit venir, que l'apoſtaſie ou la reuolte n'auienne. C'eſt à dire, que tous les Royaumes de la domination des Romains, ne ſe ſoient departis de leur obeiſſance. La reuolte generale de ces principautez n'eſt encores arriuée. Car bien que l'Empire Romain ſoit grandement décheu, neantmoins tant & ſi long temps que les Rois de France, qui le doiuent tenir, fleuriront, on ne le peut dire tout à fait deſolé, parce qu'il ſe maintiendra en ſes Rois. Meſmes à ce que diſent nos Docteurs, vn Roy de France doit gouuerner cét Empire. Ce ſera vn tres-grand Monarque, & le dernier de tous les Rois. A quoy ils aioutent, qu'ayant heureuſement regné, il ſera inſpiré d'aller à Hieruſalem, pour ſe démettre de ſa Monarchie, & pour poſer ſon ſceptre & ſa couronne ſur la montagne des oliues. Telle doit eſtre la conſommation de l'Empire Romain, & de l'Empire Chreſtien. Apres laquelle, ſelon la prediction de ſainct Paul, ils diſent que l'Antechriſt doit venir.

III. Voila le Monarque du monde, le conſeruateur du Chriſtianiſme. Voila le Roy d'onction de ſingularité tres-chreſtienne. Voila le bouclier de l'Egliſe Romaine. Tandis que cét Anchre tiendra ferme, la nauire Catholique ne ſera point aſſaillie du dernier corſaire de l'enfer. Quand le dernier de nos Rois ne ſera plus protecteur de la foy, elle n'aura plus de pro-

S. Chryſoſtome homel. 23. imperf.

tecteur en terre, que le Roy du ciel. Et ce ſera pour lors que Dieu viendra iuger les bornes de la terre. Auantage nonpareil pour ce grand Roy, qu'en vn temps, auquel ſelon l'Euangile, le pere de famille qui eſt Dieu, rencontrera tant de faineants au monde, qu'il eſt à craindre, comme il dit luy meſme, que l'on ne trouue point *de foy ſur la terre.* Ce grand Roy, ce religieux Prince, ce Monarque tres-chreſtien ſe troue ſi ſerieuſement occupé à la vigne du Seigneur. Par où ie penſe auoir aſſez ſuffiſamment verifié, que les Dauphins de nos Rois, n'ont pas plus de part à la couronne par droict de naiſſance, que mon Iuſte en qualité de fils aiſné de l'Egliſe, à ſon Empire, par grace d'adoption. Et quel eſt l'Empire de l'Egliſe, que celuy de tout le monde? *Demande moy*, dit le Createur du ciel & de la terre; *& ie te donneray les nations pour ton heritage, & pour ta poſſeſsion les bornes de la terre.* De ſorte que ſi cette promeſſe que Dieu fait à l'Egliſe, s'eſt trouuée veritable, & que Rome, cette cité Sacerdotale & Royale, deuenuë la capitale du monde, depuis que ſainct Pierre y a conſacré ſon ſiege, ſe ſoit acquiſe vn plus ample Empire, par l'authorité de la religion Catholique, que par la iuriſdiction de la puiſſance temporelle, ie ne puis plus douter du droict de mon Iuſte. Car *s'il eſt fils, il eſt heritier.* Et s'il eſt heritier, le monde doit eſtre ſon heritage. A ſçauoir pour y commander comme vn Roy, & pour obliger à ſon ſceptre toute la poſſeſſion, dont l'Egliſe reconneuë de l'Empire Romain, a la diſpenſation. Et ce ſans faire tort à ſa mere, & ſans toucher à ſa iuriſdiction. Mais tout ainſi que Dauid, qui delibera de ſacrer Salomon

S. Luc 18. v. 8.

Pſeau. 2. v. 8.

S. Auguſt. ep. 162. & de agone Chriſtia. no 6 27.

S. Leon Pape ſer 1 in nat. Apoſt.

Ep. aux Galat. 4. v. 7. Quod ſi filius, & hæres per Deũ.

1. Rois 1. v. 1. & 39. Roy d'Iſraël de ſon viuant, ne le fit que ſur ſes vieux iours: De meſme l'Egliſe eſtant ſur ſa vieilleſſe, de laquelle vous auez vne prophetie de Dauid qui dit, *Ma vieilleſſe ſera en miſericorde fertile*, doit ratifier les promeſſes de l'Empire, qui appartiendra à ſon fils aiſné. Et ce doit eſtre l'vn des ſucceſſeurs de noſtre Iuſte, puis que nous ne le pouuons garder iuſques à la fin du monde. Bien que nous ne remarquions en luy rien de periſſable, que ce qu'il a de mortel auec les autres hommes. S'il eſt donc ainſi, qu'encore que ſuiuant les mouuemens de nos affections, nous donnaſſions nos vies pour le rendre immortel, ces ſeruices auroient plus de flaterie & de temerité, que de pieté & d'obſeruance; nous prendrons vne plus legitime reſolution, & nous mettrons en des deuoirs plus innocents & plus iuſtes. Auſſi bien le Iuſte n'en agrée point d'autres. Si nos prieres peuuent eſtre réduës dignes du ciel, & d'vne ſi grande grace, elles luy obtiendront vne immortalité de ſucceſſion apres vne longue diſpenſe de la loy commune pour ſa perſonne. Et en ſuitte d'vne ample & heureuſe iouïſſance d'vne royale lignée, nous demanderons qu'il ne plaiſe à Dieu de l'appeller à ſa gloire, qu'en luy fermant les yeux, apres luy auoir monſtré comme à Moyſe, la terre de promiſſion celeſte. Nous demanderons dis-je, qu'il meure auec encore plus de felicité, que n'en eut ce ſage trop fortuné, qui mourut d'aiſe tenant ſon fils entre ſes bras, honoré d'vne couronne, qu'il auoit meritée aux ieux Olimpiques.

Pſeau. 91. v. 11. S. Aug. Sene. Ea Eccleſiæ candida erit ætas factis.

Deuteron. 34. v. 1. & 4.

Laërt. liu. 1 en la vie de Chilo.

CHAP.

CHAPITRE VII.

I. Amplitude, & dignité de l'Empire du petit monde de l'interieur, où mon Iuſte regne ſouuerainement. II. Et ce au moyen de la force que Dieu luy donne. III. Qui eſt vn Empire raiſonnable, vne vertu, vne iuſtice, & non vn abus d'authorité. IV. La corne de l'oinct de Dieu, exaltée ſublimement, ſignifie la force interieure, exterieure, & exemplaire du iuſte. Belles raiſons de ce ſecret, & du merite de cét Empire, dont le iuſte eſt la gloire. V. Pourquoy ces inſtitutions de l'Empire de la vraye vertu commencent par la force.

I. EN attendant cette ſi celeſte & ſi ſaincte fortune pour la France, & que Dieu faſſe naiſtre l'heritier du ſceptre de mon Iuſte, il le prepare cependant à ſa gloire. Pour y paruenir, il le fait regner non ſeulement au plus ancien, au plus noble, au plus puiſſant, & au ſeul tres-Chreſtien Royaume de la terre; mais en celuy de la raiſon inſtituée de la vraye vertu, qui eſt bien le plus religieux, le plus auguſte, & le plus celeſte Empire que l'on puiſſe admirer. La mere de Samuel qu'il ſçait oindre des Rois ſelon le cœur de Dieu, n'embraſſe moins cette penſée par ſa prophetie, que les precedentes. *Le Seigneur*, dit-elle, *iugera les extremitez de la terre.* Le Seigneur eſt ſi iuſte, qu'il fait droit meſmes aux plus chetifs du monde. Il n'y a partie de la terre qui ne ſoit ſatisfaite de ſa Iuſtice. Il doit iuger vn chacun depuis

Les Septante. 1. Rois 2. Iudicabit ἄκρα γῆς, extrema terræ. *Ainſi lit auſſi S. Aug. 17. de la Cité ch. 4.*

les plus grands, iuſques aux plus petits. La Prophetie aioute, *Le Seigneur donnera Empire à ſon Roy*, à noſtre Roy. Empire de rare condition. Non de la nature de ceux où les méchants peuuent eſtre Rois, comme les bons ; mais qui ne ſoit propre qu'aux bons. Tous les Rois de France ont eſté tres-puiſſants, & ont regné ſur les peuples, peut-on dire qu'ils ayent tous eſté iuſtes? Mais laiſſons à preſent les conditions & les vertus neceſſaires, au legitime gouuernement d'vn Eſtat temporel, deſquelles nous traitterons cy apres. Et voyons quel eſt ce Royaume ſi celeſte, & de ſi rare merite, qu'il n'eſt propre qu'au Iuſte.

11. Là où vous trouuerez en la verſion ordinaire, *Le Seigneur donnera Empire à ſon Roy*, les autres liſent, *Le Seigneur donnera force à nos Rois.* La force eſt vne vertu des plus Royalles, ſi elle eſt bien employée. Solon diſoit, que la parole eſtoit vn ſimulachre de l'œuure, & le Roy, celuy qui eſt tres-fort en ſa vertu: comme ſi le Roy deuoit eſtre vn exemple de force, en maiſtriſant la trop imperieuſe impuiſſance du vice. Car ie ne peus croire, que ce ſage entendiſt parler de la force corporelle, qui eſt plus ſeruile que Royalle. Nemrôd eſtoit robuſte contre le Seigneur, force roturiere, arrogance inſuportable. Les ſaincts Rois n'ont point de force qu'en Dieu. Ainſi Dauid, *Ie te garderay ma force* ; Comme ie n'en puis auoir que par ta grace, ie n'en veux point vſer que pour ton ſeruice. Tu pourras donc diſpoſer de tes biens. Ce qui eſt dit à intention de nous monſtrer, qu'vn Roy pour eſtre Iuſte, ne doit regner à ſa diſcretion, ny trop imperieuſement, mais ménager ſon

Les Septante cy deſſus. 1. Rois 2. v. 10. Dabit virtutem, id eſt, ἰχυὶ, fortitudinem regibus noſtris. *Ainſi S. Auguſt cy deſſus.* *Laërt. lin. 1. en la vie de Solon.*

Pſeau 58 v. 10 Vatab.

authorité en Dieu. Vouloir vſer de toute ſa force, c'eſt ſuiure vne route bien dangereuſe, & ſ'expoſer au haſard d'y eſtre oppreſſé d'iniuſtice. Contre la circonſpection de ce Prince qui diſoit : *Dreſſe mes pas ſelon ta parole, & qu'aucune iniuſtice n'ait domination ſur moy.* Pſeau 118. v. 133.

Où l'on pourroit lire : & que toute iniuſtice ne me maiſtriſe. Afin dit-il, que l'orgueil, ce peché capital, qui enferme toutes les iniquitez à la fois, ainſi que la teſte contient tous les ſens, ne me domine, & ne faſſe d'vn Roy vn eſclaue. Conſerue ma franchiſe, dit ſainct Auguſtin, car autant que la charité de Dieu regne en nous, autant moins y domine l'iniquité. Forme donc mes pas par ta parole, afin que la vanité ne me commande : car *ta parole eſt droitte*, & equitable. Si i'abuſe de mon authorité, ie m'égare du chemin de l'équité, & ſuis pour tomber au precipice de l'iniuſtice. La puiſſance que Dieu donne, n'eſt pas pour oppreſſer les peuples, c'eſt pour les proteger. Si au lieu de bons ſuiets ie veux faire des eſclaues, ie m'aſſeruis tout le premier, à la domination de l'iniquité. Si les affaires de mon Eſtat m'obligent à impoſer de nouueaux deniers ſur mes ſujets, ſeray-ie bien ſage, ſi ie ne les épargne, quand ce ne ſeroit que pour m'en pouuoir ſeruir vne autre fois ? Ie feray comme la ſentinele de l'aſtre royal, que l'on peut dire le Roy des oyſeaux, à cauſe de ſa couronne, qui en marchant ne foule la terre de tout le pied, comme pour épargner celle qui le nourrit. Ie n'abuſeray donc de ma puiſſance, qui n'eſt pas vne tyrannie, mais vne dignité officieuſe. I'auray plus de ſoin de gaigner les cœurs; que les corps; d'appriuoiſer les volontez, que de les

S. Auguſt. ſur ce paſſage.

Ainſi Varabl.

Pſeau. 32. v. 4.

effarer. En fin pour rendre ma force plus aimable, ie feray voir, qu'elle n'eſt pas tyrannique, puis que c'eſt par elle que ie ſuis raiſonnablement abſolu, ſur mes ſentiments.

III. Voila bien la meilleure conſideration, qu'vn bon Prince puiſſe auoir deuant les yeux, pour ne point offenſer en l'adminiſtration de ſon Eſtat. Voila dis-je, la meilleure marque, voire le ſeul principe vrayement royal, d'vne legitime principauté. Celuy qui ſçait regner ſur ſoy-meſme, eſt digne de commander à l'vniuers. Rare empire qui condamne le vice, parce qu'il eſt vertu & force. Il ne permet donc d'aymer la tyrannie, ny l'iniquité, ny la vanité, ny l'orgueil, qui eſt toute iniuſtice. En vertu de cét Empire, de cette force celeſte, & vrayement diuine, mon Iuſte a commandé de bonne heure au petit monde de ſa perſonne, pour regner plus heroiquement en celuy de la France. Il a dis-je, touſiours fait paroiſtre vne bonté royale. Ainſi que le Seigneur iuge *les extremitez de la terre*, comme dit l'oracle, *parce qu'il eſt Iuſte* ; De meſme par le ſouuenir des extremitez de la vie, qui ſont la naiſſance & la mort, auſquelles les Monarques ſont auſſi ſujets que les autres hommes, mon Iuſte ſatisfait à cette prophetie, *Le Roy regnera & fera iuſtice.* Parce qu'il eſt iuſte, il ne peut mal conduire ſon empire : la iuſtice luy donne la force de ſe gouuerner ſoy-meſme. Pour ne rien deſirer en ſon Eſtat, contre le droict, il prend ſes meſures ſur le gouuernement de ſon corps naturel ; par ce que, la raiſon ne peut rien commander d'iniuſte, à tout ce qui luy eſt inferieur, en l'empire humain.

Roi ſy deſſus. Iudicabit extrema terræ, δίκαιος ὤν. quia iuſtus eſt. Ainſi Theodor. Ieremie 23. v. 5.

IV. Voyons le reſte de la prophetie, qui promet la recompenſe de cette charge, de ce regne, qui eſt vertu & force, le premier empire du Iuſte. *Le Seigneur exaltera la corne de ſon oinct.* Anne propheteſſe appelle ainſi les ames fidelles, & aſſeure que Ieſus-Chriſt éleuera la corne de Chriſt, c'eſt à dire de ſon peuple, de cette *race éleuë*, de cette *Sacrificature royale*, de cette *ſaincte nation*, de ce *peuple acquis* & exquis, peuple ſacré en fin, à cauſe de l'huile du Bapteſme. Mais ſi le Chriſtianiſme doit eſtre exalté par-deſſus toutes les religions, pourquoy point le Royaume tres-Chreſtien par deſſus tous les Empires? Et ſi le Royaume, pourquoy non le Roy? Car il en eſt déja la *corne*, & la protection. Paſſons donc hardiment, de ce peuple, à ſon Prince, & diſons, qu'ainſi que les cornes de l'animal ſont au deſſus des autres parties du corps, dont de plus elles ſont la force, & la défenſe: Mon Iuſte, par grace ſinguliere, & en vertu du chreſme de ſon front, où eſt ſa couronne & ſa force, ſe contregarde du vice, & gouuerne d'vne façon celeſte, ſes royales actions. De là viennent ſans doute, les heureux ſuccés de ſes armes. De là, qu'il eſt ſi victorieux, qu'il merite tant de triomphes, que nul Prince ne luy doit eſtre comparable. Tous les Rois ſont les oincts de Dieu, mon Iuſte eſt plus qu'oinct, il eſt tres-Chreſtien. D'autres Rois ont eſté ſacrez ainſi que le reprouué Saül, d'vne onction de foibleſſe, ſignifiée par la fiole, où le Prophete auoit mis l'huile pour le ſacrer. Mais il s'en trouue peu, qui ſoient ſacrez de force comme Dauid. En ſigne dequoy auſſi l'huile du ſacre de ce predeſtiné, eſtoit dans vne cor-

1. *Roiz cy deſſus.*

1. *de S. Pierre 2. v. 9.*

1 *Roiz* 10. v. 1. Tulit lenticulam, &c.

1. *Roiz* 16. v. 13. Tulit cornu olei.

ne. Mon Iuſte eſt de ceux-là, nonobſtant la fiole ou ſaincte Ampoule de Rheims. Car ce n'eſt de la commodité ou de l'inuention d'vn Prophete, qu'elle eſt de cette matiere, mais de l'ordre d'vn Ange, qui le tient du Seigneur. Or *ce qui eſt fragilité de Dieu, eſt plus fort que les hommes*, qui ſont vaiſſeaux de terre. Voulez-vous voir ſi l'huile de ſaincte onction eſt vne marque de force? Liſez Dauid, & prenez garde à *l'onguent du chef qui décend ſur la barbe, & ſur la barbe d'Aaron, qui décend au bas de ſon veſtement.* Car la barbe, principalement aux perſonnes ſacrées, n'eſt pas mieux vn ornement viril, qu'vn ſigne de force. Mais ne negligez pas la ſignification de cét onguent, qui deuoit eſtre precieux, & d'excellente odeur, puis qu'il eſtoit ietté ſur la plus honnorable partie du grand Preſtre, d'où il dégoutoit le long de ſon corps; & vous trouuerez qu'en cette odeur, ſe deuoient épandre les exemples de ſes vertus. Tout ainſi donc que l'huile de la teſte d'Aaron tomboit ſur ſa barbe, auant que de décendre aux franges de ſa robe; pour luy aprendre, qu'auant que de déployer ſes vertus en exemples, pour l'edification de ſes inferieurs, il deuoit auoir employé toute la force de la raiſon, qui preſide à la teſte, afin de la faire regner ſur ſes ſens: De meſmes l'huile de mon Iuſte, qui eſt tombée du ciel ſur ſon chef, luy a donné la force heroique de regner ſur ſes affections. Et puis ſes rares & precieuſes vertus décendent par voye d'exemple, iuſques à ſes pieds, non ſans l'admiration de tout le monde, & pour l'auancement de ſes ſujets. Qui fait que l'on ne doit nullement craindre, qu'il leur donne des loix plus rigou-

1. Cor. 1. v. 25. Quod infirmum eſt Dei, fortius eſt hominibus.

Pſeau. 132. v. 2. Philon Iuif. vie de Moyſe.

Odeur ſignifie exemple. 2. Cor. 2. v. 15.

reuſes, que celles qu'il a pratiquées luy-meſme, depuis que Dieu l'a rendu ſuſceptible de l'inſtitution de la vraye vertu. Vous voyez d'autres Rois en fin, qui reüſſiſſent en l'adminiſtration de la choſe publique; Mais ſi le deſordre ſe trouue chez eux, ne les condamne-t'il pas d'iniuſtice? Pour mon Iuſte, il ne voudroit meſmes égaler Hercule à ce prix-la. Ce miracle de force ayant purgé la terre de ſes monſtres, & meſmes menacé auant que mourir, de venger l'Empire du ciel de tous ſes rebelles, ne ſçeut domter ſes paſſions, & la douleur du martyre, le liura au deſeſpoir. Combien euſt-il eſté plus digne des loüanges que l'on luy donne, ſi au lieu d'étouffer les hydres, il euſt éteint les ardeurs de ſes vices? Combien plus à admirer, ſi auant qu'attaquer les autres, il ſe fuſt vaincu ſoy-meſme? Combien plus heroique, s'il euſt eu l'eſprit auſſi fort que les bras? Et c'eſt en quoy il faut confeſſer le Iuſte de la vraye vertu, ſuperieur à ce prodige de valeur. Car afin que le monſtre de l'hereſie tremblaſt en ſa preſence, & pour venir à bout des rebelles, il s'eſt rendu maiſtre de ſes mouuements, & effroyable au vice. Auſſi, l'hereſie ſeroit trop impaſſible, ſi elle n'aprehendoit le Iuſte, que l'iniquité ne ſurmonte. Rendez vous libre de toute affection de peché, & vous perſecuterez la rebellion, auec aſſeurance de l'abiſmer. Celuy qui obeiſt à la vertu, en eſt plus libre en ſes entrepriſes. Pour mettre le deſordre hors d'vn Eſtat, ſans ſe détourner de luy faire la guerre, il le faut premierement bannir de l'Empire de la raiſon, ſuiuant l'aſſiſtance, & les conſeils de la vraye vertu.

Seneque, Hercul. Oeta. Act.

V. Ce qu'eſtant ainſi, & afin que l'on ne m'ob-

iecte pas, que ie laisse la consideration de la connoissance de Dieu, recommandée cy dessus, comme vne splendeur necessaire à la iuste principauté, pour parler de la connoissance que le Prince doit auoir de soy-mesme, qui est vne lumiere tres-requise pour conduire la raison en l'administration de l'empire des sens: Il est à propos de faire voir pourquoy nous gardons cét ordre, & que nous ne negligeons la connoissance de Dieu, mais que nous desirons monstrer, par quels degrez le Iuste de la vraye vertu a pû meriter ce prix, qui est le premier que le Prince gaigne, apres auoir emporté la victoire sur ses passions. Le premier prix dis-je, car la gloire de Dieu, qui est le but de sa connoissance, en est aussi la derniere couronne. Sainct Bernard se fit autrefois vne semblable obiection, à propos des deux connoissances dont ie parle. Et comme la réponse qu'il se donne ne sçauroit estre plus excellente, & qu'elle semble auoir esté faite tout à propos de mon dessein, ie la feray mienne, & ne la preuiendray d'autre chose que de cette petite remarque, qui luy peut seruir d'introduction. L'on peut parler de la connoissance de Dieu, & de la connoissance de soy-mesme, en deux façons, ou selon leur dignité, ou selon l'ordre de leur acquisition. Si selon leur dignité, il n'y a point de difficulté que la connoissance de Dieu ne soit preferable, & que la vertu ne la deust recommander aux Princes, auant toute autre chose. Si selon l'ordre de l'acquisition, qui ne void, qu'ainsi que les ieunes aigles ouurent les yeux pour voir le iour, auant que d'estre exposez aux raïons du soleil, l'on ne doiue aspirer à la diuine splendeur de la connoissance eternelle, par la contem-

contemplation de la foible lumiere de la connoiſſance de ſoy-meſme? Ainſi entre toutes les cauſes, la finale qui eſt la plus noble, eſt la derniere en execution, & met les autres en beſoigne. Ainſi entre les dons du S. Eſprit, la ſageſſe eſt le plus magnifique, & le plus diuin; mais il y en a ſix autres qu'il faut obtenir, auant que d'y paruenir. Voyons maintenant la penſée de S. Bernard, en ces termes. Demandez vous que c'eſt que pieté? C'eſt vaquer à la conſideration. En quoy vous me penſerez peut eſtre de contraire opinion, à ceux qui prennent la pieté pour le ſeruice de Dieu: mais il n'en eſt pas ainſi. Si vous y prenez bien garde, leur ſens eſt exprimé par mes paroles. Que trouuerez vous de plus eſſentiel au ſeruice de Dieu, que ce qu'il recommande en ſon Pſeaume? *Ceſſez* dit-il, de vous occuper, donnez vous repos, *& voyez que ie ſuis Dieu.* Voila ſans doute le principal poinct de la conſideration. Et neantmoins auant que d'en venir là, elle nettoye ſa ſource, & purifie l'eſprit d'où elle procede, en luy faiſant laiſſer les occupations qui troublent ſon repos. Et puis elle gouuerne les paſſions, elle conduit les œuures, elle corrige les excés, elle compoſe les mœurs, elle fait viure en honneur, & par ordre: bref elle donne la connoiſſance des choſes diuines & humaines. C'eſt elle qui remet les affaires brouillées en eſtat, qui rejoint les choſes diuiſées, qui aſſemble ce qui eſt épars, qui void clair dans les ſecrets, qui donne dans la verité, qui la diſcerne d'auec la vray-ſemblance, qui découure les feintiſes, & les diſſimulations. C'eſt elle qui met ordre à ce que l'on veut faire, & qui repaſſe ſur ce qué l'on a fait, afin que l'eſprit ne reçoiue

Iſaie 11. v. 2.

S. Bernard liure 1. de Conſid. c. 7

Pſeau. 45. v. 11.

rien d'imparfait, ou en quoy la perfection ſoit à deſirer. C'eſt elle qui eſt comme inſenſible pendant l'aduerſité, elle toutefois qui la preſſent, durant la proſperité : l'vn luy vient de force, l'autre de prudence.

CHAPITRE VIII.

I. Inſigne pieté du Iuſte. II. Quatre choſes conſiderables aux Princes, que l'on a veu reluire en Moyſe, le miroir du iuſte. III. Rapports du temple de Salomon, à vn Royaume: & des materiaux de ce temple, aux diſpoſitions, tant naturelles, que morales de cét Empire, & de ſon Prince, qui commence de le baſtir, par la connoiſſance de ſoy-meſme. IV. Rare imitateur de Moyſe en cela. Perfections & capacité de ce Legiſlateur. Pourquoy il ſort de la Cour de Pharaon. Où il alla apprendre les rudiments de la ſcience Royale. Belles curioſitez à ce propos. V. Bien qu'il euſt eſté paſteur pour apprendre à eſtre Roy, il fait de grandes difficultez d'accepter les offres que Dieu luy fait de la Principauté. VI. Combien la prudence y eſt neceſſaire, & la connoiſſance de ſoy-meſme.

I. PAR où vous remarquez, ſi ie ne me trompe, l'ordre que la vraye vertu doit ſuiure, inſtituant ſon Iuſte; c'eſt à dire, voulant luy donner les elements de la diuine ſageſſe. Que ſi vous auez des inſtitutions Royales qui commencent par la pieté, ne vous en étonnez pas. Ou elles contiennent des preceptes qui tendent à obliger la reli-

gion aux loix de l'Eſtat, ou elles forment des Princes qui ont beſoin, que la foy d'vn ſeul Dieu leur ſoit recommandée. Icy ce n'eſt pas de meſme : Mon Iuſte n'eſt pas ſeulement tres-chreſtien, mais tres-religieux, qui veut certes que l'Egliſe de ſon Empire ſoit dans le Royaume, és points où l'Egliſe Catholique qui en eſt la mere, ne le trouue pas contraire à la foy ; mais qui prefere auec tant de zele la religion à ſon ſceptre, qu'il n'épargne ſon ſang, qu'il expoſe ſa vie, pour la mettre s'il ſe peut en la pureté, que Ieſus-Chriſt luy a acquiſe par ſa mort. Telle eſt la religieuſe fin de ſes Royales intentions. Ce noble deſſein reluit en ſes armes. Conformons nous donc à l'ordre qu'il nous donne par ſes actions. Et comme la pieté luy eſt à cœur auant toute autre choſe, monſtrons par quelle voye il luy voudroit faire acquerir le luſtre qu'elle peut meriter.

II. Il y a quatre choſes qu'vn Prince doit remarquer par ordre, & ce ſont les fruicts de la conſideration, qui conduit aux connoiſſances tant de fois ſuppoſées neçeſſaires au Prince de la vraye vertu. Ce qui eſt de luy, ce qui eſt au deſſous de luy, ce qui eſt à l'entour de luy, ce qui eſt au deſſus de luy. Ces quatre points ſont ſignifiez par les quatre tres-eminentes qualitez de Moyſe, qui fut Roy, Legiſlateur, Prophete, & Pontife. Roy, voila pour ſa condition, Legiſlateur, voila pour ſes ſubiets, Prophete, voila la prudence & la circonſpection que les Rois doiuent auoir en toutes choſes, & ſur tout au choix des miniſtres de l'Eſtat. Pontife, voila pour les choſes celeſtes, pour la religion, & pour tout ce qui regarde le

S. Bernard. lib. 2. de Conſid. c. 3.

Philo de præmiis & pœnit.

S. Bernard, cy dessus. seruice de Dieu. Que la consideration commence par ta personne, ô Prince, afin que ce ne soit pour neant que tu t'épandes ailleurs, en ne tenant conte de toy. Que te reuiendra-t'il encore que tu gaignes tout le monde, si vne fois tu te perds? Quand tu serois le plus sage du monde, si tu ne l'es à ton auantage, il y a quelque chose à desirer en ta sageſſe. Iette le fondement de ta connoissance, auant que passer outre: si tu la negliges, tu bastiras, non des edifices, mais des ruines. Et quand sainct Bernard parloit à peu prés de cette sorte, il ne recommandoit pas vne sageſſe temporelle, ou la sageſſe des Princes de ce siecle, mais celle du Prince de la pieté, & de la vraye vertu.

III. Me direz-vous, pour faire d'vne belle figure touchant ce discours, vn argument qui le doit éclaircir, que les materiaux du temple de Salomon, n'estoient pas de la Palestine? Et que les Architectes de Iudée, ne firent pas le dessein de cette merueille du monde? Pensant prouuer par là, que l'on ne doit commencer l'edifice d'vne iuste principauté, par l'institution d'vn Prince, en la connoissance de soy-mesme? Ie réponds que s'il se fust trouué dans Hierusalem, du bois propre pour le temple de Dieu, il n'eust esté neceſſaire d'en faire venir d'outre mer. Que de plus, si les Architectes de ce grand Roy, le plus sage de la terre, eussent esté aussi capables que l'Ingenieur Hiram, fils d'vn étranger Tyrien, ou que les maneuures du païs, eussent aussi bien sçeu leur mestier, que quatre vint mille étrangers, tailleurs de pierres, qui trauailloient aux montagnes, l'on se fust bien passé de les employer. Et c'est ce qui n'est pas neceſſaire au

2. Chron. c. 2.

baſtiment de noſtre temple du Dieu viuant, le iuſte de la vraye vertu. Car encore que le principe des perfections qui rendent les Princes accomplis vienne du ciel; de celuy à ſçauoir, qui eſt le *chef de toute principauté & puiſſance, duquel tout le corps eſtant fourny, & aſſemblé par iointures & liaiſons, croiſt en accroiſſement de Dieu*; Et que la grace nous ſoit étrangere depuis le peché, elle qui eſt comme l'architecte de cét edifice, dreſſé *ſur le fondement des Apoſtres, & des Prophetes*, dont Ieſus-Chriſt eſt la maiſtreſſe *pierre angulaire, de qui tout le baſtiment aſſemblé, croiſt en vn ſainct temple au Seigneur*; combien di-je, que ce ſoit au Seigneur, plus qu'à l'homme, à preparer l'eſprit, & la volonté, pour l'induire à embraſſer le principe neceſſaire aux bonnes œuures: neantmoins les materiaux de ce temple myſtique, c'eſt à dire, les diſpoſitions materielles à la grace de pouuoir faire vn Royaume de ſa perſonne, entre leſquelles l'on peut mettre la Royale naiſſance du Iuſte, ſa nourriture la plus ſoigneuſement éleuée qui ſe puiſſe, & comme d'vn tel Dauphin; ſa loüable docilité, ſes religieuſes inſtructions, ſes ſainctes inclinations, le prompt conſentement de ſa belle ame portée au bien, ſe trouuent chez luy. Voila dequoy Dieu a voulu baſtir ce ſien edifice. Car pour la comparaiſon que l'on veut faire d'vn Eſtat à vn temple, & à vn tel temple, où la pieté fleuriſſoit mieux, qu'en lieu de la terre; s'il y a Royaume au monde, qui eſt le grand temple de Dieu, qui la puiſſe remplir, il ne faut point douter, que l'Empire tres-Chreſtien, ne doiue auoir cette prerogatiue ſur tous les autres, qui ne ſont que Chreſtiens. Et que les peuples fidelles ſoient des

Ep aux Coloſſ. 2. v. 10 & v. 19.

Epheſ. 2. v. 20.

Rhodig. l. 2. cap. 1.

Philon Iuif lin. 1. de la Monarchie.

S. Matth. 20. temples, & des Royaumes tout enſemble, le diſciple qui eut autrefois l'ambition de vouloir regner en terre auec ſon maiſtre, le dit en ces paroles, *Le Prince des Rois de la terre, nous a faits Royaume, & Sacrificateurs à Dieu.* Ce ſont donc des temples, *Vous eſtes* dit ſaint Paul, *le temple de Dieu:* Ils ſont auſſi vn Royaume. Le ſaint Eſprit leur donne cette qualité, & fort à noſtre propos, parlant à ſa Princeſſe, à cette ame vrayement Royale, ſon épouſe, *Si tu ne te cognois, ô tres-belle entre les femmes, ſors, & t'en va apres les piſtes de tes troupeaux, & pais tes cheureaux, aupres des tabernacles des paſteurs.* Où par les troupeaux, nous entendons les Royaumes. Parce que c'eſt vn acte de Iuriſdiction, que de conduire les troupeaux. Car qu'il faille entendre les ames, & les membres de l'Egliſe, qui eſt auſſi cette Princeſſe, par ces troupeaux; Le commandement du Prince des Apoſtres fait aux Rois, auſſi bien qu'aux paſteurs, ne permet pas d'en douter. *Paiſſez*, dit-il, *le troupeau de Dieu qui vous eſt commis.* Mais que veut dire, que le ſainct Eſprit renuoye ainſi cette Princeſſe, & en elle, tous les Rois qui n'ont la connoiſſance d'eux-meſmes, en leur commandant de ſuiure les troupeaux? Il n'y a dit-il, que les Princes qui ont la lumiere de ſe connoiſtre, qui puiſſent regner chez eux. Ceux-là ſeuls ſont dignes de conduire les peuples, qui ſçauent leur ſeruir d'exemple. Ceux au contraire, qui s'ingerent aux gouuernements des Eſtats, ſans cette connoiſſance, meritent d'eſtre renuoyez, & que l'on leur faſſe de la honte.

Apocal. 1. v 5. & 6.

2. Cor. 6. v. 16.

Cantic. 1 v. 7.

S. Ambroſ. de Iſaac & anima, c. 4.

1. ep. S. Pierre 5. v. 2.

IV. Moyſe ſe voulut vn iour meſler des differents de deux Hebrieux, l'vn deſquels luy dit, *Qui t'a con-*

Exod. 2. v. 13. & 14.

ſtitué pour eſtre Prince, & Iuge ſur nous ? Comme s'il euſt voulu dire, Où as-tu étudié à la ſcience Royale? Où as-tu apris à te connoiſtre, pour regner? Eſt-ce à la Cour, où l'on te flatte, & où l'on t'appelle le ieune Roy? A la Cour, où meſme les vieux Rois, ignorent le Seigneur? O l'impertinente école! Et notés que cette querelle luy ſeruit bien. Car elle fut cauſe qu'il ſortit de la Cour, où il ne reuint, qu'il ne fut capable d'apprendre au Roy d'Egypte à ſe connoiſtre, & à craindre le Roy des Rois; que dy-je, il ne fut digne de l'Empire de l'vniuers. Mais où penſez-vous qu'il alla pour apprendre les rudiments de la ſcience Royale? Car pour toutes les autres, il les ſçauoit tres-parfaitement. Auant que de ſortir d'Egypte, il viuoit en reputation de Sage, ſoit pour auoir eſté curieuſement éleué, & auſſi royalement nourry, que le deuoit eſtre le ſucceſſeur de Pharaon; ſoit pour auoir étudié ſous les plus rares hommes de ſon ſiecle, tant de la Grece, que des païs encore plus éloignez d'Egypte; ſoit pour auoir ſurpaſſé ſes precepteurs, dont il preuenoit les penſées, par vne naturelle bonté d'eſprit, & d'admirable docilité. Vous euſſiez dit, qu'il n'aprenoit pas ſes leçons, mais qu'il s'en ſouuenoit. Comme ſi nature luy en euſt déja donné la lumiere, auec l'eſtre. Meſme ſi l'on mettoit quelque difficulté en auant, comme les grands eſprits, inuentent facilement quelque nouueauté, touchant les ſciences, vous remarquiez auſſi toſt des merueilles à admirer en ſes inuentions, en quelque art que ce fuſt: comme en l'Arithmetique, en la Muſique, en la Geometrie, en la ſecrette Philoſophie de Hieroglifes. Il déchifroit parfaitement les

Philon liu. 1. de la vie de Moyſe. Exod. 5. v. 2. Quis eſt Dominus?

Philon ey deſſus.

lettres Egyptiénes, & les marques des beſtes, à la façon de ceux du païs. Il eſtoit vniuerſel. Car pour les arts liberaux, les Grecs les luy auoient monſtré. Il n'ignoroit rien. Ny la ſcience des Aſſyriens, ny l'Aſtrologie des Chaldeens, ny la Mathematique des Egyptiens. Ce qu'il eſt à propos de remarquer, d'autant que ces ſciences ne luy ſeruoient moins à la Philoſophie Royale, qu'à la Philoſophie morale. Ainſi Xenocrates, voyant vn perſonnage qui vouloit eſtre ſon écolier, & qui ne ſçauoit, ny Muſique, ny Geometrie, ny Aſtrologie; ſortez d'icy luy dit-il, car vous manquez de l'aide, & des commoditez de la Philoſophie. Outre qu'il s'eſtoit adonné à tous les nobles exercices des Princes, ſoit pour réueiller l'eſprit, ſoit pour ſ'habituer à la peine & au trauail. A quoy la chaſſe n'eſt pas peu neceſſaire. Car les ames martiales, & nées pour les armes, font vne Academie de la chaſſe. Et c'eſt à voir les ruſes & combats des beſtes ſauuages, que les grands Capitaines font des experiences, deſquelles ils ſe peuuent ſeruir, & pour la guerre, & pour la paix, comme la vraye vertu fera voir cy apres.

Laërt. l. 4.

V. Quand donc Moyſe fut ſorty de la Cour, il changea de principes. Pour ſe mieux preparer à la principauté, il s'adonna à la meditation paſtorale. Cette profeſſion eſtoit la plus conforme à ſon humeur, paiſible & debonnaire. Elle eſt appellée d'vn ancien, Pauantjeu du gouuernement Royal. Meſmes ceux qui ont la charge de conduire les troupeaux les plus ſimples, & les plus traittables de la terre, repreſentent ſi parfaitement la dignité ſouueraine, qui commande aux animaux les plus humains, & les

Philon cy deſſus.

les plus obeïſſans de l'vniuers, qu'vn meſme nom les qualifie tous deux. Car les Rois ſont appellez Paſteurs des peuples. En quoy l'on ne penſe pas à les deſobliger, mais à les honorer. Iuſques là, que l'on croyoit autrefois, que celuy ſeul qui ſçauoit le meſtier de Paſteur, pouuoit eſtre excellent Roy. Et non ſans raiſon, puis qu'auant que d'eſtre appellé à quelque belle charge dans vn Eſtat, il faut auoir paru en vn moindre office; qui toutefois luy ſoit ſubordonné. Combien que l'on n'y regarde pas maintenant de ſi prés, & que la ſubordination des charges n'eſt pas quelquefois plus neceſſaire à l'auancement de quelqu'vn, que la naiſſance; à laquelle l'on n'a pas touſiours égard. Ventidius Baſſus par exemple, eſtoit de la plus baſſe condition du monde. Sa mere le porta à Rome, marchant parmy tant d'autre pauure peuple, deuant le chariot triomphant de Pompée Strabon, pere du grand Pompée: mais cela n'empeſcha pas qu'il ne paruinſt à de belles charges. Il fut Preuoſt des Gaules ſous Ceſar, & depuis Tribun du peuple à Rome. De là il fut Preteur, puis Pontife, & en fin Conſul. Iugez ſi c'eſtoit auoir merité les charges qui preparent au Conſulat, que d'auoir gaigné ſa vie à loüer des mulets aux Senateurs. Ie trouue beaucoup plus d'analogie entre le premier meſtier de Socrate, & ſa derniere profeſſion, qu'entre ce muletier, & ce Conſul. Sophroniſque pere de Socrate eſtoit tailleur de pierres. Il eſt à croire, qu'il fit apprendre ce meſtier à ſon fils, afin qu'il peuſt gaigner du pain. Mais c'eſtoit ſans y penſer le diſpoſer à la philoſophie; Et celuy qui n'auoit apris qu'à tailler des images muettes, paſſa de la proportion des ſta-

Aul. Gell. lib. 15. c. 4.

Laërt. lib. 2.

tuës, à l'embelliſſement des eſprits, inuentant la ſcience qui apprend à polir les mœurs. Meſmes ſi vous en croyez Platon, Socrate eſtant philoſophe, ne laiſſa pour cela de faire en quelque ſorte, le meſtier de Phenareta ſa mere, qui eſtoit vne ſage femme. Car comme Platon eſtoit en cette erreur, que les ſciences ſont dans la memoire, ainſi que l'enfant dans le ventre de ſa mere, il ne diſoit pas que Socrate luy euſt rien appris, mais qu'il l'auoit ſeulement aydé à produire les fruits de ſon eſprit. En fin cette diſpoſition d'vne ſorte de meſtier, à vne plus honorable condition, s'eſt trouuée en Euripide. Car certains Chaldeens ayans dit, qu'il ſeroit victorieux en ſes combats, ſans expliquer ſi ce ſeroit en ceux de l'eſprit, ou en ceux du corps, ſon pere le fit bien nourrir, & le mit à tous les exercices qui peuuent acquerir de la diſpoſition, & de l'adreſſe aux ieunes hommes. Il le voulut donc faire receuoir entre les pretendants aux ieux Olympiques, mais il fut refuſé à cauſe de ſa ieuneſſe. Quelque temps apres il combatit, & fut couronné. En fin il s'auiſa de laiſſer les ſoins, & les exercices du corps, pour embraſſer ceux de l'eſprit, qu'il cultiua auec tant de diligence, que vous ne voyez point de bons poëtes, ny meſmes de philoſophes, qui ne ſe ſoient enrichis des fecondes ſemences des ouurages d'Euripide.

Plato in Theat.

Aul. Gell. lin. 15. chap. 20.

Ce fut donc auſſi pourquoy Dieu ordonna que Moyſe ſortiroit de la Cour, & prendroit à conduire les troupeaux de Iethro ſon beau pere. Car il en vouloit faire vn grand Roy. Il auoit eu l'affront d'eſtre refuſé pour arbitre des differents de deux hommes de ſa nation; mais il fiſt en ſorte ſans y penſer, qu'il

en merita l'Empire en gardant les brebis. Suiuant ce qui eſt eſcrit de Dauid. *Le Seigneur a éleu Dauid ſon ſeruiteur, & l'a tiré du troupeau des oüailles, pour paiſtre ſon ſeruiteur Iacob, & Iſraël ſon heritage* Ou ſelon les autres, *Pour regner ſur Iacob, & ſur Iſraël ſon heritage.* Apres cette charge des oüailles, apres leſquelles il fit vn Royal aprentiſſage de quarante ans, il regna quarante ans ſur le peuple: Mais auant que d'en accepter l'Empire, l'on ne vid iamais tant d'excuſes, ny tant de remiſes. Il ne ſ'y pouuoit reſoudre. Plus Dieu le preſſoit de vouloir commander, plus il entroit en défiance de ſes forces. Touſiours il ſe ſouuenoit de cét Hebrieu, qui l'auoit ſi bien renuoyé. Non que ie veuïlle dire que Moyſe, le plus debonnaire de tous les hommes, euſt du fiel ſur le cœur, ou qu'il ſe ſentiſt encore de l'affront que l'on luy auoit fait, auec deſſein de s'en venger: Mais que cette repartie fut cauſe, de la reſolution qu'apparemment il fiſt alors, de ne ſe meſler des affaires d'autruy, que quand Dieu le luy ordonneroit. Car cette reſolution accompagnée de iugement & de modeſtie, me ſemble auoir eſté l'vne des principales vtilités qu'il tira, des reproches de ſa temerité. Mais voulez-vous voir s'il y euſt de la difficulté à luy faire prendre la conduite des reſnes de cét Eſtat? La premiere fois que Dieu luy en parla, il répondit, *Qui ſuis-ie moy, pour aller à Pharaon, & pour tirer les enfans d'Iſraël d'Egypte?* La ſeconde fois il s'excuſe ſur ce qu'il ignoroit le nom du Seigneur. *Voicy* dit-il, *i'iray aux enfans d'Iſraël, & leur diray: Le Dieu de vos peres m'a enuoyé vers vous: Et s'ils me répondent, Quel eſt ſon nom? que leur diray-ie?* Et ſi ie

Pſeau. 77. v. 70 & 71.

Selon les Septante.

Exod. 3. v. 11.

Au meſme ch. v. 13.

Philon liu. 1. de la vie de Moyſe.

ne ſçay dire voſtre nom, ne me prendront-ils pas pour vn impoſteur? Le Seigneur luy dit ſon nom, & le luy repeta deux ou trois fois, afin qu'il le retinſt mieux. Mais Moyſe qui ne cherchoit que des raiſons, pour faire tomber cette charge ſur vn autre, luy repartit. *Ils ne me croiront point, & n'obeiront point à ma voix, mais ils diront, le Seigneur ne t'eſt point apparu.* Pourquoy ſe ſeruit-il à voſtre auis, de cette défaite? Si ie ne me trompe, c'eſtoit pour demander à l'arbitre des cœurs, & des capacitez, qu'il luy pleuſt donc en luy donnant vne charge de telle importance, de l'accompagner d'authorité. Et c'eſt pour conclurre cette digreſſion, à quoy Dieu voulut ſatisfaire, en changeant la verge paſtorale de Moyſe, en vn ſerpent. I'ay preſque dit en vn ſceptre. *Prens* dit-il, *cette verge en ta main, par laquelle tu feras des ſignes.* Ce n'eſt plus vne verge paſtorale, c'eſt vn ſceptre Royal. La voila changée en dragon, qui eſt le prince des ſerpents. Veille maintenant ſur ce peuple, puis que tu as ſi ſoigneuſement veillé, non ſur le treſor d'vne fabuleuſe toiſon, mais ſur ton troupeau. L'on t'accuſoit autrefois d'indiſcretion, parce que tu voulois que ceux de ta nation te donnaſſent leurs differents. Fais paroiſtre que ie te ſuis apparu: fais voir, combien la patience que tu témoignas alors, s'eſt augmentée en ton noble courage. L'on t'apelloit le ieune Roy, tu auois aſſés d'authorité en Egypte, pour faire chaſſer les inſolents. Mais tu preferas la verité à l'apparence, & aimas mieux te ſouuenir de ta naiſſance, en ſouffrant les iniures, que de ton credit, en les vengeant. O connoiſſance de ſoy-meſme! Sois donc encore plus ſage que ia-

Exod. 4 v. 1.

Au meſme chap. v. 17.

Philon cy deſſus. Ea mox animata reptabat verſa in draconem ſerpentum principem.

mais. Prends cette verge en ta main. N'as-tu pas veu que ie l'ay changée en ſerpent, qui eſt le ſymbole de prudence?

VI. Cela me fait reſouuenir de l'authorité Royale, qui fut donnée à Dauid, apres que le Seigneur l'eut tiré de derriere les troupeaux des brebis comme nous touchions cy deſſus. Car en concluant le Cantique, des merueilles que Dieu auoit faites en faueur de ſon peuple, par le brief recit de ſa vocation à l'Empire d'Iſraël, il dit: *Et Dauid a repeu les peuples*, ou comme nous diſions, *a regné ſur les peuples, en l'innocence de ſon cœur, & les a conduits ſelon l'entendement de ſes mains.* Le Pſautier Romain a rendu, *ſelon le ſens de ſes mains.* Mais Aquila, plus à propos. *Il les a conduits en la prudence de ſes mains.* Le ſens eſtant commun à toutes les parties du corps, peut conuenir aux mains; mais l'entendement n'eſt propre qu'à l'ame, & ne paroiſt à vray dire, qu'és fonctions de l'eſprit. Neantmoins ſi vous conſiderez le nouueau ſceptre de Moyſe, ſa verge changée en ſerpent, vous verrez que ſi le ſceptre n'eſt que pour les mains des Rois, la prudence ne leur doit eſtre étrangere. Que les peuples ſont repeus en l'entendement des mains, parce qu'ils ne peuuent mieux fleurir, que ſous la conduitte d'vne prudente authorité. Laquelle de plus ne peut eſtre mieux appuyée, que ſur la connoiſſance de ſoy-meſme. Ecoutez le Seigneur parlant à Moyſe: *Iette ton baſton par terre.* Et puis, *prens le ſerpent par la queuë*, leue ce ſceptre de terre. Non que ie veuille que tu faſſes eſtat de la prudence du monde, qui n'eſt que de la pouſſiere; mais pour te repreſenter ſans ceſſe, qu'encore que ton

Pſeau.78. v.77.

Pſalter.Rom. Aquila. ἐπέγνωσιν.

Exod.cy deſſus

empire vienne de Dieu, que ton authorité ſoit vne image de ſa toute-puiſſance, elle doit eſtre au deſſous de tes pieds, comme la terre; inferieure à tes affections, comme vne ſplendeur periſſable. Voudrois tu que ton authorité, euſt vne plus noble extraction que ta perſonne? Souuiens toy que tu viens de la terre, & que tu luy dois tribut. Combien plus ta dignité?

CHAPITRE IX.

I. Mouuements des paſſions à domter. II. Par le Roy de l'Empire interieur, qui eſt l'eſprit principal. Dauid le demande à Dieu. Abraham en eſtoit la figure. III. C'eſt luy qui apprend aux Princes, à regner interieurement, par la crainte de Dieu, & par la connoiſſance de ſoy-meſme.

I. LE S. Eſprit donc, auertiſſoit cy deſſus les Princes, que pour bien eſtre Roy des peuples, il faut eſtre Roy de ſes paſſions; & que l'vn & l'autre dépend de la connoiſſance de ſoy-meſme. Si tu te méconnois, *ſorts, & t'en va apres les piſtes de tes troupeaux.* Qui eſt comme s'il diſoit, ſelon ſaint Ambroiſe. Pour eſtre Roy, il faut ſortir de ſeruitude, & laiſſer le trop imperieux royaume de la chair, dont *la prudence, eſt vne mort*, & les conſeils, vne perſuaſion du ſerpent de la volupté. Ce que le meſme S. Eſprit exprime encore plus, quand il ajouſte, *pais tes cheureaux.* Moyſe & Dauid, paiſſoient des brebis. Les paſſions qu'ils auoient à gouuerner, eſtoient des plus innocentes. Si les tiennes

Cantic. 1. v. 8

S. Ambr. de Iſaac & anima, cap. 4.

aux Rom. 8. v. 6.

Cantic. cy deſſus.

ſont plus criminelles, *pais tes cheureaux*, mets ordre à tes affections déreglées. Elles te rangeront, ſi tu n'y prends garde, du coſté des reprouuez, & *à la gauche.* Reprime la diſſolution, arreſte l'incontinence de ton corps, & la brutale luxure. Domte les mouuements qui te iettent dans l'indiſcretion. Ce que ſaint Ambroiſe ajouſte tres à propos, comparant l'inſolence des parties qui ſont à ranger en l'homme, à des cheureaux, qui ſont petulans, ſenſuels, & fort ſtupides. En quoy d'abondant, il ſemble bien fort recommander la ſageſſe aux Princes, à faute de laquelle, le S. Eſprit les menace de leur donner des pedagogues. Si dit-il, *tu ne te cognois*, & que tu ne ſçache regler tes mouuements, va les redreſſer auprés des tabernacles des Paſteurs. Ne vois tu pas que Moyſe quitte la Cour, pour ſuiure les troupeaux, & pour apprendre la ſcience Royale?

S Matth. 25. v. 33.

Ce n'eſt donc aux Royaumes temporels, à dreſſer les Princes. Les politiques ſe trompent, il ne faut pas attendre que les affaires faſſent les Rois, il faut que les Rois ſoient capables de faire les affaires. Il faut dyje, auant qu'vn Prince gouuerne ſon Eſtat temporel, qu'il ſe ſoit fait Roy du Royaume de Dieu. *Le Royaume de Dieu* dit-il, *eſt au dedans de vous.* Pourquoy negligeant vn Empire qui vous touche de ſi prés, n'aurez-vous ſoin que d'vn Eſtat étranger? Car les Royaumes temporels & exterieurs, ne ſont point à proprement parler, les Royaumes du Seigneur. Non qu'ils ne viennent de ſon inſtitution, attendu *qu'il n'y a point de puiſſance, qui ne ſoit de Dieu*; non qu'il n'en diſpoſe, puis que *les Royaumes luy appartiennent*, & tou-

S. Luc 17. v. v. 21. Regnū Dei intra vos eſt. Notez bien ce paſſage, ſelon l'allegorie de S. Ambroiſe au liure cy deſſus.

Rom. 13. v. 1.

1. Chron 29. v. 11.

te choſe : Mais à raiſon qu'ils ne meritent ce diuin Epithete, & qu'ils ſont appellés, *Royaumes de la terre*, ou *Royaumes de l'Idole*, du Diable à ſçauoir, ou *Royaumes du monde*, dont il eſt dit, *Le Prince de ce monde en ſera chaſſé*. Pour l'Empire de ſoy-meſme, c'eſt proprement le Royaume de Dieu. Chacun preſide chez ſoy. Quand on retranche les ſuperfluitez corporelles, quand on vſe de main forte, pour ranger la chair à ſon deuoir, l'on eſt Roy ſelon les amours de Dieu, ainſi que Dauid.

Pſeau. 97. v. 13. *Iſaie 10. v. 10.* *S. Matth. 4. v. 8.* *S. Iean 12. v. 31.* *Actes 13.*

II. Que ſi ce Royaume eſt interieur, au dedans de nous, c'eſt bien ſans doute qu'il y faut vn Roy interieur. Car tout ainſi qu'encore que Dieu ſoit le ſouuerain Monarque du monde, il ne laiſſe pas d'y auoir des Monarques, qui repreſentent ſa Majeſté : non d'autre ſorte, en l'Empire qui eſt dedans nous. Dans lequel, combien que l'on l'appelle Royaume de Dieu, vn autre Roy eſt neceſſaire. Qui penſez-vous que ce ſoit, ſi ce n'eſt ſon image? Ce ſera donc l'eſprit mis en l'homme, & inſpiré de Dieu. Eſprit que Dieu ſuſcitoit en Cyrus, & qui pourtant, ne ſe reueilloit pas, comme il euſt eſté à propos pour ſon bien. Le ſoin du ſalut de ſon ame, luy eſtoit plus neceſſaire, que de celuy des Iuifs. A cauſe dequoy il eſt dit. *Dieu ſuſcita l'eſprit de Cyrus Roy de Perſe.* A ſçauoir de ce Cyrus, qui manquoit de la connoiſſance de Dieu, & de ſoy-meſme. Eſprit qu'vn ſaint Roy demandoit ardemment en cette priere. *Confirme-moy de l'eſprit principal.* Ie m'imagine qu'il parloit de la ſublime partie de l'ame, qui eſt vrayement royale, qui y preſide, & qui y doit commander. Ratifiez-moy dit-il, le don que vous m'auez

2. Chron. 36. v. 22. *Pſeau. 50. v. 14.* ἡγεμονικὸν.

m'auez fait autrefois, non ſeulement en me creant vne ame capable de regner ſur ſes paſſions, mais en m'inſpirant, auant que de m'apeller au Royaume d'Iſraël, les moyens de luy acquerir cét Eſtat. Ie vous demande l'Empire dont vous ſemblez auoir parlé, répondant à Samuel, & à ceux qui euſſent voulu entrer en défiance de ma ſuffiſance, à cauſe de ma taille ou de ma ieuneſſe. Car vous repartiſtes pour moy, & comme par auance, de cette façon. *L'homme regarde ce qui eſt apparent, mais le Seigneur conſidere le cœur.* Pour dire que vous ſçauez, auant que de donner aucune dignité Royale à perſonne, ſi c'eſt le peché qui regne en elle, ou ſi c'eſt la raiſon, qui doit eſtre reyne de l'Empire des cœurs. Si c'eſt dy-je, *l'eſprit de ſeruitude*, ou celuy *d'adoption.* Ie vous demande donc Seigneur, que vous ne m'oſtiez l'eſprit, qui n'oſte rien à la royale franchiſe de la volonté, quand il la conſacre à voſtre ſeruice. Ie ſçay que vous eſtes le *terrible, qui oſtez l'eſprit des Princes, terrible entre les Rois de la terre.* Gardez-moy de l'eſprit du *Prince de ce monde*, que vous en chaſſerez vn iour. De l'eſprit de ſeruitude, de méconoiſſance, & d'orgueil, qui éloigne de vous. L'eſprit des *Rois de la terre* qui ſ'aſſemblent en voſtre nom, & que la crainte de vous offencer, rempliſt d'aprehenſion, m'agrée ſur tous autres. O ſouhait digne d'vn bon Prince, qui cherche les moyens de paruenir à l'Empire de ſon corps! Auſſi n'y a-t'il que les Rois qui commandent chez eux, ſelon ſaint Ambroiſe, qui ſe puiſſent attribuer cette gloire, que de deſcendre par ligne d'imitation, de la race du fidel Abraham : qui eſt le parfait original de nobleſſe & de generoſité. Suiure

1 Rois 16. v. 7.

Rom. 8. v. 15.

Pſeau. 75 v. dernier.

S. Iean 12. v. 31.

Pſeau. 47. v. 5.

S. Ambroſ. de Iſaac & anima, cy deſſus.

les inſtitutions de ce bon Patriarche, embraſſer les principes & les maximes d'Eſtat de ſa vertu ſaintement politique; oſter le ſceptre à la chair, empeſcher que l'eſprit n'entre en ſeruitude, c'eſt vne meſme entrepriſe. Liſez la vie de ce vertueux perſonnage, vous ne verrez que des actions heroiques, & des preuues euidentes, que l'on peut ſurmonter le peché. Digne Roy ſans doute, comme a encore remarqué ce grand Docteur, que l'on ne vid onques faire vne mauuaiſe action. Chez qui la malice, ny les appas de l'erreur, n'eurent iamais aucun pouuoir. Ce qui a fait que l'on
Geneſ.23.v.6. diſoit de luy. *Tu es entre nous vn Prince de Dieu.* Ou ſi
Les Septante. vous voulez lire plus à la rigueur. *Tu es en nous vn*
Rex à Deo tu es in nobis. *Prince de Dieu.* Tu nous aprens de quelle ſorte nous deuons regner en ce Royaume de Dieu, qui eſt dedans nous. Ton exemple nous eſt vne loy de conduite. Si nos ames veulent receuoir les inſtitutions de ton eſprit principal, & de ſes vertus, elles auront dequoy ſe confirmer en l'Empire de leurs corps.

III. Remarqués qu'Abraham eſt honoré comme vn Prince de Dieu, en vne occaſion, où il faiſoit leçon de la connoiſſance de ſoy-meſme. Car ce fut lors qu'il
Geneſ.23.v.8. demanda vn bout de terre, propre à faire vne ſepulture, pour enſeuelir ſa femme Sara. Il ne faut non plus
xiv. nn paſſer ſous ſilence, que ce ſont les enfans de *Cheth*, c'eſt à dire, les enfans de la crainte, auſquels il ſ'adreſſe, & qui luy diſent en luy accordant ſa demande, *Tu es entre nous le Roy de Dieu.* Car c'eſtoit dire, les Rois du monde, ne viuent pas comme toy. Tu es l'vn des Rois du Royaume de Dieu terrible, qui ſe fait craindre, & qui eſt dedans nous. Meſmes tu monſtre en ce dernier

office de pieté, que tu vas rendre à ton eſpouſe, que ſi le peché entre chez nous, il n'y doit regner. Car qui voudroit vn Roy, qui fait mourir ſes ſujets ? Tu ne parles point d'enſeuelir ta femme, que tu ne te ſouuiennes du peché, qui eſt cauſe que nous ſommes mortels; que ſans ce Tyran, ta femme n'auroit eu beſoin de ſepulture. Tu fais bien plus, car pour te venger de ta perte, tu en ruines l'autheur, & fais mourir le peché auant qu'il t'aborde. Tu ſçais qu'il a pouuoir de détruire ton corps, depuis qu'il a obligé tous les hommes à la loy d'Adam, mais tu l'empeſches bien d'auoir ce pouuoir ſur ton ame. Le ſouuenir de cette loy, fait que tu te tiens ſur tes gardes. Tu demandes vne ſepulture, & t'adreſſe aux enfans de la terreur, & de la crainte d'offenſer. Dieu baſtit en ta memoire le tombeau de la mort. O crainte, quelle inſtitution donnes tu aux Princes, s'ils veulent eſtre iuſtes, & vrais Rois de Dieu ! Cette pedagogue n'a pas attendu que Dauid fuſt au monde, pour apprendre, que le Seigneur eſt *terrible entre les Rois de la terre*, qu'il *oſte l'eſprit des Princes*, & des Princeſſes. Et les Rois écouteront encore ce malheureux Prince du monde, ce flateur, ce trompeur, qui promet des diuinitez, pour oſter la crainte de Dieu, tutrice de la connoiſſance de ſoy-meſme, & qui ſe ſeruant du peché qui aſſeruit la raiſon, ne donne que la mort? Combien plus paiſibles, & plus puiſſants ſeroient-ils en leurs Eſtats, s'ils ſe repreſentoient tous les iours, que ſi le Seigneur leur oſte l'eſprit principal, par lequel ils peuuent regner au royaume de Dieu, qui eſt en eux, il leur ſera impoſſible d'eſtre Rois de Dieu? Et quelle plus apparente Ty-

Romains 6. v. 12.

Romains 5. v. 12.

1. Cor. 15. v. 22.

Pſeau. 75. v. vlt.

Geneſ. 3. v 5.

Prouerb. 8. v. 15. rannie, que de regner ſans Dieu ? C'eſt dit-il, *de par moy que les Roys regnent.* Il n'y a donc que les tyrans, Oſee 8. v. 4. qui regnent ſans luy. Oſée n'oublie pas à le dire. *Ils ont regné, & non de par moy; ils ont eſté Princes, & ne les ay pas cogneus.* Qui eſt, *& non ſelon mon eſprit,* non ſelon l'inſtitution du Roy des vertus. S. Hieroſme a traduit. *Ils ont regné d'eux-meſmes,* & ſans me le dire. Voulez vous vn plus fort argument de Tyrannie que celuy-là ? Ie ne veux pas, dit Dieu, qu'ils commandent en mon Empire, peuuent-ils entreprendre d'y regner, ſans affecter la tyrannie ? O ſuperbes ! O méconnoiſſants ! Ie vous conſeillerois d'aller voir les enfans de la crainte, & du reſpect ; de viſiter ſouuent par ſouuenir, le tombeau de la plus grande Princeſſe du monde. Car vous y apprendriez à regner, & que ſi Dieu oſte l'eſprit des iuſtes, il le peut oſter aux iniuſtes & orgueilleux. Et ſi cela eſt, qu'arriuera-t'il ? Sans doute ce qui eſt eſcrit. *Tu leur oſteras leur eſprit, & ils retourneront en pouſſiere.* Conformément au paſſage des Cantiques, que ie tiens encore entre les mains. *Si tu ne te connois, ô tres-belle Princeſſe, ſors & t'en va apres les troupeaux.* C'eſt où tu ne verras que de la pouſſiere, en laquelle tu dois eſtre reduite.

S. Hieroſme chez Nobilius, aux notes ſur les Septante. Les Septante. Et non indicauerũt mihi.

Sara.

Pſeau. 103. v. 29.

Cantic. 1.

Pour ne point tomber en cette diſgrace, il ſe faut empeſcher d'obeïr à la tyrannie de ſa terre, il faut eſtre Roy de ſon corps. Ce conſeil eſt de S. Auguſtin. Sois Roy de la terre, & Dieu te ſera terrible. Comment ſeray-je Roy de la terre ? Si ie la ſçais gouuerner, i'en ſeray Roy. Ne ſonge pas à tant de beaux païs, à tant de belles prouinces, que ton ambition voudroit ſoumettre à ton Empire. La terre eſt trop baſſe & trop

S. Auguſt. ſur le Pſeau. 75. Eſto Rex terræ, & erit tibi terribilis Deus, &c.

petite, pour vn Prince qui peut ſe faire Roy du Royaume de Dieu. Sois Roy de la terre que tu portes, & tu commanderas à tout le monde.

CHAPITRE X.

I. Obſeruations en general, du gouuernement des creatures, dont l'eſprit principal eſt informé en paſſant. II. Pour deſcendre à l'exemple des Anges. Où il eſt diſcouru du principe de l'empire qu'ils ont ſur eux-meſmes, qui ſert à dreſſer celuy du Roy des paſſions. III. Si c'eſt l'ame, ou l'eſprit qui doit regner en l'homme. L'eſprit eſt preferé, comme eſtant plus debonnaire, & plus Royal. IV. Et toutefois, ſa douceur ne luy doit permettre, de ſe relaſcher en ſon Empire.

I. MAIS puis que ce n'eſt pas aſſez, d'auoir mis en auant, que le Prince doit regner au Royaume de Dieu, qui eſt celuy de ſa perſonne, auant que de regner en ſes Eſtats, ſi la vraye vertu ne luy monſtre par ordre, de quelle façon il s'y doit gouuerner, & de quelle condition peuuent eſtre les ſujets qu'il y aura à conduire: Il eſt temps de ſe preparer à cette conſideration. Et tout premierement, il faudroit, ainſi que l'art imite la nature, que la nature ſuiuiſt la raiſon; & comme la raiſon ne refuſe la vertu pour guide, que le Prince ſe propoſaſt ſans ceſſe *le Seigneur des vertus* deuant les yeux. Car quelle plus grande gloire pour vn Prince, que de n'auoir autre modelle, ſur lequel il ſe doiue former en ſon Em- *Pſeau. 23. v. 10.*

pire, que le diuin patron de toute iuſtice? Quelle plus grande felicité, que de ſe pouuoir dreſſer ſur celuy meſme, qui l'honore de ſa charge, & qui ne l'y oblige, ſans luy donner les moyens de s'y conduire, de la meſme façon qu'il ſe comporte en l'adminiſtration de l'vniuers? Mais d'autant que ce diuin miroir de legitime principauté, repreſente mieux le gouuernement d'vne Monarchie exterieure & viſible, que la conduite d'vn Empire perſonnel, qui eſt interieur & inuiſible, quoy qu'il éclatte quelquefois, à cauſe des exemples; il ſera plus à propos de le reſeruer, iuſques à ce que nous traittions du gouuernement politique.

Cherchons donc quelque autre exemple de l'Empire interieur, au deſſous de la diuine Majeſté, que toutefois l'on ne puiſſe bien imiter, ſans faire quelque reflexion ſur ſon ſeruice. Car c'eſt choſe certaine qu'il n'y a point de creature capable de quelque conduite que ce ſoit, qui ne prenne ordre de Dieu, & qui ne ſoit creée pour ſa gloire, de quelle nature que vous la deſiriez, ou ſpirituelle, ou corporelle. Pour les corporelles, c'eſt choſe aſſez reconneuë des fideles, qui n'admettent point d'autre deſtin, que la diuine prouidence. Parce qu'elle ne permet pas que l'on croye, que rien arriue fortuitement ça bas: Or ſi rien ne ſe ſouſtrait de cette dependance, qui paroiſt plus euidemment au fait des corps ſenſibles, qu'en ce qui regarde les eſprits, c'eſt auſſi choſe indubitable, que l'adminiſtration des creatures corporelles releue de l'authorité d'vne puiſſance infaillible, ſelon l'ordre de laquelle elles ſont conduittes. Parce que cét ordre eſt ineui-

tablement determiné: nous en parlerons cy apres.

II. Pour les ſpirituelles, ſi elles eſtoient plus viſibles, l'exemple qui n'en ſeroit moins pur pour cela, en ſeroit auſſi plus propre, & dreſſeroit mieux les eſprits humains au gouuernement de leurs corps. Neantmoins, s'il en faut croire ce qui nous en eſt reuelé, encore y peut-on voir de beaux arguments, & de precieux principes de la principauté de la raiſon, dont i'ay à parler. Car les intelligences d'vn ordre inferieur, deferent à leurs ſuperieurs, & ſont illuminées des Anges d'vne plus noble Hierarchie. Reſpect que ces bien-heureuſes ſubſtances ſe rendent ſans doute les vnes aux autres, parce qu'elles ſe contentent du rang que Dieu leur a donné, & qu'elles n'ambitionnent autre gloire en faiſant leurs charges, que de ſe ſoumettre à leur ſouuerain, & d'en receuoir les commandements par tel ordre qu'il luy plaira. Car ſi les Seraphins ſont ardents & enflammés, c'eſt du feu de Dieu; ou pour mieux dire, du feu qui eſt Dieu. Si les Cherubins ſont remplis de lumiere, & dans vne eminence de connoiſſance parfaitte, c'eſt par la participation de la verité; & pour cela, non ainſi que la verité, ny autant qu'elle. Si les Thrônes ſont aſſis, c'eſt de la faueur de celuy qui s'y repoſe. Si dy-je, ces ſages eſprits ſont leurs charges, & iugent paiſiblement, ce n'eſt au meſme degré, ny de l'air de cette *paix, qui* pacifie, & *ſurpaſſe tout entendement.* Si les dominations dominent, c'eſt ſous l'Empire du Seigneur, & ſans ſe diſpenſer de le ſeruir. Et qu'eſt-ce cela, au prix de la domination abſoluë, ſouueraine, eternelle, ſinguliere? Les principautez preſident, & regnent: mais elles ſont auſſi commandées, *Philip. 4. v. 7.*

par tel ordre & neceſſité, qu'auſſi toſt qu'elles ceſſent de ſe laiſſer gouuerner, elles deſaprennent de regner. La force eſt la plus ſignalée perfection des puiſſances: Mais celuy à qui elles doiuent l'excellence de leur force, eſt fort d'vne bien plus digne façon, & plus qu'elles. Elles ne ſont donc pas ſi fortes, que la force meſme. Autant en pourroit-on dire des autres eſprits, deſquels il eſt écrit : *Beniſſez le Seigneur vous tous les Anges, qui eſtes puiſſants en vertu, qui faites ſon commandement en oyant la voix de ſes paroles,* chacun à voſtre rang, ſelon voſtre merite, & ſuiuant voſtre dignité. Car tous les Anges vacquent aux affaires celeſtes, tous obeïſſent à la voix des diuines paroles. Qui me fait dire, qu'eſtans tous vnis & ioints à Dieu, les vns plus, les autres moins, ſelon les degrez de leur beatitude; qu'eſtans dy-je, ſi eſtroitement attachez à ſon ſeruice, & ayants cela de commun, qu'ils ne ſe départent iamais de l'adorable Empire du Roy des Rois, il ne ſe faut étonner, s'ils ſont ſi *puiſſants en force*, que leurs operations ne ſont point empéchées, & ce ne doit eſtre merueille, qu'il ne ſe trouue aucune deſobeïſſance, ou reſiſtance à leurs volontez.

Pſeau. 102. v. 20.

Vatabl.

S. Auguſtin, Pſeau. cy deſſus Benedicite Domino omnes Angeli eius, potentes fortitudine.

Mais que ce principe d'Empire interieur, que les intelligences ſuperieures ont ſans nulle difficulté, ſur toutes leurs inclinations, ſuppoſé qu'elles obeïſſent à leur ſouuerain, puiſſe ſeruir aux bons Rois, vous n'en deuez douter, ſi vous prenez les Princes pour des eſprits celeſtes, ſuiuant ce que l'on diſoit de Dauid, qu'il eſtoit paiſible, officieux, & bon *comme vn Ange*. Et qu'il ne faille douter de cette ſuitte, voyez-le en ſaint Auguſtin, qui fait vne ſemblable conſequence à celle que i'ay

1. Roi 29. v 9. 2. Reis 19. v. 27. S. Aug. ſur le Pſeau. 75.

i'ay faite, tirée de l'obeïſſance que les Anges rendent à Dieu, comme de la cauſe du pouuoir qu'ils ont ſur leurs operations. Car parlant des Rois de la terre humaine, ſur le paſſage que i'ay déja veu, Soyez humble dit-il, & perdant par ce moyen l'enfleure de voſtre eſprit, & tout ſentiment d'orgueil, allez offrir des ſeruices, & des preſents à celuy qui eſt terrible, ſur tous les Rois de la terre, c'eſt à dire, ſur tous ceux qui regnent en leur chair, parce qu'ils ſe ſont ſoumis à leur Createur. Voudroit-on nous obietter la grande difference qui eſt entre les Anges, & les hommes, pour ternir le miroir de ces raports? Et dire, qu'il ne ſe faut émerueiller, ſi la Royale conduite des mœurs des eſprits Angeliques, eſt ſi douce, & ſi paiſible, veu qu'ils ſont incorporels, au deſſus de toute apprehenſion de reuolte des facultez animales, & qu'ils n'ont rien à craindre du coſté de la rebellion de la chair, dont ils ſont exemts, & non pas les hommes? Pour inferer qu'vne ſi notable diſparité de natures, doit empeſcher, que l'vne puiſſe ſeruir d'exemple à l'autre? Mais ce n'eſt pas à quoy i'ay penſé, que de confondre deux natures ſi differentes. Il ſuffit que les Rois vueillent reſembler aux Anges, comme ils le peuuent, & quant à la ſoumiſſion qu'ils doiuent à leur Createur; attendu que c'eſt d'elle que depend l'authorité de ſe faire obeïr en l'Empire perſonnel, voire meſme en la Monarchie politique. *L'ame de tout corps viuant, & l'eſprit de toute chair d'homme,* pour parler auec Iob, *ſont en la main de Dieu.* Par ainſi, les Rois dependront de ſa toute puiſſance, quelques ſouuerains qu'ils ſoient. Car s'ils ne veulent fléchir à l'auantage de leurs ſceptres, par

S. Thom. 1. p. q. 50. ar 1.

Iob. 12. v. 10.

leurs obeïſſances, il eſt à craindre que leurs ſujets ne leur ſoient rebelles, & que la deſobeïſſance ne commence par la rebellion de leurs facultez. Il eſt d'ailleurs certain, que ny le corps, ny la chair, ne peuuent faire les commandemens de Dieu, ſi le corps ne le remercie à ſon poſſible, & ne ſe contente du pouuoir que le Createur luy a donné au deſſous de l'ame, & la chair, du rang qu'elle tient au deſſous de l'eſprit. C'eſt ce que i'apelle imiter les Anges, qui n'entreprennent rien contre leurs ſuperieurs. Si donc les ſujets de l'Empire de la raiſon veulent gouuerner, ſi la chair & le corps veulent commander à l'eſprit, cela ne ſe peut faire ſans trouble, & ſans rebellion. Au contraire, ſi l'eſprit principal s'oublie, s'il ſe méconnoit, s'il ne ſe ſouuient qu'il n'eſt que l'eſprit d'vne chair mortelle, & qu'il ne loüe Dieu dans l'obſeruance de ſes loix, il luy ſera impoſſible de retenir les membres de ſon corps dans l'obeïſſance, & dans la fidelité.

III. Mais pour couper chemin à toutes ces obiections, ie veux encore laiſſer les Anges; & donner des exemples plus familiers, & plus ſenſibles, de *l'empire de Dieu, qui eſt au dedans de nous*, où mon Prince regne, ſelon l'inſtitution de la vraye vertu. Les Anges apres tout, ſont en eſtat de paix. Pour les hommes, la Majeſté Royale ne les ſçauroit empeſcher, qu'ils ne ſe voyent tous les iours à de nouuelles occaſions de combattre en leur interieur, quelque paix qu'ils puiſſent mettre en leur Eſtat Monarchique. Parlons de l'homme, puis qu'il eſt queſtion de ſes intereſts, & cherchons vn *threſor* de legitime principauté *dans ce vaiſſeau de terre*; l'image d'vne Majeſté Royale, peinte en vne va-

* S. Luc 17. v. 21.

** 2. Cor. 4. v. 7.

peur, qui disparoist en paroissant. Deux chefs pourroient commander en l'homme, l'ame, & l'esprit. Mais de deux choses l'vne: ou l'empire de l'ame sur son corps, seroit trop mol, & trop tendre à la pitié, veu l'étroite confederation qui est entr'eux; ou si l'ame vouloit vser de toute son authorité, le regne en seroit trop despotique, & trop absolu. Tant elle maistrise hautement le corps, qui dépend d'elle auec vne telle seruitude, qu'elle luy oste la vie quand il luy plaist; & ne luy laisse aucun mouuement, que pour obeïr en esclaue. Et ie vous demande, s'il est iuste qu'vn Roy vse ainsi de toute son authorité, en gouuernant son Estat. Qu'il traitte dy-je, ses sujets, de la mesme sorte que l'homme pourroit traitter des bestes: Car si vous lisez l'original du pouuoir que Dieu a donné à l'homme, vous n'y trouuerez pas cette permission. Dieu dit S. Augustin, n'a pas voulu que le raisonnable fait à son Image eust authorité de domination, que sur les irraisonnables: non l'homme sur l'homme, mais l'homme sur les bestes. De là vient que les premiers iustes, ont esté faits pasteurs des troupeaux, & non Rois des hommes. Dieu monstrant en ce procedé, ce que l'ordre des creatures demandoit, & ce que requeroit le demerite des pechez. Donnant encores à entendre par là, que la seruile condition a deu estre imposée au pecheur. C'a donc esté la coulpe, & non la nature, qui a merité le nom de seruitude. Or c'est chose plus iuste, qu'vn Roy regle son authorité sur l'ordre de la nature, que sur le desordre du peché. Pour l'empire de l'esprit humain sur ses facultez, il semblera plus raisonnable: car il est plus doux, & plus

Ep. S. Iacq. 4. v. 14.

S. Thom. 1. p. q. 81. ar. 3. ad 2. Anima corpori dominatur despotico, principatu, intellectus autem appetitui, politico & regali, &c. Voyez aussi Platon l. 31. dialog. 4. de republ.

S. Auguſt. 19. de la Cité ch. 15.

politique que l'ame, & a les plus dignes parties de toutes les qualitez d'vn Iuſte ſouuerain. Conformément à quoy Platon apelle plus volontiers ſon Prince, homme ciuil, que Roy. Il le veut donc humain, & ſi debonnaire, que l'on ne le prenne s'il ſe peut, que pour vn concitoyen entre ſes citoyens: que l'on ne ſçache par maniere de dire, qu'il eſt ſouuerain, que par la prudence, par la Iuſtice, & par le ſoin qu'il a des autres. Comme s'il n'y auoit en luy, que ces vertus, pour toute marque de Majeſté Royale.

Marſil. Ficin. argumento in l. ciuilis, vel de regno Platon.

Ie ſçay bien que l'eſprit n'eſt qu'vne portion de l'ame, mais c'eſt la plus noble, & la plus parfaite. Conſequemment, la plus digne de l'Empire. C'eſt luy & non l'ame, qui porte le tiltre de principauté, que le ſaint Eſprit luy donne. C'eſt luy & non l'ame, qui eſt vne faculté imperiale, pour parler encore auec Platon. Et certes ie ne ſçay où vous trouuerez vn empire raiſonnable vrayement ciuil & humain, ſi vous n'en auez vn abregé en l'eſprit, qui ne doit eſtre que raiſon. Car ſi l'homme a quelque excellence ſur les animaux irraiſonnables dit ſainct Auguſtin, c'eſt par la raiſon, par l'entendement, & par l'eſprit, ou ſi vous auez vn autre terme plus propre, pour donner à l'eſprit que nous apellons principal, dont les actes ſont ratiociner, & entendre: entre leſquels vous n'auez point de difference, que comme entre acquerir, & auoir, entre le mouuement, & le repos, ſelon ſaint Thomas. Et ſelon Boëce, que comme entre le temps, & l'eternité. Qui eſt preſque dire la meſme choſe. A cauſe que l'eternité, & le temps, reçoiuent aſſez iuſtement la comparaiſon d'vne choſe mobile, & du terme du mouue-

Platon l. 31. dialog. 19. de repub. vers la fin.

S. Auguſt. de Geneſ. ad lit. l. 3 c. 20.

S. Thom. 1. p. q. 79. ar. 8.

Et en la réponſe au deuxiéme argument cy deſſus.

ment. Le plus noble principe de Royale conduite, que vous voyez reluire en cét Eſprit, paroiſt en la liberté qu'il laiſſe à ſes ſujets. Imitant Dieu en cela, à qui nous deuons tous nos ſeruices, & qui veut que nous les luy rendions de tres-franche volonté. De ce rang de ſujets ſont les facultez appetitiues, qui ſe tiennent à leur deuoir, & ſont en quelque ſorte, vertueuſes, quand elles obeïſſent à la raiſon; mais comme elles peuuent eſtre preſſées par la volupté, d'embraſſer le party de la ſenſualité, & ſe peuuent débaucher, c'eſt en empeſchant ce deſordre, des mouuements duquel l'eſprit eſt ſans ceſſe attaqué, qu'il regne ſur ſes ſujets. Et auſſi quand il leur fait ſentir par voye de raiſon, que le party des ſens eſt iniuſte, & tyrannique. Rare exemple de gouuernement propoſé à mon Iuſte en cét Empire de franchiſe! Afin que les rebelles qu'il veut ramener à leur deuoir, ſçachent, qu'il fait plus d'eſtat d'vn once de ſeruice volontaire, que d'vne liure de compliments ſeruiles & intereſſez. L'eſprit neantmoins, doit tenir les appetits ſenſuels de court, & vſer de grande prudence, allant au deuant des factions de la chair, & diſſipant toutes les forces qu'elle aura liées. C'eſt encore ce que mon Prince imite, s'armant de Iuſtice, contre la faction étrangere, ioignant ſes armes, à ſa prudence, & celle-cy, à ſon conſeil, pour rendre les conſeils de la rebellion inutiles.

IV. Mais reprenons l'empire de l'eſprit principal, auant que d'illuſtrer noſtre diſcours, de la ſplendeur de tant de Royales actions du Iuſte, que la renommée doit faire admirer à la poſterité. Ageſilaus Roy des *Rhodig. l. 15. c. 17.*

Lacedemoniens, ſouloit dire, que quand les Aſiatiques auoient toute leur liberté, l'on n'en pouuoit iouïr; Que quand au contraire on les tenoit de court, ou ſi on les traittoit à la rigueur, & comme en eſclaues, vous en pouuiez tirer du ſeruice. Callicratides auoit la meſme opinion des Ioniens. L'Empereur Galba ne faiſoit point auſſi d'autre iugement des Romains. Parlant à Piſo, ſur le point de l'adopter: Tu receuras dit-il, l'Empire d'vn peuple, qui n'eſt capable, ny d'vne entiere liberté, ny d'vne abſoluë ſeruitude. Ie voudrois dire de meſmes, que les appetits ſenſuels n'ont point meſme l'humeur ſi Romaine que cela: qu'ils ne peuuent ſeruir à la vertu, s'ils n'obeïſſent à la raiſon; & qu'ils ne ſe mettent à la raiſon, non plus que les Aſiatiques, s'ils n'y ſont forcez. Et partant, que l'eſprit ne ſe doit relaſcher iuſques à ce point, que de diſſimuler les boutades de la ſenſualité, de peur que les ſens ne la brouïllent, malgré la raiſon. Car le bien & le mal, la paix & la guerre, ſe trouuent en l'eſtat interieur, non moins qu'en vn eſtat ciuil. Le bien, ſi c'eſt la raiſon qui manie les reſnes de l'empire. Le mal, ſi les paſſions deſaprennent l'obeïſſance. La guerre, ſi les ſens ſe ſouléuent. La paix, ſi l'eſprit fait paroiſtre qu'il eſt bon Roy. Toutefois ie ne ſçay quelle paix, puis que la chair ne donne point de treue à l'eſprit, qui n'a pas quelquefois d'autre authorité ſur cette ennemie, que la force de ne conſentir pas à ſes appas. Car il n'appartient qu'aux ames vrayement Royales, d'en éteindre les conſpirations. Moyſe eſtoit admiré en cela, de tous ceux qui prenoient garde à ſes vertus. C'eſtoit aux yeux du monde, comme vn nouueau miracle de

Chez le meſme Rhodigin meſme lieu Tacite lib hiſtor.1.

Philon liu.1. de la vie de Moyſe.

nature. Son eſprit eſtoit incomparable, & ſi excellent, qu'il y auoit fort à douter ſi c'eſtoit vn eſprit diuin, ou humain, ou meſlé de l'vn & de l'autre. Rien de commun en ſa conduitte, rien de ſi rare, ny de ſi auguſte en tous les autres hommes, que les actions de ce Roy des hommes. Belle loüange pour vn eſprit Royal, que d'eſtre diuin, en l'empire de ſes ſens. En quoy ie ne penſe luy donner vne qualité par trop releuée, puis que Platon, ſe ſouuenant de la felicité du ſiecle d'or, ſous Saturne, attribuë meſme quelque rïaon de diuinité, aux paſteurs des brutes, qui ſont bien plus obeïſſantes en leur ſtupidité, que les ſens: & qui par conſequent, ne demandent vne ſi digne authorité pour les conduire, que les hommes. La figure auſſi de Moyſe à l'eſprit principal, n'eſt point impertinente, puis que s'il auoit quelque diuinité, c'eſtoit en cette partie de l'ame, où en eſt l'image. Outre que ie ſuis encore ſur la premiere de ces quatre qualitez, dont ie parlois cy deſſus, qui eſt la Royale. Et certes, cette dignité, eſt vne ſorte de diuinité. Comme Dieu eſt le Roy des viuants, auſſi c'eſt de l'eſprit d'vne authorité Royale, que les peuples ſont conduits; principalement ſi auant que de faire cette charge, l'on a embraſſé les inſtitutiõs de la vraye vertu, gardé les preceptes qui font reüſſir en l'empire des paſſions, & qui preparent à l'amour de la iuſtice interieure du Royaume de Dieu, qui eſt dedans nous.

Platon. l. 6. ciuilis.

CHAPITRE XI.

I. Notables eloges de la vraye vertu. Ses fruits de lumiere, dissipent les tenebres des quatre maistresses passions. II. Les quatre fleuues du Paradis terrestre, qui est pris pour vne figure de l'esprit principal, rapportez aux quatre vertus Cardinales. III. La fontaine des vertus, doit arrouser l'ame, auant qu'elle arrouse les autres, par ses exemples. IV. Force, vertu interieure, donne son nom aux autres. V. Elle est entenduë par le fleuue Geon. VI. Excellente allegorie de la vertu de force, qui doit empescher que les pensees ne degenerent en actes, & que les vices ne s'endurcissent par habitude.

ET quand ie parle de la vraye vertu, i'entends parler de la moderatrice des mœurs, *de la pedagogue de la discipline de dieu, de l'inuentrice de ses œuures*, dont les œuures sont toutes les vertus. Car il s'en peut dire, ce que Salomon a écrit de la Sageſſe, ainſi que ie feray voir ailleurs. Et qu'elle enſeigne, *ſobrieté, prudence, iuſtice, & vertu*, qui ſont profitables à la vie des hommes, ſur toutes choſes, & encore plus neceſſaires aux Princes, qu'à ceux qui ne doiuent commander. Oeuures de vertu, que l'Apoſtre apelle, *fruits de lumiere*, dont l'eſprit principal a beſoin, pour éuiter les tenebres de la ſenſualité. Comme donc il ſe trouue quatre maiſtreſſes paſſions, qui veulent enjamber ſur l'empire de la raiſon, qui ſont, la ioye, la triſteſſe, l'eſpe-

Sap 8. v 4. Doctrix disciplinæ Dei, & electrix, &c. *Aly*, *eligens*, inuentrix, &c.

Sap 8. v 7.

Ephes 5. v 9.

S. Thom 1.2. q. 25. art. 4.

l'eſperance, & la crainte; deux deſquelles, ſçauoir la ioye, & la triſteſſe, concernent les choſes preſentes, celle-la, le bien, celle-cy, le mal; & les deux autres regardent les choſes futures, la crainte, le mal que l'on aprehende, l'eſperance, le bien que l'on ambitionne: Il eſtoit à propos que Dieu, pour n'eſtre moins prouide à ſecourir la raiſon, que le peché n'a eſté pernicieux à l'éblouïr, ſe fiſt autheur d'vne telle vertu, luy donnant le merite, & la fecondité de produire quatre *fruits de lumiere*, qui diſſipaſſent les tenebres de tous vices, & de toutes paſſions. Que de plus, comme ces diuines œuures eſtoient ſi neceſſaires à l'eſtat humain, l'on en pûſt voir la figure dés le commencement du monde, en cette ſource du Paradis terreſtre, qui ſe ſepare en quatre fleuues, pour arrouſer toute la terre. *Geneſ. 2. v 10.*

II. Grande reſemblance, entre la vraye vertu, & la fontaine du paradis de volupté. Car ce que Philon ſemble dire au contraire, que la vertu ne s'épand bien auant entre les mortels, n'eſt pas qu'il reiette cette comparaiſon; mais pour monſtrer que la populace n'eſt point capable d'eſtimer la vertu, dont elle ignore les biens: Et non qu'il ne la creut auſſi feconde, qu'vne belle fontaine, comme il confeſſe vn peu au parauant, quand il dit, que la loüange procede de la vertu, ainſi que d'vne viue ſource. Le premier fleuue du Paradis, c'eſt Phiſon. Il repreſente la prudence, à cauſe de l'or que l'on trouue en la terre d'Heuilath, qu'il enuironne. Parce que la ſageſſe, eſt plus precieuſe que l'or. Geon que quelques vns prennent pour le Nil, ſignifie la force, par l'etymologie de ſon nom. Le Tigre eſt pour la temperance, à raiſon de la rapi- *Philon l. de fortit.* *Geneſ. 2. v. 11 & 13.* *Sap. 7. v. 9.* *S. Hierome ſur Ieremie ch. 2. v. 18.*

dité de ce fleuue. Car ſi les mouuements de la ſenſualité ſont brutaux & impetueux, la temperance eſt encore plus rapide, & plus diligente à les arreſter. L'Euphrate, qui ſignifie ioye, eſt l'image de la Iuſtice. Auſſi la Iuſtice contente tout le monde. Si donc cette belle fontaine ſe ſepare en quatre fleuues, qui ſont appellez *quatre chefs*, & comparez aux quatre vertus principales, dignes du gouuernement de l'homme, remarquez qu'ils arrouſent le Paradis terreſtre, où ils ont leur ſource, auparauant que de communiquer leurs vtilitez à toute la terre. Pour me figurer, qu'vn eſprit Royal, doit eſtre arrouſé de vertu, comme vn Paradis viuant & fecond en exemples de iuſte principauté, pratiquez en l'empire interieur, & puis leur donner paſſage, comme à autant de loix ſacrées, pour le bien de ſon eſtat exterieur, & à l'auancement de ſon peuple. Car quel ſujet oſeroit refuſer les exercices de vertu, que ſon Prince aura pratiquez? Ie reçois donc cette propoſition d'vn ancien. C'eſt par les vertus Cardinales que l'homme ſage ſe fait recteur, premierement de ſoy-meſme, & puis de la republique. Ieſus Sirach l'auoit conneu deuant luy, parlant des loüanges de Simon fils d'Onias, l'vn des grands hommes de ſon ſiecle. *Il euſt* dit-il, *la force d'amplifier la cité, & acquit gloire en la conuerſation du peuple de ſa nation.* Apres auoir fortifié la cité Royale de la republique interieure, il ne pouuoit manquer de reputation au gouuernement politique. Platon meſme a bien verifié, que l'ordre d'vne cité regardoit celuy de l'ame, & faiſoit ces conſequences. De la meſme ſorte qu'vne ville eſt ſage, vn citoyen le doit eſtre. Com-

S. Auguſt. 13. de la Cité ch. 21.
Philon l. 1. Allegor. legis.
Ioſeph l. 1 antiq. 2.
Geneſ. 2. v 10.
Macrob. l. 1. de ſomn. ſcip. c. 8.
Eccleſiaſt. 50. v. 3.
Platon lib. 31. dialog. 4. de repub.

me vn particulier acquiert de la force ſur ſes paſſions, ainſi la cité. A quoy l'on pourroit ajouter, qu'ainſi que les œuures exterieures, procedent des paſſions interieures, qui ſont leurs principes, non d'autre ſorte, le gouuernemẽt d'vn Eſtat politique, doit ſuiure les lumieres de l'empire interieur, qui en doit eſtre le modele. Socrate chez Platon le donne bien à entendre, & fait parler le Roy Zamolxis à peu prés en ces termes. Comme il n'eſt pas conuenable de traitter les yeux malades ſans auoir ſoin de la teſte, ny de panſer les maux de teſte, ſans penſer à toute l'œconomie du corps: il ne faut pas non plus appliquer aucun appareil ſur le corps, que vous n'ayez bien guery l'ame. Voila pourquoy il y a tant de maladies corporelles, qui ſe dérobent de la connoiſſance des Medecins Grecs, ſeulement à cauſe qu'ils ignorent, à quoy l'on doit mettre la main, auant toute choſe, & par où il faut commencer d'apliquer des remedes. Car s'il arriue que ce qui eſt fort preſſé, le plus important, & qui demande d'eſtre traitté auecque diligence, ſoit abandonné, il ſera impoſſible que les parties moins dangereuſement malades, puiſſent iouïr d'vne parfaite ſanté. Eſtant vray que les biens, & les maux, viennent de l'ame, au corps, & à tout l'homme, à peu prés, ainſi que les humeurs, tombent de la teſte, ſur les yeux. C'eſt donc l'eſprit, que le Roy Zamolxis commande de traitter premierement, & ſur toute choſe, ſi l'on deſire que la teſte, & tout le corps ſe portent bien. En fin, Philon platoniſe de la meſme ſorte ſur l'importance de la force, ſi neceſſaire à l'empire interieur, auant qu'elle puiſſe reluire au gouuernement d'vn Eſtat. Si l'ame

S. Thom. 22 q. 58. ar. 9. ad 2.

Platon l. 20. Charmid. ou de la temperance.

Philon lib. de fortit.

dit-il, eſt ſaine, pour peu que ce ſoit, les maladies du corps ne luy apportent point d'incommodité. Or la ſanté de l'ame, c'eſt la bonne conſtitution de ſes puiſſances, de l'iraſcible, de la concupiſcible, & de la raiſonnable. Moyennant que la raiſonnable ſoit preferée en pouuoir aux deux autres, & qu'elle les domte à ſon plaiſir, ainſi que des cheuaux effrenez.

III. Quand donc Socrate embraſſoit l'opinion de Zamolxis, qui defendoit de preferer le ſoin du corps, à la ſanté de l'ame, il ne vouloit enſeigner autre choſe, ſinon, qu'il n'eſt raiſonnable d'abandonner le traittement d'vne partie humaine, la plus neceſſaire de toutes, pour ſecourir auec paſſion, celle qui ne vaut pas que l'on s'en ſoucie à ſon preiudice. Car ce ſeroit tout ainſi que qui laiſſeroit ſon corps, & ſon ame, en danger de mort, pour traitter des chiens, & des cheuaux haraſſez, ou incommodez. Certes toute choſe nous eſt comme étrangere, entant qu'exterieure, ſi ce n'eſt noſtre interieur, c'eſt à dire, noſtre ame. N'eſt-ce donc pas ſe méprendre, que d'aymer par exemple, la propreté d'vne belle chambre, bien parée, & en bon ordre, & de tenir la compoſition de ſa perſonne & de ſon interieur, en deſordre, & pour indifferente. Cependant vous voyez ſouuent vn mondain débauché, qui accorde parfaittement bien ſon luth, dans l'intemperance, qui eſt le deſaccord, d'vne vie nonchalamment déreglée. Et remarquez que Socrate, parlant de guerir le mal de teſte du beau Charmides, ne luy promet de le guerir, qu'auec vne feuïlle; qui eſt dire, auec fort peu de choſe, comme pour luy faire ſentir, que ſon mal n'eſtoit pas grand, ny l'indiſpoſition du corps, de

Socrate chez Platon, cy deſſus.

conſideration, au prix de ſon ame, qu'il ne falloit abandonner. Salomon au contraire, recommande les medicaments de la ſageſſe, comme des remedes ſouuerains, aux prix deſquels, il n'eſt rien d'vtile aux hommes. Ce ne ſont point des feuïlles de vanité, ce ſont des fruits, & des fruits de l'eſprit. Ce ſont des œuures, & des œuures de la vertu : des œuures qui ſont vertus, dont les labeurs ont des proprietez de vertu ſinguliere. Sap. 8. v. 7.

Reprenons la penſée de l'inſtitution du Prince interieur, où pour bien faire, les vertus doiuent reluire & commander, afin que le deſordre de ſon eſtat ciuil, s'il en a en charge, ne luy ſoit imputé. Car s'il eſt vray, que tous les manquements de la main, à bien prendre quelque choſe, ou des pieds, à marcher droit, viennent des defauts de la veuë ; Il n'eſt pas moins veritable, que toutes les fautes des hommes, ſoit en leurs elections, ſoit en leurs actions, procedent des manquements de l'eſprit, lequel eſtant bien ſain, l'on ne doit craindre le vice en ſon empire, ny le déreglement des puiſſances appetitiues, qui y voudroient ſouſtenir la rebellion. C'eſt ainſi, que les proprietez de la fontaine du Paradis, ſont communiquées aux fleuues qui en ſortent. Et ſi cette ſource eſt vne ſource d'innocence, repreſentée par le Paradis terreſtre, dont elle eſtoit l'ornement, comme auſſi c'eſtoit le ſeiour de toute iuſtice ; ſes fleuues ne pouuoient porter la tyrannie où ils paſſoient, & deuoient arrouſer la terre, d'vne liqueur ennemie de tout vice.

IV. Et quoy que les quatre vertus, repreſentées en ces fleuues, ſoient neceſſaires à l'Empire inſtitué de

la vraye vertu, si est-ce que i'en trouue deux, qui sont fort propres pour signifier le gouuernement des passions, sçauoir Tigris, & Geon, la temperance & la force. Car ces vertus ont droit sur l'iracible & sur la concupiscible, qui sont deux puissances de nostre interieur, où se trament les mouuements à la tyrannie, & où se complote la guerre contre la raison. Ie diray cy apres, d'où vient que ie garde cét ordre, & pourquoy ie deuois parler de la force, auant que de parler de la temperance, & des autres vertus. Non que ie ne sçache bien, que la force est vne vertu speciale, representée par l'vn des fleuues de la vraye vertu, qui en est la source: mais i'y trouue tant de merite, son excellence est si Royale, qu'il semble, que toutes les autres vertus empruntent de son esprit, mesme pour meriter le nom qu'elles portent. Ie me trompe, ou Salomon le dit, parlant des œuures, & des fruits de la sagesse, qui est la vraye vertu, car il ne fait retenir le nom de vertu, qu'à la force. *La sagesse* dit-il, *enseigne la sobrieté, la prudence, la iustice, & la vertu*, c'est à dire la force. Certainement, si tous les vices sont des foiblesses, la force sera la seule vertu, ou toutes les vertus ne seront que des forces pour domter les ennemis. Qui a fait dire à Ciceron, qu'autrefois, le nom de vertu n'étoit donné qu'à la force. Dieu mesme ne se trouue pas imparfaitement honoré, quand on l'appelle force. Comme Dauid, *Le Seigneur est ma force, & ma loüange*. Et S. Ambroise, la force est vne plus sublime vertu que les autres.

S Thom. 22 q. 58. ar. 9.

Sap. cy dessus.

Cic. de Offic.

Pseau. 117. v. 14.

S. Ambr. 1. offic. c. 35.

V. Voicy vn autre argument de l'excellence de la force, qui est tiré du nom que portent ces vertus, que l'on

appelle ordinairement, principales, ou Cardinales. Ie dirois volontiers, cordiales. Parce qu'elles ſont pour le cœur, qui eſt le Roy des membres, que la nature a enuironné de force, & logé dans la poitrine, où il eſt, comme dans vne citadelle. Elles ſont dy-je, pour le cœur, mais non tant que la force, que Platon dit eſtre, vne conſeruation, & que l'on peut prendre, pour la puiſſance qui commande dans la fortereſſe du cœur, où toutes les vertus Cardinales, & cordiales ont leur domicile. Cela eſt meſme compris dans le mot du fleuue Geon, qui ſignifie, poitrine. Et ie ne me ſuis pas trompé, de le prendre pour vne figure de la force. Sans toutefois penſer à rien moins, qu'à la recommandation de la force corporelle, commune aux beſtes & aux hommes, & plus brutale, qu'humaine. Ce que ie me reſerue de monſtrer en ſon lieu, contre vn impie politique. Ie ne parle donc que de la force qui eſt propre au cœur, où loge l'iraſcible, comme a tres-doctement remarqué Philon, afin de la conduire, & moderer. Force qui ayant cela de commun auec les autres vertus morales, que d'eſtre vne habitude, à laquelle conuient vne ſorte de fermeté, qui ne puiſſe eſtre chaſſée de ſon contraire, a de plus cela de particulier, que la fermeté luy apartient mieux qu'aux autres. Ie ne parle dy-je, que d'vne force cordiale, laquelle, comme le cœur ne prend rien qui ne ſoit pur, ne ſouffre aucune impureté de foibleſſe, & de vice. D'vne force propre à l'homme interieurement politique, qui loge dans le cœur, ſuiuant la penſée du Prince des Apoſtres. Car detournant les affections humaines, de toute paſſion de parade, & d'ornement

Rhodig. lib. 24. caſ. 29.
Philon lib 1. allegor. legis.
Platon liu. 32. dialog. 4 de repub.
Philon cy deſſus.
Philon cy deſſus.
S. Thom. 12. q. 61 ar. 4.

1 Ep S Pierre 3 v. 4. exterieur, il ne permet autre ſoin, que celuy de *l'homme du cœur, qui eſt caché, qui giſt en l'incorruption d'vn eſprit doux & paiſible, qui eſt riche deuant Dieu.* Parolles qui, comme vous voyez, ſont conceuës à l'Apoſtolique, & qui contienent de grands ſecrets. Il faut dit-il, ſonger aux ornements de l'homme du cœur, qui regne en l'interieur, & non à l'homme du corps, qui paroiſt; à l'homme qui ſe maintient en l'incorruption, & non à celuy qui deperit de iour en iour; à l'homme qui ne ſe laiſſe corrompre de la paſſion des choſes periſſables, auſquelles il oppoſe la conſtance, qui eſt vne œuure de force, comme ie dois monſtrer, & non à celuy qui ſe laiſſe gaigner des appas de la corruption, qui eſt vne inſigne foibleſſe. Outre quoy, ſaint Pierre ſemble vouloir dire, qu'encore que le cœur ne ſoit qu'vne partie du corps, que c'eſt neantmoins où l'homme interieur loge en Roy, & où eſtant armé de raiſon, il reſiſte à toute vicieuſe ſenſualité. S'il y reſiſte, n'eſt-ce pas par la force? Car la raiſon deſarmée de cette vertu, n'eſt pas aſſez puiſſante pour en venir à bout.

2. Cor. 4. v. 16.

VI. On peut encore voir vn excellent auantage de cette vertu ſingulierement Cardinale & principale, enfermée dans vne étrange viſion du Prophete Zacharie. *I'éleuay mes yeux* dit-il, *& regarday, & voicy quatre cornes. Puis le Seigneur ne fiſt voir quatre forgerons.* Ayant demandé que vouloit dire tout cela, l'Ange luy dit: *Ces cornes ſont celles qui ont diſſipé Iuda*, & ces Forgerons *ſont venus pour les épouuanter, & pour debouter les cornes des nations, qui ont leué les cornes ſur la terre de Iuda, pour l'épandre.* Vous vous ſouuiendrez bien

Zachar. 1. v 18.

Zacharie au meſme chap. v. 21.

bien peut-eſtre, que *les cornes* en l'Ecriture ſainte, ſignifient les Royaumes, & que ie l'ay ainſi reconneu cy deuant, à propos de l'Empire du Iuſte, dont le S. Eſprit a promis d'éleuer la corne, & la couronne, en ſublimité de gloire & de proſperité. Vous n'aurez pas non plus oublié, qu'auant que de traitter à mon aiſe de la felicité de cette Monarchie, ie deuois parler du Royaume de Dieu, qui fleuriſt en l'interieur de ſon Prince, & où l'homme de ſon cœur regne heureuſement, & en toute perfection. Penſez donc maintenant que Zacharie, pouſſé du meſme eſprit qui faiſoit parler la mere de Samuel, parle icy à la lettre, des cornes, c'eſt à dire, des Royaumes étrangers, qui ont attaqué Hieruſalem. Mais pour paſſer de l'hiſtoire des ruines de l'Eſtat temporel de Iuda, & de ſes reparations promiſes à Zacharie, aux vices, & aux vertus, qui peuuent abattre, & remettre l'ame, repreſentée par Hieruſalem; Il faut obſeruer auec ſaint Hierome, que par les quatre cornes, à les prendre en ſens moral, il faut entendre les quatre principales paſſions que i'ay touchées au commencement de ce chapitre; la douleur de l'ame, la ioye, la crainte, la cupidité ou l'eſperance. A l'encontre deſquelles, le ſaint Eſprit monſtre à Zacharie, quatre forgerons, qui ſont les quatre vertus Cardinales. Là où, ſans qu'il ſoit beſoin de vous faire beaucoup ouurir les yeux, vous voyez preſque inſenſiblement, que s'il n'apartient qu'aux forgerons de rompre des cornes, & des tyrannies, il n'y aura que la force, qui domte les vices, & les paſſions. Et que ſi les autres vertus Cardinales, ont quelque pouuoir en cela, ſoit à cauſe de l'alliance qui eſt

S. Hierome ſur Zacharie.

entre elles, ou parce que ce ſont des vertus Royales, elles en ont par maniere de dire, l'obligation à la force. Ce que vous iugerez encore plus facilement, ſi vous gouſtez bien le myſtere de ces rapports, des paſſions, aux cornes, & des forgerons, aux vertus. Car combien que les paſſions humaines, à les prendre quand elles ſe leuent contre la raiſon, ne ſoient que de pures foibleſſes, neantmoins l'habitude les endurcit. Ce ſont des cornes, qui en leur naiſſance, ne ſont qu'vne humeur, laquelle petit à petit s'amaſſe en tumeur, & qui à la longue, & à meſure qu'elle croiſt, creue en force, & acquiert vne tres dure ſolidité. Mais quelque dureté qu'ayent ces habitudes, quelque pied que prennent les paſſions en l'ame, le Seigneur monſtre à l'eſprit maſle & vigoureux, c'eſt à dire à Zacharie, quatre forgerons, pour les pouuoir rompre. Ce qui ſe fait en viſion d'eſprit: Parce que c'eſt où la raiſon aidée de la vertu, doit trauailler à remettre les ruines de ſon empire, ſi déja les paſſions y exercent leur tyrannie; ou bien à en couper les auenuës, ſi la raiſon s'eſt oppoſée de bonne heure à leur ſouleuement. Et puis les forgerons qui ſont des artiſans mechaniques, font aſſez voir, que l'on les doit prendre pour les miniſtres de la force. A raiſon qu'elle eſt autant ou plus neceſſaire à ce meſtier, qu'à aucun autre. A quoy ſi vous ajouſtez, que l'art ne leur eſt inutile pour s'en bien ſeruir, vous confirmerez dautant mieux, ce qui eſt dit cy deſſus, ſçauoir qu'il y a maiſtriſe à domter ſes paſſions. Vous confirmerez dy-je, que les eſprits maſles, dont les facultez meritent le nom de puiſſances, & de force, ſont plus obligez que les au-

tres, à rompre les mauuaiſes habitudes. Leue donc les yeux, ô Zacharie, tu verras des puiſſances en forme de forgerons. Tu verras dy-je, les deſtructeurs de la tyrannie, les reparateurs de la cité de paix, & de ſon empire. Tu verras en viſion le modele de la future reſtauration du Royaume de ton peuple. Leue les yeux, ô eſprit vigoureux & principal, aprens à regner en ton interieur, en qualité d'homme de cœur, & au moyen de la vertu, auant que de ſoumettre tes Eſtats mondains, à l'obſeruance de tes loix, & premier que d'y mettre l'ordre, qui doit venir de tes exemples. Ce que ſi tu t'efforces de faire, tu ne donneras pas le loiſir à tes paſſions de s'endurcir par accouſtumance. Hercule étouffoit les ſerpents dés le berceau: Et ie ne doute pas, que la foibleſſe ne ſurmonte quelque fois la force. Comme l'eſprit de ſaint Paul, dont *l'infirmité rendoit la vertu parfaite.* Fais voir par ta force, que tu es homme fait, en detruiſant les vices, meſmes auant qu'ils paſſent de la penſée à l'vſage. Car les vices ſont des reſtes de la corruption du ſerpent. Si donc tu reſiſtes aux premiers mouuements du mal, tu ne trouueras rien de ſi foible à ſurmonter. Et là où la paſſion ſe trouuera ſi éfrontée, que d'oſer affronter la raiſon dans ſon throne, défends luy l'auantage ſur ton conſentement. Et ſi d'auanture, les appas de quelque plaiſir imaginaire l'ont déja attiré, pour lors, il ne faut rien épargner de toute ton authorité Royale, pour empeſcher l'execution d'vne ſi dangereuſe ſurpriſe. Souuiens-toy des mareſchaux de Zacharie. Le forgeron ſçait prendre ſon temps. C'eſt vn trait de maiſtre en luy, que d'amollir le fer par le moyen du feu, & 2. Cor. 12. v. 9.

de luy faire prendre la forme qu'il luy plaist. Fais-en de mesme, & que ton esprit se serue de l'occasion, qu'il prenne bien son temps & son auantage, pour dépoüiller le consentement de la dureté d'vn malicieux dessein, auant qu'il se puisse endurcir de plus en plus, dans vne longue pensée, par l'imagination de la volupté, que la passion luy aura fait gouster. Car si tu luy empesches les embrassements du mal, & qu'il ne se deteriore, iusques à vouloir éprouuer le plaisir auquel il a consenty, il en sera tousiours plus susceptible de raison, & n'y apportera plus tant de resistance. Ainsi est-ce que le coral ne s'endurcist, que quand on le tire du sein de la mer, où il est tousiours mol, & preparé pour la forme que l'on luy voudra donner. Ainsi est-ce dy-je, que le consentement de l'esprit, qui ne veut d'abord se priuer de son contentement, apprendra petit à petit, à ne plus contrarier la raison, si on ne luy permet de s'endurcir, hors du Royaume interieur.

CHAPITRE XII.

I. Des excellences de la force, qui est en quelque sorte toute vertu. Sa definition II. Elle a les mesmes proprietez que les autres, suiuant les allegories des quatre fleuues. III. Neantmoins rien n'est alteré en l'ordre de dépendance mutuelle, qui est entre les autres vertus, & la force. Pourquoy la vraye vertu commence par elle. IV. Armes de la force, necessaires à la raison, contre les Stoiciens.

LE *combat* ſemble aſſez *legitime*, pour meriter des couronnes : & c'eſt bien ſans doute que la vertu qui en emporte la victoire, eſt digne de la premiere charge du Royaume de l'eſprit, en reconnoiſſance de ſes faits valeureux. Mais bien qu'il ſoit vray, que s'il y a des lauriers à cueillir, apres le combat des paſſions, ils ſont deuz à la force; elle ne doit toutefois priuer les autres vertus, de la ſocieté de ſes triomphes. Afin qu'on ne me penſe ignorant iuſques là, que de ne ſçauoir, qu'elle combat rarement toute ſeule. Et que ſi vne partie de l'honneur que merite vne victoire, eſt deuë à ceux qui ſe ſont portez aux occaſions de bien faire, la force eſt trop modeſte pour refuſer à ſes ſœurs ce qu'elle leur doit, cõme ayans touſiours embraſſé l'intereſt de ſes querelles contre les vices. Et quand elles ſe portent ainſi ſur les lieux, ce n'eſt pas qu'elles entrent en défiance de la force, ou qu'elles puiſſent douter de la iuſtice de ſa cauſe, ou de la bonté de ſon cœur pour la defendre; C'eſt qu'il y va de leur honneur, ſi elles ne moderent les efforts de ſon courage, dont la conſeruation leur importe. Et auſſi pour euiter toute reproche, de ne l'auoir aſſiſtée en ſi bonne occaſion. *Allusion. S. Paul 2. Timoth. 2. v 5.*

C'eſt donc le conſentement de ſes alliées, & la bonne intelligence ſi inuiolable entre ces vertus, qui me fait condécendre au partage, que la prudence, la iuſtice, & la temperance veulent faire des palmes de la force, & non que l'on ne puiſſe trouuer en en elle ſeule, toutes les parties qui ſont à eſtimer en toutes les au-

Platon l.11. de fortit.

tres. Non de vray, ſelon l'opinion de Nicias, qui prouue chez Platon, que la force eſt toute vertu : En quoy il va vn peu trop viſte, d'où vient auſſi que Socrate, qui eſt touſiours arbitre des penſées de Platon, ne peut gouſter les raiſons qu'amene ce ieune eſprit, pour ſauuer ſon opinion. Mais ſuiuant les principes que l'on peut déduire de la doctrine de S. Ambroiſe, qui eſt iuge competant en cette matiere. Tant à cauſe de ſa ſinguliere doctrine, qu'auſſi eu égard au rang qu'il tient entre les ſaints Docteurs de l'Egliſe. Ils ſont tous paruenus à cét honneur par le chemin des vertus, qu'ils ne pouuoient ſuiure, ſans en auoir vne parfaite connoiſſance. Ce braue arbitre concede donc les plus dignes effets des autres vertus à la force. Ceux de la prudence, quand il attribuë la preuoyance des choſes futures à la vigueur de l'eſprit, qui en eſt la force. En quoy il me ſemble imiter Philon, ce qu'il fait ſouuent, quand il dit. Que l'arrogance eſt vne coüardiſe & puſillanimité, qui ne prend pas garde au futur : C'eſt donc vn acte de force que de le preuoir. Ceux de la iuſtice ; quand il compare les armes de iuſtice, eſquelles ſelon S. Paul, nous deuons changer nos membres, afin de nous empeſcher d'en faire des armes d'iniquité pour le peché, aux *armes non charnelles*, mais, ſelon le meſme Apoſtre, *puiſſantes en Dieu* : ou comme ſaint Ambroiſe tourne, *fortes en Dieu*. Ceux de la temperance, quand il monſtre que le mépris des richeſſes, & des honneurs du monde, procede de la force, comme auſſi ie feray voir aux chapitres ſuiuants. Mais quand il ajouſte, que l'indifference des richeſſes, & l'exercice de la mortification qui en détourne l'affection, eſt vn

S. Ambroſ. lib. 1. offic. c. 35.

Et au chap. 38. du meſme liure. Philon de creat. principi.

S. Ambr. cy deſſus, c. 37.

S. Ambr. l. cy deſſus, c. 36.

repos d'eſprit, & vne temperance, laquelle n'eſt ny ſujette à l'ardeur d'acquerir, ny bourrelée de la crainte d'auoir diſette, ne donne-t'il pas par maniere de dire la definition de la force, qui eſt vne conſtance d'eſprit, qui triomphe entre les felicitez & les diſgraces, auec vn grand mépris des vnes & des autres ? Il paſſe bien plus auant, lors qu'il conclud ainſi à l'auantage de cette vigueur que ie recommande à preſent. Ce n'eſt donc pas vne petite vertu que la force de l'eſprit, elle n'eſt pas de peu de conſideration, ny ſeparée des autres, puis qu'elle fait la guerre aux vices, auecques elles. Bien plus, car elle conſerue toute ſeule les ornements de toutes ſes compagnes, dont encore elle protege les iugements. C'eſt elle qui combat d'vn combat innocent, & qui ne prophane les combatans, à l'encontre de tous les vices. Inuincible aux trauaux, conſtante entre les dangers, ferme contre les voluptez, inuulnerable aux appas, & mille autres belles paroles, que ce rare homme declame à la loüange de la force.

II. Me direz-vous, que ſi ie me tiens aux rapports des quatre fleuues, que i'ay comparez aux quatre vertus Cardinales, i'auray de la peine de conſeruer les auantages que ie ſemble donner à la force ſur ſes alliées ? Au contraire, ie penſerois par ce moyen la releuer encore plus dignement. Car ſi vous dites, que le fleuue de la prudence eſt fort precieux, à raiſon de l'or de la terre qu'il arrouſe : Ie vous repartiray, que le Nil de ma force n'eſt moins riche, & qu'il porte l'or entre ſes vagues, que Phiſon ne touche que ſur les leures de ſes riuages. Si vous dites encore que le

Athenæ l. 5. dipno c. 3.

Tigre de la temperance rend l'Assyrie feconde : Ie répondray que ie le veux bien, mais qu'il en a les obligations aux eaux du ciel. Là où l'Egypte, qui est vne des plus fertiles regions du monde, & qui autrefois a sauué l'vniuers de la mort, durant cette famine vniuerselle, qui arriua du temps de Ioseph ; n'a point d'autre ciel qui l'arrouse, que le Nil. Comme pour signifier, que la force, dont il est la figure, se peut prendre pour le celeste magazin de toutes les vertus. Et que la fertilité de la terre soit sa force, ie le puis monstrer par la façon de parler des Hebrieux, qui au lieu de dire, la terre ne te donnera ses fruits, disent, la terre ne te donnera ses forces. Si vous continuez à m'obiecter, que l'Euphrate réjouït la terre où il passe, comme la iustice, dont il est le fleuue, aporte de grandes satisfactions à tous ceux ausquels elle fait droit : Ie soutiendray que le Nil, chez les prophanes, est pris pour Iupiter, qui ayde le ciel & la terre, qui rend la iustice, & donne la consolation aux Dieux & aux hommes. I'aiousterois volontiers encore à tout cela ; que si la prudence est vne sageſſe, la force n'est point vne impertinence. Ie traitte de cette force dit Philon, qui prend conseil, non de la colere, mais de la sapience. Et puis n'ay-je pas verifié que la force est vne vertu de sageſſe ? Si de plus la temperance est vne beauté, parce qu'il n'y a point de laideur qui ne soit vn imparfait meslange de flegmes, & d'humeurs mal colorées, & en qui par consequent, la proportion & la temperance sont à desirer ; La force est aussi vne admirable beauté. Toute sorte de tolerance dit Socrate, n'est point belle, toute sorte de tolerance n'est donc pas force, car toute force est doüée

Cleaſter.

Athenée au meſme lieu.

Philon de fortit. au commencement. & Bernard lib. Conſid. c 8.

Platon lib. 2. de fortit.

doüée de tres rare beauté. Maintenant pour ce qui eſt de la iuſtice, eſt-il rien de plus euident, que ſans la force il ſeroit impoſſible d'en executer les ordonnances? Voulez vous ouïr le Sage là deſſus? *Ne pourchaſſe point d'eſtre fait Iuge, ſi tu n'as la force de rompre virilement les iniquitez. Que parauenture tu ne craignes la face du puiſſant, & que tu ne mette ſcandale en ton agilité. Ne ſois point puſillanime en ton courage.* Ou comme d'autres ont voulu traduire, *Ne brigue pas la iudicature, ſi tu ne te ſens aſſez de force, pour rompre du tout celles de l'iniuſtice.* La force n'eſt donc pas ſeulement le bras de la Iuſtice; mais elle eſt digne de la iudicature. Car comme nous diſions, que les combats de la force n'ont beſoin d'expiation, parce qu'elle n'épand point de ſang, & que ce n'eſt pas vne force guerriere; elle ne fait point auſſi d'effort, ou d'irruption contre l'iniquité à l'étourdie, mais elle y procede modeſtement, & comme la vertu de ſageſſe: Or l'office de la ſageſſe, c'eſt la Iudicature.

Eccleſiaſt 7. v 6.7.

Nobilius en ſes notes ſur l'Eccleſiaſte. 7.v.6.

Ariſtote liu.1. Metaph. c.2.

III. Neantmoins pour ne rien alterer de l'ordre ancien, & du merite de ces vertus, qui tendans à bonne fin, & ayans la charge de former l'eſprit principal, chacune ſelon ſon pouuoir, & toutes enſemble d'vne commune conſpiration, ſoit en l'empire de ſon interieur, ſoit au gouuernement exterieur de la police mondaine, ne doiuent eſtre capables d'enuie, ou ſe ſoucier de préſeance: Ie demeure d'accord, que la prudence, & la iuſtice ſont des vertus plus ſignalées, que la force, & la ſobrieté. Ie ne veux auſſi toucher à ce qu'on enſeigne, de l'étroitte alliance qui eſt entr'elles, & n'ignore pas, que de leur nature elles ne ſont point ſoli-

taires, mais amoureuſes de ce milieu, où loge la vraye vertu; duquel elles ſont toutes ſi bien venuës, qu'il n'eſt pas plus à cette compagnie en general, qu'à chacunes d'elles en particulier. La iuſtice le cherche, la prudence le trouue, la force s'en ſaiſit, la temperance le poſſede. Sans aucune diuiſion, il eſt tout entier, & ſingulierement pour toutes. La iuſtice aime la mediocrité que la prudence luy monſtre, que la temperance luy donne, que la force luy conſerue. Faiſant l'vne pour l'autre, elles iouïſſent de ce qu'elles aiment, & ſont toutes contentes. Il eſt donc bien raiſonnable que ie taſche de trouuer le conte de mon deſſein, ſans les mettre en diuorce. Ie traitte de la force, auant que parler des autres vertus, ie ne croy pas leur faire tort en cela. Au contraire, ſi c'eſt à la prudence à conduire l'eſprit, & à luy apprendre à commander à ſes paſſions, ie la voudrois authoriſer en cette charge par le moyen de la force, qui luy conſerue l'obeïſſance de ſes ſujets. Ce n'eſt pas eſtre Roy, que de n'auoir que des rebelles en ſon Eſtat. Or c'eſt à la force à oſter les empeſchemens, qui font que la volonté ne veut ſuiure la raiſon. Car ſi c'eſt la crainte qui eſt cauſe que l'appetit s'en départ ainſi, la force a cela de propre, que d'oſter la crainte. Si c'eſt manque d'oſer attaquer le mal, la difficulté, ou la peine qu'il y a à ſuiure la raiſon, que l'appetit reſiſte; la force donne de l'audace, dont elle eſt la moderatrice. Si la iuſtice eſt la plus celebre de toutes les vertus, à cauſe dequoy il faudroit commencer par elle: Ie réponds premierement, que ces vertus ſont plus rares, ou moins excellentes les vnes que les autres, ſans aucune dépendance, ſi peut eſtre elle n'eſt

S Thom 1.2. q. 123. art. 3.

reciproque. Car comme la prudence n'eſt pas vraye prudence, ſi elle n'eſt iuſte, & temperée, & forte: Ainſi la temperance n'eſt vraye temperance, ſi elle n'eſt forte, iuſte, & prudente. Et comme la force n'eſt parfaite, ſi elle n'eſt prudente, temperée, & iuſte: ainſi la iuſtice pour eſtre iuſte, doit eſtre forte, & prudente, & temperée. Secondement, que la iuſtice, à la prendre ſelon la proprieté de ſa nature, eſt pour l'exterieur. Car celle que l'on ſe rend à ſoy-meſme, n'eſt qu'vne iuſtice metaphorique. Or ie commence par l'empire interieur du Royaume de Dieu, qui eſt dedans nous. Il eſt donc conuenable de parler auant toute autre, d'vne vertu directement interieure, & qui en protege l'authorité. Ie dis de plus qu'il eſt vray, que ſuiuuant l'ordre de nature, l'on commẽce par ce qui eſt le plus parfait, pour venir aux moindres choſes. Mais que ſuiuant l'ordre du temps, que les philoſophes appellent ordre de generation, l'on commence par les choſes moins parfaites, pour paruenir à celles qui ſont plus accomplies. Ayant donc à traiter d'vn empire, qui n'eſtant pas ſi noble que celuy de la monarchie politique, eſt pourtant neceſſaire au Prince, pour y bien reüſſir, ie deuois parler de la force, qui eſt vne vertu inferieure à la iuſtice, mais plus propre au gouuernement interieur. En fin ie me dois ſouuenir, que l'Empire du Seigneur promis à mon Prince, eſt vertu, & force, ainſi que i'ay déja veu: Et que cette promeſſe de l'ancien teſtament, eſtant pour ce Monarque de la nouuelle loy, doit eſtre entenduë & expliquée ſelon ce precepte: *Cherchez premierement le Royaume de Dieu, & ſa iuſtice, & toutes ces choſes*, à ſçauoir les

S. Gregoire 22. moral. c. 1.

S. Thom. 1. 2. q 58. ar 9 ad 2.

S. Thom. 1. 2. q 77. ar. 4.

Luc. 12. v. 31.

Royaumes temporels, comme les autres biens qui ne ſont ſi illuſtres, *vous ſeront ajouſtées.* Et ſelon celuy cy. *Le Royaume des cieux eſt forcé, & les violents le rauiſſent.* Pour dire, que la force eſtoit le principe de cette aquiſition. Et que ſi les autres vertus nous font meriter en quelque ſorte l'empire ſpirituel, qui precede le celeſte, & qui aſpire au celeſte, la force doit eſtre à la teſte de cette glorieuſe entrepriſe.

S. Matth. 11. v. 12.

I'ay dit de plus, que le fondement de cét empire inſtitué de la vraye vertu, eſtoit la connoiſſance de Dieu, qui ſuppoſe la prudence, veu que l'on ne peut eſtre prudent, ſi l'on ignore Dieu, & la connoiſſance de ſoy meſme; parce que le Roy qui y regne, ne doit ignorer ce qu'il eſt, s'il veut bien vſer de ſon authorité ſouueraine. I'ay donc raiſon de parler de la force, auant toute choſe. Car ſelon ſaint Ambroiſe, faire en ſorte que les appetits obeïſſent à la raiſon, qui eſt vn fruit de la connoiſſance de ſoy-meſme, eſt auſſi le fondement de la police du Royaume interieur, qui ne peut eſtre bien baſty, ſans cette vertu. Quel moyen de flechir des rebelles ſans contrainte? La contrainte n'eſt pas vn acte de foibleſſe. C'eſt donc vn acte de force, que de faire obeïr ſes appetits, qui ſont des rebelles. Car quelque authorité que puiſſe auoir la raiſon, cette puiſſance intellectiue & ſpirituelle, elle n'eſt quelquefois aſſez puiſſante pour en venir à bout, ſi elle n'eſt aidée de la vertu de force.

IV. Les Stoiciens diſoient, que la colere n'eſtoit pas neceſſaire à la force, pour faire vne loüable action. C'eſt peut-eſtre, qu'ils ne croyoient point, qu'il fuſt poſſible de la moderer par la raiſon. D'où vient que

Seneque, qui eſtoit de la ſecte de ces Philoſophes, parlant contre Ariſtote, qui donnoit les armes des paſſions à l'homme pour ſe défendre, diſoit: Ces armes qu'Ariſtote donne à la force, combattent d'elles meſmes; elles n'attendent pas que l'on s'en ſerue. Elles nous manient, nous ne les manions pas. Toute autre aide nous eſt ſuperflue. Nature nous a aſſez equipez en nous donnant la raiſon. Elle ſuffit toute ſeule, & pour la preuoyance, & pour les executions. Quelle plus grande impertinence, que d'obliger la raiſon à demander ſecours de la colere? Vne choſe ferme, d'vne choſe changeante? La fidele, d'vne déloyale? La ſaine, d'vne malade? Mais Seneque ſe trompoit auec les Stoiciens, de prendre la colere moderée pour vne maladie, & de croire que la raiſon eſtant ſaine, demande ſecours d'vne malade. Il eſt bien vray que la raiſon ſe ſert de la colere, mais c'eſt parce qu'elle a naturellement le pouuoir d'vſer de l'appetit ſenſitif, ainſi que de quelque inſtrument, & comme elle fait des membres du corps. Or ce n'eſt pas vn inconuenient, qu'vn inſtrument ſoit moins parfait que celuy qui s'en ſert, comme le marteau, que le mareſchal. Vn Prince qui enuoye ſes gens à la guerre, ne leur demande pas ſecours, mais il vſe du pouuoir qu'il a ſur eux de les y employer. C'eſt pourquoy Platon a bien dit, qu'en l'ame nous auons vne certaine vigueur, qui eſt la colere, laquelle tient ordinairement le party de la raiſon, ſi ce n'eſt qu'elle ſoit deprauée par mauuaiſe habitude. Mais pour reuenir, ſi la colere immoderée n'eſt ſeante à la force, la vertueuſe

Senec. lib. 1. de ira, c. 16.

S. Thom 1. 2. q. 123. art. 10. & ad 1.

Platon dialog. 4. de repub.

force eſt bien fort neceſſaire à la raiſon. Et c'eſt pour le moins autant de fois, que les appetits ſont peruertis par la rebellion. Elle luy eſt dy-je, neceſſaire, pour faire que la raiſon ſoit ſeruie, & obeïe comme il ſe doit. Fermons ce chapitre auec cette penſée de Platon: N'eſt-ce pas à la puiſſance raiſonnable de commander, elle qui eſt ſi ſage, qui a la prouidence & le ſoin de toutes les affaires de l'ame? N'eſt-ce pas à l'iraſcible d'obeïr à la raiſon, & de combatre pour elle? Cela eſt vray. Il ajoute. Certes nous appellons fort qui que ce ſoit, quand la vigueur de la colere qui eſt en luy, fait obſeruer entre les voluptez & la douleur, ce que la raiſon a preſcrit, ſoit que la choſe ſoit rude, ſoit qu'elle ne le ſoit pas.

Platon, cy deſſus.

CHAPITRE XIII.

I. Des deux puiſſances, ou facultez de l'appetit ſenſitif, contre les paſſions. II. Les mouuements de ces facultez ſont contraires. III. Ceux de l'iraſcible, que la force a à combattre, ſont plus furieux; ceux de la concupiſcible, plus importuns & plus flatteurs. Quatre ſaints perſonnages propoſez à imiter en cette matiere. IV. Pourquoy Abraham qui a ſi noblement domté toutes ces paſſions, n'eſt point de ce nombre. V. Qualitez Royales de ces quatre grands ſaints. VI. Motif particulier qui les a fait choiſir entre tant d'autres iuſtes, qui ont regné en eux-meſmes.

IE commence donc par la force, & voudrois dire à l'eſprit principal, deſarmé de cette vertu, ce que les Capitaines du peuple de Dieu auoient loy de dire à leurs armées, eſtant ſur le point de combattre : *Qui eſt l'homme qui craint, & qui a le cœur laſche? Qu'il ſe retire.* Sans preiudice que ce que ie dirois à l'eſprit principal, ſe pourroit dire aux Princes. Car le noble Hiſtorien a bien remarqué, que l'eſprit des Princes eſt fort apprehenſif. Et Seneque : que les Rois craignent les choſes douteuſes, comme ſi elles eſtoient certaines. Pour mon Iuſte, il y a long temps que la vraye vertu a pris charge de l'aſſeurer, auec ces paroles du Seigneur. Vous voila en eſtat de combattre vos ennemis, les vices, les paſſions, les rebelles, les factieux : *Que voſtre cœur ne craigne point.* Que l'homme de voſtre cœur n'aprehende rien : ne reculez point, & ne vous épouuantez deuant les rebelles. *Car le Seigneur voſtre Dieu eſt au milieu de vous.* C'eſt ſa cauſe, il y veut eſtre en perſonne. Ne doutez que ce Roy ne vous aſſiſte aux affaires de ſon Royaume, qui eſt dedans vous. Que ce ne vous ſoit pas vne choſe facheuſe d'affermir voſtre eſprit en l'empire de vos ſens. Car il ne ſe fait point d'actions auec plus de felicité, que celles que l'on entreprend ſur la parole de Dieu, qui ne peut mentir. Il y a quatre paſſions principales, comme i'ay déja touché en paſſant. Elles regardent deux puiſſances qui en ſont les principes, & de differente eſpece, ſuiuant la nature de leurs obiets, qui ſont, le bien, & le mal ſenſible. L'obiet de l'iraſcible, c'eſt le bien & le mal.

Deuteron. 20. v. 8.

Saluſt in Iugurt.

Senec. Oedipp. act. 3.

Deuteron. 20. v. 3. & 4.

S. Thom. 1. 2. q. 23. ar. 2.

Non abſolument, mais entant que difficiles, & mal aiſez à aborder. De maniere que toutes les paſſions qui concernent le bien, ou le mal abſolument, ſont du reſſort de la concupiſcible. L'on en conte ſix: l'amour, la haine, le deſir ou concupiſcence, la fuite ou l'abomination, la delectation ou la ioye, la douleur ou la triſteſſe, auſquelles toutes les autres ſont raportées. Tout de meſme les paſſions qui regardent le mal & le bien, auec difficulté, apartiennent à l'iraſcible. Vous en auez cinq. L'eſpoir, le deſeſpoir, la crainte, l'audace, & la colere. Car l'on trouue auſſi bien de la difficulté à ſurmonter le mal, qu'à acquerir le bien.

S. Thomas au meſme lieu. Et 1 p. q. 81. ar. 2.

II. Remarquez de plus, auec ſainct Thomas, que les mouuements de ces deux puiſſances ſont contraires. Et qu'en tous mouuements & mutations, il y a deux contrarietez. L'vne en abordant ou éloignant le meſme terme du mouuement: comme par exemple, en la generation, qui eſt vne mutation ſubſtantielle, vous acquerez l'eſtre, & en la corruption, le non eſtre, qui ſont choſes contraires. L'autre eſt vne contrarieté du coſté des termes, qui eſt vne contrarieté de mouuements. Comme quand l'on blanchiſt quelque choſe, il y a vn mouuement du noir au blanc, lequel eſt contraire au noirciſſement, qui eſt vn mouuement du blanc au noir. En la concupiſcible, l'on ne trouue que la premiere eſpece de contrarieté d'vn meſme terme. Conſiderez bien ce que i'ay dit, que cette puiſſance regarde le bien, & le mal abſolument ſenſible, & ſans nul autre reſpect, & vous entendrez mieux cecy. Le bien n'eſt iamais que le terme de l'abord

bord d'vne paſſion de concupiſcence : parce que l'on ne peut ſe retirer du bien, entant que bien, mais que chacun le deſire. Le mal au contraire, ne peut eſtre que le terme d'où la concupiſcence s'éloigne, ou pour parler en Philoſophe, il n'eſt iamais que le terme du départ de la concupiſcible : parce que rien ne ſe porte au mal comme tel, mais que toute choſe s'en retire tant qu'elle peut. De ſorte que toutes les paſſions de la concupiſcible, qui tendent au bien comme tel, n'ont point d'autre obiet que le bien, comme l'amour, le deſir, la ioye ; & toutes les paſſions qui ſont du coſté du mal, procedent de luy, comme du terme qu'elles voudroient fuir, ainſi que vous voyez en la haine, en la fuitte, en la triſteſſe. L'iraſcible admet toutes les deux contrarietez de termes, d'autant qu'elle n'a pas le bien, & le mal abſolument ſenſible pour obiet, mais ſous la condition de malaiſez & de difficiles. Par exemple, deux choſes ſont à conſiderer en vn bien difficile, le bien, & la difficulté. Entant que bien, il eſt abordé de la paſſion de l'eſperance ; entant que difficile, le deſeſpoir l'abandonne. Au contraire, entant que mal, il eſt euité de la paſſion de la crainte ; entant que difficile, il eſt abordé de la hardieſſe ou de l'audace.

III. Ce qu'eſtant ſuppoſé, il me ſera plus facile de connoiſtre des paſſions humaines, & de les voir venir. Ie iugeray auſſi beaucoup mieux des combats qu'elles liurent à la force, qui eſt bien beaucoup plus contrariée, que la temperance, à cauſe qu'elle a à regler tous les mouuements de l'iraſcible, qui admet toute ſorte de contrarietez. Et quoy que les mouue-

ments de la concupiſcible, où la temperance commande, ſoient en plus grand nombre, ils ne ſont pas ſi reueſches, mais plus flateurs, & moins hauts à la main. Car s'ils ſont plus difficiles à ſupprimer, à cauſe de la vehemence de leurs tentations, vous n'y auez pas tant de fierté qu'aux paſſions de l'iraſcible. Le ſage n'attribue pas la colere à l'homme, mais ſeulement aux beſtes. D'où ie puis inferer, que la vertu de force qui y reſiſte & à toutes les autres paſſions du meſme reſſort, eſt vne puiſſance qui deliure d'vn aueuglement tres-contraire à l'empire humain, & qui remet l'eſprit en eſtat de raiſon, & le rend capable de regner. Non comme ie dis, que les paſſions de la concupiſcible ne ſoient brutales, mais que la brutalité en eſt plus groſſiere, & autant differente de celle de l'iraſcible, que le bouc par exemple, eſt plus ſtupide en la fougue de ſa paſſion, que l'ours, ou le lion, qui eſt le Roy des animaux. Si donc les paſſions de la concupiſcible ſont des maladies, & des foibleſſes qui ſurprennent l'eſprit, en le flatant, ou en luy offrant de la delectation; les paſsions de l'iraſcible ſont des phreneſies, & des fureurs qui forcent la raiſon, & qui deuiennent le plus ſouuent ſi imperieuſes qu'elles l'oſtent de ſon ſiege, & renuerſent tout ſon eſtat. Il eſt vray que les paſsions de la concupiſcence font auſsi entrer en phreneſie; mais c'eſt plus mollement, & d'vne façon plus flateuſe.

S. Thom. 2. 2. q. 123. ar. 12.

Sap. 7. v. 10.

Cependant ce n'eſt pas mon deſſein en parlant de la force, & de la temperance, de repouſſer toutes les paſſions qui attaquent la raiſon: ie veux ſeulement en détruire les principales, leſquelles eſtant défaites, tou-

ces les autres ſeront en deſordre, & hors de reſiſtance, pour auoir perdu leurs chefs. Encore n'entens-je pas comprendre en ce diſcours, les vices, & les excés auſquels les paſſions emportent l'eſprit, par le conſentement d'vne mauuaiſe action; d'autant que le reglement exterieur, qui empeſche le mal qui ſe trouue en nos mœurs, dépend de la iuſtice; mais de m'arreſter premierement à la diſcipline interieure de la vertu, qui ne laiſſe ſurprendre la raiſon, ny des troupes des paſſions, ny des troubles de leurs ſenſualitez. Surquoy il ſe faudroit repreſenter quatre des plus grands perſonnages de toute l'antiquité, Noé, Iob, Ionas, & Daniel; comme autant d'exemples, ſur leſquels l'eſprit principal ſe doit former, & confirmer en ſon empire interieur. Car s'il fait tant que d'en imiter les vertus, l'eſperance, la crainte, la triſteſſe, le deſir ou la ioye, qui ſont les quatre paſſions capitales des deux puiſſances de l'appetit ſenſitif, l'iraſcible, & la concupiſcible, ne le forceront iamais dans ſon royaume, moins le pourront-elles captiuer ſous leurs loix, apres l'auoir vaincu. Les ſiecles de ces perſonnages, & l'ordre de leur antiquité, me fait changer le rang que l'on donne communément à ces paſſions. Mais cette alteration d'ordre, qui ne leur oſtera rien de leur qualité, ne fera rien non plus contre le deſſein que i'ay fait de reſiſter à leurs forces. Ie vous ay donc choiſi ces grands ſaints, entre tant d'autres rares hommes, que les vertus ont honoré de gloire immortelle: pour des conſiderations particulieres, qui paroiſtront ſans nulle difficulté, au progrés de mon diſcours. Premierement ie les admire tous quatre, reueſtus de qualitez principa-

S. Thom. 2 2. q. 58. ar. 9. ad 2.

les. En quoy ils ont vn parfait rapport auec les vertus Cardinales, & auec l'eſprit raiſonnable, auquel ils voudroient faire prendre la celeſte teinture, de ces incomparables vertus.

IV. Vous me direz peut eſtre, que ie deuois donc auoir ietté les yeux ſur Abraham, comme ie ſemblois auoir déja fait. Parce que c'eſtoit vn grand Roy. Outre qu'en l'vne de ſes actions, il déploya les richeſſes des quatre vertus principales tout à la fois, ſi vous en croyez ſaint Ambroiſe, qui l'a dignement obſerué. Car Dieu luy ayant donné vn fils ſur ſes vieux iours, il le luy voulut oſter, & luy commanda de l'offrir en ſacrifice. Ce ſeruice eſtoit fort ſenſible à rendre, Abraham toutefois ne croit pas le luy deuoir refuſer. Voulez vous voir l'éclat des quatre vertus en cette ſeule obeïſſance? C'eſt vn trait de ſageſſe, que de croire à Dieu, & de ne preferer la grace, & la conſolation d'vn fils, au commandement de ſon autheur. C'eſt vn acte de iuſtice, de rendre la pareille, & de remettre entre les mains de Dieu ce qu'il en auoit receu. C'eſt vne vigueur de force, que d'arreſter l'amour paternel par la raiſon. Le pere conduiſoit la victime de ſon ſacrifice, le fils luy faiſoit des demandes, l'amour du pere y eſtoit tenté, mais il n'y eſtoit pas vaincu. Le fils repetoit ſouuent le nom de pere: cette repetition perçoit pitoyablement les entrailles paternelles, cela toutefois ne refroidiſſoit le zele de l'holocauſte. La quatriéme vertu de temperance, ſe trouua auſſi en cette digne action. Car cét homme de bien, prenoit garde tout à la fois, & à la meſure de la pieté, & à l'ordre de ſon execution. Au demeurant, quand il n'oublie rien de

s Amb. l. 1. offic. c. 25.

tout ce qui eſt neceſſaire à ce ſacrifice, quand il allume le feu, quand il garotte ſon fils, quand il met la main à l'eſpée, eſt-ce garder auec ſoin l'ordre d'vne immolation, ou ſi c'eſt meriter de ſauuer ſon fils? Mais ie n'ay point iugé que cét exemple d'Abraham, quoy qu'incomparable, me fuſt propre: parce qu'il eſt viſible & exterieur. Il paroiſt ſur la croupe d'vne montagne, qui meſmes eſt nommée montagne de viſion. *Geneſ. 22. v. 14.* Pour moy ie parle de l'eſprit principal, qui ne demande du commencement, autre témoin du gouuernement de ſes paſſions, que l'arbitre des cœurs. Ie voudrois donc s'il eſtoit poſſible, luy trouuer des pedagogues de vertus, choiſis, & comme faits exprés pour ſon inſtitution, afin qu'ils le puiſſent mieux dreſſer, & auec de plus iuſtes rapports en l'empire interieur de la raiſon. C'eſt pourquoy ie deſirerois des exemples, auſquels la particularité répondante à l'inſtitution du royaume qui eſt dedans nous, ne fuſt pas à deſirer. Mais voyons ſi les qualitez Royales aſſortiſſent les grands precepteurs des vertus dont ie veux parler.

V. Noé eſt décendu de la race Royale d'Adam, *Geneſ 5.* par la lignée de Seth, ainſi que i'ay veu au commencement de cét ouurage. Iob eſtoit l'vn des grands *Pineda in Iob.* Rois de tous les Orientaux. Si Ionas eſtoit fils d'vne pauure vefue, & né en vn petit hameau, cela n'empeſche pas qu'on ne le puiſſe prendre pour vne figure de l'eſprit qui regne au Royaume du Seigneur, puis qu'il a merité de predire le fils de Dieu, non ſeulement comme les autres Prophetes, mais de le repreſenter d'vne façon plus ſinguliere, & par ſes geſtes. De plus, c'eſtoit vn grand Prophete: & la prophetie eſt l'vne *S. Hieroſme prolog. in Ionam.*

des qualitez Royales de Moyſe, à ce que i'en aye dit. Pour Daniel, ie le trouue de ſang Royal, & ſelon quelques vns, de la race de Dauid. Afin que l'on ne trouue étrange ſi Darius, ayant commis ſix vingts Preſidents, pour eſtre par tout en ſon Royaume, & pardeſſus ces Preſidents, trois Princes, entre leſquels, *Daniel ſurpaſſoit les deux autres, parce que l'eſprit de Dieu eſtoit plus abondant en luy* : Si dy-je, le Roy Darius delibera de l'établir ſur tout le Royaume, charge qui luy penſa couſter la vie, comme ie dois dire à vn autre propos. Cela eſtant ainſi, c'eſt ſans doute, que ces Princes ſont d'ailleurs plus propres que tous autres, pour ſignifier le Roy interieur du Royaume de Dieu, qui eſt en nous; parce que nous les conſiderons, eſtans actuellement enfermez dans des lieux, où vn grand nombre de miſeres & d'afflictions les ont attaquées, aſſez calamiteuſes pour repreſenter les paſſions qui font la guerre à vn eſprit empriſonné dans ſon corps.

S. Hieroſme ſur le 1. de Daniel.

Daniel 6. v. 1. 2. &c.

VI. Noé dans ſon Arche eſt aſſailly du deluge. Iob eſtant en vne priſon les ceps aux pieds, eſt aſsiegé de toutes les forces de Sathan. Ionas dans le ventre d'vn monſtre eſt en proye à la douleur. Daniel en fin eſt ietté dans le lac aux lions. Noé figure la raiſon, qui regle la paſsion de l'eſperance, laquelle eſtant reglée ne confond perſonne. Selon ſaint Paul, *L'eſperance ne confond point.* Il décend d'Enos en droitte ligne, duquel l'on remarque qu'il *commença d'inuoquer le nom du Seigneur*, ou bien ſelon les penſionnaires du Roy Ptolomée, *il eſpera d'inuoquer le nom du Seigneur.* D'où vient auſsi que l'on l'appelle, le premier homme d'eſperance. Noé donc imitateur de ſon anceſtre, a eſté

Iob. 7. v 12. & 13. v. 27.

Romains 5. v. 5.

Geneſ 4. v. 26. Cœpit inuocare nomen Domini. Les Septante. Sperauit inuocare, &c.

l'eſperance de Lamech, ou plutoſt, le repos & le ſoulagement apres lequel chacun ſouſpiroit, quelques ſiecles auant le deluge. Ie prens Iob pour l'eſprit qui doit gouuerner la crainte. Car ſi les mœurs de ce bouclier de conſtance, eſtoient droites & innocentes, il ne les auoit reueſtues de tant de iuſtice, que par le moyen de la crainte, comme il oſe bien dire luy-meſme. *Ie craignois* dit-il, *de toutes mes œuures.* Car que la crainte ſoit pour l'interieur, c'eſt ſaint Paul qui l'aſſeure, *Les afflictions* diſant, *m'aſſaillent de tous coſtez; les guerres au dehors, & les craintes au dedans.* Ionas regle la triſteſſe; Eſtant tombé en la plus prodigieuſe calamité qui ſoit iamais arriuée à perſonne, il ſe conſole en faiſant des vers, & des Elegies. Daniel modere la ioye. L'Ange l'apelle *homme de deſirs.* Il monſtre de quel viſage vn Prince doit receuoir les aduerſitez, quand il ſeroit tombé du Louure, dans vne cabane de Berger; quand il auroit changé la pourpre, à la bure; & quand meſme la fortune luy voudroit faire regretter ſon ſceptre, en nettoyant le coutre d'vne charruë. Car Daniel auoit eſté tiré de la Cour pour épouſer vn cachot, tombant de l'authorité preſque ſouueraine ſur tout l'Empire Perſan, à la diſgrace d'vne preſque mortelle priſon; & d'vne royale liberté, à vne ſeruitude criminelle.

Iob 9. v. 28.

2. Cor. 7. v. 5.

Daniel 9. v. 23.

Soutenez-vous d'abondant, que l'eſperance regarde le bien futur, & vous verrez l'eſtat de Noé dedans l'arche, où apres la pluye du deluge il attend le beau temps. Que la crainte eſt du mal que l'on aprehende, & vous ſçaurez l'entretien de Iob, qui mépriſant l'accident du dégaſt de ſon corps, ne craint que la perte

de ſon ame, dont il aprehende le dernier iugement. Que la triſteſſe eſt d'vne affliction preſente; & Ionas vous apprendra comme il s'y faut comporter. Que la ioye eſt d'vn bien preſent, & Daniel vous monſtrera qu'il ne s'y faut pas laiſſer abuſer. Par quel moyen penſez-vous, ſi ce n'eſt à l'aide de la force & de la temperance? Noé n'eſtoit-il pas fort, puis qu'il a ſurmonté le deluge? N'eſtoit-il pas temperant, puis qu'il en a toleré les incommoditez? Comment vous imaginez-vous que Iob ait pû ſouffrir autrement l'affliction de tant de maladies, du froid, de la faim, ſi ce n'eſt par le moyen de ces vertus? Comment ſans ce ſecours ſe pouuoit-il empeſcher de ſe mettre en colere, contre la calomnieuſe trame des trois Rois qui le vindrent viſiter? Contre la contumelie de ſa femme, & de ſes valets? Ionas charme ſes ennuis, mais peut-il prendre courage ſans force? Si ſaint Paul luy euſt pû parler, il l'euſt aſſeuré auſſi bien que les Hebrieux, & luy euſt dit, *vous auez vn tres fort ſoulagement.* Car celuy la eſt bien fort, qui ſe conſole en ſes douleurs. Mais n'auoit-il pas raiſon de ſe conſoler auſſi par la temperance? C'eſt par ſon moyen que de ſes larmes il fait du pain de prouiſion, pour trois iours & trois nuits? Que Daniel eſtoit inuincible! car il ne ſ'effraya pas d'ouïr les lions rugiſſants à ſes coſtez. Ces beſtes grinçoient des dents, & il eſtoit en feſtin auec Habacuc. Que cela ſuffiſe pour l'ouuerture de mon deſſein. Quant aux particularitez de ces figures, i'en traitteray cy apres vers la fin de ce premier liure, à propos des moyens qu'il y a, de ſe ſoumettre les quatre maiſtreſſes paſſions. Ie viens maintenant aux principaux effets de la force.

Hebr. 6. v. 18.

CHA-

CHAPITRE XIV.

I. Extrauagances & impietez de Machiauel contre la force. II. Apologie pour la ſouffrance, ou patience Chreſtienne. Laquelle ſans la force, ne rend point de combats. III. Patience animée d'honneur & de gloire, ſes exercices de force. Paſſage de ſaint Paul à ce ſuiet Intentions differentes de l'homme interieur, & de l'exterieur. IV. En quoy conſiſte la vraye force. Excellente figure qui monſtre que ce n'eſt point au corps, mais en l'homme du cœur.

I. AVANT que de paſſer à cette conſideration, ie voudrois, en chemin faiſant, pouuoir leuer quelques pierres de ſcandaleuſe ignorance, que l'on trouue parmy les écrits extrauagants & pernicieux de Machiauel, l'vn des plus dangereux & des plus impies politiques de nos ſiecles. Sans preiudice de certains eſprits factieux, & incapables de bonne doctrine, qui font plus d'eſtat des ouurages de ce corrupteur d'Eſtats, qu'ils ne feroient des Republiques, ou de Platon ou d'Ariſtote, dont toutefois les moindres principes, quelques deſtituez de la connoiſſance de Dieu, & de la lumiere de la foy que fuſſent leurs autheurs, ont plus de lumiere, & ſont ſans point de doute, preferables à tous les raiſonnemés de ce mauuais Catholique. Comment donc pourrois-ie paſſer plus auant en cette inſtitution du Prince de la vraye vertu, ſans me plaindre du tort qu'il fait à la foy, & à la force, taſchant en

plusieurs endroits de ses écrits, de rendre la religion Chrestienne esclaue d'vne principauté, s'il la faut dresser à sa mode? Comme si cette vraye religion estoit ennemie des Rois, & contraire aux vertus, qui acquierent le plus de splendeur aux Estats. Et toutefois elle est instituée de Dieu, qui fait regner les Rois. Elle est dy-je, illustrée de la sageſſe, dont les œuures sont les vertus. Ne faudroit-il pas brusler des liures qui contiennent ces blasphemes? Ou tout au moins qu'ils fussent bannis aussi loin de la Bibliotheque d'vn fidele homme d'Estat, que l'atheisme, & la perfidie qu'ils enseignent, le doiuent estre des pensées d'vn homme de bien, & soigneux de sa religion? Ie ne dis rien de ce dangereux liure qui ne soit veritable, sur tout pour les points que i'ay touché. Ce que ie n'auray pas grande peine de faire voir, selon les occurrences des matieres. Car que tout bon seruiteur de son Prince se doiue garder de leur contagion, ie ne sçay s'il y a moyen d'en douter entre les gens de bien, & les bons François.

S. Hierome proëm. in Daniel.

Saint Hierome disoit, que les contradictions de Porphyre, qui blasme l'Escriture sainte, estoient des témoignages de la verité. Mais si les propositions, & les principes d'estat de Machiauel, derogent à la religion Chrestienne, qui est le fondement & la tutrice de la verité, n'est-ce pas vn puissant preiugé, de l'impuissance de ses theses? Ou certes, qu'ainsi que Porphyre illustre la verité, en la pensant obscurcir; par l'apostasie de ses fausſetez, l'Eglise, & les Estats qui l'honorent, au lieu de perdre de leurs lustres, par les impertinentes contrarietez de ce politique, en paroistront auec plus d'éclat. Ie vous en fais Iuges. Et vous prie

de conſiderer l'extrauagance de ces lignes qu'il a écrites, penſant prouuer que noſtre religion a ruiné la vertu de force, vertu qui ſouſtient les Eſtats. A cauſe dequoy, à ce qu'il dit, les republiques n'ont parmy nous tant de ſplendeur, que parmy les Païens. Eſtant ſouuent tombé ſur cette penſée, d'où peut proceder, que les peuples eſtoient anciennement plus amoureux de la liberté que l'on n'eſt pas maintenant, en fin ie me ſuis auiſé que cela pourroit venir de la meſme cauſe, qui fait qu'auiourd'huy les hommes ſont ſi poltrons. Et croy que c'eſt parce que nous ſommes autrement éleuez que les anciens, & que noſtre nourriture differente de la leur, eſt fondée ſur la diuerſité de nos religions. De ſorte que la noſtre à ſon dire, eſt vne academie de laſcheté & de coüardiſe. Sçauez-vous pourquoy? Nous n'auons pas dit-il, les exemples de tant de ſang épandu és ſacrifices des beſtes, comme auoient les Païens (il deuoit auſſi nous donner les Leſtrygons à imiter) afin de nous dreſſer à la cruauté, & au carnage. Car voyant ſouuent épandre du ſang, l'on deſaprend l'horreur, l'on ſ'accouſtume à la fierté, & au maſſacre. Il ajouſte, que les anciens n'eſtimoient bienheureux, que ceux qui faiſoient de grandes proüeſſes à la guerre, comme les Princes, & les chefs d'armées. Là où noſtre religion enſeigne, que la beatitude conſiſte en la pauureté, en l'humilité, au mépris. Il dit de plus, qu'encore que noſtre religion veüille bien que nous ſoyons forts, elle veut pourtant que nous ſoyons plus patiens que forts. Mais écoutons la concluſion de ce raiſonnement. Il eſt donc certain que cette façon de viure, a rendu le monde debile, le mettant en

Machiavel, vol 2. c. del 2. l. dei diſcorſi ſop Tit. Liuio.

proye aux ſcelerats, qui en peuuent diſpoſer à leur plaiſir (le Turc luy deuoit donner penſion, en reconnoiſſance des moyens qu'il luy donne, de ſe faire Seigneur de tout le monde) conſideré dit-il, que la plus part des hommes, pour tenir le chemin du Paradis, aiment mieux porter les coups, que de ſe venger. Si donc vous voyez ainſi le monde effeminé, & le ciel deſarmé, cela procede ſans doute de la coüardiſe, & lâcheté des hommes, qui ont interpreté noſtre religion, plus ſelon la faineantiſe, que ſelon la vertu. Et voila les manieres de nourriture, & les fauſſes interpretations, qui empeſchent que l'on ne voye plus au monde de telles republiques qu'il y auoit autrefois. Si la religion Chreſtienne, ſi la force, qui en eſt vn ornement, & l'vn de ſes appuis, eſt offenſée en ce diſcours; ie veux croire, que les plus endormis le reconnoiſſent. Nous parlerons des interets de la religion, cy apres, en ſon liure particulier. Pour la vertu de force, c'eſt maintenant qu'il la faut défendre des impoſtures de ce peu fidelle politique.

II. Et tout premierement, il ſeroit à deſirer, que ſes erreurs ne fuſſent tellemẽt conneuës de tout le monde, que ceux qui font tant de cas de ſes raiſons, euſſent honte de plus tirer aucun principe de republique, d'vne doctrine ſi capable de mettre l'impieté dans vn eſprit. Noſtre religion, dites-vous, debilite la vertu de force. Sur quoy fondé? Parce qu'elle commande de ſouffrir. Et quoy, vous voudriez donc que la vengeance fuſt permiſe? C'eſt eſtre Iuif que cela, & auoir par trop la loy de Ieſus-Chriſt en haine. Ne ſçauez vous pas que la vengeance, qui chez l'erreur ſemble

vn ſoulagement de déplaiſir; chez la verité infaillible, eſt conuaincuë de malignité? Autrefois dit Tertullien, les Iuifs redemandoient vn œil pour vn œil, vne dent pour vne dent, le mal eſtoit payé auec vſure. C'eſt que la patience n'eſtoit pas encore en terre, parce que, ny la foy. L'impatience cependant prenoit ſes auantages, & iouïſſoit des occaſions de la loy. Cela eſtoit fort aiſé, en l'abſence du ſeigneur de la patience, & de ſon maiſtre. Lequel eſtant arriué, & ayant paré le don de la foy, des ornements de la patience, il n'eſt plus permis d'offenſer, ny meſme de parole, ny de dire à quelqu'vn, tu es fol, ſans ſe mettre au peril de condamnation. La colere eſt defenduë, les animoſitez ſont arreſtées, la voye de fait eſt ſupprimée, le poiſon de la langue n'a plus de force. Et partant, la loy a plus profité, qu'elle n'a receu de dommage. Appellez vous cela raualer la vertu? Saint Paul dit, que *la loy n'a rien amené à perfection*: & toutefois, *la patience a l'œuure parfaitte*, ſelon S. Iaques. La loy qui a receu la patience, a donc receu vne perfection. Tant s'en faut que noſtre religion, qui eſt de l'inſtitution de Ieſus-Chriſt, que S. Paul appelle *la fin de la loy*, puiſſe degrader la vertu, ou amoindrir les courages, qu'elle oblige à la ſouffrance. Car quand l'Apoſtre apprend, que *la vertu ſe rend parfaite en l'infirmité*, ſi Machiauel penſe que ce ſoit vne preuue de ſa doctrine, il ſe trompe fort. D'autant que cette infirmité, en quelque ſens qu'on l'a puiſſe prendre, n'eſt pas vne foibleſſe contraire à la force, mais vne marque du pouuoir que l'eſprit a acquis, ou ſur ſes paſſions, ou ſur ſes ſouffrances. Ce qui a fait dire à S. Thomas, ce grand fleau

Tertull. de patient.

Hebr. 7. v. 19.

Ep. S. Iacq 1. v. 4.

Rom 10 v. 4.

2. Cor. 12. v. 9.

S. Thom 2.2. q.123. art.1. ad 1. de l'impieté, & du libertinage; que ce n'eſt pas la vertu de l'ame, qui ſe perfectionne en l'infirmité de l'ame, mais en l'infirmité de la chair, de quelle nature qu'en ſoit la mortification. De maniere que quand nous aimons mieux endurer le mal, ſans le commettre, que d'en commettre, pour n'en point endurer; nous ne croyons en rien affoiblir noſtre force, dont le plus noble & principal effort, c'eſt la ſouffrance, & la patience. D'ailleurs c'eſt choſe plus difficile de reprimer la crainte, d'où vient la ſouffrance, que de moderer l'audace. Parce que le danger qui augmente la crainte, n'a que trop de pouuoir pour reprimer la hardieſſe. La force paroiſt donc plus du coſté de la crainte, qui contribuë à la ſouffrance, que du coſté de l'audace, qui ne veut rien ſouffrir. *Mieux vaut l'homme patient, que le fort, & celuy qui domine ſur ſon courage*, ou *qui contient ſa colere, que celuy qui prend vne ville.* Où Salomon prefere, ſans difficulté, la patience à la force. Conformement à quoy, *nous faiſons gloire de la tribulation*, qui pour parler auecques ſaint Paul, *engendre la patience.* Mais c'eſt ſans offenſer, moins encore ſans mépriſer la force, ſans laquelle, la patience ne rend point de combats. Car ie parle de la patience chreſtienne, qui n'eſt point ſans la charité, & qui l'a pour racine; ie parle dy-je, de la vraye force, qui n'eſt point ſans la pieté, pour laquelle elle eſt touſiours en armes. Les vrayes vertus ſelon S. Auguſtin, ne peuuent eſtre qu'en ceux en qui eſt la vraye pieté. Ie diſois la vraye patience: pour exclure de ce diſcours les patiences, qui ſont plus dignes d'admiration, que de loüange: ou plutoſt, qui ne ſont, ny à admirer, ny à loüer, parce qu'elles ſont

S. Thomas q. cy deſſus ar. 6.

Proverb. 16. v. 32. Les Septante. Qui continet iracundiam, &c.

Romains 5. v. 3.

S. Thom. 2 2. q. 136. ar. 3. & 4.

S. Auguſt. 19. de la Cité ch. 4.

Le meſme S. Auguſt. lib. de patientia c. 5.

nulles. Car encore bien que la dureté de ſouffrance donne quelque admiration, ie ne puis accorder que ce ſoit patience. Ce ſera donc vne vraye vertu que la force, ſi la vraye pieté accompagne l'eſprit qui s'en voudra preualoir. Ce qu'eſtant ainſi, ie vous demande où eſt la vraye pieté, qu'en la vraye religion, & s'il ſe trouue religion veritable, que la chreſtienne. La religion chreſtienne n'eſt donc pas ennemie de la vraye force, comme dit ce peu religieux politique.

111. D'abondant, tant s'en faut que la religion chreſtienne commande de mépriſer la gloire ſolide, qu'au contraire, elle exhorte aux actes de la force, par la conſideration du point d'honneur. Et c'eſt à quoy ie prie les amateurs de noſtre politique, de prendre bien garde. S. Paul le dit en ces termes, *Noſtre legere affliction, qui paſſe en vn moment, produit en nous vne ampliſude eternelle de gloire merueilleuſement excellente, quand nous ne regardons point aux choſes viſibles, mais aux inuiſibles: car les choſes viſibles ſont pour vn temps, mais les inuiſibles ſont eternelles.* Les autres liſent ainſi, *La momentanée legereté de noſtre affliction, nous engendre vn poids eternel de gloire, admirablement pardeſſus toute meſure, quand nous n'auons égard aux choſes qui ſe voyent.* Saint Auguſtin, *Ce qu'il y a de legereté temporelle en noſtre tribulation, produit en nous, d'vne maniere incroyable, l'importance d'vne gloire eternelle.* Et ailleurs, *Ce qu'il y a pour le preſent de temporel, & de leger en nore tribulation, nous merite d'vne façon incroyable, & inſqu'à vne meſure incroyable, vn poids eternel de gloire.* Nous ſouffrons dit ſaint Paul, mais ce n'eſt pas ſans gloire, puis qu'elle nous arriue de la tribulation,

2. Cor. 4 v. 17. & 18.

Biblia impreſſ. Lutet. chez Robert Eſtienne, an. 1545.

S. Auguſtin, lib. de patient. c. 2.

Et in Pſal. 93.

qui exerce nos forces. Nous ſouffrons, mais c'eſt ſans nous dépouïller de l'ambition du veritable honneur, puis qu'vne ſublimité de gloire eternelle reuiét à ceux qui ont patience, comme la couronne à ceux qui ont
1.Cor.2.v.8. bien combattu. De maniere que *le Seigneur de gloire*, a meſme accouſtumé d'éleuer ſublimement la corne, & la force de ſes oincts, c'eſt à dire, des chreſtiens, qui regnent en leur interieur. Vſant de cette magnifique façon d'honorer quelqu'vn, en luy faiſant embraſſer la patience, par la contemplation de la vraye gloire. Mais pour bien prendre la mode de parler de S. Paul, il faudroit étudier ſur ſes termes, quoy que l'on ne les puiſſe bien mettre en noſtre langue, ſans vſer de circonlocution. Il voudroit donc dire, Si la patience dont l'affliction temporelle qui nous eſt vne gloire, à cauſe de l'intention de l'honneur de Dieu, ne dure qu'vn moment, ſe pouuoit peſer d'vne part, & que le poids de la gloire eternelle fuſt mis de l'autre; pour lors quand on vſeroit des plus grandes hyperboles du monde, il ſeroit impoſſible d'y trouuer de la comparaiſon. Car ſi bien aux hyperboles qui encheriſſent l'honneur du monde, la loüange en eſt eſtimée exceſſiue, & touſjours au deſſus de la verité; Il n'en eſt pas ainſi à propos de l'honneur eternel, qui ne ſe void point, parce que l'immenſité & la ſublimité de ſa gloire, ſurpaſſe l'excés le plus exceſſif de toute hyperbole. Et ſi, com-
S. Auguſtin cy deſſus. me a bien penetré ſaint Auguſtin, la façon de meriter ce bien incomparable, eſt incroyable; ſa nature, auſſi bien que ſa poſſeſſion, doit eſtre ſi ineffable, qu'il ne nous peut eſtre poſſible de la conceuoir. Saint Paul auoit dit vn peu auparauant, eſtant animé de l'eſperance

rance de la resurrection, qui precede cette felicité, que la force ne diminuoit en luy : *Nous ne defaillons point* dit-il, *mais encore bien que nostre homme*, celuy *qui est dehors, se corrompe, toutefois celuy qui est au dedans est renouuelé de iour en iour.* A quoy l'on pourroit rapporter ce que ie disois cy dessus, & que i'auois remis à expliquer, de *l'homme* de *nostre cœur, qui est caché, qui gist en l'incorruption d'vn esprit doux & paisible, qui est riche deuant Dieu.* Parce que, & l'honneur, & la force de ces deux hommes, sont de condition aussi differente, que leur nature ; d'où vient aussi que leurs desirs, & leurs affections ne se proposent rien de semblable. L'homme interieur, ou l'homme du cœur, c'est l'esprit principal : l'homme exterieur, c'est l'homme du corps, & le sensuel. L'homme sensuel se propose pour tout honneur, pour toute felicité, tout ce qui se void : L'esprit n'a point d'autre obiet, que cette gloire excellente, & surexcellente, au dessus de toute hyperbole, qui ne se void pas. Ce qui se void, est sujet à corruption, comme le temps ; si vous comparez bien, ou ces miseres, ou ces felicitez, à l'eternité, vous n'y trouuerez qu'vn moment de durée. Au contraire, ce qui ne se void pas, est incorruptible ; l'homme interieur, ses richesses, dont Dieu est iuste estimateur, ses vertus, sa force, tout cela est aussi perdurable, que l'obiet de la gloire eternelle. C'est pourquoy l'esprit principal de S. Paul auoit raison de dire, *nous ne defaillons*, c'est à dire, nous ne perdons rien de nostre force, au contraire elle nous croist de iour en iour.

2. Cor. 4. v. 16.

1 Ep. S. Pierre 3. v. 4.

S. Chrysost. homil. 9 in 2. ad Cor.

C'est à sçauoir maintenant, si Machiauel sçait mieux le point d'honneur, & penetre mieux dans le dessein

de la religion qui nous preſche, non la laſcheté, mais la patience, que ſaint Paul. Car s'il eſt ainſi que la loy ancienne defendoit à l'homme de s'habiller en femme, afin que ny l'apparence, ny l'ombre d'aucune effemination, ny aucun acte de coüardiſe ne luy fuſt reproché: La religion chreſtienne doit bien auoir plus de ſoin de ne nous obliger à rien de contraire à la vraye vertu, qui aſpire à l'honneur veritable, comme à ſa fin, c'eſt à dire à la perfection de la loy. C'eſt dy-je à ſçauoir, ſi Machiauel eſt vn infame, ou ſi noſtre Apoſtre eſtoit vn faineant, & ſes interpretations, des principes de poltronnerie. Luy qui eſtoit le meilleur cœur de ſon ſiecle, & qui ſe battoit ordinairement en duel contre la mort, qui fait pâlir les plus hardis. *Ie ſuis* dit-il, *ſouuent aux priſes auec la mort.* Luy qui ayant merité plus d'honneur, que tous les Païens enſemble, *ne ſe glorifioit qu'en ſes infirmitez*, pour laiſſer tant plus de luſtre *à la force*, & puiſſance de *Ieſus-Chriſt, qui demeuroit en luy.* En luy dy-je, c'eſt à dire, en ſon homme interieur, dont la force ſe rafreſchit & s'augmente d'heure en heure; & non en ſon homme exterieur, qui eſt de tout point corruptible.

Philon de fortit.

2. *Cor.* 11. v 23.

2 *Cor* 11 v. 30 & c. 12. v. 5

2 *Cor.*12.v 9.

IV. Quoy conſideré, il faudroit que les partiſans de ce barbare & ſanglant politique, qui ſe faſche de ce que la religion nous défend la cruauté, appriſſent en quoy conſiſte la vraye vertu de force, & où elle ſe trouue. Ce n'eſt pas dit ſaint Ambroiſe, en la roideur du corps & des bras, que giſt la gloire de la force, mais en la vertu de l'ame. Le vray Chreſtien, ne fait eſtat de cette force martiale, que la rage enflamme, que le ſang irrite, ainſi que les elephans, que la trom-

S Ambroſ.lib. 1.offic.c.36.

1.*Machab* 6. v.34.

petre & les bruits des allarmes mettent en humeur; ainſi que les cheuaux, qui *ſentent la bataille de loin, & l'exhortation des Capitaines, & le cry de l'armée.* De cette force Païenne, ou plutoſt brutale, qui ſe prepare à l'impieté, en voyant des cerimonies de pieté, & qui par le ſang des ſacrifices, oublie Dieu, pour apprendre le maſſacre. Le fidelle vertueux, capable de vraye gloire, mépriſe cette force, qui n'eſt qu'vne fougue, qui décroiſt auec l'aage, qui ne merite le nom de vertu, qui eſt plutoſt audace que force, qui fond dans l'occaſion, comme la cire deuant le feu, qui ſe diſſipe dés le premier effort, & qui eſt plutoſt euaporée que l'eau de ſenteur. Il ſçait trop bien que l'empire de l'eſprit principal, ne doit ſuiure l'exemple des beſtes, où ſans autre droit, les plus forts commandent. Eſaü pretendoit de grands interets contre ſon cadet, à cauſe du droit d'aineſſe qu'il auoit perdu quand Iacob fut fait ſon Seigneur, en receuant la benediction de ſon pere. *Ie l'ay* dit-il, *fait ton Seigneur.* Toutefois eſtant de nature ſi farouche, il n'eſtoit propre que pour viure auec les beſtes ſauuages, où les natures les plus robuſtes ont de l'auantage. Mais à propos, ces deux gemeaux me pourroient bien repreſenter l'homme exterieur, & l'homme interieur: car quelque mortifié, ou debilité que fuſt Iacob pour auoir combatu auec l'Ange, il n'en eſtoit pour cela que plus digne de figurer l'homme interieur qui doit commander. Et ſe pourroit faire que ſaint Paul, qui eſt deſcendu de ce Patriarche, par la lignée de Benjamin fils de Iacob, en auoit herité les moyens de dire: que quand il auoit de l'infirmité, c'eſtoit pour lors qu'il en eſtoit plus fort.

Iob.39. v 25.

Geneſ.27.v. 37.

Geneſ.49.v. 27.

S. Auguſt. ſerm.14. de ſanctis.

2.Cor.12.v. 10.

Si donc nous prenons Esaü pour la force corporelle, & Iacob pour la force de l'esprit principal, nous aurons bien tost iugé en quoy consiste la vraye force. Le Prophete Amos parlant du prophane Esaü, sous le nom des Amorrhéens issus de sa race, luy donne vne force qui ne peut estre propre qu'au corps. *I'ay* dit-il, *exterminé l'Amorrheen, duquel la hauteur estoit comme celle des cedres. Et estoit fort comme le chesne.* Le chesne, ainsi qu'vn chacun sçait, est tres-dur. Virgile fait vn Epithete de sa dureté, qu'il donne au fer. Philon le plus eloquent de tous les Hebrieux, tire de ce passage, au rapport de saint Hierome, qu'Esaü estoit surnommé *de chesne*. Pour signifier, combien il estoit robuste. Neantmoins si vous voulez voir, moralement parlant, si ce chesne, si cette force corporelle est foible; ou plutost, comme ce n'est que foiblesse, lisez Esaie, qui la compare, par maniere de dire, à vn rien. *Vostre force* dit-il, *sera comme de la cendre d'étouppe.* Il se fust trop auancé de la comparer à de l'étouppe, quoy qu'il ne soit rien de plus mol; il se contente de prendre la force corporelle, pour de l'étouppe qui est reduite en cendre. Les Septante ont traduit de cette sorte. *Vostre force ressemble à vne cheneuotte d'étouppe.* Rien de plus fragile, ny de plus facile à consommer. Pour dire, que quand la force de l'homme exterieur, qui se corrompt si tost, seroit aussi dure qu'vn chesne de deux ou trois cens ans, la chaleur naturelle la consomme peu à peu, de la mesme façon que le feu brusle vne cheneuotte. Il n'en est pas de mesme de l'esprit, representé par Iacob. Cét homme de cœur ayant soustenu l'effort d'vn Ange tout le long de la nuict, &

Amos 2. v 9.

Virgil. 7. Æneid Æternáque ferri robora.

S. Hierome l. 1. in Amos 2. Philo vir disertissimus Hebræorum, Esaü appellatum putat ἀγριέλαιον, id est, quercinum & roboreum.

Isaie 1 v. vlt.

Les Septante. Vt stipula stuppæ.

meſmes en'ayant eſté eſtoppié, ne perd pas pour cela courage. Cét Eſprit de force qui l'auoit aparamment vaincu, luy ayant dit, *Laiſſe-moy aller, il eſt iour*; Iacob n'y veut entendre, qu'il ne luy ait donné ſa benediction. Comme pour ratifier celle de ſon pere Iſaac, qui l'auoit fait Seigneur de ſon frere Eſaü, c'eſt à dire, de la force corporelle, & conformément à la mortification de ſa cuiſſe. Secondement il n'y veut conſentir pour ſon honneur. Tu peus dit-il à l'Ange, froiſſer & ſecher les membres de mon corps l'vn apres l'autre, ainſi que tu as ſeché le nerf de ma cuiſſe: pour mon eſprit il n'eſt en rien affoibly de ce combat. Si tu as eu quelque auantage cette nuit, ie ne ſuis plus pour t'en laiſſer prendre, depuis que *l'aube du iour eſt venue*. Car la force de mon eſprit, *s'accroiſt de iour en iour*. Il ne fut donc pas mortifié au preiudice de ſa vigueur, où de ſon courage, mais ce fut pour nous monſtrer, que la force Chreſtienne eſt vne ſouffrance. Or que la ſouffrance de cette nature, ne ſoit pas vne laſcheté de cœur, le vainqueur de Iacob le nous veut apprendre. *Si* dit-il, *tu as eſté fort contre Dieu, combien plus auras tu de domination ſur les hommes?* De maniere que la force Chreſtienne & Royale, qui reluiſoit dés lors en ce lutteur, qui eut affaire à vn Ange, à l'vn des Princes de l'armée du Seigneur, deuant lequel vn million d'Heros, ou de Semidieux, de l'academie de Machiauel, n'euſſent non plus duré, que de l'étouppe dans le feu, eſt quelque choſe de plus noble, & de plus magnifique, que la brutale dureté d'vn corps robuſte, que l'inhumaine fierté d'vn eſprit brutal. Cette force ne va point toute ſeule, comme i'ay

Geneſ 32. v. 26.

Geneſ. 32. v. 28.

dit, elle ne ſe fie pas en elle-meſme par méconnoiſſance. Conſideré que toute force arrogante & temeraire, eſt iniuſte: Et toute force ſans iuſtice, eſt vne occaſion d'iniuſtice. Car d'autant plus que l'on ſe ſentira robuſte, d'autant en ſera-t'on plus prompt à opprimer les plus foibles. Qui a fait dire à ſaint Bernard, que toute hardieſſe que la prudence ne conduit, eſt vne temerité, & non vne force. Si bien que pour conclure de plus en plus au deſauantage de ce cruel eſprit, qui nous diuertit ainſi de noſtre deſſein, ie luy voudrois dire, ce que ſaint Auguſtin penſoit, de la force de ceux qui ſe deſeſperent, pour ſe deliurer de quelque douleur qu'ils ne peuuent ſouffrir. Qu'il faut bien croire, qu'vne grande violence procede de ces maux, qui font de la force, vne homicide. Si toutefois il faut appeller force, celle qui ſe laiſſe ſurmonter par la douleur, iuſques à en venir à ce point, que de ne pouuoir, ny meſme par la patience, conſeruer l'homme, qu'entant que vertu, elle a la charge de conduire & de conſeruer. Iuſque là en fin, que paſſant outre, elle ſeroit contrainte de luy couper la gorge. Car i'oſe bien comparer à ce deſeſpoir, la force de ce barbare politique. Et ie m'en raporte, ſi elle ne doit eſtre d'autant plus voiſine de la cruauté, qu'elle eſt éloignée de la vertu; d'autant moins veritable, & capable de meriter de l'honneur, qu'elle eſt impatiente: Bref ſi eſtant ſi contraire à la pieté, elle ne doit eſtre impie & tyrannique. Car la noſtre eſt toute religieuſe, & toute Royale, ſuiuant meſme la penſée de Philon, qui dit, que chaque vraye vertu eſt vne Princeſſe, & vne Reyne.

S. Bernard. l. de conſid. c. 8. Nec fortitudinem, ſed temeritatem eſſe quemlibet auſum, quem non parturiuit prudentia.

S. Auguſtin 19. de la Cité c. 4.

Philon lib. 1. legis allegor.

CHAPITRE XV.

I. L'hereſie de ce pernicieux politique, refutée par les raiſons humaines; le beau, & l'honneſte, fin de la force. II. Cinq eſpeces de force ſur ce qui a eſté dit de l'homme interieur & exterieur. Platon condamne la temerité de Machiauel. III. Souffrance, n'eſt point vne laſcheté, chez les Docteurs, mais vne plus digne marque de force, que l'audace. IV. Saint Paul ſignale ſa patience, ayant pour fin, la couronne eternelle, qui eſt la plus honneſte de toutes. Le juſte ſe le propoſe à imiter, en tous ſes heroiques deſſeins.

I. MAIS afin que l'on ne me die pas, que i'ay tort de demander d'vn Athée, autant de reſpect à la parole de Dieu, qui eſt la loy, & la lumiere de la religion Chreſtienne, que i'en pourrois deſirer d'vn vertueux, & fidelle Catholique; & que ie me ſuis trompé, ſi i'ay creu que celuy qui n'épargne la vraye vertu, ſe ſoucie des principes de l'Eſtat Chreſtien, bien que de l'inſtitution de Ieſus-Chriſt, des Apoſtres, & des ſaints Docteurs de l'Egliſe Apoſtolique: Ie veux bien encore donner ma cauſe à la raiſon naturelle, & ſuis tout preſt d'en croire les deux chefs de ſon conſeil. Il n'eſt donc plus queſtion que de ſçauoir, s'il y voudra conſentir, ou quelqu'vn pour luy. Ce que ie ne puis croire, tant ie voy peu d'apparence, que celuy qui blaſme l'Egliſe, d'auoir interpreté la religion Chreſtienne à faux, & en appuyant la laſ-

cheté, & coüardiſe; d'auoir mal nourry les Chreſtiens, en les éleuant à la crainte des loix de Dieu, qui ſont celles de la patience; Que celuy dy-je, qui veut renuerſer la religion, pour remettre les Republiques en la ſplendeur de ſa fantaiſie, veuille s'en raporter à la raiſon naturelle, contre laquelle, la vraye Religion n'a rien ordonné. Cependant ie ne laiſſeray de produire icy les raiſons de mes arbitres en peu de mots, ſans toutefois y rien alterer. I'ay dit, que la ſouffrance eſt l'vne des plus nobles parties de la force, ſur tout, ſi le deſſein en eſt iuſte, ſi l'on endure pour le vray honneur, & en aſpirant à ce poids d'importance, de la gloire eternelle. Ariſtote dit la meſme choſe, & quant aux circonſtances de ces deſſeins de la vraye force, & quant à la nature de cette vertu. Voicy à peu prés ſes paroles. *Ariſtote 3. Ethic. c. 7.* Celuy qui eſt fort, doit ſouffrir pour l'amour de ce qui eſt beau & honneſte; car telle eſt la fin de la vertu. L'homme donc qui ſouffre ce qu'il faut ſouffrir, & pour la fin qu'il faut, & comme il faut, & quand il faut, qui garde toutes ces circonſtances, & ces fins, pour s'aſſeurer aux occaſions, cét homme-là eſt fort. I'ay veu la difference qui eſt entre l'eſprit principal, & ſa force, l'homme exterieur, & ſa vigueur, ſous la figure de Iacob, dont la vertu croiſſoit par la mortification, & d'Eſaü, dont la force ſe diſſipoit comme l'étoupe où l'on a mis le feu: & cela pour monſtrer la difference qu'il y a, entre la vraye force, & l'apparente. Ariſtote dit auſſi, quoy que ſans penſer à nos allegories, que tout ce que l'on penſe prouenir de la force, *Ariſtote cy deſſus, c. 8.* n'eſt pas force. Ce qu'il monſtre par de belles raiſons, que ie ferois tort à ce deſſein d'oublier.

II.

II. Il appelle force vrayſemblable, vne force ciuile, qui a quelque rapport auec la veritable, qui procede de vraye vertu, mais qui n'aproche pourtant pas de ſes perfections. Vous voyez des citoyens qui font des actes de force, parce que la laſcheté en feroit des infames, ou parce que la proüeſſe donne de l'honneur. Ce n'eſt pas auoir vne vraye force, qui ne regarde qu'à ce qui eſt beau & honneſte. On peut auſſi comprendre ſous cette eſpece, cette autre ſorte de force, qui eſt violentée, ou des loix de la Republique, ou de la ſurueilláce des Magiſtrats, bien qu'elle ſoit encore moins loüable que l'autre, comme plus éloignée de la vraye vertu, d'autant qu'elle vient de la crainte, & que ceux qui s'y portent, fuient, non la choſe deshonneſte, mais le chaſtiment. Or pour eſtre vertueuſement fort, il faut que ce ſoit non par neceſſité, mais parce que la choſe eſt honnéſte. La ſeconde eſpece de force, eſt vne force d'vſage & d'experience. A cauſe dequoy Socrate, comme i'ay auſſi remarqué, apelloit la force vne ſcience. Elle paroiſt plus en ceux qui ſçauent mieux le meſtier des armes, qu'en ceux qui ne ſont pas ſi ſoldats. Car ceux-cy ſe laiſſent ſaiſir des terreurs paniques de la guerre, & non pas les autres, qui pour cette raiſon, en ſont eſtimez plus forts. A les voir faire, vous diriez qu'ils combattent auec plus d'auantage que qui que ce ſoit, & qu'ils font plus d'execution; mais il eſt certain que les plus robuſtes, qui ont le plus de corps, & qui ſont plus aſpres aux combats, à cauſe de l'vſage ou de l'experience, ne ſont pas les plus forts: Au contraire, l'experiẽce de la guerre les porte à des reſolutions fort honteuſes. Car s'ils voyent le danger apparent, ou que

leurs forces ſoiẽt inégales à celles de leurs ennemis, cela les fait fuir, parce qu'ils craignent la mort, plus que la laſcheté & l'infamie. Et toutefois vn bon cœur, armé de la vraye force, n'a pas accouſtumé d'en faire de meſme. La troiſiéme force eſt vne force de colere. Ne diriez vous pas apparemment que ce ſoit force, de ſe ruer comme vne beſte ſauuage, ſur celuy qui nous a bleſſé? Car les forts ſ'aydent auſſi de la colere, qui ſert merueilleuſement pour aller aux occaſions, comme dit Homere. La colere accreut ſa force. Et ailleurs: Le ſang bouïlloit par tout ſon corps. Si donc l'homme fort fait des entrepriſes tendant à ce qui eſt honneſte, la colere y ſert beaucoup; mais rien que la douleur n'irrite les beſtes. D'où vient que l'on ne les peut pas dire fortes, quoy qu'elles ſe iettent dans le danger, ou quand elles ont faim, ou lors qu'elles ſont bleſſées. Autrement les aſnes que l'on ne peut tirer de la paſture, quand la faim les preſſe, ſeroient forts. Et les adulteres de meſme, que l'ardeur illicite porte à de grands hazards. Neantmoins la force échauffée de la colere, eſt bien ſi naturelle, que ſi le ſujet en eſt iuſte, & que cette chaleur prenne conſeil de la raiſon, on l'a pourroit appeller vraye force. La quatriéme force, eſt vne force d'eſperance, qui eſt engendrée de l'aſſeurance que l'on ſe donne, pour auoir ſouuent vaincu les dangers, & ſurmonté les perilleuſes occaſions. En quoy elle a des marques de la vraye force, qui eſt auſſi munie de confiance. Mais celle-cy n'a point d'autre but, que ce qui eſt beau & honneſte, l'autre eſt pleine de ſuffiſance & de preſomption. C'eſt comme il en arriue à ceux qui ſont yures, qui ne manquent iamais d'eſpe-

rance, mais s'il ne leur reüſſit ſelon leur attente, ils prennent la fuitte. Au contraire, c'eſt à l'homme vrayement fort, de tenir bon contre ce qui eſt à craindre, & contre toutes les apparences de perils, ſeulement parce que c'eſt choſe honneſte de ſouffrir, & choſe infame de ne ſouffrir pas. De maniere que c'eſt donc vn acte de plus grande force, de ne ſe point troubler, & de n'aprehender les frayeurs qui arriuent ſans y penſer, que de ne ſ'effrayer des choſes que l'on a preueuës. Ou à raiſon que cette fermeté d'eſprit procede d'vne habitude de conſtance, ou parce que l'on eſt mieux preparé aux euenements, quand on les a preueus. Auſſi chacun peut penſer & prendre conſeil ſur ce qu'il aura preiugé; mais és ſurpriſes, la force ne peut venir que d'habitude. La cinquiéme force prouient d'ignorance, & n'eſt de beaucoup diſſemblable à celle que l'eſperance emplit de conſtance; ſi ce n'eſt qu'elle eſt encore moins à priſer, par ce que rien ne la recommande. Car ceux qui eſperent, tiennent bon quelque temps, mais ces mal-habiles, voyant le contraire de ce qu'ils s'eſtoient imaginé, ſe mettent en fuitte. I'ay de plus obſerué, que la force n'eſt point vne audace, enflée de temerité, & qu'elle hait les extremitez, autant qu'elle aime la moderation. Platon eſt du meſme aduis. Comme dit-il, ſi vous ſeparez la iuſtice, ou quelque autre vertu, de quelque ſcience que ce ſoit, ce n'eſt pas vne ſageſſe, mais vne ruſe; ainſi la force eſt indecente & deſauantageuſe, ſi elle ſe trouue en vn meſchant, & en vn craintif, parce qu'elle le donne plus à connoiſtre, & découure mieux ſa laſcheté, qui eſt l'vne des extremitez de celles qui luy ſont contraires.

Platon in Menex.

III. Ie ne veux m'étendre dauantage ſur ce qui eſt allegué contre les mauuais principes de noſtre pernicieux politique, touchant la force. Il ſuffit que le tout eſtant reduit à ces deux points, l'vn, que la patience ou ſouffrance Chreſtienne, qui prouient de la vraye force, n'eſt vne laſcheté ou faineantiſe, l'autre, que l'honneur qui eſt l'obiet de la vertu, ſurpaſſe infiniment la beauté & l'honneſteté, que les Philoſophes ont dit eſtre la fin de la vraye vertu, il ſera tres-aiſé de le conuaincre d'impertinence, & d'impieté. Que s'il y reſte quelque difficulté, ajoutons-y deux ou trois mots, & taſchons encore, en faiſant la concluſion de ce chapitre, d'appuyer de cette ſorte les auantages de la force Chreſtienne. La ſouffrance qui eſt le premier effect de la force, n'eſt pas vne laſcheté, mais vne marque de bien plus grand cœur, qu'vne entrepriſe contre les dangers. Pour trois raiſons. La premiere, parce que quand on endure auec patience, il ſemble que l'on ſoit attaqué de quelqu'vn qui a de l'auantage, & qui a plus de force; là où celuy qui attaque, preſuppoſe touſiours d'eſtre le plus fort. Or ſi c'eſt choſe plus difficile d'auoir affaire à quelqu'vn qui eſt fort, qu'à vn foible, c'eſt auſſi choſe plus difficile d'endurer, que d'attaquer. Que ſi c'eſt choſe plus difficile, il ſ'enſuit qu'elle eſt plus vertueuſe, à cauſe que la vertu paroiſt en ce qui eſt difficile. La ſeconde raiſon eſt celle-cy. Celuy qui ſouffre ſe ſent actuellement, & par effect, du peril dont il eſt aſſailly. Celuy qui aſſaut, ne voit le peril, que dans l'incertitude du futur euenement. Or c'eſt choſe plus difficile de ne point ſuccomber au mal preſent, qu'au mal futur.

S. Thom. 2 2. q. 123 ar. 6. & ad 1.

Il y a donc plus de force en la patience, qu'en la vengeance: car celle-là eſt vne ſouffrance, & celle-cy vne attaque. La troiſiéme, ſouffrir quelque choſe enferme en ſoy vne longueur de temps, là où l'on peut attaquer en vn moment. Or c'eſt choſe plus mal aiſée de patienter longuement comme immobile, que de ſe ietter pour vn inſtant, dans vne hazardeuſe entrepriſe. Dequoy i'appelle à témoin tous ceux qui donnent viuement du premier abord, & qui ayans paſſé leur fougue, tournent le dos au danger. Il eſt donc bien veritable, que c'eſt choſe plus vertueuſe d'auoir patience, que de ſe venger. Et ce ne ſera qu'auec bien de la raiſon, qu'vn grand Pape aura dit de cette ſorte. Qui a-t'il de plus fort, que de mettre tous les mouuements de ſon cœur ſous le ioug de la raiſon, que de brider tous ſes deſirs charnels, par la vertu de l'eſprit, que de dépoüiller ſes propres volontez, & en mépriſant les choſes viſibles, aimer celles qui ne ſe voyent pas? En quoy certes ce grand homme nous fait toucher au doigt, la difference qu'il y a entre les choſes viſibles, parmy leſquelles nous auons auſſi bien compris la felicité du monde, que ſes afflictions, & les inuiſibles, auſquelles la force aſpire, & qui ſont des obiets incomparablement plus beaux & plus honneſtes, que les recompenſes de la gloire du monde, que les Païens, & les Athées, penſent meriter par leurs proüeſſes.

S. Gregoire in Pſal. 2. paniteat.

IV. Voila ô politiques, le but de la Religion Chreſtienne, & les religieux principes de ſes ſaintes Republiques. Voila dy-je, la fin de tous nos hõneſtes & glorieux trauaux, de toutes nos ſouffrances & patiences.

1.Cor.9.v.10. Saint Paul n'a point trauaillé à autre deſſein. Soit entre les Iuifs, ſoit ſous la Loy, ſoit ſans la Loy entre les Païens, ſoit entre les forts, ſoit entre les foibles, ie m'accommodois dit-il, à tout le monde. Tout ce que i'ay fait n'eſt que pour l'amour de l'Euangile. O fin honneſte! Mais n'auiez-vous autre deſſein que celuy-là, ô grand homme? *Ne ſçauez-vous pas* dit-il, *que quand on court, c'eſt pour vn prix?* Nous le ſçauons voirement. Mais que voulez-vous inferer de là? *Ceux-là* dit-il, *courent pour auoir vne couronne corruptible, mais nous, vne incorruptible.* Recompenſe glorieuſe, & de tous points incomparable! Voila *le poids eternel de gloire*, dont ie vous ay tant parlé, qui encourage l'eſprit principal à la ſouffrance. *Ceux là* dit-il, *courent pour vne couronne corruptible.* Qui ceux-là? Tous les hommes exterieurs, qui ſe laiſſent éblouïr de la ſplendeur apparente de la gloire du monde. Qui ceux-là? Les Corinthiens, les Romains, tous les mondains. Tous ceux-là, auec le mal-heureux politique, qui les amuſe à des imaginations d'impieté & de menſonge, courent pour vne couronne viſible, & paſſagere. Mais le Prince de l'inſtitution de la vraye vertu, n'aime rien de corruptible. Auſſi n'eſt-il pas de ceux qui courent apres des couronnes ſans eſtre courõnez. Qui dy-je, ſans regner en eux-meſmes, ambitiõnent tous les diademes de la terre, & y aſpirent comme à des felicitez. Pour imiter S. Paul *qui ne court pas ſans ſçauoir comment*, & auec incertitude, mais qui pretend au Paradis, par la confiance interieure de la mortification de ſon corps, il court eſtant couronné de deux diademes. Dont l'vn eſt interieur, en l'eſprit qui regne ſur ſes paſſions. Et

Cy deſſus & verſets ſuiuants.

2.Cor.9.v.26.

c'eſt vn ſigne qu'il aſpire à l'eternité: *Car ce qui ne ſe void, eſt eternel.* L'autre eſt exterieur, & nous le ſouhaittons incorruptible, par voye de ſucceſſion, & eternel, quant à la recompenſe des vertus, qui le rendent digne de le porter. Si donc il court eſtant couronné de gloire, c'eſt qu'il a vaincu. Et comme ſes victoires ne peuuent eſtre aſſez dignement honorées d'vne couronne corruptible, elles meritent vne couronne de gloire, apres deux couronnes de faueur ſinguliere: l'vne de grace, contre les vices; l'autre d'authorité, contre les vicieux & rebelles.

CHAPITRE XVI.

I. Effet principal de la magnanimité, au mépris de tout ce qui eſt corruptible. II. En quoy elle reſſemble à la force. III. L'vne & l'autre mettent ordre que l'eſprit Royal n'engage ſa liberté. IV. Laquelle vne fois perduë, il ne peut eſtre la felicité de ſon Eſtat, ſelon Salomon. Deux ſortes de paſſions, les naturelles, & les non naturelles, d'où vient que les appetits de celles cy ſont inſatiables. Allegorie à ce propos.

I. IE viens maintenant à la conſideration de la magnanimité de la force Royale, & au mépris de tout ce qui eſt corruptible, qui en eſt le plus illuſtre effet. Vous me direz d'auenture, que cette matiere apartient à la modeſtie, c'eſt à dire, à la temperance. Il eſt pourtant tout aſſeuré, que la generoſité de ce mépris, eſt vn acte de magnanimi- *S. Thom. 2. 2. q. 129. art. 1. ad 1.*

Philon lib. de fortit. té & de force. Philon Iuif le croit ainſi. C'eſt dit-il, à vn eſprit conſtant, ferme & genereux, de meſpriſer tout ce que le faſte, ce corrupteur de l'integrité de la vie, a en admiration. Saint Ambroiſe imite à ſon ordinaire ce grand perſonnage, faiſant voir que la force de l'eſprit paroiſt en deux actes. Premierement, quand il fait peu de conte des choſes externes & corporelles, & ſe perſuade, qu'eſtant ſuperfluës, elles ſont plus à mépriſer qu'à deſirer. Secondement, s'armant d'vne braue & genereuſe reſolution, il pretend aux choſes ſouueraines, & à tout ce en quoy l'on void reluire cette honneſteté, & cette bienſeance, qui eſt le but de la vertu; faiſant de telles pourſuittes pour y reüſſir, qu'il y puiſſe atteindre: Qu'y a-t'il de ſi excellent, que d'habituer ſi bien ſon eſprit, qu'il ne mette rien de tout ce qui n'eſt point vertu, au rang des choſes exquiſes, & qu'il ne porte ſes affections, ny aux richeſſes, ny aux voluptez, ny aux honneurs? Car quand il ſe ſera reueſtu de la force de ces reſolutions, pour lors il preferera de neceſſité cette honneſteté, cette beauté & bienſeance tant renommée des anciens, à toute choſe, & y dreſſera tellemẽt ſes inclinations, que quelque diſgrace ou trauerſe qui ſe preſente, de celles qui ont accouſtumé d'abbatre les eſprits, comme la perte des biens, le changement de fortune, la diminution d'honneur & de gloire, & choſes ſemblables, il ne change pas ſeulement de couleur, comme eſtant ſuperieur à tout cela. L'Orateur meſmes a bien conneu que l'eſprit magnanime ſe rend recommandable par le mépris des choſes exterieures. Et le Philoſophe, que les malheurs ne ſont capables d'attriſter vn cœur magnanime. Le

S Ambr. l. 1. offic. c. 36.

Cicero lib. 1. offic.

Ariſtot. 4. Ethic. c. 3.

Theo-

Theologien en donne cette raiſon. Celuy qui ne fait grand cas de quelque choſe que ce ſoit, il la trouue touſiours indifferente. Il ne ſe réjouït donc beaucoup s'il la poſſede, ny ne s'attriſte par trop s'il la perd. C'eſt pourquoy, comme le magnanime ne fait eſtat des biens exterieurs, ny des fortunes du monde; de là vient qu'il ne s'eſtime pas plus heureux ou plus grand, s'il luy en arriue, ny plus malheureux ou plus raualé, s'il y a du changement en ſes affaires. De meſme donc que i'ay déja dit, que toutes les vertus ayant cela de commun entre elles, que d'eſtre des fermetez & des conſtances, la force neantmoins auoit cela plus particulierement que ſes alliées: non autrement, quoy que les vertus aſpirent à des grandes choſes, & rendent l'homme vertueux bon, c'eſt à dire, grand; notamment celles qui reſiſtent aux difficultez, ou qui les attaquent & ſurmontent, comme la force & la temperance: la magnanimité toutefois excelle ſingulierement en grandeur. D'où vient que le Prince des Peripateticiens diſoit, qu'vn excellent ornement arriuoit aux vertus par la magnanimité, qui les faiſoit toutes tres-grandes.

S. Thom. 2. 2. q. 129. art. 8. ad 3.

Ariſtote cy deſſus.

11. Ie prends donc comme vous voyez bien, la magnanimité pour la force. Car quoy que celle-cy ait ſon départemét en matiere plus difficile, comme auſſi les mépris des perils de la mort, qui ſont plus importants, ſont encore plus ſignalez, que ceux des accidents de quelque fortune que ce ſoit, neantmoins celle-là conſpire auec elle de commun zele, à l'agrandiſſement de l'eſprit principal. Celuy dit Ciceron, qui eſt fort & magnanime, ne fait conte de tout ce qui peut

S. Thomas q. cy deſſus ar. 5. ad 1.

Ciceron. lib. 3. de finib.

ſuruenir à l'homme, & l'eſtime comme rien. Celuy donc qui eſt grand de cette ſorte, excellent, magnanime, & vrayement fort, repute tout ce qui eſt humain inferieur à ſoy. Et certes ie ne ſçay s'il ſe pourroit trouuer vne vertu plus Royale que celle-là. Si les Roys n'ont perſonne au monde qui ne leur ſoit inferieur, cela eſt deu à leur dignité ſouueraine, qui ne reconnoiſt que Dieu. Mais ſi rien ne reluit en la majeſté de cette ſublime, & preſque diuine condition, ny les biens, ny le pouuoir, ny l'authorité: ny thrône, ny ſceptre, ny diademe qu'elle ne mette au deſſous de ſon eſprit Royal, cela ne procede que de la force, & de la magnanimité. Il eſt bien vray que peu de Monarques ſont paruenus à cét empire de gloire quaſi eternelle, ſur leurs inclinations. Mais auſſi n'eſt-il rien ſi difficile, que de mépriſer, ainſi que de quelque fortereſſe de vertu & de ſapience, les richeſſes, les honneurs, tout ce qui ſemble magnifique, & de ſplendeur comme adorable à pluſieurs. Il n'apartient pas dy je, à tous eſprits de donner vne telle ſolidité de courage à leur iugement, par la raiſon preuenuë de conſtance & de ſtabilité, que ce qu'ils auront vne fois iugé leger, & de petite conſequence, ils ſe trouuent touſiours d'humeur de le mépriſer ſans autre ceremonie, comme n'eſtant digne de grande eſtime: Et ſi quelque puiſſante aduerſité, & de grande importance les viét choquer, qu'ils en puiſſent ſoutenir l'effort tout ainſi que s'ils y eſtoient preparez, ſe repreſentant pour toute conſolation, meſme s'il ſe peut ſans beſoin de conſolation, qu'il ne leur eſt rien ſuruenu d'extraordinaire, ny d'étrange à la condition de la nature humaine, que

l'on ſçait aſſez eſtre ſujette à de telles ou ſemblables infortunes. Et toutefois ſi les eſprits ne ſe ſignalent en ces occaſions, ils ne ſont point bien magnanimes. La premiere eſt la plus Royale. Car quoy qu'Ariſtote enſeigne, qu'il eſt plus difficile de ſupporter la douleur, que de s'abſtenir de la volupté; c'eſt vn acte de plus grande magnanimité, de mépriſer les biens exterieurs, que d'en ſouffrir patiemment la priuation. Conſequence qui ſuit aſſez à l'auantage de la magnanimité. Si bien que d'vne fois que l'on en ſera venu iuſque là, que de mépriſer tout ce qui n'eſt point vertu; c'eſt choſe indubitable que l'acquiſition, ou la perte de quoy que ce ſoit, ſera receuë auec indifference. Qui eſt ce que Tertullien a penſé à ſa mode, c'eſt à dire, non ſans quelque obſcurité, quand il écriuoit à peu prés de cette ſorte. Si ton eſprit s'émeut du dommage, & de l'intereſt des biens, l'on l'exhorte preſque en tous les endroits de l'Ecriture ſainte, à mépriſer le monde. A quoy ie ne vois point de ſollicitation puiſſante, comme l'exemple du Seigneur, qui ne fait eſtat de nulle ſorte de richeſſes. Toujours les pauures ont trouué leur conte auecque luy, les riches en ont touſiours eſté condamnez. De maniere que le mépris des opulences a fort ſeruy, pour induire la patience à ſupporter le detriment des choſes corruptibles. Monſtrant à celuy qui s'eſt dépouïllé des richeſſes, que les pertes qui les entament ne doiuét eſtre miſes en ligne de conte. Et ſera vray que la magnanimité regarde vne matiere fort chatouïlleuſe, c'eſt à dire celle de l'honneur, qui eſt ſon propre gibier, & conſecutiuement celle des richeſſes, & des biés

Ariſtote 1. Ethic. c. 9.

Tertull. lib de patiens.

S Thom 2. 2. q. 123. art. 2.

de fortune. Elle mépriſe auſſi les voluptez. Mais quand i'en ſeray là, il ſera à propos d'introduire la temperance pour l'aſſiſter. A preſent ie ne touche ces matieres qu'en general.

111. La premiere leçon que la vraye vertu monſtre au Prince de ſon inſtitution, en matiere de magnanimité, c'eſt de la grandeur de courage, de cette Royale generoſité, qui ne ſouffre point que l'on s'aſſujetiſſe à l'ambition, à l'orgueil, à la vanité, & à ſemblables vices, fort contraires à la reputation de l'eſprit principal, qui doit ſur toute choſe garder ſa liberté, de la paſſion des obiets qui la pourroient aſſeruir. Pour luy bien imprimer ce noble document, elle luy met ſans ceſſe deuant les yeux l'exemple du Roy des Rois, qui viuant parmy le monde, fit voir combien il eſtoit libre de ces paſſions, & ſuperieur à toutes les grandeurs que l'on y recherche, & que nul ne peut porter, qu'il ne leur ſoit inferieur. *Le Prince de ce monde vient* diſoit-il, *& n'a rien en moy.* Saint Ambroiſe lit ainſi. *Le Prince de ce monde viendra, & ne trouuera rien en moy.* A quoy il ajouſte ces paroles. Fais auſſi en ſorte que ton aduerſaire, qui eſt le Prince du monde, ne trouue en toy ſa ſimilitude. Non la rage, non la fureur, non les paſſions, où ſe trouue l'image du méchant. Il cherche à faire mourir, à deuorer comme vn lion rugiſſant. Il cherche, mais qu'il ne trouue rien en toy. Non la cupidité de l'or, non des amas d'argent, non les idoles des vices, afin qu'il ne te rauiſſe la parole de liberté; qu'il ne te puiſſe empeſcher de parler en Roy. Car ſi tu peus dire auec verité, le Prince de ce monde eſt venu, & n'a rien trouué en moy

S. Iean 14. v. 30

S. Ambr. de Iſaac & anima.

qui ſoit ſien, ce ſera tenir vn langage de magnanimité Royale, & de vraye liberté. C'eſt à peu prés la penſée de ſaint Ambroiſe, qu'il amplifie fort, tombant ſur vne belle figure qu'il donne, afin de la mieux faire gouſter. Laban ayant perdu ſes idoles que l'on luy auoit dérobez, les alla chercher parmy les equipages de Iacob, mais il n'auoit garde de les y trouuer, parce que Rachel fille de Laban, & femme de ce Patriarche, les auoit enleuez, de chez ſon pere, au deceu de l'vn & de l'autre. Saint Ambroiſe ſ'arreſte principalement, ſur ce que Rachel les auoit cachez. Selon l'Eſcriture, ce fut *ſous la littiere d'vn chameau*, ſur laquelle meſme Rachel s'aſſit. Et continue ainſi ſon allegorie. Si la ſageſſe, ſi la foy, ſi le mépris du monde, ſi la grace cache ta perfidie, c'eſt à dire, ſi elle l'efface, tu ſeras bien-heureux, comme il eſt eſcrit. *Bien-heureux ſont ceux dont les iniquitez ſont remiſes, & dont les pechez ſont couuerts.* Tu ſeras dit-il, bienheureux, ſi tu te peux vanter en verité que le diable Prince & tyran du monde, figuré en Laban, ne trouue rien qui luy apartienne en ton interieur, en l'empire de ton eſprit, repreſenté par Iacob. Si dy-je, Rachel, ſi ta magnanimité, fait littiere de l'ambition, & de la gloire que les mondains adorent. Si tu te tiens au deſſus de ces ſortes d'idoles, qui ont de l'aſcendant ſur les autres, ne voulant point imiter ceux qui les honnorent, on pourra dire de toy, *Bien-heureux eſt l'homme qui n'a point regardé és vanitez, & fauſſes manies.* Vatable. *Qui ne prend garde aux faſtueux, ny à ceux qui ſuiuent le menſonge.* Cache donc les idoles de la gloire du monde ſous toy. C'eſt à dire, mets les au

Geneſ. 30. v. 32 & 34.

S. Ambr. ey deſſus.

Pſeau. 32.

Pſeau. 39. Vatab.

dessous de tes pensées. Ne suffit-il pas que toute la magnificence d'vne gloire temporelle accompagne la dignité de ta condition souueraine, sans que tu témoignes par la bassesse de tes passions miserablement asseruies, que tu adores cette pompe de vanité? Mais tu n'es pas bien souuerain, si l'on void quelque chose au dessus de toy. Ce n'est dy-je, pas estre bien-heureux, & paisible en l'estat de ton esprit Royal, si au lieu de luy faire desirer les choses eternelles, & qui ne se voyent pas, tu l'assuiettis aux choses qui se voyent, qui sont corruptibles, & sujettes à de grands malheurs. Ce que mon Iuste futur successeur de l'Empire temporel du bien-heureux Assur, suiuant la Prophetie, doit auoir bien consideré, puis que d'vne magnanimité vrayement Royale, il se sçait si bien soumettre les rebelles de son empire interieur, & ranger les factions étrangeres & exterieures à leur deuoir. Estant né grand Prince, & pour le plus noble Empire du monde, combien d'illustres sujets, combien de moyens auroit-il de s'emporter à la vanité? Et toutefois se souuenant que l'Empire que Dieu luy a donné, est vestu de franchise, il en obtient encore la force & la magnanimité, de mépriser tout ce qui est au dessous de luy, tout ce qui n'est de l'ordre de l'eternité, & tout ce qui en détourne la Royale ambition.

IV. Pensez-vous que ce soit vne petite fortune à cét Estat de franchise & noblement François, d'auoir vn Prince si magnanime? Salomon nous fait bien sentir l'importance de cette felicité, parlant des Princes qui n'aiment point la vertu, & dont le cœur n'est capable, que de la passion des choses corruptibles. De

premier abord, & ſi l'on s'arreſte aux termes de la conception de ce Sage, vous diriez qu'il n'a point penſé à cette ſorte de bon-heur; mais apres que l'on a bien entendu ce qu'il veut dire, c'eſt dequoy il veut parler en ces termes. *Mal-heur ſur toy terre, de laquelle le Roy eſt vn enfant, & de laquelle les Princes mangent au matin. Bien-heureuſe eſt la terre dont le Roy eſt noble, & dont les Princes mangent quand il faut, pour prendre leur refection, & non point à excez.* Voila vne tres-belle lettre, il eſt raiſonnable de la contempler vn peu à loiſir. Voyons la façon de lire des Septante Interpretes. *Mal-heur ſur toy cité, dont le Roy eſt ieune, & dont les Princes mangent du matin. Bien-heureuſe toy terre dont le Roy eſt fils des libres, & tes Princes mangent à temps & heure, en force, & ils n'en ſont point confus.* Saint Hierome. *Et non à leur confuſion. Non par luxure.* Symmachus. *Ils mangeront auec probité virile,* comme les gens de bien doiuent manger. Saint Auguſtin ſemble ne pas lire tout à fait comme les Septante Interpretes, mais de cette maniere. *Mal-heur à toy terre, dont le Roy eſt vn adoleſcent, & dont les Princes mangent du matin. Bien-heureuſe toy terre dont le Roy eſt fils des libres, & tes Princes mangent à heure deuë, en force, & non en confuſion.* Ce que le Vatable de Robert Eſtienne explique bien liſant ainſi. *Region que tu es heureuſe, quand ton Roy eſt genereux, & quand tes Princes mangent au temps qu'il faut, pour reparer leurs forces, & non pour combattre aux verres.* Façon de lire qui oſte toutes les duretez que de premiere veuë l'eſprit pourroit auoir en cette lettre. Outre qu'elle en exprime bien le ſens & le deſſein. L'on

Eccleſ. 10 *v.* 16. & 17.

Les Septante. Cuius Rex tuus filius ingenuorum, & principes tui ad tempus comedent in fortitudine, & non confundentur.

S. Hierome. Et non in cõfuſione.

Les autres, Et non ad luxuriam.

Symma. Cum probitate virili.

S. Auguſt. 17. *de la Cité de Dieu, ch.* 19.

Vatable. O te beatã regionẽ, cùm Rex tuus generoſus eſt, & tui principes ſuo tempore comedunt, ob vires reficiendas, & non vt certent poculis.

pourroit tirer tout plain de beaux documents de ce paſſage: Mais ie ne m'en veux pas ſeruir, que ſuiuant la penſée que i'ay déja miſe en auant, de la magnanimité ou baſſeſſe des Princes, d'où vient le bon-heur, ou le mal-heur des Republiques & Royaumes. Ce que diſions-nous, vous ne iugeriez pas eſtre compris en ce paſſage, mais ſeulement que l'yurongnerie, ou la temperance, ſont cauſe de leurs deſaſtres, ou de leurs felicitez. Neantmoins c'eſt l'opinion de ſaint Auguſtin, qui écrit que Salomon penſoit à cela. A quoy ie me penſerois preparer par le moyen de cette doctrine.

S. Ioan Damaſc. l. 2. de fide c. 22. S. Thom. 1. 2. q. 30. ar. 3. & 4.

Saint Iean Damaſcene definiſſant la paſſion humaine, dit que ce n'eſt autre choſe, qu'vn mouuement de la partie appetitiue ſenſible en l'imagination du bien & du mal. Paſſion laquelle, ainſi que i'ay fait voir cy deſſus, eſt de l'ame comme de ſon principe, & non en l'ame comme en ſon ſujet. Mais il faut mettre vne grande difference entre les paſſions de la concupiſcence naturelle, & celles de la concupiſcence non naturelle, que ie voudrois nommer cupidité, & que l'on appelle auſſi, appetit animal. A cauſe que ces paſſions procedent de l'aprehenſion des ſens, qui les porte à leurs objets, & qui dépend de la raiſon ou de l'eſprit. Or ces paſſions que l'on nomme naturelles, ſont toutes bornées, à raiſon que la nature n'eſt nullement exceſſiue, mais qu'elle ſe determine à quelque choſe d'arreſté, & s'arreſte à ce qui eſt limité & certain. En ſigne dequoy, l'homme n'appete à manger infiniment, & ſans meſure. Quoy que les viandes corporelles eſtans corruptibles, & ayant paſſé par la digeſtion,

geſtion, l'appetit renaiſſe de la faim, & ce ſoit touſjours à recommencer. Pour les autres paſſions non naturelles, elles ſont infiniment inſatiables. Parce, dit ſaint Thomas, qu'elles ſuiuent la raiſon, qui a cela de propre, que ſes forces ne peuuent eſtre limitées. Vous voyez cela par exẽple, en ce que l'on ne luy peut monſtrer aucun nombre de choſes, pour ſi grand qu'il ſoit, & pour ſi infiny qu'il paroiſſe, auquel elle ne puiſſe touſiours ajouſter dauantage. Vous le voyez encore en ceux qui conuoitent les richeſſes, qui étendent la capacité de les deſirer, non ſeulement iuſques à vn nombre definy, mais iuſques à vouloir eſtre riches ſans fin, ſans bornes, & autant qu'il ſe pourroit imaginer. Si vous me demandez d'où procede vne ſi prodigieuſe & ſi exceſſiue auidité, ie n'ay maintenant à vous répondre tout ce qui ſe pourroit dire là deſſus, mais ſeulement ce qui n'outrepaſſe mon deſſein; ſçauoir, que l'eſpece de concupiſcence qui eſt vne conuoitiſe non naturelle, & vn appetit animal, prouient de l'aprehenſion, laquelle à cauſe de la raiſon qui en eſt le principe, eſt capable d'étendre ſes paſſions iuſqu'à l'infiny. Et ne plus ne moins que l'art de medecine eſt cupide de donner gueriſon infiniment, comme tout art deſire auſſi d'atteindre la perfection ſans meſure; de meſme au dire de Solon chez Ariſtote, les richeſſes n'ont point de fin determinée dans les deſſeins des hommes. D'ailleurs cette cupidité eſt vne paſſion, c'eſt à dire, vn mouuement de l'imagination du bien qui preoccupe la raiſon, & luy repreſente la neceſſité de la vie, la qualité des perſonnes, tout ce qui les doit aſſortir & accommoder. De là vient que la

Ariſtot. 1. politic. c. 6. vel 9.

Ariſtote 1. politic. cap. 5. vel 8.

raiſon eſtant ainſi perſuadée, s'emporte à l'auidité inſatiable des richeſſes, & à les accroiſtre ſans fin, comme ſi c'eſtoit pour viure à iamais. En quoy on luy donne vn ſpecieux pretexte, non de bien viure, & ſelon la neceſſité, mais de viure ſuiuant la paſſion. Vous voyez de plus, ſi ce n'eſt pas auec ſujet, que cette ſorte de cupidité eſt apellée non naturelle, parce que ſi elle eſtoit naturelle, elle ſeroit bornée & limitée. De maniere que l'opinion ſeule, & l'imagination n'ont point de bornes.

CHAPITRE XVII.

I. Suitte de l'allegorie du boire & du manger, qui ſignifient en l'Ecriture, la paſſion de la gloire du monde, que la magnanimité mépriſe. II. Autres allegories pour confirmer la meſme penſee.

I. CELA eſtant ſuppoſé, nous découurirons mieux, pourquoy le S. Eſprit a blaſmé l'excés de la gloire du monde, y comprenant les richeſſes, & la volupté, ſous la metaphore de boire, & de manger du matin, & auant le temps: meſmes parlãt des Princes & des Rois, qui doiuent au moyen de la magnanimité, eſtre ſuperieurs à tout cela, & qui, afin d'apliquer en paſſant la ſimilitude du S. Eſprit, deuroient manger, c'eſt à dire, vſer de leurs proſperitez pour ſe maintenir, & non pour ſe perdre. A ſçauoir comme l'on doit vſer des viandes pour ſa ſanté, & non auec excés. Saint Auguſtin a veu toutes ces particularitez, & parle de cette

façon. Les Princes de la cité du diable mangent du matin, c'eſt à dire, à heure indeuë. Parce qu'ils n'attendent l'heure propre, & la vraye felicité, qui eſt pour le ſiecle à venir, mais qu'ils deſirent auec paſſion & precipitation, d'eſtre faits heureux dans la gloire de ce ſiecle. Pour les Princes de la cité de Ieſus-Chriſt, ils attendent patiemment le temps de cette non trompeuſe beatitude. C'eſt ce que veut dire Salomon, parlant de *manger en force, & non en deshonneur.* Parce que l'eſperance ne les trompe, ſelon l'Apoſtre. *L'eſperance* dit-il, *ne confond point.* Le Pſeaume dit auſſi, *Ceux qui t'attendent ne ſeront trompez.* Parlant de plus du ieune Roy qui mange du matin, par lequel il entend le diable, & Ieſus-Chriſt par le fils des libres, entant qu'il eſt deſcendu des ſaints Patriarches, qui appartiennent à la libre cité de Hieruſalem, il marque tres-à propos les vices, & les paſſions contraires à la magnanimité, comme la folie, l'orgueil, la temerité, la petulance. Que s'il ſe trouuoit des eſprits ſi peu reſpectueux, que d'oſer reprendre ſaint Auguſtin, de ce qu'il a raporté le manger & le boire ordinaire, à l'vſage de la gloire du monde, des richeſſes, & de la volupté, nonobſtant que les penſées de ce perſonnage incomparable, notamment en matiere d'allegories, ſoient autant de miracles: Ie les prie d'eſtre plus modeſtes, de peur qu'en ne penſant accuſer que le premier & le plus ſublime des Docteurs de l'Egliſe, ils ne blaſphement contre le ſaint Eſprit, qui s'en eſt ſeruy comme du fidel truchement de ſes paroles. Car inſpirant vne autrefois ſes diuines penſées au Roy Salomon, il vſe encore de la meſme metaphore du man-

S. Auguſtin 17. de la Cité c. 19.

manger & du boire, pour dépeindre les plaiſirs du monde, & tout ce qui fait rechercher la poſſeſſion des richeſſes, pour y pouuoir fournir.

Proverb. 30. v. 18. 19. 20. II. *Trois choſes me ſont difficiles, & i'ignore tout à fait la quatriéme :* Il dit que la quatriéme, c'eſt la *voye de l'homme en adoleſcence.* Puis il ajouſte, *Telle eſt auſſi la voye de la femme adultere, qui mange, puis nettoyant ſa bouche, dit, Ie n'ay point fait de mal.* Manger en ce paſſage, ſignifie l'vſage de la volupté illicite. C'eſt le texte de la langue ſainte qui le monſtre, liſant ainſi : *Telle eſt auſſi la voye de la femme qui commet adultere, elle mange*, qui eſt, elle ſatisfait à ſon infame ſenſualité, *puis elle nettoye ſa bouche*, parlant d'vne choſe honteuſe en termes honneſtes, *& dit, Ie n'ay pas commis iniquité.* Comme ſi elle vouloit ſouſtenir que l'on ne la ſçauroit conuaincre d'infidelité, & qu'il n'y paroiſt point. Voila pour le raport du manger à la volupté. Les meſmes plaiſirs ſont auſſi dépeints ailleurs, ſous la metaphore du boire, de cette façon. *Les méchans ont dit en eux-meſmes, ne penſans bien à propos. Le temps de noſtre vie eſt court, Venez donc, & vſons de la creature promptement, comme en ieuneſſe. Empliſſons nous de vin precieux, couronnons nous de roſes auant qu'elles fleſtriſſent. Vſons de la creature* dit-il. Ou ſelon les autres, *de noſtre poſſeßion*, de tout ce qui eſt à nous. Vſons de ces biens ainſi que de la ieuneſſe, qui paſſe comme les fleurs. Ou bien : vſons de ces plaiſirs, comme en ieuneſſe, qui n'eſt point ſage. Vous faites bien de vous expliquer, ô inſenſez ! Il n'apartient voirement qu'à la ieuneſſe de ſe débaucher de la ſorte. Tout homme ſage, ſe gardera

מנאפת Adulterantis. Arias Montanus, quæ committit adulterium.

Sap. 2. v. 1.

τῆ κτίσει. Creatura poſſeſſione, *ſelon la Complut.*

bien de viure de cette façon. Vous en voyez peu, qui ſoient ſi prodigues de leur liberté. Malheur à toy terre, dont le Roy n'eſt qu'vn adoleſcent, dont *la voye eſt* meſmes *ignorée* de celuy qui n'ignore rien, & qui ne peut ignorer, que ce qu'il n'approuue pas. Ieune Roy qui aime *à manger du matin*, qui a les appetits déreglez, & les penſées encore plus diſſoluës. Qui eſt de l'humeur des impies, qui font des projets en eux-meſmes, *ne penſans rien de droit* Toutefois ie ne m'en étonne pas, s'il eſt ainſi qu'ils ſoient preuenus d'vne paſſion qui prouient de l'imagination du bien, pretendu veritable. Mais malheur à ceux, *qui diſent que le bien eſt le mal, que le mal eſt le bien.* Ceux cy le diſent, & le diſent *en eux meſmes*, en leurs penſées, apres que la conuoitiſe non naturelle l'a ainſi perſuadé à la raiſon. Laquelle eſtant vne fois preuenuë, fait tout ce que la folle paſſion de ieuneſſe luy aura conſeillé. Malheureux eſprit qui veut *manger du matin*, qui veut iouïr de tout ce que l'on peut poſſeder au monde auant le iour, auant que la lumiere de la raiſon luy ſoit renduë par la vertu, auant que la force de reſiſter aux paſſions luy reuienne. Malheureux voirement, & bien fort miſerable: qui au lieu de *manger pour ſe renforcer*; au lieu de ne point prodiguer les biens, dont il peut auoir beſoin pour ſe maintenir, mange pour s'affoiblir, fait des prodigalitez & des luxes, qui ruinent ſon eſtat. Si vous poſſedez tout cela, pourquoy vous haſtez vous tant d'en vouloir iouïr, comme s'il ne vous appartenoit pas? Comme ſi vous l'auiez dérobé? Pourquoy vous enyurez vous de voſtre vin? O la folle ieuneſſe! Elle a peur de n'y point ve- *Iſaie 5. v. 20.*

nir à temps, que cela ne paſſe, auant qu'elle ſe puiſſe contenter. C'eſt pourquoy elle ſe haſte ainſi, & veut commencer de grand matin. Mais ſi vous gouuernez ces biens, que ne les gardez-vous de corruption? Si dy-je vous les poſſedez, pourquoy en voulez vous vſer comme s'ils vous poſſedoient? Pourquoy ſe contraindre, à ſe leuer de ſi bonne heure? Pourquoy rompre ſon repos? Troubler l'eſtat de ſon interieur? Pourquoy donner contentement à vne paſſion qui nous oſte la liberté? Pourquoy penſer que nous ne ſerons pas bien grands, ſi nous ne nous declarons eſtre ſes eſclaues? O aueuglement d'eſprit! Les inſenſez, les ambitieux, les voluptueux, les ieunes gens n'ont point plus de iugement que cela. Ils penſent, mais l'aprehenſion de ces penſées, eſt preuenuë de paſsion. Ils penſent, & non ce que de droit. Combien plus heureux eſt l'Eſtat, *dont le Roy eſt fils des libres*, qui eſt vrayement Roy, & ſuperieur à toute la pompe, & à toutes les magnificences qui ſont ordinaires à ſa puiſſance. *Qui mange en ſon temps*, qui aime la gloire, mais la vraye gloire. Qui a bien les penſées plus genereuſes, & plus ſolides, que de ſe ſoucier des *roſes*, leſquelles, ſi l'on attend iuſques au ſoir à les cueillir, ſeront toutes fleſtries, & ſi peu de choſe, que perſonne n'en voudra faire eſtat, tant s'en faut que les Rois s'y vouluſſent amuſer. Les Rois ſont nez pour autre choſe, que pour eſtre eſclaues de ſemblables paſsions. Chaque choſe ſe propoſe vne fin, dit Ariſtote. La force ne regarde pas la fin de l'auarice, qui ne tend qu'à l'argent, mais elle a pour but, de donner de l'aſſeurance. L'intention de la medecine, n'eſt point d'amaſſer des richeſſes,

Ariſtote 1. politic. c. 6. vel 9.

mais de rendre la ſanté. Ce ſeroit donc vne paſſion contre nature, ſi vn Chef d'armée auoit vne autre fin que la victoire, ſoit celle de ſes appetits particuliers, ſoit celle des vices, ſoit celle des rebelles. Le Roy de Sodome penſoit beaucoup obliger Abraham, quand pour le remercier de la recouſſe qu'il auoit faite par ſon moyen de ſa liberté, & de ſon Eſtat, il luy offrit le butin de quatre Rois que ce Patriarche auoit défaits, & deſquels vn peu auparauant, ce Prince qui en penſoit ſecoüer le joug, auoit eſté vaincu. Mais le magnanime Abraham qui regnoit ſur les quatre maiſtreſſes paſſions de l'ame auſſi hautement, qu'il auoit triomphé des quatre Rois, luy répondit d'vne façon genereuſe. *Ie leue la main au Seigneur, le Dieu ſouuerain poſſeſſeur du ciel & de la terre, que de tout ce qui eſt à toy, ie ne veux rien prendre, afin que tu ne dies, I'ay enrichy Abraham.* Genes. 14. v 22. & 23.

CHAPITRE XVIII.

I. En quelle ſorte Abraham mépriſe les biens, & la gloire temporelle. Ce qu'il entend par le iour du Seigneur, dont il ſe rejoüit. Deux paſſages pour amplifier ſa penſée. II. Fin de l'honneur, hors de laquelle, la magnanimité n'en fait eſtat. III. Honneur inſeparable de la vertu. Empereurs plus honorables que les faux Dieux, s'ils ſe reputent inferieurs au vray Dieu. IV. L'honneur declare la vertu, & ne donne point le merite. Son mépris ne doit eſtre que magnanime, c'eſt à dire, diſcret, & raiſonnable.

Digitized by Google

I. ABRAHAM ne veut pas que l'on penſe, que les biens temporels le puiſſent rendre heureux. Il ne veut eſtre du nombre des mondains, qui n'eſtiment que ceux qui poſſedent les biens corruptibles. Qui diſent, *Ceux qui ont des richeſſes ſont bien-heureux.* C'eſt bien plus : Car ce Roy victorieux ne fait meſme eſtat de la felicité d'vne ſi grande victoire. Pour monſtrer que non ſeulement les richeſſes naturelles, qui comprennent tout ce qui eſt neceſſaire à la vie, & qui ſont la fin de la concupiſcence naturelle, mais meſme les richeſſes non naturelles, comme l'argent, & tous les auantages que les mondains luy donnent, ainſi qu'à la propre matiere des paſſions non naturelles ; que dy-je, l'honneur & la ſplendeur d'vn triomphe, tout cela eſt au deſſous de ce celebre & magnanime courage. En laiſſant ſon païs, il s'eſtoit dépouïllé de la paſſion des biens de la terre. Afin de mieux apprendre en l'échole de la vraye vertu, que tout ce que l'on appelle felicité au monde, n'eſt que miſere. Et quoy qu'eſtant de l'ancien teſtament il luy fut permis, ſans contreuenir à la loy de nature, ny meſme à la loy écrite, quand elle euſt eu lieu de ſon temps, de faire eſtat de l'honneur, comme il faiſoit profeſſion des armes ; ſi eſt-ce qu'il viuoit dés lors en Apoſtre. Et comme il tendoit à la perfection, ie ne doute point qu'il n'en preuiſt en eſprit la magnanime & magnifique condition, dans le mépris du monde. Qu'il le preuiſt, on le peut monſtrer par ce paſſage de Ieſus-Chriſt. *Abraham a treſſailly de deſir de voir mon iour : il l'a veu, &*

Pſeau. 43. v. vlt.

S. Iean 8. v. 56.

s'en

ſen eſt réioüy. Ce iour a bien vn autre luſtre que la clarté de la gloire du monde, dont les imperfections & vanitez ſont découuertes par cette adorable ſplendeur. *Il a* dit-il, *veu mon iour.* C'eſt à dire, en quoy conſiſte la vraye gloire, dont le fils de Dieu a deſiré d'eſtre glorifié. Et peut-eſtre qu'il diſoit en ſoy-meſme comme Ieremie. *Le Thrône de grandeur de gloire, ô Seigneur, tu es l'attente d'Iſraël ; Tous ceux qui te delaiſſent, ſeront confus, ceux qui ſe retirent de toy, ſeront écrits en la terre: parce qu'ils ont laiſſé la veine des eaux viues, le Seigneur ; Sauue-moy Seigneur, & ie ſeray ſauué, car tu es ma loüange. Mais ie n'ay pas eſté troublé en te ſuiuant* comme Roy & *Paſteur. Auſſi ie n'ay pas deſiré le iour de l'homme ; tu le ſçais.* Ouy bien ton iour que i'ay veu, & m'en ſuis réioüy. Ie n'ay point deſiré le iour de l'homme, ny la longue vie, ny les proſperitez de ce ſiecle. I'ay veu ton iour, & la veine des eaux viuantes d'vne gloire remplie d'eternité. Ce n'eſt pas non plus ſans myſtere, que le Seigneur qui eſt la ſource de la vraye gloire, dit vn iour enuiron l'heure de midy, parlant de la gloire du monde ſous la meſme ſimilitude de l'eau, qui repreſente la ſplendeur ſeculiere par ſa clarté, & par ſon flux, l'inconſtance des proſperitez. *Qui boira de cette eau, il aura ſoif vne autre fois.* Saint Auguſtin traittant de ce paſſage, remarque la differẽce qui eſt entre la ioüiſſance de la vraye felicité, & le plaiſir de la felicité temporelle, confrontant ce lieu de S. Iean, à cét autre de l'Eccleſiaſtique. *Ceux qui me mangent auront encore faim, & ceux qui me boiuent auront encore ſoif.* L'antitheſe eſt entre ces mots, *ils auront encore ſoif*, & ceux-cy, *ils auront ſoif vne autre fois.* Car

S. Iean 17. v. 1. & 5.

Ieremie 17. v. 12. 13. 6.

S. Hieroſme ſur ce paſſage de Ieremie.

S. Iean 4. v. 13.

Eccleſiaſtic. 24. v. 9.

le premier texte denote vne alteration continuelle, & le ſecond vn plaiſir qui eſt ſujet à interruption. Le S. Eſprit n'a donc pas dit parlant de ſes voluptez, il aura ſoif vne autre fois, mais ſelon ſaint Auguſtin, il aura encore ſoif. Parce qu'auoir ſoif vne autre fois ſuppoſe, qu'apres que l'on s'eſt remply l'on ſe ſoit retiré, que l'on ait fait digeſtion, pour puis apres recommencer à boire. Mais auoir encore ſoif, veut dire, que ceux qui boiuent de cette ſorte, ont ſoif meſme en beuuant. Que veut dire auoir ſoif en beuuant? Auoir touſiours enuie de boire, & n'eſtre iamais ſatisfait. Saint Thomas diſciple de ſaint Auguſtin, explique la meſme antitheſe de cette ſorte. Plus le bien ſouuerain eſt parfaitement poſſedé, plus il eſt ardemment chery, & tout le reſte mepriſé. Car plus on le poſſede entierement, mieux on le connoiſt. C'eſt pourquoy il eſt dit, *ceux qui me mangent auront encore faim.* Mais en la conuoitiſe des richeſſes & des proſperitez, quelles qu'elles ſoient, il en eſt tout au contraire, parce que quand on les a, l'on les mépriſe, & l'on en deſire d'autres, comme il eſt ſignifié en ſaint Iean où le Seigneur diſoit. *Qui boira de cette eau*, par laquelle les biens temporels ſont entendus, ou ſelon ſaint Auguſtin, les voluptez ſenſuelles, *il aura ſoif vne autre fois.* D'autant que leur inſuffiſance eſt beaucoup mieux reconneuë lors que l'on en iouït. Ce qui ſert à donner à connoiſtre leur imperfection, qui paroiſt mieux par ce moyen, & que le ſouuerain bien ne peut conſiſter en telles choſes.

S. Auguſt. in Pſal. 83.

S Thom. 1.2. q. 2. ar. 1. adj.

S. Auguſtin traité 15. ſur S. Iean.

11. Ne trouuez-vous donc pas que ce ſoit eſtre ſage, & de cœur vrayement magnanime, que de ne

point asseruir ses affections aux choses qui ne leur peuuent donner vn solide ornement? Que de mépriser ce qui ne peut rendre personne heureux? Non que les Princes, que l'on peut prendre pour des sources de la gloire mondaine, ne puissent licitement faire estat de l'honneur, qui comme ie disois, est le vray gibier de la magnanimité; mais que la vertu leur prescrit qu'ils ne s'y doiuent attacher auec passion: comme s'il leur deuoit suffire que l'honneur suiue, voire qu'il accompagne, & qu'il soit comme inseparable d'vne belle action, qui vient de la vertu, & qu'à cette conderation, il s'y doit porter genereusement. Celuy donc qui merite de l'honneur par la vertu, est assez honnoré. Voulez-vous voir ce fruict sur ce bel arbre? Le Prince ne peut bien gouuerner son Estat, qu'il ne le conduise vers la fin du gouuernement, qui chez les Païens semble estre la vertu & la paix: Et entre les Chrestiens, la vertu, la paix, & en tout cela la gloire de Dieu. Ainsi est-ce que le pilote gouuerne sa nauire, en intention de la conduire au port. Or celuy qui conduit a tousiours quelque excellence, & quelque vertueux auantage sur ceux qui sont conduits, selon le mouuement de ses volontez. C'est à cette excellence que l'honneur est acquis, comme en témoignage de ce qu'elle merite. S'il ne luy est rendu par des sujets ingrats, il luy est infailliblement rendu de la vertu, qui est bien la chose la plus noble, la plus sensible, & la moins ingrate du monde. Estant vray qu'vne action vertueuse n'est iamais frustrée de satisfaction. Contentement qui est si noble & si plein de plaisir, qu'il est impossible de bien gouster les autres

ſans celuy-là. Quand donc ie recommandois ſi fort la magnanimité par le mépris de tout ce qui doit eſtre inferieur à l'eſprit principal, ie ne voulois pas ſolliciter le Prince de l'empire interieur à ne rien faire digne de luy, mais ſeulement luy repreſenter qu'il ne deuoit rien entreprendre pour l'amour de la felicité mondaine, qui eſt tout aſſeurément indigne de ſa Majeſté. Il ne les doit donc mépriſer, comme s'il ne les reputoit vtiles à l'acheminement d'vne vertueuſe action, mais croire que venans de Dieu, il s'en peut ſeruir pour ſon honneur. La vertu dit Philon, ſouſtient, releue, anime en quelque façon, & rend immortelle la partie de noſtre ame, qui eſt capable de ſageſſe. Elle l'exhorte à mépriſer les biens exterieurs du corps, & à ne ſe propoſer autre but qu'à viure ſuiuant ſes regles, à ne faire eſtat de tout le reſte, qu'entant qu'il peut auancer ce deſſein. De maniere que ſi le ſouuerain bien eſt vne paix eternelle & parfaite, non par laquelle les mortels paſſent en naiſſant, & en mourant, mais où ils ſeiournent immortels, ſans y pouuoir receuoir aucun déplaiſir. Qui voudroit ou nier que cette vie-là ne ſoit tres-heureuſe, ou iuger que celle du monde, quelque farcie qu'elle ſoit de biens exterieurs du corps ou de l'ame, à comparaiſon de la celeſte, ne ſoit tres-miſerable? Neantmoins quiconque la gouuerne de ſorte, qu'il en refere l'vſage à la fin de celle qu'il aime de tres-grande ardeur, & que tres-fidelement il eſpere, il n'y a point de doute que l'on ne le puiſſe dire bien-heureux, meſme dés à preſent. Non toutefois en vertu de cette eſperance, priuatiuement à la conſideration de toutes les autres proſperitez. Car

Philo de fortit.

tout tant qu'il y en a au monde ſans cette vertu, n'eſt qu'vne fauſſe felicité, & vne grande miſere. Le monde ne ſe ſert des vrais biens de l'eſprit. Ce n'eſt donc paseſtre vrayement ſage, ſi en tout ce que l'on y diſcerne auec prudence, que l'on y pratique auec force, que l'on y modere auec temperance, & que l'on y diſtribue auec equité & iuſtice, l'on ne dreſſe ſon intention pour cette fin, où Dieu ſera tout en tous, en eternité aſſeurée, & en parfaite paix. Tout cela pour te dire, ô courage magnanime, car il n'importe que ie parle à l'habitude de cette vertu, ou à celuy qui s'en eſt paré, que ſi tu mépriſes l'honneur iuſqu'à ne te ſoucier de rien faire qui en ſoit digne, tu en voudras à ſi mauuais tiltre, que les vertueux rougiroient d'en deſirer à ce prix la. L'honneur dit Tacite, n'eſt point à mépriſer des ſouuerains de tous les mortels, car il eſt eſtimé des Dieux. Diſons pour luy, car il eſt eſtimé de Dieu. C'eſt luy qui dit & qui proteſte, de *ne donner ſa gloire à autruy*. D'où penſez-vous qu'il ſoit tombé en la fantaiſie des grands hommes de vouloir eſtre des Dieux, que de l'ambition de l'honneur ? Pour celuy que les Chreſtiens ont de tout temps accouſtumé de porter aux Monarques, outre que venant de leur part il en eſt plus religieux, ne doutez pas qu'il ne ſoit auſſi plus legitime, que celuy que l'on pouuoit rendre aux ſtatues, & aux Dieux des Païens. Nous honnorons l'Empereur, dit Tertullien, mais c'eſt à la maniere qu'il nous eſt permis, & comme il luy eſt expedient, en tant qu'il eſt le ſecond en dignité apres Dieu, qu'il tient de luy tout ce qu'il eſt, qu'il n'eſt inferieur qu'à Dieu ſeul. Ce que peut-eſtre, il ne deſauoüera pas. Car par ce

Ariſtote 4. Ethic. c 3.

Tacite 15. annal.

Iſaie 42. v. 8.

Tertull ad' Scapul. c. 2.

moyen il eſt plus grand que tous, quand il n'eſt inferieur qu'à Dieu ſeul. Ie dirois meſmes que c'eſt eſtre plus grand que les Dieux, attendu qu'il eſt au pouuoir de l'Empereur d'en diſpoſer.

III. Mais ie reprends le fil de mon diſcours, & voudrois volontiers que l'eſprit principal ſe ſceuſt auſſi bien moderer en matiere d'honneur, pour eſtre le plus auguſte de ſes biens, qu'en tout ce qui doit eſtre au deſſous de ſes paſſions. Il le pourroit tres-facilement, moyennant qu'il ne fiſt aucun deſſein, ſans auoir l'intention d'exalter l'empire de ſon interieur à la gloire de Dieu, & qu'il ſe tint bien aſſeuré, que toute la gloire que les plus grands ont iamais meritée, luy eſt infailliblement deuë. Car comme i'ay dit, rien n'eſt comparable à la ſatisfaction que l'on a de meriter de l'honneur, qui eſt le vray but de la magnanimité. Veu que quand tout le monde nous manqueroit, ſi nous l'auons veritablement merité, nous l'auons receu. La vertu vous dy-je, ne peut eſtre ingrate, ny l'honneur faillir d'accompagner la vertu, moins que la ſplendeur de ſuiure l'aſtre du iour. Tellement que ſi la ſplendeur n'eſt pas ſeparable du Soleil, quand bien les aueugles voudroient dire le contraire, mais qu'elle luy ſoit comme naturelle; l'honneur ne peut manquer à la vertu, quoy que l'ingratitude ſçache faire, voire meſmes ie dirois qu'il eſt né auec elle. Il faut auſſi monſtrer combien c'eſt choſe certaine que l'honneur ſe trouue touſjours infailliblement auec les belles actions. C'eſt le Seigneur qui ſe dit ſi ialoux de ſa gloire, qui me l'apprend de cette façon. *Nul n'allume vne lampe pour la mettre ſous le boiſſeau, & en lieu caché, mais ſur le chan-*

S. Matt. 5. v. 15.
S. Luc 11. v. 33.

delier, afin de luire à tous ceux qui ſont en la maiſon. Cela ne ſe fait pas dit-il, & non qu'il entende que la lampe allumée ne luiſe meſme ſous le muid, comme auſſi la vertu produit l'honneur en l'interieur, où il tient lieu de ſatisfaction, parce que Dieu *recompenſe* auſſi *en cachette*, & en l'empire qui eſt dedans nous. Ie découure à ce propos, vne belle figure en l'ancien teſtament. *Tu feras*, dit Dieu, parlant à Moyſe, *vn chandelier de fin or, ſix branches ſortiront des coſtez, trois d'vn coſté, & trois de l'autre. En chaque branche trois petits plats en façon de noix, les pommeaux & les fleurs de lys. Les pommeaux ſous les deux branches ſeront en trois lieux, procedans d'vn fuſt.* L'Ange auſſi fait voir au Prophete Zacharie, *vn chandelier tout d'or, & ſon flambeau ſur le ſommet.* Les Hebrieux entendent par ce chandelier d'or, la loy; & par la lampe, ou flambeau, c'eſt à dire ſelon ſaint Hieroſme, par la flamme au haut de ce chandelier, qui luit & rend vne grande ſplendeur, Ieſus-Chriſt, qui eſt le chef de la loy, & qui illumine tout le monde. Mais puis que i'ay déja veu que la clarté des lampes & des flambeaux que l'on expoſe ſur vn chandelier, ſignifie l'honneur & la gloire qui procede exterieurement de la vertu; Ie voudrois prendre le chandelier pour la loy animée d'vn Royaume, pour le Roy qui doit eſtre la loy viuante de ſon Eſtat, pour le Roy de l'inſtitution de la vraye vertu; & ſon flambeau, pour la gloire, qui eſt la fin de la vertu. Gloire qu'elle allume en l'interieur, où Dieu en donne la premiere recompenſe. Vous auez deux choſes fort conſiderables en ces chandeliers. *L'or pur*, & ſelon noſtre intelligence, la vertu droitte & deſintereſſée de toute

s Matth. 6. v. 4.

Exod. 25. v. 31 &c.

Zachar. 4. v. 2.

S. Hieroſme ſur ce paſſage.

ſiniſtre intention. *Les petits plats d'or creuſez en forme de noix*, l'amertume & la difficulté qu'il y a, qu'vn Roy ſoit fait la loy Royale & animée d'vn Eſtat. *Les fleurs de lys tout ioignant les flambeaux*, l'innocence de l'honneur que mon Iuſte ambitionne. Et en fin *la ſplendeur*, qui eſt comme le fruit de ce bel arbre, la gloire qui procede infailliblement de la vertu. La meſme choſe eſt auſſi ſignifiée par l'or. Car & les branches, & les petits plats, & les fleurs de lis, & le flambeau, tout cela eſtoit d'or fin, qui eſt le Roy & la gloire des metaux. Si donc vous voyez de l'or poly & mis en œuure, qui ne reluiſe pas, vous pourrez voir la vertu ſans honneur. Les prophanes me ſemblent auoir voulu tomber à peu prés ſur de pareilles allegories. Car ſi Platon n'a entendu parler de l'or & de ſa lueur, ſuiuant mon deſſein, en vne fable qu'il raconte quelque part, ie veux croire que tout le monde ſera auſſi en peine de ſçauoir ce qu'il veut dire, que celuy à qui il l'a dit en ſon dialogue. Vous eſtes dit-il, tous en vne cité comme freres. Mais quand Dieu vous forma, il meſla de l'or en la generation de tous ceux d'entre vous qui ſont nés capables d'vn Empire, & c'eſt pourquoy ils ſont tres-honnorez. Pour ceux qui doiuent les aſſiſter, il n'y a mis que de l'argent. Si bien qu'en fin, il ne luy eſt reſté que du fer & du cuiure, pour les laboureurs, & pour les autres artiſans. Voyez-vous ſi l'éclat de l'or ſignifie l'honneur qui eſt deu à la vertu Royale? Que veut encore dire Ariſtote, quand il compare les Magiſtrats à des lumieres poſées ſur des Obeliſques? Car ſi les Obeliſques repreſentent en leurs figures les raions du ſoleil, pour denoter qu'ils n'eſtoient

Platon l. 3. dialog. 3. de iuſto.

Ariſtote 4. politic. c. 13.

ſtoient dreſſés que pour marquer le luſtre des grands; en ſigne dequoy les Magiſtrats y ſont poſez comme des flambeaux, il eſt certain que la plus grande ſplendeur & la plus magnifique de toutes, doit eſtre pour les Rois, qui ſont la gloire des Magiſttats. Belle penſée pour vn Païen, & qui me fait auſſi toſt ietter la veuë ſur le myſtere de ces paroles ſacrées. *La lampe de ton corps, c'eſt ton œil.* Si ton corps n'eſt point vne Obeliſque, ta perſonne peut biẽ eſtre comparée à vn chandelier, au-moins ſi tu as part au merite de ceux dont il eſt dir, *Ceux cy ſont les deux oliues, & les deux chandeliers qui ſe tiennent en la preſence du Seigneur de la terre.* Ie m'étonnerois fort s'il eſtoit parlé de chandeliers, meſme quand on les prend pour des perſonnes de grande vertu, ſans que l'on ſe ſouuint de la clarté. A ſçauoir parce que la relation du chandelier auec la lumiere, ſignifie le raport de la vertu à l'honneur. Mais pour reuenir, ſi vous auez icy des chandeliers, vous y auez des oliues, & en elles l'huile qui bruſle dans les lampes. Pour monſtrer que ſi ton corps, ſi ta perſonne eſt vn chandelier, ton œil en ſera le flambeau. Que de plus, ſi ton œil eſt ſimple, c'eſt à dire, s'il eſt vertueux, ſelon la façon de parler du ſaint Eſprit, qui honnore Iob de la qualité de *ſimple* & de *droit*, pour dire qu'il eſtoit vertueux; ſi dy-je, ton œil eſt vertueux, tu en es auſſi toſt éclairé, & tu en reçois de l'honneur. Cette ſimilitude eſt auſſi au gouſt des anciens. On le peut remarquer chez Troge Pompée, qui apelloit Athenes, & Sparthe, les deux yeux de la Grece, c'eſt à dire, les deux flambeaux de ſa ſplendeur. Apres que Lacedemone fut ruinée par les Thebains, Leptina ſe

S. Luc 11 v. 34.

Apoc 11. v 4.

Iob. 1. v. 1.

Rhodig l. 18. c 2.

Chez le meſme Rhodig.

ſeruant de la meſme metaphore, oſa bien aſſeurer que la Grece n'auoit plus qu'vn œil. Qui eſtoit dire, qu'elle auoit perdu la moitié de ſa gloire.

IV. De façon que ſi l'œil & la lumiere, le chandelier & le flambeau, l'or & ſa lueur, le Soleil & ſa ſplendeur, le merite en fin & la recompenſe ſont choſes qui ſe ſuiuent, la vertu & l'honneur ſont inſeparables. L'honneur dy-je, ſuit la vertu. Afin que ceux qui croyent que l'honneur rend les hommes excellents, ſe ſouuiennent du tort qu'ils font à la vertu, & meſmes *à Dieu*, à qui *ſeul*, & d'vne ſouueraine ſorte d'adoration, *ſoit honneur & gloire*. Apres luy l'on le doit aux Rois, quoy que d'vn culte infiniment inferieur à celuy-là, & qui toutefois eſt le plus auguſte de tous ceux que l'on puiſſe rendre aux viuants. Mais quand ces reſpects & ces deuoirs leur ſont rendus, c'eſt en reconnoiſſance des excellentes vertus dont déja ils ont veſtu les ornements, & non que cét honneur leur acquiere du merite. L'honneur declare leur bonté, il ne les fait pas vertueux. Ce que l'on doit dire auſſi de la loüange, de la gloire, en fin de toute la pompe qui aſſortit exterieurement la majeſté Royale. Anciennement il n'y auoit que les hommes de belle taille, les grands, & les nobles, qui fuſſent apellez aux honneurs. C'eſtoit pour dire, que la bonne mine precede l'eſtime. Et ainſi Platon. Penſez-vous dit-il, que l'auarieux ſçache ce que c'eſt de la verité? Penſez-vous que l'ambitieux gouſte mieux les plaiſirs de la ſageſſe, que le Philoſophe les delices de l'honneur? Car ne doutez pas que l'honneur ne ſoit pour les perſonnes de ces conſiderations là, au moins s'ils reüſſiſſent dignement

1. Timot. 1. v. 17.

Ariſtot. 4. politic. c. 4.

Platon l. 11. dialog. 9 de iuſto.

en leurs conditions. Le riche eſt honoré du commun, & celuy qui eſt fort, & celuy qui eſt ſage. C'eſt pourquoy chacun d'eux pourra ſçauoir par experience, combien il y peut auoir de volupté en l'honneur, mais il n'y a que le ſeul philoſophe qui puiſſe ſentir les douceurs que l'on reçoit en la contemplation de la verité. Il arriueroit donc vn notable inconuenient, ſi l'honneur donnoit le merite auſſi bien que l'eſtime, ainſi que l'on dit, ſelon le monde, que l'argent donne & la nobleſſe & la beauté. Car il ſe pourroit faire que l'honneur ſeroit autheur de ſon mépris, & ſe détruiroit luy-meſme: au moins dans le deſſein de ceux, qui par vne exceſſiue paſſion de gloire, foulent l'honneur aux pieds. Ce n'eſt pas ce que la vertu conſeille à l'eſprit principal, quand elle l'exhorte à la magnanimité, pour le porter genereuſement au mépris de la gloire du monde, & de ſes felicitez. Le vain mépris qui foule l'honneur à la mode des Philoſophes, vient d'vn excés de faſte & d'orgueil. Noſtre iuſte mépris eſt auſsi contraire à l'ambition, que l'ambition à la magnanimité. Ie l'apelle iuſte, parce que c'eſt vn acte de vertu. Parce que le magnanime de ſon naturel, n'eſt nuiſible à choſe du monde, non plus que la iuſtice. Parce que la magnanimité épargnant les perſonnes, fait littiere de leurs vices. Comme il eſt écrit. *Le meſchant eſt deuenu à rien deuant luy.* Parce en fin qu'aſpirant à des choſes tres-grandes, elle ne s'écarte iamais du milieu de la vertu, qui eſt l'equité. Qu'elle n'aſpire à rien qu'elle ne merite. En quoy elle ne ſe peut tromper, à cauſe qu'elle iuge tres-pertinemment de toute choſe, & que ſi elle en iugeoit auec paſſion, ce ne ſeroit plus

Ariſtote 7. politic. cap. 7.

Pſeau. 14. v. 5.

S Thom 2. 2. q. 129. art. 3. ad 4.

S. Thom. quæstion cy dessus, art. 3. ad 1. Aristote 4. Ethic. c. 3. ou 8.

vertu. Si bien que le magnanime, dit Aristote, est sublime & souuerain en grandeur. Mais parce qu'il iuge de ses merites comme il apartient, il est tousiours dans la mediocrité, où il accommode son iugement & ses passions, à la proportion de ses forces. En quoy le presomptueux qui prend mal ses mesures, est extremement contraire au magnanime.

Ce qu'estant ainsi consideré, la vertu pourra rendre le conseil du mépris qu'elle donne à l'esprit Royal, merueilleusement vtile à son honneur, & fort plausible à sa reputation. Parce que suiuant les instincts & les lumieres de la magnanimité Chrestienne, qui a bien les desseins plus releuez & plus celestes, que la generosité mondaine, il se persuadera deux choses tres-importantes à sa gloire. Premierement, que l'honneur du monde n'est pas vne assez digne recompense de la vertu; & que si l'on fait estat de ce prix de la vertu dans le monde, c'est qu'il n'a rien de plus exquis ny de plus precieux à luy faire esperer. D'où il s'ensuit que la vraye recompense de la vertu, n'est pas vne splendeur sujette à obscurité, mais la gloire d'vne parfaite beatitude, à laquelle l'on peut paruenir en meritant l'honneur qui prouient de la vertu, comme de la source de sa clarté. Il s'ensuit de plus, que celuy qui a l'honneur deuant les yeux, & qui y pretend mesme par les voyes de la vertu, pensant s'il y arriue, d'auoir atteint la felicité, ne peut estre ny vrayement vertueux, ny bienheureux, mais seulement ambitieux. Secondement l'esprit magnanime se gardera bien de se tromper, en croyant que ce soit paruenir à la beatitude, que d'auoir les richesses & les biens de fortune à souhait, de

S Thom. 2 2. q 103. art. 1. ad 2.

peur qu'il ne ſemble ſe vouloir dedire du mépris qu'il doit faire de tout ce qui eſt corruptible. Afin auſſi de ne faire tort à ſon iugement, par le choix d'vne felicité periſſable, qui de vray n'eſt point vne beatitude, ouy bien vne ſpecieuſe miſere.

CHAPITRE XIX.

I. Ce que l'eſprit principal doit penſer de la grandeur du monde, ſi vous en ſeparez la vertu. II. Terribles deſaſtres qui tombent ſur la felicité des Princes, par le mépris que Dieu en fait: ce qui ne leur auient point qu'ils ne ſe trompent, & ne ſe ſeduiſent. III. Felicité compriſe entre les choſes indifferentes. La vertu peut toutefois mettre la felicité hors de l'indifference. IV. Autre moyen à meſme fin, par la conſideration de ſoy-meſme, où l'eſprit Royal trouue touſiours dequoy preuenir les mal-heurs de ſa felicité, ſans preiudice de ſa grandeur.

I. ENCORE m'empeſcheray-je bien d'auouër, qu'il y ait rien de ſpecieux en tout ce que la grandeur du ſiecle admire & recherche auec tant de paſſion, au cas que vous en ſepariez la vertu. De laquelle ſi elle eſt accompagnée, i'y reconnoiſtray quelque felicité, non toutefois d'autre nature que periſſable. Car tout ainſi qu'apres que le Philoſophe a tiré la ſolide teinture de l'or par art de Chimie, afin de la ietter ſur du metal qui ne ſoit pas fixe, & luy donner la couleur du veritable Elixir, s'il met

tout cela à la coupelle, rien ne demeurera dans le creuſet que l'or pur. De meſme les biens que l'on appelle de fortune, que vous diriez eſtre comme ſeparez, & mis à part de l'ordre de la diuine Prouidence, pour tomber à la diſpoſition de quelque puiſſant Monarque, lequel toutefois ſe défiant des felicitez de ce monde, dont les bons offices ſont plus infideles que la mer, leur aura donné quelque ſolidité par la teinture de la vraye vertu, iuſques à s'eſtre fait par le bon vſage de tant de magnificences, *ſemblable à la gloire des Saints*: Si ce mélange de poſſeſſion tres-ſpecieuſe eſt expoſé à l'examen de l'enuie ou de l'ambition, qui par le feu qu'elles allument, éprouuent la conſtance des Eſtats, vous voyez le plus ſouuent que tout s'en vã en fumée, & que rien ne demeure que la ſeule vertu. Les richeſſes dit Ciceró, ne ſont que les ſeruantes de la vertu. La ſeule vertu eſt maiſtreſſe. Toutes choſes hormis elle ſont ſujettes au pouuoir de la fortune. Où auez-vous des Royaumes dit Seneque, auſquels la ruine & l'oppreſſion, & le tyran, & le bourreau, ne ſoient preparez? Meſme il n'y a pas grande diſtance entre tout cela, & par fois vne ſeule heure d'interuale, entre le throne, & les genoux d'autruy. Que diront les Theologiens de l'inconſtance de cette felicité, puis que les Philoſophes en parlent de la ſorte? *Que le debat eſt eſpandu ſur les Princes. Que Dieu les a fait errer en vn lieu ſans chemin, & non point en la voye.* Ie veux qu'ils n'aillent touſiours ſi loin de leur but. Mais ils auront peine de détourner l'orage qui les trouue par tout, ſelon la penſée du meſme Prophete. *Ruine & mal heur eſt en leurs voyes, & n'ont point conneu la voye de paix.*

Eccleſ. 45. v 1.

Ciceron 2. Rhetor.

Seneque de Tranquil. animi, c 11.

Pſeau. 106 v 40.

Pſeaume 13. v. 6.

Le debat notamment, *eſt épandu ſur les Princes*. Car la teſte ſe ſent de l'orage, auant les autres parties du corps. Si les mal-heurs diſtillent ſur les petits, ils pleuuent & fondent abondamment ſur les grands. De façon qu'il ne ſe faut étonner, ſi ceux qui ſont ſi ſujets aux debats & aux querelles, que la gloire du monde ſuſcite de tous coſtez, ne peuuent trouuer la voye de paix.

11. Mais ſi ie change tant ſoit peu cette lettre du Prophete Royal, ſans toutefois toucher au ſens ou à ſa penſée, il paroiſtra beaucoup mieux, combien les excellentes fortunes, ſi elles ne ſont maintenuës de la vertu, ſont ſujettes à d'inſignes calamitez. Et de grace, quel plus terrible deſaſtre peut arriuer à ceux qui y conſtituent la felicité humaine, que d'eſtre mépriſé de Dieu? C'eſt ce que Dauid dit en termes fort exprés. *Le mépris eſt épandu ſur les Princes*. Ou ſelon les autres. *Dieu épand le mépris ſur les Princes*. Le faſte du meſpris que les Princes mal viuants font de Dieu, monte iuſques au ciel, comme *le cry de Sodome*; & Dieu fait pleuuoir ſon mépris ſur leurs teſtes, comme le feu de ſes foudres. Ils ne veulent mépriſer la gloire du monde, & croyent que c'eſt tout perdre, que de perdre l'honneur que l'on y pourchaſſe auec tant d'ambition; mais Dieu leur fait voir en ce paſſage, que s'il ceſſe de les regarder de bon œil, ils oublieront en fin le chemin de la vraye beatitude, & ne trouueront le long de leurs voyes, que des deſaſtres & des miſeres. Meſmes plus ils ſe ſeront auancez & haut éleuez, plus il les reculera & fera tomber de haut. Cette periphraſe

Les Septante. Effuſus eſt contemptus ſuper principes.

Varab. Deus effundit contemptum in principes, & errare facit eos per vaſtitatem. *Geneſ.* 18. v. 20.

nous peut auſſi ſeruir. *Dieu les a fait égarer dans le vuide, où il n'y a point de voye.* Comme s'il vouloit dire, Dieu a tellement tenuerſé les Eſtats, & les Prouinces de ces Princes, qu'il n'y teſte aucun veſtige de Royaume, ſi ce n'eſt peut eſtre en apparence, comme aux regions de Sodome & Gomorre, dont les biens ne ſont plus que fumée. Theodoret lit ainſi. *Il les a fait errer en la vanité de l'eſprit.* Meſmes en vertu du terme Hebrieu, l'on poutroit dire que cette vanité eſt inuiſible, imaginaire, en deſordre, & confuſion. Qui n'erreroit en des endroits inuiſibles & confus? Mais quelle plus inſigne vanité pout vn eſprit, que de mépriſer la vraye vetité & les biens eternels, & de s'imaginer de la ſolidité aux choſes periſſables, qu'il doit mépriſer comme ſi ce n'eſtoit rien? Ce n'eſt donc pas tenir le chemin de la vraye beatitude, que d'eſtre ſi cupide de l'honneur du monde. Saint Auguſtin lit autrement, & ſaint Hieroſme ne reiette pas ſa penſée. *Il les a ſeduits en vn lieu ſans chemin, & non en la voye.* Le Prophete auoit dit vn peu auparauant en ce meſme Cantique, parlant de ceux qui ne mépriſent Dieu, & qui l'inuoquent en leurs neceſſitez, *Dieu a commandé à l'orage, & il s'eſt arreſté, ſe changeant en beau temps, & il les a menez au port de leur volonté.* De maniere que vous auez icy deux partis; l'vn qui ne meſpriſe Dieu, & il n'en eſt méptiſé; l'autre qui en eſt mépriſé, pour ne vouloir mépriſer ce qui eſt digne de mépris. Surquoy ſaint Auguſtin fait des merueilles, & dit à peu prés de cette ſorte. Ceux deſquels il eſt parlé cy deſſus, ont ſuiuy le bon chemin, & ont eſté menez droit au port, ſelon leurs

Aux notes de Robert Eſtienne. Reddit cõtemptibiles qui prius erant in ſumma authoritate, & errare facit in inani in quo non eſt via.

Theodoret. Et errare faciet eos in vanitate mentis.

בתהו

S. Auguſt. Effuſus eſt contemptus ſuper principes, & ſeduxit eos in inuio, & non in via

S. Hieroſme au meſme lieu.

Pſeau. 106. v. 29 & 30.

S. Auguſtin cy deſſus.

leurs deſirs. Ils ont eſté conduits, & non ſeduits. Mais ces autres ont eſté ſeduits hors du chemin. Double deſaſtre, d'eſtre hors de la vraye voye, & d'y eſtre trompé. Mais que veut dire que Dieu les a trompez? Qu'il les a liurez à la concupiſcence de leur cœur. C'eſt ce qu'il entend. Dire donc qu'il les a ſeduits, c'eſt dire qu'il les a abandonnez à eux-meſmes. Car à proprement parler, Dieu ſeduit, lors qu'il laiſſe faire celuy qui ſe ſeduit. Parce que quiconque penſe eſtre quelque choſe n'eſtant rien, il ſe trompe. Que veut encore dire, il les a ſeduits? Il les a quittez en vn lieu ſans chemin, & non en la voye. Car comment ſe peut-il faire que les hommes qui prennent vne partie, & laiſſent le tout, ſoient en bon chemin? Comment ne ſont trompez ceux qui preferent l'honneur du monde, à l'honneur de Dieu? Qui ont à mépris ce qu'il faut adorer, qui adorent ce qu'il faut mépriſer?

III. Puis donc que la vraye vertu merite d'eſtre aimée, ſi l'on ne l'offenſoit, ſi l'on ne la reiettoit. Si dy-je, l'on admettoit ſa ſplendeur, elle qui eſtant vn raïon de la verité qui luit eternellement, annobliroit à merueilles la felicité temporelle. Ie dirois que ce ſeroit ſuiure le bon chemin. Et de plus, au contraire de ceux qui conuertiſſent la neceſſité en vertu, que l'on voudroit changer les richeſſes & l'abondance en de tres-puiſſants moyens, pour paruenir au comble de toute felicité. Ie me ſuis bien trouué des penſées que ie viens d'alleguer de ſaint Auguſtin. Ie ſuis d'auis de l'oüir encore parler ſur ce ſujet. Il blaſme fort les Romains, d'admettre tant de ſorte de Dieux, & penſe qu'ils euſſent eu quelque apparence de raiſon, de ne

receuoir que ceux qui leur pouuoient eſtre honorablement vtiles, & au ſeruice deſquels la ſuperſtition euſt eſté moins infame. Puis il écrit ainſi. Ils ſe deuoient contenter de la Vertu, & de la Felicité, bien que c'euſt eſté touſiours errer lourdement, que de faire des Deeſſes de ces dons de Dieu. Et neantmoins où eſt la vertu, & la felicité, que cherche-t'on autre choſe? Car la vertu embraſſe tout ce qui eſt à faire, & la felicité tout ce qui eſt à obtenir. D'où ie puis inferer, que l'on ne doit pretendre à la felicité, meſme du monde, ſans la vertu. Parce que la felicité ſeule eſt tout au moins vne choſe indifferente, & tout aſſeurément vne choſe periſſable. Si c'eſt choſe indifferente, permettez que Dauid diſe, que les Princes qui la cherchent ſans le croire ainſi, errent, & ſont hors du bon chemin. Outre que ie ſuis en doute, s'il eſt poſſible qu'vn eſprit qui s'attache à vne choſe indifferente, peut eſtre ſolidement heureux, ou plus aſſeuré de ſa fortune, que celuy qui pendant le bris d'vn pitoyable naufrage, attrape quelque aix pour ſe ſauuer, c'eſt à dire, non ſon ſalut, mais quelque ſecours bien fort incertain. D'autre part, ſi cette felicité eſt periſſable, l'eſprit Royal eſt-il bien magnanime de n'en faire des mépris? Il faudra parler de cela puis apres. Ie voudrois auparauant, s'il ſe pouuoit, trouuer quelque moyen de mettre la felicité de ce monde hors de l'indifference, afin que l'eſprit principal en pûſt faire eſtat. Non certes ainſi que de choſe qui ſoit digne de luy, mais comme de l'vn des plus nobles objets de ſa magnanimité. Car qu'elle ſoit indifferente, ie ne ſçay s'il ſeroit permis à cét eſprit d'en douter, eſtant Roy

S. Auguſt. 4. de la Cité de Dieu, ch. 21.

de l'empire interieur ſelon l'inſtitution de la vraye vertu, qui eſt la tres-chreſtienne. Demandez l'auis des bons Philoſophes, ils vous diront qu'ils n'ont iamais reuoqué cela en doute. Voulez vous ouïr le vertueux Epictete? De toutes les choſes qui ſont, les vnes ſont bonnes, les autres ſont mauuaiſes, les autres ſont indifferentes. Les bonnes ce ſont les vertus, les mauuaiſes celles qui participent du vice; les indifferentes celles qui tiennent de l'vn & de l'autre, les richeſſes, le mariage, la vie, & la mort, la volupté, le trauail. Seneque deuoit auoir leu les écrits de ce grand homme, auſſi bien que les Stoiciens, puis qu'il philoſophe preſque par tout ſur ſes principes. Mais il eſt admirable particulierement en vn endroit, où la vertu ſemble auoir preſſé ſa raiſon plus que iamais, de tenir ſon party, & meſmes d'obliger la magnanimité dont nous parlons, de ſa recommandation. Car il dit ainſi. L'eſprit qui a laiſſé les choſes exterieures, s'eſt logé en vn lieu où il eſt impoſſible d'aborder, & où il ſe defend de ſa forteresſe. Toutes les fleches que l'on luy tire, tombent au deſſous de luy. La fortune à ce que nous en croyons, n'a pas les mains bien longues, elle ne prend perſonne de force, elle n'a que ceux qui ſe rendent à elle. Et puis il fait cét argument de Zenon. Nul mal n'eſt glorieux: la mort eſt glorieuſe: la mort n'eſt donc point vn mal. Auquel apres auoir donné la ſolution, non ſelon ſon ſens, mais ſuiuant l'opinion d'vn Romain dont il ſe moque, auec cét autre ſyllogiſme: Rien d'indifferent n'eſt glorieux: la mort eſt choſe glorieuſe: la mort neſt donc point choſe indifferente. Il diſtingue la maieure propoſition de ce dernier ſyllogiſme, concedant,

Epictete. 1

Seneque ep. 82.

que les choſes indifferentes preciſément parlant, ne ſont ny infames, ny glorieuſes. Et toutefois, que rien n'eſt glorieux, qu'en ces matieres que la vertu de la magnanimité a pour objet, dont la plus chatouïlleuſe c'eſt la felicité. Il le monſtre par ces exemples. On fait grand cas, non de la pauureté, mais de celuy qu'elle n'aura ny abaiſſé, ny courbé; non de la douleur, mais de celuy qu'elle n'aura vaincu. Nul ne louë la mort, oüy bien celuy à qui elle aura plutoſt oſté l'ame, qu'elle ne l'aura troublé. Puis il conclud, ſi vous y prenez garde, preſque en Chreſtien, & grandement à l'auantage de ma penſée. Toutes ces choſes d'elles meſmes, ne ſont ny honneſtes, ny glorieuſes: mais la vertu rendra honneſtes & glorieuſes toutes celles qu'elle aura entrepris & gouuerné. Elles ſont donc mediocres, ou entre le mal & le bien. Pour en determiner, il ne faut que ſçauoir, ſi le vice ou la vertu y aura mis la main. Toute choſe à laquelle vous ajouſterez la vertu, receura par ſon moyen l'ornement qu'elle n'auoit pas. Nous diſons qu'vne chambre eſt bien claire, mais durant la nuit elle eſt fort obſcure. Le iour y épand la lumiere que la nuit y dérobe. Tout de meſme c'eſt le vice ou la vertu qui donne la qualité de bien ou de mal, à tout ce que nous auons cenſé indifferent & mediocre, aux richeſſes, à la force, à la beauté, aux honneurs, au Royaume; Et au contraire, à la mort, à l'exil, à la mauuaiſe ſanté, aux douleurs, à tout ce en fin que plus ou moins nous apprehendons. Appuyons auſſi ces veritez auant que paſſer outre, ſur le piuot infallible de la parole de Dieu, qui regarde tout ce qui eſt çà bas auec indifference, ce qu'il ne feroit, s'il en eſtoit autrement. *Les*

tenebres dit Dauid, *ne ſeront point obſcurcies de toy.* Tu ne feras pas le mal plus grand qu'il eſt, ny les choſes periſſables plus corruptibles qu'elles ſont. Tu iuges equitablement de toutes choſes. Il ajouſte, *La nuit ſera illuminée ainſi que le iour.* Comme s'il vouloit dire, elle ſera priſe pour ce qu'elle eſt. La nuit donc ſera eſtimée comme le iour. Comme ſont les tenebres de la nuit, ainſi eſt la lumiere du iour. Ou ſelon les autres. Les tenebres & la lumiere ſont également priſées chez toy. Tu as fait toutes choſes en poids. La nuit a ſon poids, le iour a ſon prix. Rien de tout ce qui eſt n'eſt indifferent quant à ſa nature, mais tout hormis toy, & ce qui eſt au deſſus de l'ordre naturel, comme la vertu, & la grace, nous doit eſtre indifferent quant à l'eſtime, & de nulle conſideration, ſi l'on en ſepare le vertueux vſage, & l'intention de t'en glorifier. *Pſeau. 138. v. 12.* *Vatab.*

Si bien que voila en deux mots & comme inſenſiblement, l'vn des moyens que le Roy des paſſions humaines doit ſuiure, pour faire que la felicité d'vne fleuriſſante Monarchie, dont Dieu l'aura glorifié, ne ſoit plus choſe indifferente, à ſçauoir celuy de la vertu, & s'il eſt ſi magnanime que de ne vouloir faire eſtat de ſa condition ſouueraine, qu'entant qu'elle ſera illuſtrée de la ſplendeur de ſes vertus Royales. Car pour lors on le peut eſtimer bien-heureux, & luy permettre l'vſage de la felicité, auec cette certitude, qu'il eſt dans le chemin de l'immortalité.

Parlons maintenant de l'inconſtance de la felicité mondaine, ſeparée de ce qui la met hors de l'indifference, & que comme telle, l'eſprit magnanime auroit raiſon de mepriſer, pour deux belles conſidera-

tions; l'vne à cauſe qu'elle eſt periſſable, l'autre qu'entre toutes les choſes indifferentes que i'ay fait voir, ſi la proſperité l'accompagne ſans la vertu, elle eſt plus à redouter que l'aduerſité. Mais parce qu'en ce premier liure, le Roy ſuiuant l'inſtitution de la vraye vertu, doit commencer par la connoiſſance de ſoy-meſme, il faudroit auant que de conſiderer que les felicitez ſont mepriſables au ſens que ie viens de dire, qu'il philoſophaſt ſur luy-meſme. Ie luy promets que ce ne ſera pas ſe détourner de la beatitude: Car ſans mentir, vn Roy digne de porter ſon ſceptre, eſt la felicité de ſon Eſtat. Ie le diſois cy deſſus. *Bien heureux eſt le Royaume dont le Roy eſt le fils des libres.* Car ce paſſage me donne à preſumer, que le Prince aſſorty des parties que ie viens de dire, ne degenerera de ſes anceſtres. Qu'eſtant tres-noble & tout plein de vertueuſe magnanimité, ſon courage ne ſera pas ſi ſeruile, que de s'engager à rien qui ſoit indigne de ſa Majeſté. Comme il feroit, s'il ne iugeoit toutes les felicitez periſſables, inferieures à celle de ſon eſprit, où eſt le bon-heur de ſon Eſtat. Comme il feroit encore, pour parler auec le ſaint Eſprit, s'il n'auoit la penſée de moderer ſes appetits, pour manger quand il eſt temps, pour regler ſes paſſions, & ne ſe haſter mal à propos de vouloir eſtre bien-heureux en cette vie, où ſans la faueur de la vertu, & ſans l'ambition du Royaume de Dieu, il ne peut eſtre que miſerable.

IV. Ie penſerois donc dire, pour faire que le Prince de la vraye vertu iuge bien de la nature des felicitez du monde, qu'il ſeroit comme à propos, de les peſer contre la ſienne, & à cét effet, de mettre

tout ce qu'il y a de gloire au monde, dans vn baſſin de conſideration, & luy auec ſa magnanimité de l'autre. Car il ne faudroit pas qu'il s'y mit n'eſtant reueſtu que de ſa ſeule principauté, & vuide de vertu, pour vſer de ce mot de ſaint Paul, qui fait mention de *l'euacuation des puiſſances, & des principautez.* Cela ſeroit dy-je, bien à propos, & ne croy pas que mon Prince n'ait ſouuent fait cét eſſay, & bien peſé la grandeur de ſa condition. Si vous dites que l'eminence de ſa Majeſté ſemble ne deuoir ſouffrir que rien du monde entre en comparaiſon auec elle; prenez bien garde que ie n'y fais entrer que des ſceptres, des couronnes, des thrones, des triomphes, des Rois comblez de bon-heur, & vuides de vertu, pour releuer d'autant plus la ſienne. I'accorde donc que tout cela eſt au deſſus de luy, mais il a l'ame ſi religieuſe, & le cœur ſi magnanime, qu'il ſouffrira bien ce rapport, & ſe mortifiera vn peu pour ſa gloire, & afin d'en eſtre d'autant plus peſant. Car ce que ſaint Paul luy a enſeigné cy deſſus eſt tres-infallible, qu'vn *moment de ſouffrance*, d'humilité & de mortification, acquiert *vn poids eternel de gloire.* Que ſi cela eſt, ie ne fais point de doute qu'entrant dans la balance auec vn poids eternel, il ne l'emporte contre tout ce qui eſt temporel. Et s'il l'emporte, ne iugez-vous pas que ce ne peut eſtre ſans qu'il s'abaiſſe? Il s'humiliera donc afin de trouuer moyen de s'agrandir. Si rien ne le peut mettre au deſſous de luy-meſme, que l'humilité, rien ne luy peut donner le poids d'humilité, que la connoiſſance de ſoy-meſme. De ſorte que cette connoiſſance luy eſt fort neceſſaire, pour faire en ſorte qu'il ne ſe ſouuien-

2 Cor. 15. v. 14.

ne pas moins qu'il eſt homme, que qu'il commande aux hommes. Afin que s'il excelle, s'il paroiſt, ſelon ſa gloire, ſelon ſa qualité, qui le mettent au deſſus des hommes, il n'oublie point que ſes eminences ſont humaines. Afin qu'eſtant au deſſus de ſoy-meſme, il regarde les choſes baſſes d'vn lieu plus éleué, & ſe mettre ſi haut en cette fortereſſe de vertu, de force, & de magnanimité, que toutes les foudres que l'enuie & l'ambition lanceront pour l'abattre, ne le puiſſent atteindre, & tombent au deſſous de luy. Car pour celles du mépris de Dieu, qui eſt infiniment au deſſus de ſa Majeſté, il n'aura ſujet de les craindre, ſi regardant de bien haut les grandeurs qu'il luy defend de prendre pour des felicitez, & les trouuant ſi petites qu'elles luy ſemblent preſque inuiſibles, il ſe reſoud de n'en faire eſtat, comme les ayant déja iugées dignes du plus genereux de tous ſes mépris. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon, que la vertu ſe trouue ſi neceſſaire aux Princes; & ne faut ſ'étonner ſi elle leur conſeille de ſe mettre ſouuent ſur la conſideration de ce qu'ils ſont, puis qu'elle ſçait que c'eſt le moyen de les releuer dauantage en honneur, & de les mettre à couuert, contre tout ce qui pouuoit menacer leur fortune. Non contente de ce, comme elle auroit raiſon de dire, que ſi l'on l'oſtoit aux Royaumes, les Royaumes ne ſeroient plus que des miſeres : elle voudroit auſſi faire ſentir aux Rois, que ſi l'on les conſidere ſans la dignité qui eſt deuë à ſon merite, ils ne ſeront plus que des hommes. A cauſe dequoy elle diſoit, que pour les empeſcher de tomber de ſi haut, il eſt à propos qu'ils s'abaiſſent en leur interieur, par le ſouuenir de la connoiſſance d'eux-

d'eux-meſmes. Vertueux conſeil ſans doute, pour aller au deuant des deſaſtres, ils ſe doiuent humilier. Celuy qui s'eſt ietté par terre, ne peut tomber. Outre ce que ie diſois que le magnanime & vertueux mépris de leur grandeur, les preſerue des diuins mépris, qui ſont infalliblement ſuiuis de pitoyables calamitez. Vous deſireriez peut-eſtre, que ie vous monſtraſſe par quelques authoritez, s'il eſt vray que cette Philoſophie ſoit neceſſaire aux Princes, & tres-auantageuſe. Vous en auez de belles chez les Autheurs. La vertu eſt doüée d'vne certaine dignité dit Boëce, qui luy eſt propre, & comme naturelle, dont elle inueſtit auſſi toſt ceux qui l'auront receuë. Et ſur tous, les Rois. Seneque tout de meſme. La vertu dit-il, n'a pas trouué Platon noble & digne d'honneur, mais elle la fait tel. Le Panegyriſte de Traian, qui ne pouuoit eſtimer la vertu qu'entant que la raiſon la luy recommandoit, attendu qu'il eſtoit idolatre, releue merueilleuſement l'auguſte modeſtie de ce celebre Monarque, & raconte que c'eſtoit ſa couſtume, en nommant les pretendants aux charges & offices de ſe mettre parmy eux. Ce qu'il ne pouuoit faire, ſans deſcendre de ſon throne, ou ſans ſe rendre pareil aux autres, tout ainſi que s'il euſt brigué que l'on le priſt pour l'vn des poſtulants: Tant celuy qui donnoit les charges, ſe plaiſoit à ſe rendre égal à ceux qui en receuoient les honneurs. Il remarque puis apres que le Senat rauy en admiration de voir ces actes d'humanité, le beniſſoit vſant de ces applaudiſſements: D'autant eſt-il plus grand, d'autant plus auguſte. Puis il dit. Celuy à la tres-inſigne grandeur du quel il eſt impoſſible d'ajouter quelque choſe

Boëce 3. de conſolat. proſa 4.

Seneque ep. 44.

Pline Panegyr. de Traian.

ne peut croiſtre qu'en s'abaiſſant, ſur l'aſſeurance qu'il doit auoir, que ſa dignité ne peut eſtre amoindrie. Car la fortune des Princes n'eſt pas tant éloignée de quelque dãger que ce ſoit, comme de la baſſeſſe d'vne condition roturiere. Le Panegyriſte de noſtre Dame, veut auſſi que la fermeté des Eſtats des ſouuerains depende de l'humilité, & la recommande noblement parlant à Eugene Prince de l'Egliſe Romaine, par la conſideration de ce qu'il eſt, & des biens qui luy reuiendront de cette vertu. L'heritage tres-precieux dit S. Bernard, auquel tu es entré en qualité de ſucceſſeur des Apoſtres, c'eſt la vertu, c'eſt l'humilité. Tout edifice ſpirituel baſty ſur ce fonds, croiſt en vn S. Æmple au Seigneur. Pluſieurs ſe ſont rendus maiſtres des portes de leurs ennemis, par l'humilité. Car quelle vertu peut autant qu'elle triompher de l'orgueil des demons, & de la tyrannie des hommes? Au reſte combien qu'elle ſoit vne tour & forteresſe contre les ennemis, indifferemment pour toute perſonne; ie ne ſçay comment neantmoins ſon pouuoir paroiſt plus excellemment entre les grands, & ſe monſtre plus glorieux entre les plus illuſtres. C'eſt la pierre precieuſe la plus brillante des ornements du ſouuerain Pontife. Car d'autant qu'il eſt plus ſublime que les autres, d'autant paroiſt-il plus auguſte meſme que ſoy-meſme par l'humilité.

S. Bernard l. 2. de conſiderat. c. 6.

CHAPITRE XX.

I. Que les felicitez du monde ſont à mépriſer, entant que periſſables. Elles ſont figurées en la face brillante de Moyſe, qui apprend aux Princes, en deſcendant de la montagne, nonobſtant ſa gloire, à ne ſe point méconnoiſtre. II. Difference entre la gloire du ciel & celle du monde, laquelle pour eſtre de durée, doit eſtre referée à l'honneur de Dieu. III. Application de la figure de Moyſe à ce propos.

I. IE viens à la premiere raiſon pour laquelle les felicitez & grandeurs du monde ſont à mépriſer par magnanimité Royale, à ſçauoir, parce qu'elles ſont periſſables. Cette matiere eſt fort ample, & diuerſement traittée. Pour moy qui ne fais par maniere de dire que trãſcrire les preceptes de la vraye vertu que ie trouue grauez en l'Ecriture ſainte, ie ne me veux écarter de la ſolidité de ſes fondements. Nõ que les penſées étrangeres n'entrent quelquefois dãs ce diſcours, mais ce n'eſt que pour mieux monſtrer combien les veritez de l'inſtitution de la vraye vertu ſont fortes, puis que les autheurs de la vanité ſeculiere les ont embraſſées. Ie commence donc par l'Ecriture ſainte, qui me preſente vne belle figure, en laquelle ie peux conſiderer ce que ie viens de toucher au chapitre precedent, & ce que i'ay à déduire maintenant & en ſuite. Lors que Moyſe deſcendit de la montagne de Sinaï, *il ne ſçauoit pas*, à ce qu'il écrit luy-meſme, *que ſa face* Exod. 34. v. 29.

fuſt cornuë, c'eſt à dire, brillante, *pour auoir conferé auec le Seigneur*. La peau de ſon viſage & le teint de ſa face iettoit vne ſplendeur extraordinaire. Elle en eſtoit toute glorifiée & preſque diuine, cependant il n'en connoiſſoit rien. Vne autre verſion lit ainſi plus clairement. *Moyſe ne ſçauoit pas que* la peau de *ſa face iettaſt des raïons pour s'eſtre entretenu auec Dieu.* Ce miniſtre de la loy periſſable auoit appris ſur la montagne, que l'on ne pouuoit voir Dieu, à cauſe de ſa ſplendeur incomprehenſible, & immuable. Eſtant deſcendu, il enſeigna au peuple d'Iſraël, que l'œil de ſon ame eſtoit par trop chargé, pour voir de loin le ſecret de la loy qui deuoit eſtre épuiſée, témoin la gloire paſſagere de ſa face. Baſſeſſe de veuë qui prouenoit des mauuaiſes habitudes de ce peuple accouſtumé aux ombrages, & qui ne ſe fuſt perſuadé pour rien du monde, que la loy en laquelle il ſe glorifioit, pûſt eſtre abolie & éteinte, à l'arriuée de Ieſus-Chriſt, Autheur de la gloire permanente. Il eſtoit toutefois bien aiſé de ſe repreſenter, que les lampes ſont ſuperflues quand le ſoleil s'eſt leué; & la loy, qui ne contenoit que des foibles lueurs de la verité, inutile, auſſi toſt que la verité auroit deployé ſa clarté. Voila pour vn. L'on pourroit de plus apprendre de cette merueille, que non ſeulement Dieu eſt inuiſible en ſoy, mais auſſi en la repreſentation figuratiue de ſa gloire pourtraitte ſur le viſage de ſon amy. Ezechiel n'euſt en viſion que la ſimilitude de la gloire du Seigneur, & il en tomba ſur ſa face de pure frayeur. Que fuſt-il deuenu ſi la realité de cette gloire ſe fuſt découuerte à luy? Si la viſion de la ſimilitude de Dieu effraye de telle ſorte les

Origen. homil. 12. ſur l'Exode ſuiuant les Septante. Selon l'Hebrieu.

2. Cor. 3. v 7. Eſtius.

S. Baſil. l. de Spiritu ſancto. 21.

Ezechiel 2. v. 1.

Prophetes, ie ne doute point que la reelle viſion ne fiſt mourir les moindres mortels. Comme il eſt écrit: *Nul ne verra Dieu & viura.* A cauſe dequoy,& conſi- Exod. 33.
deré l'amour qu'il nous porte, il a creé le ciel entre luy & nous. Qui a eſté étendre le voile de ſa diuinité;afin que nous ne periſſions. Si Ezechiel pouuoit repreſenter les Iuifs, ce ſeroit encore vn argument de leur incredulité, attendu que ce Prophete non plus qu'eux, ne peut regarder la ſimilitude de cette gloire. Car les Iuifs encore maintenant, ne croyent pas que Dieu ſe ſoit monſtré aux hommes *en la ſimilitude de la chair* Romains 8.
du peché. C'eſt bien autre choſe, car non ſeulement la v. 3.
face de ce diuin perſonnage luiſoit au haut de la montagne,& lors qu'il eſtoit deuant Dieu,mais auſſi quand il en fut deſcendu. La Lune ne luit pas en l'abſence du Soleil. Ce n'eſt merueille que l'on ſente la chaleur auprés du feu, ny que l'on ſoit radieux en la compagnie de Dieu, cét abiſme de lumiere, ſuiuant ce que dit Dauid: *Approchez-vous de luy & vous ſerez illu-* Pſeau. 33. v. 6.
minez: Car tout ainſi que ce que l'on approche contre les viues & bien fleuries couleurs, eſt auſſi toſt rehauſſé du luſtre qui en éclate: de meſme celuy qui iette les yeux ſur le ſainct Eſprit, comme Moyſe à qui il dictoit les articles de la Loy, il eſt en quelque façon transformé par ſa gloire, & en paroiſt plus illuſtre. Mais que s'eſtant éloigné d'vne ſi glorieuſe compagnie, ce Legiſlateur ſoit encore ſi réplendiſſant, qu'il faille mettre vn voile, comme vn autre ciel, entre ce petit Dieu, & ce grand peuple, c'eſt ce qui eſt digne d'etonnement. D'autres rencontreront plus heureuſement ſur cette merueille; pour moy ie ne ſçay à qui

attribuer ce miracle qu'à l'humilité. Elle paroiſt en ce qu'vn homme preſque glorieux, ne fait point de difficulté de deſcendre de la montagne, où il auoit eſté ſi miraculeuſement illuminé: En ce de plus qu'il ignore que ſa face ſoit cornuë, qu'elle ſoit toute brillante de gloire. En ce dy-je, qu'il ne ſe ſouuient pas d'eſtre Roy, ou d'auoir eſté eſtably le Dieu de Pharaon, & freſchement rendu participant de la vraye diuinité. Il ignore tout cela. S'eſtant abaiſſé par la connoiſſance de ſon interieur, meſme au deſſous du pied de la montagne, & iuſques au moindre de ſon peuple; faut-il ſ'étonner ſi l'humilité le releue par deſſus les cieux, & monſtre que la gloire n'eſt deuë qu'à ſon merite. Cela me fait ſouuenir de deux autres penſées des Panegyriſtes cy deſſus nommez. Celuy de Traian parle de cette ſorte, à propos de ſon Prince. Il eſtoit Ceſar, il eſtoit Empereur, il eſtoit Germanique, quoy qu'abſent, quoy que l'ignorant. Apres de ſi illuſtres qualitez, quant à luy, il viuoit en homme priué. L'on trouueroit étrange ſi ie diſois; tu as ignoré ce que tu deuois eſtre vn temps à venir. Tu eſtois Empereur, & tu ne ſçauois pas l'eſtre. Le Panegyriſte de la vierge. Veritablement c'eſt vne rare & inſigne vertu, ſi tu ignores que tu ſois grand, quoy que tu faſſes de grandes choſes: ſi ton merite conneu de tout le monde, ſe dérobe ſeulement de ta connoiſſance. Paroiſtre merueilleux & ſe reputer contemptible, pour moy ie trouue cela plus admirable que les vertus meſmes. Fidelle ſeruiteur de vray, ſi de tant de gloire de ton Seigneur, qui en effet ne vient point de toy, & qui toutefois paſſe par toy, il ne t'en demeure rien entre les mains,

La Figurine.

Plinie Panegyrique cy deſſus.

S Bernard ſerm. 13 in Cantic.

Iugez maintenant de l'excellence de Moyſe, qui ayant actuellement le front radieux, les temples rehauſſées de cornes radieuſes, ornées du diademe de la diuinité, ignoroit ſi parfaitemement toute cette gloire, qu'il fut neceſſaire de l'aduertir de mettre vn voile ſur ſa face. Ne croyez pas qu'il en fut moindre pour eſtre ſi peu ſçauant de ſa grandeur. Poſez-moy vne colomne en lieu bas, ſi elle ne perd rien de ſa hauteur, elle perdra au moins quelque choſe de ſon apparence: Mais ce conſtant & droit perſonnage paroiſt magnifique en tous lieux, par ſon merite, parce qu'il ne ſe dépouille nulle part de la grandeur de ſon humilité. Le Soleil eſt touſiours luy-meſme, ſoit qu'il deſcende vers l'Occean, ſoit qu'il monte vers le Midy.

11. Mais ſçauez vous pourquoy Moyſe ignoroit la gloire de ſa face, c'eſt à dire, pourquoy il la mépriſoit? C'eſt qu'elle luy deplaiſoit. Pourquoy cela, ſi ce n'eſt qu'elle ſignifioit les felicitez de la gloire du monde? Gloire paſſagere, gloire de la Cour des Roys où il auoit eſté inſpiré de la poſtpoſer à la miſere du peuple de Dieu? Certes c'eſt choſe plus glorieuſe de le ſeruir ſans regner, que de regner ſans le ſeruir. Voyez ie vous ſupplie la rencontre de cette penſée. Il eſt bien vray que les felicitez du monde viennent de Dieu, comme auſſi la ſplendeur de Moyſe procedoit de ce diuin Orient. Mais il y a autant de difference entre ces deux clartez, qu'entre le ciel & la terre, entre les lieſſes temporelles & la vie eternelle, entre les vaines loüanges & la ſolide gloire: entre la lumiere du ſoleil & de la lune, & la lumiere de celuy qui a fait le ſoleil & la lune. Si bien que les Rois comme Moyſe, ne ſe doiuent ima-

giner, que la gloire ſoit eſtimable ailleurs qu'aupres de Dieu, & ſur le haut de la montagne. Cette eau n'eſt bonne qu'en ſa ſource. Si les ruiſſeaux en coulent çà bas en leur faueur, c'eſt pour les faire ſouuenir qu'ils ne ſont point aſſez puiſſants pour gouuerner leur fortune, comme ils pourroient deſirer, puis qu'ils n'en ſont les autheurs, & que Dieu qui au dire d'vn Prophete, peut *ſecher les fleuues & l'Ocean*, peut tarir la fontaine qui les arrouſe de gloire temporelle. Comme donc les grands fleuues tariroient s'ils ne r'entroient dans la mer qui les entretient; Ainſi la gloire des Rois qui eſt paſſagere, comme celle de Moyſe, eſt plus ſujette à changement, ſi elle n'eſt referée à la gloire de celuy qui l'a fait couler des bienheureuſes montagnes de l'eternité, dans les penibles valées de leurs fleuriſſantes monarchies. Que cette intention de glorifier Dieu, & de luy faire inceſſamment hommage de ſon Empire, ne doiue iamais eſtre bannie de l'eſprit des Rois, c'eſt luy-meſme qui le dit en ces paroles. *Si aucun me ſert, qu'il me ſuiue.* Qui peut plus dignement ſeruir Dieu que les Rois? Les Rois ſont donc obligez de le ſuiure. Il ajouſte: *Et là où ie ſuis, mon miniſtre y ſera auſſi.* A ſçauoir celuy de la Iuſtice, qui eſt le Roy. Toy donc qui pretends à la gloire celeſte, dit ſaint Baſile, qui brigues les honneurs ſouuerains, prends garde à cecy. Toy dy-je qui deſires t'approcher inſeparablement de Ieſus-Chriſt, écoute cette excellente parole de ton Roy. Si quelqu'vn me veut ſeruir, qu'il me ſuiue. Et où ie ſuis, là doit eſtre mon miniſtre. Où eſt-ce que Ieſus-Chriſt eſt Roy? Au ciel ſans doute. Là donc doit eſtre le Roy qui en eſt le miniſtre, ſans oſter la gloire de Dieu

Naum 1. v. 4.

S. Ian 12. v. 26.

S. Baſil præfa. in Aſceti & Ethic. tom. 2.

de Dieu de deuant ſes yeux. De laquelle ſi vous ſeparez la gloire du monde, elle en ſera de beaucoup plus periſſable. Comme auſſi en l'ame du magnanime & religieux Prince, elle eſt plus digne de mépris que d'eſtime. Outre plus, cette ſplendeur eſt obſcure, comme il nous eſt ſignifié par le voile de Moyſe: à raiſon dequoy elle ne doit eſtre aimée, & ne doit-on s'en ſoucier. Moyſe ne veut pas meſmes que la gloire paſſagere qu'il iuge inferieure à ſes affections, luy ſerue de luſtre & d'ornement. Car s'il ne la mépriſa pas auſſi toſt qu'elle parut en luy, c'eſt qu'il en ignoroit la vanité. Il la cache donc, & la couure d'vn voile. Peut eſtre pour ne point offenſer ſon prochain, pour ne le point ſcandaliſer, pour ne donner occaſion de dire qu'il eſtoit cupide de vaine gloire. Il deſcend de la montagne, il s'abaiſſe, il ſe cache; tout cela monſtre qu'il ne manquoit de la connoiſſance de ſoy-meſme, & qu'autant qu'il ignoroit la vanité, c'eſt à dire, qu'il ne l'approuuoit pas, autant ſçauoit-il diſcerner entre la gloire qu'il adoroit au deſſus de luy, & celle qu'il mépriſoit ſi fort entre les hommes.

111. Or que cette reſſemblance de la gloire de Dieu qui luiſoit ſur la face de Moyſe, repreſentaſt la gloire periſſable du monde, qui eſt la matiere en laquelle ie deuois entrer, c'eſt ce que ie n'ay pas encore monſtré. Ecoutons donc diſcourir ſaint Paul, de la gloire de ce miniſtre, Roy du peuple de Dieu, deſcendu du ciel ſelon le corps, & domeſtique du Paradis ſelon l'eſprit. *Si* dit-il, *le miniſtere de mort écrit en lettres, & graué en pierres, a eſté glorieux, tellement que les enfans d'Iſraël ne pouuoient regarder la face de Moyſe, pour la* 2. Cor. 3 v 7. & ſuiuants.

gloire de ſa face, laquelle gloire *deuoit prendre fin, comment ne ſera pluſtoſt glorieux le miniſtere de l'eſprit? Si ce qui deuoit prendre fin eſt par la gloire, ce qui eſt permanent eſt beaucoup plus glorieux. Moyſe mettoit vne couuerture ſur ſa face, à ce que les enfans d'Iſraël ne regardaſſent à la face de ce qui deuoit prendre fin.* Apres vn ſi digne interprete qui auoit eſté auſſi bien que Moyſe, à l'ecole où l'on apprend ces merueilles, il n'eſt plus permis de douter que la gloire des Rois, ſignifié par celle dont ie parle, ne ſoit paſſagere. Laiſſant donc tant d'autres interpretations, *Comment* dit-il, *ne ſera glorieux le miniſtere de l'eſprit?* S'il y a de la felicité, bien que periſſable, à regner ſur le corps d'vn Eſtat, comment n'y en aura-t'il pas à regner en l'eſtat interieur dont le Roy eſt immortel? Les Rois ne gouuernent que les corps, qui ne peuuent ny obeir, ny deſobeir ſans l'eſprit, & neantmoins ils ne laiſſent d'eſtre tres-auguſtes. L'eſprit Royal rangera des paſſions qui ſont meſmes quelquefois rebelles ſans le corps, & il ne ſera pas bien heureux? Et partant, ſoit que la ſplendeur de ce Roy miniſtre de l'ancien teſtament, repreſentaſt la lueur ſans ſolidité, de la loy de nos peres, elle eſtoit tranſitoire; ſoit qu'elle figuraſt la felicité des Rois du monde, elle ne pouuoit eſtre exempte de ſes viciſſitudes.

CHAPITRE XXI.

I. Vne autre figure à meſme intention, de la lance de Saül, que Dauid luy oſta. Lance entre les ſouuerains honneurs. II. Les plus belles actions, & haues faits

d'armes de Dauid, ſes plus ſignalées victoires, ſes triomphes, ſes felicitez; III. Par ſa propre confeſſion, reſſemblent aux fleurs. Et ſont auſſi facilement reduites en fumée, que le foin où l'on a mis le feu.

I. VOYONS vne autre figure tendant à meſme fin, en l'hiſtoire des Rois d'Iſraël. Dauid ayant touſiours la puce à l'oreille à cauſe des menaces de Saül, le faiſoit ſuiure par tout par ſes eſpions. Vn iour il ſçeut qu'il s'eſtoit endormy dans ſa tente. Ou comme diſent les autres, ſur ſon chariot Royal, au milieu de ſes gardes & de ſes troupes. Ne voulant point perdre cette occaſion, *Qui* dit-il, *deſcendra auec moy, à Saül au camp?* Pluſieurs y vouloient aller, il ne prit qu'Abiſaï, & vint promptement, ſans bruit toutefois, dans l'armée, & iuſques à la tente du Roy, *& luy prit ſa lance* qu'il emporta. Abiſaï qui auoit ſuiuy Dauid, eut enuie de tuer Saül. Mais Dauid ce magnanime courage, luy dit. *Ne le tuë pas.* Selon les Hebrieux. *Ne le corromps, ne le deſtruis pas.* Les Septante, *Ne l'humilie pas.* Qui eſt apparemment dire la meſme choſe, parce que les Rois eſtans morts, ſont auſſi humbles & auſſi petits que les autres. Que dites vous Dauid? Que l'on n'humilie pas Saül? Pourquoy donc luy oſtez vous ſa lance? Car c'eſt comme ſi vous le dépouïlliez de ſon Empire, & autant que ſi vous luy oſtiez le ſceptre ou le diademe. Tire Liue remarque que ce fut vn ſiniſtre augure pour l'Empire Romain, quand les Pontifes rapporterent entr'autres prodiges, que les lances que l'on adoroit comme des Dieux,

1. *Rois 26.*

Selon l'Hebrieu. Ne corrumpas eum. *Arias Montanus.* Ne diſperdas. *Les Septante.* Ne humilies.

Tite Liue chez Rhodig. lib. 21. c. 6.

auoient changé de place. Et c'eſt ſans nulle difficulté, que la lance eſtoit autrefois entre les ſouuerains honneurs, & marquoit vne dignité auſſi Royale, que la couronne, ou le ſceptre. Meſmes vous liſez de nos Rois, que lors qu'ils faiſoient anciennement leurs entrées dans les villes, ils y entroient eux & leurs cheuaux armez, & la lance ſur la cuiſſe.

De Serv. an. 1494. de Char. les 8. Picolomini, & autres.

Iuno Reyne des Dieux & des Deeſſes la portoit auſſi, en ſigne de majeſté ſupreme. Et parce que les Sabins en leur langue, appellent la lance *curis*, Iuno en eſtoit ſurnommée *Curitis*. Tellement que ie ne puis entendre pourquoy Dauid oſtant la lance à Saül, defend à Abiſaï de l'humilier. Attendu que l'iniure faite à la dignité des Rois, n'eſt vn moindre ſacrilege, que l'attentat ſur leurs perſonnes. Comme auſſi la vie ne leur eſt plus chere que leur honneur. Si ce n'eſt que le deſſein de cette hardie entrepriſe que le protecteur des Rois inſpiroit, iuſtifie de l'innocence de celuy qui en fut l'inſtrument. Pour monſtrer aux Rois, que leur vie n'eſt pas plus immortelle que les autres, & que leur gloire eſt periſſable. En quoy ce bien diſant flateur dont ie parlois cy deſſus, ſe trompoit. Car l'on void icy, ſi la fortune des Monarques eſt autant éloignée de la baſſeſſe, qu'il s'imagine.

Rhodig. cy deſſus.

Plin. le ieune.

11. Meſme ſi vous vous en rapportez à Dauid, plus ambitieux des bonnes graces de Saül que de la majeſté de ſa lance, qu'il luy renuoya preſque auſſi toſt qu'il l'euſt priſe, pour luy monſtrer que le ſtratageme dont il auoit vſé, n'eſtoit pas pour deſſein qu'il euſt, ny ſur ſa perſonne, ny ſur ſon Eſtat, quoy que pour lors il fuſt déja predeſtiné Roy d'Iſraël: Il vous dira

en peu de mots de tres-grandes nouuelles, & tout ce que l'on peut dire de la verité des felicitez du monde. A peine a-t'il parlé ailleurs ſi amplement, ny ſi magnifiquement de ſa dignité, de ſon pouuoir, de l'étenduë de ſes Prouinces, de la grandeur de ſon Eſtat, en fin de ſa felicité, que là où il dit, *Dieu a parlé en ſon ſaint, ie m'ejoüiray, & diuiſeray Sichem, & meſureray la vallée des tabernacles*, c'eſt à dire, le monde. *Galaad m'apartient, & Manaſſes eſt à moy. Ephraim eſt la force de mon chef. Iuda eſt mon Legiſlateur, Moab eſt le pot de mon eſperance. I'étendray ma chauſſure iuſques en Idumée: les étrangers me ſont ſujets.* O puiſſance incomparable! Mais qu'ajoute-t'il? *Donne-nous aide en la tribulation, car le ſalut de l'homme eſt vain.* Pour moy ie m'attendois qu'apres la deſcription de tant de Royaumes, & de tant de nations qu'il auoit ſous ſon ſceptre, qu'il ne deuſt point ſe ſouuenir d'aucun deſaſtre. Neantmoins, aide-moy Seigneur dit-il, ie ſuis homme, & le ſoin de l'homme à conſeruer ſes felicitez, n'eſt que vanité. Vòyez ſi la connoiſſance de ſoy-meſme, ſi l'humilité, ſi le magnanime mépris des choſes periſſables eſt vtile aux Rois, & neceſſaire à la conſeruation des Eſtats. Mais cecy n'eſt rien au prix de ce qu'il doit dire. Voyons ie vous prie plus clairement, l'opinion qu'il a de toute cette puiſſance. Nous l'apprendrons infalliblement du tiltre de ce Pſeaume. *En la fin pour ceux qui ſeront changez, en l'inſcription du tiltre à Dauid, pour luy ſeruir d'inſtruction, lors qu'il bruſla Meſopotamie de Syrie, & Sobal, & que Ioab retourna, & défit l'Idumée douze mille, en la vallée des Salines.*

Pſeau. 59. v. 8. & ſuiuants.

Tiltre du Pſeau. 59.

S. Auguſt. ſur ce tiltre. Non propter cognoſcendas res geſtas eſſe huiuſmodi titulos inſcriptos : ſed propter futura prefiguranda.

Les tiltres des Pſeaumes dit ſaint Auguſtin, ne ſeruent pas ſeulement de lumiere à l'hiſtoire des choſes paſſées, mais auſſi pour figurer l'eſtat des choſes à venir. Suiuant quoy ce tiltre que ie viens de voir regarde tous ceux qui ſont ſujets à changement. Comme les gentils reduits à l'Egliſe, les Iuifs à la foy, les pecheurs à la grace. Comme les triomphes changez en pompe funebre, les Rois en pouſſiere, & leurs felicitez en fumée. Quant à l'hiſtoire, ce tiltre marque les plus ſignalées victoires, les plus grandes proſperitez, la plus glorieuſe renommée en fin que Dauid ſe ſoit iamais acquiſe. Qu'il s'eſtoit rendu tributaires les Princes & les Rois qu'il auoit vaincus, & , pour parler comme l'Eſcriture ſainte , qu'il auoit humiliez. Qu'il auoit frappé les Philiſtins, & les Getheens, & les auoit humiliez. Qu'il auoit égalé à la pouſſiere, la puiſſance & l'orgueil de Moab. Qu'il auoit défait *Adarezer fils du Roy Soba*, Prince ambitieux, *dont la penſée eſtoit d'étendre ſon Empire le long des terres de l'Euphrate.* Et toutefois Dauid en priſt mille chariots, & ſept mille cheuaux, auſquels il couppa les iarrets, ne ſe reſeruant que cēt chariots; Il priſt auſſi vint mille pietons. Qu'il auoit défait vingt & deux mille Syriens, ſortis de Damas, & de Syrie, pour ſeruir Adarezer. Qu'en ſuite de ce, il s'eſtoit rendu la Syrie tributaire, & auoit mis des garniſons à Damas. Qu'il auoit conſacré au Seigneur tous les vaiſſeaux d'or, d'argent, & de cuiure, auec l'argent, & l'or qu'il auoit oſté à tous les Gentils , tant d'Idumée, de Moab, & des fils d'Ammon, que des Philiſtins, & d'Amalec. Qu'Abiſai l'vn de ſes Capitaines,

S. Baſile ſur le meſme tiltre. Tempus illi huius erat, in rebus bene geſtis. Vis autem ſcripturum in finem habet relationem.

2. Rois chap 8. 1. Chronic. ch. 18.

2. Rois 8. v 5.

2. Rois 8. des ſus.

1 Chron. 18. v. 12.

auoit frappé Edom en la valée des Salines, dix & huit mille. Apres tant de victoires & de conqueſtes, il veut triompher, & afin que la gloire & le ſouuenir de ſes proſperitez ne s'en perde, il ſe veut faire *vn nom*. C'eſt à dire, il veut dreſſer des Pyramides, des colonnes, & vn arc triomphal, où ſes victoires & ſes hauts faits de guerre ſeroient grauez. Notamment la bataille de dix & huit mille hommes qu'il auoit taillez en pieces, en la vallée des Salines. Remarquez que cét arc de triomphe, où ces colonnes, furent baſties de pierre dure, ſes armoiries bien taillées, & ſes tiltres bien grauez, comme pour en marquer à iamais la memoire, & afin que la poſterité en euſt ample cognoiſſance. A quoy la lecture des Chaldeens ſemble auoir fait alluſion, comparant la ſuperbe memoire de l'excellent triomphe du victorieux Dauid, au ſimple témoignage de la ſincere reconciliation faite entre Iacob & Laban, dont ils paſſerent les articles, aupres d'vn grand amas de cailloux qui enuironnoient vne grande pierre, erigée pour ſeruir d'enſeigne. Outre que le mot Hebrieu, qui répond à celuy de *tiltre*, ou *témoignage*, au tiltre de ce Pſeaume, ſignifie que cét arc triomphal eſtoit fort ſuperbe, bien doré, releué auec curioſité & magnificence vrayement Royale. Ce qu'vn Autheur a compris en peu de mots, tournant le tiltre du Pſeaume ſur lequel ie m'arreſte ſi long temps, à peu prés en ces termes: *Au vainqueur pour les lis, témoignage de l'humble & ſimple Dauid, apres qu'il eut combattu contre Syrie de Meſopotamie, & contre Syrie Sobal: Et apres que Ioab fuſt de retour, ayant frappé Edom en la vallée des Salines, douze mille.*

S. Baſile cy deſſus.

2. Rois 8. v. 13.

Geneſ. 31. v. 45. & 46. Hebrai. Chaldai. מכתם

Caietain. Victori pro liliis, teſtimonium humilis & ſimplicis Dauid, &c.

III. Demandons maintenant non pas à Dauid victorieux, non à Dauid triomphant, & de la plus glorieuſe renommée de tous les Monarques de la terre. Non à ce Dauid qui ſe *fait vn nom*, qui fait dreſſer des Pyramides chargées de la felicité de ſes victoires; en quoy il repreſente les Rois de la terre *dont la bouche eſt remplie de vanité*: Mais demandons à Dauid qui foule ſes trophées aux pieds, qui regne ſur ſon ambition. A Dauid Roy du Royaume de Dieu qui eſtoit en luy. A Dauid *humble, ſimple*, innocent, & toutefois tres-magnanime, quel témoignage il veut rendre, ce qu'il veut dire, quelle opinion il a de tant de pompe, de tant de felicité, de tant de bruit de ſon nom celebre à merueilles. Et il vous ſignera de ſon ſang, que tout cela paſſe comme les fleurs, comme le lis, lequel pour parler auec le veritable Dauid Roy des Rois, auec le ſeul Roy qui fleuriſt eternellemẽt, vous voyez aux champs auiourd'huy plus ſuperbement couuert que *Salomon en ſa gloire*, & demain il ſera reduit en fumée. La pompe de Dauid ainſi que celle de Salomon, doit ceder à la gloire des lis. Ce n'eſt pas peu qu'elles entrent en ſon triomphe, puis qu'elles ont vne ſplendeur plus ſolide que toute la gloire de la terre. O paroles de la *fleur* eternelle, dignes d'eſtre grauées à iamais dans le cœur magnanime du Iuſte de la vraye vertu, Roy des fleurs! *Si* dit-il, *le foin qui eſt auiourd'huy*. Ie me trompois, il n'appelle pas les lis, des fleurs, il les appelle du foin. *Si Dieu veſt ainſi le foin des champs, qui eſt auiourd'huy, & que demain, s'il eſt mis au four*, il ne ſera que fumée, que croyez-vous de perdurable en toutes ces felicitez? O paroles dignes de l'exclamation d'vn Prophete.

Pſeaume 143. v. 8.

S. Matth. 6. v. 26.

S. Matth. cy deſſus v. 29. 30.

Criés

Criez Iſaie, & de la part de celuy dont la gloire eſt reuelée, quoy que les Iuifs, ny les mondains ne le veulent croire. *Que voulez-vous que ie crie?* Criez aux Princes qui n'oyent pas volontiers ces veritez, s'ils ne ſont Iuſtes. *Criez*, afin qu'ils ſçachent au moins celle-cy. *Que voulez-vous* dit-il, *que ie crie? Toute chair eſt foin, & toute la gloire de l'homme, eſt comme la fleur du foin. Le foin eſt ſeché, la fleur eſt tombé, mais la parole du Seigneur demeure eternellement.* Qu'apellez-vous *fleur de foin*? le lis. Et quoy cette fleur Royale fleſtrit ſi toſt? Attendez à demain dit-il, & ce ne ſera plus que fumée, car dés auiourd'huy, ce n'eſt que du foin. Vous penſeriez que ces colonnes, ces pyramides, ces coloſſes, ces arcs triomphaux, ſuperbement reueſtus d'or & de magnificence, baſtis de pierre plus dure que le cedre, deuſſent faire la loy au temps, & reſiſter à l'oubly; ne vous trompez pas, & vous aſſeurez qu'il n'y a rien de ſolide en tout cela; ce n'eſt que foin, ce n'eſt que fumée. *Au vainqueur pour les lis.* Au vainqueur pour la fumée. Cette victoire, cette gloire, ces triomphes, tout cela eſt fumée. Ie triomphe dit-il, pour auoir *bruſlé Meſopotamie de Syrie.* Cela ne ſe lit point en l'hiſtoire des conqueſtes de Dauid. Il a combattu, il a deſolé, il a pillé, il a rendu tributaire, il a vaincu, les ennemis, les peuples, les villes, les Royaumes, les Rois, mais il n'a rien bruſlé. Ne voudroit-il pas ſignifier par deſſous main, ce que ie diſois? Que les Royaumes, comme les fleurs, rient, & fleuriſſent auiourd'huy, & ne ſont demain que fumée? Si ce n'eſt qu'il penſaſt àce que i'ay touché cy deuant, que les Empires & leurs felicitez, eſtans miſes à la coupelle, rien n'en reſte que

Iſaie 40. v. 5. & 6.

S. Auguſtin ſur le titre du Pſeau. 59

S. Baſile ſur ce Pſeaume

Caiet. cy deſſus.

S. Auguſtin cy deſſus.

la vertu. Comme de toute la gloire du monde, qui
Isaie 40.v.6. fleſtrit ainſi que les lis, rien que *la parole de Dieu* ne *demeure eternellement.* Pourquoy donc ſe plaindre de Dieu, qui en humiliant & deſolant les Royaumes, ne bruſle que du foin? Certes en diſant auoir bruſlé les Royaumes, il apprehende vn pareil deſaſtre pour ſon Eſtat, & reconnoiſt qu'il eſt periſſable. Car pourquoy apres la ſplendeur d'vn ſi noble tiltre comme eſt celuy de ſon Pſeaume, le voyez-vous commencer de cet-
Pſeau. 59.v.1. te ſorte? O *Dieu tu nous as dechaſſez, & nous as détruis. Tu as émeu la terre, & l'as troublée. Gueris ſes ruptures, car le ſalut de l'homme eſt vain.* Au lieu d'acclamations populaires, au lieu de réjoüiſſances publiques, de cris, de loüanges, de benedictions en fin qui accompaignent ordinairement les Rois triomphans, vous nous parlez de ruine, d'affronts, de troubles, de miſeres? O Pſeaume correctif de la pompe & de l'ambition de ſon tiltre! Tu ne dis pas aux Empereurs Païens pendant leur triomphe, qu'ils ſe ſouuiénent d'eſtre hõmes; mais tu auertis les Rois fidelles, de ne ſe fier à leur felicité, puis que le Seigneur la peut deſoler. C'eſt luy qui
S. Luc 12.v. 49. *eſt venu mettre le feu dans le monde.* Feu qui examine toutes choſes, & qui conſomme ce qui n'eſt pas ſolide. Vn iour il viendra mettre le monde dans le feu, & le reduire en fumée. Pour apprendre aux hommes, que le feu qu'il eſt venu ietter ſur terre, n'y eſt pas inutile. Qu'il y bruſle *Meſopotamie*, c'eſt à dire, les grandeurs du monde, & ceux qu'il y a ſublimement éleuez, au cas qu'ils ne faſſent comme Dauid, qui met le feu aux felicitez periſſables, qui ne les eſtime pas plus que de la fumée. Ce que le Iuſte de la vraye vertu fait auſſi

bien ſouuent en ſon interieur, philoſophant ſur les fleurs de ſes armes, reputant ſes proſperitez tranſitoires, n'abuſant de la gloire de ſon Eſtat, qui eſt la fleur des Monarchies, triomphant en ſon ame, de ſes victoires & de ſes felicitez, de peur que la vanité de tant de glorieux ſuccez, ne le menent en triomphe. Eſtre digne de bon-heur, c'eſt la vraye felicité. Mais c'eſt auoir bien de la felicité, que de n'eſtre pas emporté de ſon bon-heur.

CHAPITRE XXII.

I. Exemples à conſiderer de l'inſtabilité de la puiſſance temporelle, qui eſt auſſi caduque que la felicité mondaine. Abraham meditoit ſouuent là deſſus. II. Cette puiſſance eſt comparée à la fumee. III. Combien à propos Iſaie l'appelle couronne d'orgueil, la compare aux yurongnes & aux fleurs. Fleurs de lis, en quel ſens de plus longue durée que les autres. IV. Elles ſont pourtant periſſables. L'Empire qui les a pour armes de ſa puiſſance, que Dieu tient particulierement ſous la protection de ſa prouidence, fleuriſt de iour en iour, par les vertus de ſon Iuſte.

I. AVTANT en peut-on dire de la puiſſance des Empires, que de leur felicité; le principe pour y arriuer, n'eſtant pas plus ſolide que la fin. Ce que ie dis, parce que la puiſſance des Rois ne tend qu'à les rendre heureux. C'eſt d'elle qu'il eſt eſcrit: *Toute puiſſance eſt de briéue vie.* La felicité de Sylla, la vertu de Lucullus,

Eccleſiaſt. 10. v. 11.

Plutarque en leurs vies.

la grandeur de Pompée, ſont en fin venuës à bout de
Rhodig. l. 22. c. 20. la puiſſance de Mitridates. L'Empereur Maximin preſumoit beaucoup de la ſienne, tant à cauſe de la grandeur de ſon corps, ou de ſa force, que de celle de ſon Eſtat. Mais on oſa bien en plein theatre le deſabuſer iuſqu'à luy dire. Celuy qu'vn ſeul ne peut faire mourir, eſt maſſacré de pluſieurs: L'elephant eſt grand, & lon le domte: Le lion eſt fort, & lon le tue. Donne-toy de garde de pluſieurs, ſi tu ne crains les particuliers. Nos hiſtoires ſont pleines des deſaſtres arriuez aux Princes, & de l'inſtabilité de la puiſſance Royale.
Geneſ. 14. Apres la défaite d'Ampharel Roy de Sennaar, d'Aroch Roy d'Elaſar, de Chodorlahomor Roy d'Elam, de Thadal Roy des Gentils, qui auoient vn peu auparauant, vaincu en champ de bataille, les Rois de Sodome & de Gomorre, & autres, qui s'étoient reuoltez contre leur puiſſance, & qu'Abraham défiſt allant à la recouſſe de ſon frere Lot, qu'ils emmenoient priſonnier: Ce ſage & modeſte vainqueur s'arreſta long temps à conſiderer la grande deſolation de ces armées, & le ſoudain changement d'Eſtat de ces Princes infortunez. Et il s'y arreſta de ſorte, que ce funeſte ſpectacle luy donna dans l'ame, & luy en fiſt auoir grande compaſſion. Dieu à qui nos plus ſecrettes penſées ſont conneuës, luy apparut la deſſus, &
Geneſ. 15. v. 1. luy dit. *Abram ne crains point, ie ſuis ton protecteur, & ta recompenſe grande à merueille.* De vous dire tous les myſteres que cette diuine aſſeurance contient, ce ſeroit ſe trop éloigner de noſtre inſtitution. Ie me contenterois de ſçauoir, à quel propos le Seigneur parle de crainte, s'adreſſant à vn homme, qu'apres vne ſi ſi-

gnalée victoire, il auoit mis hors d'occaſion de toute défiance. Car Abraham auoit aſſez monſtré, n'employant perſonne que ſes domeſtiques à cette guerre, qu'il n'apprehendoit point ſes ennemis : Et pour ſa magnanimité, il l'auoit fait paroiſtre en ne voulant toucher au butin ; tant afin que le ſeruice qu'il auoit rendu au Roy de Sodome, & à ſes confederez, en ſe meſlant de leur querelle, à cauſe de ſon frere, luy tint touſiours lieu d'obligation, que pour ſe rendre autant aimable par ſa generoſité, qu'il s'eſtoit fait connoiſtre homme à ne rien craindre, par ſes armes. Saint Chryſoſtome eſt celuy de tous les Interpretes, qui approche le plus prés de l'interpretation qui fait à mon ſujet. Il remarque, que le Seigneur s'apparoiſt à Abrahã durant la nuit, afin que tout eſtant en ſilence & en repos, il pûſt ouïr auec moins de diſtraction, ce qu'il luy vouloit dire. A quoy i'ajouterois volontiers, qu'Abraham fut peut-eſtre ſurpris la nuit penſant à ces deſaſtres. *Ne crains point Abram.* Conſiderez ie vous prie, le ſoin que Dieu en auoit. Pourquoy dit-il, ne crains point ? Parce qu'il auoit mépriſé tant de richeſſes, ſans ſe ſoucier de ce que le Roy de Sodome luy auoit offert. Ne crains donc point pour auoir refuſé, & mépriſé de ſi grands dons, ne t'en attriſte point, penſant que tu en es d'autant plus pauure. Voyez-vous ſi le deſaſtre de ces Rois luy tenoit au cœur, & s'il y penſoit ? *Ie ſeray* dit-il, *ta recompenſe grande à merueille*, au lieu de celle que tu as refuſée, apres auoir expoſé ta vie auec tant de courage, & de bon ſuccez. Voyez-vous encore dit ſaint Chryſoſtome, la liberalité du Seigneur ? Voyez-vous le poids de ſes paroles ? Voyez-vous comme il

* *S. Chryſoſt. homil. 16. ſur la Geneſe.*

réueille ce champion de pieté? Voyez-vous comme il luy empliſt le cœur d'aſſeurance? Car connoiſſant les ſecrets des cœurs, il n'ignoroit pas qu'il auoit beſoin de la conſolation de ces paroles. De maniere que c'eſt ſans doute, qu'Abram philoſophoit en ſon ame, non ſeulement ſur le mépris de tant de threſors, mais encore ſur le deſaſtre, & ſur l'infortune d'autruy. Le pouuoit-il faire ſans apprehender pour ſa puiſſance, vn pareil accident à celuy des Rois, dont il auoit ruiné les Empires? Qui me fait croire, que celuy-la eſtoit vrayement ſage qui diſoit: *Ne demande point puiſſance à l'homme.* I'en ay donné la raiſon cy deſſus, tirée de ſon Autheur: *Parce* dit-il, *que toute puiſſance eſt de briéue vie.* A ce conte, Aman deuoit eſtre auſſi volage & impertinent, qu'ambitieux, d'offrir dix mille talents au Roy Aſſuerus, pour auoir vne charge de nouuelle creation, & la puiſſance de traitter les Iuifs, auſquels il vouloit mal, ſuiuant ſes paſſions. Mais en croïant contenter ſa rage, de l'authorité de ce nouueau pouuoir qu'il vouloit acheter, & faire couper la gorge à tous les Iuifs, ſuiuant l'ordre qu'il y auoit mis, au quatorziéme iour du douziéme mois, l'innocence du peuple de Dieu ſ'oppoſa à ſes deſſeins. Elle luy appriſt dy-je, à ſes dépens, combien la puiſſance de ce monde eſt peu de choſe, ſi funeſte, qu'elle auance les iours en ſe ruinant. De fait la charge qu'Aman auoit pourchaſſée auec tant d'ambition, luy couſta la vie. Il eſt bien vray que cét arrogant inſupportable ne pouuoit proſperer. Ce que ie ne veux pas dire des puiſſances qui ſont ſecondées de la vertu, qui les rend plus ſolides, & de plus de durée. Voyez-en des exemples en la vertu,

Liranus.

Eccli. 7. v 4.

Eccli. 10 v 11.

Eſther 3. v 8. & 9.

qui s'eſt touſiours oppoſée aux vains efforts de tant de puiſſances étrangeres, qui ont fait la guerre au peuple de Dieu; dont la fortune & conduite, me repreſente touſiours l'empire de l'inſtitution de la vraye vertu. Car ſi ie prends garde à quoy le ſaint Eſprit compare ces puiſſances étrangeres, ie ne douteray plus qu'eſtans fort peu de choſe, elles ne ſoient dignes d'vn magnanime mépris. La puiſſance du Royaume des dix Tribus d'Iſraël, eſtoit vne puiſſance étrangere, à cauſe de l'idolatrie de ce peuple. Voyez ie vous prie, à quoy elle eſt comparée.

II. *Malediction ſur la couronne d'orgueil, ſur les yurongnes d'Ephraim, & ſur la fleur qui déchet de la gloire de ſon exaltation.* Qui ne ſ'emerueilleroit de ſi étranges comparaiſons? Mais puis que i'ay fait voir parlant de la felicité des Rois, qui eſt la fin de leur puiſſance, qu'elle faniſſoit ainſi qu'vne fleur, fuſt elle de lis; que ce n'eſtoit que fumée, que les Rois deuoient ſouuent entrer en conſideration ſur ces veritez, & ſe repreſenter leurs Empires au meſme eſtat, comme ſi le feu des viciſſitudes les auoit reduits en fumée, auec Meſopotamie de Syrie: Ie veux auſſi leur faire voir de l'authorité du meſme Prophete, qui compare la puiſſance d'Iſraël à vne couronne d'orgueil, à vne yurognerie, à vne fleur qui perd ſes fueilles; que la puiſſance des Rois n'eſt que fumée. Et puis ie reuiendray à ces ſimilitudes du Prophete. Raſin Roy de Syrie, eſtoit vn puiſſant Monarque. Vn iour l'ambition, motif ordinaire des guerres, luy fiſt prendre les armes, & aller ioindre ſes forces à celles de Phacée Roy d'Iſraël. Ces puiſſances eſtans vnies, vindrent aſſieger Hieru- *Iſaie 28. v. 1.*

ſalem. Le Roy Achas ſe voyant aſſiegé de ces deux armées, eſtoit bien en peine, quand le Prophete Iſaie luy vint dire de la part de Dieu: *Ne crains point, & que ton cœur ne s'épouuante pour les deux queuës de ces tiſons fumants.* Comparaiſon dont il vſe encore à vn autre propos, où il dit: *La fumée viendra de l'Aquilon, & n'y a aucun qui puiſſe échaper ſon armée.* Si c'eſtoit vn autre Autheur que le ſaint Eſprit, qui fiſt ces ſimilitudes, on les trouueroit par trop étranges. Mais puis qu'elles ſont de luy, ce ne peut eſtre que tres à propos que la puiſſance de Phacée Roy d'Iſraël, eſt comparée à vn tiſon fumant. Le tiſon qui fume a eu de la flamme, & il n'en a plus: ce Roy auoit eu quelque felicité, & il l'alloit perdre. La fumée ſort du tiſon, d'vn bout de buche de bois, qui n'eſt plus ſur l'arbre, où eſtãt il auoit de la verdure, & de la force. Ainſi cette armée ſuiuoit ſon Roy, autrefois puiſſant, quand ſes gens adoroient le vray Dieu, & n'eſtoient ſeparez de la Religion de leurs peres. Mais depuis ſon idolatrie la fumée de l'encens offert aux Idoles n'eſtoit pas plus facile à diſſiper, que cette puiſſance. Et certes il eſt tres-veritable, que la fin des méchants, qui n'ont autre Dieu que le ventre, & les Idoles, ne peut eſtre autre que l'incendie, qui met tout en fumée. Le meſme Prophete en dit autant de la puiſſance de Sennacherib, puiſſance des plus redoutables, puis que nul n'en pouuoit échapper; à ſçauoir, que ce n'eſt que fumée. Car comme la fumée de ſa nature, ne ſubſiſte point, qu'elle eſt ſans ſolidité, ſans ſubſtance; qu'elle n'a point de corps, que ce n'eſt qu'vne vapeur: de meſme il n'y auoit rien de ſolide en l'armée de Sennacherib, quelque prodi-

Iſaie 7 v. 1. & 4.

Iſaie 14. v. 31.

Philipp 3. v. 19 Quorum finis interitus.

La gloſe. Quorum finis exuſtio.

gieuſe

gieuſe qu'en paruſt la puiſſance, puis que la force des armées, qui eſt la vraye vertu, luy manquoit. Tout ainſi donc que quand le feu eſt en vn tiſon ardent, vous y auez encore de la force, qui paroiſt en ce que le feu le va touſiours conſommant, mais quand le tiſon ne bruſle plus, l'on y void bien de la fumée qui fait vn peu pleurer, mais qui ne peut pas faire grand mal. Non d'autre ſorte dit ſaint Cyrille, ces puiſſants ennemis de la vertu, auant le iour de leur ruine, auoient eu de la force, mais puis qu'ils en ſont à la veille, ô Roy de Hieruſalem, ne les crains point, ils n'ont plus que de l'apparence, ny moyen de te nuire, ce n'eſt plus que fumée. *S. Cyrille ſur ce paſſage.*

III. *Mal-heur à la couronne d'orgueil, aux yurongnes d'Ephraim, à la fleur qui tombe fueille à fueille.* Le Royaume d'Ephraim, ainſi nommé à cauſe de Hieroboam ſon premier Roy, qui eſtoit de la tribu d'Ephraim, eſt le meſme Prince dont i'ay dit à propos du Roy Phacée, que la puiſſance n'eſtoit qu'vne fumée. Eſaie l'appelle couronne d'orgueil, parce que les Ephraimites, ſe glorifioient d'eſtre en plus grand nombre, que ceux du Royaume de Iuda. Car des douze tribus de tout le peuple de Dieu, le Royaume de Iuda n'en auoit que deux, & celuy d'Iſraël en auoit dix. On le pourroit auſſi appeller couronne d'orgueil, à raiſon qu'il s'eſtoit ſeparé des autres, & que tout pretexte de ſeparation de l'ancienne obeïſſance, que l'on doit rendre à ſon Prince legitime, ne peut eſtre que ſingularité. C'eſt à dire, vne paſſion de ſuffiſance & d'orgueil. *Mal-heur* donc *à la couronne d'orgueil.* Car la multitude d'vn peuple ſert à la gloire du Roy. Pour *Iſaie 28. v. 1.*

Au mesme lieu. cela appellée couronne. Dauantage, la mesme puissance est comparée à des yurongnes. Pour luy reprocher l'ordure, & la saleté de cette intemperance, ou ses aueuglements, comme l'impudence, la dissolution, la presomption, le manquement de conduite & de iugement, la perte de raison, & d'honnesteté, la foiblesse. Car si vn homme yure a de la force, il ne la sçait conduire. Outre que quand il en auroit autant que Milon, il la perd en moins d'vne nuit. En preuue dequoy, ie pourrois dire que le plus grand Roy qui fut iamais, *Alexandre.* & de la plus prodigieuse fortune, a esté aussi l'vne des plus courtes puissances du monde, à raison de son yurongnerie. Le saint Esprit ne veut donc pas seulement dire, que comme vn homme qui est yure, ne sçait retrouuer son logis, ainsi les Idolatres & yurongnes d'Ephraim, ne sçauoient reprendre le chemin de Hierusalem, pour y adorer le vray Dieu: Mais de plus, leur reprocher la caducité de leur puissance, principalement estant si proche de sa cheute. En fin elle est semblable à *la fleur qui faniſt.* Il est vray, que certaines fleurs demeurent long temps à defleurir, que certains Empires tombent de leur gloire, plus à loisir les vns que les autres. Mais ou c'est la Iustice qui les a long temps maintenus en estat, comme les Romains; ou la speciale prouidence de Dieu, qui en empesche la decadence, pour sa gloire. Car elle fleurist tousiours. Comme aussi i'ay monstré à propos du Royaume de son oinct. Et non que l'on puisse dire, que les puissances temporelles, soient de plus longue durée que les fleurs sujettes à fanir. La violette void rarement deux Soleils. La seconde iournée que cét astre la re-

garde', elle ne ſent plus rien. La roſe ne dure qu'vn iour. A meſure qu'elle acheue de monſtrer toutes ſes beautez, elle les perd. Autant en eſt-il des autres fleurs, leſquelles pour le dire ainſi, ont auſſi toſt trouué la vieilleſſe, que la puberté. Le lis qui eſt l'vne des plus hautes fleurs qui ſe voye, a beaucoup plus de durée; non peut-eſtre, en ſa nature, mais en ſes ſymboles. C'eſt vne fleur de vray, mais qui contient la ſignification de grands myſteres, myſteres de l'éternité. Déja vne fois ou deux ie le vous ay appellé, *Fleur de la diuine prouidence.* Tant pour le ſoin particulier que Dieu en a, que pour obſeruer en l'Empire dont il fait fleurir les armes, vne correſpondance inuiolable auec la prouidence, qui dure iuſques à la fin du monde. Les *leures* de l'époux *ſont des lis*, dont les paroles ne flétriront iamais. La table des pains de propoſition du temple de Hieruſalem à ce que l'on dit, eſtoit poſée ſur des pieds qui eſtoient taillez en forme de fleurs de lis. C'eſtoit repreſenter le Sacrement des Anges, dont la candeur & la pureté, eſt immortelle. Le ſcion doré qui enrichit le fons de la fleur de lis, & qui ſe leue en triangle, peut eſtre pris pour la repreſentation de celuy, dont la nature eſt incomprehenſiblement & tres-purement communiquée à trois perſonnes. En quoy cette fleur marque les *ſinceres* & infinies *emanations* du tout puiſſant. Et puis ce ſcion doré dans le lis, c'eſt le verbe dans noſtre humanité. Suiuant ce qu'il en dit luy-meſme. *Ie ſuis la fleur des champs, & le lis des vallées.* Bref, pour repreſenter la natiuité temporelle du Verbe eternel, la pureté de cette fleur n'y eſt oubliée. *Ton ventre*; ô Vierge mere, *eſt comme vn monceau de*

Cantique 5. v. 13.

Sap. 7. v. 25.

Cant. 2. v. 1.

Cant. 7. v. 2.

froment, enuironné de lis: Tu es mere, & Vierge. Ta virginité ne défleurist point, par ta maternité. Considerations qui me porteroient peut-estre, à reuoquer l'absoluë similitude d'entre les fleurs, & la iouïssance des Empires, n'estoit que ie ne les puis estimer comparables au Royaume des lis, de peur que la vertu ne se fachast, si ie rabaissois par trop celuy du fauory de son institution. Il suffit que l'on le propose à ceux qui en voudront meriter la solidité, & que l'on leur die, *Fleurs, fleurissez comme le lis.* Puissances, croissez comme cette fleur des Empires, comme l'Empire de cette fleur, en gloire, en prosperité, en pieté, en fidelité, en Iustice.

Ecclesiast 39. v. 18.

IV. Neantmoins il n'est permis de contredire au saint Esprit. Toutes fleurs, sont fleurs. Toute puissance temporelle, est perissable. Ie considere l'Empire des lis, aussi bien que *le lis, sur le passage du courant des eaux*, ainsi que les autres estats. Mesmes les vices, l'heresie, la rebellion, pourroient bien sapper cette puissance, si mon Iuste, se souuenant de son Roy, & des preceptes de sa pedagogue la vraye vertu, n'y mettoit la main. *Ne demande point* dit le Sage, *puissance à l'homme*, elle ne seroit pas plus asseurée, que son autheur. Demande-la de la vraye vertu, elle en sera tousjours plus solide venant de sa part. Cependant le Sage m'étõne fort, disant que les Rois ne doiuent tenir leur puissance de l'homme. Car la peuuent-ils tenir des mortels? Toute puissance n'est-elle pas de Dieu? L'homme n'en peut donc pas donner. Si ce n'est qu'il vueille dire, que les Rois estoient autrefois éleus, ou adoptez, entre les Païens. De maniere que pour arri-

Eccli. 30. v. 8.

Eccli. 7. v. 4.

uer aux Empires, il falloit briguer la faueur des peuples, & des Princes, qui eſtoit demander la puiſſance de l'homme. Et c'eſt ce qu'il diſſuade. Il ſe peut faire auſſi, qu'il voulut détourner les Princes de l'ambition d'vne iniuſte puiſſance, comme celle de l'hereſie, qui n'eſt pas vne puiſſance de Dieu, mais du Diable, c'eſt à dire, ſelon l'Euangile, de *l homme ennemy*. Mais penſerois-tu ſagement ô Prince, briguant la puiſſance d'vne fleur, à ces poignantes épines? Ou certes, parce que ce n'eſt qu'vne fleur, ſi tu la voulois tenir de l'homme, & non de Dieu, qui en couronne celuy qu'il luy plait pour ſa gloire? Car quiconque nie que tout ce que les Anges, ou les hommes peuuent donner aux hommes, ne ſoit en la puiſſance de l'vnique tout puiſſant, c'eſt vn inſenſé. Certes le Platonicien Plotinus, pour laiſſer les Catholiques, puis que tu épouſes le party des heretiques, traittant fort pertinemment de la prouidence, ne feint point de monſtrer que venant de Dieu ſouuerain, dont la beauté eſt intelligible, & ineffable, elle ne laiſſe d'atteindre iuſques aux moindres choſes & les plus terreſtres, iuſques à la beauté des fleurettes, & des fueilles: prouue de plus, que rien de tout ce qui perit en vn clein d'œil, comme font les fleurs, ne peut auoir la perfection qui luy eſt conuenable, ſi elle ne leur arriue de la part de celuy, dont la forme intelligible exempte de toute alteration, perſeuere dans le comble de la poſſeſſion de toute choſe. C'eſt donc auoir perdu l'eſprit, que de demander les fleurs d'vn Empire, qui à ce conte, ſont les plus hautes baſſeſſes que voye le Soleil, d'autre que de Dieu. Iupiter chommoit, & les auancements de l'Empire Ro-

S. Matth. 13. v. 18.

S. Auguſtin 10. de la Cité c. 14.

S. Auguſt. 4. de la Cité de Dieu, ch. 15.

main n'en eſtoient pas retardez. Là où ſi Dieu ſe diſpenſoit vn ſeul moment de ſon ſoin, l'vniuers ne reculeroit pas ſeulement, mais il periroit. Que ſi les fleurs de cette dignité, viennent de Dieu, les Princes qui en ſont couronnez, ne ſont point ſimples ouurages d'homme; comme l'on peut voir en ce Monarque ſelon l'inſtitution de la vraye vertu. Car la diuine prouidence a autant paru à le faire naiſtre, que l'on pourroit auoir remarqué de iugement, en l'election des plus auguſtes Monarques de l'vniuers. Elle luy a donné des qualitez ſi excellentes, que les Empereurs qui adoptoient des ſucceſſeurs, ſe fuſſent ſentis tres-heureux, de les trouuer en leurs nouueaux enfants. La France l'auroit donc fait Roy, ſi la nature luy en euſt laiſſé la gloire. Car pour la vraye vertu c'eſt bien ſans doute qu'elle l'a auancé à ce Royaume, parce qu'il en eſtoit le legitime & neceſſaire heritier. Vertu qu'il a aimée auant que de regner, d'où vient qu'il ne peut aimer le vice en regnant, ny l'ambition des rebelles & vicieux. Pourquoy donc irriter les épines de la rebellion contre cette fleur des Rois? Peut-eſtre parce que tu en crois la puiſſance trop bien fleurie, pour durer long temps, qui eſt cauſe que tu la veux vitement faire tomber? Mais cette gloire ſi ample & ſi épanouye, n'eſt pas vn effet du temps, c'eſt l'vn des miracles de la vraye vertu. Auſſi mon Roy doit triompher des menées de la rebellion & des enfers. Platon croïoit, que l'alliance de la puiſſance & de la ſageſſe, pouuoit eſtre ſalutaire aux citez. Et moy ie croy fermement que la confederation de la vertu & de la puiſſance, doit eſtre auantageuſe à mon Roy en ce que

Platon chez Ciceron, didaſca. ad Quintum fratrem.

i'ay dit. Ce n'eſt donc pas la puiſſance en mon Iuſte, qui défie la deſolation, ſi vous la ſeparez de la vertu; c'eſt ſon innocence, ſa Iuſtice, ſes ſaintes intentions, qui n'ont autre but que la gloire de Dieu. Voila ce qui appuye ſon authorité Royale. Et certes l'enuie eſtant priée d'en dire ſon opinion, n'oſeroit nier, que le bon vſage de ſon ſceptre ne faſſe paroiſtre, qu'il ne l'aime qu'à bonne fin. En quoy ſa puiſſance n'eſt digne de mépris, mais d'admiration de noſtre part, & d'eſtime de la ſienne, au moins ſi la magnanimité luy permettoit de faire eſtat d'autre choſe que de la vertu. Car quand au lieu de regner ſuiuant les lumieres que l'on en reçoit d'enhaut, l'on rauale ſa puiſſance iuſques à la faire ſeruir d'inſtrument à la violence, à l'ambition, à l'iniuſtice, & pour vouloir tout ce qui eſt en ſon pouuoir, c'eſt pour lors que la malediction tombe ſur les fleurs des Empires, que les Eſtats chancellent, que le feu s'y met, qui ne peut en faire de la fumée, qu'il ne les conſomme.

CHAPITRE XXIII.

I. Les richeſſes qui ſont l'appuy de la puiſſance temporelle, & les fruits de ſa felicité, ſont des biens de fortune, ſelon le monde. Difference entre la fortune & la felicité. II. Pourquoy les richeſſes ſont appellées biens de fortune. Premiere raiſon. III. Autre raiſon tres-conſiderable. Paſſages de l'Ecriture ſainte à ce propos. Le Iuſte mépriſe les richeſſes par magnanimité.

I. APRES le mépris de la felicité, & de la puiſſance Royale, ie viens au mépris des richeſſes, & des biens que l'on apelle de fortune. Les richeſſes ſans leſquelles l'on n'a pas pour l'ordinaire grande creance dans le monde, apuyent la puiſſance, & ſont recherchées beaucoup plus qu'elle n'eſt pas, pour paruenir à la felicité. Mais ce fondement eſtant periſſable, ie ne void point d'aſſez grandes aſſeurances pour me faire croire que l'edifice ſoit de longue durée. Et que les biens de fortune ſoient de cette nature, quelque ſolidité que vous donniez à l'or, ou à l'argent, ie le demanderois volontiers à ceux qui ont apellé les richeſſes, des biens de fortune. Ie mets cette difference au dire des prophanes, entre la felicité, & la fortune, que la felicité eſt celle que les bons meritent, & la bonne fortune, celle qui ſans examiner les merites, arriue fortuitement aux hommes bons ou mauuais; d'où vient que l'on la nomme fortune. Comment peut-elle eſtre bonne, ſi elle arriue ainſi ſans élection aux bons & aux méchants? Si elle eſt mauuaiſe, comment peut-elle ſeruir à la felicité des bons? Pour moy ie dirois que c'eſt d'autant qu'elle contribue meſme à la ruine de la felicité qu'elle n'aura pas baſtie. Car tel peut receuoir des biens de fortune eſtant homme de bien, qui deuiendra méchant par le mauuais vſage de ce qu'il en a receu, perdant ſa probité & ſes richeſſes tout à la fois. De plus, ſi non ſeulement elle eſt mauuaiſe mais pernicieuſe, ſçauroit-on auoir vne trop ſiniſtre opinion de ſes biens, & de leur durée? Le mal ne peut rien produire

S. Auguſt. 4. de la Cite, ch. 18.

duire de bon. Il n'eſt rien que ce qui eſt bon, qui ne ſoit periſſable. D'où vient que ie m'étonne de ceux qui font tant d'eſtat de choſes ſi funeſtes. Les Païens n'ont point dreſſé d'autels aux richeſſes, ny à l'argent, auiurd'huy il a des idolatres. Ie voudrois donc auant que paſſer outre, vous faire parler par vn Philoſophe Chreſtien à peu prés de cette ſorte. Et quoy ne trouuez vous aucun bien au monde qui vous ſoit propre & interieur, qu'il faille que vous ne deſiriez autre ſplendeur que celle des biens exterieurs, & ſeparez de vous? Tant la condition de toute choſe eſt renuerſée, que le diuin animal attendu la raiſon dont il eſt doüé, ne croye de pouuoir reluire autrement que par la poſſeſſion des biens inanimez. Cependant les autres creatures ſont ſatisfaites des biens qui leur ſont propres. Et toy qui es ſemblable à Dieu ſelon l'eſprit, veux tu mendier des choſes baſſes & tranſitoires, les ornements d'vne ſi excellente nature, ſans penſer à l'iniure que tu fais à ton Createur? Il a voulu que l'homme fuſt plus excellent que tout ce qui eſt terreſtre, & tu raualles ta dignité au deſſous de tout ce qu'il y a de plus vil au monde. Car ſi tu oſes dire que les biens ſoient plus precieux que celuy qui les poſſede, & que tu veüilles que l'on croye que les moindres choſes que l'on puiſſe voir au monde ſont tes biens, il ne peut eſtre que tu ne ſois par ton propre iugement moins que tout cela. Et tu le merites bien ainſi. Car s'il faut parler en cette matiere proportionnément à la condition de la nature humaine, c'eſt pour lors ſeulement qu'elle excelle, quand elle s'entretient ſur la connoiſſance de ce qu'elle eſt. Autrement & ſi elle

Boece lib 2 de conſolat. proſa 5.

oublioit de ſe connoiſtre, il la faudroit meſmes renger au deſſous des beſtes. Et ne ſeroit-ce pas vn vice ſignalé à l'homme, s'il ne vaquoit à cette connoiſſance? Car pour les beſtes, ce leur eſt choſe naturelle d'ignorer ce qu'elles ſont. Ce Philoſophe le prenoit bien à mon auis, & en parloit comme Chreſtien.

Si donc les biens de fortune, pour vſer de ce mot, par lequel on comprend tout ce que l'homme peut poſſeder au monde, ce que ie dis en attendant qu'il ſoit temps d'en voir les diſtinctions quand ie traitteray de la temperance; ſi dy-je, ces biens ne ſont aſſez releuez pour des ornements de la nature humaine, qui eſt au deſſus de tout cela, il ne ſe peut dire qu'il y ait dequoy augmenter la felicité des Rois, leſquels doiuent autant ſurpaſſer la commune dignité des hommes, que les moindres hommes ſans nulle comparaiſon ſont plus excellents que les plus grands biens. Dieu ſeul pour eſtre infiniment plus parfait que les Rois les peut rendre heureux, luy qui eſt la vraye opulence des Rois. Ouy, mais les richeſſes ſont neceſſaires aux Rois, pour ſe creer des ſeruiteurs. Comme ſi tous ſes ſujets ne luy deuoient eſtre acquis. Mauuais ſeruiteurs quand c'eſt la cupidité, & non le deuoir qui les attache au ſeruice d'vn Iuſte Prince. Comme ſi les creatures que l'intereſt & non la vertu vous aura acquiſes, eſtoient bien fidelles & bien aſſeurées. Mais il faudra parler de cela en traittant de la liberalité. On dira de plus que les Rois ne ſe peuuent maintenir en leur dignité, ſans de grandes opulences. Que les threſors leur ſoient donc permis pour s'en ſeruir, & non pour les adorer. Autrement quand il ſeroit vray d'vn

S. Auguſt. 5. de la Cité de Dieu, c. 18.

Roy Chreſtien, comme il a eſté dit de l'Empereur Conſtantin, que Dieu l'auroit comblé de tant de dons, que nul autre n'oſaſt en ſouhaitter autant qu'il en poſſedoit; Ie dirois meſmes que cette munificence luy ſeroit nuiſible, ſi au lieu d'en eſtre Roy, & de la poſſeder, il y mettoit ſa felicité. Car ce ſeroit auoir des biens, non pour ſe maintenir, mais pour ſe ruiner, & tout ainſi que s'il les tenoit non de Dieu, mais de la fortune. Quelle meilleure preuue voudriez-vous s'il laiſſoit cette creance à ſon peuple, pour iuſtifier de ce que i'ay dit de la fortune, qu'elle donne ſes biens ſans iugement, & ſans auoir égard aux merites des perſonnes? *Le meſme S. Auguſt. meſmeſure, chap. 25.*

II. Pourquoy donc appelle-t'on les richeſſes des biens de fortune? Pour deux raiſons: l'vne conſideré leur inconſtance, l'autre à cauſe qu'ils ne nous ſont pas aſſeurez, comme choſes qui ſoient noſtres. C'eſt pourquoy ils ſont mépriſables à vn eſprit vrayement Royal; ſi ce n'eſt que, pour parler en Chreſtien, l'inconſtance des richeſſes ne vienne point de la fortune qui eſt vn nom prophane, & qui n'eſt rien; mais de Dieu qui leur a denié la ſolidité pour deſabuſer la conuoitiſe inſatiable, infinie, non naturelle, comme i'ay deu les appeller cy-deſſus. Pour les deſirs naturels dit Seneque, ils ſont finis; mais parce qu'ils naiſſent d'vne fauſſe imagination, ils n'ont point de bornes. Vous l'oyez dire encore ailleurs. Il ſe peut bien faire que quelqu'vn mépriſe toutes choſes, mais non qu'il ait toutes choſes. Souuent la fortune ſe dépite. Et comme le meſme ciel qui nous donne le iour, nous donne auſſi la nuit; ainſi la fortune capable de bien & *Seneque ep. 16.*

de mal, ne peut faire iouïr de tous les biens à la fois. Tant la conſtance eſt de condition contraire à la conuoitiſe, & aux mœurs de la fortune. L'on ne peut donc auoir tous les biens tout à vne fois, quoy que la concupiſcence ſoit infinie en ſes deſirs, peut-eſtre à cauſe que ſa capacité eſt moindre que ſon auidité. Et auſſi qu'elle aime le change, & tient du naturel de la fortune qui ne ſçait demeurer en vne place. *Le monde paſſe & ſa concupiſcence.* Comme celuy qui ſ'eſt mis ſur vn fleuue bien rapide eſt emporté de ſes ondes ; ainſi la concupiſcence qui paſſionne les richeſſes periſſables paſſe auec elles. L'infinité qu'elle a eſt temporelle. Elle ſuit le monde & le ſiecle qui paſſent; elle ne peut donc poſſeder tous les biens à la fois, puis que l'on ne les trouue point tous arreſtez enſemble. Si elle en embraſſe quelques vns, les autres luy échappent, ou elle quitte ceux qu'elle tenoit, pour ſuiure ceux qui ont paſſé. Que ſaint Auguſtin auoit bien reconnu la rapidité de ce fleuue de la fortune & de ſes biens ; du monde & de ſa concupiſcence ; quand il parloit auec cette action. Pourquoy tant de bruit, ô monde immonde, pourquoy tant de bruit? Tu veux nous arreſter, & tu fuis, que ferois-tu ſi tu ne bougeois? Si tu eſtois de douceur attrayante, de quelle mine n'vſerois-tu pas pour deceuoir, puis qu'eſtant ſi deſagreable & ſi triſte, tu contrefais le gracieux? Vous me direz, que les Rois en qualité d'arbitres du monde, ſ'en peuuent auſſi peu retirer de preſence corporelle, que le Soleil ſe ſeparer de la roüe ſur laquelle il nous viſite tous les iours. Ie le veux, mais leur eſt-il défendu pour cela d'apprendre de la vraye prouidence, à ne point dé-

1. Ep. S Ioan 2. v. 17.

S Auguſt. ſer. 29 de verbis Domini, ſecundum Lucam.

cendre de leur Majesté, non plus que le Soleil de son ciel, ou Dieu de son Thrône? Faisant en sorte que tout ce qu'ils possedent soit sous l'empire de l'esprit, puis que cela n'est que pour le seruice du corps. De crainte que si ce Prince de l'ame s'enflammoit par trop de l'amour des richesses, il ne se laissast conduire par les choses qu'il doit gouuerner. Que si cela ne leur est pas défendu, la vraye vertu ne leur défend pas non plus d'auoir les biens temporels pour leur vsage. Quant aux eternels, ils sont plus dignes de leurs desirs. Si ce n'est, qu'ils ne doiuent ignorer, qu'autant que ceux-la leur sembleront precieux, autant en croiront-ils la vertu qui regarde l'eternité, plus abiette. Ils ne se trouueröt donc iamais bien d'ignorer, que les richesses & la vertu, sont de tres-mauuaise intelligence. Et que si l'on les mettoit en quelque balance, la vertu d'vn costé, & les richesses de l'autre, elles s'emporteroient selon la contrarieté de leur inclination. Au contraire, ie ne doute pas que cette connoissance ne soit assez puissante, pour les faire entrer en défiance de la fermeté des biens de fortune, & de leurs amours, puis que ce qui est si contraire à la vertu doit estre perissable. Sans parler de ce que les biens separez de la vertu, dérobent à l'esprit Royal le souuenir de ses institutions, luy en font laisser les obseruances, & abandonner la conduite de son Estat. Platon ne vouloit pas que les Rois, qu'il appelle gardes & sentinelles, fussent trop opulens. Et donnant la raison de son opinion, il parle à peu pres comme cela: Si en faisant le portrait d'vn homme quelqu'vn me blasmoit de n'auoir mis les plus belles couleurs aux plus excellentes partres de ma figure, ou *Platon dialog. 4 de Repub.*

de ce que les yeux, qui ſont de tres-beaux membres, ne ſoient pas peints de pourpre, mais de noir: ie répondray pertinemment ce me ſemble, diſant, que ie me deuois bien empeſcher de faire des yeux ſi beaux, qu'ils ne reſſemblaſſent pas à des yeux, mais qu'il me falloit prendre garde, donnant à chaque partie l'ornement des couleurs qui leur ſont propres, que la figure en fuſt plus excellente. Tout de meſmes, ne nous contrains point dirions-nous, de donner tant de richeſſes & de felicitez aux ſentinelles & aux Rois, qu'ils en reſſemblent à tout autre, plutoſt qu'à des ſentinelles. Et plus bas. Le potier eſtant trop riche ne veut plus trauailler de ſon meſtier. Il ne fera plus de pots que par maniere d'acquit. Il en deuiendra donc en fin plus mauuais maiſtre. Il en dit autant de la pauureté. Mais eſtant ſi éloignée de la condition des Rois, il n'eſt beſoin d'en parler. C'eſt auſſi dit-il puis apres, ce qui ſeroit à craindre de l'exceſſiue opulence des Rois; parce qu'elle engendre les delices, la nonchalance, les ſeditions, la demangeaiſon de nouueauté, & des remuements. Il ne ſe ſouuiendroit donc plus à la longue de ſon Eſtat, & en fin i'aurois peur qu'il ne deſaprit à eſtre Roy. Mais quand croyez-vous qu'vn Roy ſoit trop opulent, ſi ce n'eſt quand les richeſſes creuent les yeux à la princeſſe des parties de ſon ame, entretenant la cupidité non naturelle des biens? Cupidité non neceſſaire à vn Eſtat, mais indigne d'vn Roy, mais infinie? C'eſt donc auſſi pour lors qu'il ceſſe d'eſtre Roy. Non ſans raiſon: car il ſemble dreſſer des autels à l'argent, & aux biens de la fortune, qui eſt reconnoiſtre en quelque façon vn autre ſouuerain que Dieu. Il ſe penſe agrandir d'vn co-

ſté, parce que les richeſſes enflent le courage, engendrent l'orgueil, occaſionnent l'enuie, introduiſent la crainte, donnent de l'inſolence. Mais l'inſolence n'eſt autre que l'eſperance d'vne fauſſe grandeur, & nulle grandeur n'eſt ſi digne d'vn Roy que celle de la vraye vertu, qui n'euſt iamais amitié auec les richeſſes. Que ſi elle ne peut gagner ce point ſur l'eſprit Royal, que de luy faire quitter le maniement des richeſſes, veu la neceſſité des affaires de ſon Eſtat; qu'elle puiſſe au moins luy perſuader de n'en faire conte que comme de ſes ſujets, & pour ſ'en ſeruir: Ou certes de n'en faire plus de cas que de ſon ame, laquelle meſmes il ne doit aimer s'il ne la veut perdre. *Celuy* dit noſtre Seigneur, *qui aime ſon ame la perdra.* Combien plutoſt perdra-t'il les richeſſes s'il les aime? Et ailleurs. *Si quelqu'vn vient à moy*, qui eſt dire, ſi quelqu'vn me met deuant ſes yeux & en ſon intention, *& ne hait ſon ame, il ne peut eſtre mon diſciple.* Où vous voyez qu'il eſt commandé de hair ſon ame, tant s'en faut, qu'il ſoit permis d'aimer les richeſſes. De ſorte, qu'ainſi que l'ame qui eſt dreſſée à vne meilleure fin par le raiſonnable mépris que l'on en doit faire, eſt en quelque façon aimée par la haine: de meſme les biens de fortune.

S. Iean 12. 25.

S. Luc 14. 26.

III. N'oublions pas l'autre raiſon pourquoy les richeſſes ſont appellées biens de fortune. Ie diſois que c'eſtoit à cauſe qu'elles ne nous ſont aſſeurées. D'elles meſmes elles ſont periſſables, outre ce elles ne ſont pas noſtres, combien que nous les ayons; moins encore ſi elles nous poſſedent. La fortune ne peut rien au deſſus de ſes forces. Elle ne donne rien pour touſ-

jours. C'eſt ſa couſtume que de ſe dédire. Elle ne ſe ſoucie d'eſtre infidelle. Elle eſt naturellement inconſtante. Il ne s'y faut pas fier. Elle eſt digne de mépris. Ie parle meſmes quand elle auroit quelque pouuoir, & quand elle ſeroit quelque choſe. Si les richeſſes ſont à vous, apportez les quand vous venez au monde. Si elles ſont à vous, emportez les quand vous en ſortez. La nature monſtre aſſez par cette entrée, & par cette ſortie de l'homme, que la fortune ne ſçauroit faire noſtre ce qu'elle luy aura monſtré eſtre d'autruy. Ce n'eſt donc pas ſans ſujet qu'vn Prophete a dit: *Malediction ſur celuy qui amaſſe les choſes qui ne ſont pas à luy*. Non ſeulement il n'amaſſe pas pour luy, mais ce qu'il amaſſe n'eſt pas à luy. Et Ieremie: *La perdrix couue ce qu'elle n'a pas fait.* Quand les perdreaux ſont grands ils quittent la perdrix qui les a couuez ſans les auoir faits, & vont trouuer leur mere. Il en arriue de meſmes à celuy qui amaſſe ce qui n'eſt pas à luy; car en fin les richeſſes le quittent. Ne vaudroit-il pas mieux les quitter, c'eſt à dire, n'y pas mettre ſon affection? Tu as perdu de l'argent, tu ne l'aurois pas eu, ſi vn autre ne l'auoit perdu deuant toy. Tu as perdu de l'argent, il ſeroit encore neceſſaire que tu en perdiſſes l'auarice. Tu as perdu des richeſſes: Ie le diray hardiment, tu ne les aurois pas perduës, ſi elles euſſent eſté tiennes. Tu as perdu les richeſſes, elles ſont *iniques*, au dire meſme du Sauueur. Tu te deurois donc réjouïr d'auoir perdu l'iniquité, ou ce qui y induit ton affection. Surquoy ſaint Hieroſme embraſſant la penſée de Seneque que ie viens d'oüyr, & la parole de Dieu que ie viens auſſi d'alleguer, parle ainſi. Que le Sauueur

Habacuc 2 v 6. Væ qui multiplicat non ſua. Selon l'Hebreu, qui multiplicat non ſibi. Ieremie 17. v. 11.

S. neque de re. med. in for tuit.

Boëce l. 2. de conſolat. proſa 2.

& Luc 16. v. 9.

S. Hieroſme quæſt. 1. à Hebidia.

ueur a bien dit apellant les richeſſes iniques; car toutes richeſſes procedent d'iniquité, & ſi ce n'eſt que quelqu'vn les ait perduës, quelqu'autre n'a moyen de les trouuer. Qui fait que cette ſentence vulgaire me ſemble tres-veritable. Ou le riche eſt inique, ou il eſt heritier de l'inique. Sentence qui n'eſt pas ſeulement tres-certaine pour eſtre triuiale, comme dit ſaint Hieroſme, mais pour eſtre de la meſme verité, dont les Prophetes parlent ainſi. *Comme la tiraſſe eſt pleine d'oyſeaux, ainſi ſont leurs maiſons pleines de fraudes. Pource ſont-ils magnifiez & enrichis. Chacun veille ſur ſon voiſin, les bons & les mauuais s'enrichiſſent des deſpouilles les vns des autres.* Oſée parle ſur le meſme ſujet, auec encore plus de vehemence que Ieremie. *Chanaan a en ſa main la balance trompeuſe, il a aimé iniure. Et Ephraim a dit: Toutefois ie ſuis deuenu riche, i'ay trouué vn idole pour moy.* Les Septante liſent de cette façon. *I'ay trouué mon repos.* Ionathas: *Nous auons trouué la proye.* Paſſage qui regarde cét homme riche de l'Euangile de ſaint Luc, qui peut eſtre en auoit eu le vent. Auſſi diſoit-il, *Mon ame tu as de grands biens pour beaucoup d'années, repoſe toy, mange, boy, & fais grand' chere.* C'eſtoit peut eſtre vn marchand de l'eſtat de Chanaan, qui s'eſtoit fait riche par tromperie, & croyoit ayant vn idole en ſon threſor, ou vn threſor en ſon idole, d'auoir trouué ſon repos: Vray heritier d'iniquité, la maiſon duquel eſtoit pleine de fraude, & à qui la tromperie ne tarda gueres à eſtre renduë. Il ſe deuoit reſouuenir de la ſignification du mot de *Chanaan*, qui ſignifie marchand, & auſſi *contrition*, ou *confraction*, & pour lors il n'euſt ignoré que la meſme

Ieremie 5. v. 27.

S. Hieronel. 2. ſur Ieremie.

Oſee 12. v. 7. & 8.

Les Septante. Inueni requiē mihi.

Targum Ionatha. Præda inuenimus nobis.

S. Luc 12. v. 19.

meſure dont les riches meſurent les autres, leur eſt gardée à la pareille. Liſez ce qui ſuit au paſſage de ſaint Luc, & vous trouuerez dequoy bien deſabuſer ces gens là. *Fol en cette nuit on te redemande ton ame, & les choſes que tu as à qui ſeront-elles?* Vn autre les auoit perduës, tu les auois trouuées; tu les perdras, vn autre les trouuerra. Les larrons auoient peut eſtre rompu les threſors de quelque *Chanaan*, dont tu t'eſtois iniuſtement preualu; quelque autre brigand ira tout rompre chez toy pour te voler, & pour enrichir ton ennemy de tes dépouilles. Tu as trouué vn idole, mais ç'a eſté en offenſant Dieu, & le prochain. Le Lacedemonien Timandridas s'eſtant reſolu de faire vn voyage, laiſſa la charge de ſa maiſon & de ſes affaires à ſon fils. Eſtant de retour, & voyant vne extraordinaire augmentation en ſon bien, il apella ſon fils, & luy dit: Tu dois ſans doute auoir fait grand tort aux Dieux, ou à tes amis, ou à tes hoſtes. Tu as trouué vn idole, c'eſt bien dit. *l'Idole n'eſt rien, & les hommes de richeſſes*, qui ont de grands threſors en leurs maiſons pleines de fraudes, *n'ont rien trouué en leurs mains* qui fuſt à eux. Il reſſemble à *Ephraim qui eſt vn paſſager*. Il penſe eſtre puiſſant, il croit auoir trouué ſon repos en ſes richeſſes; mais elles ne ſont pas moins paſſageres que luy. Les ayant iniuſtement acquiſes, il ne les peut long temps poſſeder. Comme il eſt écrit: *Il vomira les richeſſes qu'il a deuorées*. Tout cela eſt dit en general de tous ceux qui paſſionnent les biens de fortune: mais ce que la vraye vertu voudroit remonſtrer à ſon nourriſſon, ce ſeroit cette penſée de ſon Roy. *Qu'il eſt difficile que ceux qui ont de l'argent entrent au Royaume des cieux.*

S.Luc 12.v. 20.

Ælian.l.14. c.32.

1.Cor 8. v 4.

Pſeau.75.v.6.

Ieremie 31. v. 18.

Iob.20 v 15. S.Hierome l. 3.in Oſeam.

S.Luc 18.v. 24.

Sentence generale, qui ne s'adreſſe moins aux Rois, qu'à tous autres. Elle regarde meſmes le Roy du Royaume des cieux de cette dignité interieure dont i'ay parlé cy deſſus, quand ie diſois, que *le Royaume de Dieu eſt en nous* : Royaume où le Prince de la vraye vertu regne ſur ſes paſſions, leſquelles il eſt difficile qu'vn eſprit gouuerne, qu'il n'éteigne la conuoitiſe des richeſſes. S'il n'eſt bien fort vertueux, & Royal, il n'aura iamais aſſez de magnanimité, ny autant qu'il eſt neceſſaire pour iuger les richeſſes contemptibles. Cét ennemy ſouffre malaiſément vn mépris, ie dis meſmes des Rois. C'eſt le *Dieu du ſiecle* couſtumier à ébloüir les yeux de l'eſprit, ſi la foy ne le tient bien ſur ſes gardes. Toutefois s'il conſidere que rien n'eſt ſi contraire à la force, que la ſeruitude des richeſſes; que ce Dieu n'eſt qu'vn Idole, que *l'idole n'eſt rien*, il s'empeſchera facilement de croire, que les richeſſes ſoient dignes de luy. Car ſi elles ne ſont capables de donner vn ſolide contentement à qui que ce ſoit, comment pourront-elles faire fleurir l'empire des interieurs? Pour ne point parler des aueuglements, & du trouble qu'elles y apportent. Ny comme, au lieu d'y mettre la vraye felicité, elles y occaſionnent la diſette, en y allumant vne conuoitiſe dont les deſirs ſont infinis, & auſquels il eſt impoſſible de donner contentemẽt. C'eſt pourquoy l'eſprit principal en doit retirer ſes affections, & n'en faire eſtat que comme d'vn ſujet d'iniquité, ſi l'on s'y paſſionne, ou d'vne matiere de liberalité, ſi l'on les veut bien employer: Car tant s'en faut que le bon vſage des richeſſes empeſche d'aller au Royaume des cieux, qu'il eſt commandé de faire *des*

S. Luc 17. v. 21.

Saint Paul 2. Cor. 4.

1. Cor. 8. v. 4.

S.Luc 16 v.9. *amis des richeſſes iniques*, afin que quand on defaudra *ils reçoiuent és tabernacles eternels.*

CHAPITRE XXIV.

I. Volupté pleine de tromperie, ſur tout celle de la chair, dont il ſe faut défier, ainſi que de l'ennemie de l'ame. II. Amertume de la volupté, qui ſepare comme la mort, non de la vie ſeulement, mais des choſes celeſtes, & de Dieu.

I. IL eſt dit-il, *difficile, que ceux qui ſont riches, entrent au Royaume des cieux;* & non pas qu'il ſoit impoſſible. Combien ſe trouue-t'il d'expediens que la vraye vertu peut donner au Iuſte de ſon inſtitution, pour le rendre paiſible en cét Empire. Entre autres voicy comme elle le fait auertir par ſon Prophete. *A qui enſeigneray-je la ſcience?* Il parle de celle qui apprend le chemin pour aller au Royaume des cieux. *A ceux* dit-il, *qui ſont ſeurez du lait, qui ſont retirez des mamelles.* Le Prince qui entrera en défiance de pouuoir iamais auoir la volupté à dégouſt, ſe portera difficilement à la haine des richeſſes, dont le mépris raiſonnable eſt l'vn des chemins du ciel, comme elles, la mamelle à lait, & la nourrice de volupté. Mais ſi la vraye vertu peut vne fois tant faire, que le Roy de ſes inſtitutions ne vueille eſtre alaitté que de *la mamelle des Rois*, & non plus de celle des roturiers, qui n'eſt autre que la ſenſualité, pour lors il ſera tres-aiſé de luy apprendre la ſcience

Iſaie 28.v.5.

Iſaie 60.v. 16.

Royale, ſuiuant l'intention du Prophete. La conſideration de l'infamie & des miſeres de la trompeuſe & déloyale volupté, y peut auſſi beaucoup ſeruir. Car quand elle ne ſeroit la tres-infallible calamité des Eſtats comme elle eſt, ſes tromperies ſont ſi honteuſes, & ſi ſeruiles, que rien n'eſt plus contraire aux Rois, qui en qualité *de fils des libres*, pour parler auec Salomon, doiuent eſtre la felicité de leurs Royaumes. Cette conſideration les deuroit exhorter à ſe ſeurer d'eux-meſmes des plaiſirs illicites de la chair cette ennemie effeminée, dont il eſt neceſſaire de tenir les affections ſous la ferule de l'eſprit Royal, ne plus ne moins qu'vn enfant ſous la diſcipline de ſon pedagogue. Peut eſtre dira-t'on, que cette matiere ſeroit plus conuenable à la temperance, qu'à la force, ou à ſes parties. A quoy ie réponds, que ie ne parle point icy de la volupté, entant qu'elle apartient directement à la concupiſcible, qui eſt le propre gibier de la temperance; mais ſeulement entant qu'elle peut concerner la magnanimité, qui ne ſe doit laiſſer tromper de ſes appas. La magnanimité eſt vne partie de la vertu de force, la force vne vertu doüée de ſageſſe; la ſageſſe eſt vne ſplendeur ſi parfaitemẽt Royale, que ſans ſes lumieres, l'eſprit principal auroit de la peine de bien connoiſtre *la mammelle des Rois*. Et toutefois ſans cette connoiſſance, il luy ſeroit impoſſible de ſe ſeurer de la mammelle de tromperie, dont en nos liures de ſainte authorité, le lait eſt le ſymbole. C'eſt pourquoy ſaint Pierre exhorte les Chreſtiens nouuellement baptiſez à la conuoitiſe du *lait raiſonnable ſans fraude*. Nous laiſſant à ſous entendre, qu'il y a de la

Eccli. 10. v. 16. ſelon les Septante.

S. Pierre epiſt.

tromperie au lait brutal de la volupté. De fait elle promet des douceurs, & l'amertume en eſt inſeparable. Elle contrefait la traitable & la bonne, elle eſt toutefois plus felonne, & plus barbare que les lions & les tigres. Prenons donc bien garde, qu'au cas que la vraye vertu faſſe voir que la volupté, nommément celle de la chair, qui eſt la plus pipeuſe de toutes, eſt meſlée d'amertume, vous y aurez trouué le plaiſir & la triſteſſe tout enſemble. Si de plus elle verifie que ce n'eſt que cruauté, vous y découurirez au lieu d'vne concupiſcence pleine d'allechements ſenſuels, vne furieuſe violence. Que ſi elle y donne à remarquer de la triſteſſe, & de la violence encore plus ſanglante que celle des beſtes ſauuages, c'eſt ſans nulle difficulté que l'on aura à ſon occaſion, trouué vne matiere qui concerne l'iraſcible, & la force, qui en eſt la gouuernante. Mais auant que de iuſtifier des opinions de la vraye vertu touchant l'amertume & la cruauté de la volupté de ce vice ſenſuel, ie ne puis paſſer outre ſans reprendre ce que i'ay dit de cette pipeuſe chair, principal inſtrument des tromperies de la volupté, & ce afin de la rendre touſiours d'autant plus ſuſpecte. Car ſoit que l'on parle de la volupté de la bouche, ou de celle de la ſenſualité, de quelque nature qu'elle ſoit, elle n'eſt point ſentie qu'en la chair, laquelle ſous couleur de ſes neceſſitez, & de ce que l'on luy doit, en fait ſouuent acroire à la raiſon, qui pour l'ordinaire ſe ſçait auſſi peu deffier de cette domeſtique, que s'en deffaire comme il appartient. Si les richeſſes, la puiſſance, la gloire, la felicité des Roys ſe bandent quelquefois contre la raiſon; ce ſont des ennemis eſtrangers & declarez.

Mais quelle peſte fait ſes rauages auec de ſi perfides effets, & ſi funeſtes, qu'vn ennemy familier ? On ſe peut bien garder de celuy qui s'eſt declaré contre quelqu'vn, mais celuy qui ne vous eſt ſuſpet, vous peut nuire plus à l'aiſe, & plus pernicieuſement. La colere dit Ariſtote, n'eſt point diſſimulée, & ne guette perſonne, ny l'homme colerique, mais l'vn & l'autre ſe découurent. La concupiſcence eſt plus cauteleuſe, comme l'on dit de Venus, qu'elle enlace les tromperies l'vne dans l'autre. Telle eſt la chair ennemie mortelle de la raiſon, qui dreſſe des pieges pour l'attraper, pour ſe mettre à ſa place, & l'eſprit à la ſienne. Quel tel en ſoit le deſſein, c'eſt le Sage qui nous en auertit. *Meſle ton ame* dit-il, *auec ton amy, & non auec ton ennemy*. Ton corps eſt l'ennemy qui repugne à ton eſprit. Ne meſle point ton ame auec luy, de crainte que tu ne les broüilles tous deux. Car ſi tu en fais vn meſlange, il arriuera que la chair qui eſt inferieure, ſera meilleure que l'ame qui eſt ſuperieure. Ou, comme l'ame donne la vie au corps, que la chair iettera la mort dans l'ame. Les operations donc de l'vne & de l'autre, ſeront peſle-meſlées, & meſmes en quelque ſorte, leurs deux ſubſtances. L'ame receura en elle l'inſenſibilité d'vn corps mort, le corps fera toutes les fonctions de l'ame. Les plaiſirs de la chair ſeront les plaiſirs de l'eſprit : la volupté ſera miſe au rang des vertus, les vertus au rang de la volupté. Quelle confuſion ? Quel deſordre ? Quelle tromperie ? *Ne meſle* donc pas *ton ame auec cette ennemie* domeſtique. N'imites pas ces Philoſophes, qui faiſoient aſſoir la volupté dans vn throne Royal, comme ſi par effet elle

Ariſtote 7. Ethic. c. 6. vol 7.

Le Sage, cité par S. Ambroiſe, de bono mortu, c. 7. Cum amico miſce animã tuam, nõ cum inimico.

Rhodig l. 4. c. 25.

cuſt eſté la Reyne de toutes choſes. Et ce qui eſtoit beaucoup plus intolerable, ils luy aſſujettiſſoient les vertus comme des ſeruantes. Meſmes afin que rien ne manquaſt à l'indignité de cette farce, les vertus prenoient ſoigneuſement garde aux ſignes que cette Reyne de theatre leur feroit, afin d'obeir au moindre ſigne, à ce qu'elle commanderoit. Combien plus raiſonnable eſtoit Seneque en cette penſée? Extirpe les voluptez ſur toute choſe, leſquelles à guiſe de voleurs, nous embraſſent pour nous étrangler. Ciceron tout de meſme: La volupté oſte tout conſeil, & pour le dire ainſi, elle offuſque les yeux de l'eſprit, comme ennemie de la raiſon. Ce ſera donc vne tres-grande volupté, que de vaincre la volupté. Il n'eſt point de plus grande victoire que celle qu'on emporte ſur ſes conuoitiſes. Celuy qui a eu le deſſus ſur ſon ennemy, a ſeulement eſté plus fort qu'vne autre perſonne: mais celuy qui ſera venu à bout de la ſenſualité, aura eſté plus fort que ſoy-meſme. Celuy qui a mis ſon ennemy par terre, n'a tout au plus eu la raiſon que d'vn étranger; mais celuy qui a abbatu la volupté, il a vaincu vn ennemy domeſtique. Tout mal eſt plus facile à ſurmonter que la volupté. Le mal quel qu'il ſoit ſe fait fuir à ſa mine. Celuy-cy n'eſt qu'vne flaterie. Rien n'eſt plus malaiſé à opprimer, que ce qui eſt fortifié de cette douceur. Abſalon n'auoit point de meilleur amy au monde que Ioab; témoin la brigue que fit ce Capitaine pour moyenner le retour de ce Prince à la Cour, lors que Dauid ſon pere ne le vouloit point voir. Cependant ce fut Ioab qui perça le cœur d'Abſalon de trois lances. L'ame tout de meſme n'a point d'ennemy

Seneque ep 2.

Ciceron. Cato maser.

d'ennemy ſi naturel, ny ſi deſloyal, que la chair qui la fait mourir, quand elle la peut tromper.

II. Que ce ſoit aſſez dit ſur ce ſujet: parlons maintenant des veritables amertumes de la volupté. Le peuple d'Iſraël, & de Iuda, peuple de la Tribu Royale, eſt ſouuent le ſujet des lamentations des Prophetes, à cauſe de ſes idolatries: leſquelles luy ſont reprochées ſous l'horreur de la paillardiſe, qui eſt la plus ſale de toutes les ſenſualitez. Le Prophete Michée entre autres, fond en larmes à ce ſujet, & pleure auſſi fort que les dragons, qui pleurent tres-amerement quand on les fait mourir. Il pleure comme les autruches, qui iettent auſſi des larmes en abondance, lors qu'elles ont perdu leurs petits. Apres ces pleurs qui eſtoient des ſignes de la douleur de ſon peuple, comme cette douleur eſtoit vn effet de leur volupté, laiſſant le ſexe, & parlant à luy ainſi qu'à vn effeminé, ſous le nom de la fille de Sion, il l'appelle *effrontée, ſans honneur, dépouïllée de vergongne*; & puis il dit: *Celle qui demeure en l'amertume, eſt affoiblie au bien.* Selon l'Hebrieu, il faut lire. *L'habitante de l'amertume eſt affligée pour le bien*; à ſçauoir, pour celuy qu'elle a perdu. Theodoret ſuppleant la verſion des Septante, *qui a commencé d'apporter des douleurs à celle qui a accouſtumé de demeurer aux biens?* Symmachus parlãt du domicile de cette perduë, l'apelle *vne demeure qui excite à l'amertume.* Saint Hierome, *celle qui demeure dans les douleurs.* La verſion des Chaldeens tout au contraire, *celle qui demeure dans les lieux de plaiſance, dans les delices.* Suiuant ce que le meſme Prophete dit plus bas. *Perds ta cheuelure ſur les fils de tes delices.* Tres notable, mais tres veritable di-

Michée 1 v 8. S. Hieroſme.

Michée cy deſſus, v. 11. & 12.
Quæ habitat in amaritudinibus.
Les Hebrieux.
Habitatrix Maroth.
Theodoret.
Les Septante.
Symmach.
S. Hieroſme cy deſſus.
Chaldaique.
Qui habitat in amœnitate, &c.
Michée au meſme chap. v. dernier.

uerſité, que les *delices* de la volupté ſoient *des douleurs*, & ſes douceurs *des amertumes*, ſes mammelles des nourrices de tromperie, dont l'eſprit Royal doit eſtre ſeuré, s'il veut ſuiure les auis de la vraye vertu. C'eſt de la volupté que l'on peut dire ce que le ſaint Roy Dauid chante du pecheur. *Il a conceu la douleur, & enfanté l'iniquité.* Cas étrange que la volupté conçoiue de la douleur. Pour monſtrer non ſans admiration, que la volupté auant meſmes les tourments qui la ſuiuent, eſt vn ſupplice. Contre l'ordinaire de la conception naturelle qui eſt exempte de douleur ; celle de la volupté n'eſt qu'amertume. Elle a dit-il, *conceu la douleur, & enfanté l'iniquité.* La douleur eſt en l'enfantement, icy elle eſt en la conception. Tellement que ce paſſage iuſtifie de ce qui eſt à remarquer ailleurs de la femme adultere, qui au dire de Salomon, *eſt plus amere que l'abſynthe*, rapportant l'vne des eſpeces de la volupté, à la volupté en general. Au meſme liure des Prouerbes, la meſme femme débauchée nous eſt dépeinte curieuſement parée, exprés *pour prendre les ames* dans ſes filets. A quoy de plus il eſt écrit qu'elle auoit auſſi accommodé ſon diſcours. Toutefois elle ne laiſſe de dire. *I'ay arrouſé*, ou, *i'ay parfumé ma couchette de myrrhe, & d'Aloes.* Quelque ruſée, babillarde, & impatiente qu'elle ſoit en ſes paſſions, elle ne ſçait pourtant diſſimuler ſes amertumes. Car les drogues dont elle dit auoir fait ſes parfuns, ſont extremement amers. Encore ſi ces amertumes en engendroient l'auerſion, comme font les choſes ameres : mais la volupté n'engendre que le dégouſt des choſes ſpirituelles. Elle a la proprieté de *la mort amere, qui ſepare.* A

Pſeaume 7. v. 15.
S. Chryſoſt.
Prouerb. 5. v. 4.
Prouerb. 7. v. 10.
Au meſme lieu v. 17.
מתק
Rhabi Salomo Iſacides.
1. Rois 15. v. 32.

cauſe dequoy peut-eſtre, il me ſemble de la voir dépeinte dans les prattiques de cette femme, dont il eſt écrit. *I'ay trouué la femme plus amere que la mort.* La mort amère ne ſepare que du monde, & de la vie du corps ; la volupté plus amere que la mort, ſepare de l'honneur, des ſacrements de l'Egliſe, de la grace de Dieu. Eccli. 7. v. 27.

CHAPITRE XXV.

I. Conſideration des autres miſeres de la volupté, ſous l'allegorie du Roy d'Egypte, comparé à vn dragon. II. Qui deuore les voluptueux, & eſt tres cruel. III. Autre exemple de la cruauté de cette felonne paſſion. IV. Triſteſſe de la volupté domtée par la force. Combien les Rois viuent plus gais & contents que les tyrans. Allegorie de Platon ſur ce ſujet.

I. VOICY vn beau paſſage ſur cette matiere, où meſme ie rencontray en paſſant, la cruauté de la volupté apres ſon amertume. Le Seigneur de pureté parle ainſi à Pharaon. *Voicy i'en veux à toy, Pharaon, Roy d'Egypte, grand dragon, qui couches entre tes fleuues, qui dis, ie me ſuis fait moy meſme. Ie mettray vn frein à tes machoires. Ie t'ay donné aux beſtes de la terre, & aux oiſeaux à deuorer.* Toutes ces paroles ſont de conſideration, & tres à propos. Monſtrons premierement pourquoy ce Roy eſt vn dragon, qui couche entre ſes fleuues. Le dragon me fait ſouuenir du ſerpent, qui trompa le premier Roy du mon- Ezechiel 29. v. 3. 4. & 5.

Philon de opificio mundi. Pierius l.54. c. de arbore mala. Natalis Comes lib.7.c.1.

de Adam, par l'entremise d'Eue. Eue signifie la chair. Le serpent chez Philon, signifie la volupté. Pour les prophanes qui feignent que le dragon gardien des fruits du iardin des Hesperides, y couchoit les yeux ouuers, ils ne me sçauroient faire accroire qu'ils n'eussent leu la pitoyable histoire de nos peres, seduits de la volupté. Mesmes si nous ajoutons à cecy, qu'Hercule, que l'on prend pour la force, suiuant la peinture des anciens qui le representoient auec trois pommes à la main, auoit vn dragon mort à ses pieds, nous verrons que c'est à la force à resister aux appas de la chair, & sur tous à ceux de l'auarice, à ceux de la colere, à ceux de la volupté, qui sont representez par ces trois pommes. Déja i'ay parlé des richesses. Ie traitteray cy apres de la colere. A present continuons la figure du Roy d'Egypte, qui estant comparé à vn dragon, est l'image viuante de la volupté. Mais c'est vn grand dragon, parce qu'il en est de petits, dont les testes sont facilement écrasées dans les eaux de la repentance. Pour la volupté, c'est vn grand peché, qui dort par accoustumance mesme dans les eaux de la tribulation. Car comme ie dis, il y a des pechez moins pernicieux, dont l'on se corrige souuent, sans que l'on en soit chastié. Ce nom de Pharaon reuient fort à la volupté, qui separe de Dieu, & aussi sa qualité de Roy d'Egypte. Car Egypte signifie ceux qui tourmentent & affligent. Par où vous comprenez de plus à monrauis, ce que i'ay dit, que la volupté ne laisse pas de regner par fois en despit des afflictions. *Il couche* dit-il, *entre ses fleuues*. La tribulation reueille du sommeil des autres pechez, mais la volupté dort au milieu de leur sein.

Pseau. 73.v. 13.

S. Hieroſme sur le 29. d'Ezechiel.

Les Septante. *Me voicy ſur Pharaon grand dragon, qui eſt aſſis au milieu de ſes fleuues.* Le voila aſſis comme vn Roy ſur ſon lict Royal; voila la volupté, ſur vn throne. Throne de volupté poſé ſur des fleuues. *Celuy qui boira de ſes eaux aura encore ſoif.* La volupté coule, & le regret en demeure. *Ce fleuue* dit-il, *eſt à moy.* Ie le veux croire, car Dieu n'eſt point autheur du mal. *Ie me ſuis fait moy-meſme.* Voyez-vous ſi la volupté ſepare de Dieu? Iuſque là, qu'elle fait que les Princes ne reconnoiſſent pas leur createur. Les Septante. S. Iean 4.

II. Mais dequoy eſt-il menacé? *Ie mettray vn frein en tes machoires. Ie t'ay donné à deuorer aux beſtes de la terre, & aux oiſeaux du ciel.* Bien à propos. Autrefois le ſerpent de Moyſe deuora les ſerpents des enchanteurs; & voicy les beſtes de la terre, les ſerpents engendrez de la terre, ie veux dire, la continuation de la volupté, qui deuore les voluptueux, qui les mange & les conſomme, ſuiuant l'arreſt de la diuine Majeſté prononcé contre le ſerpent, *Tu mangeras de la terre tous les iours de ta vie.* Auſſi n'eſt-il point d'homme ſi terreſtre, que le ſenſuel. I'ameneray cy deſſous vne autre raiſon, pourquoy les beſtes deuorent ainſi les Princes voluptueux. Voyons ce qui ſuit en ce beau paſſage. *Ie mettray* dit-il, *vn frein en tes machoires.* Il le meritoit bien, puis qu'il auoit trop parlé, & ſi impiement, que ce blaſpheme, qu'il *s'eſtoit fait ſoy meſme*, luy eſtoit échappé. Si mieux l'on ne veut dire, que c'eſtoit vn gourmand qui meritoit que l'on le fiſt leuſner. En effet l'on remarque vne tres-notable brutalité en ce Prince, fort ſujet à ſon ventre, qui me fera paſſer de l'amertume de la volupté, à l'horreur de ſa Exod. 7. v. 12. Geneſ. 3. v. 14.

cruauté. Car comme i'ay déja auerty, ie traitte maintenant des miſeres de la volupté en general, auſſi bien de celle de la bouche, & de celle de la chair, que de toutes les autres vilenies de la ſenſualité. L'on remarque diſois-ie, à propos de ce cruel Prince, qu'eſtant témoin de tant d'afflictions qui pleuuoient dans ſon Royaume, à cauſe de ſa tyrannie, qu'il ne ſe ſoucia pas de prier Moyſe d'en détourner la premiere playe, par laquelle toute l'eau du pays eſtoit changée en ſang. Les Interpretes donnent pluſieurs raiſons de cecy: Ie n'en trouue qu'vne qui ſoit à mon auantage. Ce malheureux Prince eſtoit l'vn des plus cruels que l'on vid iamais. Il le fit bien paroiſtre par le maſſacre de tant d'innocens qu'il fit mourir, auec autant de rage que s'il eut brigué le patriarchat des Princes parricides, ou comme s'il eut eu enuie de ſeruir d'exemple, & de laiſſer des memoires à Herode, & à l'Empereur Conſtantin, qui euſt auſſi la penſée de faire mourir des innocens, & de leur ſang d'en faire vn execrable bain contre l'infamie de ſa lepre. Penſée abominable dont Dieu le fit détourner, ayant pitié de ſon ame, & le voulant épargner pour s'en ſeruir à l'auancement de l'Egliſe, & de la foy Catholique. Quoy que c'en ſoit la cruauté de Pharaon fut vne lepre incurable, quelque ſang innocent qu'il eut épandu. Tout ſon païs eſtant affligé comme chacun ſçait, il eut le courage ſi brutal, que de ne ſe ſoucier de la mort de tant de peuple. Comme ſi l'alteration de leur ſang euſt eſté plus ardante en luy, que celle des lions de Libye, ou de ſes ſables. Car ayant d'autre boiſſon pour ſa perſonne que de l'eau, & d'autres liqueurs plus precieuſes à ſon

Exod. 8. v. 14. & 15.

Liranus.

commandement, il ne ſe ſouuenoit ſeulement pas de ceux qui n'auoient rien à boire que l'eau de la riuiere, quelque trouble qu'elle fuſt à ſon ordinaire. En quoy vous auez euidemment la gourmandiſe iointe à la cruauté.

111. Voyons vn autre Roy auſſi cruel que celuy d'Egypte. Le Seigneur mettant ſa parole en la bouche d'Elie, pour predire la mort du Roy Achab, luy tint vn diſcours merueilleuſement funeſte, & où qui que ce ſoit pourra facilement remarquer le naturel de la volupté charnelle, auſſi cruel que celuy de la gourmandiſe. *Leue toy* dit-il, *& détends au deuant d'Achab Roy d'Iſraël. Tu parleras à luy, diſant: Ces choſes dit le Seigneur Dieu: Tu as occis*, Naboth à ſçauoir, *& puis apres tu as poſſedé. Apres tu ajouſteras: Ces choſes dit le Seigneur. En ce lieu où les chiens ont leché le ſang de Naboth, ils lecheront auſſi ton ſang.* Les Septante. *En ce lieu, où les truyes, & les chiens ont leché le ſang de Naboth, ils lecheront auſſi le tien, & les paillardes ſe laueront de ton ſang.* Verſion que S. Ambroiſe ne reiette, quant à cette derniere periode. Ie demanderois vn peu d'attention pour mieux conſiderer la cruauté de ces eſclaues de l'infame volupté, le Roy, & ſes courtiſannes. Ie ne ſçache point de nation pour ſi dénaturée qu'elle ſoit, qui ne pleuraſt à la mort de ſon Roy. Les Barbares meſmes ne ſeroient dépouillez de ce ſentiment. Quand les Lacedemoniens ont perdu leur Roy, ils montent à cheual, & le vont annoncer par toute la Laconie, en pleurant par où ils paſſent. Les Egyptiens ſe couurent le viſage de fange l'eſpace de ſoixante & dix iours, pendant leſquels ils ne voyent point de femme,

3. Roiz 21. v. 18.

Les Septante. S. Ambroiſe de Naboth. c. 11.

Herodot. l. 6.

Diodor. Sicil. l. 2. c. 2.

2 Rois 1. 2. Chronic. 35. & ne mangent point de chair. En nos hiſtoires, les filles d'Iſraël portent le deüil apres la mort de Saül. Celle du bon Roy Ioſias fut plorée de tout le monde. Et qu'à la mort du Roy Achab l'on n'ait non plus de pitié de luy, que les chiens & les truyes, qui plus eſt, que les courtiſannes ſe baignent dans le ſang de leur Prince, c'eſt vn ſigne de tres-inſigne cruauté. Inſigne voirement, & qui ne doit peu ſeruir à l'exaggeration de cette ſanglante perfidie, propre aux paillards, cultiuée de longue main, & entretenuë dans la brutale cruauté de ce Roy, nourrie en ſon inhumaine luxure. C'eſtoit eſtre bien gourmand dit ſaint Ambroiſe, que de deſirer de l'herbe auec tant de paſſion, qu'il en fuſt au mourir: mais c'eſtoit eſtre bien ſanguinaire, que de faire tuer vn homme pour de l'herbe. Repreſentez vous maintenant ce cruel Pharaon, qui eſt auſſi ietté aux chiens & aux corbeaux pour les meſmes infamies. Et me dites ſi ces exemples ne ſont pas de forte conſideration, pour faire reſoudre les Roys à ſe ſeurer de la mammelle de la volupté, c'eſt à dire, de ſon amour. Car mammelle & amour, en l'Ecriture, c'eſt vne meſme choſe. Là où Salomon dit, ſelon la Bible ordinaire, *Venez enyurons nous des mammelles*: La Syriaque a rendu, *Venez, ioüyſſons de l'amour.* & la Chaldaique, *Prenons nos esbats en nos amours.*

S. Ambroiſe sy deſſus.

Prouerbe 7. v 18 Inebriemur vberibus. *Syriac.* Frua mur amore. *Chaldaic.* Iucundemur amoribus.

Vous voyez aſſez par là combien c'eſt choſe indecente à vn Prince Chreſtien de prendre la mammelle d'Egypte, c'eſt à dire celle de la volupté, & non celle de la vertu, d'embraſſer d'autres amours que celles de la magnanimité. Tant il y a peu d'apparence que la volupté qui eſt ſi amere, ſi cruelle, ſi ſeruile, ne ſoit

tres-

tres-indigne des Rois. En voicy encore vne autre raiſon: car de la mammelle de la volupté ſort la triſteſſe, qui ne leur peut eſtre aucunement conuenable. Tel eſt le ſentiment de Dauid. *Seigneur* dit-il, *le Roy s'éjouïra en ta force*, par le moyen de laquelle il doit regner en ton Royaume, qui eſt dedans luy. De vray la triſteſſe eſt vne amertume de cœur, que l'on ne peut chaſſer ſans faire de grands efforts. Mais à quoy ſeruiroit la force de l'eſprit principal, que pour y reſiſter? Sur tout eſtant accompagnée de la ſageſſe de cette vertu ſi agreable, dont la conuerſation n'engendre point de triſteſſe. Si cette preuue vous ſemble trop foible, ie n'iray pas bien loing pour luy trouuer de l'appuy tres-conuenable à ma penſée. Samſon prodige de force, auant qu'il s'adonnaſt à la volupté, n'a-t'il pas propoſé cét enigme? *De celuy qui mangeoit eſt ſorty la viande, & du fort la douceur.* Les autres liſent, *& du triſte la douceur.* La force ſelon Platon, n'eſt pas ſeulement pour les armes, non ſeulement pour la terre, elle eſt auſſi pour la mer, pour les cheualiers, & pour les pietons, contre la maladie, contre la diſette, pour les affaires ciuiles, contre la crainte: Elle eſt en fin pour ceux qui auront à combattre la concupiſcence & la volupté; ſoit qu'ils y reſiſtent tout à fait, ſoit qu'ils ne s'y portent ſans quelque tergiuerſation. Parlant auſſi ailleurs de ceux qui n'ont ny prudence, ny force, il dit encore. Il eſt comme neceſſaire que ceux-là recherchent les voluptez meſlées de douleurs & de triſteſſes, qui comme telles, ne ſont que des ſimulachres & des ombres de la vraye volupté. Reſſemblans en cela à ce que dit Steſichorus, aux Troyens, qui n'ayans iamais

Pſeau. 20. v. 1.

Aux Iuges 16.

Les Septante.

Platon lib 31. de fortit.

Lib 31 dialog 9. de Repub.

cogneus la vraye Helene, combattoient entr'eux pour ſon image. D'abondant c'eſt choſe trop euidente, que les paſſions Royales doiuent eſtre auſſi reglées, que les paſſions des Tyrans ſont effrenées & illicites. • D'où s'enſuit qu'il eſt comme neceſſaire, que le Tyran qui s'éloigne ainſi de la vraye vertu, mene vne vie tres-amere, & le Roy vne tres-douce. Si douce, que ſi vous en croyez le meſme Platon, il y aura ſept cens vingt & neuf degrez entre l'amertume de la vie d'vn Tyran, & la douceur de la vie d'vn Roy, qui eſt vn prodigieux interualle à ſon ſens, & au dire des Platoniciens qui en ſçauent déchifrer les penſées. Quant à nos ſaintes lettres, s'il eſtoit à propos d'entrer à ce ſujet dãs les myſteres de ces nombres, ils marqueroient vne diſtance infinie. Car le nombre de cent eſt vn nombre de perfection, & celuy de ſept, d'infinité. Ie veux que le nombre de neuf chez nous, ſoit vn nombre imparfait, à cauſe de l'vnité qui luy manque pour faire vn dix, c'eſt à dire le nombre de la loy; Mais chez les prophanes on le pourroit releuer, entant que c'eſt le nombre des Muſes, & celuy de l'aprentiſſage de Minos, qui fut neuf ans à l'eſcole de Iupiter, pour paſſer maiſtre en Iuriſprudence, & deuenir legiſlateur. Pour le nombre de vingt, il contient deux dix, & en eux la charité binaire, qui eſt la perfection de la loy nouuelle, loy d'amour, non de l'amour des mammelles de la volupté, mais de celles de Dieu & du prochain, ſuiuant ce qui en eſt écrit. *Tes mammelles ſont meilleures que le vin.* Car *la luxure eſt au vin.* Ne ſois donc pas vn Achab, ô Prince, ne meſle point ton ame auec ton ennemie, qui eſt la chair. Que Iezabel cette funeſte auarice n'ha-

Platon dialog. Minos.

Cantic. 1. S. Gregoire Pape Epheſ. 5. v. 18.

bite pas chez toy, pour te perſuader des choſes ſanglantes, pour irriter & non pour retenir tes cupiditez; pour te rendre triſte, meſmes apres auoir pris le laict de la volupté, plus que tu n'eſtois auant cette ioüyſſance: pour te voir pauure apres auoir eſté riche. En fin pour meſler ta gloire d'infamie. L'on ne voit point d'abeille ſans aiguillon, ny de volupté ſans amertume. L'abeille donne la douceur & la douleur. La douceur paſſe quand elle s'enuole. Mais auant que partir elle laiſſe ſon aiguillon, dont la douleur ne s'en va pas ſi toſt. Qui ne vilipenderoit, qui ne refuſeroit de ſe rendre ſerf d'vne choſe ſi fragile, & ſi abiette comme eſt le corps? Vn Roy doit croire qu'il eſt né à de plus grandes choſes, que pour eſtre l'eſclaue de la moindre de ſes parties.

CHAPITRE XXVI.

I. Proſperité plus dangereuſe que l'aduerſité. Conuenance de la raiſon humaine auec la chreſtienne ſur ce point. La force & la ſageſſe fort requiſes pendant la proſperité. II. Comme eſtant plus difficiles à moderer, que les aduerſitez ne ſont inſupportables. Beau paſſage pour cette verité. III. La proſperité a oſté le iugement aux plus ſages. Le moyen de le conſeruer quand elle arriue, ſelon S. Bernard.

I. IL y a d'autres raiſons, outre la miſere des felicitez du monde, & de tout ce qui y contribuë, pour leſquelles comme ie n'ay pas oublié cy-deuant, elles ſont dignes de mépris. C'eſt

que quand les malheurs de l'inconſtance, l'infamie, la pauureté, & choſes ſemblables, ne leur ſeroient communes & preſque naturelles; quand dy-je, les proſperitez fleuriroient quaſi inuiolablement chez vn Prince, elles ſont ſans cõparaiſon plus redoutables à l'empire de l'eſprit Royal, que les aduerſitez. Et veux dire que c'eſt enquoy principalement ſa magnanimité ſe doit rendre recommandable. Ce principe de la vraye vertu eſt fort important, il en faut traitter à loiſir, & fort clairement. Pour commencer il ſeroit à propos de faire entrer en combat les raiſons des Philoſophes, & celles des Chreſtiens, afin que la confrontation des vnes aux autres; ſeruant comme à les faire choquer, l'on en puiſſe tirer quelque étincelle de verité. Il faut auſſi ſuppoſer que la vertu ne ſe plaiſt point dans les extremitez, & que le milieu de la mediocrité eſt le lieu où elle paroiſt le mieux. De maniere que ſans ſortir de noſtre ſujet, & conſideré que la force n'eſt pas ſeulement pour la proſperité, mais auſſi pour l'aduerſité, comme enſeigne S. Ambroiſe, pour faire que ny l'aduerſité n'oppreſſe, ny la proſperité ne corrompe, il ſe faudroit ſaiſir par magnanimité, & par la vertu de la force de ce milieu de la mediocrité. Ie dis par magnanimité, car ſi tout ce que l'on veut, ſoit au deſſous de ce milieu par manquement, ſoit au deſſus par excez, doit prouenir infalliblement ou de mécontentement, qui tient du mépris, ou de puſillanimité, qui tient de la couardiſe; puis que le mépris tient de preſomption, & la couardiſe de la crainte, c'eſt ſans doute que l'vne & l'autre ſont des vices qu'il appartient à la magnanimité de

S. Ambroſ. lib. 1. offic. c. 41.

combattre. De façon que s'il eſt vray qu'elle faſſe des merueilles pendant les malheurs, empeſchant l'oppreſſion ; il n'eſt pas moins certain qu'elle triomphe encore plus glorieuſement durant la felicité, quand elle en détourne la preſomption. L'on eſt plus innocemment opprimé comme que ce ſoit, que preſomptueux. C'eſt donc vne plus glorieuſe vertu de ſe garder de l'vn, que de ne tomber en l'autre. Les Philoſophes ſont d'accord du premier effet de cette vertu. Le ſage dit Ariſtote, eſt touſiours luy-meſme, il ſe comporte en ſage comme il appartient, quelque fortune qui arriue. Vous le trouuez en tout temps exempt de vitupere ; faites eſtat de le prendre pour vne figure carrée, laquelle quelque part où l'on la mette, eſt touſjours ſur ſon ſeant, & tient ferme. I'apelle magnanime celuy qui combat d'vne conſtance d'eſprit touſjours egale, à l'encontre des mal-gratieux aſſauts de la fortune. Seneque approuue fort ce genereux ſentiment. Si dit il, la magnanimité eſt en ton eſprit, vy ioyeux & ſans crainte, & en toute aſſeurance. C'eſt au magnanime à ne point vaciller, mais à tenir bon, & à attendre la mort ſans aucun effroy. Si tu as de la magnanimité dans le cœur, tu t'empeſcheras bien de iuger que ton ennemy t'ait outragé, tu penſeras plutoſt en toy-meſme, il a bien eu quelque enuie de te nuire, mais il n'en eſt pas venu à bout. Et ailleurs ; La meilleure marque d'vn eſprit bien ſenſé, c'eſt de pouuoir ſe tenir ferme, & d'eſtre touſiours chez ſoy. Boëce, La vertu eſt ainſi appellée, parce que s'appuyant ſur ſes forces, elle n'eſt point ſurmontée de l'aduerſité. C'eſt pourquoy l'homme ſage ne doit point ſe

Ariſtote. Sapiens habet ſe ſine vituperio ſicut tetragonum.

Seneque liure des 4 vertus.

Le meſme, epiſt. 1.

Boëce 4. de conſol proſa 7.

tourmenter pour ſi ſouuent qu'il luy arriue d'entrer en combat contre la fortune, comme auſſi il ne feroit pas beau voir vn gendarme, s'il ſe faſchoit toutes les fois qu'il oit la trompette ſonner l'alarme. Car & l'vn & l'autre ont en ces occaſions de tres-beaux ſujets, ou d'accroiſtre leur gloire, ou de confirmer leur vertu. Il eſt vray que la ſageſſe y eſt neceſſaire, afin de preuoir les forces de la fortune, & pour ſe mettre deuant les yeux, qu'elle n'a que voir ſur les eſprits : mais la magnanimité y eſt auſſi requiſe pour en faire mépriſer les aſſauts. Si vn Prince en eſt reueſtu, les calamitez, les pertes, les outrages, n'auront non plus de puiſſance de luy nuire, que les nuées au Soleil. Que peuuent faire les aſſauts de la fortune à vn eſprit Royal, qui s'y ſera preparé, & par le mépris de ſes faueurs, & par le défy de ſes calamitez? Eſprit lequel eſtant fidele, ne doute nullement de tout ce qu'il faut croire en cette matiere. Que Dieu meſle les aduerſitez auec les proſperitez terriennes, afin de faire penſer à l'autre felicité, dont la douceur eſt exempte de toute défiance. Que le monde par ſes aduerſitez ne taſche qu'à détourner les intérieurs, de la fin qu'ils doiuent auoir pour obiet. Que quand la face des affaires du monde entant qu'elles le touchent change, & que la fortune qui rioit tourne le dos, elle ne fait qu'à ſon ordinaire, & garde en ce ſien changement vne ſorte de conſtance. Que pour flatter quelqu'vn elle ne ſe dépoüille pas pour cela de ſes bizarreries accouſtumées. Prenez garde à ſon viſage qui eſt meſlé de plus d'incertitudes, que le cameleon n'eſt capable de couleurs, & vous ne luy donnerez iamais vne humeur bien conſtante. Que ſi

toutes les fleurs ne donnent pas vne infallible eſperance de fruit, on ne doit pas attendre que les beaux ſemblants de la fortune ſoient auſſi immuables que le viſage d'vn Stoicien. Et tant d'autres conſiderations que la vraye vertu pourroit donner, & que l'eſprit magnanime peut amplifier, pour ne point s'arreſter aux fantaiſies de cette déloyale. Meſmes laiſſant les Philoſophes, cette belle penſée de ſaint Auguſtin ſeroit digne de ſa conſideration. Dieu a voulu que les biens & les maux temporels fuſſent communs aux bons & aux mauuais, à ce que les biens n'allumaſſent par trop nos conuoitiſes, puis que les méchans en poſſedent, ny les afflictions ne trouuaſſent à leur abord nos ſentiments remplis de laſcheté, puis que les Rois ſont quelque fois ſujets aux miſeres. Ce qui importe beaucoup; c'eſt de ſçauoir comme quoy l'on ſe doit comporter en tout ce que l'on appelle felicité & aduerſité. Car ny les biens n'éleuent l'homme vertueux, ny il ne perd courage pour en receuoir la perte. Tellement que ce qui fait que le méchant s'afflige ſi fort pendant les aduerſitez, prouient de ce qu'il eſt corruptible par la felicité.

S. Auguſt. l. de la Cité de Dieu, c. 8.

II. Conſiderons puis apres, ſi c'eſt choſe plus difficile comme ie diſois, de ne point rire inconſideréement auec ce qui nous rit, que de pleurer ſans diſcretion pour ce qui nous afflige. Les Autheurs conſentent auſſi à cette verité, bien qu'elle ſoit plus ſainte & plus religieuſe, que prophane. Saluſte marquant l'inſolence des ſoldats de Sylla, qui défirent les gens de Marius auec ſi peu de pitié, qu'ils ne leur laiſſerent choſe du monde, a dit quelque choſe à ce propos. Que

Saluſt. in Catilina.

les proſperitez tentent exceſſiuement les courages des plus ſages, tant s'en faut que des ſoldats de ſi mauuaiſe diſcipline peuſſent vſer moderément de la victoire, qui eſt l'vne des plus grandes felicitez du monde. Cét autre parle encore tres-bien. Les hommes mortels ne ſont iamais aſſés auiſez entre tant de bons offices de la fortune. Les aduerſitez ne ſondent que la bonté de cœur des grands hommes, mais les proſperitez éprouuent leurs fauoris. Seneque, l'on ne ſe ſçauroit plus mal fier à quelque fortune que ce ſoit, qu'à celle qui eſt exceſſiue. L'on a beſoin par maniere de dire, d'vn autre bon-heur pour ſe maintenir en ſon bon-heur. Au lieu que la tribulation donne de l'eſprit, la felicité l'aſſoupiſt & le corrompt. Dauid penſoit à cela quand il diſoit: *Mon Dieu ie crieray de iour, & tu ne m'exauceras point, & de nuit, & tu n'y auras égard: toutefois cela ne mé ſera imputé à folie.* Tu ne m'exauceras pas quoy que ie crie pendant les proſperitez, pour te témoigner que ie ne deſire de les perdre; ny de nuit, c'eſt à dire, durant les mal-heurs, lors que ie te demande de rentrer en mes felicitez perdues. Cependant ie ne veux pas que cela me tourne à folie, ouy bien que i'en deuienne plus ſage, ſçachant ce que par la grace du nouueau teſtament, ie dois attendre de toy, ce que ie dois deſirer, ce que ie te dois demander. Ie crie & te prie, que les biens temporels ne me manquent en ce monde; Mais toy loüange d'Iſraël, tu demeures au ſaint lieu. Ie ne voudrois pas que mes deſirs fuſſent fruſtrez de leurs attentes, ny que les conuoitiſes des felicitez charnelles manquaſſent du contentement de leurs ambitions: mais ces deſirs ſe ſentent encore

Quint. Curt. lib. 8.

Senec. de brev. vit. vita, c. 7.

Pſeaume 21. v. 2. S. Auguſt.

encore des ordures de l'antiquité, & tu y voudrois voir la pureté de ſainte nouueauté. Tu te propoſes toy-meſme à imiter, ſeroit-il raiſonnable de n'y auoir égard? Non content de nous racheter de ton ſang, tu nous enſeignes par ta conuerſation, iuſques à vouloir ſeruir d'exemple à ceux qui te ſuiuent. Tu n'as pas deſiré d'eſtre Roy, & tu as cherché le gibet de la croix. Tu fuis le comble de gloire, & tu embraſſes le ſupplice de honte. Afin que tes membres appriſſent à fuir les faueurs du monde, & à n'en redouter les terreurs. A aimer les aduerſitez pour la querelle de la verité, à euiter l'amour des proſperitez, à n'en point iouïr ſans les redouter. Ordinairement elles ſoüillent les cœurs, & c'eſt auſſi ſouuent que l'on a peur de les perdre. Il eſt vray que ce ſont des ſoüillures, que les aduerſitez nettoyent par leurs angoiſſes. L'eſprit s'éleue en celles là, il s'abaiſſe en ces autres, meſme apres qu'il s'eſt éleué. En celles là l'homme s'oublie ſoy-meſme; en celles cy quand bien il ne le voudroit pas, il ſe ſouuient par force de ce qu'il eſt. En celles là ſouuent les bonnes œuures que l'on pourroit auoir faites periſſent; en celles cy les offenſes meſmes que l'on auoit commiſes de long temps, ſont eſſuyées. Les tempeſtes de la fortune ſont donc plus vtiles aux hommes que le calme de la proſperité. Eſtant ſi douce, ſi deſirée de tant de monde, & ayant touſiours les meſmes apparences, il eſt mal-aiſé qu'elle ne trompe quelqu'vn: cette autre au contraire qui ſe monſtre ce qu'elle eſt, eſt touſiours veritable. L'vne deçoit, l'autre inſtruit. L'vne ſous apparence des biens menteurs, captiue les eſprits de ceux qui en vſent; l'autre les affranchit par la con-

noiſſance de la fragilité de la felicité. Vous verrez donc celle la vaine, prodigue, ignorante de ſoy-meſme; & celle cy ſobre, humble, ſage, à cauſe de l'exercice de l'aduerſité.

111. Peut eſtre demanderez vous des exemples plus humains, que de celuy qui eſt ſur tous les humains. Ie vous mettray donc des Rois en auant, & de tels Rois, auſquels l'Alexandre de la vraye vertu n'aura honte de meſurer les ſiennes. Salomon n'a point eu ſon ſemblable. Iob eſt bien tel, que ſi l'on luy peut donner vn ſecond, il ſeroit trop difficile de luy trouuer ſon pareil. Saint Ambroiſe fait ſouuent eſtat de ce grand Prince en ſes offices, & luy attribuë les plus glorieux effets de la vertu. Mais ſur tout en vn endroit, parlant des forces de l'eſprit vertueux, qui doit mépriſer les biens temporels, & faire valeureuſement la guerre à tous les vices, comme aux venins de la vertu. Il doit de plus dit-il, ſe donner de garde de la paſſion de la gloire du monde, laquelle eſtant deſirée auec immoderation, a ſouuent eſté nuiſible, & touſiours lors qu'elle a eſté vſurpée. Puis il continuë de cette ſorte. Quelle de ces vertus a eſté à deſirer en Iob? Et quel de ces manquements s'eſt gliſſé en luy? A-t'il eſté ſi leger que la felicité l'ait pû mettre au vent? Magnanimité tres-imitable aux Rois, afin que la proſperité ne leur oſte le iugement, & où ils trouueront dequoy réueiller leur conſideration. Ie parle des ſages: Car ce ſeroit choſe bien rare, de voir d'autres Princes qui ſe ſouciaſſent de ces exemples. Sans la magnanimité il eſt peu de proſperité & de bon ſuccez, qui ne ſoit la meſme choſe aux Princes, que le feu à la cire, le Soleil à la neige & à

S Ambr. 1. offic. c. 39.

la glace. Dauid eſtoit prudent, Salomon eſtoit tres-ſage : mais les proſperitez flattans par trop ces rares hommes, l'vn y a perdu en partie le iugement, l'autre n'en a point eu de reſte. Si celuy-là eſt grand qui eſtant tombé en affliction, n'a rien perdu pour peu que ce ſoit de ſa ſageſſe; celuy-là n'eſt moindre qui met ordre que la felicité qui luy rit, ne ſe moque de luy. Si bien que quand vn Prince ſeroit auſſi comblé de gloire & de proſperité que Seruius Tullius Roy des Romains, qui s'eſtoit donné à la fortune, & qui vouloit dépendre d'elle; Quand dy-je, il ſeroit vray, ainſi que l'on diſoit de ce Prince Romain, que la fortune vint coucher auec luy; qu'elle l'obligeroit de ſorte par ſes faueurs, que de meriter par maniere de dire, qu'il luy dediaſt vn temple, commence Tullius en baſtit vn à la Fortune officieuſe : Ie dis hardiment qu'il en auroit d'autant plus d'obligation & de peine de ſe gouuerner contre les tentations de la vanité. Ne plus ne moins que l'on ne connoiſt pas bien ſi les vaiſſeaux ſont bons lors qu'ils ſont vuides, mais ſeulement quand on les a remplis: De meſme les eſprits qui ne ſont pas aſſez vertueux, ne ſçauent contenir leur felicité, & vous en voyez couler les inſolences, les temeritez, les tyrannies. C'eſt pourquoy dit S. Bernard, ô Prince, ſi tu conſideres combien tu es grand, penſe auſſi quel tu es, & plus que toute autre choſe. Sans doute cette meditation te retiendra en toy, & ne permettra que tu t'enuoles hors de toy, ne ſouffrira que tu chemines és grandes choſes, ny és choſes merueilleuſes au deſſus de toy. Arreſte toy chez toy. Non ſe ietter au deſſous, non ſe leuer au deſſus, non s'en aller bien loin, non s'eſten-

Plutarque en-puſe de la fortune des Romains.

S. Bernard de conſid. l. 3. c. 12.

dre bien au large. Tiens le milieu, ſi tu ne veux perdre la mediocrité. Le lieu du milieu eſt bien ſeur. Le milieu eſt le ſiege de la mediocrité, & la mediocrité c'eſt la vertu. Le ſage penſe que toute demeure hors de la mediocrité ſoit vn exil. C'eſt pourquoy il ne ſe plaiſt à ſe loger bien loin, trop d'eloignement paſſe la meſure. Mais ny trop au large meſme, qui ſoit hors de la meſure; ny en haut, ny en bas, l'vn eſtant au deſſus, l'autre au deſſous. Bref l'éloignement a accouſtumé de paſſer les bornes, & l'élargiſſement de creuer: La hauteur eſt ſujette aux cheutes, & la profondeur aux abiſmes.

CHAPITRE XXVII.

I. Colere des Rois, & ſes degrez. Opinion du vulgaire reiettée, pour admettre la colere raiſonnable. II. Que c'eſt que colere. Elle ſert à la raiſon, comme vn chien au paſteur. Sa deſcription ſelon S. Baſile. III. Effets de la colere, qui ſurmonte la raiſon, ſont plus tyranniques que Royaux. Les Rois ne doiuent donc croire cette paſſion. IV. Eſtant tres-dangereux s'ils entrent en des tranſports, que leur colere ne reſſemble plus à vn chien, ainſi que celle du vulgaire, mais à vn lyon, qui ne craint rien. Et le Roy doit craindre Dieu. Penſees des anciens là deſſus. Exemples touchant les tranſports des Rois. V. Colere eſt vn aueuglement de l'ame, qui empeſche l'eſprit Royal de voir le Soleil de la raiſon.

IE s'il ſe trouue aucune paſſion qui excede facilement la mediocrité, c'eſt la colere, ſur tout celle des Rois. Quant au premier, Ciceron a bien dit, que celuy qui eſt ſujet aux tranſports de cette paſſion, ne ſçait tenir la mediocrité qui eſt entre trop & trop peu. C'eſt pourquoy, comme ie trouue que c'eſt la chaſteté qui empeſche que l'amour du Prince de la vraye vertu ne ſoit vn adultere, & la liberalité, que ſon auarice ne ſoit vne confiſcation: ainſi la vertu de force en doit retenir la promptitude, de peur que ſa colere ne croiſſe en haine, que d'vne paille il n'en faſſe vne poutre, & de ſon ire trop aiſée à prendre le feu de vengeance, vn homicide. Les querelles ſont les premieres fumées de la chaleur du courroux, deſquelles on vient aux conuices, des conuices aux coups, des coups aux bleſſures, & des bleſſures le plus ſouuent au meurtre. Les ames baſſes tireroient peut eſtre de la gloire de tout cela, & penſeroient que la force deuſt ſeruir à la colere, pour attenter aux violences & aux maſſacres; mais c'eſt en quoy on ſe trompe. Et la force eſt vne vertu qui aſſiſte la raiſon; & l'ire vne paſſion naturelle qui ne peut aimer le vice, puis qu'elle eſt employée à le punir. Elle n'ayme donc non plus les outrages, qui ſont touſiours contre la iuſtice & contre la raiſon. Toutefois ie ne m'étonne pas beaucoup des opinions du vulgaire, car comme la vraye force & la ſageſſe ſe trouuent en peu de perſonnes, la cruauté & l'audace denuées d'apprehenſion, & ſans prudence, ſe rencontrent en pluſieurs. Si bien que ce que les autres

Ciceron lib 1. de Offic.

appelleroient force, ie l'appellerois cruauté: & au contraire ie dirois, que le ferme iugement qui discerne auec prudence ce qui est digne de crainte ou d'audace, est vne excellente force. Car nous sommes encore dans l'empire interieur, où la raison aydée de la force doit regner sur ses passions, & auant tout sur l'irascible, faisant en sorte qu'il ne luy arriue ce que dit le Prophete, Psean 54. v. 5. *Mon cœur est troublé en moy*, mais que son indignation soit raisonnable, & non vne inondation debordée és effets de sa fureur. Pour la force d'execution, elle regarde la iustice. Autre chose donc est ne point craindre les accidents faute de les preuoir, autre chose se bien conduire és occasions hazardeuses, & où il y a du peril, comme fait celuy qui est fort. Autre chose craindre ce que l'on doit craindre, mais plus que de raison. Ny l'audace, ny la coüardise ne sont signes de force. Ces vices sont extremes, la force n'ayme point les extremitez, c'est vne vertu. Or la vertu reside en l'ame, de laquelle dépend la vraye force, moderatrice de la colere.

II. Mais auant que parler des excés de cette passion, il faudroit voir que c'est de sa nature. I'ay déja dit que l'irascible en l'homme, estoit vne faculté naturelle. D'où s'ensuit que se mettre en colere ne peut estre chose contraire à la nature, ny consequemment vicieuse, si ce n'est qu'elle soit excessiue, & en tant qu'elle reiette la raison. Car à mesure qu'elle luy fera la loy, à proportion sera-t'elle contre la nature. Si bien que l'on peut parler de la colere en deux façons, ou entant qu'elle preuient la raison, & pour lors dit saint S. Thom. 2. 2. q. 158. art. 1. 2. Thomas, elle se retire de sa rectitude, & est vicieuse

Ou entant qu'elle ſuit la raiſon, faiſant que l'appetit ſenſitif ſe roidiſſe contre le vice, ſelon l'ordre que cét œil de l'eſprit luy donnera; & cette ſorte de colere eſt fort loüable. Sur quoy ſaint Gregoire a diſcouru de cette ſorte.. Il faut empeſcher tant qu'il ſe pourra; que la colere dont l'on ſe doit ſeruir ainſi que d'vn inſtrument de vertu, ne commande à la raiſon, & ne la precede en maiſtreſſe: mais que comme vne ſeruante diſpoſée à luy obeïr, elle marche touſiours à ſa ſuitte. Platon auant ces deux ſaints perſonnages, auoit auſſi penſé, que la colere eſt vne ſorte de vigueur en l'ame, laquelle ſi elle n'eſt deprauée par mauuaiſe nourriture, tient naturellement pour la raiſon, en telle ſorte qu'elle paroiſt en nous plutoſt que l'vſage de cette lumiere interieure. Les enfans ſe mettent en colere dés le berceau, cependant ils n'ont l'vſage de raiſon que bien tard, & quelques vns point du tout. Il allegue Homere en confirmation de ſon dire, lequel introduit vn certain perſonnage, qui fait cette rude reprimende à ſon cœur: Endure ô cœur, autrefois tu as ſouffert des afflictions encore plus facheuſes. En quoy ce Prince de la Poëſie parle de la raiſon, qui fait la reprimende, & de la colere qui la reçoit, pour auoir fait mine de ſe vouloir échapper à la vengeance, cõme de deux choſes diſtinctes. Ariſtote de plus ſuiuant l'exemple de Platõ, qui eſt d'vn paſteur qui appelle ſon chien pour l'appaiſer, & de peur qu'il ne morde quelqu'vn: exemple par lequel il donne à entendre l'empire que la raiſon doit naturellement auoir ſur la colere, dit auſſi fort pertinẽment: Comme les chiens aboyent auſſi toſt que quelqu'vn frappe à la porte du logis, ſans attendre ou con-

S. Gregoire cité par S. Thomas.

Platon dialog. 4 de repub.

Ariſtot. 7. Ethic. c. 6. vel 7.

noiſtre ſi c'eſt vn amy ou vn ennemy qui veut entrer; non autrement la colere, veu l'ardeur du prompt mouuement qu'elle a de nature, écoute quelquefois la raiſon; mais ſouuent auant qu'elle luy ait rien ordonné, elle s'emporte à la vengeance de toute ſa fougue. Saint Baſile deuoit encores auoir leu cette penſée, puis qu'il diſoit. Appaiſe ton courage qui aboye, & qui eſt irrité. Que tes paſſions ayent quelque reſpect à la preſence de la raiſon, ne plus ne moins que les enfans petulans & diſſolus ont accouſtumé de redouter la preſence de quelque graue perſonnage. Comment donc nous garderons-nous des incommoditez de la colere? Si nous ne ſouffrons aucunement qu'elle preoccupe l'eſprit. Retenons la ſi vous voulez, comme vn cheual par les reſnes. Car la puiſſance de l'iraſcible nous eſt neceſſaire à pluſieurs actes de vertu, quand ainſi qu'vn ſoldat qui court aux armes pour ſon Capitaine, elle eſt preſte de donner ſecours ſuiuant l'ordre qu'elle en aura receu, & de combattre pour la raiſon contre le peché. L'indignation eſt l'vn des nerfs de l'ame qui donne de la vigueur, de la conſtance, & de la force, afin que tout aille bien, & par ordre. Meſmes ſi la colere ne ſe bande contre l'iniquité, & qu'elle ne te ſerue en cette querelle, tu ne la pourras auoir en haine comme elle le merite. Car ie m'imagine qu'il ne faut pas auoir moins de ſoin & de diligence pour aimer la vertu, que pour auoir le vice en deteſtation, & c'eſt à quoy l'indignation contribue beaucoup. Quand la colere obeira à la raiſon, ainſi que le chien au paſteur, pour lors elle ſera fort traittable & familiere à tous ceux qui luy preſenteront la main. Elle ſera dy-je tres facile à eſtre

S Baſil. homil. 10. de Ira.

retenue

retenue de la diſcretion. Car quoy que ceux de dehors parlent à vn chien, ou qu'ils le flattent, il leur eſt touſiours étranger & hargneux: au contraire il craint ceux qu'il connoiſt, & deſquels il reçoit des careſſes. Telle eſt la bonne aſſiſtance que l'iraſcible peut rendre à la plus iudicieuſe partie de l'ame. D'abondant il eſt bien mal-aiſé de la reconcilier auec ceux qui la trompent, ou de faire qu'elle épargne rien de ce qu'elle iugera luy eſtre nuiſible. Meſmes elle aboye contre la volupté qui la guette, ne plus ne moins que contre vn loup.

III. Elle peut dit-il, ſeruir beaucoup à la vertu, mais elle ne peut pas moins la deſſeruir, ſi vne fois elle s'eſt rendue maiſtreſſe de la raiſon. Il ne ſe void rien d'aueugle comme vn eſprit qui en eſt preuenu. Quand cela luy arriue, vous ne ſçauriez bien dire ſi les extrauagances qui en procedent, ſont de l'homme ou de la colere. Les langues effrenées, la bouche mal fermée, les mains mal retenues, la calomnie, les opprobres, les accuſations, les fraudes, les ſoupçons, les infidelitez, les malices, les embuſches, l'audace, & ſemblables peſtes ſont les affections d'vn homme qui eſt en colere, & ie ne ſçay s'il y a gueres d'humanité en tout cela. Vne choſe ſçay-je bien, que s'il y en a elle n'eſt pas fort raiſonnable. Car tout ainſi que les actiõs d'vn Prince, qui abuſe de ſon authorité, ne ſont point des actions Royales, mais tyranniques; non d'autre ſorte, les affections qui procedent de l'authorité de la colere, ne ſont point tant des paſſions humaines, que des tranſports de fureur. I'entends bien que vous direz que ſe mettre en colere eſt vn mouuement qui

n'appartient qu'à l'homme ; mais ce n'eſt pas à dire que ce priuilege de nature le doiue emporter hors des limites de l'humanité, & le mettre en fureur. Ie reuiens donc, & dis qu'il eſt auſſi difficile de faire que la raiſon paroiſſe quand elle n'agiſt que par la colere, que d'empeſcher les ſens d'agir à la façon des beſtes, quand ils ont ſecoüé la bride de la raiſon. Que s'il en prend ainſi à tous les hommes, les Rois des hommes ſur tous doiuent ſe garder de leurs ſurpriſes. Car s'il eſt vray que cette paſſion ait cela de mauuais, qu'elle ne vueille eſtre gouuernée, il s'enſuit que le Roy qui s'en laiſſe preuenir ceſſe d'eſtre Roy. Voila pourquoy ce tranſport qui és hommes vulgaires n'eſt qu'vne courte folie, doit eſtre mis entre les maux incurables des Rois. Que ne font-ils pas quand ils en ſont venus iuſques à cette imagination, que de ſe dire à eux-meſmes, Ne ſçais-tu pas que tu es Roy ? que tu fais la loy aux autres ? Que tu ne la reçois de perſonne ? Quand donc les Rois en ſont venus à ce point que de meſurer leur grandeur à leur liberté de faillir impunément, ils ne doutent plus que tout ce qui peut donner du contentement à leur colere ne leur ſoit licite. Denys Tyran de Sicile ſe réioüiſſoit fort, quand ce qu'il deſiroit eſtoit auſſi toſt mis en execution. Comme il ne prenoit pas garde ſi les deniers qu'il impoſoit eſtoient des iuſtes impoſts, ou des concuſſions, ſi les ordonnances qu'il faiſoit eſtoient des ſeueritez, ou des rigueurs : Ainſi ne ſe ſoucioit-il, ſi les vengeances qu'il prenoit de quelqu'vn, eſtoient des ſupplices ou des cruautez. S'il condamnoit à la mort auſſi toſt que la faute eſtoit commiſe ; ou s'il donnoit le loiſir aux ac-

Plutarque au traitté, s'il eſt requis que les Princes ſoient ſçauants.

cuſez de ſe défendre, afin d'euiter le ſoupçon, qu'il priſt plaiſir à voir mourir ſes ſujets. Car celuy meſme qui eſt en reputation de grand Iuſticier, s'il fait ſes executions ſur le champ, il ne s'en faut gueres qu'il ne vueille que l'on croye qu'il s'y porte auec quelque paſſion. C'eſt touſiours pour reuenir à ce que i'ay déja dit, qu'il eſt dangereux que les Rois vueillent tout ce qu'ils peuuent, & encore plus s'ils croyent que la ſatisfaction qu'ils donnent à leur colere, ne ſoit pas vne paſſion, mais vne Iuſtice. Non que les Rois ne ſe donnent de grands priuileges, & entre autres celuy d'aimer & de hair qui bon leur ſemble ſans rien craindre; Non que Iupiter ne die en la perſonne des Rois, que ce que la fortune veut que nous ayons, elle nous le baille par leurs mains, & prononce par leur bouche la quantité des richeſſes dont elle nous veut accommoder; Non qu'il ſe puiſſe trouuer des merites pareils à l'honneur de leurs bonnes graces, ou que cette ſublime fortune qui eſt des plus recherchées de ceux meſmes qui ont le meilleur eſprit, ne puiſſe eſtre miſe au rang des vertus, c'eſt à dire, la recompenſe à la place du merite: Non finalement que leur indignation ne ſoit fort à craindre; mais que ſi c'eſt vne felicité, de pouuoir ce que l'on veut, ce n'eſt pas vne petite gloire de ne vouloir que ce qui ſe doit. En quoy i'admireray touſiours ce que le Senat Romain a eſtimé de Traian, parce qu'il ſe ſoumettoit aux loix auſſi librement que les autres. Tu ne veux pas diſoit-on de luy, te donner plus de licence que nous n'en prenons, nous t'en ſçauons meilleur gré, & voulons auec autant plus de paſſion, qu'il t'en ſoit permis dauantage. Qu'elle nouuelle merueille

Seneque chez Lipſe, no. 7. ſur le Panegy. de Traian.

Tacit. lib. 11. hiſtor.

Pline panegy. de Traian.

oyons-nous auiourd'huy ? Quel glorieux prodige de bon-heur apprenons-nous? Le Prince n'eſt pas au deſſus des loix, les loix ſont au deſſus du Prince. Modeſtie autant à admirer en ce grand Monarque, que la vanité de Denys le Tyran dont ie parlois cy deſſus eſtoit contemptible. Parce que c'eſt choſe merueilleuſement preiudiciable à vn Eſtat, quand celuy qui y peut tout ce que bon luy ſemble, veut ce qu'il ne deuroit pas deſirer.

IV. Salomon confirme cette penſée ſous la ſimi-
Prouerb. 19 v. 12. litude de l'vn de ſes Prouerbes. *Comme le rugiſſement*
Rhabi Gerſon. *du lyon, ainſi eſt l'ire du Roy.* Et là deſſus vn Rabin. L'ire des Rois eſt fort dangereuſe, attendu qu'il peut faire pleuuoir le deſaſtre que la colere excite ſur celuy qui luy a fait attirer les vapeurs de ſon indignation. C'eſt pourquoy le Roy doit craindre ſur toute choſe de ſe mettre en colere, puis que celle dont il ſ'enflamme eſt ſi facile à ſe changer en orage, & attendu qu'il peut nuire plus que tout autre. Cette paſſion diſois-je, doit obeir à la raiſon, comme le chien au paſteur; mais l'ire Royale eſt vn courroux de lyon. Le chien craint le paſteur, le lyon ne craint choſe aucune. D'ailleurs la colere de celuy qui ne peut pas ſe venger à ſon plaiſir, n'oſe pas quelquefois tout ce que peut eſtre elle pourroit mettre en execution : pour ne ſe point ruiner il eſt force que les perſonnes de peu faſſent le chien couchant. L'indignation d'vn Roy au contraire, ſollicite auec autant plus de danger qu'il n'y en a point pour luy, quand il en executeroit meſmes les extremes deſſeins. Il eſt bien vray que ce lyon fu-
Amos 3. v. 8. rieux auroit à redouter celuy dont il eſt écrit, *Le lyon*

Digitized by Google

rugira, & qui n'en aura crainte ? Et encore: *Qui ne te craindra ô Roy des nations ?* Mais il ſeroit à craindre en fin, que cette paſſion luy oſtaſt meſme le reſpect de deuant les yeux, & le iettaſt dans les meſmes aueuglements qui décrient la populace. Dauid l'a bien remarqué. *Le feu eſt tombé ſur eux, & ils n'ont veu le Soleil.* Rien n'eſt ſi viſible que le Soleil, rien n'a les yeux ſi ouuerts que le lyon: mais il n'y void pas mieux pour cela, il en eſt auſſi aueugle que les chiens qui viennent de naiſtre. Chryſippus a donc treſbien dit, que la colere eſt aueugle. Parce que quand elle degenere en fureur, comme elle fait autant de fois que les Rois qui la croyent, ſe fient en leur force ainſi que les lyons, & qu'ils ont plus d'égard à leur pouuoir qu'à la raiſon; elle ne permet pas meſme que l'on voye les choſes les plus expoſées à la veuë. Aueuglement qui ne paroiſt pas ſeulement du coſté de la crainte de Dieu, qu'il fait auoir à mépris, mais encores du coſté du iugement qui en eſt frappé. Bias l'vn des ſept Sages, diſoit auſſi que deux choſes ſont fort contraires au bon conſeil, l'ire & la precipitation. Mais nos Theologiens, qui ont de plus excellentes penſées que les ſages du monde, parleront ſans doute auſſi bien que les Philoſophes. O ame dit S. Gregoire le Theologien, ne veux tu pas réueiller l'animoſité de ta raiſon, fortifiée de l'aſſiſtance de ſon iraſcible ? Ne ſçais tu pas que c'eſt à toy à conduire le chariot de tes affections, tiré par trois cheuaux de natures fort differentes. L'vn eſt fort noble & tres-genereux, l'autre eſt rebelle, l'autre traittable: Ne ſçais tu pas qu'à meſme temps que tu laſches la bride au plus inſolent de tous, il s'eſchappe, il entre en fou-

Ieremie 10. v. 7.

Pſeaume 57. Et la S. Auguſtin.

Rhodig. l. 24. c. 1.

Laert en la vie de Bias.

Nazianze tome 2. en ſes Iambiq traitté, aduerſus Brutam animaſitatem.

gue, il met tout en desordre, & d'vne aueugle fureur il se precipite? Que si nous venons de donner à Chrysippus vn si digne imitateur que ce sublime Theologien, ie serois d'auis d'en donner vn autre à Bias, qui ne soit de moindre merite, quoy qu'il n'ait écrit en la mesme langue. Que l'homme magnanime dit saint Ambroise, repousse la colere, qui oste tout conseil par sa force, comme s'il s'en estoit armé; qu'il l'euite autant qu'vne maladie. Et saint Bernard, Il est impossible estant troublé de fureur, de rien voir de l'œil de clemence. Quelle rage que celle de Metellus, premierement Consul, & puis Proconsul & gouuerneur des Espagnes, qui ayant appris que l'on y enuoyoit Pompée pour succeder à sa charge, donna des passeports sans sujet, & hors de saison à tous les soldats qui en voulurent, ouurit le grenier des munitions, & les laissa à l'abandon, commanda que l'on rompist les fleches dont les soldats de Crete se seruoient, & les fit ietter dans la riuiere, defendit de donner à manger aux Elephans. Autant qu'il contentoit sa passion en la bassesse des transports de cette rage, autant flestrissoit-il la gloire de tant de magnifiques entreprises dont il estoit venu à bout. Faisant paroistre qu'il auoit esté plus capable de surmonter les ennemis dont il estoit victorieux, que son indignation dont il se laissa vaincre, il perdit sa reputation, & l'honneur du triomphe qu'il auoit merité. Quelle fureur que celle de Lucius Sylla, qui bruslant d'impatience de ce que Granius Prince de la colonie de Puteoles faisoit difficulté de financer pour le bastiment du Capitole, se mit en vne si estrange colere, qu'il vomit l'ame dans vn meslange de menaces & de

S. Ambros. lib. 1. offic. c. 39.

S. Bernard l. 2. de consider. c. 12 ou 13.

Valer. le grand l. 9. titre 3. ch. 960 & 961.

ſang. Tellement qu'il y eut à douter, ſi ce fut Sylla, ou bien ſa fureur qui fut eſteinte la premiere. C'eſt donc ce que vouloit dire cy deſſus le Prince debonnaire du ſaint Eſprit, que le brouillard d'vne ame en colere eſt bien ſi eſpais, qu'il luy oſte le moyen de voir le ſoleil de la raiſon, ne luy laiſſe meſme quelquefois la diſcretion de prendre garde à la lumiere de ſa vie. Il n'a pas eſté neceſſaire de dire ſi toſt, que *le feu* en ce paſſage, ſignifioit la colere, puis que cela s'entendoit aſſez ſans autre application.

V. Toutefois pour ne laiſſer aucune incertitude ſur cette douce metaphore, dont le Iuſte de la vertu puiſſe douter, il ne faut que voir le meſme Prophete, qui parle ailleurs du feu en cette ſignification. C'eſt où il raconte les chaſtiments du peuple de Dieu, ſouuent appellé peuple Royal, & où il écrit ainſi. *Le Seigneur liura le beſtail de ſon peuple à la greſle, & leur poſſeſſion au feu.* Là où, s'il n'entend parler du feu des foudres & des tonnerres qui tomboient auec la greſle ſur le beſtail, c'eſt à dire ſur la plus liquide poſſeſſion de ce peuple, quoy que cela ne ſe trouue en l'hiſtoire de ces deſaſtres; Ie ne vois apparence quelconque d'entendre par le feu, autre choſe que la cruauté de la colere, qui meſmes le plus ſouuent eſt cauſe des homicides. Feu d'eſtrange nature, qui n'eſt nullement luiſant, comme le feu elementaire, mais ſi obſcur, que la terre miſe entre nous & le Soleil, ne nous dérobe pas plus aſſeurément la ſplendeur, que cette paſſion oſte la lumiere de la raiſon, ſur tout celle des Roys. Demandons-le à cét Ange qui verſa ſa fiole ſur le Soleil, d'où vint que les peuples furent bruſlez par vne prodi-

Pſeau. 77. v. 48. S. Auguſtin.

Apocal. 16. S. Auguſtin homil. 2 ſur l'Apocalypſe.

gieuſe ſorte d'embraſement. Cette fiole eſtoit la quatrieſme des ſept que les Anges auoient, & qui eſtoient pleines de courroux. Il les faut prendre non pour des bleſſures corporelles, mais pour des playes de l'ame. Qu'entendez-vous par ce Soleil? Si ie ne me trompe, la iuſtice, & la clemence des Roys ſont en leur Empire, ce que le Soleil & la Lune ſont en leurs cieux. C'eſt donc pour lors que les Eſtats n'ont ny Lune ny Soleil, qu'ils ne iouyſſent ny de l'equité de la iuſtice de leurs Princes, ny de la douceur de leur clemence, qui ſont les raïons de ces aſtres, quand la colere s'eſt épanduë en leur eſprit, & en a eſteint la lumiere. Les iours ſans l'aſtre qui nous les donne, ne ſont point agreables, ny les nuits bien plaiſantes ſans leur lune. Les Empires qui ſont priuez de la ſplendeur de la iuſtice, & de la clarté de la clemence que la colere oſte aux Roys qui y preſident, ſeront donc encore plus triſtes, plus nebuleux, & plus faſcheux, s'ils ne s'efforcent d'empeſcher les orages & les nuées de cette tenebreuſe paſſion. Et tout ainſi qu'il n'appartient qu'au Soleil de diſſiper les brouillards, & de les percer de ſes raïons; De meſme ſi la raiſon n'eſt aſſez forte pour diuertir les mouuements de l'iraſcible, elle doit auoir recours à la force, & s'ayder de ſon aſſiſtance. Moyennant cette lumiere, l'eſprit ſera vrayement Royal, & ſe fera mieux obeir de la puiſſance iraſcible, dont les excés & les rebellions ſont des plus furieuſes, & des plus indignes du Prince de la vraye vertu. De maniere que tant & ſi long temps que le Roy de l'Empire du Royaume des cieux, qui eſt au dedans de nous, ſoit auſſi ferme contre les mouuements de cette faculté, qu'vn rocher,

contre

contre lequel toutes les furies de la mer vont ſe fendre, ſans qu'il bouge ſeulement, l'on ne pourra pas dire qu'il regne en repos, ſelon les merites & les principes de la force, qui eſt la premiere des vertus Cardinales, c'eſt à dire, des vertus immobiles, dont iuſques icy i'ay parlé.

CHAPITRE XXVIII.

I. Introduction à la vertu de temperance, qui regarde la concupiſcible. Difference qui eſt entre cette puiſſance appetitiue, & l'iraſcible. II. Loüanges de la temperance, qui ſe picque de moderation, & ne défend pas ce qui eſt neceſſaire à la vie. Elle eſt priſe pour la ſobrieté. III. Quels auantages a la temperance ſur les autres vertus de l'ame.

I. LE Prince de la vraye vertu ne doit pas ſeulement regner ſur les paſſions de l'iraſcible, mais encore ſur celles de la concupiſcible. Sur celles là par la force, ſur celles cy par la temperance, qui ſont deux vertus tres-puiſſantes en l'empire de l'eſprit, & capables d'y faire obeïr la raiſon. Souuenez-vous que l'appetit ſenſuel a eſté diuiſé par les Philoſophes & Docteurs, en deux eſpeces, & que les deux inclinations naturelles de la puiſſance ſenſitiue, appellée autrement ſenſualité, qui ſuiuent l'apprehenſion ſenſitiue, ainſi que les appetits naturels ſuiuent la force naturelle, la concupiſcible ſe porte à l'acquiſition des choſes conuenables ſelon les ſens, & à la fuite de celles qui luy ſont con-

S. Thom. 1. 2. q. 81. ar. 2.

traires ſelon les meſmes arbitres. Mais comme cét appetit ſenſitif n'écoute pas touſiours l'appetit intellectif, qui eſt celuy de la raiſon, dont toutefois il deuroit ſe laiſſer conduire, ainſi que les Spheres inferieures des cieux n'ont autre mouuement, que celuy que les ſuperieurs leur donnent; De meſme la vertu de temperance eſt vne lumiere, qui le ramene à ſon deuoir, qui luy fait embraſſer l'obeiſſance de ce Roy de l'eſprit humain, & qui d'aueugle, & de brutal qu'il eſt s'adonnant à la ſenſualité, deuient humain & raiſonnable en aimant la moderation. C'eſt dy-je, cette vertu qui apprend aux Rois, à ne rien gouſter de ce qui peut contenter les ſens, auec la paſſion de leur plaire, ouy bien à leur en permettre le plaiſir auec la moderation de la neceſſité, qui ordonne d'en vſer. Le bien doit touſiours eſtre le but de la raiſon, ainſi que la fin eſt la regle des choſes qui y ſont dreſſées. Or toutes les choſes delectables dont l'vſage eſt permis à l'homme, regardent les neceſſitez de ſa vie, qui en eſt la fin. D'où vient que la temperance prend la neceſſité de la vie de l'homme pour vne regle des choſes delectables, dont elle peut vſer, & ne leur en permet point autrement, que ſuiuant l'indigence de cette neceſſité. Et parce que nous nous faſchons aiſément quand l'on nous retranche quelque choſe de ce que nous croyons naturellement nous eſtre neceſſaire, iugez ſi la temperance n'a pas bien des affaires à retenir l'appetit, & à luy faire gouſter qu'il n'eſt pas raiſonnable de prendre ſes paſſions pour des neceſſitez. Outre que, les mouuements de cette eſpece de la ſenſualité, pour eſtre plus naturels, en ſont auſsi d'autant

S. Thomas cy deſſus.

plus importuns, & plus faſcheux à renger, que ceux de l'iraſcible. Les boutades de la colere prouiennent ordinairement de quelque ſurpriſe, & de quelques accidents qui nous ſurprennent, comme de quelque bleſſure, de ce qui nous donne de la triſteſſe, ou de la faſcherie, & choſes ſemblables. Ces paſſions ſont fort ſurprenantes, mais elles paſſent toutefois en vn tournemain, nonobſtant leur furie, & leur trop inconſiderée violence. Là où les impetuoſitez de la concupiſcence, principalement de celle des delectations du toucher, procedent d'vne cauſe naturelle, c'eſt pourquoy les chaleurs en ſont de plus de durée, & plus vniuerſelles; Il n'appartient donc qu'à l'vne des vertus des plus principales, à les refrener. *S. Thomas 1. 2y deſſus art. 7. ad 2.*

II. Il arriue de grandes loüanges à cette vertu de tous coſtez. Les plus Royales à mon gré, & au gré de mon deſſein, ſont celles qui luy viennent de ſon nom, & que ceux qui le luy ont impoſé ſi beau, ſi honneſte, ſi aimable, ne deuoient ignorer. Il n'eſt donc pas à propos de dire tout ce que l'on pourroit alleguer à la recommandation de cette belle vertu, ny de la trop encherir, auec ceux qui luy font tort de la ietter par l'excez de leur amour dans le ſoupçon de quelque intemperance. Non certes qu'elle n'ait de tres-grandes excellences, mais que s'il ſe pouuoit faire qu'il y euſt des vertus dont les merites ne fuſſent infinis, la temperance en ſeroit l'vne. C'eſt luy oſter quelque choſe de ſa reputation, que de luy donner des loüanges qu'elle ne veut meriter. Elle aime la moderation. Meſmes ſi vous auiez des ſuperfluitez aux autres vertus, qui vont touſiours en treſbon ordre, & bien parées, ce ſeroit

elle qui auroit la gloire de les retrancher, & de leur faire aimer les ornements raiſonnables. C'eſt ce que i'ay deu dire, qu'elle condamne celuy-là d'intemperance, qui retranche auec opiniaſtreté ce qui eſt neceſſaire à la vie, ou qui approuue trop laſchement l'indulgence des choſes ſuperfluës. Mais elle n'eſt pas pour reglet les ſeuls atours des vertus, ou pour le ſeul retranchement des choſes ſuperflues, elle eſt & pour la conceſſion des choſes neceſſaires, & pour la reformation de la vanité. Quand l'Apoſtre enſeigne, qu'il ne faut point parfaire les enuies & les ſoins de la chair ſuiuant ſes deſirs; non ſeulement il ſouſtient cette opinion, mais il s'en fait autheur; diſant donc que le ſoin de la chair ne doit eſtre parfait, il empeſche les ſuperfluitez; adiouſtant que cela ne ſe doit à intention de ſatisfaire à ſes deſſeins, il ne condamne point ce qui eſt neceſſaire. Voila pourquoy i'appellerois la temperance, vne vertu qui concede les neceſſitez, qu'elle n'excede point. Et de la meſme ſorte qu'elle ſe gouuerne touchant cette neceſſité, elle ſe comporte à l'endroit des vertus. Afin que la iuſtice ſoit iuſte, c'eſt la temperance qui y apporte de la moderation. *Ne ſois pas trop iuſte*, dit le Sage. Monſtrant par là que la iuſtice ne paſſe pas pour vraye vertu, ſi elle n'eſt conduitte par la bride de la temperance. Que diriez vous que la ſageſſe meſme ne refuſe les reſnes de cette conduitte? Saint Paul dit que *ſuiuant la ſageſſe qu'il auoit receuë de Dieu*, il auoit appris *à ne plus eſtre ſage qu'il ne falloit*, mais à acquerir ſageſſe *auec moderation & ſobrieté*. Et que ce mot de *ſobrieté* en cét endroit ſignifie *la temperance*, la langue Grecque de ſaint Paul le monſtre. Ou-

S. Bernard de conſid. l. 1. Eccl. ſ. 8.

Romains 12. v. 3.

Selon le Grec, ad ſobrium eſſe.

tre que le Sage me l'apprend en la meſme langue. *La ſageſſe* dit-il, *ſçait toute choſe, & elle me conduira en mes œuures ſobrement*, c'eſt à dire, *auec temperance, & me protegera en ſa puiſſance.* Mais plus expreſſément noſtre Apoſtre écriuant à Timothée, & recommandant de faire faire des prieres pour les Rois. *Ie veux* dit-il, *que les hommes facent priere en tout lieu, pareillement auſſi que les femmes ſe parent d'accouſtrements honneſtes, auec pudeur & ſobrieté.* Ou par ce mot de *ſobrieté*, qui n'eſt pas ſi propre pour ſignifier la modeſtie des habits, il faut de neceſſité le prendre pour celle de la temperance, qui eſt vne vertu generale, dont les loix corrigent toute ſorte d'excez. Car c'eſt la moderatrice de noſtre vie, & de toutes ſes neceſſitez. Et tout ainſi que la ſeule ſcience de medecine eſt ſuffiſante de pouruoir à la gueriſon de toute ſorte de maladies, de meſme la temperance eſt capable d'entretenir la ſanté des ames, & l'integrité de toutes leurs perfections. En quoy vous voyez que la beauté du nom de cette vertu m'attire de ſorte par ſes honneſtes appas, que ie ne puis m'empeſcher d'y faire alluſion.

Sap. 8. v. 1.

1. Timoth 2. v. 8. & 9.

S Thom 2 2. q. 141. art. 2.

III. Neantmoins ayant à parler d'vne choſe ſi excellente, ſi neceſſaire à tous les hommes, ſi capable d'en faire des Rois, & s'ils ſont Rois, d'en faire de petits Dieux; Vertu ſans laquelle les Rois ſe ſont peut eſtre acquis quelque reputation, mais non iamais digne de cette majeſté, ny bien aſſeurée, ny bien ſaine, eſtant vray de dire, que comme les corps valetudinaires ne ſont point de longue vie, les ames intemperées n'ont iamais de gloire qui ſoit de durée: Ie me veux ſouuenir de ſa moderation, & ne toucher maintenant

à autre choſe qu'à la dignité de ſon nom. Ie pourrois bien dire, que ſi l'ambition eſt preiudiciable aux Rois, c'eſt la temperance qui les en deſtourne, & qui leur fait dire auec ce Roy, *que le pied d'orgueil ne m'arriue*, qui me faſſe tomber dans quelque extremité. Ie pourrois dire de plus, que s'il ne leur eſt honneſte, ny auantageux au bien de leurs Eſtats, qu'ils veüillent tout ce qu'ils peuuent, que la temperance leur eſt tres-vtile contre cét excez, elle qui eſt le remede ordinaire contre les cheutes qui prouiennent de l'immoderé libertinage, d'vne volonté trop à ſon aiſe. Ie ne dis rien des excez de la gourmandiſe, dont ie dois traitter cy apres particulierement, & qui ne ſemblent eſtre que pour le vulgaire couſtumier de viure en beſte, en ſigne dequoy auſſi en la loy ancienne tant de viandes eſtoient defenduës au peuple d'Iſraël, auſquelles perſonne ne touchoit qui ne fuſt cenſé immonde & pollu : La temperance eſt vne expiation de ces ordures, & ſaint Auguſtin a raiſon de la prendre pour vne ſorte de ſanctification. Que s'il n'eſt raiſonnablement permis aux Rois d'vſer du pouuoir qu'ils ont de haïr leurs ſujets, mais qu'ils doiuent leur ſeruir de pere, comme il faudra dire en ſon lieu ; La temperance eſt capable de leur donner cét amour, elle qui a de ſi franches correſpondances auec la charité, qui ne deſtourne d'autre amour, que de celuy qui eſt contraire à la vertu. Et tant d'autres choſes que l'on en pourroit dire : comme, que la temperance eſt vne ſcience, qui luy donne la connoiſſance de ce qu'elle eſt, & de toute autre choſe. Science, non qui rend ſçauant, mais qui fait bon ; connoiſſance tres-neceſſaire aux Rois pour bien regner. Que

Pſeau. 35. v. 12.

Platon. Charmid.

c'eſt vne vertu propre pour la paix, & pour la guerre, qui ſont des œuures Royales, ſçauoir, pour le trouble que les Rois doiuent appaiſer, & pour le repos qu'ils doiuent procurer. Que durant la guerre elle n'eſt trop deſpenſiere, ny prodigue durant la paix. Que durant le repos elle n'eſt oiſeuſe, ny larronneſſe pendant les remuements. Ie dirois bien, & vous le verrez cy apres en particulier, qu'il n'appartient qu'à elle de faire que les Rois ſoient temperez, abſtinents, ſages, moderez, pudiques, diſcrets, ſerieux, ornez de pudeur. Qu'elle eſt la bride de la ſenſualité, la moderation des paſſions, l'accroiſſement des ſaints deſirs, la correction des vicieuſes enuies. Qu'elle oſte la confuſion des interieurs, où elle met l'ordre, & où elle le maintient apres l'y auoir mis. Qu'elle en bannit les penſées depraüées, & y en inſpire de ſaintes. Qu'elle y fait mourir le feu de la luxurieuſe volupté, & qu'elle y eſchauffe la ſainte tiedeur des ames, par le deſir de la recompenſe eternelle. Qu'elle eſt arbitre des differends de l'eſprit, où elle moyenne la tranquillité & la paix; qu'en fin elle le peut mettre à l'abry des orages des vices.

CHAPITRE XXIX.

I. La plus excellente loüange de la temperance, enfermée en l'etymologie de ſon nom, qui ſignifie ſanté de l'eſprit, ou ſanté de la ſageſſe. Salomon rapporté en confirmation de ceſte loüange. II. Paſſage de Salomon bien expliqué. Temperance gueriſon de la concupiſcence, & de ſes maladies. III. Allegorie du fleuue Ty-

gris, ſymbole de la temperance. Santé de l'ame, bonne conſtitution de ſes puiſſances. Temperance neceſſaire aux inferieurs pour bien obeïr, plus qu'aux ſuperieurs pour bien commander. IV. Amplification de cette penſée.

I. MAIS pourquoy dire tant de choſes auec tant de paroles, puis que tout cela, & s'il reſte quelque lumiere de ce Soleil à faire voir aux eſprits Royaux, eſt enfermé dans le ſeul mot de temperance ? Non peut-eſtre, ſi noblement en l'etymologie de ce nom, ſuiuant noſtre langue, ouy bien certes en celle du nom que les Grecs luy donnent. Temperance en Grec, ſignifie ſanté de l'eſprit, ou ſanté de la ſageſſe. Car il eſt des ſageſſes qui ſont malades, ſageſſes immoderées qui ſont vne eſpece de folie, c'eſt à dire, vne maladie d'eſprit. Le nom de la vertu, & celuy de temperance, ſont ſynonymes; Car ſi le vice n'eſt rien qu'vn excez & vne iniuſtice, c'eſt à dire, vne intemperance, ou vne immoderation; vertu ne ſera autre choſe qu'vne temperance. La vertu dit Platon, eſt vne ſorte de beauté, de ſanté, & de bonne conſtitution de l'eſprit. Le vice au contraire eſt vne maladie, vne laideur, vne debilité. C'eſt bien plus : car ſi l'eſprit ſans la ſageſſe, n'eſt point capable de regner, ſageſſe que i'ay iugée cy deuant, non moins neceſſaire aux Rois, que l'ame au corps : Vn Roy ſans la temperance, ne peut regner ſuiuant l'inſtitution de la vraye vertu. Qui eſt auſſi, ce qu'Ariſtote a bien remarqué, où il dit : Si la temperance & la Iuſtice manquen

Suidas, verb. σῶ. φρονία, ἢ σωφροσύνη.

Platon lib. 4. de repub.

Ariſtote l. 1. politic. c. 8. ou 13.

quent à celuy qui doit commander, le moyen qu'il y puiſſe reuſſir? Ie dirois meſme que ceux qui doiuent obeïr, ne le ſçauroient faire ſans la temperance. Il n'en eſt donc point de meſmes en cela, des Rois, & des Medecins. Car les Medecins traittent toute ſorte de maladies, les paiſibles, les furieux, les ſages, les phrenetiques. Mais les Rois perdent leurs droits & leur peine de commander aux ames immoderées & intemperantes? Ie veux qu'en apparence, il ſoit force aux ſujets de ſe renger à leur deuoir, mais l'obeïſſance que l'on rend par contrainte, n'en eſt iamais ſi loyale ny ſi legitime. Le meſme Ariſtote a dit ailleurs, que la puiſſance Royale a eſté inuentée, pour eſtre la protection des gens de bien contre les ſeditions du peuple, & que le Roy eſt choiſi entre les plus grands du peuple, conſideré l'excellence de ſa vertu, ou de ſes faits heroiques, ie veux dire des effets de la vraye vertu. Les Rois ſont donc les protecteurs des peuples. Mais la temperance dit Platon, c'eſt la protrectrice de la vie, ie ne dis pas des peuples ſeulement, ie dis meſmes des Rois, dont la vie eſt incomparablement plus precieuſe que toute autre. Voyons quelque choſe de plus ſolide que tout cela, & par l'importance de la ſanté des corps, qui dépend du temperament des humeurs, nous iugerons mieux peut-eſtre, de la dignité de la ſanté de l'ame, qui eſt la temperance des vertus. Salomon diſoit, que *les paroles bien ornées*, ſont comme *vn raïon de miel, & que la douceur de l'ame eſt la ſanté des os.* Il prenoit apparemment la douceur de l'ame, pour la ſanté de la vie, qui eſt plus douce que le miel. A prendre le principe, & la cauſe de la vie & de la ſanté

Le meſme Ariſtote l. 3. politic. c. 10.

Plato. Charmid.

Prouerb. 16. v. 24.

pour ſes effets : & par la ſanté des os il faut entendre celle du corps.

11. Les Septante m'obligeant de ce paſſage de Salomon à leur mode, m'ont fait prendre garde au verſet precedent, du ſens duquel depend celuy du verſet que ie conſidere. *Le cœur du Sage* dit Salomon, *inſtruira ſa bouche, & fera croiſtre la grace ſur ſes leures.* Puis il continue ſuiuant les Septante. *Les bonnes paroles ſont des raïons de miel, mais ſa douceur eſt la ſanté de l'ame.* Ils ont mis *l'ame* en ce paſſage, au lieu des *os*. De vray l'ame ſert aux os, & à l'homme, plus que les os au corps humain. Rien ne m'arreſte en cette verſion des Septante que le pronom qu'ils y ont gliſſé. *Sa douceur* diſent-ils, *eſt la ſanté de l'ame.* La douceur de qui? Du miel peut-eſtre, qu'il faut prendre ſobrement, & qui eſt fort nutritif. Auquel ſens Salomon voudroit dire, que la douceur du miel eſt la ſanté de la vie. Peut-eſtre auſſi qu'il parle du Sage, dont le cœur fait la bouche à l'homme, y mettant des paroles aſſorties des ornements de ſa lumiere. Car que cette grace de bien dire vienne de la ſageſſe, c'eſt la Reine Eſther qui le dit, quand elle luy fait cette priere. *Seigneur* dit-elle, *Roy des Dieux, & de toute puiſſance*, Dieu eſt la ſageſſe eternelle, *donne moy la parole bien composée en ma bouche.* Ce qu'eſtant remarqué, ie viens à ma penſée. *La douceur du miel c'eſt la ſante de la vie.* Cela ne fait rien à mon propos. Si ce n'eſt pour dire que la ſanté corporelle eſt plus douce que le miel. Voyons l'autre verſion. *La douceur de la ſageſſe c'eſt la ſanté de l'ame.* Salomon m'apprend que la ſageſſe, qui eſt plus precieuſe que l'or, & la ſplendeur des Rois,

Proverb. 16. v. 23.

Les Septante. Faui mellis ſermones boni, dulcedo autem eius, ſanitas animæ.

Proverb 25. v. 27.

Eſther 14. v. 12. 13.

n'a point d'autre douceur, que la ſanté de l'eſprit, c'eſt à dire, la temperance. La ſanté des corps eſt douce, mais non tant que celle de l'eſprit. Celuy-là diſoit, que nous ne ſommes iamais meilleurs, que lors que nous ſommes malades, quand ny la ſenſualité, ny l'auarice ne nous ſollicitent, quand nous ne faiſons point l'amour, nous n'ambitionnons point les honneurs, nous ne tenõs conte des richeſſes. Quand pour peu qui nous reſte de biens, eſtans ſi prés de tout laiſſer, cela ne nous met plus en ſoucy. Quand Dieu, à qui nous penſons, commence de nous ſuffire pour toute choſe. C'eſt pour lors que l'on a ſouuenance que l'on eſt homme, que l'on ne porte enuie à perſonne, que l'on n'admire rien, que l on ne mépriſe rien. Qui nous obligeroit donc de nous rendre tels eſtans en ſanté, que nous propoſons de vouloir eſtre, quand nous ſommes malades? Demandez-vous qui? Ie réponds en toute aſſeurance, que rien ne nous peut faire eſtimer la ſanté du corps, que nous perdons ordinairement par intemperance, que nous ne ſoyons preuenus de la ſageſſe, & des deſirs de la temperance, dont meſmes l'on gouſte les douceurs, en l'abſence de la ſanté des corps. Grand cas, que l'excés & l'alteration des humeurs, que les maladies du corps, admoneſtent à la temperance, & à la ſanté de l'ame. Les Indiens tiennent à grande infamie d'eſtre malades. Auſſi toſt qu'ils ſe ſentent le moins du monde indiſpoſez, ils allument vn grand feu, & ſe iettent dedans. Ils doiuent donc faire grand eſtat de leur ſanté, & aimer auec paſſion la vertu qui en eſt la ménag ere, & qui conſerue le corps en ſon harmonie. O douce ſanté de l'ame! l'amour de laquelle eſt

Pline le ieune, l. 7. epiſt. ad Maximum.

franc de tout transport, & dont les flammes combattent celles du feu de l'impudicité, & du desespoir. C'est par la temperance dit le Iuif Platonicien, que nous traittons & gueriſſons les concupiſcences. Salomon l'auoit dit deuant luy, au paſſage que ie traitte. Selon la façon de lire des Hebrieux. *Les agreables diſcours*, diſent ceux cy, *ſont vn raïon de miel doux à l'ame, & la gueriſon de l'os.* Ce que Symmachus & Theodotion ont ſuiuy en leurs verſions. *La douceur de l'ame*, c'eſt à dire, la temperance, *& le medicament des os.* Des os voirement, où ſont les allumettes de l'embraſement à la concupiſcence, auſquelles la temperance fait la guerre. Des os certes, qui par leur dureté ſignifient, que la concupiſcence eſt preſque incorrigible.

Philon l.1. legu allegor.

Prouerb. 16. v. 24. ſelon les Hebrieux. Medela oſſi.

Symmachus. Theodot.

III. Cette miſere me fait ſouuenir du ſecond fleuue du Paradis terreſtre, qui eſt le Tygre, ſelon la diſpoſition cy deuant eſtablie. Le tygre eſt vn animal tres-cruel, que le ſaint Eſprit propoſe ſouuent en exemple à ceux qui ne veulent laiſſer les mauuaiſes habitudes de la concupiſcence. *Si* dit-il, *le tygre peut laiſſer les mouchetures de ſa peau, vous pourrez apprendre à bien faire, apres auoir appris à mal faire.* Ce fleuue dit le meſme ſaint Eſprit, coule *vers les Aſſyriens;* qui ſelon Philon Iuif, ſignifient les incorrigibles. Belle figure de la concupiſcence tres-indomptable, & non moins inflexible que la nature, à laquelle elle eſt bien plus attachée que l'iraſcible. Paſſion auſſi mal aiſée à appriuoiſer qu'vn tygre, & qui a plus d'inuentions pour faire la guerre à l'ame, que cette beſte n'a de diuerſité de couleurs ſur ſa peau. Iugez ſi la temperance a peu à faire, ayant à moderer l'immoderation,

Ieremie 13. v. 23.

Philon cy deſſus, & au liu. de ſpecialibus legibus.

ou de la chair par la chaſteté, ou de la gourmandiſe par la ſobrieté, ou de la vanité des habits & des dépenſes ſuperfluës par la frugalité, & par la modeſtie; afin d'empeſcher que le Iuſte de la vraye vertu, ſucceſſeur d'Aſſur, ne le ſoit pas de leur humeur incorrigible, mais qu'il ſoit bien heureux, voyant fleurir en toute douceur & felicité la ſanté corporelle en ſa perſonne, celle de ſon Eſtat en ſes ſujets, & celle de ſon eſprit Royal; c'eſt à dire la temperance, ennemie des vices dont les autres Rois ſe corrigent le moins, en toutes ſes vertus. Ennemie des vices voirement, eſtant vne ſorte de ſanté & de gueriſon ſi vniuerſelle & ſi propre à guerir tous les maux de l'ame, qu'elle eſt meſme bonne à plus que pour changer les couleurs du tygre, c'eſt à dire, pour guerir d'autres vices que ceux de l'intemperance, qui eſt miſe entre les maladies incurables. C'eſt diſions-nous la ſanté de l'ame, l'ame n'a pas ſeulement des maladies en la puiſſance de la concupiſcible, elle en a auſſi aux autres puiſſances. Ainſi Philon; La ſanté de l'ame n'eſt autre choſe, qu'vne bonne conſtitution de ſes puiſſances, de l'iraſcible, de la concupiſcible, & de la raiſonnable; entre leſquelles celle de la raiſonnable excelle ſur les autres. Le propre nom de cette ſanté, c'eſt la temperance, laquelle ſelon le nom que les Grecs luy ont donné, eſt vne ſanté qui conſerue la prudence, & cette partie Royale, qui nous rend capables de ſageſſe. Comme donc ſaint Bernard parlant des bons offices que les vertus ſe rendent les vnes aux autres, veut que la force dépende de la temperance, & de la prudence. Ainſi Platon enſeigne que la prudence & la force recher-

Philon lib. de fortitud.

S. Bernard ſy deſſus.

Plato l. b. 4. de repub.

Platon lib. 4. de repub. chent l'amitié l'vne de l'autre, par l'entremiſe de la temperance, qui contente leurs inclinations. Non ſeulement cela, mais c'eſt par ſon arbitrage, que la ſenſualité s'accorde auec la raiſon. Ce qui ſert merueilleuſement, pour nous faire gouſter ce qu'Ariſtote diſoit cy deſſus, ſçauoir, que la temperance entre dans les deuoirs de ceux qui obeiſſent, & dans l'authorité de ceux qui commandent. Que l'vne & l'autre y ſont requiſes, quoy que non également. Eſtant vray que ce qu'elle a de plus excellent, eſt neceſſaire aux Rois qui commandent, & non tant aux ſujets. Elle doit auſſi reluire pleinement en la raiſon qui preſide au Royaume interieur, & commande aux appetits ſenſuels qui doiuent obeir.

IV. Voila vne partie des effets de cette ſcience, qui enſeigne, non la doctrine, mais la douceur & la bonté: Science qui monſtre ce que dit le meſme Ariſtote, & Ariſtophane auſſi, que ce que l'on apprend en faiſant, l'on le pratique en apprenant. Voulans dire, qu'en apprenant à commander aux voluptez, l'on acquiert cette ſcience, qui eſt la temperance, laquelle on ne ſ'eſt pas ſi toſt acquiſe, que l'on ne puiſſe commander aux voluptez. Voila dy-je, la ſanté & des corps, & des ames, la ſageſſe, & la prudence, qui eſt la lumiere des eſprits, & des eſprits qui ſont les Rois des corps & des paſſions, en l'eſtat interieur & exterieur. Sageſſe neceſſaire aux lieutenans de Dieu, ſuiuant ce qui en eſt dit. *L'Eueſque*, & generalement quelque miniſtre du tout puiſſant que ce ſoit, *doit eſtre ſans crime, non addonné au vin, mais ſobre, iuſte, ſaint, continent, capable d'exhorter par ſaine doctrine,*

Ariſtote chez Ariſtoph. citez par Suidas, tome 2. pag. 785.

A Tite 1. v. 7. & ſuiu.

& de conuaincre ceux qui contrediſent, afin de domter les paſſions incorrigibles des Aſſyriens, ſoit par la parole que la ſageſſe met en la bouche des Rois, qui les domtent, ſoit par les loix qui en ſortent, qui doiuent ſurpaſſer le miel en douceur. Bref, voila les parties de la temperance, dont la doctrine doit eſtre auſſi pleine de ſanté, que les habitudes dont elle emplit les eſprits. Saint Paul, qui vaut bien le meilleur Roy qui ait iamais eſté, mettra ſon cachet à ce diſcours. Vn iour ayant ouuert ſa bouche, l'organe du ſaint Eſprit, pour donner des paroles à ſon ordinaire plus douces que le miel, & ce deuant les Rois & les Preſidents de Rome, Feſtus dit à haute voix. *Tu es inſenſé, Paul, le grand ſçauoir es lettres te met hors de ſens.* Et ſaint Paul dit: *Ie ne ſuis point inſenſé treſbon Feſtus, mais ie profere paroles de verité, de temperance, & de ſens raſſis.* Rare eſprit qui ſans premeditation quelconque, oppoſe ainſi la folie, qui eſt vne maladie de l'ame, à la temperance, qui en eſt la ſanté. En fin tout ce qui n'eſt point vice, eſt appellé temperance, mais non d'vne ſi excellente façon, que l'integrité de la chaſteté, cette ſi noble & ſi royale vertu qui fleuriſt en mon Iuſte, dont ie deſire de parler en ce ſens, & ſans plus differer.

Aux Actes 26. v. 24 & 25.

CHAPITRE XXX.

I. La Chaſteté eſt auſſi la ſanté de la vie. Si feconde, que c'eſt d'elle que l'on attend en cét Empire le ſucceſſeur du Iuſte. II. Eloges de la chaſteté. Auſquels

ſont iointes les acclamations du peuple d'Iſraël, entonnées à la loüange de Iudith. III. Païens imitateurs, plutoſt que vrais poſſeſſeurs de cette vertu. IV. Ninive effeminée, ennemie de la chaſteté, eſt épanduë comme de l'eau, & n'a point de ſanté. Son Roy eſt accuſé de toutes ces miſeres.

I. LE priuilege d'eſtre la ſanté des eſprits & des corps, n'eſt pas ſi particulier à la temperance, que les vertus de ſon ordre, n'ayent quelque part à cette ſienne proprieté. Ce priuilege paroiſt auec les meſmes auantages en la chaſteté, qui eſt vne vertu ſi pleine de ſingularitez que par ſon moyen les hommes corruptibles viuent ſans corruption. Elle arreſte la concupiſcence qui induit aux delectations charnelles, & aux plaiſirs illicites. Tout eſprit qui aura recours à cette anchre, tiendra ferme contre les vagues, & les tempeſtes de la ſenſualité. C'eſt elle ſur tout, qui pour conſeruer la ſanté de l'ame des vapeurs de la corruption, empeſche qu'elles ne montent auec effet, de la volupté de la chair boüillante & bien traittée. En fin c'eſt elle qui entretient auſſi la ſanté des corps, & la vie. De ſorte que s'il eſt vray que l'on ne peut plus dignement obliger les Rois, qui abondent en toutes choſes, que de leur donner les moyens de viure long temps, il s'enſuit que la vraye vertu eſtant ſi ſage, ſi prouide, ſi officieuſe, & ſi puiſſante, les doit donner au Iuſte de ſon inſtitution, luy monſtrant que la chaſteté eſt le threſor de la vie, & que par ſon moyen vn ſucceſſeur doit ſortir de ſa pudique couche, qui ne viura pas moins que ſa Monarchie,

narchie, laquelle doit durer autant que le monde. Belle vertu que la chaſteté tres-recommandable aux Rois, & tres-admirée en mon Iuſte. Laquelle pour traitter dignement toutes ſes loüanges, demanderoit des panegyriques entiers, & que l'on ſe reſolut à écrire auec plus de licence que mon deſſein ne m'en permet. Toutefois la loüange que la vraye vertu luy prepare, eſt ſur l'vne des merueilles qui la rendent le plus aimable, comme auſſi nous n'auons rien de ſi cher que la vie, dont elle eſt la ménagere. Outre que c'eſt par ſon moyen que les Rois ſe conſeruent dans le reſpect qui leur eſt deu, & que l'on porte à leur Majeſté, duquel eſtant priuez à cauſe de leur incontinence, ils n'auroient pas grand honneur de porter des ſceptres.

Pour le premier point, ie ne veux autres preuues que les dernieres paroles que Iacob dit à ſon fils aiſné Ruben, qui auoit ſoüillé la couche paternelle par ſon impudicité. *Ruben mon premier né tu es ma force, & le commencement de ma douleur, premier en dons principal en empire. Tu es épandu*, & fondu *comme l'eau. Tu ne profiteras plus, car tu as monté ſur la couche de ton pere, & as ſoüillé ſon lict.* En qualité dit-il, de mon premier né, tu eſtois le premier fruit de ma force. Te mettant au monde, i'auois monſtré que i'eſtois homme. En qualité de mon premier né, tu eſtois le premier en dignité. Le droit d'aineſſe te mettoit en poſſeſſion du Sacerdoce, & du regne des Rois qui deuoient décendre de ta race, & non de celle de ton frere Iuda. Mais à cauſe de l'infamie de ton incontinence, qui t'a porté à vne luxure auſſi vagabonde que l'eau, auſſi boüillante que celle qui bout ſur le feu; parce dy-je, *Genes. 49. v. 3 4.* *Verſion Syriaque.*

Symmachus. Præter modũ efferbuisti vt aqua.

que les vapeurs de ta dissoluë sensualité, se sont fondues en volupté illicite, tu ne croistras pas, ie ne veux plus que tu y retournes; Tu ne viuras pas long temps, tu ne seras pas le plus excellent de tous tes freres, tu n'auras plus la chaleur de faire des enfans. Ou selon la vulgaire; voila ta substance épanduë, te voila enerué, tu n'as plus de force, l'incontinence t'a tout épuisé. Tu es entierement effeminé, il ne te seroit possible de viure longues années.

Theodoret. Non calefias ad multos procreandos.

II. Vous voyez icy clair comme le Soleil, que l'effemination, la perte de sa santé & de sa vigueur, & la brieueté de vie, prouient de l'incontinence. Laquelle de plus oste les droits d'ainesse, la majesté des Empires, la gloire des sceptres, mesme la force d'engendrer des successeurs capables de porter ces dignitez. La chasteté au contraire, fille ainée de la temperance, entretient la santé, nourrit la force, & maintient la vie. Ecoutons ie vous prie, auant que d'alleguer l'Escriture en confirmation de cette pure verité, ce qu'en a dit l'vn des plus excellents hommes de son temps, & ne nous ennuyons pas de l'ouïr chanter les loüanges d'vne vertu, qui fait les hommes semblables aux Anges, & les Rois à Dieu. Ie n'ay que peur seulement, de ne pouuoir assez naïfuement exprimer ses penſées en nostre langage. Mais au moins tascheray-je de ne vous rien dérober de son sens. La chasteté dit cét eloquent personnage, est vne inuincible forteresse de pieté, d'où sort la ruine de l'infamie. Et ne plus ne moins que la force n'a point de fermeté si asseurée que celle qui vient de cette vertu, ny l'insolence de la chair vne impuissance si certaine: de mesme la pro-

S. Cyprian de singularitate clericorum.

bité n'a point de meilleur refuge, ny la malice vne desolation plus infallible. C'eſt elle qui fait obtenir à l'ame vne ſi heureuſe victoire ſur le corps, qu'elle en peut diſpoſer comme bon luy ſemble, c'eſt à dire, ou luy faire grace s'il eſt obeïſſant, ou le mettre au pillage s'il eſt rebelle. Encore qu'elle faſſe aſſez paroiſtre combien elle eſt feconde par vne infinité de gloires qu'elle produit, elle eſt pourtant l'vne des principales cauſes de la ſterilité des crimes. Elle preſide aux ſaintes alliances, & fait en ſorte que la deshonneſteté ne trouue point de party. Il n'eſt point d'indices de ſincereté pareil à ceux qu'elle fait fleurir ſur les viſages, auſſi eſt-ce elle, qui éteint l'impudence & les ſcandales. De la meſme franchiſe qu'elle condamne l'vſage de la luxure, elle recommande les exercices de la continence. Les autres vertus luy ſont obligées de la paix dont elle les fait iouïr en toute aſſeurance, & tant s'en faut qu'elle conſente à la guerre, qu'elle fait tout ce qui luy eſt poſſible pour en rompre les deſſeins. La pureté eſt chez elle comme dans l'eminence de ſa grandeur, & au cas que la ſenſualité fuſt ſi temeraire que de la vouloir aborder, elle la traitte en captiue, & l'a fait mettre en priſon. C'eſt vn haure où l'honneſteté ſurgit heureuſement, & où l'ignominie fait toujours naufrage. La virginité eſt la plus chere de ſes filles, & l'impudicité l'vne de ſes plus cruelles ennemies. Pour rendre les actions reprochables, plus odieuſes, elle les fait voir à découuert, au contraire afin de donner du luſtre à la pudeur, & qu'elle en ſoit plus agreable, elle la reueſt de ſes ornements. Au reſte elle compoſe ſes mœurs ſi fort à la rigueur que ie ne ſçay s'il

ne ſeroit pas plus facile d'ébranler vne muraille que ſa grauité. Auſſi toſt romproit-elle auec toute ſorte de compagnie, que de n'eſtre point ſerieuſe, ou d'approuuer vne action vulgaire. Quand elle veut triompher de la diſſolution, qui eſt autant de fois qu'elle entreprend de la détruire, elle y employe le glaiue de ſa ſeuerité. Elle intereſſe les braues courages en cette querelle, à qui elle donne des armes: & pour affoiblir le party de ſes ennemis, elle les oſte aux effeminez, & à tous ceux dont la vigueur eſt entierement écoulée. Si l'integrité veut eſtre en honneur, il faut que ce ſoit par ſon credit: qui eſt bien tel, qu'elle a le pouuoir de condamner la fornication à vne perpetuelle captiuité. Bien plus; car elle donne vne telle vogue à la renommée des gens de bien, que pour leur laiſſer plus de ſatisfaction, apres les auoir éleuez iuſques au throne de gloire, elle foudroye le deshonneur dans de tres-horribles precipices. Son credit paſſe encore au de la, elle fait faire les bonnes œuures auec plaiſir, & fuir le vice comme vn tourment inſupportable. Parmy tout cela c'eſt l'vne des plus officieuſes de toutes les vertus. Car preuoyant bien que la pudicité a de la peine à ſe contenir, elle s'offre à elle pour la ſoulager. Que ſi la petulance l'attaque, elle vſe de main miſe, & la chaſtie fort ſeuerement. Elle ne ſe laiſſe donc point aborder de ceux qui ſe veulent perdre, & qu'elle a bannis de ſa compagnie, le repos eſt auec elle, & ne le donne qu'à ceux qui penſent à leur ſalut. Il ſeroit impoſſible de bien décrire tant de merueilles. Elle ne ſe contente pas de faire viure l'eſprit par la mortification de la chair, mais comme ſi elle

vouloit que la nature humaine fuſt enſeuelie en l'homme, elle le fait perſiſter en vn eſtat qui n'eſt point inferieur à la condition des Anges, voire qui la ſurpaſſe en merite. C'eſt par les reſnes de cette vertu que l'on arreſte la fougue des ordures de la chair. Il ne luy faut point d'autres entraues pour empeſcher que la fureur de ſes vilenies ne regimbe auec effet contre la raiſon. Bref quelque tempeſte de ſang bouïllant qui attaque cette vertu, elle l'offenſe auſſi peu que ſi elle heurtoit contre vn rocher; tant elle ſçait conſtamment reſiſter à la rage écumante de l'humeur des corps. Voila les belles merueilles de cette merueille des vertus, par le manquement de laquelle Ruben s'eſt épandu en incontinence comme de l'eau, & a tellement épuiſé ſes forces, qu'il n'eſtoit plus que chair. Iudith au contraire s'eſtant couuerte de ces armes de pudeur, de cette eſpée de ſeuerité, n'a point manqué de ſacager l'infamie, d'eſtre le ſuplice des inſolentes recherches d'Holofernes, & de meriter ces benedictions: *Tu es la gloire de Hieruſalem, tu es l'honneur de noſtre peuple.* Ruben eſt l'opprobre de la maiſon de Iacob, il eſt la douleur de ſon pere par ſon incontinence; Iudith eſt la gloire de Hieruſalem, & la lieſſe d'Iſraël par ſa chaſteté. *Tu as*, luy dit-on, *fait virilement, & ton cœur a eſté conforté, parce que tu as aimé chaſteté.* L'incontinence eſt ſterile, elle ne croiſt ny ne fait viure que dans les incommoditez, elle retranche le cours de la vie de celuy qui en eſt ſouïllé. Mais ſi la chaſteté croiſt de iour en iour en âge, elle croiſt auſſi en reputation & en lieſſe, iuſques à égaler l'immortalité des Anges. Iudith auoit enuiron vingt ans, & eſtoit vefue il y auoit trois ans

Iudith 15. v. 9. &c.

Sixt. Senenſ. lib. 1. Bibl Patrum c. de Iudith.

Iudith 8. v. 4.

continence, ſi Dieu ne la donne. Mais ce qu'il ajouſte au premier paſſage eſt encore à noſtre propos. Apres auoir dépeint la chaſteté immortelle, connuë de Dieu & des hommes, *lors* dit-il, *qu'elle ſe preſente ils la veulent imiter.* Sap. 4. v. 2. Telle eſtoit la paſſion de Socrate, ſi parfaitement armé contre les voluptez charnelles, quelles qu'elles fuſſent, qu'il ſe paſſoit plus facilement des belles femmes, que les autres de celles qui eſtoient laides. Telle l'affection de Xenocrates, qui auoit pris vn tel pied ſur les mouuements les plus rebelles à la raiſon qui ſuruiennent à l'homme, qu'il diſpoſoit des membres où eſt leur plus importune rebellion, auſſi abſolument que de ſes mains, quelque artifice que ſceuſt apporter tout le long d'vne nuict & par gajeure, l'vne des plus éhontées miniſtres de la volupté qui fuſt de ſon temps. Que ſi vne chaſteté ſi imparfaite luy acquiſt vn ſi parfait honneur, tant de credit, qu'on le croyoit à ſa parole ne plus ne moins qu'vn oracle; ſi dy-je, elle luy donna vne ſanté ſi longue & ſi entiere, qu'il veſcut quatre-vingts & quatre ans touſiours gaillard, iugez s'il y a moyen de douter que la chaſteté ne ſoit pleine de gloire, & ſon nom immortel, meſmes parmy ceux qui ne pouuoient imiter autre choſe en elle que ſa ſeule integrité. Et partant ce ſera choſe bien veritable, que la chaſteté eſt toute pleine de gloire, qu'elle a la ſanté, la longue vie, la force pour compagnes. Qu'au contraire, les incontinents ſont ſi effeminez, qu'ils ne ſçauroient eſtre propres à rien moins qu'à la guerre, où la force eſt des plus neceſſaires.

Xenoph. memorabil. l. 2.

Lucian. dialog. Macrobi. Valer. lib. 4. cap. 3.

IV. Niniue que l'on appelle *deshonorée*, & que l'on blaſme de s'eſtre abandonnée à vne extreme in-

continence, peut entrer en ce discours, & y seruir
Naum 1. v 8. d'exemple. Le Prophete qui a charge de parler à elle, la menace de la consommer *par vn deluge*. C'est à mon aduis, vouloir nous auertir par ce genre de supplice, qu'il se faut souuenir du peché coustumier à receuoir de pareilles calamitez, & dire que cette *belle & gracieuse paillarde*, qui deuoit receuoir des hontes les plus étranges que nulles de celles dont il auoit esté parlé iusques alors, & estre chastiée d'vn desastre conuenable à son crime, que l'on la feroit écouler, ainsi que les eaux du deluge, pour s'estre si entierement épanduë en impudences & en saletez les plus deshonnêtes du monde. Vn grand Roy m'inuite à ce propos de prendre garde à la confession de son incontinence,
Psaume 21. v. 15. qu'il fait en pleurant amerement. *I'ay* dit-il, *esté épandu comme de l'eau.* Pourquoy comme de l'eau ? Peut estre à cause que comme c'est chose indifferente à l'eau en quel vaisseau on la mette, il vouloit dire, en regrettant ses dissolutions, qu'il a beu l'eau d'vne volupté, qui n'estoit pas en *sa cisterne*, de l'eau *du puits*
Prouerb. 5. v. 15. *d'autruy*. Qu'il en porte vne peine qui épuise ses forces, que l'on le iette deçà & delà, que l'on le méprise
Aben Esra. ainsi que l'eau. Niniue en estoit venu au mesme point.
Naum 3. v 9. *Ethiopie estoit sa force, & Egypte, Afrique, & Libye, auoient esté à son aide.* Elle auoit fait alliance auec ces nations qui luy estoient confederées, & qui luy enuoyoient du secours. De là vient que le Prophete auoit
Au mesme lieu v. 13 raison de luy dire: *Voicy ton peuple, ce sont des femmes, au milieu de toy.* Homere parlant des soldats effemi-
Homere Iliad. 7. nez; Vanteuses dit-il, Acheïennes, & non Acheïens. Et
Virgil. Æneid 9. son imitateur: O vrayes Phrygiennes, & non Phrygiens!

giens, laiſſez la guerre aux hommes, & renoncez aux armes. Naum tout de meſme: *Voicy ton peuple*, voicy *tes femmes au milieu de toy.* Et la verſion Chaldaïque plus clairement. *Ton peuple eſt imbecille ainſi que des femmes.* Tu t'es rendu mépriſable par ton incontinence, tu as perdu ta force. Pour moy, ie voudrois croire que cette non moins miſerable qu'infame cité, deuoit auoir vn Roy auſſi incontinent, auſſi effeminé que ſon peuple. Car s'il euſt eſté bien chaſte, comment euſt-il ſupporté les vices de ſes ſujets? Et s'il ne les ſupportoit pas, comment ne ſe ſeruoit-il des vertus de Noë, pour, par ſa vigilance, par ſa iuſtice, par ſes exemples, preuenir le deluge dont il eſtoit menacé? Qui me fait dire, que ne les chaſtiant pas, il prenoit plaiſir à leur incontinence. Or agreer les vices de ſes ſujets, ce n'eſt pas eſtre ſans vice. Outre que les Rois ſont touſiours bien aiſes de trouuer des peuples de leur humeur. Cela reuient à propos de ce que ie diſois, que c'eſt prendre plaiſir au vice que de ne le point chaſtier. Ie ne veux donc plus feindre de penſer de ce Prince, qu'il deuoit eſtre iniuſte, eſtant infidele, & qu'il ne deuoit eſtre chaſte n'eſtant pas iuſte. Ie ne puis plus douter, veu ces maximes infallibles, qu'il ne s'abandonnaſt ſans retenuë quelconque, & à la ſenſualité defenduë, & à l'incontinence permiſe. Car l'on pourroit ce ſemble ainſi qualifier les licences honneſtes d'vne couche Royale. Et comme il y a du peril de n'en vſer contre les intentions de ſon honneſteté, il y a auſſi en cét vſage du danger de quelque chaleur d'incontinence, ſur tout pour ceux qui ne ſçauent que c'eſt de la vraye chaſteté. Afin que tout fuſt permis à ce Roy,

Naum 3. v. 13.

La Chaldaïq.

tout eſtoit licite à ſon peuple. Ce qui eſtoit autant ou plus deplorable que la liberté qu'il ſe pouuoit donner, laquelle ayant plus de iour pouuoit auſſi faire plus d'ombre. De vray c'eſt vne grande captiuité que d'eſtre ſous vn Prince, ſous lequel il n'y ait aucune liberté; Mais viure ſous vn Roy ſous lequel tout ſoit permis indifferemment, eſt encore vn plus grand deſaſtre. De là vient le mépris des Princes, autant ou plus que de leur vieilleſſe, comme il eſt remarqué de Nerua, ou que de leur yurongnerie, comme il ſe voit en Vitellius, ou que de la mauuaiſe mine, comme le petit peuple prend garde à la taille des Rois, à la beauté de leur perſonne, & à leur contenance; En quoy Traian eſtoit admiré, Prince de bonne mine, qui auoit le viſage fort beau, vne tres-belle teſte, & pleine de Majeſté, au reſte fort ſain de ſa perſonne, & tres-capable de ſa charge: ou en fin que de leurs incommoditez, & mauuais ſuccez, ſoit en leurs affaires particulieres, ſoit en leurs entrepriſes de guerre ou de paix.

CHAPITRE XXXI.

I. Chaſteté du Iuſte de la vraye vertu, rare exemple des Rois, grand bonheur de ſon ſiecle. II. La Princeſſe incomparable qui l'a donné à cét Empire, y a beaucoup contribué apres Dieu. III. La chaſteté eſt feconde à merueilles, & c'eſt à elle à qui la France addreſſe ſes vœux pour obtenir vn Dauphin, qui ſoit le fruict de la pudicité de ſon Iuſte.

I. DIEV ſoit loüé, que la vraye vertu n'a rien à craindre de tout cela en ſon Iuſte, ſi heureux, ſi puiſſant, ſi beau, ſi ſain, de ſi bel âge, & parmy tout cela ſi chaſte, que ſi elle iuroit que l'vniuers ne void auiourd'huy rien de ſemblable, ny vers le Midy, ny du coſté du Septentrion, moins en Orient & en Occident, ce ſeroit vne proteſtation de loüange qu'il auroit autant meritée, que la flaterie, ou la crainte, deux déloyales paſſions, l'vne de la Cour, l'autre de la commune, voudroient auoir moyen, fuſt-ce aux deſpens de la verité, de faire meriter aux autres. Les peuples autrefois ont eſté chaſtiez pour l'incontinence des Rois, plus que pour aucun autre de leurs excez. Mais ſi les calamitez n'arriuent à l'Empire de la vraye vertu d'ailleurs, qu'en punition des paſſions de l'incontinence de ſon Iuſte, le ſiecle d'or perdroit ſa cauſe, s'il penſoit ſe vanter d'auoir iamais eſté plus exempt de deſaſtres que cét Eſtat. Outre que l'on pourroit dire auec verité, que comme la Iuſtice qui le rend adorable, n'eſt en rien alterée par ſa clemence, ny ſa grauité ſi meure auant la ſaiſon, par la facilité de l'accez de ſa perſonne, ny ſa majeſté ſi éclatante, par ſon humanité, ny ſa modeſtie ſi celebre, par tant de glorieux ſuccez d'armes, & par vne auſſi prompte reduction des rebelles, qu'elle auoit eſté long temps attenduë des gens de bien, & apprehendée des mauuais François: Ainſi la couche Royale de ce religieux Prince ne ſentit oncques autres licences que celles de la chaſteté, ny ſon cœur ſi pur n'admet point d'autres affections que

celles de ſa fidelité : Ainſi la force qui reluit en luy, ne s'eſpuiſe point par incontinence, ny ſa dignité ſi ſublime par la ſenſualité. C'eſt de luy qu'il faudroit dire, & non de Trajan, qu'il ne s'eſt point veu de pere ny de mary qui ſoit entré en apprehenſion ou de ſa fille ou de ſa femme, en le voyant reuenir de la guerre tout plein de gloire : mais les lys ont touſiours eſté entrelaſſez parmy ſes palmes, & ont eſté la celeſte candeur de tous ſes triomphes. Car pour ce que l'on ajouſte à propos de la pudicité de ce Monarque Romain, que celle des autres Princes n'eſtoit qu'vne affectation au prix de la ſienne, qui eſtoit née auec luy, & comme infuſe dans le temperament de ſes humeurs, qu'il eſtoit comme obligé de la mettre entre les choſes qu'il ne ſe deuoit imputer, qu'à peine employoit-il aucun ſoin à ſa conſeruation, y eſtant porté non par election, mais par inſtinct naturel ; ce n'eſt pas ce qu'il meritoit que l'on dit de luy, puis que ſon hiſtoire l'accuſe de plus que d'impudicité naturelle. Outre que cette loüange ainſi qu'elle eſt couchée, ſemble trop infidelle, pour pouuoir eſtre admiſe parmy les admirations de la chaſteté de mon Iuſte, qui en merite les plus ſinceres du monde. Les loüanges qui donnent l'excellence de cette vertu à la nature, plutoſt qu'à la volonté, ſont ſuſpectes, & ſeulement tolerables en la plume de ceux qui ne peuuent eſtans infidelles, faire dauantage qu'imiter la vraye chaſteté, comme le Sage enſeignoit cy deſſus. N'ayans deuant les yeux que quelque ſimulachre de cette vertu, & non ſon vray viſage, les panegyriques n'en pouuoient eſtre plus ſinceres que leur ſuiet. C'eſtoient donc des flateries plutoſt que

Pline ſecond au Panegyrique de Trajan.

Pline cy deſſus.

Sap 4. v 2.

des legitimes loüanges. Adiouſtez que la chaſteté qui ne vient pas tant par election comme par inclination, en a touſiours moins de merite, & n'a garde d'eſtre ſi fleurie que celle de la temperance, qui pour en faire vne parfaite vertu, range les rebellions de la chair à l'obeïſſance de la raiſon. C'eſt pour lors que l'on peut dire, que *le Royaume des Cieux* où l'eſprit eſt Roy, *eſt ſemblable à vn threſor caché dans le champ de l'ame.* Matth. 13.

11. Cependant ie ne veux pas nier que le Iuſte de la vraye vertu ne mit les meilleurs eſprits du monde en peine de ſçauoir, ſi c'eſt choſe plus glorieuſe en luy d'auoir eſté nourry dans les amours de la pudicité, ou d'auoir eſté mis au monde ſi capable de ſes belles paſſions. Iugez ſi l'incomparable Princeſſe qui a obligé ſon ſiecle, & cét Eſtat, de ce miracle de continence, n'eſt pas heureuſe par la gloire qu'elle a engendrée en ſon Prince, ſoit en luy donnant ſon ſang tres-illuſtre, ſoit en contribuant tous ſes ſoins à le faire éleuer ſi curieuſement, qu'il y euſt vn iour à douter, ſi les lis de ſon diademe ſeroient plus blancs, que ceux de ſa chaſteté. Il fait beau voir la pudeur ſur le viſage d'vn tel Prince, mais c'eſt encore plus de la voir en ſes mœurs. La beauté de ſon ame n'a point de honte ſur ſon front. La proſperité en eſt ſi amoureuſe, qu'elle aimeroit mieux perir que de ne le ſuiure en toutes ſes entrepriſes. Toute glorieuſe à ce coup que l'on n'oſe plus luy reprocher aucun aueuglement, mais que l'on puiſſe dire vne fois au monde, qu'elle s'eſt donnée aux merites auec autant de conſtance qu'il y en peut auoir. Car c'eſt d'autre façon & beaucoup plus, que la fortune n'en ſouloit donner par humeur à ſes fauoris.

En fin si l'incontinence épuise les dignitez des autres Princes, ainsi qu'elle a fait le droit d'ainesse de Ruben, auec ses apannages ; les felicitez meslées auec les autres recompenses de ses vertus, s'amassent en ce *Royaume des cieux, semblable à vn threſor caché* dans cette belle ame, en attendant vn successeur digne de la possession de ce comble de biens, dont ses predecesseurs auront eu les singularitez.

III. Mais puis que la modestie est l'vne des plus cheres compagnes de la chasteté, quoy que mon Prince, sans toutefois y auoir du dessein, ne publie que trop combien il est amoureux de cette vertu, en ne nous faisant voir d'autres actions que celles qu'vn Prince sensuel ne peut commettre, il suffira de dire, qu'ainsi que les Monarques anciens qui n'auoient ny iustice ny foy, se contentoient d'imiter la chasteté à l'appetit seulement de ses fruits & de ses vtilitez ; de mesme les Princes bien fidelles oyans parler en ce siecle d'vn exemple si accomply que celuy de la pudicité de mon Iuste, réueilleront sans doute leur enuie, & se le proposeront à imiter. Car pour les méchans ie ne sçay mesme s'il leur sera permis d'en admirer la merueille. Ce n'est pas tout, ny mesme assez, que la gloire, la santé, la longue & heureuse vie, soient des fruits de la chasteté; il nous en faut vn autre si rare, si precieux, si desirable, que si nous le pouuons obtenir de sa fecondité, il ne s'en faudra gueres que nous ne l'adorions. S. Basile fait du ieusne vne similitude de la vie des Anges. Pour moy i'ay pris cy dessus les mœurs & la pureté de la chasteté, pour des perfections Angeliques. Ce grand homme dit de plus, que l'abstinence a eu le

S. Basile homil. 2. de ieiunio.

pouuoir de faire de Moyſe vn Legiſlateur; que Samuel eſtoit vn fruit du ieuſne, que Samſon n'auoit pas eu d'autre nourrice. Belles merueilles que de ſi grands perſonnages ſoient des fruits du ieuſne. Mais quand verrons-nous la gloire de nos vœux? Quand aurons nous vn Dauphin qui ſoit le fruit de la chaſteté du Iuſte? O belle vertu! Les dignitez, la ſanté, l'âge, ſont de vos fruits; où eſt voſtre fecondité? Sans elle ils ne peuuent eſtre perpetuels. Iacob ne veut pas que Ruben, *Genes. 49. 3.* c'eſt à dire, l'incontinence, ſoit fecond, c'eſt vn ſigne que la chaſteté le doit eſtre. Et puis d'où viendroient tant de fruits, ſi elle eſtoit ſterile? Le fils diſſemblable à ſon pere ne deuoit multiplier en race comme luy, mais le voſtre pour qui nous preſentons tant de vœux, vous reſſemble parfaitement. Nous ne ſommes pas importuns par vn grand nombre d'autres prieres, que l'on vous pourroit faire, & que vous écouteriez ſans doute, tant vous eſtes debonnaire; nous ne vous demandons pas du courage, de la force, de la ſanté, de l'heur, des victoires, des triomphes. Non de la gloire, non des threſors, non de la renommée; vous nous auez preuenu, il a encore plus que tout cela en vous ayant, vous qui portez vne couronne d'immortalité: Nous n'auons qu'vne faueur à deſirer de vous, qui eſt de luy donner quelque iour vn ſucceſſeur de voſtre main; & à ſon ſucceſſeur des neueux qui reſſemblent à leur ayeul, & à voſtre fauory. Cela eſtant nous ne doutons pas que ſa race n'épuiſe tous les âges du monde.

CHAPITRE XXXII.

I. Sobrieté compagne de la temperance. Sa diſcretion à ſe garder de ſon ennemie la volupté. II. Qui eſt figurée en Naas, ce ſerpent qui creue l'œil de la raiſon, & oſte la lumiere de la connoiſſance de Dieu. Certains heretiques qui s'attendent à des feſtins en l'autre monde. III. Les Païens plus ſobres que les heretiques. Loüanges de la ſobrieté. Les Tyrans qui meurent rarement ſobres, ſont les ſerpents des Eſtats. La ſobrieté couronne la chaſteté. IV. Sobrieté raiſonnable condeſcend à la neceſſité de la vie, iuſques à quel point.

I. LA temperance a vne autre tres-belle compagne, à qui elle fait part de ſes plus intimes proprietez. Compagne ſi affidée, & de ſi grand merite, que ſouuent elle luy fait prendre ſon nom. Elle s'apelle ſobrieté, non moins digne de former des Princes au gré de la vraye vertu, & de toutes ſes compagnes, qui ſont employées & qui ſeruent aux fins de ſon inſtitution, que le ieuſne, de produire les fruits de ſes ſaints. La concupiſcence ſouſleue tous les iours ſes paſſions, en guiſe de peuples, tendant à allumer vne guerre ciuile contre cette vertu, & la nourriture eſtant neceſſaire à la vie, les deſirs de manger qui ſont naturels, courent facilement aux armes, au moindre bruit qu'ils entendront que l'on veut les reduire à l'ordinaire de la ſobrieté; qui eſt toutefois luy faire tort. Car elle permet

met volontiers ce qui eſt neceſſaire à la vie, non ſans auoir égard à la condition des perſonnes. Sur tout la ſobrieté dont nous parlons, n'eſt pas vne abſtinence pareille à celle des deſerts d'Egypte, ny ſi mal nourrie, qu'elle ne ſçache mettre de la difference entre les inappetances des Hermites, & les gouſts du Louure. Cette pedagogue de l'eſprit Royal a toute ſa vie hanté la Cour. Elle part pour s'y rendre, & pour y ſeruir d'ornement. Il auint vn mois ou enuiron apres le ſacre de Saül Roy d'Iſraël, que *Naas Ammonite miſt des gens ſur pied pour faire la guerre à Iabes Galaad. Et tous les hommes de Iabes Galaad dirent à Naas : Tiens nous pour tes alliez, & nous te ſeruirons.* Peut-eſtre que Dieu ſuſcita cette nouuelle guerre à ſon peuple, afin de preſenter quelque belle occaſion au nouueau Roy qu'il venoit de donner à leur importunité, plutoſt qu'à ſes deſirs, de prendre les armes, de ſignaler ſa valeur, & de faire ſortir quelque éclat de ſuffiſance de guerre à la gloire de ſon nom. Que telle fuſt l'intention de ce nouueau mouuement de Naas, ie le veux bien croire. Mais ie laiſſe volontiers cette hiſtoire pour en tirer vn ſens allegorique, qui puiſſe dreſſer de plus en plus le Roy de la vraye vertu nouuellemẽt enrichy du threſor de la chaſteté, reueſtu de ſes forces, orné de ſes fruits, à ſuiure l'exemple des exploits viriles de cette fidelle Amazone. Voyons ſi Iudith, la chaſteté, a plus heureuſement détruit Holophernes & l'incontinence de la chair, que le Roy des fleurs de pudicité, ne triomphera de l'incontinence de la bouche, d'vne fois qu'il aura pris les armes, & ſe ſera fortifié de la ſobrieté, & de ſes conſeils. Quelle eſt cette ville de *Iabés ?* Quel ce

1. Roi 11. v. 1.

S Gregoire l. 5. ſur le premier des Rois ch. 1.

S. Gregoire cy deſſus.

Naas qui luy fait la guerre? *Naas* signifie *ſerpent*, & fait auſſi toſt ſouuenir de celuy qui tenta de gourmandiſe dans le Paradis terreſtre: Iabés ſignifie *la déſechée*. Les autres vices prouiennent ſans doute, des malheurs de ce ſerpent, comme les mouuements de luxure, le crime de larcin, l'infame appetit du gain, les boutades de la colere, la triſteſſe des choſes mondaines, la nonchalance de la pareſſe, l'appetit de vaine gloire, l'enfleure d'orgueil, qui ſont des malheurs euidemmẽt deteſtables. Mais le vice de gourmandiſe procede de ce ſerpent d'vne façon plus malicieuſe, & eſt d'autant plus matois, que c'eſt couuertement qu'il iette ſon venin dans la trame de ſes ruſes. Voyant que le corps ne ſe ſçauroit paſſer de manger, il luy en ſuggere les enuies par la remonſtrance de cette neceſſité. Et lors qu'il a remply la chair de viandes en grande abondance, il luy eſt plus aiſé de mettre le poignard de luxure bien auant dans l'ame. Il perſuade ce qui n'eſt point peché, pour aſſeruir l'ame au peché de ſenſualité. Qui pis eſt, c'eſt par la meſme voye par laquelle ce que l'on mange ſous ombre de neceſſité, eſt receu ſans nulle enuie d'offenſer. De ſorte qu'en portant l'homme à ce qui eſt neceſſaire pour la vie, il le iette ſans qu'il y penſe dans la ſuperfluité.

Iabés, Exſiccata.

11. Tel eſt cét enuieux, telles ſes armes & ſes ruſes. La ſobrieté au contraire reſiſte à toutes ces forces. Comme elle eſt ſage & fort raiſonnable, elle enuoye vers Naas pour le prier de receuoir ſon alliance, & de ſigner les articles qu'elle peut accorder à la neceſſité de boire & de manger. Ce qui nous eſt figuré en l'ambaſſade des citoyens de Iabés, qui recherchent la con-

federation de ce Prince de Galaad. Mais voyant que l'incontinence de ce Tyran n'y veut pas entendre, qu'auec des conditions bien iniques & fort honteuſes; elle ſe reſoud à la guerre. Sur quoy il faudroit retenir vne particularité de cette hiſtoire des Rois, qui eſt telle. Naas ayant donné audience aux Ambaſſadeurs de la ville de Iabés, qui recherchoient ſon amitié, répondit. *En cela feray-je alliance auec vous, ſi ie vous arrache, à tous tant que vous eſtes, l'œil droit.* O condition de paix trop iniurieuſe! ô paix trop cherement vendue, ſi elle couſte la perte de la raiſon! Cét œil eſtant poché, l'homme n'eſt plus homme, il mangera ſi vous voulez autant qu'vne beſte. Cependant l'incontinence de la bouche n'en fait pas meilleur marché à l'eſprit qui ſuit ſes enuies. Car autant de fois que la crudité prouenue de l'excez des viandes a comme étouffé la chaleur des parties vitales, affoibly l'eſtomac, corrompu le ſang, gaſté les humeurs, enflammé la colere, & allumé les embrazements d'vne fieure bien ardente; autant de fois le gourmand perd l'eſprit & le ſens, s'emporte à des deſirs deprauez, ſe ſent preſſé d'enuies contraires à la vertu & à la ſanté, penſe à reietter ce qui luy eſt ſalutaire, à chercher ce qui luy eſt nuiſible, laiſſant tout autre ſoin que celuy de ces extrauagances. 1. Rois 11. v. 2.

Où certes l'incontinence de la bouche veut l'œil droit de la ſobrieté, afin que l'eſprit ne penſe plus à Dieu, ny aux delices de ſon Paradis, qui ſont ſignifiées par la *dextre*, où ſont les felicitez de Dieu; & par l'œil, l'intention des plaiſirs eternels. Ce Tyran donc ne veut pas que l'on penſe au Ciel; ou ſi l'on y penſe, Pſeaume 15.

que ce ſoit ſeulement à la façon des Iuifs, ou des heretiques. Saint Hieroſme à écrit vne choſe bien étrange de ces mécreans. C'eſt qu'ils s'attendent vn iour aux delices de l'incontinence de la bouche, en la iouïſſance deſquelles ils continueront l'eſpace de mille ans dans le Ciel. Meſmes encore auiourd'huy ils regardent de quel-coſté viendra le vent de l'aduenement du Sauueur, qu'ils croyent deuoir baſtir en terre vne Hieruſalem celeſte. Aueugles voirement, qui ont perdu le meilleur de leurs yeux, ſçauoir celuy de l'eſprit & du cœur, ſuiuant ce qui en eſt écrit: *Aueugle le cœur de ce peuple*. Ou ſelon les Septante: *Le cœur de ce peuple eſt engraiſſé, & ils ont les yeux fermez*. Saint Hieroſme parle donc ainſi. Que ces amoureux de la ſeule lettre mourante me répondent, quelques empeſchez qu'ils ſoient à preparer les viandes exquiſes de l'incontinence pour mille ans, eux qui n'ont d'autre Dieu que leur ventre, d'autre gloire que leur confuſion. Qui aptes le ſecond aduenement glorieux du Sauueur, s'attendent à des nopces, qui diſent auec Iſraël, en peruertiſſant les paroles; *Mangeons & beuuons, car demain nous regnerons*. Qu'ils me dient quelle peut eſtre la Hieruſalem celeſte, de laquelle on dit icy. *Voila ie placeray par ordre tes pierres & tes eſcarboucles*. Aueuglement de l'œil droit, non moins tenebreux que celuy de Cherinthus, abominable heretique, qui nioit la diuinité du fils de Dieu, qui eſt à la dextre du pere. Car ce maiſtre hereſiarque croyoit qu'apres cette vie, nous viurions mille ans en terre, en toute ſorte de voluptez corporelles, apres quoy nous paſſerions encore autant d'années en pareilles ſaletez de gourmandiſe &

S. Hieroſme ſur Iſaie 54.

Iſaie 6.

Les Septante.

S. Hieroſme ey deſſus.

Iſaie 22.

Euſebe l. 3. hiſtor. Eccleſiaſt. c. 22.

de la chair dans le ciel. Raiſons pourquoy l'incontinence de la bouche, qui ne veut point eſtre priuée de tant de delices, ne veut point non plus oüyr parler d'accord auec la ſobrieté, ſi ce n'eſt peut eſtre en luy arrachant l'œil droit, en luy oſtant le ſouuenir de la temperance eternelle, & les moyens de plus blaſmer ſes delices. Dequoy la vraye vertu eſtant bien aduertie, elle prend d'autant plus à cœur la recommandation de la ſobrieté, à laquelle elle ſollicite le Prince de ſon inſtitution, que cette lumiere de l'œil droit luy eſt neceſſaire, pour regner au Royaume des cieux de ſon interieur, en attendant les voluptez ſpirituelles qu'il doit voir en la Hieruſalem celeſte, comme il eſt écrit: *Ie deſire mon Dieu de voir ta volupté.* Car tous ceux qui parlent le plus dignement, & auec le plus de verité, des feſtins que l'on fait là haut, comme celuy qui dit: *Venez, haſtez vous, achetez & mangez du vin & du lait.* Et cét autre, *Venez mes amis, mangez & beuuez, & vous enyurez mes tres-chers.* Et le Roy meſme de cette Cour ſainte: *Voila ie vous prepare vn Royaume, comme mon pere me l'a preparé, à ce que vous mangiez & beuuiez ſur ma table en mon regne.* Tous ceux là ne penſerent à rien moins, qu'à luy faire attendre les voluptez de l'incontinence de la bouche. Elle laiſſe ces enuies aux pourceaux du troupeau d'Epicure, ſoit qu'il ſoit veritable qu'il ait mis la beatitude en la volupté de la gorge, ſoit qu'il ne l'ait miſe qu'en la volupté de l'eſprit. Elle le laiſſe encore aux Anabaptiſtes, qui s'attendent apres cette vie aux feſtins des Iuifs & de Cerinthus, & ne veut plus ſouffrir que la ſobrieté recherche aucune intelligence que ce

Pſeau 26. v. 5.

Iſaie 55. v. 1.

Cantic. 5. v. 1.

S. Luc 22. v. 29. & 30.

Laërt en la vie d'Epicure l. 10.

Alexandr. d'Alexand. l. 1 c. 11.

Sixtus Senenſ. l. 5. annot. 133.

ſoit auec Naas, parce que les Rois entre tous les hommes, & ſon Iuſte entre tous les Rois, ne doiuent receuoir les ſuggeſtions de la gourmandiſe, par conſideration d'amitié, mais les repouſſer par contrarieté d'inclination, & auec les armes de la vraye vertu.

III. Que s'il eſtoit à propos de donner voix aux étrangers, ou que leurs opinions fuſſent dignes d'eſtre receuës en ce point d'Eſtat, de treue ou de guerre, entre l'incontinence de la bouche, & la ſobrieté; Minos peut-eſtre, pourroit eſtre oüy la deſſus. Car ie ne veux point croire qu'il ait paſſé les neuf ans de conuerſation auec Iupiter, dont il eſt tant parlé chez Platon, à boire, à rire, & à faire bonne chere. Ce que ce Philoſophe monſtre aſſez apparemment par cette raiſon. Vous ne voyez point de Grecs ny de Barbares, qui s'abſtiennent des débauches & des beuuettes, que les Cretes, & les Lacedemoniens qui les tiennent d'eux (les Cretes eſtoient donc fort ſobres) & non d'ailleurs, que ſuiuant les recommandations que Minos leur auoit faites, de s'adonner aux choſes honneſtes, n'eſtant pas croyable qu'à la façon des vicieux, il les vouluſt obliger à des loix qu'il ne gardaſt pas luy meſme. Ce ſage donc eſtant ſorty d'vne ſi bonne eſchole que celle de Iupiter, & apres vn ſi meur & ſi digne entretien, eſtant receu à dire ſon opinion là deſſus, reietteroit ſans point de doute, la prophane beatitude d'vne aueugle & déraiſonnable incontinence, & ne donneroit au Prince de la vraye vertu, que des principes de ſobrieté, par l'obſeruance deſquels l'iſle de Crete s'eſt rendue tres-heureuſe. Si ce n'eſt que vous aimiez mieux oüir vn Platonicien, quoy que

Platon, Minos.

Iuif, & qui creut en Dieu, qu'vn Païen. Mais il merite plus que d'eſtre oüy, & veut que l'on retienne ce qu'il écrit à la recommandation de cette bonne amie de la temperance. Tout le monde confeſſe dit-il, que la ſobrieté eſt tres-vtile, non ſeulement aux ames, mais auſſi aux corps. Qu'elle repouſſe les maladies, & ne ſouffre que les corps chargez plus que de raiſon, viennent à ſuccomber. Que trouuerez-vous de plus excellent parmy les plus dignes hommes, qu'vn ſobre eſprit? Quelle gloire? Quelles richeſſes? Quelle force? Quelle puiſſance? Quelle choſe en fin de celles qu'ils admirent le plus? Où eſt l'incontinence de la bouche, là la fureur commande; où eſt la fureur, la ſageſſe ne s'y peut rencontrer. Ie ne m'en étonne pas, s'il eſt vray que l'œil droit en ſoit creué, car la ſageſſe n'a point de ſocieté qu'auec la raiſon. Et la raiſon eſtant éteinte, il ne ſe faut pas étonner ſi Naas fait bien ſes affaires, ſi ce ſerpent infernal ſ'eſtant gliſſé dans les appetits d'vn Prince, qui ſe ſeront rebellez contre la raiſon, en détruit l'Empire & l'Eſtat. *Ie vous mettray* dit Naas, parlant aux citoyens de la ſobrieté, *en opprobre à la face de tout Iſraël.* Mais que les tyrannies, & non pas les vertus, meritent que l'on en faſſe des opprobres, ie m'en rapporterois à ce Satyrique, qui n'a moins bien rencontré à ce ſuiet, qu'à pluſieurs autres penſées. Peu de Rois dit-il, vont voir là bas Pluton le gendre de Ceres, par autre voye que par celle que le meurtre & le ſang leur ont tracée; Il s'eſt veu peu de Tyrans mourir de mort ſeche, c'eſt à dire, mourir ſobres. L'incontinence eſt vne ouuriere d'opprobre, de ſeruitude, & de violence. Liſez l'hiſtoire de

Philon lib. 2. ſup. Noé.

1. Reis 11.

Iuuenal. Satyr.

l'ancienne Rome, & vous y verrez que tous les Princes qui en ont gouuerné l'Eſtat, ont eſté autant d'ennemis de la ſechereſſe de Iabés, ie veux dire, de la vertu de ſobrieté. Suetone me ſemble de n'auoir remarqué vne petite merueille quand il écrit, que Iules Ceſar, le plus ſobre, comme le plus celebre Prince de ſon temps, meſmes au dire de ſes ennemis, auoit eſté ſi amoureux de la ſobrieté, que Caton le plus ſeuere arbitre des mœurs de ſon ſiecle, en auoit tiré ſujet de laſcher ce bon mot, que luy ſeul de tous ceux qui ont attenté à l'Empire, auoit eu le deſſein de renuerſer la Republique eſtant ſobre. Argument aſſez puiſſant, pour monſtrer que les Tyrans imitateurs de Naas, ſont volontiers ennemis de la ſobrieté, & comme tels, les ſerpents des Eſtats. D'où ſ'enſuit que la vertu qu'ils ont tant en haine, en eſt le ſouſtien & l'appuy. Que de plus, comme ie diſois, ſi l'incontinence de la chair épuiſe la force des Rois, auec celle de leurs Royaumes, la chaſteté les fortifie. De maniere que l'incontinence de la bouche, rempliſſant les corps d'humeurs, & les eſprits d'aueuglement, racourcit les iours des Tyrans qui y ſont adonnez, & leur oſte ſous apparence de contribuer à la vie, les moyens de viure longuement. La ſobrieté au contraire, qui deſſeche les humeurs, deſtourne auſſi les deluges qui égalent le faiſte des Eſtats des Rois à l'herbe de la terre. Quoy donc que les Tyrans prennent les armes de l'incontinence, pour faire de la ſobrieté vn opprobre, la ſobrieté s'en mocque, & triomphe de leurs iniuſtes deſſeins. Et comme ce n'eſt pas vne petite gloire à la chaſteté, que d'eſtre couronnée, ainſi que le Sage nous l'a appris, & de

Suetone en la vie de Iules Ceſar, chap. 3.

Sap. 4. v. 2.

de triompher à touſiours, ce ne peut eſtre qu'vne grande ſplendeur à la ſobrieté, qu'elle en ſoit la couronne, & que ſans elle la chaſteté ne ſçache ny vaincre ny triompher. I'auois bien leu chez Platon, que les citoyens de ſa belle ville qu'il baſtit en ſon eſprit, qu'il polit par ſes loix, deuoient pour luy agreer, eſtre des feſtins de la ſobrieté, où l'on eſtoit couronné; mais c'eſt bien plus que la ſobrieté comme vertu royale ſoit la couronne meſme de la chaſteté. Cependant i'ay trouué cette merueille parmy les ceremonies des Rhodiens, qui couronnoient Diane d'vne couronne tiſſuë d'afrodille, ou d'aſphodelle. Cette herbe a d'admirables proprietez. Epimenides en mangeoit ordinairement, & n'a pas laiſſé pour cela de viure long temps, ny d'en dormir auſſi à ſon aiſe que s'il en euſt fait ſon lict tout à deſſein, & afin de bien repoſer. Pline qui eſt Autheur de cecy, tient que l'aſphodelle eſt l'vne des plus renommées de toutes les plantes. Qu'outre la vertu qu'elle a contre les ſerpens, elle eſt fort ſinguliere pour reparer & fortifier les corps épuiſez & etyques.

Platon lib. 2. de repub.

Rhodig l. 7. c. 8.

Platon liu 3. des loix.

Pline liu 22. ch. 22.

IV. D'où i'aurois à colliger deux ou trois confirmations de tout ce que i'ay penſé dire en ce chapitre. Que la ſobrieté n'auroit rien à craindre du coſté de Naas, ſerpent de l'incontinence, ſuppoſé qu'elle fut aſſez forte pour empeſcher l'execution de ſon mal-heureux deſſein, qui eſt de creuer l'œil à la raiſon. Qu'encores que Iabés qui ſignifie la deſechée, ſoit la cité des ſobres, elle n'eſt pour cela la cité des etyques, puis que la temperance de la bouche qui a toutes les proprietez de l'aſphodelle y apporte du remede, & ne penſe à rien moins qu'à oſter la nourritu-

re qui eſt neceſſaire à la vie. Vous l'auez ainſi remarqué cy deſſus, à propos de ce que les citoyens de Iabés recherchoient l'alliance de Naas, ſur le bruit qui couroit, & que ce Tyran auoit épandu de leur aller faire la guerre, à raiſon dequoy les citoyens de Iabés, que nous prenons pour vne figure de la ſobrieté, enuoyerét des Ambaſſadeurs vers ce Naas, afin de ſçauoir de luy s'il voudroit les tenir pour ſes confederez. C'eſtoit neantmoins ſans entrer en deliberation de paſſer à l'intemperance, dont il eſtoit le ſymbole, aucun article touchant le boire & le manger, que ſuiuant la neceſſité. Sçauez-vous donc ce que i'entends par les conditions auſquelles la ſobrieté peut faire alliance auec la gourmandiſe? C'eſt ne faire refus de ſatisfaire aux deſirs de la chair, ſuppoſé qu'il n'en naiſſe point de ſentiment de l'aiguillon de luxure, qu'elle n'ait pouuoir de reprimer, meſme par le retranchement d'vne partie de la neceſſité. Iabés la deſechée parle ainſi à Naas. Nous t'accordons ce qui te ſera iuſtement deu, ſi tu nous promets de ne point exciter de mouuements en nous qui ſoient iniuſtes. C'eſt de vray choſe raiſonnable que le corps ait ſa nourriture, mais vous m'auoüerez auſſi que c'eſt choſe fort inique qu'eſtant bien traitté il ſ'emancipe dans les ardeurs de la ſenſualité, iuſques à en venir aux menaces de faire des affronts à l'eſprit, iuſques à luy creuer l'œil droit, en fin iuſques à en vouloir faire vn opprobre. Nous ne voulons pas que le corps ſoit etyque, bien que quand cela ſeroit, l'aſphodelle en ſoit la reparation; mais nous ne le deſirerions non plus ſi bien refait, que la graiſſe en appetiſſaſt les yeux de l'eſprit, ou les luy

S. Gregoire cy deſſus.

creuaſt entierement. Que ſi le tyran des yeux droits ne veut receuoir l'alliance de la ſobrieté à ces conditions, elle a iuſte ſuiet de luy declarer qu'elle eſt guerie de la crainte de ſes menaces, qu'elle ne laiſſe pas de bien dormir pour cela, qu'elle n'a pas accouſtumé d'eſtre vaincue, veu que ſi Diane porte vn chapeau d'aſphodelle ſur la teſte, pour monſtrer que la chaſteté *triomphe couronné à iamais*, la plus maieſtueuſe part de ce triomphe luy appartient, voire elle en eſt la majeſté & la gloire, puis qu'elle en eſt la couronne.

CHAPITRE XXXIII.

I. La modeſtie des habits eſt vne vertu Royale, & l'ornement de la bienſeance des autres vertus. II. Deux ſortes d'ornements. Decence de l'Apoſtre. Vanité des habits, ſigne euident que l'ame eſt mal parée. III. Nonchalance des habits eſt vn vice, auſſi bien que la paſſion d'eſtre trop bien couuert.

I. ON me reprochera d'auenture, que la modeſtie qui eſt vne autre fille de la temperance, les atours de la chaſteté, la bienſeance de la ſobrieté, n'eſt pas aſſez ſuperbement veſtuë, ny aſſez magnifique pour triompher de la vanité auec ces deux Reynes, dont l'vne dreſſe des trophées des ardeurs illicites de la chair, & l'autre, des appetits dereglez de la gourmandiſe; mais l'on ſe trompe grandement, & c'eſt n'auoir les yeux capables de rié de beau, que de ne point admirer les riches habits, & la magnificence de la modeſtie. Les Monar-

ques qui entroient en triõphe dans Rome, n'auoient riẽ ſur eux de plus precieux que ce qu'ils auoient emprunté, ou des poiſſons comme la pourpre, ou des vers comme la ſoye, ou de la terre comme l'or & les pierreries, ou de la mer comme les perles. Pour la pompe de la modeſtie qui triomphe auec la chaſteté & la ſobrieté, elle luy eſt naturelle. Et ſans aller aux emprunts ou à la friperie, elle paroiſt auec ſes habits ordinaires beaucoup mieux couuerte, que le faſte de la vanité auantagé de tous ſes ornements. Le Seigneur qui deuoit *triompher des Rois*, & dont les Tyrans ont eſté la mocquerie, n'a point triomphé ſans regner, ny regné ſans la modeſtie. *Le Seigneur* dit Dauid, *a regné, & a veſtu la bienſeance.* La ſobrieté cy deſſus eſtoit le diademe de la chaſteté qui triomphe de l'incontinence, & voicy la modeſtie qui eſt l'ornement du Roy de la vraye vertu, qui triomphe de la vanité. Les Rois du monde eſtoient contraints pour ſe parer, d'auoir recours aux richeſſes d'vne garderobe, & des cabinets eſtrangers, parce que la fortune qui, comme elle eſt aueugle, leur pouuoit auoir donné la victoire ſans prendre garde à leur merite, n'auoit pû les parer de la plus magnifique pompe des triomphes qui eſt la vertu, ſans laquelle quelques riches que ſoient leurs veſtements, la bienſeance leur manque. Il n'en eſt pas ainſi de la modeſtie. Moins elle recherche de gloire dans la curioſité de paroiſtre, plus elle triomphe auec eminence de ce que l'on recherche le plus quand on triomphe, qui eſt de paroiſtre apres l'auoir merité. Combien s'eſt-il trouué de nations, qui eſtans vaincuës ne laiſſoient pas de faire des triomphes, tout ainſi que

Habacuc 1. v. 10.

Pſeau. 92. v. 1.

celles qui en eſtoient victorieuſes ? Si ce n'eſtoit à meſme tiltre, c'eſtoit auec autant de vanité. Thucydide l'a remarqué parlant des Corcyreens, dont l'armée nauale auoit eſté défaite par les Corinthiens, & dit qu'ils ne laiſſerent de faire des trophées auſſi bien que leurs vainqueurs, quoy que la vanité qui leur iettoit l'enuie de cette gloire en l'ame, n'oſtaſt à leur fortune la calamité qui rend les vaincus dignes de pitié. *Thucydid. l. 1.*

La modeſtie eſt plus continente que cela, elle eſt plus curieuſe de la bienſeance, qui ne ſe trouue point en l'inſolence. C'eſt elle dit ſaint Ambroiſe, qui auantage beaucoup les autres ornements de la vie, bien que ce ne ſoit que par les voyes de l'honneur. Ce qui eſt decent eſt honneſte, & ce qui eſt honneſte a touſiours de la decence. C'eſt donc vne indecence bien grande de vouloir participer par vanité à l'honneur des triomphes qui n'eſt deu qu'à la vertu, laquelle, ſuppoſé qu'il pûſt y auoir à redire à ſa pompe, manqueroit meſme de bienſeance ſi elle manquoit de modeſtie. Ainſi que la beauté, qui eſt vne excellence ſuraiouſtée à la ſanté, ne dépend moins d'elle, qu'vne fleur de ſa racine ; La vertu n'eſt point parée à l'auantage ſans la modeſtie, qui en eſt l'atour & la grace ; c'eſt à dire l'vne des plus belles fleurs de cette precieuſe plante. Ie veux donc dire auſſi, que comme la ſanté ſans la beauté ne peut eſtre bien parée, de meſme la pompe des habits, qui n'a autre intention que la vanité, eſt vne paſſion ornée de trop de curioſité, pour eſtre l'ornement d'vn eſprit bien ſain. Sans parler du plus beau Roy du monde, du ſeigneur des vertus, reueſtu des decences de la modeſtie, qui ne leur a pas laiſſé cét exemple. *Le* *S. Ambr. 1. offic. c. 43.*

Seigneur, dit le Roy Dauid, *a regné*, s'eſtant *reueſtu de bienſeance*, c'eſt à dire de modeſtie. Les Rois ſont les exemples de la compoſition des peuples, Dieu, celuy des atours de la vraye vertu, & elle la mode des ornements de ſon Iuſte. Elle, qui n'eſt iamais plus belle, que quand elle eſt dans la mediocrité, où ſa beauté reluit par excellence, & qui n'eſt point bien ſaine, ny en bon ordre ſans la modeſtie, qui releue la perfection de tout ce qui eſt beau.

II. Cette petite digreſſion n'a eſté que pour monſtrer que la modeſtie des habits eſt vne vertu non moins royale que ſes compagnes, la ſobrieté & la chaſteté. Il y en a de deux façons, l'interieure, & l'exterieure. Mais celle cy ne peut eſtre royale ſans l'autre, qui en eſt la regle & la diſcretion ; d'autant plus conuenable au Prince de la vraye vertu, qui regne au Royaume des cieux qui eſt dedans luy, & où tout eſt precieux, qu'elle eſt interieure ainſi que toutes les autres vertus, & de condition pour y paroiſtre auec éclat. Sur quoy il faudroit ſçauoir que la modeſtie des habits, la bienſeance, la beauté, l'honneſteté, la decence, eſtant vne meſme choſe, ainſi que i'ay fait preſentir en paſſant, & comme ſaint Paul l'a entendu en ce conſeil qu'il donne; *Cheminons en toute honneſteté ainſi que de iour.* Ou ſelon vne autre lettre; *Marchons decemment ainſi que de iour.* Et ſelon le Grec: *Soyons bien couuerts & en bon ordre;* Toutes ces modes d'ornements exterieurs, pour eſtre royales, doiuent eſtre des raïons de la vertu interieure qui leur donne le luſtre. Comme auſſi l'éclat qui reiallit de deſſus vne perſonne bien parée, s'il n'eſt accompagné de la grace & des mœurs de

Romains 13. v 13. Interlin. grec

Selon le texte Grec Et S Ambroiſe 1. offic. ch. 45.

la modeſtie, ainſi que le iour de ſon Soleil, ne brille pas au gré de tous yeux. L'on ſe peut ſeruir à ce ſuiet de cette comparaiſon. Tout ainſi que Dieu eſt beau, entant que la cauſe des excellents rapports & de l'admirable ſplendeur qu'il fait ſi beau voir en tout ce qu'il a creé, de meſme à peu prés, la modeſtie exterieure, pour meriter la recommadation qu'elle ambitionne, doit eſtre vn effet que la vertu interieure accompagne de ſes auantages. Ou certes, pour laiſſer cette majeſté incomparable, ie voudrois dire, que comme la beauté exterieure conſiſte en la proportion des membres reueſtus du luſtre d'vne agreable couleur, de meſme il n'y peut auoir de bienſeance loüable aux habits, ſi la vertu n'y met la main, auec autant de ſoin que ſi elle en eſtoit la Dame d'atour. Par où vous voyez que quand ie parle de la modeſtie des habits, ce n'eſt pas mon intention de retrancher la decence conuenable à l'eſtat des perſonnes; mais de rechercher les moyens de l'y trouuer licitement. Ce qui eſt honneſte, ſoit en la pompe des Rois, ſoit en la ſimplicité des bergers, eſt touſiours vertueux. Honneſteté dit ſaint Iſidore, n'eſt autre choſe qu'vn eſtat honorable; mais ſi l'honneur n'eſt deu qu'à l'excellence, l'excellence n'eſt à eſtimer ailleurs que ſelon la vertu, qui eſt vne royale habitude, & le bon ordre de tout ce qui eſt parfait: De maniere que ſi celuy qui aime à eſtre propre & bien couuert, veut trouuer le contentement de ſes deſirs, qu'il ait le ſoin de bien parer ce qu'il y a de plus beau en luy, ſçauoir l'eſprit, qui merite d'eſtre habillé de iour en iour de mieux en mieux, afin que la beauté qui n'a rien de ſemblable en reluiſe au dehors. Autre-

S. Iſidore chez S. Thom. 2. 2. q. 145. art. 1.

ment la curioſité d'eſtre propre & bien en ordre exterieurement, ne ſeroit qu'vne euidence infallible de la mal propreté interieure. Tant il ne ſe peut faire que le Prince qui aime ainſi la vanité des habits emprunteż, ait l'ame fort piquée de l'ambition des veritables ornements. Outre que d'aimer auec de l'immoderation la propreté non conuenable à ſon ſexe, & ſuiure les effeminées bienſeances de la vanité, ce n'eſt pas auoir les inclinations bien maſles, fort genereuſes, ny aſſez principales; C'eſt plutoſt vouloir faire ſentir que la beauté fardée où l'art eſt employé, nous flatte plus doucement, & eſt bien plus à noſtre gré que la naïueté. Cependant ce n'eſt pas le gouſt de Dieu, dont le iugement eſt impeccable. Samuel ayant veu venir le fils aiſné d'Iſai, d'vne ſi belle taille, ſi bien paré, & en auſſi bon ordre qu'eſtoient anciennement tous les premiers nez, creut qu'il ne falloit plus que luy poſer la couronne d'Iſraël ſur la teſte, & luy mettre le ſceptre en main, & s'approchoit déja de luy pour le mettre en poſſeſſiõ de ces ſouuerains ornemens en le ſacrãt Roy. Quand le Seigneur luy parla ainſi. Ne t'arreſte point à cette beauté, à cette taille, à cette cõtenãce, ie n'en veux point. Tu te plais en cét exterieur, & moy ie me plais à l'interieur. Cela luy fiſt changer d'enuie, & oindre Roy, non celuy qui auoit bonne mine exterieurement, mais celuy qui auoit l'ame belle. Autre choſe eſt eſtre beau, autre choſe auoir bonne grace. Encore comme ie diſois, ie ne ſçay quelle bonne grace exterieure l'on peut auoir ſans la modeſtie, & eſt à craindre que la vraye vertu voyant vn Prince curieuſement & richement paré, ne luy oſaſt dire ce qu'Apelles dit vn iour à l'vn

Clement Alexand. 3 pedag. 6.2.

à l'vn de ſes eſcoliers, qui auoit peint vne Helene la plus ſuperbement veſtuë que l'on vid iamais en peinture. Mon amy ne l'ayant pû faire belle, tu l'as fait riche. Et non ſeulement cela, mais qu'elle ne luy témoignaſt encore la honte que ce luy ſeroit de le voir tout nud en ſon interieur, dont elle iuge fort aiſément par ſon exterieur. *Les habits corporels, les ris des dents, la démarche de la perſonne*, chez le Sage, *diſent des nouuelles de ce qu'elle eſt.* Saint Ambroiſe dit auſſi, L'eſtat de l'eſprit ſe manifeſte en la contenance du corps; le geſte & la façon d'vne perſonne eſt vne voix qui publie les ſentiments de l'eſprit. D'où ie puis conclure, que ſi la vraye vertu venoit à reprocher toutes ces veritez à ce Prince, qu'il ne reſſembleroit pas à celuy de ſon inſtitution.

Le meſme Clement Alexandrin 2. pedag. cap. vlt.

Eccli. 19. v. 27.

S. Ambroſ. 1. offic. Et S. Thom. 2. 2. q. 168 ar. 1. ad 1.

III. Non qu'eſtant l'integrité de l'ame, dont la modeſtie eſt la fleur & la beauté, elle n'accorde volontiers l'vſage des ornements ſuiuant la condition des perſonnes, mais qu'elle ne voudroit rien voir en ſon Prince qui offenſaſt en ſa dignité celle de la bienſeance. Elle n'eſt pas à apprendre que la vanité ſe gliſſe non ſeulement dans l'éclat & dans la pompe des habits exterieurs, mais auſſi dans la mal-gracieuſe negligence d'vn craſſeux habillement, qui eſt non ſeulement deſagreable, mais d'autant plus pernicieuſe, qu'elle en donne à garder ſous le maſque affeté d'vne pretenduë ſimplicité. *Tel ſe trouue* dit le Sage, qui *s'humilie*, c'eſt à dire, qui ſe neglige *par malice, & ſon interieur eſt plein de tromperie.* Elle ſçait dy-je, que l'on commet des pechez contre la bienſeance, auſſi bien dans l'affectation du manquement des choſes neceſ-

Eccli. 19. v. 23.

faires, que dans les excez de la superfluité defendue. Mais comme cette pedagogue est toute magnifique, elle a bien l'œil plus ouuert pour commander aux superfluitez, que pour dédaigner la misere: Celle des habits ne se trouue gueres à la Cour. *Ceux*, dit le Seigneur, *qui sont reuestus mollement, sont és maisons des Rois.* Et saint Luc plus clairement: *Ceux qui aiment les habits precieux sont és maisons des Rois.* Elle voudroit donc sur tout, retrancher l'inutile & scandaleuse curiosité, & se promettroit d'en venir à bout, si elle auoit affaire à des Princes aussi religieux que le Iuste de son institution, qu'elle habille tous les iours de ses mains.

Matth.11.v.8

S.Luc 7.v.25.

CHAPITRE XXXIV.

I. Esther figure de la modestie des habits. Les ornements de majesté ne sont pas seulement licites aux Rois, mais c'est par eux qu'ils sont reconnus souuerains. II. Il est aisé de iuger de l'interieur par les habits. III. Le peché cause de la honte, l'est aussi de la necessité des habits. L'ame couuerte du corps, ainsi que d'vn vestement qui enflamme à la concupiscence, a pour habits internes, les habitudes, & les vertus. Entre autres, la iustice luy est vn bel ornement. IV. Qui condamne les superfluitez exterieures. Iob orné de iugement, ainsi que d'vn diademe. Et les trois Princes iettez dans la fournaise de Babylon, reuestus d'innocence & d'incorruption.

LE graue & modeſte perſonnage Clement Alexandrin, obſerue vne choſe tres-remarquable de la Reyne Eſther. Nous ne liſons point dit-il, qu'autre Dame qu'Eſther ſeule ait eſté bien iuſte en ſes habits. Cette Reyne deuoit eſtre magnifiquement parée, veu ſa condition, mais c'eſtoit myſtiquement, & pour la gloire de ſon Roy. Il parle ainſi d'vne Princeſſe, dont les bonnes graces ont eſté le prix de la deliurance du peuple, que l'on alloit mener à la boucherie. Elle auoit nom autrement Ediſſa, qui en langue Syriaque ſignifie *lieſſe*. Son autre nom d'Eſther en Hebrieu ſignifie *celle qui eſt cachée*. Les magnificences exterieures de ſes habites, iointes à l'incomparable beauté de ſa face, eſtoient des ſignes de lieſſe. Mais en ſon interieur, en ce Royaume où regne l'homme de cœur, pour parler auec S. Pierre, ny le diadéme meſme ne luy eſtoit agreable. Elle en prend Dieu à témoin, où elle dit: *Tu ſçais Seigneur, que i'ay en abomination ce ſigne d'orgueil & de gloire qui eſt ſur mon chef*. Signe d'orgueil voirement, puis que l'affectation de ces ornements chez Ariſtote, n'eſt propre qu'aux ſuperbes. Faiſons de cette Princeſſe, ſi vous le trouuez bon, vne figure de la modeſtie, qui n'eſt point curieuſe que par bienſeance, & qui ne ſouffriroit les ornements royaux, s'il n'eſtoit iuſte que ceux de cette condition en portaſſent, & neceſſaire de faire éclater des ſignes de majeſté ſur la teſte des Rois, afin de mettre meſmes cette diſtinction entre les autres hommes & leurs perſonnes, comme auſſi pour les rendre redoutables. Saint Auguſtin

Clement Alexandrin 3. pedag. c. 2.

1. Petr. 3.

Eſther 14. v. 16.

Ariſtot. 4. Ethic. c. 9.

parle auſſi raiſonnablement ſur ce propos que ſur toute autre matiere. Quiconque cherche quelque auantage de ſingularité par la voye des choſes exterieures dont il ſe ſert, & qui paſſe les bornes de la couſtume des gens de bien, parmy leſquels il a à viure, ou il marque quelque dignité, ou c'eſt vn pernicieux impertinent. Chacun ſçait que la pourpre & le diademe ſont des ornements extraordinaires. Les Rois ſeront-ils des ſcandaleux s'ils en portent? Ia n'aduienne, mais comme l'on connoiſt les Eccleſiaſtiques à leur façon d'habits, ainſi les ornements de gloire ſouueraine parmy les hommes, donnent à entendre que ceux qui en ſont couuerts ſont des Rois. Comme donc vous voyez ie ne ſçay quelle grace particuliere aux habits des ſoldats, ie ne ſçay quoy de venerable en la robbe des Senateurs, & ainſi des autres veſtements, ſuiuant la difference des conditions; outre qu'il ſemble que ce ſoit choſe bienſeante & tres-conuenable au Chreſtien, qu'il garde en ſes habits la modeſtie qu'ordonne l'Apoſtre, afin que les indices de ſa profeſſion n'y ſoient à deſirer; Ainſi les Rois, ſur la teſte deſquels quand vous voyez la couronne, & ſur leurs eſpaules le manteau Royal, vous n'y reconnoiſſez que de la maieſté, ne doiuent deshonorer ces ſignes de dignité ſouueraine par l'indecence de leurs mœurs, moins faire des actions qui ſoient contraires à la royale bienſeance.

S. Auguſtin chez S. Thom. 2. 2. q. 169. ar. 2. ad 2.

II. Et ſçauez-vous s'il eſt aiſé de iuger des humeurs des Princes au trauers de leurs habits? Il n'eſt pas beſoin d'auoir les yeux de la vraye vertu pour les remarquer, comme ie diſois qu'elle en eſt bien ſçauante; le plus vicieux & qui que ce ſoit en connoiſt. Les Lace-

demoniens ont eſté les premiers courtiſans de la modeſtie à introduire la mode des habits d'honneſteté populaire, deſquels les plus riches ſe contentoient auſſi bien que les plus ſimples du peuple. Les vns & les autres eſtans auſſi peu differents d'habits, qu'il y auoit peu de diſtinction entre leurs façons de viure. Auſſi n'eurent-ils que faire d'aller au deuin pour preſumer des changements d'humeur de leur Roy Pauſanias, d'vne fois qu'il euſt affecté la tyrannie. Thucydide remarque, qu'ayant receu des lettres du Roy Xerxes, qui pretendoit à la domination de la Grece, dont Pauſanias luy auoit fait eſperer l'Eſtat, il ſe laiſſa emporter aux vaines eſperances dont ce grand Monarque le repaiſſoit par ſes lettres, & ne ſe pût plus contenir ny contenter de viure à l'accouſtumée, & ſuiuant les loix de ſon païs, mais ſ'eſtãt paré extraordinairement & à la Medoiſe, il partit de Biſance, & paſſant par la Thrace ſe fit ſuiure de ſes nouuelles cõpagnies de ſoldats des gardes, compoſées ou d'Egyptiens, ou de Medes de nation. Ie remarque en cette hiſtoire que la paſſion de renõcer à ſon païs, parut auſſi toſt en ſes habits, qu'il eut renõcé à la modeſtie. Car c'eſt ce que Thucydide appelle eſtre paré à la Medoiſe, ainſi que l'apprend Xenophon. C'eſt où il parle de l'étonnement qu'auoit eu Cyrus la premiere fois qu'il vid ſon ayeul Aſtyages tres-richement veſtu, les yeux & le viſage déguiſez & pleins de fard, portant vne perruque de cheueux, vne robe de pourpre, vn colier & des bracelets, ce que Cyrus n'auoit plus veu, comme ayant eſté nourry entre les Perſes, dont la façon d'habits eſt plus ſimple, & fort conforme à leur façon de viure. Au contraire, comme Ceſar Auguſte

Thucydide liure 1.

Le meſme cy deſſus.

Xenophon liure 1. inſtitut. de Cyrus.

eſtoit vn ſi excellent Prince,& ſi fidelle à ſon Eſtat,l'auerſion qu'il auoit pour les étrangers ſe faiſoit connoiſtre en ſes veſtements. La matiere des habits qu'il portoit ſe prenoit chez luy, de l'œconomie de ſa maiſon. Pour la façon,ſa femme, ſa ſœur,ſa fille, ſes nieces,eſtants bien aiſes d'y mettre la main, il agreoit leur peine,& ſe contentoit de leur induſtrie.

Suston in vita Auguſti. c.73.

III. Laiſſons les habits exterieurs,pour parler des interieurs; laiſſons les ornements de la vanité, & les ſignes dont ceux qui ſe glorifient dit ſaint Thomas, reſemblent-aux voleurs, qui font parade des fleurs de lis que l'on leur a imprimées ſur les épaules, en punition de leurs crimes, comme auſſi les habits n'euſſent eſté neceſſaires à l'homme ſans la honte,ny la honte ne luy euſt donné ſes indecences ſans le peché. Ce qui a fait dire à Iob: *Quand ie ſerois laué comme en eau de neige, neantmoins tu me plongeras en l'ordure,& mes veſtements m'auront en abomination*, c'eſt à dire,me rendront abominable. Les Septante: *Si ie ſuis laué auec de la neige, & nettoyé par des mains nettes*,comme peut-eſtre ſont celles des Preſtres au bapteſme,*Vous m'auez tant trainé dans la boüe , que mon veſtement en eſt execrable.* Ie le crois bien. *Le veſtement,meſlé de ſang*, pour parler auec vn autre Prophete, *eſt pour la combuſtion , & l'aliment du feu.* Car de neceſſité , par ce veſtement dont parle Iſaïe, l'on doit entendre le corps receptacle des ordures du peché, & ſuiet de noſtre honte. Laiſſons donc les habits qui ſont neceſſaires pour couurir la vergongne de noſtre corps, meſlé de ſang,& dont ceux qui y cherchent de la gloire font par trop paroiſtre, de ne ſçauoir en quoy elle conſiſte; & diſons deux ou trois

S Thom. de regim. Prine lib 3. c.55.

Iob 9.v 30 31.

S. Greg. lib.9. moral c.19.

Les Septante.

Iſaïe 9 v 5.

S Greg. cy deſſus.

mots des habits internes, qui ſont les vertus. Les habits corporels n'éteignent point la honte qu'ils donnent, laquelle eſt vn effet du peché. Les habits de l'ame qui en ſont les habitudes, faiſant plus que cela, effacent toutes ſouïllures interieures, meſme celles du vice, qui eſt cauſe que l'on nous a en abomination. Grande differẽce entre les habits des deux parties principales d'vne meſme perſonne, dont les vns cauſent des ſcandales, & les autres de l'edification. *I'ay eſté* dit Iob, *reueſtu de Iuſtice.* Eſther eſtoit iuſte en ſes habits corporels, mais non tant que le Roy des vertus, qui auoit la meſme bienſeance pour ornement. Le Seigneur a veſtu la modeſtie, il ſ'eſt habillé de Iuſtice. Car c'eſt en la perſonne de ce Roy adorable que Iob nous dit ces paroles. O digne habillement royal que la modeſtie & la Iuſtice. Si chaque vertu qui aime la moderation eſt vne bienſeance, la Iuſtice qui eſt vne equité, doit eſtre l'ornement du Iuſte de la vraye vertu. C'eſt de cét ornement plus que de tout autre, que parle Salomon, où il dit. *Que tes habits ſoient blancs en tout temps.* Qui eſt dire en d'autres termes, ſois reueſtu de Iuſtice. Car la Iuſtice eſt innocente, & l'innocence eſt vne blancheur. Ie diſois que les habits precieux & ceux qui les portent hantent aux maiſons des Rois, que penſez-vous que l'on doiue dire de ceux qui n'en aiment la vanité, ſi ce n'eſt peut-eſtre ce que S. Chryſoſtome en a écrit, & qu'ils ſont és cieux ? Dont ſi la penſée eſt veritable, elle ſera auſſi des plus auantageuſes à l'ame Royale, qui pour regner par la modeſtie dans le Royaume des cieux, c'eſt à dire, en ſon interieur, ne fait eſtat d'autre veſtement que de celuy de

Iob 29. v 14.

Eccleſ. 9. v 8.

S. Mat h. 11. v. 8.

S. Chryſoſt. homil. 29 in op. ad Hebr.

la Iuſtice, par lequel vne ame deuient celeſte. Notable ornement. Les autres habits comme ceux de molleſſe, diſſoudent les eſprits, & font fondre les forces de l'ame la plus ſincere, & la plus veritable. Les corps meſmes quelque vigueur qu'ils ayent en ſont attendris & eneruez. Les ornements de Iuſtice n'ont garde d'eſtre ſi nuiſibles, ils conſeruent l'integrité de l'eſprit dont ils banniſſent la corruption, quand ils reſiſtent à l'iniquité. Outre qu'ils n'occaſionnent aucun mouuement d'effemination dans le corps. *Les veſtements meſlez de ſang*, par leſquels ſont entendus les corps, *ſont pour le feu*, c'eſt à dire, ils enflamment à la concupiſcence. Les ornements de la Iuſtice ſont *blancs en tout temps*, n'allument ne nuit ne iour aucun mouuement laſcif, & ne ſont ie ne dis pas noircis, mais ny touchez de quelque faleté de flamme que ce ſoit. Paralelles que i'ay penſé eſtre à propos de tirer, pour mieux faire voir que la curioſité des habits eſt blaſmée du vray Roy reueſtu d'innocence, comme vn vice ordinaire à la Cour, où la vaine gloire touſiours ingenieuſe à la ruine des ames, trame de temps en temps de nouuelles ſottiſes, que l'on appelle commoditez, propretez, bienſeances, & que pour n'oſer appeller modeſtie, comme auſſi les vanitez luy ſont contraires, l'on appelle mode. Platon l'vn des plus vains perſonnages de ſon ſiecle, parloit pour ſes interets, ou contre les curieux quand il diſoit. Nous deueſtons en mourant le hocqueton de vaine gloire, le dernier de tous nos veſtements.

Chez Athenée l. 11 ch 12.

IV. Mais s'il eſt permis de dire librement ce que l'on penſe; Vous auez des Princes & des courtiſans qui n'atten-

n'attendent pas à ſe depouïller de l'honneſteté, & de la iuſte bienſeance, quand ils ſont ſur le point de mourir. Le luxe mauuais œconome de la modeſtie, les dépouille de iour en iour des ornements de la vraye gloire, non ſans entamer bien auant leur reputation. Pour l'innocence, c'eſt vn ornement d'immortalité, & de grand' renom. Si la Iuſtice approuuoit les ſuperfluitez des habits, elle ne ſeroit pas iuſte. Penſe donc dit vn ſaint perſonnage, combien eſt inſigne ton iniquité, quand eſtant éleué à l'honneur d'vne grande puiſſance, tu diffames ta reputation en prenant les habits & la compoſition d'vne femme. Tu fais de meſmes que ſi portant vn diademe, tu l'arrachois de ta teſte, & le iettois, & au lieu de cette couronne, tu y mettois l'infame bonnet d'vn eſclaue. Iob qui ſe veſtoit de ſon *iugement ainſi que d'vn diademe*, eſtoit bien plus ſage, & ce ſeroit eſtre digne Roy, que de le porter comme luy, & ſans eſtre vaſſal de la vanité. Il eſtoit veſtu de iugement comme d'vn diademe. Auſſi quand la raiſon ſe pare d'innocence & de iuſtice, le iugement ne peut errer. Ce qu'il feroit, au cas qu'il approuuaſt le luxe des habits. En quoy s'il n'erre, l'on peut dire qu'il eſt paré de modeſtie & de diſcretion comme d'vn diademe. Ne doute pas qu'eſtant ainſi reueſtu d'honneſteté, il ne ſoit habillé à ſon auantage. Car ce qui eſt naturellement propre & conuenable à la nature, ſe trouue infalliblement ſuiuant la raiſon, au gré de laquelle ce qui eſt beau & honneſte prend ſon ordre de la bienſeance. Ce qui eſt honneſte au gré du monde, n'eſt pas pour cela bien ſeant, ny la pompe des habits exterieurs ne fait l'homme meilleur, ſi l'eſprit reueſtu des

S. Chryſoſtome homil. 26 ſur la 1. epiſt aux Corinth.

Iob 29. v. 14.

liurées d'innocence & de iuſtice, ne reluit en l'interieur, comme Ariſtote diſoit écriuant à Alexandre.
Ariſtot. rhetor. ad Alexand. c. 1. C'eſt choſe de beaucoup plus belle & plus royale, d'auoir l'ame en bon eſtat, que de regarder à la bonne grace d'vn corps couuert de beaux habits. Ie me ſouuiens à ce propos de ces trois ieunes hommes qui ne
Daniel 3. v. 29 voulurent adorer l'idole que le Roy Nabuchodonoſor auoit fait faire, & qui furent condamnez à eſtre iettez dans la fournaiſe, que l'on alluma tout exprés ſept fois dauantage qu'à l'accouſtumée. L'écriture remarque
S. Hieroſme ſur ce paſſage. qu'ils furent iettez liez auec leurs calçons & tiares, ſouliers & veſtemens au milieu de la fournaiſe ardente. Si l'impitoyable ardeur de ce gouffre artificiel de flammes n'euſt eſté arreſtée par la puiſſance du protecteur des innocents, il falloit apprehender pour leurs veſtements, auant que d'auoir peur pour leurs corps; mais puis que les habits de ces nourriſſons de la ſobrieté repreſentoient ceux de la iuſtice, & leurs perſonnes celles des Rois, à cauſe des tiares qu'ils auoient ſur la
S. Hieroſme ſy deſſus. teſte, & qui ſont des ornements fort ſemblables aux diademes, ie ne ſuis plus en doute qu'ils ne triomphent & de la fournaiſe, & de ſes flammes. Car le feu ſelon Iſaie, ne bruſle que les habits meſlez de ſang & de corruption, c'eſt à dire les corps. Et ſelon le Sauueur & l'interpretation de ſaint Chryſoſtome, la molleſſe n'attendrit que ceux qui ſont à la Cour. Rien de tout cela en ces ieunes Princes, que le ieuſne auoit ſanctifiez, & la modeſtie parez de ſa main. C'eſt pourquoy ils ſe trouuent incorruptibles, & pouuoit-on dire que les habits de ces belles ames, de ces innocents, eſtoient blancs, ſoit parmy la fumée, ſoit dans la flam-

Digitized by Google

me du feu, qui noircit toute choſe. Ecoutons ie vous prie ce que ſaint Baſile a penſé de cette rare merueille. Il ſe trouue vne certaine pierre qui de ſa nature ne peut eſtre ſouïllée, pour cette raiſon appellée des Grecs Amianton. Elle reſiſte au feu ſi l'on l'y iette. Lors qu'elle y eſt vous diriez qu'elle bruſle, & ſe conuertit en charbon, mais en eſtant tirée, comme ſi elle auoit eſté blanchie à force d'eau, elle en eſt de beaucoup plus polie & plus nette. Tels eſtoient les corps des trois ieunes hommes de Babylon, qui auoient obtenu cette grace du ieuſne, que de ne pouuoir eſtre ſouïllez ou fleſtris d'aucune violence. Iugez de la delicateſſe de cette penſée, & vous perſuadez au cas que vous vouliez vous ſeruir de voſtre eſprit, que le luxe des habits n'eſt autre choſe qu'vn ſcandaleux & corruptible appas des flammes de la concupiſcence, deſquelles le Iuſte de la vraye vertu, dont les ornements ſont blancs en tout temps, & la modeſtie touſiours exemplaire, n'eſt offenſé ny terny.

S. Baſile hom. de ieiunio. tom. 1.

CHAPITRE XXXV.

I. Auant que traitter plus en particulier des vices contraires aux vertus alliées de la temperance, il eſt monſtré quelle difference il y a entre deſapprendre le vice, & l'ignorer. II. Excellent paſſage de Salomon expliqué, & diſtribué pour ſeruir à l'examen de ces vices. III. Luxure alliée de la cruauté. Viſion de Daniel, qui marque ces deux infames excez en Alexandre le Grand.

I. IE mettrois fin en cét endroit, aux particularitez de la tẽperance Royale, pour paſſer aux quatre paſſions de l'ame, que la force & elle ont ſingulierement à combattre; mais la vraye vertu n'ayant pas ce ſemble, aſſez bien marqué les vices contraires à la chaſteté, à la ſobrieté, à la modeſtie, quoy qu'elle en ait touché quelque choſe traittant de chacune de ſes alliées en particulier, comme auſſi il eſt difficile d'apprendre que c'eſt que vertu, que l'on ne la connoiſſe contraire au vice; il ne ſera pas mal à propos de l'ouïr encore dire deux mots, pour en rendre les inconuenients plus ſuſpects au Prince de ſon inſtitution. Ie dis elle, à ſçauoir la vraye vertu, qui n'eſt pas moins informée de la condition de ſes ennemis, que ſçauante de la ſienne. I'euiteray cependant les longueurs où cette matiere nous pourroit ietter, & ſans paſſer les bornes des chapitres ordinaires, i'y marqueray les diſgraces de l'incontinence de la chair, de celle de la bouche, de celle des habits. Ie trouue cette façon de parler plus honneſte, que ſi i'appellois ces vices par leurs noms ordinaires, luxure, gourmandiſe, vaine gloire exterieure. Que ſi elle eſt plus honneſte, elle eſt auſſi plus ſeante à la pudeur de la vraye vertu, qui parle à ſon Prince auec diſcretion, & l'aborde touſiours auec toute l'honneſteté & toute la circonſpection qui ſe peut. Cy deuant elle luy a dépeint les vertus, afin de les luy faire embraſſer; à cette heure elle luy parle des vices, afin qu'il les ignore. Ne penſez pas que ce deſſein ſoit moins vtile que le premier.

Quelqu'vn demanda vn iour à Antiſthenes, quelle diſcipline eſtoit la plus neceſſaire de toutes, il répondit, de deſaprendre le mal. Contraire en cela à cét autre qui apprenoit à ſes écholiers la Iuſtice & l'iniuſtice, à mentir & à ne point mentir, à tromper & à ne point tromper, à dire des iniures & à n'en point dire. La vertu plus religieuſe que cette ſorte de precepteurs, ne veut pas ſeulement que ſon Prince deſaprenne le vice, mais qu'il l'ignore. Deſaprendre quelque choſe ſuppoſe l'auoir ſceu; ignorer ne ſignifie aucune experience. Celuy qui deſapprend le mal n'en a pas touſjours eſté ignorant: Celuy qui l'ignore en peut eſtre innocent. La vertu donc ambitieuſe de la perſeuerance au bien, & de la conſeruation de l'incomparable tiltre de Iuſte qu'elle fait porter à ſon Prince, voudroit le détourner de toute enuie de ces trois pechez qu'elle a nommez, par la repreſentation des calamitez qu'ils attirent ſur les Princes, & où celuy de ſon inſtitution pourroit tomber, s'il ne reiettoit la honteuſe curioſité de vouloir ſçauoir que c'eſt. Les écriuains de ma portée n'auroient pas aſſez de capacité pour faire voir des deſaſtres ſi pitoyables, c'eſt vne entrepriſe digne des Autheurs de la vraye vertu, qui n'aura pas peu aſſancé, ſi elle peut tant faire que Salomon en die ce qu'il en penſe; luy à qui l'amour de la vraye vertu a fait embraſſer le ſoin de luy plaire, & d'y bien dreſſer ſon fils, auquel il parle ainſi.

Laërt in vita Antiſthen.

Xenophon lib. 1 de l inſtitut. de Cyrus.

11. *Ne donne ton honneur aux étrangers, ny tes ans au cruel.* Voila en deux ou trois mots l'vn des plus excellents auis, & des plus neceſſaires à ſon écholier, & en luy, aux Princes ſes imitateurs. Vous trouuerez que

Prouerb. ch. 5. v. 9. Ne des alienis honorem tuum, & annos tuos crudeli.

cela eſt ainſi, en quelle ſorte que ce ſoit que vous liſiez ce paſſage, ou en ſa langue originaire, ſelon laquelle il faut mettre à la place du mot *d'honneur*, celuy de *beauté*; & lire, *ne donne ta beauté aux étrangers*: ou ſelon la verſion Chaldaïque, qui au lieu *d'honneur*, & de *beauté*, a rendu, *ne donne ta vertu aux étrangers*: ou ſelon les Septante, qui ont mis *la vie*, pour *l'honneur*, la *beauté*, & la *vertu*: ou ſelon Symmachus, qui a changé les mots de *vie*, de *vertu*, de *beauté*, & *d'honneur*, en celuy de *gloire*, & a traduit, *ne donne à autruy ta gloire*. Les gloſes de ce beau paſſage nous éloigneroient trop de noſtre deſſein. Comme celle de Salomon Iſacides, qui dit: Ne te tourne point vers les Dieux eſtrangers, afin de leur rendre tes deuoirs. Le venerable Bede ſemble auoir ſuiuy cet autheur, diſant, ne ſoûmets pas l'honneur que tu as d'eſtre creé ſelon l'image de Dieu, à la volonté des eſprits immondes, & n'employe l'eſpace de viure dont tu iouïs, à la diſcretion de l'aduerſaire impitoyable. Où le mot *d'impitoyable*, répond chez les Septante, à celuy de *cruel*. Nous laiſſerons donc tout cela, mais non pas ce que le meſme Bede ajouſte. Se ſoumettre à quelque vice que ce ſoit, c'eſt s'aſſeruir à l'empire des malins eſprits. Si ce n'eſt que cette ſorte de ſeruitude à laquelle le crime engage les pecheurs, eſtant commune à tous ceux qui le commettent, eſt deplorable ſur tout, ſi les Rois y tombent. Tant y a que c'eſt choſe certaine que le vice aſſeruit, & que le malin eſprit introduiſant au vice, meſme les Rois, leur oſte la liberté; enquoy le vice quel qu'il ſoit, eſt bien fort cruel. Cela eſtant ſuppoſé, cherchons quelqu'vn qui applique ce paſſage au

הודך
Decorem tuum.

Chaldaique, Virtutem tuã.

Les Septante. ζωὴν σοῦ, vitam tuam.

Symmachus, δόξαν σοῦ, gloriam tuã.

Rabi Salomon Iſacides.

Beda ou ſaint Hieroſme lin. 1. ſur les Proverbes.

Beda cy deſſus

ſens de Salomon, qui ne pouuoit mieux parler à ce propos qu'il a fait, ny plus au gré de la vraye vertu. Non ſeulement les Rois, mais les hommes de condition inferieure à cette ſouueraine qualité ont quelque honneur à perdre, quelque beauté, quelque vertu, quelque gloire, en fin quelque reputation. Mais les Roys ayans toutes ces ſplendeurs en eminence, en doiuent auſſi eſtre plus curieux. Leui Gherſon touche cette corde, où il dit : N'abandonne ton honneur aux étrangers, de peur qu'ils ne raualent cette eminence ſignalée qui t'eſt départie exprés, afin que tu t'auances à la perfection des vertus, & que l'on n'oblige ta grandeur à contribuer aux inuentions qui font rendre obeïſſance aux cupiditez. *Ne donne tes ans au cruel.* Les ans pendant leſquels l'on ne doit trauailler inutilement, mais penſer à l'acquiſition d'vne vertu accomplie, en laquelle conſiſte la vraye vie, & non pas les employer au ſeruice de cette impitoyable faculté de la concupiſcence, par la felonnie de laquelle l'on ſeroit reduit à de grandes extremitez. Ie trouue cette interpretation excellente, & ne demande plus qui eſt ce *cruel* à qui le Prince de la vraye vertu ne doit donner ſa vie, ſon honneur, ſa beauté, ſa gloire. Car i'apprens par là que c'eſt la concupiſcence, c'eſt à dire, ou la luxure, ou la gourmandiſe, ou la vaine gloire. On les appelle des étrangers, & tels ſont ces vices. Nul vice n'eſt naturel à l'homme. Etrangers ſur tout, & qui doiuent touſiours eſtre fort éloignez des deſirs des Rois, d'autant plus remarquables s'ils abordent leurs perſonnes, qu'elles ſont éleuées à la plus grande ſublimité de la terre. *Ne donne ton honneur aux étrangers.* La luxure

Leui Gherſon cy deſſus.

deshonnore les Rois. Si ce peché estoit naturel, tous les Rois seroient luxurieux. *Ny tes ans au cruel.* Ce vice n'est moins cruel que la volupté en general, de laquelle i'ay déja parlé. *Ne donne ta vertu aux étrangers:* La sobrieté est vne mesme chose auec la temperance, & la temperance porte le nom de vertu, entant qu'elle se rencontre en toutes ses especes. *Ny tes ans au cruel*, ny ta vie à la gourmandise, qui est des plus sanglantes. *Ne donne ta beauté*, ta bienseance, ta modestie, *aux étrangers*, reiette la trop grande curiosité des habits, qui n'estant propre qu'aux femmes, est étrangere à ton sexe. *Ny tes ans au cruel*, ny le soin que tu dois auoir d'exceller en vertu interieure, à la concupiscence des yeux, à la gloire exterieure des ornements royaux, où il faut garder la temperance, c'est à dire, la modestie. Ie vous donne à penser s'il est difficile de faire voir que la cruauté n'est point étrangere à ces passions, qui doiuent estre étrangeres aux Rois, & s'il ne s'ensuit pas, supposé que rien ne soit plus contraire à la Iustice que la cruauté, que le Iuste de la vraye vertu n'a rien tant à ignorer que ces pernicieuses ouurieres de calamité, la luxure, la gourmandise, la vaine gloire.

III. Daniel eust, entre tant d'autres lumieres, vne reuelation laquelle fera voir clair comme le iour, que la luxure n'est point sans cruauté. *Ie voyois en ma vision de nuit, quatre grandes bestes qui montoient de la mer, & estoient differentes entre elles. La premiere comme vne lyonne, & auoit des ailes d'aigle*, & ce qui s'ensuit. L'ange estant prié de dire la signification de ces bestes: *Ce sont* dit-il, *quatre Royaumes qui se leueront de la terre,*

Daniel 7. v. 1. 3. 4.

Mesme chap. v. 17.

terre, que les Interpretes disent estre, les Assyriens, les Perses, les Macedoniens, les Romains. Les Babyloniens luxurieux & cruels, sont signifiez par la lyonne, tousiours chaude, & plus cruelle que le lyon, sur tout ayant des petits. Au chapitre suiuant, le mesme Prophete void en vision vn *bouc*, qui rauageoit toute la terre, par lequel on entend le Royaume des Macedoniens y compris son Roy, dont il auoit esté parlé en la vision des quatre grãdes bestes qui mõtoient de la mer, sous la figure du leopard, qui representoit Alexandre le Grand, conquesteur des Empires des Perses, & des Assyriens. Prenez donc garde que non seulement cét Alexandre nous est signifié par le bouc, qui est le plus lascif & le plus sensuel de toutes les bestes, d'où vient que Pausanias a mis le simulachre de Venus sur vn bouc, mais aussi par le leopard, qui est des plus furieux, qui se porte brusquement au sang, & qui se lance dans la mort sans rien redouter. Vous auez peu d'animaux qui ayent la viteſſe de cette beste sauuage, cependant Daniel luy void porter quatre ailes. Pour nous apprendre qu'il ne s'est point veu de victoires aller si viste que celles d'Alexandre. Il a parcouru toute l'étenduë qui est depuis l'Illyrique & la mer Adriatique, iusques à la mer Oceane, non tant en donnant des combats, qu'en emportant des victoires, soumettant à son sceptre en six ans vne partie de l'Europe, & toute l'Asie. Mais ce n'est pas dequoy il est maintenant question, oüy bien de l'alliance de la luxure, & de la cruauté. Ces mal-heurs captiuoient l'esprit de ce Prince, trop fortuné en ses entrepriſes pour estre si peu chaste en son cœur, & si peu iuste en ses senti-

Daniel 8. v 5.

Glos interlin. Liranus. S. Hierome sur le 7. Daniel v. 6.

ments. Sa luxure ſi honteuſement débordée luy a par pluſieurs fois penſé couſter la vie, & ſa cruauté l'a couſté à beaucoup d'autres. Comme on le connoiſſoit ſi laſcif, & qu'il eſtoit impudique iuſque là, que de careſſer impudemment vn ſien Eunuque nommé Bagoas en place publique, ſes ennemis luy preſenterent vne fille qui auoit eſté nourrie de poiſon, afin que s'il la voyoit ſatisfaiſant à ſes paſſions, il en fuſt empoiſonné. Mais Ariſtote connut bien aux geſtes & aux yeux de cette fille ce qui en eſtoit, & le détourna de la voir. Sa cruauté n'eſt pas moins conneuë en l'hiſtoire. Eſtãt deuenu amoureux de la courtiſanne Thais, elle le pria de renuerſer la ville de Perſepolis. Auſſi toſt il y fit mettre le feu & la deſola. Entre les humeurs que ſon precepteur Ariſtote luy reprochoit le plus, ou par lettre ou autrement, i'y trouue la fureur, & la trop exhorbitante cruauté. Car il ſe laiſſoit emporter à cette paſſion contre qui que ce fuſt. Ne vous étonnez pas ſi ayant ainſi abandonné ſon honneur à l'infamie, & ſes ans à la cruauté, cette felonne paſſion n'épargnaſt non plus ſa vie, que luy celle des Philoſophes. Valere le grand a cõpris les principaux qu'il a fait mourir en ces termes. La cruauté d'Alexandre l'a détourné de mõter au ciel. Car qui auroit empeſché qu'il ne fuſt au rang des Dieux, ſi Lyſimachus n'auoit eſté ietté aux lyons, Clytus embroché d'vne lance, & Caliſthenes condãné à la mort? Encores s'il y euſt eu quelque ſujet de condamner ſi impitoyablement ſes meilleurs amis à la mort, qui ſeruiſt de pretexte à ſes paſſiõs, & pûſt faire prendre quelque teinture de iuſtice à ſa cruauté, mais rien moins que cela. Clytus meurt pour

Athenæus l. 13. c. 27.

Liranus ſur le 8. de Daniel.

Quint. Curt. l. 5.

Rhodig l. 21. c. 44.

Valer. l. 9. cap. 62.

ne ſe pouuoir empeſcher de donner des loüanges au pere d'Alexandre en ſa preſence. L'on exerça mille ſorte de cruautez ſur la perſonne du pauure Caliſthenes, on luy coupa le nez, les oreilles, les léures; en fin on le fit mourir, parce qu'il donnoit des conſeils iuſtes en effet, mais que l'ambition d'Alexandre faiſoit trouuer contraires à ſes humeurs. Et parce que Lyſimachus qui eſtoit intime amy de Caliſthenes, le voyãt en ce pitoyable equipage où ce Prince l'auoit mis, ne pouuoit ſ'empeſcher de le plaindre, & de pleurer le deſaſtre de ſon amy, il fut ietté aux lyons. Alexandre repreſenté par le bouc en qualité de Prince de Macedoine, & par le leopard en qualité de Roy de la Grece, & par la lyonne en qualité de Prince de l'Aſie qu'il conquiſt, ſoit à cauſe de ſa luxure, ſoit pour ſa cruauté, condamne les vertueuſes & fidelles amitiez aux lyons. Prodigieux naturel de Prince! Grand dommage de le voir ſi heureux & ſi vicieux! Ces ſcandales mettroient volontiers la proſperité en ſoupçon de n'aimer pas la vertu, puis qu'elle a ſuiuy preſque inuiolablement vn Monarque ſi brutalement abandonné à de ſi injuſtes paſſions. Mais ie ſuis d'auis de laiſſer ce ſecret, parmy tant d'autres merueilles de la diuine prouidence qui ſ'en eſt ſeruie. Suiuons noſtre penſée. Conſiderez, dit Seneque, que voicy des crimes en Alexandre qui égaleront l'eternité, que ny quelques ſiennes vertus, ny ſa proſperité ne peuuent racheter du blaſme & de la calomnie. Car autant de fois que quelqu'vn penſera dire, il a fait mourir des Perſes à milliers, il ſera licite de repartir, n'oubliez pas Caliſthenes. Auſſi ſouuent que l'on dira, il a défait

Seneque liu. 6. queſt. naturelle, ch. 23.

Darius Roy du plus puiſſant Empire du monde, l'on pourra faire cette repartie, & auſſi Caliſthenes. Autant de fois que l'on voudra mettre en auant, qu'il a eu pouuoir & victoire ſur toute choſe, excepté ſur l'Ocean, ſur lequel meſme il a entrepris auec des flottes nompareilles, qu'il a étendu ſon Empire de l'vn des coins de la Thrace, iuſques aux bornes de l'Orient, l'on ajoutera, mais il a fait mourir Caliſthenes. Dites tant que vous voudrez qu'il terniſt les anciens exemples des Capitaines & des Rois, rien de ſi grand entre tant de hauts faits, que le forfait de Caliſthenes. O honneur des Rois difficile à reparer, d'vne fois qu'il eſt abandonné à l'infamie d'vne étrangere paſſion! O vie des Rois indigne d'immortalité, ſ'ils en employent les iours à la cruauté.

CHAPITRE XXXVI.

I. Gourmandiſe prophane & aueugle en Eſaü. II. Eſt auſſi cruelle, & parricide. Autre exemple de prodigieuſe conſideration, touchant ces vices. III. Modeſtie des habits ſeante aux Princes. La vanité, ou l'effemination qui luy eſt contraire, eſt ſujette à la cruauté.

I. LA gourmandiſe n'eſt pas moins ſanglante que la luxure. I'ay fait voir cy deuant, que la Royauté entre les Iuifs, eſtoit deuë à la primogeniture; mais le gourmand Eſaü ne ſe ſouciant de cette gloire, donna à l'étranger, ie dis à la cruauté, ſes ans, ſes iours, ſon

temps, ſa vie. S'il eſtoit gourmand, il eſtoit encore plus ſauuage & plus barbare, comme celuy qui n'auoit d'autre penſée que de faire mourir ſon frere. La gourmandiſe peu à peu l'aueugla tellement, que comme dit l'Eſcriture, *ayant pris du pain, & vn potage de lentilles*, qu'il acheta de ſon frere, *il mangea & beut, & s'en alla ſe ſouciant peu d'auoir vendu ſa primogeniture.* *Geneſ. 25. v. 24.*

C'eſtoit auoir l'ame bien brutale que de ſe depoüiller de ſon honneur, pour ſatisfaire à ſa gourmandiſe. *S. Auguſt. ſur le Pſeau. 46.*

C'eſtoit eſtre bien *prophane*, d'aimer de ſi étrange ſorte les paſſions étrangeres, que d'en deſirer les legumes. *Ne ſe ſouciant pas*, dit l'Eſcriture, *d'auoir vendu ſa dignité*, d'auoir vendu *ſon honneur.* Prophane voirement. Eſtoit-ce pourquoy Dieu & la nature t'auoient fait naiſtre dans ce degré de prerogatiue ſi honorable, pour te rendre eſclaue des appetits étrangers? En quoy il contreuenoit au conſeil de Salomon, ſelon la penſée de ce Rabin que nous auons veuë. Car comme a auſſi obſerué ſaint Chryſoſtome, ayant receu tant d'honneur de Dieu, que d'eſtre l'aîné de ſa maiſon, il le vendit par ſa beſtiſe à l'appetit de ie ne ſçay quelle volupté, perdant vn tres-grand droit, & vne excellente gloire. Prophane encore vn coup, non moins parce que contre la volonté de ſes parents, il épouſa des femmes étrangeres, violant la continence du païs. A quoy l'Apoſtre ſemble auoir penſé quand il l'appella *fornicateur*, puis qu'il ne ſe lit rien de cette fornication en ſon hiſtoire; qu'à cauſe qu'il auoit abandonné ſa concupiſcence aux legumes d'Egypte. Toutefois ce n'eſt dequoy ie m'étonne, qu'vn perſonnage qui ſe dépouille de ſa gloire & de ſon honneur, *Heb. 12. v. 16.* *Au chapitre precedent.* *S. Chryſoſtome homil. 31. ſur le 12 aux Hebrieux.* *S. Thomas ſur l'Epiſtre aux Romains 12. leſt 3.* *S. Chryſoſt. ſur deſſus.*

ſans témoigner aucun regret ny déplaiſir, prenne plaiſir à manger les miſerables aliments des prophanes Egyptiens. Car ne plus ne moins que ſi vn Preſtre laiſſoit ſes ornements ſacrez, pour s'habiller en ſeculier, ou ſi vn Roy ſe dépoüilloit de ſes ornements royaux, pour prendre les haillons de quelque Egyptien, ce déguiſement raualeroit merueilleuſement leur Majeſté, & l'on trouueroit cette mode bien étrange: De meſme Eſaü, pour ſ'eſtre adonné à ſon ventre, pour auoir proſtitué les dignitez ſpirituelles qui luy eſtoient deuës par droit de naiſſance, & foulé aux pieds la gloire de ſa primogeniture, qui deuoit eſtre ſuiuie du Sacerdoce & de la Royauté, merite à bon droit le nom de prophane qui luy eſt donné.

II. Mais ſ'il eſt gourmand, il n'eſt moins cruel. Dequoy il ſe faudroit rapporter à la dénaturée barbarie du parricide qu'il meditoit. Eſaü, au moins en la preparation de l'ame, a auſſi bien maſſacré ſon frere Iacob, que Caïn ſon frere Abel. Bien plus, car comme ie diſois à propos de l'incontinence de la chair, que non ſeulement elle abandonnoit la vie de celuy qui ſ'y habituoit, à la cruauté; mais encore celle d'autruy: De meſme la gourmandiſe ne ſe contente pas de commettre des parricides en la perſonne d'autruy, mais comme plus cruelle elle en vient à l'ame qui y cõſent, & luy oſte la vie. De la gourmandiſe d'Eſaü naſquit la perte de ſa principauté, de cette perte ſon mortel déplaiſir, & de ce déplaiſir l'enuie de tuer ſon frere, c'eſt à dire, le poiſon qui le fit mourir luy-meſme. Vous liſez dans l'hiſtoire profane vn prodigieux effet du parricide de la gourmandiſe, dont le parricide de

S. Chryſoſtome cy-deſſus.

ce profane de noſtre hiſtoire ſacrée me fait ſouuenir. Cambleta Roy des Lydiens s'eſtoit tellement adonné à la furie de ſon ventre, qu'vne nuit cette rage voulant eſtre ſatisfaite, il deuora ſa femme. Le matin s'eſtant éueillé, & trouuant l'vne des mains de cette miſerable Princeſſe dans ſa bouche, il ſe tua ſoy-meſme. Voila bien vne cruauté des plus monſtrueuſes qui ſe ſoit iamais paſſée. Elle n'eſt toutefois ſi barbare que celle du maſſacre de l'ame, parmy ceux qui ſçauent quel eſt ſon prix, dont la mort eſt beaucoup plus funeſte, & plus à plaindre. *La gourmandiſe a couſté la vie à pluſieurs, & celuy qui eſt abſtinent prolonge ſes iours.* Le Sage parlant ainſi, confirme ce que Salomon a dit, que ſi nos iours ſont abandonnez à cette ſanglante manie, elle les deuorera. Conſiderez toutefois que la vie du corps eſt mortelle, celle de l'ame immortelle. Quoy nonobſtant la gourmandiſe tendant à oſter la diſcretion de la temperance, en oſte plus facilement la vie, que qui l'oſteroit au corps par la priuation de ſes aliments. L'hiſtoire des Rois raconte que Nabuchodonozor commanda à Nabuzardan, que l'Ecriture appelle *Prince des armées*, ſelon les Septante, *Prince des cuiſiniers*, ſelon l'Hebrieu, *maiſtre des bouchers*, & ſelon les autres, *maiſtre des homicides*, de rauager le plat païs de la Paleſtine, & puis d'aſſieger la ville capitale de cette prouince. Ce qu'il fit, non ſans accabler le peuple de Dieu de grandes miſeres. Car apres n'auoir rien laiſſé par tout où il auoit paſſé, il alla aſſieger la ville de Hieruſalem, & deſola les grandes murailles de ce miracle des villes, y faiſant mille maux. Saint Gregoire fait de cette hiſtoire vne

Rhodig l. 7. c. 11.

Eccli. 37. v. 34.

4. Rois 25. v. 8.

Nabuzardan Princeps exercitus

Princeps coquorum. טבחים Magiſter lanionum. *Chez Nobilius.* Magiſter homicidarũ.

S. Gregoire, moral.

belle moralité à noſtre propos. Que ſignifie l'Ecriture autre choſe par les murailles de Hieruſalem, ſinon les vertus de l'ame? Le Prince des cuiſiniers détruit donc les murailles de Hieruſalem, parce que le ventre n'eſtant point reſtreint, ruine les vertus de l'ame. Vous voyez icy que les vertus royales, i'entends la vie de l'eſprit qui doit regner ſur les paſſions, ſont auſſi cruellement traittées par la gourmandiſe, que ſi l'on les menoit à la boucherie, & que cette brutalité en eſt la parricide.

III. En troiſieſme lieu, Salomon recommande à ſon fils de ne donner ſa beauté ny ſa bõne grace aux étrangers. C'eſt ce que font les Princes qui ont vne trop grande paſſion de ſe bien parer, & trop peu de ſoin de la vertu, c'eſt à dire, qui ne tiennent conte de la modeſtie. Car l'honneſteté n'eſt vile ny abiette qu'à ceux qui tiennent leur corps trop precieux. C'eſt dy-je, ce que font les trop curieux en leurs veſtements, ſuiuant cette penſée de Boëce, perſonnage de marque & de dignité Conſulaire à Rome, qui ne pouuoit ignorer ny la vanité de l'incontinence des habits, ny les auantages de la bienſeance. Tu penſes dit-il, qu'il te fait beau voir reluire en tes habits, mais ſi la couleur en eſt agreable à la veuë, i'y admireray ou la nature des riches eſtoffes dont tu es couuert, ou l'induſtrie du Tailleur qui t'habille. Comme s'il vouloit dire, tu donnes *ta beauté aux étrangers*. Ce n'eſt pas toy qui eſt beau, ce ſont tes habits. Cette couleur n'eſt point naturelle. La brebis qui en portoit la laine deuant toy, ne la portoit point pourprée. Pourquoy me veux tu faire croire qu'il y a autant de bizarrerie en tes mœurs, que

Boët. lib. 2. de Conſolat. proſa 5.

que tu en laiſſe voir en tes veſtements? Tu deurois faire en ſorte qu'il fuſt facile de remarquer que tu es Roy, non à tes habillements, mais à ton eſprit. Tu dois eſtre diſtingué du peuple interieurement, & pour le dehors, faire eſtat de la modeſtie de Louïs onziéme, qui n'auoit aucune ſingularité ſur ſes habits, & eſtoit couuert ainſi que ſes plus familiers. Ie trouuerois donc que l'Empereur Iulian auoit raiſon de dire, ce qu'il proferoit ordinairement. C'eſt choſe honteuſe à l'homme ſage, s'il a de l'eſprit, de briguer à ſon corps des loüanges qu'il ne peut meriter. Le ieune Scipion Africain aimoit auſſi beaucoup la modeſtie. Car apres auoir reformé ſon armée au ſiege de Numance, & retranché le luxe auec autant de prudence qu'il eſtoit poſſible: pour tous ornements il portoit vn ſaye noir, attaché auec vne agraphe. Et viſitant en cét equipage toutes ſes trouppes, ce n'eſtoit pas ſans laſcher par fois ce brocard, l'adreſſant aux ſoldats. C'eſt voſtre ignominie qui eſt cauſe que ie porte le deüil. Ageſilaus Roy des Lacedemoniens ſe croyoit bien paré, quand il eſtoit ſimplement veſtu, & vouloit toutefois que ſon armée fuſt ſplendide & ſuperbe. Comment penſez-vous que le ſaint Eſprit appelle les habits des Princes de la vanité, comme ſeroit Nabuchodonozor, qui tenoit le premier rang entre les effeminez, l'or & l'argent de ſa ſtatue me faiſant ſouuenir des Empereurs Grecs, dont l'on void encore les images dans la pourpre, dans l'or, dans les pierreries, couuerts en fin depuis la teſte iuſques aux pieds, non comme des Rois, mais ainſi que des femmes, que Lipſe proteſte de ne pouuoir regarder ſans rire? Eſaïe nous en dira des nouuel-

Ammian. Marcellin. l.25.

Rhodig l.7. c.8.

Xenophon de Ageſilao Rege.

Lipſe en ſes Notes ſur ſes politiq p 122.

Isaie 3. v 4. les, & nous apprendra si ceux que *l'effemination domine*, n'abandonnent pas leurs ans au cruel. *Les Rois des nations* dit-il, *sont endormis en gloire & en honneur, les hommes virils en leur maison. Mais toy, l'on te iette arriere de ton sepulchre, souïllé & enueloppé auec ceux qui sont occis par l'espée. Comme les vestements de ceux qui ont esté meurtris, que l'on void percez de coups d'espée.* Considerez la viue pointe de cette comparaison. Les hommes virils, non les effeminez, les hommes qui ne donnent ny leur gloire, ny leur honneur, ny leur beauté aux étrangers, ny leurs ans au cruel, meurent *en honneur & en gloire* : Mais toy qui selon la prophetie es l'vn de ces effeminez qui deuoient dominer sur le peuple de Dieu, tu meurs infame. Le repos des sepultures estant inuiolable, tu en es ietté comme les habillements des meurtris. Ie me fusse bien étonné si la vanité des mignons du monde eust esté sans meurtre, & sans cruauté; si dy-je, les effeminez eussent regné en Rois, & non plutost en tyrans. Si la modestie estant libre, la vanité n'estoit esclaue, aussi bien que ceux qui se soumettent à sa domination. Alexis disoit, que la fin de ceux qui ne se composent pas, & qui n'ont soin d'estre bien couuerts, n'est ny honnorable, ny glorieuse. Mais c'estoit vn effeminé. Esaïe presche au contraire, que Nabuchodonozor meurt infame à cause de sa vanité. Vous eussiez creu peut-estre, que la domination des effeminez eust esté lasche, molle, sans rigueur, sans cruauté, comme ils sont sans vigueur & sans force. Mais ce n'est pas l'auis d'Isaïe, qui ioignant la domination auec l'effemination, denote vne insigne cruauté. Les effeminez ressemblent donc au sexe dont

Isaie 14. v. 18. & 19.

Selon l'Hebrieu, Perforatorum gladio.

Selon les Septante, Qui interfecti sunt in honore.

Suidas verbo αἰκαμβάτης.

ils portent le nom. Vous diriez que rien n'eſt ſi paiſible que la femme, mais *il n'eſt point de courroux qui ſurpaſſe le ſien.* De mode que ſi la cruauté eſt vn excez de colere, ou plutoſt vn acheminement à la rage, les effeminez ſeront tres-cruels. Il ſe faut garder des timides diſoit l'Empereur Maurice. Car s'ils entreprennent quelque méchanceté, ils ne ſçauent rien épargner, & s'y comportent plus cruellement que les genereux courages. Nul de tous ces excez és iours du Iuſte de la vraye vertu, ſa continence, ſa ſobrieté, ſa modeſtie, ſes vertus en fin contribuent à l'integrité de ſa Iuſtice.

Eccleſ. 25. v. 22.

Pomponius en la vie de l'Empereur Maurice.

CHAPITRE XXXVII.

I. Chaque choſe repugne naturellement, à ce qui l'empeſche d'aller à ſa fin. Les vnes par la vigueur ou energie, qui reſiſte à ce qui leur eſt contraire, les autres par la vertu, comme l'homme. II. Les vertus ſont des rectitudes morales, dont les ſaints ſe ſont ſeruis pour domter leurs paſſions. Car ce n'eſtoient pas des Stoiciens. III. L'eſperance & la crainte ſont des paſſions ſeruiles, ſi elles ne ſont reglées par la force. L'vne engendre la temerité, l'autre la laſcheté. Folle eſperance de Saül. IV. Difference entre la paſſion d'eſperance & le deſir. Excez d'eſperance ſont à redouter en qui que ce ſoit. Combien l'eſperance du monde eſt peu de choſe, & que c'eſt le ſonge des veillants.

I. SI ce que l'experience nous apprend tous les iours eſt veritable, que le monde ne contient rien qui de ſa condition ne ſoit expoſé à quelque contrarieté, & comme abandonné entre les impreſſions dont la nature eſt ſuſceptible, & qui l'accommodent, & entre celles qu'elle reiette & qui luy ſont nuiſibles ; & que par la reſiſtance qu'elle y apporte, comme elle fait paroiſtre ſes operations, ainſi ſa vertu y reluiſe beaucoup, ſur tout ſi par la conſideration de ce qui luy eſt conuenable, & par l'oppoſition qu'elle témoigne à ce qui luy repugne, elle tend à l'eſtabliſſement de ſon Empire; c'eſt ſans doute que cette entrepriſe commune à toute choſe, doit reluire d'vne façon plus auguſte en l'homme qu'en nulle autre creature. Que de plus, ſi l'eſprit humain pour eſtre doüé d'vn corps fort ſujet à de grandes paſſions, veut en eſtre le Roy, il conuiendra qu'il ait recours aux vertus Cardinales pour ſe bien affermir en ſon eſtat, & pour reſiſter aux ſouleuemens de ſes ennemis. Chaque choſe, outre la nature de ſa ſubſtance, a de nature vn principe de ſes actions, & vne vigueur de reſiſtance à ce qui luy eſt contraire. Ce principe eſt autrement appellé des Grecs, energie, & de nous, vertu, non moins puiſſante pour s'oppoſer auec bon ſuccez à la ruine des ſubſtances qui ſont ſujettes aux accidents, que le pourroit eſtre vne anchre qui triomphe de la tempeſte. L'ame raiſonnable eſtant la fin pour laquelle Dieu a mis cette reſiſtance à la corruption, & cét inſtinct à la conſeruation en chaque nature dont elle eſt la plus excellente, ne doit donc

point manquer de cette animosité naturelle, sans laquelle elle seroit trop débile pour conseruer ce qui luy est acquis, pour reietter ce qui luy est nuisible; mais doit en estre auantagée d'vne façon d'autant plus releuée, que son eminence surpasse toutes les autres. Sans oublier qu'ayant cela de plus singulier que le reste des natures, qu'elle est immortelle, creée à l'image de Dieu, il luy faut accorder des principes de ses operations, plus nobles que ne sont ceux des natures moins considerables. De sorte que non seulement elle sera pourueuë d'vne vertu que i'apellois energie, mais des vertus que l'on appelle des habitudes. Autrement la fin de ses operations qui sont raisonnables, tendant au dessus de la nature commune, elle manqueroit de moyens capables de les y porter. Et neantmoins c'est sans doute qu'ils doiuent estre plus dignes que les energies ou les vigueurs des mouuements naturels.

S Thom 1 2. q 41. art 1. ad 1.

II. Ie voudrois inferer de tout cecy, que si la vertu, quoy que naturelle, n'est droitte, qu'entant qu'elle ne s'éloigne de la rectitude louable, qu'entant qu'elle ne s'écarte de sa fin, qui est sa perfection: L'ame raisonnable estant creée pour vne fin, où la nature ne peut atteindre, n'aura moyen d'y dresser ses inclinations, d'y conduire ses operations, qu'elle ne soit aydée des vertus, comme de ses rectitudes morales, qui ne souffrent point que la raison s'égare de son objet; estant vray que la fin de la vertu, c'est de faire viure selon la raison. L'ame quant à sa substance est toute bonne, quant à ses operations elle peut estre bonne & mauuaise; quant à sa vertu, elle ne peut estre que bonne, & du costé du vice, elle ne sçauroit estre que mau-

uaiſe. Iuſques icy i'ay fait voir les branches de deux vertus qui ſont les droitures de l'Empire interieur du Iuſte de la vraye vertu, & de la raiſon. I'ay ſuiuy de plus les ruiſſeaux de quelques vices qui procedent des quatre maiſtreſſes paſſions de l'ame, comme de leurs ſources. Pour ſecher ces paſſions il en faut tarir les fontaines, deſquelles tous les autres vices quels qu'ils ſoient, ſont abreuuez. Tellement qu'il reſte maintenant ſuiuant le deſſein que i'ay cy deuant declaré, de faire voir quatre grands Princes, qui ont donné vne telle rectitude à leurs paſſions, ſuiuant la raiſon aydée des vertus de force & de temperance, qu'au lieu que ces boutades emportent ordinairement les autres eſprits hors de la raiſon, & au mal, il nous apparoiſſe des voyes que ces Princes ont ſuiuies pour porter leurs paſſions au bien, & à leur droite fin. Noé & Iob aydez de la force, ont moderé, l'vn l'eſperance, l'autre la crainte. Daniel & Ionas aſſiſtez de la temperance, ont rectifié, l'vn la ioye, l'autre la triſteſſe. Les Stoiciens n'ont que faire icy: Nos ſaints ne ſont point des fols s'ils eſperent, s'ils craignent, s'ils deſirent ou s'éiouïſſent, ny s'ils s'attriſtent. L'eſcole où ils ont eſtudié leur a donné d'autres lumieres. Ces perturbations de l'eſprit eſtans reglées de leur amour, comme auſſi l'amour eſt le principe de toutes les affections de l'ame, & leur amour eſtant droit, elles n'ont pû eſtre que droittes, & valoient mieux que les artificielles *conſtances* des Stoiciens. Se deſpouïller de l'humanité n'eſt pas vn moyen de viure ſans trouble, mais vn tranſport de ſtupidité. Nos ſaints eſperoient la vie eternelle, ils craignoient le peché & l'enfer, ils s'éiouïſſoient en la tri-

bulation, ils s'attriſtoient deſirans d'en eſtre deliurez. Reſeruons la ioye & la triſteſſe de Daniel & de Ionas pour les chapitres ſuiuants.

111. L'eſperance & la crainte ſont neceſſaires l'vne à l'autre. Sans la crainte, l'eſperance ſe change en audace & en preſomption: ſans l'eſperance, la crainte deuient laſcheté & deſeſpoir. Ny l'vne ny l'autre comme telles, ne ſont reglées ſelon la raiſon doüée de force. Si elles ſont extremes, ce ſont des paſſions ſeruiles qui oppreſſent celuy qu'elles ſoumettent à leur tyrannie. L'eſprit Royal ainſi que le fleuue Indus, qui porte des perles & des émeraudes, doit moderer ſes mouuements par la crainte, & par l'eſperance. La crainte diſoit celuy-là, eſt vne paſſion fort imperieuſe. Pour la temerité, outre qu'elle eſt ſotte, elle eſt mal-heureuſe. Ainſi Philon. La force fait teſte à deux legions, de l'vne deſquelles la timidité eſt le chef, & de l'autre la furieuſe audace, eſquelles le bon ſens eſt à deſirer. Et tout ainſi que les défauts de la lyre, ou de quelque inſtrument de muſique que ce ſoit, ſe connoiſſent au deſaccord d'vn ſeul ton, & au contraire que c'eſt pour lors qu'elle eſt bien montée & bien iuſte, quand tous les tons conſpirans à vn meſme accord, rendent vne agreable harmonie: de la meſme ſorte l'eſprit ce noble inſtrument de l'ame, n'eſt point bien accordé quand l'audace le contraint de ſonner par trop, ou de parler plus haut qu'il n'eſt iuſte, où la timidité luy fait prendre vn ton trop bas, & le relaſche plus que de raiſon. C'eſt donc alors que l'ame eſt en bon eſtat, quand les tons de la force & de toutes les vertus y ſont ſi bien d'accord, qu'ils font vne agreable melodie de

Boët. de Conſolat. lib. 3. Metre 10.

Martial. in Teleſphor. Res eſt impetioſa timor.

Philon lib. de temulent.

Philon cy dessus. toutes ſes paſſions. Ce grand homme auoit dit vn peu auparauant, que la charge des grands Empereurs eſtoit de baſtir la ſageſſe, non pour ſoumettre la mer & la terre à leurs ſceptres, mais pour ſurmonter les diuers troubles & confuſions qui ſe ſouleuent dans les puiſſances de l'ame. Premierement dans celles de l'iraſcible, trop ſouuent agitée de l'indiſcretion d'vne vaine eſperance, & de la ſottiſe d'vne impertinente crainte. La premiere à ce que ie diſois, engendre la temerité. *Senec. Hercu. furent. act. 2.* Ainſi cette Reyne auoit raiſon de dire chez Seneque. Ce que les miſerables eſperent auec trop de paſſion, ils le croyent auec trop de facilité. L'autre engendre la laſcheté. Comme Amphitrion ſceut bien repartir à ſa belle fille. Ce que les miſerables craignent trop exceſſiuement, il eſt impoſſible de leur perſuader ne leur deuoir arriuer. Le peuple d'Iſraël eſtoit trop craintif du temps du Roy Saül, & ce Prince trop plein d'eſperance déreglée, qui l'emporta à la temerité. Samuel ne dit rien au peuple, & s'adreſſe parlant ainſi au Roy. *1. Roi 13. v. 13.* *Tu as fait follement.* Tu as indiſcretement preſumé, qu'il te fuſt permis d'appaiſer la face du Seigneur. *Ce que ſi tu n'euſſes fait, dés maintenant le Seigneur euſt preparé ton Royaume ſur Iſraël à touſiours.* Redoutable ſentence contre la folle eſperance des Princes. Aſſeurément qu'il n'euſt point tant preſumé de ſon pouuoir, ſi cette paſſion qui porte à la temerité, eut eſté mieux reglée en luy. *Boëce de conſolat. l. 4 proſ. 4.* Boëce parle tres-bien à ce propos. Peut-eſtre dit-il, que quelqu'vn trouuera de l'extrauagance en ma penſée, mais ie diray pourtant qu'il eſt neceſſaire que les méchants ſoient plus mal-heureux quand ils ont contenté leurs

leurs deſirs, que quand le pouuoir d'y ſatisfaire leur eſt oſté. Que d'abondant ſi c'eſt vne grande miſere de vouloir ce qui eſt mauuais, auoir pû mettre ſon deſſein en execution eſt choſe encore plus deplorable. Oſtez le pouuoir à quelqu'vn, l'effet manquera à ſa miſerable volonté.

IV. Ie ſçay bien que Boëce parle du deſir, mais ce qu'il en penſe ſe peut dire de l'eſperance, qui eſtant déreglée, ne merite pas de ſatisfaction. Et en cas qu'elle en reçoiue, c'eſt auec plus de danger qu'il n'y en auoit quand elle en donnoit le deſir. Meſmes il ſemble que la nature de ces paſſions nous vueille apprendre cette Philoſophie. Car l'eſperance enferme plus de difficulté en ſes mouuements que le deſir. D'où s'enſuit que ſi nonobſtant les difficultez elle vient à bout de ce qu'elle ſe promet, il y a apparence que ce ſoit pour s'engager de plus en plus dans des dereglements, où l'abſence de la raiſon accroiſt la confuſion. Si bien que l'eſperance dereglée ſera d'autant plus pernicieuſe qu'elle aura le plus amplement reüſſi en ſes attentes. Aioutez que les riches s'engagent & ſattachent plus dangereuſement au deſordre de cette perturbation, que les pauures, les grands, que les petits. Car les petits ſe ſentans les reins foibles, ſont touſiours agitez de défiance, qui leur fait ſouuent étouffer les allechements de la temerité dans le berceau, ſi ce n'eſt que la neceſſité, comme il arriue aux deſeſperez, leur engendre de l'audace. Et en ce cas la neceſſité fait reſſembler l'eſperance des pauures, à celle des riches; Car les richeſſes ſont fort ſuiettes à l'orgueil & à la violence. Le raiſonnement de Thucydi-

de me ſemble deuoir eſtre le bien venu à ce propos, comme auſſi ce puiſſant eſprit eſt des plus iudicieux, & ſententieux à merueille. Il introduit vn certain Athenien nommé Diodotus, graue perſonnage, pour repartir en pleine aſſemblée & à la face du peuple, à l'ambitieuſe harangue de Cleon, qui eſtoit l'vn des grands boutefeux de la ville, quoy que l'vn des mieux diſans de cette Republique. Là parlant des inclinations humaines qui ſont auſſi differentes que les viſages des perſonnes, & monſtrant qu'il n'eſt point d'homme que l'eſperance de ſortir d'vne affaire à ſon honneur ne ſollicite, ſoit qu'il ſoit pauure, ſoit qu'il ſoit riche, de quelque marque & condition qu'il ſoit, il ajoute, Vous auez ſur tout deux paſſions és affaires qui ſe preſentent, l'eſperance & l'amour, qui excitent tout le monde à ſe propoſer des entrepriſes. L'amour eſt le chef, l'eſperance eſt ſon aſſociée. Mais & l'amour qui forge le deſſein des entrepriſes, & l'eſperance qui en ſuggere l'euenement, & que l'on y doit reüſſir, ſont grandement nuiſibles. Ces paſſions qui ne ſont apperceuës, ſont toutesfois plus puiſſantes, que les maux que l'on void à l'œil. Et quoy que l'eſperance de ſa nature ſoit prodigue, dépenſiere, & exceſſiue, ſi eſt-ce que les démenagements en ſont plus à apprehender des petits que des grands, à cauſe qu'ayant incité ces gens de peu à hazarder le dé d'vne entrepriſe, le plus ſouuent elle leur couppe ieu, ne leur laiſſant que le regret de l'auoir voulu croire, & de s'y eſtre fié, leur emportant enfin tous les moïens de ſe pouuoir releuer. Là où les grands qui ont moyen de porter vne perte, ne ſe ſoucient tant d'en courir le hazard, & ont tous-

Thucydid. l. 3.

jours de l'eſperance de reſte pour ſe flatter en l'attente d'vn plus heureux ſuccez. C'eſt pourquoy ie iugeois l'eſperance plus dangereuſement dereglée en l'eſprit d'vn grand, qu'en l'eſprit d'vn hõme de peu, qui n'oſe la croire plus que de raiſon, de peur qu'elle ne le trompe aux deſpens de toute ſa fortune. Et toutefois celle des Roys quelque noble & puiſſante qu'elle ſoit, ne leur eſt pas trop aſſeurée, puis que Samuel deſabuſant les temeraires attentes de Saül, luy diſoit, que ſon Eſtat luy ſeroit oſté, pour eſtre mis entre les mains d'vn autre, qui ſeroit ſelon le cœur de Dieu; c'eſt à dire, dont le cœur ne s'attendroit aux eſperances du monde. C'eſt à faire aux méchans de s'en promettre des faueurs, nonobſtant que les eſperances en ſoient tres infideles. Salomon en parle ainſi. *L'eſperance du méchant eſt comme le cotton que le vent emporte en l'air; comme la foible eſcume que la tempeſte éleue, comme la fumée que le vent épart, comme le ſouuenir d'vn hoſte logé pour vn iour & qui paſſe outre.* Il ne ſe pourroit voir au monde, rien de plus legere conſideration que tout cela. Auſſi n'eſt-ce de merueille ſi l'objet des eſperances du monde, ie veux dire, ou ſes biens, ou ſa gloire, ou ſes proſperitez, eſtans periſſables cõme nous auons veu, & comparables aux fleurs & à la fumée, la paſſion qui les recherche n'eſt que *pouſſiere*, que foin de fleur, qu'vn ſonge, pour parler auec Platon, qui appelle l'eſperance les ſonges de ceux qui veillent. Prenez ſi bon vous ſemble, le monde & toute ſa gloire pour vn ſonge de dormans; l'eſperance qui s'y attend eſt vn ſonge de veillans. En cela plus importun que les ſonges des dormans, qui n'interrompent & ne troublent tout à fait le repos, & ceux

Sap. 5. v. 15. &c.

Les Septante. χοῦς, qui ſignifie pouſſiere.

Platon chez Rhodig l. 20. c. 10.

là ſont pleins d'inquietudes, & rompent meſme le ſommeil. D'où viennent ces inquietudes ie vous prie, que de la défiance, ou de venir à bout de ſes attentes, ou que le monde ne trompe? Certes il eſt bien ſi déloyal, que ceux qu'il aime ont raiſon de s'en défier. Et non ſans ſujet, s'ils ſe ſouuiennent, que les meſmes choſes dont il amuſoit les Princes il y a cinq ou ſix mille ans, il les leur propoſe encore auiourd'huy. Ses drogues ſont éuentées, & l'on ne reſte d'en vſer. Pour eſtre plus vieil qu'il n'eſtoit alors, il n'en eſt pas plus puiſſant de tenir ce qu'il promet, il n'en eſt que plus fin, & plus corrompu.

CHAPITRE XXXVIII.

I. L'eſperance du ſage ſuit la droitte raiſon, & n'eſt point vicieuſe. Celle de Noé eſt donnée en exemple aux Princes. II. Car eſtant enclos dans l'arche, il rentre au pouuoir que l'homme auoit eu ſur les beſtes en l'eſtat d'innocence, & figure l'empire que l'eſprit doit auoir ſur ſes paſſions. Nul n'a iamais plus heroiquement eſperé contre apparence de toute eſperance, que Noé.

I. LE Sage donne bien de meilleures aſſeurances à ceux qui eſtudient à la moderation de cette paſſion. *Mes enfans* dit-il, *regardez les nations des hommes, & ſçachez que nul n'a eſté confus qui a eu eſperance au Seigneur.* Le monde fait des affronts, & vous vous y attendez; Fiez vous vne fois en Dieu, & l'experience de

Eccleſiaſtici 2. v. 11.

ſa fidelité vous gaignera le cœur. Il eſt comme neceſſaire que l'eſperance qui eſt vne paſſion, & qui a les choſes periſſables pour objet, ne puiſſe arriuer où elle fait pretendre. L'eſperance vertu eſt ſans comparaiſon plus puiſſante, & plus fidelle. Elle tient de Dieu qui en eſt la fin, & ne fait point rougir. Prenez garde dit-il, aux anciennes races des gens de bien, liſez les annales des Saints. Voyez Seth, qui a commencé d'eſperer au Seigneur. Voyez Noé, petit nepueu de Seth, comme i'ay remarqué, & ſi pour auoir eſperé au Seigneur il en a receu de la honte, il vous ſera permis pour lors d'auoir meilleure opinion des paſſions que des vertus. Car pour faire que la paſſion d'eſperance ſoit vertueuſe, il ſuffit premierement de luy faire changer d'objet, & puis il la faut ſoumettre à l'empire de la raiſon. Quand dit ſaint Auguſtin, les affections de l'ame ſuiuent la droitte raiſon, pour viſer où il eſt à propos qu'elles buttent, qui oſeroit pour lors appeller ces paſſions vicieuſes, ou malades ? Si elles ne ſont malades, elles ſont ſaines; ſi elles ne ſont vicieuſes, eſtans plus que des energies naturelles, ce ſont infalliblement des vertus morales. Conſiderons donc l'excellence du pouuoir que Noé, ce Roy des creatures auſquelles il commanda dans l'arche, eut ſur ſes paſſions, & notamment ſur ſon eſperance. Voyons-le pendant le deluge, c'eſt à dire parmy de triſtes obiets, où tout autre moins fidelle qu'il n'eſtoit fuſt entré en défiance de Dieu. Non que ie doute que croyant en luy, il ne luy fuſt plus facile de s'en promettre du bien, & de faire moins de difficulté de s'enfermer dans vn cachot portatif, que les autres dõt la foy n'eſtoit ſi religieuſe: mais

S. Auguſt. 14. de la Cité de Dieu, c. 9.

Geneſ. 7. v. 23. 1. Pet.

que n'ayant iamais rien veu de pareil, ny oüy parler d'vne calamité de l'importance & de l'horreur de celle qui ſe preparoit; ie ne ſçay pour parler auec ſaint Chryſoſtome, s'il ſe promettoit vne meilleure fortune que celle dont les autres eſtoient menacez, au moins l'eſperance qui prouient ordinairement de l'experience, ne luy pouuoit venir des miſeres qu'il auoit deuant les yeux. Ce n'eſt pas qu'il ne peuſt conceuoir quelque eſperance, s'il prenoit garde que Dieu faiſoit reſeruer certain nombre d'animaux dedans l'arche; meſme en vertu de ces paroles, portans le commandement qui luy en fut fait. *Tu prendras de toutes beſtes nettes ſept paires, le maſle & la femelle, afin que l'engeance en ſoit conſeruée en vie;* mais ie ne ſçay s'il auoit aſſez de liberté en ſon ame, pour philoſopher ſur ce commandement. Car ſuppoſé que cela fuſt, ie ne fais point de difficulté, qu'il ne luy euſt eſté facile de tirer deux belles aſſeurances de ces paroles. L'vne que ſa demeure en l'arche auec les beſtes, ne ſeroit pas vne priſon perpetuelle, puis que Dieu les vouloit conſeruer en eſtat de pouuoir engendrer apres le deluge. L'autre qu'il en ſortiroit pour offrir ſacrifice à Dieu apres cette calamité, conſideré qu'il auoit ordre de conduire dedans l'Arche *ſept paires d'animaux nets*, afin qu'il y en euſt & pour le ſacrifice & pour la generation. Eſtant vray que deux paires de ceux-là euſſent auſſi bien ſuffi pour en auoir de la race, que des immondes, dont l'eſpece n'a laiſſé de ſe conſeruer, combien que pour lors il n'y en euſt que deux paires au monde. Ie n'oſerois donc faire ce tort à vn ſi vertueux Prince, que de faire naiſtre d'ailleurs ſon eſperance que de Dieu.

S. Thom. 12. q. 40. art. 5.

Geneſ. 7. cy-deſſus.

Il entre franchement dans l'Arche, toutes ſes paſſions eſtants reglées, ſelon la volonté de celuy qui eſt la ſoueraine raiſon.

11. Mais c'eſt où ie ne le puis conſiderer enclos que ie ne l'admire, ny l'y admirer que ie n'en faſſe vne figure de l'eſprit Royal enfermé dans le corps, que S. Ambroiſe & pluſieurs autres Docteurs, diſent eſtre ſignifié par l'arche de Noé. Conſiderons bien ces rapports. Si ſelon ſaint Chryſoſtome, c'eſt en l'arche où les beſtes apprennent encore vne fois à eſtre ſuiettes à l'homme ; c'eſt en l'interieur où les paſſions doiuent reconnoiſtre le premier empire que la raiſon a eu ſur elles, quand les beſtes luy obeiſſoient. C'eſt en l'arche où Noé fait de ſa priſon vne academie de vertueuſe liberté, où il ſe trouue auſſi à ſon aiſe quant à la partie ſuperieure & principale de l'ame, que l'on le pourroit eſtre dans des bocages, & dans les plus agreables prairies : Tout luy plaiſoit là dedans, parce qu'il ne s'y repaiſſoit que de l'eſperãce en Dieu. C'eſt au dedans de l'arche du corps humain qui eſt la priſon de l'eſprit, où il doit regner, ſuppoſé qu'il ait touſiours la gloire de Dieu deuant les yeux. Si quelque homme l'euſt enclos dans cette priſon, pour lors il euſt eu ſujet d'eſperer que quelque homme deſcendu du ciel luy viendroit ouurir. Mais Dieu ayant fermé la porte de l'arche ſur luy, ie vous donne à penſer s'il n'euſt tres-mal adreſſé ſes eſperances, au cas qu'il les euſt miſes en l'homme.

S. Ambr. De Noé & arc. c. 7.

S. Chryſoſtome cy deſſus.

Ie n'ignore pas qu'il ne ſe ſoit veu de grands perſonnages, meſmes entre les infideles, qui ont virilement eſperé contre toute apparence de ſuccez, & qui ont vſé des euenements caſuels de la fortune, cõme s'ils

y eussent esté preparez : mais ie ne trouue point de force d'esprit en quelque histoire que ie lise, pareille à celle de Noë. Scipion l'Africain ayant fait embarquer ses troupes, afin de les faire passer de l'Italie en Afrique, comme il pensa descendre de sa nauire, le pied luy manqua, & donna du nez en terre. Les soldats s'étonnerent de cét accident, & non sans sujet. Luy au contraire, faisant de sa cheute vne matiere de bonne esperance, Courage dit-il, compagnons, les Africains sont oppressez. Caius Cesar voulant monter dans vne nauire, tomba par terre ; aussi tost pour oster aux soldats la frayeur que ce faux pas leur auoit donnée, Ie te tiens dit-il, terre mere. Comme s'il eust voulu dire : Ie ne m'embarque point sans de bons auspices de te reuoir. Ce qui donna vne grande esperance d'heureux retour à toute l'armée. Ainsi le Capitaine Sertorius voyant vn iour les boucliers de ses soldats & le poitral de ses cheuaux suer du sang, non sans vne grande admiration de ses trouppes, Ce prodige dit-il, nous promet la victoire. Car ces choses que vous voyez suer, n'ont pas accoustumé d'estre couuertes que du sang des ennemis. C'est chose euidente que voila de forts esprits & bien capables de brauer les défiances de leurs passions, mesmes en des occasions de nauires & de calamitez, assez à propos de l'arche & du deluge. Mais les difficultez de pouuoir reüssir en leurs entreprises, n'estans pas si éloignées d'apparence que celle de Noé, elles ne pouuoient non plus estre si vertueuses, ny si dignes de loüange que sa resolution. C'est donc à bon droit, qu'il est nommé Iuste. Car le *Iuste espere en sa mort*, bien que la mort soit vn accident sans remede.

Prouerb. 14. v. 32.

CHA-

CHAPITRE XXXIX.

I. Force neceſſaire à la crainte. La malice eſt touſiours craintiue. Témoin les Tyrans. II. Crainte tyrannique & ſeruile, indigne des Rois. Ceux qui la chaſſent de leur eſprit par orgueil, ſont de grandes extrauagances. Les Rois ſont ſuiets à cette paſſion, & en doiuent craindre les excez.

I. LA force n'eſt pas moins neceſſaire à la crainte qu'à l'eſperance, & ie parle de la crainte qui eſt vne paſſion humaine. Car pour la crainte de Dieu, elle n'eſt point ny ſans aſſeurance ny ſans force. Salomon l'enſeigne où il parle ainſi: *En la crainte du Seigneur eſt la confiance de force, & eſperance ſera en ſes enfans.* Prouer. 14. v. 26. Pour l'autre crainte qui degenere quelque fois en lacheté, elle a bon beſoin d'aide, & c'eſt le propre de la vertu de force de domter ce que chacun apprehende. Que ſi l'on n'apprehende rien que par la crainte, la crainte a autant beſoin d'eſtre domtée que ſon euenement. Parce que la perte de la raiſon, & de la conſtance, ſont plus à redouter, que celles de la fortune ou de l'honneur. Ce qui a fait dire à Ciceron. Ie trouue plus de mal en la crainte, qu'en ce dont elle procede. Mais ie ne ſçay ſi la crainte qui n'aborde point les lyons, oſeroit aborder les Rois. Si dy-je, elle n'eſt point plus populaire que Royale. Salomon m'apprend que le Iuſte eſt ſans crainte *comme le lyon.* L'iniuſte doit donc trembler comme les lieures. Croyons-en le Sage qui

Ciceron. l. 6. ep. ad Torquatum.

Prouerb. 30. v. 30.

Prouerbe 28. v. 1.

Sap 17.v.11. 18.19. dit, *que la malice eſt touſiours craintiue.* Le vent qui ſiffle, le chant des oiſeaux, le bruit des fueilles d'arbres & des ruiſſeaux, les pierres tombantes, la beſte effarée qui paſſe imperceptiblement, le mugiſſement de quelque animal, la voix de l'echo, font faillir le cœur aux méchants, tant ils ſont apprehenſifs. D'où vient cela ſi ce n'eſt à cauſe qu'ils apprehendent la Iuſtice, ou diuine ou humaine? Les Tyrans ſont donc auſſi bien ſujets à craindre la premiere de ces puiſſances, qu'à faire apprehender la ſeconde, quelque aſſeurance que leur puiſſent donner, ou leurs richeſſes, ou leurs forces, ou leurs amis. Ouy, quoy que ce qu'ils veulent leur ſoit licite, & qu'ils puiſſent ce qu'ils veulent, & qu'ils oſent ce qu'ils peuuent, & qu'ils faſſent ce qu'ils oſent penſer, & que ce qu'ils penſent, ſoit mis en execution, tout cela ſans apparence d'apprehenſion quelconque, c'eſt choſe infallible que *la malice eſt touſiours craintiue.* C'eſt dy-je, choſe neceſſaire, que celuy que pluſieurs craignent, ne ſoit ſans crainte de pluſieurs. Non ſans raiſon. Car ſi la probité eſt la recompenſe des gens de bien, l'improbité doit eſtre le ſupplice des méchants. Et dittes-moy, ſi tout ſupplice n'eſt pas à craindre.

II. Ie laiſſe donc cette crainte indigne de la condition de mon Iuſte, non que ie n'auouë bien que la crainte Royale eſt ſujette à des excez, & à des manquements qui ont beſoin d'eſtre domtez, mais ils procedent de la cauſe ordinaire de ces paſſions, qui eſt, ou la défiance de leur puiſſance pour ſi legitime, & ſi redoutable que l'on la croye, ou de la trop grande confiance de leur dignité, pour ſi impuiſſante, & ſi me-

naſſée de la fortune qu'elle ſoit, & non des principes qui portent les Tyrans aux extremitez des violences que i'ay dit. Quant à la crainte humaine, elle eſt d'ordinaire ſi fort eſloignée de la condition des Roys, que c'eſt du manquement de cette paſſion que s'engendrent bien ſouuent en leurs courages, des ſentimens plains d'extrauagance. Car s'il en eſt qui penſent de n'eſtre point hommes, cette imagination ne leur vient d'ailleurs que du manquement de la crainte. Cependant il en eſt peu qui ſoient ſi entierement dépoüillez de cette paſſion, que ce qui leur en reſte en l'ame, ne leur faſſe ſentir la verité. Vous le voyez en Nabuchodonoſor. Car de quelque extrauagance d'orgueil qu'il euſt l'ame bouffie, ſi n'oublia-t'il pas de laiſſer de la terre parmy tant de metaux qu'on voyoit reluire en ſa ſtatuë. Vous me direz que ce n'eſtoit pas pour ſignifier les défiances dont il pouuoit eſtre tourmenté, ou quant à ſa perſonne, ou quant à ſon Eſtat, que c'eſtoit pluſtoſt pour en mieux repreſenter la ſolidité & l'affermiſſement, parce que la terre eſt le plus ferme de tous les elements. Mais que direz vous de cette petite pierre qui frappa ſa ſtatuë, & la renuerſa? Il l'auoit veuë en ſonge, & ne s'en ſouuenoit plus. Il auoit de la crainte, mais il la mépriſoit par orgueil. Et pour ce que l'on dit de la terre, peut-on nier qu'elle n'entretienne dans ſes flancs des mouuemens qui la font trembler? Les tremblemens de terre ne viennent d'ailleurs que des vents qu'elle tient enfermez dans ſes entrailles. Les Roys ont donc beſoin de quelque crainte. Le manquement de cette paſſion eſt auſſi nuiſible que ſon ex-

cez. Si les Rois ſont inſenſibles, s'ils ſont exépts de l'appetit apprehenſif de l'ame, ſi le mal n'oſeroit les aborder, s'ils ne peuuent rien perdre, ſi ce qu'ils deſirent leur arriue infalliblement, s'ils ne deuiennent iamais vieux, oſtez leur toute crainte, dont le mal à venir eſt l'objet. Mais s'ils ſont ſujets à faire des fautes, ou par inaduertance, ou par nonchalance, ou par impuiſſance, s'ils ſont expoſez aux accidens & aux malheurs, s'ils ſont mortels, ne leur accordez point la diſpenſe de la crainte, à laquelle leur Majeſté ſembleroit vous deuoir obliger. Si di-je, comme il en prend à ceux qui ſont ſur le point de mourir, quand la nature ſe retire au dedans, à cauſe de la debilité de la vertu qui y reſte; ou comme il arriue pendant les guerres ciuiles, qui font apprehender les ſurpriſes, & retirer les bourgeois dans les villes; ainſi les Rois entrent par fois en défiance de venir à bout de leurs grands deſſeins, pendant quoy il ſe fait vne contraction d'eſprits & de la chaleur en l'interieur, à raiſon de la fantaiſie qui en eſt trauaillée, & qui à cauſe de la paſſion qui l'accompagne, repreſente les difficultez quelquefois plus grandes qu'elles ne ſont pas, dites hardiment que les Rois ſont ſujets à la crainte.

S. Thom. 1. 2. q. 42. ar 1.

CHAPITRE XL.

I. L'excez de la paſſion de crainte, trouble le iugement. Crainte de Iob en toutes ſes œuures, principe de ſa rectitude. Ce miracle de patience, eſt auſſi le miroir des

Rois, qui regnent ſur cette paſſion. Le fumier où il eſtoit, pris pour vne academie, où il enſeignoit aux Rois à regler leur crainte. II. Belle merueille, que la crainte de Iob ſerue à ſes victoires, & à ſa conſtance. III. Confiance nuiſible aux Rois. La crainte luy eſt contraire, & ſert mieux le iugement en le rendant ſoucieux. Exemple des Gabaonites. Craindre en temps & lieu, indice de ſageſſe.

1 CEST en ces occaſions que la force de l'eſprit Royal doit paroiſtre, repouſſant les vaines apprehenſions d'vne trop exceſſiue terreur, & faiſant qu'elles ne depoſſedent le iugement de ſon thrône. La vraye vertu ne voudroit donc dire que ce mot touchant les accidents qui peuuent ſuruenir aux affaires d'Eſtat, que le Roy des paſſions ne permette point à la crainte d'auoir cét auãtage ſur luy que de troubler ſon iugement, qui n'eſt que trop ſujet aux ſurpriſes de cette paſſion. Cependant qu'il ne s'en defaſſe pas ſi pleinement qu'il ſe permette de s'imaginer, qu'il n'a que faire de ſon ſeruice; Car c'eſt vne excellente ménagere de la preuoyance. Iob ce diuin exemple de l'eſprit Royal mettoit ſi bon ordre à ſes affaires, qu'il n'auoit ſujet d'en rougir deuant les hommes, ny dequoy craindre, d'en eſtre repris du Seigneur, ô rare confiance! C'eſtoit *Iob 1. v. 1.* vn homme droit & craignant Dieu. La Iuſtice & la crainte s'eſtoient alliées en luy. *Mon cœur* dit-il, *ne me reprend en toute ma vie.* Voila ſa rectitude & ſa Iuſtice. *Iob 27. v. 6.* Par quelle voye eſtoit-il paruenu à cette equité? Toutes mes œuures dit-il, eſtoient accompagnées de crain- *Iob 9. v. 28.*

te. Voila la preuoyance secourue de la crainte, qui bannit la presomption fort familiere aux Rois, à cause de leur puissance. Car de mettre en doute, que ce miracle de patience ne soit aussi le miroir des Rois qui commandent à leurs passions, sur ce que peut-estre les combats qu'il a rendus ont esté exterieurs & à la face de tout l'vniuers, là où l'empire des passions est interieur, ce seroit mal se ramenteuoir ce que i'ay creu deuoir marquer cy deuant, que les ennemis qui le persecutoient iusqu'à le ietter dans vne voirie, c'est à dire, les Diables & ses ministres dont il triompha entre les mesmes barrieres où il les combatit, estoient autant de figures des déreglées passions humaines qui sollicitent la raison au mal auquel elle doit faire resistance, & venger sa liberté de la seruitude du peché, quelque enfermée qu'elle soit dans le corps, ainsi que Iob l'estoit dans cette voirie, qu'il appelle sa prison. Il l'appellera comme il luy plaira, pour moy s'il me le permettoit, ie prendrois volontiers ce fumier, pour vne academie Royale, où à cause des ennemis redoutables qu'il y auoit à soutenir, il faisoit leçon de crainte à l'esprit principal. Premierement il y mépriſe toutes les pitoyables nouuelles que l'on luy apporte. Nouuelles qui eussent donné à tout autre des funestes apprehensions ; & dont toutefois le moindre sentiment d'impatience n'en est échappé. Des calamitez moins redoutables que les siennes, n'arriueroient peut-estre à personne sans mourir, & il oppose sa force à toutes les fraïeurs qui choquent sa constance, & s'en rend superieur. La perte de ses enfans accablez tout à la fois, les machinations infernales du diable, les re-

proches & moqueries de ſa femme, les brocards de ſes amis qui font des riſées de ſes deſſeins, la perte de ſon honneur deuant le monde, l'inſupportable puanteur de ſon corps plus que demy pourry, & d'où ſortoit vne odeur plus corrompuë que celle de la mort, ont eſté des miſeres hors du commun des afflictions ordinaires; mais Iob a monſtré par experience combien toutes les armes de Sathan employées à la fois eſtoient inferieures à ſes forces, combien le Iuſte qui met ordre à ſon interieur eſt diſpenſé de toute terreur; & de combien il a plus de confiance qu'vn lyon qui ne ſouffre pas ſeulement l'ardeur de la fieure quarte, à laquelle il eſt ſuiet, ſans alterer ſon courage.

II. Cependant, ie ne vois pas qu'il neglige rien, ſon ſilence meſme que l'on pourroit prendre pour le ſigne d'vn courage abbatu, m'eſt vn témoignage de preuoiance à ſes affaires. Les preſomptueux ſont volontiers ſujets à parler, les ſages ſe taiſent. La vanité n'a garde d'eſtre ſi retenuë que la crainte. Il y eut autrefois vn certain glorieux qui ſe piquoit merueilleuſement d'imiter la ſageſſe des anciens, & qui tranchoit du Philoſophe. Vn iour il fiſt vne partie contre la detraction, & luy donna vn deffy. Apres donc qu'il eut enduré quelque tẽps, les brocards d'vne ſeuere humeur, d'vne langue affilée, & ſouffert par vanité beaucoup d'iniures de la categorie de celles que Iob digeroit à milliers par vertu; apres di-je que la calomnie ſe fut laſſée, & qu'elle eut tiré toutes les fleches de ſon carquois, Et bien dit-il, d'vn geſte le plus enflé d'inſolence qu'vn eſprit puiſſe animer, connois tu maintenant que ie ſois vn vray Philoſophe? L'autre d'vne ai-

Boëce de consolat. l. 1. prose 7.

greur encore plus mordante que cette interrogation n'auoit de faſte, Ouy dit-il, ſi tu te fuſſes teû. Ie remarque bien plus de ſincerité au ſilence de Iob. I'y vois des ſignes d'vn eſprit preſent ſi euidents, que quand la vraye vertu voudroit garder le ſilence, elle ne le garderoit que comme ce miracle de ſageſſe. Voulez vous voir mieux que moy s'il l'a bien gardé? C'eſt choſe naturelle à la douleur de ietter des plaintes, & ſemble que cela ſoit tolerable aux affligez, meſmes qu'ils en retirent quelque ſorte de ſoulagement. C'eſt pourquoy la nature pendant la douleur amaſſe au dedans la chaleur & les eſprits, afin qu'ils l'aſſiſtent à repouſſer ce qui luy eſt ſi faſcheux, & ſi contraire. D'où vient comme Ariſtote a bien remarqué, que les eſprits eſtans multipliez en l'interieur auec la chaleur naturelle, il eſt comme neceſſaire cedant à l'importunité de tant de ſemonces, de leur ouurir la porte, & de les épandre en voix. Vous voyez auſſi, que ceux qui endurent de la douleur ont peine de la retenir, & de s'empeſcher de crier. Pour les accez de la crainte il n'en eſt pas de meſmes. A raiſon des mouuements de la chaleur & des eſprits, qui deualent du cœur aux parties inferieures, d'où vient que la crainte eſt contraire à la voix. Car elle ſe forme par le moyen des eſprits que le cœur enuoye à la bouche. De ſorte que la crainte fait garder le ſilence, meſmes elle fait trembler, à cauſe que les extremitez & les parties inferieures ſont emeuës, par la foule des eſprits qui y abordent. Ce qu'eſtant ainſi, il eſt trop aſſeuré que Iob deuoit crier veu la violence de ſes douleurs, & toutesfois triomphant auſſi parfaitement de ſes paſſions par la patience,

S Thom 1. 2. q. 44. art 2. ad 2.

tience, qu'il moderoit vertueuſement ſes œuures par la crainte, il tient ſilence. D'ailleurs ce n'eſt pas le propre de la paſſion, d'eſtre bonne conſeillere. Cependant vous diriez que la crainte de Iob accompagnée de ſon ſilence, luy conſeille de ne rien dire, conformément au conſeil qu'elle luy auoit donné, de ne rien faire qui fuſt indigne de ſa generoſité, ou dont il peuſt ſe repentir. Sans auoir ouy parler des auis de nos Apoſtres, il menageoit ſon ſalut *auec crainte & tremblement*. Belle merueille, & qui demande beaucoup d'admiration. La patience ferme le paſſage aux mouuements de la douleur, la crainte eſt l'vne des fortifications de la conſtance. Il tremble & il ne fut iamais aſſeuré. Il aime Dieu, autant qu'homme l'aima iamais, & contre l'ordinaire de la parfaite charité qui chaſſe l'apprehenſion, il ne fait point d'action ny meſme de celles de l'amour de Dieu, qui ne ſoit accompagnée de crainte. C'eſtoit vn parfait moyen de ne ſe point repentir de ſes œuures. Si la défiance ainſi que l'on dit, eſt la mere de l'aſſeurance, remarquez la dans ce rare mélange de conſtance & de crainte, & vous auoüerez ſans difficulté, que quand cette paſſion a voix au conſeil de la raiſon, ſes auis ne ſont pas à mépriſer, ny petitement vtiles à la prudence vrayement Royale. *Phil. pp. 12.*

III. Que l'vtilité de cette paſſion ſoit telle, Socrate l'a bien conneu. La confiance dit-il, engendre és eſprits humains la negligence, la lacheté, la nonchalance. La crainte au contraire les rend auiſez, attentifs, & plus ſur leurs gardes. C'eſt ce qui fait que la vraye vertu ne peut point gouſter la nonchalance d'vn eſprit principal. A peine l'excuſeroit elle en des ames *Xenophon, memor. Socrat. l. 3.*

baſſes, & peu ou point qualifiées. Vous auez encore beaucoup d'autres anciens, qui ſont du meſme auis que Socrate, & qui contribuent fort à l'amplification de cette penſée. Les anciens dy-je, à ſçauoir les prophanes. Car que la crainte de Dieu, qui n'eſt point celle des prophanes, ſoit neceſſaire aux Rois, ie le feray voir au liure de la religion. Xenophon fait d'excellentes remarques en l'hiſtoire d'Ageſilaus Roy des Lacedemoniens. Et dit, qu'encore que la fortune accompagnaſt ſes entrepriſes il n'en faiſoit pas pour cela le renchery, ny des mépris de perſonne voyant les mal-heurs d'autruy, mais qu'il en rendoit graces aux Dieux. Que plus il auoit de confiance; plus il égorgeoit d'hoſties, & beaucoup dauantage qu'il n'en voüoit aux Dieux, quand il auoit ſujet de ſe défier du ſuccez de ſes affaires. Qu'il aüoit pris cette couſtume autant de fois que les diuers euenements de la guerre luy donnoient de la crainte, de la domter, & de faire bonne mine, tout ainſi comme s'il euſt eſté content. Qu'au contraire il eſtoit plus retenu, & plus modeſte en ſes proſperitez. Excellent Prince ſans point de doute, & qui ſçauoit parfaitement bien trouuer par ſa raiſon & par ſa ſageſſe, le chemin de la gloire qui eſtoit tout ſon contentement. Il euſt eû de beaucoup plus grandes difficultez d'y paruenir s'il ſe fuſt dépoüillé de toute apprehenſion. La gloire ne ſe monſtre point à la preſomption. Elle n'eſt point pour la temerité ny pour le vice. Elle eſtoit donc pour ce vertueux Prince qui ne penſoit point d'offenſer ſon courage pour y entretenir la crainte. Ariſtote ſpecifiant les ſignes de l'honneſteté, iuge que ceux qui s'y maintien-

Le meſme Xenophon, de Ageſilao Rege.

nent contre l'apparence des motifs, qui les pourroient porter à quelque changement d'humeur, ſont les plus excellents de tous. Comme dit-il, ſi quelqu'vn ayant de l'heur, a auſſi de la moderation; ſi eſtant oppreſſé de l'aduerſité, il y eſt magnanime; ſi eſtant deuenu plus grand, il en eſt meilleur, plus honneſte, & plus affable. Peu apres il cite le grand Capitaine Iphicrates qui auoit eſté de ſon opinion, & qui conſeilloit à ſes ſemblables de bien conſiderer aux occaſions, d'où, & de quel eſtat, à quel point l'on ſeroit tombé. Par où nous voyons que la crainte ſert à reueiller la preuoyance des eſprits. A la prendre pour vne paſſion, elle vous ſemblera difficilement de la qualité requiſe, pour eſtre du conſeil de la raiſon, & neantmoins c'eſt choſe dont l'experience fait foy, que l'eſprit qui s'en laiſſe ſolliciter, en eſt plus vigilant. Les Gabaonites ce peuple étranger, du nombre de ceux que Ioſué & le peuple Royal de Dieu, deuoient faire paſſer au fil de l'épée, nous ſçauroient bien dire ſi cela eſt veritable ou non, & s'il n'eſt pas certain, qu'ils ſe ſentirent obligez de leur vie qu'ils ſauuerent, à la ruſe dont ils ſe ſeruirent; de leur ruſe au conſeil qu'ils prirent de preuenir la tempeſte de la guerre, en recherchant l'alliance de Ioſué; & de leur conſeil à leur crainte. *Pourquoy* leur dit ce grand Capitaine, apres qu'il eut decouuert les fineſſes de ce peuple effaré du bruit de ſes armes, *nous auez* Ioſué 9. v. 22. *vous trompez, diſant, nous ſommes venus de fort loin, & vous eſtes du milieu de nous?* Les deputez de Gabaon répondirent: *Nous auons eu peur, & auons pourueu à* v. 24. *nos vies & à nos perſonnes.* La terreur & l'épouuante où nous eſtions nous a fait prendre ce conſeil. Cela neant-

moins ne me donne peu d'étonnement. Car ayans pris ce conſeil ſi tard, il ne leur deuoit reüſſir. Ce ne ſeroit donc l'auis de la vraye vertu, que l'on attendit iuſques aux extremitez comme ces pauures gens; mais que l'on fuſt plus auiſé, que l'on priſt reſolution auant le temps, & par la preuoyance des affaires, à ce à quoy les accidents de la guerre font ſouuent reſoudre hors de ſaiſon, & non ſans quelque deſauantage. Craindre la guerre pendant la paix, & les affaires durant le repos, eſt vne paſſion iudicieuſe. Autrement c'eſt mépriſer le ciel qui le donne, & dont on ne peut diſpoſer à ſa diſcretion. L'eſprit quelque fort qu'il ſoit, n'eſt point ſurpris en affaire importante, ſans alteration, & ſes conſeils n'en ſont iamais ſi ſains. S'il y reüſſit, il en eſt plus obligé à la fortune qu'à ſon iugement. Eſtant ce qu'il eſt, l'alteration luy ſeroit plus preiudiciable, qu'vn accident de fiéure à vn corps. Car pour les émotions de la crainte, elles ne ſont point ſi nuiſibles, principalement quand elle n'eſt point extreme. La colere & la confiance ne laiſſent point l'eſprit en liberté de penſer à l'auenir, la crainte eſt plus officieuſe, & a plus de ſoin. Outre que la preuoyance qui ne couſte rien quand elle eſt faite à loiſir, eſt vn trait de force d'eſprit, & la force, vne vertu qui modere les excez de l'apprehenſion, & qui leur pourroit repreſenter le mal plus grand que peut-eſtre il n'arriueroit. On attribuera volontiers cette défiance à quelque baſſeſſe de courage. Mais la crainte raiſonnable eſtant de ſi honneſte vtilité, comme i'ay dit, ne peut eſtre ny indecente, ny reprochable. Non indecente, voire ny meſmes aux Rois qui ſont des perſonnes les plus affectionnées

à ce qui eſt de l'honneur, parce que les ſouuerains Potentats comme remarque Ariſtote, ſont plus ſoigneux que les autres, pour eſtre dans la diligence, & cõtraints de penſer aux affaires concernant la puiſſance de leur Eſtat. Non reprochable, d'autant que la force qui n'admet point de laſcheté, eſt vne ſageſſe propre à empeſcher les tranſports de la crainte, & n'a garde d'offenſer l'honneur d'vn majeſtueux courage iuſque là, que de le mettre en mauuais predicament. Auſſi peu feint-elle de regler cette paſſion, quelque baſſeſſe qu'il y ait, qu'vn Roy de commander au tiers eſtat, qui eſt touſiours des premiers alarmé, quoy que le moindre du Royaume. La crainte fait donc voir de plus loin. La force de l'eſprit qui s'aide de cette foibleſſe, n'en eſt que plus vigoureuſe. La conduite de ſageſſe qui ſe laiſſe aborder de ce petit brouïllard de la crainte, deuenant vn peu plus paſle, n'en eſt que plus belle. Ces deux lumieres pour excellentes qu'elles ſoient, ne reüſſiſſent iamais mieux à l'auantage de l'eſprit principal, que par l'apprehenſion du futur. Tout cela pour conclurre, que la vraye vertu certes ne pourroit voir de la laſcheté de cœur en ſon Prince; mais elle n'ignore non plus qu'il n'eſt pas temps de regretter les fautes de la preuoyance, quand les accidents nous ont preuenu. La ſageſſe qui prouient des malheurs arriuez, eſtant en quelque façon le fruit de ces deſaſtres, doit tenir de ſon arbre, & ne peut eſtre que miſerable.

CHAPITRE XLI.

I. Temperance fondement des vertus. Triſteſſe, & deſir, ou cupidité, deux paſſions, ou maladies de la concupiſcence, dont la temperance eſt la gueriſon. II. Triſteſſe merite le nom de paſſion, comme vne corruptiue indiſpoſition de l'eſprit, dont quand il eſt trauaillé, ſon iugement & ſa volonté en valent moins. III. D'où vient la triſteſſe ſelon ſaint Auguſtin. Preuue de ſon dire en Saül, tombé malade de triſteſſe pour auoir reſiſté à la volonté de Dieu. La temperance eſt figurée en l'ordre de ſa gueriſon.

I. IE tiens ce que i'ay dit cy deſſus de la temperance, que ſelon ſon etymologie Grecque on la peut appeller la ſanté de l'eſprit, pour l'vne des grandes veritez de la ſcience morale, puis que ſans ſe ſouuenir icy des raiſons qui en ſont déja données, elle eſt encor pour paroiſtre auſſi neceſſaire à vn Prince, qui voudra repouſſer de ſon interieur les ennemis de ſon repos & de ſa vie, que les fondements le ſçauroient eſtre à vn edifice pour l'appuyer. Tant c'eſt à bon tiltre que Xenophon l'appelle, le fondement des vertus, & que Philon enſeigne que c'eſt par elle que nous panſons & gueriſſons les concupiſcences. Iuſques icy la vraye vertu a fait voir, en combien de ſortes les paſſions de la faculté iraſcible pouuoient eſtre domptées par la force : mais les paſſions dereglées de la concupiſcible ſont ſi perni-

Xenophon l. 1. memorab. Socrat.

cieuſes, que ſe prenant à la vie des Rois, elles ne ſont moins criminelles que de leze Majeſté. Si l'oracle de la vraye vertu m'apprend, *que la lieſſe du cœur eſt la vie de l'homme*, il me dit auſſi, *chaſſe la triſteſſe loin de toy, car triſteſſe en a occis pluſieurs.* Et encore, *comme la tigne nuit au veſtement, & le ver au bois, ainſi la triſteſſe de l'homme eſt nuiſible à ſon cœur.* Cela n'eſt que pour la triſteſſe, qui eſt l'vne des principales paſſions de la concupiſcible. Quant à la conuoitiſe, autrement appellée deſir, qui eſt auſſi vne paſſion de cette faculté appetitiue, elle n'eſt moins dangereuſe à l'eſtat interieur. L'eſprit accablé de triſteſſe ſeche les os, le deſir de conuoitiſe en fait de meime. *D'où vient ô Prince* dit Ionadab, *que tu t'amaigris ainſi de iour en iour, pourquoy ne me le donnes-tu à connoiſtre?* Il parloit à ſon couſin Ammon fils de Dauid, que la paſſion d'vn deſir brutal oppreſſoit, & que l'amour de ſa ſœur Thamar auoit mis en fort piteux eſtat. De façon, que la triſteſſe & le deſir, eſtans de nature ſi dangereuſe, dont il n'apartient qu'à la temperance d'empeſcher les oppreſſions. I'ay bien dit, que cette vertu auoit la proprieté d'éteindre deux paſſions, qui ſucent la ſubſtance de la vie interieure & exterieure, & qui tendent à rendre les eſprits auſſi etiques que les corps.

Eccli. 30. v. 23.
v. 24.
Prouerb. 25. v. 21.
2. Rois 13. v. 4.

II. Traittons premierement de la triſteſſe. A proprement parler le nom de paſſion ne conuient pas à celles qui ſont pluſtoſt quelques importunitez des ſentimens de la raiſon, que des indiſpoſitions de ſa nature. Il n'eſt propre qu'à celles qui ſont de ſi maligne qualité, & ſi ruineuſes, qu'elles la perdroient ſi l'on les laiſſoit faire. Car comme le nom de maladie n'appar-

S. Thom. 1.2. q. 31. ar. 1. ad 1.

tient qu'aux notables indiſpoſitions corporelles, de meſme les ſeuls dereglements des appetits ſenſitifs, que l'on peut prendre pour des maladies internes, meritent le nom de paſsion. La triſteſſe eſt de ce nombre-là, & l'vne des plus corruptiues indiſpoſitions de l'eſprit. De maniere qu'il ne faut point douter que ce ne ſoit vne paſsion bien fort nuiſible à la ſanté, dont le correctif c'eſt la temperance, qui luy eſt toute contraiſe, entant qu'elle l'empeſche de ruiner le bon eſtat de la vie, dont elle ménage la conſeruation. Ie ne veux pas dire pour cela que les autres paſsions n'apportent du deſordre aux operations de l'eſprit, mais ſeulement qu'elles n'en empeſchent pas entierement les operations. A cauſe dequoy elles ſont moins mortelles que la triſteſſe, qui eſt tout à fait dangereuſe, & qui ne met pas ſeulement du trouble & de la confuſion parmy les operations de l'eſprit, mais qui les retarde & empire de telle façon, qu'il faut de neceſſité que la volonté & le iugement en vaillent moins. La volonté, témoin ce que l'experience nous fait voir, que les ouurages que l'on fait auec triſteſſe, ne ſont iamais ſi bien, que ceux auſquels l'on trauaille auec plaiſir. Non ſeulement cela, mais comme la volonté qui eſt vne ſi digne faculté, & ſi importante, que ſans faire tort aux autres on la peut prendre pour la ſource des operations humaines, n'a point de mouuement que par la delectation ou par le plaiſir qui en ſont les poids; de là vient que quand l'on eſt triſte en faiſant quelque choſe, il eſt comme neceſſaire que le mouuement manque au principe de l'action, & qu'elle en ſoit plus laſche & plus debile. Il en faut autant croire du iugement,

S. Thom. 12. q. 37. art. 3.

dautant

d'autant que la faſcherie, & la triſteſſe, l'obſcurciſſent. En quoy ie penſe remarquer deux des plus dangereux effets de cette noire paſsion, & de plus, l'vne des cauſes internes des déreglements de la concupiſcence, contre leſquels la vraye vertu allegue ſes principes, en faueur de ſon Prince. Mais elle voudroit volontiers auparauant découurir l'origine de cette paſſion.

III. Demeurant donc aux termes de ce que i'ay dit, touchant cette maladie d'eſprit, ſaint Auguſtin a bien conſideré, Que tout ainſi que la douleur arriue à vn corps, de la reſiſtance que les ſens apportent à vn corps plus puiſſant, ainſi la douleur s'engendre en l'ame, quand la volonté reſiſte à vne plus grande puiſſance. De ſorte que la triſteſſe ne prouient que de ce qui repugne à l'appetit, ou intellectif, qui eſt la volonté, ou ſenſitif, qui eſt la concupiſcence, & conſequemment à la raiſon; c'eſt à dire, à la lumiere de la volonté, à la puiſſance principale de l'ame, & à la Reyne de ſes facultez, qui le doit eſtre auſſi de leurs paſſions. En figure de ces veritez, vous liſez en l'hiſtoire des Rois, que Dieu ayant commandé à Saül Roy d'Iſrael, de deſtruire Amalec: Ce Prince au lieu de ſuiure l'ordre qui luy eſtoit donné d'vne puiſſance ſi abſoluë, & ſi ſouueraine que Dieu, il ſe contenta de prendre Agag Roy d'Amalec vif. Cette rebellion fut ſi deſagreable au Seigneur qu'il reietta Saül, & voulut auoir vn autre Roy plus obeïſſant à ſes commandements. Hiſtoire remarquable, où i'ay la reſiſtance d'vne volonté Royale à la plus adorable puiſſance qui ſoit, qui eſt celle du Seigneur des Seigneurs. C'eſt donc choſe infaillible, que la triſteſſe s'y doit trouuer. Continuons de lire

S. Auguſtin de natura boni. Ia animo dolorem facit, voluntas reſiſtens poteſtati maiori, in corpore dolorem facit, ſenſus reſiſtens corpori potentiori.

l'hiſtoire, & nous verrons en ſuitte de cette reſiſtance,
1. Roi 16. v. 14. & 15. Exagitabat eum ſpiritus nequam. Les ſeptante. Suffocabat eum, ſpiritus maligous.
que l'eſprit du Seigneur s'eſtant retiré de Saül, vn mauuais eſprit le tourmente. Car que cet eſprit repreſente la paſsion de triſteſſe, où ce pauure Prince eſtoit tombé par ſa deſobeïſſance, il eſt facile d'en iuger par la nature du remede dont on ſe ſeruit, pour luy donner du ſoulagement. On chercha par tout le meilleur ioüeur d'inſtrument qui fuſt pour lors, afin de le
1. Roi 16. v. vlt.
réiouïr. Eſtant venu à la Cour, *Toutes les fois que le malin eſprit ſaiſiſſoit Saül, Dauid prenoit la harpe, & la touchoit de ſa main, & Saül eſtoit réioüy, & ſe trouuoit allegé.*
ait luy recreabat.
A mon auis, que la ioye n'eſt pas vn remede qui ſoit bien propre qu'à la triſteſſe. Non que ie ne ſçache que la Muſique eſt importune à la douleur, mais la Medecine auſsi bien eſt touſiours faſcheuſe au malade. Les triſtes, & les malades, ſont de meſme humeur, & ne prennent gouſt à leurs remedes, laiſſent-ils pour cela de faire leurs operations? Il eſt donc à preſuppoſer, que la reſiſtance de Saül à vne volonté ſouueraine luy auoit cauſé vne grande melancholie qui l'oppreſſoit, ainſi que l'eſprit malin ſuffoque les lunatiques, puis que le temperament de la ioye en eſtoit l'allegement. Et ie m'aſſeure que quand ie ne l'aurois pas ainſi remarqué, perſonne n'auroit heſité en l'application de cette allegorie, mais que l'on auroit preuenu ma penſée. Qui plus eſt, ie ne fais point de doute, que la
Selon la vulgaire. Refocillabatur. *Selon l'Hebrieu.* Reſpirabat.
harpe de Dauid qui fait *reſpirer* les melancholiques, & expirer les oppreſsions du malin eſprit, ne repreſente à qui que ce ſoit la vertu de temperance, comme l'vn des plus puiſſans charmes de la paſsion de triſteſſe. Il faudroit ne point auoir eu d'oreilles, n'auoir iamais

oüy la Musique, ou des instruments, ou des voix, pour ne point se representer, que comme la melodie de leurs concerts est vne harmonie d'accords & de tons; la temperance est vne moderation des passions & des mœurs. De plus si la Musique soulage les esprits qui ne sont d'accord en ne se soumettant à vne puissance à laquelle nul ne resiste sans tomber en melancholie, cette vertu qui est la santé de l'ame, dont l'harmonie consiste en vne parfaite subiection à la raison, chassera infalliblement la passion qui la trouble le plus, c'est à dire, la tristesse.

CHAPITRE XLII.

I. Allegorie de Ionas étrangement affligé, pour auoir resisté à la volonté de Dieu, dont il se souuient dans le profond des abismes, pour resister à la corruption de sa tristesse, & en domter l'excez. II. La tristesse des Rois procedant de pareille resistance, doit vser du mesme remede. III. Qui peut aussi seruir à appaiser quelque douleur que ce soit.

I. C'Est assez parlé de l'allegorie de Saül, laissons la pour prendre celle de Ionas, en laquelle ie me suis obligé de trouuer l'infallible preseruatif de cette passion. Rien de si triste que ce Prophete. Mesmes entant que figure du Roy des Rois, quoy que non en la cause de sa douleur. Le Roy des Rois est triste iusqu'à la mort en obeïssant à son pere. Ionas est infiniment affligé & remply d'angoisses, pour auoir esté desobeïssant à

ſon Dieu. Ou pour ne point faire tort à vos iugements, ie me diſpẽſe de vous auertir s'il n'eſt pas veritable, que la triſteſſe du cœur procede de la reſiſtance d'vne volonté à vne plus grande puiſſance. Le Roy des Rois eſt donc triſte iuſqu'au tombeau, dont il épouſe l'innocente cloſture comme eſtant innocent, & où il deſcend de franche volonté. Ionas eſt triſte meſme dans les obſcurs tachots du ventre corrompu de la baleine, où il eſt englouty & enfermé, comme rebelle & criminel, mais où il entre par force. En fin le Roy des Rois eſt triſte iuſqu'à la mort, mais ſa triſteſſe ne luy doit point faire voir la corruption, qui eſt vne exception de ce que ie diſois cy deſſus, que la triſteſſe eſt vne paſſion corruptiue. Ionas eſt ſi triſte qu'il apprehende que cette maladie d'eſprit ne luy ioüe vn mauuais tour, & craint comme il dit, *la corruption de ſa vie*, ou pour vſer de ſes propres termes qui ſont plus myſterieux en ſa langue, *la corruption de ſes vies*. Car cette mode de parler exprime l'excez de ſa triſteſſe, qui s'eſtant debordée du cœur dans les membres, & de l'eſprit dans le corps, l'auoit mis en hazard de perdre l'ame & le corps. Que fait-il? Il ſe propoſe peut-eſtre, l'exemple d'vn grand Roy qui auoit dit deuant luy. *Ie me ſuis ſouuenu de Dieu & ay eſté réjoüy*. O remede ſingulierement ſouuerain? Il s'auiſa donc preſque de la meſme penſée, & conceuë en meſmes termes. *Mon ame* dit-il, *eſtant en angoiſſe dedans moy, ie me ſuis ſouuenu du Seigneur*. Et encore, *vous éleuerez ma vie de la corruption, Seigneur mon Dieu*. Rare effet, belle merueille d'vn ſouuenir ſi ſalutaire! La reſiſtance aux diuines volontez qui ſont adorables, engendre la tri-

Ionæ 2. v. 7.

יחי
vitam meas.

Pſeaume 76. v. 4.

Ionæ 2. v. 7. & 8.

ſteſſe, le ſouuenir que ce ſont les volontez du Seigneur, & de Dieu, releue de la corruption, c'eſt à dire, de l'effet de cette paſſion. Attendu le naturel du corps de l'homme, comme ſaint Hieroſme remarque, Ionas deuoit eſtre corrompu en moins de trois iours dans le ventre d'vn tel monſtre, & apres y auoir eſté digeré tout ainſi que les autres proyes qui tomboient dans ſes entrailles, en remplir les veines & les arteres: Et neantmoins il y demeure entier & plein de vie, auec autant de ſanté que s'il euſt eſté diſpenſé de la corruption. Ne diriez-vous pas que ſi cette horrible beſte accouſtumée à l'eau de la mer en euſt auallé les vagues à ſon ordinaire, qu'elle euſt étouffé le corps de ſon hoſte beaucoup plus cruellement que ſon ame n'eſtoit oppreſſée de triſteſſe? Mais elle s'eſt par maniere de dire, contentée des larmes qu'il épandoit, épargnant tout le reſte de ſa perſonne ſans y oſer toucher, auec la meſme diſcretion que ſi elle euſt voulu luy faire leçon d'abſtinence. En quoy ce Prophete me ſemble auoir eſté plus heureux qu'Adam, que le ſerpent a tenté de gourmandiſe ſur terre, puis que la baleine perſuade la temperance à Ionas dans la mer. Toutefois ce ſage monſtre auoit bien dequoy ſe contenter des larmes de ſon captif, qui en deuoit verſer en abondance, & qui plus eſt, non moins ſalées, ny moins ameres que ſon breuuage ordinaire, comme l'on peut coniecturer, ſortans d'vn cœur ſi étrangement affligé. Si ce n'eſt qu'il eſt à penſer, que le Prophete ne luy donnaſt pas toutes ſes friandiſes à boire, & qu'il en gardaſt pour ſa prouiſion, à ſçauoir comme penitent, & pour y auoir *du pain nuit & iour.*

S. Hieroſme, ſur ce paſſage de Ionas.

Geneſ. 3.

Pſeau. 41.

Ce que s'il eſt veritable, ie ne fais point de doute, que Ionas n'imitaſt à ſon poſſible la prodigieuſe abſtinence de cette gourmande beſte, & que le ſouuenir de Dieu diſſipant la paſſion qui troubloit ſon eſprit, il n'euſt autant de liberté d'embraſſer la vertu que l'on luy apprenoit, que d'aprendre en ſa douleur à compoſer des vers. Grand changement, celuy qui auoit oſé eſtre rebelle à ſon Souuerain, ſe trouue ſi abbatu & ſi domté de ſon affliction, qu'il ne dédaigne de ſe rendre imitateur de la temperance de ſon hoſte, fuſt-il l'vn des plus ſtupides prodiges de la mer. Il ne vit que de ſes larmes, ne ſe repaiſt que de triſteſſe. S'il s'en repaiſt, il la digere, & auec elle, la rebellion, c'eſt à dire, la reſiſtance de ſa volonté à vne puiſſance ſuperieure. La cauſe eſtant oſtée, l'effet deuoit ceſſer. O le capable écolier de temperance! Mais ô vertu de rare merite, puis que meſme elle eſt en conſideration parmy les monſtres! Non ſeulement cette vertu empeſche qu'ils ne faſſent des hommes dans le tombeau viuant de leurs affreuſes entrailles, comme des poiſſons de la mer, & eſt cauſe qu'en vſant d'vne diſcretion contraire à leur naturel, ils s'abſtiennent de deuorer les perſonnes; mais elle apprend à vn Prophete à viure trois iours & trois nuits de meditation ſur la grandeur du Roy des Rois; à faire diette afin de mieux diſſiper la deſobeïſſance, cauſe de ſa triſteſſe, & à ſe rendre capable de la ioye qu'apporte le ſouuenir de Dieu, pour eſtre deliuré de ſon affliction. Tant y a que ſi Saül ne reçoit point d'allegement ſans la muſique, qui eſt vn temperament de voix & de tons, Ionas n'a point de conſolation qu'en faiſant des airs, qui ſont des paro-

les meſurées,& qui marquent la temperance.

II. Ie vous demande icy voſtre ſentiment de cette allegorie, & ſi vous iugez qu'vne ſi digne preuue du pouuoir de cette vertu ne ſoit propre aux Rois, ie me diſpenſeray d'en plus parler. Ils ſont de condition ſi releuée, que la triſteſſe ne leur arriue d'ailleurs que de la reſiſtance qu'ils apportent aux puiſſances qui les contrecarrent, ou qui font des leuées, pour mettre de l'empeſchement à leurs deſſeins, ſoit que ces puiſſances ſoient temporelles, comme s'ils ont des Rois & des Princes pour ennemis, ſoit que ce ſoit la puiſſance immortelle, ce qui arriue autant de fois qu'ils font difficulté de ſe conformer à ſes loix. Quel remede à vne paſſion qui leur eſt ſi nuiſible? Elle procede de la meſme cauſe que celle de Ionas, elle prend le meſme cours, elle a les meſmes ſignes, elle auroit donc les meſmes effets. N'eſt-il pas croyable que ſi l'eſprit Royal vſe des meſmes remedes, que les meſmes criſes qui ont ſauué les autres luy ſeront ſalutaires? Et en ſuite, que la parfaite ſanté leur ſera renduë? A condition toutefois, qu'ils ne s'attendront à ces ſoulagements ſans la temperance. Car que Ionas à le prendre dans ſa priſon, ne ſoit vne figure de l'eſprit dans vn corps, il n'eſt pas meſmes licite d'en douter. Ie me repreſente donc vn Prophete dans le ventre d'vn poiſſon muet de ſa nature, qui neantmoins donne des preceptes de continence à l'interieur royal, accueilly de triſteſſe. Ie me figure que Ionas ſe plaint, qu'il ſe lamente, qu'il regrette ſa diſgrace dedans le ventre d'vne baleine, & que ſes plaintes, n'alterent en aucune façon l'exterieur qui les reçoit. Pour inferer de là, quand bien

les Rois nageroient dans les afflictions, quand ils auroient ſujet de ſe dire plongez dans les abiſmes de la meſme triſteſſe; comme auſſi vous ne les voyez point attaquez de petites calamitez, que leur cõtenance doit touſiours eſtre Royale, leur courage plein de cõſtance, leur viſage cœleſte. Imitans les Cieux qui ſont ſuperieurs aux orages de l'air. Afin qu'en les voyant aſſiſté de tant de temperance en leur douleur, l'on puiſſe dire. Les marques de la Majeſté ordinaire, ſont ſur la face de ce miracle des Princes. La bien-ſeance n'a point fait naufrage pendant la tempeſte qui l'a combattu. Ces yeux ſont bien chargez de quelque affliction, mais la reuerence n'en eſt point bannie. Si elle n'y paroiſt auec tant de ſerenité que de couſtume, c'eſt pour dire qu'il y a du naturel, & non qu'elle n'y ſoit auec tout le reſpect qu'elle demãde de nos deuoirs, & que l'on luy doit rendre, comme à vne nouuelle merueille de conſtance. Paſſons à vne autre conſideration à propos du meſme pedagogue de l'eſprit principal, & du iuſte de la vraye vertu.

III. Ie me ſuis dit Ionas, ſenty allegé en me ſouue-
S. Thomas. nant de Dieu. S. Thomas demande, s'il eſt veritable que toute ſorte de delectation ait la force d'appaiſer toute ſorte de douleur. Auant que de repondre à cette difficulté, il enſeigne, que la delectation eſt vn repos de l'appetit, dans le bien qui luy eſt conuenable, & que la triſteſſe procede de ce qui repugne à l'appetit. Puis il fait vne comparaiſon de la delectation à la triſteſſe, comme qui la feroit du repos à la laſſitude, ſuppoſant ce qui eſt bien fort veritable, que la triſteſſe eſt vne ſorte de laſſitude de la vertu appetitiue.

En fin

En fin il conclud à peu prés en ces termes. Tout ainſi que le repos quel qu'il ſoit, eſtant donné à vn corps, eſt vn remede contre la laſſitude; non d'autre ſorte la delectation quelle qu'elle ſoit, apporte de l'allegement à la triſteſſe, de quelle occaſion que ce ſoit qu'elle puiſſe prouenir. Que ne doit donc pas faire la ioye, qui procede du ſouuenir de Dieu? Ie veux croire que ſes appareils appliquez auec diſcretion, ſeront des remedes plus infallibles que tous autres. De maniere que quand bien la triſteſſe voudroit troubler l'eſprit Royal, prouenant des douleurs ou maladies corporelles, le ſouuenir de Dieu eſt vn ſoulagemét fort preſent, & de rare operation. Bien que ie ne ſçay s'il ſeroit neceſſaire de toucher à ce point, veu la grãdeur du courage Royal, qui doit auſſi peu chãceler dans vn lict, que dans vn champ de bataille. Qui dy-je, doit eſtre ſuperieur aux accidens que la puiſſance ſouueraine luy enuoye, & ſe ſouuenant de ce qu'il eſt, viure pendant l'alteration de la ſanté corporelle de la temperance, qui eſt la ſanté de ſon eſprit. Neantmoins attendu que la vraye vertu, comme ennemie de l'humeur des Stoiciens, n'entend pas que ſon Prince ſoit inſenſible à la douleur, ie ne trouue point qu'il ſoit raiſonnable de paſſer ce point ſous ſilence. C'eſt pourquoy comme vn bon cœur ſouffre auec plus de repos, & auec moins d'inquietudes, les douleurs des playes qu'il a receuës, quand il ſe ſouuient que ç'a eſté au ſeruice de ſon Prince, & au lieu d'honneur; ſouuenir qui agiſt ſi puiſſamment ſur ſes douleurs, qu'il ne voudroit ne les auoir pas receuës, tant il y a de delectation à porter les marques de ſon deuoir, à l'auantage de ſa valeur & de ſa

reputation. Ie penſerois dire de meſme, que l'eſprit Royal preuenu de la temperance, doit ſe venger de toute impatience, quelques maladies du corps, quelques douleurs que ce ſoit qui le tourmentent. Et ce en ſe repreſentant que Dieu les luy enuoye, ou pour tirer des preuues de ſes ſoumiſſions à ſes volontez, ou pour ſçauoir s'il tient autant à gloire de luy plaire, en ſe conformant à ce qu'il ordonne, que ſes ſujets s'eſtiment heureux, de faire choſe qui luy ſoit agreable, ou en fin pour connoiſtre s'il a autant de pouuoir ſur les incommoditez de ſa perſonne, qu'il en doit auoir ſur les calamitez de ſon Eſtat, l'vne de ces afflictions eſtant vne preparation à l'autre, & le Prince de la vraye vertu, auſſi obligé de plaire à Dieu, que ſes vaſſaux de luy obeïr. Il ſe void peu de contentements pareils à ceux des victorieux, qui ſont dans la plus grande felicité du monde, quand ils éleuent des trophées apres leur victoire. Mais ſaint Paul digne precepteur de la conſtance de l'eſprit Royal, ſe glorifioit encore plus en contemplant ſes playes. Le ſouuenir de les auoir receuës pour l'honneur de Dieu, luy apportoit vne telle ſatisfaction, qu'il n'euſt pas voulu les changer aux rubis d'vn ſuperbe diademe. Cependant ſes playes n'eſtoient tout au plus, qu'vn ſigne de ſes combats, ou du mal qu'il y auoit enduré par l'outrage de quelque autre. Ie vous demande combien ne merite de loüange vn eſprit qui ſurmonte la douleur que luy donne la maladie de ſon propre corps. Si bien qu'il n'y a point de doute que ne pas permettre à ſon eſprit qu'il s'afflige plus que de raiſon, ne ſoit vne marque indubitable, que l'on ſçait gouuerner ſes ſentiments, &

S. Chryſoſtome homilie 8. des loüanges de S. Paul.

qu'au beſoin l'on triompheroit de ſes incommoditez. Et comme ce ſignalé pouuoir ſur ſoy-meſme eſt ſi nompareil, il n'eſt deu qu'à la vraye vertu, ou certes au Prince de ſon inſtitution. Si qu'il faut croire, que ce ſoit elle qui le rende genereux iuſque là, que de le tenir preparé au mépris de tous les ſujets de triſteſſe qui luy pourroient ſuruenir, & qui ne le ſurprendront iamais. Si temperé, que pendant les irruptions de leur accez, il ne luy échappe point de mine, quelque effort qu'il faille faire en les repouſſant, qui ne ſoit pardonnable à la douleur, & ce encore d'auſſi bonne grace, que s'il ne ſouffroit rien. Pourquoy cela? Parce que les tranſports d'impatience ſont des témoignages de la reſiſtance d'vn eſprit à la volonté ſuperieure; comme i'ay dit que ny la triſteſſe, ny la douleur exceſſiue ne procedent que de cette rebellion. Auoir donc continuellement l'eſprit ſain en vn corps malade, eſt vn ſigne infallible que la temperance gouuerne en l'interieur, & qu'elle y entretient le ſouuenir de Dieu, autheur de tout repos.

CHAPITRE XLIII.

I. La cupidité d'honneur, animée du merite, eſt vne paſſion moins indigne des Rois que toute autre. II. A laquelle conuoitiſe neantmoins, il eſt defendu d'aſpirer à l'honneur, par la voye de l'ambition. Celle de la vertu eſtant plus Royale, eſt auſſi beaucoup plus aſſeurée. Si l'ambition eſt naturelle à l'homme. III. La temperance

modere les desirs ambitieux, dont elle empesche l'iniustice, & les excez.

NON seulement cela, mais craindre la puissance eternelle qui est souuerainement redoutable, c'est de plus vn vray moyen de bien moderer ses cupiditez, ses ambitions, c'est à dire, la passion de desir, suiuant la mode de nostre langue, qui reçoit pour des synonymes les noms de cupidité, de desir, d'ambition, quoy que ce dernier soit plus propre & plus significatif en matiere d'honneur. Ie dis du plus Royal objet de tous les mouuemens de la concupiscible. Quand donc ie parle de l'honneur, ie pense toucher vne fin de cette faculté de beaucoup moins blasmable aux Princes, ny que la honteuse infamie d'vne ardeur sensuelle, que la concupiscence ou le desir regardent, ny que l'infame bassesse d'vne roturiere auarice, que l'on appelle cupidité, qui sont deux vices par trop familiers aux passions de la concupiscible, comme déja ie luy ay cy-dessus reproché. A quoy ie voudrois ajouter contre le premier mouuement sensuel, ce que disoit Platon. Qu'il n'est personne qui ne pense, que l'homme entrepris dans les lacs de la volupté, outre l'opprobre où il se precipite, ne soit de beaucoup plus au dessous de ce qu'il ne deuroit estre, que n'est pas celuy qui se laisse démolir par la douleur. Et contre le point de la cupidité des biens, ce que Saluste a noblement obserué à propos des Romains. Qu'aussi tost que la contagion des vices ne plus ne moins qu'vne peste, se fut prise à

Platon lib. 1. de legib.

Saluste Catil. & Vrbem Romanam.

leurs mœurs, la ville en fut toute changée, & ſon Empire, de tres-iuſte & de tres-excellent, deuint cruel & intollerable. Bien toutesfois que l'ambition du commencement, mit en de plus grandes impatiences les courages des membres de cét Empire que l'auarice, & que celle-là ſoit vn vice plus approchant de la vertu que tout autre. Afin de conclure auec Iſocrate écriuant à Philippe Roy de Macedoine, où il ne l'exhorte à rien tant qu'à l'accroiſſement de ſa gloire; Que peut-eſtre il n'eſt pas honneſte à vn Prince, de bruſler d'vn autre deſir inſatiable, que de celuy-là. En quoy s'il n'euſt approuué des excez, il euſt beaucoup mieux parlé. Tant s'en faut donc que l'honneur ſoit defendu aux deſirs des Rois, que ſes paſſions ne ſe peuuent attacher à rien de ſi digne. Ou que l'ambition en ſoit reprochable; que ſans la ſplendeur de cét objet il y auroit de la honte à en admettre en ſon courage. Ou qu'il en faille condamner les cupiditez, qu'Ariſtote a oſé appeller l'honneur le prix de toutes leurs pretenſions. Suiuant la doctrine de ſon maiſtre, qui dit que c'eſt la recompenſe des gens de guerre. Le prix dit-il, en quoy il monſtre ſans nulle difficulté, que l'on ne doit penſer à acquerir de l'honneur ſans merite. Il ne ſe peut non plus raiſonnablement obtenir ſans la vertu, ſans laquelle l'ambition n'a point d'auãtage qui la recommande. Car c'eſt pour lors que cette paſſion eſt tyranique, quãd ainſi que Caton le reprochoit aux Romains, elle eſt miſe en poſſeſſion de tous les prix de la vertu.

Iſocrat. ep. ad Philipp.

Ariſtote l. 1. Rhetor.

Platon lib 12. de legib.

Caton chez S. Auguſtin 5. de la Cité, ch. 12.

II. Il importe donc de bien diſcerner en matiere de deſir, c'eſt à dire, du plus important mouuement de la concupiſcible, ſi c'eſt par la voye de vertu qu'il nous

preſſe paſſionnément d'arriuer à ce qu'il demande, ou ſi ce n'eſt que par la ſeule voye de l'ambition. Car bien que ces deux mouuemens, ou pluſtoſt ces deux chaleurs d'vne meſme paſſion, ſoit du coſté du principe qui eſt l'appetit ſenſitif, ſoit du coſté de ſa fin; pretendent à vne meſme choſe, à ſçauoir à l'honneur, parce que le deſir pouſſé de la vertu y aſpire, & auſſi l'ambition, quoy que non excitée de la vertu, ouy bien peut-eſtre de ſa reſſemblance: ſi eſt-ce toutesfois que le premier ſentiment d'vn vertueux deſir, qui ſe le propoſe auec moderation, acquiert infalliblement ce qu'il s'en promet; & l'autre veut y paruenir par des excez, & ſans droit, d'où vient que ce qu'il en obtient n'eſt pas legitime. L'vn di-je taſche d'y arriuer par la vraye voye, l'autre manquant de bonne induſtrie, s'efforce d'y atteindre par ſupercherie. Où par la vraye voye i'entends la vraye vertu, touſiours ingenieuſe, & qui plus eſt, ſecondée de bon ſuccez en matiere de gloire, tant de celle des Empires de la terre, que de celle du Royaume des Cieux qui eſt au dedans de nous, & où le Iuſte de la vraye vertu fait des miracles par la temperance. C'eſt bien plus. Non ſeulement la vraye vertu eſt la vraye voye de l'honneur, elle en eſt auſſi la collatrice, ayant de tels & de ſi infallibles pouuoirs ſur la diſtribution de ſes dignitez, que les threſors ne luy en ſont iamais fermez. Iuſque-là que l'honneur tient à grande ſatisfaction qu'il plaiſe ainſi à cette ſage œconome de ſes biens, d'en diſpoſer. Les eſperances de l'ambition ne ſont point ſi bien ſatisfaites que les ſiennes. Elle n'eſt pas ſi aſſeurée de la recompenſe de ſes ſeruices. Penſez ſi nonobſtant cette incertitude il y a

* Auguſtin cy deſſus.

de la peine à la deſabuſer, ce que ce ſeroit ſi elle eſtoit contente. Il eſt donc tres-difficile de domter cette paſſion. L'entrepriſe de mettre de la moderation dans la cenuelle d'vn ambitieux n'eſt pas petite. Meſmes cette conſideration, que le plus ſouuent il eſt éconduit de l'honneur, ſans toucher aux preiugez de ſon refus, veu l'iniuſtice des recherches qu'il en fait, le détourne rarement de l'ardeur de ſes deſirs. Combien de Princes dõt il eſt impoſſible de moderer le courage, quãd bien vous leur oſteriez tout le ſang des veines où eſt le threſor de la generoſité? Ils ſont moins d'eſtat de leur vie, que des ſentimens de leurs naiſſances. L'ambition leur eſt comme naturelle. Chaſſez l'honneur du monde, ils en ſortiront volontiers, ſe condamnans à vn exil volontaire pour le ſuiure, & luy rendre par tout des témoignages de leurs affections à ſon ſeruice. Qu'il ſoit ainſi, Simonides adreſſant ſon diſcours à vn Tyran, le monſtre aſſez quand il dit, Que le deſir de la gloire eſt auſſi naturel aux humains que la diſcretion. Que l'homme n'eſt different des brutes, qu'en tant qu'il eſt cupide d'honneur. Ie vous donne donc à penſer s'il leur eſt aiſé de s'en défaire, & ſi l'enuie d'eſtre beſte ne leur pouuant tomber en l'ame, ils ne mettroient auſſi toſt leur raiſon en proye que leur ambition. Et certes cela leur arriue autant de fois, qu'il la ſouffrent inſatiable. Car pour lors, s'ils ne ſe dépoüillent de leur raiſon quant à ſa ſubſtance, ils ſe font quant à l'vſage de ſes lumieres. Conſiderez ie vous prie cette penſée. Les Philoſophes diroient que la difference formelle entre nous & les beſtes, n'eſt autre que la raiſon. Le noble Hiſtorien, que c'eſt par la parole

Xenophon de regno. ou Hier.

Saluſt. Catil. in exord.

que l'on y remarque de la diſtinction. Mais ce Poëte penſe que ce ſoit par la capacité de l'ambition, parce qu'elle ne peut tomber dans les ſentiments d'vne beſte. Et comme c'eſt choſe ſi veritable que cette difference doit eſtre la forme d'vne eſpece naturelle à tous les hommes, & que toutefois ils ne ſont pas tous ambitieux. Simonides corrige ſon plaidoyer, apporte de la modification à ſa penſée, & la reſtreint parlant de cette ſorte. Tous les animaux reçoiuent auec pareil ſentiment de volupté, celle de manger, de boire, de dormir, celle de la ſenſualité. Pour l'ambition, ny elle ne ſe trouue naturellement aux animaux irraiſonnables, ny en tous les hommes. Ceux-la ſeuls dont la condition eſt beaucoup differente de la nature des beſtes, qui ſont non hommes ſeulement, mais vrais hommes & virils, ont cét auantage ſur le commun, que l'on peut dire que la cupidité d'honneur eſt née auec eux. C'eſt d'où vient à ce que ie me puis imaginer, que ce n'eſt ſans cauſe ô Princes, que vous ſupportez ſi aiſément toutes les difficultez qui ſe rencontrent au gouuernement de vos Empires, pour l'amour à ſçauoir de l'honneur que l'on vous rend plus qu'à tous les mortels. Auſſi ſemble-t'il, qu'il n'eſt point de volupté humaine qui aproche plus de la diuine, que la delectation que l'on tire de l'honneur. Ce diſcours m'a ſouuent paſſé par l'eſprit, & me ſuis imaginé qu'Iſocrate qui appelloit cy deſſus, l'ambition de gloire, inſatiable, la iugeant toutefois la plus honneſte de toutes les paſſions de la concupiſcible, auoit beu dans la meſme fontaine de la ſageſſe humaine, d'où Simonides a puiſé cette comparaiſon. Parce que la volu-

Xenophon cy-deſſus.

Iſocrate cy-deſſus.

volupté diuine eſt vn comble de ſatisfaction, dont l'objet eſt auſſi inépuiſable, que l'appetit qui s'y porte, eſt infiny & inſatiable. Au moins le faudroit-il ainſi inferer, ſuppoſé que ce prophane euſt eu quelque ſentiment de la ſainte volupté du vray Dieu de gloire. Car pour Iſocrate, il parloit indubitablement de l'ambition de l'honneur du monde, ainſi qu'il le monſtre, adreſſant ces autres paroles au meſme Monarque Philippe de Macedoine. Pluſieurs en matiere d'ambition, approuuent la mediocrité, mais ceux qui ont les auantages ſur les autres, qui reluiſent en voſtre Majeſté, doiuent aſpirer aux plus grandes gloires du monde, & n'en receuoir iamais de ſatieté. Quand ô Roy, tu auras forcé les Barbares à receuoir la loy des Grecs, ceux-là exceptez, auſquels tu auras fait prendre les reſnes de ta conduite pour les y faire obeïr; quand tu auras reduit à ce point le Prince que l'on appelle auiourd'huy le grand Roy, qu'il ſe vienne ſoumettre à faire ce que tu luy commanderas; penſe pour lors que rien ne peut plus eſtre ajouté à la ſplendeur de ton los, & que ta renommée ſe ſera renduë égale à tes faits heroiques. En l'eſtat que ie voy les affaires, il t'eſt plus facile d'en venir là, que d'auoir la puiſſance & la gloire que tu t'es acquiſe, à l'aide de l'Empire de tes anceſtres. Car il ne te reſte autre choſe à acquerir, ſi ce n'eſt que tu ſois fait Dieu.

III. I'aperçois bien parmy l'excez de cette flatterie Païenne, en ce conſeil d'ambition inſatiable de gloire, le prix & la recompenſe que le deſir Royal le plus iuſte & le plus vertueux du monde ſe propoſeroit; mais le merite & le droit y manquant, ie dou-

terois de ſon acquiſition, & ne puis bien opiner de la proſperité de quelque deſir que ce ſoit, s'il n'eſt recommandé par la temperance. Ie vous demande donc, ſi le contentement que l'on voudroit donner à ſa cupidité, ſi dy-je le deſir d'amplifier ſon nom par l'amoindriſſement de la renommée d'autruy, eſt vn iuſte ſuiet de guerre, ou ſi le ſuccez en doit eſtre heureux, puis que la pretention en eſt iniuſte. Il n'y a que l'ambition qui permette à ſes enuies de s'imaginer, que la grandeur d'vn Roy dépend de l'agrandiſſement d'vn Empire qu'il aura baſty ſur la ruine des autres Eſtats. Ces penſées ne tombent qu'en l'eſprit des Tyrans, & de ceux que le caprice de la fortune aura auancé par les voyes de la faueur. Dites moy, ſi eſtans telles, ie n'ay pas bonne raiſon de les croire ſuſpectes à la vraye vertu qui condamne le vice. Si di-je elles ne ſont point contraires aux regles de ſon inſtitution, qui ſont toutes fondées ſur la Iuſtice. S. Auguſtin diſoit, que les enuies immoderées, excitent de grands malheurs, & ruinent le genre humain. Au dire des méchants, c'eſt vne felicité que d'étendre ſur les terres d'autruy les limites de ſon Empire. Ce que les bons ne font que par neceſſité. Et ſans doute, c'eſt vne plus grande felicité d'auoir vn bon voiſin auec lequel vous ſoyez bien d'accord, que de renger à la raiſon vn mauuais voiſin qui vous fait la guerre. Souhaitter d'auoir des ennemis qui ſoient à craindre, ou qui ſoient dignes d'eſtre offenſez, non à autre fin que pour auoir occaſion de leur faire la guerre, & d'eniamber ſur leurs eſtats, me ſéble eſtre vne chaleur d'vn trop petit eſprit, pour eſtre bien martial. Meſmes ie dirois qu'elle part

S. Auguſt. de la Cité de Dieu, ch. 14.

infalliblement d'vne ambition qui aura chaſſé la raiſon de ſes Eſtats. Les Tyrans ont rarement des cupiditez equitables. Si elles ſont iudicieuſes, ie m'en rapporte. Ils ont des chaleurs de foye, mais la temperance ne les échauffe iamais à la guerre à intention de contenter leur ambition. Elle n'eſt donc vertueuſe, elle eſt dereglée, & la vraye vertu condamnera les deſirs de la violence, qui voudroit que tout le monde ſuiuiſt les ardeurs de ſes enuies. Les vrays Rois s'entretiennent auec plus de modeſtie, & de generoſité. L'amour qu'ils ont pour la vertu, oblige les mouuements de leurs deſirs à ſuiure la prudence, qui eſt la principale lumiere de la moderation. Tellement que ſi ſaint Auguſtin croioit, que c'eſt vne grande vertu à celuy qui eſt doué des vertus, de mépriſer la gloire, l'on peut dire que ce n'eſt pas vne petite vertu, que d'en ſçauoir temperer la cupidité. La moderation eſtant vne vertu Royale, ne peut eſtre vne vertu mediocre. Car ſi bien la mediocrité en matiere de quantité, & de meſure corporelle, eſt quelque choſe de moindre que la grandeur; il n'en eſt pas ainſi en matiere morale, où ce qui eſt moderé & mediocre, eſt plus excellent, que ce qui eſt immoderé & exceſſif. Vous le voyez en la vertu de temperance, qui eſt l'vne des éminences des quatre premieres vertus. Tellement que ſi elle eſt de ce nombre-là, & de telle conſideration, c'eſt ſans doute que l'excez de cupidité qui luy eſt contraire, ſera de nulle eſtime dans les ſentiments d'vn eſprit principal, qui doit touſiours preferer ce qui eſt honneſte, à ce qui eſt vtile.

S. Auguſt. l. 5. de la Cité de Dieu, c. 19.

CHAPITRE XLIV.

I. Daniel homme de deſirs, figure de la temperance, qui regle l'ambition. Comme viuant dans l'innocence, il ſe purge des calomnies de l'enuie. II. A quoy le ſouuenir de Dieu luy ſert merueilleuſement. Le Iuſte de la vraye vertu parfait imitateur de ce Prince, par la moderation de ſes deſirs, & droite intention de gouuerner ſon Empire.

I. VOVLEZ vous vne belle preuue de l'excellence de cette vertu, & qui confirme la merueille du pouuoir qu'elle a au gouuernement des deſirs, & de l'ambition, pour ſi difficiles que ſoient ces paſſions à domter? Daniel la vous donnera, eſtant vne parfaite figure de modeſtie & de vertu. Vn Ange ſelon les Hebrieux, l'appelle *homme aimable*. Suiuant la lecture de la vulgaire, *homme de deſirs*. Quand on eſt ſçauant au meſtier des armes, on eſt homme de guerre. Si l'on eſt opulent en biens de fortune, l'on eſt homme de richeſſes. Ainſi chez les autheurs prophanes, vous auez des hommes d'amis, des hommes de lettres, des hommes de vertus. Tellement que ce n'eſt ſans elegance que Daniel le plus parfait ambitieux de tous ceux de la Cour de Darius, eſt appellé *homme de deſirs*. Cette qualité me donne ſujet de le prendre pour vne figure de la temperance, qui n'eſt autre choſe qu'vne moderation de la cupidité qui obeït à la raiſon. Tu es *homme de deſirs*. Et auec plus myſterieuſe ſignification, *tu es aux deſirs*.

S. Hieroſme. Daniel 9. v. 23. מורות *Symmac.* Vir amabilis. Vir deſideriorum. *1. Reg. 17. v. 33. Pſeaume 75. v. 6.* Viri diuitiarum. *Sidonius l. 2. ep. 13.* Vir amicorum. *Symmac. l. 10. ep. 24* Virtutum virum. *Biblia Hebraea.* Quia deſideriorum tu.

Comme ſi l'Ange vouloit dire. Il n'appartient qu'à toy qui appartiens aux deſirs, à faire de vertueux deſirs. Tous les hommes ne ſont point capables d'ambition, il n'y a diſions nous, que les virils, & ceux qui ont de nobles auantages ſur la nature des beſtes. Tous les hommes faits, ou d'âge parfait, ou de force en ſa vigueur, n'ont pas moyen de regler leurs cupiditez. Cela n'eſt donné qu'à ceux dont l'eſprit principal eſt reglé par la modeſtie. Cela n'eſt que pour les imitateurs de Daniel, ſi inuulnerable aux vices de la concupiſcible, qu'au lieu que les mouuements & les paſſions des autres ſont données en charge, & commiſes à la diſcipline d'vn eſprit paiſible & gouuerné par la temperance, celuy de Daniel eſt abandonné aux deſirs auſquels il appartient, auec auſſi peu d'apprehenſion qu'il y excede, comme ſi ſes deſirs eſtoient des vertus. L'Epouſe du Cantique des Cantiques diſoit de ſon Epoux, qu'il eſtoit *tout entierement deſirable*, ou ſelon vne autre verſion, *qu'il eſtoit tout deſirs*, que ce n'eſtoit que deſir. Ainſi l'Ange dit à Daniel, non ſeulement qu'il eſtoit à deſirer, ou qu'il ſ'entendoit à former des deſirs, mais qu'il eſtoit tout de deſirs. A peu prés comme parlant à noſtre mode, nous diſons de quelque perſonne qui s'eſt voüée au ſeruice de quelque Prince ou de quelque grand, il eſt tout de cette maiſon là. Ie ne m'étonne plus que le Roy Darius penſaſt d'établir Daniel ſur tout ſon Royaume; car la temperance doit regner ſur tous les eſtats de la concupiſcible, qui eſt de beaucoup plus grande étenduë que le domaine de l'iraſcible. Cependant les ambitions dereglées des ennemis de noſtre Prince ver-

Cantic 5. v. 16. Totus deſiderabilis. *Selon l'Hebrieu* Totus ipſe deſideria.

tueux, i'entens de Daniel, conformément à ce qui eſt obſerué cy deſſus, qu'il eſtoit de ſang Royal, & ie veux dire, les paſſions de la concupiſcible rebelles à la raiſon, ſe ſouleuent contre cét homme de deſirs. Nous liſons en ſon hiſtoire, que les Princes ſes inferieurs, *cherchoient occaſion*, & à trouuer quelque choſe *contre Daniel du coſté du Roy, & ne peurent trouuer quelque cauſe ny ſujet de ſoupçon quelconque, parce qu'il eſtoit fidelle à ſon Roy; & qu'aucune faute ny ſoupçon n'eſtoit trouué en luy.* Les interpretes varient ſur l'intelligence de ces paroles, *du coſté du Roy.* Mais ils ſont tous d'accord en ce point, que ces Princes de la Cour ſe voyants inferieurs à Daniel, qui eſtoit vn étranger, veilloient ſur ſes actions. Et comme il gouuernoit l'Eſtat de l'authorité du Roy, ils cherchoient les moyens de le diſgracier, & de pouuoir prouuer contre luy, ou qu'il aſpiroit à la Couronne, ou qu'il auoit attenté ſur la perſonne du Roy. En quoy certes il euſt eu les ambitions bien déloyales, & de tres-pernicieux deſirs. Les Rhabins parlent autrement du deſſein de ces enuieux malueillants. Le coſté du Roy c'eſt la Reyne, ce ſont les concubines & les femmes qui couchoient aux coſtez du Roy. Ils cherchoient donc ſujet de l'accuſer en cette matiere, & s'ils ne pourroient pas fonder leur accuſation contre Daniel, ou ſur ſes paroles, ou ſur ſes careſſes, ou ſur ſes geſtes, ou ſur ſes meſſages. Mais & le ſujet & le ſoupçon leur manqua de ce coſté-là, parce qu'il eſtoit Eunuque. A cauſe dequoy il n'y auoit point d'apparence, de le conuaincre en matiere d'amour.

Daniel 6. v. 3. & 4.

S Hieroſme ſur Daniel allegué.

II. Voila pour ce qui eſt de l'hiſtoire. Mais afin

de ioindre ce motif de ſenſualité à celuy de l'ambition, qui eſt bien plus plauſible, & qui comprend les autres obiets de la cupidité, attendu les ſuites de la poſſeſſion d'vn Empire, où vous auez l'honneur, les biens, les delices, & tout ce à quoy l'ardeur de la concupiſcible ſe peut porter, vous voyez par la propre confeſſion des ennemis de la temperance, que Daniel n'a excedé en ſes paſſions, par la moindre immoderation du monde, & que ſi l'eſprit principal ſe rend imitateur de ſa modeſtie, la vraye vertu aura preſcrit au Prince de ſon inſtitution, vn puiſſant moyen de regner paiſiblement en ſon interieur. *Nous ne trouuons* diſent-ils, *aucun ſuiet de reproche en Daniel, ſi ce n'eſt peut-eſtre en la loy de ſon Dieu.* O reproche mal fondée! Vous le blaſmez d'vne choſe pour laquelle il merite d'eſtre loüé. La loy de Dieu déplait aux ambitieux, car elle commande la temperance. Ce n'eſt pas l'ordinaire des paſſions d'agreer vne loy qui en punit les excez. Mais voyez ie vous prie, la naïueté de l'adueu de la ialouſie & de l'enuie, qui ne peut voir la vertu en des deuoirs qui luy font acquerir de l'honneur. Seruir Dieu c'eſt regner. Le Prophete eſtoit ſans ceſſe en prieres & oraiſons. A l'exemple peut-eſtre de ſon ayeul, il meditoit en la loy du Seigneur iour & nuit. Y a-t'il plus dequoy s'étonner de l'innocence de ſes deſirs? Le ſouuenir de Dieu en eſtoit le directeur. Le ſouuenir de Dieu qui entretenoit ſon eſprit, en rendoit les facultez modeſtes, & leurs mouuements irreprochables. Puiſſant effet de ce ſouuenir, belle merueille qui fait que Daniel ſçache auſſi parfaitement moderer toutes les ambitions de la con-

Daniel ey-deſſus v. 5.

cupiſcible, que Ionas à ce qu'il nous a enſeigné, s'eſt monſtré capable d'y trouuer l'alegement de ſa triſteſſe. Sans ce ſecours du diuin ſouuenir, la violence des principales paſſions ſeroit indomtable, & ſur tout l'ambition. A propos de laquelle, & auant que de mettre fin à ce chapitre, ie voudrois ouïr encore vne fois parler le delicieux Iſocrate. Peut-eſtre ſera-t'il depuis tantoſt, auſſi amoureux de la temperance, où il parle de la paix, que nous l'auons reconneu exceſſif en ſes conſeils de guerre. Blamant donc de certains Capitaines qui n'ont point eu la prudence de conſeruer les Eſtats, égale à l'ambition qui leur en auoit fait entreprendre la conduite; Ils entendoient fort mal dit-il, combien la puiſſance qui donne dans la veuë des grands eſt peu traittable & mal-aiſée à gouuerner. Combien de plus il eſt difficile, ſi l'ambition les y porte, de n'y perdre l'eſprit. Ils ignoroient que de ſon naturel elle reſſemble aux femmes publiques, qui donnant de l'amour perdent les amoureux. Ie m'en doutois bien, ce digne Orateur a changé d'opinion. Il n'eſt plus d'auis de porter les Princes à des paſſions inſatiables. Dire que le deſir perde les ambitieux par la comparaiſon de l'infamie de la ſenſualité; outre que c'eſt comprendre deux furieux excez de la concupiſcence, c'eſt en détourner noblement l'eſprit principal. C'eſt ſous main recommander la temperance: car elle a cela de propre que de ne faire eſtat des voluptez corporelles, de ne deſirer l'infamie de ſes plaiſirs, de craindre meſmes vne iuſte licence en ces matieres là, tant s'en faut qu'elle permette que l'on penſe aux illicites. Ceux donc que les objets de la con-

Iſocrat.

cupiſcence

cupiſcence attirent par leurs allechements, ont beſoin de la temperance. Qui reprime les deſirs illicites, qui ne cede aux vaines promeſſes de l'ambition, qui ne s'amollit par les flatteries de la ſenſualité. Non ſeulement les objets de ceſte faculté attirent, mais auſſi ſes mouuemens, & ſes paſſions, que Platon compare à des cordes & à des nerfs, qui tirent hors de la raiſon. Il ne ſe faut donc eſtonner d'Iſocrate, quand il diſoit, que l'ambition fait perdre l'eſprit. Mais où croiriez-vous que ces nerfs emmenent les Roys qui en ſont liez, au cas que la temperance ne les affranchiſſe, vſant de ſon pouuoir & de ſon authorité, ſi ce n'eſt à vne infame & honteuſe ſeruitude? Car comme a dignement eſcrit le bien-diſant Sidonius, tout ainſi que les Roys commandent aux hommes, ainſi les deſirs de dominer dominent les Roys. Mais c'eſt ce que l'on n'a point ſujet de craindre de celuy de la vraye vertu. Duquel l'on peut dire ce que S. Auguſtin a penſé des Potentats deſireux de ſe gouuerner en leur puiſſance auec toute moderation; qu'il ne regne pas par la cupidité de commander, mais à la charge d'eſtre preuoyant. Non en tirant de l'orgueil de ſa principauté, mais prenant pitié des miſeres de ſes ſujets, & la peine d'employer ſa prouidence pour les en deliurer. Que ſi cela ſe peut dire à la gloire de ſes plus nobles & plus heroiques deſirs, qui ſont trop heureuſement ſatisfaits pour n'eſtre pouſſez d'autre ambition, que de celle de la vraye vertu; ce ne m'eſt vn moindre ſujet de loüange, quand ie conſidere la moderation des autres mouuemens de ſa concupiſcence; ſoit du coſté des richeſſes, où i'admire la magnificence de ſa temperance; ſoit du coſté de la volupté, où la raiſon

Platon de legib.

Sidonius l. 2. ep. 13. Sicut hominibus reges, ita regib. dominandi deſideria dominantur.

S. Auguſt. de la Cité. Neque enim dominandi cupiditate imperant, ſed officio conſulendi; nec principandi ſuperbia, ſed prouidendi miſericordia.

qui luy en impoſe l'abſtinence, luy eſt vne loy qu'il garde inuiolablement. De là vient que vainquant la volupté, il vit ſi heureuſement, & auec tant de gloire. Auſſi eſt-il indubitable que ceux qui y ſont ſujets, & qui en ſont vaincus, ſont infames & miſerables.

FIN.

TABLE

DES PASSAGES

DE L'ESCRITVRE SAINCTE,

CITEZ OV EXPLIQVEZ AV PREMIER liure de l'Empire du Iuſte.

De la Geneſe.

Ch. 2. v. 10. FLVVIVS *qui diuiditur in quatuor capita.* 90

3. v. 14. *Terram comedas cunctis diebus vitæ tuæ.* 237

3. v. 9. *Vbi es?* 2

4. v. 17. *Vocauit nomen eius ex nomine filij ſui Enoch.* 3

4. v. 26. *Cœpit inuocare nomen Domini.* 118

5. v. 29. *Iſte conſolabitur nos ab operibus & laboribus manuum noſtrarum.* 7

7. v. 2. *Ex omnibus animantibus mundis tolles ſeptena & ſeptena, maſculum & fœminam: vt ſaluetur ſemen.* 350

10. v. 9. *Quaſi Nemrod robuſtus venator coram Domino.* 8

10. v. 10. *Principium regni eius Babylon & Arach & Achat, & Chalanne in terra Sennaar.* 8

14. v. 22. & 23. *Leuo manũ meam ad Dominum Deum excelſum poſſeſſorem cœli & terræ, quod non accipiam ex omnibus quæ tua ſunt, ne dicas: Ego ditaui Abram.* 159

15. v. 1. *Noli timere Abram, ego protector tuus ſum, & merces tua magna nimis.* 204

18. v. 20. *Clamor Sodomorum.* 175

23. v. 6. *Princeps Dei es apud nos.* 74

25. v. 34. *Accepto pane, & lentis edulio, comedit & bibit, & abiit paruipendens quod primogenita vendidiſſet.* 333

27. v. 37. *Dominum tuum illum conſtitui.* 131

32. v. 26. *Dimitte me, iam enim aſcendit aurora.* 133

28. *Si contra Deum fortis fuiſti, quanto magis contra homines*

prævalebis. 133
49. v. 3. 4. *Ruben primogenitus meus, tu fortitudo mea, & principium doloris mei, prior in donis, maior in imperio. Effusus es sicut aqua: non crescas, quia ascendisti cubile patris tui, & maculasti stratum eius.* 281

De l'Exode.

2. v. 14. *Quis te constituit principem & iudicem super nos.* 62. 63
3. v. 11. *Quis sum ego, vt vadam ad Pharaonem, & educam filios Israël de Aegypto?* 67
13. *Ecce ego vadam ad filios Israël, & dicam eis: Deus patrum vestrorum misit me ad vos. Si dixerint mihi: Quod est nomen eius? quid dicam eis?* 67
4. v. 1. *Non credent mihi, neque audient vocem meam: sed dicent: Non apparuit tibi Dominus.* 68
4. v. 3. *Proiice virgam in terram, &c. & apprehende caudam eius,* scil. serpentis. 69
17. *Virgam hanc sume in manu tua, in qua facturus es signa.* 68
25. v. 31. &c. *Facies & candelabrum ductile de auro mundissimo. Sex calami egredientur de lateribus, tres ex vno latere, & tres ex altero. Tres scyphi quasi in nucis modum per calamos singulos, sphæruláque simul & lilium. Sphærulæ sub duobus calamis per tria loca, procedentes de hastili vno.* 167
33. v. 20. *Non enim videbit me homo, & viuet.* 189
34. v. 29. *Et ignorabat quod cornuta esset facies sua ex consortio sermonis Domini.* 187. 188

Du Leuitique.

19. v. 2. *Sancti estote, quia ego sanctus sum.* 25

Du Deuteronome.

20. v. 4. *Quia Dominus Deus vester in medio vestri est.* 111
20. v. 8. *Quis est homo formidolosus, & corde pauido? Vadat.* 111

De Iosuë.

9. v. 22. *Cur nos decipere fraude voluistis, vt diceretis, Procul valde habitamus à vobis, cùm in medio nostri sitis.* 363
24. *Timuimus valde & prouidimus animabus nostris, vestro terrore compulsi.* 363

Du liure des Iuges.

14. v. 14. *De comedente exiuit cibus, & de forte egressa est dulcedo.* 241

Du premier des Roys.

2. v. 10. *Dominus iudicabit fines terræ, & dabit imperium regi suo, & sublimabit cornu Christi sui.* 28. 45. 49. 50. 52. 53
11. v. 1. *Ascendit Naas Ammonites, & pugnare cœpit aduersum Iabes Galaad. Dixerúntque omnes viri Iabès ad Naas: Habeto nos fœderatos, & seruiemus tibi.* 297

2. *In hoc feriam vobiſcum fœdus, vt eruam omnium veſtrum oculos dextros.* 299
2. *Ponam vos opprobrium in vniuerſo Iſrael.* 303
13. v. 13. *Stultè egiſti. Quod ſi non feciſſes, iam nunc præparaſſet Dominus regnum tuum ſuper Iſrael in ſempiternum.* 344
15. v. 32. *Siccine ſeparat amara mors?* 234
16. v. 7. *Homo videt ea quæ parent, Dominus autem intuetur cor.* 73
16. v. 23. *Quandocunque Spiritus Domini malus arripiebat Saül, Dauid tollebat citharam, & percutiebat manu ſua, & refocillabatur Saül, & leuius habebat.* 370
26. v. 6. *Quis deſcendet mecum ad Saül in caſtra.* 195

Du ſecond des Roys.

2. *Ecce filius naſcetur domui Dauid Ioſias nomine.* 11
13. v. 4. *Quare ſic attenuaris macie per ſingulos dies? Cur non indicas mihi?* 367

Du troiſieſme des Roys.

18. v. 9. 10. *Quid peccaui, qui tradis me ſeruum tuum in manu Achab, vt interficiat me? Viuit Dominus Deus tuus, quia non eſt gens aut regnum, quò non miſerit Dominus meus te requirens. Et reſpondentibus cunctis: Non eſt hic: adiurauit regna ſingula & gentes, eo quod minimè reperireris.* 32
18. v. 10. *Hæc faciant mihi dij, & hæc addant, ſi ſuffecerit puluis Samariæ pugillis omnis populi, qui ſequitur me.* 32
21. v. 17. 18. *Surge & deſcende in occurſum Achab regis Iſrael. Loqueris ad eum, dicens: Hæc dicit Dominus: Occidiſti, inſuper & poſſediſti. Et poſt hæc addes: Hæc dicit Dominus: In loco hoc in quo linxerunt canes ſanguinem Naboth, lambent quoque ſanguinem tuum.* 239

Du quatrieſme des Roys.

25. v. 8. *Nabuzardan princeps exercitus.* 335

Du premier des Paralipomenes ou Chroniques.

18. v. 3. *Eo tempore percuſſit Dauid etiam Adarezer regem Soba, quando perrexit vt dilataret imperium ſuum vſque ad flumen Euphratem.* 198
29. v. 11. *Tuum Domine regnum.* 71

Du ſecond des Paralipomenes.

1. v. 12. *Diuitias & ſubſtantiam & gloriam dabo tibi, ita vt nullus in regibus nec ante te, nec poſt te fuerit ſimilis tui.* 31
9. v. 14. *Omnes reges Arabiæ & Satrapæ terrarum, qui comportabant argentum & aurum Salomoni.* 31
9. v. 22. *Magnificatus eſt Salomon ſuper omnes reges terræ præ diui-*

diuitÿs & gloria. 31
9.v.23. *Omnes reges terrarum desiderabant videre faciem Salomonis.* 31
9.v.26. *Exercuit potestatem super cunctos reges à flumine Euphrate vsque ad terram Philistinorum.* 31
36.v.22. *Suscitauit Dominus spiritum Cyri regis Persarum.* 72
36.v.23. *Omnia regna terræ dedit mihi Dominus Deus cœli.* 31

De Iudith.

2.v.3. *Dixit cogitationem suam in eo esse vt omnem terram suo subiugaret imperio.* 34
15.v.10.11. *Tu gloria Ierusalem, tu honorificentia populi nostri: quia fecisti viriliter, & confortatum est cor tuum, eo quod castitatem amauerit.* 285

Du liure d'Esther.

14.v.12.13. *Domine rex Deorum & vniuersæ potestatis tribue sermonem compositum in ore meo.* 274
14.v.16. *Tu scis necessitatem meã, quod abominer signum superbiæ & gloriæ quod est super caput meum.* 315

Du liure de Iob.

1.v.1. *Erat vir ille simplex & rectus.* 169
27.v.6. *Neque reprehendit me cor meum in omni vitâ meâ.* 357
9.v.28. *Verebar omnia opera mea.* 119
9.v.30.31. *Si lotus fuero quasi aquis niuis, tamen sordibus intinges me, & abominabuntur me vestimenta mea.* 318
12.v.10. *In cuius manu anima omnis viuentis, & spiritus vniuersæ carnis hominis.* 81
20.v.15. *Diuitias quas deuorauit euomet.* 226
29.v.14. *Iustitia indutus sum.* 27. 319.
ibid. *Et vestiui me sicut vestimento & diademate, iudicio meo.* 321
39.v.28. *Procul odoratur bellum, exhortationem ducum & vlulatum exercitus.* 131
34.v.30. *Qui regnare facit hominem hypocritam.* 4

Des Pseaumes.

1.v.3. *Erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum dabit in tempore suo.* 7
2.v.8. *Postula à me, & dabo tibi gentes hæreditatem tuam, & possessionem tuam terminos terræ.* 47
2.v.9. *Tanquam vas figuli confringes eos.* 5
7.v.15. *Concepit dolorem & peperit iniquitatem.* 234
10.v.1. *Domine in virtute tua lætabitur rex.* 241
13.v.6. *Contritio & infelicitas in viis eorum, & viam pacis non*

nouerunt. 174
14. v. 4. *Ad nihilum deductus eſt in conſpectu eius malignus.* 171
21. v. 2. *Deus meus clamabo per diē, & non exaudies: & nocte, & non ad inſipientiā mihi.* 248
23. v. 10. *Dominus virtuum.* 77
26. v. 5. *Vnam petij à Domino &c. vt videam voluptatem tuā.* 301
30. v. 1. *Beati quorum remiſſæ ſunt iniquitates, & quorum tecta ſunt peccata.* 149
32. v. 4. *Rectū eſt verbū Domini.* 51
33. v. 6. *Accedite ad eum, & illuminamini.* 180
35. v. 12. *Non veniat mihi pes ſuperbiæ.* 270
39. v. 5. *Beatus vir, qui non reſpexit in vanitates & inſanias falſas.* 149
44. v. 8. *Vnxit te Deus oleo lætitiæ præ conſortibus tuis.* 26
45. v. 11. *Vacate & videte, quoniam ego ſum Deus.* 57
47. v. 5. *Reges terræ congregati ſunt.* 73
48. v. 12. *Vocauerunt nomina ſua in terris ſuis.* 3
50. v. 14. *Spiritu principali confirma me.* 72
54. v. 5. *Cor meum conturbatum eſt in me.* 254
54. v. 24. *Viri ſanguinum & doloſi non dimidiabunt dies ſuos.* 5
54. v. 9. *Supercecidit ignis, & non viderunt ſolem.* 262
58. v. 10. *Fortitudinem meam ad te cuſtodiam.* 50
Pſalmi 59. titulus, *In finem pro iis qui immutabuntur in tituli inſcriptionem ipſi Dauid in doctrinam, cum ſuccendit Meſopotamiam Syriæ & Sobal, & conuertit Ioab, & percuſſit Idumæam in valle Salinarum duodecim millia.* 197. 199
59. v. 1. *Deus repuliſti nos, & deſtruxiſti nos: iratus es, & miſertus es nobis. Commouiſti terram, & conturbaſti eam: ſana contritiones eius, quia commota eſt.* 202
59. v. 8. &c. *Deus locutus eſt in Sancto ſuo: lætabor & partibor Sichimam & conuallem tabernaculorum metibor. Meus eſt Galaad & meus eſt Manaſſes: & Ephraim fortitudo capitis mei. Iuda rex meus; Ioab olla ſpei meæ. In Idumæam extendam calceamentum meum: mihi alienigenæ ſubditi ſunt. Da nobis auxilium de tribulatione, quia vana ſalus hominis.* 197
75. v. 6. *Nihil inuenerūt omnes viri diuitiarū in manibus ſuis.* 226
75. v. 13. *Terribili, & ei qui aufert ſpiritum principum, terribili apud reges terræ.* 73. 75
76. v. 4. *Memor fui Dei, & delectatus ſum.* 372
77. v. 48. *Et tradidit grandini iumenta eorum, & poſſeſſionem eorum igni.* 263
77. v. 70. 71. *Elegit Dauid ſeruum ſuum: & ſuſtulit eum de gregi-*

bus ouium, paſcere Iacob ſeruum ſuum, & Iſrael hæreditatem ſuam. 67

77. v. 72. *Et pauit eos in innocentia cordis ſui: & intellectibus manuum ſuarũ deduxit eos.* 69

88. v. 21. *Inueni Dauid ſeruum meum: oleo ſancto meo vnxi eum.* 26

91. v. 11. *Senectus mea in miſericordia vberi.* 48

92. v. 1. *Dominus regnauit, decorem indutus eſt.* 308. 310

102. v. 20. *Benedicite Domino omnes Angeli eius. Potentes virtute, facientes verbum illius, ad audiendam vocem ſermonum illius.* 80

103. v. 29. *Auferes ſpiritum eorum, & in puluerem ſuum reuertentur.* 76

106. v. 29. & 30. *Et ſtatuit procellam eius in auram, & ſiluerunt fluctus: & deduxit eos in portum voluntatis eorum.* 176

106. v. 40. *Effuſa eſt contentio ſuper Principes, & errare fecit eos in inuio, & non in via.* 174. 175

110. v. 10. *Initium ſapientiæ timor Domini.* 6

117. v. 14. *Fortitudo mea & laus mea Dominus.* 94

118. v. 133. *Greſſus meos dirige ſecundùm eloquium tuum, & non dominetur mei omnis iniuſtitia.* 51

118. v. 142. *Iuſtitia tua, iuſtitia in æternum.* 27

132. v. 2. *Sicut vnguentum in capite, quod deſcendit in barbam, barbam Aaron: quod deſcendit in oram veſtimenti eius.* 54

138. v. 12. *Tenebræ non obſcurabuntur à te, & nox ſicut dies illuminabitur.* 181

143. v. 8. *Quorum os locutum eſt vanitatem.* 200

143. v. vlt. *Beatum dixerunt populum cui hæc ſunt.* 160

Des Prouerbes.

5. v. 4. *Nouiſſima illius (meretricis) amara quaſi abſynthium.* 234

5. v. 9. *Ne des alienis honorem tuum, & annos tuos crudeli.* 325. 326. 327. 328

7. v. 10. *Præparata ad decipiendas animas.* 234

7. v. 17. *Aſperſi cubile meum myrrha & aloë.* 234

7. v. 18. *Veni inebriemur ab vberibus.* 240

8. v. 15. *Per me reges regnant.* 76

14. v. 26. *In timore Domini ſapientia fortitudinis, & filiis eius erit ſpes.* 353

32. *Sperat iuſtus in morte ſua.* 352

21. v. 1. *Cor regis in manu Domini: quocunque voluerit inclinabit illud.* 5

16. v. 23. *Cor ſapientis erudiet os eius, & labiis eius addet gratiam.* 274

16. v. 24. *Fauus mellis compoſita verba:*

verba : dulcedo anima ſanitas oſſium. 273.276
19.v.12. *Sicut fremitus leonis, ita & regis ira.* 260
25.v.21. *Sicut tinea veſtimento, & vermis ligno : ita triſtitia viri nocet cordi.* 367
30.v.18. 19.20. *Tria ſunt difficilia mihi, & quartum penitus ignoro, viam viri in adoleſcentia. Talis eſt & via mulieris adultera quæ comedit, & tergens os ſuum dicit, Non ſum operata malum.* 156

De l'Eccleſiaſte.

1.v. 5. *Oritur ſol, & occidit, & ad locum ſuum reuertitur.* 30
7.v.17. *Noli eſſe iuſtus multum.* 268
7.v.27. *Inueni amariorem morte mulierem.* 235
9.v.8. *Omni tempore ſint veſtimenta tua candida.* 319
10.v.16. & 17. *Væ tibi terra, cuius rex puer eſt, & cuius Principes manè comedunt. Beata terra cuius rex nobilis eſt, & cuius Principes veſcuntur in tempore ſuo ad reficiendum, & non ad luxuriam.* 151.157

Du Cantique des Cantiques.

1.v.2. *Meliora ſunt vbera tua vino.* 242
1.v.8. *Egredere & abi poſt veſtigia gregum tuorum.* 70
ibid. *Paſce hædos tuos.* 70.71
1.v.8. *Si ignoras te ô pulcherrima inter mulieres, egredere & abi poſt veſtigia gregum, & paſce hædos tuos iuxta tabernacula paſtorum.* 62.76
2.v.1. *Ego flos campi, & lilium conuallium.* 211
5.v.1. *Comedite amici & bibite, & inebriamini chariſſimi.* 301
52.v.13. *Labia eius lilia.* 211
5.v.16. *Totus deſiderabilis.* 389
7.v.2. *Venter tuus ſicut aceruus tritici, vallatus lilijs.* 212

De la Sapience.

2.v.1. *Dixerunt cogitantes apud ſe non rectè: Exiguam & cum tadio eſt tempus vitæ noſtræ.*
6. *Venite, & vtamur creatura tanquam in iuuentute celeriter.*
7. *Vino pretioſo nos impleamus, Coronemus nos roſis antequam marceſcant.* 156
4.v.1. *O quàm pulchra eſt caſta generatio cum claritate! immortalis enim eſt gloria illius.* 286
4.v.2. *Cùm præſens eſt imitantur illam.* 287
5.v.15. *Spes impij tanquam lanugo eſt, quæ à vento tollitur, & tanquam ſpuma gracilis quæ à procella diſpergitur : & tanquam fumus qui à vento diffuſus eſt : & tanquam memoria hoſpitis vnius diei prætereuntis.* 347
7.v.25. *Emanatio quædam eſt claritatis omnipotentis Dei ſyncera.* 211

8.v.4. *Doctrix disciplinæ Dei, & electrix operum illius.* 88
7. *Sobrietatem & prudentiam docet, & iustitiam & virtutem, quibus nihil vtilius est in vita hominibus.* 88.94
8.v.21. *Et vt sciui quoniam aliter non possem esse continens nisi Deus det.* 286.287
9.v.11. *Scit illa omnia, & deducet me in operibus meis sobriè.* 269
17.v.11. *Cùm sit enim timida nequitia.* 354

De l'Ecclesiastique.

7.v.4. *Noli quærere ab homine ducatum.* 206. 212
7.v.6.7. *Noli quærere fieri iudex, nisi valeas irrumpere iniquitates, ne fortè extimescas faciem potentis, & ponas scandalum in agilitate tua.*
10. *Noli esse pusillanimis in animo tuo.* 105
10.v.11. *Omnis potentatus breuis vita.* 203. 206
19.v.23. *Est qui nequiter humiliat se, & interiora eius plena sunt dolo.* 313
19.v.27. *Amictus corporis, & risus dentium, & ingressus hominis enunciant de illo.* 313
24.v.29. *Qui edunt me, adhuc esurient: & qui bibunt me, adhuc sitient.* 161
25.v.23. *Non est ira super iram mulieris.* 339
30.v.23.24. *Iucunditas cordis, hæc est vita hominis. Tristitiam longè repelle à te. Multos enim occidit tristitia.* 367
37.v 34. *Propter crapulam multi obierunt, qui autem continens est, adiiciet vitam.* 335
39.v.18. *Florete flores quasi lilium.* 212
45.v.2. *Similem illum fecit in gloria Sanctorum.* 174
50.v.5. *Qui præualuit amplificare ciuitatem, qui adeptus est gloriam in conuersatione gentis.* 90
50.v.8. *Quasi lilia quæ sunt in transitu aquæ.* 212

D'Isaie.

1.v.vlt. *Erit fortitudo vestra vt fauilla stupæ.* 132.
3.v.4. *Effœminati dominabuntur eis.* 338.
6.v.10. *Excæca cor populi huius.* 300
7.v.4. *Noli timere, & cor tuum ne formidet à duabus caudis titionum fumigantium.* 208
9.v.5. *Et vestimentum mixtum sanguine erit in combustionem & cibus ignis.* 318. 320
10.v.10. *Regna idoli.* 72
14.v.18.19. *Omnes reges gentium vniuersi dormierũt in gloria, vir in domo sua. Tu autem proiectus es de sepulchro tuo quasi stirps inutilis, pollutus, & obuolutus cum his qui interfecti sunt gladio.* 338

Digitized by Google

14. v. 31. *Ab aquilone fumus veniet, & non eſt qui effugiet agmen eius.* 208
22. v. 13. *Comedamus & bibamus: cras enim moriemur.* 300
28. v. 1. *Væ coronæ ſuperbiæ, ebriis Ephraim, & flori decidenti, gloria exultationis eius.* 207. 209
28. v. 9. & 10. *Quem docebit ſcientiam? Ablactatos à lacte, & auulſos ab vberibus.* 228
42. v. 8. *Gloriam meam alteri non dabo.* 165
44. v. 22. *Paſtor meus es, & omnem voluntatem meam complebis.* 11
45. v. 1. *Hæc dicit Dominus chriſto meo Cyro, cuius apprehendi dexteram, vt ſubiiciam ante faciem eius gentes.* 11
2. *Aperiam coram eo ianuas, & portæ non claudentur. Ego ante te ibo, & glorioſos terræ humiliabo, portas æreas conteram, &c. vocaui te nomine tuo, & non cognouiſti me, &c.* 12
45. 6. 7. 8. *Quid clamo? Omnis caro fœnum, & omnis gloria eius quaſi flos agri. Exſiccatum eſt fœnum, & cecidit flos. Verbum autem Domini manet in æternum.* 201. 202
49. v. 3. *Seruus meus es tu Iſrael, quia in te gloriabor.* 25. 26
55. v. 1. *Venite, preperate, emite & comedite vinum & lac.* 301
60. v. 16. *Mamilla regum lactaberis.* 229

De Ieremie.

5. v. 7. *Sicut decipula plena auibus, ſic domus eorum plenæ dolo. Ideo magnificati ſunt & ditati.* 225
10. v. 7. *Quis non timebit te, ô rex gentium?* 261
13. v. 23. *Si mutare poteſt pardus varietates ſuas, & vos poteritis bene facere cùm didiceritis malum.* 276
17. v. 11. *Perdix fouit quæ non peperit.* 225
17. v. 12. 13. *Solium gloriæ, Domine, expectatio Iſrael: omnes qui te derelinquunt, confundentur: recedentes à te in terra ſcribentur, quoniam dereliquerunt venam aquarum viuentium Dominum. Salua me Domine, & ſaluus ero: quoniam laus mea tu es.*
16. *Et ego non ſum turbatus, te paſtorem ſequens: & diem hominis non concupiui, tu ſcis.* 161
23. v. 5. *Regnabit rex, & ſapiens erit: & faciet iudicium & iuſtitiam in terra.* 53
31. v. 18. *Audiens audiui Ephraim tranſmigrantem.* 226

D'Ezechiel.

29. v. 3. 4. 5. *Ecce ego ad te Pharao rex Aegypti, draco magne, qui cubas in medio fluminum tuorũ, & dicis: Ego feci memetipſum. Ponam frænum in maxillis tuis. Beſtiis terræ & volatilibus*

celi dedite ad deuorandum. 235. 237

De Daniel.

6. v. 3. *Daniel ſuperabat omnes Principes & Satrapas: quia ſpiritus Dei amplior erat in illo.* 118

6. v. 3. 4. *Principes & Satrapæ quærebant occaſionem vt inuenirent Danieli ex latere regis, nullámque cauſam & ſuſpicionem reperire potuerunt, eo quod fidelis eſſet, & omnis culpa & ſuſpicio non inueniretur in eo.* 390

4. *Non inuenimus Danieli huic aliquam occaſionem, niſi forte in lege Dei ſui.* 391

7. v. 2. 3. 4. *Videbam in viſione mea nocte: & ecce quatuor beſtiæ grandes aſcendebant de mari, diuerſæ inter ſe. Prima quaſi leæna, & alas habebat aquilæ, &c.* 328

9. v. 23. *Vir deſideriorum.* 119. 388

D'Oſée.

12. v. 7 & 8. *Chanaan in manu eius ſtatera doloſa. Et dixit Ephraim: Verumtamen diues effectus ſum, inueni idolum mihi.* 225

D'Amos.

2. v. 9. *Ego exterminaui Amorrhæum, cuius altitudo cedrorum, altitudo eius: & fortis ipſe quaſi quercus.* 132

3. v. 8. *Leo rugiet, quis non timebit?* 260. 261

De Ionas.

2. v. 7. *Subleuabis de corruptione vitam meam.* 372

De Michée.

1. v. 12. *Infirmata eſt in bonum quæ habitat in amaritudinibus.* 233

v. vlt. *Decaluare & tondere ſuper filios deliciarum tuarum.* 233

De Nahum.

1. v. 4. *Increpans mare & exſiccans illud.* 192

1. v. 8. *In diluuio pretereunte conſummationem faciet loci eius.* 288

3. v. 9. *Æthiopia fortitudo eius, & Aegyptus, Africa & Libyes fuerunt in auxilio tuo.* 288

13. *Ecce populus tuus mulieres in medio tui.* 288. & 289

D'Habacuc.

1. v. 10. *Et ipſe de regibus triumphabit.* 308

2. v. 6. *Væ ei qui multiplicat non ſua.* 224

De Zacharie.

1. v. 18. *Et leuaui oculos meos, & vidi, & ecce quatuor cornua. Et oſtendit mihi quatuor fabros.* 96

21. *Hæc ſunt cornua quæ ventilauerunt Iudam, & venerunt iſti deterrere ea vt deiiciant cornua gentium, quæ leuauerunt cornu ſuper terram Iuda, vt diſſiperent eam.* 96

4.v.2. *Vidi, & ecce candelabrum aureum totum, & lampas eius ſuper caput ipſius.* 167

DV NOVVEAV TESTAMENT.

De S. Mathieu.

5.v.15. *Neque accendunt lucernam & ponunt eam ſub modio, ſed ſuper candelabrum vt luceat omnibus qui in domo ſunt.* 166. 167

6. v. 4. *Pater tuus qui videt in abſcondito reddet tibi.* 167

6.v.27. *Quis veſtrùm cogitans, poteſt adiicere ad ſtaturam ſuam cubitum vnum?* 36

6.v.28. *Conſiderate lilia agri, &c. quoniam nec Salomon in omni gloria ſua coopertus eſt ſicut vnum ex iſtis.* 45

6.v.29. & ſeqq. *Dico, &c. Nec Salomon in omni gloria ſua coopertus eſt ſicut vnum ex iſtis. Si fœnum agri quod hodie eſt, & cras in clibanum mittitur, Deus ſic veſtit.* 200

11.v.8. *Qui mollibus veſtiuntur, in domibus regum ſunt.* 314

11. v. 12. *Regnum cœlorum vim patitur, & violenti rapiunt illud.* 108

13.v.28. *Inimicus homo hoc fecit.* 213

13.v.44. *Simile eſt regnum cœlorum theſauro abſcondito in agro.* 293. 294

25. v. 8. *Lampades noſtræ extinguuntur.* 37

25. v. 33. *A ſiniſtris.* 71

De S. Luc.

7.v.25. *Qui in veſte pretioſa ſunt & deliciis, in domibus regum ſunt.* 314

11.v.33. *Nemo lucernam accendit & in abſcondito ponit, neque ſub modio, ſed ſupra candelabrum, vt qui ingrediuntur lumen videant.* 166. 167

11.v.34. *Lucerna corporis tui eſt oculus tuus.* 169

12.v.19. *Anima, habes multa bona poſita in annos plurimos: requieſce, comede, bibe, epulare.* 225

20. *Stulte, hac nocte repetent animam à te: quæ autem paraſti cuius erunt.* 226

12.v.31. *Quærite primùm regnum Dei, & iuſtitiam eius, & hæc omnia adijcientur vobis.* 107

14.v.26. *Si quis venit ad me, & non odit animam ſuam non poteſt meus eſſe diſcipulus.* 223

16.v.9. *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis, vt cùm defeceritis recipiant vos in æterna tabernacula.* 227. 228

17.v.21. *Regnum Dei intra vos eſt.* 71. 82. 227

18. v. 8. *Filius hominis veniens, putas, inueniet fidem in terra.* 47

22.v.29. 30. *Et ego diſpono vobis ſicut diſpoſuit mihi pater meus, regnum, vt edatis & bibatis ſuper menſam meam.* 301

De S. Iean.

4.v.13. *Qui bibit ex aqua hac, ſitiet iterum.* 161.237
5.v.46. *Si enim crederetis Moyſi, crederetis forſitan & mihi: de me enim ille ſcripſit.* 9
8.v.56. *Abraham exultauit vt videret diem meum; vidit & gauiſus eſt.* 159.160
10.v.16. *Alias oues habeo quæ non ſunt ex hoc ouili, & illas me oportet adducere, & fiet vnum ouile & vnus paſtor.* 24
12.v.25. *Qui amat animam ſuam perdet eam.* 223
12.v.26. *Si quis mihi miniſtrat, me ſequatur.* 192
12.v.30. *Princeps huius mundi eiicietur foras.* 72.73
14.v.30. *Venit princeps mundi huius, & in me non habet quicquam.* 149

Des Actes.

26.v.24.25. *Inſanis Paule: multæ te literæ ad inſaniam conuertunt: Et Paulus: Non inſanio, inquit, optime Feſte, ſed veritatis & ſobrietatis verba loquor.* 279

Des Epiſtres de S. Paul. Aux Romains.

1.v.17. *Iuſtus ex fide viuit.* 10
5.v.3. *Non ſolùm autem, ſed & gloriamur in tribulationibus, ſcientes quod tribulatio patientiam operatur.* 126
5.v.5. *Spes non confundit.* 118.155
7.v.23. *Video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ, & captiuantem me in lege peccati.* 2
8.v.3. *In ſimilitudinem carnis peccati.*
8.v.15. *Non accepiſtis ſpiritum ſeruitutis, &c. ſed, &c. adoptionis.* 73
10.v.4. *Finis legis Chriſtus.* 125
12.v.3. *Dico per gratiam quæ data eſt omnibus qui ſunt inter vos: Non plus ſapere quàm oportet ſapere, ſed ſapere ad ſobrietatem.* 268
13.v.1. *Non eſt poteſtas niſi à Deo.* 71
13.v.13. *Sicut in die honeſtè ambulemus.* 310

I. Aux Corinthiens.

1.v.25. *Quod infirmum eſt Dei, fortius eſt hominibus.* 54
8.v.4. *Idolum nihil eſt in mundo.* 226.227
9.v.24. & ſeqq. *Neſcitis quod ij qui ſtadio currunt, omnes quidem currunt, ſed vnus accipit brauium, &c. & illi quidem vt corruptibilem coronam accipiãt, nos autem incorruptam. Ego autem ſic curro, non quaſi in incertum.* 142
12.v.4. *Diuiſiones gratiarũ ſunt, idem autem Dominus.* 28
13.v.8. *Charitas nunquam excidit.* 37
15.v.24. *Cùm euacuauerit omnem principatum & poteſtatem.* 183

II. Aux Corinthiens.

3. v. 7. 8. *Quod ſi miniſtratio mortis literis deformata in lapidibus, fuit in gloria, ita vt non poſſent intendere filij Iſrael in faciem Moyſi propter gloriam vultus eius quæ euacuatur, quomodo non magis miniſtratio ſpiritus erit in gloria? Si enim quod euacuatur per gloriam eſt. Moyſes ponebat velamen ſuper faciem ſuam, vt non intenderent filij Iſrael in faciem eius quod euacuatur.* 193.194

4. v. 4. *Deus huius ſeculi excæcauit mentes infidelium.* 227

4. v. 7. *Habemus theſaurum in vaſis fictilibus.* 82.

4. v. 16. *Propter quod non deficimus: ſed licet is qui foris eſt noſter homo corrumpatur, tamen is qui intus eſt renouatur de die in diem.* 129

4. v. 17. & 18. *Id quod in præſenti eſt momentaneum & leue tribulationis noſtræ, ſupra modũ in ſublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis, non contemplantibus quæ videntur, ſed quæ non videntur: quæ enim videntur temporalia ſunt: quæ autem non videntur, æterna ſunt.* 127.143

6. v. 16. *Templum Dei eſtis vos.* 62

11. v. 23. *In moribus frequẽter.* 130

30. *Si gloriari oportet: quæ infirmitatis meæ ſunt gloriabor.* 130

12. v. 5. *Pro me nihil gloriabor, niſi in infirmitatibus meis.* 130

9. *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, vt inhabitet in me virtus Chriſti.* 130

12. v. 9. *Virtus in infirmitate perficitur.* 99. 125

Aux Galates.

5. v. 7. *Si filius, & heres.* 47

Aux Epheſiens.

2. v. 20. *Superædificati ſuper fundamentum Apoſtolorum & Prophetarum, in ipſo ſummo angulari lapide Ieſu Chriſto, in quo omnis ædificatio conſtructa creſcit in templum ſanctum in Domino.* 61

5. v. 9. *Fructus lucis eſt in omni bonitate, & iuſtitia, & virtute.* 88. 89.

5. v. 18. *Nolite inebriari vino in quo eſt luxuria.* 242

Aux Philippiens.

2. v. 12. *Cum metu & tremore veſtram ſalutem operamini.* 361

1. v. 19. *Quorũ finis interitus.* 208

4. v. 7. *Pax, quæ exuperat omnem ſenſum.* 79

Aux Coloſſiens.

1. v. 13. 14. *Qui eripuit nos de poteſtate tenebrarum, & trãſtulit in regnum filij dilectionis ſuæ, in quo habemus redemptionem & remiſſionem peccatorum.* 8

2.v.10. & 19. *Qui est caput omnis principatus & potestatis. Ex quo totum corpus per nexus & coniunctiones subministratum & constructum crescit in augmentum Dei.* 61

II. Aux Thessaloniciens.

2.v.3. & 8. *Reuelatus fuerit homo peccati. Reuelabitur ille iniquus, quem Dominus Iesus interficiet spiritu oris sui.* 37

I. à Timothée.

1.v.11. *Secundum euangelium beati Dei.* 8

1.v.17. *Regi seculorum inuisibili, immortali.* 8

2.v.8. & 9. *Volo viros orare in omni loco. Similiter & mulieres in habitu ornato, cum verecundia & sobrietate ornantes se.* 269

6. v.15. *Quam suis temporibus ostendet beatus, & solus potens rex regum.* 8

II. à Timothée.

2.v.5. *Nisi legitimè certauerit.* 101

A Tite.

1.v.7.8. *Oportet episcopum sine crimine esse, non vinolentum, sed sobrium, iustum, sanctum, continentem, vt potens sit exhortari in doctrina sana, & eos qui contradicunt arguere.* 278

Aux Hebreux.

6.v.2.18. *Fortissimum solatium habeamus.* 120

7.v.19. *Nihil ad perfectum adduxit lex.* 125

De S. Iaques.

1.v.4. *Patientia opus perfectum habet.* 125

De la premiere Epistre de S. Pierre.

2.v.2. *Rationabile sine dolo lac concupiscite.* 229

2.v.9. *Genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis.* 53

3.v.4. *Qui absconditus est cordis homo in incorruptibilitate quieti & modesti spiritus qui est in cõspectu Dei locuples.* 96. & 120

5.v.2. *Pascite qui in vobis est gregem Dei.* 62

5.v.4. *Cùm apparuerit princeps pastorum.* 24

De la premiere Epistre de S. Iean.

2.v.17. *Mundus transit, & concupiscentia eius.* 220

2.v.20. *Vnctionem habetis à sancto.* 24

3.v.7. *Tres sunt qui testimonium dant in cælo.* 28

De l'Apocalypse.

1.v.5. & 6. *Princeps regum terræ, qui, &c. & fecit nos regnum & sacerdotes Deo.* 62

11.v.4. *Hi sunt duæ oliuæ & duo candelabra in conspectu Domini terræ stantes.* 169

22.v.11. *Qui iustus est, iustificetur adhuc.* 10

TABLE

DES MATIERES

PRINCIPALES CONTENVES AV PREMIER TOME.

A

Abraham.

ABRAHAM original de Nobleſſe. p. 73. c'eſtoit vn Prince de Dieu. 74. 75. ſon exemple eſtoit vne loy. au meſme lieu. il auoit la cognoiſſance de ſoy-meſme. 75. c'eſtoit vn grand Roy. 116. il eſtoit doüé des quatre vertus Cardinales. là meſme. ſa magnanimité. 159. il viuoit en Apoſtre. 160. que veut dire qu'il a veu le iour du Seigneur. 161. il s'arreſtoit ſur la conſideration de l'inſtabilité de la puiſſance du monde. 204. 205.

Achab.

Achab auoit quelque ſorte de puiſſance par tout le monde. 32. il a vaincu Benadab qui auoit trente-deux Rois dans ſon armée. au meſme lieu. auec les valets de 232. Princes. là meſme.

Adam.

Adam a eſté Roy. 2. il auoit pouuoir ſur les beſtes auant le peché, apres lequel il n'en euſt plus, ny meſmes ſur ſes paſſions. là meſme. il a fait penitence. 6

Ageſilaüs.

Ageſilaüs eſtoit veſtu ſimplement. 337. il ne laiſſoit pas de vouloir que ſon armée fuſt ſplendide. au meſme lieu. l'opinion qu'il auoit des Aſiatiques. 86.

Alexandre.

Alexandre s'eſt ſaiſi de toutes les Couronnes d'Aſſyrie. 38. ſes ſceptres ont eſté miſerablement diuiſés. 39. En l'Eſcriture il eſt ſignifié par le Bouc. 329. à cauſe de ſa lubricité. là meſme. ſa cruauté a couſté la vie à beaucoup de braues hommes. 330. 331. il eſtoit ialoux de l'honneur qu'on portoit à ſon pere. 331. Il eſtoit fort adonné à ſes paſſions. au meſme lieu. il eſtoit fort cruel. 330.

Alphée.

Le fleuue Alphée paſſe au trauers de l'Ocean. 6.

Ambition.

Par quel moyen il faut moderer l'ambition. 380. 381. ſi elle nous eſt naturelle. 382. ceſte paſſion perd les eſprits. 392.

L'ame.

Si c'eſt l'ame qui doit commean-

commander aux passions humaines, ou bien l'esprit. 83. Elle ne semble pas si douce que l'esprit pour cette charge. 84. 85. Elle est prise pour les os. 274. quelle santé luy est propre. 277. ses habitudes sont ses habits. 319. elle doit estre aidée des vertus. 341. sa melodie. 343. 344. le trouble de ses puissances. 344.

Amianton.

l'Amianton resiste au feu. 323.

Anabaptistes.

les Anabaptistes s'attendent à des festins apres cette vie. 301.

Antechrist.

les noms de l'Antechrist. 45. 46.

Appetit.

l'Appetit sensitif & intellectif. 266.

Les Asiatiques.

en quelle sorte les Asiatiques sont rãgez à la raison, selon Agesilaus. 86.

Asphodelle.

l'Asphodelle est vne herbe qui a d'admirables proprietez. 305.

Assur. Assyriens.

Assur domte la rebellion. 9. il signifie renommée. 8. 9. est pris pour vne figure du Iuste. 9. entant qu'il domte ses passions, & les rebelles de son Estat. 10. puissance des Assyriens. 33. la decadence de leur Empire. 34. sa durée. 38. Assyrien signifie incorrigible. 276. 279. ils ont esté signifiez par la lyonne. 329.

Athenes.

Athenes estoit l'vn des yeux de la Grece. 5.

Auguste.

comment Auguste prit resolution d'adopter Tybere. 16. 17. il estoit modestement habillé. 338.

B.

Babylon.

deux Babylons, l'vne en l'Orient, l'autre en l'Occident. 44.

Bienseance.

pechez contre la Bienseance. 313.

C.

Caïn.

regne de Caïn estoit vn brigandage. 3. il établit sa Monarchie par de mauuais principes. 3. ses successeurs estoient tres-cruels. 3. 5. il a basty la metropolitaine du monde. 3.

Cesar.

Cesar veut soustenir tout seul la charge de l'Empire Romain. 41. il estoit fort sobre. 304.

Chanaan.

la balance trompeuse de Chanaan. 225.

Chandelier.

le Chandelier d'or du tabernacle, & son allegorie. 167. 169.

Chasse.

la Chasse est prise pour vne academie. 64.

Chasteté.

C'est la santé de la vie. 280. elle est recommandable aux Rois. 281. attribuée à Traian. 292. & plus veritablemẽt au Iuste de la Vraye Vertu. 291. 293. loüanges de la Chasteté. 282. 283. & suiuantes. elle fait paruenir à l'immortalité des Anges. 285. c'est vne vertu virile. 286. on ne peut pas la garder sans la grace de Dieu. 287. les Philosophes n'ont fait que l'imiter. la mesme, & 292. 294. elle range les rebellions de la chair à l'obeïssance de la raison. 293. ses mœurs sont des perfections Angeliques. 294. ses fruicts. 295.

Cherinthus.
aueuglement de l'hereſiarque Cherinthus. 308.

Ciel.
pourquoy le Ciel a eſté creé entre Dieu & nous. 189. ce doit eſtre la fin des Rois. 192.195.

Cœur.
le Cœur eſt le Roy des membres enuironné de force. 95. c'eſt où loge l'homme interieurement politique. 95. 96. mettre ſon cœur ſous le ioug de la raiſon. 141.

Colere.
la Colere doit eſtre employée pour la raiſon. 100. elle eſt attribuée aux beſtes. 101. Colere des Rois exceſſiue. 253. 259. 260. ſes degrez. 253. il en eſt parlé en deux façons. 254. 255. le Roy qui ſe laiſſe emporter à la Colere ceſſe d'eſtre Roy. 258. cette paſſion aueugle les Rois. 261. ſes tranſports. 257. c'eſt vn feu d'étrange nature. 263. fioles pleines de colere. 264.

Concupiſcence.
la capacité de la Concupiſcence eſt moindre que ſon auidité. 220. quelles en ſont les paſſiõs. la meſme. les mouuemens de la faculté d'où elle vient, ſont en plus grand nombre, que ceux de l'iraſcible. 114. elle s'attache à des biens qui ſont paſſagers. 220. 226. & ſans aucun repos. au meſme lieu. ſes impetuoſitez ſont de longue durée. 267.

Connoiſſance.
Connoiſſance de Dieu, connoiſſance de ſoy meſme. 12. 22. celle-cy eſt neceſſaire aux Princes. 56. & conduit à la connoiſſance de Dieu. 57. la connoiſſance de Dieu ſuppoſe la prudence. 108. la connoiſſance de ſoy-meſme empeſche la diſgrace des Rois. 185.

Conſtantin.
nul Prince ne ſouhaitta iamais tant de richeſſes, que Conſtantin en poſſedoit. 219.

Corne.
la Corne de l'Eſcriture ſaincte ſignifie les Royaumes. 97.

Corps.
il ne faut pas preferer le ſoin du Corps à la ſanté de l'ame. 92. les maladies du Corps n'apportent aucune incommodité à l'ame qui eſt bien ſainé. la meſme. ſanté du Corps plus douce que le miel. 274. le Corps eſt le ſuiet de noſtre honte. 318. c'eſt vne arche qui tient l'eſprit Royal enfermé. 351.

Crainte.
enfans de la Crainte. 74. 75. la Crainte contribue à la connoiſſance de ſoy-meſme. 75. qu'il eſt plus difficile de moderer la Crainte que de moderer l'audace. 126. la malice eſt touſiours Craintiue. 339. la force neceſſaire à la Crainte. au meſme lieu. quelle ſorte de Crainte eſt indigne de la condition du Iuſte de la Vraye Vertu. 354. Crainte humaine, crainte Royale. 355. 356. Crainte ménagere de la preuoiance, neceſſaire aux Rois. 357. la vanité n'eſt point ſi retenue que la Crainte. 359. elle fait garder le ſilence. 360. elle eſt neceſſaire aux Rois. 362. vtilitez de la Crainte. 361. &c. la Crainte entant que paſſion ne doit eſtre du conſeil de la raiſon. 363. Crainte officieuſe. 364. 365.

Cruauté.
le throſne des Rois ne peut ſubſiſter par la Cruauté. 52

Cyrus.

Cyrus eſt loüé en l'Eſcriture ſaincte. 12. 22. & par Xenophon. 13. il viuoit hors de la connoiſſance de Dieu & de ſoy-meſme. 13. il a remis l'eſtat des Aſſyriens ſur pied. 38. il n'a point merité les loüanges qui luy ont eſté données. 16. 17. 18. faute de iugement luy eſt reprochée. 18. 19. il s'eſt dit Roy des Rois. 30. pourquoy le ieune Cyrus a fait la guerre à Artaxerxes. 18. il ſceut mal conſeruer vn Eſtat. 18.

D.

Daniel.

DAniel eſtoit de la race de Dauid. 118. il a eſté eſtably ſur tous les Royaumes de Darius. là meſme. c'eſt le moderateur de la ioye. 119. il eſtoit tout aux deſirs. 388. ſes deſirs eſtoient des vertus. au meſme lieu. il eſt accuſé d'intemperance. 390. il modere les paſſions de la concupiſcible. 392.

Dauid.

magnanimité de Dauid. 195. elle paroiſt au mépris de la gloire du monde. 197. ſes victoires & ſes triomphes. 198. comparez à des fleurs. 199. 200. & à du foin. 201. &c. auec combien de raiſon il s'arreſtoit aux tentations de la proſperité. 248. 249. & toutesfois il en a eſté corrompu. 251. & rendu inſolent. 251. il a eſté épandu comme de l'eau. 288.

Deluge.

le Deluge a eſté enuoyé pour punir le peché. 7. il ſignifie l'effuſion de ſang du Fils de Dieu. 4. c'eſtoit vne conſolation au dire de Lamech. au meſme lieu.

Denys.

concuſſions de Denys le Tyran. 258.

Diane.

Diane couronnée d'Aſphodelle. 305.

Dieu.

Dieu diſpoſe des Rois comme bon luy ſemble. 5. pourquoy il a enuoyé le deluge. 7. il regarde les choſes auec indifference. 181. c'eſt la vraye opulence des Rois. 218.

E.

Effemination.

l'Effemination eſtoit defenduë en la loy. 130. elle eſt ſuiette à la cruauté. 338. les effeminez ſont figurez en Niniue. 288.

Egypte.

l'Egypte eſt vne Prouince fort fertile. 104.

Empires.

s'il eſt croyable, qu'vn iour tous les Empires ne feront qu'vne Monarchie. 29. 30. &c. l'Empire du Iuſte aboutit à l'eternité. 37. l'Empire de l'Egliſe. 47. l'Empire interieur. 71. les noms des Empires exterieurs. 72. l'Empire Romain n'eſtoit capable, ny de toute ſa liberté, ny de toute ſa ſeruitude. 86. les Empires ſõt les plus hautes baſſeſſes du monde. 213. l'Empire Romain ſe doit ietter entre les bras du Roy des fleurs de lis. 43. 44.

Ephraim.

la tribu d'Ephraim eſtoit la plus nombreuſe. 209.

Epimenides.

Epimenides viuoit d'vne herbe nommée Aſphodelle. 305.

Eſaïi.

Eſaïi eſt pris pour vne figure de la force martiale. 131. ſa gourmandiſe, & ſa cruauté. 333. &c.

Eſperance.

le premier homme d'Eſperance. 119. ce qui eſt dit du deſir, ſe peut dire

de l'Eſperance. 345. bien que ſes mouuements enferment plus de difficulté. au meſme lieu. l'Eſperance paſſion repreſentée par Noé, qui la moderoit. 118. 351. Eſperance des pauures en quoy ſemblable à celle des riches. 345. 346. elle eſt plus dangereuſement déreglée en l'eſprit d'vn grand, qu'en celuy d'vn petit perſonnage. 347. l'Eſperance du méchant comparée à la pouſſiere. là meſme. c'eſt le ſonge des veillans. au meſme lieu. Eſperance paſſion, eſperance vertu. 349. Eſperance contre toute apparence de ſuccés. 351. 352. le Iuſte eſpere en ſa mort. 352. Eſperance neceſſaire à la crainte. 343.

Eſprit.

Eſprit de ſeruitude, eſprit d'adoption. 73. Eſprit Royal arrouſé de vertu. 90. fautes de la veuë comparées à celles de l'eſprit. 93.

Eſtat.

Eſtat interieur, eſtat ciuil. 86.

Eſther.

Eſther a eſté ſeule iuſte en ſes habits. 315.

Euripide.

Euripide a eſté refuſé aux ieux Olympiques. 66.

F.

Felicité.

DIfference entre la vraye felicité & l'apparente. 161. 162. comme il faut pretendre à la felicité. 178. c'eſt vn bien indifferent. 179. 190. elle eſt inconſtante. 182. 183. periſſable. 195. 196. 203. 204.

Fin.

qu'il n'eſt rien qui ne tende à quelque fin. 340. &c.

Force.

Force martiale. 130. ſignifiée par Eſaü. 131. 132. comparée à de la cendre. 132. &c. Force corporelle force arrogante. 50. la barbe de l'homme eſt vn ſigne de force. 54. force a droit ſur l'iraſcible. 93. elle ſemble eſtre vne vertu generale. 94. le nom de vertu luy eſt dõné au meſme lieu. elle eſt figurée par le fleuue Geon. 95. c'eſt vne fermeté ſans vice. 95. figure qui repreſẽte le pouuoir de la force. 98. 99. ſa modeſtie. 101. elle eſt toute vertu. 102. & elle en a les effets. au meſme lieu. Force Chreſtiẽne n'eſt point vne laſcheté. 140. 141. ce n'eſt point vne impertinence. 104. c'eſt vne beauté. 104. 105. elle eſt digne de iudicature. 105. difference entre la vraye force & l'apparente. 136. 137. effets de la force. 106. c'eſt vn principe de l'acquiſition du Ciel. 108. Force n'eſt point vne audace. 139. pourquoy ces inſtitutions commencent par la Force. 111. Force contre les rebelles. 108. ſes armes combattẽt d'elles meſmes. 109. Force plus contrariée que la temperance. 113. quelle infirmité n'eſt pas contraire à la Force. 125. 126. cinq eſpeces de Force. 138. 139. la Force paroiſt aux occaſiõs de la crainte. 126. Force ſans iuſtice eſt vne occaſion d'iniuſtice. 134. Force homicide. là meſme. ſans la Force, la patience ne rend point de combat. 126. la ſouffrance Chreſtiẽne eſt vne partie de Force. 136. la Force eſt plus neceſſaire pendãt la proſperité que pendãt l'aduerſité. 244. quelle eſt l'excellẽte Force. 254. Force cõtre la colere. 264. elle eſt neceſſaire à l'eſperance & à la crainte. 353. & contre l'audace & la crainte. 243. & contre les habitudes vicieuſes. 98. 99.

Fortune.

biens de Fortune. 218. 219. 223. Fortune digne de mépris. 224. ſes tẽpeſtes sõt plus vtiles à l'hõme que

le calme de la prosperité. 249. Seruius Tullius s'est donné à la fortune. 251. fortune officieuse. la mesme.

François.

l'Empire Romain au pouuoir des François. 42. leur gloire, & le seruice qu'ils ont rendu à l'Eglise. 43. 44.

Fruicts.

FRuicts de lumiere. 88.

G.

Gloire.

GLoire des Royaumes comparée à vne lampe allumée. 37. la Gloire anime la force Chrestienne. 127. 142. la Gloire Celeste surpasse nos souffrances. 128. la Gloire du monde au dessous des pensées. 150. la Gloire de la face de Moyse estoit vne figure des felicitez perissables. 187. 188. 192. 193. Gloire du monde. 197. la Gloire des Rois en la multitude des peuples. 209. moderer la Gloire. 387.

Gourmandise.

le serpent de Gourmandise. 298. quels vices elle engendre. la mesme. la Gourmandise fait bien ses affaires quand la raison est éteinte. 303. contre la Gourmandise. 332.

Grace.

la Grace étrangere à l'homme. 61. dispositions à la Grace. au mesme lieu.

Grece.

à quel suiet il a esté dit autresfois que la Grece n'auoit plus qu'vn œil. 170.

H.

Habits.

les HAbits suiuant la condition des personnes. 313. c'est par les Habits que les Rois sont en quelque sorte distinguez des autres. 315. 316. ceux qui se glorifient de leurs Habits ressemblent à des voleurs. 318. Habits qui rendent incorruptible. 322. 323. Habits qui rendent abominable. 318. les Habits de l'amere sont ses habitudes. 319. Habits de scandale & d'edification. la mesme. Habits de l'interieur. 322. qui font fondre les forces. 320. qui enflamment à la concupiscence. au mesme lieu.

Henoc.

Henoc a esté la Metropolitaine du monde. 3.

Hercule.

Hercule a purgé la terre de ses monstres, & n'a pû domter ses passions. 55.

Heretique. Heresie.

les Heretiques n'ont point de Religion. 9. le monstre de l'Heresie tremble deuant le Iuste. 55. l'Heresie est vne puissance du Diable. 213.

Homme.

l'Homme interieur, & l'homme exterieur sont de condition bien differente. 129. ils sont representez par Iacob, & par Esaü. 132. la force de l'homme interieur se rafreschit de iour en iour. 130. 133. conditions de l'Homme fort. 136. l'Homme qui ne connoist pas ce qu'il est, doit estre rangé au dessous des bestes. 218. l'Homme sensuel & terrestre. 237. quels sont les sentimens d'vn Homme malade. 275. iour du Seigneur, iour de l'homme. 161.

Honneur.

que l'Honneur n'est point à mépriser. 165. qu'il est estimé des Dieux.

Digitized by Google

la meſme, qu'il faut porter honneur aux Rois qui ne ſont inferieurs qu'à Dieu ſeul. 166. l'Honneur eſt le but de la magnanimité. au meſme lieu. que c'eſt le fruict de la vertu. 167. 168. 170. & ſon prix. 381. vain mépris qui foule l'Honneur par vn plus grand faſte. 171.

Honneſteté.

que c'eſt qu'Honneſteté. 311. ce qui eſt Honneſte eſt vertueux. la meſme. l'Honneſteté des habits eſt approuuée. 336. & ſuiuantes.

I.

Ieuneſſe.

la Ieuneſſe qui eſt vn aage paſſaget ſur tous autres, n'eſt point ſage. 156.

Incontinence.

les effets de l'incontinence. 282. 304. qu'elle eſt ſterile. 285. repreſentée par Niniue. 288. elle eſt digne d'opprobre. 303.

Indiens.

les Indiens tiennent à grande infamie d'eſtre malades. 275.

Indus.

le fleuue Indus porte des perles & des émeraudes. 343.

Iob.

Iob eſtoit Roy. 117. il eſt pris pour le gouuerneur de la crainte. 119. la Iuſtice & la crainte eſtoient alliées en luy. 357. il appelle la voirie où il eſtoit, ſa priſon. 358. & elle eſt priſe pour vne academie Royale. la meſme. il auoit plus de confiance qu'au lyon. 359. il trembloit en vn temps qu'il eſtoit le plus aſſeuré, & pourquoy. 361. les vertus de Iob. 250. il eſtoit veſtu de iugement. 321.

Ionas.

Ionas a repteſenté noſtre Seigneur, & l'a predit par ſes geſtes. 117. 371. 372. Ionas apprehende la maladie d'eſprit. 372. & pour s'en garantir, il ſe ſouuient de Dieu. la meſme. belle moralité touchant le monſtre qui l'engloutit. 373. il ne vit que de ſes larmes. 374. il donne des preceptes de continence à l'interieur Royal. 375.

Iraſcible. Ire.

l'Iraſcible eſt agitée d'indiſcretion. 344. elle cõbat eſtãt diſcrette pour la raiſon. 110. ſon obiet. 112. l'Ire ne peut aimer le vice. 153. c'eſt vne paſſion naturelle. 254. 255. elle eſt comparée au chien du Paſteur. au meſme lieu. & celle d'vn Roy à vn lyon. 260. l'Ire & la precipitation ſont contraires au bon conſeil. 261.

Iudith.

Iudith couuerte des armes de pudeur, ſaccage l'infamie. 285. ſes loüanges. 286. 297.

Iuifs.

les Iuifs apres cette vie s'attendent aux plaiſirs de la bouche. 300. & à des nopces. au meſme lieu.

Iuſte.

loüanges du Iuſte. 11. 24. 150. 251. il domte les rebelles. 9. 10. il eſt parlé de luy ſous le nom d'Aſſur. 11. c'eſt vn autre Cyrus. 12. 23. il eſt doüé de la connoiſſance de Dieu & de ſoy-meſme. là meſme. c'eſt l'oinct du Seigneur. 24. 26. 27. 53. il ſurpaſſe Cyrus en merite. 16. 20. 21. ſa vertueuſe ambition. 21. la gloire de ſon Royaume ſur les autres. 27. 28. prophetie d'Anne mere de Samuel, à ſon auantage. 28. ſon Empire aboutit à l'eternité. 37. l'vn de ſes ſucceſſeurs doit

eſtre Monarque de l'Vniuers. 48. les vœux de la France à ce ſubiet. là meſme. le Iuſte regne au petit monde de ſa perſonne. 52. 54. comme il entend que l'Egliſe ſoit dans ſon Royaume. 59. ſa naiſſance Royale, & ſon education. 61. ſa modeſtie. 183. ſa Royale magnanimité. 150. il a eſté donné à la France, par vn ſoin particulier de la diuine prouidence. 224. ſa chaſteté. 291. les lis ont eſté entrelacés parmy ſes palmes. 292. vœux de la France pour ſa fecondité. 294. 295.

Iuſtice.

la Iuſtice reioüit ceux à qui elle eſt renduë. 104. le reglement des mœurs dépend de la Iuſtice. 115.

L.

Lacedemoniens.

les Lacedemoniens ont eſté de grands courtiſans de la modeſtie. 317.

Laict.

le Laict eſt pris pour vn ſymbole de tromperie. 229.

Lance.

les Lances eſtoient autresfois entre les ſouuerains honneurs. 196. elles eſtoient adorées. 195.

Lis.

le Lis eſt la fleur de la diuine prouidence. 211. ſes myſteres. en ſuite. l'Empire Romain ſe doit ietter vn iour entre les bras du Roy des fleurs de lis. 45. 46. &c.

Loy.

Loy des membres, loy du peché. 2. la Loy ancienne a profité à l'arriuée de Ieſus-Chriſt. 125. Loy abolie. 188.

M.

Machiauel.

Les Republiques de Platon & d'Ariſtote Payens, preferables à celle de Machiauel. 121. contre ce mauuais politique qui offenſe la vertu & la Religion. 123. 124 & ſuiuantes. 136.

Magnanimité.

c'eſt vn acte de Magnanimité que de mépriſer les choſes corruptibles. 144. 145. 148. elle eſt priſe pour la force. 146. elle concerne des matieres qui ſont fort chatoüilleuſes. 147. 148. Magnanimité ſublime. 172. le Magnanime eſt touſiours egal. 245. il mépriſe les aſſauts de la fortune. 246.

Marie.

Marie eſt Mere & Vierge. 212

Martial.

Martial eſtoit vn flatteur de Domitian. 19.

Metellus.

la rage de Metellus. 262.

Minos.

Minos a demeuré neuf ans à l'échole de Iupiter. 242. il a appris à eſtre ſobre. 302.

Modeſtie.

les Magnificences de la modeſtie. 307. ſes ornements. 308. ſes loüanges. 309. Modeſtie des habits. 310. leur bienſeance. 311. la Modeſtie & la Iuſtice ſont des habillemens Royaux. 319.

Monde.

le bons offices que rend le Monde ſont infidelles. 174. & ſouuent vous n'auez qu'vne heure d'interualle entre ſes biens & ſes maux. en ſuitte.

Moyſe.

belles qualitez de Moyſe. 59. où il a eſtudié à la ſcience Royale. 63. ſa docilité. 63. ſa capacité. 64. eſtant ſorty de la Cour, il changea de principes. 64. il a appris la ſcience

ſcience Royale en conduiſant ſes troupeaux. 66. 67. quelle vtilité il a tirée d'vne reproche qui luy fut faite. 67. il s'excuſe, & ne veut pas eſtre Roy. 67. 68. ſa verge paſtorale a eſté changée en ſceptre. 68. il eſt appellé le ieune Roy. 68. c'eſt vn nouueau miracle. 87. il ne ſe ſouuenoit pa qu'il fuſt Roy. 190. & pourquoy. 191.

N.

Naas.

que repreſente le Tyran NAas. 297. 298. &c.

Nabuchodonoſor.

Nabuchodonoſor eſt fort décrié en l'Ecriture ſaincte. 13. c'eſt la verge du Seigneur. en ſuitte. il ſe fait adorer en ſes ſtatuës. 13. il eſt condamné à viure en beſte. là meſme. & 14. il a étendu ſon Empire iuſques au bout du monde. 33. 34. ſon arrogance. en ſuitte. il fait aſſieger Hieruſalem. 335. 337. ſi ce fut par oubliance ou comment qu'il laiſſa de la terre en ſa ſtatuë. 355.

Nabuzardan.

Nabuzardan eſtoit chef de l'armée de Nabuchodonoſor. 335. il eſt appellé Prince des homicides, &c.

Nemrod.

Empire de Nemrod. 8. figure les rebelles. en ſuitte.

Nil.

le Nil porte de l'or. 103.

Noé.

Noé repreſente la raiſon qui regle la paſſion d'eſperance. 118. Sem eſtoit ſon premier né. 8. il eſt deſcendu du premier homme d'eſperance. 119. la force de Noé eſt bien conſiderée. 120. il preuient ſagement le deluge. 289. il n'eſt point entré en défiance de Dieu. 349. les motifs de ſon eſperance dedans l'arche. 350. il fait de ſa priſon vne academie de vertueuſe liberté. 351. il eſt appellé Iuſte. 352.

O.

Octauius.

l'Empereur OCtauius diſſipe la ligue des Romains. 41. 42.

Oeil.

l'Oeil droit de la ſobrieté. 299.

Onction.

Onction de force, onction de foibleſſe. 53. 54.

Orgueil.

Orgueil inſupportable aux gens d'honneur. 5.

P.

Paradis.

le PAradis eſt ſignifié par la dextre. 299

Parole.

la Parole eſt le ſimulachre de l'œuure. 50.

Paſſions.

Paſſions innocentes, paſſions criminelles. 70. 71. quatre paſſions principales. 88. leurs obiets. 89. 97. leurs figures en quatre grands perſonnages qui les ont euës reglées. 115. Paſſions principes des œuures. 91. que c'eſt que paſſion. 151. Paſſions de la concupiſcible naturelles & non naturelles. 152. 153. Paſſions contraires à la magnanimité. 155. Paſſion contre nature qui peruertit la fin des choſes. 159. chariot des Paſſions tiré par trois cheuaux. 261. 262. les Paſſions de la colere paſſent bien toſt. 267. la Paſſion d'auoir de beaux habits eſt effeminée. 312. 321.

Paſteurs.

les Rois eſtoient appellez Paſteurs.

64. Office pastoral auant-ieu du gouuernement Royal. 64. rayon de Diuinité attribué aux Pasteurs des brutes. 87. c'est vn acte de iurisdiction que de conduire des troupeaux. 62.

Patience.

Patience de la loy. 125. c'est vne perfection. là mesme. Patience à blasmer. 126. 127.

Pausanias.

vanité de Pausanias qui affectoit la Tyrannie. 317.

Peuples.

que signifioit le peuple de Dieu estãt captif & d'où est venu son desordre. 4. le peuple de Dieu c'estoit sa corne. 53. peuples repeus en l'entendement des mains. 69.

Pharaon.

Extreme cruauté du Roy Pharaon. 238.

Pieté.

la Pieté & la iustice soustiennent la Royauté. 2. 4. que c'est que pieté. 57.

Platon.

Platon sacrifioit à la nature, & pourquoy. 286. l'vn estoit couronné en ses festins. 305.

Porphyre.

Porphyre portoit témoignage pour la verité en la combattant. 121.

Princes.

quatre choses fort remarquables aux Princes. 59. 60. le bon exemple necessaire aux Princes. 62. Principauté de la raison. 79. appuyée sur les Principes de la Hierarchie des Anges. 79. 80. les Princes sont le bon heur de leurs Principautez. 152. la fin du gouuernement des Princes. 163. & suiuantes. les Princes sont suiets à des mal-heurs. 174. 175. & aux mépris. 176. leur vanité. en suitte. c'est vn grand mal que de viure sous vn Prince sous lequel tout est permis. 290. les humeurs des Princes paroissent au trauers de leurs habits. 316.

Prosperité.

la Prosperité plus dangereuse que l'aduersité. 244. pourquoy Dieu mesle les aduersitez parmy les prosperitez. 246. 247. la Prosperité tente le courage des plus sages. 248. Dauid & Salomon en ont esté corrompus. 251. elle est aux Rois ce que le feu est à la cire. 250. elle rend insolent. 251. pourquoy elle est amoureuse du Iuste. 292.

Prouidence.

la Prouidence atteint iusques aux fleurettes. 213. sa necessité. 214.

Prudence.

la Prudence militaire ne suffit pas à vn Prince. 18. 19. le fleuue Phison signifie la prudence. 89. la Prudence & la force cherchent l'amitié l'vne de l'autre. 277. 278.

Puissances.

les mouuements des puissances sensitiues. 112. 113. l'instabilité de la puissance du monde. 197. 204. 205. à quoy elle est comparée. 267. ce n'est que fumée. 208. 209. elle ressemble à l'yurongnerie. 210. & à des fleurs. 210. 212. puissance Royale pourquoy inuentée. 273.

R.

Rachel.

Rachel que signifie. 149.

Raison.

il faut que le bien soit le but de la

Raiſon. 166. la chair eſt ſon ennemie. 231. ſans la Raiſon l'homme mangeroit autant qu'vne beſte. 299. Royaume de la Raiſon. 49. 50. 52.

Rebellion.

la Rebellion baſtit des retraittes ſur les principes de Cain. 3. Rebellion des Iuifs, que ſignifie. 8. 9. voyez Nemrod & Roy.

Religion.

la vraye Religion n'eſt pas ennemie des Rois. 122.

Richeſſes.

les Richeſſes n'ont point de fin. 153. Richeſſes naturelles & non naturelles. 160. Richeſſes periſſables. 216. elles n'eurent iamais d'autel. 217. elles ſont de mauuaiſe intelligence auec la vertu. 221. le Riche amaſſe ce qui n'eſt pas à luy. 224. des Richeſſes iniques. là meſme. & 225. elles ſont iugées dignes de mépris. 227.

Romains.

les Romains eſtoient gourmands. 304. voyez leur decadence. 35. 36. &c. 39. 40. 41. 42. 45. 46.

Rois.

d'où ſont ſortis les Rois domteurs de la Rebellion. 6. ils ſont appellez Paſteurs. 23. vn bon Roy ne doit pas regner trop imperieuſement. 50. 51. pour eſtre Roy il faut ſortir de ſeruitude. 70. Roy de l'interieur. 72. c'eſt l'eſprit raiſonnable appellé principal. 73. eſtre Roy de ſon corps. 76. 81. ſur l'imitation des Anges. 82. l'or meſlé en la generation des Rois. 168. les Rois doiuent auoir les yeux au Ciel. 192. 193. ils ne doiuent pas eſtre trop riches. 221. 222. que les nations pleurent à la mort des Rois. 239. 240. le Roy qui ſe laiſſe preuenir de colere ceſſe d'eſtre Roy. 258. qu'il eſt dangereux que les Rois s'imaginent, que la ſatisfaction qu'ils donnent à leur colere n'eſt pas paſſion, mais par Iuſtice. 259. les priuileges des Rois ſont grãds. 259. comparaiſons des Medecins aux Rois. 273. peu de Rois meurent de leur mort naturelle. 303.

Royaumes.

decadence des Royaumes du monde. 35. 36. &c. Royaumes de la raiſon. 49. 50. 52. Royaume tres-Chreſtien exalté par deſſus tous les Royaumes. 53. l'Egliſe dans le Royaume. 59. quand les Royaumes ne ſont plus que des miſeres. 184.

Royauté.

la Royauté eſtoit vn appannage de la Iuſtice originelle. 1. 2. 4. la pieté & la Iuſtice ſouſtiennent la Royauté. 2. 4. qui ne peut ſubſiſter par la cruauté. 5. la Royauté paroiſt en quelque façon au gouuernement Tyrannique. 4. Royauté maintenue pendant le deluge. 6. conſeruée en l'arche. 7. c'eſt vne ſorte de Diuinité. 87. Royauté, bien indifferent. 181.

Ruben.

pourquoy Ruben a eſté épandu comme de l'eau. 281. 282. c'eſt l'opprobre de la maiſon de ſon pere. 285.

S.

Sage.

le SAge eſt touſiours luy-meſme. 245. il preuoit les forces de la fortune. 246.

Salomon.

Salomon Roy de tout le monde. 31.

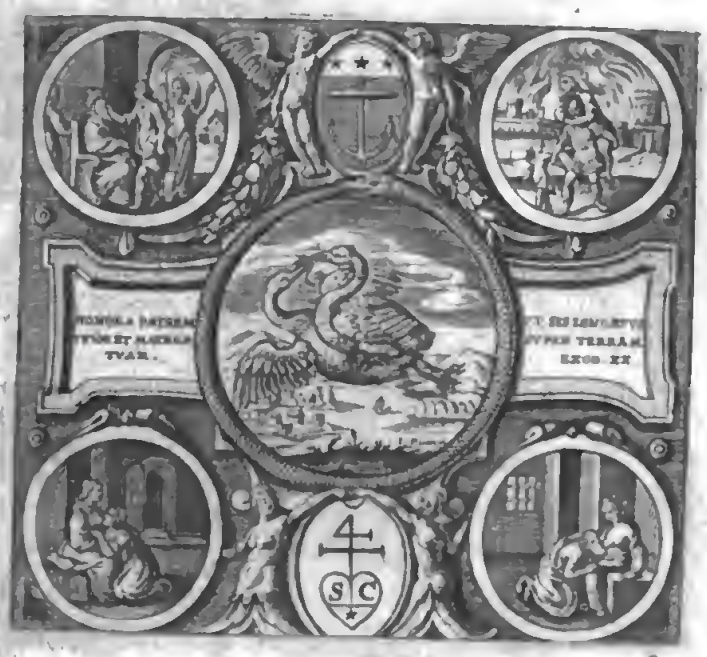
L'EMPIRE DV IVSTE

SELON L'INSTITVTION DE LA VRAYE VERTV.

PAR

Messire CHARLES DE NOAILLES Eueſque de S. Flour, Conſeiller du Roy en ſes Conſeils, &c.

LIVRE SECOND.



A PARIS,
Chez SEBASTIEN CRAMOISY, ruë ſainct Iacques, aux Cicognes.

M. DC. XXXII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Digitized by Google

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENVS AV SECOND liure de l'Empire du Iuſte.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

1. *Salomon ouure le deſſein de ce ſecond liure. Particularitez d'vn treſor dont il parle, attribuées aux richeſſes, & aux lumieres Royales de l'ame du Iuſte. 2. Ses treſors ſont cachez par prudence. Les dignes ſuiets qu'a la Vraye Vertu de ſe glorifier en cét Imitateur du Verbe, autheur des vertus. 3. L'huyle commune exeite à la temerité ſelon Anacharſis, ne fait pas celle du treſor de Salomon, qui ſignifie la prudence.*

CHAPITRE II.

1. *Que veut dire que l'huyle eſt enfermée dans vn treſor. 2. Que ce n'eſt point pour en refuſer les vtilitez à perſonne, mais contre les degats de l'imprudent. 3. En ſigne dequoy, le treſor où elle eſt, eſt caché, non dans vne terre ſterile, mais notamment dans vn champ, qui eſt vne belle figure du Royal interieur du Iuſte.*

CHAPITRE III.

1. *L'imprudent diſſiperoit le treſor interieur de la force, &*

de la temperance, ſi la prudence ne les conſeruoit par ſon œconomie. 2. Vertus ſans la prudence ne ſont de durée. C'eſt-elle qui conduit à l'immortalité. Iſocrate parle tres-dignement à ce propos. 3. Les bons offices que la prudence rend à la force, & à la temperance.

CHAPITRE IV.

1. *Que la prudence eſt vn treſor de la partie intellectuelle de l'ame. Figure des fleuues du Paradis terreſtre, pour entrer au traitté de celuy qui ſignifie la prudence. 2. Qui eſt Phiſon. Excellente allegorie de ce fleuue, accommodee au treſor de Salomon. Le Iuſte plus ſeuere en l'Eſtat interieur de ſes paſſions, qu'en l'exterieur. 3. Diſcretion de la prudence qui participe à la ſageſſe eternelle, & qui fait que l'enuie creue, voyant la proſperité de cét Empire. 4. Il n'eſt point de treſor comparable à la prudence. Remarquables obſeruations de S. Gregoire de Nazianze à ce propos. Fleuues où l'or croiſt. Singularitez de l'Ecarboucle appropriées à la prudence, à qui rien n'eſt comparable. 5. Pourquoy il a pleu au Fils de Dieu de porter le nom de Sageſſe, plus ſouuent que celuy de l'Or, ou de Pierreries. Prudence vertu Royale. Belle figure à ce propos.*

CHAPITRE V.

1. *La prudence qui eſt vn treſor communicable. 2. Reluit en toutes les vertus du Iuſte. 3. Rare allegorie de l'Ecarboucle, que Dieu donne pour baſtir Hieruſalem, & de la prudence, qui eſt pour le Iuſte, comme eſtant plus precieuſe que l'or. 4. A propos de Hieruſalem, il eſt parlé des villes de marque, qui ont porté les plus grands Princes de la terre, & qui ſont comparées comme de l'or, à de l'or. Mais c'eſt plus, que Hieruſalem ſoit vne figure de*

Digitized by Google

l'ame du Iuſte. 5. Il eſt le plus grand de ſon Empire, autant en Vertu qu'en Majeſté.

CHAPITRE VI.

1. *L'Oliuier ſymbole de prudence Royale, & de l'eternité. 2. Richeſſes du fleuue Phiſon appliquées à la prudence. L'Ecarboucle luit de nuit comme vn aſtre. Rapports de l'huyle, auec la pierre verde de Phiſon. Eſperance timorée des Rois. Excellences de l'Emeraude, dont l'huyle repare la precieuſe verdure. 4. Les habitudes de prudence ne ſont point ſuiettes à oubliance. C'eſt vne Emeraude qui contribue à la memoire. 5. Emeraude de Tartarie & de Scythie les plus fines de toutes. C'eſt d'où vient le Gange, autresfois appellé Phiſon.*

CHAPITRE VII.

1. *L'huyle de prudence Royale bruſle mieux que celle des Tyrans. 2. Elle bruſle en l'entendement, qui en eſt la lampe, & ne peut eſtre éteinte. Belle allegorie. 3. Priere de Dauid, & du Iuſte, contre les tenebres de la prudence humaine, & ſes deſordres.*

CHAPITRE VIII.

1. *Si la ſageſſe & la prudence, ſont vne meſme lumiere. Paſſage des Prouerbes bien expliqué. 2. Il ne faut pas eſtimer de la difference de ces vertus, par la difference de leurs ſuiets, mais par celle de leurs obiets. Prudence parmy les Anges. Elle ſemble commander à la ſageſſe. 3. Allegorie qui fait à l'auantage de l'Empire que cette vertu a ſur la ſageſſe. Sageſſe & prudence, priſes au nouueau Teſtament, l'vne pour l'autre. 4. Ce qu'il faut croire de cette difficulté.*

CHAPITRE IX.

1. *Combien le Iuſte eſt parfaittement preparé aux inſtitutions*

de la Vraye Vertu, par la connoiſſance de Dieu, & de ſoy meſme. 2. Les exemples qu'il donne aux rebelles de ne ſe point conformer au monde. Prudence Chreſtienne inſeparable de la probité. 3. Paralleles de Moyſe & du Iuſte. Naiſance de Moyſe. Ses parens & ayeuls, paternels & maternels. 4. Sa femme de la race d'Abraham, qui repreſente la ſageſſe. Sept hommes meſurent tous les âges du monde. Façon de regner de Moyſe qui poſſede autant de moyens que Dieu. 5. Application de ces particularitez de Moyſe au Iuſte de la Vraye Vertu. 6. En quelle ſorte Moyſe pouuoit auoir autant de reuenu que Dieu. 7. Et le Iuſte, que Moyſe.

CHAPITRE X.

1. Les richeſſes du Iuſte ne ſont point de la nature de celles qui aueuglent. 2. Veritez conſiderables ſur ce ſuiet. 3. Quand Moyſe a porté le nom de Dieu, il a appris que le ſage eſt Dieu de l'inſenſé. Le Iuſte en cette qualité participe à la Diuinité. 4. De là vient qu'encore qu'il ſoit tres-magnifique, ſes richeſſes eſtant diuines, le treſor en eſt inépuiſable. 5. L'huyle des richeſſes du Iuſte épanduë au gouuernement de ſon Eſtat, ſuppoſe la plenitude de ſageſſe en ſon ame. 6. Et peut-on dire que c'eſt la cauſe efficiente de celle qui reluit és deuoirs de ſes ſuiets.

CHAPITRE XI.

1. L'arche d'alliance eſtoit auſſi riche dehors que dedans. Ainſi l'ame Royale du Iuſte. Il eſt Roy & Legiſlateur, c'eſt à dire, la viue ſource des loix. 2. Il ne regarde qu'au bien public. Ses yeux ſont beaux comme le vin. Auſſi les yeux ne ſont pas pour eux-meſmes. 3. Il a étudié à la ſageſſe ſans feintiſe, & la communique ſans enuie,

Digitized by Google

tout ainſi que la ſageſſe veut eſtre départie. 4. Quelle recompenſe il doit attendre, pour auoir l'intention d'auancer par ſa ſageſſe le bien public, qui eſt vn bien diuin. 5. Les Rois autresfois appellez Paſteurs. 6. Par ce qu'ils doiuent ſ'attacher au bien public, comme les Paſteurs à leurs charges.

CHAPITRE XII.

1. La ſageſſe eſt autheur de tous biens, & de tous les tiltres d'honneur que le Iuſte merite. 2. Combien il porte dignement les qualitez & les noms, que Salomon donne aux Rois, & auec la meſme intention qu'il leur a preſcrite. 3. Les Rois ſont des peres dont les Royaumes ſont les familles. Cela eſt monſtré par l'Eſcriture ſaincte. 4. Et par la doctrine prophane. A quoy vous auez de plus, vn beau diſcours de Philon qui peut beaucoup ſeruir. 5. Dieu porte le nom de Pere, & pourquoy.

CHAPITRE XIII.

1. Les Rois eſtans vrais peres, ne peuuent tomber en la haine du public. 2. Sentiment des prophanes ſur ce point. 3. Exemples de l'Hiſtoire ſaincte à meſme propos. Premierement de Ioſeph. 4. Puis de Dauid. Et de Moyſe. Qui a donné de plus dignes preuues de ſon amour paternel, à l'endroit de ſon peuple, que ſon peuple ne luy a témoigné d'amour filial. 5. Mais c'eſt qu'il l'aymoit de cette ſorte, pour l'amour de Dieu. Pour dire que toute autre fin que celle-là peut tromper les Rois.

CHAPITRE XIV.

1. Prudence fondée en charité fait regner heureuſement. Les beaux rapports qu'il y a entre ces deux vertus. 2. Que pour eſtre prudent ſelon les inſtitutions de noſtre Peda-

gogue, il faut eſtre homme de bien. 3. Les Rois eſtoient autresfois éleus, à cauſe de leur equité. Prudence n'eſt point vraye prudence ſans la probité. Oüy bien ſans le vice. 4. L'or pur de Phiſon, l'Ecarboucle & l'Emeraude, ne ſignifient point d'autre prudence que celle qui accompagne la netteté de cœur. 5. La Vraye Vertu trouuera moins à redire à l'inſuffiſance d'vn Prince, qu'à ſon vice. Belle doctrine morale qui amplifie ce ſentiment.

CHAPITRE XV.

1. *Les noms attribuez aux Rois n'appartiennent pas aux Tyrans. Quatre eſpeces de Republiques chez Platon. Tyrans, les maladies des Eſtats. D'où vient la tyrannie ſelon Platon, & comme de tuteur du peuple il en deuient le loup. 2. Quels noms l'on doit donner au Tyran, ſelon Salomon. Que c'eſt vn miſerable eſclaue. Vn prodigue inceſſamment bourrelé en ſa conſcience. D'où ſ'enſuit qu'il n'eſt pas le Paſteur de ſon peuple. 3. Moins encore le pere, car il eſt ſterile de tous biens. Rare allegorie à ce propos.*

CHAPITRE XVI.

1. *Que les Tyrans ne ſont amoureux du bien public. Naturel du peuple, qui vit en crainte ſous les Tyrans. 2. Tyrans hypocrites, dont les Eſtats ſont mal établis à cauſe du manquement de charité, qui ne tombe iamais. Sageſſe des Tyrans mal colorée, & fort vicieuſe. 3. L'intention du bien public, met la difference entre les Rois, & les Tyrans. Que c'eſt que loy. 4. Combien le peuple eſt heureux, ſous le regne du Iuſte, qui leur fait ſuçer la mammelle des Rois.*

CHAPITRE XVII.

1. *Quelle felicité ſe doit eſperer la France du regne de ſon Iuſte.*

Iuſte. Heretiques comparez aux Egyptiens, dont Moyſe deliure ſon peuple. 2. Si les Rois ont beſoin de loix pour bien viure, comme les peuples. 3. Que la loy des Rois c'eſt la droitte raiſon, qui eſt vne participation de la loy eternelle. En quel predicament ſont les rebelles qui ne luy veulent obeïr. 4. Seruitude des rebelles, à qui le nom de Iuſte déplait. Leur ſtupidité de vouloir éteindre la loy de nature qui les oblige d'obeïr à leur Prince. Qui tient rang de Dieu par participation. 5. L'image de la Diuinité ſur la face des Rois, qui ſont les loix naturelles des peuples. 6. Exemples du Iuſte authoriſant ſes loix. Le peuple d'Iſraël preparé à la felicité en obſeruant la loy de nature. Les rebelles au contraire ſont cauſe de leurs malheurs, en deſobeïſſant à leur Prince.

CHAPITRE XVIII.

1. *Les loix ſont les acceſſoires de la droitte raiſon. Loy de nature imparfaite. Loy écrite donnée à l'homme pour le polir de plus en plus. 2. Loix non écrites ou couſtumes. Pourquoy l'on a iugé à propos de donner des loix aux hommes. Notable doctrine de la diſcipline des loix. 3. C'eſt beaucoup plus d'eſtre modeſte par la raiſon, que par nature, ou par force. 4. Loix communes neceſſaires à la perfection commune. Et celles de la Vraye Vertu, à la vraye perfection. 5. Allegorie de l'arche d'alliance, gardienne des loix de Dieu, & du Iuſte, qui eſt vne loy viuante. En qui le peuple peut apprendre la perfection.*

CHAPITRE XIX.

1. *Les politiques n'ont pas aſsés de reſpect aux commandements de Dieu, en établiſſant leurs loix. Celles de la Vraye Vertu ſont inſeparables de la loy Diuine. 2. Les*

loix nẽ ſont point iuſtes, ny ſi communes ſi elles ne ſont conformes à la loy du Seigneur. Voila pourquoy les prophanes tachoient de faire croire que leurs loix eſtoient approuuées des Dieux. Combien la loy de nature & la loy écrite ont eſté generalement embraſſées de tous les peuples ſelon Philon. 3. La Saincteté & de la loy écrite reluoit l'or exterieur de l'arche d'alliance. Ainſi la Iuſtice des diuines ordonnances, reluit en toutes les loix du Iuſte. Allegorie, & belles penſées pour amplifier ces veritez.

CHAPITRE XX.

1. *Par quelle ſuitte le Iuſte & ſes loix dépendent de Dieu, & répondent à l'ordre des graces & des loix données à Moyſe. S'il vaut mieux que la loy preſide que le Roy. 2. Que la Vraye Vertu ne ſepare point la loy de ſon Prince, qui s'acquitte mieux de la charge d'vne loy, que la loy qui eſt ſeparée de ſon authorité. A quelle fin le Roy du peuple d'Iſraël eſtoit tenu d'écrire la loy de Dieu, & de la porter comme vn ſceptre. 3. Le Iuſte n'eſt pas ſeulement le Legiſlateur de ſon Empire, il en eſt la loy. Qu'il appuye beaucoup mieux par ſes mœurs, que par ſon authorité. Pourquoy le gouuernement du Prince eſt preferable à celuy de la loy.*

CHAPITRE XXI.

1. *Le libre vſage de la parole manquant à Moyſe, il ne laiſſe pas d'eſtre, & le Legiſlateur & la loy de ſon peuple. Notables raiſons de ce procedé. 2. L'Ecarboucle d'Iſaïe figure la loy, & ſon Seraphin, Moyſe. Que ſignifie la loy de feu, & pourquoy Moyſe la void en la main du Seigneur. 3. Combien il eſt neceſſaire que le Prince ſe ſouuienne de la loy de Dieu. 4. Que les Princes par leurs exemples ſont*

cauſe des malheurs des peuples, & de leurs felicitez.

CHAPITRE XXII.

1. *Intention exemplaire du Iuſte, qui ſans ſe ſoucier de l'opinion du peuple, ne tend qu'à la dextre de la beatitude.* 2. *On void auſſi rarement des Rois qui poſſedent les peuples, que des peuples, qui ſe reſignent entierement à la volonté des Rois.* 3. *Deux opinions extremes, s'il vaut mieux gouuerner le peuple par rigueur, que par douceur.* 4. *Examen de ces deux opinions, qui ſont en fin reietées.* 5. *Et bien que la Vraye Vertu inclinaſt pluſtoſt du coſté de la rigueur, elle preſcrit la mediocrité à ſon Iuſte, ſouſtenue de l'authorité. Peuple malaiſé à gouuerner.* 6. *Opinion de Platon ſur ce ſuiet. D'où vient la vertu de bien commander. Science Royale du Iuſte.*

CHAPITRE XXIII.

1. *Suitte des maximes de la ſcience Royale. La loy de Dieu demande vne grande grace pour eſtre bien enſeignee.* 2. *Que repreſente cette loy en la main de Dieu. Trois raiſons à deduire.* 3. *Difference entre les bons & les meſchants, tant rebelles, que vicieux, quinuiſent en vn Eſtat, auſquels la loy de feu eſt neceſſaire.* 4. *Loy comparée à vn Pedagogue, pour tenir la main aux meſchants, qui ſont touſiours enfants. Sur quel exemple la Vraye Vertu ſouſtient ſa maxime de rigueur.* 5. *Que Dauid l'a obſeruée pour ſe maintenir. Abia Roy de Iuda, s'offrit auſſi de la garder, pour rentrer en ſon bien. Que veut dire alliance de ſel.* 6. *Les promeſſes faites au Iuſte touchant les bornes de ſon Empire, regardent la fidelité de celles qu'il a faites à Dieu, ſous le pacte de ſel. Notables paroles du Seigneur à ce propos.* 7. *Allegorie ſur vne autre ſignifi-*

cation du pacte de ſel. Les merueilles que le Seigneur a faites en faueur de ſon Iuſte, obſeruateur de la parole qu'il a donnée à Dieu, de détruire les rebelles.

CHAPITRE XXIV.

1. *Autre raiſon touchant la rigueur de la loy, que la Vraye Vertu ſemble recommander. Condition d'vne loy legitime. 2. Legiſlateur comparé à vn medecin, la loy, au medicament des rebelles, & pourquoy. 3. Diſcipline neceſſaire au peuple. Que veut dire diſcipline. Le peuple n'a point de vice ſi dangereux que l'ignorance, & a beſoin de prudence pour bien obeir. 4. Troiſieſme raiſon que iuſtifie du procedé de la Vraye Vertu, touchant la rigueur qu'elle preſcrit, qui n'eſt pourtant que moderée & diſcrette.*

CHAPITRE XXV.

1. *La manne & la Verge en l'arche, ſignifient l'alliance de la douceur, & de la rigueur d'vne loy. 2. Moyſe ne void qu'vne loy, pour monſtrer qu'il ne faut multiplier les loix en vn Eſtat, de peur d'en rebutter l'obeiſſance des ſuiets. 3. Pour obuier à cela, les loix politiques doiuent auoir la meſme fin que la loy de Dieu. 4. Que veut dire parole abbreuuée, que le Seigneur deuoit donner. Pourquoy il proteſte qu'il eſt le Seigneur en donnant ſa loy. Beau paſſage de Salomon, où Dieu promet d'oſter toute difficulté à ſa parole. 5. Non à ſa parole en general, mais à celle dont il s'eſt ſeruy en donnant ſa loy.*

CHAPITRE XXVI.

1. *La loy de grace eſt plus facile à garder, que la loy écrite, & la loy de nature. 2. Certains motifs pour leſquels il a pleu à Dieu, de corriger ces deux loix.*

3. Dont le principal a eſté la charité. Ce qui eſt monſtré premierement de la loy de nature. 4. Et puis, de la loy écrite. A propos de laquelle, il eſt traitté de tous les preceptes, & regles y contenues. Leſquelles tendants à vne fin, ne faiſoient qu'vne ſeule loy. 5. Confirmation de cette doctrine, tirée de l'expreſſe parole de Dieu. 6. Qu'au temps de la grace, il n'a voulu multiplier ſes loix qui ſont toutes compriſes en vne. Et c'eſt celle de l'amour de Dieu, qui eſt vne parfaitte obſeruation de ſa loy, & tres-facile. 7. Que la Vraye vertu pretend à la meſme facilité ſans ſe détourner de l'intention des loix politiques. 8. Qu'elle reçoit à certaines conditions.

CHAPITRE XXVII.

1. Que les Rois ſuiuant l'exemple de la ſageſſe eternelle, peuuent toucher aux loix, de la main de diſcretion. 2. Contre vn malhabile politique de ce ſiecle. 3. Eſtant vray que la ſageſſe eternelle a touché à la loy de Moyſe, au temps de la correction. 4. Pour en donner l'exemple aux Rois. Paſſage de Baruch, Qui ſembloit contraire à cét exemple, tres-bien expliqué. 5. Les rebelles non plus que les Iuifs, n'approuuent pas les changements des loix, quelque neceſſité qu'il y ait qu'vne loy animée les corrige. 6. Et quoy que ce ſoit choſe plus raiſonnable, & plus vtile, que le Prince les aboliſſe s'il en eſt beſoin, que le temps.

CHAPITRE XXVIII.

1. Que les loix eſtant des ouurages humains, ſont ſuiettes à la cenſure. 2. Combien plus les Edicts des predeceſſeurs

du Iuſte, qui n'ont pas pû preuoir toutes choſes. 3. Car le Don de Prophetie qui ſemble neceſſaire en cela, n'eſt point accordé à tous les Legiſlateurs, comme au Iuſte de la Vraye Vertu. Il peut donc interpreter les Edicts ſans offenſer l'authorité de ceux qui les ont faits, & s'accommoder comme ſage, aux euenements des affaires. 4. Meſmes ſuiuant l'etymologie de Phiſon, figure de la prudence. Et ſur l'exemple d'Aſſuerus. Car ce Prince changea ſes Edits, à la priere d'Eſther, qui repreſente la ſageſſe. 5. Cette vertu doit donc paroiſtre en ces mutations, autant que l'authorité du Prince, qui y eſt toute manifeſte. Autres raiſons à meſme fin.

CHAPITRE XXIX.

1. *Robe de Ioſeph à pluſieurs couleurs, ne ſignifie point l'inconſtance de ſon eſprit, mais l'habitude de prudence principale. 2. C'eſt auſſi vne repreſentation des ornements de l'Egliſe, c'eſt à dire, du corps de Ieſus-Chriſt, & dans l'Egliſe, de l'Empire de la Vraye Vertu, & des perfections dont le Iuſte eſt reueſtu. 3. Et dont ſi les ſuiets gardent les loix, on les peut croire plus capables que iamais, d'eſtre bons citoyens par tout le monde. Notables obſeruations de nos hiſtoires à ce propos.*

CHAPITRE XXX.

1. *La circonſpection en quoy differente de l'aſtuce, ou malicieuſe fineſſe. 2. Les yeux de la Vraye Vertu ſont neceſſaires pour remarquer que ce vice, & ſes alliez ſont contraires à la prudence, ainſi que les tenebres à la lumiere. 3. En quel ſens S. Paul ſe dit eſtre ruſé, & on peut dire, que la ruſe, eſt ſageſſe. 4. Doctrine des peripateticiens ſur cette difficulté. Habileté, ruſe, & prudence,*

ſont choſes differentes. Diſtinction entre la ſottiſe, & la folie. 5. Les ſages mondains font profeſſion de fineſſe. S. Gregoire les dépeint de leurs couleurs. Ils ſe ſont trompez en iugeant des fruicts de l'eſprit du Iuſte. 7. La vraye prudence n'eſt ny ſotte, ny malicieuſe. La fineſſe luy peut ſeruir, mais non l'aſtuce. 8. Elle peut faire les meſmes effets, que ces vicieuſes lumieres, en ſe ſeruant de l'innocence & de la pureté de la ſienne.

CHAPITRE XXXI.

1. *Pourquoy les Rois ont beſoin des miniſtres, dont l'heureuſe rencontre qui vient du Ciel, & non de la fortune, tourne à la gloire de leurs noms. 2. Trois veritez fondamentales pour entrer en cette matiere, que la prudence demeure auec le conſeil, que le Prince ne peut choiſir de bons miniſtres ſans eſtre aſſiſté de la grace de Dieu, & que cela n'empeſche point qu'il ne faſſe paroiſtre ſon iugement, en ces élections.*

CHAPITRE XXXII.

1. *Que c'eſt le propre du ſage d'écouter les ſages. Arbre de ſcience du bien & du mal, ſymbole de prudence. Le pommier de l'épouſe entre les arbres, ſignifie le Iuſte entre les miniſtres de ſon Eſtat. 2. S'il eſt neceſſaire qu'il en ait pluſieurs, au cas que Dieu l'oblige de luy en donner vn, qu'il ait aſſorty de toutes les parties neceſſaires à vn intelligent. 3. Le S. Eſprit authoriſe en ſes inſtitutions la ſingularité d'vn Miniſtre en vn Royaume. Dont vous auez vn exemple en Ioſeph, en Daniel, & en celuy dont parle Salomon, ſelon S. Baſile.*

CHAPITRE XXXIII.

1. *Deux qualitez que le S. Eſprit donne à l'intelligent. Le*

Digitized by Google

iugement & la ſubtilité. 2. Qui ſe ſont autresfois rencontrées en quelques Princes. 3. Et plus qu'en nul autre, au Iuſte de la Vraye Vertu, témoin le choix qu'il a fait de l'intelligent de ſon Eſtat, ainſi que d'vn autre Ioſeph.

CHAPITRE XXXIV.

1. *Que c'eſt le propre des ſages Princes, de percer les interieurs, comme vous auez de Salomon, & vous voyez au Iuſte de la Vraye Vertu, en la connoiſſance du merite de ſon Archi-politique. 2. Que ce ſage penetre auſſi dans les cœurs, & y découure les penſées, en qualité de Prophete de ſon Moyſe, de premier Miniſtre de ſon Roy, & de Pontife, appellé à vne dignité coapoſtolique. 3. Que c'eſt elle qui le rend plus propre au ſeruice du Iuſte, que ſes autres qualitez, par ce que la plus Royale intention du Iuſte, eſt de chercher le Royaume de Dieu. 4. Que ce rare Miniſtre deuoit venir à bout des rebelles, ſelon la prediction d'vne prophetie d'Abdie, interpretée par S. Hierome. 5. C'eſt vn autre Eliſée, & vn autre Ioſeph.*

CHAPITRE XXXV.

1. *Rare viuacité d'eſprit de noſtre intelligent, tirée en parallele auec la ſolidité de ſon iugement. Incident du coſté de ſon âge, qui ſemble contredire à cette perfection. En ſuitte dequoy il eſt parlé au deſauantage de la ieuneſſe, pour ce qui eſt de la prudence. 2. Et auſſi des incompetences de la vieilleſſe à la meſme vertu, à cauſe du trop parler, & du trop peu de memoire, qui ſont deux inſignes defauts de cét âge. 3. Contre le vice de trop parler, qui eſt contraire à la ſageſſe. 4. Contre le defaut de memoire, qui eſt vne incapacité contraire à l'experience. 5. Contre la vieilleſſe inſenſée.*

CHAP.

CHAPITRE XXXVI.

1. *Que la vertu n'attend pas l'âge, ny le temps, pour meurir les eſprits. Elle donc la vieilleſſe eſt reueſtue de force, & de ſubtilité. 2. Elle qui fait les ſens chenus, comme ceux des Septante vieillards, comme ceux de Sara, & d'Abraham qui fut appellé ancien apres auoir eſté pourpré de ſon ſang. 3. Allegorie de la Sunamite que l'on mena à Dauid, afin de le rechauffer, pour dire qu'il eſt des vieillards en qui la ſageſſe eſt à deſirer. 4. Meſmes ſelon les Phyſiciens le ſang des vieillards eſtant refroidy, monſtre que la vraye ſageſſe leur manque. Car elle eſt touſiours fondée en la charité, c'eſt à dire en vne vertu qui éteind la folie par ſa chaleur, & qui fait viure ſans reproche, comme la Sunamite. 5. Ny l'âge d'adoleſcence, ny le ſexe de la Sunamite n'empeſche pas qu'elle ne merite de coucher dans le ſein des Rois, & d'en ſçauoir les ſecrets. 6. Vieilleſſe de Dauid par licence allegorique, ſignifie la maturité des ſens du Iuſte, la Sunamite d'Iſraël, le Sage pourpré de cét Empire, & la continence de cette vierge, la pureté de cette intelligence, & des mœurs de ce rare genie.*

CHAPITRE XXXVII.

1. *Que le Sage pourpré du Iuſte, ſçait bien l'obligation qu'il a d'en imiter l'innocence. Pourquoy il porte les liurées de l'agneau ſans tache. La bonté de ſes conſeils, iuſtifie de l'integrité de ſon ame. 2. Que le bon conſeil eſt vn fruit de probité. Les conſeils des mauuais conſeillers, ſont inutiles, & ne ſont que fumée d'impertinence, ou de paſſion. 3. Obiection fondée ſur le bon ſuccés de quelques mauuais conſeils. A laquelle il eſt ſatisfait bien au long. 4. Reüſſir en ſes conſeils par cas fortuit, ou par prudence, ſont choſes*

bien differentes. La felicité & la prudence, ne ſont point inſéparables. Le ſainct Eſprit ne départ le don de conſeil qu'aux gents de bien, en s'accommodant à leur capacité. 5. Laquelle ſe ſer. de la cogitatiue de l'ame & de ſa liberté contre la precipitation des conſeils. Si ce n'eſt que l'on ſoit doüé d'vne extraordinaire viuacité d'eſprit. Allegorie touchant cette perfection & felicité de iudicieuſe promptitude. 6. Autre remarque ſur la ſimilitude d'vn mauuais conſeil & de la fumée, qui ſignifie l'indiſcretion.

CHAPITRE XXXVIII.

1. *Rare & tres-aimable modeſtie du premier Sage de mon Iuſte. Qu'il y a maiſtriſe à eſtre modeſte. Belles penſées de S. Ambroiſe ſur ce point. 2. Excellence de la modeſtie qui maintient les autres vertus en leur recompenſe, & par vn ſignalé miracle de ſon pouuoir, protege les fauorits de la fortune, des reuers de ſon inconſtance. 3. En quoy elle a de l'auantage ſur les autres vertus. Philoſophie Chreſtienne pour s'exercer à la modeſtie. 4. Autre principe à mediter tendant à meſme fin, à propos de la volonté des Princes, qui eſtant humaine, eſt ſuiette à changement. Amitié des Princes comparée au feu. 5. Enfin la faueur eſtant inconſtante de ſa nature, ne peut eſtre de durée, ou ſi elle perſiſte en ſa ſplendeur, c'eſt par le moyen de la modeſtie qui braue la fortune.*

CHAPITRE XXXIX.

1. *Que les courtiſans deuroient faire grand cas de la modeſtie, puis que le Iuſte de la Vraye Vertu en fait eſtat, luy qui eſt l'obiet de leur ambition, & de leur gloire. 2. Imitans en cela le Sage pourpré, religieux imitateur de ſon Prince. Que ſa modeſtie eſt vn preiugé de l'eternité de ſa gloire.*

3. *La modestie du Iuste reluit principalement en ses armes. Discipline militaire de la Vraye Vertu, qui est pacifique & terrible.* 4. *Que la guerre est licite, si le dessein en est Iuste. Par consequent qu'il est permis d'en traitter.* 5. *Que les Rois ont deux glaiues, l'vn pour terminer les procés, l'autre pour repousser la violence, & ranger les rebelles à leur deuoir. Deux moyens de faire la guerre, l'argent, & le conseil, celuy cy est plus noblement necessaire. D'où s'ensuit que ceux qui sont capables d'en donner, peuuent aller à la guerre, de quelle condition qu'ils soient. Qu'il est permis aux Ecclesiastiques d'induire les autres à vne guerre Iuste.* 6. *Que la Vraye Vertu ne pouuoit parler de la guerre plus à propos, qu'en son Empire, dont la nation est la plus guerriere de l'Vniuers.*

CHAPITRE XL.

1. *Outre le precedent motif, la Vraye Vertu ne pouuoit traitter de la guerre à la gloire d'vn Prince plus martial, plus sage, & plus heureux que son Iuste, pour qui le Ciel, la mer, & la terre se sont declarez.* 2. *La pieté du Iuste à implorer l'assistance du Ciel, surpasse celle des anciens Monarques.* 3. *Moyse attribue toutes ses victoires & conquestes au Seigneur. Qu'il a suiuy comme son chef, allant à la guerre, mon Iuste imitateur de ce grand guerrier va aussi aux occasions en personne.* 4. *Pour se rendre plus digne de suiure ce Capitaine il a pratiqué en sa ieunesse les exercices de la vertu, auec pareil soin que si c'eust esté pour meriter des charges. Que la chasse est l'vn des elements de l'art militaire.* 5. *Si toute sorte de chasse est permise. A quoy il est répondu affirmatiuement, & traitté des vtilitez de cét exercice, & de ses rapports auec l'art militaire.* 6. *La*

chasse apprend les ruses de la guerre. S'il est permis d'y tromper. 7. Le Iuste n'ignore pas quels vices sont defendus aux chefs d'armées, & ne conduit moins ses belles troupes à la vertu, qu'aux occasions.

CHAPITRE XLI.

1. *Que l'on ne doit estre conducteur de ses troupes sans misericorde, comme parle Moyse. 2. En quel sens le Seigneur a esté conducteur de son peuple en bienfaits. Vision des quatre animaux d'Ezechiel pour fondement des discours suiuants, qui en alleguent les raisons. 3. L'armee de Moyse campée à l'entour du tabernacle en forme carrée. 4. A ce propos il est traitté de l'ordre qu'vn capitaine doit faire tenir à ses trouppes, & de la forme des bataillons. 5. Le soin que les chefs de guerre doiuent auoir à ne laisser manquer leurs soldats de ce qui leur est necessaire, marqué en l'Ecriture saincte. Où vous auez aussi que le soldat doit garder son rang, & se tenir serré, & en bon équipage.*

CHAPITRE XLII.

1. *L'ordre des troupes d'Israël campées en forme de bataillon carré, signifie l'immobilité de l'esperance au Seigneur, & que les quatre vertus Cardinales rendent les armées inuincibles, en faisant la guerre aux vices des quatre passions principales, suiuant les intentions du Iuste. 2. les 4. generaux de cette armée, assistez chacun de deux chefs, signifient sommairement les quatre vertus Cardinales, & deux autres vertus dont chacune d'elles doit estre accompagnée, pour combattre à la gloire de Dieu, & obtenir les victoires. 3. Quatre choses dans l'arche que l'on portoit au milieu de cette armée, les tables de la loy, la manne, la verge d'Aaron, & l'or de dedans l'arche, répondent aux mesmes 4. vertus Cardinales.*

CHAPITRE XLIII.

1. *Il eſt parlé de ces allegories en particulier. Zabulon & Iſachar gouuernent auec Iuda, c'eſt à dire l'authorité & la diſcipline, auec la Iuſtice. La diſcipline contre l'oiſiueté, qui perd les ſoldats. Notables remarques ſur ce point. 2. Bien que l'interdiction de la faineantiſe, & oiſiueté parmy les gents de guerre, ſoit vn acte de Iuſtice, ſi eſt-ce que le Iuſte de la Vraye Vertu, aime mieux que ce ſoit ſon exemple qui leur faſſe aimer la peine & le trauail. 3. L'authorité paroiſt empeſchant le deſordre aux aſſauts & priſes des villes. Deux choſes engendrent l'authorité, la creance du chef, qui vient de ſa felicité, & les bienfaits. L'vne oſte la crainte des dangers, l'autre celle de la neceſſité. 4. Inuectiue contre l'auarice des gens de guerre. 5. Les ſoldats ſe doiuent contenter de leur ſolde, ſi ce n'eſt que l'authorité & la diſcipline militaire par le moyen de l'ordre, les enrichiſſe par le butin. Magnificence du Iuſte.*

CHAPITRE XLIV.

1. *Incident qui ſembloit empeſcher l'allegorie de Ruben & de la temperance, auquel il eſt ſatisfait. 2. Beau paſſage tiré de la priere de Iudith, pour leuer vne autre difficulté, touchant l'allegorie de Simeon, & de la continence militaire. 3. L'incontinence des armées, & combien la ſenſualité leur a touſiours eſté funeſte. 4. Continence des ſoldats du cartier de Gad. Obeïſſance militaire. Combien elle doit eſtre exacte. Notable doctrine de S. Auguſtin à ce propos. 5. Exaggeration de l'obeïſſance des gents de guerre. 6. Deux documents de la Vraye Vertu, l'vn pour les ſoldats de ſon Empire, l'autre contre les rebelles.*

CHAPITRE XLV.

1. *Que ſignifie qu'Ephraim commande du quartier de l'Occi-*

dent. Contre la temerité & peu d'addreſſe des ſoldats. 2. *Les laſches de cœur, & les temeraires, ſont mal propres pour combattre du quartier d'Occident.* 3. *Que la Vraye Vertu ne fait grand eſtat de la force corporelle, ny du grand nombre de ſoldats.* 4. *Conſtance contre les deſaſtres de la guerre auantageuſe à la victoire. Souffrance des Soldats comparée à la ſouffrance Chreſtienne.* 5. *Ce que la Vraye Vertu deſireroit des ſoldats de ſon Empire, quelle exhorte au mépris de la mort, & de toutes les miſeres qui y preparent, en combattant les rebelles, pour l'amour d'elle.*

CHAPITRE XLVI.

1. *Allegories d'Aſer & de Nephtali.* 2. *Que ſignifie qu'Aſer deuoit eſtre agreable à ſes freres. Qualitez requiſes aux ſoldats du Iuſte pour meriter qu'il les appelle ſes compagnons.* 3. *Le Iuſte demande vne autre capacité en ſes ſoldats que celle de porter les armes.* 4. *Il les voudroit amoureux de la vertu, pour auoir plus de ſujet de les aymer, & ſe pouuoir aſſeurer de leur amour, qui eſt vne beaucoup plus fidelle protection du Prince, que celle de ſes gardes.* 5. *Diligence ſecondée de la preuoyance tres-vtile aux armées, & quelquefois neceſſaire.* 6. *Deux ſortes de liberalité dont le Prince doit vſer à l'endroit des gens de guerre.*

CHAPITRE XLVII.

1. *Puiſſance de l'armée du Iuſte, de ſes rapports auec l'armée d'Iſraël, quant à ce qui regarde l'aſsiſtance qu'elle receuoit du Ciel.* 2. *& auſsi touchant les elements, qui ont combattu pour elle. Il eſt premierement parlé de l'Ocean, à propos de la mer rouge, & du reſpect qu'il a porté au*

pain d'Aſer immolé ſur ſes riuages. 3. Pour tomber ſur la merueille de cette digue, que l'Ocean ſemble auoir redoutée. L'hiſtoire des Princes qui ont domté les grands fleuues, & la mer, ne contient rien de ſi prodigieux. 4. Des reſpects, & bons offices que l'Ocean a rendus à mon Iuſte, qui ſont attribuez à ſa pieté.

CHAPITRE XLVIII.

1. Contenance de la cité des rebelles durant ſon ſiege, & ſes imaginations. 2. Rapports entre le ſaccagement de Saguinthe aſſiegée par Hannibal, & la priſe de cette ville. où la ruine des ames qui s'y ſont perdues, eſt plus à plaindre que les autres deſaſtres. 3. Si la deſolation des villes eſt permiſe ſelon les inſtitutions de la Vraye Vertu. 4. Notables paroles du Iuſte à conſiderer ſur ce faict. 5. Qu'il a fait vn exemple de cette ville pour accomplir les propheties, & détruire la rebellion. Remarque de S. Auguſtin. 6. Rare clemence du Iuſte, qui regrette le ſang épandu, & qui exhorte les vaincus à embraſſer la pieté, & qui accomplit vne prophetie en détruiſant les murailles de vaine confiance.

CHAPITRE XLIX.

1. Que le Iuſte laiſſant le tombeau de la rebellion, pour aller aux montagnes, ſuit l'exemple de l'armée de Moyſe, & pourquoy il va aux montagnes. 2. Diuerſes ſortes de victoires, qu'il ne faut point penſer de paruenir à celles qui ſont Iuſtes, par des voyes illegitimes, contre Machiauel. 3. Victoires ſuperſtitieuſes reiettées par la Vraye Vertu. Exemples à ce propos. Que la victoire n'eſt point vne deeſſe, mais vn don de Dieu. 4. Victoire non ſanglante, preferable à la ſanglante. Qu'il

eſt des accords preferables aux trophées. 5. Felicitez du Iuſte tres-victorieux. Conſiderations Chreſtiennes auſquelles il s'arreſte pendant ſes proſperitez. La Suze de noſtre Aſſuerus.

CHAPITRE L.

1. *Que le cantique de Triomphe de Moyſe, nonobſtant les interruptions de ceux qui ont mal fait leurs parties, peut eſtre appliqué au Iuſte, & ſur quel exemple. 2. Que c'eſt que felicité, & de ſes parties. En quoy conſiſte la vraye felicité. Comme celle du Iuſte qui donne de la generoſité & du cœur à ſes trouppes. 3. Que les ſuccés du Iuſte ne peuuent eſtre ſi continuels ſans miracle. Hiſtoire de l'ancien teſtament pour amplifier ceſte penſée. 4. Vœux de la France preſentez à la diuine Majeſté, pour l'augmentation des proſperitez du Iuſte de la Vraye Vertu, & de ſon Empire.*

L'EMPIRE

L'EMPIRE DV IVSTE, SELON L'INSTITVTION DE LA VRAYE VERTV.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

I. Salomon ouure le deſſein de ce ſecond liure. Particularitez d'vn treſor dont il parle, attribuées aux richeſſes, & aux lumieres Royales de l'ame du Iuſte. II. Ses treſors ſont cachez par prudence. Les dignes ſujets qu'a la vraye vertu de ſe glorifier en cét imitateur du Verbe, autheur des vertus. III. L'huile commune excite à la temerité ſelon Anacharſis, ne fait pas celle du treſor de Salomon, qui ſignifie la prudence.

I. QVICONQVE arreſtera les yeux de la penſée ſur le noble deſſein que la vraye vertu ſe propoſe en cét Empire du Iuſte de ſon inſtitution; ie veux croire, au moins ſi iamais il a oüy parler que le Sage euſt autre-

3. Rois 4. v. 32. fois mis en lumiere trois mille paraboles pour seruir de discipline aux Rois; que prenant part à l'interest public, il ne se pourra empécher de plaindre la perte d'vn si grand nombre de merueilles. Mais si tel ou semblable pourroit estre le regret de ceux qui sont aucunement capables de iuger de l'importance de cette perte; quels doiuent estre les sentiments de la vraye vertu? Laquelle soit que l'on en accuse l'antiquité, soit que l'on en blasme la nonchalance de ceux qui se deuoient opposer à ses ruines, se void priuée de tant d'illustres maximes de sa doctrine principale? Estant vray qu'elle feroit plus d'estat de ces principes Politiques, que de tout le iaspe ou porphire, de tout l'or ou l'argent, en fin de toutes les richesses du temple de Salomon, que le temps a aussi détruit? Car s'il est ainsi, que cette sainte Architecte employe si dignement les precieuses reliques de cette sagesse, qui se sont sauuées du naufrage, que rien ne reluist auec plus de splendeur sur la face de ses belles institutions, ie vous donne à penser auec combien plus de soin & de magnificence, elle se seroit preualuë à l'auantage de son dessein, de l'appareil entier d'vne si celeste & si Royale discipline. Quoy consideré, il n'est ie m'asseure, point de iugement qui ne die que ce seroit grand dommage que cette parabole fust compriſe dans les ruines de tant d'autres. *Tresor desirable & huile, est en la demeure du Iuste, & l'homme imprudent le dissipera.* Parce que la sainte Pedagogue de mon Iuste auroit perdu en l'intelligence des secrets qui y sont enfermez, vn grand nombre de fondements moraux du vertueux edifice de l'Empire incomparable de son Prince. Vous vous

Prouerb. 21. v. 20. Thesaurus desirabilis, & oleum in habitaculo iusti, & imprudens dissipabit illud.

ſouuiendrez bien peut-eſtre, du Royaume de Dieu qui eſt dedans l'homme interieur, autrement appellé, *l'homme caché du cœur*, comme parle l'Apoſtre; interieur où la raiſon partie principale de l'ame, a droit de regner ſur ſes facultez, ainſi que la vraye vertu a fait voir aſſez au long au premier liure de cét ouurage: ſi cela eſt, & que vous en ayez bonne memoire, vous ſçaurez maintenant par la continuation de ce diſcours, qu'ayant à traitter de la prudence, qui eſt, & l'ornement & la lumiere de l'authorité Royale, elle veut faire voir par vne rare inuention, que ce n'eſt point ailleurs qu'en cét interieur qu'elle eſt enfermée, comme eſtant le treſor deſirable de Salomon dont la vraye vertu veut enrichir ſon Prince. Si d'abondant vous n'auez mis en oubly la remarque qu'elle a faite, à propos d'vn autre treſor que les Rois portent en vn vaiſſeau de terre, par lequel elle a entendu l'eſprit principal illuſtré des deux vertus de force & de temperance, dont auſſi elle a écrit; Vous n'aurez plus beſoin de chercher la demeure du Iuſte, ny de demander où eſt le depoſt du treſor de ſa prudence, mais vous verrez auſſi toſt que c'eſt le corps dont l'interieur & l'eſprit en ſont enrichis. Finalement, ſi vous vous remettez deuant les yeux, les particularitez des promeſſes que Dieu a faites à ſon Prince, s'adreſſant auant qu'il fuſt au monde, à la mere de Samuel; par leſquelles il s'oblige de donner vn Empire à ſon Roy, qui eſt mon Iuſte, & de haut éleuer *la corne de ſon oinct*, c'eſt à dire, la puiſſance de ce Roy tres-Chreſtien; vous ne ſerez plus en difficulté de iuger, d'où vient que Salomon fait mention *d'huile*, quand il parle d'vn treſor, mais

1. Ep. S. Pierre 3. v. 4.

vous aperceurez ſans autre lumiere, qu'elle ſignifie les graces qui ont eſté departies à noſtre Monarque, leſquelles il amplifie à merueilles, par la cooperation de ſa pieté, & de ſes heroiques actions. Outre que l'huile marque à qui que ce ſoit, premierement, le chreſme dont il a eſté ſacré, & de plus les lumieres de la diuine ſageſſe à laquelle il eſt obligé de tant de principes, & de moyens infalibles qu'il a receus, pour ſoumettre toutes ſes facultez appetitiues à l'eſprit principal. De telle ſorte que l'on luy pourroit appliquer ces profondes paroles du bien aimé de Ieſus-Chriſt, oinct de toute eternité, *L'onction vous apprend toute choſe.*

1. Ep. S. Ioan 2. v. 27.

II. Si donc au premier liure, i'ay ſçeu pourquoy le diuin Oinct a dit, *le Royaume des Cieux eſt dedans vous*, qui n'a eſté à autre intention, que pour ſpecifier le Ciel de noſtre cœur, afin d'vſer de ces termes d'Origene, où eſt l'Empire interieur de l'eſprit Royal de mon Iuſte tres-Chreſtien, témoin ce que la vraye vertu en a dit, quand elle attribuoit la rectitude & ſplendeur du gouuernement de l'eſtat du cœur, aux graces des onctions de ſon ame, & aux lumieres qui les accompagnent: le verray en ce ſecond liure, que *le* meſme *Royaume des Cieux*, ſous vne autre conſideration, *eſt ſemblable à vn treſor caché dans vn champ*, qui ſans nulle difficulté, ſignifie auſſi la demeure du Iuſte, par laquelle il faut entendre l'interieur de ſon eſprit royalement aſſorty de ſes vertus principales. Car c'eſt où il eſt logé, & où il garde ſous la clef de la diſcretion & de la prudence, les richeſſes, & l'huile, la force, & la temperance, dont l'imprudent eſt ſi mauuais mé-

S. Luc.

Origene homil. 1. ſur la Geneſe.

S. Matth. 13. v. 44.

nager. C'eſt de là ſans nul doute, ie dis des ſingularitez de ce nouueau Royaume des Cieux, racourcy en l'ame cœleſte de mon Iuſte, que la vraye vertu a ſujet de ſe glorifier en ſes inſtitutions, par leſquelles elle a formé l'vn des plus auguſtes imitateurs du Ciel inuiſible, & de l'onction eternelle Ieſus-Chriſt, que l'on puiſſe admirer en nos iours. Là dy-je, en ce celeſte & royal interieur, où les diuines lumieres aſſiſtans de plus en plus les illuſtres penſées de mon Prince, on le void employer tres-dignement les graces qu'il en a receuës. Là en fin, & cecy ſurpaſſe les autres particularitez du chef-d'œuure non pareil de ſes vertus, où ſans s'égarer des voyes du Ciel, il fait de ſon eſprit, vn *Royaume des Cieux ſemblable à vn treſor.* Auec plus d'ambition, qu'il ne conquereroit l'Empire de l'vniuers. Auec autant de pieté qu'il en eſt neceſſaire, pour faire voir combien c'eſt choſe rare, quand les veritez des paraboles de l'Euangile ſe rencontrent ſi heureuſement auec les merites d'vn Prince, qu'elles y accompliſſent les Predictions des Prophetes. Le voulez-vous connoiſtre imitateur de l'Oinct tout-puiſſant? Saint Hieroſme enſeigne, que la foy Catholique nous-commande de croire, que le Verbe eternel, eſtant de toute eternité le depoſt auquel ſont cachez tous les treſors de ſageſſe & de ſcience, s'eſt venu cacher dans noſtre chair, pour le ſalut de tous les hommes. Mais i'oſerois aſſeurer, que ç'a eſté auſſi pour laiſſer vn exemple à ſon oinct, qui fuſt digne de tous les embraſſements de ſes ſaintes affections, ou vne regle qu'il pûſt ſuiure pour retenir ſon corps, & ſes paſſions, dans l'obeïſſance des vertus de ſon interieur. Le Verbe autheur des

S. Matth. cy deſſus.

S. Hieroſme ſur S. Matt. 13.

vertus, s'eſt fait vertueux, pour ſeruir d'exemple à l'eſprit principal. Il s'eſt caché dans noſtre chair, afin que l'eſprit Royal pûſt poſſeder le treſor des vertus. Le Verbe s'eſt fait le ſalut de l'ame dont il eſt le treſor, afin qu'elle euſt en la temperance vn treſor deſirable. Auſſi l'auons nous pris pour la ſanté de l'eſprit, pour la moderatrice des cupiditez, & des deſirs de la concupiſcible, c'eſt à dire, d'vne faculté qui ne peut eſtre rebelle à la raiſon, qu'elle ne change la Monarchie de l'interieur qui doit eſtre imitateur du Verbe, en vne deplorable anarchie. La pierre de la campagne de Bethel, où Iacob void le Royaume des Cieux, & où il verſe de l'huile, eſtoit vne figure du Verbe eternel ſacré Roy de l'vniuers. Ainſi la force de l'interieur, la compagne de la temperance, me ſemble ſignifiée par l'huile du treſor de Salomon, à raiſon de la proprieté qu'elle a d'adoucir les violences de l'iraſcible. Et auſſi que la vraye vertu nous a fait voir, à propos des promeſſes faites à ſon Iuſte, qu'en ſuite des graces de ſon onction, il obtiendroit vn Empire, qui eſt vertu, & force. Si donc cette pierre oincte ſignifioit que le Roy des ſiecles ſeroit fait le Roy des Iuifs ; ſa force & ſon huile me monſtrent, que le Roy de l'Eſtat tres-Chreſtien, entant qu'imitateur du Verbe, le deuoit eſtre auant toute choſe de l'Empire des Cieux, qui eſt dedans luy. Le Verbe en fin, eſtant treſor & onction eternelle, a mis toutes ſes richeſſes en noſtre chair. La temperance, & la force, eſtants les richeſſes temporelles des eſprits, ont fait de l'oinct de la vraye Vertu, vn treſor dans la demeure du Iuſte.

III. Et quand ie parle de la force, c'eſt touſiours

au meſme ſens que i'en ay traitté, ie veux dire, ſans y admettre rien de corporel ny de ſeruile. Bien que quand la force ordinaire & materielle ſeroit entrée par mégard ou autrement en cette application, on auroit touſiours moyen de l'excuſer. Conſideré qu'elle peut eſtre neceſſaire aux Rois, auſſi bien que cette force de l'eſprit la magnanimité, qui eſt autant de fois que l'on luy donne de l'employ, auec vn tel ordre, qu'elle ne peut rien faire mal à propos. Car cela eſtant, i'admettray librement quelque force que ce ſoit dans l'analogie, qui eſt entre la force de l'eſprit & l'huile. Ainſi eſt-ce que les anciens Athletes & champions de la Grece cherchoient par le moyen de l'huile, la diſpoſition pour bien combattre, & en cette diſpoſition des auantages pour paruenir à la victoire. Meſme la force corporelle paſſeroit encore plus librement que cela veu ſa neceſſité, & entant qu'vtile aux Rois, ſans déroger à la doctrine de Platon, qui nous a défendu de faire eſtat d'autre force que de celle de la ſageſſe, ſi Anacharſis ne nous en empeſchoit. Ce ſage de Scythie, contre le naturel de ceux de ſon païs, où la cruauté n'eſt point vn crime, ne pouuoit gouſter les furieux plaiſirs des ieux des Grecs, & diſoit, que l'huile eſtoit vne prouocation à vne plus grande manie, de laquelle les Athletes eſtans irritez s'échauffoient dauantage à la fureur les vns contre les autres. Telle pourroit eſtre l'huile de la temerité, qui procede ordinairement de la force corporelle, & qui eſt touſiours accompagnée d'imprudence. C'eſt pourquoy i'ay bien dit qu'Anacharſis n'approuueroit pas que l'on fit tant grand eſtat de la force corporelle. Non que ſa conception, qui

S. Ambroſ. l. 1. offic. c. 27.

Laert. l. 1. vie d'Anacharſis.

eſt aſſez paſſable pour vn Scythe, nous faſſe la loy; mais c'eſt que ie dois du reſpect à de certaines lueurs de ſa penſée, que i'aperçois dans le precieux prouerbe de Salomon que ie traitte preſentement. Où de plus, il me ſemble vouloir donner à entendre, qu'il s'en pourroit autant dire de l'huile, comme ſymbole de la force des eſprits, qu'Anacharſis en a penſé de celle des combattans de la Grece, ſi tant eſt que les imprudents qui participent à la manie des inſenſez en vſent indiſcretement, & la diſſipent, ainſi que i'ay à monſtrer cy apres, quand ie parleray de la prudence des Tyrans.

CHAPITRE II.

I. Que veut dire que l'huile eſt enfermée dans vn treſor. II. Que ce n'eſt point pour en refuſer les vtilitez à perſonne, mais contre les dégaſts de l'imprudent. III. En ſigne dequoy, le treſor où elle eſt, eſt caché, non dans vne terre ſterile, mais notamment dans vn champ, qui eſt vne belle figure du Royal interieur du Iuſte.

I. VNE choſe ſeroit peut-eſtre à deſirer en ce treſor deſirable, quelque enrichy qu'il ſoit d'huile, de cette liqueur de majeſté, par laquelle, afin qu'il ne ſemble étrange de la voir encloſe auec vn treſor, l'on peut entendre l'abondance de toute choſe, ou le caractere de Royauté, & ce ſeroit le defaut de ſa communication. Pour moy cela ne m'arreſteroit pas, veu meſme la dignité de cette liqueur. Car ie me ſouuiens bien, que l'oliuier, au liure

au liure des Iuges, fut le premier des arbres à qui l'on offrit vn Royaume. La ſeule cloſture de ce treſor, me feroit entrer en défiance de ſes vtilitez, tant il ne ſçauroit eſtre bien Royal à mon gré, ſi ie n'y voyois la liberalité auſſi bien que l'opulence. C'eſt pourquoy, & attendu que la matiere de ce ſecond liure demande l'intelligence & l'ouuerture de ce treſor caché, i'ay bien voulu, auant que paſſer outre, releuer mon eſprit de ce petit ſcrupule. *Le Royaume des Cieux eſt ſemblable à vn treſor.* Ie dis premierement, qu'il ne laiſſe d'eſtre bien fort à deſirer, encore qu'il ſoit caché, puis que ce n'eſt pas à intention de le tenir enfermé, que l'on le cache, ny auſſi pour le rendre inutile, ouy bien afin de le faire eſtimer. Moins on void les choſes precieuſes, plus on les eſtime. Et il eſt vray, que celles dont l'acquiſition & la veuë nous ſont faciles, ſont ſuiettes à mépris. Secondement, ce treſor eſt caché dans la demeure du Iuſte, afin que ſous cette particularité, il merite d'entrer en la comparaiſon que l'on en fait auec le Ciel, à qui ce nom eſt donné, parce qu'il cele & cache toute choſe. Si ce n'eſt que l'on pourroit repartir à cela, qu'il ne faut donc plus blaſmer l'imprudent, de ce que pouuant mettre les mains dans ce treſor il le diſſipe; d'autant que les Cieux ſont vn Royaume que Dieu a expoſé aux violents, qui ne ſont pas volontiers des plus ſages du monde, & qui pourtant le rauiſſent. D'ailleurs ce n'eſt pas vne meſme choſe, de cacher, qui eſt vne proprieté du Ciel, & d'eſtre caché, ce qui eſt dit de noſtre treſor. Aiouſtez, que le Ciel ne porte pas ce nom, pour ſignifier qu'il eſt inuiſible, ou inutile, ou bien peut-eſtre, à cauſe

Iuges 8 v 8.

S. Matth. 13.

qu'il recele les treſors eternels, ineffables, & incomprehenſibles. Le Ciel nous eſt auſſi proffitable que la terre. Et quant à ce qu'il cache, ce n'eſt pas dequoy il eſt icy queſtion. En fin le Ciel ſe laiſſe voir, & ce ſeroit eſtre trop pitoyablement aueugle que de n'en apperceuoir, au moins quelque lueur. Ce que quand il ne ſeroit pas ainſi, perſonne ne doute que les aueugles nez, ne ſe ſentent auſſi bien des influences de la lumiere celeſte que les clair-voyants. Or il ne nous tombe point d'influence d'en haut, qui ne ſoit pleine d'vtilité. Ce qui ſuffit pour verifier que le Ciel ne nous eſt pas vn treſor caché. Si donc rien de tout cela ne ſe trouue au *treſor deſirable* de l'interieur du Iuſte, attendu qu'il eſt ſi bien fermé, pourquoy veut-on dire que le Ciel luy eſt ſemblable? N'eſt-ce pas ſans vray ſemblance? Donnez-vous la patience d'ouïr le Sage Eccleſiaſtique, & il vous dira franchement. *Le treſor caché & la ſcience inuiſible, quelle vtilité en tous les deux?* L'alluſion ne peut donc tenir de ce coſté là.

Eccli. 20 v 31.

IL. Cependant il eſt trop aſſeuré, que le treſor dont la vraye vertu ſe prepare d'enrichir la ſuitte de cette inſtitution Royale, n'eſt point caché à deſſein d'en refuſer les vtilitez à perſonne, moins encore par défiance, ou par enuie de celuy qui les poſſede. La défiance eſt ſeruile: celuy qui poſſede ce treſor eſt le plus libre & le plus genereux Prince de la terre. L'enuie eſt vn vice qui conuainc de pauureté: il eſt auſſi magnifique que Iuſte: L'enuie dy-je, eſt vne paſſion de Tyran; il eſt Roy par naiſſance & par grace. On dit que les terres qui ont des mines d'or enfermées dans leurs flancs, ſont ſteriles. Noſtre treſor, qui comme

ie feray voir, eſt plus precieux que l'or, & ſi magnifique, que le Ciel n'eſt point offenſé pour luy eſtre comparé, n'eſt pas caché dans vn deſert infructueux, mais dans vn champ. Qui me fait dire, que le perſonnage de l'Euangile, que Ieſus-Chriſt introduit en ſa parabole, auoit raiſon de vendre tout ſon bien pour acheter, non le treſor, mais le champ où il eſtoit caché, qu'il auoit rendu precieux, & d'où il le pouuoit emporter pour en faire ſon profit. Quand ſaint Gregoire preſchoit, que celuy qui porte vn treſor en plein iour & deuant tout le monde, ſemble deſirer que l'on le luy dérobe; ne croyoit-il pas que l'on pouuoit cacher vn treſor à autre deſſein que par enuie, ou par auarice? Pour moy ie n'en doute pas, & que c'eſt faire ſagement, que de garder ceux que l'on a, des mains des temeraires, & pour de ſi iuſtes conſiderations. Ce que ſi vous faites difficulté de croire, ie m'en rapporteray aux vierges de l'Euangile, que perſonne n'oſeroit ſoupçonner d'auarice, veu le beau nom que leur donne leur Epoux. Car elles garderent l'huile de leurs lampes ſi ſoigneuſement, qu'elles n'en voulurent iamais preſter aux vierges imprudentes, qui eſtoient de leur compagnie. De peur diſoient-elles, *qu'il n'y en ait aſſez pour nous & pour vous.* Pertinente raiſon d'vn honneſte refus, & digne de la diſcretion de ces vierges. Rien dit ſaint Auguſtin, ne ſuffit à l'imprudent. Il n'eſt iamais content. Comme il ſe promet ſans conſideration, de poſſeder tout ſans diſette, ainſi ſe trouue-t'il auoir diſette de toute choſe. N'allons pas plus loin. Iettons l'œil ſur le treſor de Salomon, & ſans autre lumiere nous le verrons diſſipé par l'imprudent. Tout au con-

S. Gregoire Pape, homilie 11. ſur les Euangiles.

S. Matth. 25. v. 9.

S. Auguſtin tom. 10. ſerm. 4. ad fratres in Erem.

4. Rois 4. traire de l'huile de cette modeſte vefue de l'hiſtoire des Rois, qui ne tariſt point dans ſa maiſon faute de ſageſſe, mais faute de vaiſſeaux où en mettre la liqueur. De peur que nous n'ayons aſſez d'huile *pour nous, & pour vous*. Elles ne diſent pas pour vous, & pour nous, mais pour nous, & pour vous. Qui eſt encores à mon auis, faire vn refus ſans inciuilité & ſans vanité, mais l'aſſaiſonner de diſcretion & de iugement. Ie feray voir cy apres l'application de cette remarque, à propos de la prudence, qui eſtant abſoluëment neceſſaire à l'interieur de celuy qui commande, ne doit eſtre abandõnée exterieurement, à la diſcretion de ceux qui ne ſçauent, ny gouuerner, ny obeïr. Suppoſons icy cette verité, ſi vous le trouuez bon, & cependant de peur que la penſée qui me vient, & qui en eſt la confirmation ne m'échappe, diſons, que le treſor & l'huile, ſignifient la *charité*, qui eſtant bien ordonnée, commence par ſoy meſme. Car que cette remarque, ſur laquelle comme ie vous dis, ce n'eſt à preſent mon deſſein de m'entretenir, ſoit neceſſaire, i'en feray iuge le lecteur cy apres. En attendant ie le donne à penſer à ceux qui ſçauent que le don de ſageſſe, & la vertu de prudence, répondent, l'vn à la charité, l'autre à l'amour, comme auſſi ie le monſtreray à ceux qui ne le ſçauent pas.

III. Ie me contenterois donc de ces obſeruations, ainſi coulées en paſſant, & meſlées de ces raiſons, quoy que moins principales, pour faire entendre que les richeſſes dont i'ay à parler, ne ſont point cachées par enuie, ou auarice; obſeruations qui ſe rendent d'abord, aſſez paſſablement receuables, dans l'authorité des allegories qui les appuyent; mais ſi ie conſidere

S. Hieroſme ſur S. Matth. 13.

bien la terre, où le treſor en eſt enfermé, & que ie m'arreſte à la diſcretion dont elle ſemble vſer en nous donnant ſes biens, ie ſuis tres-aſſeuré d'y auoir encore mieux dequoy iuſtifier les meſmes veritez. La terre nous ouure ſon ſein, mais ce n'eſt pas en toute ſaiſon. Elle nous laiſſe ioüyr de ſes treſors, mais auant que de les abandonner, elle les a long-temps cachez, & en a fait ce qu'elle a voulu. Elle nous fourniſt nos neceſſitez, mais ce n'eſt pas ſans épargne. Vous diriez, qu'elle demande que l'on ſe ſouuienne de la conuention qui eſt entr'elle, & nous, pareille ou peu s'en faut, à celle qui paroiſt entre le Ciel, & elle. La terre des champs, car ie parle de celle-là, conſent bien que le Ciel reprenne les vapeurs que le Soleil enleue de ſes humiditez, mais c'eſt à condition, & la nature en a fait le pacte, qu'il les luy rendra, apres que par ſes operations, elles auront eſté formées en de nouuelles pluyes. Afin qu'ayant de nouueau le ſein abreuué de la vertu qu'elle en reçoit, cela ſerue à en entretenir la fecondité. Tout de meſme, le ſage laboureur deuenu ſçauant par ces experiences, auant que de faire ſon profit des dépoüilles d'vne riche moiſſon, met ordinairement à part la ſemence que la terre luy a donnée, à intention de luy en faire hommage, apprehendant, au cas qu'il euſt manqué à ce deuoir, que comme ſage mere, & qui ne void pas volontiers le treſor de ſon épargne épuiſé, elle ne luy fiſt vne autre fois la réponſe des vierges prudentes aux imprudentes, ſuiuie de l'entiere priuation des fruits de ſa vertu. C'eſt pourquoy peut-eſtre, le Saint Eſprit faiſant entrer la ſimilitude d'vn treſor dans ſon Euangile, n'a point oublié

d'y mettre cette circonſtance, qu'il *eſtoit caché dans vn champ*, dont la terre n'a pas accouſtumé d'eſtre infructueuſe. Qui ſçait auſſi ſi ce n'eſt pas afin de donner champ à l'eſprit humain, & permiſſion de s'exercer ſelon ſon pouuoir, ſur l'allegorie de l'huile, & du treſor de la demeure du Iuſte, de laquelle, comme elle eſt repreſentée par le champ fertile, ie penſerois pouuoir faire vne figure de l'interieur du iuſte de la vraye vertu. Car i'admire inceſſamment ce Prince rendu par grace, ſi Royal, & ſi vtile à ſon Eſtat, que le Royaume des Cieux luy peut eſtre comparé. Ne doutez donc plus de la fecondité de ce champ, le treſor de la vraye vertu y eſt caché. Nonobſtant quoy, autant plus vous le conſidererez precieux, autant moins ie m'aſſeure, le iugerez vous eſtre à prodiguer. Il eſt Royal, & comme tel, la prudence y doit auoir l'œil. Afin de faire connoiſtre, que ce n'eſt pas ſans ſujet, que l'on l'a mis *en la demeure du Iuſte*, c'eſt à dire, ſuiuant vne autre verſion, *en celle du Sage*. Demeure qui n'eſt pas vn enfer d'où rien ne ſorte, mais vn Ciel d'où les biens tombent ſelon les ſaiſons. Contentez vous que ce treſor n'eſt pas enfoüy dans vne terre inhabitable, mais dans vn champ: ou pluſtoſt dans vn dépoſt, dont la diſcretion porte la clef, & en a la diſpoſition. Vray treſor d'épargne, où la paix a dequoy ſe maintenir, & la guerre, les moyens de la procurer à cét Eſtat. Treſor finalement, dont le fonds ſçait auſſi peu tarir, que le Ciel ceſſer de nous bien faire, & ſon Roy d'eſtre Iuſte.

e Matth. 13.

Prouerb. 11. v. 20.
In habitaculo Iuſti.
Chaldai.
In habitaculo ſapientis.

CHAPITRE III.

I. L'imprudent diſſiperoit le treſor interieur de la force, & de la temperance, ſi la prudence ne les conſeruoit par ſon œconomie. II. Vertus ſans la prudence ne ſont de duree. C'eſt elle qui conduit à l'immortalité. Iſocrate parle tres-dignement à ce propos. III. Les bons offices que la prudence rend à la force & à la temperance.

I. QVAND donc vous aurez veu la vertu de force, degenerer en foibleſſe, la ſageſſe, en folie, la temperance, en luxe, & ſa moderation, en prodigalité; apprehendez pour lors, & non pas pluſtoſt, que l'opulence des treſors de la vraye vertu diminuë, elle, dont la faculté eſt immortelle. Penſez dy-je pour lors, que l'œil de ſon épargne, plus vigilant que les gryphons de Scythie, ſoit ſujet à l'aſſoupiſſement, luy qui eſtant eſprit, eſt diſpenſé des peſanteurs du ſommeil. Le degaſt de ce treſor ſeroit neantmoins à craindre, & auſſi ſuiuant ſes allegories, que ſes lumieres changeaſſent en tenebres, ſes vertus en vices; ſi faute d'œconomie, & de prudence, la diſette pouuoit entrer dans l'eſprit Royal, dont i'ay dit en paſſant, que la force de ſageſſe, & la temperance auec ſa moderation, ſont les premieres richeſſes, & le premier fonds de ſes opulences. Ie dis faute de prudence: Car non ſeulement elle eſt neceſſaire à ces vertus particulieres, qui ſont interieu-

Plinius hiſt. natur. l. 33. c. 4.

res, pour la conſideration de leur épargne, mais auſſi attendu, que ce ſeroit en auoir trop bonne opinion, que de les iuger ſans cette puiſſante lumiere de la raiſon, inferieures à la charge qu'elles ont de rectifier les paſſions, & de les retenir dans l'obeïſſance de l'eſprit principal. Diſons encore deux mots ſur ce ſujet, auant que de laiſſer ces deux vertus Cardinales, propres à l'inſtitution interieure, & puis nous entrerons dans la matiere de la prudence, pour monſtrer que c'en eſt la regle & la lumiere. Ce n'eſt plus mon deſſein de toucher à cette alliance d'inſeparable amitié, qui eſt entre les vertus, d'où vient, comme il eſt marqué au premier liure, que celuy qui a le bonheur d'en auoir vne, ſuppoſé qu'il ſçache la faire valoir, & qu'il en faſſe eſtat ſelon ſon merite; c'eſt ſans doute que l'on le peut dire eſtre paruenu à cette felicité que de les auoir toutes. Felicité qui n'eſt pas ſi petite, que l'on ne la puiſſe dire la plus inſigne de toutes celles du monde, apres celle de la grace & de la gloire. Ie me contenteray ſeulement de ſignifier, qu'encore que le ſoin de la vraye vertu & ſon ambition, n'ait eſté autre principalement que de donner à ſon Prince vne force qui fuſt ſageſſe, & vne temperance telle que nous auons depeinte; ce n'a pas eſté luy recommander des ornements qui ne fuſſent dignes de luy, mais luy acquerir vne renommée qui répondiſt à ſon inſtitution.

II. Ce qu'eſtant ainſi ie vous demande ſi elle deuoit auoir pẽſé à ne les pas accompagner de prudence, ſans laquelle elles ne ſont aſſez Royales, aſſez releuées, ny d'aſſez illuſtre condition, pour porter les qualitez

litez que nous y auons recogneuës. I'oſerois paſſer outre, & dire plus que cela. Que ſans la prudence, non ſeulement ces qualitez leur manquent, mais que leur prix n'eſt pas tel que l'on pourroit penſer, voire meſme, que ce ne ſont point des vertus. En ſigne dequoy, & la vraye vertu ayant preueu cette verité, autant de fois qu'elle a traitté de la temperance, elle en a touſiours banny l'excez. Comme quand elle a condamné celle de Catilina, qui ſe figuroit de pouuoir paruenir à la domination par des voyes illicites, & s'abſtenoit exprés pour cette fin, des choſes les plus licites & les plus neceſſaires à la vie, meſme de celles que la temperance permet. Car vous liſez qu'il ſe paſſoit ſans difficulté de boire & de manger. Ou s'il y auoit de la peine, qu'il la ſurmontoit; deſobligeant la nature pour obliger ſes paſſions. Ie n'appelle pas cela temperance, mais nonchalance. Sur quoy ſi vous voulez conteſter & dire que c'eſtoit touſiours vne abſtinence; ie ne vous ſçaurois accorder pour cela qu'elle fuſt vertueuſe, oüy bien forcée, & peruertie par la tyrannie de ſon ambition. Conformement à cette regle de Philoſophie. La qualité de quelques moyens que ce ſoit qui tendent à quelque fin, doit eſtre ſpecifiée par la bonté ou par la peruerſité d'icelle. Tout de meſme quand la vraye vertu a parlé de la force, ç'a eſté ſans admettre la tyrannique. Comme eſtoit celle de *Nemrod, robuſte contre le Seigneur*, c'eſt à dire, contre la meſme Iuſtice. Bref l'on ne reçoit point de vertu en cette inſtitution qui ne ſoit raiſonnable, & Royale. De peur que le Sage qui confere touſiours auec la vraye vertu autheur de cét ouurage, ne luy diſe à mode de

Geneſe 10.

Sap.6.v.2. reproche. *Meilleure eſt la ſageſſe que les forces, & l'homme prudent que le robuſte.* La force ſans la prudence, eſt vn principe de temerité. La tyrannie ne s'eſt point introduite que par ſon moyen. L'oppreſſion, la violence, l'vſurpation des Eſtats, ſont deuës aux remuements, aux confiances, à la temerité d'vne force vicieuſe. D'ailleurs n'auons-nous pas remarqué, entre les particularitez de ces belles promeſſes faites au Iuſte de la vraye vertu, l'eternité d'vn Empire, à laquelle il paruiendroit, ou par voye de ſucceſſion, ſi vous y entendez la durée de ſon Eſtat, qui doit ſuruiure à tous autres, & ſubſiſter autant que le monde; ou s'il eſt queſtion de la formelle eternité, par la voye de la pieté, des vertus & des merites, qu'il laiſſeroit à ſes heritiers? Il ne luy falloit donc parler d'autre force que de celle de la prudence, par laquelle ainſi que vous liſez,

Sap.8.v.13. *l'on arriue à l'immortalité.* Ie me trompe, ou le delicieux Orateur tout Païen qu'il eſtoit, s'auiſa de la meſ-

Iſocrat. ad Demonic. me penſée quand il dit. La ſeule poſſeſſion de ſageſſe eſt immortelle. Meſme ſi vous en demandez le ſentiment de l'vn des gentils Hiſtoriens du temps paſſé, il

Quint. Curt. l.3. vous dira; Si la ſeule épée fait conquerir des Empires, la poſſeſſion n'en peut eſtre de longue durée. Ce que ſi vous rejettez à cauſe de l'infidelle creance de ſon autheur, peut-eſtre aurez-vous plus d'égard à ce ſaint

Prouerb.4. v.21. Conſeil. *Fais prouiſion de prudence en toutes tes poſſeſſions.* Pourquoy ie vous prie, ſi ce n'eſt afin de paruenir à ce que le ſaint Eſprit a dit ailleurs, ſçauoir à l'e-

Sap.6.v.21. ternité? Comme il eſt porté en ces paroles. *Le deſir de ſageſſe conduit à vn Royaume* perpetuel. Et que telle fut l'intention de la vraye vertu, elle l'a bien fait

paroiſtre à ſon Iuſte, par tant de documents de ſes ſaints Autheurs qu'elle luy a laiſſé par écrit, & que l'excellent Orateur dont ie parlois, qui peut-eſtre auoit eſtudié les preceptes moraux des ſaintes Lettres, a compris en trois paroles. Elles ſont rares à merueilles. Si elles ſont tombées du ſens & de la plume d'vn homme priué de la connoiſſance Dieu, elles ſont trop raiſonnables pour eſtre indignes de la remarque de mon Iuſte tres-Chreſtien. Adonne-toy dit-il, à la contemplation de l'immortalité, par grandeur de courage, & à la meditation de la mortalité, dans l'vſage moderé de toute choſe. Belle ſentence à mon gré. Rare & excellente exhortation. La magnanimité dont elle parle, ſe doit referer à la force de ſageſſe: la moderation, à la temperance de prudence. Car comme ie deduiray cy apres, ie prens la ſageſſe & la prudence, pour vne meſme lumiere, que i'ay touſiours entendu tres-neceſſaire à l'vſage & pratique de ces deux vertus. A intention de conclure, que ſans ce Soleil il leur ſeroit impoſſible de monſtrer au Prince de leur inſtitution le chemin de l'immortalité. Quoy conſideré, de la meſme ſorte à peu prés que la raiſon n'eſt pas touſiours bien capable de ſe rendre abſoluë en ſon Empire, eu égard à quoy la vraye vertu s'eſt miſe en peine de reueſtir l'eſprit principal de force & de temperance, qui à proprement parler, en ſont les ſecours interieurs; Ainſi voudrois-je dire, que la force & la temperance ne ſont d'aſſez grande conſideration en leurs charges, ſi elles ne ſont bien auoüées de la prudence. C'eſt elle qui les met en credit, comme eſtant la generale de toutes les vertus. Par laquelle, ne

Iſocrate cy deſſus

plus ne moins que les aſtres reçoiuent la beauté & la lumiere du Soleil, elles entrent auſſi en creance & en authorité.

III. Que cela ſoit ainſi, c'eſt le grand Pape ſaint Gregoire qui me l'apprend en ces paroles. Si les autres vertus ne prennent de la prudence, les moyens de paruenir à leurs fins, & de bien faire leurs charges, il ne ſe peut dire aucunement que ce ſoient des vertus. L'architecte qui ne baſtit rien ſans outils, n'en met point en œuure que ſuiuant les preceptes de ſon art. Ainſi à peu prés, la raiſon qui ne fait point d'action Royale en ſon Empire interieur, qu'elle ne ſe ſerue de ſes facultez, ne les y peut employer bien à propos, que ſuiuant les rectitudes de la force, & de la temperance. Mais c'eſt touſiours à la prudence à y preſider, & à ſe meſler des moyens qui y font reüſſir, entant que c'eſt la lumiere, & la conduite de tout cela. Les difficultez ſont ſi grandes en cette petite Monarchie, ſes treſors ſi precieux, & ſi ſujets à eſtre diſſipez par l'imprudent; la rebellion ſe gliſſe ſi facilement dans les paſſions, les paſſions ſe changent ſi ſouuent en des tenebres ſi obſcures, en des nuées ſi épaiſſes, que ny la lumiere naturelle de la raiſon n'a la force de les percer, ny la clarté des vertus qui l'aſſiſtent particulierement, n'ont le pouuoir de les diſſiper; mais il eſt neceſſaire que la prudence vſant de toute ſa ſplendeur, & de toute ſon authorité, banniſſe les rebelles de cét Eſtat, & faſſe que les facultez ſenſitiues qui les ſupportent, rendent toute obeïſſance à leur Prince legitime. De maniere, que ſoit que la force vueille s'oppoſer aux difficultez qui ſe preſentent en ce Royaume, il n'eſt pas en elle

S. Gregoire chez S. Thomas 2. 2. q. 47. ar. 14. argumento, ſed contra.

d'y reüſſir ſans conſeil; ſoit que la temperance prenne le ſoin de la ſanté de l'eſprit, elle y perdra ſes diligences, ſi elle l'entreprend ſans regle, & ſans methode. Or ces ordres dépendent de la prudence. Afin que l'on ne ſoit plus en peine de ſçauoir, pourquoy ie la tiens ſi neceſſaire aux inſtitutions Royales, & aux effets particuliers de ces deux vertus.

CHAPITRE IV.

I. Que la prudence eſt vn treſor de la partie intellectuelle de l'ame. Figure des fleuues du Paradis terreſtre, pour entrer au traité de celuy qui ſignifie la prudence. II. Qui eſt Phiſon. Excellente allegorie de ce fleuue, accommodée au treſor de Salomon. Le iuſte plus ſeuere en l'eſtat interieur de ſes paſſions, qu'en l'exterieur. III. Diſcretion de la prudence qui participe à la Sageſſe eternelle, & qui fait que l'enuie creue voyant la proſperité de cét Empire. IV. Il n'eſt point de treſor comparable à la prudence. Remarquables obſeruations de S. Gregoire de Nazianze à ce propos. Fleuues où l'or croiſt. Singularitez de l'écarboucle appropriées à la prudence, à qui rien n'eſt comparable. V. Pourquoy il a pleu au fils de Dieu de porter le nom de ſageſſe plus ſouuent que celuy de l'or, ou des pierreries. Prudence vertu Royale. Belle figure à ce propos.

I. TRESOR *& huile, eſt en la demeure du Iuſte.* La force & la temperance ne ſont point ce treſor ſans la prudence, la prudence l'eſt donc d'vne façon plus ſingulie-

re. Auſſi eſt-elle de telle qualité, que l'on peut dire, appartenãt à la raiſon qui eſt la Reyne de l'ame, qu'elle eſt de condition Royale. Ne trouuez point étrange de voir de l'huile auec vn treſor. Si vous voyez plus d'apparence qu'vn treſor reſſemble à la prudence, parce *qu'elle eſt plus precieuſe que l'or;* l'huile neantmoins entre tres à propos en comparaiſon auec elle, à cauſe de ſa lumiere. Parlons premierement du treſor, & remarquons cette exhortation du Sage. *Poſſede la ſageſſe elle vaut mieux que l'or, acquiers prudence elle eſt plus precieuſe que l'argent.* A quoy ie voudrois ioindre cette belle doctrine du Docteur Angelique, qui nous y peut beaucoup ſeruir. Comme le ſujet de la vertu morale eſt quelque choſe qui participe de la raiſon, de meſme la vertu morale n'eſt de cette qualité, qu'entant qu'elle participe de la vertu intellectuelle. Nous verrons cy-apres, de quelle partie de l'eſprit la prudence eſt participante. Tant y a qu'il l'appelle vertu intellectuelle, & i'en parleray en ce ſens. Mais auant que de rien dire ſur cette conſideration, ce ſeroit bien fait de ſe ſouuenir de l'ordre que i'ay eſtably cy-deuant, en la diſtribution des charges, & examen des proprietez des quatre vertus Cardinales, dont les figures ont eſté ſi heureuſement rencontrées aux quatre grands fleuues qui ſortent du Paradis terreſtre. Geon a eſté pour la force. Tygris pour la temperance: c'eſt à dire, le ſecond, & le troiſieſme de ces fleuues. Ie n'ay pas mis en oubly les raiſons qui m'ont porté à faire cette tranſpoſition. Les deux autres fleuues de la meſme ſource, & du meſme Paradis de volupté, qui me repreſente icy la demeure du Iuſte, ſont de plus noble conſidera-

Prouerb.16. v.16.

S.Thom.2.2. q.47.ar.5. ad 1.

tion, ſçauoir, le premier & le dernier, Phiſon, & Euphrate. Celuy-cy ſera reſerué pour la Iuſtice, que la vraye vertu doit auſſi faire admirer au troiſieſme liure de l'Empire du Iuſte de ſon inſtitution. Celuy-là eſt vne parfaite figure de la plus parfaite de toutes les vertus, qui eſt la prudence, dont il ſera traité en ce ſecond liure. Sans preiudice toutesfois, puis que cette vertu, ie dis la prudence, eſt ſi vniuerſelle, que l'on n'oſeroit pas luy refuſer l'entrée, voire ny la preſceance, en quelque matiere morale que ce ſoit. De maniere, qu'ainſi que ie l'ay ſuppoſée neceſſaire, quand ie parlois de la force, & de la temperance ; de meſme ie ſuis d'auis d'en admettre les conſeils, quand ie traiteray de la Iuſtice. Afin de ne me point égarer, ie deſire que cét œil me conduiſe par tout.

Geneſ 2. Nomen vni Phiſon.

II. Le premier fleuue de la ſource du Iardin d'Edem, s'appelle *Phiſon : il enuironne toute la terre d'Euilath, où croiſt l'or, & l'or de cette terre eſt tres-bon. Là auſſi ſe trouue le Bdellion, & la pierre Onix.* Pour bien faire il ne faudroit rien perdre de ces ſaintes paroles. Vous ne ſçauriez croire combien elles ſont vtiles à cét ouurage, où chacune doit auoir ſa place. Si ie ne commence dés maintenant à le verifier, c'eſt pour ne point faire attendre le Iuif Platonicien qui en a penſé cette ingenieuſe allegorie. La prudence eſt vne eſpece des quatre vertus, qui eſt icy appellée Phiſon, à cauſe qu'elle pardonne à l'ame en la preſeruant des pechez. Ce fleuue à mode d'vne danſe, enuironne la terre d'Euilath, c'eſt à dire, il conſerue la conſtitution paiſible, douce, & propice. Et comme le meilleur & le plus precieux de tous les metaux, c'eſt l'or, ainſi entre les

Geneſ. 2. v. 11. &c. Vbi naſcitur aurum, &c.

Philon l. 1. des allegories de la loy. E quatuor virtutibus vna ſpecies eſt prudẽtia, quæ Phiſon hic nominatur, &c.

vertus de l'ame, la prudence eſt eſtimée la plus precieuſe. Ces paroles du texte, *où eſt l'or*, valent autant que celles-cy, où ſe trouue choſe ornée de ſplendeur ignée & dorée, l'excellente & precieuſe prudence. Et certes c'eſt bien ſans doute, que perſonne ne luy diſpute l'auantage qu'elle a d'eſtre la plus belle de toutes les diuines richeſſes. Deux qualitez luy ſont attribuées, l'vne ſinguliere pour celuy qui ſera orné de prudence, l'autre qui eſt propre à ſon vſage. Ces qualitez ſont icy comparées à l'écarboucle, & à la pierre verde. Voila le contenû de l'allegorie de Philon. Où d'abord ie prends garde, que la prudence dont la deſcription ſemble eſtre tirée de l'etymologie du nom de Phiſon, preſerue l'ame de peché. Si cela eſt, ie ne doute point qu'elle ne la maintienne dans l'innocence, qui eſt la vraye demeure du Iuſte. Bien plus, car ſi tant eſt, veu ſon pouuoir, qu'elle ſoit employée au gouuernement de l'Empire de ce Roy, meſme de ſon Eſtat exterieur, n'eſt-il pas à preſumer qu'elle le doiue en fin purger de toute iniuſtice, & de toute rebellion? Vous auez apres, qu'elle conſerue la conſtitution paiſible. Ie ne ſçay ſi cela ne regarde pas l'ame, & le corps, dont l'homme eſt compoſé, & que la prudence conſerue en bonne intelligence. Ou certes, le chef & les membres d'vn Empire legitime, à cauſe de l'vnion & concorde qu'elle y procure. Car l'vne de ces applications ſeroit pour l'eſprit principal, qui regne doucement en ſon interieur, quand il ſçait commander à ſes paſſions. L'autre concerneroit l'obeïſſance des membres de cét Eſtat exterieur, dont le Monarque nous moyenne la paix aux dépens de ſon repos. Pour le troiſieſme effet de la

prudence

prudence qui eſt d'eſtre propice, il a auſſi bien ſon lieu en cette application que les deux autres. Car bien qu'il ſoit auſſi peu raiſonnable que la deſobeïſſance ſoit tolerée en ce Royaume, que les mouuements déreglez de l'iraſcible & de la concupiſcible en cét Empire interieur; ſi eſt-ce que mon Iuſte ſe monſtre plus ſeuere en la compoſition de ces troubles inuiſibles, qu'en la reduction des rebelles qui pechent trop manifeſtement contre leur deuoir. Par effet ie le vois propice à ceux-cy, mais il n'eſt point de paſſion qui ſe ſouleue en ſon ame contre la raiſon, qu'il ne condamne ſans vſer de clemence. Mettrez-vous en auant les deux qualitez de cette vertu? C'eſt ce que ie deſire, l'vne eſtant fort propre à la prudence interne, qui engendre les auis & les conſeils neceſſaires à l'employ exterieur, & au gouuernement politique. Et ce à la gloire de l'autre proprieté de la meſme vertu, qui conſiſte en ſon vſage. Outre que cela m'aprend à ne plus eſtre en peine de l'ouuerture de ce treſor, puis que l'vtilité y eſt ſi manifeſte.

III. Il y a encore icy vne autre choſe à obſeruer, qui n'eſt moins à propos de cette vertu, que tout ce que ie viens de dire, & c'eſt ſur la diſcretion. Auſſi n'auoit-on garde de la mettre en oubly. Si ie ne me trompe, elle peut eſtre ſous entenduë, en ce que l'on écrit, que Phiſon enuironne à mode de danſe la precieuſe terre où eſt l'or, l'écarboucle, & la pierre verde. Parce qu'vne perſonne, quelle diſpoſition qu'elle ait, n'aura iamais bonne grace à danſer, qu'elle ne garde les regles de l'art, auec meſure & ſans ſe contraindre. Si dy-je, elle n'apprend par vn long exercice, à faire

des paſſages & des cabrioles bien iuſtes, ſans oublier la cadence, en quelque mode de danſe que ce ſoit. Si cela ſe peut faire ſans l'ordre de la diſcretion, ie m'en rapporte. Mais c'eſt pour dire, qu'il ne faut plus entrer en défiance du fonds de noſtre treſor, quelque épargne que vous y voyez. Il eſt licite d'appliquer à la ſageſſe temporelle, ou à la prudence que ie prens pour vne meſme dignité, vne tres-indubitable participation de la ſageſſe eternelle, & de dire de l'vne ce qui eſt écrit de l'autre, que *c'eſt vn treſor infiny duquel ceux qui ont vſé, ont eſté faits participants de l'amitié de Dieu.* Si ce treſor eſt infiny, ou pour le moins approchant de la nature du treſor eternel, l'épargne qui y eſt entendue par la cloſture, ne ſignifie autre choſe que la diſcretion, grandement neceſſaire pour empeſcher que l'imprudent ne le diſſipe. Ie deduiray cy apres bien au long les vtilitez de la prudence politique de mon Iuſte, cauſe principale, apres les graces de ſes onctions, de tant d'heureux ſuccez, de tant de felicité; principe dy-je, de la majeſté incomparable qui reluiſt ſur la face de cette Monarchie, d'vne façon encore plus inuariable que quand il fait vn beau iour, vous en voyez paroiſtre la beauté ſur la terre. Car la nuit la couure alternatiuement de ſes tenebres, & l'enuie meſme ne ſçauroit noircir de iuſtes reproches la candeur de cét Eſtat. Quelque pretexte qu'elle ſe donne, quelque couleur qu'elle faſſe encore ſortir des enfers; au moins s'il y a plus rien à vomir contre l'Empire de celuy qui eſt beny du Ciel, l'hereſie ne l'étonne, la vraye religion y fleuriſt, les armes y proſperẽt, les rebelles apres tour, y ſont mal-heureux: Bref afin que

Sap. 7. v. 14.

cette vipere meure de déplaiſir pour n'y pouuoir mettre les deſaſtres qui la réiouïſſent, la paix meſme n'en eſt que plus redoutable & plus entiere par ſes morſures. Mais examinons la conuenance qu'il y a, entre le treſor de noſtre Salomon & la prudence.

IV. Treſor n'eſt rien autre choſe, qu'vn amas de richeſſes, dont l'or & la pierrerie ſont ordinairement ce qui y eſt de plus precieux. Ezechiel me l'appréd, quand apres auoir parlé de quantité de riches pierres que le Roy de Tyr auoit parmy les autres magnificences de ſa Cour, il aioute: *Tu as remply d'or tes treſors.* Telle eſt la prudence qui contient en elle la naturelle excellence de toutes les vertus, tant intellectuelles que morales; c'eſt à dire, tout ce qu'il y a de rare en l'eſtime des gens de bien. A quoy certes l'or n'eſt aucunement comparable, fuſt-il des fleuues du Tage d'Eſpagne, du Po d'Italie, du Marixa de Romanie, du Pactole de Natolie, du Nil d'Egypte, du Gange des Indes. Saint Gregoire le Theologien proteſte quelque part, de faire plus d'eſtat des pauures, ſuppoſé qu'ils fuſſent riches en prudence, que des Midas s'ils eſtoient méchants. C'eſtoit aimer les biens veritables plus que les indifferents, & raiſonner en homme de bien. Non content de ce, il ſe formaliſe grandement d'Homere, ou ſelon les autres, d'Heſiode, parce qu'il a oſé penſer, que la vertu eſtoit la ſeruante des richeſſes. Meſmes ailleurs ce grand Saint ſe ſouuenant de ce qu'vn ancien auaricieux diſoit, qu'il aimoit mieux vne goutte de bon-heur & de felicité, qu'vn tonneau plein d'eſprit; il n'oublie pas la repartie que luy fiſt vn certain amoureux de prudence, à peu prés en ces termes. Et

Ezechiel 28. v 13.

S. Gregoire de Nazianze. in carm. iambic. tome 2.

Idem poëm. de fortuna, & prudentia, tome 2.

moy ie fais plus d'eſtat d'vne goutte d'eſprit, que du creux demeſuré qui contient les abyſmes de la mer, quand bien il ſeroit auſſi remply de fortune qu'il eſt plein d'eau. Pour les autres raretez de Phiſon, elles ne repreſentent moins bien que l'or, les perfections de la prudence, entant que treſor de l'eſprit Royal. L'écarboucle ſe trouue dans ce fleuue. Elle eſt de la couleur d'vn charbon ardent, & tient pareil rang entre les pierreries, que le feu entre les elements. Ce qui reuient tres-bien à ce que Philon Iuif en a dit, luy donnant vne face ignée & dorée. La prudence eſt l'écarboucle des vertus, leſquelles n'ayant moyen d'eſtre riches ſans elle, ne peuuent eſtre aimables ny de prix, que par la recommandation qu'elle leur donne. Dauantage l'écarboucle eſt de telle excellence, ſa majeſté pour le dire ainſi, ſi releuée entre les pierres precieuſes, que ce que l'on eſtime de plus exquis & de plus rare en leurs proprietez, procede de cette merueille, comme les raïons de la ſource de leur clarté. De vray i'ay leu cette ſienne ſingularité tres-remarquable chez vn Autheur, qu'elle a la vertu d'imprimer ſa figure en toutes les pierres qui ſont miſes à ſon iour: à peu prés ainſi que le Soleil, qui entant que cauſe generale, contient en ſoy toutes les formes, eſpeces, & chaleurs, viſibles & ſenſibles, qui ſont diſtribuées en toutes les parties de ce bas monde. Car que le Soleil entre en comparaiſon auec l'écarboucle, ou elle auec luy, l'on ne le doit trouuer étrange, puis que les anciens pour monſtrer l'affinité que la nature a contractée entre ces deux merueilles, en ont dedié l'vne à Phœbus, comme voulant dire, que c'eſtoit tres-conuenablement, atten-

Franciſc. Rueus l. 2 de gemmis c. 14. Plin. l. 37. ch. 7.

du que la dignité de cette offrande eſtoit telle entre les autres pierreries, que la majeſté de ce Dieu, à qui elle eſtoit offerte, entre les Aſtres. Tout cela neantmoins eſt peu de choſe, au prix des grandeurs de la prudence, & voicy cõme ie deſirerois d'en donner des preuues. Le S. Eſprit compare cette vertu à l'or, qui eſt bien de moindre prix que le rubis: il la compare auſſi, aux pierres precieuſes. Mais i'oſe dire, que ce n'eſt que par neceſſité. Car ie ne me feray iamais accroire, que ce ſoit pour monſtrer que ces raretez terreſtres ſoient dignes d'aprocher des merites de cette merueille des eſprits. Ie me perſuaderois bien auec plus de facilité, ce que ſaint Chryſoſtome a doctement écrit, quand il examine pourquoy la loy de Dieu a eſté tirée en comparaiſon auec les richeſſes du monde. Comme où il eſt porté, *Tes cõmandemens ſont à deſirer beaucoup dauantage que l'or, & la pierre grandement precieuſe.* Car c'eſt pour me donner à entendre qu'elle merite bien que ce que nous auons de plus digne parmy nous, ſerue aux ſimilitudes que l'on en voudra faire, & non qu'il ſoit vray, que rien puiſſe approcher de ſa dignité. Vous liſez auſſi à meſme ſens, que *les Iuſtes reluiront tout ainſi que le Soleil.* Non pour dire qu'ils ne ſurpaſſent quelque iour ce bel aſtre en ſplendeur; mais pour m'apprendre que cette ſimilitude eſt la plus noble entre les choſes viſibles, & qui peut mieux repreſenter la nompareille clarté des bien-heureux. Il en ſera donc de meſmes à propos de l'or, des pierreries, & de la prudence. Ceux qui en ont le mieux écrit ſont de cét auis. Ie ne parle point de Rabi Gerſon, bien qu'il n'ait pas mal rencontré traittant des meri-

S. Chryſoſtome homil. 14. ſur la Geneſe.

Pſeau. 118.

S Matth. 13. v 43.

Loui Gerſon. Prouerb. 10. v. 13.

tes de cette vertu, & disant que c'est le plus excellent de tous les biens: Ie voudrois dire quelque chose encore de plus releué, s'il se pouuoit. Socrate appelloit toutes les vertus des prudences; mais toutes les pierres precieuses ne sont point des ecarboucles. C'est pourquoy Aristote faisant quelque difficulté d'accorder cette pensée, monstre que Socrate eust mieux philosophé à son auis, s'il eut dit que les vertus ne sont point sans la prudence. En quoy c'est sans difficulté qu'il auroit mieux rencontré. Car ce ne seroit vn moindre prodige de voir vne vertu sans prudence, que de voir vn iour sans lumiere.

Socrate chez Aristote 6. Ethic. c. vltimo.

Aristote cy dessus, & 3. Polit. c. 3.

V. Toutesfois, si Aristote eust esté aussi sçauant en Theologie, qu'il l'estoit en science morale, il eust encore mieux parlé de cette splendeur des vertus morales, & eust sans doute bien fort admiré l'estime que saint Gregoire de Nazianze en a fait, supposé que l'on puisse attribuer à la prudence, ce qu'il a dit de la sagesse, comme ie monstreray cy-apres. Le nom de prudence dit ce grand homme, autresfois Echolier d'Athenes aussi bien qu'Aristote, & depuis Docteur de l'Eglise, qui est bien vne autre dignité que d'estre Principal de l'Academie d'Athenes; le nom de sagesse est si illustre, & si precieux, que Dieu n'a refusé de le porter beaucoup plus souuent que tout autre; à sçauoir, ny que celuy de Soleil, ny que celuy de perle, de pierre precieuse, de diamant, ny que celuy de l'or. Voila bien certes l'vne des plus grandes loüanges que l'on puisse donner à cette vertu. Et où vous voyez que nous n'auons rien dit iusques icy, qui approche de ses merites, puis que Dieu qui n'entre point en aucune

S. Gregoire de Nazianze, to. 1. orat. 1.

comparaiſon, l'honnore ſi ſingulierement, qu'il ſe plaiſt d'en porter la qualité. D'abondant, la prudence eſt appellée vertu Royale. Quelques autheurs ont dit meſmes, que ſon Empire s'étendoit iuſque-là, que de commander à la ſageſſe. Dont ſi la penſée eſtoit veritable, il n'y a point de doute, que l'on en tireroit de grands auantages, à la gloire de cette vertu. Attendu que ſans ſe départir de ce que ie viens d'admirer apres ſaint Gregoire, que Dieu s'eſt pleu à porter le nom de Sageſſe. Et ſuppoſé qu'il n'ait eu agreable de ſe laiſſer donner ce nom, que pour mieux inſtruire les hommes en la cognoiſſance de ce qu'il ſeroit parmy eux, pour l'amour deſquels il apporteroit tous ſes treſors de Sageſſe venant en ce monde; ſuppoſé de plus, que Dieu n'a point receu aucune qualité, que depuis la creation, & pourroit eſtre que la plus part de celles qu'il s'eſt données, ou qu'il a permis que l'on luy ait attribuées depuis ce temps-là, ne luy euſſent eſté ſi propres ſans le myſtere de l'incarnation, lequel il a daigné reueler aux hommes depuis le peché, l'on pourroit inferer de là, que la ſageſſe releue de la prudence, au moins de la meſme ſorte de dépendance ſelon noſtre façon de parler, que Dieu a voulu releuer des hommes, en l'ordre du gouuernement deſquels la prudence eſt ſouueraine. Sur quoy, & ſans laiſſer la dignité de l'écarboucle, qui eſt auſſi la Reyne des pierres precieuſes, ie voudrois conſiderer attentiuement cette figure. Vous liſez au liure de l'Exode, entre tant d'autres myſteres, & *Exod.28.v.17.* à propos des pierreries que le grand Preſtre de la Loy portoit, entrant au Sancta-Sanctorum, que le nom de Iuda fils du Patriarche Iacob, deuoit eſtre graué ſur

l'écarboucle, parmy les noms des autres enfans de ce ſaint homme, qui eſtoient écrits ſur d'autres pierres de moindre valeur; comme auſſi les vertus moins ſignalées, deuoient donner de moins illuſtres preſages. Si vous me demandez quelle peut auoir eſté l'intention du Saint Eſprit en cette ordonnance, ie ne ſçay s'il s'en pourroit donner vne raiſon plus conſiderable, que celle que i'ay à vous dire à mon propos. Ie dirois donc, que c'eſtoit pour ſignifier les rares excellences par deſſus les autres, de la lignée Royale, de laquelle deuoit deſcendre ſelon la chair, le Roy des Rois, c'eſt à dire, la Sageſſe eternelle. Lignée dont Iuda deuoit eſtre le Saint tronc, comme le plus digne de porter le Sceptre de tous ſes freres, ainſi qu'il eſt écrit, *Le Sceptre ne ſera oſté de Iuda, ny le Duc de ſa cuiſſe, iuſques à ce que vienne celuy qui doit eſtre enuoyé, & il ſera l'attente des nations.* N'eſtoit-il donc pas conuenable, que le nom de Iuda fuſt graué ſur vne pierre de Majeſté principale, & qui fuſt le ſymbole de la prudence, c'eſt à dire, d'vne vertu Royale & ſouueraine au gouuernement des hommes? Quant à ce qui regarde l'autre éminence dont i'ay auſſi fait mention, ie dis cette ſi ſinguliere proprieté de l'écarboucle qui imprime ſon luſtre dans les autres pierres; la prudence luy reſſemble encore parfaitement en cela. Entant qu'elle communique ſes lumieres, & donne ſon iour aux autres vertus. Comme l'on peut voir en tout ce que i'ay obſerué, traitant de la force, & de la temperance. De maniere que comme l'organe de la ſaueur, d'où eſt deriué ſelon le Latin, le nom de Sageſſe, eſt vne faculté ſenſitiue fort generale, naturellement doüée de la capacité de

Genes. 49. v. 10.

iuger

iuger de toute ſorte de gouſts ; de meſme l'ordre & la diſcretion de toute choſe appartient à la prudence.

CHAPITRE V.

I. La prudence qui eſt vn treſor communicable. II. Reluit en toutes les vertus du Iuſte. III. Rare allegorie de l'écarboucle que Dieu donne pour baſtir Hieruſalem, & de la prudence, qui eſt pour le Iuſte, comme eſtant plus precieuſe que l'or. IV. A propos de Hieruſalem, il eſt parlé des villes de marque, qui ont porté les plus grands Princes de la terre, & qui ſont comparées comme de l'or à de l'or. Mais c'eſt plus, que Hieruſalem ſoit vne figure de l'ame du Iuſte. V. Il eſt le plus grand de ſon Empire, autant en vertu qu'en Majeſté.

I. CETTE penſée me donne l'ouuerture d'vne autre conception. Il ne ſuffiſt pas pour bien traitter des excellences de cette vertu, de monſtrer que c'eſt vn treſor, ſi elle ne ſe donne entierement à ſon Iuſte, afin d'en verifier ce qui en eſt écrit ſous le nom de la Sageſſe, *qu'elle ſe transporte és ſaintes ames.* Meſmes ie m'en promettrois ſi vous voulez, vn plus glorieux effet, & que ſon Iuſte pourroit eſtre ce qu'elle eſt. Ce qui me ſemble auſſi bien enfermé que le reſte, dans les paroles alleguées de Salomon, qui dit qu'*elle ſe tranſporte és ſaintes ames.* Car ie puis croire, que ce n'eſt pas plus apres qu'elles ſont Iuſtes, que pour les rendre Iuſtes. Si vous doutez qu'elle ait ce pouuoir, vous ne la *Sap. 7. v. 27.*

croyez pas encore ſi rare qu'elle eſt. Prenez bien garde à vn excellent miracle de l'œil, qui n'eſt qu'vne clarté corporelle, & vous aurez la prudence en meilleure eſtime, elle qui eſt la lumiere de l'eſprit. *Si* dit noſtre Seigneur, *ton œil eſt ſimple, tout ton corps ſera luiſant.* Grand pouuoir de ce Roy des ſens exterieurs. Pourquoy ne dirois-je pas de meſme, ſi le Roy eſt prudent, tout le corps de l'Eſtat ſera en tres-bon ordre! Car que la prudence n'ait ces auantages ſans la ſimplicité, c'eſt à dire, ſans la probité, ie le feray voir ailleurs. Cependant ie n'oublieray pas icy que l'on doit eſtre prudent comme le ſerpent, & ſimple comme la colombe. Mais puis qu'Ariſtote paſſe ſouuent de l'œil corporel à celuy de l'eſprit, pour faire entendre les effets de l'vn par les fonctions de l'autre, ie veux laiſſer ce rapport, & dire de cette ſorte. Si ta prudence eſt Iuſte & Royale, tout ton eſprit ſera luiſant. La lumiere naturelle de l'eſprit, depuis le peché, eſt aueugle au bien. La lumiere morale qui n'eſt point offenſée par cette faute, nous y conduit. Elle fait que l'on puiſſe dire de la raiſon en bon ſens, & par licence allegorique, ce qu'Ezechiel diſoit du Roy de Tyr. *Tu chemines au milieu des pierres ignées.* En effet, s'il eſt vray que les pierres precieuſes ne ſont de couleur de feu qu'entant qu'elles reçoiuent le luſtre que leur donne l'écarboucle, ie penſerois dire que non ſeulement les vertus de l'Empire du Iuſte ſont toutes releuées de prudence, ou que cette vertu ſe ſoit tranſportée en ſon ame, mais qu'elle s'eſt comme transformée en elle, & qu'il n'y a point de pierreries en ce treſor qui ne reluiſent auſſi parfaitement par ſes merites, que

6 Matth. 6. v. 22.

Ezechiel 28. v. 14.

les vertus qui ſont obſcures ſans elle. A quoy i'ajouteray ce trait du Prophete Iſaïe, touſiours pour releuer de plus en plus la majeſté de cette opulence des eſprits, & de ſes vertueuſes magnificences. *Voicy ie te prepare l'écarboucle pour ta pierre.* Qui eſt dire à mon ſens, ie te donne la prudence reluiſante en toutes tes vertus, afin que comme ton ame vit en tous les membres de ton corps, de meſmes elle illuſtre toutes les puiſſances de ton ame. Afin dit ſaint Hieroſme, qui s'accommode en ce paſſage à la verſion des doctes penſionnaires de Ptolomée, que toute cette cité ſoit pleine d'écarboucles. Car Iſaïe à la lettre, parle de Hieruſalem. Pour Origene il compare ſouuent l'ame raiſonnable à vne belle ville. Grande magnificence, & tout à fait prodigieuſe, de voir vne cité toute baſtie d'écarboucles. Mais ô la ſublime merueille que la demeure du Iuſte ſoit toute ornée de prudence. L'écarboucle diſions-nous, n'eſt rien au pris de cette vertu. Salomon n'oſeroit en faire la comparaiſon, puis qu'il dit, *Ie ne luy ay point comparé la pierre precieuſe.* La pierre precieuſe, c'eſt à dire, l'écarboucle, qui eſt telle par excellence. D'où ſ'enſuit que l'ame du Iuſte que nous voyons remplie du treſor de ſes ſignifications & de la vertu qu'elle repreſente, eſt donc incomparablement plus precieuſe que Hieruſalem.

Iſaie 54. v. 11. Ecce ego ſtibio lapides tuos. *Les Septante.* Ecce ego præparo tibi carbunculum lapidem tuũ. *S. Hieroſme.* Vt tota ciuitas ſit plena carbunculis. *Sap 7. v. 9.*

II. Non toutesfois qu'en la magnifique deſcription du baſtiment myſtique de cette cité, les autres pierreries y ſoient oubliées; mais ſeulement ainſi que i'ay déja dit, parce que l'écarboucle iette vne ſplendeur plus auguſte que pas vne autre pierre, & qu'il ne ſe peut dire eſtant enchaſſées à l'entour d'elle, que l'on y

connoiſſe rien de ſi precieux que le luſtre de ſa viue couleur. La Cour n'a point de Majeſté que celle du Roy, ny la raiſon de lumiere morale ordinaire, que celle des vertus, ny les vertus de ſplendeur ſi extraordinaire, & ſi vniuerſelle, que celle de la prudence. La raiſon n'en vaut pas moins pour releuer de la vertu, en ce qui regarde les mœurs, ny les vertus pour dépendre de la prudence. Ne les en meſeſtimez pas pour cela, cette dépendance eſt toute glorieuſe. Chacune vaut ſon prix. Les Rois meſmes qui ſe ſoumettent à la conduite de la prudence, n'en ſont que plus ſouuerains & plus abſolus. Et tout ainſi que les Princes & les Princeſſes tiennent à grande felicité & fortune, d'eſtre inferieurs au Roy, & s'eſtiment honnorez quand il les oblige de quelque raïon fauorable, de ceux qui ſortent de la majeſté de ſes yeux: Ou certes autant que c'eſt de bien & d'auantage aux ſens, & aux facultez humaines qui accompagnent l'eſprit principal; que ſes lumieres leur ſoient communiquées; autant eſt-ce de gloire aux vertus de moindre qualité que la prudence, d'entrer en conſideration par ſon moyen. Ce que quand ie dis ainſi, ie n'entends pas que les ſens n'ayent leur merite à part, & les facultez appetitiues, leur honneur; notamment ſi ces puiſſances naturelles ſont accompagnées des vertus morales qui leur ſont propres: Non de plus, que ce ne ſoit choſe aſſez éuidente que les Princes autant de fois qu'ils ſe trouuent aux ceremonies des Rois, ou quand il plaiſt à ſa Majeſté d'entrer en ſon lict de Iuſtice, ne rempliſſent dignement leur place, laquelle ſans doute, eſt merueilleuſement honnorée par leurs perſonnes & grandeurs; mais qu'il

eſt tres-aſſeuré, que ſans l'eſprit, les ſens ne ſont point eſtimez ce qu'il valent, & que ſans la perſonne du Roy, il n'y a point de Cour ny de magnificence Royale, comme auſſi, ſans la prudence, vous n'auez point de vertu qui merite l'honneur de ce nom. Or la prudence que nous diſons eſtre de ſi grand merite, appartient à la premiere & principale partie de l'ame, c'eſt à dire à l'intellectuelle raiſonnable; non à celle où eſt la faculté qui regarde les principes des choſes neceſſaires, mais à celle où eſt la circonſpection des choſes caſuelles, & qui ſont ſujettes à changement. Celle-là eſt pour la ſcience, celle-cy eſt pour le raiſonnement. L'vne pour voir, l'autre pour iuger. L'vne pour découurir, l'autre pour opiner. L'vne pour la connoiſſance, l'autre pour les mœurs. Celle-là en fin eſt pour atteindre iuſqu'à la nature des choſes, & appartient à l'eſprit; celle-cy eſt pour opiner des affaires & pour le conſeil, & appartient à l'intelligence & au iugement. Ce qu'eſtant ainſi, & ſuppoſé qu'entre les facultez naturelles de l'homme, rien ne ſoit ſi eſtimable, apres l'eſprit, que les ſens, ny entre les ornements de la Cour, rien de plus illuſtre apres le Roy, que les Princes, il n'eſt pas moins indubitable que les vertus morales, pour eſtre inferieures à la prudence, c'eſt à dire, à la majeſté de l'eſprit principal, ne perdent rien de leur merite, & qu'elles valent leur prix.

Philon l.1. des allegor de la loy. Ariſtot. 6. ethic. &c.

III. Appliquons maintenant les antitheſes des paſſages que ie viens de mettre en auant. *Voicy* ô Hieruſalem morale, ô demeure du Iuſte de la vraye vertu, *ie te prepare l'écarboucle pour ta pierre, & tu cheminera entre les pierres ignées.* Toutes tes vertus ſeront im-

Iſaie 54. &c.

bues des raïons de la majeſté de prudence. Ie ne te donne dit la vraye vertu, ô mon Iuſte, que l'écarboucle pour ta pierre, que la prudence pour ta vertu. Toutes les autres ſont aueugles ſans cét œil. Auec la prudence tu feras vne Hieruſalem de ton Eſtat, tu y feras voir la paix. Tes armes proſpereront, & tu toucheras l'orient de tes anceſtres du bout de ton ſceptre, ſi tu t'aides de ſon conſeil. Les rebelles qui ne ſont iamais paiſibles, ſont déja domtez. C'eſt vn preiugé de l'obeïſſance que les autres te doiuent rendre. Et quand ie m'arreſte ainſi à l'Ecriture ſainte qui me repreſente ſi noblement la majeſté de la demeure de mon Iuſte, baſtie d'écarboucles, ie veux dire, ornée de prudence; Ie ne vous ſçaurois bien exprimer combien cette allegorie me ſemble magnifique & releuée. Auſſi n'apartient-il qu'à cette doctrine de la vraye vertu, à fournir des ſujets à de ſemblables merueilles. Si ie ne me trompe, cela ne ſ'apelle pas comparer du plomb à de l'or, mais l'or à l'or. Hormis que c'eſt raporter l'or moins fin à l'or tres-pur. Ce que ie ramentois icy en paſſant, pour ne rien perdre du texte de la Geneſe que i'ay allegué cy deſſus, où il eſt dit: *Et l'or de cette terre eſt tres-bon.* Afin de plus, de faire ſouuenir & remettre deuant les yeux noſtre autre paſſage des Prouerbes, où Salomon eſtime *la ſageſſe plus precieuſe que l'or.* Car ſelon le terme de la langue ſainte il faudroit lire, *que l'or le plus pur qui ſoit.* Qu'euſſiez-vous dit de la vraye vertu, qui n'a point d'autres principes en cét ouurage, que ceux de la parole de Dieu, ſi elle auoit fait eſtat d'aucune ſimilitude, à propos de la prudence, qui ne fuſt auſſi magnifique que

Geneſe 2.

Geneſ. 2. v. 12. Et aurum terræ illius. Purum. טוב *Car, Prouerb. 16. verſ. 16. Vous auez,* טוב מחרוץ *Arias Montanus, Aurum pretioſum.*

le deſſein de l'Empire de ſon Iuſte, qu'elle veut mettre en poſſeſſion de ce treſor? Car cela meſme confirme ce qui eſt déja dit, que les choſes les plus releuées de l'vniuers, ne ſont point trop excellentes pour entrer en comparaiſon auec elle. Ce ſeroit donc perdre le temps que de vous donner de plus amples témoignages de ſon iugement à faire des ſimilitudes en cette matiere, qui eſt des plus hardies dont on puiſſe traitter. L'inſtitution des Rois & d'vn tel Roy que ſon Iuſte, eſtoit pour eſtre eſtimée de trop haute entrepriſe, ſans la parole de Dieu, dont la vraye vertu prend les maximes, & qui eſt tres-ſublime. Ayant cette lumiere pour guide, elle ne peut eſtre ſujette à faire des fautes. C'eſt elle qui apprend meſmes aux Rois à n'en point faire. Que le premier des fleuues du Paradis, & l'écarboucle, la plus riche pierre de toutes celles qui y ſont produites, entrent donc en comparaiſon auec la plus magnifique de toutes les vertus, il ne ſe peut trouuer rien à redire en ces rapports. Quant aux autres paralleles qui ont eſté tirées, ſi Hieruſalem eſtoit comparée, ie ne dis pas à *Thecué*, petit hameau des liſieres de la Paleſtine, lieu de la naiſſance du Prophete Amos, de ſi petit nom comme obſerue ſaint Hieroſme, que l'on ne trouue au de là de ſes hayes, non pas vne cabane grande comme vn four; mais à *Capharnaum* qui eſt vne ville de marque, la comparaiſon n'en ſeroit pas ſi Iuſte, que ſi vous la faites repreſenter la demeure de mon Iuſte.

S. Hieroſme Procm in Amos.

S. Matth. 9.

IV. Iſocrate diſoit parlant des deux plus excellentes villes de la Grece, que quand il comparoit Athenes, non à quelque bourgade de la contrée, mais à la

Iſocrat. Panathen.

ville de Sparte, il ne croyoit rien faire au preiudice de l'honneur d'Athenes ; attendu que les diſparitez qui pouuoient eſtre entre ces deux citez, n'eſtoient pas grandes, ny malaiſées à apparier. Sparte valoit bien Athenes, ſi elle luy eſtoit inferieure, c'eſtoit en ſi peu de choſe, que cela n'eſtoit pas pour empeſcher que l'vne & l'autre ne fuſſent de l'or. Au moins ſi c'eſt peu de difference, que Sparte ne fuſt de l'or ſi pur qu'Athenes. Vous auez quelque choſe de ſemblable entre Hieruſalem, & la demeure du Iuſte; quand bien vous entendriez parler auec Iſaie, de la Hieruſalem celeſte. L'vne & l'autre de ces citez ſont de l'or, elles ſont toutes deux baſties d'ecarboucles. Si vous auez aſſez de hardieſſe pour dire de la grace, & de la gloire, qui ſont deux des plus grandes merueilles de Dieu que la Theologie connoiſſe; de la grace qui eſt le principe des excellences de la demeure du Iuſte; de la gloire, qui eſt la magnificence de la Hieruſalem celeſte, la fin de la grace, qu'elles ne ſont d'autre merite que l'or, i'accorderay peut-eſtre à voſtre temerité, que la comparaiſon de ces deux cours eſt impertinente. Mais s'il eſt tout indubitable, que le Royaume des Cieux de là haut eſt ſemblable à vne *cité* qui eſt *or pur*, & que le Royaume des Cieux de çà bas *eſt ſemblable à vn treſor*, qui n'eſt qu'or & pierreries, ne mépriſez plus les rapports de ces deux Eſtats. Neantmoins parce que la gloire eſt vne grace conſommée, c'eſt à dire, accomplie & parfaite, l'or de la cité de là haut eſt plus pur & plus fin, que celuy du cœur, ou de la demeure du Iuſte, dont le treſor ſe purifie tous les iours. Ie le veux bien Iſocrate, que la ville de Meſſene ſe tienne toute glorieuſe

Apocal. 21. v. 18 S. Matth. 13.

Iſocrate cy-deſſus.

glorieuſe d'auoir mis au monde Neſtor, le plus prudent de tous les Princes de ſon ſiecle; & Sparte, d'auoir produit Menelas, que la vertu a éleué à ſi haut degré de gloire, qu'il ne s'eſt point trouué d'autre Prince comme luy, qui ait eu aſſez de merite pour eſtre appellé, & pour eſtre en effet le gendre de Iupiter; & Argos d'eſtre la ville de la naiſſance d'Agamemnon, Prince doüé non d'vne ſeule vertu ou de deux, mais de toutes celles que l'on pourroit deſirer; Et ce non iuſqu'à vn certain degré de perfection, ou auec quelque mediocrité, mais auec toute l'excellence poſſible; iuſque là que cét Orateur ne croit pas acquerir la reputation de flatteur quand il dit, qu'il n'eſt point de Roy entre tous ceux de l'antiquité, qui ait vacqué plus heureuſement aux affaires d'vn Eſtat, qui ait fait de plus belles choſes, & de plus heroïques actions, plus vtiles à la Grece, & plus dignes de loüanges que celles qu'il a faites; iuſques à dire en fin, que quand tous les Monarques de la terre euſſent conſpiré de toutes leurs puiſſances, pour paruenir à la gloire où il eſt paruenu, ils ſe ſeroient trompez s'ils ſe fuſſent promis d'en approcher; Ie veux dy-je, bien tout cela ô Iſocrate: mais vous diriez ie m'aſſeure, ou certes, comme l'aſſeurance de parler & la voix vous manquoient, vous ſigneriez, ſi la vraye vertu auoit beſoin de voſtre ſuffrage en vne loüange où l'Ecriture ſainte fait ſi magnifiquement pour ſon deſſein; elle au prix de laquelle toute la rhetorique de voſtre plume n'eſt que vanité & folie, que ces ſplendeurs des citez de la Grece eſtoient terreſtres. Et au cas que vous fiſſiez difficulté de confeſſer cette verité, ou que vous

les vouluſſiez dire celeſtes, elle ne le trouueroit étrange en vn perſonnage de voſtre ſecte, bien que ſelon ſes principes il ne luy ſoit permis de s'y accorder. Non Iſocrate, puis qu'il eſt vray que vos lettres ſont auſſi éloignées de ſa ſcience, que le Ciel l'eſt de la terre, la vanité de vos flateries, autant contraire à la verité de ſes loüanges, que voſtre vertu l'eſt à celle de ſon inſtitution, il ne ſe peut faire que vos Princes euſſent aſſez de merite, pour faire entrer le Ciel dans la comparaiſon de leur gloire. Croyez-le ſi vous voulez, mais ce prouerbe eſt vniuerſellement veritable, *là où eſt voſtre cœur, là eſt voſtre treſor.* De maniere que ſi les cœurs de nos Rois, & ſur tout celuy de mon Iuſte, auoient leur treſor caché au meſme endroit où vos Heros enfermoient les affections de leurs cœurs, la meſme verité que vous auez auſſi peu cogneuë que la vraye vertu n'auroit pas dit; *Ne vous amaſſez point des treſors en la terre, où la teigne & la roüilleure gaſte tout, & où les larrons percent & dérobent. Les Païens* dit-il, *en vſent ainſi, mais amaſſez-vous des treſors au Ciel.*

S. Matth. 6. v. 21.

S Matth. 6. v 19.

Au meſme lieu v. 12.

Au meſme lieu v. 20.

V. Et partant ceſſez de plus parler de voſtre Grece & de ſa ſplendeur, de vos citez & de l'or dont vous faites des ſimilitudes à leur auantage, de vos Rois & de leur cœur dont le treſor eſtoit en la terre. Quelque gloire que vous faſſiez meriter à leurs vertus, que vous mettez par deſſus toute autre excellence Royale, elle ne peut aller iuſques au Ciel, tant s'en faut qu'elle égale celle du Soleil, qui en eſt l'ornement. Cependant nous auons dit choſe qui meſme ſe pourroit dire de qui que ce ſoit de nos Iuſtes, & qui paſſe au

dela de cette comparaiſon. Car le moindre vaſſal de cét Eſtat en cette qualité, & s'il aime la vertu, doit vn iour eſtre plus réplandiſſant que le Soleil. Dignité à laquelle pas vn Monarque de l'antiquité Païenne, n'a pû aſpirer. *Les Iuſtes* dit ſaint Matthieu, ſans doute de quelque condition qu'ils ſoient, *reluiront comme le Soleil.* Combien plus le Iuſte de la vraye vertu? Si ſes ſujets reluiſent dés maintenant par eſperance plus que le Soleil, quelle clarté ſe trouuera comparable à celle de ſa Majeſté ? Car ne penſez pas qu'il ſoit ſi peu amoureux du bien, qu'il ſe contente d'eſtre le premier de ſon Eſtat en grandeur, & qu'il ne vueille ſurpaſſer tous ſes ſujets en vertu. Il ne ſeroit ſi digne de cét Empire que le Ciel nous l'a donné, s'il n'eſtoit le plus Iuſte de tous. Le ieune Cyrus a veſcu en reputation de Prince fort iudicieux. En voicy vne belle preuue. Il ne croyoit pas qu'il fuſt poſſible de porter ſes ſujets à d'excellentes & loüables actions, qu'il ne fuſt premierement tel que ſa condition le requeroit. Mon Iuſte eſt de la meſme penſée, & croit que le Soleil n'auroit moyen de communiquer ſa lumiere aux Aſtres, s'il n'eſtoit plus luiſant qu'eux tous enſemble. C'eſt auſſi choſe neceſſaire que la clarté d'vn Eſtat ſoit plus grande que celle de l'vne de ſes citez. Certes ſi l'on n'eſt pas en doute dans cét hemiſphere de noſtre Empire, que ce ne ſoit la vertu qui en rend le Prince meilleur que ſes inferieurs, l'on n'eſt pas à cognoiſtre meſmes hors de ce demy globe François, qu'il eſt le plus grand Roy du monde. Car pour ſon Empire interieur la prudence qui ſemble toute infuſe en ſon ame, veut qu'il y ſoit, ce qu'elle eſt entre les vertus.

S. Matth 13.

Xenophon l 8. hiſt. Grec.

CHAPITRE VI.

I. L'olivier ſymbole de prudence Royale, & de l'eternité. II. Richeſſes du fleuue Phiſon appliquées à la prudence, l'écarboucle luit de nuit comme vn aſtre. III. Rapports de l'huile auec la pierre verde de Phiſon. Eſperance timorée des Rois. Excellences de l'émeraude, dont l'huile repare la precieuſe verdure. IV. Les habitudes de prudence ne ſont point ſujettes à oubliance. C'eſt vne emeraude qui contribuë à la memoire. V. Emeraudes de Tartarie & de Scythie les plus fines de toutes. C'eſt d'où vient le Gange, autresfois appellé Phiſon.

IE'AY laiſſé à parler de l'autre ſingularité du precieux treſor dont il a eſté traitté iuſques icy, qui eſt l'huile, & qui conuient fort aux autres richeſſes que l'Ecriture me dit eſtre dans le fleuue Phiſon, ſçauoir, auec la *pierre verde*. Si i'ay gardé cét ordre, ç'a eſté qu'il m'a ſemblé que l'application des proprietez de l'huile, & de cette pierre precieuſe, à la prudence, pouuoit ſeruir veu leur correſpondance, à me donner à connoiſtre de plus en plus l'excellence de cette vertu. Laquelle n'eſtant pas entierement cogneuë, ne pourroit eſtre iugée ſi neceſſaire qu'elle eſt à l'inſtitution de l'Empire du Iuſte. I'ay déja dit quelque choſe de cette huile de mon treſor, & remarqué en paſſant qu'il ne faut s'étonner qu'elle y ſoit miſe comme Royale qu'elle eſt, & conſequemment hors de l'indecence qui luy pourroit fai-

Geneſ. 2.

re refuſer l'entrée de la demeure du Iuſte. Apres quoy ie pourrois encore dire, attendu la vertu lenitiue qui eſt en elle, ſi propre à appaiſer les douleurs, à conforter les membres, qu'elle repreſente à qui que ce ſoit, la demeure Royale où doit eſtre la moderation du courroux des Rois, qui fait que les delinquants ne ſont punis auec tant de rigueur qu'ils l'auroient merité. D'ailleurs ſi paſſant de cette noble liqueur au fruit qui la donne, & du fruit d'où elle vient, à l'arbre qui le produit, ie viens à l'oliuier, ie me ſouuiendray auſſi toſt de ce que i'ay déja obſerué, que l'Empire des arbres luy a eſté offert auant que de le preſenter à quelque autre. Ce qui n'auroit eſté inuenté par Abimelech, ſans quelque conuenance de cét arbre, auec cette dignité. *Iuges 9.* Meſmes pour plus grande confirmation de ce que i'ay noté cy deſſus, ie pourrois mettre en auant la comparaiſon que l'vn des Princes du monde le plus auguſte & le plus renommé qui y fuſt onques, a faite de ſa perſonne à l'vn des fauoris de Saül, qui comme il n'eſt point de crime tant atroce & enorme ſoit-il, auquel l'indiſcret n'ait de la diſpoſition, me ſemble ſignifier l'imprudent, diſſipateur de l'huile du treſor de Salomõ. Voicy comme parle Dauid. *Ie ſeray ainſi que l'oliuier fueillu & fructueux, en la maiſon de Dieu eternellement, & au ſiecle des ſiecles.* *Pſeaume 51. v. 10.* Voila ſans autre authorité, l'oliuier qui eſt digne d'entrer en comparaiſon auec vn Roy Iuſte & prudent. Voyons au contraire ce qu'il dit de Doeg Idumeen, de ce maudit rapporteur, ennemy de paix & de clemence, dont la langue indiſcrette aime les paroles de precipitation & de ruine. Langue debridée à l'imprudence, qui procure la mort

Plin. l. 17. c. 24. & l. 15. c. 8.

des oincts de Dieu par médiſance, comme la cheure beſte des plus ſtupides du monde, cauſe celle des oliuiers en les lechant. *Dieu te detruira eternellement, & t'arrachera du tabernacle* de ſon temple, de ſa maiſon, *& ta racine de la terre des viuans.* Peſez bien ces paroles, & voyez en l'application conuenable au deſſein des allegories de la vraye vertu. S'il arriue que quelque imprudent ſe rencontre d'humeur diſſolue, qui ſoit déloyale, diſpoſée en fin à la diſſipation de l'huile du treſor du Iuſte, c'eſt à dire, qui trouble ſon Eſtat; qui ſoit ſi dénaturé que de vouloir mal aux perſonnes ſacrées, qui ſouſtienne l'impieté & l'hereſie, contre les Ordonnances & le zele de ſon Prince, l'Empire du Iuſte de la vraye vertu ne le doit pas ſouffrir, & merite d'en eſtre chaſſé comme Doeg Idumeen, comme vne ame cauteriſée & ſanglante. Car ce mal-heureux euſt volontiers trempé ſes mains parricides dãs le ſang de Dauid, perſonne d'onction Royale, puis qu'il ne fit aucune difficulté d'aſſaſſiner quatre vints cinq Preſtres, ſacrez d'onction Sacerdotale. Auſſi Dauid ne manque de luy predire qu'il ſeroit banny à iamais de la maiſon de Dieu; là où ce Iuſte & religieux Prince qui ſe compare à vn oliuier de paix & de prudence, s'aſſeure d'y demeurer eternellement. Ie dis oliuier de prudence, dautant que cét arbre n'eſt moins le ſymbole de cette vertu Royale que ſon huile. Heſiode aprend chez Pline, que l'oliuier eſt des plus tardifs à croiſtre, mais auſſi qu'il ſe dépouille difficilement de la verdure de laquelle il s'eſt reueſtu. C'eſt donner auis au Sage, que la prudence prend ſes conſeils à loiſir. Là où l'imprudent eſt ſujet à ſe repentir des ſiens

Pſeau. 51. v. 7. S. Hieroſme. De tabernaculo, id eſt, de templo.

אנוש anxius

1 Reg. 22. v. 18.

Heſiod chez Pline. Hiſt natur. l. 15. c. 1.

qu'il reſoud ſans circonſpection.

11. Ces deux ou trois lignes eſtoient encores icy aſſez neceſſaires pour faire voir ce que ie diſois, que ce n'eſt pas indecemment que Salomon met de l'huile dans le treſor de la demeure du Iuſte. Et me puis bien promettre maintenant, que l'allegorie de cette liqueur de majeſté auec la prudence, paſſera ſans nulle difficulté, meſmes venant des mains de Dauid. Bien que ie ne me ſerue principalement que de l'eternité de l'oliuier, qui eſt touchée en la comparaiſon qu'il faiſoit, & que ie trouue auſſi en ma liqueur de lumiere. Laquelle preſeruant de corruption comme elle fait, tient de l'eternité de l'arbre dont elle procede; marque de plus celle de l'Empire de mon Iuſte, & ſert à me ramenteuoir la ceremonie de ſon onction. Pour la clarté de l'huile, & qu'on la puiſſe rapporter à la ſplendeur des richeſſes du fleuue Phiſon, il eſt temps maintenant de le monſtrer. Selon la lettre ordinaire de la Geneſe, le *Bdellium* croiſt le long de ce fleuue. C'eſt vn arbre de la grandeur de l'oliuier, qui iette vne gomme du nom de ſon arbre, iaune comme cire, claire & odorante, dont l'on ſe ſeruoit aux ſacrifices. L'onix vient auſſi dans ce fleuue. C'eſt vne pierre qui a ſon rang entre les precieuſes, de couleur de corne. Ce qu'elle a de plus beau, ſont de certaines veines blanches dont elle eſt parſemée, & qui luy donnent la forme d'vn œil. Tout cela ſans autre application, a de la conuenance auec la clarté de l'huile. Selon les Septante, i'ay déja veu l'or precieux de Phiſon, & la royale écarboucle, qui luit dans les tenebres ainſi qu'vn aſtre de la nuit, ou comme vne lampe allumée. Cette ſin-

Geneſ. 2. Plin. l. 12. c. 9.

Le meſme Plin. l. 37. c. 6.

S. Auguſt. l. 2. de doctrina Chriſtiana, c. 16.

gularité, s'il eſtoit encore honneſte d'en parler apres en auoir tant diſcouru, repreſenteroit la ſplendeur de prudence, qui fait voir clair dans les affaires les plus obſcures & les plus brouïllées. Laiſſant donc l'écarboucle, l'aiſſant l'onix, qui marqueroit auſſi la prudence à ſon rang, à cauſe que ie l'ay priſe pour l'œil de l'eſprit, & approuue meſmes à preſent la penſée du Philoſophe Bion, qui mettoit autant de difference entre la prudence & les autres vertus, qu'entre l'œil & les autres ſens; laiſſant dy-je tout cela, ie ne veux plus m'entretenir auant que paſſer aux merueilles de la conduitte, des preceptes, des effets, des vrilitez en fin de la prudence, que ſur les rapports de l'huile de mon treſor auec la pierre verde de Phiſon. Eſquels ie découure outre les precedentes ſignifications, deux belles figures, tres-conuenables à la Reyne des vertus morales.

Laërt. l. 4. vie de Bion.

III. En premier lieu, ie me repreſente la verdure qui eſt commune à l'oliuier, & à la pierre verde de Phiſon. Pour la verdure de cette pierre precieuſe, elle eſt trop euidente. Pour l'oliuier outre les verſions que i'ay ſuiuies parlant de celuy à qui Dauid s'eſt comparé, dont l'vne l'appelle *fueillu*, & l'autre *fructueux*: Il faudroit lire le paſſage de cette ſorte ſelon l'Hebrieu, *Ie ſeray comme le verd oliuier en la maiſon de Dieu eternellement*. Ce que ie n'allegue à autre intention, qu'à fin de confirmer, comme quoy la verdure eſt commune à l'oliuier, & à la pierre precieuſe dont i'ay à diſcourir. Conſiderez maintenant l'artifice de ce ſaint Roy, qui voulant donner à entendre quelle eſtoit l'eſperance qu'il auoit de paruenir à l'eternité, ſe dit ſemblable à

Pſeaum. 51. cy deſſus.

Sicut oliua frondoſa, vel ramoſa ſelon la Chaldaic.

Varable & Flaminius ont traduit de l'Hebrieu, Sicut olea viridis.

vn

vn oliuier reueſtu de verdure. Ce que d'auenture eſtant le plus modeſte Prince de la terre, il n'auroit pas voulu dire, s'il n'euſt eſté bien aſſeuré de n'auoir que le ciel pour obiet de ſes paiſibles & timorées eſperances. Parce que ſi vous y prenez bien garde, la verdure de l'oliuier n'eſt pas du coſté de la terre, mais du coſté du ciel. Outre que donnant la verdure pour epithete à l'oliuier, il m'auertit que ſes eſperances, quoy que dignement logées, n'eſtoient pas ſans crainte. Attendu que la verdure de l'oliuier eſt blaffarde & aſſez obſcure. Quant à celle de la pierre precieuſe dont ie parle, elle doit eſtre plus exquiſe, & voudrois la prendre, afin de la ſpecifier, pour *l'émeraude*, en qui cette couleur éclatte à merueille. De fait à peine ſe peut-il voir rien de plus excellent que la tres-inſigne & tres-luiſante perfection & pureté de ſon verd. Si cela eſt, comme i'y vois bien de l'apparence, rien ne m'empeſche plus de parler de l'oliuier & de ſon huile, de l'émeraude & de ſon luſtre, comme de deux figures de la prudence & de ſa ſplendeur. L'on dit que la verdure eſt comme perpetuelle en l'oliuier, que ſes fueilles gardiennes de ce treſor ſont peu ou point ſujettes au degaſt de l'Automne. Que l'on a veu viure des oliuiers deux cens ans. Et i'oſerois auſſi me promettre que mon Iuſte nous meritera autant de temps de paix apres ſes victoires. L'oliuier ne ſe ſent point de la vieilleſſe, ny n'eſt point gaſté de la vermoulure. Voulez-vous iuger de la clarté de la liqueur de ſon fruit? Qui ne void qu'apres les deux grands flambeaux du Ciel, dont l'vn eſt pour le iour, & l'autre pour la nuit, elle bruſle inceſſamment dans les cieux de nos temples, c'eſt à dire,

Pline l. 16. c. 20.

Le meſme l. 16 c. 44. & ailleurs l. 15. c. 7.

dans les monuments qui nous ramentoiuent la deuotion, & où les hommes se souuiennent de Dieu le plus religieusement, où en fin il est adoré des mortels, ainsi que des Anges dans le Paradis? L'émeraude est d'vne dureté si opiniastre, que le burin n'y peut mordre. Sur tout celles de Tartarie & de Scythie, sont notablement dures. De là vient l'integrité de sa verdure si luisante: de là qu'elle ne flestrit point auec le temps ainsi que les prairies. Mesmes l'on tient que quand apres les siecles entiers le lustre de ce precieux miracle qu'il fait si beau voir à l'œil, semble vn peu terny, l'huile, comme si elle estoit curieuse de sa beauté, luy fait ce bon office que de la luy rendre, & de reparer les detriments qu'elle aura soufferts. On donne encore à cette pierre la vertu de délasser la veuë, qui dauanture se trouueroit debilitée pour s'estre attachée trop attentiuement à quelque trauail. Sur tout i'admire vne autre proprieté qu'elle a d'aider à la conseruation des especes du tresor de l'ame, c'est à dire, de la memoire. L'huile & l'emeraude sont donc bien mises ensemble, l'vne dans le tresor de la demeure du Iuste, l'autre dans Phison, toutes deux pour figurer la prudence à laquelle il est facile d'accommoder les obseruations que ie viens de faire. La splendeur & la verdure de la prudence sont comprises en ce texte: *La sageſſe eſt luiſante & ne fleſtrit iamais.* Elle est donc eternelle. Et c'est ce que ie desire qu'elle me represente. Voicy encore vn passage au mesme propos. *Ie me ſuis proposé* dit le Sage, parlant de la sagesse, *de l'auoir pour lumiere, parce que ſa clarté ne ſe peut éteindre.* Vous verrez que cette lumiere sera d'aussi lon-

Franciſcus Ruem l.2.de gemmis c.4. Plinius l.37. c.5.

Ruem cy-deſſus.

Sap.6.v.13.

Sap 7.v.10.

gue durée, que l'eſprit qui en eſt le treſor & la lampe, comme ie feray voir cy apres.

IV. Ariſtote meſme n'ignore pas, que l'oublian- *Ariſtot. l 6. Ethic. c. 5. & 12.*
ce qui efface les autres habitudes de l'eſprit, n'a point le pouuoir d'éteindre la clarté de prudence. Auquel ſens à mon opinion il enſeigne ailleurs que les habitudes de l'âme, inferieures à la ſageſſe, ſont les aſſociées & les compagnes des âges de l'homme. Me laiſſant en cette doctrine occaſion de penſer, qu'elles meurent auec eux; là où la prudence profite de leurs pertes, & eſt vray, que quand l'on change d'âge, & à meſure qu'ils ſuccedent les vns aux autres, comme la virilité à l'adoleſcence, & la vieilleſſe à la virilité, c'eſt pour lors qu'elle prend vigueur, & baſtit ſur leurs ruines. Vous diriez ſuiuant ce que l'on en croit ordinairement, que l'hyuer de l'homme ſoit le printemps de la prudence. Qu'elle fleuriſſe, quand il défleurit Au moins ſi c'eſt défleurir, que d'eſtre paré de ſon ornement. D'abondant, n'eſt-ce pas vne merueille, que la memoire qui eſt vne piece ſi delicate, ſubſiſte en la vieilleſſe qui affoiblit toutes les facultez de l'homme? Car c'eſt ſans doute qu'elle y ſubſiſte, ſur tout quand l'émeraude & l'huile de prudence ſont auec elle. Cette vertu vient auſſi de l'obſeruation qu'elle fait faire à l'eſprit des éuenements particuliers des affaires, de leur ſuite, & de leur iſſuë heureuſe ou malheureuſe. L'experience lüy en marque les chaſſes & les diuerſitez, que meſmes elle imprime en la memoire, comme auſſi c'eſt ſa charge que de la rafreſchir aux occaſions, non ſans employer tous ſes memoires, comme ſi elle deſiroit que l'on priſt garde à leurs inductions, ſur leſquelles

l'on ne peut gueres faillir à prendre ſes meſures. N'ayez peur que l'œil de cette faculté ſe trouble, ou qu'il s'afoibliſſe à la longue par la trop vehemente & trop forte attention qu'il auroit à vne ſi grande quantité d'eſpeces d'affaires, & de diuers ſuccez, l'experience eſt vne douce maiſtreſſe, qui imprime ſans peine ſes obſeruations en l'eſprit. L'on auroit bonne raiſon de craindre pour celuy de *l'imprudent*, qui ſans nulle doute, ſeroit ſujet à ſe diſſiper auec ſon treſor. Mais ie ne parle que de l'œil du Iuſte de la vraye vertu, que l'émeraude de prudence conforte, & dans laquelle comme dans vn miroir, elle luy repreſente ſans le laſſer, les differentes faces des affaires; non en paſſant, mais comme ſi elle les luy grauoit, afin qu'il n'en perde les eſpeces. Ie veux donc que cette faculté naturelle ſoit fragile comme le verre, mais eſtant aſſiſtée de prudence, l'oubliance l'entame beaucoup moins que le burin ne fait l'émeraude. Et en tout cas, comme la couleur de cette riche pierre a la ſuſdite proprieté de délaſſer la veuë, de meſme la prudence épargne l'œil de l'eſprit, le ſoulage & conforte.

V. L'on voudra dire peut eſtre, ſuppoſé que ie prenne la pierre verde de Moyſe pour l'émeraude, eu égard à ſa verdure excellẽte en perfection, & qui n'eſt ny ſi exquiſe ny ſi precieuſe en aucune autre pierre de la meſme couleur, dont il y a pluſieurs eſpeces, que ie feray obligé de l'aller prendre dans Phiſon. Ce qui contreuient apparemment aux marques que les lapidaires donnent des plus fines émeraudes, qui ſont la dureté & la verdure tranſparente de plein fonds, comme la glace d'vn criſtal. Car comme ie demande ces perfe-

Ruæus & Plinius cy-deſſus.

ctions en l'émeraude dont ie parle, il m'eſt defendu de la prendre pour vne rareté de Phiſon, & la dois auoüer eſtre vne merueille de Scythie & de Tartarie. A cela ie reſponds ſelon ſaint Auguſtin, que l'ancien nom de ce fleuue a eſté changé, & que l'on ne l'appelle plus *Phiſon*, mais Gange. Cela ſert beaucoup ſi l'on ne veut démentir les Geographes, pour appuyer l'opinion que i'ay de cette pierre verde. Car le Gange à ce que les Autheurs ont écrit, vient des montagnes de Tartarie, où de vray croiſſent les plus fines émeraudes du monde. Ie me ſouuiens de plus, d'auoir remarqué au premier liure de cét ouurage, que le fleuue Indus à ce que dit Boëce, porte des pierres precieuſes de deux eſpeces, des blanches & des verdes. Il n'eſt donc pas inconuenient, que le Gange qui eſt de beaucoup plus grand & plus renommé que l'Indus, & qui paſſe auſſi par les Indes, n'ait les meſmes richeſſes & les meſmes treſors.

S. Auguſtin tom. 3. l. 8. De Geneſi ad litteram, c. 7.

Plin. l. 6. c. 18. Martial. l. 4. Epig. 28. ad Chloen. Indos Sardonychas, Scythas ſmaragdos.

Boëce l. 3. de conſolat. metr. 10.

CHAPITRE VII.

I. L'huile de prudence Royale bruſle mieux que celle des Tyrans. II. Elle bruſle en l'entendement, qui en eſt la lampe, & ne peut eſtre éteinte. Belle allegorie. III. Priere de Dauid & du Iuſte contre les tenebres de la prudence humaine, & ſes deſordres.

I. SVR cette probabilité ie reuiens à mes allegories de la prudence, en l'vne deſquelles, qui eſt celle où l'eternité me paroiſt par la ſolidité & verdure de l'émeraude, i'ay découuert l'ob-

jet des eſperãces de mon Iuſte imitateur de la modeſtie de Dauid, qui vn iour, & telle eſt l'ambition de ſa pieté & de nos vœux, doit eſtre *ainſi qu'vn oliuier fructueux en la maiſon de Dieu eternellement.* A laquelle eternité & de l'aueu de la vraye vertu, le Sage l'exhorteroit de cette ſorte. O Roy, *ſi tu te plais aux thrônes & aux ſceptres, aime la lumiere de ſageſſe, afin que tu regnes à touſiours.* En l'autre allegorie ie penſe voir la vertu qui le conduit à l'Eternité, repreſentée par l'huile que les ſages vierges mettẽt en leurs lampes, allant aux nopces du Paradis, ſans que les tenebres de la nuit, ou les détourbiers du monde les en empeſchent. Et afin qu'il y puiſſe paruenir auec moins de difficulté, Dauid luy conſeilleroit ſous les meſmes adueus, de faire ſouuent cette pierre. *Seigneur tu allumeras ma lampe, mon Dieu tu illumineras mes tenebres.* Ie ſçay bien que chacun a beſoin de faire tous les iours cette oraiſon à Dieu, mais les Rois dautant plus ſouuent que les particuliers, que leurs tenebres ſont plus expoſées à tout le monde, & d'auſſi redoutables preſages que l'eclipſe du Soleil. Comme donc il eſt fort veritable que non ſeulement les Tyrans, mais meſme les Rois les plus iuſtes du monde, peuuent éteindre la lampe de leur iugement, ainſi que l'on diſoit autrefois à Dauid, *n'eteins pas la lampe d'Iſraël;* c'eſt à dire, donne toy vn meilleur conſeil que de venir à la guerre auec nous, puis que la gloire, ie dis la ſplẽdeur d'Iſraël, & de tout le Royaume periroit, s'il venoit faute de ta perſonne: Il eſt encore plus certain, que nul ne la peut r'allumer, ſi ce n'eſt le Seigneur. N'eteins donc pas la lampe d'Iſraël, ô Roy, celle de ton ame bruſlera touſiours, tant & ſi long

cap. 6. v. 22.

6. Matth. 25.

Pſeaume 17. v. 29. S. Hieroſme lit au preſent. Mais les Septante, liſent au futur.

2. Roi 21. v 7. Vatab. Chal daic.

temps que tu y auras de la prudence & de la ſageſſe. A la faueur de ces clartez l'œil de ton eſprit voyant à ſe bien purifier & rendre net comme elle, ſe pourra mettre en eſtat de voir Dieu, en ne tendant à rien qu'à ce qui regarde ſa gloire & ſon ſeruice, ainſi que la vraye lumiere d'Iſraël le dit en perſonne, *Bien-heureux ſont les nets de cœur, car ils verront Dieu.* Vous iugez bien que ie parle icy de l'œil de l'entendement, illuſtré ſuiuant l'inſtitution de la vraye vertu, qui le dreſſe vers ce ſublime objet. Et pour la prudence qui n'eſt point de cét ordre, quand bien i'en accorderois aux Tyrans, il ne me ſeroit pas permis de croire qu'ils s'en ſeruent à bõne fin. Ils n'en vſent point penſant à l'Eternité, auſſi n'eſt-elle point capable de les y conduire. Ce qu'eſtant tres-certain, il me ſeroit donc auſſi défendu d'en dire autre choſe que ce qui eſt écrit de la ſageſſe du monde, & faudroit confeſſer que *ce n'eſt que folie deuant Dieu.* Que cette huile ne bruſlant pas comme celle qui eſt allumée de la main de Dieu, ne fait que de la fumée. Que ſi elle iette de la lumiere, ce n'eſt que pour les yeux qui ſont ſujets à tromperie. Ie voudrois donc dire, que la lampe des eſprits imprudents eſt éteinte, quelque clarté qui en ſorte. Saint Paul ne s'eſt point trompé quand il a dit, *La prudence de la chair eſt vne mort.* La mort ne void goutte. La lampe dit-il, que Dieu n'allume pas, eſt touſiours éteinte. En vain trauaillerez-vous à allumer des tenebres. Le Seigneur meſmes m'aprend que cela eſt ainſi, & me fait voir cette verité dans cette hyperbole. *Si ton œil eſt mauuais tout ton corps ſera tenebreux. Si donc la lumiere qui eſt en toy ſont tenebres, que doit-on dire de*

S. Matth. 5. v. 8.

1. Cor. 3. v. 19.

Romains 8. v. 6.

S. Matth. 6. v. 23.

tes tenebres ? Comme s'il me permettoit d'entendre ainſi ces paroles. Si la partie principale de ton ame, qui deuroit regner ſur ſes paſſions, n'eſt que tenebres, que doit-on dire des tenebres où elles l'ont engagée ? Ou de de cette ſorte. Si ta prudence n'eſt que folie, que doit-on dire de ton imprudence? Si ta prudence eſt ſi dépoüillée de vertueuſe circonſpection, que doit-on penſer de ta temerité qui n'en a point du tout ?

II. Tellement que i'auois quelque raiſon de dire, que la vraye vertu prend le ſoin de recommander particulierement ces paroles à ſon Iuſte. *Seigneur tu allumeras ma lampe*. Entendant par cette *lampe*, ſuiuant l'expoſition de ſaint Hieroſme, l'entendement humain. Car tout ainſi que les yeux corporels, s'ils n'ont de la lumiere au moyen d'vne lampe, ne voyent goutte dans les tenebres; de meſmes ſi l'entendement de l'ame n'eſt illuminé d'en haut, il ne void point à ſe bien conduire dans les affaires de ſon eſtat. Noſtre eſprit eſt vne lampe, où au lieu d'huile, la vraye vertu demande la prudence. Car que les eſprits humains puiſſent eſtre allumez à peu prés comme l'on allumeroit des lampes, afin de pouſſer cette allegorie iuſques aux applications de toutes les parties de ſes ſimilitudes, ie le penſerois monſtrer par vne belle obſeruation de l'adorable parole de ſageſſe, où la vraye vertu emprunte les plus religieux ornements de ſon inſtitution. Moyſe traittant en la Geneſe de l'étonnement de Iacob ſur la fin de ſes iours, apres qu'il eut appris tout ce que Ioſeph luy mandoit d'Egypte où il commandoit, remarque que ce bon vieillard deuint comme qui s'éueille d'vn profond

Pſeau. 17.

S. Hieroſme ſur ce paſſage au Pſeau.

Flaminius explique ce paſſage Sua cuique mens lucerna eſt, quam niſi lux cœleſtis illuminet, ſemper in maximis errorum tenebris, vita verſatur.

fond ſommeil, tant il auoit de peine d'aiouſter foy à tout ce que ſes enfans à leur retour d'Egypte auoient eu charge de luy raconter de la grandeur de leur frere. Qu'en fin apres auoir bien peſé les affaires, & conſideré l'ordre de cette fortune, apres auoir veu les bonnes enſeignes que l'on luy en donnoit, auec les beaux preſents qui luy eſtoient enuoyez, *l'eſprit luy reuint.* Et comment penſez vous qu'il l'euſt perdu? Quelques vns diſent que Iacob eſtoit tombé en extaſe & euanoüy aux nouuelles de ſon fils Ioſeph. Pour moy ie n'en fais point de difficulté, l'aimant comme il l'aimoit, & que l'eſperance de le reuoir emportant de premier abord ſon cœur en Egypte, & la crainte de ne le reuoir iamais plus le retenant dans la foreſt où il croyoit qu'vne beſte ſauuage l'euſt deuoré, il n'en pouuoit point auoir chez luy. Mais la foy qu'il ajouſta aux paroles de ſes enfans, qui diſoient tous la meſme choſe, eſtant en fin plus forte que ſes apprehenſions, le fit reuenir à luy, & luy rendit ſon eſprit. Otigene ne lit pas comme la vulgaire, mais de cette façon: *L'eſprit de Iacob fut reſuſcité.* Ou pluſtoſt, *Et Iacob ralluma ſon eſprit.* Qui eſt ce que ie diſois, que les eſprits peuuent eſtre allumez. Car qu'ils ſe puiſſent éteindre, ce qui ſuppoſe que l'on y peut allumer du feu, comme qui allumeroit vne lampe, l'Apoſtre dit Origene, me l'apprend, parlant à ceux qui meritoient de receuoir les dons du ſaint Eſprit & la grace. *N'éteignez point* dit-il, *l'eſprit.* Poſons donc le cas que Iacob pour lors ſe ſentiſt ſaiſi d'vne diſgrace pareille à celle que ſaint Paul n'aprouuoit pas en ſes diſciples, & que les nouuelles qu'il apprenoit ſans les auoir eſperé

Geneſ. 45. v. 26 Qui audito Iacob, quaſi de graui ſomno euigilans, &c. reuixit ſpiritus eius. Vatab.

ἀνέζωπύρησεν. Reſuſcitatus eſt. *Origen. hom. 15. in Geneſ.* *Selon la ſignification de ce verbe à la rigueur, quelques vns liſent,* Redaccenſus eſt. *Ce qu'Origene ne reiette pas quād il dit.* Quod autem poſſit interdum diuinus ignis extingui etiā in Sāctis, &c. *Et S. Chryſoſt. hom. 65. ſur la Geneſ.* *Saint Paul 1. Theſſal. 5. v. 19.*

le fiſſent reuiure. Et pour lors nous entendrons ſans difficulté que l'on a pû dire de l'eſprit de Iacob, *qu'il fuſt rallumé en luy*. L'allegreſſe interieure que receut ce vieillard decrepit, qui ne regardoit plus que la terre, le fiſt raieunir en vn moment. Que veut dire il fuſt rallumé? Ne plus ne moins que le feu d'vne lampe, où il n'y a plus d'huile va mourant, mais ſi l'on y met vn peu d'huile, auſſi toſt le feu que l'on penſoit deuoir mourir rend plus de clarté qu'auparauant. Non d'autre ſorte l'eſprit de ce vieillard ſembloit deuoir eſtre éteint de triſteſſe, conformément à ce qui eſt écrit, qu'il ne vouloit receuoir aucune conſolation, & diſoit, *l'emporteray mon dueil dans les enfers*. Mais auſſi toſt qu'il euſt apris que ſon fils viuoit, le feu de ſon eſprit fuſt rallumé & il raieuniſt. Finalement, ſi vous ſuppoſez la comparaiſon que i'ay faite de l'œil corporel à celuy de l'eſprit, vous entendrez auſſi toſt la raiſon que i'ay de prendre l'eſprit pour vne lampe, dont la prudence eſt l'huile & la ſplendeur, parce que l'œil du corps ſert à la meſme ſimilitude, comme où noſtre Seigneur dit ainſi, *La lampe de ton corps c'eſt ton œil*.

Geneſe 37. v. 35.

S Matth 6 v. 21.

III. Seigneur tu allumeras donc cette lampe, puis que ie n'ay autre pouuoir que de l'éteindre. Liſez ce qui ſuit en ce paſſage qui eſt d'auſſi digne conſideration que ce que i'ay déja obſerué. *Seigneur tu illumineras mes tenebres*. Ie les obſcurcis de plus en plus & tu les illumines. I'obſcurcis ma prudence qui eſt la lumiere de mon eſprit, quand ie la détourne de l'objet de l'Eternité, comment n'épaiſſirois-je donc pas les tenebres de ma ſottiſe qui me porte aux biens il-

Pſeau. 17.

licites & corruptibles ? Il ſemble que ma prudence ſoit vne lumiere, quoy qu'elle regarde les biens du monde, l'acquiſition des treſors, de la gloire, des Empires, de la proſperité de la terre, où ie reüſſis touſjours, où ie proſpere par ma conduite, & pour ne rien entreprendre mal à propos; mais cette prudence n'eſt que tenebres. L'Apoſtre me l'a condamnée par auance. Celuy dit ſaint Thomas, qui a quelque défaut de iugement en ce qui touche la premiere & tres-haute cauſe, eſt eſtimé fol. Et moy parce que ie ne me trompe pas ſelon le monde en gouuernant mes Eſtats, & que ie trouue mon conte en toutes mes entrepriſes, l'on m'appelle Sage. Seigneur il me déplairoit de ne l'eſtre principalement deuant vous. C'eſt pourquoy *illuminez mes tenebres*. Ie ſçay que vous eſtes *lumiere*, & que *tenebres aucunes ne ſont en vous*. Pour moy ie ne ſuis que tenebres quand i'ay vn autre objet que vous, & aucune lumiere de celles qui meritent de porter ce nom, n'eſt en moy ſans vous. *Illuminez donc mes tenebres*. Et ie ne penſerois pas de me tromper, mettant beaucoup plus de difference entre la prudence ſelon Dieu, & la prudence ſelon le monde, que Philon Iuif ne s'en eſt imaginé, entre la lumiere intelligible & la lumiere viſible, dont l'vne eſt claire & replendiſſante au prix de l'autre, autant ou plus que le Soleil precede les tenebres, le iour, la nuit, l'eſprit qui regne en l'ame, les ſens par leſquels nous diſcernons toutes choſes, & l'œil, les autres membres du corps. Si vous voulez que ie vous donne la raiſon de ma penſée, ie prieray le Sage de la vous dire en ma faueur. Parlant de la vraye prudence ou ſageſſe, il dit ainſi: *Elle eſt plus belle que le Soleil, & au*

S Thom. 2. 2. q. 46 ar. 1. ad 1.

1 Ep S. Iean 1 v. 5.

Philon l. de mundi opificio.

Sap. 7. v. 29.

deſſus de la diſpoſition des étoilles, ſi vous la comparez à la lumiere, elle ſera trouuée plus digne & plus honorable. *Car la nuit luy ſuccede, mais la malice ne vainc point la Sageſſe.* L'œil eſt ſujet à l'aueuglement, l'eſprit à l'ignorance & à ſes paſſions, le iour à l'obſcurciſſement des nuées. Ainſi ſi la prudence humaine qui eſt quelque fois vtile, voire neceſſaire aux Rois, ſuppoſé qu'ils luy donnent vne fin dans l'ordre de la Iuſtice; ne ſera que tenebres, ſi Dieu ne l'illumine. Ie puis donc conclure ainſi auec ſaint Bernard. La diſcretion met l'ordre en toutes les vertus. L'ordre y apporte la moderation & la beauté, meſmes ſans diſcontinuation, & auec perſeuerance. Comme il eſt écrit. *Le iour perſeuere de ton ordonnance.* Appellant iour la vertu, c'eſt à dire, la prudence de la vraye vertu, ſans laquelle l'eſprit n'eſt point ſans tenebres. Ce que le meſme ſaint Bernard donne à entendre quand il ajoute. La diſcretion ſe peut dire non tant vne vertu, qu'vne certaine moderatrice & conductrice des vertus. D'elle vient l'ordre des affections, & la diſcipline des mœurs. Oſtez-la moy, & la vertu ſera vn vice. C'eſt afin que ie puiſſe dire, oſtez-moy l'intention de la gloire de Dieu à la prudence, de l'ordonnance de laquelle le iour perſeuere ſans interruption en l'eſprit, conformément à ce que le Sage nous aprenoit, que la ſageſſe n'eſt point ſurmontée de la malice, & cette vertu que le monde prend pour vne lumiere, ne ſera que tenebres. Paſſons maintenant aux nobles effets & aux vtilitez que le Iuſte de la vraye vertu tire auec l'admiration de l'vniuers, de ce precieux treſor, dont la vraye vertu a traitté iuſques icy. Ie n'ay pas

S. Bernard ſerm 49. in Cantic.

Pſeaum. 118. v. 91.

differé ſi long temps d'en parler ſans exemple. C'eſt Salomon qui me l'a donné, traittant amplement en ſes Prouerbes, des opulences de la Sageſſe, & puis de ce qu'elle ſçait faire, & de ſes fruits. Auſſi aurois-je fait vne lourde faute, ſi traittant d'vne vertu qui donne l'ordre aux autres, ie n'en auois gardé en mes diſcours.

CHAPITRE VIII.

I. Si la ſageſſe & la prudence ſont vne meſme lumiere. Paſſage des Prouerbes bien expliqué. II. Il ne faut pas eſtimer de la difference de ces vertus par la difference de leurs ſujets, mais par celle de leurs obiets. Prudence parmy les Anges. Elle ſemble commander à la ſageſſe. III. Allegorie qui fait à l'auantage de l'empire que cette vertu a ſur la ſageſſe. Sageſſe & prudence, priſes au nouueau teſtament l'vne pour l'autre. IV. Ce qu'il faut croire de cette difficulté.

I. MAIS à cauſe que vous m'auez ſi ſouuent oüy parler de la prudence & de la ſageſſe, comme d'vne meſme lumiere, que de plus i'ay fait ſeruir les ſaintes maximes, & les principes de la vraye vertu, où il eſt parlé de l'vne, comme ſi c'eſtoit vne meſme choſe auec l'autre, ie n'oſerois plus tarder d'en dire ce qu'il m'en ſemble, & de conſiderer s'il eſt permis d'en auoir cette opinion. Les vtilitez de la prudence m'appelloient, voicy ſon honneur & ſa gloire qui me retiennent encores vn peu. Les autheurs ne s'accordent pas bien en cette ma-

Lipſe l.1. Poliſſe. c.8.

tiere. Lipſe trouue mauuais qu'Afranius faſſe ainſi parler la ſageſſe. L'vſage m'a engendré, & la memoire ma mere m'a enfanté. Il ne veut point que cela ſe puiſſe dire que de la prudence. Saint Gregoire de Nazianze donne des definitions differentes de ces deux lumieres. Celuy qui a l'experience des choſes, eſt prudent, celuy qui les contemple en ſon eſprit, eſt ſage. Ce n'eſt pas que la prudence n'ait l'œil bon, mais l'on ne luy donne autre iuriſdiction ſelon Ariſtote, que ſur l'experience. Les yeux du corps ſont tous deux à la teſte, mais celuy de la prudence n'eſt pas poſé en la meſme partie de l'ame, où eſt celuy de la ſageſſe. Il dit en ſuitte de ce quantité de belles choſes. Comme, que la prudence doit beaucoup à l'experience, & à la remarque de ce qui ſe paſſe, ne fait pas la ſageſſe, qui vole plus haut, qui a de plus nobles occupations, & qui ne s'y amuſe pas. C'eſt pourquoy Anaxagore & Thales, qui donnoient de l'œil de l'eſprit dans les plus excellents ſecrets, dans des choſes admirables, difficiles, diuines, quoy qu'exterieurement inutiles, eſtoient appellez ſages, non toutefois prudents. Parce que c'eſtoient les plus malhabiles hommes de la terre en matiere d'affaires ciuiles & politiques, meſmes en l'œconomie & au ſoin des choſes neceſſaires, dont ils ne ſe ſoucioient pas. Il dit de plus, que les acceptions du nom de ſageſſe ſont ſi vniuerſelles, que Phidias qui eſtoit vn tailleur de pierres, eſtoit appellé ſage, & Polyclete auſſi, quoy qu'il ne fiſt que des ſtatuës. Le vulgaire ne donnant autre choſe à connoiſtre par ce nom dont on les honoroit, que la perfection de leur art. Ie laiſſe que parlant de la prudence, il ne l'attribuë

S. Gregoire de Nazian. tom.2. Carm. iambic.15.

Ariſtote 6. Ethic. c.7.

qu'aux beſtes qui ont le ſoin de faire la prouiſion des choſes neceſſaires à la vie. Et ne veux pas luy obietter, que la meſme ſageſſe ne donne pas de la prudence aux ſerpents pour cette raiſon là. Car qu'auroit que faire le ſerpent de prendre le ſoin de rien amaſſer pour ſa vie, puis que ſa prouiſion eſt toute faite? Suiuant cette ſentence, à laquelle fut condamné celuy qui trompa nos premiers parents; *Tu mangeras de la terre tous les iours de ta vie.* Quelque affamé qu'il pûſt eſtre, & fuſt-il auſſi grand que celuy dont Poſſidonius parle, ſçauoir que de deux arpents de terre, iugez s'il n'en auoit pas pour long temps. Ie laiſſe dy-je tout cela, & quelque difference que ce Philoſophe ſemble mettre entre la prudence & la ſageſſe, ie voudrois commencer à les rendre ſemblables, en diſant qu'elles ont au moins cela de commun, que ny l'vne ny l'autre ne ſont ny art ny ſcience. L'art eſt pour les œuures manuelles, ces lumieres ſont, l'vne pour les affaires & leur conduitte, l'autre pour la contemplation. La ſcience proprement, eſt des choſes neceſſaires. Ces vertus ſont, l'vne, parlant à la rigueur, & ſuiuant la nature de la prudence limitée par ſa difference ſpecifique, pour les choſes humaines accidentelles & caſuelles, l'autre, pour les diuines & humaines, naturelles & ſurnaturelles. Ie dis parlant à la rigueur & formellement. Car ſi ie laiſſois embraſſer à la prudence tout ce à quoy elle pourroit eſtre neceſſaire, & où elle met de l'ordre; ie ne la penſerois de moindre amplitude que la ſageſſe. Prenez-y garde, & vous la verrez employée à d'auſſi excellents ouurages qu'elle ſçauroit eſtre. *Le Seigneur* dit Salomon, *a fondé la terre par ſa-*

S. Matth. 10. v. 16.

Genes. 3.

Strabo l. 16.

Prouerb. 3. v. 19.

geſſe, & affermy les cieux par prudence. La verſion Chaldaïque, *Il a preparé les cieux.* La Syriaque, *Il a ordonné les cieux par prudence.* Meſmes autant qu'il y a d'apparence que ce ſoit vn moindre employ de ſeruir à mettre les fondements de la terre, que de donner des ornements aux cieux, autant pourrois-je dire, que l'ouurage de prudence eſt plus excellent que celuy de ſageſſe. Si mieux vous ne iugez plus à propos, afin d'oſter tout ſujet de ialouſie, de dire que la ſageſſe a la meſme part en l'honneur de ce chef-d'œuure, que la prudence, la prudence que la ſageſſe, & que le ſaint Eſprit en parle ainſi que d'vne meſme choſe. Comme auſſi du coſté de ce tres-magnifique & ſi incomparable ouurier qui les a miſes en beſongne, l'vne n'eſt en rien inferieure à l'autre. D'abondant la ſageſſe ayant plus de vogue ſelon la commune opinion, & la prudence n'eſtant ſi celebre, Dieu qui cognoiſt ce qu'elles valent, & qui peut eſtre nous veut apprendre, qu'abſolument parlant ce n'eſt qu'vne meſme lumiere, employe la moins renommée pour faire le plus excellent ouurage, pour m'empeſcher d'en auoir moins bonne opinion que de la ſageſſe. Ariſtote n'a point penſé à tout cela, & ne puis me perſuader qu'il euſt la connoiſſance de la prudence, telle que la vraye vertu la deſire en ſon Iuſte.

Chaldaïc. Præparauit. Syriac. Ordinauit.

S. Hieroſme ſur Iſaie ch. 11.

11. Saint Hierôme a tres-bien dit, que ſans Ieſus-Chriſt qui eſt la vertu & la ſageſſe de Dieu, nul ne peut eſtre ſage. Duquel ſi ce Philoſophe euſt eu la connoiſſance, ie veux croire qu'il ſe fuſt bien empeſché d'y mettre la diuerſité qu'il a miſe entre elle & la ſageſſe. Toutefois à bien prendre garde à ce qu'il dit, il fait

fait assez paroistre, tant il auoit l'esprit penetrant dans les veritez morales, quelle peine il y a d'en faire deux vertus. Il enseigne voirement, & nous l'auons ainsi veu en passant, que la sageſſe & la prudence, qui seruent indubitablemẽt à l'esprit principal, ne sont pas en la mesme partie de l'ame, que la sageſſe est en celle de la contemplation, & la prudence en celle de la consultatiõ. Il rejette de vray l'opinion de ceux qui disoient, que la prudẽce a de l'empire sur la sageſſe; où ie vous supplie de voir sans vous diuertir, que ce n'est pas d'auiourdhuy que l'on fait disputer à qui emportera la palme d'excellence de ces deux vertus, parce dit-il, qu'il n'est pas ainsi qu'elle luy commande, oüy bien qu'elle la moyenne, & est cause de son estre. Que tout au plus si elle commande, c'est non à la sageſſe, mais à son occasion. Ainsi dit-il, la medecine qui donne la santé, ne luy cõmande pas pour cela. Mais l'on pourroit repartir, que si Aristote s'imagine par sa premiere raison, d'adiuger quelque preſceance à la sageſſe, veu d'auanture la dignité de la partie de l'ame où elle est, il nous resteroit touſiours à decider, si cette partie de l'esprit est plus excellente, que celle où est la prudence. Certes, encore bien que les Anges soient de plus noble condition que les hommes, ie ne sçay meſme si l'ordre de leurs hierarchies celestes se peut maintenir, sans quelque forme de police. Qu'importe-t'il, si ce n'est point à la mode de la nostre? Tant plus digne sera la prudence qui y aura à preſider. Ie parle des Anges comme ils viuent parmy eux, car à se souuenir comme ils ont veſcu parmy nous, ie les verrois gouuerneurs des villes, generaux d'armées, entremetteurs de la paix, se méler en fin de

ἐπιστήμην. λογιστικὸν. *Aristote 6 Ethic. c. vltimo.*

tout ce à quoy les plus prudents ont accouſtumé de vacquer au monde. Si donc Ariſtote euſt pris la diſtinction de ces deux lumieres du coſté de leur objet, outre que le principe en euſt eſté plus formel, ie l'euſſe auſſi iugé plus auantageux à ſa cauſe. Parce que la diſtinction qui peut eſtre entre l'objet de la ſageſſe & l'objet de la prudence, ſe trouueroit reelle; & celle qui eſt entre leur ſuiet, n'eſt pas ſi forte. Car eſtant vne meſme partie ſuperieure de l'ame, ſpirituelle, & indiuiſible de ſa nature, l'on n'y peut trouuer de diſtinction que par l'operation de l'eſprit, qui la conſidere capable de deux actes, & qui monſtre la diſtinction de deux habitudes. Suiuant ce principe, les habitudes ſont diſtinguées par les actes, & les actes par les objets. Pour l'autre raiſon, qui ſemble ruiner l'empire de la prudence ſur la ſageſſe, ou ie ne l'entens pas, ou ie voudrois dire en vertu du meſme principe, que la prudence n'a donc point non plus d'authorité ſur les vertus morales, qui ſeroit contre ce que i'en ay auoüé cy deſſus. Voicy comment. Ces vertus tendent d'elles-meſmes à leur fin, qui eſt de rendre bon celuy dont elles ſont la poſſeſſion. Nonobſtant quoy, les moyens de paruenir à cette fin, demandent la conduite de prudence. Cependant ſi la raiſon d'Ariſtote a lieu, ie n'apellerois pas cela auoir du commandement ſur elles, mais ſeulement contribuer quelque choſe à l'acquiſition de leur fin. Qui ſeroit dire la meſme choſe qu'il dit de la ſageſſe; parce à ſçauoir, qu'encore qu'il deſauouë que la prudence luy commande, il confeſſe aſſez qu'elle ne contribue pas peu à ſon auancement. De ſorte que ſaint Iſidore n'a pas

S. Iſidore l. 1. ſentent. c. 21.

mal penſé quand il diſoit. Ce n'eſt point eſtre doüé que d'vne bien imparfaite ſageſſe, que de ſçauoir où vous tendez ſeulement, & ignorer le chemin par où il faut aller. Que ſert-il au temps de la famine, de ſçauoir où l'on vend du blé, ſi l'on ne ſçait le chemin pour y aller ? La ſageſſe dependroit donc au moins en cela de la prudence, qu'elle ne diſpoſeroit des moyens d'arriuer à ſa fin ſans elle. D'ailleurs, ie ne ſçay ſi faire en ſorte que la ſageſſe ſoit ce qu'elle eſt, ce qui ne ſe peut ſelon Ariſtote, ſans la prudence, n'eſt pas vne preuue euidente qu'elle en releue. Attendu que l'Empire naturel que Dieu a ſur tout ce qui eſt fait, eſt vn droit acquis à la puiſſance qu'il a eu de les mettre en eſtat. A quoy ie penſerois de pouuoir approprier ces paroles. *Le iour perſeuere de ton ordonnance, car toutes choſes te ſeruent.* Comme ſi l'eſprit principal, faſché de quelque trouble en ſon interieur, ou de quelque rebellion, parloit à la prudence, ainſi que Dauid parloit à Dieu, & luy tenoit ce diſcours. C'eſt de ton ordonnance que le iour de ſageſſe perſeuere en moy. Car toutes les vertus ont en quelque ſorte, beſoin de ta lumiere. Où il ne faut s'étonner, que la prudence ordonne ainſi çà bas de toute choſe apres Dieu, & qu'elle ſoit neceſſaire à ceux qui commandent, puis que les ornements celeſtes ont eſté diſpoſez par ſon moyen. Que meſme la ſageſſe vacquant à la contemplation, ne peut admirer l'ordre des cauſes les plus ſublimes, eſtant lumiere ſi ſenſée, qu'en s'arreſtant à des objets, dont l'excellence, c'eſt à dire l'ordre, eſt vn ouurage de prudence. *Pſeau. 118.*

111. Quoy qu'il en ſoit, pour chercher de plus

puiſſantes preuues de mon dire, & plus plauſibles és allegories de l'Ecriture de la vraye vertu, Origene ne met point tant de façon, autant de fois preſque qu'il parle de la ſageſſe & de la prudence; mais s'accommodant à la phraſe de la parole de Dieu, il prend ſans ceremonie l'vne pour l'autre. L'Euangile dit-il, m'apprend que le ſerpent eſt pris pour la ſageſſe ou prudence. Meſmes voicy comme il parle de l'empire que l'on attribuë à la prudence ſur la ſageſſe, traittant d'Abraham & de Sara, qui en ſont les deux figures. Quelle gloire à ces ſaints, d'auoir aſſez de merite pour repreſenter deux ſi excellentes vertus? Car meſme chez l'Apoſtre ſaint Paul l'hiſtoire de ces ayeuls des fidelles ſert à de tres-conſiderables allegories. Origene parle donc à peu prés de cette ſorte. C'eſt mon opinion que Sara qui eſt interpreté *Princeſſe*, ou *celle qui commande*, repreſente la vertu de l'eſprit. Cette vertu demeure auec l'homme ſage & fidelle, ainſi que vous pouuez iuger des ſentiments de cét autre Sage qui diſoit de la ſageſſe, *I'ay demandé de l'auoir pour mon eſpouſe.* C'eſt donc pourquoy Dieu dit à Abraham, *Tout ce que Sara te dira, obeis à ſa voix.* Que pourroit dire Ariſtote contre cette diuine parole? Voila la ſageſſe qui reçoit ordre d'obeir à la prudence. Car la vertu imperieuſe & dominante en l'eſprit, meſme ſelon la doctrine de ce Philoſophe, n'eſt point ſans la prudence. De maniere que l'on pourroit conclurre que c'eſt à elle à qui la ſageſſe obeit. Toutefois ce n'eſt pas ce que ie voudrois inferer, oüy bien que comme Abraham & Sara, l'époux & l'épouſe ſont deux en vne chair, ainſi la ſageſſe & la prudence ſont deux en vn eſprit. Que les

Origene homil. 4. in Exod.

Le meſme homil. 6. in Geneſ.

Sap. 8. v. 2.

Geneſ. 21. v. 12.

hommes ne les doiuent ſeparer, puis que Dieu les a conioinctes, où il parle ainſi. *O Pere, Seigneur du ciel & de la terre, ie te rends graces, parce que tu as caché ces choſes aux ſages & aux prudents, & que tu les as reuelees aux petits enfans. Il eſt ainſi Pere.* Ayant fondé la terre par ſageſſe, & ordonné les cieux par prudence, tel a eſté ton plaiſir que de cacher tes myſteres aux ſages & aux prudents. Ainſi eſt-ce que quand Dieu donne à Salomon *la largeur du cœur comme le ſable de la mer*, il ne luy donne point la ſageſſe ſans la prudence. Ainſi quand le Seigneur dit à ſes diſciples, *Vous eſtes le ſel de la terre*, il entend parler de leur ſageſſe & de leur prudence. Ainſi quand ſaint Paul dit que *la ſageſſe de la chair eſt ennemie de Dieu*, à cauſe dequoy l'Apoſtre ſaint Iacques l'appelle *terrienne, animale, diabolique*, il la prend pour la *prudence de la chair, qui eſt vne mort.*

S. Matth. 11. v. 25.

3 Rois 4. v. 29.

S. Matth. 5. v. 13.

Saint Paul Romains 8. v. 7.

S. Iacq 3. v. 15.

Rom 8 v. 6.

IV. Et que diriez vous ſi ie pouuois vous faire voir ſelon les principes d'Ariſtote, qu'il auoüe la meſme choſe? Les ieunes gens dit-il, peuuent eſtre Geometres, Mathematiciens, & imbus de ſemblables diſciplines, mais non prudents, à cauſe que l'experience leur manque. Vn peu apres il en dit autant de la ſageſſe, qui cela eſtant, profitera auſſi auec l'âge & par l'experience. En fin vous trouuerez à prendre la ſageſſe, non entant que ſimplement ſpeculatiue, mais comme la vraye vertu en fait eſtat en ſon inſtitution, & pour vne lumiere intellectuelle & morale, que ſaint Thomas nous reſoudra peremptoirement ces difficultez, diſant: Prudence eſt vne ſageſſe aux affaires humaines. Propoſition que ie voudrois prendre en ſens

Ariſtote 6. Ethic. cap. vltimo.

S. Thom 2. 2. q. 47. ar. 2. ad 1.

S Thom 2 2. q. 45. art. 2. identique. Et ailleurs: Auoir le iugement droit aux affaires, appartient à la sageſſe, qui eſt vne vertu intellectuelle. Voila pourquoy s'il m'arriue de prendre la sageſſe pour la prudence, ce n'eſt mon intention d'y comprendre cette sageſſe, qui eſt la plus polie & la plus accomplie de toutes les ſciences. Ie ſçay trop bien que la prudence qui eſt vne sageſſe, n'eſt point vne ſcience, mais iugement & circonſpection, qui ordonne des choſes preſentes, qui preuoit les futures, & qui ſe remet deuant les yeux celles qui ſont paſſées, empeſchant en tout & par tout l'eſprit principal de s'égarer. Elle eſt vſurpée des Tyrans en cette ſignification. Sus dit Pharaon, *opprimons les ſagement.* Il vouloit perdre le peuple de Dieu. I'entends donc par ma sageſſe, l'entendement ioint au iugement. L'entendement non des principes neceſſaires des cauſes ſoueraines, mais des principes caſuels & politiques. L'entendement non de vray ſi ſauuage ny ſi ſolitaire que celuy d'Anaxagore, mais plus ciuil & mieux dreſſé aux affaires. Et concluds auec cette allegorie, m'adreſſant aux admirateurs de l'Empire de la vraye vertu, auſquels i'ay creu eſtre obligé de donner ces aduertiſſements.

Exod. 1. v 10.

Gen. ſ. 18. v. 1. Vous liſez en la Geneſe, que le Seigneur apparut vn iour à Abraham en la plaine de Mambré, où ce ſaint Patriarche s'eſtoit aſſis à l'ombre d'vn cheſne enuiron l'heure de Midy. Voyant venir le Seigneur en forme d'Anges, il ſe leua auſſi toſt pour luy faire la reuerence, auec toute la ciuilité qu'il pût, & ſe mit en deuoir de luy faire bonne chere. Ce n'eſt donc pas ſur le haut des montagnes que la sageſſe par eſſence, voulant faire du bien aux hommes, apparoiſt à la sageſſe par parti-

cipation, c'eſt quand elle eſt deſcenduë dans la plaine, enuironnée de montagnes. Abraham ſur le haut des montagnes de la contemplation, auroit eſté ie m'aſſeure auſſi peu ciuil qu'Anaxagore, ou Thales. Cette plaine a nom *Mambré*, qui en langue Hebraïque ſignifie *viſion aiguë & penetrante*, ou certes pour le dire ainſi, *perſpicacité*, qui ſelon Iſidore eſt vn acte de ſubtilité de l'œil approprié au nom de prudence. Remarquez la ſageſſe non haut éleuée, ou dans la ſolitude, où elle a accouſtumé de vacquer à la meditation, mais au pied des montagnes, dans la vallée des peuples, où laiſſant la contemplation, elle vacque à l'action, ſe ioint à la prudence, qui a l'œil aigu, ſubtil & penetrant en matiere d'affaires politiques.

מטרא
Viſio. perſpicacitas. *Origene hom. 4. in Geneſ. S. Iſidore liu. 10. origi.* Prudés quaſi porrò videns. perſpicax enim eſt, & incertorum præuidet euſſu.

CHAPITRE IX.

I. Combien le Iuſte eſt parfaittement preparé aux inſtitutions de la vraye vertu, par la connoiſſance de Dieu & de ſoy-meſme. II. Les exemples qu'il donne aux rebelles de ne ſe point conformer au monde. Prudence Chreſtienne inſeparable de la probité. III. Paralelles de Moyſe & du Iuſte. Naiſſance de Moyſe, ſes parents & ayeuls paternels & maternels. IV. Sa femme de la race d'Abraham, qui repreſente la ſageſſe. Sept hommes meſurent tous les âges du monde. Façon de regner de Moyſe, qui poſſede autant de moyens que Dieu. V. Application de ces particularitez de Moyſe au Iuſte de la vraye vertu. VI. En quelle ſorte Moyſe pouuoit auoir autant de reuenu que Dieu. VII. Et le Iuſte que Moyſe.

I. TELLES, ſi precieuſes, & en ſi grand nombre ſont les excellences de ma ſageſſe, leſquelles vous aurez encore moins d'apparence de reuoquer en doute, ſi vne fois la vraye vertu vous a fait voir, que l'Empire de ſon Iuſte pour paruenir à la gloire où il eſt, s'eſt preualu de ſon aſſiſtance. C'eſt donc à quoy elle ſe prepare, & ce qu'elle a à deduire. Ne doutez pas que ce ne ſoit auec des authoritez d'auſſi grand reſpect qu'ont eſté celles qu'elle a alleguées pour authoriſer la magnificence de l'eſtat interieur de l'eſprit principal, que la force & la temperance rendent ſouuerain ſur les paſſions. Croyez plutoſt qu'elle en écrira à ſa façon, d'vn ſtile conuenable à ſon deſſein, fondé ſur les ſaintes maximes de la parole de Dieu, & traitté auec grande facilité. Tant afin que ny ceux qui ne ſont pas bien capables de iuger de la dignité des cauſes que par l'exprés ſentiment que l'on leur donne de l'importance de leurs effets, ny ceux qui eſtans plus habiles, neantmoins pour n'auoir iamais ſceu que c'eſt que vertu, n'en penetrent pas mieux pour cela dans ſes principes moraux, où toutefois les bons iugements peuuent apperceuoir les vtilitez qui en prouiennent, meſmes auant qu'elles en ſoient déduites, pour eſtre tirées en exemples, ou pour eſtre traittées en diſcours; ny qui que ce ſoit en fin, ne faſſe aucune difficulté de croire que le treſor & l'huile de la demeure du Iuſte, ſignifient parlant en general, les graces que Dieu fait à vne ame: & de plus, le prenant à mon ſens, l'opulence, la force, la gloire, la ſplendeur nompareille, finalement

lement l'immortalité promiſe à l'Empire du Iuſte de la vraye vertu. Déja elle en a rendu le nom & la valeur celebres à merueilles, non ſans nous promettre de ne deſiſter d'en accroiſtre la reputation, qu'elle ne le voye couronné dans cette *cité* qui *eſt or pur*, en recompenſe de tant de biens qu'il fait tous les iours. *Apocal. 21. v. 18.* Ces biens luy donnent eſperance d'y regner à iamais, apres auoir heureuſement regné çà bas par le moyen de la prudence; ie dis de cét or precieux du riche treſor de ſon incomparable iugement. A qui tiendroit-il que cette felicité n'arriuaſt à mon Iuſte? Non à la vraye vertu qui s'eſt donnée à luy en attendant l'entier accompliſſement de ce qu'elle luy a fait eſperer. Non à ſa Majeſté, qui n'a point de plus ordinaire mouuement en l'ame que de contribuer à ce deſſein. Il le fait bien paroiſtre en tous ſes ſaints deſirs, ſans parler de cette rare deuotion qu'il a de répondre aux exhortations de ſa pedagogue: Il le fait encore paroiſtre par les preuues qu'il donne, & qui excitent l'applaudiſſement general de tous les admirateurs de ſa felicité, que quand la vraye vertu auroit eu à choiſir de tous les Princes du monde, elle n'auroit rencontré vne ame Royale mieux preparée à ſes inſtitutions par la grace, & par les dons de nature, que le Iuſte de ſa gloire. Bref il le fait paroiſtre par vne infinité de bons exemples qu'il donne à ſes ſujets. Exemples qui deuroient faire des miracles, comme eſtans tres-capables de leur donner enuie de bien faire, & ſi heroiquement vertueux que i'oſe aſſeurer qu'ils peuuent encore plus que cela, & qu'ils ſont meſmes dignes de l'imitation des Rois; Exemples qui exhortent de ſuiure cét auis que

Rom.12. v. 2. ſaint Paul a apporté du ciel, *Ne vous conformez point à ce monde, mais ſoyez reformez par le renouuellement de voſtre ſens, afin que vous éprouuiez quelle eſt la bonne volonté de Dieu, bien plaiſante & parfaite.* Pour bien iuger ſi ces exemples ſont tels que ie dis, il ne faut que prendre garde à la pieté de mon Roy, à l'innocence de ſa vie, l'vne & l'autre entretenuë dans la connoiſſance qu'il a de ſoy-meſme, & cette lumiere qui reluit ſi rarement en l'eſprit des Rois, conſeruée par la crainte de Dieu, que la vraye vertu luy propoſe inceſſamment à imiter. Pour moy ie ne fais aucune difficulté de le croire, & ne doute pas qu'il ne penſe à Dieu *en*

Prouerb.3.v.6 *toutes ſes voyes*, afin qu'il luy plaiſe de dreſſer ſes pas. Que dy-je, il ne ſe ſouuienne au moins habituellement, que ce Roy des Rois qu'il adore tous les iours, & à la volonté duquel il ſe conforme, diſoit autre-

Leuit.19. fois aux Rois & aux peuples; *Soyez ſaincts, car ie ſuis ſainct.* Et pleuſt à cette Majeſté qui le remplit de ſes benedictions, qui luy donne la gloire de pouuoir ſeruir d'exemple aux Princes & aux peuples, qu'il euſt autant d'imitateurs qu'il y a de Monarques qui luy ſont inferieurs en merite, & qu'il a de ſujets. Dieu en

S.Ioan 1. eſtant mieux conneu, en ſeroit mieux ſeruy. *Ne vous conformez pas au monde.* Pourquoy? *Le monde ne connoiſt pas Dieu.* Et cette connoiſſance, comme i'ay tant fait voir, eſt neceſſaire pour bien regner. Le monde n'eſt pas plus religieux que l'Egypte du temps de Pharaon, il ne parle pas auec plus de reſpect que ce Tyran,

Exod.5.v.2. qui diſoit; *Qui eſt le Seigneur, afin que i'obeiſſe à ſa voix? Ie ne connois point le Seigneur.* Ne vous conformez donc pas, ô Princes, à ce monde d'impieté, & d'i-

gnorance. Pharaon chaſſe de ſon Royaume ceux qui ont la connoiſſance de Dieu. Il mépriſe l'ambaſſade de celuy qui l'exhorte de la part du Tourpuiſſant, de ſe conformer à ſa volonté. Vous étonnez vous ſi au lieu de proſperer il eſt malheureux ? Si au lieu de ſe maintenir en étudiant à la reformation de ſes ſens,& de ſon interieur, par où mon Iuſte a commencé de meriter l'eternité de ſon Eſtat, il endurcit ſon cœur,& ſe reuolte contre la volonté de Dieu ? Si dy-je, il merite que la Iuſtice enuoyée du ciel, executée en ſes terres, en ſes villes, en ſes enfans, le faſſe repentir de ſa rebellion ? Pour s'eſtre conformé au monde, & n'auoir voulu ſe ſoumettre à la parole de Dieu, il en éprouue la volonté, non bonne ny bien plaiſante pour luy, mais irritée & iuſtement bandée contre luy. Certes il ne luy pouuoit mieux arriuer que cela, eſtant certain, comme i'ay fait voir bien au long, que l'affliction de l'ame, & la douleur du corps, prouiennent de la reſiſtance que les Tyrans apportent à vne puiſſance plus grande que la leur.

II. Et partant l'Apoſtre ſaint Paul conſiderant de là haut cét Eſtat & ſon Prince ſi bien preparé à ſes conſeils, outre le pouuoir qu'il a par authorité & par amour ſur les inclinations de ſes ſujets, l'exhorte & luy dit, *Ne vous conformez point au monde*, qui ruine les Rois, & leurs principautez. Conformez-vous à Dieu, qui fait regner les Rois. Le monde ne le connoiſt pas, ny l'iniuſtice la Iuſtice, ny le menſonge la verité. Les vices dit Origene, ont la vertu en execration. Le monde ne fait donc eſtat de ce qui fait ſubſiſter les Monarchies. C'eſt pour reuenir à ce que ie diſois, que mon

Origene hom. 3. in Exod.

Iuſte faiſant gloire des principes de la vraye vertu, auant que de faire voir à ſon peuple la puiſſance qu'il a de l'empeſcher d'aller en Egypte, ou vers l'Atheïſme, de le retenir en la connoiſſance de Dieu, & d'obliger les rebelles à la religion de leurs peres, a bien voulu nous donner cette aſſeurance, qu'il ne tiendroit pas à ſon exemple, que chacun ne ſe portaſt à la reformation de ſes ſens, iugeant bien que cette vertu n'eſt moins neceſſaire pour bien obeïr, que pour bien commander. Ce n'eſt pas direz-vous, ce que i'auois à dire, ſi eſt bien au moins reprendre en paſſant l'ordre auquel ie me ſuis obligé cy deſſus. Les amoureux de mon Prince ne trouueront rien à reprendre en cette digreſſion. Il eſt touſiours à propos, que la vraye vertu qui n'eſt point ſujette à vanité, ſe donne quelque complaiſance en conſiderant les fruits de ſon inſtitution. Attendu meſmes qu'elle ne ſe contente qu'en repaſſant ſur les liaiſons des matieres dont elle a traitté, & qu'elle deuoit ioindre à celles dont elle a à traitter, à la gloire du plus religieux, & du plus genereux Prince qui viue. D'ailleurs ie ne ſçaurois croire que les eſprits dont ie parlois, ie dis ceux qui ſont capables de voir les effets en leurs cauſes, & les raïons dans le Soleil, m'accuſent d'eſtre tombé mal à propos de la ſplendeur de prudence, qui fait reluire toutes les autres vertus, ſoit en l'interieur, ſoit en l'exterieur, ſur les merueilles d'vne vie dont elle eſt la lumiere & la Royale conduite, & ſur les exemples qu'elle déploye, afin qu'ils paroiſſent au gouuernement de cét Eſtat. Si quelqu'vn me blaſme de cela ie le prieray de ſe ſouuenir, qu'ayant à parler de la prudence, que ie ne penſe pas

assez Chrestienne, si elle n'est accompagnée de probite, comme ie m'oblige de faire voir cy apres, ie ne deuois obmettre ce que i'ay dit des inclinations & des mœurs de mon Roy. Comme pour auertir le lecteur, que la seule prudence du Iuste entrera dans mon discours. Outre que les vertus & saints deportements de mon Prince sont autant d'effets de la crainte de Dieu. Et ie parle de cette *crainte*, qui *est le commencement de sagesse.* *Psaum. 110. v. 10.*

111. Ie n'auois donc sujet de me défier que la digression de ces loüanges ne fust trouuée à propos, & ne me deuois imaginer que l'on creust ou que mon intention fust telle que de rompre l'ordre de cette institution, ou que ma memoire fust si courte que d'oublier les quatre qualitez de Moyse, sur lesquelles, comme sur les quatre vertus principales & fondamentales de tous ses preceptes, elle se doit entretenir. Philon Iuif nous les a marquées au premier liure, sçauoir, celle de Roy, de Legislateur, de Prophete, & de Sacrificateur, nous apprenant que ce diuin personnage Moyse a merité de les porter. Ce n'a pas esté tout à la fois. Car comme auant que d'auoir assez d'asseurance pour faire la charge d'Ambassadeur, il s'estoit dressé en faisant des charges moins honorables, de mesmes auant que de conduire son peuple, en laissant des preceptes aux Rois tirez de la mesme source, d'où la vraye vertu puise ceux qu'elle donne à mon Iuste, il auoit long temps étudié aux principes des diuines institutions. I'ay donc à parler de ce Moyse qui fut enuoyé vers Pharaon pour luy annoncer la volonté de Dieu, qu'il ne pouuoit apprendre sans en auoir la *Philon.*

connoiſſance: De ce Moyſe lequel eſtant ſans comparaiſon plus digne de regner que ce Tyran, qui reiettoit cette lumiere du Ciel, eſt paruenu à la poſſeſſion du treſor de prudence par les meſmes degrez par leſquels la vraye vertu fait auancer ſon Iuſte. Et faut croire, que les Princes n'y peuuent arriuer autrement. Que perſonne ne doute, que Dieu n'ait le pouuoir fort égal à ſa volonté, que ſans dépendre des loix du temps, il peut en vn inſtant rendre tous les Princes du monde dignes de leurs charges; C'eſt vn ſigne treſeuident, que s'il a laiſſé faire le temps en ce qui regarde Moyſe, que l'on peut dire auoir eſté le plus grand homme d'Eſtat qui fuſt iamais au monde, ie n'oſerois aſſeurer que Dieu ne l'ait fait à deſſein. Et pourroit bien eſtre que ce fuſt afin de faire vn exemple de ce procedé, ſoit touchant les preceptes de prudence qu'il a gardez, ſoit pour arriuer aux moyens de bien acquerir cette Royale vertu. Sçachons ie vous prie, qui eſtoit ce grand homme, & nous iugerons mieux de l'ordre que Dieu a trouué bon de garder, pour le faire paruenir à la gloire qu'il a meritée. Ses progeniteurs eſtoient Chaldeens de nation, bien que pour luy il fuſt Egyptien de naiſſance. Ses parens laiſſerent Babylon où ils demeuroient, & où vray-ſemblablement il auoit eſté conceu, pour aller en Egypte eſtans preſſez de la famine qui les chaſſa de leur païs. Son pere auoit nom *Amram*, ſa mere *Iochebed*, tous deux de meſme lignée, & de la tribu de Leui. Car Iochebed eſtoit tante d'Amran, ſœur germaine de Chaath, de pere d'Amram. Si ie m'arreſte aux etymologies ces noms, Moyſe eſt fils d'Amram, c'eſt à dire, de

Clement Alexand. lib. 1. Stromat.

Exod. 6. v 20.

Exod. 2. v. 1. Et accepit vxorem stirpis suæ,

celuy qui eſt auec le tres-haut ; ou plutoſt de la ſageſſe, comme ie diray. Car elle ſe dit auoir eſté auec le tres-haut, en la diſpoſition de cét vniuers. Moyſe eſtoit auſſi auec elle en conduiſant le peuple du Tout-puiſſant, peuple, qui eſtoit pour lors l'ornement du monde. S'il meritoit de la gloire en ce gouuernement, ie m'en raporte ; cependant i'en decouure les preiugez au nom de Iochebed ſa mere, qui ſignifie *glorieuſe*. Mais ſi vous vouliez ſuiure des allegories plus humaines, vous auriez à remarquer, que le trisayeul du pere *d'Amram* auoit nom *Abram*, c'eſt à dire, *pere tres haut*. Voicy l'ordre de cette lignée de prudence & de ſageſſe, pour en demeurer à l'allegorie d'Abraham, que nous prenions n'agueres pour la figure de cette vertu. Moyſe eſtoit fils d'Amram, Amram celuy de Chaath, luy de Leui, Leui de Iacob, Iacob d'Iſaac, & Iſaac d'Abram, pere tres-haut, du depuis appellé Abraham, quand il euſt acquis aſſez de merite pour repreſenter la ſageſſe. Si bien que Clement Alexandrin a raiſon d'obſeruer, que Moyſe naſquit en la ſeptieſme generation. Comme en effet ie le vois icy le ſeptiéme en droitte ligne, depuis Abraham, ou pour le dire ainſi le ſeptiéme fils de la ſageſſe. Ie vous donne à penſer s'il eſt vray comme l'on tient, que quand les femmes mettent au monde ſept enfans maſles tout de ſuite, ce nombre cauſe du bon-heur à ceux qui naiſſent les ſeptiémes, ſi la ſageſſe ne deuoit acquerir vne grande felicité à ſon ſeptiéme fils.

עמרם Cum excelſo. *Prouerb. 8.*

יוכבד Gloriola.

Exod. 6. v. 14. &c.

Clem. Alex. cy deſſus.

IV. Mais il ne ſuffiſt pas à Moyſe de deſcendre de la prudence en droitte ligne, il épouſe vne femme qui en deſcendoit par vne autre branche. Elle eſtoit

fille de *Iethro* Preſtre de Madian,& Madian eſtoit fils de Cethura & d'Abraham. Si bien, comme écrit Origene, que Sephora femme de Moyſe, eſtoit de la ſemence d'Abraham,& non pas étrangere, comme l'on pourroit penſer, veu le païs où il l'alla épouſer. La ſageſſe touche donc à Moyſe meſmes du coſté de ſa femme. Or que cette vertu n'euſt degeneré en luy du coſté de ſon pere, l'on le peut déduire de cette obſeruation. Amram dit Genebrard, a eſté l'vn de ces ſept perſonnages qui ont meſuré la vie humaine, depuis le commencement du monde, iuſqu'à la fin. Qui ſont Adam, Mathuſalem, Sem, Iacob, Amram, Ahias Silonite,& Elie. Voicy comment. Mathuſalem a veu Adam, & Sem a veu Mathuſalem. Sem eſtoit encore du viuant de Iacob, qu'Amram a eu le bien de voir, comme n'eſtant que ſon bis-ayeul. Amram a veſcu iuſques au temps d'Ahias Silonite, duquel Elie a eſté conneu. Et Elie demeure ſain & ſauue iuſqu'à la fin du monde. Ce n'eſt pas encore aſſez que la prudence n'ait degeneré en Amram, qui eſtant comme au milieu de ces contemplateurs de la race des hommes, & conſequemment de toutes leurs mœurs, obſeruoit le temps paſſé, iugeoit des affaires preſentes, & prenoit garde aux futures; ie ne ſuis pas content ſi ie ne la vois exceller en Moyſe d'vne façon toute Royale, & ſingulierement politique. Si dy-je, ie ne fais voir qu'elle eſtoit le treſor de ſon Empire. Moyſe à ce que Philon en a écrit, a regné ſur ſon peuple, ie veux dire, en ce diuin Eſtat formé de la main de Dieu, non ſur l'aſſeurance qu'il auoit en la force de ſes troupes d'infanterie & de caualerie, ou en celles d'vne puiſſante armée nauale,

Origen. hom. 11. in Geneſ. Geneſ. 25. v. 1

Genebrard. l. 1. Chronol.

Philon. lib. de præmiis & pœnis.

nauale, comme font les autres Rois, mais ſe fiant en Dieu, de l'authorité duquel il tenoit ſon Empire. S'accordant à ce la volonté du peuple, qui eſtant inſpiré du Ciel auoit deſiré de l'auoir pour Prince. Luy ſeul de tous les Rois, à ce que l'on en écrit, eſtant appellé à cette charge, a gouuerné ſans or, ſans argent, ſans moyens quelconques, faiſant eſtat, non des richeſſes aueugles, mais de celles qui ſont la clair-uoyance de l'eſprit. Et pour ne rien diſſimuler de ce que i'en penſe, ayant de reuenu tout ce que Dieu poſſede. S'il eſtoit riche, ie vous le laiſſe à penſer. Oüy certainement, & ſi opulent, que quand il auroit eu à ſa diſpoſition tout autant de treſors qu'il y en a au monde, c'euſt eſté peu, au prix de ceux dont parle Salomon, & le ſaint Eſprit, où il écrit: *Bien-heureux eſt l'homme qui trouue ſapience & qui abonde en prudence. Meilleure eſt la poſſeßion d'icelle que marchandiſe d'or & d'argent, elle eſt plus precieuſe que toutes richeſſes.* Prouerb. 3. v. 13. 14.

V. Quelle doit donc eſtre l'ambition de la vraye vertu, ſi elle pretend faire de ſon Iuſte vn ſecond Moyſe? De vray nous n'y auons point veu de repugnance, du coſté de la grace dont le Ciel l'a remply. Peut eſtre en trouuerons-nous du coſté du peuple, ſur lequel il regne. Nullement. Car ſi bien le peuple de Dieu auoit luy ſeul entre toutes les nations, les priuileges particuliers de la connoiſſance de ſon Createur, les ſujets du Iuſte ſont les ſeuls tres-Chreſtiens du monde. Surquoy donc fonderez-vous les moyens de contredire à la figure de la vraye vertu? Non ſur ce qui regarde l'Empire de mon Roy, qui ayant commencé en Aſſur, ainſi que i'ay dit, ne doit prendre

fin que quand Elie reuiendra au monde. Non de plus du coſté de la mere, qui eſt la gloire des Princeſſes de la terre. Qui deſcend des plus ſages & plus prudents Princes que l'hiſtoire puiſſe remarquer. Non du coſté du pere, qui pour meriter le nom de Grand, s'humilioit tous les iours en la preſence du tres-haut, & a eſté la merueille des Monarques de ſon temps. Non finalement du coſté de ſes ayeuls, où ie reuere la ſainteté de ce bien-heureux ſage, vray Abraham, à cauſe de la vertu d'hoſpitalité, vray pere, non des nations, mais des pauures, qui ſortit de la terre des Chaldeens, de ſa terre natale, de la terre où il auoit ſuccé la mammelle de ſa ſainte Mere, pour aller en la terre de viſion, viſiter l'adorable montagne de Caluaire, & de ſalut. C'eſt où ce grand Prince alla amaſſer les treſors de la ſageſſe, auſquels mon Iuſte qui porte ſon nom, a ſuccedé. Mais que dira-t'elle de l'épouſe de noſtre Moyſe? Ne l'eſt-il pas allé chercher vers le climat de Sephora ? Ne deſcend-elle pas en ligne collaterale, de la tige Royale des Catholiques? Car pour la maiſon de l'Empire d'où elle eſt ſortie, qui ſçait ſi Dieu ne le veut pas reünir par ſon moyen, au ſceptre dont il l'a ſeparé, & où à ce que diſent les Propheties, il a promis de le reünir ? Les forces de ce Moyſe ſont grandes, ſes treſors incomparables, ſes armes, ſes troupes, ſa valeur, ſes ſuccez, admirez & redoutez de tout le monde. Il ne s'y fie pas toutefois que de bonne ſorte. Se ſouuenant de la prophetie de la mere de Samuel, il n'oublie iamais qu'il tient ſon Empire de la main de Dieu. Et qu'il ſoit vray qu'il ſe fie plus en la prudence qu'aucun autre Monarque, ie le donneray à

connoiſtre cy apres, par la reſolution qu'il a priſe de ſuiure les inuincibles conſeils d'vn excellent homme d'eſtat de la profeſſion de Iethro.

VI. Ce que ie remarque de plus rare en l'obſeruation de Philon quand il parle de Moyſe, c'eſt qu'il luy donne autant de reuenu qu'à Dieu: ou pour mieux dire, les meſmes moyens. Quiconque n'admire point cette loüange, ie ne ſçay s'il ſe peut plaire à rien d'excellent. De vray l'authorité de Philon eſt grande en ces matieres là, mais ſi ie ne tenois l'opulence de Moyſe magnifique iuſques à ce point, que d'eſtre comparable à la poſſeſſion du Tout-puiſſant, d'autre main que de ſa ſienne, ie le prierois pour ce regard, de me diſpenſer de le croire. Pour me bien contenter, ie demanderois vn témoin plus irreprochable, qui en parlaſt toutefois auſſi auantageuſement que luy. Non que ie veuille dire que ce puiſſant & tres-iudicieux eſprit ait rien auancé temerairement. Car à ce que ie m'imagine, il a pû colliger ſa penſée de deux paſſages de l'Ecriture ſainte. Le premier, tiré des oracles du Roy Dauid, qui celebrant les grandeurs de Dieu magnifié en ſon peuple, quand il fut deliuré de ſa captiuité, contient ces paroles: *Au ſortir d'Iſraël hors d'Egypte & de la maiſon de Iacob, du peuple barbare, Iudée a eſté faite ſa ſanctification, & Iſraël ſa puiſſance.* Pſeaume 113. v. 1. Voyons premierement de cette lettre, & puis nous conclurons auec Philon. Les autres liſent: *Iuda a eſté fait ſes domaines*, ou ſelon Vatable, *ſon domaine.* Iuda notamment chef de la tribu Royale, qui eſt icy priſe pour tout le peuple, comme auſſi elle en eſtoit la plus illuſtre partie. Ie faiſois quelque ſcrupule de croire à

Vatable. ממשלותיו Dominia eius. Vatable Dominium eius.

Philon, & me voicy obligé d'admettre l'Ecriture, qui dit plus que luy. *Le peuple d'Iſraël eſt le domaine du Tout puiſſant.* Moyſe qui eſt le Roy du meſme peuple, doit donc auoir ſous ſa puiſſance tout le domaine de Dieu. Me preſſerez vous ſur les termes de rente, ou de reuenu de l'Eternel, pour m'aduertir que Philon en pourroit parler, comme qui parleroit des finances qui entrent dans les coffres de l'Epargne de quelque puiſſant Monarque ? Ie lis en l'Exode ces remarquables paroles du Tres-haut, adreſſées à ſon peuple, & qui vont ſatisfaire à cette difficulté: *Si vous obeïſſez à ma voix, & gardez mon alliance, vous ſerez mon acqueſt ſur tous les peuples, car toute la terre m'appartient.* Les autres liſent, *vous ſerez mon épargne*, ou *mon treſor.* Tellement que s'il n'eſt point permis de diſputer l'inueſtiture de Moyſe dans tout le domaine de Dieu, à qui toute la terre appartient, il n'eſt pas non plus loiſible de douter que ce grand Prince n'en poſſedaſt les treſors. Si ce n'eſt comme ie diſois, que poſſedant la ſageſſe, il euſt encore beaucoup plus que tous les biens de la terre ne valent. Eſtant vray que ſes fruits & reuenus ſont plus precieux que l'or.

Exod. 19. v. 5.

סגולה

Arias Montanus. Theſaurum pro.

VII. Cela ſuffiſe touchant le peuple de Dieu, dont Moyſe eſtoit le ſouuerain. Pour appliquer cecy à mon Iuſte, i'en demeureray au texte de la vulgaire, & diray, qu'Iſraël, c'eſt à dire le peuple tres-Chreſtien, qui void Dieu par la foy, & qui eſt la puiſſance du Seigneur, eſt auſſi la ſienne, ſans oublier qu'elle reſpond à celle de Moyſe, qui en eſtoit la figure. Sur quoy ie me ſouuiens des marques de la Royauté du fils de Dieu, les plus auguſtes & les plus adorables de toutes

celles qu'il a portées, & qu'il n'a portées, que quand il a auoüé qu'il eſtoit vrayement Roy, ſçauoir le iour de ſa paſſion. Ces marques ſont la couronne d'épines, & la ſainte croix. Iuſte trois fois heureux, d'auoir dans les treſors des Egliſes de ſa ville capitale le diademe du Roy des Rois, dont Moyſe le vid couronné en figure dans vn buiſſon ardant. Car ſi le diademe eſt en ſa poſſeſſion, l'Empire y eſt auſſi. Parce que ſelon le Prophete, c'eſt *vn diademe de Royaume*. Ie n'oſerois preſque auancer là deſſus ce que ie penſe. Dieu preuient mon Iuſte, & meſmes, ſi i'ay l'aſſeurance de le dire, les deuoirs de ſes ſucceſſeurs. Il poſe ſon diademe ſur l'autel de ſes Egliſes, auant que quelque Iuſte ſorty de ſa race, aille poſer ſa couronne ſur la montagne de Caluaire, autrefois couronnée de ces épines d'opprobre, qui ſont auiourd'huy la gloire du Chriſtianiſme, & ſingulierement de l'Empire tres-Chreſtien. Que ſi quand ce dernier Roy de France ira faire hommage à Dieu de tout ce qu'il aura de plus auguſte, & de tous ſes ornements de majeſté, ce ſera à intention de ſe demettre de ſon Empire, pour offrir à Dieu la puiſſance qu'il tenoit de ſa main, & pour luy rendre ce qui luy appartient; Dieu laiſſant à la France apres ſa mort, la couronne ſous laquelle le *lis* a eſté *entre les épines*, a voulu que ſes épines fuſſent entre les lis, ie veux dire que ſa paſſion fut adorée des innocents & des iuſtes. Monſtrant en cela que l'on ne deuoit trouuer étrange, ſi s'eſtant humilié iuſques à ſubir la ſentence de mort pour l'exaltation du Chriſtianiſme, il mettoit ſon diademe au pouuoir du Roy tres-Chreſtien, dont l'Empire eſt la plus illuſtre portion de l'E-

Exode

Iſaie 62. v. 3. Diadema regni.

Cantic. v.

gliſe. Ie ne dis rien de la ſainte Croix, qui eſt auſſi vne marque de la dignité Royale de Ieſus-Chriſt, ſi c'eſt d'elle qu'il faille entendre ce paſſage, *Sa principauté a eſté miſe ſur ſes épaules*; comme l'Egliſe l'a touſiours entendu. Car quel moyen de douter qu'elle ne ſoit merueilleuſement auantageuſe à vn Empire où Dieu en a mis vne grande partie en depoſt, puis qu'elle a meſmes eu le pouuoir d'agrandir la puiſſance de Dieu, comme en ſuitte de ces paroles, *Sa principauté ſera miſe ſur ſes épaules*, il eſt écrit : *Son Empire en ſera augmenté, & ſa paix n'aura point de fin?*

Iſaie 9. v. 6.

Iſaie cy deſſus v. 7.

CHAPITRE X.

I. Les richeſſes du Iuſte ne ſont point de la nature de celles qui aueuglent. II. Veritez conſiderables ſur ce ſujet. III. Quand Moyſe a porté le nom de Dieu, il a apris que le ſage eſt Dieu de l'inſensé. Le Iuſte en cette qualité participe à la diuinité. IV. De là vient qu'encore qu'il ſoit tres-magnifique, ſes richeſſes eſtans diuines, le treſor en eſt inepuiſable. V. L'huile des richeſſes du Iuſte épanduë au gouuernement de ſon Eſtat, ſuppoſe la plenitude de ſageſſe en ſon ame. VI. Et peut-on dire que c'eſt la cauſe efficiente de celle qui reluit és deuoirs de ſes ſujets.

I. EN ſuite de ce, ie voudrois vn peu m'arreſter à la nature de cette opulence, dont Moyſe s'eſt preualu, pour paruenir à la gloire de regner comme il a fait. Car elle me repreſente parfaictement les richeſſes que Dieu à miſes dans le threſor de mon iuſte. Ce n'eſtoit point à

ce que nous auons apris de Philon, vne opulence de richeſſes aueugles, ny qui fuſt de la condition de celles où ſe prennent *les preſents* qui *aueuglent les yeux de ceux qui les reçoiuent*. Moyſe ne ſe ſoucioit point d'or, ayant en abondance ce qui vaut beaucoup plus. L'or qui fait les Princes aueugles, n'entre point dans les cieux; & toutesfois c'eſt d'où viennent les richeſſes de la clairuoyance des eſprits, qui fait regner heureuſement. L'or ſans la ſageſſe eſt contraire à la veuë. C'eſt de vray vn remede contre les miſeres & ſiniſtres accidẽts des Eſtats, remede qui peut ſeruir à les maintenir, & leur acquerir de la ſplẽdeur; mais ce ne doit eſtre, quoy que l'on puiſſe dire, que comme vn medicãment ſert à la ſanté, & dont il ne faut vſer que ſelon l'ordonnance de la prudence. Le ſoin d'amaſſer des treſors, ne doit porter preiudice au deſir de ſageſſe, dont l'acquiſition eſt preferable à tout autre & non iamais pernicieuſe. Sans elle, toute puiſſance qui a l'or pour appuy, eſt plutoſt Tyrannique que Royale. Bref la poſſeſſion des richeſſes, ne donne nulle part ailleurs des preuues ſi manifeſtes du pouuoir qu'elle a d'aueugler les eſprits, qu'au fait des Tyrans. Vous n'auez point trouué dans l'hiſtoire, qu'ils ayent bonne veuë. Ils ſont ſi ébloüis de leur fortune; ſi occupez à la conſeruation de leurs perſonnes, & de leur domination, que la choüette prendroit pluſtoſt plaiſir à voir la lumiere, qu'eux à penſer au bien public. Au contraire des bons Roys, qui ont touſiours cét obiet deuant les yeux. *Deutron. 16. v. 19.*

11. Mais pour remettre cette partie à vne autrefois, & venir aux vtilités de la clairuoyance des Eſprits, qu'il ne fait moins beau voir épanduës de l'ordre de mon

ſte, à la gloire de ſon Eſtat, qu'vn beau iour d'eſté que le Soleil donne au contentement de l'vniuers; il eſt à propos de paſſer legerement ſur deux ou trois veritez, que Moyſe, & mon Prince, attendu leur capacité à gouuerner des Empires, ont ſans doute bien conſiderées. Ainſi à vray dire, peut-on prendre Moyſe, pour le premier exemple de ſageſſe Royale; Et mon Iuſte, dreſſé par la vraye vertu ſur ce modele, pour le parfait obſeruateur des principes de ſon inſtitution. La premiere eſt, que les treſors des Rois, & principalement ceux que Dieu priſe le plus, & par l'inueſtiture deſquels ſelon la penſée de Philon, il les rend à proportion auſſi riches que ſa diuine majeſté, ſont pour le dire
Iacob 1. v. 17. ainſi, la fleur de ſes biens. Tous biens viennent d'en haut, mais Dieu n'en donne pas de tels que ceux-là à tout le monde. Biens d'en haut, & des plus rares qui ſoient dans les plus precieux magazins du Ciel. La ſeconde, qu'encore que les biens dont ie parle, procedent de cette majeſté adorable, qui eſt la meſme bonté par eſſence, infiniment communicable, & qui n'ayant que faire des commoditez de perſonne, donne de tels treſors aux Rois; ſi eſt-ce que ce n'eſt pas indiſcretement, ou ſans conſideration. Car quand meſmes il luy plait d'enrichir de ſes richeſſes communes, ie veux dire, des temporelles, ceux qui ſont ſi mal-aduiſez que de les preferer à la clair-voyance de l'eſprit; c'eſt touſiours de l'ordre de la ſageſſe, qui cependant, à raiſon du franc arbitre, n'empeſche pas que l'imprudent ne le diſſipe. Les méchants en ont, les bons n'en ont
Philipp. 3. v. 8. quelquefois pas. Moyſe n'en fait eſtat, ſaint Paul en fait littiere, l'vn du temps de la loy, l'autre du temps de la.

la grace; tous deux auec autant d'indifference, que s'ils euſſent voulu donner à entendre ce qu'ils en penſoient, qui eſt, que Dieu ne priue pas de grande choſe, quand il oſte des moyens qui font que les hommes deuiennent aueugles. Le monde mal-aduiſé eſtime bien-heureux ceux, chez qui les richeſſes abondent; mais cette opinion reſſemble aux appetits deprauez des valetudinaires. Le ſentiment de la vraye vertu eſt autre. Elle approuue fort ce que le Sage diſoit nagueres, que *bien heureux eſt l'homme qui abonde en prudence.* Ie remarque en troiſiéme lieu, que les biens que les Rois reçoiuent d'en haut, prouiennent de l'abondance des treſors qui y ſont, dont le comble ne peut diminuer, quelque largeſſe ou effuſion qui leur en ſoit faite, parce que la plenitude en eſt infinie. Apres quoy, ie voudrois volontiers faire place à cette conſequence, qui ſe preſente d'elle meſme, & qui paroiſt du milieu de ces principes, qu'il n'eſt donc pas croiable, que ces opulences, pour tomber à la diſpoſition des Rois, changent de nature. Mais que de la meſme inclination qu'elles ont euës tombant de la main de Dieu à ces puiſſances, elles ſe doiuent communiquer aux peuples par la main de ces Monarques. Et n'eſt-ce pas vne grande gloire à eux, d'auoir moyen d'en vſer à la façon de Dieu, qui *donne à tous largement* ſelon S. Iacques, & qui fait part de *ſon Soleil aux bons & aux méchants* ſelon ſaint Mathieu? *Iacob.1.v.5.* *S.Matth 5. v.45.*

III. Ie ne m'étonneray donc plus, quand ie verray ce qui eſt écrit de Moyſe, que c'eſtoit *vn Dieu.* Ie m'émerueillois de vray cy deſſus, & me ſembloit impoſſible, que ce perſonnage pûſt auoir le meſme re- *Exod.7.v.1.*

uenu, que ſon Createur. Mais les paſſages que la vraye vertu a alleguez en preuue de cette verité, ſont ſi euidents, & ont eu tant de pouuoir ſur mon eſprit, que non ſeulement ie leur ay tendu les bras pour les embraſſer auec tout reſpect, mais meſmes ie me ſuis ſenty depuis ce temps-là, plus preparé à la croïance de toutes les merueilles que l'on peut tirer des meſmes principes. *Ie te donne Dieu de Pharaon.* Qui ne reietteroit ce paradoxe de premier abord? Neantmoins ſi l'on conſidere, que Moyſe pour eſtre auſſi riche que le tout puiſſant, n'eſt pas appellé Dieu pour cela, mais ſeulement Roy; là où, quand il ſe preſente occaſion d'ouurir les treſors de ſa ſageſſe, il eſt enuoyé pour eſtre Dieu; l'on trouuera ſans nulle difficulté, combien leur communication eſt vn effet de plus noble & plus ſublime dignité que leur poſſeſſion. Meſmes que l'on peut dire en bon ſens, que ſi Dieu eſt le ſouuerain Roy des Rois, Moyſe à peu prés, eſt Dieu des Tyrans, & mon Iuſte, ſuiuant les meſmes inſtitutions, non ſeulement quelque choſe par deſſus le commun des Princes, mais honoré des meſmes tiltres qui ont eſté donnez à Moyſe. Et ce, non comme poſſeſſeur des treſors de Salomon, Roy de paix, figure de Ieſus-Chriſt, mais principalement entant que diſtributeur de leurs opulences, qu'il départ à ſon peuple. Les tenebres qu'il a diſſipées, & qu'il diſſipe tous les iours, ne ſont à mon ſens, moins épaiſſes que celles d'Egypte. Au lieu d'vn ſeul Pharaon, il a mille rebelles à domter. Philon Iuif parlant à la loüange de la ſageſſe, s'eſt donné cette ſatisfaction de penſer qu'elle a le pouuoir de faire que le ſage ſoit Dieu de l'inſen-

Exod 7. v 1. ſelon les Septante, & Origene.

Philon l. quod deterior inſidiatur, &c.

ſé. I'aprens par là qu'il n'eſt point défendu de dire que mon ſage merite d'eſtre appellé Dieu des imprudens, de quelque condition qu'ils ſoient. Ie diray meſme, de la plus releuée, au cas qu'il leur arriue de faire profeſſion de ſageſſe, contre les principes de la vraye vertu. Si quelqu'vn trouuoit à redire à cette loüange, ie luy demanderois volontiers, quelle opinion il a du pouuoir de la grace, qui n'eſt qu'vn raïon de la diuinité, & qui neantmoins, eſtant communiquée aux ames, les comble de ſes richeſſes, donne au ſurplus ſon nom à ceux qu'il empliſt de ſes treſors. Ce qui paroit aux Saints que Dieu a honnoré du nom qui ſignifie grace, comme ſaint Iean. Car s'il me répond, que la foy luy defend de contreroller cette verité, ie le preſſeray là deſſus, & luy diray. De quel eſprit pouuez-vous auoir meilleure opinion de la grace, qui n'eſt qu'vne qualité ſurnaturelle, que non pas du pouuoir de ſon autheur, qui eſt vne eſſence infinie? Apres quoy, ie reprẽdray le fil de mon diſcours, pour conclure, que le Tout-puiſſant peut donner à ſes oincts, autant de treſors qu'il en a, & de plus encore, ſon nom. Les Princes qui ne ſont pas ſes oincts, auroient peut-eſtre l'ambition plus bornée, & ſe ſentiroient heureux d'eſtre auſſi riches que Crœſus, que Midas, que des hommes de cette ſorte: mais le Iuſte de la vraye vertu qui a les mouuemens tout à fait cœleſtes, ne ſe peut contenter qu'il ne poſſede les treſors du Seigneur; non certes pour vouloir eſtre auſſi riche que Dieu, qui eſt l'eſſence de tous biens, mais autant que l'on le peut eſtre par participation, & qu'il eſt neceſſaire pour regner heu-

reuſement. Sa modeſtie eſt bien telle, ſa pieté reſpectueuſe iuſque-là, que ſans la diſtinction que ie viens de faire, il n'admettroit ce tiltre, & la vraye vertu ne voudroit l'en honorer. Mais que l'on le puiſſe faire, & ſans offenſer ſa pieté, demandons-le à Moyſe, qui entre tant d'autres merueilles, chante cette loüange à Dieu, ſelon la verſion d'Origene. *Qui eſt ſemblable à toy entre les Dieux, Seigneur, qui eſt ſemblable à toy? Glorieux entre tes Saints, merueilleux entre les Majeſtez, faiſant des prodiges.* Car quand il dit, *qui eſt ſemblable à toy entre les Dieux?* il ne compare pas le vray Dieu aux ſimulachres des nations, ny aux demons qui s'attribuent fauſſement le nom de Dieux; mais il appelle Dieux, ceux qui portent ce nom par grace, & par la participation de Dieu. Ailleurs le meſme Origene parle encore ainſi. Ce ſont des Dieux comme eſtans donnez de Dieu, des Seigneurs, comme ayans receu leur puiſſance du Seigneur. Car en verité, vn ſeul Dieu eſt Dieu, & le vray Seigneur, eſt vn ſeul Seigneur. Quant aux autres qui ſont ſes creatures, ils doiuent ce nom à la grace qui le leur a donné, & non à la nature.

Exod.15 v.11. Origen hom. 6. in Exod.

IV. Voyons vne autre conſequence qui ſuit de ce diſcours. Mon Iuſte eſt riche entant qu'il poſſede des treſors qui ſont de la nature des biens diuins, & doiuét eſtre communicables. Cela eſtant, & ſi de plus la grace luy donne le merite de porter le nom de Dieu, comment ſeroit-il poſſible de me faire douter de ſa liberalité? Ie ne parle pas icy de la liberalité mondaine, qui peut tant ſur les cœurs en donnant des biens corporels; ouy bien de celle qui a la gloire de Dieu pour objet, & pour fonds, les treſors de l'interieur dont elle

diſpoſe pour le bien public. Si mon Iuſte n'auoit point de treſors, il ne pourroit pas les diſtribuer. Si ſes treſors n'eſtoient de la nature des richeſſes infinies, il ſe pourroient épuiſer à la longue. Si en fin rien ne luy manquant de ces coſtez-là, il n'eſtoit liberal, voire magnifique, le public priué de ſes biens ne luy donneroit tant de benedictions, & il ne meriteroit tant de loüanges. Voila pourquoy auant qu'écrire de ſes munificences, i'ay deu monſtrer combien il eſtoit magnifique, & d'inclination vrayement Royale. Afin de luy pouuoir appliquer ce paſſage en toute aſſeurance: *Ton nom eſt ainſi que l'huile épanduë.* Treſor, & huile eſtoient en ton ame, maintenant les richeſſes en ſeront départies. Ie ſçay bien que ces nobles paroles, ſelon le deſſein de leur lettre, appartiennent au vray Dieu, dont la connoiſſance apres que les Iuifs l'ont gardée aſſez long temps, comme encloſe dans leur temple, ainſi que dans vn vaiſſeau, s'eſt en fin communiquée aux Gentils, & épanduë *comme de l'huile*; parce que viuans dans les tenebres, ils en ont eſté illuminez: Ou certes, qu'ayans merité des punitions à cauſe de leur longue incredulité, Dieu a vſé de clemence en leur pardonnant, a eu pitié d'eux, & les a ſauuez. Neantmoins le nom de Dieu n'eſtant communiqué à mon Prince par voye de grace & de participation, ſans ſes proprietez qui en ſont inſeparables; elles n'y doiuent eſtre à deſirer. Auſſi l'intention de la vraye vertu n'eſt autre, que de faire voir par tout, combien ſon Iuſte eſt digne d'eſtre honoré de ce nom, en publiãt les vtilitez de ſa prudence épanduës au public, & *épanduës comme de l'huile.* Premierement, parce que ſeruant aux *Cantic. 1. v. 3.*

vns de lumiere, les autres admirent auec vne ſatisfaction nompareille, combien ce Prince eſtoit neceſſaire aux aueugles de cét Eſtat, meſmes à la gueriſon des gangrenes de l'hereſie, & de la rebellion. *Comme de l'huile*, & non comme de l'eau, me ſouuenant de ce que i'ay dit de Rubē à qui la principauté deuoit appartenir, & qui à raiſon de ſon incontinence, fuſt épandu comme de l'eau. *Comme de l'huile* en fin, à cauſe que cette liqueur eſt plus extenſiue que l'eau, & auſſi que l'eau eſt plus difficilement retenuë de la main, quand vous la maniez, que l'huile, qui eſt gluante & viſqueuſe. Car de ces deux obſeruations, la premiere ſignifie l'étenduë de la prudence; la ſeconde, ſa diſcretion, dont celuy qui en vſe doit touſiours faire eſtat, & en garder pour luy. *Ton nom eſt épandu comme de l'huile.* La renommée de tes vertus, le bruit de tes armes, ta gloire, ta prudence en fin eſt admirée de tout le monde. L'on te peut dire la ſplendeur des Princes, dont la pluſpart ſe contentent d'en porter le nom ſans le meriter. Saint Ambroiſe exhortant les Preſtres de ſe ſouuenir du rang qu'ils tiennent en l'Egliſe, Faiſons voir dit-il, de quelle profeſſion nous ſommes, pluſtoſt par œuures, que par le nom que nous portons. Faiſons que noſtre nom réponde à nos œuures, & nos œuures à noſtre nom. Faiſons en fin que noſtre nom ne ſoit vuide. Comme s'il vouloit dire: Eſtant vuide des bonnes actions qui recommandent cette dignité, malaiſément ſe pourroit-il épandre en exemples. La meſme choſe ſe peut auſſi dire des autres grandeurs du monde. Témoin ce Poëte qui dépeignant les violences d'vn Conſul Romain, qui ſe fiſt honnorer de toutes les marques de

Geneſ. 49.

Ariſtot. de ſenſu & ſenſibili, c. 4.

S. Ambr. de dignit. ſacerd. c. 3.

Lucain l. 5. Pharſal.

l'Empire, ſçauoir des trouſſeaux de verges attachées à l'entour des haches, & des aigles, n'a pas oublié de dire, qu'il portoit le nom d'Empereur vuide & mal remply. Ainſi Boëce traittant de l'ancienne charge de Preuoſt de Rome, C'eſtoit autrefois dit-il, vne excellente puiſſance, auiourd'huy nous n'en auons que le nom vuide d'authorité, elle n'eſt plus en vogue, ny ſi redoutable. Mon Iuſte au contraire, releue de ſorte la ſublimité Royale par ſes vertus, qu'à peine pourroit-elle acquerir vne plenitude de merite plus accomplie qu'en ſa perſonne. *Boët. l. 3. de conſolat.*

V. L'on peut tirer de tout cecy que l'effuſion de l'huile de ſa prudence à gouuerner ſon Eſtat, en deuoit ſuppoſer la plenitude en ſon ame, comme auſſi pour vacquer parfaitement à quelque choſe, il le faut faire en vertu de l'habitude que l'on s'en eſt acquiſe. Celuy qui choppe ſouuent eſt vn mauuais guide, vn ignorant ne peut rien enſeigner. Celuy qui ne ſçait obeïr à la prudence, ne ſçait pas bien ſe faire obeïr aux hommes. C'eſt donc ſans doute qu'vn eſprit inſtitué au bien par la vertu, apres qu'il en a receu la forme, ſera touſiours plus capable d'y dreſſer autruy, meſme d'eſtre la cauſe efficiente de ſes deuoirs; ſur tout ſi auec la bonne volonté de s'y employer il a de l'authorité pour s'en faire acroire. Ie veux que la cauſe formelle ſoit interieure & plus naturelle, mais elle eſt auſſi plus particuliere, & ſeulement de la meſure de l'eſprit qu'elle informe. La cauſe efficiente eſt plus vniuerſelle, plus propre à l'exterieur, & plus pleine de majeſté. Ie le voudrois prouuer de cette ſorte. La majeſté de l'entendement diuin n'eſtoit point cogneuë,

entant que threſor eternel de toutes les formes des creatures auant l'œuure de la creation. Mais lors que
Pſeau.92.v.1. Dieu a trouué bon de ſe *reueſtir de force* efficiente, & de ſe *ceindre de vertu* pour les produire conformément à ſes diuines idées, remarquez comme en parle
Pſeau.28.v.3. le Prophete. *Le Dieu de Majeſté a tonné*, il s'eſt fait oüir & connoiſtre. Voila pourquoy ie deuois philoſopher comme i'ay fait à propos de mon Roy, à qui la vraye vertu a propoſé le Toutpuiſſant pour exemple. Saint
S.Thom.1.2. q.93. ar.1. Thomas m'auoit preſcrit cét ordre, en m'apprenant cette doctrine. Tout ainſi que la diſpoſition des choſes que l'art ordonne d'eſtre faites, doit eſtre en l'entendement de quelque maiſtre ouurier que ce ſoit, auant que proceder à leur production, de meſme l'ordre que l'on veut faire ſuiure à des ſujets, doit preceder en l'idée du ſouuerain qui leur commande. Auec cette difference toutefois, que quelque deſſein qu'ait vn Architecte en ſon eſprit, ſuiuant les regles de ſon art, il n'en eſt point meilleur ny plus vertueux pour cela; Là où cette forme d'eſtat interieur de mon ſouuerain, dreſſé ſelon l'inſtitution de la vraye vertu, luy doit donner de la probité: pour deux raiſons. L'vne à cauſe du modele eternel que l'on luy preſente à imiter, qu'il ne peut ſuiure ſans la grace, ny cooperer à la grace, ſans en meriter l'accroiſſement, c'eſt à dire, ſans auoir vn autre degré de capacité pour monter à vne plus grande perfection. L'autre à cauſe du principe moral & vertueux de ſon interieur, que i'ay dit eſtre la prudence Chreſtienne, fondée en la charité, qui en eſt la ſource. De façon que l'eſprit de mon Iuſte ayant pour objet principal de ſes Royales intentions l'ordre du gouuer-

gouuernement ſupreme, & cét ordre eſtant moulé ſur les idées du diuin entendement, leſquelles ne ſont differentes de la nature diuine, qui eſt la meſme bonté; eſtant de plus aſſiſté du principe vertueux qui dreſſe ſa raiſon vers ces deſſeins infallibles & de tous points ineffables, à cauſe de ſa ſource qui eſt la charité, il ne ſe peut faire qu'il ne participe à cette bonté, ſon intention n'eſtant autre que iuſte du coſté du ſujet, & eſtant comme diuine à cauſe de ſon obiet. Comment voudriez vous qu'il ſuiuiſt l'ordre des diuines idées, qui pour en parler ſelon la portée de noſtre connoiſſance, ſont les regles des diuins ouurages, ſi ce n'eſt en communiquant les treſors de ſa prudence? Car de s'en ſeruir au reglement de ſon interieur, & de ſes paſſions, cela eſt déja fait. Outre que ſes treſors eſtans diffuſifs de leur nature, inſiſtent à ce que l'huile de la ſageſſe qu'ils contiennent, ſoit épanduë pour l'vtilité publique, comme ie dois dire bien toſt.

VI. Iſocrate a bien iugé, quoy que non de cét air, que cét ordre eſtoit neceſſaire à la gloire d'vn Eſtat, & parle parfaitement bien en conſequence des principes de la vraye vertu. Car elle ne reiette les raiſons étrangeres, quand elle les iuge pouuoir ſeruir à l'auantage de ſes deſſeins. C'eſt où il ſemble vouloir tirer des preiugez du bon-heur d'vne Monarchie, des offices d'vn bon Roy. Car comme il ſçait bien dire, le chef ou la puiſſance de qui tout le corps d'vn Empire dépend, eſtant bien établi, autant de fois que l'on y iettera les yeux, il ſera touſiours plus facile de donner ordre aux membres. Gouſtons donc bien les paroles de cét orateur, qui ſont telles. Perſonne à ce que ie m'imagine

Iſocrat. ad Nicoclem.

Iſocrat cy deſſus.

n'entre en doute, que les Rois pour bien faire leurs charges, doiuent deliurer les villes des calamitez où elles ſeront tombées, les maintenir en paix, & proſperité, & de petites qu'elles ſont, en faire de grandes citez. Car pour les autres affaires qui peuuent ſuruenir, il y faut penſer tendant à ces fins, & ce doit touſiours eſtre pour ces conſiderations. D'où s'enſuit clairement, qu'il eſt neceſſaire que ceux qui ont l'authorité de ce faire, & qui doiuent pouruoir à ces incidents, ſont obligez de fuir la nonchalance, & de ſe rendre beaucoup plus aduiſez, & plus prudents que les autres. Car les peuples prennent les habitudes toutes pareilles à celles, que les Rois auront cultiuées en leurs eſprits. Cette penſée me fait ſouuenir d'vne obſeruation qu'Ariſtote a faite à propos de l'eau. Les anciens Philoſophes épluchans les ſecrets de nature, ont écrit, que l'eau eſt telle, que la terre par où elle paſſe. Vous penſeriez peut-eſtre que ſi l'huile auoit la meſme proprieté, le ſecret en ſeruiroit mieux à mon propos; mais ie ne ſçay ſi vous auez déja perdu la memoire du fleuue Phiſon, figure de la prudence, laquelle comme a noblement remarqué S. Ambroiſe, eſt la ſource des offices: Car ce fleuue, ainſi que dit l'Ecriture, paſſe par la terre d'Euilath, dont l'or eſt tres-bon. Pour moy ie m'en ſouuiens bien, & dis que ſi les loix, les ordonnances, les conſeils, en fin tout ce qui coule de l'eſprit Royal tendant au bien d'vn Eſtat, paſſent par la terre où eſt l'or de ſageſſe, l'écarboucle de prudence, & tant d'autres richeſſes que nous y auons veuës, il eſt tres-aſſeuré que ces conduites porteront leurs proprietez par tout où elles paſſeront. Certes ſi la

Ariſtote de ſenſu & ſenſibili c. 4.

S. Ambroiſe l. 1. offic. c. 27.

prudence eſt neceſſaire pour bien gouuerner, elle l'eſt auſſi pour bien obeïr. Les inſenſez ſont temeraires, & incapables d'obeïſſance. Craindre bien à propos, eſt vn effet de force contraire à la temerité. Ie puis dire de meſme, que l'obeïſſance raiſonnable eſt vn acte de prudence. Pour monſtrer que quand les ſages obeiſſent à leur Prince, ce deuoir pour luy eſtre dignement rendu, doit eſtre auſſi vertueux que naturel, & ſe ſentir de la vertu de l'eſprit, par où le commandement a paſſé. Que ſi ces raiſons ne ſont aſſez ſolides, la vraye vertu vous preſente vne belle figure, tirée de l'Ecriture de ſes principes. C'eſt en conſiderant l'Arche d'alliance protectrice de l'Empire de Moyſe, treſoriere de la religion de ſon peuple, où elle remarque ce qui eſt écrit en ces mots : *Baſtiſſez vne Arche de bois de Sethim.* Puis on la reueſtira de fin or, tant par dehors que par dedans. Philon Iuif ne la dit pas ſeulement garnie de ce precieux metal, mais fortifiée de groſſes lames d'or fort épaiſſes, autant dedans que dehors. Et certes il ne ſe void point de fortifications pareilles à celles de prudence. Qui plus eſt, elle donne des expedients pour détruire les autres fortifications, comme ie dois dire cy apres. Elle donne dy-je, les moyens d'entrer, là où vn chameau chargé d'or n'entreroit pas. Cette Arche repreſente beaucoup de belles choſes chez les auteurs. Ie ne me veux ſeruir que de l'application qu'Origene en a faite à mon propos. L'Arche d'or dit ce ſignalé perſonnage, en laquelle ſont les tables du teſtament, ne peut à mon opinion ſignifier autre choſe que l'eſprit, où nous deuons auoir la loy de Dieu écrite, non auec de

Exod. 25. v. 10. 11. &c.

Orig. homil. 10. in Num.

l'encre, mais ſelon la doctrine de l'Apoſtre, par l'eſprit du Dieu viuant. Ne me blaſmeriez-vous pas, ſi ie laiſſois ainſi cette allegorie ſans y toucher ? Mais parce que l'aplication ne s'en peut bien faire en peu de mots, & que ce chapitre pourroit paſſer la meſure ordinaire; ioint auſſi que l'or de cette arche doit reluire en tous les diſcours ſuiuants, ie ſuis d'auis d'en parler quand ie ne ſeray plus ſi preſſé de mettre fin à ce chapitre.

CHAPITRE XI.

I. L'Arche d'alliance eſtoit auſſi riche dehors que dedans. Ainſi l'ame Royale du Iuſte. Il eſt Roy & Legiſlateur, c'eſt à dire la viue ſource des loix. II. Il ne regarde qu'au bien public, ſes yeux ſont beaux comme le vin. Auſſi les yeux ne ſont pas pour eux meſmes. III. Il a étudié à la ſageſſe ſans feintiſe, & la communique ſans enuie, & tout ainſi que la ſageſſe veut eſtre departie. IV. Quelle recompenſe il doit attendre pour auoir l'intention d'auancer par ſa ſageſſe le bien public, qui eſt vn bien diuin. V. Les Rois autrefois appellez Paſteurs. Parce qu'ils doiuent s'attacher au bien public, comme les Paſteurs à leurs charges.

LA vraye vertu a déja fait voir aſſez au long, que la prudence, cette vertueuſe lumiere de la partie principale de l'ame, eſt or tres-pur: Elle auroit maintenant à monſtrer que ce treſor interieur de la raiſon, n'eſt moins precieux en ſes vtilitez exterieures. Le premier

indice qu'elle en deſire donner, paroiſt en cette notable ſtructure de l'Arche qui eſt par tout également riche, autant dehors que dedans, où toutefois il ſembleroit qu'elle deuſt eſtre plus magnifique, à cauſe des merueilles qui y eſtoient enfermées, & qui la touchoient. Mais auant que de rien dire là deſſus, elle iuge à propos de reprendre ce qu'elle a laiſſé à remarquer de Moyſe chez Philon, & les tables de la loy ſoigneuſement gardées dedans l'Arche, l'obligent à cette petite digreſſion; outre que c'eſt choſe qui merite bien de trouuer icy ſa place. Moyſe dit cét autheur, eſtant Roy, fut puis apres appellé à la charge de Legiſlateur. Il en falloit vſer de la ſorte: car c'eſt à vn Roy à commander, & à faire des defenſes. La loy n'eſtant autre choſe qu'vne ordonnance de ce qu'il conuient faire, & vne inhibition de ce dont il ſe faut garder. I'acheuerois la penſée de ce bien diſant, & la peinture des quatre maieſtueuſes qualitez de Moyſe, mais ce ſeroit meſler icy trop de choſes à la fois. Il vaut mieux reſeruer les deux dernieres dignitez dont il reſte à parler pour vn autre lieu, & où il eſt beſoin d'en remettre les obſeruations. Notez ſeulement la ſuitte de ces deux premieres qualitez, car c'eſt ſur quoy la vraye vertu s'arreſte. Moyſe dit Philon Iuif, n'eſt point Legiſlateur premier que d'eſtre Roy. Ainſi eſt ce que l'enrichiſſement du dehors de l'arche répond à celuy du dedans. Moyſe eſt Roy, & puis il eſt Legiſlateur. C'eſt m'apprendre outre ce qui en a eſté déja dit, que l'eſprit Royal de cette inſtitution deuoit premierement regner ſur ſes paſſions, comme auſſi l'office d'vn Roy c'eſt de commander; & puis en qualité de Legiſlateur

Philon de præmiis & pœnis.

de l'Empire François, faire en ſorte que la prudence ait autant de credit à l'endroit de ſes ſujets pour les faire obeïr à ſes loix, qu'elle en a ſur toutes ſes inclinations. Telle dit Tertullien, & auſſi grande eſt la prudence de l'homme pour faire voir le bien à l'œil, qu'il a d'authorité d'en exiger l'obſeruance, eſtant auſsi facile d'en mépriſer l'vne, ſi elle n'eſt ſouſtenuë, que d'en faire accroire à l'autre, ſi elle n'eſt bien oculée. Le flambeau dont on ſe ſert à ſe conduire, peut ſeruir à d'autres, meſme ſans que l'on y penſe, comment ne leur ſeroit-il vtile quand on leur éclaire à deſſein, par droit & par pouuoir? Ainſi eſt-ce diſions nous, que la ſource de Phiſon dont le Paradis terreſtre eſt arrouſé, baigne auſſi la terre d'Euilath. Salomon diſoit auſſi parlant de la loy que mon Legiſlateur doit épandre, & épandre comme de l'huile, puis que la loy tient de la nature de la prudence qui en ordonne, *La loy eſt au ſage vne fontaine de vie.* L'eau des ruiſſeaux n'eſt autre que celle de leur ſource, & les ordonnances tiennent de la loy. D'où vient que l'on les peut appeller, ſuiuant la penſée du diſciple de Ieremie, des *commandements de vie.* Les fontaines ſont volontiers ouuertes à tout le monde; la loy n'a point d'autre fin que le bien public.

Tertull apologet. c. 45.

Prouerb. 13. v. 14 Lex ſapientis, fons vitæ. *Selon l'Hebrieu.* Lex ſapienti. *Baruch 3. v. 9.* Audi Iſraël, mandata vitæ.

11. C'eſt à ce bien auquel le ſage eſt obligé de rapporter ſes intentions, où la prudence Chreſtienne dreſſe l'eſprit principal, & où le Iuſte de la vraye vertu regarde, pour meriter la gloire qu'il a d'eſtre le Prince de la plus iudicieuſe conduite de la terre. Vous diriez à voir ſa façon de regner, que ce ſoit la meſme prudence qui gouuerne. Elle qui eſt la plus

officieuſe, & la meilleure de toutes les vertus. Car s'il n'eſt point de vertus qui cherchent leur profit particulier, non plus que la charité, oüy bien plutoſt le bien de l'ame qui les reçoit, & qui en approuue les rectitudes; l'on ne peut douter que la prudence ne retire l'eſprit Royal du ſoin trop exceſſif de ſes propres interets, & ce pour ne ſe point démentir elle meſme, ou faire tort à ſon naturel & à ſes inclinations; mais il faut conclure, que c'eſt de ſon inſpiration que le public eſt les amours de mon Iuſte. Origene fait à ce propos vne belle verſion de certaines paroles de Iacob. Ce Patriarche eſtant au lit de la mort, parmy tant de proſperitez qu'il prediſoit deuoir arriuer à ſon fils Iuda, auquel il promettoit des ſceptres, il ſe ſouuient de donner des loüanges particulieres à ſes yeux, & dit: *Tes yeux ſont plus beaux que le vin.* Origene a traduit: *Ses yeux ſont gratifians beaucoup plus que le vin.* Si pour lors dauanture Iuda n'euſt eu les inclinations aſſez nobles, ſon pere luy donnoit auis, qu'eſtant Roy, il falloit eſtre magnifique. De quels yeux penſez-vous qu'il parle? De ceux à mon iugement dont Salomon a écrit depuis. *Que tes yeux voyent choſes droittes, & que tes paupieres precedent tes pas.* Où ie ne découure point que ce paſſage regarde la loy, & la prudence qui y preſide. L'vne y paroiſt aſſez par la droitture des yeux, & l'autre par l'office des paupieres. Ces yeux ſont donc bienfaicteurs plus que le vin. Le vin eſt cuiſant comme remarquent les Interpretes de l'hiſtoire ou parabole du Samaritain, qui en fit appliquer ſur les playes d'vn miſerable, que certains larrons auoient mal traitte, & neantmoins il eſt

Geneſ. 49. v. 12.

Origene homil. 17. in Geneſ. Gratifici oculi eius à vino.

Prouerb. 4. v. 25.

S. Luc. 10. v. 34.

fort deterſif. En quoy il a tout plein de rapport auec la rectitude de la loy, qui preferant l'equité de ſes fruits à la molleſſe d'vn accommodement de complaiſance aux humeurs des ſujets, n'eſt que trop ſouuent accuſee de ſeuerité. Sur tout, par des eſprits qui voudroient mettre vn Eſtat en deſordre, & dont elle corrige les excez. Eſtant ſi ſeuere, ce n'eſt pas bien le moyen d'auoir reputation de bienfactrice. Mais s'il arriue que le Legiſlateur en tempere les rigueurs apparentes, pour lors les ordonnances en ſeront receuës auec l'applaudiſſement de tout le monde. Outre que l'œil de l'eſprit principal amoureux de ce temperament, aura meilleur moyen de faire voir par cette ſi douce conduitte, qu'il eſt bienfaicteur du public. Sans toutefois vouloir que l'on puiſſe dire que ſes gratifications ſoient inconſiderées. Et que cette verſion d'Origene ſoit ſi à propos qu'il me ſemble, ie le laiſſe penſer à qui que ce ſoit, qui ſe ſouuiendra, que l'œil eſt auſsi peu pour ſoy, que la vertu. Il eſt pour tous les membres du corps, comme elle pour toutes les parties de l'ame. Meſme quand Salomon continuë de dire, *Que tes paupieres precedent tes pas*, cela me recommande la diſcretion de prudence, ſi neceſſaire au Prince. Car la diſcretion eſt le plus naïfuement du monde ſignifiée par des paupieres, qu'il eſt libre d'ouurir & de fermer quand on veut.

III. Tes yeux donc, ô Prince, ton eſprit, ton iugement ſont merueilleuſement loüables en leurs gratifications. C'eſt à dire, és nobles effets de la prudence
Sap.7.v 7. bienfactrice du public. Tu as deſiré, *& le ſens t'a eſté donné.* Ton iugement eſtant enrichy de prudence, tu peux

peux dire auec le Sage, comme ayant fait les meſmes ſouhaits que luy. *I'ay étudié à la ſageſſe ſans feintiſe,* Sap.7.v.13. & l'ayant bien appriſe, *ie la communique ſans enuie.* Car la ſageſſe eſt vne ſi noble, & ſi genereuſe poſſeſſion du iugement humain, qu'elle refuſe d'entrer en l'ame d'vn auare poſſeſſeur, Ie veux dire, dans vn eſprit qui n'eſt point magnifique. Cette vertu de plus a cela, qu'eſtant diſtribuée elle ne reçoit point de diminution. En quoy elle eſt encore toute contraire aux biens de l'auaricieux qui apprehende la diſette. Car elle preuient les défiances que l'on pourroit auoir de ſes biens, monſtrant à ſon poſſeſſeur ce qu'il doit faire ſuiuant cette regle, qui eſt des plus remarquables. Quelque choſe que ce ſoit, qui eſtant departie, n'amoindrit les treſors de celuy qui en fait des preſents, ſi l'on l'a en ſa poſſeſſion, & que l'on ne la diſtribue auec liberalité, il ne ſe peut pas que l'on la poſſede comme elle doit eſtre poſſedée. Ce qu'eſtant indubitable, & d'ailleurs, puis que la prudence eſt vn bien de telle nature qu'il ne ſouffre aucun dommage pour eſtre communiqué au public, comment pourrois-ie dire que les Roys ne ſoient tenus d'en faire largeſſe, s'ils ne veulent acquerir la reputation de ne la poſſeder d'vne aſſez royale façon, c'eſt à dire de ne la point poſſeder du tout. Car elle n'entre pas en vn eſprit s'il n'eſt bien fort genereux & magnifique. C'eſt pourquoy elle eſtoit cy deſſus comparée à la lumiere. Saint Chryſoſtome conſiderant les nompareilles & preſque infinies largeſſes du Tout-puiſſant, remarque que ſaint Iean a eu la meilleure grace du monde de l'appeller *lumiere. Il eſtoit* dit-il, *la vraye* S. Iean 1.

S Chryſoſt homil 4 ſur S. Iean.

lumiere qui illumine tout homme venant en ce monde. Sur quoy il fait cette comparaiſon. Tout ainſi que la lumiere viſible quelque nombre de perſonnes que ce ſoit qu'elle éclaire, ne perd rien de ſa ſplendeur pour cela. De meſme peut-on dire, & il eſt tout certain, que Dieu, ſoit apres auoir creé le monde, ſoit auant la creation, a touſiours eſté excellemmẽt parfait; le nombre preſque innombrable de tant d'excellents ouurages de ſes magnificences ne l'ayant en rien épuiſé. Autant en puis-ie dire à proportion de la prudence, dont la clarté n'eſt nullement ſuiette à diminution par la communication. En fin l'eſprit qui en poſſede le treſor, eſt vne vraye Arche gardienne de la loy, dont l'or exterieur eſt vne marque de la precieuſe plenitude interieure.

IV. Epandez donc le treſor de ſageſſe à l'auancement de vos Eſtats, ô Rois, ils en ont beſoin, & épandez le abondamment. Vn peu d'or ne pourroit ſuffire à vn grand nombre de particuliers qui fait le public. Si i'ay dit au chapitre precedent, parlant de la liberalité, ſans toutefois determiner en faueur de qui elle deuoit eſtre faite, que la communication de ſageſſe, ou ſon magnifique employ, marquoit en celuy qui le fait vne capacité bien plus heroique que la ſimple poſſeſſion; Ie dis maintenant que le bien public y eſtant en conſideration, a ce pouuoir que de faire acquerir vne renommée encore plus glorieuſe que celle là, comme eſtant la plus noble fin de tous les objets que la prudence politique puiſſe donner à ſes munificences. La vraye vertu a de tres-bonnes raiſons à donner là deſſus, dont la principale eſt tirée d'vne doctrine, par la-

quelle le grand ſaint Thomas monſtre que les Rois ſeront les premiers en Paradis, & ne changeront point de rang pour auoir changé de Royaume. Voicy comme écrit à peu prés ce fort eſprit, ce docte homme, cét homme vniuerſel, auſſi grand politique que grand Theologien. Si quelque vertu que ce ſoit a le pouuoir de faire que les actions de l'homme ſoient bonnes, il s'enſuit qu'vne vertu qui ſera plus noble, donnera auſsi moyen de faire des actions plus ſignalées & de plus grande probité. Or le bien public eſt de plus grande conſideration, & plus diuin que le bien d'vne ſeule perſonne; En preuue dequoy vous voyez que l'on ne dit mot de l'outrage qu'on a fait à quelque particulier, quand cela regarde le bien commun, comme quād il arriue que l'on tuë quelque voleur qui portoit preiudice au repos public. Vous voyez meſmes que Dieu permet du mal en ce monde, à intention de le faire ſeruir à l'vtilité ou perfection de l'vniuers. Maintenant c'eſt l'office d'vn Roy de procurer le bien public de tout ſon pouuoir, vne plus grande recompenſe ſera donc deuë au Roy qui aura regné ſelon la vertu, qu'à vn particulier, quelque action meritoire qu'il ait faite. Peſez bien ces paroles: Le bien public eſt le plus grand de tous, & le plus diuin. Et ces autres; Faire vne plus digne action, eſt vn effet d'vne vertu plus ſignalée; & vous en pourrez déduire cette concluſion: promouuoir le bien public, qui eſt le bien le plus diuin de tous, eſt vn effet de la prudence, comme de la plus Royale de toutes les vertus. Que s'en peut-il dire de plus magnifique? Ce n'eſt qu'vne vertu morale, & elle produit de diuins effets. Car vous

S. Thom lib 2. de regim. princip. c 9.

vous ſouuenez bien que i'entends parler d'vne prudence Chreſtienne, qui ſuit les mouuements de la charité, ſans laquelle elle n'auroit tant d'inclination pour vn bien diuin, qui ſemble ne deuoir eſtre l'objet que des vertus Theologales.

V. Releuez moy la puiſſance Royale par vos loüanges tant qu'il vous plaira, vous ne trouuerez point que les Rois puiſſent rien faire de plus heroique, que de procurer l'auancement d'vn bien diuin. Tous les Panegyriques que l'on peut faire à leur gloire, tous les noms qu'on leur donne ſeront deus à leurs majeſtez pour d'autres conſiderations; ie ſouſtiens qu'il n'appartient qu'à des Dieux de faire des diuines actions. Mais comme cette penſée n'eſt pas fort commune, elle merite d'eſtre bien conſiderée. L'on faiſoit autrefois porter aux Rois la qualité de Paſteur, qui eſt l'vne des plus celebres & des plus anciennes dont l'hiſtoire ſe ſouuienne. Il y en a qui diſent que le nom de Paſteur leur fut donné, ſur le peu d'apparence que l'on croyoit qu'il y euſt qu'vn homme commandaſt à d'autres, de condition auſſi libre que la ſienne, la liberté humaine refuſant d'admettre vn nom ſi imperieux qu'eſt celuy de Roy, & s'accommodant beaucoup plus volontiers à celuy de Paſteur qui ſemble plus doux, moins deſpotique, & qui ſans toucher à la franchiſe de ceux qui ſe laiſſoient conduire par vn ſuperieur de cette qualité, ne laiſſoit pour cela de marquer vne excellence fort releuée en celuy qui la portoit. Cette raiſon dit bien quelque choſe, mais attendu qu'elle ſemble douter que la plus grande gloire d'vn Roy, c'eſt de commander à des gens libres, en quoy la dignité Royale ne

Rhodig lib. 8. cap. 1.

peut reſſembler à la profeſſion d'vn medecin, par laquelle il eſt obligé de traitter auſſi bien les ſerfs que les libres, ie ne la iugerois pas ſi plauſible que celle que l'on peut deduire de l'écriture de la vraye vertu, où vous remarquez en pluſieurs lieux, que les Rois ſont appellez Paſteurs. Non à autre fin, à ce que ie puis conieƈturer, que pour monſtrer combien Dieu les deſiroit officieux. Dauid s'eſtant vn iour dépouïllé du ſouuenir de ſa naiſſance, & de la premiere charge de Paſteur qu'il auoit faite, fit nombrer ſon peuple. C'eſtoit apparemment non tant deſirer apprendre combien il y auroit de gens de bien en ſon Eſtat dont il fuſt obligé d'auoir ſoin en qualité de Paſteur, comme d'autant de brebis, que vouloir ſçauoir combien il y auoit de ſujets ſous ſon ſceptre, à qui il pûſt commander en qualité de Roy comme à autant de valets. Cette vaine gloire dépleut à celuy qui le regardoit faire de là haut, d'où il condamne l'ambition. Mais auant que de rien fulminer cõtre luy, il luy fit faire offre de l'eſpée, de laquelle ſon orgueil deuoit eſtre puny. Pour voir cependant s'il n'aprendroit point à ne plus croire, ſous pretexte qu'il auoit changé de fortune, qu'il euſt auſſi changé de perſonne. Ce choix accompagné d'vne reprimende luy ſeruit beaucoup, & s'eſtant éleué en ſon cœur cõme i'ay dit, par le denombrement du peuple de ſon Empire, il ſe reconnut dans le ſentimẽt de la calamité dont il fut affligé, & fit cette priere à Dieu, en luy demandãt miſericorde, & qu'il luy pleuſt d'arreſter les fleaux de ſes chaſtiments. *C'eſt moy qui ay peché. Ceux cy qui ſont des brebis, qu'ont ils fait? Que ta main, ie te ſupplie ſoit tournée contre moy.* C'eſtoit 2. Reg. 27. v. 17.

parler non plus en Roy deſpotique, mais en officieux Paſteur, tout preſt de mettre ſa vie pour ſon troupeau. Ie ne prends plus ce peuple dit-il, pour des ſujets, mais pour des brebis. Ie l'ay appris ainſi à ſon dommage. Ie retiendray toute ma vie, que la dignité où tu m'as éleué n'eſt pas vn office où ie doiue faire mes affaires, & contenter mon ambition, mais vne charge que ie dois porter en te faiſant ſeruice pour le bien de mon peuple. Où auois-je les yeux, que ie ne les iettois ſur toy Seigneur, qui ne donnes point d'autre fin que nos vtilitez à tes diuines intentions? Belle penſée dont nous parlerons cy apres.

VI. Cependant voila à mon auis la meilleure raiſon de toutes, pourquoy les Rois ont eſté appellez Paſteurs, ſçauoir, pour ſignifier l'obligation qu'ils ont de procurer le bien public, comme le Paſteur celuy de ſon troupeau. La dignité & grandeur ſouueraine des Rois n'eſt en rien offenſée par ce nom qu'ils ont long temps porté. L'on le peut colliger de ce que Dieu meſmes n'a point refuſé de le prendre, luy qui n'auoit que faire de s'intereſſer dans nos affaires. *Enſeigne-moy* dit la Princeſſe des Cantiques, parlant à ſon Roy & Paſteur, *où tu menes paiſtre ton troupeau.* Vous voyez icy ſelon ſaint Ambroiſe, que le Verbe de Dieu qui eſt Royal, eſt auſſi paſtoral. Non certes pour ſe paiſtre ſoy-meſme, mais ſon troupeau. Chez les profanes, Xenophon eſtime fort vn certain diſcours de Cyrus, qui comparoit les actions d'vn bon Paſteur, à celles d'vn bon Roy. Car comme c'eſt le deuoir d'vn Paſteur de maintenir ſon troupeau en bon eſtat, & puis apres d'en vſer de ſorte que l'on puiſſe dire, que

Cantic.1 v.7.

S. Ambr de Iſaac & anima, c.4.

Xenophon. inſtitut. Cyri. l. 8.

les brebis en ſont heureuſes; de meſmes vn Roy doit ſe ſeruir des villes, & des hommes, auſquels il aura acquis de la felicité. Socrate rencontrant autrefois vn Prince nouuellemẽt éleu Roy; pourquoy dit-il, penſes-tu, qu'Homere appelle Agamemnon Paſteur des peuples? N'eſt-ce pas à raiſon que comme le Paſteur doit apporter tout le ſoin poſſible, afin que les brebis ſe portent bien, & mangent bien, de meſmes ceux qui commandent ſont tenus de procurer l'vtilité des ſoldats, & de faire que les viures ne leur manquent? Par tel moyen l'on pourroit venir heureuſement à bout de l'entrepriſe qui les a fait mettre ſur pied. Or ils n'ont pris les armes à autre fin que pour emporter la victoire ſur leurs ennemis, ſe promettant de viure heureux apres qu'ils les auront vaincus. Ie n'appelle pas bon Roy, celuy qui ne penſe que pour luy, oüy bien celuy qui eſt autheur de la felicité de ceux à qui il commande. L'on élit des Rois, non afin qu'ils procurent ſeulement le bien de leurs perſonnes, mais auſſi afin que ceux qui les ont éleus luy ſoient obligez de leur bon-heur. Tel fut à peu prés le diſcours de Socrate, philoſophant à mon auis tres dignement, fort à l'auantage du public, & de la charge d'vn bon Prince, auquel il ne laiſſoit autre commodité que le ſeul moyen de rendre heureux ceux qu'il auoit en ſa conduite. Que ſi pour reuenir, Agamemnon eſtoit doüé de tant de belles parties, voire de toutes celles que l'on peut deſirer en vn excellent Roy, à quelle vertu penſez-vous qu'il en euſt la principale obligation? Ie n'en veux croire que les gens de ſa ſecte, & tout d'vn fil vous faire iuge des loüanges qu'Iſocrate luy donne. Il

Xenophon. l. 3. memor. Socrat.

admire en luy entre autres merueilles, vn iugement assorty d'excellente sagesse, vne puissance soustenuë de l'vne & de l'autre. Pensant à peu prés la mesme chose de luy, que Philon racontoit cy dessus de Moyse, sçauoir, qu'il auoit eu à sa disposition non seulement vn grand nombre de peuples, mais plusieurs Rois. Qu'il auoit fourny aux frais d'vne guerre l'espace de dix ans continuels, non en payant bien ses soldats, ou en faisant de grandes dépenses, qui toutefois sont les vrais moyens d'acquerir vne grande puissance, & de s'y bien maintenir; mais dit-il, tombant à nostre propos, ou parce qu'il excelloit en prudence par dessus tous les autres, ou qu'il sçauoit bien entretenir ses troupes, & leur fournir des viures aux dépens des ennemis; ou certes, & c'est en quoy il excelloit beaucoup, parce qu'il auoit acquis la reputation d'estre plus soigneux du contentement de ses sujets, que les autres du leur propre. Si c'estoit allier dignement en sa personne, la qualité de Roy, & de Pasteur des peuples, ie m'en rapporte. Homere les trouuoit en luy, & Ezechiel les cherche encores auiourd'huy en ceux qui ayant des charges entre les fidelles, n'aspirent à la gloire qui les recommande le plus, & se paissent eux-mesmes. Saint Thomas en parle auec moins d'eloquence qu'Isocrate, mais c'est auec plus d'esprit du Ciel, qu'il auance cette sentence. Les Pasteurs sont obligez de rechercher les commoditez de leurs troupeaux, & ceux qui commandent, le bien des sujets qui leur obeissent. Ce soin est des plus diuins, Dieu l'aprouue fort en Dauid, selon Ezechiel, *Mon seruiteur Dauid* dit-il, *sera Roy sur tous, & sera le seul Pasteur de tous*

Isocrat. Panathenaiq.

Ezechiel 34. v. 2.

S Thom. lib 1. de regim. c 1.

Ezechiel 34. v. 24.

de tous tant qu'ils ſont. Et ſelon la vraye vertu, il reluit à merueilles en la perſonne de mon Iuſte.

CHAPITRE XII.

I. La ſageſſe eſt autheur de tous biens, & de tous les tiltres d'honneur que le iuſte merite. II. Combien il porte dignement les qualitez & les noms que Salomon donne aux Rois, & auec la meſme intention qu'il leur a preſcrite. III. Les Rois ſont des peres, dont les Royaumes ſont les familles. Cela eſt monſtré par l'Ecriture ſainte. IV. Et par la doctrine prophane. A quoy vous auez de plus vn beau diſcours de Philon, qui peut beaucoup ſeruir. V. Dieu porte le nom de pere, & pourquoy.

I. CE ſeroit peut eſtre aſſez parlé de l'obligation que les Rois ont de procurer le bien public, en qualité de Paſteurs des peuples. Mais comme il ſe void tant de Princes au monde qui ont beſoin que l'on les aduertiſſe de ce deuoir, & auſquels, ſi tant de bien pouuoit arriuer au public qu'ils y vouluſſent entendre, ce ſeroit rendre de grands ſeruices, que de leur repreſenter ce qu'vn certain de la maiſon des Rois de Perſe auoit charge d'aller dire tous les matins au Roy, Leue toy Roy, & prends le ſoin des affaires dont Meſoromaſdes a voulu te charger; Comme dy-je, il eſt peu de Iuſtes au monde, à qui la prudence tienne les meſmes diſcours, & rende ce bon office que de leur donner de la paſſion pour la felicité des peuples qui leur

Rhodig. l. 8. c. 1. Plutar. s'il eſt requis que le Prince ſoit ſçauant.

ſont commis; La vraye vertu ne ſe contente pas d'auoir manifeſté que toutes les intentions de ſon Legiſlateur regardent le bien diuin, conuenablement aux exemples & aux charges d'vn bon Paſteur; mais continuant de faire voir dans le tableau de ſon inſtitutiõ les voyes vrayement Royales, par leſquelles il auance de plus en plus vers la perfection, elle conſidere les autres noms de marque que les bons Rois curieux de l'auancement du public ont porté. Et veut faire connoiſtre à la France, qu'il n'eſt point d'ornement de majeſté, ny de tiltre d'hõneur, qui ne ſoient deus à ſon Monarque. C'eſt ce Iuſte le ſeul entre les Rois de noſtre ſiecle, qui dedie entieremẽt ſon eſprit à la ſageſſe, & que la ſageſſe oblige reciproquement de ſes auis, non certes auec moins de ſoin que s'il y alloit de ſa reputation, qu'vne ſi digne offrande ne fuſt pas bien reçeuë, & tout de meſme que ſi elle ne vouloit pas qu'il fuſt dit, qu'ayant vn Prince ſi bien preparé à toutes ſes magnificences par la grace de ſes onctions, il tenoit à elle que l'vniuers ne vid en ſa perſonne, vn autre miracle pareil à celuy qu'elle a fait voir autrefois dans les deſerts de l'Arabie. Les inuentions humaines dépourueuës des lumieres de la vraye ſageſſe, ne ſe peuuent attribuer les bons offices de tels ornements. Combien falloit-il autrefois auoir long temps contribué à la ſplendeur de l'Empire Romain, ſoit par la voye des armes, ſoit par celle de la paix, pour meriter quelque nouueau nom de l'impoſition du peuple, ou de l'authorité du Senat, comme celuy de Germanique, ou d'Afriquain, ou d'Empereur, ou d'Auguſte, ou de pere de la patrie? Beaucoup de peine, peu de recompenſe. Là où par la

parfaitte poſſeſſion de la vraye ſageſſe, le Iuſte de ſon inſtitution merite des tiltres incomparablement plus illuſtres & plus ſolides que tous ceux-là. Et non ſans raiſon, puis qu'il ſemploye ſi magnifiquement à l'auancement d'vn bien que ſaint Thomas appelle diuin. *Tous biens* dit Salomon, *me ſont venus auec la ſageſſe, & d'innombrables honneſtetez par ſes mains. I'ignorois* autrefois *qu'elle fuſt autheur de tout cela.* C'eſt à dire, de tous les noms & de tous les tiltres d'honneur que les Rois meritent de porter, quand ils ſacquittent dignement de leurs charges. Le grand Philon conſidere cecy d'vne façon la plus releuée du monde, & met en auant vn grand nombre de belles penſées, pour faire voir les qualitez du Sage. La ſageſſe dit-il, l'honnore de pluſieurs noms. Elle le rend capable des lumieres de pieté, de ſainteté, de phyſiologie, de meteorologie, de la morale, de la politique, de l'œconomique, de la Royale, de la Legiſlatrice, & de mille autres facultez, dont chacune merite des loüanges tres-particulieres, nommément, ſi i'en ſuis creu, celles qui ont des relations neceſſaires auec le bien public, & qui contribuent à ſon auancement.

Sap. 7. v. 11.

Sap. 7. v. 12. Horum omnium mater eſt. *Variable.* Omnium honorum author eſt.

Philon l. de Temulent.

11. Ouurez donc les oreilles, ô vous *moderateurs des multitudes, qui vous plaiſez en vous meſmes*, comme fit autrefois Dauid, ſous ombre de tant de peuples & de nations qui vous ſont ſujettes. Ne vous imaginez pas que la prudence, qui de ſa nature eſt portée au bien, & qui y dreſſe l'eſprit Royal, demeure chez vous ſans vous propoſer vn bien digne de vos qualitez. Honorez les noms que vous portez. Salomon vous appelle *gouuerneurs*, ou *moderateurs des multitudes.* Si au

Sap. 6. v. 3.

lieu de vous acquiter de ces charges, vous ne vous plaiſez qu'en vous meſmes, ces noms de Rois, de Legiſlateurs, de Paſteurs, de Gouuerneurs, ſeront des noms que vous ne pourrez épandre, des noms vuides d'effets, & dont vous voudrez bien qu'il ſoit dit, que l'imprudence en a diſſipé les treſors. Vous deuez reſſembler aux étoiles, ſuiuant ce que diſoit la vraye vertu, que les Empires ſont des cieux. Vous deuez dy-je preſider à la façon des étoiles du Firmament, de iour & de nuit, pendant la paix, pendant la guerre, pendant le trouble, pendant le repos, pour le bien des ſerfs & des libres, pour la gloire des Eccleſiaſtiques & des ſeculiers. Car comme les globes celeſtes ſe meuuent inceſſamment pour l'vtilité des corps & des biens de la terre, tous les mouuements de vos deſſeins deuroient auſſi regarder la commodité de vos ſujets. Il eſt bien vray, ainſi que remarque ſaint Gregoire le Grand, que la foudre tombe du ciel; Vous le liſez ainſi en l'hiſtoire de Iob, & que le feu du ciel atteignit les troupeaux & les valets de ce Roy, & les reduiſit en cendre; mais le ciel qui lance des foudres, ſignifie en cét endroit là, non les bons Rois, ouy bien les Tyrans qui foulent leurs ſujets. Pour le ciel Royal, il n'a garde d'en tomber autre choſe que des influences auantageuſes au bien d'vn Eſtat. Vous gouuernez dit-il, des peuples, vous ne les outragez donc pas. Car meſme ſelon Platon, quand l'homme ſage & vertueux gouuerne, c'eſt ſans retirer les yeux de la prenoyance du ſalut de ſon peuple. Ne plus ne moins dit-il, que le pilote penſe inceſſamment à ſauuer ſa nauire & ſes mariniers, vous gouuernez les peuples, & l'anchre eſt moins neceſſaire

S. Gregor. lib. 2. moral c. 26.

Iob. 1.

Platon ciuil. in ae regno.

pour arreſter les effets de la tempeſte, que voſtre gouuernement pour preuenir les miſeres de vos Empires. Le meſme Philoſophe traittant ailleurs de ceux qui ſont doüez d'excellente vertu, n'oublie pas les Legiſlateurs, ou pour vſer de ſes termes, les gardiens des autres. Par leſquels il entend les Politiques & les Rois, qu'vn peu auparauant il auoit comparé aux medecins. Conſiderez dit-il, quels ſont les deſſeins des leuées des gens de guerre d'vn chef d'armée, & des remedes d'vn medecin, & vous ſçaurez que ceux-là n'en ont point d'autres que de mettre leurs ennemis en fuitte, & ceux-cy de chaſſer le mal, & de rendre la ſanté. Si donc le medecin ignore les remedes qui ſont propres à la gueriſon des corps, & le chef d'armée les moyens de gaigner la bataille, ne les eſtimerez-vous pas indignes de leurs charges ? Autant en eſt-il du Prince, au cas qu'il ignore la fin à laquelle vn parfait politique doit rapporter ſes intentions. Voila pourquoy pour dire encore deux mots de cette comparaiſon, l'on donnoit anciennement vn nom aux Rois ſelon les Grecs, qui ſignifioit gueriſon, tant ç'a touſjours eſté le commun ſentiment de tout le monde, qu'ils ſont obligez d'auoir ſoin du public. Auec cette diſparité neantmoins, que les Medecins n'employent que leur ſcience, & ne contribuent rien du leur à la gueriſon des corps; là où les Rois y doiuent déployer leurs treſors, employer leur ſageſſe, repandre l'huile de prudence, n'épargner en fin rien du leur, mais auancer tout ce qui ſera neceſſaire, meſme ce que la vraye vertu eſtime de moindre prix, comme l'or, l'argent & autres commoditez de cette ſorte.

Platon lin. 12. des loix.

ainſi.

III. En ſuitte de ce ſi les comparaiſons que ie viens de faire ſeruent à apprendre à qui que ce ſoit, que les Rois ſont tenus pour répondre par leurs ſoins, à la ſignification des noms dont il y eſt parlé, de ſe porter auec affection à l'auancement de leurs Eſtats, le nom de pere qui reuient parfaitement à la grandeur de leur Majeſté, paſſe bien plus outre, & monſtre qu'ils le doiuent faire d'obligation, qui n'eſt en rien moins étroite que la naturelle. Ce que ie croirois faire voir auec plus d'euidence & de ſatisfaction pour ceux qui ne le ſçauent pas ſi bien, ſi tout d'vn chemin ie m'efforçois de monſtrer que les Royaumes ſont au regard des Rois, ce que ſont les familles au regard des peres qui y commandent. L'Ecriture de la vraye vertu y eſt toute formelle. Le ſouuerain Legiſlateur, au prologue des ſaintes loix qu'il a données à ſon peuple, parle de cette ſorte. *Ie ſuis le Seigneur ton Dieu, qui t'ay tiré hors de la terre d'Egypte, de la maiſon de ſeruitude.* L'Egypte eſtoit vn grand Royaume, & vous la voyez appellée *maiſon de ſeruitude.* Hieruſalem eſtoit vne maiſon de liberté, *Hieruſalem d'en haut* dit ſaint Paul, *eſt libre*, laquelle eſt noſtre mere, l'Egypte eſt vne maiſon de ſeruitude. Moyſe rendant graces à Dieu, & luy chantant des loüanges, *Quand* dit-il, *le tres-haut diuiſoit les nations, & quand il ſeparoit les fils d'Adam, il conſtitua les fins des peuples, ſelon le nombre des enfans d'Iſraël. Or la portion du Seigneur eſt ſon peuple, Iacob eſt le cordeau de ſon heritage.* Iacob qui eſt le peuple de Dieu & ſon Royaume, eſt auſſi *ſon heritage.* Et ne doit-on ſ'étonner ſi Dieu demeure *au milieu d'eux* ainſi que vous auez en

Exod. 20. v. 2.

Origen. homil. 8. in Exod. Galat. 4. v. 26.

Deut. 32. v. 8.

l'Exode. Si dy-je, il change le nom de Seigneur en celuy de pere, le nom de peuple en ceux de fils & de filles, comme vous liſez en Iſaie ſelon Origene. *Retirez-vous du milieu d'eux, ne touchez point à ce qui eſt ſoüillé, & ie vous receuray. Ie vous ſeray pour pere, vous me ſerez pour fils & pour filles, dit le Seigneur Tout-puiſſant.* Outre ce i'ay fait voir cy deuant, que Moyſe eſtoit le Roy du peuple de Dieu. Mais qu'il le deuſt gouuerner comme la maiſon de Dieu, c'eſt S. Paul qui en aſſeure. *Moyſe a eſté tres fidelle en toute la maiſon de Dieu*, c'eſt à dire, comme penſe ſaint Chryſoſtome, en ſon peuple, duquel il auoit ſoin, auquel il preſidoit, lequel il protegeoit, empeſchant que rien ne luy auint de ſiniſtre. Car c'eſt pourquoy il l'apelle tres-fidelle.

Exod. 25. v. 8.

Iſaie 52. v. 11.

Origene cy deſſus, ajoute, Et ego recipiam vos, & ero vobis in patrem, &c.

Numer. 12. v. 7

Aux Hebr. 3. v. 5.

S. Chryſoſt. homil. 5 ſur le 3 aux Hebrieux.

IV. Chez les prophanes les Royaumes ſont auſſi comparez à des familles, d'où s'enſuit que les Rois en étoient les peres. Florus remarque, écriuant du regne de Seruius Tullus, qui de fils d'vne mere eſclaue eſtoit paruenu à la couronne des Romains, que ſa bonté & ſuffiſance parut bien telle en cette dignité la plus eminente du monde, que celuy qui euſt pris le gouuernement de ſon Eſtat pour l'œconomie d'vne petite famille bien reglée, ne ſe fuſt aucunement mépris. Iſocrate recommande au Roy de Chypre de gouuerner ſa ville Royale tout ainſi que ſa famille. Rhodiginus écrit qu'il a leu chez Ariſtote, qu'entre les Perſes on n'ignoroit pas que les peres euſſent de l'empire chez eux, mais que s'ils traittoient leurs enfans en eſclaues, l'empire en eſtoit iugé tyrannique; Au ſurplus ils croyoient que la ſocieté du pere auec ſes en-

Florus l. 1. c. 6.

Iſocrat. ad Nicoclem.

Rhodig. l. 8. c. 1.

fans en vne maiſon bien reglée, repreſentoit vne Monarchie, parce que les peres ont ſoin de leur famille. Chez Homere, Iupiter le plus celebre Roy de tous les Dieux des Païens, porte le nom de pere. Ie me laſſerois de m'étendre plus au long ſur cette matiere, & de vous dire, comme la puiſſance Royale n'eſt qu'vne imitation amplifiée de l'authorité paternelle, les nombres complets des domeſtiques faiſans les membres d'vn Eſtat, comme chacun des domeſtiques en particulier fait vn membre de famille. Qu'vn Royaume eſt compoſé d'hommes ainſi qu'vne maiſon l'eſt de ſes appartements, & vn corps humain de ſes membres. Que les Rois ſont auſſi peu tenus de rendre conte de leurs loix & ordonnances à leurs ſujets, que les peres de famille de leurs commandemens à leurs enfans. Que la grandeur de la majeſté Royale répond à l'excellence du pouuoir paternel, & tant d'autres choſes que l'on pourroit déduire ſur ce ſujet, pour conclure de tout cela, que comme les peres n'ont autre fin en l'empire de chez eux, que l'auancement de leurs enfans, les Rois doiuent auoir inceſſamment l'vtilité de leurs peuples deuant les yeux. Ie me contenteray de vous alleguer vn excellent diſcours de Philon, que ie vous prie de bien conſiderer, puis qu'il ſert à l'explication de tout ce qui eſt dit à ce propos, ainſi que vous pourrez connoiſtre par ces paroles. Les Princes à vray dire, ſont les peres communs des villes & des nations, qui eſtans hommes de bien, ne cedent en rien aux peres naturels. Ie ne vois point de condition au monde quelle qu'elle ſoit, où ie ne reconnoiſſe vne ſorte de principauté, & n'y trouue autre

Philon de creat. princip.

autre difference que celle qui peut venir du coſté de la grandeur. Car ce que le Roy eſt en vne cité, le premier de la parroiſſe l'eſt en ſon village, & le ſeigneur en ſa maiſon, & le medecin entre les malades, & le Capitaine entre les ſoldats, & le General d'vne armée nauale entre les gens de guerre de ſa flotte, & le Pilote dans ſes nauires de charge, & le Patron entre les mariniers. Tous ceux là peuuent nuire aux autres, & leur bien faire, ſi ce n'eſt qu'ils ſont obligez de vouloir ce qui eſt le meilleur, & qu'il vaut touſiours mieux qu'ils facent du bien au beſoin ſelon qu'ils en ont les moyẽs. Et c'eſt ce que veut dire cette ſentence vulgaire, *ſuiure Dieu*. Parce que Dieu qui peut l'vn & l'autre, c'eſt à dire nuire & profiter, aime mieux eſtre bienfaicteur, comme auſſi il l'a fait paroiſtre en la creation de l'vniuers, & comme l'on void à ſon gouuernement. Car il a donné l'eſtre à ce qui n'eſtoit pas, l'ordre à ce qui eſtoit confus, la façon à ce qui n'eſtoit pas façonné. Il a donné de plus de la ſimilitude aux choſes diſſemblables, de l'identité aux choſes diuerſes, de l'aſſemblage & de la liaiſon aux choſes deſaſſemblées & déjointes, de l'égalité aux inégales, de la lumiere & du iour aux tenebreuſes & obſcures. Touſiours il a ce ſoin, duquel meſme ſes puiſſances bienfactrices ne ſont diſpenſées, que de transformer en mieux les fautes de negligence & de nonchalance de la nature deteriorée.

V. Pour moy ie me fais croire que voila bien les plus dignes exemples que l'on puiſſe propoſer à l'ambition des bons Princes, & à leurs imitations, au moins s'ils ont enuie d'eſtre ſemblables à Dieu. Ce grand

homme a commencé par la qualité paternelle, dont il a creu deuoir honorer les Rois: Il a finy en leur proposant Dieu à imiter, qui est Roy & pere d'vne façon incomparablement plus releuée que tous autres. *Suiure Dieu* dit-il, qui aime mieux estre appellé pere, que
S. Matth. 5. Roy, comme où il apprend à dire à ses Apostres, *Nostre pere qui es és cieux.* Suiure Dieu adiouste saint
S. Ambroisel. 2. offic. c. 7. Ambroise, qui voulant ouurir le Royaume des cieux à tout le monde, ne cherchoit point ses profits, mais ce qui estoit vtile à vn chacun. Il promettoit des Royaumes non en qualité de Roy tout puissant, mais en qualité de pere & de bienfaicteur. O nom celebre & singulierement Royal? Nom tellement honoré en ce monde où sont les Empires perissables, que les Tyrans mesmes, & ceux qui y ont regné le plus malheureusement l'ont vsurpé, & ont tenu à gloire qu'il leur
S. August. 19. de la Cité de Dieu, c. 16. fust attribué. Apres quoy saint Augustin, de qui ie tiens cette obseruation, écrit de cette sorte, meslant les noms de Pere & de Roy l'vn auec l'autre. Les vrais peres de familles recherchent le bien de leurs domestiques, auec autant de soin que si c'estoient leurs enfans; pretendant par ce moyen de seruir Dieu, & d'auoir du merite deuant luy. Desirans d'aller à la maison celeste, où la charge de commander aux mortels ne soit plus de mise, parce que l'office de procurer le bien de ceux qui iouïssans de cette felicité seront immortels, ne sera plus necessaire. Cependant & en attendant que l'on y puisse aller, les peres sont plus obligez de faire auec patience la charge de commander, que les serfs de tolerer la presque intolerable condition de leur seruitude. Vous voyez par là, que l'au-

thorité de bien faire & de commander, qui eſt ordinaire & commune aux Rois & aux peres, ne leur permet point de pretendre à la décharge de procurer le bien de ceux à qui elle commande, iuſqu'à ce que les Rois & les ſujets, ie veux dire les peres & les enfans ſeront bienheureux en l'immortalité. Car pour lors nul n'aura beſoin de prendre aucun ſoin de rien faire pour autruy, attendu que perſonne n'aura diſette de rien, quand ainſi que vous liſez, *Dieu ſera toute choſe en toute.* 1. Cor. 15. v. 28.

CHAPITRE XIII.

I. Les Rois eſtants vrais peres, ne peuuent tomber en la haine du public. II. Sentiment des prophanes ſur ce point. III. Exemples de l'hiſtoire ſainte à meſme propos. Premierement de Ioſeph. IV. Puis de Dauid. Et de Moyſe, qui a donné de plus dignes preuues de ſon amour paternel à l'endroit de ſon peuple, que ſon peuple ne luy a témoigné d'amour filial. V. Mais c'eſt qu'il l'aimoit de cette ſorte pour l'amour de Dieu. Pour dire que toute autre fin que celle-là peut tromper les Rois.

I. CE qu'eſtant ainſi, ſe pourroit-il bien faire que le public receuſt des influences d'affection paternelle de ſon Roy, de ſi forte conſideration, ſans ſe ſentir obligé de luy rendre des preuues de ſa reconnoiſſance? Ie ne le puis croire. Car ſi la liberalité des biens communs comme ie

diſois, gaigne les cœurs, la magnificence de prudence déployée à intention qu'elle ſerue à vn Eſtat, doit infalliblement en gagner les amours. Et certes quand les Rois ne meriteroient par leurs bienfaits, autre recompenſe en ce monde que celle-là, elle deuroit auoir le pouuoir de les engager dans l'ambition dont ie parle, qui eſt de rechercher auec paſſion l'auancement du bien diuin. L'experience ayant touſiours fait voir que les Princes n'ont point de ſi puiſſant charme pour ſe faire aimer, que celuy de l'amour qu'ils ont pour leurs peuples. Rien dit ſaint Ambroiſe, ne ſçauroit eſtre plus vtile que d'eſtre aimé, rien ſi inutile que de n'eſtre pas aimé. Tomber en la haine, principalement de la commune, c'eſt eſtre expoſé aux malencontres & aux dangers. La bonté eſt bien fort populaire, & des plus agreables. Rien n'entre auec ſi grande facilité dans les ſentimens du peuple, que le bien qui luy eſt fait: Rien au contraire auec ſi grande difficulté, que la reſolution que l'on luy voudroit imprimer de vouloir mal à celuy qui luy fait du bien. Saint Thomas en allegue vne raiſon ſi excellente & ſi delicate, que ie ne puis retarder de la dire: Auoir de la haine pour ſes amis, & rendre à ſes bienfaicteurs le mal pour le bien, ſont des effets d'vne trop inſigne malice, pour tomber en l'ame du public. Tres-pertinente raiſon & des plus ſubtiles que l'on puiſſe lire en cette matiere. Pour la bien entendre ſouuenez-vous de ce qu'il a déja dit cy deſſus, que le bien public eſt vn bien diuin, & vous repreſentez que Dieu ne rend iamais le mal pour le bien. Remarquez auſſi cette maxime de Philoſophie. Le bien procede de

S. Ambroiſe liu. 2. ch. 7.

S. Thom. lib. 1. de regim. c. 10.

l'integrité de ſa cauſe, le mal vient de chaque defaut particulier. Et vous entendrez qu'il faudroit que le mal de la commune d'vn Eſtat commençaſt par quelque manquement. Que de plus, au cas que le public pûſt conſentir à vne méconnoiſſance ſi dénaturée qu'eſt celle des ingrats aux bienfaits d'vn bon Prince, puis que ce monſtre ne ſ'engendre pas ainſi que les potirons en vne nuit, il ſeroit à preſumer que la corruption y arriueroit par des menées de quelques particuliers, ce qui arriue aſſez ſouuent. Mais qu'elle puiſſe gagner l'ame du public cela ne peut eſtre, à cauſe de ſa bonté, qui tenant de la diuine, eſt en quelque ſorte incorruptible. Et auſſi à raiſon de ſon protecteur, qui étouſe les pernicieuſes ſemences d'vne ſi brutale ingratitude, dans les deſſeins particuliers de leurs autheurs, comme il a ſouuent fait paroiſtre és mal-heureuſes trames des coniurations qu'il a découuertes & rendues inutiles.

11. C'eſt donc vne verité bien fort ſolide, que ſi les bons Rois regnent ſelon les principes de la vraye vertu, ils n'ont rien à craindre. Tel a touſiours eſté le commun ſentiment des Paiens, c'eſt à dire, de la raiſon naturelle. Tels les exemples du peuple de Dieu à l'endroit de ſes bons Rois. Hircanius chez Xenophon, parlát de l'amour que le Roy Cyrus auoit pour ſes ſoldats, Nous auõs dit-il, vn Prince à ce qu'il me ſemble, & ie l'oſerois iurer ainſi iuſques à prendre les Dieux à témoins, qui reçoit vn plus grand plaiſir quand il nous peut obliger, que s'il amaſſoit de grands treſors. Mais voulez-vous ſçauoir comme ſes gens l'aimoient? Prenez garde à ce que le meſme Autheur

Xenophon en l'inſtitut. de Cyrus.

Le meſme Xenophon.

en écrit vn peu auparauant. Ie ne crois pas ô Prince, que tu ſois moins naturellement noſtre Roy, que ce Roy qui naiſt chef des abeilles dans la ruche. Car les abeilles luy obeiſſent de leur gré. Quelque part où il ſoit pas vne ne le quitte. S'il ſort pour aller quelque part, pas vne ne l'abandonne, tant l'amour qu'elles ont pour leur Prince eſt excellent & naturel. Telle ou ſemblable eſt l'affection que ce peuple a pour toy. C'eſt pourquoy ô Cyrus, tandis que nous te regardons en face, il n'y a rien qui nous ſoit faſcheux à ſouffrir, ſi tu nous oblige de tes bienfaits, nous patirons tant qu'il te plaira. Le Panegyriſte de Traian tout de meſme. Tu n'ignores pas dit-il, que l'on iure pour ta conſeruation, en tous les lieux où l'on ſçait que tu en as autant fait pour tous. Il ne ſ'en trouueroit pas vn en cét Empire, qui ne fuſt tres content de le iurer ainſi pour ſes interets. Non certes que nous n'ayons de l'amour pour toy, comme auſſi tu le merites. Et toutefois ce n'eſt pas pour l'amour de toy que nous t'aimons, c'eſt pour l'amour de nous. Non Ceſar, & qu'il ne nous auienne iamais de voir le iour, auquel faiſans des vœux pour ta perſonne, noſtre vtilité ſoit preuenue de noſtre deuoir. La conſeruation de la perſonne du Prince luy tourne à infamie, dés auſſi toſt qu'elle luy peut eſtre reprochée. Cét Autheur me fera donc dire qu'au contraire elle luy eſt bien fort honorable & glorieuſe, quand elle eſt intereſſée dans l'vtilité du public. Ie ne ſçay ſi Seneque n'a rien contribué à cette penſée, mais il y a bien de l'apparence que c'en ſoit vne imitation, ou tout au moins qu'il ait ſeruy à la faire conceuoir ſi forte & ſi

Pline, ſecond au Panegyr. de Traian.

nerueuſe qu'elle eſt. Ne vous émerueillez pas que la vraye vertu en faſſe eſtat. I'ay ſouuent dit qu'elle peut licitement mettre en auant des diſcours & des veritez politiques de tel poids, ſans ſe faire tort. Si l'on parle plus ſolidement chez ſes Autheurs, ce n'eſt qu'à raiſon des lumieres de la foy, dont leurs eſprits ſont preuenus. Car qu'ils ayent pû parler ſi noblement ſuiuant les principes de la raiſon, ie ne puis croire que ç'ait eſté ſans Dieu, entant que createur des ames, & prouiſeur de toutes leurs penſées. Prenez donc bien garde à ces paroles de Seneque. C'eſt pour lors dit-il, que la grandeur d'vn Prince eſt bien affermie & bien fondée, quand le public a receu des preuues qu'il eſt autant pour luy que par deſſus luy, & quand il experimente de iour en iour qu'il n'a autre ſoin que de veiller pour le ſalut tant des particuliers que du general. Quand s'il ſort en public l'on ne prend pas la fuitte comme ſi c'eſtoit quelque ſerpent, ou ſi quelque beſte farouche eſtoit eſchappée de ſa cauerne, mais chacun y accourt à l'enuy comme pour voir ſon aſtre fauorable, auec reſolution d'aller au deuant des eſpées de ceux qui le penſeroient guetter. Tous preſts d'étendre leurs corps ſous ſes pieds, au cas qu'il ne pûſt trouuer le chemin pour ſe ſauuer que pardeſſus leur maſſacre. Pour le ſalut dit-il, tant des particuliers que du general. Parce que comme a bien dit Thucydide, quād les particuliers ſont lezez en quelque choſe, le general court le meſme hazard.

Seneque l. 1. de Clement. c. 3.

111. Les exemples ſacrez vous ſembleront peut eſtre plus plauſibles que ces raiſons, ou ces authoritez. Auſſi ne faut-il pas douter que les fruits de l'amour

paternel & Royal, que la vraye vertu me fait admirer en ſon Iuſte, & dont elle enflamme les inclinations, ne ſoient preferables à tous autres. Elle ne parlera pas ſi toſt de Moyſe ny de mon Prince, Ioſeph & Dauid entreront premierement en ſes diſcours. Ioſeph comme predeceſſeur de Moyſe, Dauid comme ſon imitateur. Ioſeph qui auant que d'eſtre Viceroy d'Egypte auoit paſſé quelques années à l'academie de prudẽce, s'exerçant en vne charge beaucoup moins importante. Car comme Moyſe auant que de pouuoir ſortir d'Egypte pour eſtre Roy du peuple de Dieu s'eſtoit fait inſtruire ailleurs, ainſi Ioſeph auoit eu l'intendance de la maiſon de ſon maiſtre Putiphar, premier que de commander à l'Eſtat du Roy Pharaon. En apparence & à le voir faire, vous euſſiez dit que cét Egyptien qui l'auoit acheté ſe fuſt entierement remis à luy du gouuernement de toutes ſes affaires; mais par effet & en verité cela ſe paſſoit ainſi de l'ordre de la nature, qui tendoit à luy faire épouſer la principauté d'vne puiſſante nation, & d'vne grande region. Auſſi eſtoit-il neceſſaire que le futur adminiſtrateur de la Republique fiſt des exercices conuenables à cette charge, dans les affaires de l'œconomie & du meſnage. Vne maiſon ne reſſemble pas mal à vne petite ville. L'œconomie eſt vn racourcy de la conduite d'vne Republique. L'on peut prendre les citez pour de grandes maiſons, & la police pour vne œconomie publique. Si bien que l'aprentiſſage de Ioſeph eſtant acheué, & l'interpretation des ſonges de Pharaon luy eſtant faite ſans aucune ambiguité, ce Roy en reſta ſi ſatisfait qu'il ne ſe pût long temps retenir de luy en témoigner ſon ſen-

Geneſ. 39. v. 4.

Philon l. de Ioſeph.

ſentiment, & luy tint ce langage : *Se pourroit-il bien faire que ie trouuaſſe vn homme plus ſage & ſemblable à toy?* Ou pour lire ainſi que les Septante interpretes, *Pourrois je bien rencontrer vn homme plus prudent & plus iudicieux que toy? Voicy ie te commets ſur toute la terre d'Egypte, tu ſeras la ſeconde perſonne de mon Royaume.* Et certainement il luy rendit & à ſon peuple tant de preuues de ſa ſuffiſance à en gouuerner prudemment l'Eſtat, qu'on le nommoit à haute voix, *Pere tendre.* Pere veu ſa conduitte, tendre eu égard à ſon âge. Et ſi le mot Hebrieu qui répond aux deux termes de cette acclamation publique eſt pris ſelon la verſion des Chaldeens, il ſignifie *pere du Roy*, & donne vne tres-noble preuue de ce que ie traitte maintenant, qui eſt que les Rois qui gouuernent leurs Eſtats en peres, gaignent infalliblement l'amitié des ſujets.

Geneſ. 41. v. 39.

Les Septante en cet lieu.

Geneſe 41 v. 43.

אברך

Paraphraſe Chaldaïque, Patet Regis. Vatab.

V. Que diray-je de Dauid, auſſi ſoigneux de ſon peuple, qu'vn bon Paſteur le peut eſtre de ſes brebis? Y perdit-il ſes peines? Ne le croyez pas ainſi. Son peuple luy en ſçauoit vn tel gré, que toutes les Tribus d'Iſraël vindrent vers luy diſant: *Voila que nous ſommes tes os & ta chair.* Comme s'ils luy euſſent voulu dire, Tu es noſtre pere. Auſſi eſtoit-il vray que les peres le preferoient à leurs enfans, les enfans à leurs peres. Dequoy Saül s'eſtant irrité, l'enuie vne fois entr'autres le fit entrer en vne telle colere, qu'il faillit à peu qu'il ne donnaſt de ſa lance au trauers du corps de ſon fils Ionathas, ayant pris quelque ombrage de l'amitié qu'il portoit à Dauid, & s'eſtant imaginé que cette affection auoit plus de pouuoir ſur luy que la pieté ou l'authorité paternelle. Et que ne faiſoit pas le peuple, quand

2. Reg. 5. v. 1.

il y alloit de la conſeruation de la perſonne de ce religieux Prince, pour empeſcher qu'il ne ſe miſt point au hazard de ſa vie? *Nous irons*, diſoient-ils, & tu demeureras, toy qui *en vaux dix mille*; nous irons tres-volontiers expoſer nos vies pour conſeruer ta perſonne. C'eſt ce que les Grecs qui eſtoient en Aſie n'euſſent pas fait pour Ageſilaus, bien qu'ils l'aimaſſent beaucoup, & qu'ils regrettaſſent ſon départ de ce païs là, non ainſi que l'on regrette l'abſence d'vn bon Prince ſeulement, mais comme l'on s'afflige de celle d'vn bon pere. Telle fut donc la ſatisfaction de ce Roy d'Iſraël, de ce pere d'vn peuple dont Moyſe auoit long temps auparauant défriché le mauuais naturel. Cependant il n'y a point de doute que Dauid n'eſtant qu'imitateur de la prudence & charité de Moyſe, recueille des fruits de l'affection de ſes ſujets beaucoup plus ſignalez que Moyſe, qui à vray dire n'en receut iamais que des ingratitudes. De fait combien penſez vous qu'il ait beu d'affronts en gouuernant ce peuple? Combien de calomnies, de ſouléuements, de violences, d'outrages il en a ſupporté? Mais cela n'empeſchoit pas qu'il ne ſe tint touſiours dans les meſmes inclinations de faire pour luy enuers Dieu, & de le ſouſtraire à la verge de ſes chaſtimens, comme il faiſoit à chaque fois. Il parloit conſtamment à Dieu, mais il n'auoit que des paroles de ſoumiſſion & de douceur en parlant aux hommes. D'où vient donc que ceux qu'il auoit en ſa charge eſtoient ſi mécognoiſſans, & ſi peu ſenſibles à de ſi grandes preuues de charité royale & paternelle? En voicy deux raiſons qui pourront ſuffire pour le preſent. La premiere eſt tirée du Docteur

2. Reg. 18. v. 3

Xenophon de Ageſilao Rege.

Angelique, qui m'apprend qu'en l'Ecriture de la vraye vertu les loix Royales ont eſté autrement données par Moyſe, qu'elles ne furent promulguées depuis par Samuel, bien que l'vn & l'autre de ces Prophetes euſſent charge de mettre ordre au peuple de Dieu de ſa part. Car Moyſe comme la treſparfaite image de la prudence des Princes, n'eut autre intention que de procurer le bien de ſon peuple, qui eſt le propre ſoin des Rois, ſans obliger ce peuple groſſier & dénaturé à luy donner aucun témoignage de ſa reconnoiſſance. Là où Samuel écrit des loix qui expoſent les droits du Roy, & qui ne touchent pas tant l'vtilité du Royaume, que les obligations des deuoirs du peuple enuers le Prince, auſquelles s'ils manquoient, le Roy ſçauroit bien les en faire repentir, comme auſſi il auroit tres-iuſte ſujet de les en chaſtier. Cela donc ſe paſſa ainſi, & peut-eſtre pour monſtrer, que le corps politique n'eſtant point monſtrueux, mais compoſé de ſes membres ſous vn chef, le chef ne deuoit eſtre negligé, & que Dieu en auoit vn ſoin particulier. Ou pour faire voir, que comme Saül dont il eſtoit queſtiõ pour lors, ne poſſedoit pas les treſors inépuiſables de la vraye vertu, quoy que quand il fut éleu Roy il y euſt en luy quantité de belles parties neceſſaires à vn Prince au moins à ce qu'il faiſoit paroiſtre ; il eſtoit bien raiſonnable que Samuel parlaſt à ſon ſujet de l'entretien du Roy & de ſa maiſon, dont l'Ecriture n'auoit encore fait eſtat en termes ſi expres, ny de tout ce que le peuple luy deuoit. Veu meſme que ce chef qu'il demandoit auec inſtance, n'auoit dequoy paroiſtre en cette nouuelle dignité ſans luy & ſans ſon

S. Thom. lib. 1 de regim. princip. cap. 11.

assistance. Considéré aussi qu'il n'estoit plus question de penser au bien du peuple, auquel il auoit esté pourueu de longue main, sans que pour cela il se fust dépouillé de son matuais naturel. Et que l'ingratitude de ce peuple vint de trop d'aise, quoy que Moyse n'y prist garde, se souuenant qu'il auoit affaire à des gens rudes, indisciplinables, & qu'il falloit gaigner par douceur; c'est luy-mesme qui le dit: *Mon bien aimé peuple s'est fait gras, & a regimbé, estant deuenu plein & bien refait, il a delaissé Dieu.* Il a dit-il, laissé Dieu. Quelle merueille qu'il ne se soucie de moy? Et si Dieu ne l'abandonne pas pour cela, quelle seroit ma nonchalance si ie me déchargeois de son soin, pour me venger de son ingratitude? Consideration d'importance en cét endroit, & que la doctrine de la vraye vertu laisse par écrit aux Princes & aux peuples, afin qu'ils s'en souuiennent. Moyse de vray le seul de tous les hommes qui a le plus appris du naturel de Dieu, & le plus retenu de sa conuersation, comme celuy qui a eu la felicité de le voir plus parfaitement qu'aucun autre: Moyse dy-je, qui ne s'est point approché de si prés de ce feu sans auoir participé à la chaleur des saintes flammes de son amour diuin, apprend aux Princes à aimer leurs peuples de toutes leurs inclinations paternelles. Et le peuple de Moyse apprend aux Rois qu'il n'est pas tousiours à propos de l'aimer d'vn amour de pure charité, mais qu'il doit estre meslé de prudence politique, à cause qu'il tombe volontiers de la presomption d'vn amoureux traitement, dans les extremitez d'vne insolence insupportable.

Deuteron. 32. v. 15. & 18.

V. La ſeconde raiſon eſt, que la prudence de Moyſe eſtoit incomparable, comme auſſi il n'en fut iamais de pareille, & attendoit la recompenſe de ſon affection paternelle de celuy qui la luy auoit donnée en l'éleuant à cette charge, & pour le ſimple amour duquel il bruſloit d'amour pour ſon peuple. Certes à bien peſer ces paroles qu'il oſa dire vn iour à Dieu, lors qu'il vouloit faire mourir ſon peuple, autant peut-eſtre pour ſes mécognoiſſances que pour ſes idolatries; *Non Seigneur, ou pardonne-leur cette faute, ou efface-moy du liure des viuants.* Vous voyez auſſi toſt qu'il auoit atteint vn tel degré de cette vertu qui fait mourir pour autruy, qu'il aima mieux perir auec le peuple qu'il aimoit, ſans s'arreſter à ſes ingratitudes, que d'eſtre ſauué tout ſeul. En quoy il faiſoit bien paroiſtre ce que i'ay dit. Que ſa prudence fondée en l'excellence de la charité, eſtoit deſintereſſée de toute eſperance de recompenſe, & qu'il n'auoit autre ambition que de ſe conformer à Dieu, en aimant des ingrats pour l'amour de luy, de la meſme ſorte que Dieu faiſoit bien aux hommes pour leur propre vtilité. Tout ainſi donc que les parfaits en la voye de Dieu ſont tenus de l'aimer ſans aucune eſperance de recompenſe, & ſeulement parce que Dieu eſt aimable; de meſme les Rois deuroient aimer le bien diuin, ſans s'attendre aux fruits de cette affection de leurs ſujets, tutrice de leurs Majeſtez, mais ſeulement parce que ce bien eſt diuin, & que le ſoin d'en procurer l'auancement eſt vn deuoir paternel annexé à leurs charges. Cette eſperance les pourroit tromper. Et quand comme i'ay déja dit, elle porte-

Exod.32.v.32.

roit le fruit que l'on s'en doit promettre, ce ne ſeroit pas prudemment fait que de s'y attendre entierement.

Iſocrat. ad Nicoclem. Imagine-toy dit Iſocrate, que tu as des gardes tres-aſſeurées, ſoit en la vertu de tes amis, ſoit en la bienvueillance de tes ſujets. Cela eſt vray. Mais il me ſemble que la troiſiéme protection de ſa perſonne qu'il doit trouuer en ſa prudence, & qu'Iſocrate touche en ſuitte, ne doit rien aux deux premieres. De maniere que la vraye vertu ne voudroit donc pas blaſmer le reciproque de l'amour des ſujets enuers les Rois qui les obligent, mais repreſentet ſeulement que cette intention n'eſt pas la principale du Iuſte de ſon inſtitution, bien qu'elle ſuiue regulierement parlant de ſes principes; oüy bien d'imiter Moyſe, & celuy que Moyſe auoit inceſſamment deuant les yeux. Lequel nous gouuerne, non pour l'amour de luy, mais pour l'amour de nous. Ie puis donc titer des celeſtes intentions de mon Prince, deux belles veritez motales. L'vne que ſi tous les Royaumes de l'vniuers pouuoient eſtre ſoumis à la puiſſance d'vne ſeule ville,

Le meſme Iſocrate. ainſi que celuy-la diſoit que la ville d'Athenes eſtoit digne de l'Empire de tout le monde; & cét autre, que

Ennod. au Panegyr. de Theoderic. Rome en eſtoit la maiſtreſſe; Si dy-je, les Empires de toutes les nations du monde eſtoient enclos dans l'enceinte d'vne grande cité, comme des maiſons dans vne ville, ce ſeroit le plus digne de tous les Princes, ou d'en eſtre le ſouuerain comme Roy, ou d'y commander comme pere. L'autre que ſelon S. Auguſtin, il eſt

S. Auguſtin. fort vtile que les bons Rois regnent long temps & en de grands Royaumes, bien que cette vtilité ne concerne pas tant les interets de celuy qui regne, que de

ceux pour leſquels il regne de cette ſorte. Parce que quant à eux, la pieté & la probité qui ſont de grands dons de Dieu, leur ſuffiſent pour les rendre vrayement heureux.

CHAPITRE XIV.

I. Prudence fondee en charité fait regner heureuſement. Les beaux rapports qu'il y a entre ces deux vertus. II. Que pour eſtre prudent ſelon les inſtitutions de noſtre Pedagogue, il faut eſtre homme de bien. III. Les Rois étoient autrefois éleus à cauſe de leur equité. Prudence n'eſt point vraye prudence ſans la probité. Oüy bien ſans le vice. IV. L'or pur de Phiſon, l'écarboucle & l'émeraude, ne ſignifient point d'autre prudence que celle qui accompagne la netteté de cœur. V. La vraye vertu trouueroit moins à redire à l'inſuffiſance d'vn Prince, qu'à ſon vice. Belle doctrine morale qui amplifie ce ſentimene.

I. OVTRE ce deux choſes quant à preſent ſont requiſes, ſelon ſaint Auguſtin, à ce que les Rois puiſſent regner heureuſement, qui eſt toute l'ambition de la vraye vertu, & toute la gloire de ſon Iuſte. C'eſt à ſçauoir l'intention de profiter au public, & la bonté ou vertu du Roy qui en a le ſoin. L'vne & l'autre viennent de la prudence Chreſtienne, & elle de la charité, à qui ces effets appartiennent principalement. La charité ne cherchant point ſes profits, & ne pouuant eſtre ſans faire du bien, 1. Cor. 13. v. 5.

puis que c'eſt la perfection des bonnes œuures, doit de neceſſité chercher les profits d'autruy. Car qu'elle en ait le ſoin, il le faut demander à celuy qui dit, *La charité nous preſſe.* Et cela ſoit dit en paſſant, touchant les deux effets de la charité dont ie parlois. Pour la prudence il n'y a point de doute que le ſoin ne la regarde. Saint Auguſtin dit que ſes ſoins ne doiuent rien aux ſentinelles de la tres-diligente vigilance. Quant à l'intention d'auancer le public par ſa conduitte, au cas qu'elle gouuerne vn eſprit Royal, ou de profiter à qui que ce ſoit, au cas qu'elle ſoit particuliere, ſi elle en manquoit ce ne ſeroit pas vne vraye prudence. Quoy ſuppoſé, il n'eſt plus à propos de differer ce que i'ay dit aſſez de fois, me remettant d'en iuſtifier en ce lieu, que l'intention de la vraye vertu n'eſtoit pas de traitter d'vne prudence ou ſageſſe autre que Chreſtienne, qui comme telle doit eſtre fondée en la charité, ie veus dire, en la perfection des Chreſtiens. A ce propos, & conſideré que ces deux vertus ſont operatiues & mouuantes au bien, l'on pourroit approprier en paſſant, la viſion d'Ezechiel, en laquelle il vid aupres de quatre animaux qui cheminoient dans vn grand feu, quatre rouës dont l'vne eſtoit dedans l'autre. Car ſi ces quatre rouës pouuoient figurer les quatre vertus Cardinales, qui ſont mutuellement enfermées les vnes dedans les autres, & dont les trois moins nobles attendent la conduite de la quatriéme, c'eſt à dire, de la maiſtreſſe rouë des Eſtats la prudence, il ne ſeroit plus difficile de la trouuer dans la charité. Car elle eſt tres-bien repreſentée par le feu. Comme auſſi c'eſt elle qui donne à la prudence les mouuements de bien faire à

2. Cor. 5. v. 14.

Ezechiel 1. v. 14.

re à l'auancement des Eſtats qu'elle gouuerne. Mais ie veux laiſſer cette figure pour voir les rapports qui ſont entre la prudence & la charité, afin de monſtrer par là que ie ne deuois penſer à parler de l'vne ſans y ſous-entendre l'autre. Et premierement, ramenteuez-vous ie vous prie, que ſi l'or exprime la charité, il nous a déja repreſenté la prudence. Si la charité eſt le fondement des bonnes œuures, la prudence eſt la ſource des offices. Si la charité eſt la plus noble des trois vertus Theologales, la prudence eſt la plus royale des quatre vertus Cardinales. Si les bonnes œuures ne ſont meritoires qu'entant qu'elles ſont commandées de la charité, les vertus ne ſont loüables qu'entant qu'elles ſont releuées par la prudence. Si la charité fait cette belle merueille que l'on ne croit rien de difficile à faire, d'vne fois qu'il eſt poſſible d'en reueſtir ſes forces & ſes reſolutions, la prudence donne le moyen aux vertus de ſ'aprocher de leur fin ſans empéchement, & d'y reüſſir à la gloire de l'eſprit qu'elles y portent. Si de plus la *charité eſt le lien de perfection*, la prudence en eſt la guide. Il eſt impoſſible de bien baſtir ſans le liueau, ny de bien dreſſer des Eſtats ſans la charité, qui eſt comme le plomb & le poids du niueau de prudence. L'vne de ces vertus eſt donc pour emporter l'eſprit Royal à la dilection, l'autre ſert à luy faire faire de droittes elections. L'vne eſt en la volonté, qui eſt auſſi en la raiſon, l'autre eſt en la raiſon, mais entant qu'elle eſt meuë de l'amour, elle ſ'aproche auſſi de la volonté. Toutes deux regardent le bien. La charité le bien diuin independant & final, qui n'eſt conneu que de l'entendement. La pru- *S. Paul.*

dence le bien diuin public & dependant, qu'elle fait connoiſtre en donnant à choiſir les moyens d'y contribuer pour le ſeruice de Dieu, & pour aller droit à luy. Finalement la prudence touche de ſi prés à la charité que ſaint Auguſtin oſe écrire, que la prudence eſt vn amour qui diſcerne les choſes dont il ſe penſe aider, de celles qui luy font empeſchement. Où ſelon ſaint Thomas, il ne veut pas dire que la prudence ſoit amour eſſentiellement, mais que l'amour émeuſt l'acte de prudence. Comme auſſi quand il ajoute, que prudence eſt vn amour qui diſcerne, il donne aſſez à entendre ce qu'il veut dire en cette propoſition, qui eſt, que quand l'amour excite la raiſon il luy fait diſcerner de l'œil de prudence, deſtiné à la conduite de l'ame, ce qui eſt bon de faire, & ce qui eſt à laiſſer.

S Auguſtin de moribus Eccleſia, c. 15.

S. Thom. 2. 2. q. 47. ar. 1. ad 1.

II. Conſiderez maintenant ſi c'eſt peu faire à la vraye vertu, que d'inſtituer ſon Iuſte en cette prudence qui a tant d'affinité auec la charité. Car quoy que ce ne ſoit icy le lieu où elle veuille traitter de la charité entant que vertu Theologale, ce qu'elle reſerue au quatriéme liure de ſon Empire, ſi eſt-ce qu'il luy eſt facile de marquer en paſſant, que ſi celuy qui n'a la charité n'eſt rien, celuy qui n'a la prudence ne peut eſtre reueſtu de toutes les vertus neceſſaires aux Rois & aux Legiſlateurs. De mode que pour faire voir comme la parfaite prudence contient toutes les vertus, ainſi que i'ay dit, il eſtoit à propos de la declarer alliée de la charité, ſans laquelle il n'eſt point de vertu qui ſoit vtile. Philon Iuif parle merueilleuſement bien ſur ce ſujet: Ie n'ignore pas dit-il, que toutes les vertus ſont neceſſaires à vn excellent Legiſlateur, &

1. Cor. 14.

Philon l. 2 de vita Moſis.

ſçay bien que comme entre les familles vous auez des parents qui ſont plus proches les vns que les autres, bien qu'ils ſoient tous d'vne meſme race ; ainſi les vertus touchent naturellement de plus prés aux vns, & ne ſont pas ſi familieres des autres. Or ces quatre choſes ſont des plus proches alliées de la faculté du Legiſlateur. La charité, la iuſtice, l'amour des vertus, & la haine des vices. Car celuy qui ſe propoſe de donner des loix aux autres, y doit eſtre porté de ces conſiderations. La bienueillance ou l'amour des hommes apprend à mettre en auant des ſentences vtiles. L'on honore la iuſtice comme vne egalité qui rend à vn chacun ce qui luy eſt deu. L'amour de la vertu approuue tout ce qui eſt bon de ſa nature, dont elle offre la communication ſans nulle enuie à tous ceux qui en ſont dignes. Pour la haine du vice, elle fait la guerre à ceux qui mépriſent la vertu, & les tient pour ſuſpects, non moins que ſi c'eſtoient des ennemis du genre humain, publics & perpetuels. Si ce n'eſt pas peu que quelqu'vn poſſede l'vne de ces affections, penſez ſi ce n'eſt pas vne grande merueille qu'vne ſeule perſonne les ait toutes enſemble, comme l'on les a remarquées en Moyſe, les indices manifeſtes de toutes les vertus ſuſdites paroiſſans en luy, ſur tout en ſes loix. I'aurois beaucoup de choſes à dire là deſſus, mais pour ne point m'éloigner de mon deſſein, ie me contenteray d'y découurir l'alliance de la prudence & de la bienueillance, ou charité publique, tant neceſſaire au Legiſlateur, & qui ſelon Ciceron, touche ſi fort la nature humaine. Ie dis découurir, parce qu'il n'en eſt pas fait de mention bien expreſſe en tout le diſcours

Ciceron. tom. 4. l. 1. offic.

de ce grand allegoriſte, qui toutefois veu l'importance de cette vertu dont il n'eſtoit ignorant, n'auoit garde de l'oublier. Ie me trompe donc, ou quand cét Autheur parle de l'amour de la vertu, & de la haine du vice, il me marque les deux effets de la prudence Chreſtienne. Laquelle ſelon ſaint Auguſtin, diſcerne les choſes dont on doit faire élection, & reiette celles qu'il ne faut pas choiſir. D'où ſenſuit de neceſſité, que pour eſtre prudent à la mode de la vraye vertu; il eſt neceſſaire d'eſtre homme de bien. La prudence de vray n'eſt qu'vne vertu, mais toutes les autres dont les bonnes ames doiuent faire eſtat ſe trouuent auec elle. Il ſ'en peut dire ce que ſaint Auguſtin a penſé de la vertu en general, que c'eſt l'art parfait de bien viure. Auſſi bien a-t'on creu autrefois qu'il n'y auoit qu'vne vertu, c'eſt à dire la prudence. Car comme c'eſt par le moyen d'vne regle que l'on redreſſe ce qui n'eſt pas droit, de meſme c'eſt ſans doute que les œuures morales ne ſont iamais bien iuſtes ny bien égales ſans la prudence. Si non les œuures, encore moins l'eſprit principal, qui eſt le principe naturel des royales actions. Soit donc que la probité precede la prudence, comme dit Salomon, *L'equité eſt mienne, la prudence eſt mienne;* ſoit que la probité donne la vogue à cette vertu, & ſerue à la faire paroiſtre, ainſi que ſaint Ambroiſe enſeigne, alleguant ſuccintement les merites de Ioſeph & de Moyſe, dont la vie dit-il, iuſtifioit de leur prudence & en augmentoit l'admiration; c'eſt choſe indubitable dans les principes de la vraye vertu, que les Rois n'aprocheront pas des merites du Iuſte de ſon inſtitution, s'ils n'embraſ-

S. Auguſt. 4. de la Cité de Dieu, ch. 21.

Ariſtote 6. Ethic. c. 13.

S. Auguſtin cy deſſus.

Suidas tom. 1. p. 419.

Ariſtot. l. 6. Ethic. c. vlt.

Prouerb. 8. v. 14.

S. Ambroſ. l. 2. offic. c. 11.

ſent auſſi religieuſement l'equité & la probité que la prudence.

111. Telle a touſiours eſté l'opinion des anciens, & cela eſt conforme à ce que i'ay plutoſt ſignifié que deduit cy deſſus, parlant de la nature de la prudence à propos des precieuſes richeſſes du Gange, ou ſelon l'Ecriture ſainte, du fleuue Phiſon. Anciennement les heritiers des Rois ne ſuccedoient pas aux Empires comme à vn bien paternel. S'il en faut croire Diodore, les Royaumes étoient pour ceux qui auoient le plus dignement obligé le public par d'excellentes actions. Celuy-là eſtoit touſiours en plus grande creance & iugé preferable aux autres, que l'on auoit reconneu pour le plus grand amateur des loix, & le plus iuſte de tous. Saturne preuoyant que les inclinations de la plus part de ceux qui aſpiroient à l'adminiſtration de la choſe publique, étoient enflées d'orgueil & portées aux iniuſtices, s'auiſa à ce que l'on dit, de donner des Rois & des arbitres aux peuples, qui euſſent eſté choiſis non entre les humains, mais de meilleure race & plus diuine; tous tels en fin que pouuoient eſtre les Demons. Appellant ainſi à ce que l'on me fait entẽdre, certains perſonnages qui ſurpaſſoient les mortels en probité, en iugement, en ſageſſe, en prudence. Vous liſez de plus que Dejoces fut fait le premier Roy des Medes, parce qu'eſtant encore perſonne priuée, ceux de ſon pays auoient vne tres-grande opinion de luy, pour les ſignalez indices de iuſtice & de bonté qu'il leur auoit donné. Autant de fois que l'on ſe rapportoit à luy des procés meus entre qui que ce fuſt, il en appaiſoit les differents ſans vſer

Diodore chez Rhodig. l. 4. c. 1.

Stroza lib. 10. de la Repub. entre les autres d'Ariſtote.

Le meſme Stroza cy deſſus.

Ariſtote 6. Ethic. c.13. de remiſe, & en ne regardant qu'à l'equité. Ariſtote auſſi a écrit, qu'il ne ſe pouuoit pas dire que la prudence ſans la probité fuſt vne vraye prudence, dont ie reſerue à iuſtifier cy apres. Et que cette vertu ne puiſſe eſtre auec le vice, ſi ie me ſouuiens de Sara, qu'Origene n'agueres prenoit pour la prudence, ie l'apprends ſans difficulté, en remarquant vne belle allegorie du meſme autheur. Il l'appuye ſur vne hiſtoire de la Geneſe, où vous liſez qu'Abraham preſſé de la famine, deſcendit en Egypte auec ſa femme Sara. Mais auant que d'entrer en ce Royaume il luy tint ce diſcours.

Geneſ 12.v. 11.12.13. *Ie voy que tu es belle femme, & pourtant quand les Egyptiens te verront, ils diront, c'eſt ſa femme, & m'occiront: mais ils ne te feront point de mal. Dy donc ie te prie, que tu es ma ſœur.* Origene fonde ſon allegorie

Prouerb.7.v. 4. là deſſus, ſe ſouuenant de ces paroles du Sage; *Dy à la ſageſſe, tu es ma ſœur.* Et auſſi ſur la ſuitte de cette hiſtoire, où vous auez de plus qu'Abraham eſtant en Egypte, ſa femme luy fut enleuée & menée au Roy

Geneſ.12.v. 17. Pharaon. Apres quoy *le Seigneur frappa* ce Prince paſſionné, *de tres-grandes playes, & ſa maiſon, à cauſe de Sara femme d'Abraham.* Remarquable punition, meſmes à ne ſuiure que le ſimple ſens de la lettre, puis qu'elle aprend aux Rois qu'il ne leur eſt pas permis de faire tout ce qu'ils peuuent, & que les bons Rois ont à deſirer, non que tout obeiſſe à leurs volontez, mais que leurs volontez ſoient renduës dignes des conſeils de la vraye ſageſſe. Ie m'aſſeure qu'elle ne conſentira iamais qu'ils vſent de violence, moins qu'ils enleuent la femme d'autruy. Mais oyons ce

Origen homil. 6. in Geneſim. qu'Origene voudra dire en ſon allegorie: Pharaon

dit-il, commanda que Sara luy fuſt amenée. Ce n'eſtoit pas auoir le cœur bien net. Cependant la vertu n'habite qu'auec la netteté de cœur. C'eſt pourquoy l'Ecriture ſainte note ſi particulierement, que le Seigneur affligea Pharaon de grandes afflictions. Il ne ſe pouuoit donc faire que la vertu demeuraſt auec l'exterminateur, car c'eſt ce que Pharaon ſignifie en noſtre langue. Et auſſi ce que ie diſois, que la prudence ne peut eſtre auec le vice. Qui dit ſaint Ambroiſe, ſeroit ſi mal-auiſé, que de chercher vne belle fontaine dans la boüe? Que penſeroit-on puiſer de bon dans la luxure, dans l'intemperance, dans la confuſion des vices? Qui ne mépriſeroit la fange des mauuaiſes mœurs? Qui pourroit iuger vtile aux affaires d'autruy les perſonnages que l'on void eſtre inutiles à eux-meſmes? Et partant ſi ie ſuis bien ſage, ie ne fieray mes affaires qu'à celuy qui ſera au deſſus de moy, non en degré d'honneur, mais en iugement, non en grandeur ſeulement, mais en equité. La ſeule majeſté de prudence n'acquiert pas nos ſoumiſſions aux Rois. C'eſt leur vertu principalement qui gagne nos cœurs. Non vne ſimple vertu, mais l'eminence de tout tant qu'il y en a, & qui n'a point de plus grande ſplendeur que la bonté. Bref pour me faire bien eſperer de la conduite d'vn eſprit orné de prudence, i'apprendray des exemples de celuy qui en vſe, combien il eſt exempt du mal. Car rien de ſouïllé n'entre en la ſageſſe de la vraye vertu.

S. Ambroiſe l. 2. offic. c. 12.

IV. D'ailleurs, que la probité neceſſaire à la vraye prudence ait ſon fondement dans ces textes dont ie parlois cy deuant, & ſur leſquels la vraye vertu ap-

puye principalement les allegories qu'elle a fait voir à propos des treſors de Salomon, il eſt aiſé d'en eſtimer, ſi l'on conſidere bien la pureté de l'or d'Euilath, par où paſſe le fleuue Phiſon. Sans oublier non plus les proprietez de l'écarboucle & de l'émeraude. L'or d'Euilath eſt tres-pur : Cela me repreſente que rien de ſouïllé ne demeure en la compagnie de prudéce. Meſmes ſi ie tourne les yeux vers l'Arche d'alliance etoffée de fin or, ie la vois gardienne de la manne celeſte, c'eſt à dire du pain des eſprits Angeliques, les plus vertueux & les plus innocents du monde. Gardienne dy-je de la loy, qui eſt la nourriture des eſprits humains, dont ou elle conſerue la probité qu'elle y aura miſe, eſtant obſeruée ſuiuant l'ordre de ſes intentions, ou elle corrige les impuretez ſi d'auenture il y en auoit. Ce qui m'eſt ſignifié par la verge d'Aaron, qui eſtoit auſſi miſe en depoſt dedans l'Arche. Car cette verge fait penſer à qui que ce ſoit, à la diſcipline de prudence, qui eſt la principale des vertus politiques, que Platon dit eſtre des purifications. Et cela ſoit dit ſur le ſujet de cette repriſe de l'or de ſageſſe, qui n'admet rien de ſouillé. L'écarboucle ainſi que i'ay leu, & comme l'experience donne à cognoiſtre, reſſemble à vn charbon ardent. Elle eſt neantmoins de telle vertu qu'elle ne reçoit aucun dommage pour eſtre miſe dans le feu. Telle eſt la prudence Chreſtienne, qui d'vne part s'embraſe du feu de la charité publique, & de l'autre fuit les ardeurs de la chair. Car pour ne ſe point perdre dans les ſaletez de la concupiſcence, elle laiſſe les ames qui en voudroient admettre les paſſions, & ne veut habiter auec celles qui les ont receuës. L'émeraude cét autre treſor

Platon chez Suidas, p. 419. en Sapons.

du

Gange, eſt parée & enrichie de verdure luiſante, ſi entiere & ſi dure, que la pointe du burin ne la peut entamer. Neantmoins elle ſe caſſe d'elle meſme ſi toſt qu'on luy fait ſentir la chaleur, meſme d'vne ſenſualité licite. La prudence eſt vne lumiere raiſonnable, auſſi immortelle que l'eſprit bienfaicteur du public, dont elle contente les eſperances; cependant s'il arriue que la temperance ſa gardienne l'abandonne, il n'eſt rien ſi ſujet à eſtre diſſipé que ſes precieux treſors. Bien plus: Car le vice de la concupiſcence, comme entierement contraire à la netteté du cœur & de l'eſprit, peruertit la lumiere du iugement, ſelon que remarque ſaint Thomas, & en offuſque l'eſtimatiue, ſans la rectitude de laquelle il eſt impoſſible à la prudence de luy faire faire de bonnes elections, ou donner de bons conſeils. Salomon en demeure d'accord, quand il parle comme ſaint Gregoire de Nazianze le fait parler, qui eſt à peu prés en ces termes. Il me ſeroit impoſſible de ſupputer le nombre des voluptez de toutes ſortes, des danſes, des feſtins, des delices, que l'on me preparoit pour me réjouïr, afin que rien ne manquaſt à mes contentemens. Et puis dire auoir ſurpaſſé en tout cela, tous les Rois qui ont regné deuant moy en Hieruſalem. Mais auſſi il faut que ie confeſſe que c'eſt d'où il m'eſt arriué vn grand accident; car la prudence s'eſt diminuée en mon ame, & les cupiditez vicieuſes s'y ſont augmentées en fort grand nombre.

Ruuus de gemmis, lib. 1. c. 14.

S. Thom. lib 3. de regim. princip. c. 5.

S Gregoire de Nazianze to. 1. orat. 53 c. 2.

V. Pour ces cauſes, & tant de ſemblables raiſons que l'on pourroit mettre en auant à meſme fin, la vraye vertu ne fait eſtat d'autre prudence en ſon inſtitution, que de la Chreſtienne, qui eſt vne ſageſſe

morale fondée en charité, ie veux dire en la bonté Royale de l'ame. Sageſſe dont non ſeulement l'eſprit principal de ſon Iuſte eſt éclairé en l'interieur, mais qu'elle prend pour vne clairuoyance bienfactrice du public, pour la lumiere des affections ſoigneuſes & paternelles de mon Prince. Afin que le gouuernement de cét Empire qui tient à gloire d'obeir à ſes loix, eſtãt le plus noble & le plus genereux de la terre, en ſoit auſſi le plus vertueux & le plus equitable. Certes ſi l'ouurage d'vn bon ouurier eſt touſiours eſtimé dauantage, parce qu'il en eſt preſumé meilleur; l'on ne peut douter que la conduite polirique, c'eſt à dire, l'ouurage de la prudence de mon Iuſte le meilleur Roy du monde, ne ſoit digne de grande loüange, puis qu'elle eſt tres-excellente. Si bien que la vertu trouueroit moins à redire à l'inhabilité d'vn Prince qu'à ſa malice; & blaſmeroit beaucoup plus ſon vice que ſon inſuffiſance. Et non ſans raiſon, puis que le public reçoit moins de detriment de l'incapacité d'vn Roy, que de ſes pernicieuſes inclinations. Il eſt facile aux Conſeillers d'Eſtat, de ſuppleer aux defauts de la ſuffiſance des Princes; mais il eſt fort difficile quand ils ſont méchants, de leur faire gouſter de bons & ſalutaires auis. Ie veux donc bien qu'il ſoit vray pour en demeurer aux termes de ma derniere comparaiſon, que l'ouurier qui peche à deſſein en ſon art, eſt preferable à celuy qui y fait des fautes contre ſon gré; mais il n'en eſt pas ainſi de la lumiere de prudence, qui ſera dautant plus blaſmée comme tres-dangereuſe à vn Eſtat, que les manquements de conduite auſquels elle aura contribué par malice ſeront volontai-

Ariſtotel. l. 6. Ethic. c. 5. & Politic. c. 3.

res. L'Architecte peut vouloir faire des fautes en ſon baſtiment ſans bleſſer ſa conſcience, ou dautant que faire vn baſtiment n'eſt pas le ſeul but de ſon art, mais que l'habitation en eſt auſſi la fin: ou à raiſon que l'Architecture eſt vn art & non vne vertu; ou finalement parce que ſi l'art eſt vne vertu pour accorder cela à Ariſtote qui l'enſeigne de la ſorte, c'eſt vne vertu differente de la vertu morale, à laquelle quand il ſeroit homme de bien, les fautes qu'il veut faire en ſon meſtier ne porteroient aucun preiudice. Pour la prudence c'eſt autre choſe, eſtant comme elle eſt la droitte conduite de la raiſon, à peu prés ainſi que la droitte raiſon eſt la regle de la volonté; car s'il arriue des manquements volontaires en ſon ouurage, i'appelle ainſi le vertueux gouuernement d'vn Eſtat dont la prudence eſt l'Architecte, il n'en faut pas tant accuſer les facultez de ſon reſſort, comme la volonté qui s'y propoſe vne mauuaiſe fin, ou la raiſon qui ſe laiſſe ſeduire de la paſſion, mais le principe moral de leurs actions qui en eſt peruerty, & qui, eſtant ſeparé de ſon fondement par lequel i'entens la bonté, ne peut faire rien de bon. Ie vous demande s'il n'eſt pas bien raiſonnable que l'on ſ'en prenne à cette prudence, & beaucoup plus qu'à ces facultez. Puis que ny les vertus, ny ceux qui en vſent n'agiſſent en vn gouuernement d'Eſtat, que ſelon qu'elle l'aura ordonné. Philoſophie par laquelle i'ay penſé deuoir finir ce diſcours, afin de verifier par ces raiſons, que ſoit du coſté du iugement dont la prudence eſt la regle, ſoit du coſté de ſa conduite qui en eſt vn acte, il eſt ne-

Le même. Magnor. mor. l. 1. c. 35.

Ariſtote cy deſſus.

ceſſaire pour y reüſſir au contentement de la vraye vertu, que la probité en ſoit inſeparable.

CHAPITRE XV.

I. Les noms attribuez aux Rois n'apartiennent pas aux Tyrans. Quatre eſpeces de Republiques chez Platon. Tyrans les maladies des Eſtats. D'où vient la tyrannie ſelon Platon, & comme de tuteur du peuple il en deuient le loup. II. Quels noms l'on doit donner au Tyran ſelon Salomon. Que c'eſt vn miſerable eſclaue, & vn prodigue inceſſamment bourrelé en ſa conſcience. D'où s'enſuit qu'il n'eſt pas le paſteur de ſon peuple. III. Moins encore le pere. Car il eſt ſterile de tous biens. Rare allegorie à ce propos.

I. CE qu'eſtant ainſi, il eſt temps de conſiderer les ſignalées differences qui ſont entre les bons Rois & les Tyrans. A quoy la repriſe des noms que la vraye vertu a admirez en ſon Iuſte, pourra beaucoup ſeruir. Comme celuy de Medecin, de Paſteur, de pere de la patrie, & quelques autres qu'elle a coulez en ſes diſcours, & auſquels les humeurs des Tyrans & leur façon de gouuerner ſont des plus contraires. Pluſieurs ont écrit des diuerſes ſortes de Republiques qui ont eſté conneuës des anciens. Platon en fait de quatre eſpeces, que ie toucheray legerement, pour venir à mon point principal. La premiere eſt celle de Crete & des Laconiens, qui ont gouuerné à leur mode. I'en diray deux mots

Platon lib. 8. de Repub.

à la fin du chapitre ſuiuant. Les Grecs apellent la ſeconde, Oligarchie, qui eſtoit vne puiſſance compoſée d'vn petit nombre de Gouuerneurs, dont l'ambitieuſe police cauſoit des grands maux. La troiſiéme qui ſuit de cette ſeconde, & qui ne luy reſſembloit pourtant pas, ſapelloit Democratie, ou gouuernement populaire. Outre ce, vous auiez dit Platon, la genereuſe Tyrannie, differente de toutes les autres, la quatriéme & derniere maladie des citez. Derniere voirement, ſi mieux on ne la veut appeller extreme & mortelle. Car comme entre les iniuſtes gouuernements, la democratie eſt le plus tolerable, ainſi la tyrannie eſt le plus pernicieux. Notez bien la fin des paroles de Platon, & vous verrez que ſi les bons Rois ſont les Medecins des Eſtats, les Tyrans en ſont les plus dangereuſes maladies. Et tout ainſi qu'il me ſembloit cy deſſus que Xenophon auoit bonne grace de comparer les vertueux Princes, qui approchoient des merites du grand Cyrus de ſon inſtitution, aux Rois des mouches à miel; de meſme Platon s'imagine tres à propos, que les Gouuerneurs des Republiques, dont i'ay auſſi parlé, reſſemblent à des bourdons. Gouuerneurs qui troublent les villes, ainſi que la pituite & la bile trauaillent les corps humains. Ce ſont donc les maladies des Eſtats. Il aioute, que le Legiſlateur ainſi qu'vn bon Medecin doit en prendre le ſoin, faire comme celuy qui nourrit des abeilles, empeſcher que les bourdons n'entrent dans les ruches, & les mettre dehors s'ils y ſont entrez. Car la medecine preſeruatiue du deſordre d'vn Eſtat du coſté de ſon chef, répond à l'vn de ces ſoins, & la medecine purgatiue

Platon cy deſſus.

répond à l'autre. I'ay fait voir auſſi, que les bons Rois ſont de vrais Paſteurs politiques ; mais que les Tyrans ſoient les loups des peuples c'eſt le meſme Philoſophe qui me l'apprend, parlant de l'origine de la tyrannie, qui naiſt ordinairement du mécontentement de la populace, & de ce que l'impatience la prend, de ſe voir à ce qu'elle ſe figure, outragée & oppreſſée contre tout droit. Car alors elle a recours à quelque homme riche & puiſſant qu'elle choiſit pour ſon tuteur & patron. C'eſt donc volontiers d'où ainſi que d'vne racine pullule la puiſſance tyrannique. Quel principe de changement dit-il, degenerer de la qualité de tuteur ou protecteur du peuple, en celle de Tyran? Comment ſe peut-il faire, ſi ce n'eſt que ce defenſeur du peuple commence premierement ainſi que dit la fable, de faire de meſme qu'en Arcadie, au temple de Iupiter Licæen, où celuy qui aura mangé des entrailles humaines mélées fortuitement à celles des autres victimes, deuient loup. Non d'autre ſorte en prend-il à ce tuteur à qui la populace obeit, & ce pour ne ſe ſçauoir abſtenir du ſang de ſes proches. Leſquels il tire en iugement apres leur auoir mis ſus des crimes atroces, & principalement ceux dont il entre ombrage, & deſquels il apprehende les factions. C'eſt de l'iniuſte maſſacre de ceux-là principalement apres qu'il en a éteind la vie, qu'il ſenſanglante, ſauourant de ſa langue impure & de ſa bouche prophane le ſang de ſes ſemblables. Il en enuoye les vns en exil, il fait mourir les autres. Bref il met les affaires du public à vn ſi miſerable point, qu'il eſt neceſſaire, ou que ce beau tuteur meure de la

main de ſes ennemis, ou qu'il ſ'empare de la tyrannie, & que d'homme il deuienne loup.

11. C'eſt dépeindre excellemment les outrages & les violences d'vn Tyran, mais que ne fera pas ce loup dans la bergerie de ſon peuple denué de Paſteur? Pour moy ie veux croire que quelque paſſion qu'il ait, il y voudra ſatisfaire. S'il aime le bien & les commoditez, comme loup rauiſſant il pillera ſes ſujets. Salomon ne l'a point oublié. *Le Roy iuſte éleue la terre, l'homme auare la détruira.* Paſſage qui donne bien plus à penſer qu'il ne ſemble. Ce ſage Roy euſt pû dire, Le Roy auare la détruira, & ſembleroit que l'antitheſe de ce texte demandaſt qu'il écriuiſt de cette ſorte. Mais à cauſe dit Rabi Gerſon, que celuy qui ruine ſon peuple, ne merite pas de porter le nom de Roy, il l'appelle *homme auaricieux.* Selon les autres, *homme de preſents.* Encore ſi le Tyran ſe contentoit de receuoir des preſents, mais c'eſt vn vray loup. Suiuant quoy les autres en ce paſſage des Prouerbes l'appellent *exacteur.* Et la Syriaque, *Le méchant homme détruira la terre.* Les Septante, *L'homme ſans loy*, c'eſt à dire, le Tyran, comme ie feray voir puis apres. Le mot Grec ſelon la façon de lire d'Aquila & de Theodotion, ſignifie non ſeulement *l'homme de preſents*, d'offrandes ou d'oblations, mais pour le dire ainſi, *l'homme d'ablations*, de rapine & de pillerie, auquel on ne fait point de tort ſi on le compare à vn loup rauiſſant. Vn certain autheur ſe ſert du meſme mot grec chez les prophanes, pour ſignifier celuy qui ayant pitié de la ſeruitude d'vn eſclaue, le dérobe à ſon maiſtre, & l'enleue pour le mettre en liberté. Le Tyran n'a pas tant d'humani-

Prouerb. 29. v. 4.

Gerſon.

Vatable.

Syrias.

Les Septante.

S. Ambroiſe exlex.

Chez Nobilius, ſur le Pſeau. 118.

Aquila & Theodotion chez Nobilius. ἐκ ἁρπαγῶν.

Hyperides, chez Suidas. Verbo. ἀπάγειν.

té, au contraire *il détruira la terre*, dit Salomon, c'eſt à dire, l'homme qui eſt creé libre, encore qu'il ſoit terreſtre. Car le Tyran non contant de rauir les biens de ſes ſujets, leur oſte de plus la liberté, pour en faire des eſclaues. Toutefois ie ne m'en étonne pas: car ſi le peuple ſuit volontiers les inclinations de ſes gouuerneurs, les Tyrans obligent par force leurs ſujets à ſe conformer à leurs humeurs. Il ne le ſembleroit pas, mais c'eſt pourtant choſe certaine qu'vn Tyran eſt vn vray eſclaue, attaché à vne bien extreme & fort extrauagante ſeruitude de flaterie. L'homme de bien dit ſaint Auguſtin, pour eſtre en ſeruitude n'en eſt pas moins libre pour cela. Le méchant au contraire, fuſt-il Roy, c'eſt vn ſerf. Non comme vous pourriez dire, de quelque homme; mais ce qui eſt beaucoup plus deplorable, d'autant de ſeigneurs qu'il ſera ſouillé de vices. Tel doit donc eſtre le Tyran qui applaudit par force & pour ſe maintenir aux fantaiſies des plus méchans de ſon Anarchie. Quels tourmens n'endure pas cét eſclaue? A peine peut-il vne ſeule fois contenter ſes enuies, touſiours il eſt miſerable. C'eſt vn prodigue auſſi mal auiſé que l'imprudent de Salomon, qui diſſipe le treſor de ſageſſe. Prodigue, lequel à bien iuger de ſon interieur, ſouffre d'extremes diſettes nonobſtant toutes ſes voleries, & vit en grande pauureté. Il ne ſçait que c'eſt que de paix. Ny la ſolitude ny la ſocieté, ny la ſollicitude, ny le repos, s'il en peut auoir, ne l'affranchiſſent de la terreur de ſa conſcience, dont le bourreau luy tient à toute heure l'épée ſur la gorge. En tel eſtat eſtoit-il à peu pres en ſon ame, quand il affectoit la tyrannie; tel continuë-t'il d'eſtre durant

S Auguſt 4. de la Cité de Dieu, c 3.

la

la tyrannie, deffiant, iniuſte, impitoiable, impie, autheur de ligues & de monopoles, fondriere en fin de trahiſons & de malheurs. Ce n'eſt pas tout, car non content d'eſtre tel que Salomon le dépeint, il a enuie comme ie diſois, que ſes ſujets luy reſſemblent. C'eſt pourquoy il les anime nuit & iour les vns contre les autres. S'il y a de la haine & des inimitiez entr'eux, c'eſt luy qui les entretient; s'ils ont des querelles, c'eſt luy qui les irrite; s'ils ſe font des outrages, c'eſt luy qui les échauffe. Luy qui les nourrit à la tromperie, luy qui les incite à la detraction, luy qui les porte à la médiſance, afin que tout ſon Eſtat ſubiſſant ſon ioug, & les plus forts ayant accablé les plus foibles, il opprime les oppreſſeurs. Bref ayant rompu l'intelligence qui y pouuoit eſtre, & apres les auoir portez à ſe déchirer les vns les autres; il fait comme vn loup qui a mangé ſon ſoul, & ne laiſſe rien d'entier où il ne mette les dents. Tel eſt le ſentiment d'Ezechiel. *Les Princes ſont au milieu d'eux, comme des loups qui rauiſſent la proye pour répandre le ſang.* Ce ne ſont donc point des Paſteurs que les Tyrans, ny prés de là. Ezechiel 22. v. 27.

III. Encore moins des peres du peuple, veu ce que i'ay dit, que les bons Princes ne cedent en bienueillance à l'endroit de leurs ſujets, à l'amour que les peres naturels ont pour leurs enfans. Les Tyrans n'ont point d'enfans, ils ſont ſteriles; ou s'ils ſont feconds, c'eſt en calamitez & en malheurs. De conceuoir rien de bon, il leur eſt impoſſible. Belle rencontre à ce propos en l'etymologie du nom d'Euilath où paſſe le fleuue de Phiſon tant de fois nommé, & dont la vraye vertu ſe ſouuient touſiours, comme d'vne figure de la

Philon l. 1 des allegories de la loy.

prudence des Rois, vrais peres des peuples. *Euilath* ſignifie eſtre en trauail d'enfantement. C'eſt où en demeurent les Tyrans. De quelque prudence que ce ſoit que l'on en croye les ſens arrouſez, ils ſont touſiours auſſi chargez de groſſeſſe, & d'auſſi calamiteuſe groſſeſſe que ce prodige qui enfanta les foudres de la ville de Troye. Vous étonnerez vous ſi eſtans ſi incommodez, ie les prends pour les fardeaux des peuples? Comme auſſi Dieu ne leur a iamais donné des Tyrans que pour leur eſtre à charge & les chaſtier. Euilath dit Philon Iuif, borne le pouuoir de l'imprudence, afin qu'elle ne puiſſe cauſer le deperiſſement de la prudence. Rien ne luy ſçauroit eſtre mieux approprié que le nom de trauail d'enfantement. Parce que l'eſprit dépoüillé de ſageſſe, s'éforce inceſſamment de produire des choſes qui ne ſont pas permiſes. Notamment s'il aime l'argent, ou s'il eſt enflé de cupidité de gloire, ou de volupté, ou de quelque autre choſe ſemblable, vous luy voyez faire de grands efforts tendant à ſon contentement. Cependant quelque trauail qu'il ſe donne il n'auance point. C'eſt à dire, il n'enfante rien pour cela. Auſſi eſt-ce choſe certaine, qu'vne ame faineante ne ſçauroit eſtre propre à engendrer rien de parfait. Il ſemble par fois qu'elle vueille ſe deliurer de quelque choſe; mais ce n'eſt que d'vn auorton. Encore n'eſt-il moins pernicieux que la mort de l'ame. C'eſt pourquoy en l'Ecriture ſainte Aaron coniure l'amy de Dieu Moyſe de guerir Marie de ſa lepre, afin que ſon ame ne fuſt plus en ce continuel trauail d'enfantement qui n'engendre que des maux. Voicy ſes paroles. *Afin qu'elle ne ſoit*

Nomb. 12 v. 12. Les Septante.

faite comme morte & comme vn auorton qui eſt ietté du ventre de ſa mere, dont il deuore la moitié de la chair. Cette allegorie eſt vn peu forte, ie le voy bien. Mais ie ne fais point de difficulté, que les bons eſprits n'y trouuẽt du gouſt. Auſſi eſt-ce pour l'amour d'eux que ie l'ay miſe en auant. Et n'y veux pas toucher, pour ne les point diſtraire de la contemplation de la diſparité qui eſt entre vn bon Roy, qui fait tous les iours des fidelles creatures, & vn Tyran, qui apres auoir long temps eſté en trauail, ne fait au bout du conte que des auortons qui luy couſtent la vie. Euilath oppoſe donc des barrieres de cette ſorte, & en ce ſens aux efforts de l'imprudent, & l'empeſche de ne diſſiper les treſors de ſon fleuue. Car c'eſt ce que le malauiſé feroit infalliblement, s'il pouuoit enfanter ce qu'il penſe, & venir à bout de ſes deſſeins. Voyons maintenant ce qui ſuit. L'Ecriture dit que l'or d'Euilath eſt tres-pur. Auſſi eſt bien celuy du treſor de Salomon. Mais il eſt auſſi de mauuais or dont ie ne ferois mention, s'il ne me repreſentoit la prudence des Tyrans, qui eſt bien la plus impure du monde. Elle ne ſçauroit eſtre autre eſtant ſi mal logée, & ſeruant à vn ſi mauuais maiſtre. Dieu s'en plaint par ſon Prophete, parlant d'elle à mon ſens, ſous le ſymbole de l'or, & diſant à l'idolatre Samarie. *Elle n'a pas conneu que ie luy ay donné du froment & du vin & de l'huile, & luy ay multiplié l'or qu'ils ont conſacré à Baal.* Paroles qui monſtrent combien Dieu eſtoit irrité contre la ſcandaleuſe idolatrie de Ieroboam, contre ce banny, contre ce valet qui auoit changé de religion, apres auoir changé de condition: Contre ce

Geneſe 4. Philon ey deſſus.

Oſee 2. v. 8.

3. Reis 12. v. 2.

ſeruiteur fils d'vne pauure vefue, en faueur duquel il auoit démembré l'Empire de Salomon, à cauſe de ſes pechez. Seruiteur qui eſtoit deuenu Roy d'Iſraël, c'eſt à dire, des dix parts de l'Empire de ſon maiſtre. Ieroboam eſtant éleué à vne telle fortune, oublie le Seigneur, & vit en Tyran. Comme tel il oppreſſe la pieté de ſon peuple, auquel il oſte la liberté d'adorer le vray Dieu ſuiuant la religion de ſes peres. Pour le faire conſentir à ſa volonté il le flatte, & luy dit, qu'il luy veut épargner la peine d'aller ſeruir Dieu ſi loin. Il trouue bon en ſon conſeil, comme vous auez en ſon hiſtoire, de faire deux veaux d'or, qu'il propoſa pour Dieux à ſon peuple. O la pernicieuſe prudence! Il craint de perdre ſon Eſtat, s'il permet à ſes ſujets d'aller à Hieruſalem, pour y adorer Dieu dans le temple. Car le Roy de Iuda y demeurant, & eſtant le vray Roy auquel le peuple quelque tyrannie que ce ſoit qui l'oppreſſe, a touſiours de l'inclination naturelle, il croyoit ſagement pouruoir à ſes affaires, s'il leur oſtoit les occaſions d'aller à ſa ville & de le reconnoiſtre. C'eſt ce que le Prophete veut dire quand il luy reproche, qu'ainſi qu'il auoit employé l'or materiel à faire des Idoles; de meſme il s'eſtoit ſeruy de ſa prudence pour les faire adorer. Car ſi l'or quel qu'il ſoit, pouuoit figurer la vraye prudence Royale, le Roy des Rois qui vouloit eſtablir ſes diſciples Princes ſur toute la terre, auec plus de ſuccez de leur part qu'il n'auoit autrefois eu de ſatisfaction du valet de Salomon, apres l'auoir fait Roy ſur dix tribus de ſon peuple; ne leur euſt pas défendu d'en faire eſtat. *Ne vueillez* dit-il, *poſſeder de l'or.* Celuy qui

3 Rois, 13 deſſus, v. 26 & 28.

S. Matth. 10. v. 9.

leur commandoit d'eſtre *prudents comme les ſerpents*, leur défend de poſſeder de l'or. Mais c'eſt que l'or des Tyrans, ie veux dire, que leur ſageſſe eſt tres-pernicieuſe. Et que comme les Apoſtres, en vertu de leur prudence, & de l'aſſiſtance de la grace, reputoient la ſageſſe du monde & des mondains, comme Ieroboam, vne folie, les Tyrans abuſants de l'or du iugement que Dieu leur donne, changent la pieté naturelle de la vraye prudence en impieté, & ne reſpirent en leurs mal-heureux conſeils que la ruine de leurs ſujets. *Soyez* dit-il, *prudents comme les ſerpents*. Il ne dit pas, ſoyez picquants, ou mordants comme les ſerpents, ſoyez la perte ou la ruine de vos Eſtats, mais, ayez dit-il, la vraye prudence qui n'eſt point mal-faiſante, & qui eſt bienfactrice du public.

S. Matth. 10. v. 16.

S. Hieroſme l. 1 ſur Oſee.

CHAPITRE XVI.

I. Que les Tyrans ne ſont pas amoureux du bien public. Naturel du peuple qui vit en crainte ſous les Tyrans. II. Tyrans hypocrites, dont les Eſtats ſont maleſtablis, à cauſe du manquement de charité qui ne tombe iamais. Sageſſe des Tyrans mal colorée, & fort vicieuſe. III. L'intention du bien public met la difference entre les Rois & les Tyrans. Que c'eſt que loy. IV. Combien le peuple eſt heureux ſous le regne du Iuſte, qui leur fait ſuccer la mammelle des Rois.

I. DE maniere qu'auant que de laiſſer la malice ſerpentine des Tyrans, me voicy obligé de faire voir, meſmes en ſuitte des precedens traittez, que la plus auguſte de toutes les vertus Royales leur manque, ſçauoir l'amour du public. Le Tyran n'aime que ſes intereſts. A oüyr parler Thucydide, il ne croit rien de ſi raiſonnable que ce qui luy eſt vtile. Il tire à ſon auantage ce que ceux là diſoient chez Strabon: Le droit n'eſt autre choſe que l'vtilité de celuy qui commande. De façon que ſi la prudence des bons Rois eſtant fondée en la charité, tend infatigablement à l'vnion & à la paix, celle des Tyrans pour eſtre la plus laſche du monde, n'a rien de ſi ſuſpect que la concorde, & prend touſiours la bonne intelligence des ſujets pour vne ſedition qui conſpire ſa ruine. Ie parleray de cela puis apres. De là vient, ie dis de cette deffiance, qu'il fait tout ce qu'il peut, pour empeſcher que ſes ſujets ne s'entendent, ou deuiennent puiſſants & bien riches: car il iuge de qui que ce ſoit par ſoy-meſme. Et croit fermement, voyez le pernicieux naturel, que comme il n'a pouuoir ny treſor qu'il n'épuiſe tres-volontiers pour les perdre, de meſme ſi ſes vaſſaux auoient moyen de s'en faire accroire, ils luy pourroient dreſſer des embuſches, & le faire repentir de ſes violences. De là vient encore, que ſous les Tyrans vous auez ſi peu de gens de bien, ſi peu de bons ſeruiteurs, & ſi peu de cœurs genereux. Au contraire, vous les voyez fleurir ſous les bons Rois, comme dans le propre element de la vertu, de l'hon-

Thucydid. l. 6.

Strabon. lib. 1.

neur & de la fidelité. De là vient en fin que n'aimant perſonne, leur nom eſt tres-odieux au public. Là où les bons Rois qui l'aiment royalement, c'eſt à dire, auec autant de ſincerité que l'on doit croire la ſupercherie indigne de toute majeſté Royale, n'entrent iamais en deffiance de ſa bonne affection. Car ſi bien ie diſois que l'ingratitude aux bienfaits d'vn Roy, eſtoit vne trop exceſſiue malice pour tomber en l'ame de tout vn peuple ; ce n'eſt pas pour cela que ie vouluſſe aſſeurer qu'il faſſe profeſſion d'vne ſi grande vertu, qu'elle le puiſſe arreſter par la conſideration de ſa fidelité, à ne rien entreprendre pour ſecoüer le ioug de l'oppreſſion où il eſt. Sur tout s'il y void du iour, & qu'il ſe puiſſe promettre l'impunité de ſon entrepriſe. Parce que viuant ſous vn Tyran qui ne l'aime point, & rien autre choſe ne le tenant en bride que la crainte, il ne ſe ſent point obligé à ſouffrir les violences de la tyrannie, au contraire il ſe ſent preſſé de ſe deliurer du martyre qui le tourmente. A peu prés ainſi que l'eau, laquelle eſtant retenuë par force, ſi elle trouue paſſage, elle échappe auec grande impetuoſité : car comme vous liſez, *les eaux, ce ſont les peuples.* *Apocal. 17. v. 15.*

11. Mais ie reuiens à mon point principal, pour dire, que comme la crainte n'eſt point en la charité, ainſi la prudence Tyrannique eſt contraire à la Royale. Celle-cy, ainſi que ie remarquois, répond à l'or de Phiſon & d'Euilath, qui eſt excellent & fort haut en couleur. Celle-là à l'or de bas aloy, & fort paſle. Paſle voirement, & conuenable à des hypocrites, qui ont le viſage tout bleſme & fort terny. Conuenable dy-je aux Tyrans, qui ne ſont que des Rois de theatre

ou de tragedie. Paſle & mal ſaine, puis que les Tyrans ſont les maladies des Eſtats. Paſle en fin à cauſe de la terreur, dont leur eſprit eſt preoccupé. Car tout ainſi que la conſtance de l'Empire de mon Iuſte eſt appuyée ſur la prudence, alliée de la *charité* qui *ne tombe iamais*, ſelon l'Apoſtre ſaint Paul; de meſme la continuelle défiance que les Tyrans ont de leur domination, vient de la *prudence*, qui *eſt vne folie deuant Dieu*, laquelle comme parle ſaint Thomas, eſt fondée ſur la crainte. Soit ſur celle qu'ils donnent, ſuiuant leurs maximes ordinaires de ſe rendre terribles; ſoit ſur celle qui tourmente leurs perſonnes. Car il eſt comme neceſſaire que la puiſſance qui ſe rend redoutable, ait au moins la moitié de la peur qu'elle donne aux autres. Or il ne ſe pourroit voir au monde vn fondement ſi debile que celuy de la crainte. Par conſequent ny d'Eſtat plus languiſſant & de moindre durée que celuy des Tyrans. Dieu promet à Dauid que ſon thrône ſubſiſtera eternellement. Il le meritoit, veu ſa charité à l'endroit du peuple. Cette vertu défie la ruine. C'eſt pourquoy dit ſaint Ambroiſe, Dauid n'eſt point décheu de la gloire que la charité luy auoit acquiſe, parce que preferant l'amour de ſes ſujets à leur crainte, il en eſtoit bien voulu de tous. Pour la crainte, elle peut bien ſeruir de defenſe, faire ſubſiſter pour vn temps, & ſe tenir où l'on la poſe en ſentinelle, non toutefois qu'il ſoit poſſible d'en faire vne garde de longue durée. Ce n'eſt donc point la crainte qui oblige à des deuoirs de fidelité, qui maintient les Eſtats, c'eſt l'affection qui les fait rendre. Mais où m'emporte touſiours ainſi cette non iamais aſſez priſée prudence Royale bienfactrice

1. Cor. 13. v. 8.
S. Ambroſ. l. 2. offic. c. 7.
S Thom. lib. 3. de regimi. princip c. 10.
Pſeau. 88. v. 4. & 30.
S. Ambroiſe l. 2. offic. c. 7.

factrice du public ? N'ay-je pas à parler de l'odieuſe prudence de la puiſſance tyrannique ? Oüy, & c'eſt pourquoy i'ay deu auancer ces trois mots, touchant l'affermiſſement des Eſtats fondez en la charité, afin que les miſeres & calamitez de la crainte des Tyrans, eſtans oppoſées aux ſuccez & felicitez de cette vertu ſublimement Royale, chacun ſçache d'où vient le bon-heur des vns, d'où le mal-heur des autres. Ce Philoſophe me plait fort, lequel repartant à ie ne ſçay quel perſonnage qui luy demandoit pourquoy l'or eſtoit ſi paſle, luy dit, Ne vous en étonnez pas, il y a force monde qui le guette. Ainſi ne faut-il trouuer étrange, que la prudence des Tyrans ſoit ſi craintiue, que dy-je, les plus libres courages de leurs peuples ſe mutinants, leur apprennent ſouuent, que leur ſageſſe n'eſt qu'vne folie. Car la charité leur manquant, ils ont autant d'ennemis que de ſujets. Souuenez-vous auſſi de ce que la vraye vertu a fait voir au premier liure de ſon inſtitution, que la crainte eſt ſi nuiſible à la force, qu'elle la fait degenerer en lacheté. Et remarquez de meſme, que la crainte qui eſt le fondement des Eſtats Tyranniques, déteint la viue teinture de la prudence qui appuye les Empires des Rois, & ne luy laiſſe qu'vne mauuaiſe couleur de ſageſſe. Outre quoy, comme les extremitez de cette paſſion ſont fort ruineuſes, elle corrompt la faculté de cette vertu dans le ſoin exceſſif de ſes propres interets. Ie voudrois fort vous faire ouïr Seneque là deſſus. C'eſt où il donne de certaines precautions contre les vices de la prudence, & parle ainſi. Si ta prudence paſſe les limites, tes actions ſeront des lachetez & des ruſes. Tu ſeras

Chez Laërt.

Seneque, des 4. vertus.

mis ſur les rangs, comme ayant le bruit de vouloir découurir les choſes cachées, & fouïller dans celles qui sõt nuiſibles quelles qu'elles ſoiẽt. Tu n'euiteras iamais que l'on ne te prenne pour vn craintif ſpecieux qui ſe tient ſur ſes gardes. Touſiours à la recherche de quelque choſe, touſiours dans l'apprehenſion, touſiours en défiance. Choppant touſiours de la ſubtilité de tes ſoupçons, contre les timiditez de ta fantaiſie. L'on te monſtrera au doigt. Tu paſſeras pour vn fourbe, remply de ruſe & de ſupercherie, pour vn ennemy de ſimplicité, pour vn ſonge-malice. En vn mot chacun dira que tu es vn méchant homme.

III. C'eſt philoſopher comme il appartient: car autant qu'il eſt indubitable que la vraye prudence eſt la vertu des gens de bien, autant eſt-il infallible que la prudence palliée n'eſt que pour les meſchans. Il n'eſt pas bon de vouloir eſtre trop ſage. La prudence pour eſtre bien Royale ne doit eſtre ny trop émoucée ny trop pointuë. Si elle eſt émoucée elle degenere de ſa nature. Ce n'eſt plus prudence, c'eſt ſottiſe. Telle eſt la ſageſſe craintiue, dont la maxime generale c'eſt la défiance. Et comme la crainte a cela de propre qu'elle étonne le iugement, & le trouble. De là vient que la prudence Tyrannique fait trouuer bon de peſcher en eau trouble, de brouïller, de pointiller ſans ceſſe, & de ne laiſſer ioüir vn Eſtat des douceurs de la paix, qu'il tient pour ſon ennemie iurée. Cette prudence ne fait donc rien pour le peuple, qui ne peut receuoir ny poſſeder vn plus grand bien que la paix. Et que la difference dont ie parle, qui eſt entre rechercher & ne point rechercher le bien d'vn Eſtat, c'eſt à

dire, entre luy procurer la paix par prudence Royale, ou la luy refuſer par prudence Tyrannique, ſoit la principale de celles que la vraye vertu a deu mettre entre les bons Rois & les Tyrans ; outre qu'elle eſt aſſez euidente du coſté de la fin d'vne legitime principauté, qui eſt l'vtilité publique, & celle d'vne domination tyrannique, qui eſt l'intereſt particulier ; Il me ſemble que Philon Iuif l'a tres-bien cogneu, en vne exacte comparaiſon qu'il fait de Melchiſech à vn Tyran. Dieu dit-il, s'eſt eſtably vn Sacrificateur Roy de paix, ſans faire aucune mention qu'il l'euſt merité. Il l'a eleu à cette dignité de ſon propre mouuement, & a fait vn Roy de paix du premier des hommes digne de ſa Preſtriſe. L'écriture l'appelle Roy. Or eſtre Roy, c'eſt eſtre l'ennemy des Tyrans, parce que l'vn introduit le droit & l'equité en la Republique, & l'autre l'iniquité. Il eſt donc certain que l'eſprit Tyrannique fait des ordonnances preiudiciables & nuiſibles à l'ame & au corps, leſquelles donnent de grãdes faſcheries, & procurent les voluptez qui naiſſent des paſſions. Le Roy eſt porté d'vn meilleur eſprit que cela. Il ne commande pas ſeulement, il ſçait auſſi obeir. Car ſes ordonnances ſont bien telles, que l'ame qui en eſt aſſiſtée vogue heureuſement toute ſa vie, ainſi qu'vne nauire gouuernée par vn tres-expert & tres-excellent Pilote. Et ce Pilote n'eſt autre que la vraye raiſon. Que l'on appelle le Tyran ſi l'on veut, Prince de la guerre, le Roy eſt chef de la paix. Où vous voyez parmy l'explication de ce qui a eſté dit, l'application des dernieres penſées de ce chapitre, auec vne belle entrée dans la matiere des loix, qui ſont les fruits de la

Philon l. 3. des allegor. de la loy.

prudence dont la vraye vertu doit traitter. Les Tyrans dit-il, font des commandements nuisibles à l'ame & au corps, & si les hommes viuent heureusement sous les loix Royales, comme a bien dit Philon, les loix Tyranniques font viure malheureusemét. Les loix Royales sont donc selon la vraye raison, illustrée de prudence, & poussée de la charité. Car loy n'est autre chose qu'vne droitte raison instituée pour le salut de ceux qui luy deferent, ou comme pense Platon, pour les rendre heureux. Celles des Tyrans dit saint Thomas, n'estans pas selon la raison, la peruertissent, & comme elles portent improprement le nom de loix, ce n'est pas bien le moyen de rendre heureux ceux que l'on contraint de les garder. C'est pourquoy vous lisez que Moyse ce parfait miroir des Legislateurs, & qui n'aspiroit à autre chose qu'à la felicité de son peuple, estoit si grand ennemy de Pharaon. C'est luy dit saint Gregoire de Nisse, qui a défait l'armée d'Egypte & son Tyran à force de playes, qui se suiuirent l'vne l'autre, n'ayant jamais de repos qu'Israël ne fust deliuré de la tyrannie.

S. Thom. 1. 2. q. 92. ar. 1. ad 4.

S. Gregoire de Nisse to. 1 sur le Psaume 7.

IV. Aussi falloit-il vn grand courage, & vser de grande prudence pour retirer vn peuple d'vne oppression si puissante & si extreme, que l'on peut dire qu'il n'y en eut iamais de pareille. Et que sans ce secours ils ne pouuoient euiter leur entiere ruine. C'est ce qu'a fait Moyse, & c'est aussi ce que la vraye vertu tousiours officieuse à son Iuste, luy propose à imiter. Non certes que le peuple de ce Monarque soit detenu en Egypte, ou en Sardinie & en Corsique, dont les nations, à cause de leur naturel par trop farouche, ont

beſoin d'eſtre domtées; ou qu'il ſoit oppreſſé en l'iſle de Cypre, dont la domination que les nobles vſurpent eſt ſeigneuriale & deſpotique; ou en Sicile, qui a touſiours eſté la nourrice des Tyrans; ou en fin ſous la violence de quelqu'autre Tyrannie de cette ſorte: non ce n'eſt pas la penſée de cette noble pedagogue, ny la deliurance qu'elle propoſe à ſon Iuſte. Elle n'eſt pas à ſçauoir, elle qui a l'œil ſur cét Empire, que les trois plus fameuſes Republiques de la Grece, celle des Lacedemoniens, celle des Cretes, & celle des Calcedoniens, ne faiſoient point reſpirer leurs peuples ſi heureuſement que l'on vit auiourd'huy en cét Eſtat ſous la tres-Chreſtienne police de ſon Roy. Car pour ce qu'Ariſtote a écrit, & dont il fait cas comme de l'vne des grandes merueilles de ſon temps, que ny Lacedemone, ny Calcedoine n'auoient iamais eſté gouuernées par des Tyrans, ce n'eſt pas choſe nouuelle à la France, puis que l'on y a touſiours eſté en poſſeſſion des effets de cette promeſſe d'Iſaie: *Vous ſuccerez la mammelle des Rois*, comme s'il eſtoit plus que tous autres, le peuple de Dieu à qui premierement cette promeſſe a eſté faite. La vraye vertu ne penſe donc pas à cela, mais ce en quoy elle voudroit rendre ſon Iuſte imitateur de Moyſe, ce ſeroit en l'extirpation du Tyran des interieurs, & en deliurant les ames de la captiuité de l'hereſie & de la rebellion. Car comme le peuple de Dieu ne le pouuoit adorer parfaitement, ny faire ſon ſalut eſtant en Egypte, les ames detenuës dans l'oppreſſion de l'hereſie, & dans l'obſtination de la rebellion, ne peuuent eſtre qu'infidelles à Dieu & à leur Roy tres-Chreſtien. Toutefois ie me trompe, & la vraye vertu

S. Thom. lib. 4. de regim. c. 19. Thucydid. l. 1.

Iſaie 60.

ſeroit bien peu ſatisfaite du ſoin de ſon inſtitution, ſi déja elle n'auoit fait voir les prodigieuſes merueilles de cette deliurance. Dont ſi la France doit iamais attendre le chefd'œuure accomply, c'eſt ſous Louis le Iuſte qu'elle ſe le doit promettre.

CHAPITRE XVII.

I. Quelle felicité doit eſperer la France du regne de ſon Iuſte. Heretiques comparez aux Egyptiens, dont Moyſe deliure ſon peuple. II. Si les Rois ont beſoin de loix pour bien viure, comme les peuples. III. Que la loy des Rois c'eſt la droitte raiſon, qui eſt vne participation de la loy eternelle. En quel predicament ſont les rebelles qui ne luy veulent obeïr. IV. Seruitude des rebelles, à qui le nom de Iuſte deplaiſt. Leur ſtupidité de vouloir éteindre la loy de nature qui les oblige d'obeïr à leur Prince, qui tient rang de Dieu par participation. V. L'image de la diuinité ſur la face des Rois. Qui ſont les loix naturelles des peuples. VI. Exemples du Iuſte authoriſant ſes loix. Le peuple d'Iſraël preparé à la felicité en obſeruant la loy de nature. Les rebelles au contraire ſont cauſe de leurs mal heurs en deſobeïſſant à leur Prince.

I. CERTES à bien conſiderer les graces qui luy ſont faites, en vn temps ou Dieu ſemble de ſorte irrité contre les hommes à cauſe de leurs pechez, qu'il eſt à craindre qu'il ne ſe

diſpenſe pour quelque temps de la prouidence des Eſtats, pour n'auoir plus d'autre volonté que celle de les ruiner ; elle ne doit moins eſperer que l'heureux accompliſſement de ce haut chef-d'œuure dont ie parlois. Sur tout ſi elle ſe rend ſenſible au bon-heur que ce luy eſt d'auoir vn Roy parfaitement ialoux de la ſplendeur du nom qu'il porte; Si dy-je, comme elle ne voudroit reconnoiſtre plus d'vn Dieu, & ne doit auoir qu'vn Roy, elle prend bien tant d'autres occaſions que le Ciel luy fait naiſtre tous les iours, de n'embraſſer plus qu'vne religion, qui ſoit ſeconde de parfaite fidelité, & de tres-religieuſe obeïſſance. Si en fin elle ſ'efforce autant qu'elle doit faire de ſe conformer à ſon Prince, & ſon peuple d'eſtre vn peuple Royal, qui, comme celuy de Dieu auoit touſiours l'œil ſur Moyſe, ne voye point de vertus en ſon Iuſte dont il ne reuere les lumieres, comme autant de loix qu'il proteſte de ſuiure, tenant pour tout aſſeuré que ce ſont les principes infallibles de ſon bon-heur. Moyſe ne deliure point les oppreſſez tout ſeul, ſon peuple y contribue, & il y eſtoit obligé. Attendu que le fruit de cette deliurance, ſçauoir la franchiſe & la liberté de faire ſacrifice à Dieu dans les deſerts, eſtoit pour le bien de tout le corps de cét Eſtat, c'eſt à dire, autant pour les membres que pour les chefs, voire beaucoup dauantage: Car quant à Moyſe, il y auoit long temps qu'il ſ'eſtoit demeſlé des tenebres d'Egypte, & qu'il auoit trouué moyen de faire des ſolitudes de pieté & de contemplation de tous les lieux où il demeuroit. Le peuple Royal de mon Iuſte doit donc ſuiuant cét exemple, cooperer à ſa deliurance de la ca-

ptiuité de l'hereſie, & de la rebellion. Ie dis de l'hereſie, que ſaint Gregoire de Nazianze prend pour vne meſme choſe que les erreurs de la nation Egyptienne, & dont la vraye vertu doit dire ſa penſée au quatriéme liure de ſon inſtitution. Pour la rebellion, c'eſt maintenant qu'elle l'attaque, & pourquoy elle a fait voir auec tant de ſoin & ſi clairement, que ſon Iuſte regne en ſon interieur ſur ſes paſſions, faiſant la loy à la loy de ſes membres. Pour dire, que ſans vne trop inſigne peruerſité de naturel, l'on ne peut refuſer l'obeïſſance à celuy, qui eſtant venu à bout de ſoy-meſme, ne peut entrer en aucune défiance des droits qu'il a de ſe faire obeïr aux autres. L'hereſie eſt vne opiniaſtriſe contraire ſur tout à la loy de grace, la rebellion contre ſon Roy eſt vne paſſion contraire à la loy de nature. C'eſt pourquoy afin de garder l'ordre que Dieu a mis entre ces loix, la vraye vertu commencera de parler premierement des deuoirs de celle que les hommes raiſonnables ont gouſté la premiere. Quoy ſuppoſé ie reuiens à mon peuple Royal, & luy reïtere ce que i'ay dit. Qu'il ne doit eſperer la parfaite deliurance de la ſeruitude de quelques membres de ſon corps, qu'il n'y contribue, faiſant paroiſtre par ſa fidelité, l'ambition qu'il a de meriter d'eſtre appellé Royal; comme il feroit, ſi auant que de ſe croire capable d'obeïr aux loix de ſon Prince, il regnoit ſur ſes paſſions ſuiuant ſon exemple. Car ſi les vertus de force & de temperance, aſſaiſonnées de la prudence qui en eſt le ſel, ſont neceſſaires à l'eſprit Royal pour le rendre ſouuerain en ſon interieur, pour le faire reüſſir au gouuernement de ſon Empire exterieur, & pour

Nazianz. orat. 20. tom. 1.

& pour le combler de prosperité & de gloire; pourquoy ne diray-je pas que les mesmes lumieres sont requises au corps politique de ce Monarque? Et qu'il ne luy arriuera point de iouïr d'vne parfaite felicité pendant son regne, s'il ne garde les mesmes principes pour luy obeïr, qu'il luy void obseruer pour luy bien commander? Quand ce ne seroit que pour ne point éprouuer à son dommage, que ce Prince tirera touſjours de ces principes quand il luy plaira, y ioignant son authorité, les moyens & les forces de le mettre à la raison, au cas qu'il ne vueille obeïr.

II. C'est à mon auis pourquoy les loix humaines, qui n'obligent que les creatures raisonnables qui viuent sous quelque Gouuerneur, ont esté données aux peuples. Afin dit saint Thomas, que les ordonnances leur en estant denoncées, elles leur imprimassent en l'esprit quelques regles qui seruissent de principe à ce qu'ils doiuent faire. Il appelle puis apres ces mesures & ces regles, des principes directifs. Conformément à saint Basile qui dit, que la loy cultiue & nourrit les facultez qui sont naturellement en nous, comme des semences qui ont besoin d'estre cultiuées. Principes qui pour estre tels, à ce que ie puis conceuoir, doiuent tenir de la nature de la prudence, qui est bien la plus droitte conduite de toutes les vertus du Legislateur. D'où ie puis inferer de plus cette consequence. Que les Rois n'ont besoin de ce principe directif, ny de ses impressions pour regner. Ce n'est pas comme le peuple qui estant beaucoup moins enclin au bien & plus grossier, n'est pas assez porté à domter ses passions par la seule assistance de la vertu,

S. Thom. 1. 2. q. 93. ar. 5.

S. Thomas cy dessus, ad 1.

S. Basile, in regul fusius disput. 2.

d'où vient que l'aide des loix luy eſt neceſſaire. Non que ie vueille dire, pour couler cét auertiſſement en paſſant, & pour reprendre puis apres les loix, entant que principes du bon-heur des peuples, que la vraye vertu diſpenſe entierement les Rois de l'obſeruance des loix; ie dis, ny meſmes de celles qui ſont écrites. Autre choſe eſt eſtre ſujet à la loy par condition ou contrainte, autre choſe y auoir égard raiſonnablemẽt & comme Legiſlateur. Elle ſçait bien qu'il s'en peut dire ce qui eſt écrit du Iuſte, que la loy n'eſt point faite pour luy, comme pour le méchant, à qui veu l'auerſion qu'il a au bien, elle ſert de tourment & de geſne. Dauid ne reconnoiſſoit point d'autre Iuge que Dieu. *I'ay* dit-il, *peché contre toy ſeul.* Il n'eſt point d'homme que ie craigne. Quelque mal que ie faſſe ie ne redoute que ta Iuſtice. Tellement que pour le regard de la contrainte des loix, les Rois en ſont affranchis. Mais du coſté de la direction, ils y doiuent vacquer, auec autant de prudence, qu'elle leur eſt neceſſaire pour en établir d'equitables. Celuy-là ne parloit donc pas mal au gré de la vraye vertu, qui diſoit. Subis le ioug de la loy que tu impoſes aux autres. Malachie diſoit encore mieux parlant des vice-Legiſlateurs, ou Ambaſſadeurs de la loy de Dieu, en ces termes. *La loy de verité a eſté en ſa bouche, & iniuſtice n'a point eſté trouuée en ſes leures. Il a conuerſé auec moy en paix & rectitude.* Selon les Septante Interpretes. Il a conuerſé auec moy, c'eſt à dire, il a paru à ſa conuerſation qu'il faiſoit pour moy, entant que directeur du peuple qu'il conduiſoit en paix, & en a détourné pluſieurs d'iniquité. *Les leures du Sacrificateur gardent*

1. Timothee 1. v. 9.

Pſeau. 50. v. 5.

S. Thomas cy deſſus.

Malachie 2. v. 6. & 7. Vatable.

Ainſi liſez vo⁹ chez Nobilius & S Cyprian Les ſeptante. In pace dirigens, ambulauit mecum.

Malachie cy deſſus.

la ſcience, & les peuples demanderont la loy de ſa bouche. Car c'eſt le legat du Seigneur des armées. Saint Cyprian lit: *Il a conuerſé auec moy, faiſant la correction en la paix de ſa langue.* Ajoutant ce petit mot, qui ſert beaucoup à éclaircir ce paſſage, ſuiuant ma penſée. Il conuerſoit dit-il, tenant mon party en la paix de ſa langue. Entendant par cette paix, la correſpondance & concorde qui doit eſtre entre la langue du Legiſlateur, qui denonce la loy, & ſon cœur, qui en embraſſe l'obſeruance, ſuiuant ce que ie diſois du Iuſte, qui s'y oblige raiſonnablement. La prudence de ſon equité eſtant telle, qu'elle ne veut eſtre cauſe des reproches du peuple, ny luy donner le temps de ſe plaindre, en demandant où eſt l'obſeruance de la loy qu'il publie.

S. Cyprian. de teſtim. aduerſ. Iudæ l. 2. c. 5.

III. Outre cette direction de la loy, laquelle les Rois doiuent garder comme i'ay dit, vous en auez vne autre à laquelle ils ſont tenus d'obeir. Pindare l'appelle la Reine des mortels & des immortels. Quoy qu'Ariſtote trouue mauuais qu'Alcydamas parlant des loix, les appelle non des loix, mais des Reines des citez. Loy non marquée exterieurement en quelques cayers, ou ſur quelque bois, mais qui eſt la viue raiſon, dont le Createur a remply nos poitrines. Ou pluſtoſt que nos eſprits puiſent dans la fontaine de la nature, dont elle a fait naiſtre autant de ſources que nous ſommes d'humains. Loy dont les inſtituts & les ſanctions ne ſont point écrites, que vous ne liſez nulle part, & qui cependant pour n'eſtre iamais ignorée, a eſté gravée dans les tables de nos cœurs, ſuiuant cette reconnoiſſance faite à Dieu autheur de la nature & de

Pindare chez Rhodig. l. 8. c. 1. Ariſtote lib. 3. Ethic. c. 3.

la raiſon, par l'vn des grands Rois qui porta iamais couronne. *La lumiere de ta face eſt empreinte ſur nous.* La cire reçoit l'impreſſion du cachet qui luy eſt appliqué, noſtre raiſon celle dont la lumiere de ta face l'a gratifiée, & nous celle de la raiſon, qui comme la partie principale & naturelle au deſſus de nous, a droit de nous ſoumettre à elle, & n'eſt point licite de s'oppoſer à ce droit, ou parce que la raiſon que l'on prend pour cette loy naturelle, eſt vne participation de la loy eternelle, qui eſt ſouueraine & irreprochable, ou parce que tenant de la nature dont elle deriue, elle eſt droitte & infallible. Tout ainſi donc, pour me remettre au chemin d'où ie ſuis party, que parce que la raiſon domine & commande à toutes les autres facultez humaines, d'où vient que les inclinations naturelles qui appartiennent à quelqu'vne de ces puiſſances, prennent l'ordre de la raiſon; comme auſſi c'eſt le commun ſentiment de tout le monde, que les inclinations qui ſont conduittes par la raiſon, ſont conduittes ſelon la vraye regle; De meſme puis que mon Iuſte regne ſi parfaitement ſur tous ceux qui ſont du reſſort de ſon Empire, l'on ne peut pas douter que les puiſſances des rebelles qui ne veulent pas prendre la loy de luy, mais qui s'oppoſent à ſes commandemens, ne ſoient condamnées de tous les gens de bien, & iugées de tres-mauuaiſes inclinations. Veu meſmes que refuſant la conduitte d'vn Roy qu'ils ſont naturellement obligez de ſeruir, tant & ſi long temps qu'ils luy refuſent l'obeiſſance qui luy eſt deuë, ils ſont hors de leurs deuoirs & hors de la raiſon. Non ſeulement cela, mais encore ils ſont hors de la vraye vertu, qui naiſt

Pſeaume 4. v. 7.

dit Iſocrate, auec la pieté & la iuſtice és eſprits des gens de bien, & capables de ce qui eſt honneſte. De là vient que l'on ne peut pas dire auec verité que ces eſprits ſoient ſortis de l'oppreſſion d'Egypte, puis que tant de tenebres les enuironnent, & que ces belles lumieres qui monſtrent le chemin de la proſperité leur manquent pour les y conduire, mais qu'ils ſont encore detenus en la captiuité de cét aueuglement, dont on peut dire ce que S. Pierre a dit du peché, pour monſtrer que les hommes qui le commettoient en ſont les eſclaues, ſçauoir que *celuy qui en eſt vaincu luy eſt aſſeruy*. Quelle ſeruitude que d'eſtre eſclaue d'vn aueuglement! Combien ſe rendroient-ils plus heureuſement ſujets d'vn homme, & d'vn tel homme, mais d'vn Roy, & d'vn tel Roy, que de leur opiniaſtreté, & d'vne telle opiniaſtreté? Si contraire à la vraye vertu & à la droitte raiſon, ſi déreglée, ſi dénaturée, ſi brutale?

Iſocrat. Panathenaic.

2. Petr. 2. v. 19.

IV. L'Apoſtre ſaint Paul exhorte les Epheſiens à qui il auoit fait embraſſer la vertu, de s'aſſuiettir à leurs ſeigneurs, de leur obeir de bon cœur; & ſaint Pierre ſes diſciples, de ſe ſoumettre à leurs commandemens, quand meſmes ils ſeroient deprauez. A fin dit ſaint Auguſtin, puis qu'auſſi bien il ne leur ſeroit permis de s'affranchir de tels ſuperieurs, qu'ils facent leur condition la plus douce qu'il leur ſera poſſible, & rendent d'eux-meſmes leur ſeruitude libre, ſeruant non en crainte accompagnée de ruſe & de malice, mais d'affection fidelle & pleine de franchiſe. Et ce en attendant que l'iniquité paſſe, que toute principauté & puiſſance humaine ſoit épuiſée, & que Dieu ſoit tou-

Epheſ. 6. v. 5.

S. Pierre 1. ep. 2. v. 18. Etiã diſcolis. Etiã prauis. τοῖς σκολιοῖς.

S. Auguſt. 19. de la Cité de Dieu, c. 15.

te choſe en tous. Sous quelle peine ne doit-il eſtre defendu de violer la loy de nature ? De deſobeir au Iuſte de la vraye vertu, ſouuerain en ſon Empire ? Et ce à des ſujets, qui quand ils voudroient forger des pretextes pour colorer leur rebellion, ne ſçauroient alleguer autre choſe, ſi ce n'eſt peut eſtre que ce nom leur déplaiſt en vne telle puiſſance, parce qu'il eſt contraire au vice, dont on fait profeſſion en la terre de leur captiuité, & qu'eſtant appuyé des forces d'vn tel Monarque, il pourroit eſtre cauſe de la ruine de cette terre ? Mais ô rebelles trop malicieuſement aſſeruis, tant mieux pour vous ſi elle eſt ruinée, c'eſt le vray moyen de vous mettre en liberté. Et eſtans libres vous ſerez peut eſtre plus ſenſibles à voſtre deuoir. Ie dis plus capables des inſtincts de la nature, que perſonne n'éteint, s'il n'eſt trop inſignement ſtupide. De la nature dy-je, dont la loy condamne vos procedez. Si non, demandez-le à ſaint Ambroiſe, & il vous dira que cette loy eſt ſainte, ſans fineſſe, ſans fraude, aſſociée de la iuſtice, exempte d'iniquité. Veritez dont il ſe rapporte à l'enfance, où nature déploye ſa naïfueté ſans aucun artifice : Voyez s'il y a des crimes en cét âge là, ſi l'auarice, ſi l'ambition, ſi la tromperie, ſi la cruauté, ſi l'inſolence s'y trouue. Elle n'a rien à elle, ne s'attribuë point d'honneur, elle ne ſçait que c'eſt de ſe preferer aux autres, elle ignore la mauuaiſe foy ; elle ne veut ny ne peut ſe venger. Vn eſprit bien pur & bien ſimple ne ſceut iamais que c'eſt d'inſolence. Que ſi quelqu'vn me reprend d'auenture à cauſe de l'eſtat que ie fais de mon Iuſte, dont ie tiens la maieſté Royale autant releuée en pouuoir naturel & legitime ſur ſon

S. Ambroiſe epiſt. 71.

peuple, que la raiſon humaine a de droit imperial ſur les autres facultez, elle comme Legiſlatrice de la loy de nature, luy comme Legiſlateur d'vn peuple que la nature ſoumet à ſes loix, ie veux croire qu'il n'aura peut eſtre pas encore bien entendu, pourquoy ſans que l'on ait deu y trouuer à redire, ie l'ay pris cy deuant pour vne image de la diuinité en terre. Tel eſt-il en effet & ſans flaterie quelconque. Ou il faudroit auoir la temerité de dire, que Dieu flattoit Moyſe, quand il luy diſoit, *Ie te donne Dieu de Pharaon.* Car ce n'eſt par autre moyen, qu'en vertu d'vne grace comme celle de Moyſe, que mon Roy eſt honoré de la dignité dont ie parle. C'eſt pourquoy s'il arriue à quelqu'vn des plus tardifs eſprits de ceux qui liront peut-eſtre cette loüange, qu'il n'ait pas bien preueu tout ce qui ſe pouuoit dire de mon Prince, en ſuitte de cette tres auguſte qualité de Dieu par grace & par participation; il prendra garde maintenant que ce n'eſt point ſans ſujet que l'image de Dieu ſelon laquelle l'homme a eſté creé, eſt beaucoup plus dignement grauée ſur la face des Rois, que ſur celle de qui que ce ſoit. D'où vient que comme *la terreur* de l'homme fait à l'image de Dieu, eſt *ſur tous les animaux de la terre;* Ainſi la terreur des Rois qui ſont les plus honorez de la reſſemblance de Dieu qui paroiſt en leurs maieſtez, eſt ſur tous les hommes. Dauid parloit n'agueres à ce propos, diſant, *Seigneur la lumiere de ta face eſt empreinte ſur nous.* *Exod.7.* *Geneſ.9.v.2.* *Pſeau.4.*

V. Il me fait ſouuenir d'vne excellente remarque de S. Gregoire le Theologien qui dit, que les Grecs appellent l'hõme *lumiere*, à cauſe de la faculté de la rai- *Nazianz. orat.40.*

ſon qui eſt en luy. Ajoutant que l'on donnoit auſſi ce nom de ſon temps, à ceux qui auoient le plus de reſſemblance auec Dieu, & qui ſ'en approchoient de plus prés. Outre quoy Dauid me monſtre le ſceau où eſt l'image de la diuinité, qui eſt grauée ſur la face des Rois. Il ne dit donc pas que cette lumiere y paroiſt comme elle fait en qui que ce ſoit, ou qu'elle y reluit comme celle du iour qui eſt ſujette aux tenebres; mais qu'elle y eſt *ſcellée*. Pour m'aprendre que la majeſté en eſt inſeparable. Et que les bons Rois ſont touſiours ſur leurs peuples, ce que la raiſon eſt au deſſus des autres facultez, c'eſt à dire, vne loy animée & viuante, authoriſée de la nature & de ſon Autheur, comme ie dois dire cy apres. Auant cette notable ſentence du Prophete, vous y auez immediatement cette interrogation. *Pluſieurs diſent qui nous fera voir le bien?* Dauid répond, parlant ou à toute la nature humaine en general, à qui le ſaint Eſprit ſemble faire faire cette demande, ou aux moins ſenſez d'entre les hommes, en qui cette lumiere ne paroiſt pas touſiours; ou certes à ſon peuple ſuiuant mon deſſein: & entre autres à ſes ennemis, qui eſtoient étonnez de le voir Roy: Il répond dy-je, & leur dit ſelon l'Hebrieu. *Eleue la lumiere de ta face ſur moy.* Seigneur on ne fait pas d'eſtat de moy. Comme l'on me void ſi ordinairement attaqué de perſecutions, & qu'il y a du trouble en cét Eſtat, l'on ne ſe promet rien de bon de mon regne, ny d'auantageux pour la Republique. Quand ie les exhorte à leur deuoir & à me rendre obeïſſance, ils diſent en eux-meſmes, qui nous donnera parole que celuy-cy gouuerne l'Eſtat pour noſtre

Pſeau. 4 v. 6.

S. Chryſoſt. S. Auguſtin. Flaminius.

Hebrieu נסת

noſtre vtilité? C'eſt ce qui m'étonne Seigneur. Mais puis que ie ſuis éleué à ce thrône par ta grace, donne leur meilleure opinion de ma conduite. Releue ma perſonne par la lumiere de la tienne, que tu imprimeras ſur ma face. Afin qu'en me regardant, & voyant ta figure en moy, perſonne n'entre plus en doute que ie ne regne à ta façon pour le bien public, & qu'en imprimant és eſprits de ce peuple, les principes directifs qui conduiſent au bien qu'il a tant d'enuie de voir, ie le faſſe ioüir d'vne heureuſe liberté, en te faiſant ſeruice ſous mon obeïſſance. Telle pouuoit eſtre la penſée de Dauid ſelon Flaminius. Et comme auſſi toſt que l'homme a receu l'vſage de la raiſon, il eſt tenu de la ſuiure, ainſi qu'vne loy à laquelle il doit obeïr, de meſmes auſſi toſt que Dieu a donné vn Roy à vn peuple, s'il croit le tenir de ſa part, & s'il eſt bien preparé par la raiſon qui le luy doit perſuader, il ne doutera iamais qu'il ne luy doiue autant d'obeïſſance qu'à vne loy naturelle. Comment moins, puis qu'elle entre en comparaiſon auec ce que l'on doit à Dieu? *Rendez* dit noſtre Seigneur, *à Ceſar ce qui eſt deu à Ceſar, & à Dieu ce qui eſt deu à Dieu.* Il auoit voulu voir la monnoye du tribut, & demandé de qui en eſtoit l'Image & la deuiſe. Ce qu'ayant veu, il oblige le peuple à rendre les deuoirs à Ceſar, proportionnément à ce que l'on deuoit à Dieu, à qui la nature & la raiſon nous obligent. Comme s'il euſt voulu dire. De la meſme ſorte que Ceſar exige de vous, que vous marquiez voſtre monnoye de ſa figure, ainſi Dieu que vous imprimiez la ſienne en vos cœurs. Et comme vous payez le tribut à Ce-

Flaminius ey deſſus.

S. Matth. 22. v. 21.

S. Auguſtin ſur le Pſeau. 4.

ſar, en vne monnoye qui eſt battue à ſon coin; ainſi vous deuez à Dieu les deuoirs d'vne ame illuſtrée, & ſeellée de la lumiere de ſa face. Dieu eſt donc la premiere loy à laquelle l'on ſe doit ſouſmettre ſans nulle difficulté. La droitte raiſon eſt la loy des Rois apres Dieu. Et les Rois ſont les loix des peuples, conioinctement auec la raiſon. Car les peuples n'aimant pas touſiours de ſuiure cette lumiere de l'ame, ny de garder les Commandements de Dieu, ſont portez à ces deuoirs par les exemples de leurs Princes. Et en cas de nonchalance, contraints d'y entendre en vertu de leurs Ordonnances.

VI. Ces obligations ſont communes à tous les peuples. Ie dis meſmes quand bien ils manqueroient de la premiere direction à l'obſeruance des loix, qui procede des exemples de leurs Rois. Telle eſtoit l'opinion du Prince des Apoſtres cy deſſus. *Soyez*, dit-il, *ſujets à toute creature humaine pour l'amour de Dieu, ſoit au Roy, comme au ſuperieur.* Il ne dit pas, ſoit au Roy comme à vn bon Prince, mais comme au Seigneur. Puis il ajoute: *Non ſeulement aux bons, mais auſſi aux méchants.* C'eſt à dire, à ceux qui ne vous donnent pas bon exemple. Si les peuples ont quelque droit de ſe plaindre de cette rigueur ou non; ce n'eſt pas icy le lieu d'en parler. D'vne choſe vous aſſureray-je bien, que ce n'eſt pas celuy de l'Empire de la vraye vertu qui a ſujet de ſe plaindre de ce coſté là. S'il ſe plaint, c'eſt à tort. Son Iuſte garde meſmes la Iuſtice des bons exemples. Or dire qu'il n'eſt point Iuſte, c'eſt vn meſme crime, que de dire qu'il n'eſt point Roy. Mais qui le voudroit penſer? Non les

8. Pierre 1. ep. 2. v. 13 & 14.

v. 18 Etiam prauis.

gens de bien qui le connoiſſent auſſi iuſte que s'il n'eſtoit point leur ſouuerain. Car les Rois ont des permiſſions qui ſeroient des vices à tout autre qui les embraſſeroit. Non les rebelles qui eſtants renfermez dans l'Egypte de leur captiuité, ont éprouué qu'il eſtoit Iuſte, apres auoir ſenty qu'il eſtoit Roy. Toutefois ſuppoſons, à la façon de ceux qui ſuppoſent des choſes comme impoſſibles, qu'il ne ſoit point Iuſte, voila ſaint Pierre qui veut que l'on luy obeïſſe comme à vn Roy, & ainſi que ie diſois cy deſſus, non moins naturellement que les puiſſances humaines doiuent obeïſſance à la raiſon. Le peuple d'Iſraël, que la vraye vertu propoſe ſouuent au peuple de ſon Empire, n'auoit pas encore receu de la part de Dieu, le Roy Legiſlateur qui les deuoit attirer par ſes exemples, & fléchir par ſes loix : Il n'auoit dy-je, encore pas veu l'Arche d'alliance, qui en deuoit eſtre le treſor au milieu d'eux, & toutefois il ne fiſt point difficulté d'obeïr à Moyſe que Dieu. luy auoit donné pour Roy. Mais ie paſſe à vne autre penſée, & trouue deux choſes à conſiderer là deſſus. L'vne que le peuple tres-Chreſtien a touſiours deuant les yeux l'Arche viuante & animée de la perſonne de ſon Iuſte, & en ſa Majeſté le treſor des loix qu'il doit garder. Ie veux dire, l'or de la prudence politique & Chreſtienne. L'autre qu'auant que les mœurs ſeruiles du peuple qui deuoit ſortir d'Egypte, euſſent eſté défrichées par le moyen de la loy écrite, il ſ'y eſtoit preparé en obſeruant la loy naturelle, laquelle dit ſaint Thomas, ne laiſſe ignorer à perſonne que ce ſoit, ie dis, ny en quelque lieu que ce ſoit, ce qui eſt bon, & ce qui

eſt mauuais. Les preceptes de laquelle, ſi l'on obſerue exactement, l'on merite de faire de grands progrez vers la felicité que demande vn Eſtat qui veut des biens, du repos, des heureux ſuccez, & des proſperitez. Là où celuy qui peche contre cette loy de nature, merite de pourrir en la rebellion, & en l'hereſie; c'eſt à dire, en l'origine & en l'abyſme de tous mal-heurs. Comme donc ces peuples anciens gardant la loy de nature, & ayans depuis receu la loy écrite, qui comprenoit les ordonnances de la façon de viure de ce temps-là, & pour la plus part la ſignification de l'ordre de la vie d'auiourd'huy, ne faiſoit pas vn pas que l'arche de prudence, & le treſor de leur felicité ne marchaſt auec eux : De meſmes les fidelles ſujets du Iuſte de la vraye vertu, qui ſe ſentent naturellement obligez à luy rendre toute obeïſſance, meritent de ſentir par tant d'experiences de ſes felicitez, qu'il eſt l'Arche des loix de ſon Eſtat, & le treſor des principes de ſon bon-heur. Au contraire comme les rebelles & tant de méchants, deſquels il eſt à tout propos parlé dans l'ancien Teſtament, ne voyent point l'Arche d'alliance qu'à leur mal-heur; les rebelles de cét Empire, & les refractaires au droit de nature qui eſt deu à vn Prince, n'ont point veu approcher cette Arche, que comme la ville de Ierico apperceut celle de Moyſe, ie veux dire en voyant tomber leurs demy lunes, leurs murailles, & leurs fortereſſes.

CHAPITRE XVIII.

I. Les loix ſont les acceſſoires de la droitte raiſon. Loy de nature imparfaite. Loy écrite donnée à l'homme pour le polir de plus en plus. II. Loix non écrites ou Couſtumes. Pourquoy l'on a iugé à propos de donner des loix aux hommes. Notable doctrine de la diſcipline des loix. III. C'eſt beaucoup plus d'eſtre modeſte par la raiſon, que par nature ou par force. IV. Loix communes neceſſaires à la perfection commune. Et celles de la vraye vertu à la vraye perfection. V. Allegorie de l'Arche d'alliance, gardienne des loix de Dieu, & du Iuſte, qui eſt vne loy viuante. En qui le peuple peut apprendre la perfection.

I. CE nonobſtant & combien que les autres prodiges, ou pluſtoſt les autres miracles de l'Arche viuante de mon Iuſte, ſoient bien tels, qu'il n'eſt moins impoſſible aux gens de bien de ne les admirer, qu'aux eloquents d'en aprocher par leurs loüanges, tant ces merueilles reſſemblent à celles que Dieu faiſoit iadis par les mains de ſon Legiſlateur; neantmoins la vraye vertu ne retarderoit plus d'en parler à ſa façon, ſi pour ne point rompre l'ordre qu'elle s'eſt preſcrite, elle n'eſtoit obligée de traiter des vtilitez de ſa prudence politique à la recommandation de ſes loix, auant que toucher aux heureux ſuccez de ſa prudence militaire, à la gloire de ſes triomphes. C'eſt pourquoy apres auoir traité quel-

ques points concernant la loy de nature, dont les inſtituts ſont communs à toutes les nations, elle parle en ſuitte de la loy ciuile de ſon Empire, & commence de baſtir ſur ces fondements. Qu'il eſt auſſi raiſonnable de ſuppoſer les inſtitutions des loix que l'on a receuës de ville en ville, que de ſuppoſer la raiſon. Parce
Philon lib. de Ioſeph. que, comme parle Philon Iuif, l'on doit prendre les loix pour des acceſſoires de la droitte raiſon, qui nous eſt naturellement inſerée ; & qu'elles ne ſont moins conſiderables que l'homme politique, qui eſt vn ſurcroiſt d'excellence parmy ceux qui viuent ſelon la nature. Sur tout ſi elles ne dérogent en rien aux loix diuines qui ont eſté enfermées dedans l'Arche. Il eſt bien vray que cette loy qui ſuppoſe la raiſon, & que l'on peut appeller la fondamentale des autres, touche
Platon lib. 12. des loix. de bien prés à la nature, mais Platon ne laiſſe pas d'apeller la loy politique admirable & diuine. Il eſt dyje vray, que cette premiere loy entant que naturelle, peut auoir quelque auantage ſur celle qui eſt morale, veu meſmes qu'elle eſt plus vniuerſellement embraſ-
Rom. 2. v. 14. ſée, comme ſaint Paul dit, que *les Gentils qui n'ont point la loy, ſont loy à eux meſmes ;* & de plus, attendu qu'elle eſt comme immuable, ainſi que ie diray cy apres, & ſuiuant le nom que l'on luy donne ; mais Pla-
Platon cy deſſus. ton fait tant de cas de l'autre, qu'il l'honore du meſme nom que les Grecs font porter à l'eſprit. Ce qui ne monſtre pas peu les étroittes affinitez qui ſont entre l'vn & l'autre. Toutefois ſi ce que i'ay dit eſt veritable, que la loy de nature c'eſt la droite raiſon, l'on ne pourroit mettre d'autre difference entr'elle & la loy ciuile, nommément ſi elle eſt vrayement iuſte ; que

celle qui peut eſtre entre vne lumiere donnée à l'homme pour le conduire vers la perfection, & celle qui la luy fait gouſter autant qu'elle ſe peut ſauourer, ſuiuant ſes regles. L'vne eſt donc plus commune, & pour cela plus imparfaite, conſideré qu'elle eſt plus attachée aux ſens qui tiennent de la nature, dont les ſentimens ſont groſſiers, & ont beſoin de culture. L'autre eſt plus ſinguliere & plus parfaite, entant qu'elle impoſe le ioug de la vraye prudence à tous les ſens. Ou plutoſt parce qu'elle affranchit la nature de ſes imperfections. Et telles ſont les loix de l'Empire de la vraye vertu, que Platon ne conneut iamais. Pour Iſocrate, il diſoit que la forme de la Republique eſtoit l'ame des citez, ſur leſquelles elle auoit la meſme puiſſance que l'eſprit dans le corps. Que ne doit-on dire de la loy de la vraye prudence, qui eſt la forme de noſtre Republique? Car la vraye vertu entend touſiours parler de celle là. Au demeurant ſi la raiſon humaine euſt eſté capable de tirer l'homme, cét animal politique, hors des inciuilitez & imperfections que le peché luy auoit rendu naturelles ou peu s'en falloit; la loy écrite ne luy euſt eſté donnée pour trauailler à la polir. Mais comme les Philoſophes diſent, que la matiere a touſiours de l'inclination pour la forme, & la forme imparfaite pour la parfaite: Ainſi voudroit dire la vraye vertu, qu'il a eſté neceſſaire que le treſparfait Legiſlateur aſſiſtant la raiſon de ſa grace, en épuraſt les imperfections, & fiſt plus que la loy écrite, *qui ne mene perſonne à la perfection*. Pour conclure, que comme elle ne reçoit point de prudence en ſon Empire qui ne ſoit fondée en charité, & accompagnée de probité;

Iſocrate Panathenais.

Hebr. 7.

de meſmes les loix que ſon Legiſlateur y fera garder, pour eſtre ſans reproche, & donner des indices de la pureté de ſon eſprit, ſeront telles, que l'on pourra dire, que c'eſt le Roy tres-Chreſtien qui les a ordonnées. Ie ne parle point des loix municipales ſeulement, ie parle auſſi des generales, de quelle nature qu'elles ſoient, ſoit en païs de Couſtume, ſoit en païs de Droit écrit. Afin que s'il arriuoit à quelqu'vn qui euſt deſir de ſortir de captiuité, ſoit que la neceſſité de ſes affaires le portaſt à cela, ſoit pour ſon ſalut, ou ſeulement pour ſon edification: Si dy-je, il arriuoit à quelqu'vn de prendre garde comme l'on vit en cét Empire, qu'il n'auoit peut eſtre plus conſideré auec tant de liberté que depuis ſa nouuelle enuie, il y voye reluire la loy de Ieſus-Chriſt, & la ſplendeur des commandemens de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, parmy les ordonnances du Roy, & parmy les loix de Iuſtinian.

II. Cette queſtion, d'où vient qu'il a eſté neceſſaire de donner des loix aux hommes, a eſté ſouuent miſe ſur le tapis par les autheurs. Souuent on a debattu pourquoy les loix non écrites, comme pourroient eſtre les anciennes couſtumes, les façons de faire & de viure des païs, & tant d'autres vieux liens de Republiques, qui pour eſtre paſſez en vſages, & approuuez du ſens public, meritent le nom de ſurcroiſts de perfections ſuradiouſtez à la loy de nature, que Philon Iuif donne aux loix écrites, quoy que l'authorité n'ait garde d'en eſtre ſi ſolennelle; comme auſſi il dit que l'auarice & la perfidie ſont cauſe que l'on s'y arreſte; pourquoy en fin ces reglemens de mœurs n'ont

Philon cy deſſus.

point

point eſté iugez aſſez auguſtes pour retenir les hommes dans les bornes d'vne vie conforme à l'intention de leur établiſſement & de leur conuerſation au monde, en qualité d'animaux politiques. L'on répond, qu'il ne ſuffiſoit pas à l'homme de ſuiure les couſtumes de la raiſon commune, les principes de laquelle ne ſont aſſez nobles ny aſſez parfaits pour le releuer, & le mettre au point du deſſein de ſa creation. Notez bien cette réponſe. Car quoy que la nature humaine ait naturellement de la diſpoſition à la vertu, neantmoins pour la pouſſer plus auant, il eſtoit neceſſaire que la diſcipline morale, & les inſtitutions politiques la menaſſent à la perfection. Ainſi eſt ce que l'induſtrie ſert à ſuppleer aux défauts & neceſſitez naturelles de l'homme. Comme par exemple, à celles de ſa nourriture & de ſes habits. En aydant à la nature qui luy a donné les premieres parties requiſes pour l'employer, ſçauoir la raiſon, & les mains. Comme donc l'art oblige l'homme, & ſert beaucoup aux principes & facultez qui pouruoyent à ſa vie; de meſme la diſcipline de la vertu luy eſt neceſſaire pour arriuer à la perfection qui luy eſt conuenable. Cette diſcipline ne nous venant point de nature, nous eſt faſcheuſe. Parce que c'eſt vne bride qui nous retire des plaiſirs & delectations auſquelles nous ſommes naturellement enclins: Eſtant trop euident que les hommes pour la plus-part ſont ſi portez au vice, & ſi opiniaſtres au mal, qu'il n'eſt point de lien de couſtume qui ſoit aſſez fort pour les en retirer. Il eſtoit donc neceſſaire d'y pouruoir, ou par la force, ou par la crainte, afin que ceſſans par ce moyen de mal faire, ils donnaſſent

du repos aux autres. Et appriſſent eux-meſmes à la longue à s'abſtenir volontairement du mal, duquel ils ſe ſeroient retirez, non pour l'amour de la vertu, mais par crainte. Or la diſcipline qui contraint l'homme par l'aprehenſion de la peine, c'eſt la diſcipline des loix. Ce diſcours eſt à peu prés de ſaint Thomas, qui en a tiré le fondement d'Ariſtote, & qui contient la plus excellente de toutes les réponſes que l'on peut faire à la queſtion que i'ay miſe en auant. Pour moy quand ie me la repreſente bien attentiuement, elle me fait ſouuenir de la diſcipline eternelle dont il eſt écrit: *La diſcipline de noſtre paix eſt ſur luy.* Et encore, *Embraſſez la diſcipline.* Car c'eſt elle que l'on apprend à l'echole de la diuine ſageſſe qui l'enſeigne, comme de l'adorable original de la diſcipline des loix, qui n'ont point d'autre but que la perfection.

S Thom. 1.2. q. 95. art. 1.

Iſaie 53. v. 5. Pſeau. 2. v. 12.

111. Les effets en ont paru en cette deliurance du peuple de Dieu, de la captiuité de Pharaon. Ce peuple pour lors viuoit encore en Egypte ſelon les preceptes de la loy de nature comme i'ay dit, quand Dieu la *diſcipline de* ſa *paix*, luy commanda d'en ſortir pour l'acheminer vers la montagne de Sinaï, montagne de la loy. Dittes-moy ie vous prie, ſi ſortir d'Egypte pour vn tel ſujet, n'eſtoit pas ſortir de l'imperfection pour aller à la perfection? Sortir des tenebres pour aller à la lumiere? Suiuant cette penſée du Sage, *Le commandement* du Seigneur *eſt vne lampe, & la loy de Dieu vne lumiere.* Meſmes ie croirois apprendre de cette figure, que les loix Royales pour eſtre des diſciplines capables de porter à la perfection de la vertu, doiuent eſtre de l'inſtitution de la vraye prudence, di-

Prouerb. 6. v. 23.

gnes d'eſtre enfermées dans l'Arche, & fondées en la loy de Dieu qui eſt la ſouueraine diſcipline de la perfection. Ie vous prie d'ouïr vne penſée prophane qui peut ſeruir à ce propos. Les hommes dit Iſocrate, qui ſont naturellement modeſtes, meritent de la loüange, mais ceux à qui la raiſon fait embraſſer la modeſtie, en meritent beaucoup dauantage. Quand on ne fait eſtat de la temperance que comme par boutade, ou caſuellement & ſans deliberation, il eſt à craindre que l'on ne change d'auis. Mais quand outre la bonté naturelle que l'on peut auoir l'on ſe perſuade que la vertu eſt vn bien ſouuerain, c'eſt ſans doute que l'on perſeuere toute ſa vie en la reſolution que l'on prend de l'aimer. Ainſi parloit Iſocrate de la vertu des infidelles. Ainſi voudroit philoſopher la vraye vertu de l'aſſiſtance que les loix donnent à l'homme pour aller à la perfection. Elle n'ignore pas que ſaint Ambroiſe parlant de la diſcipline de la loy de nature, la iuge aſſez puiſſante pour condamner la méchanceté, & pour proteger l'innocence ; mais cela ne ſuffit pas pour eſtre parfait. Ce qui a fait dire à ſaint Iſidore, que les loix écrites ont auſſi eſté établies pour d'autres conſiderations. Comme pour arreſter l'audace humaine, & pour faire que l'innocence pûſt eſtre en aſſeurance parmy les méchants, dont l'inclination & le pouuoir de mal faire demandoient d'eſtre refrenez par l'apprehenſion des peines qui ſeroient portées par les loix. Comme donc meſmes ſelon la penſée d'Ariſtote, l'homme ſans la loy & ſans la Iuſtice ſeroit le plus méchant de tous les animaux, ainſi s'il eſt parfait en

Iſocrat ad Nicoclem.

S Ambroiſe ep. 71.

S. Iſidor. chez S. Thom. 1. 2. q. 95. art. 1.

Ariſtote chez le meſme S. Thomas cy deſſus.

vertu, c'eſt le plus excellent de tous tant qu'il y en a au monde.

IV. Pour appliquer toutes ces obſeruations au deſſein de la vraye vertu, ie ſuis d'auis d'en tirer deux concluſions au net, l'vne qui ſoit le reſultat de cette digreſſion, l'autre qui en lie les penſées auec ce que ie diſois auparauant. La premiere concluſion. Les loix ont eſté inſtituées pour obliger les hommes à embraſſer vne vie plus conforme à l'intention de la vertu, laquelle ſans ces loix ne les pouuoit mener à la perfection ; à laquelle toutefois il a de l'inclination naturelle. Car s'il eſt ainſi qu'en vertu de ces paroles
Geneſ.1. du Createur, *que la terre produiſe arbre faiſant fruit*, les arbres ont receu le pouuoir naturel de porter leurs fruits, & neantmoins les preceptes de l'agriculture y ſont neceſſaires, d'où vient que ſi l'on n'y met la main, ſi l'on ne les emonde, ſi l'on ne les fait profiter, ils ne porteront iamais du fruit bien excellent: notamment depuis le peché qui a tout gaſté, iuſqu'à la mere nourrice des arbres; de meſmes à peu prés, quelque inclination naturelle que l'homme ait à la vertu, comme elle ſe contente d'en arrouſer les ſemences par ſes ſemonces & perſuaſions, & qu'elles ſont ordinairement trop foibles pour rien auancer, ſur tout en vne ame où le vice les étouffe, il a eſté neceſſaire que les ſages vſant de l'authorité de la Royale vertu de prudéce, & apres y auoir bien penſé, comme auſſi les loix ne ſe doiuent établir qu'apres vne longue conſideration, ſe ſoient reſolus d'en bailler au public, qui fuſſent plus ſeueres que la vertu. Tant pour venger par la denon-

ciation des peines qui y ſeroient portées, les mépris que les méchants en font, que pour reueiller les inclinations de ceux qui ne ſ'y portent qu'auec de la nonchalance, ou par l'aprehenſion d'encourir meſme chaſtiment. Allons à la ſeconde concluſion. Si la fin des loix de quelque Republique que ce ſoit, n'eſt autre que la perfection de l'homme, le but des loix de la vraye vertu, c'eſt la vraye perfection. Afin qu'elle ſoit digne du peuple de ſon Empire, des iuſtes & Royales intentions de ſon Legiſlateur. Platon diſoit qu'il eſtoit neceſſaire de donner des loix aux hommes, afin de les faire viure ſelon les loix; parce que viure ſans elles c'eſt viure en beſte farouche. Dieu ne veut pas que ſon peuple ſuiue les loix de Pharaon. Et meſmes apres luy auoir donné les ſiennes, il met de la difference entre les deuoirs de ceux qu'il appelle *peuples de la terre*, & ceux qui n'eſtoient pas ſi groſſiers; Ainſi la vraye vertu entend que le peuple de ſon inſtitution, viue de ſorte ſous ſes loix, que l'on le puiſſe reconnoiſtre à ſes mœurs, pour le plus parfait de tous les peuples. Car comment feroit-il paroiſtre autrement qu'il eſt hors d'Egypte? Qu'il vit en liberté? Qu'il eſt tres-Chreſtien?

Platon de leg.

Leuit. 4. v. 27.

V. Mais pour monter à ce degré de perfection pardeſſus les peuples de la terre, il a beſoin de regarder ſouuent ſon Prince, qui eſt la gloire des Rois. De ietter dy-je ſouuent l'œil ſur cette Arche de proſperité, & de ſe laiſſer gaigner à l'amour de ſes exemples. Lycurge dit-on, donna des loix aux Spartains qui n'en auoient point, & ne s'acquiſt moins de bruit pour les auoir obſeruées, que pour les auoir inuentées. C'eſtoit

Xenophon, de la Republ. des Lacedemoniens.

meriter quelque choſe parmy les gens de ſa ſecte. Mais qu'il euſt pour cela les parties requiſes à vn parfait Legiſlateur, c'eſt ce que ie ne peux accorder. Quand bien l'Oracle Pythien qui approuua ſes loix l'auroit encore plus aſſeuré qu'il ne fit auant qu'elles fuſſent publiées; que ſi Sparte y obeiſſoit, elle ſeroit beaucoup plus heureuſe qu'elle n'auoit iamais eſté. Cette gloire n'eſt deuë qu'à mon Iuſte, qui en regardant touſiours le vray bien, c'eſt à dire, le bien commun reglé ſelon la iuſtice, fait tres-excellemment cette charge. Lycurge eſtant infidelle ne pouuoit paruenir à ce point. Et ſçauez vous auec quelle attention le peuple de la vraye vertu doit auoir l'œil ſur ſon Prince? S'il m'eſt permis d'en dire ce qu'il m'en ſemble, ce ſera de la meſme ſorte que le peuple d'Iſraël regardoit l'Arche de ſon bonheur, de laquelle Moyſe tiroit ſouuent la loy de Dieu pour la lire au peuple, & pour la luy rendre recommandable. Car ſi le Sage diſoit, que *la dilection de Dieu eſt gardienne de la loy*, l'Eccleſiaſtique, que *ceux qui aiment Dieu ſeront remplis de ſa loy*, & ſaint Paul, que *la plenitude de la loy, c'eſt la dilection;* Ie ne puis me perſuader qu'vn coffre de bois garny de fin or, qui eſtoit tout au plus le muet depoſt de la loy ancienne, ſoit vne trop digne figure pour repreſenter le Iuſte de la vraye vertu; mais ie croy que ſi la loy de Dieu ne ſe peut garder ſans dilection, les loix de mon Iuſte qui ſont conformes à cette regle eternelle, ont auſſi beſoin de cette vertu qui les fait obſeruer, dont le peuple, que celuy d'Iſraël repreſente, ne peut prendre vne plus parfaite inſtruction qu'en imitant ſon Prince & ſon Legiſlateur. Saint Baſile le Grand diſoit quelque part,

Rap 6. v. 18.

Eccl. 2. v. 19.

Romains 13. v. 10.

S. Baſile tome 2. en ſes regles diſput.

que la charité eſt vne vertu qui ne s'apprend point, mais qu'auſſi toſt que l'homme fut formé, auec les ſemences de la raiſon naturelle qui eſt accompagnée des mouuements de l'amour de ceux à qui l'on a quelque étroitte affinité, il receut les ſentiments de la charité. Auſſi peu apprend-on cette vertu, qu'à voir le iour, à aimer ſa vie, à cherir ceux qui nous ont engendré. Auſſi peu dy-je, qu'il eſt de diſcipline ou de document exterieur, qui nous apprenne à aimer *la diſcipline de noſtre paix*, Dieu tout puiſſant. Neantmoins ce grand Docteur ne laiſſe pas de dire vn peu apres, qu'à meſme temps que la raiſon eſt entrée dans l'eſcole des diuins commandemens, elle y eſt ſoigneuſement cultiuée, & y reçoit la nourriture d'vne bonne inſtruction, laquelle ſuppoſé l'aſſiſtance de la grace, la mene vers la perfection. Ie voudrois dire de meſmes, attendu qu'apres l'amour de Dieu & de la religion, la charité des peuples n'a point de plus noble obiet que les Rois, que le peuple de la vraye vertu ne ſçauroit aller à vne plus fameuſe vniuerſité de perfection que l'Empire où il eſt, ny receuoir de plus excellentes inſtructions, pour cultiuer les inclinatiõs naturelles qu'il doit auoir pour ſon Roy, que les vertus de ſon Legiſlateur. Car les loix qui procedent des mœurs ſont plus valides que celles qui ne ſont que par écrit. Si Moyſe tiroit la loy de Dieu hors de l'Arche, pour en ramenteuoir les ſtatuts à ſon peuple, ce n'eſtoit pas ſouuent; pour mon Iuſte il monſtre tous les iours l'eſtat qu'il fait des commandemens de Dieu. Il ne ſe contente pas d'en auoir l'amour dans ſon cœur, mais comme ſi la grace en auoit fait vne Arche gardienne des loix, il fait voir par *Iſaie 53. v. 5.*

ſes exemples, auec combien de reuerence l'on doit embraſſer celles qu'il eſt obligé d'adorer, qui ſont les celeſtes, auec quel reſpect il entend que l'on reçoiue celles qu'il eſt auſſi tenu, non de garder, veu que perſonne n'a écrit des loix pour les Princes ſouuerains, oüy bien de faire obſeruer. Et ce ſont les loix de ſon Eſtat, qui ne derogent en rien aux diuines.

CHAPITRE XIX.

I. Les politiques n'ont pas aſſez de reſpect aux commandements de Dieu, en eſtabliſſant leurs loix. Celles de la vraye vertu ſont inſeparables de la loy diuine. II. Les loix ne ſont point iuſtes ny ſi communes, ſi elles ne ſont conformes à la loy du Seigneur. Voila pourquoy les prophanes taſchoient de faire croire que leurs loix eſtoient approuuées des Dieux. Combien la loy de nature & la loy écrite ont eſté generalement embraſſées de tous les peuples ſelon Philon. III. La ſainteté de la loy écrite releuoit l'or exterieur de l'Arche d'alliance. Ainſi la Iuſtice des diuines ordonnances, reluit en toutes les loix du Iuſte. Allegorie, & belles penſees pour amplifier ces veritez.

I. SI c'eſtoit vne vertu commune qui miſt en auant les inſtitutions d'vn Empire proportionné à ſes forces, & de moindre ſplendeur que celuy de mon Iuſte, ie croirois ſans difficulté qu'elle ne ſarreſteroit pas tant à la correſpondance des loix dont il y ſeroit parlé, auec la loy de Dieu. Car les politiques de ce temps

temps s'y arreſtent encore moins, quoy que ſi vous les en croyez, ce ſoient les plus vertueux perſonnages du monde. Mais comme ce n'eſt que ſelon le monde, ils ne ſçauent que ſes maximes, & n'approuuent pas en matiere d'Eſtat, que l'on ait égard à n'offencer la loy eternelle. N'eſtoit que deux choſes les retiénét, le peuple, auquel il y auroit de la peine de faire gouſter vne impieté manifeſte, & l'atheiſme, dont les plus perdus taſchent d'euiter la reputation; ie croy, tant leurs maximes ſont pernicieuſes, que la loy de Dieu ſeroit miſe ſous le pied. Le peuple voirement parce que c'eſt luy à qui le Legiſlateur a affaire. L'atheiſme parce que ſi l'on eſtoit purement politique, l'on en encourroit le ſoupçon, qui ne ſeroit pas pour eſtre le bien venu parmy les Catholiques. Il entre donc dans les loix des politiques de noſtre temps, ſeulement autant de reſpect aux commandements de Dieu, qu'il en faut en apparence pour euiter cette abominable reputation, & non point dauantage. Cela ne s'appelle pas ſuiure de bons principes, mais les meſmes maximes d'Eſtat des premieres principautez du temps paſſé, dont Iuſtin parle ce me ſemble de cette ſorte, & dit, que les loix n'eſtoient autre choſe que des inſtituts, ou des Edicts attachez au bon plaiſir des Princes. Cependant cela n'eſtoit pas generalement par tout, ny meſmes entre les Païens. Car la ſage Princeſſe Mandana, mere du grand Cyrus, luy apprend chez Xenophon, que l'ordre & la façon de regner que ſuiuoit ſon pere Cambiſes, n'eſtoit pas le fruit d'vn ſoin attaché à la fantaiſie des Princes de ſa condition, mais vne moderation ſuiuant les loix. Cepen-

Iuſtin l. 1. hiſt.

Xenophon l. 1. inſtitut. de Cyrum.

dant pour laiſſer cela, & veu que comme ie dis, ce n'eſt pas vne vertu commune, mais la vraye vertu qui propoſe à l'vniuers l'Eſtat de ſon Iuſte pour exemple de parfaite principauté, l'on ne croiroit iamais que les loix qu'elle y approuue fuſſent de ſon inſtitution, ſi elles n'eſtoient ſouuent declarées inſeparables de la loy de Dieu. Que diroit-on ſi les loix de ſon Iuſte n'eſtoient pas iuſtes? Ou pluſtoſt ſi ſes loix n'eſtoient pas des loix? Car elle a fait voir que la Iuſtice manquant aux loix des Tyrans, on ne leur pouuoit donner ce nom, pour ne point dire que ſaint Thomas enſeigne que les loix politiques, pour ſi neceſſaires qu'elles ſoient à vn Eſtat, ne ſont point iuſtes, ſi elles ne ſont fondées en la loy de Dieu. L'on diroit ſans doute outre l'infamie qui ne luy pourroit manquer du coſté de l'iniuſtice de tels ſtatuts, au cas qu'elle pûſt eſtre accuſée d'y conniuer, que ce ne ſeroit plus vne vraye vertu, mais vne vertu ſans honneur, vne vertu ſans parole, vne vertu par trop temeraire, de promettre des felicitez à vn Empire qu'elle feroit viure ſous des iniques loix. Ce que ie dois remarquer ainſi, parce que l'on a accouſtumé de iuger du bonheur d'vn Eſtat, ſuiuant l'equité des loix que l'on y obſerue. Témoin l'Oracle de Delphes qui promettoit aux Lacedemoniens cy deſſus, qu'ils viuroient heureux, au cas qu'ils fiſſent eſtat de celles de Lycurge, leſquelles il auoit approuuées. C'eſt donc ma croyance, que comme les loix de Dieu ſont tres-iuſtes, celles de la vraye vertu qui n'a point d'autre fondement en ſon inſtitution, que les diuines volontez que la foy a rendu adorables à ſon Prince, doiuent

S. Thom. 1. 2. q. 92. art 1. ad 4.

eſtre tres-equitables, & comme telles, dignes de cét Empire. Platon mettoit de la difference entre les loix, dont les hommes eſtoient inuenteurs, & celles des Dieux, & diſoit, preuenant les reproches que l'on luy pourroit faire de l'inuention des ſiennes. Il eſt vray que nous donnons des loix aux hommes eſtans hommes, mais nous n'approchons point des anciens Legiſlateurs, qui eſtans fils des Dieux, donnoient des loix aux Heros leurs ſemblables & auſſi bien engendrez des Dieux, qu'ils pouuoient eſtre. C'eſt pourquoy nous auons raiſon de craindre qu'il ne nous naiſſe quelque citoyen ſi indomté & ſi naturellement inexorable, que l'on le puiſſe auſſi peu amollir par le feu des loix, que les herbes potageres ſur leſquelles la foudre a paſſé, qui ſont tres-dures à cuire. Ie mettrois volontiers la meſme difference entre les autres Legiſlateurs, quels qu'ils ſoient, & la vraye vertu, dont les loix ſont pour les bons ſujets de ſon Empire, auſquels mon Legiſlateur les propoſe auec vne telle euidence que ce ſont des fruits de ſa prudence & de ſa charité, que meſmes les plus opiniaſtres & les plus rebelles ſe ſentent preſſez de leurs deuoirs naturels, de fléchir ſous leur obeïſſance, & d'entendre à leur bien.

Platon liu 8. des loix.

II. Et que les loix ne ſoient point iuſtes ſi elles ne ſont conformes à la loy eternelle, ce n'eſt pas ſeulement le Docteur dont ie parlois qui le dit, mais Dieu meſme. *Les Rois* dit-il, *regnent de par moy, & ceux qui donnent des loix ordonnent choſes iuſtes.* Au lieu de Legiſlateurs l'Hebraïque a traduit ſelon la marginale, *les Princes*. Entendant parler des Rois quand il par-

Prouerb. 8. v. 15.

Arias Montanus.

Syriac. le des Legiſlateurs. La Syriaque, *Les Rois regnent pour*
Hebr. *mon regard.* Selon l'Hebrieu, *Les Rois regneront en moy, & les Conſuls donneront des concluſions de Iuſtice.* Ce paſſage eſt des plus formels, & monſtre à tous nos politiques en particulier, que ſans Dieu, c'eſt à dire, ſans le reſpect qui eſt deu à ſa loy, les Legiſlateurs ne peuuent determiner ny ordonner rien de iuſte. Voila pourquoy à mon opinion les anciens Legiſlateurs ont apporté tant de myſteres pour donner du poids & de l'authorité à leurs loix, & trouuer moyen de faire croire aux peuples, qu'ils les leur apportoient de la part des Dieux, afin qu'ils creuſſent plus facilement qu'elles eſtoient iuſtes, & comme telles, dignes d'eſtre gardées. Pour le faire croire ainſi, Minos Legiſlateur de la fameuſe & celebre Republique de Crete, que l'on a iugé auoir eſté l'vne des mieux policées de toutes celles de l'antiquité, ainſi que ie diſois cy deſſus, ſe retira dans la cauerne de Iupiter, où il demeura neuf ans à l'eſcole, pour apprendre ſes loix de ce Roy des Dieux. L'on dit auſſi que Lycurge alloit ſouuent à Delphes, pour y communiquer les ſiennes auant que l'Oracle les approuuaſt. Zaleucus Legiſlateur des Locriens receut auſſi de Minerue les loix qu'il publia. Quel autre exemple à voſtre auis les pouuoit auoir induits à cela, que celuy de Moyſe? Si donc Minos eſt en ſi grande eſtime parmy les Grecs pour auoir conuerſé familierement auec Iupiter l'eſpace de neuf ans, c'eſt parce qu'ils auoient oüy dire comme Dieu parloit à Moyſe, tout ainſi que ſi quelqu'vn s'entretenoit auec ſon amy. Il pourroit eſtre auſſi que les Legiſlateurs cherchaſſent de la recommandation à leurs loix par

Clement Alexand. l. 1 ſtromat.

Clement cy deſſus.

la voye des Dieux, pour les rendre plus communes & plus conſiderables par tout le monde. Attendu qu'il n'eſt point de nation qui n'ait quelque ſentiment de Dieu, & qui pour ne point dédire ce ſentiment, ne ſouſcriue volontiers à des loix, au pied deſquelles les Dieux auront ſigné leurs approbations. Que telle peuſt eſtre leur intention, il y a bien de l'apparence. Car comme l'ambition eſtoit auſſi communément le principe de leurs deſſeins, que la charité publique eſt la ſeule cauſe des belles actions de mon Iuſte ; Ils voyoient bien que plus il y auroit de peuples qui approuueroient leurs loix, plus ils auroient ſujet d'attendre de l'honneur. Et veux croire que les Parthes & Lydiens auſquels Lycurge auoit donné des loix auant que d'écrire celles qu'il vouloit eſtablir en ſon païs, luy ſeruirent beaucoup à faire embraſſer aux Lacedemoniens celles qu'il leur ordonna depuis, & qu'ils receurent peut eſtre non tant pour la conſideration de l'Oracle, que pour auoir appris du bruit commun, que ces nations s'en eſtoient bien trouuées. Mais que plus les loix ſont communes & generalement approuuées, plus elles ont de poids & de merite, cela ſe peut voir en la loy de nature que la droitte raiſon a par tout authoriſée. L'on le peut voir meſmes en la loy écrite, de laquelle Philon Iuif parle excellemment à ce propos, & dont voicy à peu prés le diſcours, que ie ferois conſcience de couper. Noſtre loy ſeule dit-il, eſt conſtante, immobile, inébranlable, comme ſi elle eſtoit ſeellée du grãd Seau de nature, elle demeure écrite iuſques auiourd'huy, & promets bien à mon eſperance qu'elle ſubſiſtera immorteſle en tous ſiecles, auſſi long temps

S. Thom. lib 1. de regim. c. 13.

Philon l. 2. de vita Moſis.

que le Soleil, la Lune, le Ciel, & l'vniuers dureront. Car cette nation à qui elle a eſté donnée, nation que l'on peut dire eſtre l'experience d'vn grand nombre de viciſſitudes de la fortune ; n'a iamais voulu ſouffrir que l'vſage du moindre de ſes ſtatuts fuſt aboly. Telle & ſi religieuſe eſtoit la veneration de ce droit diuin. Et quoy, n'eſt-il pas raiſonnable d'embraſſer en toutes façons des loix qui ont reſiſté aux violences de la famine, de la peſte, de la guerre, des Tyrans & des Rois, aux maladies des corps & des ames, & à tant de ſemblables miſeres? Comme des merueilles qui ſurpaſſent les encheriſſemens de nos eſtimes? Certainement ce n'eſt pas vn petit miracle que des loix ſoient demeurées entieres depuis tant de ſiecles. Si ce n'eſt que i'y aperçois encore vn plus grand ſujet d'admiration, en ce que non ſeulement les Iuifs, mais les hommes preſque de toutes les nations, principalement celles qui ont fait eſtat de la vertu, ont eſté imbuës de leur veneration. Car c'eſt bien là le plus excellent honneur que l'on leur puiſſe faire. Qu'il ſoit ainſi; ie le monſtre de cette ſorte. Vous n'auez point de ville en toute la Grece ny en toute la Barbarie qui ait des loix cõmunes auec quelqu'autre ville que ce ſoit, meſmes à peine en trouuerez vous vne parmy tant de chãgemens d'Eſtats & de temps qui ſe ſoit touſiours ſeruie des meſmes loix. Les Atheniens mépriſent les loix de Sparte, & les Lacedemoniens celles d'Athenes. Parmy les barbares les Egyptiens ne tiennent conte des loix des Scythes, ny les Scythes des inſtituts des Egyptiens. Bref ceux de l'Europe ont leurs loix, & les peuples de l'Aſie les leurs. Depuis l'Orient iuſques à l'Occident

toutes les regions, prouinces, citez, reiettent les façons de viure qui leur ſont eſtrangeres. Et penſent que plus ils en vilipenderont les façons de faire, plus ils feront d'honneur à leurs couſtumes. Il n'en eſt pas ainſi des noſtres: car elles exhortent toutes les nations à leur deuoir. Les Barbares, les Grecs, auſſi bien les inſulaires que les habitans de la terre ferme, les Occidentaux que les Orientaux, ceux de l'Europe que ceux de l'Aſie, en fin toute la terre habitable, & iuſques aux dernieres bornes du monde. C'eſt comme parle Philon. A quoy ſi l'on adiouſtoit l'origine de cette veneration que l'on porte par tout à la loy écrite, la concluſion n'en ſeroit que plus formelle pour ce deſſein. Ie l'ay touchée n'agueres. De fait, ce ne doit eſtre de merueille que la loy de Dieu ſoit receuë en tous lieux, ſi tant eſt que Dieu ſoit par tout, auec toute cette plenitude de maieſté, de l'authorité de laquelle les Legiſlateurs qui en ont le ſentiment ordonnent des loix en iuſtice. Car pour ceux qui ne connoiſſent pas ſon nom, ou ils n'eſtabliſſent rien de iuſte, ou certes ils ſuiuent les principes de la droite raiſon. Et pour lors ils ordonnent en quelque ſens de par luy, puis qu'il eſt la fontaine de toute lumiere, dont le droit iugement eſt vn raïon. Et c'eſt ce que la vraye vertu nous veut apprendre maintenant.

III. Pour y reüſſir elle nous ramentoit l'allegorie qu'elle a faite cy deſſus, de l'Arche d'alliance auec l'eſprit principal de ſon Iuſte. Et remarque qu'il y auoit vne telle correſpondance entre l'or qui paroiſſoit au dehors de l'Arche & celuy de dedans, qu'il y pourroit auoir entre les yeux de la face & ceux de l'e-

ſprit. Auec cette particularité à conſiderer, que l'or de dedans l'Arche eſtoit releué par la ſainteté de la loy de Dieu. Pour le reſpect de laquelle l'or exterieur eſtoit en quelque façon venerable. De la meſme ſorte à peu prés que les chaſſes des corps ſaints que nos deuotions venerent, ſont adorables à la pieté Chreſtienne, par la relation des reliques qui y ſont enfermées. Car la meſme choſe ſe peut voir à propos des loix politiques de la vraye vertu. Ie dis à les prendre pour l'éclat exterieur de l'or de ſa prudence tres-Chreſtienne qui reluit en l'interieur de ſon Prince, & cette vertu pour le precieux ornement de l'eſprit principal, & pour la plus excellẽte ſplẽdeur morale de la raiſon humaine. Et cette raiſon pour vne droitte regle de police, laquelle doit auoir pour principe, & pour fin, la raiſon ineffable, eternelle, adorable, dont la lumiere eſt parfaitement bien empreinte en l'eſprit des Rois. Tellement que cette lumiere ainſi grauée dans l'ame du Iuſte, y communiquera premierement ſa clarté. Et puis elle éclatera au dehors, & ſe fera paroiſtre par les effets de ſa conduite. Suppoſant en tout & par tout l'ordre de reſpect particulier aux diuines ordonnances, auſquelles il n'eſt pas permis de deroger. Toutes ces conditions ont eſté inſpirées au Legiſlateur Moyſe, qui n'a point voulu propoſer la loy de Dieu à ſon peuple ſans ces circonſtances. Il eſt donc raiſonnable que la vraye vertu les propoſe à ſon Iuſte, & qu'il les face garder en ſon Eſtat auec la meſme rectitude, que i'ay remarquée en l'interieur Royal de ſon ame, qui adore les volontez de Dieu. Car ces ſaintes volontez, ſont des bornes que ce iuſte

eſprit

eſprit ne veut outrepaſſer. Tant il en croit le reſpect neceſſaire au gouuernement de ſes ſujets. Mais pour reuenir, ſi vous croyez que le premier homme Roy du monde fuſt formidable à tous les animaux, *Geneſ. 9 v. 2.* en vertu du charactere Royal qui paroiſſoit ſur ſa face; & ſuiuant ce que la vraye vertu a déja dit de la Majeſté des Rois, quand elle la prenoit pour l'vn des apannages de la Iuſtice originelle, comme auſſi c'eſtoit elle qui excitoit les beſtes de quelque nature & eſpece qu'elles fuſſent à luy porter honneur & à luy obeïr: Vous vous perſuaderez de meſmes à peu prés que ſi les loix humaines ſon propoſées en cét Empire ſelon l'inſtitution de la vraye vertu, qu'elles ſoient reueſtues des ornements de prudence, & releuées par la ſplendeur des loix diuines, que le peuple y conſentira plus volontiers. Et que s'il ne iuge d'abord que la lumiere des loix que l'on luy donne n'eſt pas tout à fait de la meſme nature que celle des Commandements de Dieu, il ne tardera gueres à connoiſtre que c'en eſt au moins la liurée, qu'elle luy reſſemble fort, qu'elle tient d'elle, notamment du coſté de l'equité: Et n'aura garde qu'il n'y ſoumette auſſi toſt toutes ſes volontez, & qu'il ne luy rende toutes ſes obeïſſances. Cette allegorie aura peut-eſtre plus de force, ſi la vraye vertu la nous donne, appuyée ſur cette doctrine. La loy humaine ſelon ſaint Thomas, n'a point la *S. Thom. 1. 2. q. 95. art. 2.* condition d'vne loy, qu'entant qu'elle eſt ſelon la droitte raiſon, ny n'eſt point ſelon la droitte raiſon, qu'entant qu'elle deriue de la loy eternelle, à peu prés, comme l'ordonnance d'vn miniſtre d'Eſtat n'a point de vigueur, qu'entant qu'elle eſt faite de par le Roy.

Ce qu'eſtant ainſi, il s'enſuit que comme le fleuue Phiſon paſſant par la terre des Indes ſe reſſentoit touſiours des influences du Paradis de ſa ſource, & ſa ſource de la vertu du Tout-puiſſant ſon Createur, non autrement les loix ordonnées à cét Eſtat, où elles coulent tendant à l'vtilité des peuples, tiennent de la religion de l'eſprit Royal qui en eſt l'origine, de la prudence Chreſtienne qui en eſt la conduite, & de la lumiere eternelle dont ces deux lumieres l'vne naturelle, l'autre morale ſont illuſtrées. On peut rapporter à ce principe toutes les ſentences & raiſonnemens qu'ont fait les autheurs parlant des loix. Comme de Philon, qui donnant des inſtituts à l'vniuers, ainſi que qui en donneroit à vne Republique, appelle ces inſtituts la droite raiſon de nature, laquelle à parler plus proprement, l'on nomme droit, loy diuine, qui diſtribuë à chacun ce qui luy eſt deu, de la façon qu'il ſe doit, & comme il eſt conuenable. De Platon, qui penſe que ſeruir aux loix, c'eſt ſeruir aux Dieux. De Platon encore qui appelle la loy, vne œconomie de l'eſprit humain. Comme voulant dire peut eſtre, que ce n'eſt vn démenagement, ou vn deſordre de Republique. Oeconomie voirement, meſmes au ſens de mon diuin Legiſlateur, qui demande conte des biens de ſa loy à ſes œconomes. Qui donne cinq talents, c'eſt à dire, les cinq liures de la loy ancienne, & veut ſçauoir s'il aura ſi bien fait que d'y en profiter cinq autres, que l'on prend pour l'obſeruance de la loy Euangelique auec ſaint Hierome. D'Ariſtote de plus, qui écrit ainſi. Celuy qui veut que l'eſprit preſide & commande, celuy-là ſemble vouloir que Dieu & la

Philon lib. de Ioſeph. & de mundi opificio.

Platon lib. 6. des loix.

Et au liure 4.

S. Matth. 25.

S Hierome ſur cette parabole.

S. Hilaire canon 27. ſur S. Mathieu.

Ariſtote lib. 3. politic. c. 16.

loy commandent. D'abondant & afin que les prophanes ne plaident pas seuls pour ce point, de saint Augustin, qui a remarqué qu'il n'est rien de iuste & de legitime en la loy temporelle, que les hommes n'ayent tiré de l'eternelle.

S. Augustin l. 1. de libero arbitrio.

CHAPITRE XX.

I. Par quelle suitte le Iuste & ses loix dépendent de Dieu, & répondent à l'ordre des graces & des loix données à Moyse. S'il vaut mieux que la loy preside que le Roy. II. Que la vraye vertu ne separe point la loy de son Prince, qui s'acquitte mieux de la charge d'vne loy, que la loy qui est separée de son authorité. A quelle fin le Roy du peuple d'Israël estoit tenu d'écrire la loy de Dieu, & de la porter comme vn sceptre. III. Le Iuste n'est pas seulement le Legislateur de son Empire, il en est la loy. Qu'il appuye beaucoup mieux par ses mœurs que par son authorité. Pourquoy le gouuernement du Prince est preferable à celuy de la loy.

I. CHOISISSEZ donc maintenant de reglement, & vous gouuernez comme il vous plaira, ou selon Moyse Legislateur de la loy ancienne, ou par le respect de l'Arche d'alliance, qui en estoit le tresor; vous trouuerez que ce Legislateur, cette loy, & cette Arche, ont vne étroitte relation auec la raison souueraine. Choisissez aussi ou du Legislateur de l'Empire de la vraye vertu, ou

des loix de ſon inſtitution, vous y verrez fidellement reluire la loy de Dieu, qui eſt le fondement de toute equité: Quelle ſuitte de reſpects & de dépendances, & combien religieuſe! La loy de cét Eſtat tient de la rectitude de ſon Legiſlateur, pour luy il defere en tout & par tout à la lumiere de ſon eſprit principal, elle aux graces de l'onction Royale, dont ſes perfections naturelles ont eſté releuées; & de plus à la vertu de prudence Chreſtienne, qui eſt le premier ornement moral de ſon eſprit. Cette prudence répond par ſa pureté à l'or de l'Arche d'alliance. L'Arche participe à la religion de la loy que Moyſe y auoit miſe en depoſt, apres l'auoir receuë de la main de Dieu. Dieu la donne *Sainte*, *iuſte*, *bonne*, & inuiolable, à Moyſe, à la vraye vertu, à ſon Iuſte, à la France. Ne vous ſemble-t'il pas voir l'or du treſor de Salomon tres-bien mis en œuure, & comme changé en vne belle chaiſne, dont les chaiſnons, que ie pourrois enrichir des pierreries d'Euilath, & des brillans de la vraye vertu, ſe tiennent attachez l'vn à l'autre, par vne dependance mutuelle de cette main independante, qui en donne le precieux ioyau aux hommes? Et de qui la vraye vertu le reçoit pour apres en auoir enrichy ſes inſtitutions, en faire vn preſent à l'Empire de ſon Iuſte? Le Philoſophe demande quelque part, s'il vaut mieux que la loy commande à vn Eſtat que le Prince. Il ſemble tenir du coſté de la loy, de laquelle il a meilleure opinion que de ſon miniſtre. Parce que l'on la croit touſiours moins deſpotique, plus raiſonnable, plus douce, plus Royale. La loy dit-il, eſt vn eſprit ſans cupidité. Le Prince peut eſtre depraué par

Rom. 7. v. 12.

Ariſtot. l. 3. politic. c. 16.

paſſion. La loy ne fléchit iamais, & n'encline point à la miſericorde au preiudice de ſes ſtatuts. Elle a les yeux auſſi bien bandés que la Iuſtice. La pitié ne les ſçauroit attendrir. Elle panche encore moins du coſté de l'iniuſtice, & n'a point de cœur qui puiſſe conſentir à l'iniquité. Quant au Prince il eſt plus tenté que cela, & ſe peut ſouuenir qu'il eſt homme. Quoy que c'en ſoit de la demande d'Ariſtote, il ſemble eſtre d'opinion que l'empire de la loy ſoit ſeparable de l'empire du Prince, ou qu'ils ſoient comme ſubalternes. Si cela eſt il faudroit voir, ie dis meſmes conſideré que la loy eſt muette, comme eſtoit celle de l'Arche du peuple Royal, ſi ce ne ſeroit pas choſe iuſte de deſirer que le Prince fuſt l'organe de la loy, puis que la loy ne peut eſtre l'organe du Prince. Que le Prince fuſt le ſouuerain de la loy, & la loy ſon authorité ſubalterne. La loy écrite parle, mais ce n'eſt qu'à ceux qui la liſent. Quel pouuoir aura-t'elle ſur ceux qui ne ſçauent pas lire? Ceux qui l'apprennent, l'oublient auant que de la bien ſçauoir. Ce que Dieu preuſt bien de celle de Moyſe, qui fut miſe en l'Arche, comme vn remede contre l'oubliance. Saint Paul auſſi ne dit pas ſans ſujet, qu'il adreſſe ſa parole à ceux qui ſçauent la loy. Auſquels, s'ils en euſſent retenu l'eſprit, qui eſtoit plus digne d'occuper leur memoire que la lettre, il n'euſt eſté beſoin de la ramenteuoir. Ou pluſtoſt ſi ce n'euſt eſté s'en tres-mal ſouuenir que d'en étoufer l'eſprit pour en épargner la lettre, il n'euſt auſſi eſté neceſſaire de leur reprocher cét outrage, comme ce ſage Apoſtre leur reproche ſouuent. Luy notamment qui auoit le ſens du Legiſlateur, à qui on doit

Romains 7. v. 1.

auoit recours en cas de difficulté. Ce que ie trouuerois bien plus raiſonnable que de renuerſer l'intention de la loy. Ces inconuenients donc, & tant d'autres peuuent arriuer, ſi l'on entend que l'Empire de la loy ſoit ſeparé de celuy du Prince. Il n'en arriueroit peut-eſtre pas de meſmes, ſi l'empire du Prince eſtoit ſeparé de celuy de la loy. Ie dis ſeparé, & non contraire à la loy. Car quand le Prince interprete la loy, ou que les affaires de l'Eſtat demandent qu'il y apporte du changement, on peut dire qu'il en eſt ſeparé. Ce qu'il peut faire encore pour d'autres conſiderations moyennant qu'elles ſoient iuſtes. Le peuple de Dieu obeïſſoit à Moyſe comme à vn Roy, auant qu'il euſt receu la loy. Fuſt-il paruenu aux felicitez auſquelles il eſt paruenu, en portant l'Arche d'alliance ſeparée de ſon interprete? Ce n'eſt pas mon opinion. Ie ſçay bien que ſaint Paul appelle cette
Gal. 3. v. 24. loy, la *pedagogue* de ceux de ſa nation, *La loy* dit-il, *eſt noſtre pedagogue*. Mais cela ne fait rien contre ce que ie penſe dire. Car touſiours faut-il que le pedagogue qui a la charge d'vne ieuneſſe, prenne ordre de l'authorité paternelle, dont dépendent les enfans qu'il gouuerne. Et en cas de rebellion, qu'il ſ'en remette à ce qu'elle en ordonnera. Qui eſt dire que l'authorité du pedagogue n'eſt que ſubalterne & dependante, ny celle de la loy non plus.

IL Pour aller au deuant de tous ces inconueniens, la vraye vertu declare, elle dont la prudence legiſlatrice de ſon Eſtat eſt fondée en charité, qu'elle ne peut approuuer le diuorce que les Philoſophes penſeroient mettre entre le Prince & la loy. La loy & le Prince,

ſont le corps & l'ame; l'ame & l'eſprit. Auſſi inſeparables l'vne de l'autre en vne Monarchie où la vertu & la iuſtice fleuriſſent, que l'eſprit Royal le doit eſtre de la regle ſouueraine, & la loy politique de la droite raiſon. Dieu graces l'on ne void point cette ſeparation en l'Empire de la vraye vertu. Son Prince qui ſe ſoumet religieuſement aux volontez diuines par vn mouuement de charité; defere ſans difficulté à la raiſon de la loy humaine, meſmes de ſon Eſtat. Il n'ignore pas qu'il eſt obligé d'en prendre la direction. Se deffiant de l'oubliance des loix, ou de leur inutilité, ſi elles demeuroiét enfermées dans les Archiues Royaux, il entend que l'on les puiſſe regarder auſſi ſouuent que ſa perſonne. Pour cét effet quand il ſe fait voir, c'eſt autant que s'il les propoſoit, & ne doute pas que les loix qui procedent des mœurs n'ayent plus d'authorité que celles qui ne ſont ſorties que de la plume. Ie me ſouuiens qu'autrefois ceux qui eſtoient piquez des ſerpents dans les deſerts, auoient loy de regarder le ſerpent d'airain que Moyſe fit mettre au bout d'vn poteau, pour ſe garantir de la mort. Ie dirois tout de meſmes que ceux qui ſont frappez d'oubliance, s'ils ont des yeux, & l'eſprit capable d'edification, peuuent ſuppleer à ce manquement de memoire, en regardant les loix que la vraye vertu fait reluire ſur le front de ſon Iuſte, où eſt le ſiege de ſageſſe & de prudence, & qu'elle propoſe toutes déployées en ſes exemples & Royales actions. Et c'eſt en ces mœurs où il y a plus de remedes contre l'oubliance, qu'en toutes les loix écrites de ſon Eſtat. Deſquelles ſi elles n'eſtoient releuées en la perſonne de ce Prince, comme ie viens

Nombr. 21.

de dire, l'on pourroit faire le meſme iugement qu'A-
Ariſtote 1. Rhetor. c. 15. riſtote a fait quelque part, de celles que l'on allegue aux harangues ou plaidoyers. Et dire que la loy écrite n'eſt pas vne loy, parce qu'elle ne fait pas la charge d'vne loy. Et que cette oubliance des loix ſoit preiudiciable au bien public, qui pourroit auſſi peu demeurer à ſon deuoir ſans ces liens, qu'vn corps ſe tenir debout ſans ſes nerfs, iugez-en par le ſoin que l'on apportoit anciennement à leur conſeruation. Platon vouloit que l'on fiſt des memoires de Cyprés chargez des ordonnances de la police, afin qu'elles reſiſtaſſent aux iniures du temps. Dans le Palais des Areopages vous y auiez les loix grauées le long des galeries, quoy qu'Iſocrate penſe qu'il valloit mieux en remplir l'eſprit des citoyens, que d'en parer des murailles. Non ſeulement la prophane antiquité parle de ces remedes contre l'oubly, mais auſſi Philon Iuif qui remarque vne excellente choſe à propos d'vn commandement du Deuteronome, par lequel il eſt enioint au Roy du peuple de Dieu d'écrire de ſa propre main la loy de Moyſe en forme d'epitome, afin de la mieux imprimer en ſa memoire. Outre quoy il eſtoit auſſi obligé de la lire tous les iours pour la meſme fin. Et voicy comme quoy Philon fait diſcourir en luy meſme le Roy qui obeïſſoit à cette ordonnance. C'eſt moy qui ay écrit cecy, nonobſtant que ie ſois vn ſi grand Prince. Ie l'ay écrit ſans ayde de perſonne, moy qui ay tant de ſujets. Et pourquoy ? Peut eſtre pour remplir vn volume de mes écritures, comme quelque Tabellion mercenaire ? Pour aiguiſer la pointe de mes yeux par cét exercice ? Ou pour en auoir la main

Platon l. 5. des loix.

Iſocrat. Areopagit.

Philon de creat. principu.

plus

plus habile comme les Notaires ? Nullement, mais afin qu'en écriuant auec attention, i'imprimasse ce que i'écriuois dans mon ame, & que ie peignisse en mon esprit des diuins characteres qui ne fussent iamais sujets à en estre effacez. Donc si les autres Rois ont des sceptres à la main au lieu de bastons ou de symboles de magistrature, ie porteray cét epitome des loix au lieu de sceptre. Belle pensée. Afin dit-il, que si le peuple estoit si insolent que de faire encore plus que ce que le Prophete Malachie disoit, & de demander la loy des mains du Legislateur, au lieu que celuy d'Israël se contentoit de la requerir de sa bouche, il eust aussi tost & sans delay dequoy leuer à qui que ce fust tout pretexte de nonchalance & de plainte. *Malachie 2.*

III. Et ie vous prie, quelle gloire pour le peuple de cét Empire, si autant de fois qu'il regarde son Prince, il peut dire qu'il ne void pas seulement le thresor muet de ses loix, comme vne autre Arche d'alliance, où la loy de Moyse écrite sur des pierres muettes estoit enfermée, mais vn thresor parlant, viuant, animé. Non son Legislateur seulement, mais sa loy. Quand dy-je, s'il regarde ses pieds, il y void les vestiges & les sentiers d'equité, le long desquels la vraye vertu le conduit. S'il regarde ses mains, il y admire la lumiere qu'il doit suiure, au prix de laquelle son Prince n'estime point l'ornement Royal de sa puissance, aimant mieux qu'elle soit appuyée sur le principe de ses mœurs, qui prouoquent à l'imitation de leurs vertus, que sur les marques de sa principauté qui donnent de la crainte. Quand chacun sçait qu'il aime mieux commander par exemple, que se faire obeir par authorité.

Quand on reconnoiſt vne telle integrité en ſa bouche, que l'on ne trouueroit pas mauuais s'il diſoit, ce que le Roy de Cypre oſoit dire à ſes ſujets, Que mes paroles vous ſoient des loix, attendu meſmes que l'exemple precederoit ſes paroles. Grande felicité pour vn Eſtat, & qui ne ſe peut aſſez eſtimer! Il ſembloit que ie fuſſe en peine de choiſir, ou de l'Empire de la loy, ou de celuy du Prince. Mais il n'eſtoit pas encore temps de faire voir que ces puiſſances ne ſont pas incompatibles en vne meſme maieſté, ny de dire que ſi la loy écrite entant que muette, & ſujette à eſtre miſe en oubly, ne peut eſtre reueſtuë de toutes les qualitez d'vn bon Prince, qui doit regner en parlant & en faiſant, le Prince que la vraye vertu propoſe, formé de la main d'vne prudence charitable & exemplaire, peut auoir toutes les bonnes qualitez de la loy. Pourquoy non? Car les Legiſlateurs diſent la meſme choſe des Rois, ſelon l'inſtitution d'vne vertu commune & prophane, & n'ont pas ſi bonne opinion du gouuernement de la loy, qui ne peut eſtre ny ſi accomply, ny ſi vniuerſellement capable, que de celuy du Prince. Entre autres Platon diſcourt fort à mon gré ſur cette matiere. La qualité de Legiſlateur appartient dit-il, à la dignité Royale, & ne fait pas que les loix ayent le deſſus, oüy bien l'homme prudent & Royal. En voulez vous la raiſon? C'eſt d'autant que la loy ne peut pas touſiours faire des ſtatuts ſi vniuerſels qu'il appartiendroit, ny pouruoir à toutes choſes, en comprenant auec la ſincerité requiſe ce qui eſt tres-bon & tres-iuſte. La diuerſité des humeurs & des actions de l'homme, l'inconſtante condition des choſes humaines ne

Iſocrate ad Nicoclem.

Platon de Regno.

permettent point qu'vn ſeul art embraſſe par ſes ordonnances, & comprenne dans ſes ſtatus l'ordre qu'il faut garder en tout temps. D'ailleurs la loy reſemble à vn mal habile homme fort entier & fort opiniaſtre. Elle ne permet pas que l'on faſſe rien que ce qu'elle ordonne. Elle ne veut pas meſmes qu'on la prie de changer, au cas que quelque choſe de nouueau, de meilleur, & de preferable à ce qu'elle auroit émologué tomberoit en l'eſprit de quelqu'vn. Ie ſouſtiens donc qu'il eſt impoſſible qu'vn ſeul & ſimple ordre inuariable & conſtant comme celuy de la loy, ſuffiſe à des incidents touſiours variables, & non iamais en vn meſme eſtat. Ainſi parloit Platon. D'où il eſt aiſé de conclure ſuiuant ces principes, que le gouuernement de la loy n'eſt pas ſi receuable en l'Empire, ie dis meſme d'vne vertu commune, que celuy du Prince, qui s'accommode mieux au temps & aux affaires d'vn Eſtat. Qui dy-je, prend mieux la raiſon, entant que plus affable & plus doux. Car comme i'ay fait voir, la loy eſt inflexible & toute deſpotique. Neantmoins quand le Prince s'accommode ſelon les occaſions, il ſe doit garder de violer les loix. La vraye vertu en dira deux mots cy apres. Il ne doit non plus offenſer celles de ſes predeceſſeurs, ſi elles reſpirent le meſme bien que luy, c'eſt à dire celuy du public. Pour ne les point violer il les doit eſpouſer. De la meſme ſorte que Salomon *Sap. 8. v. 2.* vouloit auoir la ſageſſe pour eſpouſe, de la beauté de laquelle il eſtoit deuenu amoureux. Meſmes pour lors il n'y auroit plus de difficulté que la loy eſtant eſpouſe du Prince, n'euſt vn chef qui parlaſt pour elle. Pour ne point dire qu'il arriueroit ce que la vraye vertu a

a dit à vn autre propos, en ſon premier liure, qu'ils ſeroient non ſeulemẽt deux d'vne meſme intentiõ, mais vne meſme choſe. Philon Iuif l'a tres-dignemẽt obſerué en ces termes : L'office du Roy c'eſt de commander ce qu'il eſt bon de faire, & de defendre ce qu'il ne faut pas faire. Pour l'ordonnance de ce que l'on doit mettre en œuure, & l'interdiction de ce dont il ſe faut abſtenir, elle appartient proprement à la loy. D'où s'enſuit que le Roy eſt vne loy animée, & la loy vn Roy tres-iuſte. Qui eſt m'apprendre d'vne tres-excellente façon, que les biens de ces épouſez ſont communs. L'hoſte Eleatès dit auſſi chez Clement Alexandrin, que l'homme Royal, c'eſt à dire, qui ſçait regner parfaitement, eſt vne loy animée. Telle eſtoit encore l'opinion du ieune Cyrus. Il ne nioit pas que les loix écrites ne ſeruiſſent beaucoup à rẽdre les hommes capables de bien viure. Mais il n'en croyoit pas moins pour cela, qu'vn bon Prince ne fuſt vne loy oculée & voyante. Qu'en ordonnant il ne pûſt commander, prendre garde & punir celuy qui negligeroit l'ordre de ſes ſtatuts.

Philon l. 2. de vita Moſis.

Clement Alexand. l. 2 ſtromat.

Xenophon l. 8. exped. Cyri.

CHAPITRE XXI.

I. Le libre vſage de la parole manquant à Moyſe, il ne laiſſe pas d'eſtre, & le Legiſlateur & la loy de ſon peuple. Notables raiſons de ce procedé. II. L'écarboucle d'Iſaie figure la loy, & ſon ſeraphin, Moyſe. Que ſignifie la loy de feu, & pourquoy Moyſe la void en la main du Seigneur. III. Combien il eſt

neceſſaire que le Prince ſe ſouuienne de la loy de Dieu. IV. Que les Princes par leurs exemples ſont cauſe des mal-heurs des peuples, & de leurs felicitez.

I. CES preuues ſont bien aſſez formelles & aſſez nobles à ce propos, mais elles ne ſont pas aſſez ſaintes pour cette inſtitution. C'eſt pourquoy ſi la vraye vertu nous propoſe ſon Iuſte comme vne loy animée, ce ſera ſur l'exemple de Moyſe. Car ce Legiſlateur a bien eſté de ſi grande edification en ſon Empire, ſi vous en croyez Origene, qu'il eſt ſouuent pris pour la loy écrite. Ce qui eſt tout vray, meſmes au dire d'Abraham. *Ils ont* dit-il, *Moyſe & les Prophetes.* C'eſt à dire, la loy. Tellement que Moyſe en cette qualité eſt encore plus recommandable, que s'il n'eſtoit qu'vne loy animée ciuile & politique. Conſiderons donc que ce n'eſt pas Aaron que Dieu choiſit pour en faire vne loy animée, mais Moyſe, bien que comme il l'auoüe luy-meſme, il n'euſt pas la parole à ſon commandement. Pour monſtrer ſans nulle doute, que l'œuure de la loy eſt vn plus puiſſant indice que quelque eſprit l'anime, que le libre vſage de la parole. Les Legiſlateurs doiuent reſſembler aux Oracles, non que ie vueille qu'ils répondent en termes obſcurs, mais qu'il eſt bien ſeant qu'ils parlent peu. Ie traitteray de cette penſée cy apres. Dieu donc connoiſſoit l'eſprit de Moyſe, & qu'il ne ſe contenteroit pas de promulguer ſa loy, ſans l'embraſſer premierement auec tout reſpect & obeïſſance, pour

Origene hom. 2. ſur l'Exode. Et hom. 6. ſur le Leuit. & S. Luc.

apres l'accompagner de ſes exemples. C'eſt pourquoy il en fait vne loy animée. Animée en l'interieur, animée en l'exterieur. Qui eſt-ce que ſaint Gregoire le Theologien vouloit dire, remarquant qu'il ordonna deux loix, l'vne interieurement, l'autre exterieurement. Comme auſſi ſi la loy interieure eſt neceſſaire à l'eſprit du Prince pour entretenir la relation & le reſpect qui doit eſtre entre ſes ſtatuts & les commandements de Dieu, ſes œuures & ſes exemples qui ſont des loix exterieures, comme ie dois dire, ſont tres-vtiles pour retenir l'eſprit du peuple dans ſon deuoir. Dieu dy-je, comme arbitre des cœurs, & ſur tout de ceux dont il ne peut ignorer les graces, puis qu'il les y a miſes, voyoit bien les indices de l'amour de ſon amy en ſon zele, & que comme tel il s'efforceroit de toute ſon affection, de l'enſuiure en tout & par tout. Ie le feray voir ſans difficulté, à quiconque voudra bien remarquer auec Moyſe reueſtu de la qualité de loy animée, ce que le Seigneur luy fit voir vn iour, & qui luy deuoit ſeruir pour ſe pouuoir dignement acquiter de ſa charge. *Il a* dit-il, *vne loy de feu en ſa dextre.* Belle merueille, de voir l'œuure de prudence, non en la teſte du Legiſlateur ſeulement, mais entre ſes mains. Digne obſeruation qui contient vne infinité de beaux ſecrets, que ie dois découurir peu à peu. Mais auant que d'appliquer la premiere intention de ce paſſage au ſens que ie viens de dire, ie remarquerois volontiers combien il eſt conforme à ce que i'ay obſerué de l'or de Salomon, qui a la couleur du feu, & de plus ſa pureté. Conforme encore à l'écarboucle de Phiſon. Car comme ie vous dis, c'eſt touſiours

Nazianz. orat. 20.

Deut. 33. v. 2.

ſur ces premiers fondements, que la vraye vertu entretient ſon Iuſte.

II. Cette loy a eſté figurée en l'écarboucle ardente deſſus l'Autel ſelon la viſion d'Iſaie. Ecarboucle à laquelle vn Seraphin ſemble de n'oſer toucher ſans tenailles. Moyſe ne veut point de tenailles. Bien que la loy que l'on luy donne ſoit toute de feu, il la reçoit à belles mains. Voyez les beaux rapports entre ce Legiſlateur & ce Seraphin. Celuy-cy purifia les leures d'Iſaie auec cette écarboucle, voulant que de là en auant il ne les euſt plus pollues, qu'il ne ſe plaigne plus de les auoir ſales, qu'elles ſoient ſi purifiées qu'il n'en ſorte plus que des paroles de prudence celeſte. Bref, tout de meſme que ſi cette écarboucle qui a eſté priſe cy deſſus pour la prudence, luy euſt dit, *Voila que i'ay mis mes paroles en ta bouche.* Tu n'en profereras plus d'autres. En ſigne dequoy vous auez des Autheurs qui tiennent qu'Iſaie commença de prophetiſer par la viſion du ſixiéme chapitre de ſes Oracles, par lequel ils diſent qu'il faut commencer la diuine ſageſſe du liure de ce Prophete. Moyſe tout de meſme prepare les cœurs de ſon peuple l'exhortant de ſe rendre digne de la pureté de la loy qu'il luy donnoit. Dont les paroles eſtoient d'or pur, de prudence eternelle, de feu mondifiant. Car c'eſtoient les paroles du Verbe Legiſlateur qui dit parlant à ſes Diſciples, *Vous eſtes nets, à cauſe de la parole que ie vous ay dite.* De ſorte que les mains de Moyſe craignent moins par maniere de dire le feu de cette écarboucle, que les Seraphins, & ſont plus nettes que les leures d'Iſaie. Grande prerogatiue de ce nouueau Seraphin, que ie

Iſaie 6.

Ieremie 1. v 9.

S. Iean 15. v. 3.

ne ſçay ſi ie dois appeller mortel ou immortel. Tant y a que ſaint Eſtienne préchant aux Iuifs leur dit, que
Act.7.v.53. leurs peres auoient receu la loy ſuiuant les *diſpoſitions des Anges*. Que s'il eſt indubitable qu'ils l'ont receuë par les mains de Moyſe, & luy à ce que l'on croïoit de celles de Dieu; Ie vous demande quel nom l'on ne peut pas donner à ce Legiſlateur, & eſtant tel, quelle & combien ardente deuoit eſtre ſa charité, quel ſon zele, quelles ſes œuures & ſes exemples. Mais voyons en ſuitte ce qu'il veut dire parlant de ſon Seigneur. Il a vne loy en ſes mains. C'eſt vne loy qui tient de luy. Car elle eſt de feu comme luy. Le feu ne ſe peut cacher dans le ſein. S'il y en a il paroit auſſi toſt par ſes effets. C'eſt pourquoy ce feu eſt és mains de
Deuter.33. v.3. Dieu, c'eſt à dire, en ſes œuures. *Il a* dit-il, *aimé les peuples*. Pour te monſtrer ô peuple, que quād tu aurois vn cœur d'acier, ſi la loy du Prince paroiſt en ſes exemples, elle ſera capable de t'en forger vn de chair qui ſoit humain, docile, obeïſſant, affectionné à l'obſeruance des deuoirs legitimes. Proportionnément à ce
Ezechiel 11. v.19. que fait le Seigneur qui oſte les *cœurs de pierre*, pour en donner de chair. La loy du Prince ne pourroit faire ces miracles, ſi elle n'eſtoit animée. Comme auſſi les œuures & les exemples de mon Iuſte, ſont des effets de vie & de charité. Tout ainſi donc que le Roy du peuple de Dieu marquoit inſenſiblement la loy du Seigneur en ſon eſprit en l'écriuant, & en liſant l'epitome dont ie parlois, de meſmes le peuple ſe laiſſe gaigner ſans difficulté aux exemples & aux mœurs de ſon Roy, & ne ſe peut faire qu'il le voye obſeruateur des loix de Dieu, & iuſte directeur de celle qu'il ordonne,

ordonne, qu'il n'y ſoumette volontiers ſes obeïſſances. A quoy l'on peut encores rapporter ces paroles d'Iſaie. *Ie t'ay décrit en mes mains.* Et celles-cy de Moyſe. *Tous les Saints ſont en ſes mains.* Ils y ſont peints & portraits. Comme ſi le Seigneur auoit en ſes mains & en ſes exemples, la loy, la forme de viure, tout ce que le peuple doit ſuiure, imiter & tranſcrire en ſes mœurs. Et ce non ſans fondement ſeculier, mais ſuiuant la remarque de ce Geographe qui diſoit. La loy eſt vne deſcription de la Republique, & auſſi ſa forme. *Iſaie 49. v. 16.* *Deuter. 33. v. 3.* *Strab. l. 1.*

III. C'eſt pourquoy le Sage recommande ſi ſoigneuſement ſa loy à ſon fils, & en luy à tous les Rois. Comme ne pouuant ignorer l'authorité des exemples que l'on en donne, ny combien elle eſt capable de gaigner l'eſprit du peuple, & de luy monſtrer le chemin de la felicité d'vn eſtat. *Mon fils* dit-il, *garde les commandements de ton pere, & ne laiſſe la loy de ta mere, lie les continuellement en ton cœur, mets-les à l'entour de ton col. Quand tu chemineras qu'ils aillent auec toy. Car le commandement eſt vne lampe, & la loy lumiere, voye de vie, & correction de diſcipline.* Les Septante liſent autrement, & plus à mon propos. *Mon fils garde les loix de ton pere, & ne reiette les droits de ta mere. Lie les touſiours en ton ame, & les mets comme vn collier à l'entour de ton col. Quand tu chemineras meine-la; & qu'elle ſoit auec toy. Parce que l'ordonnance de la loy eſt vne lampe, & vne lumiere de la voye de vie, & correction & diſcipline.* Dieu en ce paſſage eſt appellé, *Pere*, & *mere*. Ou à cauſe de la force de ſon amour, ou à cauſe de la tendreſſe de ſes affections. Dieu eſt *Prouerb 6 v. 20 &c.* *Les Septante.*

pere, entant qu'il commande auec ſeuerité, que ſa loy ſoit gardée. Il eſt mere, à raiſon qu'il donne la grace de pouuoir obſeruer ſa loy auec amour, & ſans crainte. D'autres ont dit icy, que Dieu donnant ſa loy, & la recommandant par le moyen des Prophetes, c'eſt comme s'il la donnoit par le moyen d'vne mere. Si cela eſt, nul ne merite mieux de porter la qualité de mere que Moyſe. Le plus doux, le plus affable, & le plus endurant de tous les hommes. Où trouuerez-vous des meres qui ayent fait pour leurs enfants ce que Moyſe a fait pour ſon peuple? L'on peut dire de luy ce que Dauid proteſtoit de Ionathas. *Qu'ainſi que la mere aime ſon fils vnique*, il aimoit ſon peuple. Car Zacharie le compare à vn fils vnique. *Quand tu chemineras* dit-il, *que la loy ſoit auec toy. Lie-la en ton ame.* C'eſt à dire, ne l'oublie pas. Ou puſtoſt. Quand tu chemineras que la loy te conduiſe. Suis-la tout le temps de ta vie. Car non ſeulement elle te ſeruira de guide, mais ce ſera l'inſtruction & la diſcipline de ton peuple, qui comme *inſensé, chemine en tenebres.* Ne fais pas comme ceux qui refuſent de l'huile aux imprudents. Ne cache pas la lampe de ta prudence ſous le boiſſeau. Donne le feu & l'huile de tes loix à tes ſujets. Ils auroient trop de peine de ſuiure la voye de l'obeiſſance ſans tes exemples. Salomon ne ſe contente pas de l'auoir dit ainſi vne fois à ſon Prince, il le luy repete au chapitre ſuiuant. *Garde ma loy* dit-il, *comme la prunelle de ton œil. Lie-la en tes doigts, écris la ès tables de ton cœur.* Où de plus ie decouure la loy de prudence en l'interieur, & auſſi en l'exterieur, au cœur & aux mains, neceſſaire au Prince,

Rabi. Gerſon.

2. Roi. 1.

Zachar. 12. v. 10.

Abin Ezra.

Eccleſ. 2. v. 14.

Prouerb. 7. v. 1.

neceſſaire au peuple. *Lie-la* dit-il, *en tes doigts*. Qu'elle ſoit autant inſeparable de toy, que tes œuures. Que l'on la voye touſiours accompagner le ſceptre de ta puiſſance. Que l'on ſoit auſſi peu en doute que tu propoſes la loy des exemples en ton Empire comme vne loy maternelle & de douceur, que l'on y eſt aſſeuré que la loy eſt l'épouſe de ton ſceptre, ie dis de ton authorité Royale & paternelle.

IV. Certes il y a long temps que l'vn des Prophetes de l'Ecriture de la vraye vertu a écrit, *Quel eſt le peuple, tel eſt le Sacrificateur*. Il y a dy-je long temps que ce prouerbe court. Le peuple ſe conforme à l'exemple du Roy. Ce prouerbe qui eſt bien ſi veritable, tant pour ceux qui embraſſent les vertus, que pour ceux qui imitent les vices de leurs Rois, que l'experience n'eſt plus en peine d'en iuſtifier. Meſmes ie voudrois dire que la ſeule intention d'imiter ſon Roy eſt touſjours fort auantageuſe au peuple, ſoit pour ſe ſentir de ſes proſperitez au cas qu'il ſe compoſe ſur l'exemple de ſes vertus; ſoit pour euiter la punition qu'il merite d'encourir en ſuiuant l'exemple de ſes vices. Comme ſi vn peuple auoit droit de dire, qu'il n'aprehende point que Dieu luy manque, s'il imite la vertu de ſon Roy, ou que Dieu le puniſſe, ſi ſans auoir pour lors égar[illegible]a loy, il embraſſe les pernicieux exemples, eſquels il s'imagine d'auoir quelque eſperance d'impunité. Le Prophete Oſée le dit en paroles expreſſes: *Leur cœur eſt diuiſé, maintenant ils periront*. Sentence que l'on ne peut trop remarquer à ce propos. Les Hebrieux y ont bien pris garde, & diſent que le peuple des dix Tribus d'Iſraël, que Ieroboam auoit portées à

Iſaie 24. v. 2.

Oſee 10. v. 2.

l'idolatrie, eſt icy menacé d'eſtre mené en captiuité. Menaces toutefois dont il n'auoit eſté épouuanté tant & ſi long temps que ce peuple auoit conſenty à l'impieté des Rois ſucceſſeurs de ce malheureux idolatre, autheur de l'idolatrie de ſon Eſtat. En ſigne dequoy les effets de cette captiuité n'ont point parus que du regne d'Oſée Roy d'Iſraël, qui eſtoit moins meſchant que ſes predeceſſeurs. Demandez vous pourquoy ce peuple ne fut point chaſtié du regne des meſchans Rois ? Les Hebrieux vous répondront que le peuple s'excuſoit ſur ce qu'il eſtoit tenu d'obeïr au Roy, & qu'il ne leur eſtoit poſſible de ſecoüer le ioug de la tyrannie qui leur defendoit d'aller ſeruir Dieu à Hieruſalem. Mais comme du regne d'Oſée cette excuſe n'auoit plus de lieu, & qu'il eſtoit permis à ce peuple de ſeruir le vray Dieu ; c'eſt pourquoy le Prophete prononce contre eux, diſant : *Leur cœur eſt diuiſé*, à ſçauoir du commandement & de la loy du Prince, quelque inique & malheureuſe qu'elle fuſt, ils n'ont plus de pretexte, *ils periront*. Voila pour ce qui eſt des exemples des mauuais Rois, qui ſemblent comme ie diſois, détourner l'orage des miſeres du peuple. Lequel s'y arreſtant, les attireroit infalliblement ſur luy. Le Prophete Ioël en dit autant de la proſperité. Si ce n'eſt pas ſelon le ſens hiſtorique de ſes paroles, c'eſt fort à propos de ce que i'ay dit de la ſplendeur de la loy, neceſſaire au peuple. *Le Soleil & la Lune* dit-il, *ſeront obſcurcis, & les eſtoilles retireront leurs lumieres.* Le Soleil repreſente les Rois, cela ne reçoit point de difficulté. La Lune c'eſt le Legiſlateur, ou à cauſe que la loy a eſté donnée à certain iour du mois, dont la

S Hierome l. 2. ſur Oſee.

Ioël 2. v 10.

Lune eſtoit l'aſtre & la meſure; ou certes parce que le Legiſlateur doit changer ſelon les occurrences des affaires, comme ie dois dire. Ou de cette ſorte: Le Roy eſt appellé Soleil & Lune, c'eſt à dire le pere & la mere de ſon peuple. Selon l'interpretation que Iacob donna au ſonge de Ioſeph, qui auoit ſongé que le Soleil & la Lune l'adoreroient. Car ſon pere interpreta cela de luy & de ſa femme. Le peuple eſt bien ſignifié par les eſtoilles, comme vous auez en la promeſſe qui fut faite à Abraham: *Ie multiplieray ta ſemence comme les eſtoilles du ciel.* Cela eſtant ainſi, voyez ce que dit Ioël, *Le Soleil & la Lune s'obſcurciront, & les eſtoilles retireront leur lumiere.* Rien de ſi vray ſi la lumiere ſe rend obſcure en ſon aſtre, il eſt comme neceſſaire qu'elle ſoit obſcure és eſtoilles qui l'empruntent de luy. Si vne ſource tarit, les ruiſſeaux ſont à ſec. De meſme ſi les Rois n'ont point de proſperité, il eſt indubitable que les peuples ſeront touſiours en tenebres & en miſeres. Ce ſeroit vn prodige ſi les eſtoilles déployoient vne autre clarté que celle qu'elles reçoiuent du Soleil: Ce ſeroit contre nature ſi le Prince faiſoit des ſujets diſſemblables à ſes mœurs & à ſa fortune. Que le Roy dit Seneque, veuille choſes honneſtes, il n'eſt point de ſujet qui ne veuïlle la meſme choſe. Le corps n'a point d'autre mouuements que ceux de l'ame, ny le peuple d'autres impreſſions que celles du Prince. Sur tout s'il en eſt la loy animée, & qu'il aime mieux preſſer par exemple, que contraindre par authorité. Car c'eſt ainſi que fait l'ame, qui ne traite pas le corps en eſclaue ainſi que l'eſprit a accouſtumé de faire, mais comme ſa moitié. Communiquant ſes ſentimens

Exod. 19. v. 11. & 15.

Geneſ. 37. v. 10.

Geneſe 22. v. 17.

Senec Thyeſt. act. 1.

aux ſens & aux organes auec douceur, & par leur moyé les faiſant embraſſer aux membres que la nature a deſtinez à ſon ſeruice. Tel eſt le pouuoir des Rois, meſme ſur les Gouuerneurs des peuples. Et eſt vray ce que le biendiſant Symmachus n'a pas mal penſé, parlant aux Empereurs Valentinian & Theodoſe, autheurs de ſa fortune, que les bons Magiſtrats ſont les creatures des Princes: Que l'on void touſiours fluer de leurs mœurs les vertus des Iuges.

Symmach. lib. 10. ep. 15.

CHAPITRE XXII.

I. Intention exemplaire du Iuſte, qui ſans ſe ſoucier de l'opinion du peuple, ne tend qu'à la dextre de la beatitude. II. On void auſſi rarement des Rois qui poſſedent les peuples, que des peuples qui ſe reſignent entierement à la volonté des Rois. III. Deux opinions extremes, s'il vaut mieux gouuerner le peuple par rigueur que par douceur. IV. Examen de ces deux opinions, qui ſont en fin reiettées. V. Et bien que la vraye vertu inclinaſt pluſtoſt du coſté de la rigueur, elle preſcrit la mediocrité à ſon Iuſte, ſouſtenuë de l'authorité. Peuple mal aiſé à gouuerner. VI. Opinion de Platon ſur ce ſujet. D'où vient la vertu de bien commander. Science Royale du Iuſte.

I. IL y a meſmes des autheurs qui croyent que les Rois ont vn tel aſcendant ſur les inclinations des peuples, qu'ils y impriment leurs mœurs ſans en auoir le deſſein, & ainſi que des aſtres animez. L'vn d'entr'eux le

diſoit autrefois en ces termes: C'eſt la mode des Princes, leur condition a bien ce pouuoir, que quoy qu'ils faſſent, il ſemble qu'ils le commandent. Cela ne s'appelleroit pas auoir la loy à la main, ou eſtre exẽplaire: Il y auroit plus d'apparence d'attribuer cela à la fantaiſie du peuple, qu'aux actions du Prince. S'il eſt bien vertueux, il luy eſt defendu de ſe flater iuſque là que de ſouffrir que l'on y penſe. Certes pour parler de mon Iuſte, ce ſeroit luy oſter vne belle occaſion de meriter deuant Dieu, que de le croire influer ſeulement ſes exemples de cette ſorte. Il faiſoit meſme profeſſion de ſeruir d'exemple auant qu'il fuſt Roy & Legiſlateur, quand il n'y eſtoit pas encore ſi obligé. Sãs preiudice que comme ſes vertus eſtoient dés lors l'eſperance de cét Empire, elles auoient déja du pouuoir ſur nos cœurs & ſur nos mœurs. Car depuis qu'il eſt Roy il ne s'eſt point raporté de ſes actions à l'interpretation du peuple, il les a faites comme amoureux de la vertu, qui l'obligeoit à l'exemple. Pour meriter en deux façons, & en faiſant dignement ſa charge, & en s'y rendant imirable. Or la condition neceſſaire au merite, c'eſt la volonté & l'intention, & non la fantaiſie du vulgaire. Moyſe fournit quelque choſe au fondemẽt de cette penſée, quand il remarque que la *loy* eſtoit *en la dextre* de Dieu, c'eſt à dire en la main, qui ſignifie la beatitude eternelle, qui n'eſt donnée qu'au merite. Remarquez de plus qu'elle eſt en la main auant que d'eſtre publiée. Contre l'ordinaire des autres Legiſlateurs, qui deſirent de plaire au peuple, qui publient leurs ſtatuts auant que de les garder; & qui eſtans tels, ne ſe faſcheroient pas que l'on priſt toutes leurs actions pour des loix. Con-

Quintilian chez Lipſe.

ſideration qui n'eſt pas ſi legere, que le grand Philon ne ſ'y ſoit arreſté à propos de Moyſe. Les autres Legiſlateurs dit-il, preſcriuent tout au commencement de leurs charges ce qui eſt à faire, ou à euiter, iuſques à mettre en auant les peines dont les contumaces ſont menacez. Mais Moyſe a creu ce procedé haut à la main & tyrannique, parce que les ordonnances qui preuiennent les enſeignements moraux, ne ſont pas ſi conuenables à des peuples libres qu'à des ſerfs. D'ailleurs ce ſeroit mal connoiſtre la ceruelle du peuple qui l'a diſperſée en tant de teſtes, que de la croire auſſi ramaſſée & auſſi recueillie, qu'il ſeroit beſoin qu'elle fuſt, pour bien interpreter les mœurs de ſon Prince. Combien de temps y a-t'il que le peuple eſt comparé à vne beſte à pluſieurs teſtes? Mais quand il auroit encore plus d'yeux qu'il n'a pas, ie ne ſçaurois croire qu'il ſ'en rencontraſt vn entre cent, qui ſoit capable de bien iuger de la vraye vertu. Voila pourquoy elle deſire vne influéce de mœurs beaucoup plus puiſſante, plus ſenſible & plus viſible en ſon Prince que n'eſt pas celle d'vne action Royale indifferente, expoſée ſans deſſein au iugement du public qui n'en eſtime qu'à ſa mode. Parce que cette ſorte d'influence ne peut faire meriter la qualité de parfait Legiſlateur, & de loy animée, qui ſuppoſe la volonté portée au bien, qui eſt le principe du merite. Ce ſera donc choſe indifferente à vn Roy, que l'opinion du peuple, notamment en ce qui regarde les actions qu'il fait innocemment, ſans y penſer, & ſans auoir enuie que l'on le flatte ſi impertinemment, que de les prédre pour des loix. De peur qu'à la longue il ne ſe relaſche iuſques à cette imagination

Philon lib. 1. de vita Moſis.

imagination que de croire que quoy qu'il face ſon peuple le trouuera touſiours bon. Et qu'en fin il n'oublie de faire des œuures vrayement vertueuſes & exemplaires. De peur encore qu'il n'experimente au preiudice de ce qui luy eſt deu, qu'vn peuple qui prend des actions indeliberées pour des commandements, n'eſt pas aſſez iudicieux pour bien obeïr à ce que l'on luy commande.

III. La plus puiſſante influence de toutes celles qui ſeruent à bien dreſſer vn Eſtat, apres le principe directif interieur dont ſaint Thomas parloit cy deſſus, c'eſt le principe directif exterieur de l'obſeruance de la loy de Dieu. Qui reluiſant és vertus du Prince, comme la vraye vertu ſe reſerue à monſtrer au liure de la religion, a vn tres-grand pouuoir ſur les mœurs du peuple. Apres lequel vous auez celuy des loix animées des meſmes vertus du Legiſlateur. Principe qui agiſt à ſon rang & auec grande authorité. Ce n'eſt pas tout que d'eſtre ſouuerain & abſolu, ny choſe ſi aiſée qu'il ſemble que de gaigner les inclinations de ſon peuple, & de luy faire gouſter l'obſeruance des loix. Lycurge n'en ſceut iamais venir à bout, bien qu'il y euſt trauaillé toute ſa vie. Que n'a-t'il point fait pour donner de l'eternité à ſes loix ? Ayant pris le ſerment ſolemnel du peuple, qu'il les obſerueroit de point en point, iuſqu'à ce qu'il fuſt de retour du temple de Delphes, où il feignoit d'auoir affaire à ſon ordinaire, il mourut en Crete & fiſt ietter ſes os dans la mer, afin que le peuple fuſt touſiours obligé de tenir ſa parole. Il faut dy-je, bien du temps, ou pour mieux dire, vne vertu bien puiſſante, & de tres-inſigne

Iuſtin chez S. Thom. lib. 4. de regim. c. 18.

creance pour former vn peuple ſur ſes exemples, & pour luy faire confeſſer de ſon Roy, que la lumiere de ſa face, celle de ſes loix & de ſes œuures, eſt empreinte ſur eux. Car comme vn Prince ne peut pas ſe vanter que bien rarement, & dire de ſon peuple, qu'il le tient *écrit en ſes mains*, & qu'il en diſpoſe comme il luy plaiſt; ainſi voyez-vous peu de peuples qui dépendent ſi volontairement, & par telle affection de leur Roy, que cela leur face dire, nos fortunes, nos vies, tout ce que nous auons, nos richeſſes, noſtre franchiſe, noſtre paix, noſtre guerre, tout cela eſt en tes mains, tu peux faire ce qu'il te plaira. Et toutefois iuſques à ce que cela ſoit de part & d'autre; ie ne ſçay ſi l'on ſe peut bien aſſeurer de la felicité d'vn Empire. C'eſt donc en quoy conſiſte toute la difficulté de la charge des Rois, de trouuer les moyens d'en venir là, & de ſe gouuerner de ſorte auec le peuple, ſoit pendãt la guerre, ſoit pendãt la paix, que l'on air raiſon de dire que ce ſont de tres-vertueux & de tres-bons Princes. Qui eſt ce que chacun cognoit & cõfeſſe du Iuſte de la vraye vertu, imitateur de Moyſe. C'eſt luy qui fait eſtat ſuiuant ſes principes, de l'obſeruation de cét amy du Seigneur, digne certainement de trouuer place en l'ame de tous les bons Legiſlateurs. Qui remarque que Dieu a vne loy de feu en ſa dextre. Car ſi le Prince qui a égard à cette obſeruation, ne regne au gré d'vn peuple raiſonnable: Et au cas que le Roy conſidere que cette main toute puiſſante & toute magnifique, fait pourtant gloire de la loy & de la charité, non pour ſes interets, mais à ce qu'il ſemble pour inſtruire Moyſe & ſes imitateurs, que c'eſtoit d'où deuoit dépend re la

creãce de leur authorité, & le bon-heur de leurs Eſtats, s'il ne vient à bout de ſon peuple, s'il ne comble ſon Royaume de felicitez, & ne reüſſit en toutes ſes entrepriſes, ſoit en celles de l'épée, ſoit en celles du ſceptre, il ne faut point attendre que Roy de la terre faſſe iamais voir au monde ce chef-d'œuure de gouuernement. La vraye vertu parlera cy apres de la diſcipline militaire & de ſes ſuccez, autant qu'il luy eſt permis veu ſa condition. Pout ce qui regarde l'eſtat politique, qui eſt le plus ordinaire exetcice du Prince, nous continuerons d'en parler, & ſur tout du principe infallible de ce chef-d'œuute de l'Empire de mon Iuſte, apres que nous autons reietté deux opinions extremes & appointées conttaites, touchant la façon de gouuerner ſelon le monde; Opinions qui comme telles ne ſont point de miſe en l'inſtitution de la vraye vertu. Elle ne laiſſe toutefois d'en faite mention en paſſant ſe ſouuenant de ce precepte Apoſtolique, *Eſprouuez toute choſe, & vous arreſtez à ce qui eſt bon.* 1. Theſſal. 5. v. 21.

111. La premiere opinion eſt de ceux qui blaſment la multitude, & l'outragent. Qui ptennent le peuple pour vne troupe tres-infirme, tres-hebetée, tres-inconſtante, exceſſiuement ingrate, remplie d'extteme temerité, & où l'homme fait le plus paroiſtre de quelle humeut il eſt. C'eſt à ſçauoir porté naturellement à mépriſer ceux qui luy complaiſent, à honorer & ctaindre ceux qui le meſpriſent. A cauſe dequoy diſent-ils, c'eſt bien fait aux Rois & aux Legiſlateurs de donnet des loix qui tiennent pluſtoſt de la rigueur que de la douceur. De le chatget de ſubſides & de tailles, d'épuiſer les villes & les maiſons de leurs commoditez,

afin qu'eſtans empeſchez à trouuer ce qui leur eſt neceſſaire pour la vie, cela leur abbatte l'eſprit d'inſolence, leur domte le courage, & leur oſte les moyens de rien innouer mal à propos. L'autre opinion ſoutient au contraire, qu'il eſt bon de ſe ſouuenir que les hommes ſont hommes. Que comme tels ils demandent d'eſtre gouuernez par douceur. Car la rigueur & la cruauté ſont les plus inſignes indecences d'vn Prince. Comme auſſi c'eſt de l'ordre ou pluſtoſt du deſordre de ces paſſions d'inhumanité que les Tyrans traittent leurs peuples. Qu'au demeurant tous les mortels ſont ſujets à faire des fautes, ſoit en public, ſoit en particulier. Que les loix, ny crainte aucune ne leur ſont iamais en telle conſideration, que cela les retire de mal faire. Que ny la mort meſme ne peut gagner ce point ſur eux. A cauſe dequoy, ou il faut inuenter des terreurs plus redoutables que la mort, ou laiſſer toutes celles qui donnent moins d'apprehenſion. Quelle loy diſent-ils, pour ſi rigoureuſe qu'elle ſoit, pouuez vous donner? quelle terreur aſſez forte pour faire prendre la bride à la ſenſualité & à la douleur, dont l'vne eſt l'allumette du mal, & l'autre vne auerſion du bien? Que ferez vous contre l'audace & la crainte, deux mal auiſez conſeillers? Adiouſtez à cela la fureur implacable & la trompeuſe eſperance, auſquelles, eſtans ſeparées comme elles ſont des ſentiments de la raiſon, & vnies aux mouuements de la ſenſualité, il ne ſe preſente point d'entrepriſes tãt malheureuſes ſoient elles, qu'elles n'attentent, meſmes ſur le champ. Partant qu'il eſt neceſſaire que les Rois connoiſſans ces affections ou paſſions populaires, dont la pluſ-part ſont attachées

comme par affinité naturelle, ou pour mieux dire, comme imprimées aux eſprits, & meſmes au corps; Et voyant les meffaits du peuple, & les crimes ſur tout de ceux qui ne ſont pas encores du tout abandonnez, faſſent ſemblant de ne les point voir, & les oyant de ne les point oüyr. Et pour les autres, de leur faire la guerre ſans ſe deſpouïller d'humanité, de les punir auec moderation. De panſer les playes d'vne main bien legere, & de traitter l'eſcarre de ces vlceres le plus doucement qu'il ſe pourra.

IV. De ces deux opinions la premiere ſemble vouloir que l'Empire de la loy ſoit ſeparé de l'Empire du Prince. La ſeconde au contraire, que l'authorité du Prince ſe diſpenſe d'obeir à la rigueur de la loy, ce que la vraye vertu a déja improuué. La premiere eſt par trop ſeuere. Elle ſemble gouſter les maximes de Phalaris, qui pour venir à bout du peuple, ſelon l'apologue de Steſichorus, ſuiuit l'inuention de celuy qui veut domter vn cheual. Fit prendre le mords & le frein de ſes loix aux Himereens, enjamba ſur leur Eſtat, & les mit en ſeruitude. La ſeconde eſt trop populaire. Elle voudroit vn Prince auſſi patient que le renard d'Eſope, qui eſtant tumbé dans vn fleuue, & emmené dans vn gouffre, comme il arriue au Prince qui tombe à la diſcretion de ſon peuple, ſe ſentit picqué d'vn grand nombre de mouſches qui le penſerent perdre, ſans qu'il ſe pûſt ayder ny garantir. Et toutefois il ne voulut pas que l'heriſſon qui s'offrit à luy les chaſſaſt, de peur dit-il, que d'autres plus affamées que celles qui m'oſtent le ſang ne me reprennent, & picqueſt plus viuement que celles cy qui ſont déja à demy ſoules. De

Ariſtote 2. Rheter. c. 20.

Ariſtote. Le meſme

maniere que ny l'vn ny l'autre de ces deux Empires, celuy-là pour estre trop cruel, celuy-cy pour estre trop patient, ne sont receuables en vn Estat de legitime institution. Comme mesmes ce Romain semble l'auoir recogneu, quand il disoit, parlant de l'Empereur Nerua tout courbé de vieillesse & tout cassé. Il est vray que c'est chose preiudiciable à vn peuple, que d'auoir vn Prince sous lequel rien ne soit permis à personne: mais c'est bien pis d'en auoir vn sous qui toute chose soit licite à qui que ce soit. Solon est blasmé d'auoir esté trop populaire. Platon n'approuue pas non plus cette façon de gouuerner si endurante: Plusieurs dit-il, commandent aux Legislateurs de donner des loix qui soient appreſtées au gré du peuple. C'est comme qui ordonneroit aux medecins de traitter les corps auec volupté, & de les panser agreablement.

Chez Lipse lib. 4. politic. cap. 12.

Isocrate Areopag Aristophane Nubes act. 9. scena 3.

Platon l. 3. des loix.

V. C'est pourquoy si la vraye vertu pouuoit admettre des extremitez de regime en son Empire, estãt contraire aux vices comme elle est, & sur tout à ceux dont les malheurs sont les plus deplorables; elle pancheroit plustost du costé de la seuerité de la loy qui les condamne, que du costé de la nonchalance qui les fomente. Mais elle sçait bien que comme ce n'est pas vn acte de beneficence publique, quand sous pretexte de corriger les abus d'vn Estat, il paroist par trop que le Prince y a mis la main, ce qui est cause de la ruine d'vn plus grand bien; Ainsi ce n'est pas vn trait de vertu, quand pour vouloir estre trop populaire, l'on permet au public de tomber en vn plus grand mal. Elle sçait dy-je, qu'vne excessiue indulgence n'est point Royale. Et aussi que ce n'est pas vn trait de Roy, mais

vne paſſion d'hoſtilité, que d'eſtre ſi ſtudieux en matiere de ſupplices. La voye qu'elle preſcrit à ſon Iuſte, eſt vne voye de mediocrité. Sans embraſſer rien d'extreme elle luy fait faire des miracles ſur les exemples de Moyſe, lequel ayant à gouuerner vn peuple auſſi rebelle au bien, & auſſi difficile à conduire qu'il en fut iamais, ne laiſſa pas pour cela d'y reüſſir parfaitement. Croyez pourtant que ce ne fut pas ſans ſe ſeruir de l'authorité qu'vne loy animée de prudence & de charité a ſur vn peuple, ny ſans faire paroiſtre, imitant le Tout-puiſſant, comme ie dois dire, qu'il auoit vne loy de feu en ſa dextre. Par la loy l'on peut entendre la prudence, entant qu'elle preſide. Par le feu, la charité qui l'anime. Ou par la loy i'entends la puiſſance; par le feu la douceur. Afin que le Prince, ie dis l'image de Dieu en terre, atteigne par tout ſon Empire *fortement, & diſpoſe de tout ſuauement.* Pour ce qui eſt de l'authorité du Roy ou du Legiſlateur, & de ſa creance, elle eſt aſſez entenduë par les mains qui s'en font acroire quand il eſt beſoin. Mais reuenons auant que parler de cela, à ce que ie diſois, que l'on ne vient pas à bout d'vn peuple ſi l'on n'y apporte vne grande prudence, ſans laquelle il faut croire qu'il eſt impoſſible de le mettre à ſon deuoir, puis que meſmes auec elle il n'eſt pas ſi aiſé qu'il ſemble, tant c'eſt choſe rare de voir vn Prince qui ſe ſoit rendu la loy animée de ſon Empire. Qualité qui donne les moyens infallibles de s'y rendre abſolu, & qui fait beaucoup plus elle ſeule que tous les reſſorts d'vne puiſſance Royale, ioüans enſemble ſans ſes mouuements. Ce n'eſt point cependant l'opinion de Platon. Il ne s'imaginoit pas qu'il y euſt tant de

Sap. 8. v. 1.

difficulté, au moins s'il entendit iamais parfaitement que c'eſtoit que d'eſtre vne loy animée. Car quelque ſurnom de diuin Philoſophe que l'on luy donne, il ne ſceut oncques que c'eſtoit que de vraye vertu. Sçauez vous donc pourquoy il ſe vante de former vne ville & des citoyens auſſi facilement que s'ils eſtoient de cire? Et encore qu'en poliſſant ſa Republique il luy eſtoit arriué la meſme choſe qu'aux Peintres, ſur ce que comme les Peintres ſont bien aiſes que l'on voye leurs ouurages, de meſme il ſe glorifioit voyant les citoyens qu'il auoit décrits? C'eſt qu'il donnoit des loix non à des hommes qui veſcuſſent au monde, mais à des hommes qu'il feignoit tels qu'il luy plaiſoit. Afin que l'on ne s'eſtonne s'il n'y auoit pas grande difficulté à les mouler comme de cire. Seroit-ce bien pourquoy l'on l'appelle impertinent & faiſeur d'abſurditez? Pourquoy dy-je, les Atheniens ſe ſont mocquez de ſes loix? Pourquoy des trois Legiſlateurs de ce peuple, ſçauoir, Dracon, Platon & Solon, il a bien voulu garder les loix des deux autres, mais non pas celles de Platon, dont ils faiſoient des contes & des riſées?

Platon lib. 5. des loix.

Athenée lib. 11 dipno. c. 22.

VI. Cependant ſi ce n'eſt pas vn petit principe pour venir à bout du peuple, que d'en bien connoiſtre les inclinations, & d'y accommoder ſon authorité, Platon à qui la creance manquoit pouuoit parfaitement bien connoiſtre le peuple de ſes loix, puis que c'eſtoient les creatures de ſon eſprit & des gents façonnez de ſon inuention. Mais autre choſe eſt iuger des mœurs d'vn peuple viuant, autre choſe en feindre à ſa diſcretion, autre choſe ordonner d'vne cité imaginaire, autre choſe former des ſujets ſelon l'inſti-

l'inſtitution de la vraye vertu. S'il eſt vray que ce Philoſophe ait leu la loy de Moyſe, il a mal compris ce qu'il entendoit par la loy de feu en ſa dextre. Le Iuſte de la vraye vertu fait bien paroiſtre vne autre prudence Legiſlatrice que celle-là. Il retient bien mieux les inſtitutions de la vraye vertu, ſuiuant cette maxime. La ſcience ou capacité de bien commander, vient de ce que l'on ſçait faire ce qui eſt commandé. Maxime qui ne veut pas dire que mon Iuſte ſoit du nombre de ceux qui ſont ſous ſes loix, mais monſtrer ſeulement qu'il eſt ſi bon qu'il iuge d'autruy par ſoy-meſme, & que n'ignorant pas le naturel de ſon peuple, outre la creance de ſa bonté qui eſt de grand poids en cela, il ſçait à peu prés la portée de ſon obeïſsãce, & a découuert le lieu cõmun de ce ſecond principe directif dont ie parlois, qui agiſt le plus puiſſamment ſur luy pour le faire mettre à ſon deuoir. Et parce qu'il a égard à cela, de là viẽt qu'il eſt maiſtre paſſé en la ſciẽce Royale. Il n'en eſt pas moins Roy pour cela, il n'en eſt que plus abſolu. Comme auſſi ſans comparaiſon toutesfois, ſuiuant l'vne des opinions de ceux qui traittent de la grace en l'école de Theologie, Dieu n'en eſt pas moins Dieu, pour auoir égard quelquefois à la volonté de l'homme, quand il la veut fléchir. Vn pere de famille à qui & les valets & les enfans rendent obeïſſance, n'en eſt pas moins pere de famille, pour ſçauoir commander diuerſement aux vns & aux autres, ſelon la diuerſité de leurs conditions dont il a vne parfaite connoiſſance. Au contraire il en eſt d'autant plus prudent, s'il ſçait bien diſcerner entre la façon de commander à ſes ſeruiteurs & à ſes enfans.

Ainſi mon incomparable Monarque doüé de parfaite ſcience Royale & Legiſlatrice, qui ſe ſert de la rigueur des loix & des armes pour arreſter l'inſolence des rebelles & des méchants; de la douceur de ſes exemples & de ſes affections paternelles, pour attirer les yeux des bons, & les retenir en leurs deuoirs; c'eſt à dire, qui ſ'accommode à tous les naturels de ſes ſujets, me ſemble faire des merueilles en matiere de gouuernement, & ſuiure des maximes infaillibles, qui apres l'auoir fait regner abſolu & heureux en ſes Eſtats, luy promettent l'Empire de l'vniuers. Saint Baſile prenoit la loy pour la regle des iuſtes & des iniuſtes, des bons & des méchants. Mais cela n'empeſche pas qu'il ne faille auoir paſſé maiſtre pour la ſçauoir bien appliquer diuerſement. C'eſt pourquoy comme l'on peut dire qu'il n'eſt rien de ſi merueilleux, ny de plus penible que de bien regner, ce qui marque au Prince vne parfaite capacité, l'on peut aſſeurer de meſme, qu'il n'eſt rien de ſi faſcheux que de bien commander aux méchants. Car cette ſuffiſance eſt vn indice de prudence parfaitement Chreſtienne, en celuy qui en ſçait vſer dextrement, & comme tendant à la dextre. Il n'y a point de peine d'eſtre Roy d'vn peuple vertueux. Les bons ſe ſoumettent volontiers à la raiſon. Pour conduire les gents de bien au port de leurs eſperances ſemporelles tendant au port de ſalut de la droitte, il ne faut point d'autre gouuernail que la bonté & la douceur, c'eſt à dire, le feu & l'amour. Ils obeïſſent comme naturellement & ſans force. Ils ne doutent pas que le Prince n'ait autant de deſir de procurer leur bien, qu'ils ont de croyance qu'il le peut

S. Baſile ſur Iſaie, tom. 1.

faire. Quant aux méchants qui reiettent les inſtituts de la vraye vertu, oſent meſme mépriſer les loix les plus excellentes & les plus iuſtes, *dont la dextre eſt vne dextre d'iniquité*, qui ſont cauſe que le peuple generalement parlant eſt de mauuaiſe odeur, que l'on l'appelle mutin, factieux, audacieux, temeraire, laſche, inconſtant, yurogne, ſenſuel, perfide, traiſtre, & qu'il eſt décrié de cent autres façons comme cela. Quant à ce peuple qui n'a point de milieu en ſes paſſions. Qui comme parle Tacite, s'il n'eſt tenu de court & en crainte, donne de la terreur, & s'il eſt dans l'aprehenſion, on le mépriſe impunément; c'eſt vn chef-d'œuure de ſcience vrayement royale, que de le ſçauoir manier, & c'eſt vne gloire nompareille de l'attirer au bien par ſes exemples, apres que l'on l'a domté par ſon authoriré. Car c'eſt elle qui m'eſt ſignifiée par la rigueur de la loy portée en la main droite.

Pſeaume 143. v. 8.

Tacite Annal. 1.

CHAPITRE XXIII.

I. Suitte des maximes de la ſcience Royale. La loy de Dieu demande vne grande grace pour eſtre bien enſeignée. II. Que repreſente cette loy en la main de Dieu. Trois raiſons à deduire. III. Difference entre les bons & les méchants, tant rebelles que vicieux, qui nuiſent en vn Eſtat, auſquels la loy de feu eſt neceſſaire. IV. Loy comparée à vn pedagogue, pour tenir la main aux méchants, qui ſont touſiours enfants. Sur quel exemple la vraye vertu ſouſtient ſa maxime de rigueur. V. Que David l'a obſeruée pour

ſe maintenir. Abia Roy de Iuda s'offrit auſſi de la garder pour rentrer en ſon bien. Que veut dire alliance de ſel. VI. Les promeſſes faites au Iuſte touchant les bornes de ſon Empire, regardent la fidelité de celles qu'il a faites à Dieu, ſous le pacte de ſel. Notables paroles du Seigneur à ce propos. VII. Allegorie ſur vne autre ſignification du pacte de ſel. Les merueilles que le Seigneur a faites en faueur de ſon Iuſte, obſeruateur de la parole qu'il a donnée à Dieu, de détruire les rebelles.

I. IE m'eſtois bien promis de pouuoir enfermer dans le contenu du chapitre precedent, les principes & maximes de la ſcience Royale dont ie parlois, & ſuiuant l'ouuerture qui en eſtoit faite. Mais quand i'ay voulu y mettre la main, ie l'ay veu tout remply, à cauſe de certains incidents que la vraye vertu n'a iugé à propos de remettre à vne autre fois: Ce donc qu'elle n'a pû enclore au diſcours precedent ſe pourra faire en ceux-cy. Meſmes ce ſera ſans ſe departir de l'obſeruation de Moyſe, qui a eu toute ſa vie l'eſprit arreſté ſur la majeſté & ſur les miraculeux effets de cette loy de feu, loy d'authorité ſouueraine, pour lors & à iamais de conſiderable prudence & charité. Moyſe dit Origene, ne bougeoit du tabernacle du Seigneur. Que penſez-vous qu'il y faiſoit? Il n'y eſtoit iamais en repos. Ou il apprenoit quelque choſe du Seigneur, ou il enſeignoit quelque choſe au peuple. Et veux croire que c'eſtoit touſiours, quoy qu'il appriſt, ou qu'il enſeignaſt, touchant les

Origene.

points de la loy. Il luy euſt eſté impoſſible autrement d'inſtruire ſans grande peine vn peuple ſi groſſier. Car qu'il ſoit malaiſé d'en découurir tout à la fois tous les ſecrets, Dauid m'en eſt témoin, le plus capable & le plus iudicieux Prince de tous ceux qui ont eſté deuant luy, ainſi qu'il le donne à connoiſtre, là où il aſſeure qu'il a plus entendu que ſes anceſtres. Il parle de cette ſorte: *Seigneur ouure mes yeux, & ie conſidereray les choſes merueilleuſes de ta loy.* Ou ainſi: *Et ie verray les choſes prodigieuſes de ta loy.* Le Pſautier Arabique & Chaldeen: *Reuele à mes yeux, & ie conſidereray les merueilles de ta loy.* Il parle des yeux de l'eſprit. Car il n'y a que ceux-là qui ſoient capables de reuelation. Et dit que ſans cette aſſiſtance, il ne peut découurir les ſecrets de la loy du Seigneur. D'autres entendent autrement ce paſſage auec Vatable, & font ainſi parler Dauid. *Oſte le voile qui eſt deuant mes yeux, & ie contempleray ta loy.* Quel eſt le voile qui bande ainſi les yeux des Princes? Celuy de leurs interets particuliers, qui leur oſtent la memoire du bien public, & les diuertiſſent de l'intention de la droite qui eſt vn bien diuin. Car autant de fois qu'vn Prince ſuit ſes paſſions au preiudice de la raiſon, il perd le ſouuenir de cette loy que Moyſe adore, & que Dauid iuge neceſſaire pour bien regner, comme ie feray voir. Cette oubliance eſt vn voile qui empéche de s'attendre principalement aux richeſſes & aux treſors de la prudence Chreſtienne, ſi capables de leuer toutes les défiances, & toutes les cauſes de l'aueuglement des eſprits. Ie conſidereray dit-il, les prodiges de ta loy, qui me doit apprendre à gouuerner mon peuple, &

Pſeau. 118.

Au meſme lieu v. 18. Symmachus. θεώσια. prodigioſa.

Pſautier Arabique & Chaldeen.

Vatable.

non mes interets, dont ie ne me veux ſouuenir, qu'en tant qu'ils ſeront reglez ſelon tes ordonnances, & pour aller à ta droite. Diſons encore deux mots de ce voile ſelon l'autre interpretation. Seigneur reuele-toy à mes yeux. Toy qui es & mon Legiſlateur
Pſeau. 118. & ma loy. Toy que ie deſire m'eſtre donné pour loy. Tantoſt ie te voy couuert d'vn voile de lumiere. Tantoſt d'vn voile qui n'eſt que feu. Comme dans ce buiſſon, où ta diuinité ma regle & ma loy fuſt reuelée à Moyſe. Comme dans ce feu de lumiere duquel le peuple ouït la voix. Reuele-moy auſſi l'intelligence cachée ſous ces voiles, afin que ie m'arreſte auec ſatisfaction aux merueilles de ta loy. Telle fut la priere de ce ſaint Monarque, qui n'a pas eſté vaine, comme ie diray cy apres. Cependant il monſtre aſſez qu'il n'eſt pas bien facile de comprendre les ſecrets qui ſont enfermez dans la main de Dieu, où eſt ſa loy.

II. Reprenons noſtre autre penſée. Iay dit que la loy de feu en la dextre du Seigneur, eſtoit vne regle donnée à Moyſe touchant le gouuernement de ſon peuple. Où il deuoit découurir l'obligation qu'il auoit en qualité de Roy & de Legiſlateur, d'aimer ce peuple, de luy ſeruir d'exemple, & de monſtrer par ſes œuures qui auroient pour fin la dextre du Seigneur, qu'il regnoit en terre pretendant au Royaume des cieux. I'ay dit de plus, que la prudence, la charité, l'authorité Royale, & le diuin objet de tout cela, auquel la vraye vertu a dreſſé les religieux deſſeins de ſon Prince, & veut dreſſer les intentions de ſon Empire, eſtoiét figurées en la loy au ſens que ie l'entendois. Mais ce

que i'ay à dire, qui ſera touſiours de la part de la vraye vertu, n'eſt en rien moins important que tout cela. Premierement Moyſe ne void point pluſieurs loix, il n'en void qu'vne en deux tables. Pour m'apprendre que le trop grand nombre de loix eſt ruineux aux Eſtats. Cette loy de plus eſt en la droitte du Seigneur, parce que la loy politique eſt en la diſpoſition du Legiſlateur, qui y peut oſter & adiouſter, veu ſon authorité ſouueraine, comme il trouuera bon, & comme il iugera neceſſaire pour le bien de ſon Empire. En la droite encore, à raiſon que c'eſt vne loy de ſageſſe, qui reiette ces vices qui luy ſont contraires, la ſupercherie, l'aſtuce, la tromperie, en fin tout ce qui eſt ſiniſtre & contre la raiſon. La premiere conſideration regarde principalement les gens de bien d'vn Eſtat. Mais celle par où ie dois commencer maintenant, eſt contre ceux qui ſont cauſe ainſi que i'ay veu, que la populace eſt décriée. Et parce que les meſchans ordinairement ſont en plus grand nombre que les autres, de là vient que ſi vn Roy reüſſit au gouuernement de ceux là, & que de la main gauche où ils ſont entant que vicieux, rebelles, reprouuez, il les amene à la droite, ie veux dire, de l'épée au ſceptre, il oblige ſon Eſtat autant qu'il le peut obliger. Luy fait voir le chef-d'œuure du gouuernement dont ie parlois, que l'on ne doit attendre de voir iamais, ſi ce n'eſt en l'empire de cette inſtitution ; monſtre en fin qu'il eſt digne de porter la couronne auec autant de gloire & de majeſté que le Iuſte de la vraye vertu.

111. Ie ne fais point de tort à cét Eſtat, de mettre la diſtinction que i'ay miſe entre les bons & les mé-

chans, qui en ſont les membres. Car pour ne point nier que ie ne ſçache bien, qu'il vaudroit beaucoup mieux qu'il n'y euſt que des gens de bien, & qu'il ne fuſt de beſoin de gagner la populace, en leur faiſant voir le repos, le bien & l'honneur que les vertueux y reçoiuent, pluſtoſt qu'en leur faiſant ſentir les peines auſquelles les ennemis de la vertu ſont condamnez ſelon les loix : Si eſt-ce qu'il eſt par tout des ames ſi groſſieres & ſi ſeruiles, qu'il eſt impoſſible de les ranger à leur deuoir par la douceur. Pourquoy donc ne parler que de l'honneur à ceux qui n'en veulent point? du bien & du repos à ceux qui en abuſent? qui eſtans à leur aiſe ne penſent qu'à remuer? Et le plus ſouuent à vouloir changer les Monarchies en Anarchies? Les méchans, notamment les factieux & les rebelles, que la religion contraire à celle du Prince rend opiniaſtres, tiennent la voye des exemples pour ſuſpecte. Pour ne point dire qu'ils ont l'ame ſi reueſche, que rien ne les appriuoiſe. Si preſomptueuſe, que ſi l'on ne les conduiſoit que par la voye de douceur, ils entreroient en celle de la temerité, ſe croiroient neceſſaires à l'Eſtat, & comme diſoit Tacite, capables de donner de la terreur: ce qui ne peut eſtre toleré ſans vn notable preiudice de l'authorité ſouueraine du Prince. Autant à proportion en eſt-il des autres mauuais ſujets, que le vice, la diſſolution, le libertinage, l'impieté mettent hors du nombre des gens de bien. Aux recompenſes deſquels ils ne prennent garde, ſi ce n'eſt peut eſtre par enuie, & non qu'ils y aſpirent en ſe corrigeant. C'eſt pourquoy la vraye vertu s'eſtant repreſentée tout cela, & qu'il peut y auoir la meſme difference à peu prés entre

Tacite cy deſſus.

entre le peuple de Moyſe, blaſmé de rebellion au bien, & celuy de la loy de grace, dont le naturel eſt plus noble, qu'entre les meſchans de l'Empire de ſon inſtitution, & les bons qui ne ſont pas en ſi grand nombre: attendu meſmes que les exemples de la rigueur ne peuuent eſtre inutiles; & qu'au pis aller, ils ſeruiront aux bons, qui font leur profit de tout: Elle veut plutoſt permettre à ſon Iuſte la rigueur des loix, que de ſouffrir en ſon Empire la rebellion & le vice, qui empirent par la douceur. Suiuant quoy elle luy découure vne autre ſignification outre les precedentes qu'elle a ſignifiées de cette loy en la dextre du Seigneur, à ſçauoir celle du feu. Et ce ſuiuant la confeſſion de ceux qui diſoient: *Noſtre Dieu eſt vn feu conſumant,* & vn *Dieu ialoux.* C'eſt à dire, ſeuere & puniſſant le mal. Sur tout l'idolatrie, qui eſt l'horreur de tous les vices. C'eſt Moyſe qui l'explique ainſi, apres auoir fulminé la loy. *Dieu ialoux*, dit-il, *le Seigneur ton Dieu au milieu de toy, de peur que l'ire du Seigneur ton Dieu ne ſoit enflammée contre toy, & qu'il ne t'exterminе de deſſus la terre.* Notez bien ces paroles qui expriment clairement la rigueur de celuy qui a vne loy de feu en ſa dextre, qui aime les peuples, & qui a les ſaints écrits en ſa main. Tant d'autres particularitez que l'on remarque de cette loy ſont conformes à cela, & non pas peu neceſſaires contre les rebelles. Moyſe dit qu'elle eſt en la main de Dieu. Non ſeulement pour empeſcher le peuple de tomber, mais pour le releuer s'il eſt tombé. En la main voirement, parce qu'elle defend la main. Car la loy de grace defend tant les voyes de fait que les paſſions du cœur & de l'ame. De

Deut 4. v. 24. &c.

Hebr. 12. v. 29.

Deut 6. v. 15.

S. Thom. 1. 2. q. 91. art. 5.

vray les inhibitions de la loy écrite donnoient vne telle terreur, que les preuaricateurs de ſes ſtatuts eſtoiét punis ſans remiſſion. Si quelqu'vn dit ſaint Paul, auoit mépriſé la Loy de Moyſe, il mouroit ſans aucune miſericorde ſous deux ou trois témoins. Pour la meſme raiſon elle eſt comparée à vn Pedagogue qui tient ſes enfans en crainte. *Vous n'auez pas*, dit le meſme Apoſtre, *receu l'eſprit de ſeruitude encore vne fois en crainte, mais l'eſprit d'adoption des enfans de Dieu.* Où il touche la difference qu'il y a entre la loy ancienne & la loy nouuelle. Ie ſçay bien que la loy ſelon ſaint Ambroiſe, peut eſtre appellée Pedagogue, parce que comme telle elle ne pouuoit donner de parfaits preceptes, ayant affaire à vn peuple qui en eſtoit auſſi incapable que les enfans qui ſont ſous la ferule d'vn Pedagogue. A cauſe qu'à prendre les âges du monde comme l'on meſure ceux de l'homme, l'on peut dire que le peuple de Moyſe eſtoit vn peuple d'enfans, c'eſt à dire, de gens imparfaits. C'eſt pourquoy auſſi le Dieu de la loy dit par ſon Prophete: *Ie vous donneray des preceptes qui ne ſeront pas bons*, c'eſt à dire, qui ne ſeront pas parfaits: car ce qui eſt bon eſt parfait. Il luy a donc donné la loy comme qui luy euſt donné vn Pedagogue. Afin que ce peu iudicieux peuple embraſſaſt les commandemens qui luy eſtoient faits au pied de la lettre, ne plus ne moins qu'vn enfant.

Hebr. 10. v. 28.

Galat. 3.

Rom. 8. v. 15.

S. Ambroiſe lib. 9. ep 72.

Ezechiel 20.

IV. Cependant la premiere raiſon que donne S. Paul, pourquoy la loy eſt comparée à vn pedagogue, eſt la plus commune. Saint Ambroiſe ne la reiette pas non plus, puis qu'en ſuitte de ce qu'il nous a dit, il ajoute. La loy a la ſeuerité du glaiue, comme vn

S. Ambroiſe cy deſſus.

pedagogue peut auoir l'authorité de la verge, afin au pis aller, d'épouuanter par la denonciation de la peine, la foibleſſe d'vn peuple encore debile de force & d'eſprit. Saint Auguſtin eſt de la meſme opinion. Celuy qui a donné vn pedagogue aux hommes, l'a fait exprés, afin que l'on le craigniſt. Mais depuis il leur a donné vn maiſtre, afin que l'on l'aimaſt. Il écrit encore ailleurs, que la crainte & l'amour font vne briéue difference, entre la loy ancienne & la loy nouuelle. D'où s'enſuit que celle-là eſt vn pedagogue de rigoureuſe diſcipline, propre aux enfans. Celle-cy vne conduite de douceur accommodée à la capacité de l'âge & des mœurs de diſcretion. Or les méchants ſont touſiours enfans. Ils ont donc touſiours beſoin de la loy de rigueur. D'ailleurs que le Roy Legiſlateur, ſoit obligé d'y tenir la main, on le peut voir en la terreur que Moyſe donna à ſon peuple, quand il le vid venir portant des cornes ſur la teſte, leſquelles peuuent repreſenter la couronne des Rois. Car les cornes en l'Ecriture ſainte, outre ce que i'en ay dit au premier liure, ſignifient la force de l'authorité Royale. Comme où vous auez à propos de Ioſeph. *Ses cornes ſont comme les cornes d'vne licorne.* En icelles il hurtera les peuples iuſques aux fins de la terre. Direz-vous que la vraye vertu recommandant cette rigueur à ſon Iuſte, ſemble outrepaſſer la mediocrité qui luy eſt comme naturelle, & qu'elle a fait reluire en tous les preceptes de ces inſtituts? Rien moins. En voicy deux ou trois raiſons pour ſa iuſtification. La premiere monſtre qu'elle y eſt obligée, ſi elle ſe ſouuient des promeſſes faites à ſon Iuſte, tou-

S. Auguſtin De vtilitate credendi, c 3

Le meſme chez S. Thomas cy deſſus.

Deut 33. v. 17.

chant l'étendue des bornes de ſon Empire, & eſt tirée de l'exemple de Dauid, qui dit de ſoy-meſme, mais auec toute la majeſté que l'on deuoit attendre d'vne ame Royale comme la ſienne, iuſtement irritée contre les méchants. Ie dis auec toute l'integrité que l'on pouuoit deſirer en celuy que Dieu auoüoit
Pſeau. 118. eſtre ſelon ſon cœur. *I'ay fait iugement & iuſtice, que les ſuperbes* ne m'en ſçachent mauuais gré, & *ne m'en calomnient.* Paroles bien fort abſoluës, & tres-remarquables en la bouche d'vn ſi bon Prince, & que pour ne point celer mon ſentiment la deſſus, ie trouue de prime abord plus étranges en Dauid, que ie ne ferois en quelqu'autre. Mais apres y auoir vn peu penſé ie me ſuis repreſenté qu'il ne ſuffit pas au corps humain d'auoir vne ame qui l'anime, que c'eſt encore ſon deuoir de le faire tenir debout, marcher, ou auancer. A faute dequoy, autant vaudroit-il que les malades n'en euſſent pas. Sur tout les paralytiques, qui viuent & qui ne ſe peuuent ſoutenir. D'où vient comme ie dis, que l'ame eſt neceſſaire au corps pour y mettre de la vigueur & de la force, afin de ſe pouuoir porter où elle leur voudra ordonner. Conformément à quoy i'ay creu que Dauid vouloit bien m'aprendre que ce n'eſt pas aſſez que le Roy fiſt paroiſtre par ſes mouuements & à ſes exemples, qu'il eſt la loy animée de ſon Eſtat, mais qu'il eſt quelque fois beſoin qu'il vſe de quelque ſeuerité, comme ſi cela ſeruoit à redreſſer les membres malades tels que ſont les vicieux & les rebelles, auſquels la rigueur ſert de vigueur pour aller au bien. Ie dis meſme quand ce ſeroit auec quelque incommodité de leur part, comme auſſi les medica-

ments ordinaires n'agiſſent point ſans quelque emotion en l'œconomie des humeurs.

V. Que telle fuſt à peu prés la penſée de Dauid, ie le puis euincer de deux principes, dont l'vn eſt fondé ſur la rigoureuſe obſeruance de la loy que ce Prince auoit fait ſermét de garder, lors que le Tout-puiſſant l'inueſtit de l'Eſtat d'Iſraël, ſelon laquelle ſans ſe ſoucier des orgueilleux, il ſe faiſoit obeir, & ſçauoit bien ſe maintenir en ſon Royaume. L'autre, ſur ce qu'Abia Roy de Iuda voyant que Ieroboam auoit demembré l'Eſtat de Dauid, & s'eſtoit rendu chef de l'idolatrie & de la rebellion, luy fit ſçauoir ſon droit, & les pretentions qu'il auoit de rentrer en ſon bien, comme ſucceſſeur legitime de la couronne d'Iſraël. Notamment eſtant tout preſt de s'obliger à garder le meſme ordre que ſon biſayeul auoit gardé, tant pour domter les mutins & les malcontents de ſes prouinces, que pour en empeſcher les ligues. Sans toucher maintenant au ſecret des iugements de Dieu, qui, quoy que ſçachent faire les Rois, diſpoſe de leurs perſonnes & de leurs Empires comme il luy plaiſt. Ce que ie note en paſſant, afin que ie n'oublie de remarquer en ce point d'Eſtat, que Dieu auoit promis de maintenir Salomon és biens & domaine de Dauid, ſuppoſé qu'il fiſt garder ſes ſtatuts auec la meſme rigueur qu'il les auoit fait obſeruer à ſon peuple. Mais pour reuenir au Roy Abia petit fils de Salomon, il fut conſeillé, puis qu'il auoit enuie de rentrer en ſes prouinces, de l'entreprendre par les meſmes voyes que Dauid les auoit tenuës de la main de Dieu, & en gardant le ſermant qu'il luy auoit fait. De maniere qu'auant que 2. *Chron.* 13. *v.* 5.

de donner la bataille à Ieroboam, qui pour parler ſuiuant l'hiſtoire & en politique, occupoit iniuſtement ſes terres & ſes places, il monta ſur la montagne de Semeron, ſituée en Ephraim, dans le Royaume que Ieroboam vſurpoit, & dit: *Eſcoute Ieroboam, & tout Iſraël. Ignorez vous que le Seigneur Dieu d'Iſraël ait donné le Royaume à Dauid ſur Iſraël, à touſiours, à luy & à ſes fils, ſous pacte de ſel?* Comme s'il vouloit dire: As tu raiſon de vouloir empeſcher que ie rentre dans les Eſtats de Dauid, en qualité de ſon petit fils en droite ligne de ſucceſſion, en vertu de la meſme promeſſe qu'il a faite à Dieu, & aux meſmes conditions qu'il a gardées pour s'y maintenir? Voila l'vne des meilleures pretentions du monde, pleine de droit & de Iuſtice. Outre ce, elle confirme merueilleuſement la raiſon de l'ordonnance de la vraye vertu, comme vous allez voir. Car que les demandes d'Abia fuſſent iuſtes, cela ne reçoit point de difficulté, ny non plus que moyennant les conditions du pacte de ſel, tout le Royaume de Dauid ne deuſt eſtre à luy & à ſes ſucceſſeurs. Toute la difficulté conſiſte à expliquer ce que vouloit dire ce Roy, parlant de la conuention paſſée entre Dieu & Dauid, qu'il appelle *pacte de ſel.* Saint Hierôme m'apprend qu'il entendoit parler de la loy, moyennant l'obſeruance de laquelle, Dauid auoit eu parole de Dieu de regner à touſiours ſur Iſraël. Si cela eſt, ie ne voy rien en la loy de ſi comparable au ſel, que ſes cornes, ſa terreur, ſa crainte, ſa rigueur en fin, à cauſe de l'acrimonie du ſel qui reuient fort à cela, & auſſi qu'il a la proprieté de la loy de feu, qui eſt de bruſler, meſmes en l'Ecriture ſaincte. Si ce n'eſt

Chron. cy deſſus.

S. Hieroſme queſt. ſur le 2. Chron.

que l'on s'imagine que le ſel, ie veux dire le ſymbole de prudence, pourroit auſſi regarder la loy. Parce qu'elle a eſté inſtituée auec vne telle ſageſſe & conſideration que ie diſois cy deuant, quand i'obſeruois auec Philon, que toutes les nations de la terre en ont creu les ſtatuts appreſtez à leurs gouſts.

VI. Mais ie trouuerois la premiere conuenance, entre la loy & le pacte, ou l'alliance de ſel plus à mon propos. Parce que vous y auez clair comme le iour, que la vraye vertu ayant fait eſperer à ſon Iuſte les effets des promeſſes, touchant l'étendue des bornes de ſon Empire, iuſques aux bornes du monde, ſelon la prophetie du premier liure, elle eſtoit obligée de luy bien recommander l'obſeruance d'vne pareille promeſſe, & encore plus ſolemnelle alliance de ſel, qu'il a contractée auec Dieu. Soit en la premiere profeſſion de ſageſſe, & onction du bapteſme, ſoit en la ſeconde de ſon ſacre; qui ſont toutes deux & beaucoup plus auguſtes, & beaucoup plus ſaintes que celles de Dauid, & partant beaucoup plus étroittement à garder. Car comme i'ay déja dit, & dois confirmer bien toſt, les loix de ſon Eſtat ne dérogent en rien à celles de ſa Religion, afin qu'il ſoit Roy tres-Chreſtien; Et celles de la foy qu'il profeſſe ont eſté figurées par celles que Dauid a fait ſerment de garder, dont il ſ'eſt fort bien trouué. Outre que ſi vous en oſtez les ceremonies legales, dont les figures ſont accomplies, & les preceptes iudiciaux, dont l'obligation eſt abolie, elles ſont encore de conſideration auiourd'huy, au moins entant que rudiments du culte interieur de la religion Chreſtienne. Si ce n'eſt

quant à la lettre, c'eſt d'vne facon beaucoup plus parfaitte, & plus digne de l'eſprit de liberté. Ecoutez
1.Reg.c.2. ie vous prie, comme parle au peuple d'Iſraël, *Le Seigneur* qui *iugera les fins de la terre*, qui a donné *vn Empire à ſon Roy*, qui doit éleuer ſublimement *la corne*, & rendre abſoluë la couronne *de ſon oinct*; ſuppoſé que
Deut.33.v.17 comme Ioſeph deuoit hurter les Gentils iuſques au bout du monde, il traitte ſelon la rigueur des loix Chreſtiennes de ſon Empire, ceux qui embraſſent la loy contraire à la ſienne. I'entens les rebelles, les vicieux, les méchants, ceux en fin qui eſtants par maniere de dire dans le ſel, comme les poiſſons de la mer, ſont les moins ſages & les plus mal auiſez du
Deut.29.&c. monde en matiere de ſalut. *Ie ne traitte point cette alliance auec vous ſeuls, & confirme ce ſerment, mais auec tous, tant preſents qu'abſents.* C'eſt à dire, tant auec ceux qui ſont auiourd'huy au monde, que ceux qui
Au meſme lieu. naiſtront apres vous. *Afin* dit-il apres, *qu'il n'auienne que quelqu'vn oyant les paroles de ce iurement, ſe beniſſe en ſon cœur diſant, i'auray paix, encore que ie chemine ſelon la deprauation de mon cœur. Et que le Seigneur ne luy pardonne point, ains qu'il efface ſon nom de deſſous le Ciel, & ne le conſomme en perdition, de toutes les lignées d'Iſraël, ſelon les maledictions qui ſont contenues au liure de cette loy, & de cette alliance. Et dira la generation à venir, & les enfans leſquels naiſtront cy apres, & les forains qui viendront de terre lointaine, quand ils verront les playes de cette terre là, bruſlant par ſoulphre & ardeur du ſel*, remarquez la rigueur de l'alliance de ſel, *tellement qu'elle ne ſera point ſemée à l'auenir. Pourquoy a fait ainſi le Seigneur à cette terre? Quelle eſt*

cette

cette ardeur tres-grande de ſa fureur? Et l'on répondra. Parce qu'ils ont laiſſé l'alliance du Seigneur. Notables textes ſans point de doute, & qui appuyent fermement ce point de rigueur dont parle la vraye vertu en cét endroit.

VII. En fin ie voudrois encore confirmer la meſme penſée de cette ſorte. Philon Iuif demande pourquoy Dieu iugea qu'il eſtoit neceſſaire en la creation du monde, que les eaux qui couuroient toute la terre, fuſſent aſſemblées en vn lieu, & que le ſec apparuſt. Ce qui fut fait en vn inſtant, & auſſi toſt que Dieu l'euſt commandé. C'eſt à dire, auec auſſi peu de difficulté & encore moins, que ſi la terre ſe fuſt enflée d'vne bonne partie de l'eau comme vne éponge. De fait il faut bien qu'elle en ait reſerué quelque choſe dans le treſor de ſes humiditez: ou comme ſi le commandement de Dieu, ainſi que du leuain, euſt amaſſé l'eau & la terre par enſemble. Ce grand hõme répond, que ce fut afin que tout ce qu'il y auoit de ſalé en l'eau qui pouuoit nuire à la fertilité des arbres & des plantes, ſ'amaſſaſt en vn certain endroit, & ſur le ſable infructueux. Icy, & au fait de l'alliance de ſel, ie veux dire de l'ardeur bruſlante de la loy de feu, à l'obſeruance de laquelle le Iuſte de la vraye vertu doit ſoumettre les vicieux & les rebelles de ſon Eſtat, c'eſt tout au contraire. La populace eſt volontiers ſans ſel, & ſans ſageſſe. Comme telle, elle eſt trop fertile & trop feconde en vices. C'eſt pourquoy l'on luy a donné des Rois qui en qualité de loix animées ſont en quelque ſorte comparez au ſel, auſſi bien que les Apoſtres. Afin d'empeſcher par leur moyen, la fertilité du vice, & de

Philon de mũdi opific.

Geneſ. 1. v 9.

S. Matth. 5.

Pſeaume 110. cultiuer les hommes au bien par la *crainte* qui *eſt le commencement de ſageſſe.* Tellement que ie voudrois aſſeurer, que ſi les Rois ont cette intentiõ, l'on ne peut douter que l'eau ſalée comme celle dont le vice & la rebellion ſe fortifient, ne ſe retire, ou tout au moins qu'elle ne faſſe ioug à leur authorité. Afin que la terre ſeche & infertile iuſques alors, receuant vn autre ſel que celuy de la mer, & qui moralement parlant eſt tres fertile, ſçauoir celuy des loix du Roy tres-Chreſtien, porte des fruits de fidelité à Dieu & à ſon Prince, rende des deuoirs d'obeïſſance naturelle à ſon ſouuerain. Telles a-t'on veuës les merueilles & les prodiges de ta loy de feu, tels les faits heroïques de la dextre du Legiſlateur de ta France, ô Seigneur. Il a fait iugement & iuſtice en dépit des ſuperbes qui luy vomiſſoient des calomnies, & qui ſ'oppoſoient à ſes iuſtes deſſeins. Les potentats voiſins de l'eau ſalée ſoutenoient l'hereſie, ſans auoir nul égard aux alliances d'affinité. Ils ne vouloient point que la terre infertile & ſans œuures meritoires, que cette terre dy-je, inutile au ſeruice de ſon Prince legitime à cauſe de la rebelliõ, luy rendit obeïſſance, qui eſt bien le fruit le plus naturel d'vn bon ſujet. Ont-ils rien auancé pour cela? Non Seigneur. Tu as voulu par le miniſtere de ce nouueau Moyſe, que l'eau cedaſt au iugement & à la Iuſtice de ton Oinct. Auſſi garde-t'il ſon ſerment, & l'alliance du ſel qu'il t'a iurée. Tu as ordonné que la terre ſeche apparuſt, terre auſſi inſipide que le poiſſon qui la couuroit, pour apres quelques exemples de la loy de feu & de rigueur, meriter d'auoir part à la loy de clemence & d'amour.

CHAPITRE XXV.

I. Autre raiſon touchant la rigueur de la loy, que la vraye vertu ſemble recommander. Condition d'vne loy legitime. II. Legiſlateur comparé à vn Medecin, la loy au medicament des rebelles, & pourquoy. III. Diſcipline neceſſaire au peuple. Que veut dire diſcipline. Le peuple n'a point de vice ſi dangereux que l'ignorance, & a beſoin de prudence pour bien obeir. IV. Troiſiéme raiſon qui iuſtifie du procedé de la vraye vertu, touchant la rigueur qu'elle preſcrit, qui n'eſt pourtant que moderée & diſcrette.

I. LA ſeconde raiſon que la vraye vertu peut mettre en auant pour ſa iuſtification, & ſur le meſme ſujet dont il a eſté parlé cy deſſus, eſt tirée de la nature des loix, quelles qu'elles ſoient. Parce que ſelon ſaint Iſidore, elles ſont faites afin que l'aprehenſion des ſupplices qui y ſont portez, tombant en l'ame des meſchans, la faculté de nuire fuſt refrenée en eux. Car pour ce qu'il ajouſte diſant, la loy ſera donc honneſte, iuſte, obſeruable ſelon nature, ſelon la couſtume des païs, accommodée aux lieux & aux temps, neceſſaire, vtile, euidente, de peur que rien de captieux ne ſoit contenu ſous l'obſcurité de ſes termes, écrite pour la commune vtilité des citoyens, & non pour des intereſts particuliers; Saint Thomas enſeigne que ce ſont autant de conditions dont la loy doit eſtre aſſortie, & qui eſtans reduites à trois principales, que ſaint Iſi-

S. Iſidore lib. 5. origin. c. 20

Au meſme lieu c. 3.

S. Thom. 1. 2. q. 95. art. 3.

dore auoit touchées auparauant, apres auoir ſuppoſé ce que i'ay noté cy deſſus, que c'eſt la raiſon qui rend la loy recommandable, confirment merueilleuſement l'intention de l'eſtabliſſement des loix, ſelon le deſſein que la vraye vertu en traitte maintenant. I'appelle loy ſeulement dit-il, ce qui ſera conforme à la religion, conuenable à la diſcipline, profitable au ſalut public. La premiere de ces conditions eſt reſeruée ailleurs. Cependant i'ay déja fait voir que les loix de l'Eſtat ſelon cette inſtitution, ſont fondées en la loy de feu & de la droitte du Seigneur, qui eſt celle de la vraye religion. Les deux dernieres conditions ſont pour la rigueur de la loy recommandée par la vraye vertu.

S Iſidore cy deſſus, c. 3.

II. Commençons par la derniere. Encore qu'il ſemble que ſaint Iſidore ne die pas que la loy ſoit profitable à la ſanté, mais ſeulement qu'il la deſire vtile au public, ſi eſt ce que ce n'eſt pas choſe nouuellement inuentée, mais trop cogneuë des anciens, que les Legiſlateurs ſont comparez aux Medecins. Peut eſtre parce qu'ils ſe ſeruẽt à tout propos de la rigueur, qu'ils appliquent le fer & le feu, nommément aux maladies extremes ou dangereuſes, comme ſont les chancres & les gangrenes. Les loix à ce conte reſſembleront à des medicaments, dont les corps des Eſtats ont beſoin. Mais ce n'eſt pas mon deſſein d'eſtendre par trop le diſcours de ces rapports, oüy bien, laiſſant tant d'autres choſes que l'on y pourroit inſerer, de conſiderer que les Legiſlateurs ainſi que les Medecins, ſont obligez de penſer ſur tout à ceux qui ne veulent ſouffrir que l'on les traitte. Comme vous diriez aux freneti-

ques, & ſemblables, dont pour en venir à bout il eſt quelquefois neceſſaire d'endormir les ſentiments, ou de les ſoliciter quand ils les ont trop ſtupides ou eneruez. Meſmes le Legiſlateur eſt beaucoup plus tenu à cela que le Medecin. S'il eſt vray, ſelon ce que dit Ariſtote, que l'erreur du Medecin n'eſt pas ſi nuiſible, que ſi quelqu'vn faute de craindre la loy, s'habituë à la rebellion contre les commandemens du Prince, qui eſt bien la plus mortelle maladie d'vn Royaume. Il leur faut donc appliquer la loy, comme qui appliqueroit vn bouton de feu, pour arreſter la trainée d'vn ſi horrible chancre, & leur faire ſentir, qu'ainſi que le niueau ne ſert de rien, qu'il ne ſoit poſé contre les pierres que l'on veut baſtir, la loy comme le feu ne fait rien au vice que l'on veut détruire, ſi elle ne le bruſle. Quand le Medecin au lieu de faire prendre des breuuages ſuiuant ſes ordonnances, ou de faire appliquer ſes cauteres ou ſon trepan, s'amuſe à entretenir les malades, & à diſcourir de la nature des abſcez, ou des froiſſures de teſte, n'auez vous pas raiſon de luy dire, Tu ne le gueris pas mal aduiſé, tu l'enſeignes ſeulement, comme s'il auoit beſoin de doctrine, & non de ſanté. Autant en ſeroit-il du Legiſlateur, auquel il ne ſuffit pas de faire publier ſes loix, de diſcourir par œuures & par exemples de leurs vtilitez & de leurs fruits. Les vicieux ſont aſſez temeraires, pour dire qu'ils n'en mangent point: mais il eſt neceſſaire de leur en faire prendre par force, afin qu'ils ſçachent que la loy eſt pour eux. Elle qui ne veut pas eſtre mépriſée. Notamment puis que ſes fruits ſont propres contre les maladies de la cerueſle. Le Medecin ordonne quelquefois

Ariſtot. 1. Rhetor. c. 15.

le changement d'air aux malades. Ainſi la loy, l'exil, & le banniſſement. Plus le Medecin ſçait bien ſon métier, moins il ignore qu'il n'eſt tout au plus que diſciple & coadiuteur de la nature, & qu'és maladies qui procedent de certaines cauſes occultes, & non facilement conneuës, il doit reconnoiſtre l'intention de ſa maiſtreſſe, bien remarquer par où elle voudroit ſe décharger des humeurs qui ſont cauſe de l'indiſpoſition, afin de ſe ioindre à elle ſuiuant les preceptes de ſon art, & d'y cooperer par ſon induſtrie. Ainſi le Prince s'il eſt bien auiſé doit prendre garde à l'autheur de la nature, & à ſa façon d'euacuer quelquefois les affections vicieuſes du grand corps d'vn Eſtat. Car ſuiuant la methode de ceux qui gueriſſent les maladies par des remedes contraires, s'il void que les biens exterieurs ſont cauſe du mal, eux qui engendrent ordinairement le libertinage, font ſecoüer le ioug, excitent à la rebellion, ainſi que Moyſe le ſçait bien reprocher au peuple qu'il auoit en charge, pour lors il enuoye la peſte, la famine, & ſemblables calamitez. Ce qu'eſtãt tres-euident, ie ne puis croire que perſonne trouue mauuais que la vraye vertu propoſe cét exemple à imiter en ſes inſtitutions, comme l'vn des plus infalibles pour venir à bout du vice. Notamment puis que ſon Iuſte a touſiours ſon ſouuerain deuãt les yeux, ſoit pour luy demander la grace de domter les rebelles de ſon Eſtat, ſoit pour luy rendre graces apres les auoir domtez. Outre qu'il ne ſeroit pas poſſible d'vſer de ſon authorité plus raiſonnablement que ſur cét exemple, plus innocemment que pour maintenir ſes loix & ſes droits. Veu de plus que ce ne ſeroit eſtre bon

Deut. 32. v. 15.

Medecin, que d'abandonner des ſujets qui ſont tres-dangereuſement malades; principalement puis que la cauſe en eſt ſi occulte de leur part, qu'il eſt impoſſible de leur faire croire qu'ils ayent du mal. Car pour le remede, ils ne veulent pas en oüyr parler, & c'eſt les offenſer que de leur ordonner l'hellebore d'vne loy tres-Chreſtienne, ſans lequel ils ne peuuent guerir. Cela ſoit dit touchant la derniere condition de la loy ſelon Iſidore.

111. Il auoit donné auparauant celle-cy. Que la loy doit eſtre conuenable à la diſcipline. Parlant ſelon ſaint Thomas, de la diſcipline proportionnée à la loy de nature, c'eſt à dire, à la raiſon & à la Iuſtice. L'on peut dire auſſi que la loy doit eſtre conuenable à la diſcipline, ſelon le deſir de Dauid qui diſoit, *Enſeigne-moy bonté & diſcipline, & ſcience, car i'ay aiouté foy à tes commandements.* Alliant non ſans myſtere, la diſcipline & la ſcience, à la bonté. Pour m'apprendre, qu'encore que la loy ſoit bonne, comme parle ſaint Paul, & que le commandement de Dieu ſoit ſaint, ce n'eſt bonnement que pour ceux qui l'aiment. Pour les méchans, ils ne la peuuent gouſter. C'eſt pourquoy il eſt à propos que la diſcipline la leur faſſe connoiſtre telle qu'elle eſt. Eſtant de cette proprieté, que l'on ne la peut aimer, ny y trouuer de la douceur, qu'auparauant on ne l'ait appriſe. C'eſt pourquoy vous voyez icy que la diſcipline precede la ſcience. Comme auſſi toute erudition morale acquiſe auec faſcherie, c'eſt à dire, toute diſcipline, precede l habitude de l'inſtitution. Ie dis morale: parce que la diſcipline regarde les mœurs. Platon ſemble auoir eu

S. Iſidore cy deſſus.

S. Thomas cy deſſus.

Pſeau. 118.

Rom. 7. v. 12.

quelque lumiere de cette verité, puis qu'il a laissé ce discours par écrit. Le Legislateur doit tascher de tout son pouuoir de donner de la prudence à ses citoyens, & d'en bannir bien loin l'ignorance. Puis se demandant à soy-mesme, quelle estoit la plus signalée ignorance en cette matiere-là, il répond. Quand quelqu'vn n'aimera pas, mais qu'il aura en haine ce que l'on iuge estre bon & honneste. Et qu'au contraire il aimera & voudra embrasser ce qui est iniuste & mauuais. Voicy donc mon sentiment. Que cette contraste de douleur & de volupté contraire à l'opinion qui tient pour la raison, est vne extreme ignorance. Laquelle de plus ie dis estre tres-grande, parce que pour parler ainsi, c'est l'aueuglement du peuple de l'ame. Car l'on peut dire que ce qui est asseruy aux douleurs & aux voluptez dans le ressort de l'ame, c'est en quelque sorte le peuple & la multitude d'vne cité. Ainsi parle Platon à peu prés, & fort à sa mode, comparant le vulgaire que l'on appelle la lie du peuple, qui vit dans vne grossiere ignorance, aux facultez inferieures de l'ame, que ces deux maistresses passions agitent incessament, la douleur & la volupté, dont l'vne répond à la haine, & l'autre à l'amour. Iugeant certes tres-pertinemment, que le Legislateur s'il veut venir à bout du peuple, doit faire en sorte de le tirer de ces tenebres, & luy donner de la prudence, sans laquelle il ne peut bien obeïr, au contraire il se porte plus facilement à la rebellion. De cette ignorance & de son remede parloit le Sage quand il disoit; *La folie est liée au cœur de l'enfant*, és sentiments du peuple qui a besoin de seuere conduite comme vn enfant, *& la verge de discipline*

Platon lib. 3. des loix.

Prouerb 22. v. 15.

pline l'en chaſſera. Car de la meſme ſorte qu'il eſt vray que l'enfant n'a pas l'eſprit aſſez raſſis pour bien ſçauoir ce qu'il faut faire, ou ce qu'il ne faut pas faire; ainſi en eſt-il du peuple. Au lieu de *verge de diſcipline.* Rhabi Gerſon a traduit, *Verge d'inſtitution.* Qui eſt celle que la vraye vertu recommande à ſon Legiſlateur. *Rhabi Gerſon.*

IV. Ie viens à la troiſieſme raiſon qui deſintereſſe cette pedagogue de toute affectation de rigueur exceſſiue, quoy qu'elle iuge neceſſaire au bien d'vn Empire ſelon ſes inſtitutions, que l'on y faſſe valoir les loix, ſur tout pour domter les rebelles. Et comme elle ſ'eſt défendue en la premiere iuſtification de ſes procedez, en alleguant les vtilitez qui prouiennent de la rigueur de la loy, & en la ſeconde, faiſant voir qu'elle n'eſt inſtituée que pour cela; ainſi en cette troiſiéme, elle monſtre que ſon deſſein n'a point eſté que l'on y procedaſt imprudemment, mais auec grande diſcretion, & tout ainſi que ſi l'on ſe défioit que le medicament correctif des loix ne pûſt ſeul venir à bout de la maladie d'vn Eſtat. De fait, ne plus ne moins que les breuuages ſont inutiles à vn corps mort, parce que la vie y manque, qui deuoit contribuer à leurs operations: de meſmes c'eſt infalliblement vn effet de la grace de Dieu, & non de la ſeule loy, quand vn peuple obeït bien à ſon Prince. Car autant de fois que Dieu donne des Rois en ſa fureur, il ſemble vouloir oſter ſa grace, & au Prince pour bien commander, & au peuple pour bien obeïr. Qui eſt vn moyen tres-infallible pour les perdre. C'eſt pourquoy ce grand Roy dont ie parlois n'agueres, & que

l'on ne peut assez admirer pour auoir esté selon le
Psaum.71.v.1. cœur de Dieu, luy fait cette priere. *Dieu donne ton iugement au Roy.* Ton iugement dit-il. Parce que c'est luy seul qui ne peut commettre de faute ny d'excez en ses ordonnances. Et comme s'il eust receu ce iugement infallible, voyez auec quelle circonspe-
Psaume 77. v.70.&c. ction il proteste d'auoir gouuerné son peuple. *Il a éleu Dauid son seruiteur, pour paistre son seruiteur Iacob, & Israël son heritage. Et les a repeus selon l'innocence de son cœur, & les a menez selon l'entendement de ses mains.* L'innocence sembleroit estre plus propre aux mains, & l'entendement au cœur. Mais ce Roy selon le cœur de Dieu, a mieux aimé donner l'innocence au cœur & l'entendement aux mains. Chacun en dira son sens. Pour moy ie le tiens beaucoup plus à mon propos. Veu la loy de feu qui estant en la droite du Seigneur, m'apprend qu'il est des mains si discrettes en leur authorité, que l'on en peut esperer le fruit d'vn entendement qui n'ordonne rien d'immoderé, & le mouuement d'vne volonté qui ne veut rien que le bien, qui n'approuue que les statuts qui menent à la perfection. Si bien qu'encore que les Legislateurs soient obligez de faire obseruer les loix à la rigueur, ce n'est pas à dire que l'on les oblige pour cela à pecher contre la moderation, qui est inseparable de la vraye vertu. Les Autheurs semblent auoir pris plaisir à tourner cette excellente pensée du saint Esprit, approchant le plus prés qu'il leur a esté possible, de cette le-
Hebraic. cture selon la langue sainte. *Il les a repeus selon l'integrité de son cœur, & les a conduits selon les in-*

telligences de ſes mains. Car les vns ont traduit, *ſelon la ſimplicité de ſon cœur, & ſelon les intellects de ſes mains.* Les autres. *Selon le ſens de ſes mains.* Les autres. *Selon la prudence*, ou *les prudences de ſes mains.* Les Pſautiers Chaldeens & Arabiques, liſent encore plus clairement de cette ſorte. *Il s'eſt pleu en Dauid ſon ſeruiteur, & l'a enleué des troupeaux de brebis, & l'a pris pour ſon ſeruice de derriere les pas des allaittantes : afin qu'il fuſt dominateur en Iacob ſon peuple, & en Iſraël ſon heritage. Et il a regné ſur eux en l'integrité de ſon cœur, & en prudences.* Tout cela vient le mieux du monde au deſſein de la vraye vertu. Et eſt bien poſſible ſans approuuer rien d'extreme, que le feu & la rigueur de la loy ſoient en la main du Legiſlateur & du Roy, meſmes en la main droite; afin de ne point oublier l'authorité ſignifiée par cette main qui porte le ſceptre, ny la force, qui vient auſſi à cette main-là naturellement plus qu'à la gauche. Car la vraye vertu a touſiours entendu parler d'vne main qui priſt ſa vigueur, & qui fuſt animée de l'innocence, de l'integrité, de la ſimplicité du cœur Royal, qui ſe laiſſaſt en fin gouuerner par la prudence. Iugez s'il y auoit dequoy apprehender en ſes inſtitutions, ie ne dis pas la cruauté ou la violence, mais ny vne rigueur iniuſte, ou immoderée. Dont ie me rapporterois meſmes fort franchement aux rebelles de cét Empire. M'aſſeurant, quelque licence que l'on leur donnaſt de ſe plaindre de leur ſouuerain, qu'ils ne le ſçauroient blaſmer d'aucune iniuſtice. Ie parle pour le general de ces gens-là. Car eſtant ſi mal-aiſé

Vatable.

Arias Montanus.
Pſalterium Romanum.
La Chaldaïe.
& Arab.

qu'vn pere plaiſe par maniere de dire à tous ſes enfans, il ſeroit trop difficile qu'vn Roy fuſt ſi heureux que de regner au gré de tous ſes ſujets. De ceux principalement qui viuent dans l'ignorance dont parloit Platon, & qui manquent de vraye prudence, ſans laquelle l'on n'eſt iamais ſi iudicieuſement diſpoſé à ſon deuoir. Quoy conſideré la vraye vertu pouuoit paſſer outre ſans ſcrupule touchant l'ordre dont i'ay parlé, & monſtrer qu'il eſt neceſſaire que ſon Iuſte faſſe garder les loix ſelon les principes de la ſcience Royale de ſes inſtitutions. Que pour cét effet il en fera publier les ſtatuts dreſſez à ſa mode, c'eſt à dire, auec telle prudence & diſcretion, que le peuple y puiſſe reconnoiſtre que la rigueur & la douceur y ſont mélées, pour mieux pouruoir aux humeurs à qui il a à faire. Comme auſſi à le bien prendre, cette façon de regner, qui eſt d'ailleurs ſuiuant les ſignifications & preceptes de la loy de feu, eſt bien la plus auguſte de la terre, & la plus capable de faire d'vn Eſtat vn Empire ſemblable au Royaume des Cieux. Parce que l'on y void tout à la fois, & la loy animée d'exemples & d'authorté, & l'vtilité des peuples qui y obeïſſent, & le ſupplice des rebelles. Comme vous auez au veritable Royaume des Cieux; la bonté ſouueraine, qui eſt l'obiet des bien-heureux, & le ſupplice des méchants.

CHAPITRE XXV.

I. La manne & la verge en l'Arche ſignifient l'alliance de la douceur, & de la rigueur d'vne loy. II. Moyſe ne void qu'vne loy, pour monſtrer qu'il ne faut multiplier les loix en vn Eſtat, de peur d'en rebuter l'obeiſſance des ſujets. III. Pour obuier à cela, les loix politiques doiuent auoir la meſme fin que la loy de Dieu. IV. Que veut dire parole abreuiée, que le Seigneur deuoit donner. Pourquoy il proteſte qu'il eſt le Seigneur en donnant ſa loy. Beau paſſage de Salomon, où Dieu promet d'oſter toute difficulté à ſa parole. V. Non à ſa parole en general, mais à celle dont il s'eſt ſeruy en donnant ſa loy.

I. IE ne doute point que l'on n'ait veu des Rois amateurs de la vertu, mais peut eſtre qu'ils eſtoient trop bons: que l'on n'en ait veu de ſages, mais ils eſtoient trop ſages, i'entends trop ſeueres obſeruateurs de la diſcipline des loix. Prenez qu'ils euſſent l'ambition d'eſtre comparez auſſi bien que les autres dont i'ay tant parlé, à cette Arche d'alliance, cela toutefois ne pouuoit leur eſtre accordé, à raiſõ du defaut des treſors qu'elle tenoit enfermez. Car ou il n'y auoit en eux que la manne auec les tables des diuins ſtatuts. Ou au cõtraire la manne leur manquoit, & ne faiſoiẽt eſtat d'autre choſe que de la verge & de la loy. La vraye vertu n'approuueroit ny ces ſeparations, ny ces manquements. Elle deſire que tout ce qui eſtoit

reellement en l'ancienne Arche paroiſſe en ſon Iuſte quant à leurs ſignifications. Que tout ſoit gardé ſous la clef de la diſcretion, dans l'or de ſa prudence & de ſa bonté, qui contiennent toutes les autres qualitez Royales qu'elle a miſes en luy. La bonté & ſes exemples n'attirent que les bons. La loy & ſes rigueurs n'épouuantent que les meſchants, & ne ſont que pour les rebelles. Il a dit Dauid, eſtably *vne loy pour ceux qui fouruoyent du chemin.* La loy & la manne, la verge & la prudence, l'or & l'amour gaignent tout le monde. Beaucoup de graces ſont neceſſaires à vn Prince, non ſeulement pour auoir tous ces auantages, mais pour en bien vſer. C'eſt beaucoup comme i'ay déja fait voir, qu'il ſçache connoiſtre le naturel de ſon peuple, qu'il s'accommode quelquefois à leurs portées, qu'il ne leur faſſe des ordonnances trop ſeueres, ny qui changent par trop leurs inclinations. Il doit encore auoir le iugement d'éteindre les loix qu'il aura reconneuës eſtre inutiles, & le plus ſouuent contrariées de l'obeïſſance, ſans vtilité morale ny politique, pour en donner d'autres qui ſoient plus conuenables au public, ou certes pour en laiſſer le moins qu'il luy ſera poſſible. Ce qui eſt encore ſignifié par la loy en la dextre du Legiſlateur, comme i'ay dit. Et me ſouuiens bien que la vraye vertu doit commencer par Moyſe, qui ne void point pluſieurs loix, mais vne ſeule loy.

* *Pſeau 14. v. 3. ſelon Symmach.*

11. C'eſt donc dequoy elle veut traitter, faiſant voir que meſmes en ce point de ne multiplier les loix en vn Eſtat ſans grande neceſſité, le Prince doit ſuiure l'ordre infallible du ſouuerain Legiſlateur. Car s'il eſt vray que les mortels ſe ſeruent des loix des Dieux, cõ-

me disoit ce sage Prince chez Euripide, ce sera mieux fait incomparablement de s'accommoder au nombre des loix suiuant l'ordre du vray Dieu: lequel ayant la puissance souueraine, & l'equité infallible, également à sa dispositiõ, l'equité pour ordonner sans iniustice, la toute-puissance pour faire obseruer sans violence, a mieux aimé disposer les hommes à l'obseruance de ses statuts par leur facilité, que de les y forcer par authorité. Et pour leur faire voir que ce qu'il en faisoit n'étoit qu'à fin de les amener à luy, les y attirer en leur ostant tout sujet de se pleindre d'vn trop grand nombre de statuts qui rebutent les volontez, plustost que de les en charger excessiuement. Il n'ignoroit pas la portée de sa creature, ny combien elle reiette naturellement les difficultez & la peine. Combien encore le malheur du Paradis terrestre l'auoit renduë nõchalante. Il preuoyoit d'ailleurs que quelques preceptes qu'il dõnast, & fussent ils en petit nõbre, ce seroit tousiours trop pour ceux qui n'auoient guere bonne volonté. Ainsi que le Prince des Apostres, qui estoit iuge competent en matiere du naturel des Iuifs, comme estant du païs, a bien sceu dire, parlant de ceux qui vouloiẽt encore apres la venuë de Iesus-Christ obliger à l'obseruance de la circoncision. *Pourquoy* dit-il, *tentez vous Dieu, voulant mettre vn ioug sur le col des disciples, que nos Peres ny nous n'auons pas pû porter.* Il s'est donc contenté premierement de publier vne seule loy entre les hommes de quelques nations qu'ils fussent, qui estoit celle de la nature & de la raison, dont les sentiments naissent en nous, & à laquelle il nous auroit preparé par la creation. Depuis il a donné deux

Euripide. Hypol.

Act. 15. v. 10.

loix, l'vne pour ſon regard, l'autre pour le prochain. Finalement comme ſi c'eſtoit trop de deux, il eſt venu en perſonne, proteſtant par ſa mort qu'il ſe contenteroit ſi nous voulions garder la ſeule charité, dont il écriuit la loy non plus ſur des tables de pierre, mais ſur vne buſche de bois. Et ce meſmes non ſans nous promettre la grace neceſſaire pour la pouuoir accomplir. O bonté! comme s'il ſe fuſt deffié d'auoir encore trop chargé la main, en ſoumettant ceux qu'il venoit racheter, à la loy d'vne vertu qui rend toutes choſes faciles, il n'a point obligé à la loy qu'en s'obligeant quant & quant à la grace. Exemple qui eſt de telle conſideration ſi ie ne me trompe, pour bien eſtablir des loix, que hors de ſes regles il ſeroit impoſſible d'y reüſſir.

III. C'eſt pourquoy auant que de toucher aux preiudices qu'apporteroit vne trop grande quantité de loix, dont le plus important c'eſt la difficulté qu'elles engendrent d'y obeïr, la vraye vertu adreſſe encore deux ou trois mots aux Legiſlateurs, & leur dit: Que s'ils veulent eſtre parfaits, ils doiuent ſe propoſer ce ſingulier exemple deuant les yeux, ayant pour fin celle que Dieu a donnée à ſes premiers inſtituts, ie veux dire à la loy de nature, & à la loy écrite. Fin qui n'eſt autre que la charité. Auec cette difference, que comme il n'eſtoit pas poſſible que des loix eſtablies de la part de Dieu, euſſent vne plus excellente fin que la charité, qui en ayant eſté l'origine, pouuoit bien auſſi en eſtre l'objet: De meſme à proportion il ne ſe pourra faire que les Legiſlateurs donnent des loix qui ſoient mieux receuës du public, qu'en les luy rendant plauſibles

plausibles par la facilité, & faciles en y faisant reluire le feu de cette vertu, sans laquelle vous n'auez point d'obeïssance qui ne soit forcée. Ie me represente donc vne loy de feu en la mesme main qui a creé toute chose, qui soustient & contient toute chose. Et m'imagine que c'est non seulement pour m'aprendre que la diuine puissance & sa loy veulent que tout dépende d'elles, & sur tout les hommes ; mais aussi à cause d'vne telle main, & d'vn tel amour, qu'elles ont la force d'attirer à elles, & d'vnir les volontez, qui est aussi la fin des loix politiques. Ie vous demande là dessus s'il seroit possible de viure plus facilement & plus heureusement, que sous des loix qui n'auront pour toutes ordonnances que les puissants attraits de la Reyne des vertus, l'origine & la fin de tout parfait contentement, & le diuin mouuement de tout ce que l'on fait auec plaisir. Car pour accomplir cette loy, c'est assez que d'aimer Dieu. Le Sage me l'enseigne, où il parle ainsi. *Ceux qui l'ayment seront remplis de sa loy.* Et pour ce qui est de la felicité que Dieu a procurée aux hõmes par sa loy, & que la vraye vertu promet aux peuples qui viuront sous celles de ses institutions, ie m'estonne merueilleusement où Platon en auoit oüy parler, mais il s'auance iusque là que de la promettre mesmes à ceux qui s'accommoderont aux gouuernements des Legislateurs instituez à sa mode. Ie dis ce Platon dont la vraye vertu fait assez souuent estat, & sans craindre qu'on la doiue blasmer pour cela, attendu que les conceptions de ce Païen ont ie ne sçay quoy de diuin, & ne se ressentent pour la pluspart de la raison aueugle & mutilée par idolatrie, comme vous allez voir en

Eccli. 2. v 9.

Platon lib. 4. des loix. cette penſée. Si dit-il, il arriue que le diuin amour qui porte aux actions de iuſtice & de temperance naiſſe en vne grande puiſſance; ou s'il ſe pouuoit faire que quelqu'vn remiſt ſur pied le naturel de Neſtor, que l'on dit auoir de beaucoup ſurpaſſé les autres, ſoit en excellence de bien dire, ſoit en temperance & moderation de mœurs: Si dy-je, il s'eſt veu autrefois vn tel perſonnage, s'il s'en void à l'auenir, ou s'il a maintenant ſon pareil au monde, c'eſt ſans doute qu'il vit heureux, non ſans faire part de ſa felicité à tous ceux qui oyent couler les paroles de ſa bouche, vray organe de modeſtie. La meſme choſe ſe peut dire auſſi de la puiſſance generalement parlant, c'eſt à ſçauoir qu'au cas qu'elle ſe retrouue ſouueraine en vn ſeul homme accompagnée de prudence & de temperance, pour lors on verra éclater la ſplendeur de l'origine des loix les meilleures du monde, & d'vne tres-excellente façon de gouuerner, ce que l'on ne doit iamais eſperer autrement. Ainſi parloit, ie ne ſçay ſi ie dois dire ce Philoſophe, ou pluſtoſt ce commentateur de la ſentence du Sage, que i'ay alleguée. Si mieux on ne vouloit dire, que & l'vn & l'autre diſent la meſme choſe, quoy que non de pareille authorité.

IV. Mais pour reuenir aux exemples du conſeil que l'infallible Legiſlateur a voulu ſuiure, quand il luy a pleu de faire voir, meſmes auant l'incarnation, vne ſorte de *parole racourcie* en ſa loy; ie prens garde à la preface qu'il luy donne, où ie lis ces paroles: *Ie ſuis le Seigneur ton Dieu.* Paroles qu'il a redites vne infinité de fois, & que vous auez preſque à chaque repetition des ſtatuts de la loy, quand il les fait expliquer à

Iſaie 10. v 23 ſelon les Septante.

Au Deuteron.

Moyſe. Car cette clauſe ou proteſtation, *Ie ſuis le Seigneur*, ſe void meſme au milieu des verſets, & non ſeulement à la fin. L'on croit communément que c'eſtoit à intention de recommander l'authorité & la majeſté de celuy qui parloit. Pour moy ie diroi de plus, que c'eſtoit pour faire paroiſtre qu'il parloit en Roy, c'eſt à dire, en peu de paroles. Conſiderons bien cette obſeruation, & nous donnerons mieux dans le ſecret de la *parole abbreuiée*. Meſme comme i'ay dit, auant que celuy *dont la grandeur n'a point de fin, ny la ſageſſe de nombre*, ſe ſuſt donné des bornes dans noſtre humanité. *Ie ſuis le Seigneur ton Dieu*. Qui n'aperçoit auſſi toſt que cét exorde demande vne grande attention? Mais que diriez-vous que quand en qualité de ſageſſe eternelle il aſſeure, que c'eſt par luy que les Rois regnent, & que les Legiſlateurs ordonnent choſes iuſtes, vous luy oyez faire encore vne preface de pareille majeſté & conſideration? *Escoutez* dit-il, *Car ie parleray de grandes choſes, & mes leures ſeront ouuertes pour annoncer choſes droites*. Ayant à dire à ce qu'il promet, des choſes de grande importance, *inſignes, excellentes, nobles, honorables, de bonnes paroles, & bien ſages*, dignes de celuy qui les profereroit; Ou certes, pour approcher de plus prés de mon intention, *des paroles graues, paroles de Prince* & de Roy, il ne faut point douter qu'il ne fuſt à propos de le ſignifier, & qu'il ne meritaſt bien que les Rois & les Legiſlateurs luy donnaſſent audience, puis qu'il alloit leur donner des preceptes de la ſcience Royale & legale. Ce qui fait encore pour moy, c'eſt que quelque majeſté qu'il y euſt en ces paroles, il n'y deuoit auoir aucune diffi-

Pſeau. 144. v. 3. & 146. v. 5.

Prouerb 8. v. 6. De magnis locuturus ſum.

נגידים *ſignifie* eximia, honorabilia, nobilia, inſignia, præclara, principalia, &c. *Les Hebrieux*, Verba bona, & ſapientia. *Rhabi Iſacid.* Verba principum, & grauiſſima.

Vatable. culté. A quoy il s'oblige, quand il ajoute. *Et mes leures seront ouuertes pour annoncer choses droittes.* Il ne deuoit pas parler entre les dents ainsi que les Demons, mais en Roy, c'est à dire, à bouche ouuerte, & sans mettre ses auditeurs en perplexité, comme il auint au premier Roy de Libye à qui la Pythie de Delphes auoit répondu en termes ambigus, dont à la fin il se trouua trompé. Ie vous traitteray dit-il, *de choses égales, de choses rondes,* où vous ne verrez point de nœuds de difficulté. Ce seront des choses simples, sensibles, faciles, aisées à entendre. Nonobstant quoy ce seront *des paroles principales*, que les Rois & les Legislateurs deuront imiter. Sur tout ceux qui auront receu les mesmes graces que Dauid, en qui *l'esprit Royal* ou *princpal* fut confirmé.

Herodote liu. 4. ch. 155. parlant de Battus.

Vatab. Sermo meus erit de rebus æqualibus, hoc est planis & facilibus.

Symmachus & Theodot. ἐγκυρίως.

Pseaume 50.

V. Non certes que ie pense dire, que tous les termes dont la diuine sagesse s'est seruy faisant des ordonnances, ou parlant aux hommes, soient faciles à entendre, oüy bien pour ceux de la loy, qui ont deu estre les plus exprez de toute l'Ecriture, comme n'étans à autre dessein que pour estre bien entendus. A quoy il estoit necessaire d'apporter de la candeur & de la naïueté, afin que le peuple n'y trouuast point d'épines à les comprendre, & qu'il n'eust aucun pretexte de les reietter pour ce sujet-là. Le Roy Sophar preuoyoit de grandes difficultez en la loy de Dieu dont il parle. Car ne pouuant supporter les iustifications de la vie de Iob, qui luy auoit fait voir son innocence tres-euidemment, il tasche de le conuaincre de quelque offense, & de luy prouuer qu'il en deuoit auoir commis, à cause de la difficulté de la loy. *A la mienne*

Iob 11. v. 4. 5. & 6.

volonté dit-il, *que Dieu parlaſt à toy, & qu'il ouurit vers toy ſes leures, afin qu'il te monſtraſt les ſecrets de ſapience, & que ſa loy eſt multipliée en pluſieurs façons.* Il ne pouuoit pas accuſer les replis des difficultez de la loy de Moyſe, elle n'eſtoit pas encore publiée de ſon temps, mais ou il entendoit parler des ordonnances communes, ou peut-eſtre de celles de la raiſon, dont l'exacte equité eſtoit de toute eternité dans les ſecrets de la ſageſſe infinie, au prix de laquelle la raiſon humaine eſt inique pour ſi iuſte qu'elle ſoit. Et diſoit ſelon la verſion des Septante. *Elle ſera au double, ſi tu la compares à ce qui eſt auprés de toy.* C'eſt à dire. Quand tu aurois employé tous tes ſoins & fait tout ton poſſible pour garder cette loy, ou cette ſageſſe, elle ſera touſiours au double par deſſus tes forces. Partant ne me dis plus que tu es innocent & ſans preuarication. Mais pour ce qui eſt de la loy de Moyſe, elle ne contenoit tant de difficulté, que l'vn & l'autre ſexe ne la pûſt obſeruer. Meſmes en vn temps où vous aüiez de grands emulateurs de ſon obſeruance, c'eſt à dire, quand elle eſtoit à la veille d'eſtre abolie. Comme ſi par cette rigueur, l'on euſt eu intention de luy donner de la force pour la ſauuer du naufrage. Bien eſt-il vray que tous n'eſtoient pas de l'intention de ces zelez de la loy. Car vous auez à propos de Zacharie & d'Elizabeth en l'Euangile de ſaint Luc, qu'ils eſtoient tous deux *Iuſtes deuant Dieu, cheminans en tous les commandements & iuſtifications du Seigneur*: Cependant la vraye vertu n'entend pas garantir la loy écrite de ſes difficultez tant qu'il ſemble. Elle n'ignore pas ſes imperfections. Ny que par-

Les Septante.

S. Luc 1. v. 2.

my tant d'autres taches, il y euſt celle de la difficulté de ſon obſeruance: quoy que pour lors veu l'eſtat des hommes de ce temps-là & leur merite, ce ne fuſſent point des taches, comme auſſi les œuures de Dieu ſont excellentes. Tout ce qu'elle veut inferer de ce qui a eſté dit cy deſſus, n'eſt qu'à intention de faire voir que quelque nombre de ſtatuts que contint la loy, il ne deuoit ſembler exceſſif ny ennuyeux. Veu l'excellence des paroles qui les exprimoient. Veu la majeſté du Legiſlateur qui les auoit ordonnées. Veu la perfection & la dignité des leures qui promettoient de ſouurir pour annoncer des choſes tres-faciles. Veu en fin la ſageſſe de cette diuine bouche, qui n'a voulu dicter plus de teſtaments qu'elle n'auoit de leures. Bouche ſelon Salomon, d'où il ne ſortoit point de paroles qu'apres que la rectitude & la facilité l'auoient ouuerte. Tel a eſté le premier deſſein du Seigneur, touchant ce qui a eſté traitté.

Prouerb. 8.

CHAPITRE XXVI.

I. La loy de grace eſt plus facile à garder que la loy écrite, & la loy de nature. II. Certains motifs pour leſquels il a pleu à Dieu de corriger ces deux loix. III. Dont le principal a eſté la charité. Ce qui eſt monſtré premierement de la loy de nature. IV. Et puis de la loy écrite. A propos de laquelle il eſt traitté de tous les preceptes & regles y contenues. Leſquelles tendans à vne fin, ne faiſoient qu'vne ſeule loy. V. Confirmation de cette doctrine, tirée de l'ex-

preſſe parole de Dieu. VI. Qu'au temps de la grace il n'a voulu multiplier ces loix, qui ſont toutes compriſes en vne. Et c'eſt celle de l'amour de Dieu, qui eſt vne parfaite obſeruation de ſa loy & tres-facile. VII. Que la vraye vertu pretend à la meſme facilité ſans ſe détourner de l'intention des loix politiques. VIII. Qu'elle reçoit à certaines conditions.

I. MAIS comme les ordonnances qui ne ſortent que des ſeules leures d'vn Legiſlateur, ne donnent point tant d'amour qu'il y a apparence qu'elles feroient ſi ſon cœur les auoit dictées, & s'il les auoit ſignées de ſon ſang; parce que l'excez d'vne telle charité ſeroit pour les recommander infiniment, & pour les rendre tres-aimables, ou certes il faudroit auoir à faire à des ames bien ingrates: L'on peut dire en verité, que celle du ſouuerain Legiſlateur de la loy nouuelle, qui a tous les auantages de l'amour infiny, & toutes les circonſtances que ie viens de dire, doit auſſi auoir plus de facilité que toute autre loy. Soit parce comme i'ay dit, que l'amour rend toutes choſes faciles, ſoit à cauſe qu'elle eſt toute compriſe dans l'epitome de celle de la charité. C'eſt dy-je, ce que l'on peut dire en verité. Et de plus, que mon Iuſte faiſant ſes ordonnances ſur ce modele, le peuple de ſon Empire, s'il eſt ſenſible aux bien-faits comme il doit eſtre, aura grand ſujet de s'en loüer. Parlons premierement de l'exemple que la vraye vertu fait imiter à ſon Prince. Il nous donne à connoiſtre dit ſaint Paul, *Le myſtere de ſa volonté, ſelon le bon plaiſir qu'il* Epheſ. 1. v. 10.

auoit premierement arreſté en ſoy. Afin qu'en la diſpenſation de la plenitude des temps, il fiſt vne recapitulation de toute choſe en Ieſus-Chriſt. Ce n'eſt pas ſigne que ce Legiſlateur approuuaſt le grand nombre des loix, luy qui eſtoit en terre la charité & la main droite du pere, où eſt le feu qui conſomme tout, qui vnit toute choſe. Comparez-moy la loy de nature à la loy écrite, vous trouuerez celle-cy dautant plus mal-aiſée à obſeruer que l'autre, qu'elle eſt auſſi beaucoup plus nombreuſe, & plus broüillée de ceremonies & de circonſtances. Mais que la loy de charité ne ſurpaſſe en facilité celle de la loy de nature; & qu'elle euſt meſmes eſté fort faſcheuſe ſans l'aſſiſtance de cette vertu qui y contribuoit quand elle fleuriſſoit le plus, quoy que ce n'ait iamais eſté ſi parfaitement qu'elle fait en ce temps de ſa reparation, la vraye vertu & tous ceux qui étudient à ſon échole n'en ont iamais douté.

S. Iean 19. v. 30. II. Voila pourquoy auſſi Dieu a dit, *tout eſt cõſommé.* *Sap. 11. v. 21.* Celuy qui eſt mort apres auoir fait tout *en poids, nõbre & meſure*, & apres auoir reduit toutes ſes loix en vne, celuy-là meſme proteſte que tout eſt parfait, & que iamais plus il ne toucheroit à la loy de ſa derniere volonté. Il auoit touché aux deux autres, non pour dire qu'elles n'eſtoient pas parfaites pour ce temps là, mais qu'il ne les auoit pas ordonnées en perſonne. Pour celle qu'il a dictée de la bouche de ſon cœur, qu'il a ſignée de ſon ſang; pour celle qui eſt amour, & ſon amour; qui meſme eſt ſa perſonne, & qui comme telle eſt infiniment parfaite & tres-dignement eſtablie, il n'y touchera iamais plus. Sans preiudice que iuſqu'à

iuſqu'à la conſommation du ſiecle, il doit contribuer à ce qui eſt de ſon obſeruance. La vraye vertu ne pouuoit dourer qu'il ne deuſt corriger les autres, puis qu'à ce qu'elle void, la derniere des deux eſt en ſa main. Car certe main ne demeure point ſans rien faire, comme il dit luy-meſme. *Mon pere opere iuſques à maintenant, & moy auſſi ie trauaille.* A condirion que ce qu'elle y trauaille n'eſt que pour polir vn ouurage qui ne faiſoir par maniere de dire que parrir de l'ouurier, (mille ans ne ſont qu'vn iour deuant Dieu) & où les hommes en peu de temps auoient donné ſujet de toucher. *Il luy a pleu* dit ſainr Paul, *faire vne recapitulation.* Ce que l'on doit croire beaucoup plus myſterieux, que la reueuë qu'il auoit faire de ſes ouurages en la creation. Parce que l'inuention de ſes loix eſtoit d'autre imporrance que ſes autres œuures. Si bien que ce n'eſtoit pas ſans ſujer que la meſme ſageſſe diſoit cy deſſus, qu'elle auoit de grandes merueilles à dire, quād elle auoit à aſſeurer que par ſon moyen les Legiſlateurs dreſſeroient de iuſtes ordonnances. Car que pouuoit elle dire de plus admirable, que de declarer l'ordre & la raiſon de ce ſien procedé? Elle met l'homme au monde le dernier de toures les creatures. Apres les auoir reueuës pour vne derniere fois, & quand elle n'y voulut plus rien faire, elle l'oblige de s'accommoder comme il pourroit à ce qu'elle auoit fait pour luy. Elle luy donne des loix, & parce que la volonté humaine pour s'y ſoumettre les deuoit trouuer conuenables à ſon election, elle ne tarda pas long temps à connoiſtre que la premiere loy du monde eſtoit inferieure à ſon merite, quoy que pour lors elle fuſt aſſez conforme à ſa S. Iean 5. v. 17

portée. Elle y veut donc mettre la main, & y ſuradiouſter la perfection de ſes ordonnances expreſſes. De vray la loy de nature dont ie parle, eſtoit pluſtoſt vn ſentiment tacite de la diuine volonté, qu'vn Edict publié ou emologué de ſa part. Ce ne fut pas tout, car l'homme n'eſtant plus enfant, & ayant trop de cœur pour viure touſiours ſous la diſcipline d'vn Pedagogue; Dieu delibere auec autant d'affection que s'il euſt eu deſir de luy plaire, de reduire ces deux loix à vne, de mettre tant de merite en cét abregé des deux plus belles merueilles du monde, que toute l'ambition humaine n'en peuſt deſirer dauantage. S'il y reüſſit, ie vous le laiſſe penſer, veu ſon pouuoir, ſa volonté, & ſa ſageſſe. Vne choſe ſçay-je bien que comme les deux autres loix données l'vne apres l'autre, & de temps en temps, auoient eſté ſes commandemens tacites, ou exprés; La charité que l'Apoſtre appelle *lien de perfection*, n'auoit point manqué en ſes diuines intentions, bien qu'elle ne fuſt aperceuë que des plus parfaits. Selon le meſme Apoſtre, *la charité eſt la fin des preceptes*; Or celuy qui tend à la fin de quelque choſe que ce ſoit, en embraſſe touſiours infalliblement le deſſein lors qu'il le forme.

Coloſſ. 3. v. 14

1 Timoth. 1. v. 5.

III. Cette matiere me meneroit trop loin ſi ie me voulois ainſi laiſſer emporter à la conſideration des perfections de cette fin. Il ſuffira de voir pour abreger, & pour bien entendre l'abregé de cette parole racourcie, de cette recapitulation des loix; que le nombre des ſtatuts qui y eſtoient ordonnez dépendoit finalement de la ſeule charité. Comme il ſera plus facile de conceuoir, ſi ie m'arreſte à chacune d'elles en par-

ticulier. Commençons par la plus ancienne, qui eſt la loy de la raiſon. Loy que toutes les nations ont receuë, & que i'ay iugé neceſſaire d'eſtre ſuppoſée en l'Empire de la vraye vertu. Saint Thomas enſeigne que ce precepte de la loy de nature, Il faut faire & pourchaſſer le bien, & euiter le mal; qui eſt fondé ſur ce premier principe general; Le bien eſt ce que toute choſe appete, eſt le ſeul fondement ſur lequel tous les autres ſtatuts de cette loy ſont appuyez, & auquel ils ſe reduiſent. Il en fait ainſi la deduction ſelon ſa façon methodique d'expliquer toute choſe. L'ordre des preceptes de la loy de nature ſuit celuy des inclinations naturelles. Il y en a trois principales, auſquelles toutes les autres ſe rapportent, & en chacune deſquelles vous auez la pratique generale du premier principe dont i'ay parlé, qui eſt de pourchaſſer le bien, & de laiſſer le mal. La premiere inclination naturelle eſt celle en laquelle l'homme communique auec toutes les ſubſtances qui appetent naturellement la conſeruation de leur eſtre. Suiuant laquelle l'on peut dire que les voyes que l'homme ſuit raiſonnablement pour conſeruer ſa vie, & pour ſe garentir de tout ce qui y eſt contraire, ſont obſeruances dictées en la loy de nature. L'homme a vne ſeconde inclination plus particuliere que celle-là, qui ne luy eſt commune qu'auec les beſtes. Conformément à laquelle l'on dit que ce que la nature a enſeigné à tous les animaux, eſt vne autre ſienne ordonnance. Comme la generation, l'education des enfans, & choſes ſemblables. La troiſiéme inclination eſt celle qui tend au bien de la nature raiſonnable, qui eſt ſinguliere en l'homme, qui n'eſt propre qu'à

S. Thom 1 2. q. 94. art 2. & q. 99. ar. 4.

luy. Par exemple, l'homme a vne inclination naturelle pour connoiſtre la verité de Dieu, pour viure en compagnie, pour aimer la ſocieté. A cét effet l'homme doit euiter l'ignorance, & n'offenſer ceux auec qui il a à viure. Vn chacun peut colliger de cette doctrine, que la premiere loy des hommes ne les a pas voulu aſſujettir à vn grand nombre de ſtatuts. Et que pour l'accomplir, c'eſtoit aſſez que de bien faire, & de fuir le mal. Chacun peut voir de plus que la loy qui a le bien pour objet, n'en a point d'autre que la charité, qui eſt ennemie de la confuſion, & qui tend à la concorde & à l'vnion. D'où s'enſuit que chacun peut apprendre de ſoy-meſme, que charger les hommes d'vn grand nombre de loix, c'eſt faire contre les ſentiments de nature, & ne pas bien ordonner de la police d'vn Eſtat, dont la regle fondamentale doit eſtre la raiſon. Et comme cela eſt ſi notoire, qu'il entre ſans difficulté dans l'eſprit de tout le monde, paſſons à la loy écrite.

IV. I'ay déja fait voir, & c'eſt bien l'vne des plus auguſtes veritez de l'ancien Teſtament, que la loy de Moyſe luy auoit eſté donnée en deux tables. La premiere ne contenoit autre choſe que les preceptes qui touchoient la diuine majeſté. L'autre, ceux qui concernoient le prochain. Le tout ordonné en dix ſtatuts. A ces dix loix ſe rapportoient en premier lieu les preceptes moraux, que la loy de nature prattiquoit du ſeul mouuement de la raiſon, & ſans auoir attendu ces regles qui luy ont eſté ſuraioutées. Tant elle ſe laiſſoit perſuader par ce ſien principe, qui preſcrit de bien faire, & de laiſſer le vice. Puis les preceptes ce-

remoniaux qui ordonnoient des obſeruances ſacrées, inſtituées pour le culte ſouuerain, & pour le ſeruice de Dieu. Et de plus les preceptes iudiciaux, qui tendoient à meſme fin. On les appelle autrement droits. Ils regardoient la Iuſtice & l'equité de la conuerſation humaine, dont Moyſe parle ainſi : *En ce temps-là le Seigneur me commanda de vous enſeigner les ceremonies & droits que deuez faire en la terre, laquelle deuez poſſeder.* Deut.4.v.14. Vous auiez outre ce beaucoup d'autres regles mentionnées en l'Ecriture, auſquelles le ſaint Eſprit a donné des noms propres à ſes deſſeins. Comme ſont les iuſtifications, les mandements, ou commiſſions, les témoignages, les preceptes. Les mandements eſtoient portez au peuple par l'entremiſe de quelqu'vn, comme auſſi le mot le porte. Dieu donnoit les preceptes en perſonne. Les témoignages eſtoient des proteſtations de la diuine Iuſtice. Les iuſtifications, des manifeſtes de ſes iuſtes chaſtiments. Ie les appelle regles, parce que tout cela en auoit la vigueur. Car l'on eſtoit obligé de les garder. Pour les preceptes & les mandements, c'eſt choſe trop euidente qu'ils eſtoient obligatoires. Quant aux iuſtifications, Dauid proteſte de ſ'en ſouuenir. *Ie n'oublieray* dit-il, *eternellement tes iuſtifications*, c'eſt à dire ſelon la gloſe, ta loy. Pſeau.118. Il reſte les témoignages. Mais Moyſe les recommande au peuple de cette ſorte. *Garde* dit-il, *les preceptes du Seigneur ton Dieu, & les témoignages.* Deut.6.v.17. Tout cela, & tant d'autres preceptes affirmatifs ou negatifs, que l'on auoit deduits comme des conſequences annexées aux ceremonies de la loy, & à ſes droits, deſquels les Iuifs eſtoient grands ob-

ſeruateurs, ſe pouuoient rapporter, ou aux preceptes de la probité, ou aux ordonnances de la pieté, ou à celles du droit ciuil & de la ſocieté de ce peuple. Et quoy que les ordonnances de la pieté, & celles des iugements ou du droit, dont les premieres ſont determinées par la loy diuine, & les autres par la loy humaine qui en deriue, ſoient poſterieures, non en dignité, mais quant à leur origine, aux preceptes moraux de la loy de raiſon, comme auſſi la grace eſt vn appanage de la nature reparée: neantmoins il eſt certain, que les vnes & les autres ont cela de commun, qu'elles dépendent comme parle ſaint Auguſtin, des dix preceptes des deux tables. A quoy pour venir à mon but, il faut ajouter, que ces deux tables ne contiennent qu'vne loy. Au ſens que ſaint Thomas l'enſeigne fort clairement, quand il écrit ainſi. Puis que le precepte de la loy eſt d'obligation, il faut croire qu'il ordonne quelque choſe qui doit eſtre faite. Or l'ordonnance ne ſ'execute que ſuiuant la neceſſité de quelque fin. D'où il eſt manifeſte, que tout precepte comprend vn ordre à quelque fin. Entant à ſçauoir que ce qui eſt commandé ſera neceſſaire ou expedient pour y paruenir. Outre ce il ſe peut faire, & cela arriue ſouuent, que pluſieurs choſes ſont neceſſaires ou expedientes, pour aller à vne fin. D'où vient auſſi que l'on peut donner diuers preceptes de diuerſes choſes, qui cependant n'auront toutes qu'vn meſme but. C'eſt pourquoy il ſe peut aſſeurer, que tous les preceptes de la loy ancienne, ne ſont qu'vne meſme choſe du coſté de l'ordre à vne meſme fin. Si cette doctrine eſt veritable, il eſt tres-aiſé de voir, que comme tou-

S. Auguſtin l. 2 q. ſur l'Exode, en la q. 140.

S. Thom. 1. 2. q. 99. art. 1.

tes les inclinations humaines n'auoient qu'vne fin en la loy de nature, qui eſtoit de bien faire, & laiſſer le mal; ainſi tous les deuoirs humains n'auoient qu'vne fin en la loy écrite. Et i'ay déja dit que c'eſtoit la charité, ſelon l'Apoſtre.

V. Et ſi l'authorité de l'Apoſtre ne ſuffit pas, oyons le diuin Legiſlateur. Car il eſt vray-ſemblable qu'il a voulu contribuer à cette fin de ſes ſtatuts, lors qu'il inſpira à Moyſe d'appeller les dix commandements de ſa loy *dix paroles*, voire *vne* ſeule *parole*. Deut.4.v.13. *Vous n'adiouſterez rien* dit-il, *à la parole que ie vous commande*. Au meſme lieu v.2. Parole qui comprenoit toute la loy, comme meſmes il la confirmé du temps de la grace, diſant par ſon Apoſtre: *Toute la loy eſt accomplie en vne parole*. Galat.5.v.14. Il eſt bien vray qu'apres auoir appellé tous les articles de ſon ordonnance *vne parole*, comme pour arreſter principalement l'eſprit à la loy fondamentale de ce peuple, qui eſtoit celle qui venoit de ſa part; que Moyſe luy parle des autres charges ou commiſſions qu'il auoit à luy donner de l'ordonnance du Seigneur, comme quand il dit: *Vous ſçauez que ie vous ay enſeigné les preceptes & droits, ainſi que le Seigneur mon Dieu m'a commandé. Vous les garderez & ferez*; mais quand il en donne la raiſon, & qu'il ajouſte: *Car c'eſt voſtre ſapience & intelligence deuant les peuples, afin qu'ayans tous ces preceptes ils diſent, Voicy vn peuple ſage & entendu, vne grande nation. Et n'y a autre nation ſi grande qui ait les Dieux ainſi approchans d'elle, comme le Seigneur noſtre Dieu approche de nous en tout ce que nous l'inuoquons.* Quand dy-je, Moyſe luy allegue cette raiſon, à mon auis que ce n'eſt pas pour l'embar-

Deut.4.v.5. La meſme v.6.7.

raſſer dans vn grand nombre de commandemens multipliez, mais pour l'éclaircir des myſteres qui eſtoient contenus en ces dix paroles, ou en l'vnique parole de la loy. Afin qu'apres les auoir bien entenduës, il luy fuſt plus facile d'y obeïr. En ſigne dequoy il ne fait point mention en ce paſſage que de deux choſes. Des ceremonies qu'il auoit commiſſion de leur donner à entendre, & qui regardoient les preceptes de la premiere table; & des droits qu'il auoit encore charge de leur deduire, qui concernoient la conuerſation humaine, & les moyens de viure en homme de bien auec le prochain. Car pour les preceptes moraux de la probité & de la vertu, ils eſtoient preſuppoſez à tous autres, & nul n'en eſtoit ignorant.

VI. Ie dois paſſer maintenant ſuiuant les intentions de la vraye vertu, au deſſein du Legiſlateur de la loy de grace, ſi amoureux de l'vnion, qu'il n'a fait qu'vn peuple des Gentils & des Iuifs, des Barbares & des Scythes, des ſerfs & des libres. Bien que pour lier la ſocieté des naturels ſi differents, il n'ait donné qu'vne ſeule loy, & qu'vne ſeule parole. Toutefois comme l'eſtat de la grace n'eſt pas ſeulement plus parfait, mais encore plus remply de iour & d'euidence que tout autre, c'eſt choſe ſi notoire qu'il a voulu y accomplir la figure de la loy de feu en ſa main, qu'il n'eſt plus neceſſaire pour en iuſtifier, que de ſe repreſenter ſa doctrine & ſes œuures qui reluiſent en l'Euangile: Tant il eſt aiſé de iuger par la publication de la loy des parfaits, que ſon Legiſlateur qui eſt deuant les ſiecles, n'auoit eu depuis la creation du monde autre intention que la fin des preceptes, qui eſt la charité, & de ne

Coloſſ. 3. v. 11.

donner

donner qu'vne ſeule loy à tout le monde. Il n'eſt donc beſoin ny fort à propos de s'y arreſter plus longuement. Afin que la vraye vertu qui ſe haſte de venir au point politique de ſon Empire n'en ſoit diuertie. Elle ſe contente de le baſtir ſur le fondement de ces paroles de ſon Legiſlateur. *Tout ce que vous voulez que les hommes vous facent, faites leur auſſi ſemblablement: car c'eſt la loy & les Prophetes.* Voyez ie vous prie en ce peu de mots la recapitulation de la loy de nature, dont le principe eſt encore en vigueur, quoy que ce ſoit d'vne façon plus ſpeciale qu'il n'eſtoit iadis, & de la loy écrite, dont les commiſſions & mandements, comme l'Apoſtre m'enſeigne, *ſont épuiſez*. Epuiſez, c'eſt à dire tirez hors de leurs imperfections. Où certes épuiſez, c'eſt à dire accomplis. Car le Legiſlateur eſtoit venu *non* pour *violer la loy, mais pour l'accomplir*. Remarquez auſſi qu'encore que garder ce ſeul point de droit diuin dont parle ſaint Matthieu, ne ſoit preciſément parlant, que garder les ſtatuts de la ſeconde table, c'eſt à dire bien viure auec le prochain; ſi eſt-ce que le Legiſlateur appelle cela *la loy & les Prophetes*. Pour vne belle raiſon, & des plus conſiderables. Vous l'auez chez ſaint Auguſtin. Ce grand homme peſe à propos de la charité & de la dilection, ce que ſon Legiſlateur a dit ailleurs, que *la loy & les Prophetes dépendent de deux mandements*, & dit que l'Ecriture a raiſon de n'en faire qu'vn des deux, auquel & l'amour de Dieu, & l'amour du prochain peuuent eſtre compris. Car ſoit que l'Ecriture ſe taiſe de l'amour du prochain, & n'oblige expreſſément qu'à l'amour de Dieu, elle ne fait rien en cela contre l'intention de la

S. Matth. 7. v. 12.

Epheſ 2. v. 15.

S. Matth. 5. v. 17.

S. Matth. 22. v. 40.

S. Auguſt. lib. 8. de Trinit. cap. 7.

S. Matth. 22. ey deſſus.

loy. Parce que celuy qui aime Dieu, ſe doit plaire conſequemment à obeïr à ce que Dieu commande. Faiſant paroiſtre par ſon obeïſſance la grandeur de ſon amour. Si bien qu'il faudra de neceſſité qu'il aime ſon prochain, parce que Dieu l'a commandé: Soit qu'elle ne faſſe expreſſe mention que de l'amour du prochain, elle ne laiſſe d'obliger à toute l'obſeruance de la loy. A cauſe qu'il ne ſe peut faire que celuy qui aime ſon prochain, n'aime principalement la dilection. Et que *celuy qui demeure en dilection, demeure en Dieu.* Il aimera donc Dieu ſur toute choſe en aimant ſon prochain comme ſoy-meſme. Ainſi l'Apoſtre, *Celuy qui aime le prochain a accomply la loy.* Ainſi le Seigneur, *Celuy qui a mes commandements, & qui les garde, c'eſt luy qui m'aime.*

Rom. 13. v. 8.

S. Ioan 14. v. 21.

VII. Ie vous demande maintenant ſi la vraye vertu n'a pas raiſon, dreſſant ſon Empire ſur le modele du Royaume des Cieux, & ſon Prince ſur les exemples du Roy des Rois, & ſon Legiſlateur ſur les maximes de la ſageſſe eternelle, qui eſt la loy & le Legiſlateur des Chreſtiens, de ne point propoſer d'autre forme de loix au peuple de ſon Iuſte, que celle qui ſeroit conuenable à ſa creance, entant que fondée ſur le principe de la loy de nature, ratifiée par la loy écrite, & rendue parfaite par la loy de feu qui eſt la charité. Car par ce moyen non ſeulement elle confirme les autres intentions de ſes inſtitutions, & ce qu'elle a déja dit, que les loix de ſon Eſtat ne doiuent en rien contreuenir à celles de la foy: que pour les ordonner & pour y obeïr, il falloit que la prudence du Legiſlateur & de ſes ſujets, fuſt accompagnée de probité &

de bonnes mœurs: mais de plus elle a touché le vray but des loix politiques, qui eſt marqué en cette loy de feu de la dextre de Dieu, & és tables de la loy, qui étoient enfermées dedans vne Arche d'or. Parce que le feu & l'or, qui ſignifient la charité en l'Ecriture, d'où elle tire ſes maximes, repreſentent auſſi l'amitié des peuples qui eſt la fin des loix humaines. Le Docteur Angelique parle tres-bien en confirmation de cette induction de la vraye vertu, où il dit de cette ſorte. Comme l'inſtitution de la principale loy humaine, c'eſt de lier les hommes par amitié mutuelle; ainſi l'intention de la loy diuine, c'eſt principalement d'établir l'amitié de l'homme auec Dieu. Beau rapport, & fort neceſſaire pour le bien public. Il ajoute, Et parce que la reſſemblance eſt cauſe de l'amour, il eſt impoſſible de mettre de l'amitié entre les hommes & Dieu qui eſt tres-bon, que les hommes ne luy reſſemblent en bonté. Or la bonté de l'homme c'eſt la vertu, qui apporte touſiours du bien à celuy en qui elle ſe retrouue. Si cela eſt vray de la vertu, iugez ce que l'on peut dire de la charité reyne des vertus. Et ſi ce n'eſt pas plus que de quelque autre vertu que ce ſoit. Attendu meſme ſelon ſaint Hierôme, que c'eſt choſe ſi rare que de poſſeder la charité. Car dit-il, c'eſt vn tel bien, que toute la loy eſt recapitulée & compriſe en elle. Il ne parle apparemment que de la loy diuine; mais puis que c'eſt de la plus excellente de toutes les loix, & de la ſeule parfaite; on le peut auſſi inferer à proportion des loix politiques, ſur tout ſi elles ſont inſtituées ſelon la vraye vertu, parce qu'elles auront le meſme fondement. Car i'ay déja

S. Thom. 1. 2. q. 99. art. 2.

S. Hieroſme ſur l'epiſt aux Galates.

monſtré qu'elles ne peuuent eſtre equitables, ſi elles ne regardent l'amitié des peuples. Ny faciles à obſeruer, ſi elles ne tendent à la charité. Alexandre le grand n'auoit pas ignoré ce principe. Il gardoit les regles de l'amitié pour maintenir les peuples qu'il auoit conquis, comme écrit Plutarque, tout ainſi que s'il euſt eu enuie de faire de tous les hommes, le peuple d'vne ſeule Republique. Plutarque dit de plus, que ſi ce Dieu qui auoit enuoyé çà bas l'ame d'Alexandre, ne ſe fuſt tant haſté de le rappeller, il eſtoit en doute ſi vne ſeule loy n'euſt regenté tous les hommes, & ſi vn ſeul droit ainſi qu'vne lumiere commune, n'auroit eſté établi par tout le monde. Ce que ie remarque non ſeulement en preuue de ce que i'ay dit, que les Legiſlateurs doiuent butter à l'amitié & à l'vniõ des peuples; mais encore pour faire voir que quelque nombre de ſujets qu'il y ait en vn Eſtat, vne ſeule loy leur peut ſeruir de liaiſon ſelon l'intention de la loy naturelle. Et comme vous voyez preſque par tout, que le plus grand nombre des hommes eſt celuy des ſimples, Seneque n'a pas mal penſé quand il a dit; Que la loy doit eſtre compriſe en peu de mots. Il en donne ces deux raiſons. Afin que les ignorants la puiſſent mieux retenir. Et auſſi qu'ils la reçoiuent tout ainſi que ſi c'eſtoit vne voix enuoyée diuinement.

Plutarch. de fort. & virt. Alexand. l. 1.

Seneque.

VIII. Ce qu'eſtant ainſi quelle perfection reſte à deſirer en l'Empire de la vraye vertu, qui y reçoit meſmes des preceptes politiques ſuiuant les ſentiments raiſonnables des étrangers ? Car elle doit approuuer que ſon peuple ſe comporte ſelon les regles de l'amitié, puis qu'elle ne luy preſcrit point d'autres

ordonnances que celles qui tendent à la charité, ou certes à la perfection des loix. Si mieux l'on ne veut dire, que ſuiuant ſon deſſein & dans l'ordre de la relation auec cette vertu, tous les ſtatuts de ſon Eſtat ne ſeront qu'vne loy. *La charité ne cherche point ſes profits.* Il eſt 1. Cor. 13.
donc tout certain, qu'elle éteint tout ſujet de querelles & de mouuemẽts, qui détruiſent les peuples. La charité eſt vn lien, elle étreint donc la concorde & la paix entre les peuples, qui eſt eſtre la cauſe de leur felicité. Bref, ſi les loix ſimplement politiques, pour rendre les Eſtats heureux, ne doiuent eſtre ſeparées de l'intention de l'amitié publique qui ne reçoit point d'iniuſtice, & qui doit deſaprouuer les mauuaiſes mœurs ; Elles ne le peuuent faire comme la charité Chreſtienne, qui eſt vne tres-parfaite amitié. Pour dire que ſi ces loix ont rien d'excellent à donner aux Empires, elles le tiennent de cette ſource, auſſi bien que de la loy écrite que i'ay fait voir inſeparable de celle de la raiſon qui condamne le vice, au moins ſi elle eſt droite ; ainſi que la loy de nature qui defend de mal faire. De maniere que la vraye vertu ne reiette point de loix, ſi elles conuiennent auec les principes de la droite raiſon, & de la loy de Moyſe, qui ſont toutes deux dreſſées pour aller à la fin de toute perfection, c'eſt à dire à la charité. Et c'eſtoit à intention de rendre le droit des mœurs & le droit des loix, vn meſme droit, qui eſt le droit diuin. Il y pourroit auoir en vn Eſtat autant de loix que de ſujets, ſans les bonnes mœurs la police n'en iroit pas mieux pour cela. Or elle a fait voir que les mœurs regardent le principe de la loy de nature, qui eſt bien faire & ne point

mal faire. Il faut donc auſſi dit-elle, que les loix ſe rapportent à cette fin, & pour n'eſtre qu'vne meſme choſe auec leur fondement, que le Legiſlateur donne à connoiſtre à ſon peuple, que quelques ordonnances qu'il luy preſcriue ce ne ſeront point des ſtatuts hors de l'ordre de cette intention. Ce ſeroit vn parfait moyen d'apprendre à ſon peuple, & de luy faire ſentir, que ſ'il aimoit le bien auquel tout homme a naturellement de l'inclination, comme S. Thomas diſoit, il ne luy faudroit point d'ordonnances. Or l'on ne peut auoir de l'amour pour le bien qu'il n'y paroiſſe aux bonnes mœurs, ſans leſquelles les loix n'arriueront iamais à leur fin, & ne ſeruiront de rien. Si ce n'eſt peut-eſtre comme i'ay dit, pour y contraindre les rebelles. Iſocrate confirme excellemment tout cecy. Il monſtre que la iudicature des Areopages n'a point eſté erigée pour établir des loix, ou pour émologuer celles qui eſtoient dreſſées, mais pour cenſurer les mœurs. Ce nouueau Senat dit-il, fait prendre pour des étourdis, & pour des impertinents, ceux qui s'imaginent que l'on void de trex-excellents hommes, où il y a de tres-exquiſes loix. Car ſi cela eſtoit vray, rien n'empeſcheroit que tous les Grecs ne fuſſent tous de tres-habiles gens, attendu qu'il leur eſtoit aiſé d'emprunter des loix les vns des autres. Ce n'eſt pas ce qui fait croiſtre la vertu, oüy bien la façon ordinaire de bien viure. Car il faut de neceſſité pour la plus part que l'on participe & que l'on ſe rende ſemblable aux mœurs auſquelles l'on aura eſté nourry & éleué: quant à la multitude des loix & pour le ſoin trop exact d'en établir en grand nombre, c'eſt vn

Iſocrat Areopag.

ſigne de mauuais Eſtat de Republique. Comme auſſi, vn grand nombre de medicaments ordonnez pour vne meſme perſonne, font croire indubitablement, ou qu'elle eſt bien malade, ou que le Medecin ne la traitte pas bien.

CHAPITRE XXVII.

I. Que les Rois ſuiuant l'exemple de la Sageſſe eternelle, peuuent toucher aux loix de la main de diſcretion. II. Contre vn malhabile politique de ce ſiecle. III. Eſtant vray que la Sageſſe eternelle a touché à la loy de Moyſe au temps de la correction. IV. Pour en donner l'exemple aux Rois. Paſſage de Baruch, qui ſembloit contraire à cét exemple, tres-bien expliqué. V. Les rebelles non plus que les Iuifs, n'approuuent pas les changements des loix, quelque neceſsité qu'il y ait qu'vne loy animée les corrige. VI. Et quoy que ce ſoit choſe plus raiſonnable & plus vtile que le Prince les aboliſſe, s'il en eſt beſoin, que le temps.

1. LEs deux autres conſiderations de cy deſſus doiuent arreſter la vraye vertu ſur la main droitte du Seigneur, où eſt la *loy de feu.* La main droitte de Dieu ſignifie le Paradis. Pour y aller entr'autres conditions, celle-cy eſt neceſſaire. Il ne faut point vſer de ſupercherie, mais garder la iuſtice & l'equité. Qui eſt dire *Pſeau. 14.* que toute ruſe & toute tromperie de prudence humaine doit eſtre bannie des inſtitutions de la vraye vertu. Car elles conduiſent mon Iuſte de ce Royaume

à celuy du Paradis. La main droitte de plus qui tient cette loy, monſtre aſſez comme quoy elle l'a à ſa diſpotion, & la manie ainſi qu'il luy plaiſt. Mais comme c'eſt la main de la Sageſſe eternelle, le Prince qui en fera ſa regle de conduite n'aura garde de faire tort aux loix, ny d'en détourner le feu de ſon inclination naturelle, qui ſuppoſé l'integrité de la vraye religion, tend au bien public comme vers ſa fin. Il faut donc eſtre tout aſſeuré qu'il en diſpoſera tres-iudicieuſement. Et que s'il peut connoiſtre qu'il ſoit à propos de changer les loix, ie ne dis point les iniques ſeulement, comme ſont celles qui ſeruent à maintenir les rebelles; mais les iuſtes que le temps a pû rendre ſurannées, le Legiſlateur aura encore à ſe conformer en ce point aux principes de ſon ſouuerain exemple, afin de n'encourir aucun blaſme, comme il pourroit faire, s'il touchoit aux loix, ordonnances ou couſtumes de ſon Eſtat, autrement que bien à propos. Si ce n'eſt qu'il y touchera touſiours tres-ſagement, quand ce ſera à intention de ruiner des priuileges qui pourroient eſtre cauſe de la ruine de ſon Royaume. Que n'euſſent point dit ou écrit les aduerſaires de la loy & des Prophetes, ſi Dieu y mettant la main, voire la main droitte; & ce non ſeulement pour en raffiner les preceptes par le moyen du feu de la charité, mais auſſi pour en condamner les antiquitez; puis que nonobſtant les corrections qu'il a faites de ſa propre main, l'examen & les eſpreuues par leſquelles il l'a fait paſſer, afin comme ie dis, d'en oſter l'impureté s'il y en auoit, ou les imperfections, l'on n'a point laiſſé de la blaſmer, ny de la prendre à partie, ny d'en accuſer les manque-

ments,

ments, comme saint Augustin a écrit: Ie vous demande de mesme, à propos de la loy, laquelle quoy qu'ancienne & beaucoup plus vieille auiourd'huy, que lors que ses ennemis l'ont mise en instance, a esté autre fois nouuelle, & tres-indubitablement d'institution diuine, si elle s'est veuë sujette à estre censurée de la sorte, ce que l'on ne pourroit pas faire des loix humaines, pour les raisons que ie diray au chapitre suiuant, sur tout de celles qui maintiennent vne tres-dangereuse religion, au cas que l'on n'y vouluſt point toucher, ou, selon la doctrine d'vn trop hardy politique de nostre temps, que l'on les laissast auec leurs vices apparents & non apparents. *S. Augustin tom. 6 contra aduersar. legis. Et contra Faustum.*

11. Toutefois ie ne m'estonne pas des extrauagances de cét esprit, car ayant osé écrire, que les loix & coustumes se maintiennét en credit, non pource qu'elles sont iustes & bonnes, mais pource qu'elles sont loix & coustumes: que c'est le fondement mystique de leur authorité, qu'elles n'en ont point d'autre: Bien que ce soit opiner directement contre ce que la vraye vertu a donné pour maxime à son Prince, en luy monstrant que toute loy qui n'est point iuste n'est point loy, & que n'estant pas droite elle n'oblige personne en conscience; Autrement les Tyrans seroient adorables, & auroient gaigné leur procés contre les bons Rois. Il pouuoit bien adiouster, que celuy qui se mesle de changer les loix, mesmes les iniustes, & celles qui sont contre raison, se monstre ennemy du public. Qu'il faut laisser le monde où il est. Que c'est vn acte d'hostilité de vouloir rien remuer. Que ces brouillons remueurs de mesnage, sous pretexte de reformer, gastét

tout. Qu'en fin tout remuement & changement de loix, de creances, de couſtumes & d'obſeruances eſt tres-dangereux. Si cela eſt, ie ſuis d'auis de laiſſer les rebelles en leur creance, quelque preiudice que cela apporte à l'honneur de Dieu, & à l'Empire tres-Chreſtien. Ie ſuis dy-je d'auis de démembrer la prudence, qui eſt bien plus que de la dépouïller, & la faire voir toute nuë. De la prendre pour vn monſtre, & non pour la plus belle merueille de toutes les vertus. Car contre la doctrine de tous les anciens qui la nous ont tranſmiſe telle qu'elle eſt, il faudroit croire qu'elle a des parties non neceſſaires & qui luy ſont ſuperfluës. La raiſon humaine dit ſaint Thomas, pour commander droitement, comme elle ſçait bien faire par la prudence, doit auoir trois choſes. Premierement elle doit ordonner ce qui eſt propre pour arriuer à vne fin. I'ay déja monſtré aſſez ſouuent que c'eſt le bien. Ce qui appartient à ſa prouidence. Et puis prendre garde aux circonſtances des affaires. Ce qui eſt pour ſa circonſpection. Finalement euiter les empeſchements, ce qui regarde ſa precaution. Mais ſelon ce politique, & en matiere de loix, où la prudence fondée en la charité tres-Chreſtienne eſt vniquement neceſſaire, comme i'ay auſſi deduit, elle n'a pas beſoin de ces parties, ſoit pour les eſtablir, ſoit pour ne les eſtablir que iuſtes, ſoit pour les faire obſeruer, en fin pour faire fleurir vn Eſtat, & par l'auancement des gens de bien, & par la correction des meſchants. Non de la prouidence: car la loy doit touſiours auoir la meſme vigueur, en quel âge qu'elle ſoit, & non ſeulement aller à ſa fin, mais en ioüyr. Auoir la meſme force pour les ieunes & pour

S. Thom. 1. 2. q. 48. art. 1.

les vieux, pour les ſains & pour les malades, de quelque maladie que ce ſoit qu'ils ſoient atteints, ſoit en guerre ou en paix, dans la rebellion ou dans l'obeïſſance. Non de la circonſpection: car la loy contre la doctrine de Platon, que i'ay alleguée & appuyée cy deuant, aura pris garde d'vn ſeul clein d'œil à toutes les circonſtances des affaires & des temps qui pouuoient ſuruenir à vn Eſtat, & ne ſe ſera point trompée en eſtabliſſant ſes principes. Bien que ce ne ſoit qu'vne raiſon humaine, dont les *penſées ſont incertaines & craintiues.* Non finalement de precaution: parce que la loy quelque iniuſte qu'elle ſoit, ſera ſecondée d'heureux ſuccez, & vaincra ſans faillir toute ſorte d'empeſchements. Que ſi ces parties de la ſageſſe luy eſtoient ſuperfluës, i'ay bien dit que ce ſeroit vn monſtre. D'ailleurs ſi ce politique en eſt creu, la ſageſſe ſera vne vertu ſans vertu ny vigueur, ſans conſeil & ſans iugement. C'eſt auſſi comme il la veut, eneruée, effeminée, ſans honte. Car ces deux parties de la prudence, parties que l'on appelle potentielles, comme la vertu nutritiue & la vertu ſenſitiue ſont parties de l'ame, ſeruent principalement à la ſageſſe, dit encore ſaint Thomas, quand il eſt queſtion de ſe retirer de la loy commune, & d'en trouuer les expediens. Là où ſelon ces autres maximes, la loy eſtant ordonnée, ſoit bien, ſoit mal, il n'y faut plus toucher.

Sap. 9. v. 14.

S. Thomas cy deſſus.

III. Mais les loix ſuiuant ces inſtitutions, demandent la main, meſmes pour autre choſe que pour en faire les œuures, & veulent eſtre maniées. Il n'importe pas qu'elles tiennent du naturel du feu. Le Legiſlateur y doit toucher de la droite de ſa diſcretion.

Afin, ou de les interpreter au beſoin, qui ne peut eſtre ſans quelque changement, ou d'éteindre celles qui entretiennent la rebellion. Pour les autres ie n'en parle qu'en general, & ſans determiner de leurs eſpeces ou natures. Comme auſſi la vraye vertu ne ſpecifie rien de particulier. Si ce n'eſt ſpecifier quelque choſe que de rendre ſon Empire ſingulierement excellent, le plus heureux comme le plus illuſtre & le ſeul tres-Chreſtien de la terre. Il ne pourroit eſtre tel que ie dis, s'il admettoit des loix ennemies de Dieu, s'il ne mettoit les ordonnances de ſon Legiſlateur en prattique, & s'il n'en appliquoit les maximes generales à ſes mœurs. Si en fin pour auoir pluſtoſt fait, comme auſſi la voye des exemples eſt la plus courte, il ne ſe conformoit en tout & par tout à ſon Prince, ainſi qu'à ſa regle. Voyons donc, ie vous prie, s'il doit pluseſtre defendu de changer des loix pour éteindre la rebellion, ou quand l'vtilité de ce changement eſt euidente, qu'il n'a eſté à propos de changer la loy diuine. Pour moy ie croy que non. Car ſi l'on oſe dire que Dieu Legiſlateur eternel qui n'a pû faillir en donnant ſa loy, a neantmoins pû donner de mauuais principes aux Princes, en leur enſeignant pourquoy il auoit vne loy de feu à ſa main droite, qui eſtoit pour leur monſtrer apres tant d'autres documents que i'ay conſiderez, que comme il luy auoit pleu de l'écrire, il eſtoit à ſon pouuoir de l'effacer, fuſt-elle mille fois grauée dans des pierres; ſi dy-je, l'on me monſtre cela, pour lors ie changeray d'opinion. Mais s'il n'eſt permis meſmes d'entrer en cette imagination ſous peine de crime de leze-majeſté diuine, que faut-il

croire, ſinon que Dieu a bien fait de l'alterer, & qu'il l'a fait auſſi facilement, qu'vn potier feroit changer de forme à vn vaiſſeau de terre qu'il tient entre ſes mains? Ou ſi vous voulez, cõme l'on les fracaſſe apres que le feu leur a arreſté la forme, ou meſmes apres qu'ils ont ſeruy? Il n'en euſt pas vſé de la ſorte eſtant la ſageſſe infallible ſans quelque neceſſité. Car toute telle qu'elle eſtoit, elle parloit pour ſes interets, comme il l'auouë diſant: *Il eſt neceſſaire que tout ce qui eſt écrit en la loy de Moyſe, és Prophetes, & és Pſeaumes de moy, ſoit accomply.* Ie dis ainſi qu'vn vaiſſeau. Témoin celles que Moyſe caſſa contre le pied de la montagne. Et auſſi, parce que ie ne voy point de repugnance que l'on ne puiſſe penſer de la loy, ce que l'Autheur des Pſeaumes dit de ſes ouurages, qu'il appelle *des vaiſſeaux.* Peut-eſtre à raiſon des ſecrets qu'ils contiennent. Et vous voyez que mon Legiſlateur met icy la loy parmy les Pſeaumes, afin que l'on puiſſe dire que c'eſt auſſi vn vaiſſeau plein de figures qui deuoient eſtre rompuës, c'eſt à dire changées, au temps de la verité. De maniere que la loy ancienne eſtant caſſée comme vn Edict qui n'a plus de force, comme vn vaiſſeau de terre qui ne peut plus ſeruir, ſaint Paul en pourra croire ce qu'il a creu de ſes ſacrements, & enſeigner qu'elle auoit fait ſon temps, qu'elle n'eſtoit plus de ſeruice. Car les ſacrements de la loy ſont des *elements vuides*, vains & inutiles. Autrefois ils eſtoient neceſſaires, & n'y a point de doute que le meſme Apoſtre n'ait eu ſujet de proteſter que la *loy eſt bonne*, & ſon *mandement ſaint, iuſte & bon. Mais le temps de la correction*, comme il parle ailleurs, eſtant arriué,

S. Luc. 24. v. 44.

Pſeau. 70. v. 22.

Gal. 4. v. 9.

Rom. 7. v. 12.

Hebr. 9. v. 10.

ç'a eſté ſagement fait que d'y mettre la main.

IV. Mais combien qu'il faille croire ce que ie viens de dire de l'abolition de la loy ancienne, quãt à ſes droits & ceremonies, legales qui eſt ſuiuãt ce qui a déja eſté deduit, ſi eſt-ce que ce changement ne fait choſe du monde au preiudice de l'honneur de Dieu, dont les conſeils ſont auſſi ineffables qu'infallibles. Il a éteint le feu de la loy ancienne, pour monſtrer que les loix des Princes ſes imitateurs pouuoient eſtre ſujettes à changement, ſans que ceux qui y mettroient la main pûſſent eſtre accuſez de legereté ou d'imprudence. Il l'a dy-je éteint pour cette raiſon. Et auſſi pour monſtrer qu'apres le changement il n'eſtoit plus permis de s'en preualoir. Et que ceux qui en voudroient encore vſer encoureroient pareille punition à celle de Nadab & Abiu enfans d'Aaron. Car comme ces temeraires furent deuorez *par le feu iſſu du Seigneur*, pour auoir voulu luy offrir ſacrifice auec du feu étranger: Ainſi les ſujets qui allument le feu de la rebellion ſous pretexte que le Prince veut abolir leurs loix, meritét l'indignation du Roy. Vous voyez meſmes touchant le chaſtiment de ces Preſtres, que le feu du Seigneur conſomme le feu prophane, & non ſeulement les perſonnes. Au moins s'il eſt ainſi que ces Sacrificateurs ſe ſeruans actuellement du feu defendu, furent deuorez en l'eſtat qu'ils eſtoient, auec les encenſoirs à la main. Ce qui premierement m'apprend que la loy de charité ſeroit vn feu qui conſommeroit celuy des religions defenduës. Secondement que les loix que les Princes auroient éteintes n'auroient plus de lieu, & ne ſeroient plus tolerables. Ie ſçay que le Prophete Baruch ſem-

Leuitic.10. v.1.& 2.

Baruch 4.v.1.

ble parler contre cette allegorie de la vraye vertu, quād il dit, *Icy eſt le liure des commandements de Dieu, & la loy qui eſt eternelle* : mais ſon intention en ce paſſage, n'eſt pas de parler que du fondement des preceptes de la loy, c'eſt à dire, des preceptes moraux, & de la probité, à laquelle comme i'ay monſtré, il faut obeïr en tout temps. Car la loy de bien viure qui eſt celle de la droite raiſon, dure encore auiourd'huy, & durera eternellement. Ou certes s'il entendoit parler des preceptes ceremoniaux, & des autres obſeruations de la loy, c'eſtoit en Prophete, & pour predire, que la verité qui y eſtoit figurée demeureroit eternellement. Car comme quoy euſt pû dire Baruch que cette loy eſtoit eternelle, ſi ce n'eſt au ſens que ie viens d'entendre ſes paroles, & ſur tout ſelon la premiere interpretation, ſur laquelle la vraye vertu trouue bon de s'arreſter vn peu en paſſant, s'il ne vouloit écrire contre la doctrine de ſon maiſtre? Car Ieremie ſe lamēte de ce qu'il n'y auoit plus de loy. Et Habacub dit, qu'elle eſtoit *déchirée*. L'vn & l'autre ayant veſcu tant d'années auant *le temps de la correction*. Il ne penſoit donc à rien moins qu'à contreuenir, ie ne dis pas à la pēſée de ſon maiſtre, qu'il ſe plaignoit de ce que quand la loy euſt eſté encore plus inuiolable obſeruation qu'elle n'eſtoit, l'on ne pouuoit dire de ſon temps qu'elle fuſt en vigueur, tant que l'on ne s'en ſoucioit point ; mais encore moins aux intentions de ſon Dieu, dont ſans doute il auoit eu reuelation, qu'au temps de la grace, cette loy eſtant corrigée & renduë parfaite, dureroit eternellement. Ce diſciple vouloit donc dire, que la loy eſt eternelle, c'eſt à dire, qu'il la falloit auſſi peu viſer de ſon

Thr. 2. v. 9. *Habacuch 1.* *Dan. 9. v. 10.*

temps, qu'il estoit possible de rien retrancher de ce qui est eternel, Et le maistre, que nonobstant qu'elle fust d'institution diuine, le peuple estoit si corrompu, qu'il n'auoit égard à cela: Les Prophetes, les Prestres, les Rois qui estoient obligez de la faire garder, si peruertis, que se contentans des ceremonies exterieures, en l'obseruance desquelles ils trouuoient mieux leur conte, & auec moins de peine, parce que la vertu est fascheuse, le fondement de cette obseruance neccessaire pour obeïr à la loy estoit negligé: Ie veux dire, la vertu & la probité de vie. Et partant que l'on pouuoit bien dire qu'il n'y auoit point de loy. Sans preiudice que selon l'histoire, le Prophete Ieremie auoit sujet de plaindre le malheur de la loy, qui n'estoit plus en effet, & qui auoit esté perduë & bruslée par les Chaldeens du temps de la captiuité de son peuple, & au sac de Hierusalem & du temple, où Nabuzardan fit mettre le feu. Mais suiuant l'allegorie commencée, il n'est plus de loy dit-il, l'on ne s'en soucie plus. On l'a arrachée de la main droitte de Dieu pour la déchirer. Desormais elle est à grande charge, mesmes entre les Iuifs. Ce peuple en appelle, il ne la peut plus supporter. A nouueau fait, nouueau conseil. Mettez y la main Seigneur, *Enuoyez* promptement *celuy que vous deuez enuoyer*, le Legislateur de la loy, qui doit faire toutes choses nouuelles.

Glose d'Ansire, sur le lamentat. Ieremie 2.

Ieremie 52. v. 12. & 13.

Exod. 4. v. 13.

V. De maniere que la loy de Moyse nonobstant la diuinité de son origine, a donc passé par la censure du temps de la correction. Et Dieu qui en a signé le changement de son sang, en a laissé l'exemple aux Princes tres-Chrestiens. Afin qu'ils abrogeassent toute loy

te loy contraire à la foy. Il preuoyoit bien que certains particuliers ne l'approuueroient pas, mais il n'a point laiſſé de paſſer outre. Comme auſſi le bien public eſt preferable. Les Iuifs veulent encore la loy de ſeruitude, & les rebelles ſont volontiers du party de ceux qui n'aiment pas la croix, qui ordonne vne parfaite leçon d'obeïſſance & de pieté. Voila pourquoy la vraye vertu qui adore ce throne Royal, où la loy de charité, & de la vraye Religion a eſté publiée, n'a point d'autre intention en tout ce diſcours, que de conclure au changement des loix, des ſtatuts, ordonnances & couſtumes où la Religion de ſon Iuſte eſt intereſſée, & où il ſera neceſſaire pour le bien de ſon Empire. Car pour ce qui eſt de la ſageſſe incomparable de ſon Prince, elle ne doute nullement, comme elle doit faire voir, veu la dignité de l'exemple dont il ſe rend imitateur, que ce ne ſoit vn vray moyen de la faire paroiſtre dauantage, & d'en affermir l'Empire. Elle ne deſaprouueroit donc l'opinion d'Androcles chez Ariſtote, qui diſoit que les loix ont beſoin d'vne loy qui les corrige. Car les poiſſons ont beſoin de ſel. Ce qui reuient tres à propos de cette Royale qualité de loy animée de ſon peuple, que cét Empire reconnoiſt en ſon Iuſte. Car comme tel il a droit de corriger les loix, autant qu'elles en ont beſoin, & d'oſter la corruption des droits vſurpez contre ſon authorité, & au preiudice du public. Les Royaumes, non plus que les corps humains, ne peuuent pas touſiours eſtre en vn meſme Eſtat. Et tout ainſi que le Medecin ſ'il eſt bien experimenté, a touſjours des remedes preparez ſuiuant ſon art, pour tou-

Ariſtote 2. Rhetor.

te ſorte de maladies, de meſmes les loix dit ſaint Thomas, ſont miſes en reſerue dans la poitrine des Rois, afin de s'en ſeruir au beſoin, & de les mettre quand il faut à la place de celles qui ſans ce nouueau ſel, corromproient leurs Eſtats. Platon a bien oſé dire que ce n'eſtoient pas les hommes qui faiſoient les loix, mais pluſtoſt les fortunes, & les diuerſes auantures qui ſuruenoient aux Empires. Ce que Philon a heureuſement imité. Car ou la violence de la guerre, dont vne republique ſeroit menacée, la renuerſeroit au cas que l'on ne changeaſt de loix; ou certes vne extreme neceſſité. Les maladies auſſi obligent ſouuent aux changements, comme la peſte, la famine, ſur tout ſi elles ſont de longue durée. Pour moy ie ne le dirois pas ſi abſolument, oüy bien que c'eſt en pareilles ou ſemblables occaſions que la ſageſſe Royale fait paroiſtre combien elle eſt habile. Ie dis pendant ces calamitez. Ne plus ne moins que c'eſt quand le mal-heur d'vne horrible tempeſte arriue, que le Pilote change de mode ordinaire, & monſtre ce qu'il ſçait faire au beſoin. Et le Medecin, quand il eſt queſtion d'vn changement de maladie, où il ſe void obligé de changer de remede. Et le Capitaine, és rencontres inopinées de quelques embuſcades, où le plus ſouuent il eſt contraint de laiſſer faire ſes trouppes, & de charger ſans ordre. Ie reuiens à Platon. Que perſonne dit-il, ne vous perſuade mes amis, qu'il y ait moyen de changer pluſtoſt les loix d'vne cité, ny plus facilement, ie dirois volontiers pour luy, ny plus vtilement, que par l'exemple des Princes. Parce que l'exemple du Prince a de certaines influences animées

S. Thom. de Regim. princip. lib. 4. c. 1.

Platon lib. 4. des loix.

Philon l. 2. de vita Moſis.

Platon ey d'ſus.

de perſuaſion que le temps n'a pas, qui pour abroger les loix, doit tout à la nature des choſes, & ne doit rien à la prudence. Là où pour ſe ſeruir de l'authorité Royale à cette fin, il faut vſer de grande ſageſſe, qui n'eſt iamais ſans fruit.

VI. Car que le temps n'éteigne les loix à la longue nonobſtant le Cyprés où les anciens croyoient de les rendre immortelles, ie dis nonobſtant le ſel de la prudence, de la prouidence, de la circonſpection, de la precaution, & de tant d'autres parties Royales, où ainſi que dans des drogues d'incorruption l'on penſeroit embaumer le corps muet & inſenſible des loix, qui eſt ſans vie en l'abſence du Prince; C'eſt choſe auſſi euidente, qu'il eſt certain, que la paſſion de vieilleſſe a cela de propre que de ne point aimer la nouueauté. Afin que l'on ne ſ'eſtonne plus, pourquoy l'hereſie en eſt ſi amoureuſe. Les loix de Lycurge n'ont duré que cinq cens ans. C'eſt peu de choſe veu la dignité de ce perſonnage. Qui eſtoit telle, que la Pythie chez Herodote, eſt en doute, ſi elle le doit appeller Dieu ou homme. Que ſi ce Legiſlateur n'euſt bien preueu que les peuples n'auoient pas meſmes quelquefois la patience d'attendre le temps, mais qu'ils eſtoient ſujets à ſe dégouſter des loix; il n'euſt point obligé les Lacedemoniens par ſerment, de faire au moins eſtat de garder les ſiennes iuſques à ce qu'il reuint. Bien que ſe vouloir abſenter & laiſſer vn peuple auquel on penſoit faire deſapprendre ſes vieilles couſtumes, pluſtoſt en conſideration de la parole qu'il auoit donnée, que du bien public, fuſt vne inuention de trop ſiniſtre augure à mon gré, pour pro-

Plutar. vie de Lycurge.

Herodot lib. c. c 65.

Le meſme Herodote liu. 1. ch. 29.

mettre de l'eternité à des loix. Solon tout de meſme ſ'abſenta d'Athenes, peut-eſtre par défiance, & pour n'eſtre importuné de toucher aux loix qu'il leur auoit auſſi données. Neantmoins il y reüſſit auſſi peu que Lycurge, dont les loix ayant eſté corrigées par les Lacedemoniens, luy donnerent tant de déplaiſir & de douleur, qu'il ſe condamna luy-meſme à mourir de faim. Les Lacedemoniens firent donc en partie ce que le temps acheua puis apres. Mais pour reuenir, ne vaut-il pas mieux que le Prince diſpoſe des loix ſuiuant le pouuoir qu'il en a, & pour le bien du public, que non pas d'attendre que le temps ou la neceſſité le facent faire? Et le plus ſouuent ſans vtilité? D'où ie ne pretens tirer autre conſequence, ſinon que le changement des loix ne peut eſtre dangereux à vn Eſtat. Moins encore, ſi c'eſt la prudence Royale qui ſ'en meſle, que ſi c'eſtoit ou la guere, ou la peſte, ou le temps qui en fuſſent autheurs.

CHAPITRE XXVIII.

I. Que les loix eſtant des ouurages humains, ſont ſujettes à la cenſure. II. Combien plus les edits des predeceſſeurs du Iuſte, qui n'ont pas pû preuoir toutes choſes. III. Car le don de Prophetie qui ſemble neceſſaire en cela, n'eſt point accordé à tous les Legiſlateurs, comme au Iuſte de la vraye vertu. Il peut donc interpreter les edits ſans offenſer l'authorité de ceux qui les ont faits, & s'accommoder comme ſage aux euenements des affaires. IV. Meſmes ſuiuant l'e-

tymologie de Phiſon, figure de la prudence. Et ſur l'exemple d'Aſſuerus. Car ce Prince changea ſes edits, à la priere d'Eſther, qui repreſente la ſageſſe.
V. Cette vertu doit donc paroiſtre en ces mutations autant que l'authorité du Prince, qui y eſt toute manifeſte. Autres raiſons à meſme fin.

I. NEANTMOINS la vraye vertu ne veut pas contredire que le Legiſlateur qui penſera toucher aux loix, ne doiue y rapporter toute ſa circonſpection. Car pour l'exemple Royal dont Platon me parloit, il ſuppoſe déja la choſe arreſtée, & tend apparemment pluſtoſt à faire obſeruer les loix quand elles ſont changées, qu'à trouuer l'inuention de les changer bien à propos. Encore que la volonté du Prince, qui eſtant reglée ſuiuant les principes que i'ay donné ne manque point de bons exemples, ſoit vn puiſſant moyen pour faire que les peuples s'accordent à ce qu'elle aura innoué en ſes loix. Mais auant que de toucher à ce point, ie dois monſtrer pourquoy les loix humaines ſont ſujettes à interpretation, & à la cenſure. Au moins ſi ce n'eſt pas l'auoir déja monſtré, que de les auoir appellées humaines. Ce trait de Tertullien me plaît fort. Si ta loy a erré ie croy que c'eſt vn homme qui l'a conceuë. Car l'on ne peut pas dire qu'elle ſoit tombée du Ciel. Vous étonnez-vous qu'vn homme ait pû errer en faiſant vne loy, ou ſe reprendre en l'abrogeant? Ie n'ignore pas que ſelon Platon, l'on ne doit rien attendre de plus ſagement deliberé en vn Eſtat que les loix; mais pour

Tertull. apolog. cap. 4.

ſi ſages qu'elles ſoient, ſi ce ſont des regles humaines dont la meilleure n'eſt autre choſe que le reſultat de la penſée de l'homme, il y peut auoir à redire, & peuuent comme telles eſtre ſuiettes à changement. Quelle apparence que des effets de l'imagination ſoient plus immuables que leur cauſe? Heſiode n'a pas mal dit, qu'il n'eſt rien de plus trompeur, ny de plus difficile à comprendre que la pẽſée. Ne m'alleguez point que ce ſont les penſées des ſages, qu'elles ont eſté conceuës & concertées à loiſir, pronõcées en fin apres vne longue meditation, à ſçauoir pour eſtre entenduës du peuple; cõme auſſi elles ſont ordõnées pour luy: Car ie répõdrois à cela, que la vraye vertu n'eſt pas à apprendre de ſon Seigneur, que *les penſées*, meſmes celles *des ſages ſont vaines*. Ie ne ſuis point Stoicien, ie croy que les plus ſages ſe trõpent. Et me garderay bien d'auoir meilleure opinion des loix humaines, que de la ſageſſe qui les dreſſe, & qui n'eſt que folie deuant Dieu. S'il y a de la ſtabilité és loix de cette inuention, s'il y faut auoir égard; ſi l'on ne les doit alterer ſans vſer de grande prouidence, c'eſt entant qu'elles ſeront établies ſur les maximes de la charité, qui eſt immuable. Car ce que Cleon diſoit aux Atheniens, que le plus grand mal de leur ville venoit de ce qu'ils ne vouloient pas entendre, que la Republique qui ſuiuoit de mauuaiſes loix, mais immobiles, deuoit eſtre preferable à celle qui en auoit de bonnes, mais muables, eſtoit à mon auis, pluſtoſt vne chaleur de ſon ambition, qu'vne preuue de ſon bon iugement. Rien n'eſt vray en cette matiere comme ce que ie viens de dire des maximes de la charité, qui abhorre le mal. Car autant

Heſiode chez Platon ep. 11.

Pſeaume 93. v. 11.

Thucydid. l. 3.

que les loix releueront de ce principe, autant participeront-elles de la sageſſe qui ne change point. Autant tiendront-elles moins des penſées incertaines, trompeuſes, mal-habiles, qui les auront conceuës, & qui comme telles, periroient, meſmes quand l'on n'y toucheroit pas. Admettre des loix iniques dans vn Royaume, & les vouloir immobiles, c'eſt en procurer la ruine. Rien que toy Seigneur n'eſt touſiours heureuſement ſoy-meſme. *Tes paroles* ſont inuiolables, *& ne paſſeront iamais.* Ta ſeule loy eſt eſſentielle à nos cœurs. Quelque grand pecheur que l'on ſoit l'on n'en peut perdre le ſentiment; ſi ce n'eſt que l'on s'égare de ta Religion. Meſmes tu ne manques d'en donner aux deuoyez, afin qu'ils rentrent à la vraye pieté. Ils aiment le menſonge, & tu leur fais ſçauoir que les loix ſont des imitations de la verité. Mais comme ce ſentiment eſt inutile aux eſprits qui manquent de charité, laquelle on ne peut auoir qu'en la vraye Religion, ie ne ſçay d'où vient qu'ils aiment tant leurs loix, & où ils trouuent qu'elles ayent rien de ſolide. Ie voy bien que l'on les colore de quelque pretexte de pieté pour les affermir, mais c'eſt que l'on auroit honte autrement de les ſoutenir en vn Eſtat qui generalement parlant, embraſſe la Religion de ſon Roy tres-Chreſtien, & non que l'on puiſſe les exempter de toute cenſure, auſſi peu que les autres loix qui ſont purement humaines. Pour ne point dire, ſuiuant les principes de la vraye vertu, que toutes celles qui ſont contre le bien public que la vraye pieté obſerue inuiolablement, meritent d'eſtre abolies. Elle allegueroit bien d'autres raiſons, pour conclure

Pſeaume 101.

S. Matth. 24. v. 35.

à cette abolition, neantmoins elle aime tant la verité, qu'elle ſe contente de ſes euidences. Et ne met rien rien plus en auant que cette concluſion. Si les loix ne regardent ny le bien de l'Eſtat, ny celuy du Prince qui le repreſente, ce ne ſont point des loix, & ne doit-on y auoir égard.

II. Les rebelles voudront dire, que s'ils ne produiſent point de ces loix pour ſe defendre, ils produiront des creances & des ſtatuts, qu'ils ſe preuaudront des Edicts qui valent bien des loix. Ie réponds que ce n'eſt pas dequoy il eſt queſtion. Et que pour oſter toute ambiguité, ie parleray de tous les pretextes dont ils ſe pourroient preualoir comme s'ils auoient la force d'vne loy écrite de la meilleure encre du monde. Nonobſtant quoy ie ne laiſſe de dire que leurs loix peuuent eſtre biffées auec cognoiſſance de cauſe, de la meſme main & authorité dont elles ont eſté ſignées. Parce que comme il eſtoit peut eſtre autrefois vtile à l'Eſtat de les accorder, il peut naiſtre d'autres occaſions qui feront iuger qu'il eſt neceſſaire de les reuoquer. En quoy pour reuenir, la vraye vertu ne penſe à rien moins qu'à blaſmer les anciens Rois de cét Empire. Au contraire, elle croit de les auoir rendu les plus ſages de ce temps là. De maniere que i'oſerois aſſeurer qu'eſtans nourris de ſa main, s'ils eſtoient au monde, & qu'ils viſſent les deſordres de la rebellion, ils deſaprouueroient les politiques qui la fomentent en écriuant, qu'il ne faut point toucher aux loix, & ſuiuroiét les diuines inſpirations données à noſtre Sage. Car d'inferer de ce iudicieux & neceſſaire changement que la vraye vertu luy conſeille, que ce ſoit vouloir blaſ-

mer

mer la prouidence de ſes predeceſſeurs, de ce qu'ils n'ont laiſſé que des loix ſujettes à interpretation. Ce ſeroit auſſi mal philoſopher, que qui diroit, qu'ils deuoient donc auſſi pour leur honneur, limiter le iugement & le pouuoir de leurs ſucceſſeurs, engendrer des Princes qui ne parlaſſent que comme les loix, d'vne meſme voix & teneur à tout le monde, & à toutes occurrences. Leur defendre de plus, d'agrandir leur Empire, d'empeſcher les ſouleuements & les menées de ceux qui le veulent démembrer, & qui n'oſeroient peut eſtre tomber en ces penſées ſans les Edicts qui leur enflent le cœur. Parce que l'on peut dire auſſi que ce n'eſt pas l'honneur de ces Princes d'auoir des ſucceſſeurs qui les ſurpaſſent en tout cela. D'ailleurs l'on ne peut pas tout preuoir. Pour bien regner il faudroit par maniere de dire eſtre Prophete. Non certes, à la mode de ceux qui *voyent la vanité, qui deuinent la fauſſeté & le menſonge*, mais comme ceux qui eſtans illuſtrez de la reuelation du Seigneur, preuoyent toutes les veritez futures en particulier. C'eſt pourquoy en ſuitte des deux premieres qualitez de Moyſe, dont il a eſté parlé, & que la vraye vertu fait reluire en ſon Iuſte, comme en ſon Roy & ſon Legiſlateur, elle a de plus cette ambition, que d'y en faire admirer vne troiſiéme, qui eſt celle de Prophete, dont elle doit parler plus amplement au troiſiéme liure de ſon inſtitution. Elle ne laiſſe cependant d'aſſeurer en paſſant, que conformément aux Propheties qui promettent que cét Empire doit eſtre d'auſſi longue durée que le monde, il n'aura iamais d'autres loix que celles de ſon Iuſte. Car elle luy donnera moyen de les ſi bien fonder par pruden- *Ezechiel 13. v. 6.*

ce, par ſageſſe & charité, que l'on ne ſe trompera point de dire à l'auenir qu'il aura eſté Prophete.

III. Pour le rendre plus certain de cecy, elle remarque vne admirable penſée de Philon. Déja elle a fait obſeruer ces paroles du meſme autheur. La charge du Roy eſt de faire des commandements & des inhibitions. Pour la loy, ce n'eſt autre choſe qu'vne puiſſance qui ordonne ce qui eſt à faire, & qui defend ce qui eſt à euiter. Maintenant elle propoſe ces autres penſées, qui ſont fort à conſiderer en ſuitte des precedentes. Et d'autant que c'eſt choſe aſſez incertaine en matiere de reglement, que de preuoir tout ce qui peut ſuruenir, tant il peut arriuer quelquefois par ignorance ou autrement, que l'on commande ce qui eſt à euiter, & que l'on defende ce qui eſt à faire: Voila pourquoy il eſtoit conuenable d'accompagner les deux autres qualitez de Moyſe, de celle de la prophetie, pour aller au deuant des erreurs. Car le Prophete eſt interprete de Dieu, qui luy dicte interieurement ſes oracles. Or tout ce qui ſe fait par inſpiration diuine, eſt irreprehenſible. Belle penſée, dont i'oſerois dire, que Seneque auoit eu la connoiſſance, puis que parlant du changement des promeſſes que l'on auroit données de bien faire à quelqu'vn, il prend de là occaſion de condamner les Stoiciens, de la doctrine deſquels ie me ſuis defendu par auance. Ie veux qu'il parle ſans auoir penſé à l'intention de la vraye vertu: mais eſtant ſi ſage & ſi auiſée, elle ſçait faire profit de toutes les penſées raiſonnables que l'on a miſes par écrit; Elle prend garde à Seneque, qui diſcourt ainſi: La conſtance de voſtre ſecte a bien icy à ſonger, c'eſt où ie vois chanceler ce

Philonde præmiis & pœnis.

Seneque liure 4. des bienfaits ch. 34.

ſuperbe principe dont vous vous preualez tant, que le ſage ne ſe repeut point de ce qu'il a fait, que iamais il n'y repaſſe la main, qu'il ne change point d'auis. Le ſage ne change point d'opinion. Non peut eſtre les choſes demeurant au meſme eſtat qu'elles eſtoient lors qu'il en donna ſon aduis. En ce cas il n'a voirement ſujet de ſe repentir. Parce que pour lors il ne pouuoit mieux faire que ce qui a eſté fait, ny mieux conclure que ce qui a eſté conclu. Au reſte toutes ſes entrepriſes ſeront munies de cette precaution, pourueu que rien n'arriue qui les empeſche de reüſſir. C'eſt pourquoy nous diſions que tout luy vient à ſouhait, qu'il n'eſt point ſurpris contre ſon opinion. Parce qu'il a bien preueu en ſon eſprit qu'il pourroit peut eſtre ſuruenir quelque accident qui l'empeſcheroit de donner au but de ſes deſſeins. C'eſt vne confiance des maladuiſez que de ſe promettre la fortune à ſa diſpoſition. Le ſage s'en repreſente touſiours les deux endroits. Il eſt trop aduerty combien on en laiſſe paſſer à l'erreur, combien il ya peu d'aſſeurance aux affaires des mortels, en combien de façons les meilleurs conſeils ſont trauerſez. Ayant reſolu de ſe laiſſer conduire par le ſort douteux & gliſſant qui ſe rencontre en toute ſorte d'affaires, il le ſuit; mais c'eſt auec vn pied en l'air, preuenant touſiours de la certitude de ſes conſeils l'incertitude des euenements. Cette precaution ſans laquelle il ne propoſe ny ne reſoud rien, luy preſte la main à toutes occurrences. Conformément à quoy le meſme Seneque a auſſi écrit ailleurs. Si tu embraſſes la prudence, tu ſeras par tout toy meſme. Selon que le changement du temps & des affaires le requiert, ainſi

Le meſme Seneque des 4. vertus.

dois tu t'y conformer. Ne change en rien que ce ſoit, accommode toy pluſtoſt aux occurrences des affaires. De ces diſcours de Philõ & de Seneque, dont l'vn aſſeure que la preuoyance Royale a beſoin d'ayde & du don de Prophetie, pour ne ſe point tromper ; & l'autre, que pour ne point errer il faut donner quelque choſe à l'erreur, attendu qu'elle eſt comme inſeparable des affaires humaines, aux diuers changements deſquelles le ſage ſe prepare, ou pour mieux dire il eſt touſiours preſt d'accommoder ſes conſeils ; I'apprends clairement, que les loix ſont ſujettes à interpretation. Entant que ce ſont les œuures des ſages, qui eſtans hommes, n'ont pû preuoir les affaires vtiles au public qu'en general. I'apprends de plus que les Rois, contre l'opinion du politique dont il a eſté parlé, n'encourent aucun blaſme, s'ils vſent de leur authorité en touchant aux loix ; ſur tout ſi c'eſt en s'accommodant aux affaires & aux ſiecles. Soit que ces conſiderations les preſſent d'abolir des Edicts qu'il eſtoit poſſible à propos que ſes predeceſſeurs authoriſaſſent de leur temps, pour pouruoir au bien de l'Eſtat, parce qu'à la longue, & au cas que l'on leur laiſſaſt touſiours la meſme force, ils pourroient nuire. Soit que les neceſſitez ſuſdites leur donnent à connoiſtre qu'il eſt expedient d'en faire de nouuelles, tant pour oſter le mal contraire à la vraye charité qui maintient les Empires, que pour étouffer les ſemences de la guerre, qui en eſt la ruine. Ou finalement pour ne point negliger la grace de Prophetie, moyennant laquelle l'on doit pouruoir ſi ſagement aux loix fondamentales de l'Eſtat, qui ſont celles de la foy, & y mettre vn tel ordre, qu'il n'y faille plus toucher.

IV. Quoy conſideré tant ſ'en faut que les Rois faſſent rien contre l'Eſtat quand ils aboliſſent les loix qui en obſcurciſſent la ſplendeur, qu'au contraire ils feroient de grandes fautes de n'y mettre la main droite de la diſcretion. Ce que ie dis ſuppoſé que ce ſoit changer d'auis, que de changer des loix, & les accommoder ſelon la neceſſité & l'exigence des affaires. Parce que ie ne puis pas bien m'imaginer qu'il ſoit vray, qu'vn auis pour venir d'vn autre Legiſlateur, ſoit different de celuy de ſes anceſtres, ſ'il a la meſme fin. Comme par exemple, le bien diuin & le bien public. Me ſouuenant aſſez de ce qui a eſté dit, que tous les commandements de Dieu ne ſont qu'vne loy, à raiſon de la charité en laquelle ils ſont vnis, & qui en eſt la fin. Ie ſçay bien que les voyes d'arriuer à cette fin ſont differentes; mais que les anciennes que l'on eſtoit autrefois obligé de ſuiure, & les nouuelles qui ſeront iugées neceſſaires pour y conduire, ne ſoient des voyes d'vne meſme ſageſſe Royale, ſi elles ont la meſme fin, c'eſt ce que ie ne puis accorder. Quoy qu'il en ſoit pourtant ie vous ay déja dit, que ie ne ſuis pas Stoicien. La prudence dont ie parle m'ayant eſté figurée par le fleuue Phiſon, ie dois approuuer que le ſage change d'auis. Parce que *Phiſon* ſignifie *changement de bouche*. De cette nature de prudence eſtoit celle d'Aſſuerus, comme il me l'apprend, quand il écrit aux Ducs, & aux Princes de cent & vingt-ſept prouinces ſes vaſſaux, & leur mande ce qu'il auoit trouué bon de changer en ſon Eſtat, depuis les dernieres ordonnances, luy qui peu parauant auoit condamné les Iuifs à la mort, à cauſe qu'ils gardoient des

Philon lib. 1. des allegories de la loy.

Eſther 13. v. 5.

loix nouuelles, & qu'ils violoient les couſtumes de toutes les nations. Voicy les paroles de ce grand Roy.

Eſther 16. v. 2. *Pluſieurs ont abusé par orgueil, de la bonté des Princes, & de l'honneur qui leur a eſté conferé. Et ne s'efforcent point ſeulement d'opprimer les ſujets des Rois, mais auſſi entreprennent de faire des trahiſons*, &c. C'eſt le commencement de la lettre patente d'Artaxerxes. Vous y auez puis apres. *Et ne deuez point eſtimer qu'il vienne de la legereté de noſtre cœur, ſi nous commandons diuerſes choſes, mais ſelon la qualité des temps & la neceſsité, ainſi que l'vtilité de la Republique requiert donner ſentence.* Que voulez-vous de plus euident ? Ce grand Monarque conſent au changement de ſes edits, eſtant touché des prieres de la Princeſſe Eſther, & elle inſpirée d'en haut de les luy adreſſer. Que ſi cette ſainte Reyne pouuoit eſtre vne figure de la prudence, vous verriez encore plus clairement que la vertu de ſageſſe ne ſe peut entremettre d'aucun changement, que bien à propos. Car c'eſt ſi dextrement qu'elle le conſeille à ce que Platon diſoit cy deſſus, qu'il ſemble que ce ſoit, non le Prince qui altere les affaires, mais les ſiecles & la neceſſité.

Au meſme chap.

V. L'on n'eſt iamais en doute de l'authorité du Prince en cette matiere. C'eſt pourquoy quand il en vſe pour alterer quelque loy, il doit faire en ſorte que ſa ſageſſe y ſoit auſſi peu à deſirer que ſa puiſſance: Et que l'on ſçache qu'il a vrayement la loy à la main. Soit donc qu'il l'ouure, ſoit qu'il la ferme, ſoit qu'il ſigne ſes edits, ſoit qu'il ſoit contraint de les effacer, que ce ſoit auec tant de diſcretion, que l'on y reconnoiſſe par tout la meſme main. Diſcretion qui eſt

encore tres-bien ſignifiée en l'etymologie du nom de Phiſon, qui ſignifie, *changement de bouche*. Pour dire que s'il arriue que le Iuſte ouure la bouche aux priuileges, ou qu'il la ferme pour ne les plus accorder, c'eſt touſiours par prudence, à qui le changement de bouche eſt approprié. Ce n'eſt point la legereté qui l'ouure, ce n'eſt point la ſottiſe qui la ferme. Quand il ne touchoit pas aux priuileges, on le trouuoit bon, quand il les abrogeroit, on ne le deuroit trouuer mauuais. Il change, parce que l'on a changé. C'eſt eſtre bien ſage que de réprondre aux fols ſelon leurs folies. Ce ſeroit vne impertinence de changer le bien en mal, mais c'eſt prudence d'empeſcher que l'on n'abuſe plus de ſes faueurs. Ciceron a bonne grace quand il dit, Qu'il ne penſe pas que ce ſoit vn trait d'inconſtance de gouuerner ſes auis, ainſi qu'vne nauire, ſelon la tempeſte de la Republique. Voyez où nous mene ce braue homme. Car ainſi que le pilote n'a point ſes principes par écrit deuant luy quand il manie ſon gouuernail, mais qu'il eſt ſouuent contraint pour ſauuer ſa nauire, de ſe ſeruir de ſon art, comme d'vne loy; Le Legiſlateur à ſon opinion en doit quelquefois faire de meſme, accõmoder au temps, changer non la iuſtice, mais ſes regles, gouuerner en fin ſelon l'occaſion. De maniere que, quoy que ſçachent faire les ſages Princes, iamais ils n'offenſeront leur prudence, s'ils ſe propoſent en ces alterations, non tant la protection de leurs perſonnes, que celles de leurs Eſtats. Ce qu'ils feront en iuſtice, & ſuppoſant touſiours l'integrité de la foy qui en eſt le fondement. Sans oublier celle des mœurs, qui eſt vne iuſtice perſonnelle, ſans laquelle

Philon cy deſſus.

Ciceron pro L. Cornelio Balbo.

il y auroit infalliblement à redire à la Iuſtice politique. Vouloir donc obliger les Princes à cheminer touſiours d'vn meſme pas, c'eſt comme qui ordonneroit au Soleil de ne point bouger d'vn ſolſtice. Il ſuffit qu'ils ſçachent faire arriuer au port. Il n'importe pas quel chemin ils tiennent, pourueu qu'ils n'abandonnent celuy de l'equité. Ce qu'ils ne feront pas, tant qu'ils ne toucheront aux loix que de la main de prudence, & ce autant de fois que le changement en ſera iugé neceſſaire. Or il eſt trop euidemment neceſſaire, quand leur conſeruation tourne au manifeſte preiudice de l'Eſtat, & fomente la rebellion; C'eſt donc pour lors vn acte de prudence ſignalée d'empeſcher que les mauuaiſes mœurs que l'on a tolerées en quelques prouinces, ne degenerent en couſtume. Et au cas que déja ç'en ſoit fait, & que la couſtume de ſe mutiner, ou de remuer contre ſon Prince, ſe ſoit reueſtuë de la force des Edicts & des loix contre l'authorité du Legiſlateur. C'eſt en ces occaſions que l'opinion de ſaint Iſidore doit auoir lieu, que l'vſage doit ceder à l'authorité; que la loy animée & la raiſon doit vaincre le pernicieux vſage. En quoy certes ce ſaint homme ne dit rien que le Roy Aſſuerus n'ait trouué bon de pratiquer.

S. Iſidore cité par S. Thom. 1. p. 2 q. 97. art. 3 ad 1.

CHAPITRE XXIX.

I. Robe de Ioſeph à pluſieurs couleurs, ne ſignifie point l'inconſtance de ſon eſprit, mais l'habitude de prudence principale. II. C'eſt auſſi vne repreſentation des ornements

ornements de l'Egliſe, c'eſt à dire, du corps de Ieſus-Chriſt, & dans l'Egliſe de l'Empire de la vraye vertu, & des perfections dont le Iuſte eſt reueſtu. Et dont ſi les ſujets gardent les loix, on les peut croire plus capables que iamais, d'eſtre bons citoyens par tout le monde. Notables obſeruations de nos hiſtoires à ce propos.

I. CEPENDANT la vraye vertu fait eſtat de la circonſpection ſur toute choſe. Par tout elle recommande cette reuerence qui eſt deuë aux loix, ſauf l'vrgente neceſſité de les alterer. Mais de peur qu'il ne tienne à elle que ſon Prince ne paroiſſe aſſorty de toutes les parties qui la peuuent faire reconnoiſtre en vn eſprit, ou que les Princes de cette eminence qui ſont tres-rares au monde, ne ſe rencontrent chez les prophanes, elle a recours à ſon ordinaire aux merueilles des figures anciennes de ſon écriture, leſquelles ont eu leur accompliſſement en la perſonne du Roy des Rois, comme tous les Rois ont vn exemple tres-incomparable de gouuernement en ce ſeul parfait. Ioſeph ſans parler de Moyſe, eſt digne d'eſtre allegué à ce propos. Les vertus Royales de ce ſage Prince, le plus accomply de ſon ſiecle, ont eſté marquées, à ce que dit Philon, en la *robe* tiſſue *de diuerſes couleurs* que ſon pere luy auoit fait faire. Car bien qu'il ſemble que cela deuroit ſignifier la varieté & l'inconſtance de ſon eſprit, ſi eſt-ce qu'il n'en eſt pas ainſi: mais c'eſt au contraire, comme cét Autheur a excellemment remarqué en ces paroles, & fort conformément à ce qui a eſté dit. L'adminiſtration de la

Philon l. de Ioſeph. Geneſ. 37. v. 3.

choſe publique eſt à pluſieurs modes, & toute pleine de diuerſes façons. Elle eſt ſuſceptible de beaucoup de changements, de perſonnes, d'affaires, de cauſes, ſelon la diuerſité des lieux & des temps. Comme donc le Pilote change les equipages de ſa nauigation ſelon les vents, & ne conduit pas touſiours ſon vaiſſeau d'vne meſme façon : comme de plus le Medecin n'vſe d'vn ſeul remede indifferemment pour quelque malade que ce ſoit, ny encore en vne meſme indiſpoſition ſi elle change, mais il en obſerue les redoublements, les intermiſſions, les oppreſſions, les euacuations, ſans negliger l'obſeruation des cauſes de ces changements, ſuiuant quoy il change de methode, tendant touſiours à la ſanté, ores experimentant vne choſe & maintenant vne autre: De meſme à ce qu'il ſemble, le gouuernement de la Republique doit eſtre multiforme, & à pluſieurs modes. Autre en la paix, autre en la guerre. Oppoſant autrement ſes forces à vne poignée d'aduerſaires, autrement à vn grãd nombre d'ennemis. Ne deſiſtant point de ſes entrepriſes s'il a affaire à peu de gẽs, taſchant au contraire de fléchir ſon ennemy par belles paroles, s'il preuoit de ne pouuoir reſiſter à ſes forces. Prenant luy-meſme le maniement des affaires là où il cognoit que le public eſt en danger, & laiſſant les autres emplois où il n'y a que de la peine, aux miniſtres de ſon Eſtat.

11. L'allegorie de cette figure ainſi deduitte, répond à la verité de la ſageſſe eternelle, dont le corps, c'eſt à dire l'Egliſe, paroiſt reueſtu d'vne robe de diuerſes couleurs. Et peut-on l'amplifier & l'eſtendre iuſques aux membres les plus illuſtres de ce corps

myſtique, iuſques au chef des Royaumes & des peuples. Tellement que ie voudrois dire, que s'il eſt des Empires au monde qui meritent que l'on y cherche des rapports auec cette figure, peut eſtre me ſera-t'il permis de mettre celuy de la vraye vertu en auant, veu qu'il ne cede à pas vn autre, attendu les perfections qui le recommandent, & qui luy ont fait meriter cy deſſus d'eſtre comparé au Royaume des cieux. Car cela me monſtreroit que les anciennes figures de la loy en ont regardé la ſplendeur. Non principalement, parce que cela n'appartient qu'à l'Egliſe Catholique qui y eſtoit figurée, mais acceſſoirement, & comme il ſe peut dire du plus noble troupeau qu'elle ait, & du ſeul tres-Chreſtien Eſtat de ſon Empire myſtique. Royaume des cieux voirement, où au lieu d'eſtoilles qui ſont les luiſantes varietez du ciel immobile, vous auez pour ornements la force, la temperance, la prudence, la Iuſtice, & toutes les vertus qui en dependent. Ie dis de plus, paſſant de ce Royaume à ſon ſouuerain, que s'il eſt des Rois eſquels les belles parties principales du chaſte Patriarche ne perdroient peut-eſtre rien de leur luſtre, bien que l'on en fiſt de paralleles; mon Iuſte merite d'eſtre propoſé à cét effet par la vraye vertu, luy qui approche auſſi prés de ce miracle des hommes, qu'il laiſſe tous les autres Rois loin de ſa Majeſté. De maniere que ſi ie le conſidere paré d'vn manteau paternel dont les diuerſitez ſont des fleurs d'or en champ d'azur; cela me fait ſouuenir de Ioſeph couuert de ſa belle robe à pluſieurs couleurs, c'eſt à dire, ſuiuant l'allegorie de Philon, de l'habitude de ſcience Royale, rehauſſée comme vne precieuſe robe,

non de quelque broderie du Leuant, mais de prudence & de charité. Car ces deux vertus qui reluiſent en ce Legiſlateur ſont eſtoffées & tiſſues de rares perfectiõs. Le Sage en dit quelque choſe parlant ainſi de l'eſprit
Sap.7.v.22. de ſageſſe. *En icelle* dit-il, *eſt l'eſprit ayant toute vertu, preuoyant toute choſe.* Dites moy ſi c'eſt le moyen de ſe pouuoir tromper, que d'auoir l'eſprit reueſtu de preuoyance? L'eſprit de Platon pour ſi diuin que l'on l'ait creu, n'a iamais pû découurir vne telle ſuffiſance de prudence, & qui ſoit accompagnée du don de prophetie ainſi que celle de mon Iuſte. Il eſt contraint d'auoüer que ſa ſageſſe a la veuë baſſe, qu'elle ne void point de ſi loin, & qu'elle ne peut tout preuoir. La noſtre au contraire *a toute vertu.* Saint Paul vous dira
1.Cor.2.v.15. que *le ſpirituel diſcerne tout.* Comme ſi ſa prudence eſtoit vne robe oculée, tiſſuë & pourueuë d'autant de varietez de precautions qu'il ſe peut preſenter de diuers euenements d'affaires en vn Eſtat. Et cela ſoit dit pour iuſtifier de ma penſée. Pour faire voir de plus en combien de façons i'ay eu raiſon d'obſeruer, que les loix que l'on garde en cét Empire ont d'excellents rapports auec la figure & ſignification de la *loy de feu* qui eſt en la dextre de Dieu. Car le feu eſt auſſi à pluſieurs formes. Ce que ie ne dis pas ſeulement de ces loix, mais auſſi de la prudence de leur Legiſlateur, ſignifiée par cette robe de Ioſeph, ſi precieuſe & ſi rare, attendu la diuerſité des circonſpections de ce Prince. Vne ſimple ſageſſe n'euſt pû ſuffire au gouuernement d'vn ſi grand Empire. Nonobſtant quoy toutefois il ne laiſſe d'eſtre ſujet à changement, comme eſtant du nombre des Empires temporels. Vne ſageſſe tiſſue de toutes

ſes perfections luy eſtoit donc neceſſaire pour ſe pouuoir accommoder aux viciſſitudes du temps & des perſonnes. Autres ſont les mœurs des enfans, autres celles des hommes. Autres les inclinations & deportements d'vn ſexe, autres les humeurs & actions de l'autre. Autres les deuoirs des bons ſujets, autres les artifices des mal-contents & des rebelles. Qu'euſt fait mon Legiſlateur, qui ſentoit ſa conſcience chargée de pouruoir à tout cela, & qui pretendoit de faire fleurir ſes Eſtats parmy toutes ces diuerſitez, ſi la vraye vertu ne l'euſt aſſiſté de parfaite prudence?

111. Ce qu'eſtant ainſi, ie vous demande ſi la robe de Ioſeph ne luy vient pas bien, auec toutes les belles qualitez qui y ſont ſignifiées, ſans leſquelles il luy ſeroit impoſſible d'accommoder ſes loix, tendant à l'auancement d'vn peuple diuerſifié de tant & de ſi differentes inclinations. Que ſi les autres Legiſlateurs ſe l'eſtoient propoſé à imiter en cela, & ſelon les principes de la vraye vertu, ie leur promettrois bien, comme l'on dit des bons maiſtres, que leurs ouuriers peuuent aller par tout le monde, que de meſme leurs peuples apres auoir veſcu ſous leurs loix, auroient aſſez d'experience pour ſçauoir viure en tous païs. Prenez garde à la diſcipline politique de cét Empire, & vous conceurez mieux ce que ie dis. Elle a bien eſté telle de tout temps, que les ſujets qui en ont gardé les regles & inſtitutions, ont eſté capables d'attirer les yeux d'vn chacun ſur eux, de les arreſter ſur leurs façons de viure, non ſans laiſſer des exemples & des preuues en tous lieux, combien leurs maximes eſtoient vniuerſellement morales, & les loix de leur nation appuyées

ſur des tres-infaillibles principes de parfaite conuerſation. Selon ſaint Paul, les *Gentils qui n'ont point de loy, ſe ſont vne loy à eux-meſmes.* I'oſe auancer quelque choſe de ſemblable à mon propos, & dire que ceux qui ont touſiours ſuiuy les loix de cét Empire, baſties comme i'ay ſouuent repeté, ſur la charité, c'eſt à dire, ſur le fondement du Chriſtianiſme, ſont diſpoſez en tous lieux, & touſiours en eſtat de ſe doner des loix quand ils ſe rencontrent entre les eſtrangers, & d'en donner aux autres, en les attirant à leur imitation. Car non ſeulement nos anciens Alexandres, les Rois de cét Empire, ont ſçeu conquerir des prouinces, & en vnir les Eſtats à leur Royaume, comme qui mettroit de nouueaux pans à quelque robe afin de la faire plus ample, & que la largeur y fuſt auſſi bien que la diuerſité de couleurs; mais leurs Macedoniens nos François, ont eu touſiours le iugement de ſe ſçauoir accommoder aux loix des peuples, apres en auoir triomphé par les armes. De vray s'ils eſtoient entre les Iuifs qui gardent encore la loy de Moyſe, ou entre les Sarrazins qui ſuiuent celle de leur Prophete, ils faiſoient ce que dit ſaint Paul, n'obeïſſoient qu'à la loy Chreſtienne, & ſe gardoient bien de ſe ſouïller par le culte de ces religions prophanes; mais quant aux autres Eſtats où la loy de Ieſus-Chriſt eſtoit gardée, s'ils y entroient par force, & comme victorieux, ils ne tardoient gueres à ſe laiſſer vaincre à la raiſon des loix du païs. Prenez garde à cecy, car ou ie me trompe, ou ce n'eſt pas vne petite loüange pour noſtre nation, mais qui releue beaucoup l'honneur de nos Legiſlateurs. Outre que par ce moyen l'on peut iuſtifier de la grande

Rom 2.v.14.

ſuffiſance & bonté de leurs loix, puis que la diſcipline politique qu'elles ordonnent apprend à ſçauoir viure par tout le monde. Si vous tranſportez des plantes hors de leur terroir natal, elles ne refuſeront point la nourriture de la terre où vous les aurez replantées. Les poiſſons changent de plage dans l'Ocean, & s'en trouuent bien. Les animaux viuent & profitent dans d'autres climats que ceux où ils ont eſté engendrez. Vous diriez à voir ces creatures de ſi bonne humeur, que la loy de nature qui y a mis l'inclination, & vne ſeule diſpoſition naturelle & generale, leur donne auſſi en temps & lieu comme quelque diſcretion & capacité de ſe pouuoir accommoder aux loix des elements & des regions. Si l'homme eſt plus que tout cela, s'il ſçait mieux ſe façonner, les François y excellent ſur tous les hommes. Vous liſez en l'hiſtoire, qu'ils ſe ſont autrefois accommodez aux façons de viure des eſtrangers, entre autres, des Siciliens. Car la Sicile, ce morceau de terre rompu de l'Italie, qui fait vné tres-bonne, tres-belle & tres-grande Iſle, ayant eſté priſe par trois fois, l'vne du temps de Charlemagne, l'autre du temps de Robert Guichard, & la derniere fois par le Roy Charles, nos vainqueurs ont fait paroiſtre en toutes ces occaſions qu'eſtans François ils pouuoient eſtre citoyens de tout le monde. D'où s'enſuit, ſuppoſé en premier lieu, que nul ne ſoit bon citoyen, ſinon celuy qui obeit bien aux loix; ſecondement que la bonté des loix ſoit le fruit de la prudence des Legiſlateurs, qu'il eſt tout euident que le peuple de cét Empire, qui a veſcu par tout en reputation de peuple vrayement Royal, n'a point deſapprouué le changement raiſon-

Strabo lib. 1. & 2.

S. Thom. de Regim. princip. lib. 4. c. 8.

nable des loix, monſtrant au contraire qu'il tenoit à gloire d'auoir receu les maximes de ce changement, de la prudence des Legiſlateurs. Ce qu'eſtant indubitable, il ſ'enſuit de plus, que ſi les anciens Monarques de cét Eſtat ont ſouſcrit à ce changement, il ne ſe peut faire que le Iuſte de la vraye vertu, en qui elle fait reluire toutes les plus excellentes parties des Rois ſes predeceſſeurs, n'embraſſe les principes qu'ils ont gardé pour le bien de leurs Eſtats, touchant l'interpretation, ou l'entiere abolition des loix, luy en qui comme en vn autre Ioſeph, la vraye vertu fait faire tous les iours de nouueaux auancements vers la perfection. En qui dy-je, elle fait admirer la prudence Royale reueſtue de tous les plus glorieux auantages que l'on ſçauroit deſirer en vn Prince mortel.

Geneſe 49. v. 22.

CHAPITRE XXX.

I. La circonſpection en quoy differente de l'aſtuce, ou malicieuſe fineſſe. II. Les yeux de la vraye vertu ſont neceſſaires pour remarquer que ce vice & ſes alliez ſont contraires à la prudence, ainſi que les tenebres à la lumiere. III. En quel ſens ſaint Paul ſe dit eſtre ruſé, & on peut dire, que la ruſe eſt ſageſſe. IV. Doctrine des Peripateticiens ſur cette difficulté. Habileté, ruſe, & prudence, ſont choſes differentes. Diſtinction entre la ſottiſe & la folie. V. Les ſages mondains font profeſſion de fineſſe. Saint Gregoire les depeint de leurs couleurs. VI. Ils ſe ſont trompez en iugeant des fruits de l'eſprit du Iuſte. VII. La vraye

vraye prudence n'eſt ny ſotte, ny malicieuſe. La fineſſe luy peut ſeruir, mais non l'aſtuce. VIII. Elle peut faire les meſmes effets que ces vicieuſes lumieres, en ſe ſeruant de l'innocence & de la pureté de la ſienne.

I. CEPENDANT quelque ſoigneuſe & circonſpecte que ſoit la prudence des Princes, la vraye vertu ne diſſuade pas ſeulement l'aſtuce & la malicieuſe fineſſe ; mais elle en fait de tres-expreſſes inhibitions. Sans toutefois comprendre en ces défences la diſſimulation priſe en toute ſon étendue. Ie dis tant celle des mœurs, que celle des paroles. Attendu que ny l'vne ny l'autre ne ſont point ſans fineſſe. Et neantmoins, puis que ces vices regardent l'infidelité & ſes circonſtances, elle iuge à propos d'en remettre le traitté à vn autre liure. Demeurant donc à preſent dãs les parties de la prudence, & reiettant les vices qui leur ſont contraires, elle aura ſeulement à monſtrer combien la ruſe ou malicieuſe ſupercherie eſt indigne de l'eſprit de ſon Prince. Ce ne ſera qu'à ſa mode, & touſiours ſuiuant les maximes de l'Ecriture ſainte. Pour bien faire voir cette verité elle luy donneroit volontiers ſes yeux, ſans leſquels il eſt comme impoſſible de diſcerner entre la vraye prudence & l'apparente. Car pource que Seneque en a découuert ſelon ſa portée ; Ce que Philon Iuif en a écrit à ſa façon ; & ce que ſaint Auguſtin en a enſeigné ſelon la verité ; il ſ'en faut beaucoup que ce ſoit ſi parfaitement, que ce que la vraye vertu en

Seneque des 4. vertus.

veut donner à connoiſtre. Ie dis Seneque dont voicy les paroles. Tout ce qui eſt vray-ſemblable n'eſt point veritable. Souuent la verité retient le viſage du menſonge. Souuent le menſonge eſt caché ſous l'apparence de la verité. Car ainſi que vous voyez aſſez ordinairement que voſtre amy vous fait mauuais viſage, & le flatteur vn beau ſemblant; de meſme la vray-ſemblance fait prendre ſes couleurs à la verité, & ne les luy donne que pour ſeduire ou pour nuire.

Philon' l. de præmiis & pœnis.

Philon, lors que diſcourant des combats ſacrez, qu'il tient eſtre de toute autre nature, que ne ſont pas ceux que le vulgaire appelle combats, ſans conſiderer que ce ne ſont que combats prophanes, où les peines & les ſupplices ne ſont point ordonnez aux violences, aux iniures, aux iniuſtices; mais les honneurs & les recompenſes; il declare que ſon intention n'eſt pas de parler que des combats de l'ame. Quand dit-il, elle ſe range du coſté de la prudence, contre la malicieuſe fineſſe, & contre la ſottiſe; du coſté de la frugalité, contre le luxe, & l'auarice; du coſté de la force, contre la temerité, & la timidité; du coſté en fin des autres vertus, contre les vices aduerſaires, qui pour eſtre occupez à leur faire la guerre, n'en ſont point pour cela moins en querelle, les vns contre les autres. Saint Auguſtin, quand traittant contre le Pelagien Iulian, de la diſtinction de la vraye vertu auec celles qui n'en ont que l'apparence; & pour leuer le maſque de la vray-ſemblance des vertus de Fabricius, de Fabius, de Scipion, de Regulus, & ſemblables Romains, fort renommez en l'hiſtoire à raiſon de leur probité morale; de Pythagore, de Platon, & ſemblables Philoſo-

S Auguſtin tome 7. l. 4. contre Iulian. c. 3.

phes, qui n'ont pas ignoré, mais qui ont cogneu, que l'on ne pouuoit appeller vrayes vertus, que celles qui eſtoient en quelque façon imprimées en l'eſprit, par la forme de cette eternelle & immuable ſubſtance, qui eſt Dieu; il dit ainſi. C'eſt pourquoy ie crieray contre toy de toute la liberté de la pieté, & autant que nous donnera de force celuy qui nous a appellé à ſoy. La vraye Iuſtice, ſelon laquelle le *Iuſte vit de la foy*, n'eſt en pas vn de ceux dont ie viens de parler. *La foy eſt par l'ouye, & l'ouye par le verbe de Chriſt: Chriſt eſt la fin de la loy à Iuſtice à tout croyant.* Comment ſont-ils vrayement Iuſtes, s'il eſt ainſi que l'humilité du vray Iuſte leur ſoit à mépris? Car autant qu'ils ſ'en ſont approchez par la connoiſſance, autant s'en ſont-ils retirez par l'orgueil. Parce que connoiſſans Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, & ne luy ont rendu graces, mais ſe ſont euanoüis en leurs penſées, & leur cœur démué de ſageſſe a eſté obſcurcy. Car ſe diſans eſtre ſages, ils ſont deuenus ſots. Comment eſt en eux la vraye Iuſtice, eſquels n'eſt pas la vraye ſageſſe? Laquelle ſi nous leur attribuons, ie ne vois point d'empeſchement pourquoy nous ne diſions auſſi, qu'ils peuuent paruenir à ce Royaume, duquel il eſt écrit, la conuoitiſe de ſageſſe conduit au Royaume. Et partant, en vain Chriſt eſt mort ſi les hommes, par quelque autre moyen que ce ſoit, par quelque autre raiſon que ce ſoit, paruiennent, ſans la foy de Chriſt, à la vraye foy, à la vraye vertu, à la vraye Iuſtice, à la vraye ſageſſe, ou prudence. Puis apres ce grand Docteur découure les vertus apparentes, la Iuſtice, la force, la patience de Catilina pour

les condamner. Et tournant ſon ſtile vers ce Pelagien, il luy fait ce diſcours pour le tirer de ſes abus. C'eſt à ſçauoir maintenant ſi tout habile homme que tu es, tu ne te trompes pas, par la vray ſemblance des vices qui ſont voiſins, & ſe tiennent ſur les marches des vertus; bien qu'à dire vray, ils ſoient logez auſſi loin d'elles, que les vices en ſont reculez. Car quoy que l'on auouë que la conſtance eſt vne vertu, qui a l'inconſtance pour contraire, vous diriez neantmoins que le vice d'opiniaſtreté luy ſoit voiſin, tant il y a d'apparence que ce vice reſſemble à la conſtance. Vice lequel à la mienne volonté que tu laiſſes, apres que tu auras cogneu que ce que ie te dis eſt veritable. De peur que tu ne t'imagines que pour monſtrer combien tu es amoureux de la conſtance, il te faut demeurer opiniatrement dans l'erreur. Autant en eſt-il de toutes les autres vertus, auſquelles non ſeulement vous auez des vices dont la difference leur eſt euidemment contraire, comme la temerité à la prudence; mais d'autres auſſi dont la diſtinction n'eſt point ſi manifeſte, & qui leur reſſemblent, non en vraye verité, mais en trompeuſe apparence. Telle peut-eſtre à propos de la meſme prudence, non la temerité ou l'imprudence, mais l'aſtuce. Qui eſt infalliblement vn vice. Sans preiudice qu'en l'Ecriture ſainte, l'on peut prendre en bonne part ce qui eſt dit, *Soyez rusez comme les ſerpents*, & en mauuaiſe part, que le ſerpent au Paradis terreſtre eſtoit *le plus prudent de toutes les beſtes.*

11. Telles ont eſté les penſées de ces grands hommes ſur cette difficulté, qui s'eſtans efforcez plus ou

moins de ne regarder que par les yeux de la verité, ont certes bien veu qu'il y a de la difference entre la prudence & la fineſſe; mais non ſi parfaitement que cét œil de l'eſprit Royal, incomparablement plus clairvoyant que n'eſt pas le Soleil. C'eſt pourquoy ie diſois qu'elle eſtoit ſi ſoigneuſe & ſi officieuſe, qu'elle donneroit volontiers à ſon Prince vne clairvoyance pareille à la ſienne, tant elle ne deſireroit qu'il fuſt poſſible de le ſurprendre en cette matiere. Moins encore de l'abuſer des vray-ſemblances de ce vice, qui porte les couleurs de la prudence Royale, à deſſein de ſeduire & de nuire. Non contente de ce bon office, & pour ſe mieux ſatisfaire, elle luy preſente ce noble paſſage du Roy Salomon, *Aimez la lumiere de prudence, vous qui preſidez aux autres.* La lumiere de prudence eſt vne rectitude de preuoyance. Ses tenebres ſont les inuentions cauteleuſes & apparentes de l'eſprit malicieux, l'aſtuce, la fineſſe, la ruſe, en fin la ſageſſe du ſiecle, qui fait leçon de tromperie, qui donne à ſes diſciples les moyens d'arriuer au bout de leurs deſſeins, non par des vrayes voyes comme la prudence, mais par des moyens illicites ſubtilement inuentez. Cette ſageſſe eſt vne ſottiſe deuant Dieu, qui *eſt lumiere, & tenebres aucunes ne ſont en luy.* Le meſme Salomon diſoit auſſi ailleurs, *La ſageſſe des hommes n'eſt point auecque moy.* Encore qu'il n'ignoraſt pas, que *Dieu n'ayme que celuy qui demeure auec la ſageſſe*; & que toute ſon ambition fuſt que Dieu demeuraſt auec luy; il proteſte que la ſageſſe des hommes ne loge point chez luy. Les tenebres ne ſont auec la lumiere, ny Dieu auec la ſageſſe du monde. Ouy bien auec celle

Sap. 6. v. 22.

1. Epiſtre S. Iean 1. v. 5.

Prouerb. 30. v. 2.

1.Cor.1.v.30. dont parle l'Apoſtre, où il dit, *Sageſſe vous a eſté faite de Dieu.* Et plus clairement, quand il proteſte de re-
2.Cor.4 v.2. ietter *les choſes que la honte tient couuertes*, (la honte
S.Iean 3.v. 20. accompagne le mal, *celuy qui fait mal hait la lumiere*)
Epheſ.4. *de ne cheminer auec ruſe*, & de *ne falſifier la parole de Dieu.*

111. Toutefois puis que le meſme S. Paul auouë
2.Cor 12. v.16. écriuant aux Corinthiens, *qu'eſtant plus ruſé, il les auoit pris par fineſſe*, l'on ne peut pas bonnement dire que toute aſtuce eſt vicieuſe. Conformément à quoy le Sage qui ne deuoit ignorer les termes dont il ſe falloit ſeruir pour parler à la recommandation de la ſageſſe, ſemble confondre la prudence auec la ruſe,
Prouerb.14. v.8. quand il dit, *La ſageſſe du ruſé eſt d'entendre ſa voye.* C'eſt à dire, ſelon vne autre façon de lire, *la ſageſſe du*
Salom.Iſacid. prudentis ſapientia. *prudent.* Il écrit la meſme choſe en pluſieurs autres lieux comme en ce meſme chapitre. *L'innocent*, c'eſt
Prouerb 14. v.15. à dire, le fol *croit à toute parole, & le ruſé prend garde*
Chaldaic. Stultus. *à ſes pas.* Où par le *ruſé*, il entend le *prudent.* Et en-
Prouerb 22. v 3. Callidus. core, *Le cauteleux à veu le mal & s'eſt caché.* Pour di-
Abon Ezrae. Prudens. re que le prudent preuoit le mal qui luy peut auenir, & s'en deffie. Auſquels paſſages neantmoins, & à tant d'autres il ſeroit aiſé de ſatisfaire, ſuiuant ce que ſaint
S.Auguſt.contra Iulian. cy deſſus. Auguſtin diſoit n'agueres, que le mot *d'aſtuce* eſt quelquefois pris en bonne part. Bien que ſelon ſaint Tho-
S.Thom.2.2. q. 55. art.3 ad 1. Aſtutia abuſiuè in bono propriè tamen aſtutia in malo accipitur. mas cela ne ſe puiſſe vſurper qu'abuſiuement. D'autant que l'aſtuce de ſa nature eſt vn vice, & comme telle autant indigne d'eſtre attribuée à la prudence, qu'elle merite d'eſtre bannie de l'Empire de la vraye vertu. Les Philoſophes ſont auſſi d'accord en cela.

IV. Si i'entre dans l'eſcole des Peripateticiens,

Ariſtote qui y preſide m'apprendra, qu'autre choſe eſt eſtre habile homme, autre choſe eſtre prudent, autre choſe eſtre ruſé. Surquoy auant que paſſer outre, & pour bien comprendre cette diſtinction, il faut conſiderer la fin de ces habitudes. Car pour laiſſer celle de la prudence, que i'ay ſouuent miſe en auant, & qui a ce pouuoir que de commander, ie parleray de l'habileté, qui n'eſt autre choſe qu'vne habitude de l'ame, par laquelle l'eſprit reçoit la capacité d'inuéter promptement ce qu'il faut faire. Et diray, que ſi elle ſe propoſe vne bonne fin, pour lors elle eſt loüable, & ne ſert pas peu à la prudence. Si au contraire elle ſe propoſe vne mauuaiſe fin, ce n'eſt plus habileté, moins encore prudence, ce n'eſt que ruſe & aſtuce. De maniere qu'il peut bien eſtre que les prudents & les ruſez ſoient habiles, mais non que la prudence ſoit habileté, bien qu'elle ne ſoit pas ſans elle. Tout de meſme pour ce qui eſt de l'aſtuce, dont la fin & les moyens d'y arriuer, ſelon ſon inuention, ſont touſiours ſuſpects & vicieux, ce ſera peut eſtre vne ſorte de ſubtilité ſelon le monde, mais non la vertu dont ie traitte. En ſuitte de ce, & apres que le Philoſophe a attribué l'induſtrie & le bon ſens à la prudence, dont l'œil eſt le plus excellent du monde, & la ſuffiſance ſi vniuerſelle, que c'eſt elle qui ordonne des plus petites choſes, meſmes de celles qui ſembleroient n'appartenir qu'à l'induſtrie: Il fait auſſi mention de la fineſſe, & enſeigne que ce n'eſt point prudence, quoy que la prudence ſoit cauteleuſe. Sans preiudice toutefois que la fineſſe peut en quelque façon ſeruir à la prudence. Puis il allegue ce qui eſt écrit d'vn certain Mentor, qu'il auoit la re-

Ariſtot. l. 3. politic. & 6. Ethic. c. 13.

Ariſtote lib. 1. magnor. moral. c. 35.

Au meſme lieu.

putation d'eſtre bien fin, mais non d'eſtre prudent. Concluant que la prudence ne ſe propoſe point de fin qui ne ſoit bonne, ny l'aſtuce qui ne ſoit mauuaiſe. Selon cette doctrine la vraye vertu ſe deuoit bien garder de confondre ce vice auec la prudence. D'autre part elle deuoit auſſi bannir la ſottiſe de ſes inſtitutions, pour ſi contraire qu'elle ſoit à la fineſſe. Car il ſe faut touſiours ſouuenir que les extremitez ſont vicieuſes. Se ſouuenir de plus, que comme la malicieuſe ruſe n'eſt point prudence, la ſottiſe eſt contraire à la ſageſſe. Ie dis notamment la ſottiſe, qui a cela que d'épointer & d'éblouïr les ſens, faiſant que les eſprits & les cœurs ſoient hebetez & eſtourdis; & non la folie, qui eſt vne autre inhabilité à la ſageſſe. Non vn vice moral, mais vne imperfection naturelle. Tellement que comme l'aſtuce eſt contraire à la prudence du coſté de l'excez, c'eſt à dire, non pour faire manquer à bien prendre ſes meſures, mais entant que les inuentions en ſont malicieuſes, & les moyens pour y paruenir illicites: De meſme la ſottiſe eſt contraire à la ſageſſe du coſté du manquement, faute de bon ſens, d'intelligence, d'induſtrie, d'inuention, qui ſont des parties que ce vice a emouſſées. Comme auſſi c'eſt luy qui empeſche de former de bons deſſeins, & ſi on les luy propoſe tous formez, que l'on ne puiſſe ſuiure les moyens neceſſaires pour y paruenir.

S. Thom. 2. 2. q. 46.

V. Ce nonobſtant, à peine vous ſçaurois-je dire combien les ſages mondains ſont ſujets à ce vice. Eux dont la ſageſſe eſt vne ſottiſe deuant Dieu, dont tous les deſſeins ſont pour les biens de la terre, pour les honneurs, pour la felicité temporelle; & dont les inuentions

uentions de iouïr de tout cela ſont iniuſtes & deloyales. Saint Gregoire les a dépeints de leurs viues couleurs, & merite bien auant que de reprendre noſtre deſſein, que l'on prenne garde à ce qu'il dit, à propos de ce paſſage de Iob : *La ſimplicité du Iuſte eſt mocquée, c'eſt vne lampe mépriſée en la penſée des riches & des puiſſants, preparée pour le temps ordonné.* Ce grand Pape tient à peu prés ce diſcours. La ſageſſe de ce monde c'eſt couurir ſon cœur par fineſſes, voiler ſon ſens auec des paroles, faire paroiſtre que ce qui eſt faux eſt vray, que ce qui eſt vray eſt faux. L'vſage apprend cette prudence à la ieuneſſe, les enfans ſe la font enſeigner à prix d'argent. Perſonne n'eſt exempt des orgueilleux mépris de ceux qui ont acquis cette ſageſſe. Pour les ames baſſes & craintiues qui n'en ont pas, elles l'admirent, mais ce n'eſt qu'en ceux qui doiuent faire eſtat de la fineſſe colorée du nom de ſimplicité, puis que parmy eux la malice de l'eſprit eſt appellée ciuilité. Cette ſageſſe commande à ceux qui luy obeïſſent de rechercher les honneurs, & quand on eſt paruenu à la vanité d'vne gloire temporelle, de ſe donner du bon temps. Outre ce, de tirer vne beaucoup plus grande vengeance de ſon ennemy, que ne ſont les déplaiſirs qu'on en a receus. De ne ceder à perſonne qui s'oppoſera à nos deſſeins. Sur tout lors qu'on a moyen de s'en faire acroire. Et là où ce pouuoir manquera, de faire ſemblant d'eſtre homme de bien & paiſible, & de ne penſer à rien de tout ce où la malice peut ſeruir quand on penſe à ſe vanger. La ſageſſe des iuſtes au contraire, c'eſt de ne rien feindre par oſtentation, d'ouurir ſon ſens par ſes paroles, d'aimer la verité

S. Gregoire moral. 10. cap. 26.

Iob 12. v. 5.

Ie lis ainſi, Quia hæc eadem duplicitas ſimplicitatis nomine palliata, &c.

comme elle eſt, de fuir la fourbe, d'obliger autruy gratuitement, d'endurer plus volontiers le mal que d'en faire, de ne rechercher la vengeance des iniures qu'on a receuës, de penſer que la calomnie eſt vn lucre pour l'amour de la verité. Mais on fait des riſées de cette ſimplicité du Iuſte, parce que les ſages du monde croyent que la vertu de pureté ou d'integrité eſt vne folie.

VI. On ne s'imagine donc pas bien parmy les mondains, que l'huile de cette lampe, qui eſt mepriſée des grands de la terre; Ie dis, que la prudence de l'eſprit principal, eſt vne liqueur pure, qui n'admet aucune mixtion d'aſtuce ou de ſupercherie. Dont ie me rapporterois volontiers à l'opinion étrangere, qui examinant la prudence du Iuſte à ſa mode & ſuiuant ſes paſſions, n'en eſtimoit pas la lampe, comme elle le meritoit, ſous ombre qu'elle n'éclairoit pas encore comme elle a fait depuis, & que l'on n'en euſt pas eſperé tant de ſplendeur: Au moins ſi c'eſtoit à l'enuie à iuger de la gloire d'autruy. Vous auez en l'hiſtoire des Rois vn autre craïon du mépris des ſimples, que celuy de ſaint Gregoire. Le pere de Dauid auoit meilleure opinion de ſes autres enfans que de luy, & faiſoit quelque difficulté de le faire venir deuant le Prophete Samuel qui le cherchoit. Ie vous demande s'il auoit tout ſon bon ſens. Ou s'il eſt croyable que le treſor de prudence principale fuſt de ſorte enfermé en ce ieune Prince, que ſon pere meſme ne le pûſt voir. Si cela eſt, Dauid eſtoit pour lors vne lampe mépriſée, & mon Iuſte en l'âge de ce ſaint Roy, non aſſez eſtimé. Mais Dauid fait tant par ſes

1. Reg. c. 16.

vertus & faits heroiques que ſon peuple l'appelle, *la lampe d'Iſraël*, & ſe reſoud de le conſeruer au prix de ſon ſang, de peur que la gloire de ſon Empire ne fuſt éteinte par ſa mort. Le Iuſte meriteroit donc auſſi de pareils témoignages d'affection, puis qu'il ſe rend imitateur des vertus de ce grand Prince. Et pour moy ie ne fais point de difficulté de le comprendre dans la merueille de cette penſée de Iob. Car quand il diſoit, que *le Iuſte eſt vne lampe mépriſée en la penſée des grands*, s'il parloit de ſa perſonne, on y peut auſſi ſous entendre les imitateurs de ſa ſimplicité, ſans nullement forcer ce paſſage, dont ſaint Gregoire a meſme étendu la ſignification iuſques aux plus ſimples de la terre. Ces grands ſe ſouuiennent mal en faiſant leur mépris qu'ainſi qu'il eſt des fruits tardifs, qui n'en ſont moins excellents pour cela, de la meſme ſorte eſt-il des Princes, qui ne déployent pas tout à la fois les treſors de leur ſageſſe. La clarté de leur midy eſt plus grande que celle de leur aurore. Elle croiſt comme celle du Soleil. Mais pour en demeurer auſſi à la comparaiſon des fruits & des Rois, combien a eſté ſaintement cultiuée la Royale plante de mon Iuſte? Combien ſoigneuſement entretenue cette precieuſe lampe de ſageſſe? Combien ſ'eſt heureuſement augmentée l'incomparable lumiere de ſa prudence? Quelle aſtuce n'a eſté affinée, par la ſimplicité de ce Prince? Quels eſprits n'y ont eſté trompez? Ie parle des eſprits qui ne iugent que de l'exterieur, & ſelon les principes de la ſageſſe du monde. Eſprits qui ont de tels défauts en ce qui regarde les choſes celeſtes, & les merueilles des Princes enuoyez

du Ciel, que les insensez n'ont point de plus signalez manquements en leurs iugements. Ces esprits dy-je, se sont trompez. Pensant que la vraye sagesse consiste en la ruse & en la finesse, ils ne se pouuoient persuader que la iuste simplicité est vne parfaite prudence. Ie m'en étonne merueilleusement. Car demeurant d'accord que le temps est necessaire pour habituer vn Prince en la sagesse du monde, ie ne sçay par quel mal-heur ils estoient si peu equitables que de ne vouloir attendre que la lampe du Iuste fust bien allumée, pour luire parfaitement selon les institutions du Ciel. C'estoit mal prendre ce que i'ay dit, & qu'ils deuoient bien considerer, qu'il en est de l'esprit des Princes comme des fruits. Car tout ainsi que les fruits qui sont par trop printanniers, ne sont point de garde: De mesme les signes de sagesse qui paroissent auant le temps, semblent predire qu'elle se doit éteindre auant la saison. L'astuce du diable a recours au figuier, pour promettre la sagesse à Adam. C'estoit vn mauuais augure, le figuier donne son fruit hastiuement, & sans fleur. Mais il n'en est pas de plus longue durée pour cela. Quant aux esprits solides ils n'ont iamais pû croire que la iuste simplicité fust vne incapacité Royale, puis qu'entre les perfections de la sagésse eternelle, on remarque celle-là, qu'il ne reiette le simple, comme vous auez en l'élection de Dauid. Ajoutez à cela que les simples sont ses enfans. Les simples de cette nature sont donc les heritiers du Royaume des Cieux, & meritent de porter la couronne d'vn Empire qui luy est comparé.

VII. Apres cette notable digression ie reuiens à

mon point principal, pour dire, que ſi vous liſez quelque part que la prudence eſt appellée aſtuce, ou cautelle, vous deuez ſçauoir que c'eſt à intention de monſtrer que la prudence, dont la ſimplicité eſt vne perfection, n'eſt point ſotte. Si au contraire vous liſez que l'eſprit de prudence eſt ſimple, aſſeurez vous que c'eſt pour dire, qu'elle n'eſt point malicieuſe. Par ce moyen vous ne vous ſçauriez tromper, & diſcernerez facilement entre la vraye prudence Royale & l'apparente. Conſiderons maintenant s'il eſt vray que la fineſſe ſerue à la prudence, dont la ſottiſe doit eſtre bannie. Saint Ambroiſe me l'apprend, parlant de cette ſorte: Le iugement eſt pour le iuſte, le diſcours & le raiſonnement pour le ſage. La cenſure des debats & des procés eſt en l'vn, la fineſſe de l'inuention en l'autre. Aſſemblez moy ces deux parties, & vous en tirerez des conſeils grandement vtiles. Eſtant vray que les bons eſprits voudront touſiours ouïr auec paſſion la prudence de celuy en qui ces deux vertus ſe ſeront alliées. Et comme les Princes n'ont pas tant de beſoin d'eſtre inſtruits à la fineſſe, que d'eſtre degouſtez de la malice du monde, où ils commandent, la vraye vertu ſe contente de cette preuue. Et de dire, que pourueu que ce ſoit la prudence qui en gouuerne les deſſeins, ou tout au moins, qui y ordonne quelque correctif, contre le perilleux vſage de l'aſtuce, elle ne ſera pas ſi nuiſible. Moins encore, ſi la fin n'en eſt point vicieuſe, & ſi on ſe ſçait ſeruir de l'vtilité publique, comme d'vne éponge, pour en nettoyer l'ordure, s'il y en auoit. La vraye vertu aime mieux ſ'arreſter vn peu dauantage à l'interdiction de l'aſtu-

S. Ambroiſe l. 2. offic. c. 10.

ce, qui offuſque la lumiere de ſageſſe, & que pour ce ſujet elle ne doit point tolerer en ſon Empire. Et ce ſera apres l'Ecriture & les Peres, ſans faire nulle difficulté, de mettre en auant les exemples des ſages mondains, qui en ont condamné les tenebres & le vice. L'eloquent Braſidas Ambaſſadeur des Lacedemoniens, en a parlé en ce ſens. C'eſt dit-il chez Thucydide, choſe plus deshonneſte & plus infame à ceux qui ſont en dignité, de ſ'enrichir, & d'amplifier leur Empire par fraude ſpecieuſe, que par force & à ieu découuert. Parce que l'on peut vſer de force par droit de puiſſance, que la fortune a donnée, là où la fraude fait ſes rauages, ſortant de derriere l'embuſcade d'vn iniuſte deſſein. Telle eſt la circonſpection que nous apportons, quand il y va de nos interets. Philon Iuif ne ſ'éloigne pas fort de cette penſée, quand il dit. Ceux qui offenſent vſant de fineſſe, ſont plus pernicieux que les ennemis qui ſe ſont declarez. Car il eſt aiſé de repouſſer ceux qui monſtrent ce qu'ils ont ſur le cœur : Mais la malice ne permet pas que les ruſez ſoient recognus, non plus que ceux qui entrent ſur vn theatre, le viſage & la perſonne couuerts d'habits étrangers, & deguiſez. Ciceron en veut auſſi dire ſon auis: La prudence ſans la Iuſtice, ou bonté de mœurs, ne nous met pas en conſideration, & ne nous peut acquerir de la creance : Car plus quelqu'vn eſt ruſé & cauteleux, plus il eſt odieux, & ſuſpect, l'opinion de ſa probité eſtant enleuée. Ce qu'il confirme ailleurs, diſant, que la propre matiere de la prudence & de la ſageſſe, c'eſt la verité.

Thucyd. l. 4.

Philon lib. de creat. princip.

Ciceron 2. offic. c. 34.

Le meſme l. 1. c. 36.

VIII. Que cela ſuffiſe pour faire voir ſi la ruſe qui eſt illicite, peut eſtre vtile, & s'il y auoit de l'apparence que la vraye vertu l'admiſt en ſon Empire. Il ne reſte que deux autres mots à dire, qui ſeruiront de preſeruatif contre la ſottiſe, que la vraye ſageſſe ne peut non plus ſouffrir auec elle. Hiero le Tyran a bien dit, qu'entre les calamitez des Rois, celle-cy n'eſt pas l'vne des moindres, qu'ils ont auſſi bien la connoiſſance que chacun des particuliers qui d'entre leurs ſujets ſont les excellents & braues hommes, qui ſages, qui gens de bien ; mais au lieu d'en faire eſtat, vous diriez qu'ils ſont comme obligez de les aprehender. Les braues, de peur qu'ils ne faſſent des remuements, ſous pretexte de la liberté ; les ſages, de crainte qu'ils n'employent la dexterité de leur eſprit à tramer quelque choſe contre leur authorité ; les iuſtes, de peur que le peuple ne deſire qu'ils ſoient auancez aux charges, & qu'ils leur commandent. Cela me feroit dire que les Princes ne doiuent tout à fait negliger l'vſage de quelque fineſſe contre ces renards ; n'eſtant pas iuſte de les abandonner à de telles apprehenſions, mais tres-raiſonnable, comme la vraye vertu a écrit cy deſſus, que la crainte humaine eſt vtile aux Princes, entant qu'elle a le pouuoir de les empeſcher qu'ils n'abuſent de leur authorité, qu'elle declare à ce propos, que la ſageſſe temporelle, ſi la fin en eſt droitte, & ſi elle ne déroge aux principes de la vraye prudence fondée en charité, ne leur doit eſtre interdite. Car elle eſt prouide iuſques là que de les garantir de mocquerie. Ageſilaus Roy des Lacedemoniens penſoit que ce fuſt eſtre ſage, que de tromper ceux qui ſe défioient. Qu'au contraire,

Xenophon de regno.

Le meſme de Ageſilao.

c'eſtoit vne grande méchanceté que d'eſtre deſloyal à ceux qui viuoient dans la confiance de voſtre generoſité. Au reſte il ſe gardoit ainſi que d'vn piege de ces eſprits doubles, qui cachent leurs deſſeins auec ruſe & fineſſe. Mais comme ce ſeroit en vſer à la mode du monde, la vraye vertu ne s'y peut reſoudre. Faiſant profeſſion de la ſageſſe tres-Chreſtienne, elle auiſe ſon Prince qu'il ne luy eſt pas neceſſaire de penſer à la ſupercherie pour affiner les fourbes, & ſe garder de leurs ſurpriſes & déloyautez. Sans y apporter d'autre ſoin que celuy de la vraye prudence, il ſe peut garantir de tout cela. Le Sage luy en donne parole: *La prudence* dit-il, *te conſeruera, afin que tu ſois deliuré de la mauuaiſe voye.* La ſageſſe eternelle eſt vne tres-innocente pureté, vne tres-indiuiſible ſimplicité. Mais eu égard à ſon eminence, elle ſuffit à Dieu, & empeſche qu'il n'en ſoit fait des riſées, comme il eſt écrit, *Dieu ne peut eſtre mocqué.* Et non ſeulement cela, mais c'eſt auec ſa lumiere *qu'il ſurprend les ſages en leur ruſe.*

Prouerb. 2. v. 11.

Galat. 6.

1. Cor. 3 v. 19.

CHAPITRE XXXI.

I. Pourquoy les Rois ont beſoin de Miniſtres, dont l'heureuſe rencontre qui vient du ciel, & non de la fortune, tourne à la gloire de leurs noms. II. Trois veritez fondamentales pour entrer en cette matiere, que la prudence demeure auec le conſeil, que le Prince ne peut choiſir de bons Miniſtres ſans eſtre aſſiſté de la grace de Dieu, & que cela n'empeſche point qu'il ne faſſe paroiſtre ſon iugement en ſes elections.

Notez

I. NOTEZ bien cette raiſon. Ie dis à cauſe de ſon eminence, ou excellence, qui eſt de vray tres-ſinguliere, & qui n'eſt propre qu'à Dieu ſeul. Parce qu'eſtant la meſme ſageſſe & perfection, non ſeulement *il conſidere la fin de toutes choſes*, comme dit Iob, mais il la preuoit infalliblement auant qu'on ſe la ſoit propoſée, d'où vient qu'il ne peut faillir, & qu'il ne peut eſtre trompé. La ſageſſe humaine n'a garde d'eſtre ſi clairuoyante, ſi accomplie, ny ſi vniuerſelle. De maniere que ſi quand i'ay dit, que la prudence de la vraye vertu ſuffit au Prince de cette inſtitution, pour luy déſiller les yeux de l'eſprit autant qu'il eſt neceſſaire, afin qu'il puiſſe découurir les menées qui ſe pourroient faire, ou contre ſa perſonne, ou contre le repos de ſon Royaume; c'eſt bien y reconnoiſtre aſſez de ſuffiſance contre l'aſtuce des ſages mondains, contre la trame des factieux & de la rebellion: mais ce n'eſt pas qu'il s'en puiſſe dire, ſi ce n'eſt par voye de participation, ce que l'Eccleſiaſtique écrit de la ſageſſe creée, *qu'eſtant ſeule elle circuit l'entour du ciel, & que par ſa propre vertu elle foule aux pieds le cœur des ſuperbes & des humbles.* Tellement que s'il eſt vray que la faueur celeſte qui donne cette preuoyance vniuerſelle ne luy eſt point touſiours acquiſe comme elle l'eſt à la ſageſſe dont le Sage vient de parler, encore qu'elle luy ſoit neceſſaire aux occaſions que i'ay dites, & en tant d'autres affaires qui ſuruiennent auſſi bien durant la paix que durant la guerre: meſmes eſtant mortel, & toute la prudence dont il ſe peut ſeruir, enfermée dans *vne demeure ter-*

Iob 28.

Eccli. 24. v. 8.

Sap. 9. v. 15.

reſtre, qui rauale le ſens occupé à penſer à beaucoup de choſes: Il eſt encore plus indubitable qu'il a beſoin d'vne grace beaucoup plus ſpeciale & plus puiſſante, pour faire choix de quelques grands hommes d'Eſtat, qui veillent auec ſa Majeſté contre les factieux, de la prudence & ſages auis deſquels il ſe puiſſe preualoir auec pareils ſuccez que ceux qui ont accompagné les entrepriſes de Moyſe apres qu'il eut ſuiuy les conſeils de Iethro. Sans toutefois vouloir inferer qu'il ſoit neceſſaire qu'ils ayent tous vn pareil accez chez elle que Ioſué chez Moyſe, d'vne fois qu'il fut creé le premier Miniſtre de ſes Eſtats. Car c'eſt bien plus religieuſement penſé, de referer ce choix à la grace de Dieu, que d'en attribuer la rencontre à la prudence humaine. Elle eſt trop malhabile. Et ſe faut bien garder de croire, que quand les Rois regnent de la part de Dieu, les Miniſtres qui les aſſiſtent en cette charge leur ſoient donnez de la fortune. La grace de les ſçauoir biẽ choiſir eſt vne ſuitte & vne amplification de celle de bien regner. Qu'il ſoit ainſi, & enſemble tout ce que ie viens de dire ſur ce ſujet, voyez le à propos de Moyſe. Iethro ſon beau-pere, ayant reconneu la peine qu'il prenoit, *Tu te conſumes* dit-il, *d'vn ſot trauail, ta charge eſt outre tes forces, tu ne la pourras ſoutenir tout ſeul.* Apres quoy, il luy conſeilla de faire des officiers, non ſans luy dire fort franchement, *Si tu fais cecy, tu accompliras le commandement du Seigneur.* Il ne nous pouuoit apprendre plus diſtinctement, que les miniſtres des Eſtats ſont inſtituez de l'ordonnance du Seigneur, par les Rois qui regnent de ſa part. Vous auez meſmes chez les Païens, & en l'adoption de Traian, vne

Exod. 18. v. 17. & 18.

v. 23.

remarque qui peut ſeruir à cette penſée. Et aſſez à propos, puis qu'adopter des ſucceſſeurs à vn Empire, & choiſir des miniſtres capables de bien conſeiller vn Prince, qui ſont deux élections Royales, ſemblent auſſi eſtre deux effets d'vne meſme prouidence. Le Panegyriſte de ce grand Empereur a donc conſideré, *Plinc panegyr.* qu'auſſi toſt, c'eſt à dire, vn peu apres que le bon Prince Nerua euſt adopté Traian il mourut. A fin dit-il, qu'apres vne ſi diuine & ſi immortelle action, il ne luy fuſt plus permis de rien faire de mortel. A mon opinion qu'il ſuppoſoit, ou qu'il feignoit, que Dieu y auoit operé. Il le dit clairement, quand il continue & nous en donne la raiſon en ces termes. Car cette veneration eſtoit deuë à la plus digne de toutes ſes actions, que ce fuſt la derniere: Et celuy qui en auoit eſté autheur, deuoit eſtre auſſi toſt conſacré, afin que la poſterité ſe miſt vn iour en peine de faire des enqueſtes, pour ſçauoir ſi Dieu auoit fait vne ſi glorieuſe adoption. Dauantage s'il eſt ainſi que le bon gouuernement d'vn Eſtat, eſt vne œuure de Dieu, l'élection des miniſtres ſur leſquels vne partie de cette grande charge ſe repoſe, & qui y ont de l'employ, ſoit en temps de paix, ſoit en temps de guerre, ſoit au Louure, ſoit au Palais, comme ceux qui ſont auprés de la perſonne du Roy, les Conſeillers d'Eſtat, les Maiſtres des Requeſtes, les Iuges, les Magiſtrats, les Gouuerneurs de Prouinces, les chefs d'armées; l'élection dy-je, de tant d'autres membres de la Cour, & des principaux officiers de la Couronne, ne peut eſtre vne œuure de la fortune. Et c'eſt à en ſçauoir faire l'heureux triage, parmy vn ſi grand nombre de grands

hommes; à les éprouuer apres qu'ils ſont appellez aux charges, & à les y entretenir, s'ils y ſont neceſſaires, que les Rois font paroiſtre la bonté de leurs iugements, combien Dieu les aſſiſte de ſa ſageſſe, & ce que l'on ſe doit promettre de leur prudence, à l'auantage du bien public, & à la recommandation de leur nom. Dont la gloire éclatera auec beaucoup plus de ſplendeur, ſi apres les auoir bien choiſis, il les ſçauent bien obliger. Car ſi, comme a tres-bien dit ſaint Ambroiſe, la prudence reluit au choix des bons, elle ne ſeroit pas bien Royale ſelon Caſſiodore, ſi elle ne monſtroit qu'elle ſçait auſſi bien gratifier que choiſir. Il le fait dire ainſi au Roy Theoderic. Nous deſirons auec paſſion que les preſents que nous aurons faits, raïonnent de toutes parts. Parce que les faueurs, où noſtre munificence principale paroiſt, viuent à iamais. Eſt-il rien de plus Royal, que d'auoir fait vn bien-heureux? Et de l'auoir obligé iuſques à cette ſatisfaction, qu'il ait ſujet de ſ'étonner, ſe voyant paruenu à tant de felicité? Ce ſont ces graces ſignalées des Princes, qui releuent leurs Royaumes en ſublimité. Meſmes le Seigneur de la liberté de ſes ſujets, peut ajouter continuellement quelque choſe à ſa reputation, s'il ſ'étudie de les agrandir. Et ailleurs. Nous regardons les excellentes dignitez qui naiſſent de nos faueurs, auec grande affection & contentement. L'eſprit de celuy qui gouuerne, eſt comme la mere de l'ornement public; Certes la volonté du Prince enfantera touſiours vne face de liberté qui luy reſſemble. Meſmes pour le dire ainſi, il ſeroit plus facile à la nature d'errer, qu'au Prince de former vne Republique, ſans les traits

S. Ambroſ. l. 2. offic. c. 9.
Caſſiod. l. 3. ep. 11.
Le meſme ep. 12.

de ſa vertu. Voila pourquoy nous prenons plaiſir à vous faire reluire en honneurs perpetuels, eſtans bien fort aſſeurez que tout ce que la renommée publiera de vous, ſera attribué à nos inſtitutions.

11. On peut recueillir de tous ces diſcours deux ou trois veritez. L'vne que la prudence, meſme celle de la vraye vertu, a beſoin d'ayde, comme elle le dit elle meſme. *Moy ſageſſe, ie demeure auec le conſeil & l'habileté.* Où vn autheur remarque que la ſageſſe a beſoin de cette ſocieté, ſans laquelle elle ne peut ſubſiſter. Voire ie voudrois dire qu'elle eſt obligée de demeurer en cette compagnie, pour ne rien perdre de ſa modeſtie, ſans laquelle elle eſt auſſi peu Royale que ſans la probité. Et auſſi pour euiter l'indigne ſoupçon d'affecter la ſingularité, & de trencher de l'abſoluë. Soupçon qu'elle encoureroit infalliblement, au cas qu'elle ſe pleuſt à demeurer ſeule, & qu'elle ne fiſt eſtat d'admettre le bon conſeil à ſa compagnie. Lucius Emylius ne ſera point ſeul en ſon opinió, la vraye vertu prononcera auec plus de lumiere que luy, que celuy qui veut tout faire de ſa teſte eſt plus orgueilleux que ſage. L'autre verité, que le choix des Miniſtres de l'Eſtat ne ſe fait point ſans vne aſſiſtance ſpeciale de la grace de Dieu, qui eſt la meſme ſageſſe. Ceux dit Salomon, *qui font toute choſe auec conſeil, ſont regis par la ſageſſe.* Que doit faire le Prince plus meurement, que de choiſir des conſeillers? C'eſt donc la ſageſſe qui le doit conduire en cela. La troiſiéme verité, que quand le Prince a choiſi des Miniſtres capables de leurs charges, cela tourne à ſa gloire, & c'eſt vne preuue de ſon bon-iugement. Le Prince à ce que

Prouerb. 8. v. 12.

Tite Liue dec. ad 5. l. 4.

Prouerb. 13. v. 8.

dit vn autheur, ne ſçauroit donner de meilleurs indices de l'excellence de ſon eſprit, que s'il tient d'excellents perſonnages auprés de luy, celebres en vertu & en reputation. Car chacun iugera ſans difficulté qu'il eſt tel que ceux qui ont l'honneur de ſe tenir prés de ſa perſonne. Ce qu'eſtant ſuppoſé en general, on peut deſcendre auec plus d'ordre & de lumiere aux conditions & qualitez de premier miniſtre de l'Empire de la vraye vertu, & faire voir de combien de graces le ciel a comblé cét Eſtat, ſoit en le donnant à ſon Iuſte, le plus ſuſceptible de bon conſeil que Prince du monde, ſoit en inſpirant ce grand Monarque de le choiſir digne de luy. Afin que ſuiuant ſes bons auis, il receuſt en ſoy-meſme la ſatisfaction de cueillir le fruit qu'il s'en eſtoit promis.

CHAPITRE XXXII.

I. Que c'eſt le propre du ſage d'écouter les ſages. Arbre de ſcience du bien & du mal, ſymbole de prudence. Le pommier de l'Eſpouſe entre les arbres, ſignifie le Iuſte entre les Miniſtres de ſon Eſtat. II. S'il eſt neceſſaire qu'il en ait pluſieurs, au cas que Dieu l'oblige de luy en donner vn, qu'il ait aſſorty de toutes les parties neceſſaires à vn intelligent. III. Le ſaint Eſprit authoriſe en ſes inſtitutions la ſingularité d'vn Miniſtre en vn Royaume, dont vous auez vn exemple en Ioſeph, en Daniel, & en celuy dont parle Salomon, ſelon ſaint Baſile.

I. SI donc c'eſt l'ordinaire d'vn mal-habile Prince de m'eſpriſer les auis des ſages, comme Salomon le dit des mal-habiles hommes, non-obſtant que ces conſeils luy ſoient auſſi neceſſaires que la ſanté le ſçauroit eſtre à vn malade, c'eſt le propre du ſage d'en faire eſtat, meſmes de celuy qui ſemble n'auoir beſoin de la ſageſſe d'autruy, comme le Iuſte de la vraye vertu, qui en eſt vne viue ſource, & qui toutefois la recherche de plus en plus. Il n'ignore pas ce que le ſaint Eſprit a reuelé en ce Prouerbe, *Le ſage qui eſcoutera en ſera plus ſage, & l'entendu poſſedera les gouuernements.* Où vous auez en peu de mots deux organes grandement néceſſaires à la prudence Royale, l'ouyë & la veuë. Celle là pour receuoir les auis, celle-cy pour y pouuoir penetrer. *L'entendu* dit-il, le bon eſprit, le prudent, l'habile homme, *poſſedera les gouuernements.* Il iugera parfaitement de la bonté ou de l'impertinence des auis touchant l'adminiſtration de ſon Eſtat. Auſſi eſt-ce pour lors que nous poſſedons la cognoiſſance de quelque choſe, quand nous en comprenons les differences contraires autant qu'elles ſe peuuent comprendre. L'intelligence en ce paſſage ſe prend donc pour l'habileté de l'eſprit, pour vne lumiere qui fait voir promptement à l'œil de l'ame ce qu'il eſt bon de ſuiure en l'auis des ſages, & ce qu'il en faut laiſſer. Cette capacité a manqué aux hebetez, qui ſe plaignent d'auoir eſté des eſtourdis, diſans, *Nous auons erré de la voye de verité, & le Soleil d'intelligence ne s'eſt point leué ſur nous.* Le

Prouerb. 1. v. 7

Prouerb. 1. v. 5.

Sap. 5. v. 6.

Sap. 7. v. 10. sage au contraire, *Ie me suis* dit-il, *proposé de l'auoir pour lumiere.* Elle est tresbien figurée par cét arbre de science du bien & du mal, planté au Paradis terrestre; où ie voudrois remarquer vne rare allegorie de Philon, qui parle ainsi, & fort à ce sujet. Tous les arbres du Paradis de Dieu sont animez, & doüez de raison. Les vertus, l'entendement non corrompu, & l'habileté qui discerne entre ce qui est infame & ce qui est honneste, en sont les fruits. Bien qu'à ce qu'il semble, ce soit philosopher symboliquement, plustost que parler proprement. Car on ne vid iamais naistre des arbres en la terre qui portent des fruits de vie & d'entendement, & n'est pas croyable que l'on en voye. C'est pourquoy, à ce que ie m'imagine, il nous est icy donné à entendre par le Paradis, la partie principale de l'ame, qui est remplie, non de plantes, mais d'opinions sans nombre. Par l'arbre de vie, la pieté tres-eminente entre toutes les vertus, au moyen de laquelle l'ame est renduë immortelle. Comme aussi par l'arbre de connoissance, la prudence, cette arbitre du bien & du mal, qui discerne les choses naturellement contraires. De maniere que si l'épouse disoit de son époux, *Comme le pommier est entre les arbres des forests, ainsi est mon bien aimé entre les fils*; La France auroit sujet de dire de son Iuste, cét arbre Royal, animé de raison & de pieté; de son sage, vray arbre de prudence; qu'estant au milieu des sages, il y preside comme vn arbitre souuerain & incorruptible.

Philon l. de mundi opific.

Cantic 2. v. 3.

III. Neantmoins s'il est ainsi que les arbres du Paradis n'estoient pas tous semblables, ny en grandeur, ny en vtilité, il n'est point raisonnable que tous les

les ſages de l'Empire de la vraye vertu, ſoient auſſi proches du Roy les vns que les autres, comme auſſi ils ne ſont point tous égaux en merite. Sur quoy noſtre Pedagogue celeſte ſe ſent obligé de dire en paſſant, non tant en quoy le grand nombre des Conſeillers peut eſtre vtile au Prince, que s'il eſt bon que la faueur ou le merite facent admettre beaucoup d'yeux au Conſeil ſecret de ſa Majeſté. Le Prouerbe de Salomon, cy deſſus allegué, la preſſe fort d'eſtre oüy ſur cette matiere. Diſant que *le ſage qui écoutera, en ſera plus ſage, & que l'intelligent poſſedera les gouuernements*, on peut prendre cét *intelligent*, pour le Prince, à cauſe qu'vn bon Conſeiller luy eſt vne tres-vtile, & tres-digne poſſeſſion: ou pour l'entendu de ſon conſeil, c'eſt à dire, pour le premier miniſtre de ſon Eſtat, qui ſeroit inueſty de la poſſeſſion de ſes ſecrets. Car c'eſt ce que ie puis tirer de l'interpretation de ſaint Baſile ſur ce paſſage, que ie donneray cy deſſous. On croyoit autrefois entre les Perſes, que les Rois auoient pluſieurs yeux, & pluſieurs oreilles. Cette opinion populaire eſtoit peut-eſtre fondée ſur ce que les Rois ſçauoient tout ce qui ſe paſſoit en leurs Eſtats, auec telle certitude, comme s'ils l'euſſent veu ou oüy. Cyrus ſ'eſtant rendu maiſtre de cét Empire, en trouua pluſieurs. Pour les gagner il leur fit des preſents, leur donna des recompenſes, & les appella aux charges honnorables. Quelqu'vn s'imaginera peut-eſtre dit Xenophon, en ſuitte de cette obſeruation, que le Roy pour bien faire, ne doit auoir qu'vn ſeul œil de cette nature, pourueu qu'il ſoit excellent. Mais ce n'eſt pas bien prendre l'affaire. Car vn particulier *Xenophon.*

n'eſt pas capable ny de voir, ny d'ouïr, que peu de choſes. Et puis, il ſembleroit que la nonchalance des affaires du Roy fuſt eniointe à tous les autres, ſi tant eſt qu'il n'y en euſt pas plus d'vn qui ſ'en deuſt méler. Outre qu'il arriueroit cét autre inconuenient, que le peuple ſe donneroit de garde de celuy qui ſeroit le ſeul œil du Roy. Ainſi parle Xenophon. Et toutefois quoy qu'il vueille dire, il donne aſſez à entendre en la ſuitte de ſon diſcours, qu'il ne parle point des yeux ny des oreilles du Roy, comme de quelques officiers particuliers de ſa Maieſté, oüy bien de tous ſes ſujets en general, auſquels il eſt d'auis de laiſſer la liberté d'auertir, & d'informer le Roy, s'ils ont veu ou bien oüy quelque choſe contre ſon ſeruice. Ce n'eſt pas dequoy il eſt icy queſtion. Mais poſons le cas qu'il parlaſt des officiers du Roy, entendus par les yeux, & deputez à la charge de voir ce qui ſe paſſeroit, pour en informer ſa Majeſté; Les raiſons qu'il met en auant pour monſtrer qu'il en faut plus d'vn, ne ſont pas de conſideration. Auſſi ne puis-je m'y arreſter, ſi ce n'eſt en paſſant. A la premiere qui ſemble auoir quelque apparence, & à laquelle l'on peut répondre, qu'il eſt de vray peu d'yeux humains ſi ſubtils, & ſi vniuerſels, qu'ils puiſſent tout voir. Mais ce n'eſt pas à dire, qu'il ne ſ'en trouue. Si ce n'eſt en Perſe, c'eſt en l'Empire de mon Iuſte. Il ne craint pas que l'on luy diſe, ce que le ſage Ariſtides diſoit en riant, à Philippe de Macedoine, (pour lors, il n'auoit qu'vn œil, & auoit perdu l'autre en vne bataille) qu'il eſtoit des parents des Arimaſpes. *Arima*, en Scythe, ſignifie vn, & *Spa*, œil: ainſi les Arimaſpes, ſont gens Aquilonaires, qui

Herodotus lib. 4. c. 27.

n'ont qu'vn œil: Au contraire il eſt bien aiſé d'experimenter tous les iours, que ſon œil void plus qu'Argus, & autant en ſon Eſtat & en ſes affaires apres luy, que le Soleil au monde, apres Dieu. Lycurge donnoit pouuoir aux Rois de Lacedemone par ſes loix, d'élire deux aſſociez, que l'on appelloit *Pythiens*. Homere ne determine point le nombre de ſes *Hiſtores*, ou Iuges, deſquels les Princes ſe pouuoient ſeruir. C'étoient d'habiles & prudents perſonnages, ornez de longue main & par vſage, de la connoiſſance & du ſentiment de la police, & des affaires du monde. Iphicrates voulut auſſi que l'Orateur Calliſtratus, & le grand Capitaine Chabrias, deux hommes tres-auiſez, le ſuiuiſſent en cette ſienne remarquable & heureuſe entrepriſe, contre les Lacedemoniens. Voulant dire peut-eſtre, que l'eloquence & le courage, eſtoient deux parties neceſſaires aux Intendants, & Conſeillers des Princes. Mais ſi tant eſtoit, que Dieu fiſt naiſtre au monde vn ſage auſſi accomply que celuy que l'on void en l'Empire de la vraye vertu, & qui, outre ces deux rares ornements d'vn homme d'Eſtat, l'eloquence & le courage, fuſt de plus doüé de iugement, de prudence, d'habileté, & qu'il euſt tout cela dans le degré d'vne perfection de ſinguliere eminence, il ne ſeroit point neceſſaire d'en multiplier le nombre. Car quãt à ce que ie diſois auparauãt des Arimaſpes de la Republique, ſi c'eſt choſe incroyable que des hommes naiſſent ſemblables aux autres en toutes leurs parties, ſi ce n'eſt en ce qu'ils n'ont qu'vn œil, comme auſſi ce ſeroit encore plus contre nature, s'ils n'auoient qu'vne oreille; il n'en eſt pas ainſi en matiere de gouuerne-

Xenophon Lacedæmon. rep.

Chez Strozza.

Xenoph hiſt. Græc. lib 6.

ment politique, & le Prince qui n'aura qu'vn œil d'Eſtat, ne ſera en rien defectueux. Sur tout s'il eſt auſſi peu ſuiet à dormir que les voiſins des Arimaſpes dont ie parlois, nommez Griphes, qui gardent l'or des montagnes. Et d'abondant qu'il prefere à ſes interets les ſoins des treſors de ſageſſe qu'il a en charge, de peur que les imprudents ne les diſſipent. Le corps naturel ſeroit monſtrueux, s'il n'auoit qu'vn' oreille. Celuy d'vn Eſtat n'aura point de manquement, combien qu'il n'en ait qu'vne principale. Moins encore, ſi elle eſt auſſi ſubtile que celle de *la ialouſie*, qui, comme dit le Sage, *oyt tout*.

Herodot. l. 3.

Sap. c. v. 10.

111. Quoy qu'il en ſoit de ces opinions prophanes, la vraye vertu eſt tres-aſſeurée, de pouuoir mettre en auant à ce propos des preuues auſſi authentiques, qu'en tout autre. Donnons-nous ſeulement la patience d'ouïr les auis de ſes Autheurs. Car elle ne deſireroit pas que l'on priſt l'établiſſement de cét œil, du conſeil des ſages de ſon Empire, pour vn ſimple bon plaiſir de la faueur de ſon Prince; oüy bien pour vne tres-iudicieuſe inuention de ſe pouuoir décharger honorablement ſur les ſoins d'vn chef de ſon conſeil ſubalterne & dependant. L'antiquité l'a ainſi approuué. Le ſaint Eſprit meſmes en a laiſſé des exemples és loix de l'eſtat & de la police de ſon inſtitution. Conſiderez ie vous prie, ſi le Roy Pharaon apres auoir ſongé des choſes étranges, & à ce qu'il luy ſembloit, des pures extrauagances, deſquelles il ne pouuoit trouuer l'interpretation, n'ayant iamais penſé à rien de ſemblable, ne fuſt pas plus ſçauant & plus ſage, apres qu'il euſt oüy Ioſeph, qui luy en découurit

les ſecrets. Si apres cela il n'eut pas raiſon de dire, *Pourrois-ie trouuer vn plus ſage perſonnage, & ſemblable à toy ? Tu ſeras ſur ma maiſon, & tout le peuple obeïra à ta parole, tant ſeulement ie ſeray plus grand que toy du ſiege Royal.* Pharaon ne pouuoit mieux rencontrer, ny le Ciel pouruoir ſon Eſtat d'vn œil plus clairuoyant. Ie diſois n'agueres, qu'il n'eſtoit permis d'attribuer à la ſageſſe humaine, les perfections & ſingularitez vniuerſelles de cette ſageſſe, qui *circuit toute ſeule l'entour du Ciel*; Et toutefois voicy vn ſage doüé de prudence celeſte, qui va le long du païs d'Egypte, faiſant les affaires du Roy, & qui tournoye toute la terre de ſes Eſtats. Bien qu'à vray dire, le tour du Ciel ſoit plus grand & plus auguſte, ie ne dis pas que celuy d'Egypte, mais que celuy du monde. D'abondant, & pour ne point oublier que la vraye vertu a touſiours donné Moyſe pour modele à ſon Iuſte, n'eſt ce pas bien à propos, ſi elle fait de l'œil politique de Moyſe l'exemple de l'œil d'Eſtat de ſon Prince? Le Seigneur dit à Moyſe: *Regarde, ie t'ay conſtitué pour Dieu à Pharaon, & Aaron ton frere ſera ton Prophete.* Elle a cy deuant monſtré, que ſon Legiſlateur eſtoit ſage, & auſſi preuoyant qu'vn Prophete; & ce en imitant Moyſe qui eſtoit Prophete. Et voicy le nouuel Aaron de ſon Iuſte, le ſage de ſon ſage, l'œil ſubalterne de l'œil ſouuerain, & de la prudence animée de l'Eſtat de la France, que l'on peut dire eſtre le Prophete de ſon Prophete, qui ne void que par luy & pour luy. Que diray-je de Daniel, dont la pieté, la prudence, la modeſtie ſinguliere, me repreſentent trois des plus excellentes vertus du ſage de mon Roy?

Geneſe 41. v. 49. &c.

Eccli. 24. v. 8.

Geneſ. 41.

Exod. 7. v. 3.

L'hiſtoire de ce ieune Prince porte, qu'il pleut à Da-
Daniel 6.v.1. rius, *Et il ordonna ſix vingts Satrapes* ou Gouuerneurs des Prouinces, *par tout en ſon Royaume.* Et par deſſus ceux-là trois Princes, deſquels Daniel eſtoit vn, afin que les Satrapes leur rendiſſent conte, & que le Roy ne fuſt point ennuyé. Mais Daniel ſurpaſſoit tous les Princes & Gouuerneurs. Parce *que l'eſprit eſtoit plus ample en luy*, c'eſt à dire, plus vniuerſel. Auſſi eſt-il vray que le Roy penſoit de l'établir ſur tout le Royaume. Ces exemples ſont trop formels & trop exprés, pour ne point contenter par leurs preuues quelque eſprit que ce ſoit. Et toutefois ie ne puis paſſer ſous ſilence, ce que ſaint Ambroiſe a écrit de Daniel, ſi à propos du point d'Eſtat que la vraye vertu traitte à preſent, que s'il n'y auoit plus de mille ans que ce grand Eueſque de Milan l'a écrit, ie le croirois eſtre
S. Ambroiſe l. 2. offic. c. 11. fait à ce deſſein. Daniel eſtant inſtitué arbitre des edits Royaux, miſt la main aux choſes preſentes, & prediſt les futures. Ayant ſouuent fait paroiſtre en maniant les affaires, où touſiours il auoit reüſſi, qu'il eſtoit le nonce de la verité. On le croyoit en tout & par tout. C'eſt ce qu'a écrit ce grand perſonnage, de cét arbitre de ſageſſe, & à quoy celuy de l'Empire de la vraye vertu a bonne part. Afin que l'on croye fermement ce que i'en ay dit, & que l'on ſe prepare à ce que ie dois dire touchant ces veritez, que le Prince qui preſte l'oreille à de tels ſages, en deuient plus prudent. Que c'eſt à la gloire de cét Eſtat, & par la prouidence du Ciel, qu'vn ſeul intelligent y poſſede & manie *les gouuernements*, ſous la ſage conduite de ſon Prince. Bref, puis que ie me ſouuiens bien de ma

promeſſe, c'eſt ce que l'on peut inferer de l'opinion de ſaint Baſile, ſur ce paſſage des Prouerbes. Il parle de cette ſorte. L'intelligent poſſedera les gouuernements. Eſtant neceſſaire que celuy qui deſire d'apprendre quelque art que ce ſoit, ait le naturel propre & facile pour le retenir. Le lutteur vn corps ſouple & diſpos, accompagné de force. Celuy qui combat à la courſe, vne grande diſpoſition de membres, & la viteſſe des pieds. Il en ſera donc de meſme du Gouuerneur, & faudra qu'il ait vne viue pointe d'eſprit, aſſortie de iugement. Auſſi voyez-vous que ce prouerbe n'appelle pas à cét art indifferemment qui que ce ſoit, mais ſeulement l'intelligent.

S. Baſile homil. 12. in princip. prouerb.

CHAPITRE XXXIII.

I. Deux qualitez que le ſainct Eſprit donne à l'intelligent. Le iugement & la ſubtilité. II. Qui ſe ſont autrefois rencontrées en quelques Princes. III. Et plus qu'en nul autre, au Iuſte de la vraye vertu, témoin le choix qu'il a fait de l'intelligent de ſon Eſtat, ainſi que d'vn autre Ioſeph.

I. CETTE penſée de ſaint Baſile ſemblera peut-eſtre contraire au ſens commun des hommes. Ce que ie dis, ſuppoſé qu'il ſoit veritable, que la ſubtilité de l'eſprit n'accompagne pas d'ordinaire la ſolidité du iugement, & que ce ſoient deux parties de l'ame bien differentes. L'on accorde aſſez facilement que les hommes qui en ont l'vne ou l'autre, meritent d'auoir des

charges, mais non que l'on les voye que fort rarement toutes deux en vne ame. Neantmoins ſaint Baſile ne s'eſt point trompé, & eſt vray qu'il a parfaitement bien dépeint le merite & la ſuffiſance de l'intelligent, dont parle le ſaint Eſprit, & dont la vraye vertu a paré le ſage de l'Empire de ſon Iuſte, ainſi que d'vn precieux ornement d'Eſtat. La viue pointe d'eſprit, dit ce ſignalé Docteur, & le iugement appartiennent à l'intelligent. C'eſt tres-dignement expliquer cette diuine penſée du ſaint Eſprit, *L'intelligent poſſedera les gouuernements.* Car ſi vous liſez ſuiuant le texte ſaint, *L'intelligent poſſedera les habiles conſeils*, vous aurez auſſi toſt iuſtifié que la ſubtilité d'eſprit & le iugement peuuent eſtre en vn meſme entendement. Ce que vous connoiſtrez encore mieux, ſi ſelon vne autre explication vous entendez par ces *gouuernements*, les affaires qu'on a peine de percer de la pointe de la penſée. Car combien en eſt-il de ſi difficiles à aborder à l'imagination, que les plus habiles eſprits ne les ont pas aſſez pointus pour y penetrer? De ce genre ſont les affaires politiques. Que doit on dire des eſprits qui les font naiſtre ſi inacceſſibles? Et toutefois *l'intelligent* doit meſme donner dans leurs *penſées* par la pointe de celles de ſa ſubtilité. Iugez ſi l'on ne les doit pas auoir bien penetrantes, & comme diuines pour en venir là. Car le Prophete raconte entre les loüanges de Dieu, qu'il *ſonde les cœurs & les reins.* Le Sage dit auſſi, entre les merueilles qu'il chante de la ſageſſe, *qu'elle ſe trouue dans les doctes penſees.* Ie veux qu'il ne faille pas auoir l'eſprit fort aigu pour percer la penſée des ſimples & imprudents, qui ne ſçauent rien couurir,

Prouerb 1. v.5.

Selon l'Hebr.

Leui Gerſon.

Pſeau. 7. v. 10.

Prouerb. 8. v.12.

urir, mais pour voir clair dans le deſſein des ſages & des corrompus, vous m'auouërez qu'il faut auoir bonne veuë. Cependant voicy que la ſubtilité de l'intelligent y doit penetrer, puis qu'il *poſſede les penſées*, ou, ſelon la façon de lire des Hebrieux, *les conſeils*, qui ſont encore plus difficiles à découurir. La penſée ſe produit quelquefois d'elle meſme ſur le viſage: le conſeil qui eſt vn acte de prudence tres-iudicieuſe, & bien meditée, eſt plus graue, & non pas indiſcret. De ſorte que *l'Intelligent* a ces deux parties, le iugement & la ſubtilité. Celle là pour ordonner, celle cy pour bien toſt conceuoir. Non ſeulement en paſſant, & à la maniere de ces prompts eſprits, qui conçoiuent ſans difficulté, & qui oublient encore plus facilement, mais d'vne façon ſolide, & qui imprimant bien les eſpeces, appelle puis apres le iugement, pour s'en ſeruir aux occaſions. Cela m'eſt donné à entendre, quand on me dit, qu'il *poſſede les gouuernements*, c'eſt à dire, tant les penſées des ſages qui inuentent l'ordre de gouuerner, que leurs conſeils qui le maintiennent.

11. Ie ne vois point de loüange chez les prophanes qui approche de celle là. Comme auſſi les meilleurs eſprits de l'antiquité, pour ſi accomplis qu'ils fuſſent d'ailleurs, n'ont point eu de part à cette intelligence. Et ce n'eſt de merueille, puis que la vraye vertu leur manquoit. Car elle eſt neceſſaire pour en acquerir l'habitude par la connoiſſance du ſaint Eſprit, de la ſageſſe, & du pere des lumieres, qui en eſt la ſouueraine cauſe. Quelle ſolidité de conſeil parmy ceux *qui en imaginent, & qui ne les peuuent eſtablir*, comme parle Dauid? Quelle pointe d'eſprit entre les ames

Pſeaume 10. v. 12.

infidelles, puis que *la ſubtilité* eſt miſe entre les perfections de l'eſprit d'intelligence, comme parle le Sage? Non que ie vueille dire que la ſage antiquité n'ait porté de grands hommes, mais que *leurs ſens eſtoient rebouchez*, comme parle ſaint Paul. Ie ſçay donc qu'on a touſiours admiré l'eſprit de Themiſtocle, comme auſſi il le meritoit. Les preuues qu'il en a données, ou pendant ſa fortune, ou pendant ſa diſgrace, le font aſſez paroiſtre. Ce qu'il y auoit de plus rare en luy, c'eſtoit vne prudence naturelle. Car on remarque qu'il n'a iamais rien appris, ny auant qu'eſtre homme fait, ny apres, qui pûſt ſeruir à l'accroiſſement de ſa ſageſſe. Il auoit vn iugement des plus excellents du monde. Sans prendre du temps pour iuger des choſes premeditées, il faiſoit des merueilles. Pour les choſes à venir, & touchant leurs euenements, il en donnoit de tres-parfaites coniectures. Bref, ſoit par vne bonté de nature, ſoit par preſence d'eſprit, ou promptitude de conſeil, ce perſonnage eſtoit capable d'opiner ſur ce qu'il eſtoit queſtion de faire, & de reſoudre ſur le champ. Pericles eſtoit vn autre excellent homme, qui ſçauoit preuoir les choſes, & pouruoir aux affaires, tant en matiere d'œconomie, qu'en l'adminiſtration de la republique. Combien ſubtil & iudicieux eſtoit Pauſanias Roy des Lacedemoniens? Quand les Spartains enuoyerent pour le prendre, & pour le faire arreſter en chemin comme criminel, auſſi toſt qu'il eut ietté l'œil ſur le viſage de l'vn des Ephores qui s'approcha de luy, il connut ce qu'il auoit en l'ame, & pourquoy on l'auoit enuoyé. De fait vn autre Ephore de ſes amis eſtant arriué, & luy ayant fait quelque ſigne

Sap.7.v.22.
2.Cor.3 v.14.
Thucydid.l.1.
Ariſtote 6. Ethic.c.5.
Thucyd. l.1.

de lœil, il ſe confirma en ſon preiugé, & ſe ſauua. C'eſtoit auoir l'eſprit bien preſent & bien ſubtil, en vne conſcience ſi troublée & ſi coupable. L'hiſtoire en propoſe quelques autres, qu'il n'eſt pas neceſſaire de mettre en auant. Perſonnages ſi iudicieux & ſi auiſez, que ſi la vraye vertu, & la vertu apparente, pouuoient produire les meſmes effets, l'on en pourroit penſer la meſme choſe que ce que i'ay allegué de la vraye ſageſſe, qui entre dans les penſées les plus déliées & les plus ſubtiles qui ſoient.

III. Vous m'auoüerez donc tres-volontiers maintenant que ie vous ay tiré de la doute où vous pouuiez eſtre, que ſi c'eſt choſe rare de voir tant d'entendement en quelqu'vn, qu'il ſçache preuoir les choſes futures par la vigueur de ſon eſprit: En telle ſorte qu'à l'ouïr parler, vous diriez qu'il ait deuant les yeux ce qui doit arriuer, qu'à l'ouïr reſoudre des moyens qu'il faut ſuiure és affaires non premeditées, vous iugeriez qu'il s'y ſoit preparé tout ainſi qu'il euſt fait s'il euſt eu le loiſir de les preuoir: Ce qui ne pourroit eſtre s'il n'auoit concerté en ſoy-meſme deux ou trois choſes enſemble, ſe repreſentant en ſon imagination qu'elles pouuoient arriuer, ou ſeparément, ou tout d'vn abord, pour ne point eſtre ſurpris, & pour mettre l'ordre qui y ſeroit neceſſaire, ou à chacune d'elles à part, ou à toutes coniointement, qui ſont autant d'admirables traits d'vne puiſſante ceruelle: Ce n'eſt vne moindre merueille quād auec cela il a l'eſprit ſi pointu & ſi ſubtil, que de découurir les interieurs d'autruy par de ſages coniectures. Non ſans faire voir clair comme le iour, que c'eſt en luy que ſe rencon-

Prouerb. 27. v. 19. tre la verité de ce prouerbe. *Ainſi que reluiſent dans l'eau les viſages de ceux qui y regardent, de meſmes les cœurs des hommes ſont manifeſtez aux prudents.* Et c'eſt à quoy mon Roy fait admirer la bonté de ſon ſens. Les autres ſe rendent conſiderables en penetrant dans les penſées communes. Pour luy il a meſmes iugé de la ſubtilité de l'eſprit de cét *intelligent*, à qui le cœur des plus ſages eſt parfaitement expoſé. Quelle loüange luy peut-on donner qui approche de la ſingularité de cette ſubtilité, & de la force de ce iugement, qui ont ſceu découurir & connoiſtre l'interieur, iuger du merite & de la capacité de ce miniſtre? Qui en ont fait faire l'élection & l'heureux choix, d'entre tant d'autres miracles de prudence politique, pour leur gloire, & pour le bien de cét Eſtat? Ie penſois n'agueres auoir raiſon de dire, que ſans les yeux de la vraye vertu, il euſt peut-eſtre eſté hors du pouuoir de mon Iuſte de diſcerner entre l'aſtuce & la prudence. Ie veux croire maintenant, que la ſubtilité des yeux de mon Prince, luy a bien ſeruy pour percer l'interieur d'vn ſi rare & ſi excellent homme, qu'il a appellé prés de ſa perſonne. Ie parle de ce nouueau Ioſeph, dont l'ame reuétue de prudence vniuerſelle, & de tant d'autres ornements dignes de l'ambition du plus grand Monarque de la terre, auoit de grandes correſpondances auec les inclinations de ſon Iuſte, & des parties ſi rares que la vraye vertu ne luy en auoit plus fait voir de ſi excellentes, hors du paradis des vertus, de l'eſprit principal de ſa Majeſté. La ſimilitude eſtant cauſe de l'amour, il le deuoit aimer. Et pour luy donner des preuues qu'il l'aimoit, luy faire part de ſes ſecrets. Quoy

faiſant, il gardoit l'ordre preſcrit par Salomon, & mettoit vn intelligent auquel il auoit tant de ſuiet de laiſſer aller ſes inclinations, en poſſeſſion de ſes gouuernements. Ie ne voy pas que le ſage conſeil du Roy d'Egypte ſoit en rien plus celebre que celuy de ſa Majeſté. Il a raiſon de faire de ſon Ioſeph, ce que Pharaon fiſt autrefois du ſien, lors *qu'il le conſtitua Seigneur de ſa maiſon, & Prince de toute ſa poſſeſſion. Afin qu'il inſtruiſit ſes Princes comme luy-meſme, & qu'il enſeignaſt prudence à ſes anciens.* Car c'eſt à peu prés le deſſein de l'établiſſement de ce grand genie, qui reluit entre les ſages de cét Empire, entre les Conſeillers, entre les miniſtres de la Couronne, dont il eſt le chef, & de l'auis deſquels il pouruoit aux affaires de l'Eſtat. S'il s'en acquitte dignement, ſi noſtre Egypte y a de la gloire, ie m'en rapporte à l'experience, & aux ſages, à ces yeux & à ces oreilles, qui oyent & qui voyent couler dans le Conſeil, la ſageſſe de ce ſublime eſprit, & qui en deuiennent plus ſages. Et pour luy il ſe parfait auſſi de plus en plus en les écoutant. La prudence n'eſt pas vne lumiere de la nature de celle des étoilles qui la reçoiuent du Soleil, & qui ne luy en donnent point. La ſageſſe qui eſt la plus noble de toutes les verus, doit auſſi eſtre la plus officieuſe, & non iamais ingratte. *Afin* dit-il, *qu'il les enſeignaſt comme ſoy-meſme.* Voicy vne autre remarque. Non ſeulement il enſeigne comme Ioſeph, il enſeigne de plus comme Aaron. Parce que Aaron ſignifie celuy qui enſeigne, & celuy qui conçoit. Pour bien enſeigner, le iugement eſt fort neceſſaire, & l'eſprit pour bien conceuoir: noſtre Aaron a l'vn & l'au-

Pſeaume 104. v. 21. & 22.

tre. Vous diriez que perſonne n'ait iamais rien inuenté, tant il conçoit d'inuentions, & trouue d'expedients au beſoin à la gloire de ſa charge. Ajoutez que lors qu'il enſeigne ſes maximes d'Eſtat, c'eſt ſur les meſmes principes, & pour la meſme fin qu'il en prend les documents pour ſoy-meſme. Car il deſire que les ſages dont il recueille les auis en homme de bien, luy reſſemblent en les luy donnant. En quoy il veut bien que tout le monde apprenne, que ce n'eſt point à vn eſprit vertueuſement ambitieux, oüy bien à vne ame baſſe & indigne que l'on en faſſe eſtat, de ſe gouuerner comme ſi elle eſtoit priuée de raiſon, non par la raiſon, mais par l'authorité: ou de prendre les auis d'vn conſeil d'Eſtat, non par iugement, & en homme vertueux, mais auec nonchalance & à ſa fantaiſie.

CHAPITRE XXXIV.

I. Que c'eſt le propre des ſages Princes de percer les interieurs, comme vous auez de Salomon, & vous voyez au Iuſte de la vraye vertu, en la connoiſſance du merite de ſon Archipolitique. II. Que ce ſage penetre auſſi dans les cœurs, & y découure les penſées en qualité de Prophete de ſon Moyſe, de premier Miniſtre de ſon Roy, & de Pontife, appellé à vne dignité Coapoſtolique. III. Que c'eſt elle qui le rend plus propre au ſeruice du Iuſte que ſes autres qualitez, par ce que la plus Royale intention du Iuſte eſt de chercher le Royaume de Dieu. IV. Que ce rare Miniſtre

deuoit venir à bout des rebelles, ſelon la prediction d'vne prophetie d'Abdie, interpretee par ſaint Hierome. V. C'eſt vn autre Eliſee, & vn autre Ioſeph.

IE reuiens à ce que i'ay laiſſé de dire, touchant l'élection du premier ſage de la vraye vertu à la charge où il eſt, & que la diuine prouidence a inſpirée à mon Iuſte pour le bien de ſon Empire. Ie me ſouuiens aſſez où i'en eſtois, & que ie conſiderois l'heureux rapport de ſimilitude, que la meſme prouidence a fait naiſtre entre l'eſprit principal de mon Roy & celuy de ſon Ioſeph. Me perſuadant auec toutes les apparences du monde, que ſi la vraye vertu ne luy auoit donné ſes yeux, & le S. Eſprit quelque lumiere particuliere, ou quelque part au don de prophetie, il luy euſt eſté impoſſible de iuger ſi parfaitement de la capacité des perſonnes. Si ce n'eſt qu'on s'imagine qu'il le pouuoit faire ſans vn ſi grand ſecours, veu la grande facilité qu'il y a à connoiſtre ſes ſemblables. C'eſt à peu prés ce que ie ſuppoſois, & qu'il eſt temps de iuſtifier. Ie le penſe faire ſans grande difficulté, attendu que s'il a l'eſprit tel que ie l'ay faict voir, témoin la prudence Royale qui y preſide, on ne luy peut refuſer toutes les perfections qui ſont annexées à ce don de ſapience, comme l'intelligence, & la ſubtilité qui penetre dans les cœurs, & ſemblables attributs. Et puis tout le monde eſt d'accord ſans contredit, que ſi ces prerogatiues du pere des lumieres ſont accordées à quelqu'vn, c'eſt aux ſages

Princes, veu que ſans ces graces il leur ſeroit impoſſible de bien regner. Le peuple de Dieu n'a point oublié de le remarquer au Roy Salomon. Ceux d'Iſraël, dit l'hiſtoire des Rois, *oüirent le iugement que le Roy auoit donné, & craignirent le Roy, voyant que la ſapience eſtoit en luy pour faire iugement.* Là où le mot de *ſapience*, eſt pris par les Septante pour la *prudence de Dieu.* Et par ſaint Ambroiſe, *pour l'entendement de Dieu*, qui ſonde les cœurs. L'écriture ſainte parle ainſi, à propos du procés de ces deux femmes, ſur ce que l'vn de leurs enfans ayant eſté étouffé la nuit, elles diſputoient en preſence du Roy ſeant en ſon lict de Iuſtice, à qui auroit l'autre. Et raconte que ce ſage Prince ayant commandé qu'on luy apportaſt vne épée pour diuiſer l'enfant, penetra dans l'interieur de la vraye mere, les entrailles de laquelle s'émeurent en oyant ce commandement. Sur quoy ie vous prie de bien conſiderer la belle philoſophie du grand Eueſque de Milan. Ce n'a pas eſté qu'à bonnes enſeignes dit-il, qu'on a creu que l'entendement de Dieu, où ſes ſecrets ſont enfermez, eſtoit en Salomon. Qu'eſt-il de plus caché que le témoignage des entrailles? C'eſt neantmoins où l'entendement du Sage en va connoiſtre. Et d'où, comme ſi c'eſtoit vn arbitre de pieté, il tire vne ſorte de depoſition des flancs qui auoient engendré, par laquelle l'affection maternelle fut bien auerée. Flancs qui auoient mieux aimé de voir viure l'enfant, meſmes ſous le ſoin d'autruy, que de ſouffrir que l'on le miſt à mort en la preſence de ſa mere. Si bien que ce fut vn trait de ſageſſe, que de diſcerner entre les conſciences cachées de ces deux meres, de tirer la

3. Rois 3. v. vlt.

Les Septante.

S Ambroſ. l. 2. offic c. 8.

S Ambroiſe ſ deſſus.

la verité de ces interieurs, & de donner du glaiue de ſon eſprit, ainſi que de la pointe d'vne épée dans les entrailles, non ſeulement du ventre materñel, mais de l'ame & de l'eſprit. Cette penſée m'eſt vne tres-euidente confirmation de la ſubtilité de l'eſprit des ſages Princes, dont la ſageſſe approche de celle qui ſe dit eſtre preſente dans les ſubtiles penſées. Attendu que de toutes les penſées humaines, celles des femmes, & notamment des femmes, de la vie de celles dont il eſt parlé en cette hiſtoire, ſont les plus cachées. Pour ne point dire qu'elles ſont beaucoup plus capables de tirer le ſecret d'autruy, que de faire part du leur. Ainſi que le Prophete Michée m'apprend, diſant: *Garde la cloſture de ta bouche de celle qui dort en ton ſein.* Michée 7. v. 5. Ce que ie crois ſeruir à l'exaggeration de cette viue pointe d'eſprit, à qui rien ne doit eſtre caché, puis qu'il donne meſme dans de tels cœurs. La façon de parler de l'Ecriture eſt auſſi fort vtile à l'explication de ce paſſage: parce que la ſageſſe de Salomon eſt appellée *ſageſſe de Dieu, prudence de Dieu, entendement de Dieu*, ſelon ſa phraſe & façon d'écrire. Car par exemple, elle appelle vne excellente oraiſon, vne *oraiſon de Dieu.* S. Luc 6. v. 12. Les hommes de taille extraordinaire, comme les geants de deuant le Deluge, *les enfans de Dieu.* Nous appellons auſſi les grands hommes de bien, des hommes de Dieu. De maniere qu'il eſt tout vray, proportionnément aux auantages que l'Ecriture donne à l'eſprit de Salomon, que ceux qui ont *l'entendement de Dieu*, penetrent comme luy dans les interieurs. Par conſequent que l'on peut auſſi attribuer cette perfection au Prince de la vraye vertu. I'ayme toutefois

mieux que ce ſoit la crainte de Dieu, ſi admirée en ſes
Iob 28. v. vlt. mœurs, & ſa pieté, qui la luy attribuë. Car *la pieté, c'eſt ſageſſe; & ſe retirer du mal, intelligence.* N'en demandez pas vn plus digne effet, que celuy qui a paru au choix de l'arbitre de ſes conſeils. Il n'a pas pû le choiſir ſans le deſirer, ny le deſirer ſans inclination. L'inclination eſt vn mouuement d'affection, & l'affection ſuppoſe la connoiſſance. Il a donc fallu penetrer dans l'interieur de l'Archipolitique de ce temps, auant que de contenter ſon affection, en l'appellant à la charge qu'il pouuoit meriter.

11. Non ſeulement cela, mais il faut croire de plus, veu le rapport de ſimilitude dont il eſt l'vn des termes, que l'eſprit de ce ſage Genie, penetre auſſi dans les interieurs. Si ce n'eſt d'vne façon ſi auguſte que ſon Roy, c'eſt auec autant de diſcretion que l'on ſçauroit deſirer en vn perſonnage de ſa qualité, & qui n'a point de plus grande ambition au monde, que de n'eſtre pas au deſſous des eſperances qu'vn ſi glorieux Monarque a eu de luy, le mettant en poſſeſſion de ſes gouuernements. Et tout ainſi qu'encore que Moyſe fuſt Prophete, il ne laiſſoit pas d'auoir vn Prophete clairuoyant, ſinon comme luy, au moins ſelon ſa portée, & ſuiuant l'ordre de ſa grace; de meſmes à peu prés, le Roy, le Legiſlateur, & le Prophete de la vraye vertu, a obtenu de Dieu la lumiere de faire élection pour ſon ſeruice, de cét eſprit non moins delié, que iudicieux & ſolide, & où vous voyez, non ſans l'admiration de toute l'Europe, autant de conformité de volonté à celle de ſon Prince, que de traits de ſimilitude d'eſprit, touchant la viuacité de penetrer dans les

interieurs. Philon a écrit de belles choſes, à propos du Iuge & du grand Preſtre de la loy, qui pour la plus part auront bien icy leur place. Il remarque que l'eſprit humain eſt ſujet à ſ'abuſer en pluſieurs choſes. Pour eſtre embarraſſé parmy tant de ſens, qui trompent facilement, ſi l'on ſ'en rapporte à leurs vaines opinions; pour eſtre de plus enſeuely dans vn corps mortel, ainſi que dans vn tombeau. C'eſt pourquoy il n'aprouuoit nullement que le Iuge euſt honte d'ignorer ce qu'il ignoroit. Et vouloit en cas de difficulté, où il ne verroit goutte, qu'il renuoyaſt ingenuement les parties pardeuant vn tribunal plus clairuoyant, & plus exact, tel que pouuoit eſtre celuy des Preſtres, & du Pontife. Il donne cette raiſon pourquoy ce deuoit eſtre pluſtoſt deuant ceux-là, que deuant quelqu'autre. Parce dit-il, que les Miniſtres legitimement appellez au ſeruice de Dieu, ſont doüez de rare eſprit. Pour répondre aux excellences du Roy ſouuerain, dans les affaires duquel ils ſont employez. Conſideré donc que le vray Preſtre, pour eſtre paruenu au Sacerdoce de celuy qui eſt, non par voye de generation, mais par vn bien-fait de la vertu, eſt auſſi toſt Prophete qu'il eſt Preſtre. Entant que Prophete, il n'ignore rien. Veu meſmes qu'il a en luy le Soleil intelligible, & la lumiere ſans ombre, pour plus facilement conceuoir, ce que le ſens ne peut atteindre, & ce qu'il appartient à la ſeule raiſon de comprendre: Ie laiſſe le ſujet de l'euocation des cauſes anciennes, par deuant les Pontifes, qui n'eſtoit autre que l'ignorance des Iuges, parce qu'elle n'a point de lieu en ce diſcours. Afin de conſiderer, que ce que Philon

Philon lib. de creat. princip.

a ceu, eſt mieux deu aux Miniſtres de la loy de grace, qu'à ceux de la loy de Moyſe. Et encore plus, à ceux dont la dignité Coapoſtolique n'eſt moins eminente entre les grades Eccleſiaſtiques, que celles des ſimples Preſtres, entre les Chreſtiens. Que neantmoins comme on ne void pas reluire ce don de Prophetie, ny ce Soleil d'intelligence en tous les Preſtres, ny non plus en tous les Prelats; il ſenſuit, que le don de ne rien ignorer & de comprendre toutes choſes par la raiſon, notamment celles qui ſont difficiles, ne ſont pas des lumieres qui ſoient deuës au caractere de preſtriſe, ou à la dignité Eccleſiaſtique. Et faut croire, comme auſſi Philon ne l'a pas oublié, qu'elles ſont ſeulement pour les eſprits des bons Preſtres, & des Miniſtres legitimement appellez. Elles ſeront donc pour l'intelligent. Qui, pour me ſeruir des paroles de S. Paul,

Heb. 5. v. 4. *a eſté appellé comme Aaron*, comme celuy qui conçoit, comme celuy qui fait leçon de maximes d'Eſtat en l'Empire de la vraye vertu. Non tant parce qu'il faut ſuppoſer, que quand Dieu appelle quelqu'vn à ſon ſeruice, meſmes en vn degré de telle dignité, il l'aſſiſte des graces qui luy ſont neceſſaires, pour ne rien ignorer en ſa charge: mais attendu qu'eſtant rendu digne de ſeruir Dieu en telle qualité, il eſt à preſumer que le Soleil d'intelligence ſ'épandra ſi vniuerſellement en ſon ame, qu'il ne ſera point d'affaires quelles qu'elles ſoient, dont il ne ſoit capable. Principalement ſi elles regardent le bien diuin. Car ie mets en ce rang-là les affaires d'Eſtat, & le bien public. En confirmation dequoy on ſe pourroit ſouuenir de ce que la vraye vertu diſoit, que ce Soleil

n'aime que celuy *qui demeure auec la ſageſſe*, & qu'il ne ſe leue point ſur les inſenſez. Car cela monſtre combien l'intelligent peut eſtre mieux preparé à ſes graces & à ſes ſubtilitez, que tout autre. Et de plus, que s'il eſt ainſi, ſelon ce que dit Dauid, qu'aucun ne ſe puiſſe cacher de la chaleur du Soleil, peu de cœurs déroberont leur interieur de la pointe d'vn eſprit qui aura eſté illuminé de cét aſtre d'eternelle intelligence. Or perſonne ne voudroit dire, que cette ſubtilité ne ſoit vn grand auantage en l'eſprit d'vn ſage politique. *Pſeau.18.*

III. Mon Prince n'a donc pû eſtre trompé au choix qu'il a fait de ſon intelligenr, & Dieu accompagnera l'election qu'il en a faite, de tant de benedictions & d'heureux ſuccés, qu'il n'aura pas ſujet de ſe repentir de l'auoir mis en poſſeſſion de ſes gouuernements. Car de fonder des pretextes d'incompetence à vne telle charge ſur le charactere de cette belle ame, il n'appartient qu'à ceux qui ont des miniſtres ſans charactere. Pour mon Roy de ſainte onction, qui pour bien regner en terre, *cherche premierement le Royaume de Dieu*, il a aſſez preueu, que plus la condition de quelqu'vn l'obligeroit à la vertu & à la pieté, plus il luy ſeroit propre. Tant à cauſe que le Soleil d'intelligence l'aſſiſteroit en ſes conſeils, que parce qu'il n'auroit ſujet de craindre d'en receuoir des auis que ſelon la prudence de la vraye vertu. Il n'eſt pas à ſçauoir qu'il ne peut regner ſans Dieu. Mais pour faire de cette neceſſité vertu, il ne veut pas regner ſans le conſeil des vrais ſeruiteurs de Dieu. De celuy ſur tout, qu'il a éleué pour ce ſujet aux premiers rangs de l'E- *S. Matth. 6.*

gliſe de Dieu. Combien de fois auant que d'en venir là, doit-il auoir dit en ſoy-meſme, *Où trouuerois-je vn homme ſemblable à celuy-là?* Noble, ſçauant, eloquent, ſpirituel, iudicieux, vertueux, grand ſeruiteur de Dieu? Enfin ſi veritablement amoureux de cette qualité, que ce ſeroit auoir vne trop ſiniſtre opinion de celuy qui l'a appellé à ce miniſtere, ſi on penſoit qu'il n'euſt toutes les conditions d'vn vray Pontife, le don de prophetie, & le Soleil d'intelligence, deux lumieres de la prudence politique, ſelon mes inſtitutions. Ie veux dire, d'vne ſageſſe fondée en l'amour de Dieu, & du public. Socrate a bien eu de la peine, quelque habile homme qu'il fuſt, de ſe purger de la calomnie qu'on faiſoit courir de luy, qu'il n'honoroit point les Dieux. Car le ſens commun du peuple luy dictoit, meſmes entre les Païens, que pour eſtre grand homme, il falloit eſtre grand ſeruiteur de Dieu. Mais ſi vous en croyez Xenophon, c'eſtoit choſe aſſez notoire qu'en ce qui regardoit les choſes diuines, Socrate faiſoit & parloit de la meſme façon que la Pythie pouuoit répondre à ceux qui en conſultoient l'oracle, & qui luy alloient demander les moyens de ſe bien gouuerner, ou en matiere de ſacrifice, ou pour honorer les anceſtres, ou en quelque choſe que ce fuſt de cét ordre là. Car la Pythie répond par ſes oracles, que ce ſera pieuſement fait, ſi on ſe met en ces deuoirs, ſelon la loy de la cité. Pour Socrate non ſeulement il en vſoit ainſi, mais de plus il exhortoit les autres d'en faire de meſme. Laiſſons ce contentement à Xenophon, & tant qu'il luy plaira, de comparer Socrate au plus celebre de tous les oracles de la Grece. Le vray

Geneſe 44.

Xenophon l. 1. memorabil.

Dieu, à ce que le miroir de patience nous a reuelé, a dit à l'homme, que *ſeruir Dieu, c'eſt ſageſſe, & ſe retirer du mal, c'eſt intelligence.* Toutefois encore ne puis-je laiſſer ainſi cette Pythie, ſans dire deux mots à ſon occaſion. Elle me fait ſouuenir d'vne pauure fille des Actes des Apoſtres, qui auoit *l'eſprit de Python*, & me repreſente les ames qui ont l'eſprit de rebellion, & qui oſent ſe formaliſer de ce que le Iuſte de la vraye vertu a choiſi vn intelligent de profeſſion Eccleſiaſtique, pour en faire le premier Miniſtre de ſes Eſtats. En cela certes beaucoup plus miſerables que cette pauure creature, qui crioit tout haut, parlant de ſaint Paul & de Silas, *Ces hommes ſont ſeruiteurs du Dieu ſouuerain, leſquels nous annoncent la voye de ſalut.* Car à ce conte elle auoit au moins quelque ſentiment de ſalut, & les rebelles n'en veulent pas ouïr parler. Elle fut deliurée de ſon malin eſprit par le commandement de l'Apoſtre, & les conſeils de ce Prelat incomparable, qui ne regardent que leur liberté en Ieſus-Chriſt ſous l'obeïſſance du Roy, ne gagnent rien ſur ces ames.

Iob 28.

Actes 16. v. 16.

IV. Mais ie me trompe, & vous verrez au cas que le Soleil d'intelligence n'abandonne cét oracle de l'Eſtat, qu'il en viendra facilement à bout. Or il ne l'abandonnera pas, puis qu'il eſt inſeparable de la pieté, & la pieté de ſon intelligence. De premier abord, il ſemblera que ce que dis n'a nulle apparence, tant chacun s'imagine, veu ce qui s'eſt paſſé, qu'vn peuple imperieux & rebelle comme celuy-là, eſt mal preparé aux bons conſeils, ſur tout, venans de telle part. Outre qu'eſtant ſi deſpotique, il doit iuger ſuiuant ſa

paſſion, qu'vn eſprit de cette qualité, maſle, vigoureux, hors de paſſion, ennemy de volupté, incapable de crainte, de faſcherie, de conuoitiſe, a des parties inſupportables à des eſprits factieux, & qui ne veulent pas obeïr. Tant y a que les maiſtres de cette pauure fille, organe du malin eſprit, ne pouuoient gouſter la ſageſſe des Apoſtres, alleguans pour leurs raiſons, qu'eſtans Romains, ils ne pouuoient oüyr parler de la religion qu'on leur preſchoit. Nonobſtant quoy, le ciel qui a bien fait de plus grands miracles, me ſemble auoit reſerué à faire celuy-cy de noſtre temps. Ie vous ſupplie de iuger ſi mon opinion eſt mal fondée. Les rebelles eſtoient retirez dans leur azile, outre les tenebres de la deſobeïſſance qui les enuironnoient, & qui ne leur permettoient pas de voir leur bien, la mer ſeruoit à leur en fermer le paſſage. Ie dis la mer, elle qui répond en nos écritures à ceux qui luy demandent des
1.6 18. nouuelles de la ſageſſe, qu'elle *n'eſt point auec elle*, comme auſſi ny *Ieſus-Chriſt auec Belial*. Car cette mer, ie veux dire l'hereſie, qui tourmente la vraye Egliſe, promettoit autant de ſeureté à cét azile, que l'Ocean de ſecours. Ajoutez à cela, que ceux qui s'y eſtoient refugiez ſe croyoient aſſez ruſez pour affiner le conſeil du ſage dont le Iuſte & Royal deſſein eſtoit, de leur ouurir le chemin de ſalut, & de l'obeïſſance. S'attri-
Luc. 16. v. 8. buant peut-eſtre ce qui eſt écrit, que *les enfans de ce ſiecle ſont plus prudents, que les enfans de lumiere*. Qu'eſt-il arriué? Des effets merueilleux, & fort conformes à
Abdia 1. v 8. & 9. cette Prophetie. *Ie détruiray en ce iour là dit le Seigneur, les ſages de l'Idumée, & l'intelligence de la montagne d'Eſaü. Et tes combattans de midy*, ou *de Theman*, *ſeront*

épouuantez, afin que l'homme du mont d'Esaü soit détruit. Prophetie que saint Hierôme explique de cette maniere. Ceux qui combattoient auparauant par l'art de Dialectique pour Esaü, & l'Idumée, c'est à dire pour les terriens & les charnels, & qui estoient dans les forteresses de *Theman*, qui est interpreté *consommation*, cesseront de plus combattre pour leurs premiers maistres. Ou ainsi, ceux qui se promettoient auparauant la lumiere de science, & qui pensoient estre au midy, craindront & seront épouuantez, voyant qu'vn Ecclesiastique penetrera dans leurs sophismes. Iusque là que personne ne pourra plus combattre pour l'orgueilleux party des heretiques, & pour la fausse doctrine, ny par conseil de Roy, ny par les forces du combatant. Voila de prodigieux effets de la prudence d'vn Ecclesiastique, sans pratiquer des maximes contraires à la prudence tres-Chrestiéne, qui ne veut point tromper, & qui ne peut estre trompée. On a appris à la mer des nouuelles de la vraye sageſſe, à l'azile des rebelles, qu'il *n'est point de conseil contre le Seigneur.* 4. Reg. 6. v. 9.

S. Hierome sur Abdie cy dessus.

V. Lisez auec attention les stratagemes du Prophete Elisée, remply du Soleil d'intelligence, vous verrez comme il découuroit les embusches du Roy de Syrie, au Roy d'Israël, comme il aueugloit les espions de cét ennemy de Dieu, comme il en emmenoit les troupes dans Samarie. Bref, quels seruices il rendit en ces occasions au Roy du peuple de Dieu. Et si vous rappellez vn peu vostre memoire, vous en pourrez faire vn exemple de ce qui s'est passé, tant au siege qu'à la prise de la cité des rebelles. Quant aux autres merueilles de ce siege, des negotiations de ce sublime

eſprit, & de la reputation qu'il ſ'eſt acquiſe, meſmes parmy ceux qui ne vouloient pas ouïr parler de luy, vous ne les verrez pas dépeintes en cette hiſtoire d'Eliſée, mais en attendant ce que la vraye vertu en doit dire, quand elle traittera de la prudence militaire, ſouuenez-vous de l'allegorie de Ioſeph, dont elle a ſi ſouuent fait mention. Liſez ce que Philon en a écrit. Et moyennant que vous vous repreſentiez bien les rapports qui peuuent eſtre entre des criminels que l'on tient enfermez dans vne priſon, & des rebelles qui ſont eſtroittement aſſiegez en vne ville; vous comprendrez auſſi toſt ſans autre diſcours, ſi l'intelligent de l'Empire de la vraye vertu merite que l'on en parle en le comparant à Ioſeph. C'eſt à dire, à vn perſonnage de tres-heureuſe prudence, & qui venoit à bout de toutes ſes entrepriſes. Chacun ſçait que ce ſaint Patriarche a eſté mis en priſon; mais noſtre allegoriſte remarque que le Commiſſaire qui en eut la charge, ayant recogneu ſon innocence & ſon merite, non ſeulement luy fit vn tres-bon traittement, mais luy commit ſa charge, auec plein pouuoir ſur tous les priſonniers. Qui ne fut pas vn petit bonheur pour eux: car le lieu où ils eſtoient, depuis que ce nouueau miniſtre eut accepté cette commiſſion, n'eſtoit plus tant vne priſon qu'vne academie de ſageſſe. Apres leur auoir raconté ſa vie pleine de continence, & de toutes autres vertus, auſſi parfaitement comme s'il la leur euſt dépeinte en vn tableau; il conuertit meſmes ceux qui ſembloient incorrigibles, & qui eſtoient ſujets à des maux d'eſprit inueterez. Si bien que peu apres ils condamnoient leurs vies paſſées, permettant à leurs re-

Philon l. de Ioſeph.

grets de ſe faire ouïr tout haut en ces voix. Mais en quelle part du monde s'eſtoit ainſi tenu caché vn ſi grand bien, duquel il y a ſi long temps que nous eſtiõs égarez? Quel prodige! Depuis que cét aſtre eſt venu luire ſur nous, & que par ſa ſplendeur nos infames actions nous ont eſté repreſentées ainſi que dans vn miroir, nous en rougiſſons. Voila les merueilles de Ioſeph en Egypte. Mais ſi laiſſant le riuage du Nil, vous vous approchez des coſtes de l'Ocean François, où les rochers changez en d'affreuſes priſons, & leurs criminels que la rebellion y auoit enfermez, diſputoient à qui reſiſteroit mieux, ceux là à la fureur d'vn element impitoyable, ceux-cy à l'obeïſſance d'vn Roy tres-clement, & que vous vous y ramenteuiez ce qui s'y eſt paſſé; il ne vous faudra point d'autre lumiere pour voir auec ſatisfaction & contentement des miracles fort pareils à ceux-là. Les forces manquoient à l'eſprit de Demoſthene, ſans leſquelles il n'a pû maintenir la liberté de ſon païs. Icy ce n'eſt pas de meſme, l'eſprit accompagne la puiſſance. Car tandis que mon Prince iuſtement irrité foudroioit les remparts de la rebellion, ſon Ioſeph auoit ordre cependant de luire par ſes intelligences ſur les miſerables criminels de leze Majeſté, de leur faire ſentir qu'ils deuoient auoir honte d'auoir ſi long temps, & iuſques à vn tel point irrité la iuſtice diuine & humaine. Et de leur promettre qu'ainſi que la rebellion eſtoit cauſe de tous leurs malheurs, l'obeïſſance leur apporteroit toute ſorte de felicité.

Demoſth. in epitaph.

CHAPITRE XXXV.

I. Rare viuacité d'eſprit de noſtre intelligent, tirée en parallele auec la ſolidité de ſon iugement. Incident du coſté de ſon âge, qui ſemble contredire à cette perfection. En ſuitte dequoy il eſt parlé au deſauantage de la ieuneſſe, pour ce qui eſt de la prudence. II. Et auſſi des incompetences de la vieilleſſe à la meſme vertu, à cauſe du trop parler, & du trop peu de memoire, qui ſont deux inſignes defauts de cét âge. III. Contre le vice de trop parler, qui eſt contraire à la ſageſſe. IV. Contre le defaut de memoire, qui eſt vne incapacité contraire à l'experience. V. Contre la vieilleſſe inſenſée.

I. LA ſubtilité d'vne vraye prudence n'eſt pas la ſeule merueille de noſtre intelligent. Il eſt auſſi iudicieux que ſubtil. S'il poſſede les gouuernements, il poſſede auſſi les conſeils. S'il a la viuacité d'vn eſprit maſle & vigoureux, qui eſt vne partie que ceux qui n'aiment point à faire ce que l'on leur commande, ſe deplaiſent le plus de voir en ce rare miniſtre d'Eſtat, il a la grauité d'vn ſens auſſi meur & auſſi raſſis, que pourroit eſtre celuy d'vne tres-experimentée vieilleſſe. Or chacun ſçait combien ces parties de l'ame ſeruent à repouſſer l'épouuante qu'apportent d'ordinaire les troubles de la rebellion, & ſemblables entrepriſes que l'on void rarement accompagnées d'vn heureux ſuccez. De la viuacité de ſon eſprit, il fait auancer les

affaires tardiues, il démeſle celles qui ſont embrouïllées, il adoucit celles qui ſont rudes, il fraye le chemin à celles que l'on ne pourroit aborder ſans difficulté. Il ſçait & ce qu'il doit entreprendre, & les moyens d'y reüſſir. Il void & chaque choſe auec facilité, & toutes choſes diſtinctement. De ſon bon ſens il penetre dans les conſeils de l'experience. Il iuge des choſes obſcures par les euidentes, des grandes par les petites, des éloignées par les preſentes, & du tout par ſes parties. Vne ſeule choſe ſemble à deſirer en ce iugement, ſi on le veut faire admirer par tout pour le mieux ſenſé de l'vniuers, & c'eſt l'âge. Au moins s'il eſt ainſi que l'experience qui ſert beaucoup à le former, depende abſolument du temps. De vray ſi le ſage a loy d'écouter pour eſtre plus ſage, comme la vraye vertu a fait voir, l'on pourroit dire de mon Iuſte, qu'il ne ſeroit pas ſage à la façon qu'elle le deſire, s'il écoutoit ſur tous les hommes de ſon conſeil, vn trop ieune politique, quelque theorie qu'il euſt des affaires. Meſmes ce ne ſeroit pas du conſeil de l'Eccleſiaſtique, qui eſt de contraire opinion quand il dit, *Le ſage recherchera la ſageſſe des anciens.* Saint Gregoire le Theologien n'eſtoit pas non plus d'auis que laiſſant la teſte, l'on couruſt aux pieds. Que l'on écoutaſt Eleazar, & non Aaron. Diſant tout haut, que ce n'eſtoit pas choſe tollerable de boucher la fontaine, pour ouïr couler vn torrent, de voiler le Soleil, & de laiſſer luire vne étoille. De permettre que la vieilleſſe ſe cachaſt, & que la ieuneſſe fiſt des loix. Que la ſageſſe ſe teuſt, & que l'inexperience ſe vantaſt inſolemment. Donnant à entendre par ces ſimilitudes,

S Gregoire de Nazianzene en l'oraiſon 15.

que le peuple qui le preſſoit de parler en public, euſt eſté plus ſatisfait d'ouïr les ſages harangues de ſon pere, qui eſtoit vn venerable veillard qu'il compare à la teſte, à Aaron, à vne fontaine, à vn Soleil, à la ſageſſe, que de l'ouïr diſcourir, luy qui ne pouuoit approcher que de ſes pieds, & qui faiſant du bruit comme vn torrent, & ne luiſant que comme vne étoille, ne meritoit pas meſmes d'eſtre comparé à Eleazar, veu ſon peu d'experience. Pluſieurs autres ont auſſi parlé de ces âges, ſinon en meſmes termes, au moins auec les meſmes deſauantages du coſté de celuy de la ieuneſſe. Le Philoſophe Bion. Quand nous ſommes ieunes dit-il, nous auons la force à noſtre commandement. Mais quand nous deuenons vieux, c'eſt pour lors que la prudence nous rend recommandables. Ariſtote. La temperance & la force ſont vertus de la ieuneſſe. Ciceron. Quand on commence d'entrer en l'âge d'adoleſcence, qui eſt lors qu'vne tres-grande imbecillité de conſeil eſt en l'homme, c'eſt pour lors que chacun ſordonne & ſe preſcrit telle façon de viure que bon luy ſemble. Qui eſt proprement ſengager à vn genre & cours de vie determiné, auant que l'on ait pû bien iuger quelle ſeroit la meilleure de toutes.

Diog. Laërt l. 4. vſe de Bion.

Ariſtote 1. Rhetor. c 5. Ciceron 1. offic. c. 117.

II. Tout cela eſt dit au deſauantage des ieunes gents. Mais combien que les vieillards leur ſoient contraires, tant en leurs mœurs qu'en leurs paſſions, ſi eſt-ce que la vieilleſſe ne laiſſe d'auoir auſſi de grandes incompetances à la ſageſſe. Parmy leſquelles Iſocrate en auouë deux fort remarquables, le trop parler, & le trop peu de memoire. Vices auſſi inſeparables de cét âge qu'ils accompagnent, que contraires

Iſocrate Panathenaic.

à la ſageſſe qu'on luy voudroit attribuer. Le trop parler eſt nuiſible au ſecret, & l'oubly aux memoires de l'experience, qui n'eſt autre choſe qu'vn recueil de ce qui s'eſt paſſé, dont l'eſprit prudent & auiſé doit ſe ſçauoir ayder. Oſtez moy le ſecret à vn perſonnage qui ſe meſle de donner du conſeil, & vous le rendrez infidelle. Oſtez m'en l'experience, & vous oſterez la ſolidité à ſes conſeils. Or ſi la vieilleſſe eſt ſujette aux imperfections d'eſprit dont parle Iſocrate, elle n'eſt pas capable ny de ſecret ny d'experience. I'alleguerois bien les autres imperfections, & les autres vices qui ſe rencontrent en cét âge, & qui y ruinent les vertus. Vices auſſi ordinaires à vne longue vie, que la pouſſiere, la bouë & la pluye à vn long voyage, & que la ſageſſe peut auſſi peu ſouffrir où elle eſt, que le Soleil admettre les tenebres. Car ſelon Ariſtote, ie pourrois mettre en auant, ſans parler de ceux que Caton contredit chez Ciceron, que la vieilleſſe eſt craintiue, puſillanime, colere, imprudente. Par conſequent, que la force luy manque auſſi bien que la magnanimité, la patience, la modeſtie, pour ſi ſeante qu'elle ſoit à la grauité, & ce qui eſt plus important que tout cela, la prudence. En voicy la raiſon. Il eſt certain que la vertu n'eſt autre choſe qu'vne habitude conforme à la droitte raiſon. La prudence vne droite raiſon qui ordonne la pratique de la vertu; mais il n'eſt pas ſi aſſeuré que la raiſon puiſſe eſtre bien droite en vn corps vouté & courbé d'âge. Conſequemment il n'eſt pas ſi certain que la prudence puiſſe y eſtre bien parfaite. Car ſi quelque ſaine que ſoit l'ame en vn corps malade, elle n'eſt toutefois pas admiſe à luy donner des preceptes de ſanté,

Ariſtote 2. Rhetor. c. 13.

Le meſme 6. moral. c. 13.

d'autant que l'on void bien, ſuppoſé que l'ame ne puiſſe rien ordonner à ſon corps, qu'elle ne ſe ſerue de ſes organes qui ſont dans la douleur, qu'il eſt comme neceſſaire que ſes auis ſe reſſentent de leurs incommoditez. On pourroit dire de meſmes, que quand l'eſprit ſeroit ſain pendant la vieilleſſe, & la raiſon droitte, ſi eſt-ce qu'elle aura touſiours à combattre cét âge, comme dit Caton, ainſi qu'vne maladie. Et ce ſera la meſme choſe que ce que ie penſois de l'ame en vn corps indiſpoſé. Pour ne point dire que la raiſon doit eſtre encore plus libre & plus prudente pour donner des conſeils contre les maladies de l'Eſtat, que pour aſſiſter ſon corps.

Cic. de ſenect. c. 15.

111. Mais pour reuenir au premier vice de vieilleſſe, puis qu'il eſt ainſi, que Salomon n'ordonne pas de parler au ſage pour eſtre plus ſage, mais d'écouter, pour dire que ce n'eſt pas l'orateur, mais l'intelligent qui poſſede les conſeils des ſages, l'intelligent à ſçauoir, capable des ſecrets de ſon Prince, puis qu'il eſt remply de l'entendement de Dieu où les ſecrets ſont enfermez: Ie voudrois ſouſtenir qu'il n'eſt point d'âge plus indiſpoſé à la ſageſſe, que celuy qui ne ſe peut tenir de touſiours parler. Appelleray-je ſage celuy qui preſſé de la paſſion de faire de longs diſcours, ne les ſçait faire qu'ennuyeux & indiſcrets? Qui ne vient que bien tard au point? Le plus ſouuent à perte de veuë? Sans reſolution, & ſans conclure autrement qu'auec vn peut eſtre? Ie n'oſerois y penſer, ſi tant eſt que le ſage ne ſe ſoit trompé en condamnant le babil, & diſant, *le peché ne manquera point au trop parler.* Le ſage n'offenſe point contre la ſageſſe. Le peché de trop parler

Prouerb 10. v.10.

ler offenſe la diſcretion, compagne inſeparable de la prudence. Saint Paul eſtoit le premier homme de l'vniuers. Mais *i'ayme mieux* dit-il, *parler cinq paroles auec prudence, ou par mon eſprit*, c'eſt à dire, inſpiré de la ſageſſe eternelle, comme auſſi elle parloit en luy, *qu'vne infinité de paroles* ſans ces conduites de ma langue. Moyſe eſtoit vn autre parfait exemple de ſageſſe, mais il n'aimoit point à parler beaucoup, ny meſmes en donnant des preceptes de prudence. *Que ma doctrine* dit-il, *croiſſe comme la pluye, & ma parole ainſi que la roſée.* Vn grand orage n'eſt pas ſi vtile qu'vne pluye: car par ſa vehemence il enleue la terre, & auec elle l'eſperance du laboureur. Là où quand la pluye ne tombe pas en grande abondance, mais doucement, & peu à peu, elle en penetre mieux, & ſert de graiſſe aux champs, dont elle auance les biens & les fruits. Il en eſt de meſme des paroles. Ce ne ſont pas les plus nombreuſes qui ſont les plus fructueuſes ny les plus vtiles, mais les plus ſages. Et partant plus la vieilleſſe eſt ſujette à trop parler, plus elle eſt éloignée de la vraye ſageſſe.

2. Cor. 14. v. 19.

Deut 32 v 2.

IV. Quant à l'experience que l'on dit neceſſairement ſuppoſer l'âge & le temps, comment la peut-on ſauuer parmy les ruines de la vieilleſſe? Et ſur tout parmy celles de la memoire? Sans cette faculté de l'ame, l'experience peut bien ſe promener auec les idees de Platon. Car ſans parler de ſon vſage, qui ſert à la prudence, ou elle dépend de la memoire, & elle ne ſera pas pour les vieillards à cauſe de l'oubliance qui la ruine; ou la prudence ne s'en ſeruira pas, & toutefois c'eſt à elle à commander à l'eſprit principal

de ſuiure les memoires des ſages, qu'il iugera neceſſaire de pratiquer en vn Eſtat. Quoy conſideré, & pour laiſſer ce dernier incident qu'il n'y a point d'apparence de ſoutenir, ie viens au premier. Pour dire qu'encore que la prudence ne dépende pas entierement de la memoire, mais de la prattique de bien commander. Attendu que ſelon le Docteur Angelique, cette vertu ne conſiſte point en la ſeule connoiſſance que l'oubliance efface, mais auſſi en l'appetit; ſi eſt-ce qu'il ne nie point que l'oubliance ne ſoit vn empeſchement de prudence. Sur tout de celle qui procede en ſes ordonnances par la connoiſſance des maximes que l'oubly peut éteindre. En quoy certes il a tres-bien dit. Car qui ſe pourroit iamais perſuader que l'on ne ſoit ſuiet à oublier, ce que l'on a eu de la peine à apprendre? Au dire de Platon, ſçauoir c'eſt vne ſorte de ſouuenir. A mon ſens ignorer, c'eſt oublier. Pour moy diſoit le vieillard Iſocrate, ie crois auoir la faculté de donner conſeil à cauſe de l'experience & de l'vſage qui inſtruiſent les anciens, & fait qu'ils voyent plus clair que les autres en tout ce qu'il eſt expedient de faire. Ie ſuis bien aiſe que ce bon homme, faiſant comme les vieillards qui deſirent paſſionnément que l'on croye ce qu'ils diſent, enuoye les vieilles gens à l'échole pour apprendre l'experience. Mais il faudra touſiours s'enquerir s'il n'eſt pas vray ſemblable qu'il en ſoit de meſme d'eux, que des ieunes étudians qui payent bien leurs Regents pour apprendre, mais qui ne ſont pas payez pour retenir. Ajoutez à cela que la ſageſſe qui eſt vne bien plus noble & plus illuſtre habitude que la ſcien-

S. Thom 2.2 q. 49. art. 3.

ce, demande auſſi pour eſtre logée ſelon ſon merite vne beaucoup plus excellente memoire, à quoy la vieilleſſe ne peut fournir. Outre que ſi pour aller à cette échole il faut auoir quelques principes de ſageſſe, *Car le ſage écoutera, & il en ſera plus ſage*, & par conſequent l'eſprit de les retenir; c'eſt choſe trop euidente que l'âge oublieux n'y pipera iamais.

V. En fin la docilité eſt vne partie de prudence ou de ſageſſe, qui regarde l'inſtruction & la diſcipline, dont elle ne peut eſtre ſuſceptible ſans la memoire. Car pour les vieillards qui ne ſont point dociles, le nombre en eſt grand à merueilles. Combien en voyez vous de la race de ceux pour leſquels Salomon a fait ce prouerbe. *Quand tu pilerois l'inſenſé dans vn mortier, frapant du pilon comme ſur de la ptiſane, ſa ſottiſe ne luy ſera point oſtée.* Elle luy eſt tellement incorporée, qu'il n'eſt point de diſſoluant qui l'en ſepare. L'on void peu de Themiſtocles, comme écrit ſaint Hierôme, qui à l'âge de cent & ſept ans ayent plus de regret de laiſſer la ſageſſe que la vie. Peu de Pythagores, de Xenocrates, de Zenons, qui portent des fleurs de ſageſſe en vn temps de ſterilité. Peu d'Homeres, d'Heſiodes, de Simonides, qui eſtans des plus auancez ſur l'âge, ſe faſſent ouïr comme les cygnes, & chantent d'autant plus melodieuſement qu'ils ſont prés de perdre la vie apres la parole. Peu d'hommes en fin, auſquels, pour parler auec Ariſtote, il faille croire & acquieſcer en conſideration de leur experience, ainſi qu'il eſt raiſonnable de condeſcendre à des demonſtrations contre leſquelles perſonne ne conteſte. Au contraire vous en voyez vn nombre preſque infiny de la ſemence de Chanaan.

Prouerb. 27. v. 22.

S Hieroſme à Nepotian.

Ariſtot. 6. Ethic. 6. 12.

Daniel 13.

Vieillards dont les ſens ſont caſſez, & le iugement vſé.

S. Gregoire 11. moral. c. 4. Auſquels comme parle ſaint Gregoire, la longue vie a eſté donnée, & non la grace de ſageſſe. Que ny l'âge ne fait pas plus ſçauants, ny l'vſage plus entendus aux affaires, ny le temps plus ſages. Qui ne ſont capables ny d'écouter les prudents, ny de profiter par leurs maximes. En fin qui ont ſi inutilement employé leur temps, & ſi peu retenu au monde, que comme ſi la nature en auoit honte, elle veut que l'on les prenne encore vne fois pour des enfans. Car les enfans n'ont ny entendement ny iugement, à cauſe des paſſions & des inquietudes auſquelles ils ſont ſujets, s'il en faut croire le

Ariſtot. l. 7. Phyſic. c. 4. Philoſophe. Si ce n'eſt que la nature auroit plus d'occaſion de rougir, de les auoir faits ſi impudents que d'oſer eſtre des premiers à briguer les honneurs, comme ſi c'eſtoit l'âge qui les meritaſt, & non pluſtoſt la vertu, ou que l'on la deuſt offenſer pour leur plaire. Ie veux bien que l'âge donne quelque authorité, mais ie mets vne grande difference entre celle que l'on me-

Sidon. Apollin. lib. 4 ep. 13. rite, & celle qui vient ſans y penſer. L'vn de nos Eueſques diroit de cette authorité qui vient ainſi dans les declins de la nature, qu'elle ne s'attribuë autre reuerence que celle de la vieilleſſe, qu'elle n'eſt obligée qu'au temps dont elle eſt le fruit. L'autre eſt vn fruit de la

Sap. 4. vertu, de laquelle voicy comme parle le Sage, *La vieilleſſe eſt venerable, non celle qui eſt longue de iours, ny celle qui eſt nombrée par multitude d'ans, mais le ſens de l'homme eſt l'ancienne vieilleſſe, & la vie immaculée eſt l'âge de*

S. Baſile ſur le 3. ch. d'Iſaie. *vieilleſſe.* Ou ſelon ſaint Baſile, *La prudence c'eſt la blancheur chenue des hommes.*

CHAPITRE XXXVI.

I. Que la vertu n'attend pas l'âge ny le temps pour meurir les eſprits. Elle dont la vieilleſſe eſt reueſtue de force & de ſubtilité. II. Elle qui fait les ſens chenus, comme ceux des ſeptante vieillards, comme ceux de Sara & d'Abraham, qui fut appellé ancien apres auoir eſté pourpré de ſon ſang. III. Allegorie de la Sunamite que l'on mena à Dauid afin de le réchauffer, pour dire qu'il eſt des vieillards en qui la ſageſſe eſt à deſirer. IV. Meſme ſelon les Phyſiciens le ſang des vieillards eſtant refroidi, monſtre que la vraye ſageſſe leur manque. Car elle eſt touſiours fondée en la charité, c'eſt à dire en vne vertu qui éteint la folie par ſa chaleur, & qui fait viure ſans reproche, comme la Sunamite. V. Ny l'âge d'adoleſcence, ny le ſexe de la Sunamite n'empeſche pas qu'elle ne merite de coucher dans le ſein des Rois, & d'en ſçauoir les ſecrets. VI. Vieilleſſe de Dauid par licence allegorique ſignifie la maturité des ſens du Iuſte, la Sunamite d'Iſraël, le ſage pourpré de cét Empire, & la continence de cette vierge, la pureté de cette intelligence, & des mœurs de ce rare genie.

I. CETTE difference bien entendue leue la difficulté que l'on euſt pû propoſer du coſté de l'âge au detriment de la gloire du iugement incomparable de ce grand Genie. Car ſi la prudence ſ'acquiert plus noblement par la bonté des

ſens que par vſage, & que celle qui par ſa prouidence, preuient les lenteurs de la peu honorable vieilleſſe, & l'âge qui eſt le plus ſujet à l'oubly, forme plus vniuerſellement le iugement de l'eſprit, que l'experience, l'on ſe trompe de s'imaginer que pour eſtre ſage & iudicieux, il faille eſtre vieux. La vraye vertu n'attend pas l'hyuer de l'homme pour meurir les eſprits, ou les fruits de leur ſageſſe. Comme auſſi ce n'eſt pas touſiours le temps qui blanchiſt nos teſtes. L'eſprit peut eſtre ieune en vn vieux corps, pourquoy ne pourra-t'on pas auoir le iugement chenu en l'âge de virilité? La vieilleſſe temporelle n'eſt qu'infirmité. Si la force eſt vne vertu des ieunes gents, la vieilleſſe de la vertu eſt toute vigoureuſe. Ie veux que vous liſiez au liure de Iob, qui eſt bien vn autre ouurage que la Rhetorique d'Ariſtote, *La ſapience eſt és anciens, & la prudence au temps de longue durée.* Mais vous y auez auſſi toſt apres. *La ſapience & la force eſt vers luy, & il a le conſeil & l'intelligence.* Vous me direz qu'il parle de Dieu. Mais ſa Majeſté prend quelquefois plaiſir de donner par grace ce qu'il a de ſa nature. Notamment à ceux qu'elle fait mettre en poſſeſſion des conſeils & des penſées d'autruy. Et ſaint Baſile aura tres-bien dit. Que celuy-là eſt ancien d'eſprit, qui eſt parfait en prudence. Comme Daniel qui faiſoit paroiſtre en vn ieune corps, vne ſageſſe & vne grauité plus excellente, que toutes les teſtes blanches de ſon temps. C'eſt pourquoy les anciens remplis de mauuaiſes années, luy diſent. *Approchez vous, prenez place au milieu de nous, & nous declarez par quel moyen Dieu vous a donné l'honneur d'vn ancien, & d'vn vieillard.* Et ail-

Iob 12.

S. Baſile homil. 12. in prin. ſip. prouerb.

leurs: Si le vieux ſens & la prudence ſe rencontrent en l'âge de ieuneſſe, c'eſt vn don qui n'eſt pas à mépriſer. Mais il faut aiouſter foy à celuy qui dit, *La prudence eſt la blanchiſſure de teſte és hommes.* Car cette vieilleſſe de prudence & de ſens merite vne plus grande loüange, & beaucoup plus ample que celuy à qui l'âge à fait venir les cheueux blancs. Non toutefois que ie vueille dire qu'Ariſtote n'ait eu raiſon d'attribuer la temperance & la force à la ieuneſſe, comme en effet ces deux vertus ſont propres à cét âge là. Pour ne point dire que Salomon l'auoit écrit deuant luy de cette ſorte. *La force des ieunes gens eſt leur lieſſe & leur ornement, & la blancheur de teſte, la dignité, la loüange, l'honneur des anciens.* En quoy il donne à chaque âge ſa perfection. Mais il ne ſenſuit pas que la force & la ſageſſe ſoient incompatibles, lors qu'il plaiſt à Dieu d'obliger quelque rare eſprit de tant de graces à la fois. Les vertus ne ſe font point la guerre, & ne ſe détruiſent pas les vnes les autres. Cela eſt bon pour les âges qui ſont ruinez par la vieilleſſe. La force & la prudence ſont alliées, & de tres-bonne intelligence. Ie dis la force de l'eſprit & non la force corporelle, qui nuit ordinairement à la ſageſſe, & qui n'eſt point vne marque de grand eſprit. Témoin les equipées de Milon. Pour la vieilleſſe des ſens, c'eſt vne ſublime rareté en l'âge viril, comme ſaint Baſile me vient d'apprendre. D'ailleurs la prudence qui croiſt auec l'âge, ne me ſemble pas aſſez déliée, mais trop groſſiere pour l'eſprit d'vn excellent homme d'Eſtat. Il vaut mieux qu'il ſoit obligé de ſa ſuffiſance à la vertu qu'au temps. Quintilian le fait ainſi dire, decla-

Le meſme S. Baſile ſur le 3. d'Iſaie.

Prouerb. 20. v. 29. Les Rab.

S. Baſile cy deſſus.

mant en faueur de l'abominable deliberation d'vn perſonnage Romain, à qui la prediction d'vn Mathematicien auoit rendu la vie odieuſe, & qui pour ne point faire mourir ſon bon homme de pere, ainſi que les aſtres l'auoient menacé, voulut mourir en la fleur de ſa force. Car voicy comme il répondit à ceux qui l'en vouloient empeſcher, en luy repreſentant l'âge où il eſtoit. C'eſt à faire à vn foible & terreſtre eſprit de conter les années. Pour moy ie ſuis auſſi content que laſſé de viure. Demandez-vous d'où me vient cette reſolution? C'eſt que i'ay vieilly par la vertu. Et toutefois c'eſtoit parler trop à l'auantage d'vne vertu telle que pouuoit eſtre la ſienne, que de ſe vanter d'en auoir obtenu les meſmes priuileges que dõne la vraye vertu. Elle qui abhorre le deſeſpoir, & qui ne fait vieillir par prudence que ceux qui viuent bien. Ce que l'on ne peut pas dire de ce ſoldat Romain, puis qu'il vouloit mal mourir. Il eſt bien vray que la vieilleſſe naturelle eſt vn âge qui doit faire penſer à la mort plus que tout autre; mais celle de la vraye vertu eſt immortelle. D'où s'enſuit que l'âge de ce ſoldat eſtoit terreſtre, quoy qu'il ſçeuſt dire. Puis que ſelon nos principes, & ſelon la verité, ceux qui meurent de la mort qu'il ſe vouloit donner, tombent meſmes au deſſous de la terre.

Quintilian. declamat 4.

11. Les exemples de nos Saints ſeront donc plus propres pour nous conduire vers noſtre point, que celuy des Païens. Mais ie voudrois bien auparauant ouïr parler ſaint Ambroiſe, & vous faire iuge, s'il ne ſemble pas de nous auoir enuoyé cette penſée du ciel où il eſt. La vie eſt pour l'eſprit de l'homme de bien, & pour le ſage

S. Ambroiſe lib 2. de Abraham, cap. 9.

le ſage qui a eſté nourry en la paix. De là vient que le Iuſte paſſe ſa vie en bonne vieilleſſe, & non pas l'inſenſé, qui a eſté nourry à la guerre & aux diſcordes. Ie l'appelle bonne, & non longue, parce que le iuſte vieillit bien. Ce qui n'eſt point accordé aux meſchans, quand leurs vies ſeroient de plus de durée que celle des corneilles, qui viuent fort longuement. Viure long temps eſt vne choſe commune aux ſages & aux ſots. Bien viure c'eſt vne ſingularité du ſage, dont l'ancienneté eſt venerable, & ſon âge de vieilleſſe vne vie immaculée. Elle n'eſt pas longue, ſi on parle de la longueur des années qui ſe ſupputent. Elle ne fait point venir de cheueux blancs à la teſte, oüy bien les ſens chenus. Celuy là donc vieillit bien qui eſt bien ſenſé. Et ce ſeront les ames groſſieres, & non pas les eſprits d'excellente nature, qui auront de l'obligation au temps, & à ſes experiences. De ce genre d'anciens, & d'eſprits meurs auant l'âge temporel, eſtoient les ſeptante vieillards, dont Dieu fit faire choix à Moyſe. *Tu éliras* dit-il, *des anciens, que tu ſçais eſtre tels.* Il le ſçauoit vrayment, mais ce n'eſtoit pas pour l'auoir appris à veuë d'œil, ou en prenant garde à leurs corps & à leurs âges, comme font les autres, ou ainſi que le iugeroit le vulgaire, qui ne conſidere que l'exterieur, il l'auoit reconnu à la ſuffiſance & bonté de leurs eſprits. Ce que la vraye vertu deſireroit d'eſtre pratiqué en ſon Empire, en l'election des conſeillers de ſon Iuſte. Le Seigneur ajouſta puis apres, parlant à Moyſe: *Ie prendray de ton eſprit, & le leur diſtribueray.* C'eſtoit vn vray moyen de les inſpirer de la meſme ſorte qu'il eſtoit inſpiré, & de leur donner les meſmes ſenti-

Nombres 11. v. 16.

Nombres cy deſſus, v. 17.

ments. Par où i'apprends que toute ſorte de vieillards n'eſtoient pas admis au conſeil de Moyſe, ny remplis de ſon eſprit, mais ſeulement ceux qu'il connoiſſoit eſtre les plus anciens, c'eſt à dire, les plus iudicieux. I'apprends d'abondãt, que l'eſprit de Moyſe, l'eſprit de ſageſſe n'eſt pas vn appannage de vieilleſſe temporelle, mais vn don de l'Eternel. De ce nombre encore eſtoiẽt Abraham & Sara, dont l'Ecriture parle ainſi. *Abraham & Sara eſtoient deuenus vieux, & fort auancez ſur l'âge.* Où le docte Origene remarque, que le nom d'anciens ne leur fut donné tant & ſi long temps qu'ils demeurerent en la maiſon de leurs peres, & parmy leur chair & leur ſang: Mais apres qu'ils eurent laiſſé tout cela, & que ce fidelle Patriarche eut receu la circonciſion, afin de donner à entendre de ſon temps ce que le Sage a dit depuis, que *l'âge de vieilleſſe eſtoit vne vie immaculée*, pour lors ils meriterent d'eſtre appellez vieux. Ils le meriterent dit-il, n'entendant pas parler de la vieilleſſe corporelle, mais de la maturité du cœur, ou de celle de la vertu, qui ne vieilliſſant pas, fait toutefois vieillir les ſens par ſon merite. La vieilleſſe temporelle vient ſans y penſer, comme celle des vieillards de neuf cents ans & dauantage, qui viuoient auant le Deluge, & qui ne meriterent pas qu'on les appellaſt anciens. Ce que le Patriarche Abraham merita, bien qu'il s'en falluſt beaucoup qu'il fuſt auſſi auancé ſur l'âge qu'ils pouuoient eſtre. Car il n'auoit que nonante & neuf ans. C'eſt donc apres la circonciſion, & apres le ſang épandu, au ſens que i'ay dit, que l'on merite d'eſtre ſage, auant que d'eſtre vieux. Sur quoy i'aurois vne autre obſeruation à faire, ſi ſaint Hierô-

Geneſe 18. v. 11.

Origen hom. 4 ſur la Geneſe.

Sap. 4. v. 6.

me ne me preſſoit de couler icy vne ſienne allegorie pour y arriuer, & voicy ſurquoy il l'a fondée.

III. L'hiſtoire de Dauid fait mention qu'eſtant deuenu vieux, & âgé de ſoixante & dix ans, il ſentoit de grandes incommoditez. Entr'autres de ſi grands refroidiſſements, que quoy qu'il fiſt il ne ſe pouuoit échauffer. Ses ſeruiteurs luy dirent: *Cherchons à noſtre Sire le Roy vne vierge en l'âge d'adoleſcence, & qu'elle ſe tienne deuant le Roy, qu'elle l'entretienne, & dorme en ſon ſein, & qu'elle échauffe le Seigneur noſtre Roy. Ils chercherent donc vne belle ieune fille par tous les quartiers d'Iſraël, & trouuerent Abiſag Sunamite, & l'amenerent au Roy.* Voila l'hiſtoire, prenez garde à ſon allegorie. Ne te ſemble-t'il pas, dit ce grand perſonnage, ſi tu t'arreſtes à la lettre qui tuë, que cette hiſtoire ſoit vne feinte de faiſeurs de farces, meſmes des plus laſciues, cõme eſtoient les infames comedies d'Atella, ville d'Italie? Vn vieillard froidureux ſe couure d'habits, & ne ſe peut échauffer, que par les embraſſements d'vne ieune fille. Betſabée viuoit encore, Abigail eſtoit au monde, & auſſi les autres femmes & concubines, dont l'Ecriture fait mention: mais elles ſont toutes delaiſſées, & iugées par trop refroidies. Ce vieillard ne s'échauffe que dans les embraſſements de cette adoleſcente. Abraham eſtoit beaucoup plus vieux que luy, & neantmoins du viuant de Sara il ne cherche point d'autre femme. Iſaac eſtoit deux fois auſſi vieux que Dauid, & iamais il n'eut froid auprés de Rebecca, quelque âgée qu'elle fuſt. Ie ne dis mot des vieillards qui viuoient auant le Deluge, & qui apres les neuf cents ans, lors qu'ils deuoient ſentir les membres, ie

1. Reg. 1. v. 1. &c.

S. Hieroſme à Nepotian.

ne dis pas chargez de vieilleſſe ſeulement, mais à peu prés vermoulus, n'ont point pour cela cherché les embraſſements d'vne ieune fille. Certes Moyſe conducteur du peuple d'Iſraël, âgé de ſix vingts ans, n'a point changé Sephora pour vne autre. Qui eſt donc cette Sunamite, femme & vierge? Si ardente, qu'elle échauffoit ce refroidy? Si ſainte, que l'ayant échauffé, elle ne le prouoquoit point à la ſenſualité? Que le tres-ſage Salomon nous expoſe les delices de ſon pere. Que le pacifique nous raconte les embraſſements du guerrier. Poſſede ſapience, poſſede intelligence. N'oublie pas, & ne te détourne pas des paroles de ma bouche. Ne la delaiſſe pas, & elle ſe tiendra auec toy. Aime la, & ce ſera ta conſeruation. Honore la, & elle t'embraſſera, afin de donner à ta teſte vne couronne de graces, & que la couronne de delices te protege. Saint Hierôme fait ſon allegorie plus longue, & dit encore beaucoup de belles choſes: mais ie me contente qu'il m'aprenne ſi clairement que la vieilleſſe naturelle eſt ſujette à la froidure. Ce qui ſignifie qu'elle a beſoin de ſageſſe. Que de plus, cette vertu eſt repreſentée non par vn vieillard, mais par vne ieune fille, & icelle Sunamite. Sans toucher à vn certain ſecret caché dans le nom de Sunamite, que ie découuriray bien toſt. Tout cela m'eſt parfaitement bien ſignifié par l'allegorie de ſaint Hierôme.

Prouerb 4.

IV. Quant au premier point que i'y remarque les Phyſiciens en ſont d'accord auec luy à cauſe de l'analogie du ſang, & de ſes effets en diuers âges, auec les ſens & leur ſageſſe. Car comme ils diſent des animaux, que ceux qui ont le ſang le plus épais, ſont les

plus forts, & ceux qui l'ont le plus delié, ſont les plus ſages: d'où vient que les aſnes, ont le ſang le plus gros de tous, & l'homme le plus ſubtil; de meſmes entre les hommes, ceux qui ont le ſang le moins chaud, ou de leur conſtitution, ou à raiſon de l'âge, ſont les moins prudents. Vous voyez de plus que les enfants, eſquels le ſang n'eſt point encore bien échauffé, ſont incapables de ſageſſe. Ainſi en eſt-il des vieillards, qui doiuent manquer de prudence, à cauſe du refroidiſſement de leur ſang. Si bien que ſaint Hierôme ne dit pas vne petite merueille, quand parlant ailleurs à la loüange d'vn braue veillard, il luy écrit, que la froidure de ſon ſang, n'auoit point emouſſé la pointe de ſon ardent eſprit. Ce qu'eſtant ainſi, & attendu que les mœurs, & les habitudes acquiſes, ſuiuent volontiers la nature, & ſes âges; ce n'eſt pas ſans bien de la raiſon que Dauid deuenu vieux, & naturellement refroidy, repreſente les vieillards qui ont beſoin de ſageſſe. Car s'ils en ont, elle eſt terreſtre & materielle. Elle a beſoin de feu, c'eſt à dire, de charité, qui eſt le fondement de la prudence de la vraye vertu. Suiuant ce qui eſt écrit, *La charité de pluſieurs eſt refroidie.* Ce qui regarde meſme l'humeur des anciens, qui ſont plus auaricieux que les autres, & qui ayant moins de iournées à faire le long du voyage de cette vie, font plus de prouiſion de ce qui ne leur eſt pas ſi neceſſaire que la ſageſſe. Au contraire de ceux dont parle le meſme Apoſtre, qui ont *l'eſprit bouïllant* par la charité, qui ont la chaleur de prudence, qui ſont plus liberaux & plus capables de l'adminiſtration de la choſe publique. Tant ſ'en faut donc que la blanchiſſu-

S. Hierome ep ad Paulin, concordit/em.

S. Matth. 24. v. 12.

Rom. 12. v. 11.

re des teſtes, & celle des ſens que la ſageſſe aura rendu chenus, prouiennent d'vne meſme cauſe, qu'au contraire les raiſons en ſont differentes. Car celle-là vient de la froidure d'vn âge, qui ne peut plus faire beaucoup de choſes, que l'on n'a pas deu vouloir quand on en auoit le pouuoir; celle-cy d'vne prudence fondée en charité. C'eſt elle qui éteint par ſa chaleur tous les mouuements illicites de quelque paſſion que ce ſoit. Elle qui ordonne vne vie ſans reproche, & telle que celle de la Sunamite. Elle qui fait que pour l'amour d'elle, l'on ſabſtient meſmes de ce qui eſt permis.

V. Dauantage, ie puis inferer de cette allegorie, que la ſageſſe digne de l'entretien familier des Rois, & de coucher dans leur ſein, c'eſt à dire, d'en ſçauoir les ſecrets, n'attend pas touſiours l'âge, qu'elle n'eſt pas touſiours à la Cour, & qu'elle vient de dehors. Comme auſſi il y a des Princes qui n'attendent pas touſiours l'âge de Dauid pour iouïr des chaſtes embraſſements de la ſageſſe, & pour en receuoir ſur leur chef vne couronne de graces. Saint Ambroiſe l'a remarqué en l'oraiſon funebre de l'Empereur Valentinian, lors qu'il dit, qu'entrant dans le Conſeil pour ouïr les affaires, s'il arriuoit que les vieillards fuſſent en doute de quelque point, ou que quelque reſpect les retint, vous y euſſiez veu vn meur adoleſcent, remply de l'eſprit de Daniel, prononcer & donner des arreſts ſelon le droit & l'equité. Finalement i'apprends, qu'encore que la Sunamite ſoit vne fille, cela ne rauale en rié la figure qu'elle repreſente, de la ſageſſe des eſprits, qui n'ont point de ſexe. Sa ieuneſſe meſme n'eſt pas ſans

S. Ambroiſe de obitu Valentiniani.

ſignification. Car elle monſtre qu'il eſt à preſuppoſer, que ceux qui combattent pour eſtre couronnez de cette vertu, auant l'âge qui couronne tous les âges, la doiuent auoir pratiquée dés leur ieuneſſe, & déployé de bonne heure les raïons de leurs rares vertus, comme autant de ſignes indubitables, qu'vn iour fuſſent-ils aux extremitez des Empires, on les en tireroit pour meriter les embraſſements des Rois. Quel auantage pour vn eſprit que l'exercice de prudence pratiquée en adoleſcence, l'exempte de cette iniurieuſe demande, que l'Eccleſiaſtique fait au fol vieillard en qui l'entendement eſt diminué? *Comment trouueras tu en vieilleſſe ce que tu n'as pas amaſſé en ieuneſſe?* Et cela ſoit ainſi dit, à prendre la vieilleſſe de Dauid ſelon la lettre.

Eccli. 25. v. 3. 4. & 5. Senem fatuũ, & inſenſatum odiuit anima mea. *Les Septante.* Senem adulterum diminutũm intellectu.

VI. Mais à entendre la vieilleſſe au ſens que la vraye vertu l'a entendu cy deſſus, c'eſt à dire, pour la ſageſſe des ſens independante de l'âge, & qui ſoit alliée de la force, afin de ne luy oſter le pouuoir de mettre ſes conſeils en execution : Et auſſi qu'elle ſoit propre, non à Dauid âgé de ſeptante ans, mais à Dauid qui ſignifie le fort de main: Afin de plus, qu'elle ſoit cõuenable à l'âge vigoureux du Iuſte de la vraye vertu; qui ne void que cette allegorie touche particulierement l'Empire de noſtre celeſte Pedagogue ? La Frãce a bien de tout temps fourny des ſages à ſes Rois, & luy en a cherché en toutes ſes prouinces. Non certes pour neceſſité ſi abſoluë que ſes Monarques euſſent de la ferueur de leurs conſeils, mais afin de s'entretenir auec eux de leurs affaires; ou pour vſer des termes de l'Ecriture ſainte, afin de s'échauffer, c'eſt à dire, de

deuenir plus ſages en les écoutant. Toutefois elle ne leur auoit plus offert vne telle Sunamite, vne ſageſſe pourprée, vne prudence ſi feruente que celle que l'on y admire auiourd'huy. La Sunamite d'Iſraël n'eſtoit par maniere de dire encore toute fleurie, quand le ciel la fit offrir à vn Prince, qui auoit meſme paſſé l'âge de vieilleſſe. Le ciel a fait naiſtre celle de l'Empire de la vraye vertu auant que ſon Iuſte fuſt au monde. C'eſtoit pour luy donner le temps comme à vn fruit Royal, de ſe former en puerilité, de groſſir en adoleſcence, de ſe colorer en la ieuneſſe, afin qu'eſtant paruenue à vne parfaite maturité, elle fuſt en eſtat d'eſtre offerte à noſtre oinct de Dieu, quand il ſeroit en âge de ſe pouuoir ſeruir des parties Royales de ſon eſprit principal, & de iuger du merite de l'offrande qui luy eſtoit preſentée. Il ne l'a pas veuë qu'il ne l'ait aimée. Non ſeulement il l'a aimée, mais ſe ſouuenant de Salomon qui dit, *Honore la ſageſſe, & elle donnera à ta teſte*, & à ta couronne, *des accroiſſements de graces*, il en a fait tant d'eſtime, que comme cette myſtique Sunamite, ce ſage pourpré, eſt auiourd'huy l'vn des premiers eſprits de l'vniuers, il ſe peut dire le plus honoré de ſon Prince. Ie me perſuade que ce qui a beaucoup contribué à cette felicité, c'eſt qu'il n'a pas atteint la vieilleſſe des mœurs auant celle de l'âge, ſelon les progrez d'vne vertu commune, mais qu'il y eſt paruenu d'vne maniere ſi rare & ſi heroique, que pour le bien louër, il luy faudroit faire prendre la meilleure part de cette admiration, que le ſage a faite en faueur de ſes ſemblables. O *combien eſt beau le iugement, à l'âge chenu, & aux anciens, de connoiſtre conſeil ! O que belle*

S Hieromes ep à Nepotian. dit que Sunamitis *ſignifie* coccinea.

Prouerb. 4. v 9.

Eccli. 25. v. 6. & 7.

eſt

eſt ſageſſe aux anciens & aux glorieux, l'entendement & le conſeil. La couronne des vieillards, c'eſt beaucoup d'experience, & leur gloire c'eſt la crainte du Seigneur. Selon les Septante. Et glorioſus intellectus.

Auez-vous memoire de la pureté de la Sunamite de Dauid ? Elle eſtoit ſi ſainte, que couchant entre les bras de ce Prince elle ne le prouoquoit point à ſenſualité. Souuenez-vous icy de la crainte du Seigneur, dont l'ame de noſtre ſage eſt toute remplie ; crainte à qui la qualité de *ſainte* appartient. Et elle vous fera croire qu'il n'eſt point reueſtu des ornements de l'antiquité venerable des mœurs, qu'en menant vne vie immaculée. Et c'eſt à ce propos que ie n'ay garde d'oublier le ſecret que i'auois à découurir, en la circonciſion d'Abraham. Ie diſois qu'il n'a pas eſté appellé ſage, qu'apres l'effuſion de ſon ſang en la circonciſion, & auant qu'il en fuſt pourpré. Circonciſion que l'Apoſtre appelle *ſeau de la Iuſtice*, & de la probité. Car ſi cette effuſion de ſang impur & coupable, apres laquelle l'on eſt appellé ſage, figuroit l'effuſion du ſang tres-innocent que la meſme ſageſſe deuoit épandre venant au monde, afin de donner moyen aux ames de lauer leurs robes dans le ſang de l'Agneau immaculé, qui peut douter de l'innocence de noſtre Sunamite ? Et qu'il ne vueille répondre par ſa probité de vie à la pourpre qu'il porte ? Probité ſans laquelle il eſt impoſſible d'eſtre orné des habitudes de parfaite ſageſſe ?

Pſeau. 18.

Romains 4. v. 11.

Apocal. 7.

CHAPITRE XXXVII.

I. Que le ſage pourpré du Iuſte ſçait bien l'obligation qu'il a d'en imiter l'innocence. Pourquoy il porte les liurées de l'agneau ſans tache. La bonte de ſes conſeils iuſtifie de l'integrité de ſon ame. II. Que le bon conſeil eſt vn fruit de probité. Les conſeils des mauuais conſeillers ſont inutiles, & ne ſont que fumée d'impertinence ou de paſſion. III. Obiection fondée ſur le bon ſuccez de quelques mauuais conſeils, à laquelle il eſt ſatisfait bien au long. IV. Reüſſir en ſes conſeils par cas fortuit, ou par prudence, ſont choſes bien differentes. La felicité & la prudence ne ſont point inſeparables. Le ſaint Eſprit ne depart le don de conſeil qu'aux gens de bien, en s'accommodant à leur capacité. V. Laquelle ſe ſert de la cogitatiue de l'ame, & de ſa liberté contre la precipitation des conſeils, ſi ce n'eſt que l'on ſoit doüé d'vne extraordinaire viuacité d'eſprit. Allegorie touchant cette perfection & felicité de iudicieuſe promptitude. VI. Autre remarque ſur la ſimilitude d'vn mauuais conſeil, & de la fumée, qui ſignifie l'indiſcretion.

Nazianz. orat. 15.

I. CE n'eſt donc pas ſans ſujet que ſaint Gregoire le Theologien a penſé que la premiere ſageſſe c'eſt la bonne vie, nettoyée de la main de Dieu, qui eſt tres-pur & tres-clair. Tout autre ſang ſouilleroit ceux qui s'en laueroient, le ſang de la ſageſſe purifie & illumine. Tellement que ce ſeroit vne ſorte d'offenſe contre la

vertu, que de reuoquer en doute la probité de ce ſage qui porte les liurées de l'agneau. Tant c'eſt infalliblement à deſſein de le pouuoir ſuiure, & parfaitement imitet. Mais puis qu'il eſt ainſi qu'vn mauuais arbre ne peut porter de bons fruits, ie me veux bien rapporter de ſa vertu à la bonté des conſeils qu'il donne en cét Empire. Selon ſaint Thomas, vn homme de mauuaiſe vie ne peut auoir la vertu de biẽ conſeiller. Parce que le peché eſt contraire à cette faculté. D'où vient que le meſchant n'a point l'adreſſe d'obſeruer les circonſtances neceſſaires pour imaginer les moyens, & donner les inuentions d'arriuer à vne bonne fin. Bien plus: car en l'Ecriture ſainte de la vraye vertu, *l'eſprit de conſeil* procede de celuy de *bon entendement* & de *ſageſſe*. Vous y auez auſſi, que *le bon entendement eſt à tous ceux qui le font*. Qui eſt dire, que ceux qui n'en pratiquent pas la bonté, ne l'ont pas. Et c'eſt ce qui arriue ordinairement aux mauuais conſeillers, qui parlent bien plus hardiment aux conſiſtoires qu'aux occaſions. Comme auſſi il s'en faut bien que l'on ſe porte auec autant de courage à executer vne deliberation qu'à la conclure. L'on donne ſon auis en toute aſſeurance, mais ſi on le met en execution c'eſt auec crainte. Voila pourquoy le meſme ſaint Gregoire de Nazianze a eu raiſon de dire. Ne plus ne moins que la beauté qui ſe void à l'œil eſt touſiours plus excellente que celle que l'eloquence pourroit dépeindre; & les richeſſes que l'on poſſede, que celles que les ſonges nous donnent; & la ſageſſe qui ſe fait connoiſtre par les œuures, que celle qui reluit par la parole: ainſi le meilleur entendement de tous, eſt celuy qui

S Thom 2 2. q 52. art. 2. ad 3.

Iſaie 11. v. 2.

Pſeaume 110. v 10.

Nazianzeno cy deſſus, orat. 15.

pratique par effet & par œuures, le conſeil qu'il propoſe aux autres. Ce beau point eſt de conſideration, voyons de le bien confirmer en épluchant ce que la vraye vertu alleguoit n'agueres de l'Ecriture, que le *conſeil* procede de *l'entendement*, ainſi que le fruit de ſa fleur, & la fleur de la branche.

Iſaie 11.v 1. 11. *Vne verge* dit Iſaie, *ſortira de la racine de Ieſſé, & la fleur montera de ſa racine, & l'eſprit du Seigneur ſe repoſera ſur luy, l'eſprit de ſageſſe & d'entendement, l'eſprit de conſeil.* Car i'apprens par là, que l'entendement qui porte le fruit de conſeil, doit autant tenir en ſes auis de la nature de la ſageſſe dont il eſt icy parlé, & qui eſt la meſme bonté, comme il dépend abſolument de ſa puiſſance, quant à ſon eſtre. I'apprens de plus, qu'ainſi que la vraye vertu ne reçoit point de prudence en ſon Empire que celle qui eſt alliée de la probité, ny de ſages qui ne ſoient vertueux; de meſmes elle n'admet point de Conſeillers au conſeil de ſon Iuſte, qui ne ſoient gens de bien. Si le fruit vient de la fleur, le bon conſeil doit ſortir de la ſageſſe tres-

Iſaie 11.v.1. Chreſtienne. Auſſi entend-on par *la fleur*, le Seigneur, ſurnommé *Nazareen*, à cauſe du fruit de bon

S. Hieroſme ſur ce paſſage d'Iſaie. conſeil qui repoſe en luy. A propos dequoy ſaint Hierôme a tres-bien dit, que ſans Ieſus-Chriſt Nazaréen, nul ne peut eſtre ſage, ny intelligent, ny conſeiller. Vne choſe y eſt tres-neceſſaire. Et c'eſt que pour eſtre l'vn des fruits de cette ſageſſe, il faut auoir eſté

Galat.5.v.6. en elle, non par ſimple foy, mais par *foy qui opere par*

S.Iean 15.v.5 *la dilection. Qui demeure en moy* dit-il, *& moy en luy, porte beaucoup de fruit. Car ſans moy vous ne pouuez rien faire.* Ie croy que ny rien deliberer. Si tant eſt

que ce ſoit luy qui donne le vouloir & le parfaire. *Il porte* dit-il, *beaucoup de fruit*. Ce que l'on ne ſe peut promettre des mauuais conſeillers. Ces fruits là ſont touſiours vtiles, & l'vtilité ne vient que de la bonté. Les biens des méchants n'ont que de l'apparence, & ſont inutiles. Tellement que ſi leurs biens ſont des conſeils, ils ſen vont en fumée. *Ne crains point*, ô Roy, dit le Prophete, *& que ton cœur ne ſoit épouuanté de voir les deux queuës de ces tiſons fumants.* Il appelle ainſi la ſageſſe ſeculiere des méchants Princes, qui auoient eſté appellez au conſeil, pour faire la guerre à Iuda. Triſte comparaiſon, mais fort conuenable aux peu iudicieux auis de ſi pernicieux conſeillers. Vous n'y auiez que des eſprits ſans prudence, dépourueus de la chaleur du Nazaréen. Eſprits d'où il ne ſortoit autre choſe que fumée, & paſſion. Tu ne dois rien craindre ô Roy, puis que tu as eu le vent de ce que tes ennemis veulent faire, & puis que tu as ſenty la fumée de leurs conſeils. *Prens conſeil* dit-il, *& il ſera diſſipé, parce que Dieu eſt auec nous.* La noirceur de cœur & la malice, eſt en vos conſeils. La lumiere, le iugement, & l'equité, eſt auec nous. Ce n'eſt donc pas le vice, ny la paſſion, ny la haine des gens de bien, ny l'enuie de leur proſperité, qui eſt compatible auec le bon ſens & le bon conſeil, c'eſt meſmes ſelon Ariſtote, la vertu qui le nous donne droit & equitable. Ie dis la vertu, non celle des Païens, oüy bien celle de l'Empire du Iuſte, & de la Sunamite.

Iſaie 7. v. 4.

Iſaie 8. v. 10.

Ariſtot. 6. Ethic. c. 12.

III. Mais arreſtons-nous vn peu dauantage à la penſée du ſaint Eſprit, qui compare les mauuais conſeillers à *deux queuës de tiſons* à demy éteints, & leurs

mauuais conſeils, à la *fumée* qui en ſort. Le bois eſtant encore ſur l'arbre, peut eſtre iugé vtile à quelque choſe. Mais lors qu'on l'a coupé, & qu'il eſt mis au feu, on ne le croit plus vtile à rien. Ainſi les conſeillers qui par leur mauuaiſe vie ſe ſeparent de l'arbre de la vraye ſageſſe, dont la foy nous fait adorer le fruit, d'où l'eſperance nous le fait attendre, & où la charité le nous fait cueillir, ils ne ſont plus pour ſuiure la droitte raiſon, mais pour ſe ietter dans la paſſion. La fumée repreſente auſſi merueilleuſement bien le mauuais conſeil. Ce n'eſt autre choſe qu'vne noire vapeur, que le feu iette hors du bois en le bruſlant. Tout de meſme le conſeil du meſchant n'eſt rien qu'vne exhalaiſon d'eſprit, dont la paſſion qui le ronge, le fait ſortir, pour aller à la fin qui luy plaiſt le plus, en preferant ſes intereſts au bien public. La fumée eſt emportée à tous vents. Les imprudents s'abandonnent en leurs conſeils, à leurs fantaiſies, ſans conſtance, ſans prudence, ſans precaution, opinant ſans raiſon, contre le ſens commun, & à toutes auentures. Inconſiderez qui ne voyent pas, que quand la tempeſte ſe leue, ce n'eſt pas le moyen d'euiter le naufrage, ſi les mariniers rament les vns tirans d'vn coſté, les autres de l'autre, & tous ſans conduitte. Vous me direz que s'il ſe peut faire, comme il arriue ſouuent, que les conſeils donnez ainſi à la volée, & ſans que celuy qui les donne ſe reſſente de la bonté de l'arbre de ſageſſe, ont plus d'heur que les autres, ie n'ay pas tant de raiſon que ie penſe, de les comparer à la fumée, qui n'eſt bonne à rien. A quoy ie pourrois répondre, que pour bien connoiſtre de la cauſe de cét euenement, qui en apparence fauoriſe

l'impertinence & le vice, il faudroit auoir entrée dans les ſecrets de Dieu, qui donne en cela permiſſion extraordinaire aux choſes humaines, pour humilier les ſages, & pour exercer les eſprits dans l'admiration des diuers effets de ſa prouidence. Ie n'ay pas cette grace, ſi eſt-ce que ie ne laiſſe pas de croire tres-fidelement, que le conſeil de Dieu qui permet ainſi que l'heur ſuiue les auis des meſchans, quelque caché qu'il ſoit de nos ſens, ou éloigné de nos connoiſſances, ne peut eſtre iniuſte. Auſſi peu ſi vous voulez, que celuy par lequel il ordonne des meſchants dans le monde. Voire encore moins, puis que permettre que le conſeil des pecheurs reüſſiſſe, ſemble vn moins étrange effet de cette prouidence, que de laiſſer viure ceux qui en donnent les auis. Mais ſans entrer ſi auant dans ces ſecrets, ie me contenteray de dire, que le ſuccez dont on parle ne doit eſtre attribué à aucun ordre de cauſe particuliere, de peur qu'on ne ſoit obligé de penſer que le bien ſoit le fruit du mal. Contre ce qui eſt tres-euident, que le mal eſt ſterile de tous biens. C'eſt à la diuine prouidence qu'il le faut attribuer. Laquelle en aura ainſi ordonné, ou pour certaines raiſons que les hommes ignorent, ou pour celles que i'ay dites, ou parce qu'on s'eſt trompé de prendre les auis dont on parloit, pour de bons auis. Et qu'on a eu affaire à des malhabiles gents, dont l'impertinence a eſté cauſe qu'il y a eu de l'heur en de tels conſeils. Car autre choſe eſt reüſſir en vn affaire par iugement, autre choſe y reüſſir par accident. L'euenemẽt diſoit celuy là, eſt le maiſtre des ſots. Chez Ariſtote, c'eſt l'experience qui fait l'art & le bon ſens, & l'inexperience qui fait l'auenture.

Tite Liue lib. 2. decade 3.

Ariſtote chez S. Thom. de Regim princip. lib. 3. c. 7.

IV. Or ceux qui ſans ſarreſter à cette difference qui eſt entre venir à bout d'vne affaire, par cas fortuit, & en moyenner l'iſſuë par prudence, ne demandent que de l'heur en leurs affaires, ne ſont pas ſi ſages qu'ils voudroient eſtre fortunez. Conſequemment ny bons hommes d'Eſtat, au moins ſelon les principes de la vraye vertu, dont les inſtitutions ſont fondées, non ſur ce qui arriue extraordinairement, mais ſur les regles de la vraye ſageſſe, qui prefere l'honneſte à l'vtile. D'ailleurs la prudence & l'heur ſont deux dons, & non point choſes inſeparables. Autrement l'imprudent conſeiller ne donneroit iamais d'heureux auis. Ny n'auroit en ſuitte aucun ſujet, quand l'heur luy en dit, de ſe donner la vanité d'y auoir contribué. Ce que neantmoins il ne peut croire, qu'il n'entre dans vne pareille extrauagance, que s'il diſoit, qu'il diſpoſe de la fortune d'vn Eſtat. Cependant vous voyez auiourd'huy autant de preuues que iamais de ce que Pericles diſoit. Que la vanterie d'vne heureuſe inexperience, eſt ordinaire à qui que ce ſoit des poltrons, & des mal-habiles. D'abondant la felicité & la prudence ne ſont point inſeparables. Autremẽt on ne tiendroit point de conſeil, ſans trouuer les moyens d'arriuer heureuſement à la fin qu'on auroit propoſée, qui eſt contre toute experience. Car combien tient-on de conſeils, nonobſtant les incertitudes des affaires? Et ie parle ſur tout des incertitudes qui ne peuuent eſtre petites, puis qu'elles procedent de la volonté des hommes. Car cette dépendence me fait croire que pour y reüſſir, il faudroit par maniere de dire, que la raiſon humaine ſe ſurpaſſaſt

Thucydid l. 2.

elle

elle meſme, en preuoyant infalliblement les inuentions du conſeil d'autruy. Il eſt bien vray que cela arriue à quelques vns. Mais ie ne puis croire que ce ſoit qu'aux vertueux conſeillers. A cauſe des auantages qu'ils ont ſur les vicieux. Quand ce ne ſeroit que du coſté de la vertu, qui fait meriter l'aſſiſtance du don de conſeil. Car c'eſt bien ſans doute que le ſaint Eſprit qui connoiſt les choſes à venir, voyant vne ame portée au bien, & preparée par la vertu à ce qu'il luy plaira de luy inſpirer, luy donnera pluſtoſt qu'aux méchantes ames, les mouuements neceſſaires, & les lumieres dont elle aura beſoin en ſa charge. Et puis que nous en ſommes venus ſi auant, conſiderons attentiuement, que quand il aſſiſte les ames de ſes lumieres, c'eſt ſans vſer d'aucune violence, ſans preſſer l'intelligent de ſe reſoudre inconſiderément, à propoſer ſes conſeils. Ie ſçay bien que ſaint Ambroiſe dit quelque part, que la grace du ſaint Eſprit ne ſçait que c'eſt que de lenteur en ſes deliberations. Mais où il parle de la conuerſion du pecheur, qui eſt vn autre don celeſte, que celuy de conſeil. Où il faut entendre ce qu'il dit de la cauſe de nos reſolutions, & non de la reſolution de noſtre iugement. Car pour le don de conſeil, ſaint Thomas enſeigne clairement que le ſaint Eſprit le départ, en ſ'accommodant à la nature de la raiſon humaine illuſtrée de ſageſſe & d'intelligence. Que s'il s'y accommode c'eſt regulierement parlant, en donnant à la raiſon le temps qui luy eſt neceſſaire pour ſe reſoudre. Parce qu'elle ne delibere rien, ſans diſcourir en elle meſme, ſur l'affaire qui luy eſt miſe en auant, & pour faire ſes inquiſitions, qui ſ'appellent conſeil.

S. Ambroiſe.

S. Thom. 2. 2. q. 52. art. 2.

Notez bien ce procedé du ſaint Eſprit. Lors qu'il luy plait de departir le don de conſeil à quelqu'vn, il illumine la raiſon. C'eſt à dire, il l'aborde tandis qu'elle eſt occupée ſur la meditation d'vne affaire. Il luy donne des éclairciſſements pour en reſoudre par la prudence. Mais de violenter l'ordre que la raiſon garde naturellement en ſes conſultations, où elle demande du temps, & d'eſtre libre, c'eſt ce qu'il ne fait pas.

V. Il m'apprend par là, que le conſeil precipité n'eſt point loüable. Vous voyez que la faculté qui le donne y reſiſte naturellement. Que celuy qui l'aſſiſte de ſes dons ſ'accommode à l'ordre de ſa nature. Meſmes i'oſe dire, & veux monſtrer, que cela contreuient à l'exemple de l'ordre que Dieu garde en ſes conſeils. Luy qui, veu ſa ſageſſe infinie, ne peut ſe tromper. Ny mieux reſoudre quand il penſeroit à vne affaire, iuſques à la fin du monde, que ce qu'il delibere en vn inſtant. Parce que les choſes futures & leurs ſuccez luy ſont preſentes. Non moins les libres que les neceſſaires. Ny plus les eſſentielles, que les accidentelles; les certaines que les incertaines. Que cela ſoit ainſi, c'eſt Iob qui me l'apprend. *Il a le conſeil & l'intelligence.* Ce que ſaint Gregoire a entendu à mon propos, quand il a dit. On peut par le nom de conſeil, entendre les remiſes du iugement, retardé & caché. Par exemple: quand Dieu prend du temps pour punir les delinquants, ce n'eſt pas à dire qu'il ne voye bien les fautes des méchants; mais c'eſt que la ſentence de leur condamnation, qu'il differe de prononcer, exprés pour donner le loiſir de faire penitence, ſemble en quelque façon tardiue, & naiſtre d'vn conſeil meure-

Iob 12. v. 13.

S Gregoire 11. moral. c. 5.

ment deliberé. Vous diriez que Dieu penſe à ce qu'il doit faire. Luy qui ne peut faillir, & qui eſt la meſme ſageſſe. *Il a* dit-il, *le conſeil & l'intelligence.* Puis que ce ne peut eſtre pour prendre du temps, ou afin de ne ſe tromper, c'eſt infalliblemẽt pour donner des regles aux conſeillers, de ce qu'ils doiuent faire. Et pour les aduertir, que quelques habiles qu'ils ſoient, il faut par maniere de dire, que le fruit de leurs auis meuriſſe ſur l'arbre. Combien neantmoins que cette regle de conſeil priſe à loiſir, ou en matiere criminelle, ou en quelque autre occaſion, ſoit tres-iuſte & fort conforme à Dieu, & à la raiſon; ce n'eſt pas à dire que l'on doiue condamner l'habileté d'vn eſprit, qui fourniſt ſes expedients ſans beaucoup raiſonner en ſoy-meſme, pourueu que la precipitation ne le brouille. Origene en donne vn exemple en cette hiſtoire d'Abraham. Trois Anges le viennent voir en *Geneſ.18.* plein midy. Se ſentant bien fort obligé de cette viſite, comme de raiſon, il leur veut faire bonne chere. Pour cét effet, il met tout le monde de chez luy en beſogne. Chacun s'y haſte autant qu'il eſt poſſible. Pour luy, il court au deuant d'eux, il entre haſtiuement dans ſon pauillon, il dit à Sara, *dépeſche toy.* De là, il courut à ſa bergerie, où il priſt vn veau tendre & bon. Puis il le donna à ſon valet. Luy commandant de ſe haſter de le faire cuire. Voila bien de la diligence, & de la preſſe. Ce qu'Origene conſiderant, il parle de cette ſorte. Voyez l'allegreſſe de cét hoſpitalier, *Origene homil.4.in Geneſ.* en toute choſe. On ſe haſte de tous coſtez. Tout eſt preſſé. On ne fait rien à loiſir. Il double le pas tant qu'il peut, ſa femme ſe haſte, ſon valet ſe dépeſ-

che. Vous ne voyez point de lenteur, ny de pareſſe, ny de peſanteur, en la maiſon du ſage. Par où toutefois ce n'eſt mon intention de iuſtifier d'autre choſe ſinon de ce que ie diſois. Que la promptitude de ſageſſe n'eſt point à blaſmer. Quant à ce qu'il ajoute, il ſert à monſtrer, que cette promptitude ne doit troubler le iugement. Voicy à peu prés ſon autre diſcours. Quel veau priſt Abraham? Peut-eſtre le premier venu? Nullement, mais l'vn des meilleurs qu'il euſt, & des plus tendres. Bien qu'il ſe haſtaſt autant qu'il eſtoit poſſible, il ſçait toutefois, qu'il faut offrir au Seigneur, les meilleures & plus excellentes choſes. Il priſt donc, ou pour mieux dire, il choiſiſt vn tres-bon veau, & tendre à merueille. Vous direz que ce n'eſt icy qu'vn exemple d'officieuſe ciuilité. Ie le confeſſe: Mais i'oſerois bien aſſeurer, qu'il en eſtoit de meſmes en cette maiſon du Sage, en matiere ciuile & d'Eſtat. Les longs auis viennent quelquefois àtard. L'habileté d'vn eſprit eſt plus opportune. Suppoſé comme ie viens de dire, que le iugement, qui doit preſider en ſes deliberations, ne ſe perde par inconſideration. Autrement c'eſt le plus ſeur de ſe donner du loiſir, & de ſçauoir prendre ſes meſures. Quand ce ne ſeroit que pour arreſter l'impetuoſité, qui eſt vn mauuais miniſtre de toute choſe.

VI. On pourroit faire beaucoup d'autres diſcours ſur la comparaiſon de la fumée, & d'vn impertinent conſeil. Toutefois ie me contenteray de dire que la fumée n'eſt point ſecrette. Si on ne la void pas on la ſent. Si elle gagne le haut le long d'vne cheminée, le vent la porte de tous coſtez. Si non, elle s'eſpand

d'elle meſme dans la chambre. Ainſi en eſt-il du conſeil des indiſcrets, qui ne ſe ſçauent taire. Car ou le deſir de faire paroiſtre leur credit les fait parler, ou quelque autre intereſt. Combien en eſt-il qui n'attendent pas qu'ils ſoient ſortis de la chambre du conſeil pour découurir ce qui s'y eſt paſſé? Pour moy ie les eſtimerois indignes d'eſtre admis à la connoiſſance des affaires d'importance. Entre les Perſes qui venerent le ſilence ainſi qu'vne diuinité, il n'y auoit que les plus grands & les plus ſecrets qui ſçeuſſent les affaires du conſeil. Sur tout ils gardent les ſecrets du Roy auec rare fidelité. Ny crainte, ny eſperance ne leur arracheroit vne parole qui découuriſt ce qui doit eſtre celé. Et tient-on que les Rois eſtablirent cette ancienne diſcipline parmy eux, par la crainte de la mort. C'eſtoit beaucoup de diſcretion pour de telles gents. Mais c'eſt bien choſe plus honorable aux conſeillers de l'Empire du Iuſte de la vraye vertu, de garder le ſilence par ſageſſe que par crainte: & d'auoir ſi bien appris du Sage, que *celuy qui gouuerne ſes leures*, ou ſelon vne autre lecture, *celuy qui leur defend de parler, eſt tres-prudent*. Plus honorable voirement, & d'autant plus, que c'eſt plus de gloire de s'abſtenir de quelque choſe par vertu que par paſſion. Si honorable en fin, que le Roy en eſt tout glorieux, ſe voyant entre des ſages, qui, comme ces *bien-heureux* dont parle Dauid *diſpoſent leurs paroles en iugement*, ont de la retenuë en leurs diſcours quand il eſt temps, temperent leurs langues, gouuernent leurs leures, & par ce moyen ſe mettent en telle reputation de diſcretion, que quand tout le monde parleroit, il ne leur arriuera point de

Quint. Curt. chez Lipſe, aux notes ſur le 3. politic. c 5.

Prouerb. 10. v. 19. Les Rab.

Pſeaume 111. v. 5.

tomber dans le soupçon d'auoir contribué à aucune infidelité. Ce Monarque a bien de la gloire, pour n'auoir rien à craindre en vn Empire où il est souuerain; mais il est encore heureux, pour n'auoir sujet d'estre si particulier en ses opinions, que ce ne luy soit du contentement, lors qu'il trouue bon de se laisser persuader par de si iudicieux & si fidelles conseillers.

CHAPITRE XXXVIII.

I. Rare & tres-aimable modestie du premier sage de mon Iuste. Qu'il y a maistrise à estre modeste. Belles pensees de saint Ambroise sur ce point. II. Excellence de la modestie, qui maintient les autres vertus en leur recompense, & par vn signalé miracle de son pouuoir, protege les fauoris de la fortune des reuers de son inconstance. III. En quoy elle a de l'auantage sur les autres vertus. Philosophie Chrestienne pour s'exercer à la modestie. IV. Autre principe à mediter, tendant à mesme fin, à propos de la volonté des Princes, qui estant humaine, est sujette au changement. Amitié des Princes comparée au feu. V. Enfin la faueur estant inconstante de sa nature, ne peut estre de durée, ou si elle persiste en sa splendeur, c'est par le moyen de la modestie, qui braue la fortune.

I. IE ne puis oublier vne autre merueille du iugement de ce grand Genie de sageſſe, chef des sages du conseil de son Roy. Ie veux parler de sa modestie, qui est le commun

ornement de toutes ſes vertus, & qui les rend autant aimables à tout le monde, qu'elles ſont rares & dignes d'admiration. C'eſt elle qui fait que ſon Prince a vne ſi parfaite confiance en ſa bonté & fidelité, qu'à quelque degré d'authorité & d'honneur qu'il l'éleue en ſon Empire, il ſe perſuaderoit pluſtoſt toute autre choſe que de croire qu'il en vouluſt abuſer. C'eſt elle qui du coſté du peuple l'a mis en cette bonne opinion, & il ne ſe trompe pas de l'auoir telle, que faire contre le ſeruice de ſa Maieſté, & eſtre au deſſus d'elle, ſont deux choſes dont l'imagination luy eſt impoſſible. C'eſt elle en fin qui donne iuſte ſujet aux grands de bien peſer la penſée de Seneque, qui ſe voyant auancé & honoré de ſon Prince autãt qu'il ſe pouuoit eſperer, creut *Tacite.* auoir raiſon de dire, que rien ne manquoit plus à ſa fortune que ſa moderation. Iuſques à leur faire auoüer que parmy tant d'auantages qu'il a de tous coſtez ſur ce braue perſonnage, il eſt d'abondant paruenu à ce qu'il cherchoit. Qui plus eſt, on pourroit voir en cét homme Apoſtolique deux merueilles que ſaint Paul reconnoiſſoit en ſoy. C'eſt quand il confeſſe *qu'il auoit* *Philipp. 4. v. 11. & 12.* *appris à eſtre content de ce qu'il eſtoit, & à ſe ſçauoir humilier.* Il y a maiſtriſe à eſtre humble. Toute humilité n'eſt point loüable. Oüy bien celle qui a la ſcience de modeſtie. Il y a vne humilité de crainte, il y en a d'ignorance. C'eſt pourquoy l'Ecriture dit, *Il ſauuera* *Pſeaume 33. v. 19.* *les humbles d'eſprit.* S. Paul a donc parlé excellemment, diſant qu'il ſçauoit l'art d'humilité. C'eſt à dire, en quel lieu, auec quelle moderation, à quelle fin, en quel office, à quelle charge. Ainſi noſtre ſage Apoſtolique. On peut appeller la modeſtie vne merueille du

iugement, vn ornement vniuerſel de toutes ſes vertus, parce qu'elle appartient à la prudence, qui fait tout iudicieuſement, & qui eſt accompagnée des autres vertus. Principalement de celles qui ſe perdroient, comme l'honneur & les biens, ſi la modeſtie ne les conſeruoit. Ecoutez ie vous prie là deſſus, ces belles penſées du grand Eueſque de Milan. La prudence fait tout: car comment peut-elle donner vn conſeil qui ſoit vtile, ſi elle n'a la iuſtice? Si elle n'eſt reueſtuë de conſtance? Si ce n'eſt qu'elle ne ſe ſoucie de la mort? Qu'elle ne ſoit en rien retardée, ny par terreur, ny par crainte? Qu'elle ne ſoit détournée du chemin de la verité par flaterie? Si elle n'eſtoit preparée à l'exil, comme n'ignorant pas que le monde eſt la patrie du ſage? Et qu'elle n'apprehendaſt pas la pauureté, ſçachant bien que rien ne manque à celuy à qui l'vniuers eſt vn threſor de richeſſes? Qu'eſt-il donc au monde de plus ſublime, qu'vn perſonnage qui void l'or ſans mouuement de conuoitiſe? Qui a l'argent au deſſous de ſes ſouhaits, & qui comme s'il eſtoit logé en vne fortereſſe où il n'euſt rien à craindre, mépriſe les communes auiditez des hommes? D'vne fois que quelque ſage en eſt venu là, l'on tient qu'il eſt entre les hommes par deſſus les hommes. *Qui eſt celuy là* dit le Sage, *& nous le loüerons? Car il a fait des merueilles en ſa vie.* Comment n'eſt-il point admirable, puis qu'il ne tient conte des richeſſes, que la plus part preferent à leur propre ſalut? Mais combien que la diſcretion de frugalité & l'authorité de ſ'y ſçauoir contenir, ſoit bien ſeante à tout le monde, elle eſt ſur tout recommandable, en celuy qui eſt en honneur par deſſus les autres.

S. Ambroſ. l. 1. offic. c. 17.

Et il

Et il eſt impoſſible qu'vn rare homme paroiſſe à ſon auantage, ſi ſes treſors le poſſedent. Ou ſi eſtant Seigneur des libres, il eſt le valet de ſon argent. Il vaut donc beaucoup mieux qu'il ſoit en ſon cœur par deſſus ſes treſors, & au deſſous de ſes amis, en leur rendant de bons offices. La modeſtie a cela, que c'eſt vn accroiſſement de bien-ſeance. Elle eſt pleine de loüanges, & digne d'vn perſonnage qui tient le premier rang.

II. Elle eſt dit-il pleine de loüanges. Mais ie veux croire que c'eſt, tant à cauſe de ſon merite particulier, que parce qu'elle oblige toutes les vertus. Comme certes elle en eſt l'excellence. Elle a de plus cela de propre, que de les maintenir en la iouïſſance de la recompenſe temporelle qu'elles peuuent acquerir. Où ie veux dire, qu'ainſi que pour meriter de l'honneur il faut pratiquer la vertu; de meſme pour le conſeruer il eſt neceſſaire que la modeſtie s'en meſle. En quoy elle merite vne loüange tres-particuliere. Au reſte elle n'eſt en rien inferieure à ſes compagnes, & ſçait-on aſſez cõbien elle eſt étroittement alliée de la vraye prudence. Autrement il faudroit oſer dire, cõtre l'opinion commune, que ce ſoit vne moindre vertu de ſe maintenir en quelque poſſeſſion, que d'y ſçauoir entrer. Ou que les difficultez de l'enuie, qui n'abandonne point vne grande fortune, ou de la fortune meſme, qui ſe faſche d'eſtre ſi long temps en vne place, & qui n'a pas grande force; mais qui eſtant laſche, abandonne auſſi toſt celuy qu'elle ſembloit vouloir aſſiſter, fuſſent plus aiſées à ſurmonter que celles qu'il y a d'entrer en conſideration. Mais on ne le doit pas croire ainſi. D'au-

tant que ſans alleguer tant d'autres raiſons, la fortune qui prend plaiſir aux changements, contribue aſſez à l'eſperance de ceux qui s'attendent qu'elle doit contenter leur ambition. Quoy que par la meſme raiſon de ſa viciſſitude, qui luy eſt comme naturelle, elle ne donne que trop d'apprehenſion d'en déchoir à ceux qui y ſont paruenus, pour faire place à quelqu'autre. D'où ſ'enſuit, que celuy qui pretend de ſe faire grand eſt aſſiſté de deux choſes, ſans toucher encore à ſon merite, ſçauoir de l'eſperance que la fortune luy donne, & de ſon inconſtance, qui luy eſt fauorable. Là où pour ſe maintenir il eſt combattu de deux aduerſaires, de la meſme inconſtance qui ne luy eſt plus que nuiſible, parce qu'elle ne peut durer en vne place, & de l'enuie qui luy preſte main forte. Car pour le merite, il n'eſt plus de conſideration d'vne fois qu'il a eſté recompenſé. Tellement que ſi la modeſtie a ce pouuoir que de maintenir vn fauory en ſa gloire, elle merite bien que l'on luy donne des loüanges. C'eſt autre choſe ſi on parle du bon-heur qui arriue ſans y penſer. Lequel eſt plus ſujet à engendrer l'inſolence, que celuy qui eſtant comme engagé de ſuiure les merites de quelqu'vn, participe par maniere de dire à la ſolidité de ſa vertu, & en eſt plus conſtant & plus modeſte. De maniere que les fauoris de la fortune n'ont point de ſujet de ſe plaindre de ſes reuolutions. Sur tout s'ils ſe conſiderent attentiuement. Car par là ils apprendront à ne point ſ'étonner ſi elle ſe retire d'eux ſans qu'ils y ſongent, comme elle les eſtoit venu voir ſans qu'ils y penſaſſent. Au contraire, la modeſtie eſt ennemie iurée de toute inſolence, ſi libre de toute

apprehenſion de changement, & ſi heureuſe en ſon aſſeurance, qu'il eſt fort rarement permis à la fortune qui n'épargne rien, de l'aſſeruir, ou d'en faire des triomphes. Cela me fait paſſer plus auant, & ne me contenter plus de dire que cette vertu fait autant que toutes les autres, ſi ie ne dis qu'elle fait beaucoup dauantage. Toutefois i'ayme mieux que ce ſoit de l'auis de Demoſthene, puis qu'il parle de cette ſorte. Les affaires qui ſuccedent par trop heureuſement, ſeruent d'occaſions de temerité à ceux qui ne s'en prennent garde. De là vient qu'il ſemble que conſeruer les biens qu'on a acquis, eſt ſouuentefois choſe plus difficile que de les acquerir. Si c'eſt choſe plus difficile, ce doit eſtre l'œuure d'vne plus excellente vertu que ne ſont pas celles qui contribuent ſeulement à l'acquiſition des proſperitez. La fortune aime l'audace. Elle ſe plaiſt à la temerité des ambicieux qui pourſuiuent les honneurs. Mais quand on y eſt auancé, l'ambition & l'inſolence ſont cauſes qu'on ne s'y peut maintenir. Tellement qu'il eſt aiſé de connoiſtre ſi c'eſt le merite, ou ſi, pour vſer de ce terme du monde, c'eſt la fortune qui aura auancé quelqu'vn, parce que l'experience qui eſt comme la pierre de touche des courages, découure bien toſt la fauſſeté de leur gloire. Pour le veritable honneur, s'il n'a pas accouſtumé de reluire que ſur celuy qui l'aura merité, il ne ſe peut conſeruer en ſa ſplendeur ſans la modeſtie. Combien ſe peut-il donc dire que le fauory eſt ſage & iudicieux, qui pour n'apreſter pas à rire au monde par ſa diſgrace, pratique cette vertu pendant ſa proſperité ? Dérobant quelquefois du temps pour vacquer à cette philoſophie, que ny le me-

Demoſthene Olinthiac 1.

rite qui peut auancer quelqu'vn, ne peut pas conſeruer ce qu'il a fait acquerir; ny la fortune encore moins, ſi ce n'eſt que l'on s'imagine qu'elle peut donner ce qu'elle n'a pas.

III. Outre que ces mediateurs de la felicité, i'entens le merite & la fortune, qui dépendent l'vn de l'eſtime du Prince, ſans parler de la volonté de Dieu, qui en diſpoſe, & l'autre de la diuine prouidence, n'affermiſſent en rien la proſperité temporelle. Elle demande de plus puiſſants autheurs de ſa conſeruation. Sans qu'il ſoit beſoin de redire que de ſa nature elle eſt periſſable, comme la vraye vertu a fait voir au premier liure. Sage voirement eſt celuy, qui philoſophant là deſſus, inuente les moyens de faire vne compoſition de modeſtie & de felicité, qui ſoit plus efficace contre les maladies d'eſprit, auſquelles les fauoris des Rois ſont ſujets, que tous les ſimples de la terre. Pour ne point deuenir inſolent, il ſe faut ſouuenir
Luc. 1. v. 52. que Dieu *a mis bas les puiſſances de leurs ſieges, & a éleué les humbles.* Verité ſi vniuerſelle que les Païens l'ont appriſe de la raiſon humaine, auant que la mere
Xenoph. hiſt. Grec. lib. 6. de Dieu nous l'euſt enſeigné dans ſon Cantique. Car ie lis en l'hiſtoire des Grecs, qu'vn certain Capitaine Theſſalien nommé Iaſon, eſt tombé ſur la meſme penſée, quoy que ie ne doute point, que ce fuſt d'vn autre eſprit. Faiſant vne harangue aux Thebains qui eſtoient deuenus inſolents en leurs victoires, entre autres diſcours, il leur dit ces mots. Que la victoire ne vous tranſporte pas. Dieu prend plaiſir à rendre les grands petits, & à faire les petits grands. De maniere que ſi ce n'eſt vn moindre prodige en matiere de feli-

cité, de deſcendre que de monter, il eſt meſmes plus neceſſaire pendant ſa proſperité, de ſe ſouuenir de Dieu qui ne peut changer de condition, qu'en ſon aduerſité. Xenophon l'enſeigne de la ſorte à ſon Cyrus, & luy fait adreſſer ces paroles parlant à Cambiſes. Ie me ſouuiens bien de t'auoir oüy dire, que ce n'eſtoit pas ſans raiſon, ſi pour obtenir quelque choſe de Dieu ou des hommes, on y procedoit, non en les flattant quand on en auoit beſoin, ou pour eſtre deliuré de quelque aduerſité, mais en ſe ſouuenant de Dieu durant ſa proſperité, plus qu'en nul autre eſtat.

Le meſme, lib. inſtitut. de Cyru.

IV. Voicy vn autre remede contre l'inſolence. Il ſe faut repreſenter, qu'encore que la vertu ſoit vn bien immortel, neantmoins l'honneur, les dignitez, la grandeur, & tout ce que l'on ſe peut promettre de la faueur d'vn grand Roy, quelque iuſte & puiſſant qu'il ſoit, dependant de ſa volonté, il n'y a rien de certain. Eſtant humaine, elle eſt ſujette au changement. Elle eſt Royale, direz-vous. Ie le veux. Mais il eſt hors du pouuoir des Rois de donner des biens plus ſolides que ceux dont iouïſſent leurs Majeſtez. Si ces volontez ne changent d'affection, ſi ces puiſſances ne peuuent faire de nouuelles creatures, dites qu'elles ne ſont point humaines. Mais s'il n'en eſt point qui ne ſoit variable, auoüez que Dieu peut ſouuent faire des Rois ſans changer, ce que les Rois font de leurs fauoris par inconſtance. Ce qu'eſtant ainſi, ne croyez plus que voſtre fortune ſoit immuable. L'exemple du ſuperbe & temeraire Aman, ſe preſente icy fort à propos. Non à cauſe de ſon deſaſtre, qui eſt aſſez cogneu, & que perſonne ne peut plaindre, veu l'inſolence où

l'ambition l'auoit emporté, mais conſideré le changement de volonté, & des ſentiments d'Aſſuerus. Ce grand Monarque auoit beaucoup aimé ce ſien fauory, il l'auoit éleué à vn tel degré d'honneur en ſes Eſtats, que l'on en euſt peu dire, changeant les perſonnes de la tragedie, ce qu'vn Autheur a écrit de Seianus fauory de Tybere. Que c'eſtoit, non vn ſecond Artaxerxes, mais à peu pres, Artaxerxes meſme. Peſez bien cette hiſtoire de ſainte Authorité, ô Grands de la Cour des Princes, ô fauoris des Rois. Artaxerxes hõnore Aman comme ſon pere, il en fait la ſeconde perſonne apres le Roy. Il l'a en telle eſtime qu'il le croit preceder tous ſes autres Conſeillers en fidelité, & en ſapience. Nonobſtant tout cela, en moins de douze mois, le voila tellement décrié, que le Roy meſme l'appelle forcené, ruſé, menteur, trompeur, abuſeur de l'oreille des Princes. C'eſt bien encore le meſme Aman, mais ce n'eſt plus le pere d'Artaxerxes. C'eſt le *fils d'Amathy, Macedonien* de courage & de race. On le declare auoir encouru la peine deuë aux crimes de leze-Majeſté, pour auoir eu le deſſein d'attenter à la perſonne du Roy, & de tranſporter le Royaume de Perſe aux Macedoniens. Ageſilaus Roy des Lacedemoniens, pour voir auſſi quelque exemple des prophanes, eſtoit le plus noble, & le plus genereux Prince de ſon temps. Mais il eut quelque ſujet d'entrer en défiance de Lyſander, que ie puis bien mettre au rang des fauoris, puis que quand le peuple deſiroit d'obtenir quelque choſe du Roy, il luy alloit faire la cour, ſans que le Roy entraſt en ombrage de cét ambitieux. Ie dis ambitieux,

Eſther 13.

Lipſe, aux notes ſur le 3. des politiq.

Eſther 16.

Xenophon hiſtoire Grec. l. 3.

ſuiuãt ce qu'Eteocles a remarqué. Que ny Athenes ne pouuoit ſouffrir deux Alcibiades, ny Sparte deux Lyſanders. Ageſilaus entre donc en ſoupçon de ce temeraire. Notamment à Epheſe où il vid auec trop de déplaiſir, que l'on ne le prenoit plus que pour vne perſonne priuée, & Lyſander pour le Roy, comme ayant toute la Cour. Iuſque là, que les trẽte Gouuerneurs ſ'en offenſerent grandement, & conſeillerent au Roy de luy faire faire ſon procés, ſur ce qu'il faiſoit des entrepriſes dans l'Eſtat, contre l'authorité de ſa Majeſté. En fin il tomba de ſorte en la diſgrace du Roy, & décheut ſi parfaitement de la premiere creance qu'il auoit parmy le peuple, que pour ne point obtenir quelque choſe d'Ageſilaus, il en falloit faire parler Lyſander. O que c'eſt choſe rare & bien fort nouuelle, que de ſçauoir garder la modeſtie, auec l'amour d'vn Prince! Ce n'eſt pas que ie ne voye bien en ces hiſtoires, dont l'vne eſt ſacrée, & l'autre prophane, que ces fauoris dont la felicité a eſté le commencement de leurs ruines, ont contribué à leurs diſgraces. Car Aman, comme écrit ſaint Ambroiſe, auoit diffamé & deshonoré le Roy par ſes frauduleux conſeils. Et Lyſander quoy que braue perſonnage & de grande reputation, ſ'eſtoit merueilleuſement emancipé, au preiudice de ce qu'il deuoit à ſon Prince. Toutefois cela ne fait rien contre ce que i'ay dit, du changement de la volonté des Princes. Qui me fait croire, que la modeſtie euſt eſté bien neceſſaire à leurs fauoris pour en maintenir les inclinations, au meſme eſtat où leur bonne fortune les auoit preparées. Que de plus, c'euſt eſté le moyen de n'éprouuer à leur dommage ce que peut l'inſolen-

Ælian. l. 11. c. 7. Var. hiſtor.

S. Ambroiſe l. 3. offic. c 13.

ce, ſur la bonne volonté des Rois. Ces hiſtoires ſeruent auſſi de beaucoup aux malauiſez, puis que les hommes ſont ainſi faits, qu'ils apprennent la modeſtie, de la miſere d'autruy, preſque naturellement, & comme inſenſiblement. Outre que la meditation de tels ou ſemblables accidents que ceux-là, a fait dire à noſtre Sidonius, donnant conſeil à vn ſien amy, de ſe retirer le plus promptement qu'il luy ſeroit poſſible, de la dangereuſe familiarité des Princes: Que les mieux ſenſez comparoient l'amitié des Rois à vne flamme, qui donne de la clarté à ceux qui ſ'en éloignent raiſonnablement, & qui bruſle tout ce qui s'en approche de trop prés.

Sidonius l. 3. epiſt. 3.

V. Mais pourquoy s'arreſter à des demonſtrations tirées des cauſes efficientes & exterieures de l'inconſtance, inſeparable de l'honneur du monde où les fauoris de la fortune ſont auancez, puis que non ſeulement l'honneur, mais toutes les felicitez temporelles ont cela de leur nature, qu'elles ne peuuent longuement ſubſiſter? Seneque ne l'a pas ignoré, quand il a dit: Il arriue rarement de grands biens à quelqu'vn qui ſoient de longue durée. Il n'eſt point de longue felicité, & qui faſſe bonne fin, que celle qui vient lentement. Les grands Capitaines ſont témoins de ce que ie dis, les Princes en ſçauent des nouuelles. Qui plus eſt, l'on a fait entrer les Dieux ſur le theatre de l'inconſtance. A mon auis, afin que ce fuſt quelque ſoulagement à nos funeſtes malheurs, quand nous verrions que meſmes les diuinitez ſont ſujettes aux encombres. Regarde bien de toutes parts, tu ne me ſçaurois nommer vne famille ſi affligée, que ie ne luy dõne quelque

Seneq. conſolat ad Marcian. c. 12.

quelque conſolation, ſi elle veut, en vne autre plus miſerable qu'elle. Cét autheur dit tres-bien auſſi chez Ariſtote. La fortune confere de grandes proſperitez à quelqu'vn, non pour bien qu'elle luy vueille, mais afin que les calamitez qu'elle luy prepare en ſoient plus inſignes. Quoy conſideré, ie ne vois point de puiſſance qui puiſſe ſ'oppoſer aux malicieux deſſeins de cette inconſtante auec plus de ſuccez que celle de la modeſtie. Car rangeant vn eſprit au deſſous de la grandeur des felicitez, au moins quelque vent qu'il faſſe, y ſera-t'il bien aſſeuré, que s'il y a quelque moyen de le faire tomber, il ne tombera pas de ſi haut. Rien n'eſt ſi leger de ſa nature que l'eſprit : mais il le faut rendre ſi peſant par prudence & par modeſtie, que la fortune auec tous ſes efforts ne puiſſe luy faire perdre terre. Et quelle gloire pour luy, quand on verra qu'il aura trouué l'inuention de brauer la fortune & ſes inſolences? Pour les autres qui ne ſeront pas ſi auancez à la Cour, ils pourront ſe ſeruir de cette ſageſſe, au moins en public, & deuant le monde. Si ce n'eſt que cela s'appelleroit eſtre retenu par honte pluſtoſt que par modeſtie. Parce que comme la honte fuit le iour, & les témoins d'vne inſolente action, ainſi la modeſtie s'en empeſche, meſme quand il n'y a point de témoins.

Ariſtot. l. 2. Rhetor. c. 13.

CHAPITRE XXXIX.

I. Que les Courtiſans deuroient faire grand cas de la modeſtie, puis que le Iuſte de la vraye vertu en fait eſtat, luy qui eſt l'obiet de leur ambition & de leur

gloire. II. Imitans en cela le ſage pourpré, tres-religieux imitateur de ſon Prince. Que ſa modeſtie eſt vn preiugé de l'eternité de ſa gloire. III. La modeſtie du Iuſte reluit principalement en ſes armes. Diſcipline militaire de la vraye vertu, qui eſt pacifique & terrible. IV. Que la guerre eſt licite, ſi le deſſein en eſt iuſte. Par conſequent qu'il eſt permis d'en traiter. V. Que les Rois ont deux glaiues, l'vn pour terminer les procés, l'autre pour repouſſer la violence, & ranger les rebelles à leur deuoir. Deux moyens de faire la guerre, l'argent & le conſeil, celuy cy eſt plus noblement neceſſaire. D'où s'enſuit que ceux qui ſont capables d'en donner, peuuent aller à la guerre, de quelle condition qu'ils ſoient. Qu'il eſt permis aux Eccleſiaſtiques d'induire les autres à vne guerre iuſte. VI. Que la vraye vertu ne pouuoit parler de la guerre plus à propos qu'en ſon Empire, dont la nation eſt la plus guerriere de l'vniuers.

I. SI vous dites qu'à la Cour, où le nombre de ceux qui veulent ſucceder aux charges eſt infiniment plus grand, que de ceux qui apprennent de la modeſtie à ceder raiſonnablement, l'ambition ne ſe propoſe point d'exemple de moindre dignité que celuy du Prince; c'eſt à quoy la vraye vertu n'a manqué de pouruoir en cét Empire. Venez y donc ô grands du monde, & vous y verrez vn Roy, qui apres tant de ſuccez, parmy tant de gloire & de felicité, fait vne tres-eſtroitte profeſſion de modeſtie. Il ne luy arriue point comme à tant d'autres Princes,

que la grandeur éleue aux deſpens de l'eſprit, inſtrument de leur vaine gloire. Leſquels apres auoir ſuiuy de bons aduis, & fait quelques belles actions, en laiſſent cueillir tout le fruit à la vanité & à l'inſolence. Car ne vous ſemble-t'il pas que ce iuſte Monarque qui ſe fie en ſon ame beaucoup dauantage à la vertu & à la prudence qu'à la puiſſance de ſa couronne & de ſon ſceptre, ou à celle de ſes armes, entre comme en défiance de tant de proſperitez à la fois ? Et que pour s'en mieux aſſeurer, il vueille obtenir de la modeſtie vn pouuoir auſſi ſouuerain ſur ſa fortune, que celuy qu'il a en cét Empire par droit de nature & de majeſté, eſt Monarchique & abſolu ? Ie n'en fais point de doute. Mais puis qu'il le deſire ainſi, accordez luy en la faueur apres tant d'autres, ô ſa Pedagogue. Vos faueurs ſont bien plus Royales que celles de la fortune. Elle agrandit pour raualler. Vos auancemens ne ſont point ſujets aux diſgraces. C'eſt vous qui apprenez à les preuenir. Qui donnez la lumiere aux eſprits & la conſtance de pouuoir dire, ſi elles arriuent, vous ne m'auez pas ſurpris. Ie preuoyois bien que vous viendriez. Vous ne me ferez voir rien de nouueau. Vous auez manqué pour ce coup à voſtre entrepriſe. Les Rois qui ſuiuent les inſtitutions que ie garde, n'ont rien à craindre du coſté d'où vous venez. De qui donc ne ſera pas à eſtimer la modeſtie, puis qu'elle affermit la gloire des Princes ? Car c'eſt par où ie penſe recommander cette vertu, beaucoup plus que ſi ie diſois, qu'elle eſt la propre loüange des ames bien nées & bien nourries, & qui meritent de la proſperité.

11. Ce qu'eſtant ainſi, & ce digne exemple de mo-

deſtie reluiſant ſi pleinement en ce Royaume, il ne faut pas ſ'étonner que le premier Miniſtre de ſes Eſtats ait la generoſité de la vouloir imiter en ſon ſouuerain. Auſſi a-t'il aſſez d'accez auprés de ſa Majeſté pour en pouuoir admirer les merueilles. Aſſez d'employ en ſon Empire pour en pratiquer la vertu auec gloire. D'où ie penſerois inferer, que ſi iamais cette genereuſe vertu a vſé du pouuoir qu'elle a de maiſtriſer la fortune, l'on doit eſperer que ce ſera en faueur de celuy de qui elle eſt tant honorée. Car pour le deſordre de l'enuie, ſi mal-aiſé à euiter, il n'arriue qu'entre des ſemblables. Il ſera donc au deſſus d'elle, puis qu'il eſt vnique en ſon merite. Que s'il eſt poſſible d'y eſtre ſujet quand on eſt monté à vn tel degré d'honneur, ie veux croire que c'eſt ſans danger. Pour ne pas dire que le iuſte ſentiment de n'eſtre point obligé de toute ſa gloire à la faueur, fondé ſur les preuues du ſeruice que l'on eſt capable de rendre à ſon Prince, & au public, donne aſſez de generoſité pour faire paſſer par deſſus la haine qui prouiendroit de cette paſſion infernale. D'ailleurs, noſtre Archipolitique y met bon ordre. Car comme eſtant ſi grand ſeruiteur de Dieu, il n'en mépriſe pas les hommes, ainſi pour eſtre le plus digne fauory de ſon Prince, il n'en delaiſſe pas Dieu. Qui fait que ie l'eſtime mille fois plus ſage, qu'il n'eſt bien-heureux. Comme auſſi ſans nulle doute, il eſt encore plus à admirer pour ſes eminentes qualitez qu'à enuier pour ſa felicité.

III. Ie reuiens à la magnifique & Royale modeſtie de mon Prince, qu'il déploye en toutes ſes proſperitez: Pour la bien donner à connoiſtre il faudroit

eſtre capable de publier ſes proüeſſes & ſes armes, & de dépeindre la ſplendeur de ſa prudence Imperiale & militaire. Mais qui oſeroit entreprendre ſur la charge de la vraye vertu? Ie ne ſçache point de plume qui puiſſe en traitter plus dignement qu'elle. Oyons la donc parler de tant de glorieuſes actions, afin que l'on ſache par tout l'vniuers où le bruit en eſt épandu, que ç'a eſté en combattant ſelon ſes inſtitutions & ſa diſcipline, que ſon Iuſte a acquis vne ſi prodigieuſe reputation, aſſemblé tant de peuples, conduit tant de trouppes, fait reluire tant d'armes, domté tant de rebelles, franchy tant de difficultez, gagné tant de palmes, rendu en fin tous les Princes de l'Europe & au delà, autant étonnez de ſes ſuccez, qu'épouuantez de ce qu'ils ne peuuent s'imaginer où finalement il bornera ſes victoires. La vraye vertu n'eſt pas ſi peu du monde, qu'elle ne ſçache bien qu'il eſt licite de faire la guerre, pour y pouuoir viure en paix. Et quant à l'ordre & aux preceptes de ſa diſcipline, ie m'aſſeure que ſi Hannibal, ou Ceſar, ou Pompée reuenoient au monde, ils approuueroient merueilleuſement ſes maximes de guerre. Quelqu'vn demanda vn iour à Iphicrates. Qui es tu, qui t'en fais tant acroire? Es tu gendarme, ou tireur de fleches? Es tu des cheuaux legers, ou des legionnaires? Rien de tout cela dit-il, mais ie ſuis capable de leur commander. C'eſt ce que la vraye vertu pourroit repartir ſans vanité, à ceux qui douteroient de ſa ſuffiſance en l'art militaire. Si ce n'eſt qu'elle en laiſſe l'execution à ceux qui font le meſtier de ſuiure les armes. Car pour le conſeil, il n'en eſt point de pareil au ſien, ny de plus propre pour l'Em-

Plutarch. apophtegm. chez Lipſe lib. 5. polit. c. 1.

pire du Iuſte. Là le bon cœur eſt neceſſaire, la force du corps, l'adreſſe & l'vſage des armes. Icy la ſageſſe, la force d'eſprit, la conduite, & la conſtance ſe font ad-
Cantic.7.v.1. mirer. Ainſi le Roy pacifique, *que verrez vous* dit-il, *en la Sunamite*, c'eſt à dire, en la ſageſſe de l'Empire de la vraye vertu, *que des trouppes de gendarmes?* Car que cela doiue eſtre entendu de la diſcipline qu'il y veut eſtre gardée, il le monſtre en diſant ailleurs, *qu'el-*
Cantic.6.v.9 *le eſt terrible ainſi qu'vn bataillon rangé.* Comme ſon épouſe, elle eſt pacifique. Mais qui ſçait mieux qu'elle,
Iob 7. *que la vie de l'homme eſt vne guerre ſur terre?* Elle eſt pacifique, mais elle n'en eſt pas moins guerriere. Auſſi ne fait elle prendre les armes que pour auoir raiſon de ceux qui violent le droit, l'equité & la paix. Elle eſt pacifique. Toutefois eſtant prudente, elle ne veut point eſtre ſurpriſe. Elle ſçait ſe preparer & munir pendant la paix contre les remuements & la guerre. *Que verrez vous en la Sunamite*, ou en la Sulomite, que des bataillons rangez ſelon la vraye prudence militaire, ſelon les preceptes de la vertu, que l'on peut appeller le noble inſtrument de la felicité temporelle? Non ſeulement la terreur des bataillons rangez eſt en la prudence imperiale, qu'elle dépeint en ſes inſtitutions, mais auſſi
Ezechiel 4. v. 1. vous y verrez l'ordre du ſiege des villes, ainſi que vous liſez en Ezechiel. *Toy fils de l'homme prends vne tuile, & la mettras deuant toy, & pourtrairas en icelle la cité de Ieruſalem. Et ordonneras contre elle le ſiege, & éleueras des baſtions, & tu aſſembleras des bouleuards, & mettras le ſiege contre elle.*

IV. Il y auroit quelque apparence, que la vraye vertu ne deuſt traitter de la guerre, ſi c'eſtoit choſe

défenduë. Mais cela n'eſt pas. Notamment ſi le ſujet en eſt iuſte, & la diſcipline gardée, ſuiuant les regles de la prudence tres-Chreſtienne. Sur quoy il eſt bon de prendre garde à ce que dit ſaint Auguſtin, écriuant contre Fauſte. Ce mal-heureux décrioit à ſon poſſible la guerre que Moyſe auoit faite. C'eſt à dire, les proüeſſes de ce Roy, de ce Legiſlateur, de ce Prophete, qui ſe preſente pour ſeruir d'exemple au Iuſte de la vraye vertu, ſur le fait des armes, apres luy auoir donné tant de lumieres en la ſcience politique. Il ne faut pas dit ſaint Auguſtin, que tu t'étonnes, ou que la guerre qu'a fait Moyſe te faſſe horreur; parce que ſuiuant meſmes en cela les commandements de Dieu, il ne ſ'eſt point irrité, mais il a obey. Dieu non plus en le luy commandant, n'eſtoit pas en colere. Mais il traittoit dignement ceux qui le meritoient, & donnoit de l'épouuante à ceux qui l'auoient demerité. Que ſçauroit-on blaſmer en la guerre? Eſt-ce peut-eſtre que ceux qui doiuent mourir vn iour, y ſont mis à mort? Laiſſant la domination au plus fort, & à ceux qui doiuent viure en paix? Ce n'eſt pas par ſcrupule que l'on trouue à redire à cela, c'eſt par timidité. L'auidité de nuire à autruy, la cruauté de ſe venger, le courage turbulent & implacable, la fierté de la rebellion, l'ambition de commander, & ſemblables paſſions, tout cela peut rendre la guerre blaſmable. Meſmes ces excez le plus ſouuent, ne ſont point ſi fort à blaſmer, que ce ne ſoit à bon droit que l'on ſ'en ſerue pour la vengeance. Les gens de bien reçoiuent tres-volontiers la commiſſion de faire la guerre, contre la violence de ceux qui reſiſtent, ſoit que Dieu le

S Auguſtin. lib. 22 contra Fauſtum, cap. 74 & 75. Nec bella per Moyſem geſta, miretur aut horreat, quia & in illis diuina ſequutus imperia, non ſæuiens, ſed obediens fuit.

Quid enim culpatur in bello? an quia moriuntur quandoque morituri, vt dominetur in pace victuri? Hoc reprehendere timidorum eſt, non religioſorum: nocendi cupiditas, vlciſcendi crudelitas, impacatus atque implacabilis animus, feritas rebellãdi, libido dominandi, & ſi qua ſimilia, hæc ſunt quæ in bellis iure culpantur, &c.

commande, ſoit de l'authorité de quelque legitime puiſſance temporelle. Sur tout lors que les affaires ſont en tel eſtat, qu'il eſt force à ceux-cy de commander, & à ceux-là de faire leur commiſſion, & de mettre des gents ſur pied. Et plus bas. On paye tribut aux Rois, afin de ſoudoyer les ſoldats que l'on verra eſtre neceſſaires pour faire la guerre. Mais il faut prendre garde aux motifs & cauſes de les mettre ſur pied. Si ce n'eſt qu'en tout cas, l'ordre naturel & legitime des Eſtats, qui tend à la paix des mortels, requiert, que l'authorité & la reſolution de faire la guerre, ſoit au pouuoir du Prince. Et pour l'execution de ſes commandements, les ſoldats ſont tenus de luy rendre ſeruice, ayant deuant les yeux la paix, & le ſalut public. Quant à la guerre dont Dieu eſt autheur, il ne faut point douter que ce ne ſoit bien fait de l'entreprendre. Ou pour épouuanter l'orgueil des mortels, ou pour le fouler, ou pour le domter, (en ce rang voudrois-ie mettre auſſi la guerre contre les ennemis de l'Egliſe) puis que celle que l'ambition humaine entreprend, ne peut nuire en aucune façon. Ie ne dis pas à Dieu incorruptible, mais ny à ſes Saints. Voire meſmes ie dirois qu'elle eſt vtile aux iuſtes, ou pour exercer leur patience, ou pour les humilier, ou pour les ſoumettre à la diſcipline paternelle.

Ad hoc enim tributa præſtantur, vt propter bella neceſſaria militi ſtipendium præbeatur.

V. Prenez garde de plus à ce que dit ſaint Paul. Que la puiſſance ſuperieure *ne porte point le glaiue ſans cauſe*, mais entant que *Miniſtre de Dieu pour faire vengeance, en ire de celuy qui fait mal.* Il n'entendoit pas parler ſeulement du glaiue de Iuſtice qui ſert pendant la paix, mais auſſi de l'épée que l'on porte à la guerre.

Rom. 13. v. 4.

guerre. Car puis que meſmes ſelon Ciceron, il y a deux genres de combats, l'vn litigieux par la voye des procez, l'autre où la force eſt employée: dont le premier eſt propre à l'homme, & le ſecond aux beſtes, il faut auoir recours au dernier, s'il n'eſt licite de ſe ſeruir du premier. Pour dire que ces deux glaiues ſont permis aux Rois, l'vn pour terminer les procez tant ciuils que criminels, l'autre pour eſtre employé à repouſſer la violence, comme eſtant Martial. A ce conte il ſera licite à la vraye vertu de traitter de la guerre, qui eſt choſe iuſte, & permiſe. Et ne ſera point défendu à perſonne de quelque qualité qu'elle ſoit, d'y aller, puis que les anciens Capitaines, Iuges, & Rois, ont eſté aſſiſtez des Sacrificateurs. Non de vray, pour mettre la main à l'épée, mais ou pour rendre les armes des Princes propices & ſalutaires par leurs ſacrifices, ou pour en ordonner par leurs conſeils. Quant aux hommes de lettres ils y peuuent auſſi ſeruir. Car quoy que l'on die, que Platon n'euſt iamais fait par ſes auis, ce qu'Alexandre a fait ſans luy, par ſes armes; ſi eſt-ce que ie ne puis croire qu'il ne ſe fuſt rendu vtile à ſon ſeruice. Témoin les principes & les inſtruments de ſa felicité qu'il a puiſé chez Homere. Certes de ces deux façons de ſubuenir aux affaires de la guerre, ou par argent, ou par conſeil, celle-cy eſt beaucoup plus illuſtre que l'autre. Parce que le conſeil ne ſe deteriore en rien par l'vſage, au contraire il en eſt plus parfait. Là où l'argent déperit eſtant employé. Pour ne point dire, qu'il eſt amy de la temerité, c'eſt à dire, de l'vne des plus funeſtes paſſions de la guerre. Ou ce ſeroit que le conſeil la moderaſt par

Ciceron l. 1. offic. c. 34.

Plutar. de for. Alex.

ſa diſcipline. Aioutez que l'argent que l'on appelle le nerf de la guerre, n'eſt que pour la force. Et qui ne ſçait que la force ſans la conduite, eſt pluſtoſt nuiſible qu'auantageuſe à vn Prince? En fin les occurrences, & les progrez de la guerre ſont variables. Ils ne vont pas touſiours d'vn meſme pas. Il eſt impoſſible de leur donner des loix bien certaines. Les diuerſes rencontres obligent d'elles-meſmes à tout propos, à de nouueaux procedez qu'il eſt force de ſuiure. L'argent n'a que voir en tout cela. Si a bien le conſeil, & l'habileté d'vn bon eſprit, qui y ſont ſingulierement vtiles. Meſmes à l'employ de l'argent quand il en eſt beſoin. Si le conſeil & l'habileté, conſequemment les eſprits qui ſont doüez de ces belles parties. Tellement que comme outre la bonté du iugement naturel, qui eſt la faculté du conſeil, celle de la prudence tres-Chreſtienne y eſt auſſi neceſſaire, qui eſt celle dont les ſeruiteurs de Dieu font vne particuliere profeſſion : Ie n'auois pas mauuaiſe raiſon de dire, que les Eccleſiaſtiques pouuoient beaucoup ſeruir à la guerre. Saint Thomas en parle de cette ſorte. Toute puiſſance, art, ou vertu qui ſe propoſe vne fin, doit diſpoſer des moyens pour y paruenir. Si donc les guerres temporelles du peuple fidele ſe doiuent referer comme à leur fin, au bien ſpirituel diuin auquel les Eccleſiaſtiques ſont deputez, il enſuit que c'eſt à eux de diſpoſer & d'induire les autres à faire la guerre iuſte. Auſſi ne leur eſt-il pas défendu de combattre, parce que ce ſoit mal fait, mais parce que l'exercice des armes n'eſt point conuenable à leur profeſſion. Ce que i'ay creu eſtre obligé de tranſcrire icy, tant

S Thom. 2.2. q. 40. art. 2. ad 3.

pour les interets de la vraye vertu, qu'à cauſe de l'aſſiſtance comme inſeparable qu'elle fait rendre à ſon Iuſte, par ce Miniſtre de ſes Eſtats, dont la prudence vniuerſelle reluit également, & à la guerre & à la paix.

VI. Maintenant s'il eſt permis à cette Sunamite de parler de la guerre, où le pouuoit-elle entreprendre plus à propos qu'en ſon Empire? Et quand à meilleur ſujet que du regne de ſon Iuſte? Car s'il eſt veritable, comme les peuples ſuiuent volontiers le temperament du païs où ils naiſſent, que l'Europe produiſe des hommes pleins de cœur & d'ardeur, l'Empire de la vraye vertu eſt en l'Europe, & en la partie de l'Europe où viuent les plus nobles & les plus genereux courages du monde. Ce que Clement Alexandrin n'a pas oublié, quand il a dit que les cheueux blonds & dorez de ceux de noſtre nation, à cauſe de l'affinité de cette couleur auec le ſang, eſt en eux vn preſage de grands guerriers. De maniere que s'il eſt bien difficile d'acquerir par vſage, ou par diſcipline, vne diſpoſition à quelque art que ce ſoit, pareille à celle qui nous vient de nature; il ne ſera point d'hommes propres à la guerre comme ceux de cét Empire. Pericles ne pouuoit endurer ce que l'on diſoit des Lacedemoniens, qu'ils eſtoient beaucoup plus experimentez au fait des armes que ceux de ſa ville. Pour les contrecarrer, en vne harangue funebre qu'il fit deuant tout le peuple à la loüange de ceux qui eſtoient morts des premiers à la guerre, il monſtre qu'Athenes eſtoit l'vniuerſité où l'on faiſoit leçon de quelque diſcipline que ce fuſt à toute la Grece. Xenophon remarque qu'Ageſilaus

Ariſtot. l. 7. de Repub. c. 7.

Clem. Alexan. 3 padag. c 5.

Thucydid. l. 2.

Xenophon l. 3. hiſtor Grec.

eſtant à Epheſe, fit changer de face à cette ville, la plus renommée de l'Ionie. Car la place fut en peu de temps toute pleine de cheuaux de toute ſorte, & toute parée d'armes à vendre. Les charpentiers, les ſerruriers, les cordonniers, les peintres, & autres artiſans, au lieu de faire leurs meſtiers, eſtoient deuenus armuriers. De maniere qu'il ſembloit que toute la ville ne fuſt plus qu'vne boutique garnie d'equipages pour des gens de guerre. Mais ny Sparthe, ny Athenes, ny Epheſe ne me ſemblent point comparables à l'Empire de la vraye vertu. A cauſe dequoy ie me ſuis ſouuentefois repre-
Cantic 3. v 7. ſenté le *lict de Salomon*, que *ſoixante forts enuironnent*, c'eſt à dire, vn nombre ſans nombre de forts hommes *des plus forts d'Iſraël*, de tous les Chreſtiens qui voyent Dieu par la foy. *Tous tenans épées*, afin que les œuures accompagnent la foy. *Et tres-experimentez à la guerre, l'épée d'vn chacun eſtant ſur la cuiſſe, pour les craintes de la nuict.* Par laquelle i'entends les étrangers & l'hereſie. L'on me dira que ie me trompe fort, de comparer cét Empire à vn *lict*, qui ſignifie le repos. Toutesfois les plus iuſtes combats ne tendent qu'à la paix. Et puis ie ne le compare qu'au *lict de Salomon*. C'eſt à dire, au lict de la ſageſſe, qui n'eſt ny laſche ny faineante. Ne voyez-vous pas les guerriers qui l'enuironnent? Ils ont *l'épée ſur la cuiſſe*. Pour dire qu'ils y naiſſent ſoldats. Que de plus y eſtans engendrez, ils tiendront touſiours du lieu où ils ont eſté conceus, ſe ſouuiendront d'allier la prudence auec la force. Et cette alliance leur eſt tres-neceſſaire pour temperer l'ardeur de leur generoſité.

CHAPITRE XL.

I. Outre le precedent motif la vraye vertu ne pouuoit traitter de la guerre à la gloire d'vn Prince plus martial, plus ſage & plus heureux que ſon Iuſte, pour qui le ciel, la mer, & la terre ſe ſont declarez. II. La pieté du Iuſte à implorer l'aſſiſtance du Ciel, ſurpaſſe celle des anciens Monarques. III. Moyſe attribue toutes ſes victoires & conqueſtes au Seigneur. Qu'il a ſuiuy comme ſon chef, allant à la guerre: mon Iuſte imitateur de ce grand guerrier va auſſi aux occaſions en perſonne. IV. Pour ſe rendre plus digne de ſuiure ce Capitaine, il a pratiqué en ſa ieuneſſe les exercices de la vertu, auec pareil ſoin, que ſi c'euſt eſté pour meriter des charges. Que la chaſſe eſt l'vn des elements de l'art militaire. V. Si toute ſorte de chaſſe eſt permiſe. A quoy il eſt répondu affirmatiuement, traitté des vtilitez de cét exercice, & de ſes rapports auec l'art militaire. VI. La chaſſe apprend les ruſes de la guerre. S'il eſt permis d'y tromper. VII. Le Iuſte n'ignore pas quels vices ſont défendus aux chefs d'armées, & ne conduit moins ſes belles troupes à la vertu, qu'aux occaſions.

I. SI tels & ſi ſpecieux ont eſté les motifs des inſtitutions, & de la diſcipline militaire de la vraye vertu, du coſté de ſon Empire: Ie vous demande ce qu'elle ne deuoit point faire pour publier les victoires & les triomphes de ſon

Iuſte, qui en eſt la gloire. Comment ſe pouuoit-elle honneſtement diſpenſer de nous faire voir les fruits d'vne prudence, qu'elle a ſi heureuſement cultiuée? Elle qui en a pris le ſoin, non tant pour ſes interets, ou afin de donner de l'enuie aux autres Princes de ſe ſoumettre à ſes inſtitutions, que pour noſtre honneur & noſtre bien? Que celuy-là entreprenne ſur ſon pris-fait, qui ſe pourra vanter de rendre des meilleurs témoignages que ceux auſquels elle aura voulu ſouſcrire, ſoit de la prudence militaire de ſon Prince à conduire vne armée, ſoit de ſon iugement à loger ſes trouppes, de ſon art à les ranger en bataille, de ſon ordre à aſſieger les villes; ſoit en fin de ſa conſtance, conduite, & valeur, à les attaquer, & de ſa felicité à les prendre, & à vaincre. Mais ſi perſonne ne ſçait ſi bien qu'elle, ny les droittes intentions des armes de ſon Iuſte, ny de quels ſuccez le ciel les accompagne, la terre & la mer les ſecondent, il eſt raiſonnable de l'ouïr raconter les nouueaux miracles qu'a faits celle-cy en faueur de ce nouueau Moyſe. Et combien celle-là ſ'eſt ſentie glorieuſe, de ce que ſes proüeſſes & ſes labeurs ont mis ſes plaines, ſes vallées, & ſes montagnes en honorable diſpute, ſçauoir qui aura receu dauantage de ſes Royales ſueurs, ou eſté la plus honnorée de ſes trophées. Il eſt dy-je, plus que raiſonnable de luy ouïr dire les loüanges de ſon Iuſte, & laiſſer acheuer l'vne des plus celebres parties de ſon bel ouurage.

11. Mais d'où pouuoit plus heureuſement venir l'aſſiſtance à ſon Prince, que du ciel? Car c'eſt de là que Moyſe a touſiours eſperé l'heureuſe iſſuë de tous ſes

deſſeins. De là que les plus renommez Capitaines de l'antiquité ont attendu de la proſperité à leur mode. C'eſt pourquoy à mon auis, auant que de faire partir leurs troupes, ils ſacrifioient aux Dieux, pour en obtenir vn heureux euenement en leur entrepriſe. Le grand Cyrus ayant eſté creé par les Princes Perſans Empereur de l'armée qu'on luy bailla contre les Medes, commença la guerre par des ſacrifices. Puis ayant fait vne harangue à ſes compagnons, & monſtré qu'il n'eſtoit rien de ſi iuſte, que de repouſſer la violence, rien de plus honneſte, que de ſeruir ſes amis; Ie croy dit-il, apres tout, que vous me ſuiurez auec plus de confiance que vous n'euſſiez pas fait, parce que ie ne me ſuis pas preparé à ce voyage ſans me ſouuenir des Dieux. Auſſi quels miracles de victoires, quels prodiges de l'art militaire n'a point fait cét Oinct de Dieu, la gloire des Rois de ſon temps? Ageſilaus en vne guerre que les Lacedemoniens reſolurent contre les Perſes, outre les ſacrifices qu'il auoit fait continuer à Sparthe, auant que d'en partir, il eut touſiours en l'ame d'aller à Aulide, pour y offrir de nouueaux ſacrifices. Se ſouuenant bien que c'eſtoit où Agamemnon auoit ſacrifié premier que de ſembarquer pour l'entrepriſe de Troye. L'hiſtoire des Rois d'Iſraël parle auſſi en cent endroits de la pieté de Dauid, qui n'oſoit aller à la guerre ſans eſtre auoüé du ciel. Et comme il auoit recours aux Preſtres, & aux Prophetes, pour ſçauoir l'ordre qu'il y deuoit tenir. Moyſe immola l'agneau Paſchal auant que ſortir d'Egypte. Il ſacrifia au Seigneur en pluſieurs lieux, pour proſperer en ſes voyages & combats. S'il y reüſſit, i'en croiray volontiers

Xenoph inſtitut. Cyri. lib. 1.

Le meſme l. 5. hiſt. Grec.

les nations qu'il a défaites, & la terreur qu'il donnoit à tous ſes ennemis. Si bien qu'à la longue le bruit de ſes
Exod.14.v.25. armes fut tel, qu'on ne l'oſoit plus attendre. *Fuyons Iſraël*, diſoit on, *car le Seigneur combat pour eux*. C'eſt donc de luy que le Iuſte de la vraye vertu attend tout ſecours, & en qui il ſe fie. C'eſt luy qu'il reçoit auec vne profonde humilité en la ſainte Communion, auãt que de reſoudre ſes voyages. Et ne faut s'eſtõner ſi le ciel le benit, puis qu'il loge ainſi ſon Seigneur en ſon cœur.

111. Mais remarquez, ie vous ſupplie, que Moyſe apres l'immolation de l'agneau Paſchal, fait les merueilles de la mer rouge, & comme eſtant vn ſi ſage & ſi religieux Capitaine, il attribuë toutes ſes victoires &
Exod.15.v.1. tous ſes triomphes à Dieu. *Chantons* dit-il, *au Seigneur, car il a eſté glorieuſement magnifié, il a ietté le cheual & le cheualier dans la mer. Ma force & ma loüange c'eſt le Seigneur*. Et encore, *Tu as eſté en ta miſericorde le conducteur de ce peuple que tu as racheté*. Ce Roy qui auoit ſix cens mille ſoldats effectifs ſous luy, ne s'eſtime pas tant le chef de ce peuple, que le Lieutenant de Dieu. Apprenant aux generaux d'armées ſous des ſouuerains, de ne s'attribuer la victoire, ny la proſperité de leurs armes, mais d'en laiſſer la gloire à leurs Princes. Car Moyſe a touſiours eu le meſme ſentiment de Dieu en toutes les occaſions où il a reüſſi, l'eſpace de quarante ans qu'il a fait la guerre. Conſiderons attentiuement les paroles de ce religieux Prince. Elles regardent l'honneur que tous les Rois doiuent rendre à Dieu de leurs victoires. Auſſi la vraye vertu y penſe remarquer beaucoup de particularitez concernant le ſuccez de la prudence militaire de ſon Iuſte.
& v 13.

Iuſte. *Tu as* dit-il, *fait le voyage* & eſté à la guerre *auec ton peuple.* Il n'a point eu d'autre chef que toy. Ce qu'il faut entendre quant à l'intention qu'auoit Moyſe & ſon peuple, de le ſuiure & ſeruir. C'eſt auſſi le but principal, & la fin de la guerre de mon Iuſte. Dieu va à la guerre, Moyſe le ſuit, dont mon Iuſte veut eſtre imitateur. Car il ne ſe contente point d'enuoyer ſes Mareſchaux & ſes Capitaines pour conduire ſes trouppes, il y va en perſonne. Agamemnon à ce que dit Homere, eſtoit pour la main, pour la conduite, & pour les auis. Bien que s'il en faut croire Plutarque, il ne parlaſt pas tant de ce Roy, qu'il prediſoit la valeur d'Alexandre le Grand. C'eſt luy qu'il appelloit ſage en conſeil, & vaillant au combat, & non pas Agamemnon. Ainſi mon Iuſte veut faire paroiſtre, que s'il eſt heritier d'vn grand Empire, il le merite. Qu'il n'a pas ſeulement les forces de le bien conſeruer, mais le courage & le bon-heur pour l'amplifier. Il monſtre de plus que ſi pendant la paix, le ſceptre eſt merueilleuſement bien ſeant à la dextre du Roy, l'épée n'y eſt pas moins honnorable, & vtile au public pendant la guerre. *Tu as eſté le chef, & le guide de ton peuple.* Ie ne m'étonne point s'il a tant de fois vaincu, & s'il a fait tant de merueilles. Ne diriez-vous pas qu'Homere euſt oüy parler de cela ? Décriuant le ſiege de Troye, les Dieux y ont leurs quartiers auec les Capitaines. C'eſtoit pour leur promettre toute aſſiſtance. A ſon imitation pluſieurs ont auſſi meſlé les Dieux dans les batailles des hommes. Et celuy-là diſoit, qu'Hercule enleua vn iour les armes de ſon temple, pour aller à la guerre en faueur des Thebains, contre

Exod. 15. & deſſus.

Stroza de Repub. l. 10.

Plutarque de fortu Alexan.

Xenoph. Hiſt. Græc. l. 6.

2. Machab 5. v. 2. & 3. les Lacedemoniens. En l'hiſtoire des Machabées vous auez auſſi des prodiges du ciel qui tenoit le party des gens de bien, des armées, des chariots, de la caualerie
4. Reg. 6. v. 17. que l'on vid en l'air. Du regne de Ioram Roy d'Iſraël, Eliſée fit voir à ſon ſeruiteur vn grand nombre de gens de guerre dont la montagne où ils paſſoient eſtoit toute couuerte. Il n'y a point d'apparence que tant de ſoldats fuſſent ſans chef, ny qu'ils en euſſent vn autre que Dieu, ou quelques Anges de ſa part, puis qu'ils te-
Pſeau. 33. noient pour le Prophete. Comme dit Dauid, *l'Ange du Seigneur* deſcendra *à l'entour de ceux qui le craignent, & les deliurera.* Le Iuſte de la vraye vertu ſe fie en cette protection, allant en perſonne à la teſte des armées, & aux occaſions. Il ne craint point de monſtrer à ſes ſoldats l'épée à la main, ce qu'ils doiuent faire, s'ils veulent meriter qu'il les appelle ſes compagnons. Belle confiance d'vn Roy ! rare pieté de mon Prince, & digne de proſperer ! Si c'eſt eſtre imitateur de Dauid,
5. Ambroſ. l. 2. offic. c. 7. voyez le en ſaint Ambroiſe, qui en parle de cette ſorte. Auant que d'eſtre Roy il s'offroit à vn chacun, eſtant Roy il eſtoit ſoldat comme les autres, & partageoit la fatigue, vaillant au combat, doux en commandant, patient aux iniures, plus preparé à en receuoir qu'à en donner. Voila pourquoy il eſtoit aimé de tout le monde.

IV. D'abondant ſi Moyſe loüe Dieu de ce qu'il auoit eſté le conducteur de ſon armée, c'eſtoit auoüer que par ſon moyen il auoit vaincu toutes les difficultez qui s'eſtoient preſentées pendant vn ſi long & ſi faſcheux voyage, qu'a eſté celuy des deſerts. La vraye vertu apprend de cette penſée, que ſans vne pareille

assistance son Iuste ne fust venu si heureusement à bout de ses Royales pretésions. Ce conducteur l'a fait naistre pour la gloire du premier Royaume de l'Empire de son fils, qui est l'Eglise Catholique. C'est luy qui l'a fait accoustumer de bõne heure à la peine. Luy qui l'a fait adonner aux exercices de la vertu & des armes, à quoy il s'est porté auec pareille ardeur & assiduité, comme si c'eust esté pour meriter vn iour des charges; cõme s'il eust voulu mõstrer qu'il estoit infatigable, & cõme s'il eust eu besoin de se rafraischir par le trauail. La chasse entre ces exercices n'est point l'vn des moins necessaires au Prince. L'on tient que c'est l'vn des elemens de l'art militaire. Non pas peut-estre chez Platon. Car encore qu'il confesse assez franchement que la venerie est pleine d'agreable varieté, & tres-ingenieuse, si est-ce qu'il n'auoüe pas de mesme qu'elle cõtribuë à la magnificẽce ou à la sagesse. Chez Philon son imitateur, il en est parlé plus honorablement. Il la met au mesme rang que l'art pastoral, en laquelle la vraye vertu a trouué l'apprentissage de la science Royale. Tout ainsi, dit ce grand homme, que les exercices de la chasse sont necessaires à celuy qui doit commander à vne armée, de mesme l'art pastoral est conuenable à ceux que l'on voudra auancer aux charges de la Republique, parce que c'est vne sorte de prelude des magistratures. L'emulateur de Platon, Xenophon, approuue aussi merueilleusemẽt la chasse pour la mesme fin. Car il introduit son Cyrus encore ieune, qui demande à son pere, par quels moyens il pourroit quelque iour auoir des auantages sur ses ennemis. Et son pere. Certes, dit-il, mon fils, ta demande n'est pas simple, ny de peu d'importance. Tu dois sça-

Plato. epinom.

Philon l. de Ioseph.

Xenoph. lib. 1 institut. Cyri.

uoir que celuy qui en veut venir au poinct que tu dis, doit estre espion, dissimulé, trõpeur, rompu en matiere de ruses, larron, rauisseur, prenãt en toutes ces choses ses auãtages sur son ennemy. Dequoy Cyrus estãt estõné, le bon hõme adoucit son discours, luy disant, Qu'il falloit estre tel, non à l'endroit de ses citoyens, ou de ses amis, mais à l'endroit de ses ennemis. Il le luy prouue en suitte, mettãt en auant l'exemple de la chasse, où les ieunes gens s'exercent, afin de pratiquer puis apres les finesses dans les habitudes de la fatigue, de la faim, d'endurer le chaud & le froid, d'auoir patience, d'vser de ruses, de surprises & de prises aux occasions de la guerre, & en les allant chercher. Par où il ne tendoit à autre chose qu'à faire voir qu'il falloit aussi peu épargner son ennemy qu'vne beste sauuage.

V. Vous me direz si i'ose bien me promettre de me faire auoüer de la vraye vertu, touchant ce que ie dis. Notamment si ie parle de la grosse chasse, dont on est en doute si elle est permise. Mesmes ayant veu au premier liure, le décry de Nemrod *veneur deuant le Seigneur*, c'est à dire, *contre le Seigneur*. Car selon sainct Augustin, ce Geant traittoit ses ennemis ainsi que des brutes. Il les trompoit, il les oppressoit, il les faisoit mourir. De maniere que si quelques Interpretes de S. Augustin en sont creus, il veut dire, que ce Geant faisoit de ceux à qui il vouloit mal, ce que Cyrus auoit ordre de son pere, d'apprẽdre à faire des bestes. Neantmoins l'exemple de ce dénaturé veneur, n'empesche pas que ie ne die qu'il se pouuoit faire, qu'il abusast d'vn exercice que ie soutiens estre naturellemẽt iuste. Comme estant compris sous ce pouuoir general que Dieu a donné à Adam premier Seigneur de toutes les

Genes. 10. v. 9.

S. Augustin liure 16. de la Cité de Dieu. c. 4.

Et ses Commentateurs.

creatures, quand il a dit: *Dominez sur les poissons de la mer, sur les oyseaux du Ciel, & sur tous les bestes qui cheminent sur la terre.* Il en pouuoit dy-je abuser. D'où il ne s'ensuiuoit autre chose, sinon que comme vn exercice vicieux n'en est pas moins défendu, quoy que les gens de bien d'ailleurs, s'y plaisent quelquefois; ainsi la venerie n'en seroit pas moins permise, quoy que Nemrod, ou Esaü s'y soient exercez estans deux reprouuez deuant Dieu. Douterez-vous de ce que ie soutenois que la venerie est naturellemẽt iuste? C'est Aristote qui l'écrit ainsi. Outre que selon S. Thomas, l'hõme y cherche les moyens de s'attribuer ce qui luy appartient. Pour ses vtilitez, elles sont trop euidẽtes. Non seulemẽt parce qu'elle apprend à s'accoustumer au trauail, mais qu'elle donne aussi les habitudes de se bien tenir à cheual. Elle enseigne de plus à pratiquer les ruses des bestes, à euiter les pieges qui nous sont dressez, & à nous défendre de nos ennemis. Pour le trauail i'en ay dit deux mots. Pour le reste, qui ne sçait les hazards que courẽt ceux qui poursuiuẽt les bestes? Et combien il est plus facile que le choc d'vn tronc d'arbre ou d'vne branche que l'on rencontre, desarçonne vn caualier, s'il ne se tient bien par habitude, que le plus rude coup de lance qu'il puisse receuoir? C'est donc vne espece d'academie que la chasse. D'ailleurs, qui voudroit comparer la chasse à la guerre, il trouueroit que les rapports en sont assez iustes. Il y a tousiours quelqu'vn qui prend la charge d'ordõner de la chasse. S'il faut enuoyer au bois pour reconnoistre, ou s'il est temps de faire lancer la beste, c'est tousiours par son commandemẽt. Il fait auancer du monde aux aguets, il pouruoit aux passages, il dresse des embus-

Genes. 1. v. 28.

Aristot. l. 1. politic.

S. Thom. de Regim. lib. 1. cap. 6.

ches, & s'il est necessaire il fait tendre des cordages. Il enuoye des gens de pied le long de la foreſt, vne partie des gens de cheual ſe rangent ſur les ailes, l'autre ſ'éloigne dauantage, & ſe loge aux lieux les plus découuerts. Vous diriez que c'eſt vn chef d'armée qui range des ſoldats en bataille. Les trompettes ſeruent à la guerre, les trompes & les cors ſont auſſi pour la chaſſe. Vous apprenez au diuers ſon de ces inſtrumens, ſi la beſte eſt debout, ſi elle a gagné le deuant, ſi les chiens diſent vray, ſ'ils ſont en defaut, ſ'ils courent à veuë, ſi l'on appelle à la mort. On ſ'en ſert auſſi pour ſonner la retraitte. De façon qu'on peut conclure de ce que i'ay dit, qu'il y a de beaux rapports entre l'exercice de la chaſſe, & celuy de la guerre.

VI. Au reſte, pour ce qui eſt de la tromperie que l'on y peut apprendre, elle me mettroit plus en peine que toute autre choſe, n'eſtoit qu'elle ſemble trop neceſſaire à vn general d'armée, pour ſe pouuoir imaginer qu'elle ſoit defenduë. Il y a peu de Princes qui ſ'y ſoient tant eſtudiez qu'Alexandre le Grand. I'ay leu quelque part, qu'il ſe fit deſcendre dans la mer, enfermé dans vn vaiſſeau de verre, rien que pour découurir de quelle ſorte les poiſſons ſe dreſſoient des embuſches les vns aux autres. Ce qui me fait ſouuenir de ce paſſage de Baruch: *Apprends à ſçauoir où eſt la prudence, où eſt vertu, où eſt entendement. Afin qu'enſemble tu ſçaches où eſt la longueur de vie & de nourriture, où eſt la lumiere des yeux, & la paix. Qui a trouué ſon lieu, & qui a entré en ſes treſors, où ſont les Princes des Gentils, & ceux qui dominent ſur les beſtes qui ſont ſur la terre, qui ſe ioüent auec les oyſeaux du Ciel.* Ioſué ſucceſſeur de Moyſe a pratiqué les ſtratagemes, & les ruſes des embuſches.

Baruch 3. v. 14. &c.

Ioſué 8. v. 3. & 4.

Pour monſtrer comme remarque ſaint Thomas, qu'en vne iuſte guerre il eſt permis de tromper, non de vray en fauſſant ſa parole, oüy bien en ne découurant pas ſes penſées. Le meſme Ioſué enuoya vne autrefois des explorateurs à la terre promiſe, qui ſelon ſaint Hierôme, eſtoient des ingenieurs & des mathematiciens, auec charge de luy rapporter fidellement la ſituation du païs, le plan & l'aſſiette des villes & des forteresſes. Si cela eſt, il doit eſtre permis aux Rois d'enuoyer reconnoiſtre les places, de ſonder les foſſez, de prendre en fin tous les auantages contre ſes ennemis, dont la prudence militaire ſe pourra auiſer. Ie conclus donc auec ces paroles de ſaint Auguſtin, Tout ainſi que c'eſt vne ſouueraine & preſque diuine vertu que de ne tromper perſonne, ainſi trõper ſes ſemblables, c'eſt le vice le plus extreme qui ſoit. Il y a vn milieu pour ceux qui tendẽt à la vertu, entre ce vice & cette ſublime perfection. C'eſt de ne point tromper ſes amis, ny les perſonnes incogneuës, & de tromper quelquefois ſon ennemy. Cecy a donné vogue, ainſi qu'à quelque prouerbe, à cette pointe du Poëte. Si c'eſt vertu, ou ſi c'eſt tromperie, qui voudroit en rechercher ſon ennemy?

S Thom 2 2. q. 42. art. 3.

Ioſué 2. v. 1.

S. Hierome ſur Ezechiel c. 4.

S. Auguſtin l. 8. qq c. 33.

VII. Ie paſſe beaucoup de choſes touchant la prudence militaire, tant de celles qui ſont permiſes, que de celles que mon ſuſte n'ignore pas eſtre defenduës, & auſquelles, pour paruenir à la gloire où il eſt, il a de tout temps fait la guerre. Comme le ſommeil, que Hiero diſoit eſtre autant redoutable qu'vne embuſcade. Comme le vin, la gourmandiſe: car il ſouffriroit auſſi peu que Dauid, que ſes ſoldats luy cherchaſſent à boire au peril de leurs vies. Et en cas de neceſſité, il ſe-

Xenoph. de regno.

Plutarch. opuſc. de doctrin. princ.

roit tres-volontiers comme Epaminondas, qui ieuſnoit & veilloit, viſitoit les armes & les murailles, afin que ſes ſoldats beuſſent & dormiſſent en ſeurté. Comme en fin la pareſſe, la delicateſſe, l'apprehenſion d'aller au Soleil, ou au froid, & tant d'autres vices indignes d'vn courage martial. Car ce conducteur des plus belles trouppes de ce ſiecle, ne leur ſert moins de chef & de guide à la vertu, qu'aux occaſions.

CHAPITRE XLI.

I. Que l'on ne doit eſtre conducteur de ſes trouppes ſans miſericorde, comme parle Moyſe. II. En quel ſens le Seigneur a eſté conducteur de ſon peuple en bienfaits. Viſion des quatre animaux d'Ezechiel pour fondement des diſcours ſuiuants, qui en alleguent les raiſons. III. L'armée de Moyſe campée à l'entour du Tabernacle en forme carrée. IV. A ce propos il eſt traité de l'ordre qu'vn Capitaine doit faire tenir à ſes trouppes, & de la forme des bataillons. V. Le ſoin que les Chefs de guerre doiuent auoir de ne laiſſer manquer leurs ſoldats de ce qui leur eſt neceſſaire, marqué en l'Ecriture ſainte, où vous auez auſſi que le ſoldat doit garder ſon rang, & ſe tenir ſerré & en bon equipage.

CE qui ſuit en l'action de graces que Moyſe rendit à Dieu, apres qu'il eut emporté tant de victoires en vertu des regles de la vraye prudence imperiale & militaire qu'il auoit ſoigneu-

gneuſement gardées, eſt encore bien fort remarquable. *Tu as* dit-il, *eſté conducteur au voyage de ton peuple, en miſericorde.* O combien de fois ce grand Capitaine a deu remarquer cette particularité ! *Tu les as conduits en miſericorde,* c'eſt comme ie dois faire. Sans miſericorde il ſeroit mal-aiſé de bien conduire des gens de guerre. Quoy que ſçachent faire les chefs d'armées, ils ſont volontiers plus ſujets à la calomnie, ſi les armes ne leur ſont fauorables, qu'à la loüange, apres s'eſtre dignement acquitez de leurs charges, tant il y a de mal-contents. Pendant la paix les hommes ont l'ame meilleure, plus ronde, & plus innocente, parce que ny la neceſſité, ny les deſaſtres ne les incitent point à irriter Dieu, ny le prochain, ny leurs ſuperieurs. Pour la guerre, elle eſt fort ſujette à les corrompre, d'vne fois qu'elle les a fait entrer en quelque défiance des neceſſitez de la vie. C'eſt vn violent maiſtre que la guerre. Il fait changer de mœurs, & peruertit les plus paiſibles & plus religieuſes inclinations. Vous diriez que pour eſtre bon ſoldat il faille eſtre meſchant homme. A peine que ie ne die que la diuine prouidence y perd ſon credit. Elle qui à ce que diſoit ſaint Auguſtin, a accouſtumé de punir la corruption des mœurs, & de les domter par le moyen de la guerre. Tant on void arriuer en apparence le contraire de ſes intentions.

Exod. 15. v. 13.

S. Auguſtin 22. contre Fauſt. c. 75.

11. Mais pour reuenir, l'on peut lire autrement les paroles de Moyſe de cette ſorte. *Tu as conduit ton peuple par tes bienfaits,* ſoit en les protegeant, ou en les mettant à couuert ſous cette officieuſe nuée qui les gardoit des ardeurs du Soleil, ſoit en leur donnant de

Exod. 15 deſſus

la clarté par cette luisante colonne de feu qui les precedoit la nuit; soit par l'heureuse conduite de la thresoriere de tes graces, l'Arche de ton alliance auec eux. Misericorde tres-magnifique que la tienne, ô Dieu des armées, & que l'vn de tes Prophetes appelle ta gloire. Comme aussi l'honneur d'vn chef d'armée, c'est le bien qu'il procure à ses gendarmes. *La main du Seigneur fut faite sur moy* dit Ezechiel, *& me dit, Leue toy, & entre au champ, & là ie parleray à toy. Et en me leuant i'entray au champ: & voicy la gloire du Seigneur se tenoit là, comme la gloire que ie vids auprés du fleuue Chobar.* Qu'auoit-il veu aupres de ce fleuue? Y auoit il veu la misericorde du Seigneur des armées à l'endroit du camp, & de l'armée de son peuple? Lisons premierement les particularitez de sa vision, & puis nous verrons les documents qui y sont enfermez à mon propos. *La parole du Seigneur*, dit-il au premier chapitre de ses oracles, *fut faite à Ezechiel, fils de Buzi, Prestre en la terre des Chaldeens, aupres du fleuue de Chobar. Ie regarday, & voicy vn feu entortillant, & splendeur à l'entour de luy, & du milieu de luy, c'est à dire du milieu du feu, comme espece d'Electre, & au milieu de luy, vne figure de quatre animaux*, & ce qui s'ensuit. Cette vision que l'on croit estre l'vne des plus mysterieuses de l'ancien testament, me represente suiuant l'vne des interpretations de saint Hierôme, & de plusieurs autres autheurs, l'ordre de l'armée de Moyse, campée en forme de bataillon carré le long des deserts de l'Arabie, & à l'entour de l'Arche. Pour la figure carrée, elle m'est tresbien signifiée par les quatre animaux du Prophete. Quant à l'Arche qui estoit toute garnie d'or dedans

Ezechiel 3. v. 12.

Ezechiel 1.

S. Hieroſme sur ce passage. La gloſe ordinaire. Burgenſis & autres.

&dehors, comme i'ay conſideré à vn autre propos, c'eſt le feu d'Ezechiel qui me la repreſente, & auſſi l'electre, qui eſt vne eſpece d'or paſle.

111. Pour mieux entendre cecy, il faut obſeruer la diſpoſition de ce camp, & en accommoder puis apres les rapports, auec la ſignification morale de l'eſprit, conducteur des quatre animaux d'Ezechiel. Vous liſez au liure des Nombres. *Tous les enfans d'Iſraël par bandes, ſignes, & bannieres, & les maiſons de leurs cognations ſe camperent à l'entour du tabernacle de conuenance.* Nomb. 2 v 2. Apres quoy les quatre quartiers d'vne armée de ſix cents trois mille cinq cens & cinquante ſoldats effectifs, ſont aſſignez de cette ſorte. Du coſté de l'Oriét, eſtoit la Tribu de Iuda, accompagnée de celle d'Iſachar, & de Zabulon. Vers le midy, eſtoit la Tribu principale de Ruben, ſuiuie de celles de Simeon, & de Gad. Vers l'Occident, eſtoit la maiſtreſſe Tribu d'Ephraim fils aîné de Ioſeph, ſouſtenue de celle de Manaſſes, & de Beniamin. Vers le Septentrion, eſtoit la capitale Tribu de Dan, à laquelle eſtoient iointes celles d'Azer, & de Nephtali. Au milieu de ces trouppes eſtoit le tabernacle, & l'Arche, auec le propitiatoire. Car les Leuites auoient ordre de le porter en temps & lieu, & de faire faire alte quand il en eſtoit de beſoin. Auſſi la Tribu de Leui n'eſt point contée parmy celles des gend'armes, mais aſſez entendue par les Leuites, qui requeroient le Seigneur aux occaſions. L'office deſquels les Preſtres font maintenant dans nos armées. C'eſt donc comme le peuple d'Iſraël, le peuple Royal & guerrier, ſurmonta les difficultez & les diſettes des deſerts, & des ennemis qui ſe mirent en

armes pour leur empeſcher le paſſage & l'entrée de la terre de promiſſion; c'eſt à dire, de la poſſeſſion de toutes les felicitez dont il deuoit iouïr par ſes victoires.

IV. Où auant que paſſer plus outre, ce ſeroit le lieu de parler de la forme des troupes d'vne armée, qui a de longs voyages à faire. N'eſtoit que certains Autheurs mettent ce ſoin entre les moindres preuues de la ſuffiſance d'vn Capitaine, qui a charge de conduire vne armée. Car pour l'ordre que i'ay dit que l'on gardoit en celle de Moyſe, c'eſt pluſtoſt pour ſeruir à la vraye vertu qui le conſidere quant à ſes ſignifications, que pour y auoir égard au pied de la lettre. D'ailleurs il eſt tres-euident que les chefs d'armées n'ont pas touſiours le moyen de mettre leurs gens en eſtat de combattre par ordre, tant à raiſon de la difficulté des lieux où il faut paſſer, qu'à cauſe des ſurpriſes que l'on ne peut pas touſiours preuoir. C'eſt autre choſe quand on veut donner la bataille, où l'on a le loiſir de ſe preparer. La vraye vertu ſe contente donc de dire, que ſa guerriere l'ancienne ſynagogue, a touſiours eſté tres-victorieuſe, ſe preualant de l'ordre qu'elle gardoit. Parce que, quelque ſorte de bataillons qu'elle fiſt, elle eſtoit touſiours auſſi terrible à ſes ennemis, que la vertu le peut eſtre au vice. Non qu'elle n'euſt en ſa prudence toutes les methodes de mettre des troupes en bataille, ſuiuant ce paſſage déja allegué, *que verrez vous en la Sunamite*, ie dis en ſa ſuffiſance & en ſon art militaire, *que des bataillons* d'vn camp de gendarmes? Mais que cela eſtoit plus myſterieux, que reel, & marquoit les armes ſpirituelles, & nõ pas les charnelles. Liſez l'hiſtoire prophane, vous

Xenophon lib. 1. inſtitut. Cyri.

y auez des chefs qui aimoient les bataillons carrez, comme Ageſilaus. D'autres qui n'ont point laiſſé de vaincre leurs ennemis en combattant autrement. Lors que Xerxes, lequel pour parler auec ſaint Gregoire de Nyſſe, ne fit qu'vn camp de genſd'armes ou peu ſ'en falloit, de toute la terre qui eſt ſous le Soleil, & ce non ſans faire remuer tout l'vniuers auec luy, ie veux croire qu'il priſt plaiſir à faire des eſcadrons de toutes ſortes. Mais ie ne ſçay s'il en vainquit mieux pour cela. Si dy-je, au cas qu'il euſt eu ſouuent à combattre des trouppes auſſi valeureuſes que celles des Spartains qui moururent pour leur patrie, & qui le défirent en mourant aux Thermopiles, il n'euſt pas ſouuent eſté obligé de changer de forme de bataillon, quand ce n'euſt eſté que pour éprouuer ſi la fortune qui luy diſoit mal, ne luy ſeroit pas plus fauorable en vne façon qu'en vne autre. Epaminondas chef des trouppes des Thebains en vne guerre contre les Atheniens, penſoit auoir inuenté vne belle façon de ranger ſon armée en bataille, que de luy bailler la forme d'vne galere. Comme donc s'il euſt voulu donner du bec de quelque galere, marchant contre le gros des Atheniens, il l'alla choquer auec l'élite de ſes ſoldats qu'il auoit mis à l'auantgarde, & fiſt d'abord de grandes executions par ſes efforts. Car il rompit ſon ennemy comme il ſe l'eſtoit propoſé. Neantmoins parce qu'il y fut tué, & que toute ſon armée fut miſe en deſordre par ſa perte, ie ne vous ſçaurois bien dire, ou s'il oſta tout à fait aux Atheniens les moyens d'eſtre vainqueurs; ou s'il acquiſt vne parfaite victoire à ſes trouppes, ou s'il laiſſa quelque enuie à la po-

Le meſme de Ageſilao Rege.

S. Gregoire de Nyſſe. De iis qui præmaturè abripiuntur.

Plutar. Leonid.

Xenoph. l. 7. hiſt. Græc.

ſterité de ranger à ſa mode des gens de guerre en bataille.

V. Quant à la vraye vertu, elle n'ordonne rien la deſſus, & aime mieux en laiſſer le choix à l'experience. Ce qu'elle recommande ſurtoute choſe, c'eſt que les chefs faſſent leurs charges, *en miſericorde*. Eſtant vray, que s'ils donnent moyen aux ſoldats de ſupporter la fatigue de la guerre, ſoit en ne les laiſſant manquer de munitions de bouche, qui eſt neceſſaire à la ſanté, ſoit en leur fourniſſant la munition de guerre pour défendre ſa vie, pour lors ils les obligeront à garder tel rang & telle forme d'eſcadrons qu'il leur plaira. Tout cela eſtoit inuiolablement gardé en l'armée de Moyſe. Le pain & la chair y pleuuoit du ciel. *Exod 16. Pſeaume 77.* Les éclairs & les tonnerres en tomboient pour les défendre. Vous n'y voyez point de tribus qui ſortiſſent de leurs cartiers. Eſtants diſtribuées en familles elles ne ſe méloient pas indiſcretement l'vne parmy l'autre. Dauantage vn bon chef doit bien prendre garde à ne point mener ſes trouppes à la boucherie, afin qu'en les épargnant elles puiſſent combattre plus d'vne fois. A quoy le rang eſt encore bien fort important. Car le ſoldat qui le garde bien eſt rarement pris à la dépourueuë, parce qu'il eſt à ſuppoſer qu'il n'y ſera point ſans ſes armes. De maniere que ſi l'ennemy le penſe ſurprendre, il l'y trouuera touſiours en meilleur eſtat de le receuoir & de le défaire, luy que l'ardeur rempliſt d'audace, que d'eſtre défait. C'eſt auſſi les conduire en miſericorde que de les faire tenir ſerrez & en bon equipage. Autrement il ne leur *Xenophon l. 4. inſtitut. Cyri.* pourroit dire auec verité, ce que Cyrus diſoit aux Per-

ſes, Medes, & aux Hircaniens nouuellement receus en ſon armée. Ne donnons point à nos ennemis le temps de ſe preparer. Non le moyen de conſulter. Non le loiſir de prendre garde, ou de reconnoiſtre ſi nous ſommes des hommes. Faiſons en ſorte qu'ils ne voyent venir à eux autre choſe que des armes, des glaiues, des haches, des coups, des playes. Si au contraire il fait tenir ſes gens en bon ordre & bien ſerrez, il ſe pourra dire imitateur d'Ageſilaus. Ce grand Prince rangeoit de ſorte ſes trouppes, & les faiſoit tenir ſi bien vnies, qu'à les voir, vous ne les euſſiez priſes que pour du cuiure & pour de l'écarlatte. *Le meſme, de Ageſilao.*

CHAPITRE XLII.

I. L'ordre des troupes d'Iſraël campées en forme de bataillon carré, ſignifie l'immobilité de l'eſperance au Seigneur, & que les quatre vertus Cardinales rendent les armées inuincibles, en faiſant la guerre aux vices des quatre paſſions principales, ſuiuant les intentions du Iuſte. II. Les quatre generaux de cette armée, aſſiſtez chacun de deux Chefs, ſignifient ſommairement les quatre vertus Cardinales, & deux autres vertus dont chacune d'elles doit eſtre accompagnée, pour combattre à la gloire de Dieu, & obtenir les victoires. III. Quatre choſes dans l'Arche que l'on portoit au milieu de cette armée, les tables de la loy, la manne, la verge d'Aaron, & l'or de dedans l'Arche, répondent aux meſmes quatre vertus Cardinales.

SI cela eſt, & que ce ne ſoit pas le deſſein de la vraye vertu de faire conduire l'armée du Iuſte ſuiuant l'ordre des iniuſtes & des impies: Non dy-je à la vieille mode, mais à ſa façon; ſe ſouuenant de ce qui eſt écrit, que *le Seigneur a éleu nouuelles batailles*; & de l'Apoſtre, qui veut que l'on ſoit reueſtu *d'armes de lumiere*, c'eſt à dire, fortifié des œuures de vertus: Elle doit entendre d'vne autre ſorte que ſelon la lettre l'ordre de l'armée d'Iſraël. Et tout premierement, ſi elle conſidere qu'elle marche en bataille rangée en forme carrée, ſuiuant la diſcipline militaire de celuy qui la conduit en miſericorde, auſſi toſt elle apprend que pour n'eſtre point repouſſé de ſes ennemis, & pour les vaincre, il faut eſperer fermement au Seigneur, qui eſt ineffablement immobile. Car c'eſt ce que denote la figure carrée. Telle eſt auſſi l'eſperance qu'elle donne à l'armée de ſon Iuſte. D'ailleurs elle a fait voir au chapitre precedent, qu'il n'eſtoit point de condition d'hommes où la miſericorde diuine fuſt plus neceſſaire qu'à celle des ſoldats & gens de guerre. A cauſe de la corruption de leurs mœurs, qui ne peut prouenir d'ailleurs que de leurs paſſions dereglées. Or toutes les paſſions humaines ſont compriſes en ces quatre, dont la vraye vertu a traitté au premier liure, en la ioye, en la douleur, au deſir, & en la crainte, que vous deuez voir maintenant figurées par les quatre animaux qui apparurent au Prophete Ezechiel en cette admirable viſion. Ce ne ſont point les armes de Moyſe ancien Legiſlateur, qui

Iuges 5. v. 7.

Romains 13.

qui combattent les vices & les mœurs dereglées qui naiſſent de ces quatre racines, ce ſont les nouuelles armes du Seigneur, les armes de ſaint Paul, les vertus. Auſſi ſaint Hierôme a bien dit à ce propos, que les quatre vertus Cardinales leur ſont oppoſées, ou pluſtoſt impoſées à mode de diſcipline, pour en empeſcher les déreglements & les deſordres. Et celuy qui les impoſe, c'eſt *l'eſprit impetueux* de la viſion du Prophete, comme il dit, que *les animaux marchoient là où eſtoit l'impetuoſité de l'eſprit.* Les paſſions violentes ne peuuent eſtre domtées ſans violence, les paſſions guerrieres ne feroient rien par la douceur. Elles ont accouſtumé le bruit & la force. Ou ſi vous voulez, diſons ainſi. Celuy qui ordonne la diſcipline de ces vertus aux ſoldats d'Iſraël, qui combattent ſous les enſeignes du Seigneur des armées, c'eſt celuy qui conduit ſon peuple en luy bien faiſant. Quel plus grand bien leur peut-il faire que de les dégager des vices auſquels les gens de leur profeſſion ſont ſuiets, & qui ne pourroient autrement meriter le repos que l'on cherche par la voye des armes? Ie vous demande s'il ſeroit raiſonnable que le Iuſte de la vraye vertu euſt tant de ſoin de pratiquer ces vertus, qu'il euſt dy-je la charité de ſeruir d'exemple à ſon peuple pendant qu'il leur donne la paix, & qu'il les negligeaſt quand il iuge à propos de prendre les armes pour les y maintenir par la guerre. Car au cas que cela fuſt, il n'auroit pas touſiours la gloire de Dieu deuant les yeux, ny l'vtilité du bien public. Il n'embraſſeroit pas inceſſamment le deſſein de la vraye vertu, qui veut rendre ſon Empire comparable au Royaume des cieux, où nul n'en-

S Hieroms ſur le 1. d'Ezechiel.

Ezechiel 1.

tre ſans eſtre couronné, où nul n'eſt couronné ſans auoir legitimement combattu contre le vice. Comme
S. Matth. 11. v. 11. il eſt écrit, *Le Royaume des cieux ſouffre violence, & les violents le rauiſſent.*

II. Suppoſé donc que telle ſoit l'intention de la vraye vertu, il faut voir en ſuitte, ſi les rapports de l'armée de Moyſe auec celle qui eſt icy dreſſée ſelon ſes inſtitutions, ſont bien iuſtes; & ſi la diſcipline marquée en l'ordre des douze Tribus d'Iſraël, ainſi que ſur vne belle figure, répond bien à celle que mon Iuſte fait obſeruer en ſes armées. Les quatre generaux des troupes de Moyſe, à ce que i'ay fait voir par l'Eciture, eſtoient aſſiſtez chacun de deux Aſſeſſeurs, leſquels auoient charge de le ſuiure ſelon l'ordre des commandements de Dieu. C'eſt pourquoy les ſtatuts en eſtoient enfermez dans l'Arche qui eſtoit portée au milieu d'eux, pour leur eſtre ſignifiez par les Leuites en temps & lieu. Ces quatre generaux me repreſentent les quatre vertus Cardinales: Et les deux Aſſeſſeurs de ces chefs, deux autres vertus qui accompagnent ces maiſtreſſes vertus. Auſſi eſt-il certain que ſans elles l'authorité de commãder aux armées ne peut eſtre ſi abſoluë, & ne pourroit-on ſi heureuſement combattre pour la gloire de Dieu, ny obtenir la victoire de ſes ennemis. Car c'eſt à ce magnifique bienfait de la diuine miſericorde que l'on pretend par la guerre, ie dis à la victoire. Voyons ſi les rencontres en ſont iuſtes. La Tribu de Iuda, chef du cartier de l'Orient de l'armée d'Iſraël, eſtoit accompagnée de celle d'Iſachar, & de celle de Zabulon. Iuda repreſente
Eſaie. 59. la iuſtice Royale. *Iuda*, dit Dauid, *eſt mon Roy*. Ce

qui eſt auſſi ſignifié par la figure du lyon que cette Tribu portoit en ſes enſeignes, parce que c'eſt le Rõy des animaux, qui donne la loy aux autres, qui pardonne aux beſtes quand elles ſe ſoumettent à luy, & qui fait tant d'autres actes d'vn Roy qui rend la Iuſtice à vn chacun. La iuſtice doit eſtre aſſiſtée de l'intention de donner le repos au public, & de l'authorité pour appaiſer les tempeſtes des guerres, tant étrangeres que ciuiles, ou pluſtoſt inciuiles. Car ce n'eſt pas ſans ſujet que le Prince porte l'épée. Ces deux aſſociées ſont parfaitement bien repreſentées par Iſachar & par Zabulon, ainſi que ie feray voir cy apres. Ruben commandoit au quartier de Midy, ſecondé de Simeon & de Gad. Ruben auoit en ſes drapeaux la figure d'vn homme, en qualité peut eſtre de premier né de Iacob. Ainſi la temperance, vertu humaine & raiſonnable, demande la continence en l'armée où elle commande, & de plus, l'obeïſſance, ce qui eſt figuré par Simeon & par Gad. La Tribu d'Ephraim eſtoit la generale du coſté de l'Occident. Auec elle vous auiez Manaſſes & Beniamin. La figure des enſeignes d'Ephraim qui ſeruoit aux ſoldats de ſon cartier, eſtoit vn bœuf. Peut eſtre à raiſon de ce qui eſtoit écrit de Ioſeph ſon pere, que ſa *beauté eſtoit comme celle du taureau.* A quoy ſi vous adiouſtez ce qui ſuit de ſes *cornes*, & de ſa force, auec leſquelles il deuoit diſperſer les nations, vous verrez auſſi toſt qu'il ſignifie la force. Comme dit Dauid, *Ephraim c'eſt la force de mon chef.* Et Debora: *Le Seigneur a bataillé entre les forts, il les a abolis hors d'Ephraim.* La force a beſoin d'eſtre ſouſtenuë de la ſageſſe contre la temerité, & de l'adreſſe contre l'inexpe-

Nombres.

Rom. 13. v. 4.

Deut. 33. v. 17.

Pſeaume 59. 2. 9. Iudic. 5. v. 13.

rience: c'eſt à dire, de Manaſſes & de Benjamin. La Tribu de Dan eſtoit au plus dangereux cartier de tous, à ſçauoir du coſté de l'Aquilon : car c'eſt d'où vient le plus rude temps de l'année, & le malheur des ames. Elle eſtoit accompagnée d'Aſſer & de Nephtali. Dan eſt comparé au ſerpent, vous le voyez en la benediction que ſon pere luy donna auant que de mourir. *Que Dan* dit-il, *ſoit fait vn ſerpent en la voye.* Serpent toutefois qui ne fait ſortir perſonne du chemin pour l'euiter, mais qui ſignifie le ſerpent qui eſt la vraye voye, hors de laquelle il n'y a point de ſalut. C'eſt à intention de remettre les déuoyez en cette voye, que le Iuſte les a long temps preſchez par ſes exemples. Non ſans leur faire faire des ſommations de la part de ſa Majeſté, afin que les rebelles ſe miſſent à leur deuoir en rentrant au bon chemin. Et comme ils n'y ont pas voulu entendre, il s'eſt en fin reſolu de ſe faire obeïr par ſes armes. Par où vous voyez clairement que Dan eſt vne figure de la prudence. Il eſt vray qu'elle a l'œil par tout, mais particulierement du coſté de l'Aquilon de la rebellion, d'où vient le mauuais temps des Eſtats, & la perte des eſprits. Ie vous demande ſi la prudence n'a pas eu beſoin de preuoyance, appuyée de la probité en ſes conſeils, de diligence & de promptitude pour les mettre en execution. Auſſi eſt-ce ce qui eſt entendu par Azer & par Nephtali. Tous ces chefs doiuent donc commander en l'armée de la vraye vertu, & faire tant de merueilles à la gloire de Dieu par leurs conduittes, que les elements qui en ſont les creatures, ſe ſentent par maniere de dire obligez de les aſſiſter, les montagnes de ſe laiſſer heureuſement franchir, les

Genes 49. S. Ambroiſe de bened. Patriarch.

villes de ſe ſoumettre à la miſericorde de leur ſouuerain. Sans ces chefs il ſeroit tres-difficile de remporter de iuſtes victoires, de faire heureuſement la paix, d'acquerir de la vraye gloire, & de la vraye felicité. Mais la vraye vertu doit faire voir ces miracles puis apres.

111. L'Arche d'alliance treſoriere des diuins bienfaits, eſtoit touſiours au milieu de l'armée de Dieu. Peut-eſtre pour auertir les ſoldats & les faire ſouuenir, que c'eſtoit le depoſt des graces & des volontez du Seigneur. Afin que par ce moyen ils ſ'abſtinſſent des vices, & des inſolences qui déplaiſent à ſa diuine Majeſté. C'eſt pourquoy auſſi en la viſiòn d'Ezechiel, vous auez l'électre au milieu des animaux, ſçauoir pour en arreſter les paſſions. Parce que l'Electre ſignifie la charité, qui fait que l'on demeure auec Dieu. Or celuy qui eſt auec Dieu ne peche point. D'abondant, quatre choſes ſont à conſiderer en l'Arche. Les tables de la loy, la manne, la verge d'Aaron, & l'or du depoſt portatif où tout cela eſtoit enfermé. *Au liure des Nombres.* Les tables regardent la Iuſtice, la manne repreſente la temperance, la verge eſt pour la force, l'or pur pour la prudence, ainſi que la vraye vertu a deja bien conſideré. Mais parce que la prudence eſt vne vertu ſi generale qu'elle a l'œil par tout, & qu'à la guerre elle ſert pour le conſeil & pour l'execution, voila pourquoy elle eſt auſſi ſignifiée par l'or dont l'Arche eſtoit garnie par le dehors. En confirmation dequoy en la viſion d'Ezechiel, vous n'auez au milieu des quatre animaux, que l'Electre qui eſt de l'or, le feu, & la lumiere. Ce qui a du rapport auec la prudence, cette lu-

miere de l'eſprit principal fondée en charité. Pour m'apprendre que c'eſt à la ſeule prudence, d'ordonner des moyens & de la diſcipline que les autres vertus doiuent ſuiure, pour domter les vices des gents de guerre qu'il eſt tres-difficile de retenir en leur deuoir. Que la loy regarde la Iuſtice, c'eſt choſe trop euidente.

Plutarch de nobil. princ. La Iuſtice dit Plutarque, eſt la fin de la loy, & la loy l'œuure du Prince. Non content de ce, il cõpare auſſi la Iuſtice à la lumiere. Pour dire que la prudence illu-

Le meſme. mine la Iuſtice. La loy de plus ſignifie l'ordre & la diſcipline militaire, où l'equité doit reluire. Car ce n'eſt pas l'intention de la vraye vertu de parler maintenant d'vne autre ſorte de Iuſtice que de celle-là, ſe ſouuenant bien du deſſein qu'elle a fait de traitter particulierement de celle qui regarde la police generale d'vn Eſtat, au troiſiéme liure de l'Empire du Iuſte, de laquelle comme d'vne viue ſource, procede celle qui doit eſtre gardée à la guerre. Ce n'eſt qu'vne partie de Iuſtice, mais elle eſt bien ſi ample qu'elle s'étend iuſqu'aux ennemis. Ce que ſaint Ambroiſe a touché entre les loüanges qu'il donne au victo-

S. Ambroſ. l. 2. offic. c. 7. rieux Prince Dauid, quand il dit. Il aimoit meſme la vertu de ſon ennemy. Se perſuadant qu'il eſtoit raiſonnable de garder la Iuſtice autant auec ceux qui prenoient les armes contre luy, qu'entre ſes ſoldats. Finalement il eſtoit auſſi equitable à l'endroit de ſes ennemis, qu'il l'euſt eſté auec ſes hoſtes. Auſſi bien

Ciceron. 1. offic. c. 37. autrefois appelloit on de ce doux nom de pelerin & d'hoſte, celuy contre qui l'on ſe battoit à la guerre. Iugez ſi c'eſtoit à outrance comme l'on fait auiourd'huy. La manne ſignifie la temperance. Non ſeu-

lement parce que c'eſt le pain des Anges qui ne font point d'excez, bien que ce ſoient des ſoldats de la milice celeſte, mais à cauſe qu'elle eſtoit diſtribuée par meſure aux genſd'armes de Moyſe. La verge d'Aaron eſt pour la force. Ou parce que ç'auoit eſté vne verge de vertu, qui auoit porté ſon fruit. Ou parce qu'elle auoit acquis de l'authorité à Aaron. Ie ne dis rien de l'or, dont la vraye vertu a fait vne continuelle allogorie auec la prudence. Exod. 16.

CHAPITRE XLIII.

I. Il eſt parlé de ces allegories en particulier. Zabulon & Iſachar gouuernent auec Iuda, c'eſt à dire, l'authorité & la diſcipline, auec la Iuſtice. La diſcipline contre l'oiſiueté, qui perd les ſoldats. Notables remarques ſur ce point. II. Bien que l'interdiction de la faineantiſe & oiſiueté parmy les gens de guerre, ſoit vn acte de Iuſtice, ſi eſt ce que le Iuſte de la vraye vertu, aime mieux que ce ſoit ſon exemple, qui leur faſſe aimer la peine & le trauail. III. L'authorite paroiſt empeſchant le deſordre aux aſſauts & priſes des villes. Deux choſes engendrent l'authorité, la creance du chef, qui vient de ſa felicité, & les bienfaits. L'vne oſte la crainte des dangers, l'autre celle de la neceſſité. IV. Inuectiue contre l'auarice des gens de guerre. V. Les ſoldats ſe doiuent contenter de leur ſolde, ſi ce n'eſt que l'authorité & la diſcipline militaire par le moyen de l'ordre les enrichiſſe par le butin. Magnificence du Iuſte.

I. VOYONS maintenãt tous ces rapports plus particulierement, & l'vn apres l'autre. Commençons par la Iuſtice militaire, laquelle eſtant bien aſſiſtée des treſors & de la lumiere de la prudence, doit paroiſtre en l'ordre de l'armée. Soit qu'elle donne la bataille, ſoit qu'elle emporte la victoire, ſoit qu'elle faſſe la retraitte, ſoit qu'elle campe, ou qu'elle ſeiourne, tant à la campagne qu'en garniſon. Et c'eſt ce que Zabulon & Iſachar me figurent, ſuiuant cette benediction, & ce témoignage que Moyſe leur Roy a rendu d'eux, apres en auoir eſté le conducteur en bien-faits. *Zabulon éioüy-toy en ta ſortie, & toy Iſachar en tes tabernacles. Ils appelleront les peuples en la montagne, où ils ſacrifieront ſacrifice de Iuſtice, ils ſuçeront l'inondation de la mer, comme le lait, & les treſors cachez au ſablon.* Les tabernacles d'Iſachar qui au dire de ſon pere aimoit le repos, c'eſt à dire, qui eſtoit ennemy du deſordre, marquent l'ordre d'vne armée qui eſt campée. La ſortie de Zabulon, qui allant ſouuent ſur mer auoit accouſtumé la tempeſte & l'orage, denote l'ordre que doit garder vne armée en marchant, ſoit qu'elle ſoit aſſaillie de l'ennemy, ainſi que de quelque tourmente, ſoit qu'elle aille fondre ſur ſes aduerſaires, comme l'orage & la tempeſte. Deux choſes maintiennent l'ordre en ces occaſions, l'authorité & la diſcipline, l'vne & l'autre auec la Iuſtice. La diſcipline, entant qu'elle ne laiſſe pas abuſer du repos par l'oiſiueté, qui perd les ſoldats. C'eſt elle que ces compagnons de Moyſe fuyoient autant que leur

Deut 33. v. 18. 19. &c.

ruine.

ruine. Eſtans bien aſſeurez que ce vice donneroit les meſmes auantages aux ennemis, que l'exercice & l'aſſiduité du trauail, qui rend le ſoldat habitué en l'art militaire, en peut faire gaigner ſur eux. Voyez l'habitude de ces valeureux genſd'armes accouſtumez à la ſouffrance, à la dureté, & à la peine. *Ils ſuçeront* dit-il, *l'abondance de la mer, comme le lait.* Ils ſauoureront la fatigue, ils y prendront plaiſir. La laſcheté ſera loin de leur cœur. Elle n'eſt que pour ceux, qui ainſi que les bourdons, veulent manger le miel qu'ils n'ont point trauaillé. Qui dy-je, n'ont point en recommandation les belles actions, ny l'honneur. C'eſt où ie ne puis paſſer ſous ſilence vne belle penſée de Xenophon, qui vient fort bien icy. Il introduit vn certain Perſan, nommé Phalauras, des premiers fauoris de Cyrus. Ce n'eſtoit qu'vn plebée, mais eu égard à ſon merite, & à ſon courage; que d'ailleurs il eſtoit homme fort robuſte, & merueilleuſement laborieux, Cyrus luy auoit donné vne charge en l'armée. Apres donc que les autres eurent harangué, & que les meilleurs ſoldats de l'armée du Roy, que l'on appelloit Egaux, eurent fait paroiſtre combien ils eſtoient deliberez, pleins de diſpoſition & de valeur pour donner, voicy comme il fait raiſonner ce Phalauras, adreſſant ſa parole à ſes gens. Ie ſens, compagnons, vne alegreſſe extraordinaire en l'ame, ſçachant que Cyrus le moins paſſionné Prince du monde, doit eſtre arbitre de nos combats. Ie ne doute point que ces braues Egaux que vous voyez ne ſe promettent beaucoup. Eux qui ont eſté nourris à endurer la faim, la ſoif, & le froid: mais c'eſt qu'ils ne ſçauent pas bien que nous

Deut 33 deſſus.

Xenoph lib. 2. inſtitut. Cyri.

auons appris les meſmes choſes d'vn meilleur maiſtre que le leur. Car en ces diſciplines il n'en eſt point de pareil que la neceſſité. C'eſt elle qui nous a fait leçon de toutes ces choſes, auec vn grand ſoin. D'ailleurs ils ſe ſont accouſtumez à la peine, en portant des armes que les hommes ont inuentées proportionnées à leurs forces, & pour ſ'en pouuoir aiſément ſeruir. Pour nous, nous auons eſté contraints de cheminer, voire de courir en portant de peſants fardeaux. En ſigne dequoy maintenant que ie n'ay que des armes ſur moy; ie trouue qu'elles reſſemblent mieux à des aiſles qu'à des charges. Ainſi parloit cét hiſtorien melliflu des Perſans de ſon Cyrus. Ie voudrois auſſi gouſter vne autre penſée de l'abeille Romaine, parlant de ſes Romains: Nos ſoldats dit-il, font auſſi peu d'eſtat de porter le bouclier, l'épée, la ſalade, que de porter leurs épaules, leurs nerfs, & leurs mains. Ils diſent que les armes ſont les membres du ſoldat. Ils les portent de ſi bonne grace, que ſi l'occaſion ſe preſentoit, iettãt les autres equipages dont ils ſont ordinairement chargez le long des chemins, ils combattront auſſi legerement de leurs armes, que de leurs membres. Cela ſ'appelle boire les inondations de la mer, ie veux dire, la peine, & le trauail de la guerre, comme du laict.

Ciceron 2. Tuſculan.

II. Que ce ſoit auſſi vn acte de Iuſtice militaire, que d'interdire l'oiſiueté aux ſoldats, voyez les loix de Lycurge. Selon les ſtatuts de ce Legiſlateur vous auiez en l'armée des Lacedemoniens, qui ont touſjours eſté en reputation des plus vaillants hommes de toute la Grece, toutes les meſmes commoditez que vous euſſiez pû deſirer en vne bonne ville, tant pour

Xenoph. Lacedem. Repub.

l'vſage de l'homme, que pour quelque equipage que ce fuſt. Vous n'y auiez point de ſoldats qui ne fuſſent tres-bons artiſans, & l'on ne les laiſſoit pas chommer. Lycurge ordonnoit de plus par ſes loix, que tous les ſoldats ſeroient habillez de rouge cramoiſi, & que leur rondache ſeroit de cuiure. S'imaginant que cette ſorte d'habit, n'auoit rien de commun auec celuy de la femme, & qu'vn tel bouclier eſtoit propre à la guerre, tant parce qu'il eſt facile de le tenir net & poly, qu'auſſi qu'il ne prend pas aiſément l'ordure. Il vouloit donner à entendre par là que le ſoldat doit aiguiſer ſes armes. Quoy faiſant il aiguiſeroit en quelque ſorte ſon courage. Entre les Perſans les laſches de cœur & les faineants, eſtoient caſſez aux armes. Il en faut autant croire de l'armée de Moyſe. Témoin ce que vous liſez, que les Capitaines auoient ordre de crier tout haut à leurs gents. *Qui eſt l'homme qui craint, & a le cœur laſche ? Qu'il s'en aille, & retourne en ſa maiſon, afin qu'il ne faſſe faillir le cœur de ſes freres, comme celuy qui eſt effrayé de crainte.* Gedeon a commandement de la part de Dieu, d'en dire autant à ſes ſoldats. Si bien que vingt & deux mille hommes ſe retirerent tout d'vn coup de la montagne de Galaad. Mais c'eſt ce que le cartier de la Iuſtice de Zabulon & d'Iſachar n'a pas peur que l'on luy reproche. Ne les voyez-vous pas tous gaillards & reſolus? *Rei üy toy Zabulon* en allant à l'aſſaut contre tes ennemis. Ils appellent leurs compagnons aux montagnes, ils n'en ſont pas plus triſtes, ny plus faſchez pour cela. Il ne ſe preſentera point de difficultez qu'ils ne boiuent cõme du laict, ny d'ennemis qu'il ne ſurmontent. Car

Deut. 20. v. 8.

Iudic. 7. v. 3.

c'eſt pourquoy Moyſe les prie de ſe réiouïr. C'eſt à ſçauoir, à cauſe de la victoire. O le digne exemple de l'armée du Iuſte de la vraye vertu ! O diſcipline, du ſein de laquelle ſortent ſes ſuccez, ſes victoires, ſes triomphes! Car bien que l'ordre de ſes trouppes ſoit grand, & qu'il ſemble que le continuel exercice de ſes gens de guerre luy deuſt donner du repos, ſi eſt-ce que c'eſt luy qui les conduit aux montagnes. Ce n'eſt pas comme vous pouuez penſer, qu'il y ait moins de peine que les autres, mais la reputation qu'il y acquiert, luy en rend les trauaux beaucoup plus faciles à ſupporter qu'à ſes ſoldats. Et auſſi, qu'il ne doute pas que ce qu'il endure, & ce qu'il fait ſur les montagnes, ſe ſçait vn peu apres par tout le monde, dont il eſt la gloire. Les Potentats qui en oyent le bruit, ont bien autant de déplaiſir de ſes actions heroïques, qu'elles merirent de triomphes. Déplaiſir qui leur augmente à chaque fois qu'il apprennent, que la reſolution & contenance martiale de mon Roy, ſuiuie de celle de ſes trouppes, condamne le peu de generoſité du chef de ſes ennemis. Pour ne point dire qu'elle l'accuſe d'eſtre cauſe du peu de reſolution de ſes ſoldats.

III. L'authorité fait auſſi beaucoup pour empeſcher le deſordre, non ſeulement pendant les combats où il eſt infame & calamiteux, mais aux priſes des places & des villes, où il n'eſt moins honteux ny moins reprochable à vn Prince. Ie veux que ce ſoit choſe iuſte que de donner au pillage des villes qui ont eſté opiniaſtres en leur rebellion, mais l'on y peut empeſcher le deſordre, & garder de l'equité, comme Dieu

dit à Moyſe. *Tu diuiſeras également le pillage entre les combattans.* Car que l'authorité du chef doiue auoir ce pouuoir, il n'en faut point douter. Vous en auez vne preuue en cét ancien Legiſlateur. L'authorité peut auſſi beaucoup pour la diſcipline d'vne armée, dont vous auez vne remarque fort à conſiderer chez Demoſthene, touchant celle de Philippe Roy de Macedoine. Vous ne vous ſouuenez pas dit-il que ie n'auois aucun pouuoir ſur les troupes de voſtre armée, nonobſtant quoy ie vous ay fait pluſieurs peuples amis. Philippe au contraire, vſoit de toute l'authorité de ſon Empire ſur ceux qui le ſuiuoient, qui eſt de tres-grande importance au fait de la guerre. Deux choſes engendrent l'authorité en vn chef d'armée, outre le pouuoir naturel Royal & legitime. La creance, qui vient de ſon bon-heur & felicité, & les bienfaits à l'endroit des ſoldats. Celle là oſte l'apprehenſion des dangers, qui eſt ordinairement cauſe du deſordre. Celle cy oſte la crainte de la neceſſité, & fait que le ſoldat qui n'a point ſujet de quitter ſon rang, ou de laiſſer ſa charge pour aller à la picorée, ne s'expoſe point au danger d'eſtre puny, & n'en eſt pas ſi aſpre au pillage d'vn camp. De maniere qu'il ſe doit ſouuenir, que l'auidité du pillage a quelquefois fait rendre les palmes du vainqueur au vaincu. Car bien que ſouuent il ſoit force de reculer, voire de fuir & d'abandonner ſon bien pour ſauuer ſa vie, ce n'eſt pas à dire que l'on perde courage pour cela, que l'on ne puiſſe ſe rallier & rentrer à la meſlée, pour vanger ſon honneur au prix de la vie de ceux qui s'amuſent apres le butin. La creãce qu'vn chef s'eſt acquiſe par ſon bonheur, a quel-

Nombres 30. v. 26. & 27.

Demoſthen. de corona.

quefois plus de pouuoir ſur les troupes que toute autre choſe. Ie n'en veux point d'autre preuue qu'Alexandre le Grand. Ce ne furent pas ſes richeſſes ny ſes commoditez qui le firent ſuiure: car quand il partit pour aller à la conqueſte de l'vniuers, il n'auoit que quarante & deux mille eſcus contant, ny de prouiſion de viures que pour trente iours. Nonobſtant quoy, s'il euſt voulu tous les ſoldats de la Grece, c'eſt ſans difficulté qu'ils eſtoient à ſa diſpoſition. C'eſtoit donc la bonne opinion que l'on auoit de ce foudre de guerre qui le faiſoit ſuiure par tous ceux qu'il vouloit, luy qui ſe mocquoit de la fortune, & qui l'a bien empeſchée de de toucher à ſa gloire. Telle eſtoit auſſi la reputation du ieune Cyrus: car les chefs des legions, & les Capitaines des compagnies s'alloient offrir à luy, non pour eſperance du gain, mais parce qu'ils croyoient que c'eſtoit choſe plus vtile de bien obeïr à Cyrus, que de faire vne monſtre.

Plutarch. tra. Eat. 1. de fort Alexand.

Xenoph hiſt. Grec.

IV. Neantmoins comme le temps n'eſt plus que l'on combatte pour l'hõneur, bien que l'on ſe ſerue de ſon nom pour colorer le deſſein de ſes intereſts, l'on croit communément que l'authorité qui eſt fondée ſur les richeſſes eſt plus plauſible & mieux ſuiuie que toute autre. Les Grecs ne s'intereſſerent pas tant dans l'hõneur d'Helene pour ſuiure Agamemnon à la guerre de Troye, que dans l'eſperance de pouuoir bien faire leurs affaires auec luy, parce qu'il eſtoit fort puiſſant & fort opulent. Iamais il ne fut plus veritable que maintenant, que l'on fait la guerre non auec les armes, mais auec l'argent. Et ie m'eſtonne que les auaricieux ne ſe vont mettre à l'auantgarde. Car par ce

moyen ſi l'on gaignoit la victoire, ils ſeroient tant pluſtoſt au pillage. Toutefois i'aurois grand tort de m'étonner que l'on voye tant d'armes dorées en vn ſiecle d'or. I'aurois dy-je, grand tort de croire que l'auarice fuſt ſeulement pour les marchands, ou pour les partiſans. L'experience m'apprend qu'elle eſt auſſi pour les gens d'épée. Abraham qui la mépriſoit a auiourd'huy peu de chefs pour ſes imitateurs. Saint Ambroiſe a fait vne belle inuectiue contre ce vice, ne pouuant lire ſans deplaiſir qu'il euſt énerué les ſoldats de Ioſué. Ioſué dit-il, qui a eu le pouuoir d'arreſter le Soleil, & de faire qu'il ne ſuiuit pas ſa carriere, n'a pû arreſter l'auarice qu'elle ne gaignaſt dans les cœurs. Le Soleil fait alte au ſon de ſa voix, l'auarice ne laiſſe de paſſer outre, nonobſtant qu'elle fuſt prohibée par la loy. Le Soleil s'eſtant arreſté, il ſe preparoit vn triomphe. L'auarice paſſant outre effrontémẽt, peu ſ'en faut qu'elle ne ſoit cauſe de la perte d'vne victoire. Vilain vice, qui ne cede ny à la diſette, ny à l'opulence. Chaque ſoldat pourroit ſerrer toute l'abõdance de la mer, comme il eſt dit de ceux de Zabulon, & ſe preualoir de toutes ſes richeſſes, & de tous ſes treſors, s'il eſt auare il ne ſeroit pas content. Le peuple Romain ſ'eſtoit grandement accommodé par ſes victoires. Mais plus il auançoit par ſes ſuccez, plus il eſtoit alleché de ſes vtilitez. Sur tout il auoit de grandes impatiences qu'il ne ſe vid dedans Carthage afin de la piller. Mais Scipion Naſica le ſeura de la mammelle de cette vache. Et à ce que raconte ſaint Auguſtin, pour éteindre l'auarice de ce peuple, il leur voulut oſter vne nouuelle occaſion d'heureuſe auan-

Geneſ. 14. v. 22. & 23.

S. Ambroiſe 2. offic. c. 26.

S. Auguſt. 1. de la Cité de Dieu, ch 31.

ture, & de nouuelle prosperité. Il sçauoit assez combien les precedentes les auoient affriandis au gain. Il pourueut donc tres-sagement à cela, empeschant que l'on n'allast ruiner cette ville, la plus grande, la plus forte, la plus opulente, qu'eussent les ennemis. Afin que par la crainte qu'elle donneroit estant tousiours sur pied, la conuoitise fust reprimée. La conuoitise estant reprimée, elle ne se pust adonner à la luxure. Et la luxure estant arrestée, l'auarice non plus n'eust pas pas moyen de faire ses rauages.

V. Comment se pouuoit taire la vraye vertu, & ne faire cette inuectiue contre l'auidité des gens de guerre, à laquelle l'auarice les rend aussi inutiles, qu'ils la croyent profitable? Elle qui sçait de quelle sorte
S. Luc 3. v. 14. saint Iean Baptiste l'a condamnée? *Soyez* dit-il, *contens de vostre solde.* I'entens que vous soyez bien payez, mais ie vous condamneray d'iniustice si vous pretendez auoir droit de demander plus que vostre solde. Cependant les deux Assesseurs de la Iustice Royale, Zabulon, & Isachar, l'authorité & la discipline, vous donneront plus qu'il ne vous est deu, voire de grands tresors. Ce qui approche fort de cette benediction de Moyse, suiuant la lecture des septante
Deut 33. v. 18. 19. Interpretes. *Reioüy toy Zabulon, tu seras allaitté des richesses de la mer, & des foires des voisins de l'Ocean.*
Vatable. Au dire de l'vn des Professeurs de nos Rois en la langue sainte, l'on peut lire ainsi selon la vulgaire. *Ils succeront l'affluence des richesses de la mer, & des tresors cachez dans le sable.* Ie veux bien que ce soit le propre de la Iustice de distribuer à vn chacun ce qui luy appartient. Mais quand elle est Royale, puissante, opulente,

opulente, accompagnée d'ordre, qui eſt vn principe de felicité, elle donne meſme à ceux qui meritent quelque choſe, plus qu'il ne leur appartient. Ce n'eſt pas par iniuſtice, c'eſt par liberalité. Reioüiſſez-vous, ô vaillants ſoldats du Iuſte de la vraye vertu. Vous gouſterez par ſon moyen, les fruits de l'authorité, à laquelle vous deuez vos obeïſſances. Il eſt trop magnifique pour vous ſeurer de l'eſperance des douceurs de ſa liberalité. Il eſt Iuſte, mais il aime mieux faire de braues ſoldats en recompenſant les valeureux, qu'en puniſſant les coüards.

CHAPITRE XLIV.

I. Incident qui ſembloit empeſcher l'allegorie de Ruben & de la temperance, auquel il eſt ſatisfait. II. Beau paſſage tiré de la priere de Iudith, pour leuer vne autre difficulté touchant l'allegorie de Simeon, & de la continence militaire. III. L'incontinence des armées, & combien la ſenſualité leur a touſiours eſté funeſte. IV. Continence des ſoldats du cartier de Gad. Obeïſſance militaire. Combien elle doit eſtre exacte. Notable doctrine de ſaint Auguſtin à ce propos. V. Exaggeration de l'obeïſſance des gents de guerre. VI. Deux documents de la vraye vertu, l'vn pour les ſoldats de ſon Empire, l'autre contre les rebelles.

I. IL ſe preſente vne difficulté touchant l'allegorie ſuiuante de la temperance, & de ſes deux aſſociées, la continence & l'obeiſſance, que la vraye vertu diſoit auoir eſté figurées en Ruben, Simeon, & Gad, qui eſtoient campez du quartier de Midy. Encore pour ce qui eſt de Ruben, eu égard à la figure de l'homme qu'il portoit en ſes enſeignes, il marque aſſez à propos la temperance. Car puis que le vice d'intemperance eſt ſi brutal, ce doit eſtre vne vertu des plus humaines. Et pource que l'on pourroit dire, au preiudice de ce Patriarche, qu'il eſtoit ſi intemperé que de deshonorer la couche de ſon pere; à cauſe dequoy l'on pourroit penſer que ce que Iacob luy diſoit en mourant, n'a pas tant d'apparence de benediction, que d'vne reproche; l'on le releue par ces deux moyens. L'vn, veu le ſoin qu'il eut du chaſte Ioſeph, auquel il rendit de tres-bons offices lors que ſes autres freres le voulurent mettre à mort. L'autre, conſideré que Moyſe perſonnage de ſi grand merite deuant Dieu & les hommes, a purgé la memoire de Ruben par ſa benediction. Outre que parlant de luy en ſi bons termes qu'il a fait, il interpretoit l'intention de ſon pere, conformément à ce que ſaint Ambroiſe en a creu, quand il écrit, que les paroles que Iacob a tenues à Ruben en mourant eſtoient prophetiques, & ne tendoient en aucune façon à diffamer ſon fils, auquel apparemment il deuoit pardonner auant que de mourir. Si bien que ie ne voy point de difficulté du coſté de Ruben, qui puiſſe em-

Geneſe 49. v. 11.

S. Ambroiſe de benedict. Patriarch. c. 2.

peſcher que l'on ne le iuge digne d'eſtre pris pour la figure de la temperance de l'armée d'Iſraël. En confirmation dequoy ie prens garde au procedé d'vn Ange en l'Apocalypſe. Qui ayant charge de marquer toutes les Tribus d'Iſraël au front, ne fait point de ſcrupule de commencer par celle de Ruben, qui fut marquée la premiere de cette grande troupe de cent quarante-quatre mille ſeruiteurs de Dieu. Car douze mille de chaque Tribu de ces *aſſiſtants deuant le throne, & l'Agneau, reueſtus de longues robes blanches, & des palmes à leurs mains*, ſont ce nombre d'Iſraëlites qui furent marquez au front. Pour Gad, ie feray voir comme quoy il repreſente parfaitement bien la continence & l'obeïſſance militaire. Toute la difficulté apparente eſt du coſté de Simeon, duquel Moyſe ne ſe ſouuient point au catalogue des chefs de ſon armée. Quant à Iacob ſon pere, s'il en parle, c'eſt en ſi mauuais termes, qu'il y a fort peu d'apparence que l'on en puiſſe faire la figure d'vne ſi rare vertu que la continence guerriere. *Simeon, & Leui* dit Iacob, *ce ſont vaiſſeaux d'iniquité faiſans la guerre. Que mon ame n'entre en leur conſeil*, & ce qui ſ'enſuit. Toutefois encore voy-je par là que Simeon eſtoit homme de guerre, bien que ce ne ſoit pas à la mode de la vraye vertu, ſi ce n'eſt que l'on le releue d'ailleurs.

Apocal. 7.

Ibid. v. 9.

Geneſ. 49. v. 5.

11. Cela ne ſera point difficile, ſi tant eſt que l'on prenne garde à la façon de parler de cette ſainte Amazone, & tres-vertueuſe guerriere Iudith, vray miroir de continence militaire. Chacun ſçait quelle eſtoit l'inſolente fureur, & l'intemperance plus que brutale d'Holofernes & de ſon armée, qui tenoit la ville de

Bethulie estroittement assiegée. Iudith y demeuroit à la bonne heure pour sa ville, & pour tout le païs: car elle fit vn dessein qui surpassoit autant les esperances de ses citoyens & la generosité de son sexe, qu'il sera à iamais digne d'estre proposé par admiration aux plus valeureux guerriers du monde. S'estant donc resoluë de deliurer Bethulie du saccagement dont elle estoit menacée, elle monte à son cabinet, se prosterne de-
Iudith 9 v.1. uant Dieu, & luy fait cette ardente priere. O *Seigneur Dieu de mon pere Simeon, qui luy donnas l'épée pour la defense des estrangers, qui furent violateurs en leur ordure, & découurirent par confusion la cuisse de la vierge, & donnas leurs femmes pour proye, & leurs filles en captiuité. Ie te prie mon Seigneur mon Dieu ayde moy, qui suis veufue.* La priere de cette chaste & sainte femme, qui delibere d'éteindre tout à la fois, & l'incontinence de la sensualité, & celle de la bouche, deux vices aussi ordinaires aux armées, qu'ils y sont funestes & abominables, iustifie merueilleusement de l'intention de la vraye vertu touchant son allegorie. Prenez bien garde qu'il y est fait mention du rapt & du violement de Dina fille de Iacob, que le Prince de Sichem enleua pour la deshonorer, comme il fit, & dont Simeon, que Iudith appelle son pere, parce qu'elle estoit issuë de sa race, prit vne cruelle & sanglante vengeance. Car l'histoire porte qu'il fit passer au fil de l'épée tous ceux qui auoient assisté au rapt de sa sœur, & mis cette tache sur la maison de son pere. Prenez garde de plus que l'Ecriture sainte n'attribuë point d'autre intention à Simeon que celle de venger la pudicité, & vous ne serez plus en doute, que l'ayant si droitte & si iuste, il

ne meritaſt que le Seigneur, comme dit Iudith, luy miſt l'épée à la main pour s'en ſeruir contre les impudiques. S'il y eut de l'excez en ſon execution, & de la ſupercherie en ſon entrepriſe, comme vous auez en la Geneſe; le déplaiſir qu'il auoit du tort fait à ſa ſœur eſtoit ſi grand, que la tromperie dont il vſa ſemble eſtre pardonnable. Tant y a que Iudith demande à Dieu qu'il luy plaiſe de luy mettre l'épée à la main, comme il auoit fait à ſon pere Simeon vengeur de la pudicité. Par où il appert aſſez euidemment que la vraye vertu n'a pas mauuaiſe raiſon d'en faire vne figure de la temperance militaire. Car pour ce qui a eſté dit, que Moyſe en loüant les chefs de l'armée de Dieu, ne fait point mention de Simeon; l'on peut répondre que ſelon quelques Bibles Moyſe en a parlé en ces termes: *Que Ruben viue & ne meure pas. Et que Symeon ait vn grand nombre de ſucceſſeurs.* *Genes 34.* *Deut. 33 v. 6. chez Nobilius.*

111. Le nombre de ſes ſucceſſeurs ne nous eſtoit pas neceſſaire, ſi ſeroit bien le nombre de ſes imitateurs. Ie dis imitateurs de ſon zele, & non des excez de ſa paſſion. Parce que ce ſeroit vn parfait moyen de purger les armées de l'intemperance, dont la plus funeſte eſt celle de la ſenſualité. L'écriture ſainte & les hiſtoires prophanes ſont remplies des deſaſtres arriuez aux armées à cauſe de ce vice. Le peuple d'Iſaël eſtant logé en Setim fit fornication auec les filles de Moab, Dieu commanda que tous les chefs fuſſent *pendus contre le Soleil* pour plus grande infamie. Non content de ce chaſtiment, quand Moyſe eut choiſi mille hommes de chaque Tribu de toutes ſes troupes, où ie m'aſſeure que les Tribus de Simeon & de Gad ne furent pas *Nombres 25. v. 1 & 4.*

des dernieres, & qu'il eut entierement défait Madian, tous les masles ayant passé par le fil de l'épée, parce que les Capitaines de cette troupe victorieuse de douze mille hommes choisis auoient épargné les femmes,

Nombres 31. v. 15. & 16. Moyse se courrouça contre eux, & leur dit: *Pourquoy auez vous reserué les femmes? Ne sont-ce pas celles qui par la suggestion de Balaam ont deceu les enfans d'Israël, & vous ont fait preuariquer contre le Seigneur, à cause du peché de Phegor, dont le peuple a esté frappé? Donc tuez les toutes.* Ce qui fut fait. Et ne furent sauuées d'autres personnes de toute l'armée, que trente deux

Au mesme lieu v. 36. mille vierges. Voila vn terrible carnage, tant des chefs d'Israël que du camp des Madianites. Car il mourut vingt-quatre mille hommes des enfans d'Israël, à cause de la fornication à laquelle ils auoient consenty, sans conter les troupes de Madian qui furent taillées en pieces, à raison des femmes qui auoient prouoqué le peuple de Dieu à luxure. Tout de mesme à cause de l'outrage fait à la femme d'vn certain Leuite, toute la

Iudic. 19. & 20. Tribu de Benjamin pensa estre ruinée par les armes. Et tant d'autres malheurs auenus pour punir l'incontinence des gens de guerre. Ie ne dis rien des armées des Romains, de celles des Grecs, ny de tant d'autres nations, où la luxure, & semblables especes d'intemperance estoient aussi communes qu'en l'armée d'Holofernes. Afin de venir à la figure de Gad, qui represente parfaitement bien la continence & l'obeïssance de l'armée de la vraye vertu.

IV. Considerez bien la benediction de ce Capi-

Genes. 49. v. 19. taine, *Gad combattra estant ceint.* Saint Pierre expli-

S. Pierre 1. ep. 1. v. 13. que bien ce passage à mon auis. *Vous donc en ayant*

les reins de voſtre entendement ceints, auec ſobrieté, eſperez parfaitement en la grace qui vous eſt preſentée. Vn ſoldat diſſolu n'a garde d'eſtre bien ceint. Moins encore ſi la diſſolution de ſon eſprit accompagne celle de ſon corps. Vn ſoldat bien attaché en a les reins plus fermes. Autant en eſt-il de l'eſprit, qui eſtant ceint de continence ainſi que Gad, en eſt plus fort, & combat plus vigoureuſement contre le vice. Suiuant ce que Moyſe en a dit: *Bien heureux eſt celuy qui a amplifié Gad, il s'eſt repoſé comme vn lyon briſant les bras.* Deut. 33 v. 20.

Diſons autrement, *Gad combattra eſtant ceint*, c'eſt à dire, eſtant en eſtat d'obeïr. Ce ſera vn bon ſoldat, il n'oubliera point ſon baudrier ny ſon épée, il ſera touſjours preſt d'aller aux occaſions. Belle loüange à vn ſoldat, quand il ſçait bien obeïr. Car que la vraye vertu puiſſe ainſi donner à entendre cette prophetie, & l'appliquer aux bons ſoldats de ſon Empire, ie le penſerois deduire de la doctrine du meſme Prince des Apoſtres, continuant l'alluſion qui peut eſtre entre la ceinture des reins & celle de l'eſprit, il adiouſte: *Eſperez parfaitement comme enfans obeïſſans, ne vous conformant point à vos deſirs.* S. Pierre cy deſſus, v. 14. Eſtre ceint à ce conte, c'eſt eſtre en eſtat de faire ſon deuoir. Ie dis en eſtat de faire paroiſtre combien il eſt certain qu'il ne ſeroit neceſſaire de leuer des gens de guerre, n'eſtoit la rebelliõ. Mais auſſi elle ne ſçauroit eſtre mieux domtée que par l'obeïſſance. Gad combat ſous les enſeignes de Ruben, où il y auoit vne figure d'homme en peinture: c'eſt encore pour monſtrer que l'obeïſſance eſt vne vertu humaine. C'eſt à dire, non vne violence brutale, ou vne tyrannie, mais vn reſpect meſlé de crainte.

On le peut bien dire commun à tous les hommes, mais non ſi particulierement qu'à ceux qui font profeſſion de la diſcipline militaire ſous des chefs. De maniere que l'obeïſſance des ſoldats eſt en cela differente de celle des autres hommes, qu'elle a quelque choſe d'approchant de la ſubmiſſion des animaux. Car ſouuent on les fait aller ſans qu'ils ſçachent où ils vont. L'Empereur Othon approuuoit merueilleuſement cette obeïſſance, quand il diſoit: Il eſt autant neceſſaire que les ſoldats ignorent des choſes qu'il y a, qu'il eſt à propos de les tenir auertis de quelques autres. Ainſi le requiert l'authorité des chefs, ainſi la rigueur de la diſcipline. D'où ie puis inferer cette concluſion, que le ſoldat allant à la guerre n'eſt pas tenu en conſcience de s'informer de la bonne ou mauuaiſe volonté de ſon Prince, mais il eſt obligé de le ſuiure d'vne fois qu'il s'eſt fait enrooller. Ie ne tire pas cette conſequence ſans bonne caution: comme vous pourrez apprendre, ſi vous prenez bien garde à cette ſentence de ſaint Auguſtin. Il eſt vray qu'elle euſt eſté beaucoup plus vtile à l'Eſtat, il y a vn demy ſiecle ou enuiron, qu'à preſent, que l'intention du Iuſte de la vraye vertu eſt ſi notoirement ſainte & droitte, qu'il ſeroit à deſirer que tous les Princes de la Chreſtienté l'euſſent auſſi raiſonnable: Mais elle n'eſt pas ſi peu remarquable, que l'on ne la doiue croire vtile en tout temps. S'il eſt ainſi, dit ce ſignalé perſonnage, que l'homme iuſte qui porte les armes ſous vn Prince, quand meſmes ce ſeroit vn ſacrilege, peut licitement combattre par ſon commandement, en gardant l'ordre de la paix ciuile, combien qu'il ſoit aſſeuré que ce qui

Tacite lib. 1. hiſt.

S. Auguſtin lib 22 contra Fauſtum c. 75. Cùm ergo vir iuſtus ſi fortè ſub rege homine etiam ſacrilego, militet, tectè

qui luy eſt commandé eſt contre la loy de Dieu, ou qu'il ne ſoit pas bien certain ſi cela eſt ou non, par telle ſorte, qu'il pourroit eſtre que l'iniuſtice du commandement du Roy en feroit vn criminel, & que l'ordre d'obeir & de ſeruir ſon Prince iuſtifiaſt de l'innocence du ſoldat: Combien eſt-il plus indubitable que celuy qui combat par le commandemẽt de Dieu (oſeray-je ajouſter, & pour ſa querelle?) peut porter les armes tres-innocemment ſuiuant ſa profeſſion, puis que perſonne n'ignore de tous ceux qui font ſeruice à Dieu, qu'il luy eſt impoſſible de rien commander mal à propos.

poſſit'ille iubente bellare ciuicæ pacis ordinem ſeruans: cui quod iubetur, vel non eſſe contra Dei præceptum certum eſt, vel vtrum ſit, certum non eſt: ita vt ſocietaſſe, reum tegem faciat iniquitas imperandi, innocẽtem autem militem oſtendat ordo ſeruiendi: quanto magis in adminiſtratione bellorum innocentiſſimè diuerſatur, qui Deo iubente belligerat, quem malè aliquid iubere non poſſe, nemo qui ei ſeruit ignorat.

V. I'oſerois dire encore plus que tout cela. Suppoſé que la Iuſtice & l'equité des diuins Commandemens ſoit bien telle & ſi ineffable, qu'il n'eſt point d'hommes qui ne ſe doiuent eſtimer auſſi heureux que Gad, d'aller combattre ſous ſes enſeignes, ou pour ſa querelle. Car cela eſtant, ils ſe doiuent tous tenir *ceints* & trouſſez, pour luy obeïr. Non ſeulement les animaux s'y ſoumettent naturellement, & ſans élection, & generalement tout ce qui en a receu l'eſtre comme dit le Pſalmiſte, *parce que toute choſe te ſait ſeruice*; à ſçauoir en vertu de cette puiſſance obedientielle dont on parle en Theologie: mais qui plus eſt tout ce qu'il y a d'affections contraires à la nature, comme ſont les maux, les afflictions, les maladies que l'on peut mettre au rang de ce *qui fait ſa parole*. Le Centenier de ſaint Matthieu, qui donna autrefois de l'admiration à noſtre Seigneur, par vne repartie de ciuilité qu'il luy fit, apres en auoir tiré la parole qu'il iroit chez luy pour rendre la ſanté à l'vn de ſes ſol-

Pſeaume 119. v. 9.

Pſeau. 148.

S. Matth. 8.

dats qui eſtoit malade, deuoit auoir long temps philoſophé ſur cette exacte façon de rendre l'obeïſſance militaire à l'exemple de Gad. Car voicy cõme il repartit à noſtre Seigneur. Ne prens pas tant de peine Seigneur, *Mais dis ſeulement vne parole, & mon ſeruiteur ſera guery. Car ie ſuis auſſi vn homme conſtitué ſous la puiſſance d'autruy, & ay ſous moy des gens d'armes : Et ie dis à l'vn, va, & il va, & à l'autre, viens, & il vient, & à mon ſeruiteur, fay cela, & il le fait.* Ce qu'oyant Ieſus, il ſ'emerueilla. Et ſçauez-vous pourquoy ie dis, que ce Capitaine qui n'eſtoit point Iuif de nation, deuoit auoir philoſophé ſur la merueille de l'obeïſſance que toutes choſes rendent à Dieu, iuſques aux maladies, qui tendans à la ruine de la nature, approchent fort de ce qui n'eſt pas, & où toutefois ie voy de l'obeïſſance rendue à Dieu? Saint Chryſoſtome le vous dira mieux que moy. Ie me figure dit-il, que ce Centenier ſ'eſtoit repreſenté la milice celeſte, dont il creut que Ieſus-Chriſt eſtoit chef & Seigneur. Auquel auſſi il ne douta point que la mort meſme, les maladies, & tout le reſte ne fuſſent ſujets, ainſi que les ſoldats qu'il auoit ſous ſa charge, voire beaucoup dauantage; c'eſt pourquoy il ne feignit point de dire. Ie ſuis vn hõme ſous l'authorité d'autruy. C'eſt à dire, Tu es Dieu, ie ſuis homme. Ie depens d'autruy, tu ne reconnois aucune puiſſance. Si donc moy eſtant homme, & releuant d'autruy, ie puis faire tant de choſes, que ne feras-tu pas, toy qui es Dieu, & qui n'es point ſous l'authorité d'autruy? O authorité ſouuerainement deſpotique, & abſoluë.

S. Chryſoſt. homil. 27. ſur 8 Matth.

VI. Mais puis que le diſcours de ce Païen, deue-

nu en ſi peu de temps ſi ſçauant en Theologie, donne de l'admiration à l'eternelle Sageſſe, il doit bien eſtre permis à la vraye vertu de s'y arreſter. Ce ſera pour en tirer deux documents importans à la diſcipline militaire de ſon Empire. Le premier concernant les ſoldats. Le ſecond contre les rebelles, qui leur donnent de l'employ. Au premier elle apprend que pour meriter de combattre auec reputation & felicité, ſous la conduite de ſon Iuſte. Ie dis de ce Iuſte qui ſuit les intentions de ſon *conducteur en bienfaits*, qui bannit l'intemperance de ſes troupes, la diſſolution & l'incontinence de ſes ſieges de villes. Qui a prononcé il y a long temps, que le rapt, le violement, & ſemblables monſtres de vilenie, eſtoient des crimes qu'il ne pardonnoit pas. Qui combat les *reins de l'entendement ceints*, & par conſequent, les reins du corps trouſſez par continence. Qui en fin fait le commandement de Dieu pour rendre le deſſein de ſes armes iuſte & legitime: pour ſuiure dy-je, ce nouueau Gad à la guerre, il faut eſtre ſoldat ſelon ſes inſtitutions. C'eſt à dire, profeſſer vne obeïſſance beaucoup plus excellente, que celle des Païens. Mais quand arriuera cette vertu à nos ſoldats, du ſein de laquelle l'on peut dire, que ſortent les terreurs des ennemis? Ie ne ſçay pas bien, ſi autant que nous voulons ſurpaſſer toutes les nations par nos courages, autant par nos promptitudes & deſobeïiſſances, nous ne deuons ceder à tous autres. C'eſt pourquoy ie ne veux pas m'étendre beaucoup pour en repreſenter la honte. Et neantmoins ie ne puis laiſſer quelques exemples de l'obeïiſſance militaire des compagnons de Cyrus, à laquelle ie vous fais iuge ſi nous

auons de l'honneur de comparer les noſtres. Ce Prince dit luy-meſme, ſe loüant d'vn certain Chriſantes, auquel il auoit commandé de faire faire la retraitte à la troupe qu'il conduiſoit. Déja dit-il, il auoit leué l'épée pour en donner à quelque ennemy, & toutefois il m'obeit auſſi toſt que ie l'appellay, ſans acheuer de donner ſon coup. De maniere qu'en laiſſant de faire ce qu'il auoit commencé, il fiſt ce que l'on luy commandoit. L'authorité du ieune Cyrus, n'eſtoit pas moins reuerée en ſon armée, que celle de l'ancien. Vn iour quelques ſiens chariots s'étoient embourbez en vn tres-mauuais paſſage. Il commanda à certains barbares d'aller aider à les tirer de là. Comme ils y alloient lentement, il y enuoya des Perſes, qui ayants laiſſé leurs habits d'écarlatte dont ils eſtoient couuerts y coururent auec la meſme diligence, que ſi c'euſt eſté pour obtenir des victoires, & gagnerent promptement la coſte qui eſtoit aſſez rude. Ce qui eſt auſſi à remarquer, c'eſt que la plus part auoient des ſayes de grand prix, & des chauſſes de diuerſes couleurs. Meſmes quelques vns auoient des colliers au col, & des bracelets aux mains. Nonobſtant tout cela ils ſe ietterent dedans la bouë, & leuerent les chariots en l'air plus viſte que perſonne ne l'euſt ſceu penſer. Pour les Lacedemoniens ils ont touſiours creu que l'obeïſſance eſtoit vn tres-grand bien, non ſeulement dans les villes, ou dans les maiſons, mais auſſi dans les armées. Voila pour le premier point.

Xenophon lib. 4. inſtitut. Cyri.

Le meſme, expedit. Cyri l. 1.

Le meſme, de Repub. Laced.

VII. Quant aux rebelles, la vraye vertu n'a preſentement que cette reproche à leur faire, que les beſtes ſçauent mieux obeïr qu'eux. Et ie dirois meſmes

les maladies. Auſſi bien eſt-il tout certain, que la rebellion eſt l'vn des grands maux qui puiſſe arriuer à vn Eſtat. Noſtre ſainte Pedagogue peut bien vſer de ces comparaiſons, encore qu'il ſoit vray que les incommoditez naturelles, ou morales, n'obeïſſent qu'à Dieu. Notamment s'il eſt ainſi, que l'authorité de Dieu eſt offenſée, en la rebellion que l'on fait à l'authorité d'vn Prince legitime. *Celuy qui reſiſte à la puiſſance*, dit ſaint Paul, *reſiſte à l'ordonnance de Dieu.* *Rom. 13 v. 2.*
La comparaiſon tient auſſi d'vn autre coſté. Parce que la rebellion, & les remuements dans les Eſtats ont eſté autrefois ſignifiez par la rebellion des beſtes, qui n'ont pas voulu obeïr à leurs maiſtres. Ce que S. Auguſtin a tres-bien remarqué, à propos des peuples Latins, autrefois ſujets des Romains, & depuis, non tant traittez en ſujets qu'en aſſociez. Auparauant donc que les Latins ſe rebellaſſent contre les Romains, tous les animaux domeſtiques, & propres au ſeruice de l'homme, comme les chiens, les cheuaux, les aſnes, les bœufs, iuſques aux troupeaux, ſe rendirent en moins de rien tous ſauuages, & oublierent leur douceur domeſtique. Ils ſortirent de deſſous les toicts, ſ'emanciperent d'eux-meſmes, deuindrent vagabonds, fuyant l'abord non ſeulement des hommes qu'ils ne connoiſſoient point, mais qui plus eſt celuy de leurs maiſtres. De ſorte que ſi quelqu'vn oſoit ſ'en approcher, il ſe mettoit au hazard, ou de mourir, ou d'en eſtre offenſé. Prodige bien fort étrange. Il m'aprend ce que les ſujets doiuent à vn Prince legitime, s'ils ne veulent que les animaux domeſtiques ſe rebellent contre eux. Cependant c'eſt ſans doute que ces prodiges, qui pour la *S. Auguſt. l. 3. de la Cité de Dieu, ch 23*

plus part, ſont plus merueilleux que nuiſibles, ne cauſent pas la ruine des Eſtats, mais leurs étonnements. Là où la rebellion ne tend qu'à les renuerſer. Si ce n'eſt que ce monſtre brutal eſt le plus ſouuent accablé ſous les ruines dont il eſt la cauſe. Outre que la vraye vertu fera voir bien toſt, qu'ainſi qu'en conſideration de l'obeïſſance des troupes de Gad, les elements leur rendoient de tres-bons offices, ſans parler de l'Arche du Seigneur qui leur procuroit les bienfaits & les graces que chacun ſçait; de meſmes les elements, en vertu de la iuſtice des armes de mon Iuſte, & par la puiſſance de Dieu qui en eſt le conducteur, ſe ſont bandez contre ceux qu'ils auoient accouſtumé d'obliger, & ont rendu ſeruice au Monarque que les hommes ne vouloient pas reconnoiſtre.

CHAPITRE XLV.

I. Que ſignifie qu'Ephraim commande du quartier de l'Occident. Contre la temerité & peu d'adreſſe des ſoldats. II. Les laſches de cœur & les temeraires ſont mal propres pour combattre du quartier d'Occident. III. Que la vraye vertu ne fait grand eſtat de la force corporelle, ny du grand nombre des ſoldats. IV. Conſtance contre les deſaſtres de la guerre auantageuſe à la victoire. Souffrance des ſoldats comparée à la ſouffrance Chreſtienne. V. Ce que la vraye vertu deſireroit des ſoldats de ſon Empire, qu'elle exhorte au mépris de la mort, & de toutes les miſeres qui y preparent, en combattant les rebelles pour l'amour d'elle.

I. MON inuincible Monarque a donc tres-ſagement fait d'employer la force & les armes pour domter les rebelles. Et l'a fait auec d'heureux auſpices, puis qu'auant que la felicité couronnaſt ſes entrepriſes, Dieu luy en donnoit des arres, le conduiſant en miſericorde, témoin la ſanté de ſes troupes; & en bienfaits, témoin les bons offices qui luy ont eſté rendus du ciel, de la terre, & de la mer. Conſiderons bien ie vous prie à ce propos la contenance du quartier d'Occident, où Ephraim commande, aſſiſté de Benjamin & de Manaſſes. La vraye vertu a entendu la force par Ephraim, & elle l'a fait voir tant par ce qui en eſt écrit, que par le taureau qu'il portoit en ſes eſtendarts. Sans parler de ce qu'elle peut encore alleguer de cette Tribu, qui ſelon la prophetie, a eſté l'vne des plus nombreuſe de toutes, voire qui a eu commandement & authorité ſur les autres. Dont me font foy les dix Tribus qui furent ſepareées de la Royale Tribu de Iuda, & qui ont fait vn Royaume à part, appellé Ephraim. Remarquons tout premierement, que le grand peuple d'Ephraim m'aduertiroit de traitter en ce lieu, ſi la force d'vne armée conſiſte en la multitude des ſoldats. Notamment ſi la vraye vertu faiſoit autant d'eſtat de la force des mains & des bras, comme elle fait de ce Benjamin qui aſſiſte Ephraim. C'eſt à dire, de la main d'adreſſe & de ſageſſe, contre la force mal conduite. Comme de plus elle eſtime Manaſſes, qui me marque le iugement, & la froideur d'vn gendarme. Non certes qu'elle luy vienne manque de cœur, mais de ce qu'il

Deuter. 33. Geneſ. 49. 3. Reg. c. 11.

ne peut approuuer la temerité. Voicy comment. Manassés estant fils ainé de Ioseph, se comporta le plus sagement du monde, & ne fist paroistre aucun déplaisir ou mécontentement, lors que son ayeul Iacob auãt
Genese 49. que mourir, prefera son cadet Ephraim à luy, en l'ordre de leur benediction. Grande froideur pour vn tel courage, que de ne vouloir donner sujet d'attribuer les plaintes qu'il en eust pû faire, à insolence, ou à temerité. Il se souuenoit de l'exemple d'Esaü. Et pour moy ie me doute, qu'il vouloit dés lors prattiquer les œuures de la mortification. Aussi estoit-il au dessous des bras croisez de Iacob. Où en vertu de la figure de la croix il pouuoit auoir appris à oublier le rang, que la chair & le sang luy donnoit. Belle gloire pour Manasses que d'auoir preuenu l'Apostre saint Paul, qui nous declare l'vn de ses plus genereux sentiments, en
Philipp 3. v. 13. ces paroles. *Oubliant ce qui est derriere moy, ie me porte à ce qui est au deuant de moy.* En quoy il s'accordoit aussi au mystere qui estoit enfermé dans la signification de son nom de Manasses, qui signifie oubly. Neantmoins puis que la force corporelle est vn don de nature, qui peut beaucoup seruir à la guerre, sur tout estant bien conduite, & ayant pour fin la main droitte de Benjamin, c'est à dire, la gloire de Dieu, il ne sera point hors de propos de dire quelque chose touchant le nombre des soldats, s'il est auantageux à la force, ou non. Car la vraye vertu a bien la generosité & les braues courages en telle recommandation, qu'elle ne donneroit pour rien du monde sujet de dire des
Naum 3. v. 13. soldats de son Empire, *Voila tes troupes, ce sont des femmes au milieu de toy.* Mais encore, au cas que quelque chef

chef foible de iambe ſ'oppoſaſt à eux, ou leur vouluſt empeſcher le paſſage, que l'on en conneuſt ce qu'Ageſilaus trouua moyen de découurir des Perſes. Penſant par le mépris de ſes ennemis donner plus de courage à ſes gens, il ſ'auiſa de les faire dépoüiller tous nuds, ſous pretexte de les vendre. Cependant c'eſtoit vouloir que l'on ſceuſt combien ils auoient la chair blanche, car ils n'auoiét pas accouſtumé de ſe dépoüiller. Combien dy-je, ils eſtoient mols, & mal-faits à la fatigue, comme ceux qui combattoient ſur des chariots. On fit donc ce qu'il auoit commandé. Apres quoy il courut vn bruit entre les ſoldats, qu'ils n'auroient plus affaire qu'à combattre des femmes. *Xenoph. 3. hiſt. Grec.*

II. Mais auant que d'en venir là, elle bannit de ſon armée les laſches de cœur, & les temeraires, parce que ny les vns ny les autres ne ſont pas propres pour combattre du quartier d'Ephraim, ſçauoir du coſté de l'Occident. Ceux là, parce qu'ils aiment mieux ne point vaincre que de mourir. Ceux cy parce qu'ils ne combattent pas tant pour vaincre, que pour monſtrer qu'ils ne craignent point la mort. C'eſt à dire, pluſtoſt de force aydée de ſtupidité, que de ſcience ſecondée d'adreſſe. Elle ne feroit donc eſtat de tels ſoldats, pour en ſi grand nombre qu'ils fuſſent. Sçachant bien que c'eſt d'eux que la guerriere Iudith parloit, quand elle diſoit à Dieu, *Ta puiſſance n'eſt point en multitude.* Quel effet ſçauroit faire vne armée compoſée de ſoldats auſſi hardis que l'Athenien Piſander, qui ne vouloit point aller à la guerre, parce qu'il n'auoit pas l'aſſeurance de voir la pointe d'vne lance? Ou qui n'oſeroient monſtrer les dents qu'aux enfans? Comme Andromache le *Iudith 9. v. 16.* *Xenoph. conuiu.*

reproche à Vlyſſe, qui cherchoit l'heritier de ſa mai-
Senec. Troad. act. 3. ſon pour le faire mourir, en luy diſant: Ce ſont de tes traits ſoldat de nuit, qui es hardy contre vn enfant que tu peux mettre à mort. C'eſt la premiere fois que tu as oſé rien entreprendre en plein iour. Que ſçauroit-elle non plus conquerir, aſſiſtée ſeulement de gens temeraires, dont la fougue & la folie couſte le plus ſouuent la reputation d'vn chef? Ces vices ſont ordinairement ſuiuis de mauuais ſuccez. Ajouſtez que ces inconſiderez ne combattét pas pour la fin de ces inſtitutions, qui rend les combats iuſtes & permis, oüy bien pour s'en faire acroire, ou ſans neceſſité. Ils ne ſe ſoucient apparemment de leur vie: mais cela vient d'vne ſotte confiance & indiſcrette, comme parle Salomon, & non de force. C'eſt bien monſtrer de ne ſçauoir mettre la difference qu'il y a entre la confiance & l'audace. Dangereuſe ignorance, ſur tout en vn chef. Iulien
Nazianze, oraiſon 4. contre Iulian. l'Apoſtat en eſt accuſé par ſaint Gregoire de Nazianze, où il luy parle de cette ſorte. Auoir le cœur bon & de la confiance où il faut, c'eſt magnanimité. Au contraire, eſtre mol & languiſſant, & fuir l'occaſion, c'eſt timidité & laſcheté. Quand donc plus le peril eſt euident, plus on le va chercher, & plus on ſe iette dans le danger ſans ſe ſçauoir retenir, c'eſt ce qui s'appelle temerité. Comme auſſi ceder & s'accommoder au temps, c'eſt precaution & prudence. Ciceron prend en quelque ſorte encore mieux la penſée de Salomon,
Cicer. 1. offic. cap. 8. tant elle eſt pleine de raiſon. C'eſt quand il dit: Il ſe faut bien empeſcher tant que l'on peut de s'expoſer aux perils ſans neceſſité. Il n'eſt rien de plus ſot. C'eſt pourquoy en allant aux occaſions, il faudroit ſuiure

la couſtume des medecins. Ils traittent legerement ceux qui ne ſont gueres malades, & ſe voyent ſouuentefois obligez d'ordonner de dangereux & douteux remedes aux dangereuſes maladies. Il n'appartient donc qu'à celuy qui a perdu le ſens de demander que l'air ſe trouble quand le temps eſt calme. Non que ce ne ſoit eſtre ſage que de s'oppoſer à l'orage de tout ſon pouuoir, & à la tempeſte ſi elle ſe leue: mais encore eſt-il bon de conſiderer s'il en arriue plus de bien, au cas que vous vous reſoudiez d'en voir la fin, que de mal ſi vous laiſſez les affaires en doute. Tellement que les coüards doutans de leurs forces, n'oſent rien hazarder, & ne ſe fient point à l'eſperance. Les ſages au contraire, ſur tout ſi les parties ſont égales, font touſiours paroiſtre combien leur hardieſſe eſt plus aſſeurée. A cauſe de la grandeur de courage qui leur vient de la prudence.

III. La vraye vertu laiſſe donc ces gens là. Elle a auſſi aſſez ſouuent témoigné le peu d'eſtat qu'elle fait de la force militaire ou corporelle, qui n'eſt qu'vne partie de la vertu de force, ſelon Ariſtote. Car elle ne l'eſtime qu'entant qu'elle peut eſtre employée pour les executions de la vraye force. C'eſt à ces deſſeins qu'elle a eſté receuë au cartier d'Ephraim, & ſignifiée par le taureau de ſes eſtendars. Oyons ce que le Seigneur en dit à Gedeon. *Tu as vn grand peuple auec toy, & Madian ne ſera point baillé en ſes mains, afin qu'Iſraël ne ſe glorifie contre moy, & qu'il ne die, Ie ſuis deliuré par mes forces.* Ce beau texte ſi formel & ſi exprés monſtre euidemment, que la vaine gloire ou preſomption, qui ſont des vices ordinaires à la force Iudic. 7. v. 3.

corporelle, déplaiſent au Seigneur. Il eſt ialoux de ſon honneur. Il ne veut pas allant à la guerre, que l'on preſume d'autre choſe que de ſes aſſiſtances & bienfaits. Il m'apprend de plus, que ce n'eſt pas aux grandes & nombreuſes armées, à donner les victoires. Non qu'elles n'y puiſſent eſtre vtiles, mais que ce n'eſt que comme i'ay fait voir que la force corporelle y peut ſeruir. Gedeon auec trois cens hommes, attaqua autrefois Madian, qui auoit vn nombre de gens preſque infiny, les plus cruels ennemis qu'il euſt au monde. Il ne laiſſa pas de les battre, & d'en triompher. Long tems apres ſous les Machabees, vne troupe enuiron de trois mille hommes défit Antiochus; encore bien qu'il fuſt aſſiſté des Orientaux & des Aſſyriens. Et le défit auec tant de carnage, que quarante-huit mille hommes demeurerent morts ſur la place. Il faut bien dire que ces ſoldats euſſent vne autre adreſſe, & bien plus de cœur que leurs aduerſaires, qui ſe confioient au grand nombre de leurs forces. Ce n'eſt pourtant pas le plus ſeur que de ſ'y fier, meſmes ſelon l'opinion des ſages anciens. Saint Thomas a conſideré, que tant en la Republique de Socrate, qu'en celle de Platon, le nombre des genſdarmes de leurs villes, excedoit de beaucoup celuy des citoyens. Ce qui luy a fait dire apres auoir allegué l'opinion de quelques autres, qu'il eſt mal-aiſé de determiner du nombre des ſoldats, parce qu'il y a des villes qui ſont plus puiſſantes les vnes que les autres. On en peut autant dire des Empires & des Royaumes. Il écrit de plus, que le moindre nombre de ſoldats de la ville de Rome, de l'ordre de ſon fondateur

S. Ambroſ. l. 1. offic. c. 40.

S. Thom. de Regim. princ. lib. 4 cap. 10.

Romulus, eſtoit de mille. Que c'eſt d'où eſt deriué le mot de gendarme en Latin. Comme pour ſignifier, que ceux qui faiſoient profeſſion de l'art militaire eſtoient du nombre de mille. En la guerre contre les Sabins, & depuis contre les Samnites, Romulus n'auoit que mille ſoldats. De ce nombre de mille eſtoit Dauid, ſelon le meſme Docteur, comme la meilleure épée de ſon Royaume. Suiuant quoy il entend que ces paroles ont eſté dittes de luy. *Mon bien-aimé eſt blanc & rouge, éleu entre mille.* Si ce n'eſt qu'il faille entendre par là qu'il eſtoit plus vaillant, que le meilleur cœur de ſes troupes. On luy dit bien plus que cela, vn iour qu'il vouloit aller à la meſlée. *Vous ne ſortirez pas, car vous ſeul en valez plus de dix mille.* De ce rang & merite pouuoient eſtre auſſi, les trois cens & dix-huit ſeruiteurs nais en la maiſon d'Abraham: Ie dis de ces hommes choiſis. Témoin les merueilleux effets d'armes qu'ils firent contre les puiſſances de quatre Rois. Mais à prendre les marques & les elements de ce nombre de trois cens, quant au myſtere qui y eſt ſignifié, ſelon le chiffre des Grecs, vous y trouuerez des forces, non ſeulement dignes des plus braues ſoldats, mais inuincibles, contre leſquelles les plus groſſes armées de la terre ne pourront faire reſiſtance. Car la lettre de ce nombre, ſelon que la forment les Grecs, repreſente la Croix. Et c'eſt ſur elle, que le *bien aimé blanc, & rouge,* a vaincu tout le monde. Ie dis ſur ces cornes du taureau de Ioſeph, de ce Sauueur, auec leſquelles il deuoit triompher des nations. De maniere que ſans toucher à la nombreuſe & reelle puiſſance de mon Roy tres-Chreſtien, ie puis luy

Le meſme.

Cantic 5 v. 10.

1. Rois 18 v. 3.

Geneſe 14. v. 4.

promettre des victoires en vertu de la Croix, ſi tant eſt qu'il face eſtat de la diſcipline de ces ſoldats choiſis entre mille, d'Ephraim, de Benjamin, & de Manaſſes. Qui refuſeroit de les luy promettre auec moy? Non ceux qui ſont bien informez de ſa pieté. Non ceux qui ſçauent qu'il employe ſes ſoldats contre les ennemis du crucifié. Ne craignez point ô ſoldats de mõ Iuſte, vous vaincrez par ce ſigne. Ce n'a point eſté pour luy que le Sauueur y a triomphé des principautez & des puiſſances, ç'a eſté pour vous. Ne vous fiez point au nombre. La ſageſſe ſurpaſſe la puiſſance, comme dit le Sage. *Meilleure eſt la ſageſſe, que les forces guerrieres.* La Croix eſt le ſigne de la ſageſſe de Dieu, où la ſageſſe du monde a eſté ruinée. Ce prophane diſoit auſſi fort à propos. Vne ſage ceruelle, fuſt-elle toute ſeule, eſt preferable à pluſieurs mains. Bref, Salomon m'aſſeure que le *ſage Roy diſſipe les impies.* N'a-t'on pas veu par experience, qu'il y a de la confuſion aux trop grãdes armées? Que les auis y ſont variables? Et que l'eſperance de la victoire, ne vient pas principalement du nombre des ſoldats? De ſorte que la vraye vertu approuue fort ce que l'on a fait dire au Roy Theoderic. Que la vertu ne ſe fie point à la multitude. Que les combats ſ'adonnent à peu de courages, & les fruits des combats à pluſieurs perſonnes.

Sap. 7. v. 1.

Euripid. chez Lipſe, l. 3 politic.

Prouerb 20. v. 26.

Ennod. Panegyr. de Theoderic.

IV. L'autre point que la vraye vertu doit traiter, eſt autant contre la preſomption de la force corporelle, qui *a dequoy ſe vanter, mais non enuers Dieu*, ſi elle n'eſt employée pour ſa querelle, qu'à la gloire de la vraye force qui triomphe des Rois. La vraye pierre de

Rom 4. v. 2.

touche de cette vertu, c'eſt la conſtance contre les deſaſtres de la guerre. Moyſe l'admire en Benjamin: *Le tres-aimé du Seigneur habitera ſeurement en luy.* Car c'eſt par ce moyen que le ſoldat peut rendre ſes armes glorieuſes, parce que la conſtance eſt touſiours animée de l'eſperance des bienfaits de la droitte. Ie dis de la ſainte ambition de la parfaite felicité. Grande valeur, grande conſtance que celle de ce genereux reietton de la race de Benjamin, qui diſoit: Les ſouffrances de ce monde n'approchent pas du prix *de la gloire à venir qui ſera reuelée en nous.* Vous m'obietterez que la vraye vertu ne deuroit ſe ſeruir de ce paſſage traittant de la force militaire, contre l'intention de ſaint Paul, qui ne s'en ſert que pour animer la force Chreſtienne: mais c'eſt à ſçauoir ſi tous les Chreſtiens ne ſont pas des ſoldats. Et puis ie ſçay tres-aſſeurément que cette comparaiſon ne déplairoit pas aux meilleurs eſprits du viuant de ſaint Paul. Témoin Seneque qui en a fait vne ſemblable à autre intention, de cette ſorte: Les grands hommes ſe plaiſent quelquefois aux deſaſtres & aux aduerſitez, ne plus ne moins que les forts ſoldats aux batailles & aux aſſauts. La vertu eſt auide d'occaſions perilleuſes. Elle penſe, non à ce qu'elle a à endurer, mais à ce qu'elle pretend. Parce que ce qu'elle doit ſouffrir, eſt meſmes vne partie de ſa gloire. Les braues gendarmes ſe glorifient en leurs playes, ils ſont contents & ont de l'oſtentation quand ils voyent couler leur ſang. Sur tout ſi c'eſt auec ſujet de dire qu'ils ne le pouuoient perdre en vne meilleure occaſion. L'Apoſtre de la race de Benjamin, le petit fils de la douleur qui engendre la gloire, auoit donc

Deut. 33. v. 12.

Romains 9. v. 18.

Seneque de prouidentia cap. 4.

Rom 5. v. 3. raiſon de ſe *glorifier en ſes ſouffrances*, non à la façon du peuple de Dieu, qui preſumoit de défaire Madian & ſon armée par ſa force, mais en deſirant que le Seigneur fuſt magnifié en ſon corps, *ſoit par la vie, ſoit par la mort.* En fin ce Benjamite combattoit touſjours du coſté de l'Occident, puis qu'il diſoit: *Ie meurs tous les iours pour voſtre gloire mes freres.* Pour voſtre gloire dit-il, car ie ſçay que vous n'en auez point d'autre que celle de Dieu.

Philipp 1 v. 20

1 Cor 15. v 31.

V. Cela eſtant, ie vous diray mon auis touchant l'ambition de la vraye vertu, & celle des ſoldats de ſon armée. Elle les demanderoit auſſi reſolus à la mort que S. Paul. Ou certes, s'il vous ſemble que cette ambition eſt par trop heroique, auſſi conſtants que les Martyrs. Ou ſi non, elle ſe contenteroit qu'ils fuſſent aſſez forts, pour témoigner qu'ils ont fait leurs exercices militaires en combattant contre les aduerſitez, & contre ce que l'on appelle mal-heur & fortune. Car la cauſe qui fait le martyre, ne manquant pas aux plus iuſtes entrepriſes des armes de ſon Iuſte, elle voudroit que le courage de ſes ſoldats euſt l'affection de porter les armes à cette intention. O intention digne de l'Empire tres-Chreſtien! Cette intention ô ſoldats, n'auancera pas vos iours, oüy bien voſtre felicité. Tous ceux qui ont deſiré le martyre ne l'ont pas enduré pour cela. Au contraire à ce que dit ſaint Auguſtin, on les lioit, on les empriſonnoit, on les outrageoit, on les tourmentoit, on les bruſloit, on les déchiroit, on les maſſacroit, & ils en multiplioient. Ils ne croyoient pas de bien combattre pour ſe ſauuer, ſ'ils ne mépriſoient le ſalut pour l'amour du Sauueur.

S Auguſtin liure 22. de la Cité de Dieu, c. 6.

Ainſi

Ainſi ô genereux ſoldats de mon Iuſte, ſi vous fuyez auſſi peu le cartier de la Croix & de l'Occident, que celuy de l'Orient, ou du Midy; ie dis, que l'eſperance & l'honneur, vous n'en mourrez pas pluſtoſt pour cela. Mais de deux choſes l'vne, ou ſi vous échappez ayans l'intention de mourir au ſeruice de voſtre Roy, dont la querelle eſt iuſte, le Sauueur *ſera magnifié par voſtre vie.* Ou ſi vous y demeurez, ce ſera *par voſtre mort*, qui ſera infalliblement recompenſée de gloire immortelle. Courage, il eſt peu de tempeſtes & d'orages, qui abbattent tous les noyers d'vne campagne. L'Hyuer ne dépoüille pas tous les arbres de leurs fueilles. Ainſi ny la guerre n'abbat pas tous les ſoldats qui ſ'expoſent à ſes tempeſtes, & les batailles que l'on donne ſeroient trop ſanglantes, ſi meſmes tous ceux qui ſ'y trouuent y eſtoient bleſſez. Voulez-vous en mépriſer les carnages? Prenez vne genereuſe reſolution de mourir. Vous ne mourrez qu'au lict d'honneur. Les bleſſures ſeront vne partie de voſtre gloire. Les deſaſtres ne ſont point à craindre, ſi ce n'eſt par ceux qui ne ſe les ſont pas propoſez. Quant à la gloire, elle ſuit indubitablement le deſſein que l'on a de ſeruir Dieu, & de ſouſtenir la querelle du Crucifié en ſeruant ſon Prince. Sçauez-vous en ſuitte de tout cela, ce qui porte le plus la vraye vertu à cette ambition? C'eſt le déplaiſir qu'elle a de voir, que les Païens ayent plus fait en combattant contre la fortune, pour l'amour d'vne ſimple vertu, que les communs Chreſtiens ne veulent faire en combattant contre les rebelles, pour l'amour d'elle. Car comment peut-elle eſtre informée de ces points, que ce n'eſt

pas eſtre aſſez fort, ny aſſez conſtant, ſelon les principes de la vertu ſeculiere, ſi l'on ſe contente de ſe preparer contre la fortune, mais qu'il faut meſmes auoir le cœur de la faire appeller: que vaincre quelqu'vn ſans danger de mourir, c'eſt le vaincre ſans gloire: que la fortune ne veut pas ſe battre, que contre ſes pareils: & que ſi l'on n'eſt en tres-bonne eſtime, elle paſſera outre par mépris, & n'attaquera pas: que c'eſt pourquoy elle ſ'eſt priſe de toutes ſes forces à tant de braues hommes, qu'elle a voulu éprouuer de ſe battre en tant de façons; par le feu, contre Mucius, par la pauureté, contre Fabricius, par l'exil, contre Rutilius, par les tourments, contre Regulus, par le venin, contre Socrate, par la mort, contre Caton: comment dy-je, peut-elle eſtre tres-bien auertie de tout cela, ſans ſe laiſſer aller à cette genereuſe ambition, que ſes ſoldats embraſſent le conſeil de ce guerrier Benjamite qui diſoit, *Rendons-nous loüables en toutes choſes, comme ſeruiteurs de Dieu, par grande patience, en puiſſance de Dieu, par armes de Iuſtice, à dextre, & à ſeneſtre?* Car elle y void Benjamin & Manaſſes, dont l'vn ſe propoſe la gloire de Dieu deuant les yeux, & l'autre fait profeſſion de l'oubly, & du mépris de la gloire du monde en ſon ame. Saint Paul ajoute, qu'il faut combattre *par honneur, & par deshonneur, par infamie, & par bonne renommée, comme inconnus, & en ſe faiſant connoiſtre, comme mourans, & voicy nous viuons, comme chaſtiez, & non mis à mort.* Ie veux que l'on meure pour vne ſi iuſte querelle, mais cette mort eſt vn gain. Mais cette mort conduit à l'immortalité. Pour l'eſperance de laquelle, les ſoldats inſtruits à l'é-

2. Cor. 6. v. 4. & 5.

Au meſme lieu.

chole de Platõ, combattoient & mépriſoient la mort. Car à ce que l'on dit, c'eſt pourquoy il propoſe l'exemple de Herus-Pamphilien, qui eſtant mort pour la patrie, en combattant en homme de bien, fut reſuſcité. Pour ſignifier, que ceux qui meurent pour le bien public, reſuſcitent à la vraye vie. Vous direz que c'eſt icy vne inuention de Platon. Mais au moins ne ſçauriez-vous nier, qu'il n'euſt quelque lueur de nos veritez en l'ame, puis qu'il a bien eu l'eſprit de l'inuenter de la ſorte. Ce que ie dis, ſans preiudice de ceux, meſmes des noſtres, qui ont écrit, que ce n'eſtoit pas vne fable, mais vne hiſtoire.

Marſil. Ficinus, præfat. ſur le 10. de la Repub de Platon.

CHAPITRE XLVI.

I. Allegories d'Aſer & Nephtali. II. Que ſignifie qu'Aſer deuoit eſtre agreable à ſes freres. Qualitez requiſes aux ſoldats du Iuſte pour meriter qu'il les appelle ſes compagnons. III. Le Iuſte demande vne autre capacité en ſes ſoldats que celle de porter les armes. IV. Il les voudroit amoureux de la vertu, pour auoir plus de ſujet de les aimer, & ſe pouuoir aſſeurer de leur amour, qui eſt vne beaucoup plus fidelle protection du Prince que celle de ſes gardes. V. Diligence ſecondée de la preuoyance tres-vtile aux armées, & quelquefois neceſſaire. VI. Deux ſortes de liberalitez dont le Prince doit vſer à l'endroit des gens de guerre.

I. SI donc ô braues & valeureux ſoldats, vous eſtes tels que la vraye vertu vous vient de dépeindre, ſuiuez la conſtamment à la guerre. Ne vous effrayez pas de ce que l'on vous conduit vers l'Aquilon, contre les frimats de la deſobeïſſance & de la rebellion. Car voſtre Prince ne vous y conduit pas ſans la croix. Non ſans la prudence, elle eſt figurée au Patriarche Dan, qui commande de ce coſté là. Non ſans preuoyance, elle eſt entenduë par Azer. Bref, la bonté & la diligence accompagnent voſtre Iuſte, & ſont ſignifiées par Nephtali. Or toutes ces vertus ſont fort officieuſes en la guerre. Suiuez donc hardiment voſtre chef. Ce ne vous eſt pas peu de gloire de ſuiure vn tel Prince. Pourquoy craindre, ſi vous vous repreſentez que l'on va combattre cette malice Aquilonaire, non ſeulement pour l'vtilité publique, mais encore pour le bien de ceux qui ſont dans la deſobeiſſance? Et pourquoy feindre d'y aller, ſous ombre qu'ils ſont du meſme Royaume que vous? Ce n'eſt que corporellement, & non par affection ou par deuoir. Fiez vous ſeulement à la prudence de voſtre chef. Il ſçait aſſez auec combien plus d'épargne & de bonté il faut faire la guerre en ſes Eſtats, que contre les eſtrangers. Soit pour ne point fouler ſes ſujets, dont on a touſiours affaire, ſoit pour ne ſe point ſi fort détruire, que les voiſins s'imaginent, que l'on a vne trop mauuaiſe opinion de leur courage. Le general de l'armée d'Iſraël du coſté de Septentrion, qui eſt comparé au ſerpent à cauſe de ſa prudence, portoit vne

aigle en ſes drappeaux. Quant à ſes conſors Aſer & Nephtali, il ne ſe peut dire plus de loüanges de deux chefs d'armées, que celles que Moyſe leur donne. *Nephtali aura fruition d'abondance* & de faueurs, *& ſera plein de benedictions, il poſſedera la mer & le Midy. Aſer ſera benit en ſes enfans, & ſera agreable à ſes freres, & trempera ſon pied en l'huyle.* Deut. 33. v. 23. Toutes ſes affections ſeront illuſtrées de prudence, & conduittes par clairuoyance. Il ſera bien receu à cauſe des vtilitez qui prouiennent de ces vertus. *Ta vieilleſſe ſoit comme les iours de ta ieuneſſe. Il n'y a point d'autre Dieu ſemblable au Dieu tres-juſte, qui chaſſera de deuant toy tes ennemis, & dira, ſois deſtruit.* La meſme v. 25. & 26. Prenez bien garde que ces deux chefs reçoiuent de grandes benedictions, qui ne peuuent eſtre que des ſignes tres-manifeſtes de leurs merites, & de l'affection qu'on leur portoit. Auſſi certes n'eſt-il point de vertu plus aimable que la prudence. Ie ne dis pas celle qui eſt ſi graue, ſi ſeuere, ſi retenuë, qu'elle donne de l'apprehenſion pluſtoſt que de l'affection, mais celle qui eſt fondée en charité. Attendu que cette vertu qui fait aimer tout ce qui eſt capable d'affection, doit eſtre plus aimable que toute autre. Ce qui la peut mettre en credit, c'eſt ſon aſſociée la preuoyance, aſſiſtée de la pouruoyance & de la liberalité. Vous en auez la figure en Aſer, qui eſt vſurpé par ſaint Ambroiſe, pour ſignifier les richeſſes, propre gibier de la liberalité. S. Ambroiſe de benedict. Patriarch. Et encore l'abondance des viures, & autres munitions, conformément à ce que Iacob a dit de luy, que ſon *pain eſtoit gras.* Geneſ. 49. v. 20. Et Moyſe, qu'il marcheroit *dedans l'huyle*, c'eſt à dire, qu'il ſeroit enuironné d'abondance. Deuter. 33 deſſus. Outre ce, la prudence ſe rend

aimable en vn Prince, par les témoignages de ſa bien-veillance à l'endroit de ſes ſoldats. C'eſt ce qui eſt entendu par Nephtali, dont il eſt écrit, *Nephtali eſt comme vne biche laſchée, donnant des paroles de beauté.* Come s'il diſoit, de belles & bonnes paroles, accompagnées de bons effets. Car les promeſſes perdent quelque choſe de leurs magnificences, ſi elles ſont ſuiuies de longues remiſes. Les executions n'en doiuent donc eſtre tardiues, mais accompagnées de bontez, qui partent auſſi viſte au contentement de ceux qui les eſperent, que la biche qui ſe lance deuant les chiens.

Genes. 49 v. 21.

II. Il eſt vray qu'Aſer deuoit eſtre agreable *à ſes freres.* Ie voudrois dire, à ſes ſemblables; ſi ce n'eſt qu'eſtant l'vn des Capitaines du coſté de l'Aquilon, où logent les méchants, i'aime mieux dire à ſes compagnons. A ceux qui aprouuent le deſſein qu'il a de faire la guerre aux rebelles qui deſobeïſſent à leur pere, & à leur Roy. Qui dy-je, le veulent ſuiure, & ſeruir en cette occaſion, pour auoir la gloire de les détruire. Or rien ne ſçauroit ſi bien détruire le vice que la vertu. En ſigne dequoy vous voyez en cette Prophetie, que c'eſt Dieu qui dit aux ennemis en les chaſſant de deuant la face d'Aſer, *ſois détruit.* Par conſequent, ſi c'eſt le tres-Iuſte qui ruine les iniques, & l'Oinct tres-Chreſtien, le Lieutenant du Tout-puiſſant en terre, & comme tel, le Iuſte de la vraye vertu qui fait la guerre aux rebelles, il ſ'enſuit que ſes Royales intentions doiuent eſtre agreables à ſes freres, c'eſt à dire, à ſes compagnons. Les grands Princes donnent volontiers des noms honorables à leurs

ſoldats. Alexandre le Grand appelloit les ſiens, ſes peres. Honneur qu'ils receuront dautant plus facilement de mon Iuſte, qu'ils ſe ſeront efforcez de le meriter par leur iuſtice & probité. De maniere que non ſeulement la vraye vertu deſire des ſoldats qui ayent les qualitez qu'elle leur a données, mais ſur tout la probité, ſans laquelle il eſt impoſſible de faire de grands effets du coſté de l'Aquilon. Les vices des ſoldars ſont plus à redouter que les armes des ennemis. Quel ordre y auroit-il en l'armée de ſon Iuſte, ſi ſes compagnons eſtoient iniuſtes & vicieux ? Selon ſes principes il eſt impoſſible d'eſtre bien obeïſſant ſans prudence, ny bien prudent ſans la probité. Le meſchant n'a ny ſageſſe ny force, ny conſtance qui luy ſoit propre. Il ſeroit donc trop mal preparé à la mort ſelon ſes inſtitutions, & ne meriteroit de combattre ſous les enſeignes de ſon Iuſte. Car il fait eſtat de l'aigle Royale des eſtendarts de Dan, c'eſt à dire, de l'œil de prudence tres-Chreſtienne, alliée de la charité, fortifiée par la Croix. Et c'eſt ſur elle que le ſerpent myſtique nous a deliurez de la ſeruitude du ſerpent d'Aquilon, d'où vient le mal des ſoldats, auſſi bien que celuy des ames:

S. Thomas l. 1. de regimi. c. 8.

III. Si bien que la vraye vertu demande vne autre capacité en vn ſoldat, que celle de porter les armes. Le fort, valeureux, & victorieux champion Antiochus d'Arcadie ayant eſté mal veu du Roy de Perſe, à cauſe des troupes qu'il luy auoit menées, eut bonne raiſon de dire eſtant de retour à ſon païs, & ſ'adreſſant aux Gouuerneurs d'Arcadie, que le Roy de Perſe ſe pouuoit vanter d'auoir dix mille hommes, tant boulan-

Xenophon l. 7. hiſt. Grec.

gers, cuiſiniers, échançons, que portiers; mais pour de braues hommes, & qui euſſent le courage de ſe battre contre les Grecs, quoy qu'il en euſt bien cherché, il n'en auoit pas peu trouuer vn ſeul. Ce n'eſt pas ce que la vraye vertu veut donner occaſion de dire de l'armée de ſon Iuſte, ny que les blaſphemateurs du nom de Dieu, les impudiques, les yurongnes, en fin les gens de mauuaiſe vie y ſont en grand nombre. Qu'au contraire l'on ſeroit en peine d'y trouuer des gendarmes, qui en faiſant ſeruice à leur Prince, ne ſoient capables de combattre le vice de leurs mœurs. Sans ce preiugé de valeur, elle ne pourroit eſperer la victoire ſur les rebelles à la pieté & à leur deuoir. Que ſi elle demande la probité & la vertu en ſon armée, c'eſt pour ſuiure l'ordre que le Duc d'Iſraël en bien-faits fit eſtablir en celle de Moyſe. Car non ſeulement il luy commanda de choiſir de bons Capitaines, mais auſſi à ce que remarque Philon, de bons ſoldats, prenant garde & à la force du corps, & aux habitudes de l'ame. Au corps s'il eſtoit ſain & entier, à l'ame ſi elle eſtoit hardie & aſſeurée, ſi elle auoit bon ſens, ſi elle mépriſoit la terreur, ſi elle eſtoit auide d'honneur, & aſſez genereuſe pour preferer vne honorable mort à vne ignominieuſe vie. Il en donne quelques raiſons, qui ſont auſſi en des autheurs plus anciens que luy, & que ie iuge conformes à ces inſtitutions. Reiettant donc les puſillanimes qui eſtoient caſſez aux armes par Moyſe, pour empeſcher qu'ils ne fiſſent faillir le cœur aux autres, il monſtre que la contagion des vices ſe prend fort facilement. Sur tout parmy le bruit de la guerre, où la raiſon eſt troublée à force de debats,

Philon de fortitud.

bats, & ne ſçait aſſez diſcerner ce qu'elle doit embraſſer. Car c'eſt où les poltrons ſe diſent fins, les timides aduiſez, les coüards prouides, mettant ainſi des vices tres-inciuils à couuert ſous des noms honneſtes. Xenophon deuant luy auoit preſque eu la meſme penſée. Vous cherchez diſoit-il, de bons cheuaux pour aller à la guerre, & ne vous ſouciez pas beaucoup s'ils ſont de voſtre païs ou non, pourquoy ne ferez vous pas eſtat d'auoir des hommes qui fortifient voſtre party, & vous facent de l'honneur, de quelque contrée qu'ils ſoient? C'eſt mon opinió que vous vous en trouueriez mieux. Car tout ainſi que le chariot où l'on attelera des cheuaux pareſſeux, n'ira iamais bien viſte: de meſmes ny voſtre armée ne ſera point bien iuſte, ſi vous y ſouffrez les iniuſtes auec les vertueux. Ainſi eſt-ce que ſi vous vo⁹ ſeruez de valets qui ſoiét ſujets au vice, voſtre maiſon ſera en deſordre. Iuſques là que les ruines y ſeroient moins aſſeurées ſi elle auoit beſoin de ſeruiteurs, que ſi les vicieux y font du trouble. D'ailleurs les meſchans n'ont iamais l'ame bien libre, ce qui eſt tres-dangereux aux armées. Les eſprits preſens y ſont fort neceſſaires. Sans leur vigilance les corps ne ſont que des ſtatues. Me demandez-vous pourquoy les meſchans ne ſont pas libres? Ie répons que c'eſt à cauſe qu'il eſt comme impoſſible que le cœur ne panche du coſté où ſes deſſeins l'emportent. Si les meſchans ont quelque liberté, elle eſt pluſtoſt ſenſitiue que raiſonnable. Comme vous experimentez en ceux qui ont faim, qui voyant à manger, tournent auſſi toſt les yeux de ce coſté là. C'eſt pourquoy ie diſois que le Legiſlateur dé fendoit d'enrooller de tels ſoldats, & n'admet-

Xenophon lib. 2. inſtitut. Cyri.

toit que ceux qui ayans l'ame dégagée de toutes paſſions, en eſtoient plus libres pour aller aux occaſions. Car ne plus ne moins que les bonnes armes ne ſeruent de rien à vn corps mutilé & debile, & qui à peine ſe peut porter, autant en eſt-il d'vne ame malade & vicieuſe, qui donne ſes mauuaiſes habitudes à vn corps, & le rend inhabile aux armes.

IV. Outre ces raiſons qui défendent à la vraye vertu d'admettre les vicieux en ſon armée, elle approuue auſſi merueilleuſement celle que Moyſe a touchée en beniſſant les chefs qui font la guerre du coſté de l'Aquilon. Il a dit qu'ils ſeroient agreables à leurs ſoldats, & aimez de leurs freres. Ce qui ſuppoſe qu'ils eſtoient amoureux de la vertu, qui eſt vne trop belle & trop digne paſſion, pour tomber en l'ame des vicieux. Chacun aime ſon ſemblable. Et ſçauez-vous à quoy cela tend? A monſtrer que pour aimer le Iuſte ainſi qu'il merite, il faut eſtre iuſte. Quelle felicité pour vn chef s'il eſt aimé de ſes ſoldats? Ie ne ſçay ſi ie la dois dire plus grande que celle des ſoldats, quand ils ſont aimez de leurs chefs. Toutefois ie n'oſerois; parce que ſi cette felicité vient de l'amour, l'on tient que les enfans n'aiment point tant que le pere. Vne choſe ſçay-je bien indubitablement, que le Prince qui a gaigné le cœur de ſes compagnons, n'a point beſoin d'autre garde. L'experience nous apprend diſoit le Panegyriſte de Traian, que l'innocence du Prince luy eſt vne tres-fidelle garde. N'auoir point affaire de protection, c'eſt vne fortereſſe inacceſſible, vne protection inexpugnable. Celuy-là à qui les gardes de la charité ne feront haye, ſe fera inutilement enuiron-

Plin. Panegyr. de Traiã.

ner de terreur. Les armes irritent, & ſont prouoquées par les armes. Il l'auoit à mon auis appris d'vn autre, qui dit ainſi. Comme ne nous ſera-ce choſe repro- *Xenoph. l. 7. inſtitut. de Cyrus.*
chable ſi nous voulons auoir des gardes, & que nous ne ſoyons point les gardes de nous meſmes? Cependant il eſt bien fort certain, que quelque garde que l'on ait, il n'en eſt point qui merite d'eſtre comparée à celle de la vertu, ou de ceux qui y excellent. La ſauuegarde qui prouient de ce coſté là eſt vn bien infallible. Au contraire quand la vertu abandonne quelqu'vn, il n'eſt pas conuenable que rien luy ſuccede à propos. Bien plus, car non ſeulement les chefs viuent en aſſeurance parmy les ſoldats qui les aiment, mais ils en ſont dauantage redoutez des Rois emulateurs de leur bon-heur. Les voyes pour en venir là, ſont faciles à des ames vrayement royales, qui ſont touſiours genereuſes, & qui aiment à bien faire. Certes il eſt trop raiſonnable que l'amour des ſoldats enuers le Prince qui les conduit, & qui eſt vne benediction qui leur vient du Ciel, ſoit entretenue par amour, à qui la liberalité eſt comme naturelle. Et pour moy ie ne fais point de difficulté d'auancer cette maxime. Si le Prince rend de pareils ou ſemblables témoignages d'affection aux gens de guerre, que Nephtali, qui les entretenoit & les exhortoit par de bons diſcours, ou comme parle l'Ecriture, *leur donnant des paroles de beauté* & de bonté, des paroles ſuiuies de bons effets, il en receura de grands témoignages d'affection. Chez les prophanes, le ieune Cyrus ſ'eſt rendu fort aimable & *Le meſme Xenophon l. 1. encpedit. Cyri.*
fort celebre, par le moyen de ſa liberalité. L'on croit qu'entre toutes les armées des anciens Capitaines cel-

le de Cyrus meritoit de porter le nom d'vne vraye armée; & que les miniſtres qui y commãdoient, eſtoient les plus braues hommes du monde. Quant à ſes ſoldats, l'on tient que de memoire d'homme, il n'en fuſt ny de meilleurs, ny en ſi grand nõbre que les ſiens, ny qui fiaſſent plus volontiers, & leurs corps, & leurs fortunes, & leurs vies, entre les mains de leurs chefs. Le bruit couroit par tout qu'il faiſoit ſouuent ce deſir. De viure au moins iuſques à ce qu'il euſt bien recompenſé ceux qui l'auoient bien ſeruy, & qu'il euſt vaincu ſes ennemis. Teleutias Lacedemonien n'eſtoit pas aſſez puiſſant pour enrichir ſes ſoldats, mais en recompenſe, voicy les *paroles de beauté* dont il ſe ſeruoit, pour leur témoigner l'enuie, & l'affection qu'il auoit de les obliger. Il eſt vray compagnons, que ie ne vous apporte point d'argent, mais Dieu aidant, & ſi vous me ſeruez bien, ie m'efforceray de faire en ſorte que rien ne vous manquera. Cependant ſoyez aſſeurez que tandis que ie ſeray en charge, vous n'aurez pas pis que moy. Vous vous émerueilleriez ſi ie vous dis, que i'aime mieux que rien ne vous manque qu'à moy. Mais i'atteſte Dieu, que ie ſeray plus volontiers deux iours ſans manger, que d'endurer que vous en demeuriez vn en ſouffrant la faim. Quand donc vous me verrez faire bonne chere, pour lors vous aurez ſujet d'auoüer que rien ne vous manque. Et quel amour penſez-vous que portaſſent les ſoldats à vne ſi genereuſe ame? Vn amour indicible. Quand il ſ'en retournoit chez luy, il n'y en auoit pas vn qui ne luy priſt la main pour la luy baiſer. D'vn coſté on luy mettoit des chappeaux de fleurs ſur la teſte. De

Le meſme l. 5. hiſt. Grec.

l'autre on le ceignoit de cordons & de rubans de ſoye. Ceux qui eſtoient venus trop tard pour luy dire adieu, & qui le trouuoient embarqué & party, en auoient vn extreme déplaiſir. Et c'eſtoit à qui mieux ietteroit des feſtons dans la mer apres luy, à qui luy donneroit le plus d'acclamations & de ſouhaits de bon-heur. Voila Nephtali plein de benedictions. Il aime pour eſtre aimé.

V. La liberalité eſt vn autre puiſſant ſoleil pour faire fleurir les armées. Mais comme elle eſt compriſe dans la prophetie des richeſſes & de l'abondance d'Aſer, la vraye vertu remarque cét autre point à propos de Nephtali. Nephtali combattoit ſous les enſeignes de l'aigle, & il reſſemble à vn *cerf lancé*. C'eſt dequoy ie m'eſtonne, car le cerf & l'aigle ne ſont pas naturellement bien enſemble. Et pourtant il ſeroit fort neceſſaire aux armées de les mettre bien d'accord, & que l'vn n'y fuſt point ſans l'autre. La diligence ou precipitation ſans la preuoyance n'y peut eſtre que nuiſible. Les Lacedemoniens gardoient la diſcipline militaire auſſi exactemẽt qu'elle ait eſté gardée d'autre nation: mais ils eſtoient de ceux qui ſe haſtoient le moins, & ne hazardoient rien mal à propos. C'eſt ce qui m'a touſiours fait eſtimer admirable la tres-iudicieuſe diligence d'Ageſilaus. Il paſſa le meſme traict de l'Helleſpont, par les meſmes nations par leſquelles le Roy de Perſe eſtoit entré dans la Grece, ſuiuy de cette merueilleuſe armée, dont il eſt tant parlé en l'hiſtoire: mais ce fut auec tant de diligence qu'il n'eſt pas preſque croyable. Car il fit autant de chemin en moins d'vn mois, que le Roy de Perſe en vn an. Ie

Geneſe 49. v. 11.

Xenoph. de Ageſilao.

veux bien qu'il faille plus de temps à faire filer vne grande flotte, qui eſtoit ſi prodigieuſe, qu'elle oſtoit par maniere de dire la veuë de la mer au Soleil, qu'il n'en faut à faire paſſer vn certain nombre de vaiſſeaux; mais auſſi y a-t'il bien de la difference entre vn mois & vne année. Outre que ce Roy des Lacedemoniens fit cette diligẽce en grande neceſſité, & non ſans auoir bien preueu que s'il tardoit plus long temps à ſecourir ſon païs, il le trouueroit ruiné. C'eſt pour dire qu'il eſt quelquefois neceſſaire qu'vne armée double le pas. Ce que l'on dit des pietons de l'armée Romaine n'eſt pas preſque poſſible. Quelques chargez qu'ils fuſſent, & c'eſtoit extraordinairement, témoin le prouerbe qui les appelloit les mulets de Marius, s'il falloit auancer, ils faiſoient vingt mille en cinq heures d'Eſté. Ceſar fit vn iour faire à toute ſon armée ſeize mille en ſix heures de nuit. Vne autre fois eſtant preſſé au mois d'Auril, quatre legions firent vn effort de vingt & cinq mille, partant de Gergouie auant minuit, & y retournant auant le iour ſuiuant. C'eſt autre choſe quand la neceſſité n'y eſt pas. Car pour lors ce conſeil de Salomon n'eſt point mauuais. *Le ſage craint & euite le danger, le mal auiſé s'auance, & marche auec confiance.* Prenez garde à vn nouueau, & à vn vieux ſoldat, vous y verrez bien de la difference au marcher. Celuy-là n'eſtant pas bien experimenté, ſe haſte fort, & marche auec vne grande fougue, mais il ne s'entretient pas. Le vieux ſoldat au contraire marche grauement, & ce n'eſt ny par pareſſe ny par laſcheté, c'eſt par experience.

Lipſe de milit. Roman. lib. 5.

Prouerb. 14. v. 16.

VI. Parlons maintenant de l'opulence d'Aſer. Il

y a deux voyes de bien faire aux ſoldats, ou quand le chef leur donne de ſes moyens, ou quand il leur en fait prendre ſur l'ennemy. Car cette derniere ſorte de liberalité rend le Prince encore plus celebre que l'autre. Aſer eſt fort riche, mais remarquez qu'il combat ſous les enſeignes de l'aigle, de laquelle les naturaliſtes écriuent qu'elle ne va iamais à la proye au voiſinage de ſon aire, ſi ce n'eſt quand elle ne peut plus aller bien loin à la chaſſe. Prenez garde auſſi aux façons de faire du peuple d'Iſraël, s'il ſort d'Egypte, c'eſt aux deſpens des Egyptiens, deſquels il emprunte la vaiſſelle à iamais rendre. Ce qui ne leur eſt point imputé à volerie, d'autant que Dieu à qui tout appartient le leur auoit ainſi commandé. S'il s'arme, c'eſt dit-on aux deſpens de l'armée de Pharaon. Il mange aux deſpens de l'air, il boit aux deſpens des rochers. Bref Moyſe ne met point la main à la bourſe, & ne va pas au threſor du Seigneur que le plus tard qu'il peut. Ce Teleutias dont ie parlois n'agueres approuuoit fort cette liberalité, puis qu'il diſoit. Que croyez vous de plus noble à voir que des ſoldats qui ne vont flater perſonne, ny Grec ny barbare, pour en tirer quelque ſolde? Soyons vaillants hommes, & la force pour auoir ce qui nous fait beſoin, ne nous manquera pour l'aller prendre d'où il eſt tres-honneſte de le prendre. Car pendant la guerre, croyez moy qu'il eſt veritable que non ſeulement le butin & la picorée que l'on va faire ſur l'ennemy, ſont des moyens aſſeurez d'auoir de la prouiſion, mais qui acquierent vne grande reputation. Quand cette voye de liberalité manque, il eſt raiſonnable qu'Aſer ait recours à ſa bourſe. En quoy

Au liure de l'Exode & des Nombres.

Xenoph. l. 5. hiſt. Grec.

La meſme l.2. ie veux croire que le ieune Cyrus l'auroit volontiers imité. Les Lacedemoniens le prierent vn iour de les vouloir aſſiſter, & d'embraſſer leur party. Il leur répondit que ſon pere le luy auoit ainſi commandé, & qu'il eſtoit en reſolution de luy obeïr. Que pour cét effet il eſtoit venu les ſecourir auec cinq cens talents. Que quand cela luy auroit manqué, il y mettroit du ſien, iuſques à y employer ce que ſon pere luy auoit donné pour ſon particulier. Apres quoy, il eſtoit reſolu de mettre le thrône où il auoit accouſtumé de s'aſſeoir, en lingots pour les ſeruir, car il eſtoit d'or & d'argent. Vous auez auſſi quelque choſe en l'hiſtoire du temps des accroiſſements de la Republique Romaine, qui fait à ce propos. Le peuple Romain qui alloit à la guerre eſtoit enroollé, & c'eſtoit la Republique qui payoit. Mais quand elle s'aperceut que l'épargne publique n'y ſuffiſoit pas, les biens des particuliers furent mis en commun. Le Senat meſmes ne ſe reſerua rien en tout, ſi ce n'eſt chacun vne bague d'or & vne bule, qui eſtoient les marques de leurs dignitez. Tant cette Republique croyoit fermement, qu'il falloit donner aux gens de guerre à quel prix que ce fuſt.

S. Thom. de Regim. prine. S. Auguſt. l. 3. de la Cité de Dieu, ch. 19

CHAPITRE XLVII.

I. Puiſſance de l'armée du Iuſte, de ſes raports auec l'armée d'Iſraël, quant à ce qui regarde l'aſſiſtance qu'elle receuoit du ciel. II. Et auſſi touchant les elements qui ont combattu pour elle. Il eſt premierement parlé de l'Ocean, à propos de la mer rouge, & du reſpect qu'il a porté

porté au paind'Aſer immolé ſur ſes riuages. III. pour tomber ſur la merueille de cette digue, que l'Ocean ſemble auoir redoutée. L'hiſtoire des Princes qui ont domté les grands fleuues & la mer, ne contient rien de ſi prodigieux. IV. Des reſpects & bons offices que l'Ocean a rendus à mon Iuſte, qui ſont attribuez à ſa pieté.

I. QVELLE puiſſance de Monarques, quelles troupes & quelle armée, quād vous y mettriez les forces de Xerxes, oſeroit attendre celle que la vraye vertu vient de dreſſer à ſon Iuſte, & qui eſt ſi parfaitement equipée d'armes & de conſeil? Qui n'eſpereroit auec tant de puiſſance de conquerir autant de mondes qu'en croyoit le Philoſophe qui fit pleurer Alexandre? Vertueuſe armée ſans doute, & comme telle, digne des meſmes faueurs que celle d'Iſraël qui en eſtoit la figure, & dont la vraye vertu a fait vn modelle pour former les troupes de mon Roy, & leur faire obtenir les faueurs du ciel, de la terre, de la mer. Car s'il eſt vray ce que la valeureuſe guerriere Debora en a dit, que *du ciel ait eſté bataillé* contre les Rois ennemis de ce peuple, que dy-je, *Les eſtoilles demeurant en leur ordre, & en leurs cours, ont combattu contre Sizara*, ce n'eſt pas plus pour raconter les hiſtoires des guerres de ce temps là, que pour predire le bonheur des *nouuelles batailles* qu'a *choiſi le Seigneur.* Luy qui humilie ceux qui ſe glorifient en leurs forces, qui eſtant le Seigneur des vertus, & le Roy de gloire, donne ſecours, & conduit heureuſement par ſes bienfaits

Iudic. 5 v. 20.

Iudith 5. v. 17

ceux qui prennent les armes des vertus contre le vice. Le rapport de l'armée d'Iſraël, auec celle de la vraye vertu, eſt donc auſſi iuſte qu'il ſe peut. L'vne répond tres-bien à l'autre, ſoit du coſté des bien-faits, qui ont paru en l'ordre des troupes, ſoit en leur diſcipline militaire, en la ſuffiſance des chefs, en l'aſſiſtance d'enhaut. Voyons en ſuitte ſi les elements y ont contribué. S'il s'eſt veu en noſtre Empire rien de ſemblable aux prodiges du voyage des deſerts de l'Arabie.

II. Ie ne veux point mettre en ieu ce fleuue qui donna paſſage aux troupes du Seigneur, ie voudrois vn témoignage de plus prodigieuſe admiration. Qui ne ſçait ce que la mer rouge a fait pour aſſiſter ces ſoldats? L'hiſtoire ſainte le raconte, & tous ceux qui ont gaigné des victoires le doiuent admirer. Certes la valeureuſe Debora s'en eſt ſouuenue, apres auoir défait le Roy Iabin. Particulierement où elle chante
Iudic. 5. v. 17. à Dieu cette loüange. *Aſer demeuroit en la riue de la*
Hebrieu. *mer, & demeuroit és ports.* Selon l'Hebrieu, *Aſer ſe repoſa aux riues de la mer, & ſa demeure ſera ſur les fracteures d'icelle.* Ou certes, l'on voudroit que ce relatif regardaſt les haures. Et pour lors on pourroit lire. *Il habitera ſur les rupeures des haures.* Ie voy bien qu'il n'eſt icy parlé que d'Aſer, mais tout ainſi que par le nom de Iuda, ſont entendues les douze Tribus; & depuis les dix par le nom d'Ephraim, quand à ſçauoir elles furent ſeparées de Iuda: de meſme par le nom *d'Aſer*, l'on pourroit entendre toute l'armée, tant à raiſon de ſes richeſſes & de ſes abondances, qu'entant qu'il eſtoit du cartier de la prudence la generale de ces troupes, qu'auſſi parce que c'eſt vne tres-parfaite

figure de Ieſus-Chriſt, qui ſ'eſt fait pain, & breuuage pour nous au ſaint Sacrement. Pain de victoire, & de proſperité, qui accompagna cette armée le long des deſerts, comme dit ſaint Paul, *Ils beuuoient de la pierre ſpirituelle, qui les ſuiuoit, & la pierre eſtoit Ieſus-Chriſt.* 1. Cor. 10. 4. De maniere que par les fractures de la mer, l'on pourroit entendre les douze ſentiers de la mer rouge, lors qu'elle ſe rendit ſi officieuſe aux enfans d'Iſraël, & quand en refermant ſes paſſages, elle fut ſi fatale aux Egyptiens. L'Ocean eſt de bien plus grande étendue, & beaucoup plus indomtable que la mer rouge. Neãtmoins ayant l'armée de noſtre Aſer ſur le ſable de l'vn de ſes plus celebres riuages, il apprend aux rebelles qui le voyent continuellement à obeïr à ſa Majeſté, & veut bien accommoder ſes flus & ſes reflus à ſes flottes, & permettre non ſans faire voir vn nouueau miracle à l'vniuers, que l'on luy faſſe la loy. Quel plus grand prodige penſe-t'on iamais voir au monde! L'Ocean ſe contient auſſi fidellement, que s'il euſt promis de ne point franchir les barrieres que l'on luy auoit données, iuſques à ce que les rebelles ſeroient ſoumis à faire la volonté de leur Prince. Ainſi eſt-ce que le Soleil ſarreſta du temps de Ioſué, comme s'il euſt pris plaiſir à voir la vengeance que l'on prenoit des ennemis de ſon Createur. Alors le Soleil obeïſſoit à la voix d'vn homme. Mais c'eſt vne bien plus forte conſideration que celle-là, qui arreſte les fougues de l'Ocean de ce riuage empierré. Car non ſeulement vous diriez que tous les flots de ce vaſte element viennent voir comme par admiration, & les vns apres les autres, des gens de guerre inſtituez ſelon la diſcipline de la vraye Ioſué 10. v. 12.

vertu, mais qu'ils ſ'étonnent de ce qu'on ſe comporte dans vne armée, auec autant ou plus d'ordre, qu'il y en pouuoit auoir dans les villes ou dans les maiſons. Auec vne telle pieté, que le blaſpheme y eſt auſſi rare que le tonnerre en Hyuer. Auec tant de continence, que l'incontinence y eſt auſſi peu pardonnée que la rebellion. Le tout de l'ordre d'vn Roy qui n'eſt pas plus empeſché, bien qu'il ait l'œil & l'oreille par tout, que s'il n'auoit autre charge que de commander à vne nauire, où il peuſt voir tous ſes ſoldats à la fois, & quand il luy plairoit. Non ſeulement dy-je, l'Ocean porte du reſpect à toutes ces merueilles, & pour le dire ainſi, ſ'étonne de voir ce qu'il n'a pas accouſtumé de voir ſur le riuage des Scythes, ny par tout où la vraye vertu ne commande pas; mais ce qui le rend capable de ces ſentiments, & qui l'oblige à l'obeïſſance, c'eſt l'adorable pain d'Aſer, le *createur des eaux* que l'on ſacrifie ſur ſes ports, & où depuis tant de temps il ne l'auoit plus ſenty dans ce myſtere. Ce n'eſt point le Ieſus de la loy qui luy commande, c'eſt le Ieſus de la grace. C'eſt le pain des troupes celeſtes, qui ſ'eſt fait le pain des troupes de mon Iuſte.

Iudith 9. v. 17.

III. Iugez ſi ie n'auois pas quelque raiſon de ne vouloir parler du Iordain, qui ſe retire ſur ſes flots comme par reſpect, & à cauſe de l'Arche qui contenoit la figure du pain gras d'Aſer. Car ſi ie me fuſſe arreſté ſur cette allegorie, les rebelles euſſent coloré les prodiges qu'ils ont veu ſur les *fractures de la mer*, le long de cette digue, du nom d'euenement ordinaire aux eaux. Bien que à en parler ſainement & ſans paſſion, la reſiſtance qu'elle a faite

aux efforts ordinaires de l'Ocean, qui ne veut point eſtre gourmandé, & la force qu'elle a eu de ſe maintenir à point nommé, ſurpaſſe l'eſperance de l'inuention humaine. Ils euſſent pû alleguer ce qui eſt arriué à quelques Princes Païens, qui ſans aucune aſſiſtance de l'Arche du Seigneur, ſe ſont fait faire place, & donner paſſage à des fleuues beaucoup plus grands, plus profonds & plus rapides, que n'eſtoit pas le Iordain. L'Euphrate eſt vn fleuue tel que chacun ſçait, & qui à l'endroit de la ville dont ie veux parler, auoit deux ſtades de large. Cependant la derniere Reyne des Babyloniens Nictocris luy couppa chemin, & le détourna de ſon cours ordinaire, par le moyen d'vne chauſſée la plus merueilleuſe du monde ; & ce en attendant qu'elle euſt le loiſir de faire baſtir vn pont de prodigieuſe entrepriſe. Lequel eſtant acheué elle fit reprendre à ce grand fleuue ſon cours accouſtumé. Vous diriez que depuis ce temps là il en ſoit deuenu plus obeïſſant. Car il ſe laiſſa encore domter au grand Cyrus, & entra ainſi qu'on le voulut dans de grandes foſſes que ce Prince auoit fait faire exprés. Le ieune Cyrus le paſſa auſſi à gué auec toute ſon armée, & ſi perſonne ne fut mouïllé par deſſus les mammelles. Auſſi les Thapſaceniens proteſterent que l'on ne l'auoit iamais paſſé ſans batteau que cette fois là. Ce qui fit croire que c'eſtoit vn miracle, & que le fleuue cedoit à Cyrus qui deuoit regner. Darius a eſté vn autre grand guerrier, & le Danube vne autre grande riuiere, mais il ne laiſſa pas d'en venir à bout pour cela. Iuſques à le contraindre de luy donner paſſage allant contre les Scythes. Ce Prince braua de plus le Boſpho-

Xenophon l.1. expedit. Cyri. Herodot. l.1. c.185.

Xenoph. inſtitut. Cyri. lib. 7. Le meſme l.1. expedit. Cyri.

Strozal.9. de de Repub. chez Ariſtote.

Pline l.6.c.1.

re Thracien, autrement le deſtroit de Conſtantinople, qui ſepare l'Aſie de l'Europe. Car l'ayant enfermé ſous ſes nauires, il luy paſſa ſur le ventre. Par effet ces exemples ſont bien de tel poids, notamment en l'eſtime de ceux qui n'ont pas aſſez de pieté pour iuger de la difference qu'il y a entre vn miracle & vne merueille, entre les effets de la puiſſance humaine & de l'art, & ceux de la grace & puiſſance diuine, à qui les elements obeïſſent ſans nulle contradiction, que le reſpect que le Iordain porta à l'Arche du Seigneur en donnant paſſage à ſon armée, en eſt moins religieux, & moins conſiderable. Pour celuy de la mer rouge, il ſurpaſſe tout autre prodige. Vous me direz peut eſtre que lors de la merueille de ces *fractures* il n'eſtoit pas encore parlé de l'Arche d'alliance. Si eſtoit bien au moins de la figure du pain d'Aſer, & de l'auant myſtere de la manne de cette Arche. Témoin l'agneau Paſchal. Car cette mer n'a point eſté officieuſe à ce peuple qu'apres qu'il eut celebré la Paſque. D'ailleurs ſi elle leur donne paſſage, c'eſt en vertu de la verge de Moyſe, qui ſignifie la force & la vertu du pain d'Aſer, comme chante Dauid. *Ta verge & ton baſton m'ont conſolé. Tu as dreſſé vne table deuant moy, à l'encontre de ceux qui me tourmentent.* Si bien que, & le miracle du Iordain, & les fractures de la mer rouge, ſe font en vertu du pain d'Aſer. Quoy que celuy là ne ſoit point ſi prodigieux que celuy cy, au prix duquel il ne s'eſt rien veu de pareil. L'on dira peut eſtre encore que ç'a eſté vne grande entrepriſe ſur mer que celle de Xerxes, comme Ciceron l'a bien ſceu dire apres Platon. Conſideré qu'il paſſa en Grece auec tant

Pſeaume 23. v. 4.

Platon l. 4. des loix.
Ciceron l. 2. de finibus.

de flottes, qu'il luy fut aiſé de ioindre les deux riuages de l'Helleſpont, applaniſſant le mont Athon, voguant ſur la terre, & cheminant ſur la mer, paſſant les montagnes ſur des nauires, & la mer à beau pied. Mais qu'a cela d'égal au miracle de la mer rouge, qui donne *la terre ferme* dans ſes abiſmes au peuple de Dieu? Platon n'a donc pas dit en cela vne ſi grande merueille que le Sage, quand il dépeint le miraculeux paſſage de ce peuple, ſans vſer d'aucune figure de Rhetorique. *Tu as* dit-il, *donné voye en la mer, & le ſentier tres-ferme entre les ondes, monſtrant que tu es puiſſant de ſauuer en toutes choſes*, & ſans doute en tous elements. Comme s'il vouloit dire, Ce peuple qui te ſuiuoit par tout, ne pouuoit perir. Tu es conducteur en bienfaits, auſſi bien dans les entrailles de la mer, que dans les deſerts inhabitables de l'Arabie, qu'elle coſtoye. Le ſigne celeſte que l'on appelle la grande ourſe, qui eſt compoſé de ſept eſtoilles, porte le nom de guide des mariniers: Les pilotes en regardant cét aſtre font faire mille & mille ſillons ſur mer à leurs vaiſſeaux, & autant de voyages qu'il leur plaiſt. Si bien qu'il ſembloit neceſſaire, comme parle Philon, que le genre humain, ce noble animal bien aimé de Dieu ne manquaſt de l'aſſiſtance d'enhaut pour pouuoir découurir les endroits les plus cachez de la mer & de la terre. Mais c'eſt tout au plus ce que peuuent faire les eſtoilles. Le createur des aſtres & des abiſmes a bien le pouuoir plus vniuerſel, il monſtre quand il luy plaiſt les chemins qui en ſont couuerts, & leur commande d'obliger ſes ſeruiteurs en leur donnant paſſage.

Sap. 14. v. 3.

Philon de mũdi opificio.

IV. D'où s'enſuit ſans nulle difficulté, que ſi l'Ocean ſ'eſt contenu, & s'il a ſecondé les deſſeins de mon Iuſte, ç'a eſté en vertu du celeſte Aſer, & comme ie ne puis douter, pour le reſpect de ſon pain tout puiſſant, lequel ce religieux Prince adoroit tous les iours à la Meſſe, & receuoit ſouuent dans les ſaints myſteres, à la face de toute ſon armée, ſur le bord de la mer qui reſpectoit ſa pieté. Elle épargne ſa fureur. Ou ſi elle en vſe, ce n'eſt pas auec tant d'effort qu'il ne ſoit aiſé de l'arreſter contre la muraille de bois que l'on luy oppoſe. Ainſi puis-ie appeller les vaiſſeaux enchainez, ſur les fractures du haure des rebelles, ſuiuant la façon de parler de cét Oracle que le prudent & iudicieux Themiſtocles interpreta. C'eſt bien la couſtume de ce formidable element de ſe ioüer des nauires ainſi que d'vne pelotte, il ſ'arreſte neantmoins contre cette muraille, derriere laquelle on luy baſtit des barrieres, ſans qu'il oſe les emporter. L'on le veut diuiſer, il l'endure. Pour y paruenir, l'on commence par les fractures de ſes abiſmes. Il le ſouffre. Que vid-on iamais, & que ſe peut-on promettre de voir de plus miraculeux és ſiecles à venir? Peut-eſtre mettrez-vous en auant l'admirable entrepriſe de Traian Empereur des Romains, qui entreprit par le moyen d'vn grand pont, de ioindre les deux leuées du Danube. Car on croit bien cét ouurage le plus memorable qu'il ait fait en ſa vie. Il foüilla auſſi bien dans le fonds de ce fleuue, où il fit baſtir vingt pilliers de pierres carrées, de la hauteur de cent cinquante pieds, à les meſurer hors de l'eau, & ſans y comprendre les fondements. Ils eſtoient diſtans l'vn de l'autre de huit vingts dix pieds, & auoiét chacun

Ariſtot. l. 1. Rhetor. c. 15.

Dion Caſſius. in Traian.

chacun ſoixante pieds de large. Cela eſtant fait, il les ioignit les vns aux autres par le moyen de leurs arcades. Toutefois quelque rapide & profond que fuſt ce fleuue, il eſtoit ſans comparaiſon beaucoup plus facile que l'Ocean, qui eſt bien plus indomtable & plus imperieux. Ajouſtez à cela que l'on laiſſoit faire ce Monarque, & acheuer ſon entrepriſe tout à ſon aiſe. Là où icy, la furie des marées de l'Ocean, eſtoit ſecondée des foudres artificielles de la rebellion. O combien d'efforts a-t'elle faits pour rompre les pilliers de cette digue! Mais les intentions du Iuſte eſtans fortifiées des bienfaits de l'Arche du Dieu viuant, auoient plus de pouuoir d'alentir ſes flots, que les vœus des rebelles de les irriter. Tant ſ'en faut que l'Ocean refuſaſt le ioug que l'on luy impoſoit, qu'il le ſouffrit auec quelque patience. En ſigne dequoy & pour monſtrer combien luy déplaiſoient les foudres que l'on lançoit contre les deſſeins de ſon Prince, il enuoyoit ſes vagues au deuant pour les éteindre & les rendre inutiles. Bien plus: Car non content de permettre que noſtre nouuel Aſer faſſe des forts ſur ſes fractures, il veut encore luy rendre de bons offices dans les Iſles, il veut luy en rendre au milieu de ſon Empire. Car c'eſt en pleine mer, où il ſembloit eſtre moins obligé au reſpect que ſur ſes riuages, & où ayant plus de pouuoir, il peut obliger dauantage. Quelles flottes n'a-t'il pas détournées des ruptures du haure d'Aſer? Quelles nauires n'a-t'il pas englouties, de celles qui ſe ſont par trop opiniaſtrées de les ioindre? Ie ne parle pas des nauires communes ou de celles qui ne meritent pas d'en porter le nom. Comme

Thucydid.l.1. pouuoient estre celles de la flotte des Grecs du temps d'Agamemnon, qui ne valoient pas les chalouppes, ou les brigantins d'auiourd'huy, & qui estoient plustost des barquerottes, ou des nacelles, que des iustes nauires de guerre: ie ne parle pas non plus des nauires de la grandeur de celles que le Corinthien Aminocles reforma: l'entends parler des prodiges de l'art. Des vaisseaux si merueilleusement grands, que vous eussiez dit qu'ils eussent esté faits exprés pour brauer l'element qui les échoüoit. Penseriez-vous pour cela, que le Iuste de la vraye vertu s'attribuast le bon-heur de cette assistance? Rien moins. Toute son ambition estoit d'en remercier Dieu. Il s'est bien empesché de faire comme Clitus. Qui pour auoir mis à fonds trois ou quatre galeres des Grecs, se fist appeller Neptune, & porta le Trident. Mais il disoit en son cœur, c'est par la *violence de ton esprit*, Seigneur, que tu *briſes les nauires de la mer.*

Le mesme Thucyd.

Plutarc.l.1.de virt.Alexand.

Pſeau. 48. v 8.

CHAPITRE XLVIII.

I. Contenance de la cité des rebelles durant son siege, & ses imaginations. II. Rapports entre le saccagement de Sagunthe assiegée par Hannibal, & la prise de cette ville, où le desastre des ames qui s'y sont perduës est plus à plaindre que les autres malheurs. III. Si la desolation des villes est permise selon les institutions de la vraye vertu. IV. Notables paroles du Iuste à considerer sur ce fait. V. Qu'il a fait vn exemple de cette ville, pour accomplir les propheties, & destruire la

rebellion. Remarque de ſaint Auguſtin. VI. Rare clemence du Iuſte, qui regrette le ſang épandu, qui exhorte les vaincus à embraſſer la pieté, & qui accomplit vne prophetie en deſtruiſant les murailles de vaine confiance.

I. QVELLE contenance pouuoit tenir cependant cette forteresſe de rebellion, elle qui voyoit ſes eſperances perduës, & l'Ocean en qui elle ſe fioit le plus, également irrité contre elle & contre ſes confederez? Ie dis elle, à qui l'impieté & ſes ſyndereſes deuoient donner de grandes apprehenſions d'eſtre compriſe dans les menaces de la prophetie d'Aſer, & que le Seigneur n'executaſt en fin cette terrible parole, *Soit deſtruite.* Peut eſtre auoit elle recours aux prieres. Ie ne le puis croire, tant il y a peu d'eſperance d'eſtre exaucé quand l'on eſt en mauuais eſtat. *Dieu*, diſoit cét aueugle, *n'oit point les pecheurs.* Notamment ceux dont le peché eſt ſi abominable, qu'encore qu'ils meurent de faim, ils blaſphement contre le pain d'Aſer. De reclamer les Saints, encore moins, car elle ne faiſoit point de ſcrupule d'en condamner les interceſſions. Elle taſchoit poſſible par deſſous main de corrompre le conſeil du Roy. Il en falloit donc premierement corrompre le chef. Et toutefois s'il eſt vray qu'il en euſt preueu la ruine au cas qu'elle ne ſe conuertiſt, & que ne reſpirant autre choſe que le ſeruice de ſon Roy, & ſa gloire, il luy donnaſt le meſme conſeil que Themiſtocle auoit donné aux Atheniens, d'entreprendre l'empire de la *S. Iean 9.* *Thucydid.*

mer, où Aſer luy ſeroit fauorable: Que de plus, il fiſt dire à toute heure à ces affligez que le Roy eſtoit beaucoup moins offenſé de leur rebellion que de leur impieté, ie ne me puis pas imaginer qu'elle penſaſt à cela. Outre que c'euſt eſté auoir trop mal appris, qu'ainſi que Demoſthene auoit vaincu Philippe de Macedoine en reſiſtant à ſes preſents, de meſme ce fidelle Miniſtre aimoit mieux les ſurmonter en leur donnant des auis ſalutaires, & pour l'ame & pour le corps, que de ſe laiſſer ſeulement aborder de leurs offres. Mais elle ſe fioit en ſes munitions. Dequoy luy pouuoit ſeruir cette confiance, puis que Babylon qui ſe vantoit d'auoir des viures pour vingt ans, a eſté priſe en vne nuit? Et quoy, auoit-elle ſi peu experimenté les neceſſitez auſquelles vn camp Royal ſçait reduire vne ville, ſur tout quand la mer & la terre ſe bandent contre elle pour en fauoriſer les armes, que la temerité de vouloir épuiſer les abondances de l'vniuers par ſon épargne luy peuſt encore tomber dans la penſée? Elle ſe pouuoit promettre beaucoup de la force de ſes baſtiõs, qu'elle iugeoit capables de faire reſiſtance à tout l'vniuers; mais elle a bien éprouué à ſon dommage, que quand Dieu ſe retire de la protection des villes, leurs forces ne ſont plus que de la pouſſiere. Ce qui m'eſt parfaitement bien repreſenté par cette figure. Vn ange deſcendu du ciel commande à Ezechiel de tracer le plan de Hieruſalem, qui eſtoit la meilleure ville du monde, & auſſi celuy de ſon ſiege. Sur quoy penſez vous que ce Prophete eut commandement de tirer les lignes de ce deſſein? Croyez vous que ce fuſt ſur de l'acier, ou ſur vne table de diamant? Rien moins, *Tu*

Demoſth. pro coron.

Xenophon lib. 7. de l'inſtitution de Cyrus.

prendras dit l'Ange, *vne tuille*. Les Hieroſolymitains s'imaginoient à ce que ſaint Hierôme a écrit, que leur ville fuſt forte & imprenable, & la voicy comparée à vne *tuille* qui eſt fort freſle, & que l'on défait fort facilement auec de l'eau. Notable comparaiſon, meſmes ſi l'on conſidere ce qui auoit eſté dit de cette cité en ces termes, *N'eſt-ce pas vn roc tres-dur*, ou *vn roc du deſert, que la montagne de la fille de Sion?* Ce n'eſt plus vn roc, c'eſt vne brique qui va eſtre détrempée par l'inondation de Babylon, conformément à ce paſſage, *Pour cette cauſe le Seigneur fera venir ſur vous les eaux fortes & grandes, le Roy des Aſſyriens*. Penſez maintenant puis que cela eſt vray de Hieruſalem, de quelle ville l'on ne pourra preſumer la meſme foibleſſe. Touſiours cette ville des rebelles auoit eſté vn rocher, mais touſiours elle ne s'eſtoit point défiée de ſes forces. Iamais elle n'auoit eſté ſi imprenable qu'eſtant à la veille de ſa ruine, lors que ſes murailles furent auſſi facilement démolies, que l'on briſeroit vne tuille. *La défiance de n'eſtre pas aſſez forte pour vne capitale des rebelles, luy auoit fait prendre garde à ſes murailles & à ſes fortereſſes. Mauuais preſage, c'eſtoit vn ſigne, qu'elle préſentoit ſa deſolation. Et de meſme que ſi Carthage euſt eſté aſſiſtée de quelque lumiere pour deuiner ſon mal-heur, il ne luy euſt eſté poſſible de ſ'en ſeruir plus à propos, qu'en ſe muniſſant & fortifiant, à meſure que Scipion croiſſoit en âge, luy que le deſtin auoit fait naiſtre pour acquerir vn nom d'eternelle memoire par ſa ruine: non d'autre ſorte cette roche infidelle, preſſée ſans doute de quelque cauſe ſuperieure qui luy donnoit des preſages de ſa fin, &

Ezechiel 4. v. 1.
S. Hierome ſur ce lieu d'Ezechiel.

qu'elle alloit estre démolie, auoit assez monstré par ses nouuelles fortifications, combien elle apprehendoit le Iuste de la vraye vertu, & que Dieu ne l'eust éleu de toute eternité, pour meriter des triomphes, apres qu'il auroit executé cette diuine sentence, *Sois détruite.*

II. De vous dire toutes les imaginations de cette ville affligée durant son siege, ce seroit chose aussi lamentable que de raconter tout ce qu'elle y a enduré. Car bien que la rebellion ne luy pûst promettre de moindres calamitez que celles qu'elle a souffertes: si est-ce que l'on ne se les peut representer sans quelque pitié, ny les considerer sans larmes. Ie voudrois dire de ses miseres, ce que saint Augustin a pensé de celles de Sagunthe, l'vne des principales villes d'Espagne, assiegée, & saccagée par Hannibal, qu'elles font horreur à ceux qui les lisent, & beaucoup plus encore à ceux qui les écriuent. Mesmes veu les rapports qu'il y a d'ailleurs entre les sieges de ces deux fortes places. Car en l'vne & en l'autre la famine a esté extreme. En l'vne & en l'autre l'on a mangé des corps morts, des cuirs, & des peaux. La faim y a porté les hommes à tant de rage contre leurs semblables, & auec plus de felonnie, que les bestes n'en ont, lors qu'elles démembrent le corps mort de quelque charongne. Combien sont ineffables les iugemens de Dieu! Vne ville qui n'auoit point aimé le ieusne, qui auoit condamné le careſme, apprend à ieusner par force. Mais Sagunthe a esté desolée pour auoir voulu garder la foy qu'elle auoit donnée aux Romains. Et la ville des rebelles est démolie autant ie m'asseure pour n'auoir voulu

S. August. l. 3. de la Cité de Dieu, ch. 20.

receuoit la foy de l'Egliſe Romaine, que pour ſa rebellion. Celle-là a eſté aſſiegée, oppreſſée, conſommée par vn perfide, celle-cy a eſté deſtruite par vn Iuſte. Ie laiſſe ces rapports, & me repreſente vn malheur parmy nos aſſiegez, ſi inſigne & ſi deplorable, qu'il ſeroit fort mal aiſé de le plaindre autant qu'il le merite. C'eſt celuy des ames qui s'y ſont perduës. Car pour auoüer qu'il importe peu de quel genre de mort les hommes meurent, cela eſt bon pour ceux qui ne s'obligent pas en mourant à mourir vne ſeconde fois. Il ne faut pas eſtre eſtroittement aſſiegé, pour apprehender cent ſortes de morts, auſquelles & les bons & les meſchans ſont ſujets; mais de quel front, de quel cœur, de quelle impudence, de quelle folie, en fin de quelle manie peut-on ſe voüer à la mort, en eſtat de rebellion à la foy, & au Roy? Perdre la vie pour vne bonne cauſe, qui fait mourir auec caution d'eſtre à iamais diſpenſé de plus mourir, c'eſt generoſité, c'eſt vertu, c'eſt vne felicité. C'eſt donc pareillement vne infernale laſcheté, c'eſt vn deſeſpoir, c'eſt vn malheur eternel que de mourir en vne ſi mauuaiſe cauſe. Et que voſtre genre de mort, ô miſerables qui n'eſtes plus à plaindre, fuſt accompagné des deſaſtres que ie viens de dire, ie n'en veux point d'autres preuues que l'enuie que vous euſſiez eu de viure, ſi l'obeïſſance ne vous euſt ſemblé plus faſcheuſe que la mort. Pourquoy tant de gemiſſements, pourquoy tant de pleurs, tant de regrets & de plaintes de vous voir reduits où vous en eſtiez, ſi le mauuais eſtat de vos conſciences ne vous condamnoit aux malheurs eternels, apres ceux qui vous accabloiẽt? Les martyrs rioient en mourãt, & vous grinciez les

dents. Pendant les tourments des martyrs, l'on n'entendoit ny plaintes, ny murmures, ny souspirs, ny rien mesmes de ce qui arriue ordinairement à ceux qui meurent de leur mort naturelle. Au contraire l'on n'entendoit dans vostre ville, dans vos maisons, en vos places, en vos rues, que des cris, des detestations, des blasphemes contre Dieu, contre son Eglise, contre son Roy. D'où vient cette diuersité de patience, & d'impatience, si ce n'est que ceux-là mouroient pour la foy, que vous ne voulez pas receuoir? Eux pour se sauuer, & vous, quoy que vous ne le vouliez pas auouër, dans la défiance de vous damner? mettez vous donc à la raison, ô maintenant sujets de mon Iuste. Et si l'opinion que vous viuez en bon estat, ne vous peut faire embrasser la Religion qu'il a soustenue, en triomphant de vostre rebellion; qu'au moins le souuenir de la mort de vos citoyens, qui ne sont pas morts en martyrs, & qui sont morts en reprouuez, vous donne quelque apprehension de l'enfer.

111. Mais peut-on bien consentir au saccagement d'vne ville, selon les institutions de la vraye vertu? Grand Roy, tres-inuincible, & tres-victorieux Monarque, est-il donc veritable que vous ayez deliberé de faire sentir aux rebelles, combien vous estes Iuste? Et sera-ce en vous dépoüillant de toute clemence? Iugé qu'il estoit à propos de demolir les murailles de cette ville, pour en demolir la Religion & les mœurs? Que cette vtilité publique, dependoit de cette desolation particuliere? Grand Prince, la prudence fondée en charité, selon les regles de laquelle vous triomphez de tous vos ennemis, peut-elle licitement consentir

ſentir à la ruine de l'vne des meilleures places de voſtre Empire ? Vous ne cedez en gloire à Prince du monde : vous les ſurpaſſez tous en vertu, & en felicité. Voulez-vous donner quelque occaſion de dire, que l'on vous ſurpaſſe en pieté ? Car vous n'ignorez pas que ſi l'on épargne ſa patrie, c'eſt par le moyen de cette vertu. L'hiſtoire d'Ageſilaus Roy des Lacedemoniens remarque, qu'il eſtoit ſi fort amoureux de la Grece ſa chere patrie, qu'encore qu'il y pûſt prendre vne ville, il ne le vouloit pas faire, ſi cela ne pouuoit eſtre qu'en la deſolant. Il croyoit que gaigner vne bataille contre les Grecs n'eſtoit pas vne victoire, mais vne calamité. Iuſque là, qu'vne fois ayant receu les nouuelles d'vne victoire, que les Lacedemoniens auoient gaignée ſur les Corinthiens, auec ſi peu de perte de ſon coſté, qu'il n'y perdit que huit hommes, & les ennemis vn fort grand nombre de gens : Au lieu de ſe réiouïr de cette nouuelle, Helas dit-il, pauures Grecs, ſi les ſoldats qui ont eſté défaits en cette guerre viuoient encore, ils ſeroient capables de combattre, voire de défaire tous les Barbares à la fois. Vn autre iour ſes ſoldats luy monſtrerent des machines, en eſtat de battre vne forte place & d'en faciliter l'aſſaut, il ne voulut pas permettre que l'on ſ'en ſeruiſt. Alleguant pour toute raiſon, qu'il ne falloit pas deſoler les villes du nom Grec, mais les chaſtier. Que ſi dit-il, nous faiſions mourir tous ceux qui l'ont merité, il ſeroit à craindre que nous n'euſſions bien toſt plus perſonne pour repouſſer les Barbares. Auſſi les places que ce Prince a priſes, vſant de clemence, & qu'il luy euſt eſté bien difficile de prendre par force,

Xenoph. de Ageſilao re-
ge.

Ciceron l.1. offic.c.38.& 82.

ſont en fort grand nombre. Ciceron met auſſi vne grande difference entre l'ordre que l'on doit garder contre les étrangers, & contre ceux de ſon païs. Selon ſes regles l'on ne doit permettre, quand la guerre n'a point d'autre but que la gloire de l'Empire, qu'il ſ'y exerce aucune cruauté. Ainſi voyez-vous pendant les remuements ciuils, que l'on ſe bat autrement, ſi c'eſt contre l'ennemy, autrement, ſi c'eſt contre la faction de quelques malcontens. Car contre les vns, il ſuffit de combattre pour l'honneur, & pour la préſeance, & contre les autres, vous y diſputez voſtre vie & voſtre reputation. De cette ſorte faiſoit-on la guerre contre les Celtiberiens, contre les Cimbres, ainſi que contre des ennemis, non à qui demeureroit l'Empire, mais à qui ſauueroit ſa vie. Pour celle des Romains contre les Latins, contre les Sabins, contre les Samnites, contre les Carthaginois, contre Pyrrhus, il falloit diſputer à qui demeureroit l'Empire. Les Africains auoient rompu la cõfederation. Hannibal eſtoit cruel, les autres eſtoient plus iuſtes. Ciceron dit encore ailleurs. Qu'en matiere de deſolation & de pillages de villes, il faut ſur toute choſe, en bannir la temerité & la cruauté. Epargnez donc grand Roy, épargnez voſtre domaine.

Ciceron cy deſſus c.82.

IV. A quoy ſa Majeſté ſemble répondre: que c'eſt à faire à ceux qui ont peu de places, & encore moins d'hommes, à les épargner, qu'il n'eſt pas ſeulement Roy de la bourgade de Micenes, comme Agamemnon, mais du plus illuſtre Empire de la terre, & des meilleures villes de l'Europe. Leſquelles toutefois ne fleuriront iamais en perfection ſous ſon regne, ſi l'on n'arrache les épines de la rebellion du cœur de leurs

Thucydid. l 2

citoyens. Qu'autrefois l'on auoit iugé neceſſaire au bien de l'Eſtat, de ſuiure le commandement du Seigneur, & de laiſſer *croiſtre la zizanie* auec le bon grain, iuſques au temps de la moiſſon; mais que cette ſaiſon eſtant venuë, il falloit faire ce qui ſuit en la parabole. C'eſt dy-je ce que ſa Majeſté auroit raiſon de repartir, & à quoy la vraye vertu l'exhorteroit, en luy alleguant cette autre parabole de l'Euangile, où vn certain Roy qui auoit eſté mal recogneu de ſes ſujets, parle de cette ſorte. Amenez icy ces miens ennemis, *qui n'ont point voulu que ie regnaſſe ſur eux, & les faites mourir en ma preſence.* Pour monſtrer à ſa Majeſté qu'il eſt à ſon pouuoir de chaſtier les rebelles comme il luy plaira. A quoy meſmes elle pourroit prendre ſujet de ſe reſoudre par le ſouuenir de tant d'excellents hommes, de tant de braues courages, de tant de lumieres de l'Eſtat qui ont eſté eſteintes à leur occaſion. Non certes ſans vne notable diminution des chefs, & non ſans vne douleur bien fort ſenſible à la France. Ie veux qu'il y naiſſe tous les iours de bons ſoldats, mais ils ne peuuent pas ſe rendre bons Capitaines en peu de temps. Penſeroit-on auoir effacé la memoire de tant de rares hommes, qui de leur viuant ont eſté la terreur des rebelles, & pour la mort deſquels, comme celuy-là diſoit, qu'il falloit que toute la Grece ſe tondiſt, afin de porter le dueil de ceux qui s'eſtoiẽt ſacrifiez pour leur patrie en la iournée de Salamine, auec vne plus notable ceremonie, la France ne feroit pas vne trop grande perte, quand elle laiſſeroit pour quelque temps le ſurnom de cheuelue.

S. Matth. 13. v. 30.

S Luc 19 v. 14 & 27.

Ariſtote 3. Rhetor. c. 10.

V. Cependant il eſt tout indubitable que mon

Iuſte s'eſt bien empeſché de traitter les rebelles ſelon ſon pouuoir, ou comme ils le meritoient. Car pour l'orage qui eſt tombé ſur leur ville, puis que le ciel en auoit ainſi ordonné, ſuiuant la prophetie de Moyſe, & en ſuitte de la benediction d'Aſer; ce n'a deu eſtre vne bien grande merueille. Il falloit que la verité répondiſt à ſes figures. Il falloit dy-je que les murailles de cette Hiericho tombaſſent deuant l'Arche threſoriere de la vraye manne celeſte. Celà d'ailleurs eſtoit expedient, pour étouffer l'eſperance des autres villes ſous les ruines de leur capitale. Eſtant vray qu'vn grãd nombre de places auoient l'œil ſur elle, & attendoit de ſe reſoudre ſuiuant la fortune qui luy arriueroit. Et d'autant que ſaint Auguſtin parle ſi parfaittement à ce propos, que vous diriez qu'il faille prendre ſa remarque, non tant pour vne deſcription de ce qui s'eſtoit paſſé à Rome de l'ordre de la diuine prouidence, qu'vne prophetie qui marquoit les choſes à venir du regne de mon Iuſte : la vraye vertu vous ſupplie de l'ecouter auec patience. Quelque deſolation dit-il, maſſacre, pillage, bruſlement, afflictions, qui ſe ſoient paſſées en ce carnage arriué à Rome de fraiſche memoire, le droit des armes & la couſtume de la guerre en a ainſi ordonné. Et pour ce qui y a eſté gardé à la nouuelle mode, comme, que la cruauté des barbares fiſt tellement changer de face à leur façon de ſaccager les villes, & ſe ſoit monſtrée ſi debonnaire, qu'elle ait donné le temps & le moyen de choiſir des temples de ſauuegarde, où l'on pardonneroit à ceux qui y ſeroient refugiez, ſans faire tort à perſonne, d'où l'on ne chaſſeroit le peuple, & où combien que l'ennemy peuſt

S Auguſtin liure 1. de la Cité de Dieu, c. 7.

licitement mener ceux dont il auroit pitié, ſi eſt-ce qu'il luy ſeroit defendu d'y aller enleuer perſonne pour le conduire en captiuité : qu'il faille attribuer tout cela au nom de Ieſus-Chriſt, & au temps des Chreſtiens, celuy qui ne le void pas eſt aueugle, celuy qui le void & ne le louë pas, eſt ingrat, & pour contredire à ceux qui le loüent il faudroit eſtre inſenſé. Ia n'aduienne que le iudicieux impute ce procedé à la fierté des barbares. Celuy qui tant de temps auparauant auoit predit par ſon Prophete, *Ie viſiteray leurs iniquitez en ma verge, & en fleaux leurs pechez, & toutefois ie n'en retireray pas ma miſericorde*, c'eſt luy meſme qui a donné l'épouuante à ces tres-felons & tres-cruels eſprits. Luy qui leur a donné cette retenuë, luy qui en a ſi admirablement temperé le courage.

VI. C'eſt le diſcours de ſaint Auguſtin, & qui peut icy ſeruir, ſuppoſé cette difference, que les barbares épargnoient les citoyens, contre leur ordinaire, là où le cœur du Iuſte eſtoit entierement preparé à la clemence par le Tout-puiſſant conducteur de ſes armes, & de ſes victoires en miſericorde. S'il s'y eſt paſſé des carnages, ſi tant de ſang y a eſté épandu, tant de ſang diminué. Si l'on y a veu tant de pauureté, de deſaſtres, de calamitez, ce n'eſt pas tant la guerre qu'il en faut accuſer, que la cauſe de la guerre; c'eſt à dire le monſtre de la rebellion. Car pour l'entrepriſe de la domter, il n'eſt point de bon ſens qui ne la die tres-iuſte. Point de raiſon qui n'approuue l'exemple que l'on a fait de cette ville, de l'authorité d'vn grand Roy trop inſolemment mépriſée. Pour purger ce grand mal il falloit vne forte medecine. Et comme les humeurs

eſtoient ſi mal preparées à la purgation, il eſtoit à propos de doubler la doze. Mais pour monſtrer que le Roy ne penſoit qu'à la ſanté de ſon Eſtat, auſſi toſt que le mal qui l'oppreſſoit a eſté euacué par leur ſubmiſſion à la volonté de ſon ſouuerain, il ne leur a plus fait d'autres ordonnances que celles de la conualeſcence. Tu as donc eſté priſe, ô ville autrefois rebelle, mais ce n'a point eſté ſans y receuoir plus de gloire que tu ne meritois. Tu as eſté miſe à la raiſon, mais ç'a eſté par le Iuſte, ton Roy legitime. Roy ſi debonnaire & ſi clement, qu'apres auoir fait des vaincus de tes citoyens, il ne les a point traittez en criminels de leze Majeſté. Du meſme cœur qu'il auoit laiſſé le ſceptre, & non toutefois ſon authorité, pour prendre l'épée, il a bien voulu reprendre le ſceptre, & laiſſer l'épée pour te faire iuſtice. Que le ſang dit-il, qui a eſté épandu par la faute de ces deſobeïſſants, ſerue de bapteſme pour effacer leurs crimes. Ils ſe plaignent d'auoir eſté expoſez à la mort: ie regrette celle de leurs ames. Pleuſt à Dieu qu'il fuſt poſſible que le ſang qu'ils ont épandu pûſt ſeruir à les nettoyer. Pleuſt à Dieu que ces ames n'euſſent preferé leur perte à mon obeïſſance. Et quoy, ne ſçauiez vous pas, ô rebelles tres-mal conſeillez, que quand vous receuiez des bleſſures au corps, ceux qui vous bleſſoient regrettoient voſtre malheur, & en eſtoient bleſſez au cœur. Vous voila à ma miſericorde, c'eſt à dire, en eſtat d'apprendre de ma iuſtice, que celuy là eſt vtilement vaincu, à qui l'on oſte la licence de mal faire. Ie vous ay veu auiourd'huy mes ennemis, ie veux bien auiourd'huy vous voir mes citoyens. Vous connoiſtrez en fin com-

bien c'eſt choſe plus honorable d'obeïr à ſon Prince, qu'à ſa fantaiſie. Vous plaignez les degaſts de vos terres, les ruines de voſtre ville, la perte de vos habitans, mais tous ces dommages ſont iuſtes. Penſez, non quels ſont vos intereſts, mais quels vous eſtiez quand ie n'y auois pas égard. Et puis la pieté à laquelle ie vous exhorte, moy qui la vous puis enioindre, eſt ſi precieuſe, qu'vn iour ſi vous voulez bien viure, elle vous pourra dédommager de toutes ces ruines. O paroles dignes d'vn tel Roy! Ce n'eſt point par colere qu'il conſent à la deſolation de ſa ville, c'eſt par prudence. Ou pluſtoſt c'eſt pour accomplir cette prophetie. *Le ſage montera en la cité des forts, & deſtruira les murailles de ſa confiance.* Ou ainſi, *Il abbattra*, il domtera *les tours de ſa force.* Car ſi liſant au preterit, ſelon l'ordinaire, cela s'entend de Moyſe, qui a eſté doüé de force & de ſageſſe: prenant le preterit pour le futur, il eſt trop manifeſte que cela s'eſt pû dire pour le Iuſte de la vraye vertu, imitateur de Moyſe. Quoy que c'en ſoit, Salomon releue merueilleuſement la dignité de la ſageſſe par ce paſſage, & les vtilitez qui en prouiennent. Meſmes c'eſt ſans oublier la force, qui eſt l'vne des perfections du ſage. Auſſi eſtoit-elle neceſſaire pour renuerſer les fortereſſes des mal auiſez.

Prouerb. 21. v. 22.

Syriac Edomuit.

CHAPITRE XLIX.

I. Que le Iuſte laiſſant le tombeau de la rebellion pour aller aux montagnes, ſuit l'exemple de l'armée de Moyſe, & pourquoy il va aux montagnes. II. Diuerſes

sortes de victoires. Qu'il ne faut point penser de paruenir à celles qui sont iustes, par des voyes illegitimes, contre Machiauel. III. Victoires superstitieuses reiettées par la vraye vertu. Exemples à ce propos, Que la victoire n'est point vne Deesse; mais vn don de Dieu. IV. Victoire non sanglante, preferable à la sanglante. Qu'il est des accords preferables aux trophées. V. Felicitez du Iuste tres-victorieux, considerations Chrestiennes ausquelles il s'arreste pendant ses prosperitez. La Suze de nostre Assuerus.

CE n'est pas tout ô inuincible Monarque, & puis que tu occupes si dignement la renommée qu'elle ne se plait plus qu'à publier tes proüesses, & tes victoires par tout le monde, voyons comme elle sort de la cité des forts où les murailles ne l'arrestent plus, pour suiure l'amplitude de ta gloire incomparable qui l'appelle ailleurs. Apres que par la prise de cette capitale des rebelles d'où dependoit la reduction de toutes ses filles, tu as osté les appuis de la rebellion, & les forces qui la faisoient subsister en ton Estat, ne t'étonne pas si les Princes affligez ne te laissent en repos. A qui voudrit-on que les Princes étrangers eussent recours qu'à celuy dõt les successeurs doiuent estre arbitres de tous les Royaumes de l'vniuers? Allez donc mon Prince, tenez le mesme ordre, & suiuez la mesme discipline militaire, en soutenant le bon droit & les interests de vos amis, que vous auez fait en composant les factions contraires au repos de vostre Empire. Suiuez l'ordre que l'armée d'Israël vous

vous a monſtré. Qui ayant le tombeau de ſes ennemis derriere elle, marchoit auec plus grande aſſeurance, à la conqueſte de la terre promiſe. Il n'y a rien à craindre d'où vous partirez. Car comme le Prophete diſoit que l'orgueilleuſe Babylon auoit donné de l'épouuante par ſa cheute, c'eſt ſans doute que le cœur eſt tombé à ces fortereſſes qui attendoient ce que vous feriez de celle que vous auez deſolée. Allez donc, & faites voir ſur les montagnes étrangeres, de quelle ſorte vous ſçauez vaincre de deçà les monts, ſuiuant les inſtitutions de la vraye vertu. Partez de l'Aquilon d'où vous auez chaſſé le mal, & de l'Occident où vous auez fait poindre vne nouuelle lumiere de vraye Religion, pour aller vers les quartiers du Midy, c'eſt où vous deuez voir l'Orient d'vn grand nombre de nouuelles proſperitez. Quelque boſſue que ſoit la terre où l'on vous attend, & pour ſi diſſemblable que vous la trouuiez aux plaines de l'Ocean qui vous oblige, n'ayez peur qu'elle ne ſe rende officieuſe au deſſein tres-equitable d'vn Roy Iuſte. Ne vous étonnez point de voir tant de Monarques qui arment contre vous. La vertu eſt touſiours enuiée. Et puis, tous les Cieux ne ſ'ébranlent-ils pas, par le mouuement du premier mobile ? Ils donnent par auance, des preiugez de la conteſtation que voſtre ſucceſſeur doit auoir à la fin du monde, touchant l'inueſtiture de ſon Empire. Gagnez la montagne, & laiſſez les bas lieux, où vous ne ſçauriez bien voir la ſplendeur des nouuelles victoires qui vous attendent. Gagnez la montagne, vous en ſerez dautant plus prés du Ciel, pour lequel vous combattez. La vraye vertu qui vous a fait triomphet

de vos ennemis, & des ſiens, ne manquera pas de vous rendre victorieux, quand vous ſerez où elle ſ'agrée, & ſi proche de ſon element. Combien y a-t'il que vous ſçauez qu'elle ſe plaiſt parmy les lieux ardus, & que vous nous auez fait connoiſtre combien vous aimez les hardies entrepriſes? Vous eſtes trop familier auec la lumiere celeſte, ne craignez point le Soleil.

II. Mon Roy s'auance donc, & comme s'il ſe rafraiſchiſſoit par la peine, lors que l'on penſe qu'il a beſoin de repos, ou qu'il luy faut du temps pour mettre vne armée ſur pied, l'on le void preſque auſſi toſt victorieux par experience, que la renommée l'auoit publié inuincible. L'on le void également puiſſant & infatigable. Victorieux voirement, non ſans épandre parmy les vaincus vne telle reputation de ſa pieté, qu'elle leur oſte l'enuie de ſe plaindre de leur fortune, tant ils connoiſſent leur condition meilleure qu'elle n'eſtoit auparauant. Mais pour dignement iuger de l'excellence de ſes victoires, il faudroit conſiderer la iuſtice de la querelle qui luy a fait prendre les armes. La victoire & l'honneur, à ce qu'Ariſtote remarque, publient d'ordinaire l'excellence de la vertu de quelqu'vn, & ſuiuent les bons augures qui les ont precedez. Il eſt de pluſieurs ſortes de victoires. Il en eſt de ſanglantes & de non ſanglantes. Il en eſt que Dieu donne ſpecialement, il en eſt qu'il permet pour des conſiderations qu'il n'eſt pas permis de rechercher. Si ce n'eſt que l'on void aſſez que les victoires de cette derniere nature arriuent à toute ſorte de Princes, de quelque religion qu'ils ſoient. Car pour eſtre Catholique, il ne s'enſuit pas que l'on ſoit touſiours victorieux, comme

Ariſtot. l. 1. Rhetor. c. 9.

ie feray voir cy apres. C'eſt pourquoy pour ne point parler de tant d'autres victoires qui procedent des cauſes occultes de la diuine prouidence, la vraye vertu ne prendroit point de plaiſir à celles qui ſont ſordides, ny à celles non plus auſquelles l'on voudroit arriuer par des voyes iniuſtes, ou en ſouſtenant vne mauuaiſe cauſe. Le grand Cyrus pourra dire tant qu'il luy plaira, qu'il n'eſt rien de plus vtile que la victoire. Et adiouſter pour ſes raiſons, que quiconque eſt victorieux il enleue tout, & les hommes, & les femmes, les richeſſes & les païs. Car ſi ſon opinion ne tendoit à empeſcher que le ſoldat ne s'arreſtaſt au butin, ie ne le ſçaurois excuſer. Auſſi cela n'eſt propre qu'à des gens de baſſe condition, ou à ceux qui veulent eſtre traitez en eſclaues, & non à des ſoldats, ou à de braues hommes. I'en diray mes raiſons, puis qu'il allegue les ſiénes. Le deſſein de ces victoires peruertit l'intention qui iuſtifie la guerre, & qui la rend licite. Pour elles, elles engendrent l'inſolence. Tellement qu'Agamemnon ayant dit à Caſſandre, que peut craindre celuy qui eſt victorieux ? Elle eut à mon auis iuſte ſujet de luy repartir, qu'il ne craint pas. Saint Auguſtin a encore plus de raiſon d'en parler de cette ſorte : La cité temporelle qui ne iouït point des biens qui exemptent de toutes angoiſſes ceux qui en ſont amoureux, ne recherche autre choſe par l'entrepriſe de ſes guerres, que des victoires mortiferes ou mortelles. Taſchant de tout ſon pouuoir d'eſtre victorieuſe des nations, elle qui eſt captiue des vices. Que s'il arriue apres la victoire qu'elle en ſoit inſolente, elle ne ſçauroit mieux monſtrer combien elle eſt mortifere. Mais ſi ſe repreſen-

Xenoph. inſtitut. Cyri. lib 4.

Senec. Thyeſt. act. 4.

S. Auguſt. 15. de la Cité de Dieu, ch. 4.

tant ſa condition, & les communes auentures, elle ſe ſent plus trauaillée de l'aprehenſion des deſaſtres qui peuuent arriuer, que réjouïe de ſes proſperitez, la victoire en eſt plus morale. Car auſſi bien ne luy ſera il pas poſſible de commander à iamais à ceux qu'elle aura vaincus, & ſoumis à ſon Empire. Quant aux victoires que l'on obtient par des moyens illicites, il y auroit meſmes de l'inſolence à les approuuer. Cependant l'on ne laiſſe auiourd'huy de faire eſtat des politiques, qui les permettent aux Princes. C'eſt diſoit l'vn de ceux là, la victoire qui donne de la gloire, & non la maniere de la gaigner. Iudas Machabée au contraire, *Ne laiſſons point de crime à noſtre gloire.* Oüy ce braue courage parloit ainſi. Et remarque-t'on qu'apres auoir fait vne harangue à ſes troupes de neuf cens ſoldats qu'il conduiſoit contre vingt mille hommes commandez par Nicanor general de l'armée du Roy Demetrius, & taſché de les animer en leur repreſentant qu'vne mort glorieuſe eſtoit preferable à vne honteuſe fuitte, il auint pour s'eſtre trop opiniaſtré à pourſuiure la corne droitte de l'armée qu'il auoit forcée & miſe en fuitte, qu'vn malheureux le frappa par derriere, & luy fit trouuer vne mort telle qu'il auoit dit, & beaucoup plus glorieuſe que le triomphe.

Machiauel. vita di Caſtruccio.

1. *Machab.* 9.

111. La vraye vertu met les victoires ſuperſtitieuſes, ou ſecondées de la ſuperſtition au rang des illicites. Comme celles dont les Romains tiroient les prognoſtics, par le vol des oiſeaux, par les fibres des animaux que l'on égorgeoit, qui ſont des ceremonies que tous les Nerons ont gardées; & ſemblables ob-

ſeruations pleines de preſtiges. De ce rang ſont auſſi celles que les Oracles promettoient, moyennant que quelqu'vn ſe deſeſperaſt. Car c'eſt ſe deſeſperer pour la patrie, que de ſ'aller faire tuer à credit, ſous ombre que la victoire ſera le fruit de cette mort. Telle fut la ſuperſtition de Thraſybulus, qui aſouſtant foy à ce que le deuin auoit ordonné de ſes troupes, qu'il ne falloit point qu'elles allaſſent à la charge, qu'auparauant l'vn d'eux n'euſt eſté bleſſé, ou tué : ſi cela eſt ainſi dit-il, ie m'en vay donc deuant, la victoire ſuiura bien toſt apres. Car pour moy, à ce conte, la mort doit me ſuiure. Cependant ce qui a mis la ſuperſtition en vogue parmy les Païens, a eſté l'opinion que l'on auoit que les ſignes qu'elle donnoit ne venoient d'ailleurs que de la prouidence des Dieux, autheurs de la victoire, à ce qu'ils croyoient. Le grand Cyrus qui entre plus ſouuent en comparaiſon dans ces matieres, à cauſe des prerogatiues que le Prophete Iſaie luy a attribuées au premier liure de ſes inſtitutions, eſtant à la veille de donner la bataille, vne lumiere extraordinairement reſplendiſſante enuoyée du Ciel, parut la nuit ſur ſon armée. Elle fut cauſe d'vne certaine horreur de la diuinité, qui tomba ſoudain en l'ame de ceux qui la virent, accompagnée d'vne grande confiance d'attaquer les ennemis. Cela fait ſouuenir de la colonne de feu qui marchoit à la teſte de l'armée d'Iſraël. Tout de meſme, parce qu'Ageſilaus partant d'Epheſe, fit ſortir ſes troupes auec des couronnes de feſtons ſur la teſte, à deſſein de les aller preſenter à Diane, l'on tira de là de bons augures de ſon voyage. Le tonnerre bruyant à droitte, precedé

Xenoph. l. 4. hiſt. Grec.

Le meſme l. 4. inſtitut. de Cyrus.

Iſaie 45. v. 1.

Exod. 13.

Le meſme Xenoph. l. 3. hiſt. Grec.

de l'éclair, & de la foudre du meſme coſté, & ce en temps ſerain, lors qu'Archidamus voulut ſecourir Ciſſidas, que les Meſſeniens auoient pris à leur auantage, cela donna vn grand courage à ſes gens, & plus encore, quand l'on priſt garde, qu'en la campagne où ce Prince auoit rangé ſes troupes, il ſe rencontra à main droite vn ſimulachre d'Hercules, de la race duquel à ce que l'on diſoit, Archidamus eſtoit deſcendu. En l'hiſtoire ſacrée les Capitaines ne marchent point ſous des meilleurs auſpices contre les ennemis de Dieu, qu'apres que les Anges leur ont donné des ſignes, que le Seigneur leur promettoit la victoire, ainſi que vous liſez à propos de Ioſué, de Gedeõ, & de tant d'autres. Pour la raiſon que i'ay ditte, l'on croyoit entre les Romains, que la victoire fuſt vne Deeſſe, au moins ſi ce n'eſtoit faire tort à Iupiter, que de le croire ainſi, comme a bien dit ſaint Auguſtin. Car cette opinion ſemble ſouſtenir, qu'encore que Iupiter euſt les bras croiſez, & qu'il fuſt ſans rien faire, l'on ne laiſſoit de vaincre par vn bienfait de la Deeſſe victoire. Il eſt vray qu'elle ſe pouuoit accorder auec Iupiter, qui l'enuoyoit où il luy plaiſoit, & luy obeïr comme au Roy des Dieux. Si ce n'eſt que la vraye vertu ſçait trop bien, ce que dit le meſme ſaint. Que cela ne ſe peut penſer en verité de ce Iupiter, quelque opinion que l'on euſt, que c'eſtoit le Roy des Dieux, mais du vray Roy des ſiecles. Car c'eſt veritablement luy qui enuoye, non la victoire qui n'eſt point vne ſubſtance, mais ſon Ange, pour faire vaincre celuy qu'il luy plaiſt. Et le ſecret de cette miſſion peut bien eſtre caché, mais non pas iniuſte. Si la vi-

Le meſme l. 7. hiſt. Grec.

S. Auguſtin l. 4. de la Cité de Dieu, c. 14. & 15.

Le meſme c. 17.

ctoire eſt vne Deeſſe, pourquoy n'eſt pas vn Dieu le triomphe? D'où vient qu'il n'eſt allié à la victoire, ou comme époux, ou comme frere, ou comme engendré d'elle? Car que ce ſoit choſe tres-indubitable en l'Ecriture de la vraye vertu, que c'eſt au Roy des ſiecles à donner les victoires, le Roy Dauid l'a graué d'vne tres-digne façon ſur le front des Pſeaumes qui ſont marquez de ce tiltre, *pour la fin*. Parce que ce mot ſignifie, ſelon vne autre verſion, *pour la victoire*. Ou, *pour celuy qui donne la victoire*. Ou bien, *pour le triomphe*. Ou certes, *pour les palmes*. Saint Ambroiſe a auſſi tres-bien dit, contre Symmachus, que la victoire eſtoit vn don, & non pas vne puiſſance, vne donation, & non pas vne domination. Qu'elle ſecondoit quelquefois la force des legions, & non le pouuoir des Religions. D'où il ſenſuit que les iniuſtes victoires, outre qu'elles ſont plus infames qu'vne perte de bataille arriuée ſans laſcheté, ne ſont point des dons de Dieu, mais des permiſſions de ſa prouidence.

S. Hieron. prolog. in Daniel.

S. Ambroiſe epiſt. contra Symmach.

IV. Pour les deux autres eſpeces de victoires, la non ſanglante eſt incomparablement plus glorieuſe que la ſanglante. Et d'autant plus ſelon les inſtitutions de la vraye vertu, qu'elle ne ſçait approuuer le carnage, & que c'eſt elle plus que toute autre qui donne des plus fortes eſperances de la paix, qui eſt la fin d'vne iuſte guerre. Outre que l'on peut dire indubitablemẽt, qu'elle vient de Dieu. L'on la peut appeller non ſanglãte en deux façons, ou de part & d'autre des combattans, ce qui arriue quand l'on ne va point à la charge; ou quand encore que l'on liure le combat, le carnage

n'eſt pas du coſté des vainqueurs. Vous auez au liure des Nombres vn rare exemple de cette bien fort heureuſe façon de vaincre, ſans autre effuſion de ſang que du coſté des vaincus. C'eſt où le Seigneur fit armer mille hommes choiſis de chaque lignée d'Iſraël, c'eſt à dire douze mille hommes. Chacun deſquels, comme parle Philon Iuif, valloit autant que la troupe où il commandoit. Eſtans bien armez & en bon ordre il les enuoya contre les Madianites, qui furent entierement défaits. Cette victoire au rapport de ce grand perſonnage fut non ſanglante. Nul de nos gens dit-il, n'ayant eſté tué, ny meſmes bleſſé, mais tous retournans ſains & entiers du combat à l'armée. Voire meſmes beaucoup plus gaillards & plus forts que lors qu'ils y allerent, comme l'on ſe peut perſuader auec verité. Eſtant vray-ſemblable que la victoire les auoit rendus plus contents, & en auoit redoublé les forces. Car l'on ne pourroit alleguer vne meilleure cauſe de tant de felicité, ſi ce n'eſt qu'ils auoient fortement combattu pour la pieté, que Dieu a accouſtumé de ſeconder & d'aſſiſter, inſpirant de bons conſeils, conſeruant & augmentant la force des corps. Chez les prophanes vous auez auſſi vne tres-illuſtre victoire qu'Archidamus remporta des Meſſeniens, confederez des Arcadiens: car ſans perdre vn ſeul Lacedemonien il défit vn grand nombre d'ennemis, dont les nouuelles eſtans venuës à Sparte, tous les Spartains en pleurerent de ioye, depuis Ageſilaus, qui commença de donner ces extraordinaires témoignages d'allegreſſe, ſuiuy dès anciens & des Ephores, iuſques au moindre de la ville. De cette façon de victoire approche

Nomb. 35. v. 1.

Philon de fortitud.

Xenophon lib. 7. hiſt. Grec.

che fort la felicité de celuy, qui pouuant vaincre auec autant de gloire pour luy, que de perte de reputation pour ſon ennemy, ne veut pas vaincre par generoſité. Vertu qui donne vn tel contentement à l'eſprit que les ames nobles & bien nées ſçauent. Car quelle plus digne ſatisfaction à vn Prince, que s'il peut dire? Il eſt à mon pouuoir de défaire cette armée. Ie pourrois luy marcher ſur le ventre; ce braue chef voudroit bien meriter que ie le cõbattiſſe en vne iuſte bataille, mais ie veux encore qu'il ait cette gloire que de tenir la vie de mon courage, que mon épée luy pouuoit faire perdre. Ainſi Ariſtote. Il eſt des accords qui ſont des trophées beaucoup plus beaux & plus excellents que ceux qui ſont faits à la guerre. Auſſi ſont-ce des témoignages de victoire. Et ailleurs. Il eſt à propos que ceux qui ont du iugement, faſſent des accords quand ils ont du bon, & lors qu'ils ſont en proſperité. Vous euſſiez creu que les ſeuls trophées fuſſent des ſignes de victoire, mais voila des accommodements qui tiennent auſſi de ſa gloire. Sur tout quand l'on ſ'en remet à la diſcretiõn de celuy qui la tenoit déja toute aſſeurée. Toutefois à cauſe des diuers ſuccez des combats, dont l'iſſue ne depend pas de l'apparence, mais de la volonté de Dieu; & d'ailleurs que les euenements en ſont auſſi incertains, que les penſées humaines; c'eſt plus ſagement fait de preferer vne honorable conuention, qui conſerue glorieuſement l'auantage que l'on a ſur ſon ennemy, que de vouloir hazarder vne bataille, qui, quand elle reüſſiroit comme l'on l'a preueu, ne ſeroit que plus ſanglante, & non pas plus heroique. Ceux qui veulent la guerre,

Ariſtote l. 3. Rhetor. c. 10.

Le meſme, au meſme liure ch. 17.

ſont ſemblant de vouloir vaincre. Mais ceux qui conſeillent les traittez d'accord bien à propos, & à la façon que ie viens de dire, veulent la paix. Or en ſemblables occaſions la paix n'eſt point accordée ſans victoire. Ie vous demande donc ſi ce dernier procedé n'eſt pas plus glorieux que le premier. Si tant eſt que Philon ait eu raiſon de dire, que la paix, quelque iniuſte qu'elle ſoit, eſt preferable à la guerre.

Philon lib. de creat. princip.

V. De toutes ces façons de victoire, les illicites ne ſont point approuuées de la vraye vertu. Pour les autres où il y a de la gloire à acquerir, elle en a magnifié le nom de ſon Iuſte. Car pour les ſanglantes, il les a gagnées auec tant de ſuccez & d'aduantage ſur ſes ennemis, que ſa renommée en retentit par tout l'vniuers. Parmy tout cela il a touſiours vſé de grande ſageſſe, ſçachant bien que ce ne ſont pas tant ceux qui furient vtilement, & pour combattre vne autre fois, qui ſont à mépriſer, que ceux qui emportent des victoires à leur dommage. Pour les victoires non ſanglantes qu'il a gagnées, s'eſt-il iamais rien veu de plus magnifique ſur les montagnes, où ſa modeſtie a laiſſé autant de gloire qu'il en euſt pû acquerir en y dreſſant des trophées ? Combien de fois a-t'il vaincu, non tant en combattant qu'en commãdant ? Neantmoins, ô grand Roy ! ce n'eſtoit pas pour épargner les hõmes que vous en vſiez ainſi, ou afin qu'eſtant vainqueur de cette Royale façon de vaincre, vous euſſiez à qui cõmander; oüy bien par generoſité, ou en vous cõtentãt que l'on ſe miſt à la raiſon. Ou certes parce que vous eſtes Iuſte, que vous preferez l'equité à la force, & que vous voulez épargner le ſang humain, pour lequel l'autheur de vos

triomphes a épandu le ſien. O digne effet des inſtitutions de la ſageſſe Chreſtienne? Vous ſçauez bien au fonds, que les victoires temporelles ne ſont point de ſolides contentements des bien heureux, mais de vains ſoulagements des miſerables, & d'attraiants aiguillons pour des eſprits qui n'aiment point le repos. Quant à la victoire que l'on gagne en vſant de generoſité, ie m'en rapporte à ceux, qui voyant voſtre Majeſté les armes à la main, & en eſtat de preuenir la prophetie qui luy promet l'Empire de l'vniuers, par la defaite des plus grands Potentats de l'Europe, ne vous ont pas pris à la fin pour leur ennemy, mais pour arbitre des differents qui vous auoient fait conduire vne puiſſante armée ſur les montagnes. Pour moy i'approuue merueilleuſement leur conſeil. Car outre la reputation que voſtre Majeſté ne ſe pouuoit eſtre acquiſe ſans la gloire d'vne excellente vertu, ils ne pouuoient eſtre en doute des villes que vous auiez priſes en grand guerrier. Entre leſquelles, la Suze des Allobroges eſtoit compriſe. Ils ont dont creu qu'ils auroient auſſi en voſtre Majeſté, vn Aſſuerus, auſſi amoureux de la paix, que l'on la connoiſſoit heureuſe à la guerre, & n'ont plus penſé de deuoir retarder à l'en requerir. Vous la leur auez accordée, afin d'eſtre grand en toute façon; en Empire, en guerre, en paix, en felicité. Ce qui fait eſperer à la France qu'auec vn Martial ſucceſſeur que le Ciel vous donnera, vous nous laiſſerez la paix pour heritiere de voſtre vertu.

CHAPITRE L.

I. Que le cantique de triomphe de Moyſe, nonobſtant les interruptions de ceux qui ont mal fait leurs parties, peut eſtre appliqué au Iuſte, & ſur quel exemple. II. Que c'eſt que felicité, & de ſes parties. En quoy conſiſte la vraye felicité, comme celle du Iuſte, qui donne de la generoſité & du cœur à ſes troupes. III. Que les ſuccez du Iuſte ne peuuent eſtre ſi continuels ſans miracle. Hiſtoire de l'ancien Teſtament pour amplifier cette penſée. IV. Vœux de la France preſentez à la diuine Majeſté pour l'augmentation des proſperitez du Iuſte de la vraye vertu, & de ſon Empire.

Exod.15.v.1. I. CHANTONS donc *au Seigneur, car il a eſté glorieuſement magnifié*, il a conduit heureuſement l'armée de ſon ſeruiteur, il a combattu pour luy, il a vaincu pour luy. Venez Debora, venez douce victoire, chantez auec Moyſe. Ou permettez à la vraye vertu, qu'elle ſe ſerue des loüanges dont vous accompagnaſtes les triomphes
Iudic.5.v.11. du Seigneur, afin qu'elle puiſſe dire auec vous, *Là où les chariots, & les forces ont eſté froiſſées toutes enſemble, là où l'armée des ennemis a eſté ſuffoquée, là ſoient racontées les Iuſtices du Seigneur, & la clemence és forts d'Iſraël.* Il eſt bien raiſonnable que les vallées, les plaines, & les montagnes qui ſont toutes glorieu-

ſes, que l'on en ait fait les theatres de ſes triomphes, forment des Echo, pour les mieux publier. Mais quel bruit importun entens-je d'ailleurs, qui me vient diuertir du contentement que ie me preparois à receuoir, par l'applaudiſſement de tant de felicitez? Si ie ne me trompe, & à ce que ie puis voir, c'eſt l'enuie qui ſe remue, & qui ne peut conſentir que l'on attribue les acclamations des cantiques du peuple de Dieu, aux triomphes du Iuſte de la vraye vertu. Meſmes i'oſerois dire, que ce tintamarre vient de la part de ceux qui auroient mieux fait pour leur bien & leur honneur, d'auoir éprouué leurs forces contre vn moins puiſſant, & moins heureux Monarque, & d'auoir appris à mieux faire leurs parties. C'eſt à dire, à ne ſe point confederer auec ceux, qui comme parle Saluſte, ne peuuent ny vaincre ny eſtre vaincus, qu'ils n'en reçoiuent du dommage, & qu'ils ne mettent leurs Eſtats en proye. Auſquels Tite Liue conſeilleroit de ſe tenir en repos, & de penſer, non à acquerir, mais à ſe maintenir. A ne point faire comme la tortue, qui eſtant toute ramaſſée, & toute renfermée ſous ſa coquille voutée, eſt garantie des coups que l'on luy donne. Là où ſi elle monſtre quelque partie au dehors, quoy que ce ſoit qu'elle découure, il n'eſt rien en plus grand danger, ny de plus fragile. A ne plus ietter ſi inconſiderement le dé de ſa fortune, qu'il ſoit forcé, ou de s'allier auec les autres, ou de les auoir ſur ſes bras en qualité d'ennemis, ou de faire de ſon reſte. Mais de quel coſté que ce ſoit que vienne ce bruit ſi importun, la vraye vertu vous va faire paroiſtre que

Tite Liue, chez Lipſe, l. 4. politic. c. 9.

l'enuie eſt auſſi peu iudicieuſe en ſes ſcrupules, qu'heureuſe en ſes entrepriſes. Saint Ambroiſe dit-elle, voulant mettre en auant quelque ſingularité à la loüange de l'Empereut Gratian, ne fait point de ſcrupule d'alleguer que ſes victoires auoient eſté predites long temps auparauant par le Prophete Ezechiel, dont voicy les ſaintes paroles: *Toy fils de l'homme prophetiſe, & diras à Gog: Le Seigneur dit ainſi, Quand mon peuple d'Iſraël habitera ſeurement, ne le ſçauras tu point en ce iour là? Et viendras de ton lieu des coſtez d'Aquilon, toy & pluſieurs peuples auec toy*, & ce qui s'enſuit. Prophetie que ce venerable Pontife applique à peu prés de cette façon. Ce Gog, c'eſt le Goth, qui eſt déja en armes, duquel la victoire nous eſt promiſe. Il le prouue par les paroles du Prophete, auſquelles de ſa permiſſion ie voudrois adiouſter les ſuiuantes. *Tu tomberas ſur les montagnes d'Iſraël, toy & toutes tes compagnies, & tes peuples qui ſont auec toy. Et feray connoiſtre mon ſaint nom au milieu de mon peuple Iſraël, & ſçauront les nations que ie ſuis le Seigneur le Saint d'Iſraël.* Mais oyons ce que ſaint Ambroiſe vouloit dire: C'eſt bien ſans nulle ambiguité, ô ſaint Empereur, puis que la perfidie & faction étrangere nous vient faire la guerre, que nous aurons vne puiſſante aſſiſtance en ta Majeſté, en laquelle reluit la force de la foy Catholique. Iugez de là ſi la vraye vertu ne ſe peut pas bien ſeruir ſans ſcrupule des acclamations de Moyſe, ou de Marie ſa ſœur, ou de Debora Propheteſſe, qui apres auoir prophetiſé ſous vn palmier, marche à la teſte de dix mille hommes des

Ezechiel 38. v. 1. & 2.

S. Ambroiſe l. 2. de fide ad Gratian. Auguſt. c. vlt.

Ezechiel 39. v. 4 & 7.

Tribus de Nephtali & de Zabulon, pour leur faire meriter des palmes, & pour défaire Siſara ſur la montagne de Thabor, heureux preſage de la gloire qu'elle y deuoit acquerir, le tout pour chanter les triomphes de ſon Iuſte. Et d'où ie vous ſupplie pouuoit-elle plus heureuſement tirer l'imitation des applaudiſſements que meritoient les victoires de ſon armée, que des ouations de celle d'Iſraël, ſur le modelle & ſelon la diſcipline de laquelle elle les a fait obtenir? L'imitateur de Moyſe qui obſerue ſes regles & l'art militaire de ſon camp, ne pouuoit moins que triompher ſur ſon exemple. Là donc ſur ces montagnes, à qui c'eſt tant de gloire de s'eſtre ſoumiſes à la diſcretion de mon Roy, ſoient chantées les iuſtices du Seigneur, & la clemence és forts.

II. Neantmoins, & quelques ſolemnelles que ſoient les acclamations que l'on peut faire pour celebrer le triomphe de la vraye vertu, elles doiuent entonner ſur toute choſe les felicitez, les proſperitez, les heureux ſuccez des armes, des deſſeins, des entrepriſes de ſon Iuſte, & de ſa vertu. Ie dis les felicitez: Car ſaint Auguſtin ne s'eſt point trompé quand il a dit, que la felicité eſt le prix de la vertu. Qu'obtenir la vertu c'eſt vne grande felicité. Que la felicité eſt preferable à vn Royaume. Attendu que perſonne n'eſt en doute que l'on a veu des hommes qui apprehendoient d'eſtre faits Rois; là où il eſt encore à naiſtre quelqu'vn qui ne vueille bien eſtre heureux. Mais de quelle vertu faut-il faire profeſſion pour paruenir à cette felicité? Diſons premieremẽt que c'eſt que felicité, & puis nous

S. Auguſt. lib. 4. de la Cité, chap. 21. 22.

verrons plus clairement de la vertu, qui en eſt la cauſe. Felicité, ſelon Ariſtote, eſt vne belle action, accompagnée de la vertu. Ou, c'eſt vne vie qui eſt contente de ſa fortune. Ses parties à ce que dit puis apres ce grand Genie de nature, ſont la nobleſſe, l'amitié de pluſieurs, & des gens de bien, les richeſſes, des bons enfants, & en grand nombre, vne bonne vieilleſſe. Les vertus corporelles entrent puis apres à leur rang, & y contribuent. La ſanté, la beauté, la force, la taille, la vaillance, la gloire, l'honneur, la bonne fortune, la verru. Ou ſi vous voulez, ſes parties; la prudence, la force, la temperance, la Iuſtice. Car ce ſeroit donner ſujet d'eſtre content de ſa fortune, ſi auec les biens qui ſont en nous, l'on auoit ceux qui ſont hors de nous. C'eſt à dire: ſi auec les biens de l'ame & du corps, l'on auoit les biens exterieurs, la nobleſſe, les amis, les richeſſes, l'honneur. Auquel rang l'on peut mettre la victoire. Sur tout, ſi elle eſt telle que la vraye vertu a deſiré celle de ſon Iuſte. Appellez-vous cela felicité? Oüy peut-eſtre à la prendre ſuiuant l'opinion des Païens. Car pour arriuer à la vraye felicité temporelle, il faut faire profeſſion, non d'vne vertu commune, mais de la vraye vertu. D'où vient que le meſme ſaint Auguſtin, conſiderant la felicité des Romains, s'écrie de cette ſorte. Comment pouuoit eſtre la vraye felicité, là où n'eſtoit pas la vraye pieté? Or la vraye pieté, c'eſt la ſageſſe, qui donne les victoires, mais qui empeſche l'inſolence de leurs proſperitez. C'eſt pourquoy admire qui voudra le ſuccez des proüeſſes de mon Iuſte,

Le meſme, au meſme lieu.

S. Auguſt. cy deſſus c. 23.

Iuſte, ce que la vraye vertu eſtime incomparablement plus digne d'eſtre chanté en ſon triomphe, c'eſt que ſa prudence, iointe à ſa bonté, l'vne & l'autre, fondées en pieté, luy ont acquis, & luy acquereront à iamais autant de ſoldats qu'il aura de ſujets, luy donneront autant de victoires, qu'il liurera de batailles, & decerneront autant de triomphes, qu'il aura gagné de victoires. Car ſi bien il eſt permis au Panegyriſte de Cyrus, d'aſſeurer que ce Prince n'auoit iamais rien demandé qu'il n'euſt obtenu, vous ne voudriez pas dire, qu'il fuſt défendu à la vraye vertu, de donner à ſon Iuſte toute la felicité qu'vn tel Monarque peut obtenir. Veu meſme que la nature, & ſa naiſſance, l'vne & l'autre de l'ordre du Ciel qui en vouloit faire vn miracle de puiſſance ſouueraine en terre, n'ont manqué de l'aſſortir de toutes les parties de la felicité commune qu'Ariſtote nous a depeintes. Tellement qu'il eſt tout aſſeuré, que comme les plus belles fleurs de la terre, & toutes les beautez du monde, n'ont point de luſtre, ſi le Soleil ne le leur donne, Ainſi ô Princes, vos felicitez ne peuuent eſtre veritables ſans la vraye vertu. Eſtes-vous parez de ce celeſte ornement de l'eſprit principal, ſoyez certains que Dieu ne manquera d'augmenter les perfections naturelles qu'il a miſes en vous, ſoit celles de l'ame, ſoit celles du corps. Que de plus, il accroiſtra les biens exterieurs qu'il vous aura donnez. Meſmes par la voye de l'eſtime & de la reputation, que l'on peut appeller l'ame de la guerre. Dieu dit Philon, ne ceſſe point de prendre le ſoin d'auan-

Xenoph. l. 1

Philon de fortitud.

cer celuy qui a la Iuſtice, & la pieté pour ornement. Eſtant fort veritable, que ceux qui ſont confederez auec Dieu, & qui pour le dire ainſi, ont de l'amitié auec luy, ceux-là ſont au faiſte de la felicité. C'eſt luy ſeul, & non le monde, qui inueſtit les Princes d'immortelle renommée, laquelle eſt preferable à tous les treſors de la terre. Car comme a bien penſé Iſocrate, l'on peut auoir des richeſſes par le moyen de la renommée, mais l'on ne ſçauroit acheter la renommée par argent. Les richeſſes arriuent aux méchants, la gloire n'eſt que pour ceux qui excellent en vertu. Les Païens, les infidelles, de quelque religion que ſoient les chefs d'armée, ils peuuent gagner des victoires, mais ou elles ſeront iniuſtes, ou l'ordre en appartiendra à la diuine prouidence pour des cauſes à nous inconneuës, ou elles ne ſeront ſuiuies d'vne veritable felicité. Si ce n'eſt que comme la vraye vertu n'eſt que pour la vraye Religion, ainſi la vraye felicité n'eſt que pour ceux qui profeſſent la vraye pieté. Afin que l'on voye, ſi c'eſt ſans ſujet qu'elle accompagne le Iuſte de la vraye vertu. Car qu'elle l'accompagne ie m'en rapporte aux victoires qu'il a gagnées auec tant de felicité, que pour vaincre, c'eſtoit aſſez par maniere de dire, que l'ennemy ſceuſt qu'il eſtoit en armes. De maniere qu'en faiſant voir ſon armée, il a mis fin à la guerre, afin que ce trait tiré de l'hiſtoire des heureuſes victoires de Paul Emile, entre dans ſes loüanges, auec encore plus de verité, & que l'on puiſſe dire, que retournant victorieux, il ne donna ſujet de pleurer à perſonne. Vous me direz, qu'à ce

Plutarque.

conte ſes troupes ont bien en partie eſté cauſe de la proſperité de ſes victoires. Mais vous auoüerez auſſi ie m'aſſeure que ſans la reputation qu'il a par tout le monde, & ſans ſa prudence qui eſt ſoutenuë de ſa pieté, les actions de leur courage ne leur euſſent iamais ſi bien reüſſi. Et qui voudroit douter que la cõduite d'vn chef aſſiſté de ces deux vertus, ne merite plus de gloire, que la bonne opinion que l'on a de tous les ſoldats enſemble. Quand donc les braues François qui ont ſuiuy ce Prince à la conqueſte de tant de proſperitez & de gloire, auroient tous eſté capables de luy dire, ſoit en allant contre les rebelles, ou contre les étrangers, ce que certaines troupes Romaines dirent à Silius leur chef, vne fois qu'il eſtoit ſur le point d'attaquer les François: Ne nous donne pas la nuit pour nous repoſer, ny n'ayes point d'égard au chemin que nous auons fait. Fais-nous voir ſeulement l'ennemy, ou fais qu'il nous puiſſe voir, cela ſuffira pour te donner la victoire: Ie ne douterois pas que cette generoſité ne leur vint d'vne certaine inſpiration de courage, prouenant des felicitez de leur Prince. Car eſtans fondées comme elles ſont, ſur les principes de l'art militaire ſelon ces inſtitutions, l'on ne leur doit pas refuſer le pouuoir d'inſpirer de l'animoſité.

Tacite l. 2. Annal. Ne ſpatia noctium aut itineris daret, viderent modò aduerſos & aſpicerentur, id ſatis eſſe ad victoriam.

111. O Prince qui eſtant ſi ſtudieux de la pieté & des inſtitutions de la vraye vertu, dois eſtre abondamment aſſiſté des benedictions du Ciel, puis que meſmes tes troupes ſe reſſentent de la plenitude de celles que tu en reçois. O Ciel ſi fecond en bonheur, que les Rois qui combattent pour ta gloire, acquie-

rent meſmes des couronnes d'eternelle felicité à ceux qui le ſuiuent en cette guerre ! Quel miracle de receuoir tant de ſatisfaction à la fois, & preſque en toutes ſes entrepriſes ? C'eſt à dire, ſoit que l'on deſire de vaincre, ſoit que l'on ſe contente de donner la loy à ceux dont on pourroit triompher ? Comment appellerez vous cela autrement que miracle ? Conſideré que les accidents de la guerre ſont ſi douteux, & que l'iſſuë que l'on s'en promet par preuoyance répond ſi peu aux eſperances humaines, que meſmes les armes que Dieu commande de prendre ne ſuccedent pas touſiours ? Vous en auez vne notable preuue en l'armée de ce peuple, tant de fois admiré de la vraye vertu, & ſi heureuſement propoſé pour exemple de probité aux ſoldats de la gendarmerie de ſon Empire. Quatre cents mille hommes de pied prennent les armes de commun ſentiment contre les Benjamites. Le ſujet de cette guerre eſtoit vne femme deshonorée, & violée auec tant d'outrages, qu'elle en eſtoit morte. Tellement qu'il s'agiſſoit en cette guerre de tirer raiſon des Benjamites, autheurs d'vn ſi abominable crime. Mais auparauant que d'attaquer ces criminels, & nonobſtant la iuſtice de cette cauſe, il y eut aſſemblée generale en Maſpha, où il fut deliberé que l'on iroit requerir le Seigneur en Silo, afin de ſçauoir de luy s'il auroit agreable qu'ils allaſſent venger vn ſi enorme forfait. Le Seigneur leur fit ſçauoir qu'il y conſentoit. Non content de ce, il leur donna vn chef de ſa main, pour commander à cette armée de quatre cents mille hommes. Sur cette aſſeurance ils vont

Iudic. 9. & 20.

donner la bataille, mais ils ſont vaincus, & mis en fuitte par les Benjamites. De maniere, comme a bien dit ſaint Bernard, que ceux qui alloient venger vn ſi grand peché tournerent le dos à ceux qui en eſtoient criminels, c'eſt à dire, vn grand nombre de ſoldats à vne poignée de gens. Car il faut ſçauoir que les Benjamites n'eſtoient en tout que vingt & cinq mille ſept cens hommes. Cependant à la premiere ſortie qu'ils firent de la ville où ils eſtoient ſur vne ſi puiſſante armée, ils occirent vingt & deux mille hommes. Iuda pour vne ſeconde fois, aſſiſté des principaux de ſon armée, a recours au Seigneur. Ils pleurent, ils crient deuant luy. Le Seigneur leur dit, Montez contre eux, & entrez en bataille. Sur cette parole ils vont le lendemain donner l'aſſaut à la ville de Gabaa. Les Benjamites font vne autre ſortie ſur eux, auec vne telle occiſion, qu'ils en laiſſerent dixhuict mille ſur la place. Bon Dieu quel ſecret de voſtre toute ſage & toute puiſſante prouidence! L'on combat de l'ordre de voſtre diuine majeſté, & l'on eſt vaincu. D'où vient cela? Ils donnerent, dit ſaint Bernard, vne ſeconde fois contre les ennemis, & pour vne ſeconde fois ils furent mis en fuitte & confus. Tellement que Dieu approuuant la premiere entrepriſe, & commandant de faire la ſeconde, les iuſtes entrent en vne iuſte bataille, & ils y ſuccombent. Vous voyez par cette hiſtoire combien l'incertitude des euenements de la guerre eſt grande. Ie dis meſmes de celles que l'on entreprend de l'ordonnance de Dieu. Combien eſt donc le Iuſte de la vraye vertu dans la faueur de la di-

S. Bernard epiſt.

uine protection, puis qu'il ne ſuccombe point deuant ſes ennemis?

IV. Ainſi puiſſe-t'il touſiours proſperer de voſtre grace, & pour voſtre gloire, ô Dieu de majeſté ſoueraine, & ineffablement adorable. Ainſi le puiſſe touſiours voir heureux cét Empire de la vraye vertu. Que s'il eſt permis à ſes ſujets de reclamer voſtre infinie toute-puiſſance, ô Dieu des vertus, & Seigneur des armées, me voicy des premiers à vos pieds. Me voicy dy-je, parmy vn ſi grand nombre de peuples de la France. Ce ſera, s'il vous plaiſt, pour coniurer voſtre diuine miſericorde de toute noſtre humilité, que ſi par nos pechez, ou pour auoir trop long temps veſcu parmy les pernicieux Benjamites; ie dis parmy ces enfans de douleur, qui voudroient faire mourir leur mere, leur patrie; parmy ces ennemis du cœlibat, de la continence, & de l'obeïſſance à l'Egliſe & à leur Roy, nous auons merité que vous vous armiez de Iuſtice contre nous, & que pour plus grande punition vous nous faſſiez prendre les armes les vns contre les autres, qu'il vous plaiſe de conſeruer voſtre Oinct, voſtre Iuſte, noſtre pere, noſtre Roy, noſtre tout. Seigneur que voſtre Iuſte ne porte pas l'iniquité de ſes enfans. Vous n'auez pas mis en luy vne ame doüée d'vn ſi excellent eſprit principal, qui ne ſoit de voſtre grace tres-bien confirmée en voſtre religion. Vous y auez mis vne foy ferme & conſtante, vne foy animée de charité. Continuez, Seigneur, par les merites de la Croix de voſtre fils, dont il eſt ambitieux, & en vertu de l'adorable pain d'Aſer, qu'il adore, & reçoit ſou-

uent auec vne tres-profonde humilité, & non ſans ietter des larmes; Continuez luy, s'il vous plaiſt, les euidents témoignages que vous nous donnez tous les iours qu'il eſt en voſtre grace. Nous changeons la benediction de Moyſe donnée à Aſer en priere, & vous diſons, *que ſa vieilleſſe ſoit comme les iours de ſa ieuneſſe.* C'eſt à vous, Seigneur, en exauçant noſtre priere, à la changer en benediction. A fin que celuy qui croit fermemẽt que vous eſtes l'vnique Seigneur des vertus, & le Duc de l'armée celeſte, connoiſſe de plus en plus que vous eſtes celuy de ſes Royales intentions, en miſericorde & en bienfaits. A fin dy-je, que celuy qui vous croit eſtre la vraye *vertu de Dieu*, & *ſageſſe*, nõ quelque ſageſſe temporelle, ou creée, mais la diuine & eternelle, eſtant illuſtré des lumieres de ſa Majeſté, merite finalement les glorieux trophées de ſa foy. Accordez, Seigneur, accordez la tres-humble priere de voſtre Empire tres-Chreſtien. Et que continuant par voſtre bonté de pratiquer les inſtitutions de la vraye vertu, il fleuriſſe en ſes nombreuſes & valeureuſes troupes, il ſoit glorieux par ſes victoires en eſpouſant vos querelles, & pour le combler d'vne benediction qui ſurpaſſe tous les biens du monde, qu'il ſoit digne de voſtre paix.

Deut. 33. v. 25.

1. Cor. 1.

Floreat copiis referta victoriis gloriosa, vel quod est gloriosius pace secura sit. *S. Augustin. lib. 2. de la Cité, chap. 20.*

FIN.

Digitized by Google

TABLE

DES PASSAGES

DE L'ESCRITVRE SAINCTE,

CITEZ OV EXPLIQVEZ AV SECOND liure de l'Empire du Iuſte.

De la Geneſe.

Ch. 1. v. 11. PRODVCAT *terra lignum faciẽs fructum.* p.188

28. *Dominamini piſcibus maris & volatilibus cæli, & vniuerſis animantibus quæ mouentur ſuper terram.* 437

2.v. 11. *Nomen vni Phiſon: ipſe eſt qui circuit omnem terram Euilath, vbi naſcitur aurum:*

12. *Et aurum terræ illius optimum eſt, ibiq; inuenitur Bdellium & lapis onichinus.* 23.38.44.47

3.v.14. *Terram comedes omnibus diebus vitæ tuæ.* 63

9.v.2. *Terror veſter ac tremor ſit ſuper cuncta animalia terræ.* 175.201

10.v.9. *Nemrod robuſtus venator coram Domino.* 17.436

12.v.11. *Noui quod pulchra ſis mulier:*

12. *Et quod cùm viderint te Ægyptij, dicturi ſunt, vxor illius eſt, & interficient me, & te reſeruabunt.*

13. *Dic ergo obſecro te, quod ſoror mea ſis.* 142

17. *Flagellauit autem Dominus Pharaonem plagis maximis, & domum eius propter Sarai vxorem Abram.* 142.221

18.v.1. *Apparuit autem ei Dominus in conualle Mambre.* 70

11. *Erant autem ambo ſenes prouectæque ætatis.* 386

37.v.3. *Fecitque ei tunicam polymitam.* 313

35. *Deſcendam ad filium meum lugens in infernum.* 58

41.39. *Nunquid ſapientiorem & conſimilem tui inuenire poteroꝰ* 129.366

40. *Tu eris ſuper domum meam, & ad tui oris imperium totus popu-*

lus obediet, vno tantùm regni ſolio te præcedant. 349
45. *Vocauit eum Saluatorem in mundi.* 129
45.v.27. *Reuixit ſpiritus eius.* 57
49.v.5. *Simeon & Leui vaſa iniquitatis bellantia, in conſilium eorum non veniat anima mea.* 467
10. *Non auferetur ſceptrum de Iuda, & dux de femore eius, donec veniat qui mittendus eſt, & ipſe erit expectatio gentium.* 32
12. *Pulchriores ſunt oculi eius vino.* 103
17. *Fiat Dan coluber in via.* 452
19. *Gad accinctus præliabitur.* 470
20. *Aſer pinguis panis eius.* 493
21. *Nephthali ceruus emiſſus dans eloquia pulchritudinis.* 494.501

De l'Exode.

1. v. 10. *Sapienter opprimamus eum.* p. 70
2. v. 1. *Et accepit vxorem ſtirpis ſuæ.* 78
4. v. 13. *Mitte quem miſſurus es.* 296
5. v. 2. *Quis eſt Dominus vt audiam vocem eius? non noui Dominum.* 74
7. v. 1. *Conſtitui te Deum Pharaonis.* 90.175.349
14. v. 25. *Fugiamus Iſraëlem. Dominus enim pugnat pro eis.* 432
15. v. 2. *Cantemus Domino, gloriosè enim magnificatus eſt, equum & aſcenſorem deiecit in mare.* 3. *Fortitudo mea & laus mea Dominus.* 432
12. *Quis ſimilis tui in fortibus Domine, &c.* 92
13. *Dux fuiſti in miſericordia tua populo quem redemiſti.* 433.441. 540
18. v. 17. *Stulto labore conſumeris: vltra vires tuas eſt negotium, ſolus illud non poteris ſuſtinere.* 338
23. *Si hoc feceris, implebis imperium Dei.* 338
19. v. 5. *Si ergo audieritis vocem meam, & cuſtodieritis pactum meum, eritis mihi in peculium de cunctis populis: mea eſt enim omnis terra.*
20. v. 2. *Ego ſum Dominus Deus tuus qui eduxi te de terra Aegypti, de domo ſeruitutis.* 118
25. v. 8. *Habitabo in medio eorum.* 119
10. *Arcam de lignis Sethim compingite.* 99
32. v. 32. *Aut dimitte eis hanc noxam, aut dele me de libro tuo.* 133

Du Leuitique.

4. v. 27. *Quod ſi peccauerit anima de populo terræ.* 189
10. v. 2. *Egreſſuſque ignis à Domino.* 294
19. v. 2. *Sancti eſtote: quia ego ſanctus ſum Dominus Deus veſter.* 74

Du liure des Nombres.

2. v. 2. *Singuli per turmas, ſigna*

atque vexilla & domos cognationum ſuarum caſtrametabuntur filiorum Iſraël per gyrum tabernaculi fœderis. 443
11.v.16. *De ſenibus Iſrael quos tu noſti quod ſenes ſint.* 385
17. *Et auferam de ſpiritu tuo, tradámque eis.* au meſme lieu.
12.v.7. *Moyſes qui in omni domo mea fidelißimus eſt.* 119
11. *Ne fiat hæc quaſi mortua & abortiuũ quod proijcitur de vulua matris ſuæ.* 155
25.v.4. *Suſpende eos contra ſolem.* 469
31.v.15. *Quare reſeruaſtis fœminas, &c.* 470
26. *Diuidéſque ex æquo prædam inter eos.* 461

Du Deuteronome.

4.v.2. *Non addetis ad verbum quod vobis loquor.* 279
5. *Scitis quod docuerim vos præcepta atque iuſtitias, ſicut mandauit mihi Dominus Deus meus: ſic facietis ea.* 279
6. *Hæc eſt enim veſtra ſapientia, & intellectus coram populis, vt audientes vniuerſa præcepta hæc dicant: En populus ſapiens & intelligens gens magna.*
7. *Nec eſt alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes ſibi, ſicut Deus noſter adeſt cunctis obſecrationibus noſtris.* au meſme lieu.
13. *Et decem verba quæ locutus eſt.* au meſme lieu.
14. *Mihique mandauit in illo tempore, vt docerem vos ceremonias & iudicia quæ facere debueretis in terra quam poſſeſſuri eſtis.* 277
24. *Dominus Deus tuus ignis conſumens eſt, Deus æmulator.* 241
6.v.15. *Deus æmulator, Dominus Deus tuus in medio tui: nequando iraſcatur furor Domini Dei tui contra te, & auferat te de ſuperficie terræ.* au meſme lieu.
17. *Cuſtodi præcepta Domini Dei tui, ac teſtimonia & ceremonias.* 277
16.v.19. *Munera excæcant oculos ſapientum.* 87
20.v.8. *Quis eſt homo formidoloſus, & corde pauido? vadat, & reuertatur in domum ſuam: ne pauefacere faciat corda fratrum ſuorum, ſicut ipſe timore perterritus eſt.* 459
29.v.14.15. &c. *Nec vobis ſolis ego hoc fœdus ferio, &c.* 248
32.v.2. *Concreſcat vt pluuia doctrina mea, fluat vt ros eloquium meum.* 377
8. *Quando diuidebat altiſſimus gentes: quando ſeparabat filios terræ, conſtituit terminos populorum iuxta numerum filiorum Iſrael.*
9. *Pars autem Domini populus eius, Iacob funiculus hæreditatis eius.* 118
15. *Incraſſatus eſt dilectus &* re-

calcitrauit, incrassatus dereliquit Deum factorem suum. 132
28. *Gens absque consilio & sine prudentia.* au mesme lieu.
33. v. 2. *In dextera eius ignea lex.* 214
3. *Dilexit populos.* 216
3. *Omnes sancti in manu illius sunt.* 217
6. *Viuat Rubē & nō moriatur.* 469
12. *Amantissimus Domini habitabit confidenter in eo.* 487
17. *Cornua Rhinocerotis cornua illius.* 243. 451
18. *Lætare Zabulon in exitu tuo & Isachar in tabernaculis tuis.*
19. *Populos vocabunt ad montem: ibi immolabunt intimas iustitiæ: qui inundationes maris quasi lac sugēt, & thesauros absconditos arenarum.* 456. 464
20. *Benedictus in latitudine, Gad quasi leo requieuit, capitq; brachium & verticem.* 471
23. *Nephthali abundantia perfruetur, & plenus erit benedictionibus Domini, mare & meridiem possidebit.*
24. *Benedictus in filijs Aser, sit placens fratribus suis, & tingat in oleo pedem suum.* 493
25. *Sicut dies iuuentutis tuæ, ita & senectus tua.* 551

Du liure des Iuges.

5. v. 7. *Noua bella elegit Dominus.* 448. 505
12. *Vbi collisi sunt currus, & hostium suffocatus est exercitus, ibi narrentur iustitiæ Domini, & clementia in fortibus Israel.* 540
13. *Dominus in fortibus dimicauit, ex Ephraim deleuit eos.* 451
17. *Aser habitabat in littore maris, & in portubus morabatur.* 506
20. *De cælo dimicatum est contra eos: stellæ manentes in ordine & cursu suo, aduersus Siseram pugnauerunt.* 505
7. v. 3. *Multus tecum est populus, nec tradetur Madian in manus eius, ne glorietur contra me Israel & dicat, meis viribus liberatus sum.* 483

Du premier liure des Roys.

2. v. 10. *Dominus iudicabit fines terræ.* 248

Du second liure des Roys.

1. v. 26. *Sicut mater vnicum amat filium, ita ego te diligebam.*
5. v. 1. *Ecce nos os tuum & caro tua sumus.* 129
18. v. 3. *Non exibis tu vnus solus pro decem millibus computaris.* 130. 485
21. v. 17. *Ne extinguas lucernam Israel.* 54
24. v. 17. *Ego sum qui peccaui, ego qui iniquè egi, isti qui oues sunt quid fecerunt? vertatur obsecro manus tua contra me, & contra domum patris mei.* 109

Du troisiesme liure des Roys.

1. v. 2. *Quæramus Domino nostro Regi adolescentulam virginem,*

& ſtet coram rege & foueat eum, dormiátque in ſinu ſuo.

3. *Quæſierunt igitur adoleſcentulam ſpecioſam in omnibus finibus Iſrael, & inuenerunt Abiſai Sunamitidem, & adduxerunt eam ad regem.* 387

3. v. 28. *Audiuit itaque omnis Iſrael iudicium quod iudicaſſet rex, & timuerunt regem, videntes ſapientiam Dei eſſe in eo ad faciendum iudicium.* 360

4. v. 29. *Latitudines cordis, quaſi arenam quæ eſt in littore maris.* 69

Du 2. liure des Chroniques.

13. v. 5. *Audi Ieroboam, & omnis Iſrael, num ignoratis quod Dominus Deus Iſrael dederit regnũ Dauid ſuper Iſrael in ſempiternum, ipſi & filijs eius in pactum ſalis?* 246

Du liure de Iudith.

9. v. 2. *Domine Deus Patris mei Simeon, qui dediſti illi gladium in defenſionẽ alienigenarũ, qui violatores extiterũt in coinquinatione ſua, & denudauerunt femur virginis in confuſionem:*

3. *Et dediſti mulieres illorũ in praedam & filias illorum in captiuitatem, ſubueni quæſo te Domine Deus meus mihi viduæ.* 468

16. *Non enim in multitudine eſt virtus tua Domine.* 481

17. *Deus cælorum creator aquarum,* 508

Du liure d'Eſther.

16. v. 2. *Multi bonitate principum & honore qui in eos collatus eſt, abuſi ſunt in ſuperbiam.*

3. *Et non ſolùm ſubiectos regibus nituntur opprimere, ſed datam ſibi gloriam non ferentes, in ipſos qui dederunt moliũtur inſidias.*

9. *Nec putare debetis, ſi diuerſa iubeamus, ex animi noſtri venire leuitate, ſed pro qualitate & neceſſitate temporum, vt reipublicæ poſcit vtilitas, ferre ſententiam.* 310

Du liure de Iob.

7. v. 1. *Militia eſt vita hominis ſuper terram.* 422

11. v. 5. *Vtinam Deus loqueretur tecum, & aperiret labia ſua tibi:*

6. *Vt oſtenderet tibi ſecreta ſapientiæ, & quod multiplex eſt lex eius.* 269

12. v. 3. *Deridetur iuſti ſimplicitas.*

4. *Lampas contempta apud cogitationes diuitum, parata ad tempus ſtatutum.* 329

13. *Ipſe habet conſilium & intelligentiam.* 382. 402

28. v. 3. *Vniuerſorum finem ipſe conſiderat.* 337

28. *Ecce timor Domini ipſa eſt ſapientia, & recedere à malo intelligentia.* 362. 367. 368

Du liure des Pſeaumes.

4. v. 6. *Multi dicunt quis oſtendit nobis bona?* 176

7. *Signatum eſt ſuper nos lumen vultus tui Domine.* 172. 175

7. v. 10. *Scrutans corda & renes Deus.* 352
17. v. 29. *Tu illuminabis lucernam meam Domine, Deus meus illumina tenebras meas.* 54. 56. 58
18. v. 11. *Deſiderabilia ſuper aurum & lapidem, &c.* 29
20. v. 12. *Cogitauerunt conſilia quæ non potuerunt ſtabilire.* 353
23. v. 4. *Virga tua & baculus tuus ipſa me conſolata ſunt.* 510
24. v. 8. *Legem ſtatuit delinquentibus in via.* 262
28. v. 3. *Deus maieſtatis intonuit.* 96
33. v. 8. *Immittet Angelus Domini, &c.* 434
19. *Et humiles ſpiritu ſaluabit.* 407
48. v. 8. *In ſpiritu vehementi conteres naues Tarſis. i.* Maris. 514
50. v. 5. *Tibi ſoli peccaui.* 170
51. v. 7. *Propterea Deus deſtruet te in finem, & emigrabit te de tabernaculo, & radicem tuam de terra viuentium.* 46. 48
10. *Ego autem ſicut oliua fructifera in domo Dei, ſperaui in miſericordia Dei in æternum* 45
59. v. 9. *Iuda rex meus.* 450
Ephraim fortitudo capitis mei. 451
70. v. 22. *In vaſis Pſalmi.* 293
71. v. 1. *Deus iudicium tuum regi da.* 258
77. v. 70. *Elegit Dauid ſeruum ſuum.*
71. *Paſcere Iacob ſeruum ſuum & Iſrael hæreditatem ſuam.*
72. *Et pauit eos in innocentia cordis ſui, & in intellectibus manuum ſuarum deduxit eos.* 258
92. v. 1. *Indutus eſt Dominus fortitudinem & præcinxit ſe.* 96
93. v. 11. *Dominus ſcit cogitationes hominum quoniam vanæ ſunt.* aliàs *ſapientum.* 302
104. v. 21. *Conſtituit eum dominum domus ſuæ & principem omnis poſſeſſionis ſuæ.*
22. *Vt erudiret principes eius ſicut ſemetipſum, & ſenes eius prudentiam doceret.* 357
110. v. 10. *Initium ſapientiæ timor Domini.* 250
v. 11. *Intellectus bonus omnibus facientibus eum.* 395
111. v. 5. *Diſponit ſermones ſuos in iudicio.* 405
113. v. 1. *In exitu Iſrael de Aegypto: domus Iacob de populo barbaro.*
2. *Facta eſt Iudæa ſanctificatio eius, Iſrael poteſtas eius.* 83
118. v. 18. *Reuela oculos meos, & conſiderabo mirabilia de lege tua.* 237
66. *Bonitatem & diſciplinam & ſcientiam doce me.* 255
91. *Ordinatione tua perſeuerat dies.* 60. 67
93. *In æternum non obliuiſcar iuſtificationes tuas.* 277
121. *Feci iudicium & iuſtitiam.*
19. v. 9. *Quoniam omnia ſeruiunt tibi.* 473

144.v.3. *Magnitudinis eius non eſt finis.* 267
146.v.5. *Sapientiæ eius non eſt numerus.*
148.v.8. *Quæ faciunt verbũ eius.*

Du liure des Prouerbes.

1.v.5. *Intelligens gubernacula poſſidebit.* 343. 352
2.v.11. *Prudentia ſeruabit te, vt eruaris à via mala.* 336
3.v.6. *In omnibus vijs tuis cogita illum.* 74
13. *Beatus homo qui inuenit ſapientiam, & qui affluit prudentia.*
14. *Melior eſt acquiſitio eius negotiatione auri & argenti.*
15. *Precioſior eſt cunctis opibus.* 81
19. *Dominus ſapientia fundauit terram, & ſtabiliuit cœlos prudentia.* 63.64
4.v.9. *Honora eam, & dabit capiti tuo augmenta gratiarum.* 392
21. *In omni poſſeſſione tua acquire prudentiam.* 18
25. *Oculi tui recta videant, & palpebræ tuæ præcedant greſſus tuos.* 103
6.v.20. *Conſerua fili mi præcepta patris tui, & ne dimittas legem matris tuæ.*
21. *Liga eam in corde tuo tuo iugiter, & circumda gutturi tuo, &c.* 217
23. *Mandatum lucerna eſt, & lex lux.* 186
7.v.2. *Serua legem meam quaſi pupillam oculi tui.* 218
4. *Dic ſapientiæ, ſoror mea es.* 142
8.v.6. *Audite quia de magnis locuturus ſum, & apertio labiorum meorum latitudines.* 267
12. *Ego ſapientia habito in conſilio & eruditis interſum cogitationibus.* aliàs *cohabito ſolertiæ.* 341
14. *Meum eſt conſilium & æquitas.* 140
15. *Per me reges regnant.* 195
10.v.19. *Qui moderatur labia ſua, prudentiſſimus eſt.* 405
20. *In multiloquio non deerit peccatum.* 376
13.v.8. *Qui agunt omnia cum conſilio, reguntur ſapientia.* 341
14. *Lex ſapientis, fons vitæ.* 102
14.v.8. *Sapientia callidi eſt intelligere viam ſuam.* 326
16. *Sapiens timet & declinat à malo, ſtultus tranſilit & confidit.* 502
16.v.16. *Poſſide ſapientiam quia auro melior eſt: & acquire prudentiam, quia pretioſior eſt argento.* 22
20.v.26. *Diſſipat impios rex ſapiens.* 486
29. *Exultatio iuuenum fortitudo eorum, & dignitas ſenum canities.* 383
21.v.20. *Theſaurus deſiderabilis & oleum in habitaculo iuſti, & imprudẽs homo diſſipabit illud.* 2. 14
22. *Ciuitatem fortium aſcendet ſapiens, deſtruxitque robur fi-*

ducia eius. 527
22. v. 15. *Stultitia colligata est in corde pueri, & virga disciplina fugabit eam.* 256
27. v. 19. *Quomodo in aquis respondent vultus prospicientium, sic corda hominum manifesta sunt prudentibus.* 356
22. *Si contuderis stultum in pila, quasi ptisanas feriente desuper pilo, non auferetur ab eo stultitia eius.* 379
29. v. 4. *Rex iustus erigit terram, vir auarus destruet eam.* 151
30. v. 2. *Sapientia hominum non est mecum.* 325

Du Cantique des Cantiques.

1. v. 3. *Oleum effusum nomen tuum.* 93
7. *Indica mihi vbi pascas, vbi cubes in meridie.* 110
2. v. 1. *Sicut lilium inter spinas.* 85
3. *Sicut malus inter ligna syluarum, sic dilectus meus inter filios.* 344
3. v. 7. *Lectulum Salomonis sexaginta fortes ambiunt ex fortissimis Israel.*
8. *Omnes tenentes gladios, & ad bella doctissimi: vniuscuiusque ensis super femur suum propter timores nocturnos.* 428
5. v. 10. *Dilectus meus candidus & rubicundus.* 485
6. v. 9. *Terribilis vt castrorum acies ordinata.* 422
7. v. 1. *Quid videbis in Sunamite nisi choros castrorum.* au mesme lieu.

Du liure de la Sapience.

1. v. 10. *Auris zeli audit omnia.* 348
4. v. 6. *Aetas senectutis vita immaculata.* 386
8. *Senectus venerabilis est non diuturna, neque annorum numero computata: cani autem sunt sensus hominis.*
9. *Et aetas senectutis vita immaculata.* 380
5. v. 6. *Errauimus à via veritatis, & sol intelligentiæ non est ortus nobis.* 343
6. v. 1. *Melior est sapientia quàm vires, & vir prudens, quàm fortis.* 18. & 486
3. *Prabete aures vos qui continetis multitudines.* 115
13. *Clara est, & quæ nunquam marcescit sapientia.* 50
18. *Dilectio custodia legum illius est.* 190
21. *Concupiscentia sapientiæ deducit ad regnum.* 18
22. *Si ergo delectamini sedibus, & sceptris, ô reges populi, diligite sapientiam, vt in perpetuum regnetis.* 54 & 325
7. v. 7. *Optaui & datus est mihi sensus.* 104
9. *Nec comparaui illi lapidem pretiosum.* 35
10. *Proposui pro luce habere illam, quoniam inextinguibile est lumen*

men illius. 50.& 344
11. *Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa, & innumerabilis honeſtas per manus illius.* 115
12. *Et ignorabam quoniam horum omnium mater eſt.* 115
13. *Quam ſine fictione didici, & ſine inuidia communico.* 105
14. *Infinitus enim theſaurus eſt hominibus, quo qui vſi ſunt participes facti ſunt amicitiæ Dei.* 26
22. *Eſt enim in ea ſpiritus omnem habens virtutem, omnia proſpiciens.* 316
22. *Eſt enim in ea ſpiritus intelligentiæ ſubtilis.* 354
27. *In animas ſanctas ſe transfert.* 33
29. *Eſt enim ſpecioſior ſole, & ſuper omnem diſpoſitionem ſtellarum luci comparata, inuenitur prior.* 59
30. *Illi enim ſuccedit nox, ſapientiam autem non vincit malitia.* au meſme lieu. & 60
8. v. 2. *Quæſiui ſponſam mihi eam aſſumere.* 68.& 231
13. *Habebo per hanc immortalitatem.* 18
9. v. 14. *Cogitationes enim mortalium timidæ & incertæ, &c.* 290
15. *Terrena inhabitatio deprimit ſenſum multa cogitantem.* 338
11. v. 21. *Omnia in menſura & numero & pondere diſpoſuiſti.* 272
14. v. 3. *Dediſti in mari viam, & inter fluctus ſemitam firmiſſimam oſtendens, quoniam potens es ex omnibus ſanare.* 511

De l'Eccleſiaſtique.

2. v. 19. *Qui diligunt eam, replebuntur lege ipſius.* 190.& 265
20. v. 31. *Theſaurus abſconditus ſapientia abſconſa: quæ vtilitas in vtriſque.* 10
Gyrum cæli circuiui ſola excellentium & humilium corda virtute calcaui. 337.& 349
25. v. 4. *Senem fatuũ & inſenſatũ.*
5. *Quæ in iuuentute tua non congregaſti, quomodo in ſenectute tua inuenies.* 391
6. *Quàm ſpecioſum canitiei iudicium, & Presbyteris cognoſcere conſilium.* 392
7. *Quàm ſpecioſa veteranis ſapientia, & glorioſus intellectus.* 393

Du Prophete Iſaïe.

7. v. 4. *Noli timere, & cor tuum ne formidet à duabus caudis titionum fumigantium iſtorũ.* 397
8. v. 10. *Inite conſilium, & diſſipabitur, quia nobiſcum Deus.* au meſme lieu.
9. v. 6. *Et factus eſt principatus ſuper humerum eius.* 86
7. *Multiplicabitur eius imperium, & pacis non erit finis.* au meſme lieu.
10. v. 23. *Verbum abbreuiatum.* 266
11. v. 1. *Egredietur virga de radice*

Ieſſe, & flos de radice eius aſcendet.

2. *Et requieſcet ſuper eam ſpiritus Domini, ſpiritus ſapientiæ & intellectus, ſpiritus conſilij, &c.* 395. & 396.

24. v. 2. *Sicut populus ſic Sacerdos.* 219

49. v. 16. *In manibus meis deſcripſi te.* 217

52. v. 11. *Recedite recedite, exite inde, &c.* 119

53. v. 5. *Diſciplina pacis noſtræ.* 191. 186

54. v. 11. *Ecce ego ſternam per ordinem lapides tuos.* 35. 37

60. v. 16. *Suge lac gentium, & mamilla regum lactaberis.* 165

62. v. 3. *Et diadema regni.* 85

Du Prophete Ieremie.

1. v. 9. *Ecce dedi verba mea in ore tuo.* 215

Du Prophete Baruch.

3. v. 9. *Audi Iſrael mandata vitæ.* 102

14. *Diſce vbi ſit prudentia, vbi ſit virtus, vbi ſit intellectus: vt ſcias ſimul vbi ſit longiturnitas vitæ & victus, vbi ſit lumen oculorum & pax.*

15. *Quis inuenit locum eius? & quis intrauit in theſauros eius?*

16. *Vbi ſunt principes gentium & qui dominantur ſuper beſtias quæ ſunt ſuper terram?*

37. *Qui in auibus cæli ludunt.* 438

4. v. 1. *Hic liber mandatorum Dei, & lex quæ eſt in æternum.* 295

Du Prophete Ezechiel.

1. v. 3. *Factum eſt verbum Domini ad Ezechielem filium Buzi, &c.* 442

12. *Vbi erat impetus ſpiritus illuc gradiebantur.* 449

3. v. 22. *Et facta eſt ſuper me manus Domini, & dixit ad me: Surgens egredere in campum, & ibi loquar tecum.*

23. *Et ſurgens egreſſus ſum in campum: & ecce ibi gloria Domini ſtabat, quaſi gloria quam vidi iuxta fluuium Chobar.* 442

4. v. 1. *Et tu fili hominis ſume tibi laterem, & pones eum coram te: & deſcribes in eo ciuitatem Hieruſalem.*

2. *Et ordinabis aduerſus eam obſidionem, & ædificabis munitiones, & comportabis aggerem, & dabis contra eam caſtra.* 422. & 517

11. v. 19. *Auferam cor lapideum.* 216

13. v. 6. *Vident vana, & diuinant mendacium.* 305

22. v. 27. *Principes eius in medio illius quaſi lupi rapientes prædam: ad effundendum ſanguinem.* 153

28. v. 13. *Auro repleſti theſauros tuos.* 27

14. *In medio lapidum ignitorum ambulaſti.* 34. 37

34. v. 24. *Seruus meus Dauid princeps in medio eorum: ipſe erit eis in paſtorem.* 112. 113

38. v. 14. *Propterea vaticinare fili hominis, & dices ad Gog: Hæc dicit Dominus Deus: nunquid non in die illo, cùm habitauerit populus meus Iſrael confidenter, ſcies?*

15. *Et venies de loco tuo à lateribus Aquilonis, tu & populi multi tecum.* 542

39. v. 4. *Super montes Iſrael cades tu, & omnia agmina tua, & populi tui qui ſunt tecum.*

7. *Et nomen ſanctum meum notum faciam, &c.* 542

Du Prophete Daniel.

6. v. 1. *Placuit Dario, & conſtituit ſuper regnum Satrapas centum viginti.*

2. *Ex quibus Daniel vnus erat.*

3. *Quia ſpiritus Dei amplior erat in illo.* 350

Du Prophete Oſée.

2. v. 8. *Et hæc neſciuit quia ego dedi ei frumentum, & vinum & oleum, & argentum multiplicaui ei & aurum quæ fecerunt Baal.* 155

10. v. 2. *Diuiſum eſt cor eorum, nunc interibunt.* 219

Du Prophete Ioel.

2. v. 10. *Sol & luna obtenebrati ſunt, & ſtellæ retraxerunt ſplendorem ſuum.* 220

Du Prophete Abdie.

1. v. 8. *Perdam ſapientes de Idumæa, & prudentiam de monte Eſaü, &c.* 368

Du Prophete Michée.

7. v. 5. *Ab ea quæ dormit in ſinu tuo cuſtodi clauſtra oris tui.* 361

Du Prophete Habacuc.

1. v. 4. *Lacerata eſt lex.* 295

Du Prophete Malachie.

2. v. 6. *Lex veritatis fuit in ore eius, & iniquitas non eſt inuenta in labijs eius: in pace & in æquitate ambulauit mecum, & multos auertit ab iniquitate.* 170

7. *Labia Sacerdotis cuſtodiunt ſcientiam, & legem requirent ex ore eius, quia Angelus Domini exercituum eſt.* 171

Du 1. liure des Machabées.

9. v. 10. *Ne crimen noſtræ relinquamus gloriæ.* 532

De l'Euangile de S. Mathieu.

5. v. 8. *Beati mundo corde, quoniam ipſi Deum videbunt.* 55

13. *Vos eſtis ſal terræ.* 69

17. *Non veni ſoluere, ſed adimplere.* 281

45. *Qui ſolem ſuum oriri facit ſuper bonos & malos.* 89

6. v. 9. *Pater noſter qui es in cœlis.* 122

19. *Nolite theſaurizare vobis theſauros in terra, vbi ærugo & tinea demolitur, & vbi fures effodiunt & furantur.* 42
20. *Theſaurizate vobis theſauros in cælo.* 42
21. *Vbi enim theſaurus tuus, ibi & cor tuum.* au meſme lieu.
22. *Lucerna corporis tui eſt oculus tuus.* 58
22. *Si oculus tuus fuerit ſimplex totum corpus tuum lucidum erit.* 32
23. *Si autem oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebroſum erit: Si ergo lumen quod in te eſt tenebræ ſint, ipſæ tenebræ quantæ erunt.* 55. & 56
32. *Hæc enim omnia gentes inquirunt.* 42
33. *Quærite primum regnum Dei.* 365
7. v. 12. *Omnia ergo quæcunq; vultis vt faciant vobis homines, & vos facite illis.* 281
8. v. 8. *Dic tantùm verbo, & ſanabitur puer meus.*
9. *Nam & ego homo ſum ſub poteſtate conſtitutus, habens ſub me milites: & dico huic, vade, & vadit, & alij, veni, & venit, & ſeruo meo fac hoc, & facit.* 474
10. v. 9. *Nolite poſſidere aurũ.* 156
16. *Eſtote prudentes ſicut ſerpentes.* 157
31. v. 11. *Regnum cælorum vim patitur, & violenti rapiunt illud.* 450
25. *Confiteor tibi Pater Domine cæli & terræ, quia abſcondiſti hæc à ſapientibus & prudentibus, & reuelaſti ea paruulis. Ita Pater.* 69
13. v. 30. *Sinite vtraque creſcere.* 523
43. *Fulgebunt iuſti ſicut ſol.* 29. 43
44. *Simile eſt regnum cælorum theſauro abſcondito in agro.* 4. 9. 14. 40
22. v. 21. *Reddite Cæſari quæ ſunt Cæſaris, & quæ ſunt Dei Deo.* 177
40. *In his duobus mandatis vniuerſa lex pendet & Prophetæ.* 281
24. v. 12. *Refrigeſcet charitas multorum.* 389
35. *Verba autem mea non præteribunt.* 303
25. v. 9. *Ne fortè non ſufficiat nobis & vobis.* 11

De l'Euangile de S. Luc.

1. v. 6. *Amb o iuſti ante Deum, incedentes in omnibus mandatis, & iuſtificationibus Domini.* 269
52. *Depoſuit potentes de ſede, & exaltauit humiles.* 412
3. v. 14. *Contenti eſtote ſtipendijs veſtris.* 464
6. v. 12. *In oratione Dei.* 361
16. v. 8. *Filij huius ſæculi prudentiores ſunt filijs lucis.* 368
29. *Habent Moyſen & Prophetas.* 213
17. v. 21. *Regnũ Dei intra vos eſt.* 4

19. v. 26. *Verumtamen inimicos meos illos, qui noluerunt me regnare ſuper ſe, adducite huc, & interficite ante me.* 523
24. v. 44. *Neceſſe eſt impleri omnia quæ ſcripta ſunt in lege Moyſi, & Prophetis, & Pſalmis, de me.* 293

De l'Euangile de S. Iean.

1. v. 9. *Erat lux vera.* 105
10. *Mundus eum non cognouit.* 74
3. v. 20. *Qui malè agit odit lucem.* 326
5. v. 17. *Pater meus uſque modò operatur, & ego operor.* 273
9. v 31. *Deus peccatores non audit.* 515
14. v. 21. *Qui habet mandata mea, & ſeruat ea, ille eſt qui diligit me.* 282
15. v. 3. *Mundi eſtis propter ſermonem quem dixi vobis.* 215
5. *Qui manet in me, & ego in eo, hic fert fructum multum: quia ſine me nihil poteſtis facere.*
19. v. 30. *Conſummatum eſt.* 272

Des Actes des Apoſtres.

7. v. 53. *Qui accepiſtis legem in diſpoſitione Angelorum.* 216
15. v. 10. *Vt quid tentatis Deum, &c.* 263
16. v. 16. *Habentem ſpiritum Pithonem.* 367

De l'Epiſtre aux Romains.

2. v. 14. *Gentes quæ legem non habent, ipſi ſibi ſunt lex.* [illegible] & 318
4. v. 2. *Habet gloriam, ſed non apud Deum.* 486
11. *Signaculum iuſtitiæ.* 393
5. v. 3. *Gloriamur in tribulationibus.* 488
7. v. 12. *Mandatum ſanctum iuſtum & bonum.* 204. & 293
8. v. 6. *Prudentia carnis mors eſt.* 55 & 69
15. *Non enim accepiſtis ſpiritum ſeruitutis iterùm in timore, ſed accepiſtis ſpiritum adoptionis filiorum Dei, &c.* 242
9. v. 18. *Ad futuram gloriam quæ reuelabitur in nobis.* 487
12. v. 2. *Nolite conformari huic ſeculo, ſed reformamini in nouitate ſenſus veſtri, vt probetis quæ ſit voluntas Dei bona beneplacens & perfecta.* 74
11. *Spiritu feruentes.* 389
13 v. 2. *Qui poteſtati reſiſtit, Dei ordinationi reſiſtit.* 477
4. *Non enim fruſtra gladium portat iudex, Dei enim vindex eſt in iram ei qui male agit.* 424
8. *Qui diligit proximum legem impleuit.* 282
10. *Plenitudo legis eſt dilectio.* 190
12. *Arma lucis.* 448

De la premiere Epiſtre aux Corinthiens.

1. v. 24. *Chriſtum Dei virtutem & Dei ſapientiam.* 551
30. *Qui factus eſt nobis ſapientia à Deo.* 326

2. v. 15. *Spiritualis autem iudicat omnia.* 316
3. v. 19. *Stultitia eſt apud Deum.* 55. & 336.
10. v. 4. *Bibebant de ſpirituali conſequente eos petra, petra autem erat Chriſtus.* 507
13. v. 5. *Charitas non quærit quæ ſua ſunt.* 285
8. *Charitas nunquam excidit.* 160
14. v. 19. *Volo quinque verba ſenſu meo loqui.* 377
15. v. 28. *Erit omnia in omnibus.* 123
31. *Quotidie morior propter veſtram gloriam fratres.* 488

De la 2. aux Corinthiens.

3. v. 14. *Obtuſi ſunt ſenſus eorum.* 354
4. v. 2. *Abdicamus occulta dedecoris.* 326
2. *Non adulterantes verbum Dei.* 326
5. v. 14. *Charitas urget nos.* 136
6. v. 4. *In omnibus exhibeamus noſmetipſos ſicut Dei miniſtros in multa patientia.*
7. *In virtute Dei per arma iuſtitiæ à dextris & à ſiniſtris.* 490
8. *Per gloriam & ignobilitatẽ, per infamiam & bonam famam, ſicut qui ignoti & cogniti.*
9. *Sicut morientes & ecce viuimus, vt caſtigati & non mortificati.* au meſme lieu.
12. v. 16. *Cùm eſſem aſtutus dolo vos cæpi.* 326

De l'Epiſtre aux Galates.

3. v. 24. *Lex Pædagogus noſter fuit.*
4. v. 9. *Infirma & egena elementa.* 293
5. v. 6. *Fides quæ per dilectionem operatur.* 396
14. *Omnis lex in vno ſermone impletur.* 279

De l'Epiſtre aux Epheſiens.

1. v. 9. *Vt notum faceret nobis ſacramentum voluntatis ſuæ ſecundùm beneplacitum eius, quod propoſuit in eo.* 271.
10. *In diſpenſatione plenitudinis temporum inſtaurare omnia in Chriſto.* 272
2. v. 15. *Legem mandatorum decretis euacuans.* 281
4. v. 14. *Vt iam non ſimus in aſtutia.* 326

De l'Epiſtre aux Philippiens.

1. v. 20. *Magnificabitur Chriſtus in corpore meo, ſiue per mortem, ſiue per vitam.* 488
3. v. 8. *Arbitratus ſum vt ſtercora.* 88
13. *Quæ retro ſunt obliuiſcẽs, ad ea verò quæ ſunt priora extendens meipſum.* 480
4. v. 11. *Didici in quibus ſum ſufficiens eſſe.*
12. *Scio & humiliari, &c.* 407

De l'Epiſtre aux Coloſſiens.

3. v. 14. *Super omnia autem hæc*

Digitized by Google

charitatem habete, quod eſt vinculum perfectionis. 137. & 274

De la premiere Epiſtre aux Theſſaloniciens.

5. v. 19. *Spiritum nolite extinguere.* 57
21. *Omnia autem probate: quod bonum eſt tenete.* 227

De la premiere à Timothée.

1. v. 5. *Finis autem præcepti eſt charitas.* 274

De l'Epiſtre aux Hebrieux.

5. v 4. *Sed qui vocatus eſt tanquam Aaron.* 364
7. v. 17. *Nihil ad perfectum adduxit lex.* 183
9. v. 10. *Vſque ad tempus correctionis.* 293. & 295
12. v. 29. *Deus noſter ignis conſumens eſt.* 241

De l'Epiſtre de S. Iaques.

1. v. 5. *Poſtulet à Deo qui dat, omnibus affluenter, &c.* 89
17. *Omne datum optimum deſurſum eſt.* 88

De la premiere Epiſtre de ſainct Pierre.

1. v. 13. *Propter quod ſuccincti lumbos mentis veſtræ, ſobrij, perfectè ſperate in eam quæ offertur vobis gratiam.* 470. 471
2. v. 13. *Subiecti eſtote, &c. ſiue Regi, &c.* 178
18. *Non tantùm bonis & modeſtis, ſed etiam dyſcolis.* 173. 178
3. v. 4. *Qui abſconditus eſt cordis homo.* 3

De la 2. Epiſtre de S. Pierre.

2. v. 19. *A quo enim quis ſuperatus eſt, huius & ſeruus eſt.* 173

De la premiere Epiſtre de ſainct Iean.

1. v. 5. *Deus lux eſt, & tenebræ in eo non ſunt vllæ.* 59. & 325
2. v. 27. *Vnctio eius docet vos de omnibus.* 4

Du liure de l'Apocalypſe.

7. v. 9. *Stantes ante thronum & in conſpectu agni, amicti ſtolis albis.* 467
17. v. 15. *Aquæ populi ſunt.* 159
21. v. 18. *Ciuitas aurum mundum.* 40. & 73.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
CONTENVES EN CE SECOND LIVRE.

A.

Aaron.

AARON miniſtre d'Eſtat de Moyſe. p. 349.

Abraham.

Abraham eſt appellé ſage aprés la Circonciſion 386. grande diligence en la maiſon d'Abraham, qui ſignifie celle du ſage. 403. il mépriſoit les richeſſes. 463. ſes ſeruiteurs eſtoient de braues ſoldars. 485. myſtere contenu dans le nombre de ſes ſeruiteurs. au meſme lieu.

Agamemnon.

Agamemnon eſt ſuiuy pour ſes richeſſes. 462. les nauires de ſa flote ne valoient pas des chaloupes. 514. il eſtoit Roy d'vne petite bourgade. 522. il eſtoit natif d'Argos. 41. ſes belles parties. au meſme lieu, & 111. 112. il a regné le plus dignement de tous les Roys de l'antiquité. au meſme lieu. pourquoy Homere l'appelloit Paſteur des peuples. 111. il fait des ſacrifices auant que d'aſſieger la ville de Troye. 431. il eſtoit & pour la main & pour la conduite. 433

Ageſilaus.

Ageſilaus commençoit ſes entrepriſes de guerre par les ſacrifices. 431. pourquoy auant que d'aller contre les Perſes, il alla à Aulide. au meſme lieu. Il ſe plaiſoit aux bataillons carrez. 445. ſes troupes ſe tenoiẽt ſi ſerrées, qu'à les voir vous ne les euſſiez priſes que pour du cuiure & de l'écarlate. 447. combien il eſtoit aimé de ſes ſubjets. 130. comme il donna courage à ſes ſoldats. 481. ſa diligence à executer ſes deſſeins. 501. ſa bonté à épargner les villes qu'il pouuoit prendre. 521. ſa compaſſion à l'endroit des ſoldats qui auoient eſté taillez en pieces. au meſme lieu. ſa ſuperſtition. 533

Agneau Paſchal.

l'Agneau Paſchal eſtoit vn auant myſtere de la manne. 510

Aigle.

l'Aigle & le cerf ne ſont pas bien enſemble. 501

Alexandre.

Alexandre le Grand.

ſi Alexandre le Grand euſt veſcu, il n'y euſt eu qu'vne loy pour tout le monde. 283. il eſtoit ſage au conſeil, & vaillant au combat. 433. il s'eſt fait deſcendre dans la mer, en vn vaiſſeau de verre. 438. il eſtoit ſuiuy à cauſe de ſon bon-heur. 462 combien il auoit d'argẽt lors qu'il entreprit de ſoumettre l'vniuers à ſon ſceptre. au meſme lieu. il traitoit honorablemẽt ſes ſoldats. 495

Ame.

l'Ame eſt comparée à vne ville baſtie d'écarboucles. 35. 37. 38. ſes habitudes deperiſſent auec l'âge. 51. l'Arche d'alliance eſt vne figure de l'Ame, 144. dont la Manne & la verge d'Aaron ſignifient la probité, & la prudence. au meſme lieu. les vertus regardent le bien de l'Ame. 103

Aminocles.

Aminocles Corinthien, reformateur des nauires. 514

Anacharſis.

quelle opinion auoit Anacharſis de la force corporelle. 7

Anaxagore.

Anaxagore & Thales appellez ſages, & non prudens. 62. entendement ſauuage d'Anaxagore. 72

Andromache.

Andromache reproche à Vlyſſe ſa laſcheté. 481

Animaux.

les Animaux qui ont le ſang le plus delié, ſont les plus ſages. 389

Arche d'alliance.

l'Arche d'alliance garnie d'or, ſignifie l'eſprit principal, reueſtu de prudence. 99. elle eſtoit au milieu de l'armée de Dieu. 453. quatre choſes y eſtoient enfermées, qui ſont appliquées aux quatre vertus Cardinales. au meſme lieu. C'eſt vne figure de l'ame. 144

Archidamus.

Archidamus eſtoit de la race d'Hercule. 534. comme il rangeoit ſes troupes en bataille au meſme lieu. ſes victoires non ſanglantes. 536

Areopages.

les Areopages eſcriuoient les loix le long des galeries. 208. pourquoy leur ſiege a eſté eſtably. 286

Arimaſpes.

les Arimaſpes ſont vne nation Aquilonaire. 347. A quelle occaſion Philippe de Macedoine a eſté dit leur parent. 346

Armes. Armée.

Armes de lumiere. 448. l'armée de Moyſe campée en forme d'vn bataillon carré. 442. 443. allegorie à ce ſujet. 448. les bourdons d'vne armée. 457. les diuerſes methodes de mettre vne armée en bataille. 444. 445. l'armée des Lacedemoniens eſtoit fournie de toute ſorte de commoditez. 459. aiguiſer ſes armes, c'eſt aiguiſer ſon courage. au meſme lieu. diligence de l'armée des Romains. 502. progrés des armes du Iuſte. 518. 529. & ſuiuans. la liberalité fait fleurir les armées. 501

Artaxerxes.

Artaxerxes conſent au changement de ſes edicts. 310. & ce par le conſentement d'Eſther, qui ſignifie la Prudence. au meſme lieu.

Aſtuce.

Aſtuce en quoy diſtinguée de la Prudence. 324. elle en eſt les tenebres. 325. toute Aſtuce n'eſt point vicieuſe. 326. d'où vient que la Prudence eſt appellée Aſtuce. 333. 316.

coutre l'Aſtuce des Princes. 334. l'Aſtuce & la ſottiſe ſont deux extremitez de la prudence. 328

Aſer.

grandes benedictions d'Aſer & de Nephthali. 493. les richeſſes ſont figurées en Aſer. au meſme lieu. la force du pain d'Aſer. 510. auquel l'ocean obeit. 508.512.

Athenes.

Athenes iugée digne de l'Empire du monde. 134. elle eſt comparée à Sparte comme l'or à l'or. 40. elle ne pouuoit ſouffrir deux Alcibiades, non plus que Sparte deux Lyſanders. 415. c'eſtoit vne vniuerſité où l'on faiſoit leçon de quelque diſcipline que ce fuſt. 427.

Auarice.

l'Auarice des Soldats. 463. elle a penſé perdre les Romains. là meſme. par quelle voye Scipion Naſica creut eſteindre ce vice. 463.464.

Auis.

gouuerner ſes auis ainſi qu'vne nauire 311.

Authorité.

l'Authorité empeſche le deſordre. 460.461. les ſuccez & la liberalité ſeruent beaucoup à l'authorité d'vn chef. 464.

B.

Babylon.

BAbylon a donné de l'épouuante par ſa cheute. 529. elle ſe vantoit d'auoir des viures pour vingt ans, & a eſté priſe en vne nuit. 516.

Bdellium.

le Bdellium eſt vn arbre grand cõme l'oliuier. 47. il croiſt le long du fleuue Phiſon. là meſme.

Beniamin.

Beniamin eſt vne figure de la conſtance. 487.

Bien public.

peu de Rois ont de la paſſion pour le Bien public. 113. 114. c'eſt les amours du Iuſte. 103. & ſuiuantes.

Bien-faits.

les Bien-faits ne doiuent eſtre inconſiderez. 104.

Bonté.

la Bonté eſt vne vertu au contentement du peuple. 124.

C.

Cambiſes.

CAmbiſes ne ſuiuoit pas ſa fantaiſie, ainſi que les autres Princes, mais les loix. 193.194.

Charité.

la Charité eſt le fondement des bonnes œuures. 137. c'eſt le plomb du niueau de prudence. là meſme. elle eſt alliée de la faculté du legiſlateur. 139. c'eſt vne vertu qui ne s'apprend point. 191. la loy ancienne raffinée par le feu de charité. 288.289. c'eſt la fin de la loy. 264. 265. 274. & ſuiuant. 280. 285. loix appuyées ſur la charité. 303. c'eſt la chaleur de la prudence. 389. l'Electre ſignifie la charité. 453.

Chaſſe.

il eſt traitté de la Chaſſe. 435. exercices de la chaſſe neceſſaires à celuy qui doit commander. là meſme. exemple de la chaſſe allegué par Cyrus pour enſeigner le moyen d'auoir le deſſus de ſes ennemis. 436. ſi la groſſe chaſſe eſt permiſe. 436.437. des vtilitez de la chaſſe. 437. elle eſt comparée à la guerre. 438.

Chefs d'armée.

que les Chefs d'armée doiuent faire leurs charges en miſericorde. 446. les quatre chefs de l'armée d'Iſraël figuroient les quatre vertus Cardinales. 450.451.

Ciel.

d'où vient le nom de Ciel. 9. 10. le

Ciel de noſtre cœur. 4. 5. quels biens nous receuons du Ciel. 10. ſes influences nous ſont vtiles. là meſme. ce n'eſt pas vn treſor caché du coſté de ſes vtilitez. au meſme lieu. Ciceron.

Ciceron abeille Romaine. 458. il diſoit que les armes ſont les membres des Soldats. là meſme. à qui il donnoit le nom d'hoſte & de pelerin. 454. il diſoit qu'il y a deux genres de combats. 425.

Clitus.

vanité de Clitus qui ſe fait appeller Neptune. 514.

Conſeil, Conſeillers.

le Conſeil & l'execution deux parties de prudence. 452. Conſeillers indiſcrets qui ne ſçauent ſe taire. 405. Conſeil precipité n'eſt pas à ſoüer. 402. 403. il ſe peut faire que le bon-heur accompagne le mauuais conſeil. 399. le ſainct Eſprit n'inſpire point de conſeil aux meſchants. 401. le peché eſt contraire à l'habitude de bien conſeiller. 395. ny le conſeil ny les biens des meſchans n'ont que de l'apparence. 397. Conſeillers paſſionnez. là meſme. allegorie des mauuais Conſeillers & de leurs conſeils. 398. le Conſeil eſt preferable à l'argent. 425. 426. vn bon Conſeiller eſt vne tres-vtile & tres-digne poſſeſſion du Prince. 345. le ſecret & la memoire ſont neceſſaires aux bons Conſeillers. 375. imbecillité de conſeil en l'aage d'adoleſcence. 374. Conſeil de Themiſtacles aux Atheniens. 515.

Conſtance.

la Conſtance paroiſt contre les deſaſtres de la guerre 487. & contre la mort. 488. Beniamin figure de conſtance. 487. conſtance des Martyrs. 488.

Continence.

la Continence eſt ſignifiée par la ceinture de Gad. 470. 471. contre la concupiſcence qui peruertit le iugement. 145.

Croix.

le bien aimé ſur la Croix. 485. force admirable de la Croix. 480. le quartier de la Croix. 48[illegible] le Iuſte conducteur de ſes Soldats contre les ennemis du crucifié. 486. que le Soldat Chreſtien doit combattre pour la Croix. 488. 489. 490.

Cyrus.

Cyrus comparé au Roy des mouches à miel. 149. le ieune Cyrus eſtoit fort iudicieux. 43. Cyrus cõparoit vn bon Roy à vn bon paſteur. 110. l'amour qu'il auoit pour ſes Soldats, & celuy des Soldats en ſon endroit. 125. 126. &c. reputation de Cyrus. 462. par quels moyens le ieune Cyrus s'eſt rendu aimable. 499. 500. Cyrus croyoit qu'il n'eſtoit rien de plus vtile que la victoire. 531. vne lumiere a paru ſur l'armée de Cyrus. 533. Cyrus n'a iamais rien demandé qu'il n'ait obtenu. 545. ce qu'il diſoit à propos de la proſperité. 413. auant qu'aller à la guerre il offroit des ſacrifices. 431. l'Euphrate a cedé à Cyrus. 509.

D.

Daniel.

DAniel en vn ieune corps monſtroit vne excellente ſageſſe. 382. c'eſtoit le principal miniſtre d'Eſtat du Roy Darius. 350. eſprit vniuerſel de Daniel. là meſme.

Dan.

Dan Capitaine du coſté de l'Aquilon. 452. il ſignifie la prudẽce. là meſme.

Darius.

Darius contraint le Danube de luy

donnet passage. 509. il braue le Bosphore Thracien. 510

Dauid.

Incommoditez de la vieillesse de Dauid. 387. il estoit à tout faire, ne plus ne moins que l'vn de ses soldats. 434. il aimoit la vertu en son ennemy. 454. c'estoit la lampe de son Estat. 54. il veut estre Roy, & non Pasteur. 109. il se repent de cette vanité. 110. son peuple l'aime comme ses os & sa chair. 129. 130. c'estoit vn vray soldat. 485. il en valoit dix mille. là mesme.

Défiance.

la Défiance est seruile. 10

Deioces.

Deioces premier Roy des Medes pour sa probité. 141

Demosthene.

Demosthene a vaincu le Roy Philippe de Macedoine, en resistant à ses presens. 516. les forces ne respondoient pas à l'esprit de Demosthene. 371

Dieu.

Dieu a donné peu de loix à son peuple, & pourquoy. 262. 263. 264. il recommande son authorité & sa majesté au Prologue de ses loix. 267. 268. l'inuention de la loy que Dieu a donnée à l'homme est tres-rare. 273. 274. sa loy est embrassée de tout le monde. 197. 198. & suiuans. la saincteté de sa loy releuoit l'or de l'Arche. 200. allegorie de cette remarque. là mesme. seruir aux loix, c'est seruir à Dieu. 202. la loy de Dieu mise en l'Arche contre l'oubliance. 205. Epitome de la loy de Dieu escrit de la main du Roy. 208. & pourquoy. 209. Dieu tient sa loy en sa main, parce qu'elle defend la main. 241. 242. entendement de Dieu, c'est à dire excellent entendement. 361. Dieu chef de son peuple. 433. pourquoy les Dieux ont leur quartier aux armées selon Homere. 433. la misericorde de Dieu est sa gloire. 442. sa loy estoit signifiée aux soldats par les Leuites. 450. Dieu a eu vn soin particulier des Roys. 131. l'image de Dieu est plus dignement grauée sur la face des Roys, que sur celle des autres hommes. 175. 177. Dieu appellé pere & mere. 217. 218. il fait profession d'estre le pere de son peuple. 119. 122. pourquoy Dieu a porté le tiltre de sage plus souuent qu'aucun autre. 30. 31. la grace & la gloire, deux des plus grandes merueilles de Dieu. 40. l'vne & l'autre est or pur. là mesme. les maladies & les afflictions rendent obeïssance à Dieu. 473. 474. sa liberalité à l'endroit de son peuple. 503. il n'a esté connu Dieu de majesté que depuis la creation. 96

Discipline.

que c'est que discipline. 255

Discretion.

Discretion des Roys en l'vsage de leur authorité. 258. 259. c'est la moderatrice des vertus. 60. sans laquelle la vertu est vn vice. là mesme. elle est representée par la danse. 25. 26. & par la closture d'vn tresor. 26

Dissimulation.

Dissimulation des mœurs & des paroles. 321

Doeg.

cét Idumeen est allegué pour seruir de figure des rebelles qui ont l'ame cauterisée. 46

E.

Eau.

l'Eau eſt telle que la terre où elle paſſe. 98

Eſcarboucle.

la nature de l'Eſcarboucle & ſes proprietez. 28. c'eſt le ſoleil des pierres precieuſes. là meſme. elle eſtoit dediée à Phœbus, au meſme lieu. pourquoy le nom de Iuda eſtoit eſcrit ſur cette pierre. 32. elle luit dans les tenebres. 47. elle ne reçoit aucun dommage dans le feu. 144. la loy comparée à l'Eſcarboucle. 215

Egypte.

Egypte maiſon de ſeruitude. 218

Eliſée.

le Prophete Eliſée découure les embuſches du Roy de Syrie. 369. il void vne montagne couuerte de gens de guerre. 434

Emeraude.

Emeraudes de Phiſon. 49. ſes excellences. là meſme, & ſuiuantes. ſon inſigne dureté. 50. que ſa verdure ne fleſtrit point ainſi que celle des prairies. au meſme lieu. elle délaſſe la veuë. là meſme. elle aide à la memoire, & figure la prudence. 50. l'huile luy rend ſon luſtre. au meſme lieu. ſon allegorie. 52. les plus fines Emeraudes ſont celles de Scythie & de Tartarie. 53. elle ne peut ſentir la chaleur de ſenſualité. 145

Empires.

Empires que l'on a conquis par l'eſpée, ne ſont pas de durée. 18

Enuie.

l'Enuie conuainc l'enuieux de pauureté. 10. c'eſt vne paſſion tyrannique. 10. elle ſe ſouleue contre les acclamations qu'on fait au iuſte. 545

Entendement.

l'Entendement humain eſt vne lampe de prudence. 56. qui peut eſtre allumé & eſteint. 57. 58. Entendement ſauuage d'Anaxagore. 72

Epaminondas.

Epaminondas ieuſnoit pour laiſſer faire bõne chere à ſes ſoldats. 440. il rangea vn iour ſes troupes en forme d'vne galere. 445

Epheſe.

Epheſe du temps d'Ageſilaus changée en vne boutique d'armuriers. 427

Ephraim.

Ephraim general du coſté de l'Occident. 451. il portoit vn bœuf en ſes eſtendarts. là meſme, ſa tribu eſtoit la plus nombreuſe de toutes. 479. il repreſente la force. 451

Europe.

l'Europe porte des hommes de cœur 427

Experience.

ſi l'Experience dépend du temps. 373. qu'elle ne ſuppoſe pas neceſſairemẽt l'âge. 377. 378. l'inexperience fait l'auenture. 399. Eſprit meur auant l'âge d'Experience. 385

Ezechiel.

les quatre roües que vid Ezechiel ſignifient les quatre vertus Cardinales. 136. il a predit les victoires de l'Empereur Gratian. 542

F.

Felicité.

les Felicitez du Iuſte prouiennent de la conſtance de ſa ſageſſe. 26. ſi la felicité eſt preferable à

l'eſprit. 27. 28. la felicité & la prudence ne ſont point biens inſeparables. 400. il n'eſt point de felicité qui ſoit de durée. 416. felicité pris de la vertu. 543. que c'eſt que felicité. 544. ſes parties. là meſme. la vraye felicité ne peut eſtre ſans la pieté. 544. 546. felicité de Paule Emile. 546.

Figuier.

que ſignifie que le figuier donne ſon fruit hatiuement & ſans fleur. 332.

Fineſſe.

prudence contre la fineſſe. 325. fineſſe peut ſeruir à la prudence. 327. 333. ſorriſe contraire à la fineſſe eſt neceſſaire aux Princes. 335.

Fleuues.

quels Fleuues portent de l'or. 27. fleuues que les Rois ont dompté. 509.

Fleurs.

porter des Fleurs de ſageſſe en vn temps de ſterilité. 379.

Folie.

Folie eſt vne inhabilité à la ſageſſe. 428. en quoy differente de la ſottiſe. là meſme.

Force.

Force & temperance, richeſſes des eſprits. 6. 19. force figurée en l'huile. 6. 7. force corporelle reglée par la raiſon neceſſaire aux Rois. 7. force engendre la temerité. 7. 8. 18. force & temperance ſans la prudence, ne ſont pas Royales. 16. 17. force iniuſte. 17. force vicieuſe, & ſes maux. 18. force & ſageſſe ne ſont pas incompatibles. 383. ſageſſe & adreſſe deux parties de la force. 451. ſageſſe contre la force mal conduitte. 479. force corporelle comment vtile. 483. 484. force du pain d'Aſer. 510. le ſel de la force & de la temperance. 168.

Fortune.

trahiſons de la Fortune. 417.

France, François.

les François ſont grands guerriers. 417. ils ſçauent s'accommoder aux loix des peuples. 318. 319. Frãce cheueluë. 523. vœus de la France pour la proſperité de ſon Iuſte. 550. 551

Fruits.

Fruits tardifs de la ſageſſe des Princes. 331. 332. fruits de prudence. 344. fruits du temps, fruits de la vertu. 380.

Fumée.

la Fumée repreſente le mauuais conſeil. 398

G.

Gange.

le GAnge autresfois appellé Phiſon, vient des Montagnes de Tartarie. 53.

Gratian.

victoires de l'Empereur Gratian predittes par le Prophete Ezechiel. 542

Gryphons.

les Gryphons de Scythie. 15.

Guerre.

la vraye vertu qui eſt toute martiale. 422. traitte de la guerre. 425. & y admet les Eccleſiaſtiques. la meſme. & 426. c'eſt vn violent maiſtre que la guerre. 441. on ne va plus à la guerre pour l'honneur. 462. 463. s'il eſt permis d'aller à la guerre, ſouz vn Roy ſacrilege. 473 qu'il n'eſt point defendu de faire la guerre. 423. mais il la faut faire autrement contre les eſtrangers, autrement contre ceux du pays. 522. les accidens de la guerre ſont fort douteux. 548. meſmes encore qu'elle ſoit entrepriſe pour vne

bonne cauſe. 548. tromper en vne iuſte guerre. 439.

H.

Habileté.

C'Eſt vn trait d'habileté d'eſprit quand on donne ſon auis ſans tarder. 403. allegorie à ce propos. là meſme. c'eſt autre choſe eſtre habile hõme, autre choſe eſtre prudent, autre choſe eſtre ruſé. 327. que c'eſt qu'habileté. là meſme. en quoy elle eſt differente de la ruſe & de l'aſtuce. 327. l'intelligence priſe pour l'habileté d'eſprit. 243. actes d'habileté. 344. loy cõparée à vn mal-habile homme. 211.

Hercule.

Hercule a eſté à la guerre en faueur des Thebains. 433.

Hereſie.

l'Hereſie & la rebellion ſont deux Tyrans de l'interieur. 165. hereſie comparée aux erreurs d'Egypte. 168. & à la rebellion. là meſme. l'hereſie & la rebellion ſont l'origine de tous mal-heurs. 180.

Herus Pamphilien pourquoy reſuſcité. 491.

Hiero.

remarquable penſée de Hiero le Tyran. 335.

Hieruſalem.

Hieruſalem que l'on croyoit imprenable. 517. n'eſt que de la pouſſiere.

Hiſtores.

qui eſtoient les Hiſtores qui ſelon Homere aſſiſtoient les Princes. 347

Homme.

l'Homme interieur. 3. l'hyuer de l'hõme eſt le printemps de ſa prudence. 51. l'homme ſans Dieu n'eſt que tenebres. 59. pourquoy l'homme eſt appellé lumiere. 176. pourquoy il a eſté neceſſaire de donner des loix aux hommes. 184. 185. 187. 188. comme les hommes ſont retenus par la diſcipline des loix. 186. difference entre les loix des hommes & celles des Dieux. 195. l'homme Royal eſt au deſſus de la loy. 210.

Hommes à qui il faut croire comme à des demonſtrations. 379.

Huile.

l'Huile ſignifie les graces du Iuſte. 4. & la force. 6. 7. l'huile tient de l'eternité de l'oliuier. 47. elle preſerue de corruption. là meſme. c'eſt le ſymbole de prudence. 330.

Humilité.

il y a maiſtriſe à pratiquer l'Humilité. 407. & ſuiuantes. Humilité de crainte, humilité d'ignorance. au meſme lieu.

I.

Iaſon.

IAſon Theſſalien perſuade la modeſtie aux vainqueurs. 412.

Ieroboam.

Ieroboam de ſeruiteur deuient Roy. 156. ſa pernicieuſe prudence. au meſme lieu. il vit en Tyran. la meſme.

Ieſus.

Ieſus-Chriſt ne nous a donné qu'vn ſeul commandement. 281. 282.

Inclination.

il y a trois ſortes d'Inclinations naturelles. 275. 276.

Incontinence.

deſaſtres arriuez aux armées à cauſe de l'Incontinence. 469. 470.

le fleuue Indus.

le fleuue Indus porte des perles & des émeraudes. 53.

Induſtrie.

l'Induſtrie eſt vne partie de prudence. 327.

182. elle porte le nom d'eſprit. là meſme. loy de nature imparfaite. 183. elle n'a pas la force de tirer l'hõme hors de ſes imperfections. 183. ce qu'elle pouuoit hors cela. 187. loix qui procedent des mœurs ſont plus valides. 191. les loix qui ne ſont pas iuſtes ne ſont pas des loix. 194. & pour eſtre iuſtes elles doiuent eſtre conformes aux loix eternelles. 195. loy qui n'eſt pas ſelon la droitte raiſon n'eſt pas vne loy. 201. loy œcõnomie de l'eſprit humain. 202. allegorie des cinq liures de la loy. au meſme lieu. loy de cét Eſtat empruntée de la loy eternelle. 203. 204. & ſuiuantes. s'il vaut mieux que ce ſoit la loy qui commande que le Prince. 204. 205. loy eſcrite ne fait point la charge d'vne loy. 208. la loy eſt vne regle des Iuſtes & des iniuſtes. 234. pourquoy la loy eſcrite eſt appellée pedagogue. 242. 243. en quel ſens la loy eſcrite eſt encore auiourd'huy en conſideration. 247. à quelle fin les loix ſont inuentées. 251. les conditions d'vne loy legitime. là meſme. la loy eſt pour les vicieux. 253. facilité de la loy ancienne. 268. l'obſeruance de la loy eſt au deſſus de nos forces. 269. de la loy de raiſon ou de nature. 275. &c. grand nombre des loix contre le ſentiment de la nature. 276. toute ſorte de preceptes regardent les commandemens de la loy. 277. les deux tables de Moyſe ne contiennent qu'vne loy. 278. 279. droit des loix & droit des mœurs vn meſme droit qui eſt le droit diuin. 285. qu'il eſt permis de changer les loix & de les abolir. 291. 293. 294. &c. loix comparées à des vaiſſeaux de terre. 293. loy ancienne en quelle ſorte abolie. 294. 295. 298. loy ancienne en quelle façon eternelle. 295. 296. elle a eſté bruſlée par les Chaldeens. 296. les loix ont beſoin d'vne loy qui les corrige. 297. 301. 302. 311. loix imitations de la verité. 303. les loix qui ſont contre le bien public doiuent eſtre abolies. 303. 304. & 311. 312. d'où vient que les loix ſont ſubiettes à changement. 306. 307. &c. & ce ſans preiudice de l'Eſtat. 309.

Legiſlateurs.

à quelle fin les Legiſlateurs taſchoiẽt de faire croire aux peuples que leurs loix venoient des Dieux. 196. 197. ils ſont comparez à des Medecins. 252. 253. 254. ils doiuent butter à l'amitié & à l'vnion des peuples. 284. 285. s'ils touchent aux loix, il faut que ce ſoit de la main de diſcretion. 292.

Lycurgue.

Lycurgue eſtoit obſeruateur de ſes loix. 189. il les alloit communiquer à Delphes. 196. il a donné des loix aux Parthes & aux Lydiens. 197. par quelle inuention il oblige le peuple à garder ſes loix. 225. l'équipage des Soldats qu'il enuoyoit à la guerre. 459. c'eſt vn Dieu. 299. combien ont duré ſes loix. là meſme. il eſt mort de faim. 300.

Lyſander.

Lyſander tombe dans la diſgrace d'Ageſilaus. 415.

M.

Manaſſes.

MAnaſſes eſt vne figure du iugement & de la froideur des ſoldats. 479. il oublie ſans contrainte le rang que la chair & le ſang luy donnoient. 480

Memoire.

la Memoire eſt fragile comme vn verre. 52.

Menelas.

Menelas natif de Sparte. 41. eſtoit gendre de Iupiter.

Menſonge.

Menſonge caché ſouz l'apparence de la verité. 322.

Mer rouge.

douze ſentiers de la Mer rouge. 507. les fractures de la Mer rouge ſont des figures de la digue du Iuſte de la vraye vertu. 506. & ſuiuantes. le miracle de la Mer rouge eſt incomparable à tout autre. 511. boire ſes inondations. 457.458.459.

Meſchant.

le Meſchant eſt touſiours dans des tranchées ſemblables à celles du trauail d'enfant. 154.

Miniſtres d'Eſtat.

les Miniſtres d'Eſtat ſont neceſſaires aux Rois. 338. ils leur viennent de la part de Dieu. 339.340.341. s'il eſt à propos d'admettre pluſieurs Miniſtres en vn Eſtat. 346. l'eloquence & le courage en vn Miniſtre d'Eſtat. 347. que l'eſprit & le iugement ne ſont point incõpatibles en ce Miniſtre d'Eſtat. 352. Miniſtres ſans charactere. 365. le iugement & la vanité d'eſprit du Miniſtre de cét Eſtat. 373. prerogatiues d'vn Miniſtre legitimement appellé. 367.

Minos.

Minos ſe retiroit dans la cauerne de Iupiter pour y mediter ſes loix. 196.

Modeſtie.

excellences de la modeſtie. 407. c'eſt vn accroiſſement de bienſeance. 409. qu'il eſt plus difficile de ſe maintenir en quelque faueur que d'y arriuer. 410.411. compoſition de modeſtie & de felicité contre les maladies d'eſprit. 412. c'eſt choſe rare que de garder la modeſtie auec l'amour du Prince. 416. modeſtie du Iuſte de la vraye vertu. 418.419. modeſtie de S. Gregoire de Nazianze. 373.374.

Monde.

le monde eſt cõtraire aux principaux. 75. il ne fait eſtat de ce qui fait ſubſiſter les monarchies. au meſme lieu.

Mort.

qu'vne Mort glorieuſe eſt preferable à vne honteuſe fuitte. 532.

Moyſe.

quatre qualitez Royales de Moyſe. 77. ſes anceſtres eſtoient Chaldeens habitans de Babylon. 78. ſon pere & ſa mere eſtoient de la tribu de Leui. là meſme. leurs noms. au meſme lieu. c'eſtoit le ſeptieſme fils de la ſageſſe. 79. ſa femme eſtoit de la race d'Abraham. là meſme. comme il a regné ſur ſon peuple. 81 ç'a eſté ſans or, ſans argent, & ſans moyens. au meſme lieu. neantmoins il auoit de reuenu tout ce que Dieu poſſede. 83.84.90. ç'a eſté le premier exemple de ſageſſe Royale. 88 cõmẽt il eſt dit Dieu de Pharaon. 90

l'ordre des qualitez de Moyſe. 101 c'eſtoit le pere de famille de ſon peuple. 119. l'amour qu'il luy portoit. 130. 132. il a donné des loix autrement que Samuel. 131. il a le plus appris du naturel de Dieu. 132. ſa prudence incomparable. 135. ſes perfections. 139. ſes merites. 140. d'où vient qu'il eſtoit ennemy de Pharaon. 164. il eſt pris pour la loy eſcrite. 213. pourquoy il a eſté fait legiſlateur, & non pas ſon aiſné Aaron. là meſme. il eſt comparé à vn Seraphim. 216. c'eſt la mere du peuple de Dieu. 218. ſes cornes ſignifient la couronne Royale. 244 ſes deux tables ne contenoient qu'vne loy. 278. 279. Moyſe eſperoit du ciel, l'iſſuë de ſes deſſeins. 431. pourquoy il immola l'Agneau Paſchal auant que de ſortir d'Egypte. 431. il attribuë ſes triomphes à Dieu. 432.

N.

Nemrod.

NEmrod trompoit & oppreſſoit ſes ennemis. 436.

Neſtor.

Neſtor eſtoit natif de Meſſene. 41.

Nicocles.

Nicocles veut qu'on gouuerne des villes ainſi que des maiſons. 119.

Nictocris.

Nictocris derniere Reine de Babylon. 509.

O.

Obeyſſance.

L'OBeïſſãce eſt vne vertu humaine. 471. non vne violence ou vne Tyrannie. 472. obeyſſance exacte des Soldats. 472. la terreur des ennemis ſort de l'obeyſſance des Soldats. 475. obeyſſance des compagnons de Cyrus. 476

Ocean.

l'Ocean accommode ſes flots à la volonté du Iuſte. 507. 509. il obeyt à l'adorable pain d'Aſer, au createur des eaux. 508. 512. il ſe iouë des nauires ainſi que d'vne pelotte. 512. vous diriez qu'il ait obey au Iuſte. là meſme.

Oeil.

l'Oeil eſt comparé à la prudence. 34. c'eſt la lampe du corps. 58. il n'eſt pas pour ſoy. 104.

Oliuier.

l'Oliuier eſt comparé aux Rois. 45. 48. la cheure le fait mourir. 46. c'eſt le ſymbole de prudence. 46. il eſt fort tardif à croiſtre, &c. au meſme lieu. il repreſente parfaitement l'eſperance cœleſte & craintiue. 49. ſa verdure eſt perpetuelle. 46. oliuier de deux cents ans. 49. il eſt exempt de toute vermoulure. là meſme.

Onix.

l'Onix eſt vne pierre precieuſe qui a la couleur de corne luiſante. 47.

Or.

l'Or ſans la ſageſſe eſt contraire à la veuë. 87. toute puiſſance qui a l'or pour appuy eſt pluſtoſt Tyrannique que Royale. 87. c'eſt vn rare homme que celuy qui regarde l'or ſans mouuement de conuoitiſe. 408.

Ourſe.

on appelle la grande Ourſe la guide des Mariniers. 511.

P.

Pacte.

QVe veut dire en l'eſcriture ſainte, pacte de ſel. 246. 248.

Pain.

Pain de victoire & de prosperité. 507. la force du pain d'Aser. 510. les rebelles font des blasphemes contre le pain d'Aser. 515.

Paix.

les hommes ont l'ame meilleure pendant la Paix que pendãt la guerre. 441. paix iniuste preferable à la guerre. 538.

Passions.

quatre Passions principales ausquelles les autres se reduisent. 448.

Pasteur.

actions d'vn bon Roy comparées à celles d'vn bon Pasteur. 110. ainsi Homere appelle Agamemnon pasteur des peuples. 111.112. les exercices d'vn Pasteur pris pour des preludes à la magistrature. 435.

Paupieres.

les Paupieres signifient la prudence. 103.

Pausanias.

Pausanias Roy des Lacedemoniens estoit tres-iudicieux. 354.

Pericles.

notable pensée de Pericles. 400. il ne pouuoit souffrir qu'on dist, que les Lacedemoniens estoient de grãds guerriers. 427.

les Perses.

les Perses reuerent le silence. 405. ils gardent les secrets du Roy auec grande fidelité. là mesme. parmy eux les lasches de cœur sont cassez aux gages. 459. d'où vient qu'ils pensoient que leurs Rois eussent plusieurs yeux & plusieurs oreilles. 345. l'vn des Rois de ceste nation auoit dix mille cuisiniers, &c. 496.

Peuples.

les habitudes des Peuples sont semblables à celles de leurs Rois. 98. le peuple de Dieu est appellé son heritage. 108. les Rois qui aiment leurs peuples en reçoiuent de l'affection. 124. & pourquoy. au mesme lieu, & 125. le peuple Romain iuroit pour la conseruation de l'Empereur. 126. les Rois doiuent estre autant pour le peuple qu'ils sont par dessus luy. 127. son Roy doit estre son pasteur. 110. l'amour des Rois enuers son peuple doit estre meslé de prudence. 132. la bonne volonté du peuple enuers le Roy, luy est vne garde tres-asseurée. 134. le peuple aimoit le Roy Dauid comme ses os & sa chair. 130. les mesmes principes qui sont necessaires à vn Roy pour bien commander, sont necessaires au peuple pour bien obeyr. 169. peuple de Dieu conduit à la perfection. 186. rare inuention pour faire en sorte que les peuples obeyssent aux loix. 201. l'intention d'imiter son Roy auantageuse au peuple. 219. 220. qu'il est difficile de gagner l'inclination d'vn peuple. 225. 226. s'il est bon de tenir le peuple en crainte. 227. 228. description d'vn meschant peuple. 227. 235. le sel des peuples. 249. prudence necessaire au peuple pour bien obeyr. 256. c'est vne faueur de Dieu quand il est bien obeyssant. 257. vn Roy seroit trop heureux s'il regnoit au gré de son peuple. 260.

Phalaris.

Phalaris outrageoit le peuple. 229.

Phalauras.

Phalauras l'vn des fauoris de Cyrus. 457. l'excellente harangue qu'il fit à ses compagnons. 457. 458. à son dire les armes qu'il portoit ressembloient mieux à des aisles que

non pas à des charges. 458

Pharaon.

Pharaon bannit de ſon Royaume ceux qui ont la cognoiſſance de Dieu. 74.75.

Phidias.

Phidias & Polyclete appellez ſages. 62.

Philippe de Macedoine.

Philippe de Macedoine parent des Arimaſpes. 346.347.

Phiſon.

Phiſon que ſignifie. 309

Pierre, Pierrerie.

Pierre de la campagne de Bethel figure du Verbe incarné. 6. les pierreries de Phiſon repreſentent les richeſſes de prudence. 28. pierre verde de Phiſon. 48. priſe pour l'émeraude. 52.53.

Pieté.

la Pieté rend l'ame immortelle. 344. ceux qui n'ont pas fait profeſſion de pieté n'ont eu la ſubtilité & le iugement enſemble. 354.

Platon.

les loix de Platon gardées dans des memoires de Cyprés. 208. il ſe vantoit de former vne republique auſſi facilement que ſi elle eſtoit de cire. 232. il n'euſt iamais fait par ſes aduis, ce qu'Alexandre a fait par ſes armes. 425.

Politiques.

les Politiques mettent la loy de Dieu ſouz les pieds. 193. contre certains politiques. 227.228. dont les opinions ſont refutées. 229.230. & l'opinion mediocre ſuiuie. 231. contre vn politique de ce temps qui ne fait pas eſtat des loix, parce qu'elles ſont bonnes. 289. 290. & ſuiuantes.

police des Anges. 65.

fin des loix politiques. 265.283.

Poltronnerie.

notable Poltronnerie de Piſander Athenien. 481.

Preſtres.

que les Preſtres ne doiuent pas ſe glorifier de ce titre ſeulement. 94. tribunal des Preſtres & du Pontife fort clair voyant. 363. loüanges des anciens Preſtres. là meſme.

Prince.

le Prince en quel ſens ſepaté de la loy 206. 207. le gouuernement du Prince eſt preferable à celuy de la loy. 211. c'eſt vne loy oculée. 213. le Prince ne fait point de peuple diſſemblable à ſes mœurs. 211. il doit traitter ſon peuple doucement. 221. quoy que faſſent les Princes il ſemble qu'ils le commandent. 223. les intereſts bandent les yeux aux Princes. 237. l'innocence du peuple luy eſt vne tres-fidelle protection. 498.499. l'amour du Prince, l'amour des Soldats. 499. quels Princes doiuent penſer à ſe maintenir. 541.

Probité.

ſans la probité il n'eſt pas poſſible d'eſtre reueſtu des habitudes de ſageſſe. 393. la premiere ſageſſe c'eſt la bonne vie. 394.396. &c. la prudence eſt alliée de la probité. 396. probité des ſoldats. 496.

Prophetie.

Prophetie d'vn Eccleſiaſtique qui deuoit penetrer dans le Sophiſmes des Heretiques. 369. don de prophetie neceſſaire aux

Roys. 305.306.316.

Proſperité.

ny le merite, ny la fortune n'affermiſſent point la proſperité temporelle. 412.

Prudence.

la Prudence eſt vne lumiere & vn ornement de l'authorité Royale. 3. l'imprudence eſt inſatiable. 11. vierges prudentes refuſent leur huile. 11. 12. don de prudence répond à la charité. 12. prudence neceſſaire à la force & à la temperance. 16. 19. 20. elle eſt preferable à la force. 18. ſes rares effets. 20 408. c'eſt vne vertu Royale & intellectuelle. 22. fort vniuerſelle. 23. elle eſt preferable à vn beau iour. 16. elle contient toutes les vertus. 27. les pauures riches en prudence ſont preferables aux riches maladuiſez. 27. les pierreries de Phiſon repreſentent les richeſſes de prudence. 28. elle eſt plus precieuſe que l'eſcarboucle. 29. loüanges données à la prudence. 30. ſi elle commande à la ſageſſe. 31. 65. elle eſt en la partie intellectuelle de l'ame. 37 elle regarde les choſes caſuelles. au meſme lieu. elle eſt comparée à l'or pur. 38. elle prend ſes conſeils à loiſir. 46. ce que le Philoſophe Bion penſoit de la prudence. 48. ſon habitude n'eſt point eſteinte par l'oubliance. 51. elle conſerue la memoire des vieillards. 51. 52. détourner la prudence de l'eternité, c'eſt l'obſcurcir. 58. 59. elle eſt comparée au iour. 60. comment on l'attribuë aux beſtes. 62. 63. que c'eſt que prudence. 70. combien ſon œil eſt penetrant. 71. c'eſt la ſource des offices. 98. 137. elle eſt neceſſaire & pour bien commander, & pour bien obeyr. 99. elle n'entre point dans l'ame d'vn auare poſſeſſeur. 105. eſtant diſtribuée elle ne reçoit point de diminution. là meſme. enquoy elle a du rapport auec la lumiere. 105. 106. n'eſtant qu'vne vertu morale elle produit de diuins effets. 107. 108. prudence Chreſtienne fondée en charité. 135. 146. prudence vigilante. 136. c'eſt la maiſtreſſe rouë des Eſtats. 136. en quoy elle eſt cõparable à la charité. 137. c'eſt vn amour. 138. deux effets de la prudence Chreſtienne. 140. elle ne peut eſtre auec le vice. 142. 143. &c. en quoy les fautes de l'art & celles de la prudence ſont differentes. 146. 147. la prudence n'eſt pas vn monſtre. 290. la vraye prudence & l'apparente. 321. prudence ſottiſe deuant Dieu. 325. 328. 329. prudence contre la malice & la ſottiſe. 322. les organes de la prudence. 321. c'eſt vne droitte raiſon qui ordonne la pratique de la vertu. 375. elle ne depend pas entierement de la memoire. 378. 379. la probité luy eſt neceſſaire. 393. 394. 396. &c. la prudence & l'heur ſont deux dons. 400. s'accommoder au temps c'eſt prudence. 482. la grandeur du courage vient de prudence. 483. il n'eſt point de vertu plus aimable qu'elle. 493.

Puiſſance.

la Puiſſance n'eſt point en multitude. 481. 484. 486.

Pythiens.

les Pythiens eſtoient les aſſociez du Roy de Sparte. 347.

Digitized by Google

R.

Raiſon.

la RAiſon doit regner ſur les autres facultez de l'ame. 3.22. vraye raiſon, Pilote des Roys. 163. loix acceſſoires de la droitte raiſon. 182. eſtre modeſte par la raiſon. 187. loy ſans la raiſon n'eſt pas vne loy. 201. la raiſon doit vaincre le pernicieux vſage. 312. c'eſt la loy de l'vniuers. 202.

Rebelles.

pourquoy les Rebelles ſont exclus du nombre des gens de bien. 172. pourquoy ils ſont hors de la raiſon. au meſme lieu. & 173. 180. combien les rebelles ſont dangereux. 240. rebelles punis ainſi que Nadab & Abiu. 294. ils ſont volontiers du party de ceux qui n'aiment point la Croix. 297. les belles parties d'vn eſprit que les rebelles ne veulent pas. 368. Aſile des rebelles, non moins enuironné de tenebres que d'eau. 368. ſans la rebellion il ne faudroit point de gens de guerre. 471. Dieu eſt offenſé des rebelles à l'authorité du Roy. 477. les beſtes ſe rebellent contre les Latins. là meſme. on fait la guerre aux rebelles pour leur vtilité. 492. les foudres de la rebellion. 513. le Iuſte ordonne iuſtement des rebelles. 513.

Renommée.

on ne ſçauroit acheter la Renommée auec argent. 546.

Republiques.

quatre ſortes de Republiques. 148. 149. republiques plus fameuſes que les autres. 165. la forme d'vne republique eſt l'ame de la cité. 183. republique auſſi facilement formée que de la cire. 232. l'adminiſtration de la republique eſt à pluſieurs modes. 314.

Richeſſes.

Richeſſes aueugles. 87. indifferemment dõnées aux bons & aux meſchans. 88. 89. elles ſont le propre gibier de la liberalité. 493. & figurées en Aſer. au meſme lieu. pourquoy la parole de Dieu eſt miſe en comparaiſon auec les richeſſes. 29.

Roy.

le Roy eſt l'œil de l'Eſtat. 34. les charges d'vn bon Roy. 98. il doit auant toutechoſe regner ſur ſes paſſions 101. l'authorité luy eſt neceſſaire. 102. les Rois ſeront les premiers en paradis. 107. le Roy doit rechercher le bien public. 107. 112. 116. 117. & ſuiuantes. les bons Rois ſont de diuines actions. 108. Rois autresfois paſteurs, & pourquoy. 108. 109. & ſuiuantes. la dignité de Roy n'eſt point offenſée en celle de paſteur. 110. actions d'vn bon Roy ſemblables à celles d'vn bon paſteur. 110. en quoy les Rois doiuent reſſembler aux Eſtoiles. 116. ils ſont entendus par les legiſlateurs. 117. comparez aux Medecins. 117. & aux peres. 118. 120. 121. anciennement les plus hommes de bien eſtoient Rois. 141. vices des Rois plus à blaſmer que leur inſuffiſance. 146. eſtre Roy c'eſt eſtre ennemy des Tyrans. 163. les Rois ont la raiſon pour pilote. là meſme. eſtroitte obeyſſance qu'on doit aux Rois. 173. 178. Majeſté inſeparable des Rois. 176. ce ſont des loix animées & viuantes. 176. 177. 212. ils doiuent eſtre exemplaires.

plaires. 218. &c. les peres & les meres de leurs peuples. 221. procedé Tyrannique de certains Rois. 224. enquoy paroiſt le chef d'œuure du regne d'vn Roy. 239. loix miſes en reſerue dans la poitrine des Rois. 298. il n'eſt rien de plus digne d'vn Roy, que d'auoir fait vn bien heureux. 341. l'amitié des Rois comparée à vne flamme. 416. à quelle fin on paye tribut aux Rois. 424. ils portent l'épée, & pour faire iuſtice, & pour aller à la guerre. 424. 425.

Royaume.

Rapports entre les Royaumes & les familles. 118. 120. 128.

Ruben.

Ruben commandoit en l'armée de Dieu, du coſté du midy. 451. il ſignifie la temperance. au meſme lieu. le ſoin qu'il eut de ſon frere Ioſeph, en quelle ſorte recompenſé. 466.

S.

Sage. Sageſſe.

la poſſeſſion de Sageſſe eſt immortelle. 18. 19. ſi la prudence commande à la Sageſſe. 31. 65. d'où deriue le nom de Sageſſe. 32. 33. Sageſſe du monde n'eſt que folie. 59. 60. 69. ſi la Sageſſe regarde la contemplation 61. ſi la Sageſſe & la prudence ne ſont pas en la meſme partie de l'ame 62. 65. ſi la Sageſſe & la prudence ne ſont ny art ny ſcience. 63. à quoy ces deux habitudes ſont propres. là meſme. l'ouurage de la Sageſſe ſemble moins excellent que celuy de prudence. 64. ces deux vertus ſont priſes pour vne. 68. 69. diſtinction entre la Sageſſe & la prudence plus formelle du coſté de leurs obiets. 68. en quoy la Sageſſe peut dépendre de la prudence. 67. & eſtre prudence. 69. 70. la lignée de Sageſſe. 79. qualitez du Sage. 115. Sageſſe eneruée & ſans honte. 291. Sageſſe de ce monde. 329. ſi c'eſt eſtre ſage que de tromper ceux qui ſe défient de nous. 335. celuy qui veut tout faire de ſa teſte, ſemble plus orgueilleux que ſage. 341. la Sageſſe eſt fort officieuſe, & non iamais ingrate. 357. les ſages Princes percent les interieurs, & y voyent clair. 360. en quel ſens la Sageſſe eſt attribuée aux anciens. 373. 374. viure long temps eſt vne choſe commune aux Sages & aux fols. 385. la Sageſſe n'attend pas l'âge. 390. Sageſſe pratiquée dés la ieuneſſe. 391. Sageſſe pourprée. 392. elle n'eſt ny laſche ny faineante. 428. vne ſage ceruelle eſt preferable à pluſieurs mains. 486. vn Sage Roy diſſipe les impies. au meſme lieu. eſtre ſage ou fortuné 400.

Salomon.

Salomon a fait trois mille Prouerbes. 2.

Sang.

le refroidiſſement de Sang nuit à la prudence. 389.

Saturne.

Saturne donnoit des Rois qui eſtoient de la race des Dieux. 141.

Science.

Science vne ſorte de ſouuenir, ignorance vne ſorte d'oubly. 378.

Seianus.

Seianus eſtoit vn autre Tybere, Aman vn autre Artaxerxes. 414.

Sens.

l'eſprit humain eſt embaraſſé parmy

les Sens. 363.

Serpent.

Serpent auſſi long que deux arpents de terre. 63.

Seruius Tullus.

l'Eſtat de Seruius Tullus reſſembloit à vne famille. 119.

Sicile.

Sicile nourrice des Tyrans. 165. c'eſt vn morceau de terre rompuë de l'Italie. 319. elle a eſté priſe par trois fois par les François. 319.

Simeon.

ſi Moyſe ſe ſouuient de Simeon au catalogue des chefs de ſon armée. 467. il a vengé la pudicité de ſes oppreſſeurs. là meſme. l'excés de cette vengeance eſt excuſée. 469.

Simplicité.

Simplicité neceſſaire à la prudence. 34. le ſimple eſt moequé. 329. 330. iuſte Simplicité parfaitte prudence. 332.

Socrate.

Socrate ne ſe purge de la calomnie qu'à grand' peine. 366. il parloit ainſi que la Pythie. là meſme.

Soldats.

il eſt mal-aiſé de conduire des Soldats ſans vſer de miſericorde. 441. qu'vn Soldat doit garder ſon rãg. 446. ainſi que ceux de Cyrus faiſoient. 447. la diſcipline leur eſt neceſſaire. 445. la continence & l'obeïſſance des Soldats. 451. ils doiuent aimer la fatigue. 457. Soldats appellez egaux. 457. l'oyſiueté interditte aux Soldats. 458. Soldats qui aimẽt mieux ne point vaincre que de mourir. 481. contre la temerité des Soldats. 481. 482. contre ceux qui ſe fient en la multitude. 481. 484. 486. le nombre des Soldats de Romulus. 485. d'où vient le nom de Soldat en Latin. au meſme lieu. l'intention du Soldat Chreſtien. 448. exhortation pour les faire combattre pour la Croix. 489. 490. Notable rapport d'Antiochus Armenien à propos des Soldats Perſans. 495. Il faut connoiſtre les Soldats auant que de s'en ſeruir. 497. difference entre vn vieux & vn ieune ſoldat. 502. qu'il faut donner aux Soldats. 504. ce que certains ſoldats dirent à leur chef. 547.

Soleil.

l'éclipſe du Soleil n'a pas de plus ſiniſtres preſages que l'imprudence & les tenebres des Rois. 54. le Soleil repreſente les Rois. 220. 221.

Solon.

pourquoy Solon ſortit d'Athenes. 300.

Sottiſe.

Sottiſe contraire à la fineſſe. 328. effets de la Sottiſe. là meſme. Sottiſe incorporée aux vieillards. 379. l'euenement eſt le maiſtre des Sots. 399.

Subtilité.

rares effets de la Subtilité d'eſprit. 352. 353.

Sunamite.

Sunamite femme & Vierge. 388.

T.

Teleutias.

affection de Teleutias à l'endroit de ſes Soldats. 500. &c.

Temperance.

Temperance ſanté de l'eſprit. 6. Temperance de Catilina, & plus-toſt nonchalance. 17.

Themiſtocles.

rare eſprit de Themiſtocles, & ſa

prudence naturelle. 354. ayant cent & ſeptans, il a plus de regret de laiſſer la Sageſſe que la vie. 379. ce qu'il appelle murailles de bois. 512. ſon conſeil aux Atheniens. 515.

Theoderic.

notable ſentence du Roy Theoderic. 486.

Thraſybulus.

ſuperſtition de Thraſybulus accompagnée de temerité. 533.

Tortue.

Tortuë Inuulnerable ſous ſa coquille. 541.

Traian.

l'Empereur Traian a ioint les deux leuées du Danube. 512. mais cette entrepriſe n'eſt point ſi admirable que celle du Iuſte. 513.

Treſor.

Treſor de l'interieur. 3. c'eſt la demeure du Iuſte. 3. 4. enrichie d'huile Royale. 8. pourquoy le Treſor de Salomon eſt caché 9. Treſor caché dans vn champ. 11. 13. 14. plus le Treſor du Iuſte eſt neceſſaire, moins il eſt à prodiguer. 14. la diſcretion en porte la clef. au meſme lieu. que c'eſt que treſor. 27. les Treſors des bons Rois ſont la fleur des biens de Dieu. 88. Treſors du Iuſte de la nature des richeſſes infinies. 93. il les épand comme de l'huile. 94.

Tréue.

vne bonne Tréue eſt fort à loüer. 537.

Tyrans.

la prudence des Tyrans ne conduit point à l'eternité. 55. ſa lumiere n'eſt que pour les yeux qui ſont ſujets à tromperie. là meſme. puiſſance tyrannique. 87. les Tyrans ne penſent point au bien public. au meſme lieu. & 158. 162. la foudre ſignifie les Tyrans. 116. Tyrannie maladie des Citez. 149. les Tyrans troublent les Villes, ainſi que la pituite trauaille les corps. 149. Tyrans les loups des peuples. 150. paſſions du Tyran. 151. ils ſont auares exacteurs, & voleurs des peuples. là meſme. à qui ils oſtent la liberté. 152. Tyran eſt vn eſclaue. 152. autres miſeres des Tyrans. 153 ils irritent les peuples, &c. là meſme. ils ſont ſteriles. 153. 154. ils engendrent des auortons. 155. prudence des Tyrans, mauuais or. 155. 156. 159. 180. 181. ce qui leur eſt vtile leur ſemble raiſonnable. 158. la concorde leur eſt ſuſpecte. au meſme lieu. les gens de bien ſont rares ſous les Tyrans. 159. défiance des Tyrans. 160.

V.

Valentinian.

l'Empereur VAlentinian plus ſage que les vieillards. 390.

Venerie.

la Venerie quoy qu'ingenieuſe ne contribue rien à la ſageſſe. 435. elle eſt naturellement iuſte. 437.

Verbe Eternel.

Verbe Eternel Royal & paſtoral. 110.

Vices.

Vices des Rois plus à blaſmer que leur inſuffiſance. 146. Vices de la prudence. 161. 162. Vraye Vertu ennemie du vice. 241. la loy eſt pour les vicieux. 259. vices qui tiennẽt ſur les marches de la vertu. 324. vices de vieilleſſe 375. vices des ſoldats plus à redouter que les armes des ennemis. 495. vices

à couuert ſous des noms honneſtes. 497. les vicieux ne ſont pas libres. 497. contre les vicieux. 498.
Vices d'vn chef d'armée. 439.

Victoire.

la Victoire & l'honneur publient l'excellence de la vertu. 530. Victoire par des voyes iniuſtes. 531. le victorieux doit craindre. là meſme. Victoire mortifere. 531. que ce n'eſt point la victoire ſeule qui donne de la gloire. 532. Victoire ſans crainte. au meſme lieu. Victoires illicites. 531. ou par voye de ſuperſtition. 532. ſelon les Romains c'eſt vne deeſſe. 534. c'eſt vn don & non pas vne puiſſance. 535. Victoires ſanglantes & non ſanglantes. 535. 536. 537. Victoires non ſanglantes du Iuſte. 538. 539. &c. chantées par Debora. 543.

Vie.

ſept perſonnages qui ont meſuré toute la vie humaine. 80. Viure long temps eſt choſe commune aux ſages & aux fols. 385.

Vieilleſſe.

Vieilleſſe incapable de ſageſſe. 373. 374. 375. Vieilleſſe à combattre ainſi qu'vne maladie. 376. contre le trop parler, qui eſt vn vice de Vieilleſſe. 376. 377. docilité, partie de prudence, à deſirer aux Vieillards. 379. Vieillards de la race de Canaan. 380. que la nature veut qu'on prenne pour des enfans. là meſme. il ne faut pas eſtre vieux pour eſtre ſage. 382. celuy qui eſt parfait en prudence, eſt ancien d'eſprit. 382. 383. Vieillir par la vertu. 384. l'eſprit de ſageſſe n'eſt pas vn appannage de Vieilleſſe. 386. attendre la Vieilleſſe des mœurs auant celle de l'âge. 392.

Villes.

c'eſt choſe iuſte de donner des villes au pillage. vaine eſperance de la ville des rebelles. 515. 516. &c. miſeres de la ville de Sagunthe, &c. 518. s'il eſt permis de deſoler les villes. 520. 521. la temerité & la cruauté doit eſtre bannie du pillage des villes. 522. ville des rebelles deſolée ſelon la prophetie. 524.

Vin.

Vin en quoy ſymbole de la loy. 104.

Vraye Vertu.

fondement de doctrine, de la Vraye Vertu. 2. ſa faculté immortelle. 14. étroitte alliance entre les vertus. 16. Vertus Cardinales figurées par les quatre fleuues du Paradis. 23. 24. Vertu ſeruante des richeſſes. 27. les Vertus ne ſçauent reluire ſans la prudence. 35. 36. 37. l'intention de la Vraye Vertu, c'eſt de faire couronner ſon Iuſte en l'eternité. 73. Vertus politiques ſont des purifications. 144. la Vraye Vertu conſeille la ſeuerité. 241. 243. 244. 245. &c. Vertu vray-ſemblable & apparente. 322. 323. Vertu eſt vne habitude conforme à droite raiſon. 375. elle donne le conſeil droit & equitable. 397. elles combattent les vices. 449. & les détruiſent. 494.

X.

Xerxes.

XErxes ne fait qu'vn camp d'armée de toute la terre. 445. ſon entrepriſe ſur mer. 510. il vogue ſur la terre, & chemine ſur la mer. 511.

Z.

ZAleucus a receu de Minerue les loix qu'il a publiées. 196.

FIN.

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

Errata du ſecond liure.

PAge 7. *l.* 4. par megard, *liſez* megarde. *p.* 16. *l.* 3. de les iuger, *liſez* de ne les iuger. *p.* 19. *l.* 7. connoiſſance Dieu, *liſez* de Dieu. *p.* 45. *l.* 13. par Abimelech, *liſez* pour Abimelech. *p.* 54. *l.* 15. cette pierre, *liſez* priere. *p.* 57. *l.* 31. ſans les auoir eſpere, *liſez* eſperées. *p.* 78. *l.* 30. & 31. *liſez* de Chaath pere d'Amram. Si ie m'arreſte aux Etymologies de ces noms. *p.* 84. à la marge, *liſez* סבלת ם. au lieu de ט. *p.* 88. *l.* 1. ſte, *liſez* luſte. *p.* 137. *l.* 22. le liueau, *liſez* le niueau. *p.* 220. *l.* 6. n'ont point parus, *liſez* paru. *p.* 304. *l.* 2. *oſtez*, rien. *p.* 311. *l.* 28. que celles de leurs eſtats, *liſez* celle. *p.* 345. *l.* 4. ſe ſent obligé, *liſez* obligée. *p.* 350. *l.* 4. eſtoit vn, *liſez* eſtoit l'vn. *p.* 354. *l.* 15. des choſes premeditées, *liſez* non premeditées. *p.* 367. *l.* 14. nous annoncent, *liſez* vous annoncent. *p.* 428. *l.* 1. ille, *liſez* ville. *p.* 436. *l.* 18. permettre, *liſez* promettre. *p.* 440. au ſommaire des chapitres, de ne laiſſer, *liſez* à ne laiſſer. *p.* 446. *l.* 11. pour defendre ſa vie, *liſez* leur vie. *p.* 508. *l.* 10. où il peuſt, *liſez* il pûſt. *p.* 520. *l.* 26. iugé, *liſez* auez vous iugé. *p.* 528. *l.* 23. à qui voudrit-on, *liſez* voudroit-on. *p.* 529. *l.* 10. de deçà les monts, *liſez* deçà les monts. *p.* 545. *l.* 4. luy acquereront, *liſez* acquerront.

Digitized by Google

Digitized by Google